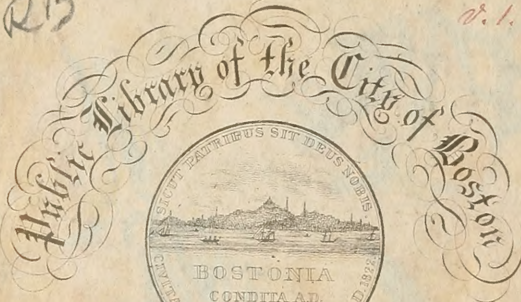
J. J. BLAISE
Libraire à Paris
Quai des Augustins, N.º 61,
à la descente du pont neuf.





Mariana
Histoire
D Espagne

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoiregenerale01mari

THE PUBLIC LIBRARY ... BOSTON

HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE,

DU

P. JEAN DE MARIANA,

de la Compagnie de JESUS.

TRADUITE EN FRANÇOIS;

AVEC DES NOTES ET DES CARTES.

Par le P. JOSEPH-NICOLAS CHARENTON, de la même Compagnie.

TOME PREMIER.



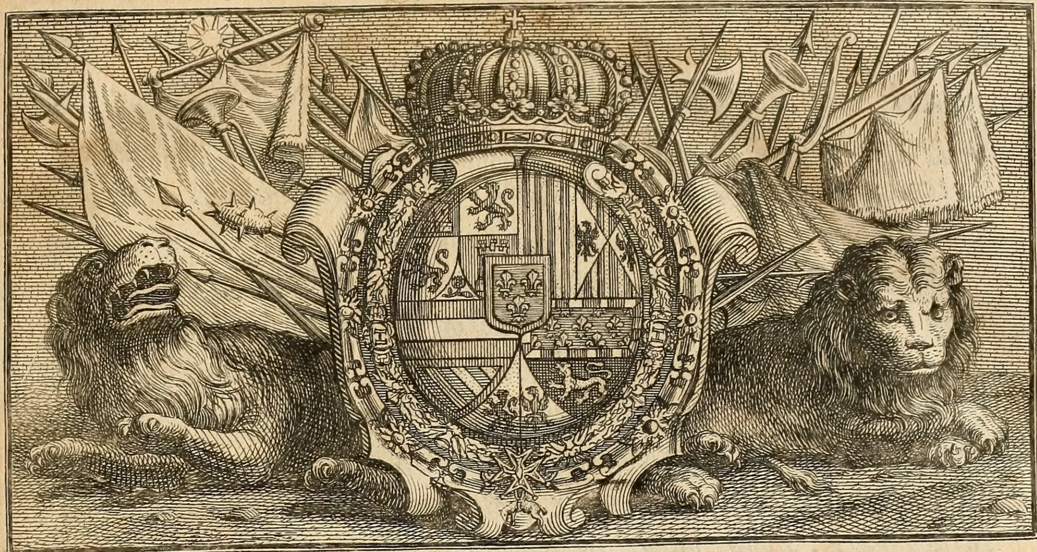
A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez
- LE MERCIER, Pere, vis-à-vis S. Yves, à S. Ambroise.
- LOTTIN, à la Verité.
- JOSSE le Fils, à la Fleur de Lys d'Or.
- Et BRIASSON, à la Science, près la Fontaine S. Severin.

M. DCC XXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

78467



A PHILIPPE V.

ROY D'ESPAGNE.



IRE,

La traduction de l'Histoire generale d'Espagne que j'ose offrir à VOTRE MAJESTÉ, *est un tribut qu'on ne peut se dispenser de rendre au Souverain, qui pendant vingt-quatre ans, a gouverné cet Empire avec tant de solide & de veritable gloire. Le Monde entier auroit été surpris qu'un Monarque formé à l'école de Louis le Grand, & plus instruit encore dans l'art de regner par les exemples, que par les maximes de son Auguste Ayeul, eût occupé le trône de la Monarchie Espagnole, sans lui donner un*

nouvel éclat, & ſans rendre plus illuſtre une Nation qui eſt par la profondeur de ſa politique, l'admiration de tous ſes voiſins, & la terreur de ſes ennemis, & qui a étendu ſa Domination & ſes Conquêtes dans les quatre parties du monde.

Jalouſe de la gloire du Monarque & de la felicité des ſujets, en vain l'Europe ſe ligua pour exclure Votre Majeſté d'un Trône ſur lequel le Sang & les Loix l'avoient placée ; perſonne n'en fut allarmé, & la divine Providence ne le permit que pour affermir de plus en plus le Sceptre entre vos mains ; Que ſi dans le cours de la guerre, V. M. eut à eſſuyer quelques-uns de ces revers que ni la prudence, ni la valeur ne ſçauroient éloigner, ils ne ſervirent qu'à faire éclater votre intrépidité au milieu des dangers, qu'à découvrir une fermeté d'ame que les diſgraces les plus imprévûes n'étoient pas capables d'ébranler, & qu'à donner occaſion à vos nouveaux Sujets de marquer à la face de tout l'Univers le zele ardent qu'ils avoient pour V. M.

Vous avez ſçû meriter, SIRE, *cette affection précieuſe des peuples malgré l'antipathie que l'on avoit adroitement & preſque inſenſiblement inſpirée contre les François & malgré l'averſion naturelle que l'on a pour une Domination Etrangere.*

Mais comment auroient-ils pû refuſer leur tendreſſe à un Prince uniquement occupé du Gouvernement de ſes Etats, aſſidu à tous les Conſeils, attentif à rétablir le bon ordre dans les Finances, vigilant à pourvoir au bien de tous ſes ſujets, appliqué enfin à maintenir tout ce qui peut contribuer à la gloire, la ſureté, la richeſſe, & la tranquillité de ſon Royaume ?

Pouvoient-ils ne pas reſpecter & ne pas cherir un Souverain, dans lequel ils reconnoiſſoient toutes les vertus qui ſont le caractere particulier de la Nation Eſpagnole, ſans mêlange d'aucun des défauts que leurs ennemis ne craignent point quelquefois de leur reprocher ? Un Monarque dans qui la vivacité Françoiſe ſe trouvoit temperée par le phlegme Eſpagnol, & en même-tems la prudence Eſpagnole animée & réveillée par l'activité ſi naturelle aux François.

Mais tant de rares qualitez, SIRE, *furent effacées, ou pour mieux dire, reçurent un nouveau lustre par l'abdication d'une Couronne si legitimement dûe, si volontairement déferée, si cherement achetée, & si glorieusement soûtenue.*

La Posterité pourra-t-elle jamais croire qu'un Souverain dans la force de l'âge, adoré de ses sujets, respecté de ses Voisins, n'ayant rien à craindre des Pays Etrangers, & en état plus que jamais de jouir des agrémens & des avantages de la Royauté, ait pû concevoir le dessein de renoncer au Trône, & l'executer, sans y être contraint ni par de longues infirmitez, ni par des disgraces continuelles, ni par la crainte de s'en voir dépouillé.

Non, SIRE, *la seule force de la raison n'est point capable d'inspirer le mépris d'une Couronne qui est le dernier terme de l'ambition de l'homme, & les siecles passez ne nous fournissent peut-être pas un seul Monarque qui ait renoncé à l'autorité souveraine dans des conjonctures pareilles à celles où V. M. se trouvoit.*

Un tel prodige ne pouvoit être que l'effet de la Religion la plus épurée & de la vertu la plus sublime. Rien ne devoit surprendre dans un Prince qui, loin de se laisser éblouir de sa grandeur & enyvrer par les délices, a trouvé le secret si peu connu de conserver la pureté des mœurs dans un lieu où se trouve rassemblé tout ce qui peut les corrompre.

Quel triomphe pour la Religion de voir un grand Roy mettre sa Couronne au pied des Autels; mais en même-tems quelle fut la douleur de tous vos Sujets, lorsqu'ils crurent avoir perdu sans ressource un Prince dont ils auroient souhaité d'éterniser le regne; prêts encore à sacrifier leurs biens, & leurs vies pour le conserver sur le Trône, comme ils l'avoient fait pour l'y élever & l'y maintenir.

Que d'oppositions, SIRE, *n'avez-vous point trouvé à surmonter dans l'attachement & la fidelité constante de vos Sujets; mais combien ce sacrifice leur coûta-t-il. Dans la surprise & l'accablement où se trouva tout le Royaume, rien ne fut capable de moderer la douleur des Espagnols, que l'esperance de retrouver*

dans le jeune Roy que vous leur donnâtes, un fils digne de Vous, & encore plus l'heritier de vos vertus, que de vos Couronnes, formé de votre main, élevé par vos soins, animé par vos exemples & dirigé par vos conseils.

Leur esperance ne fut point trompée, ils eurent la consolation de voir un Souverain qui n'avoit pas besoin d'apprentissage dans l'art de regner, & dont les premiers pas dans le Gouvernement pouvoient déja servir de leçons à des Princes qui auroient passé plusieurs années sur le Trône. L'étendue de ses lumieres, son application aux affaires dans un âge qui ne connoît gueres que les amusemens & les plaisirs répondoient que marchant sur les pas de son Auguste Pere, il maintiendroit la Monarchie Espagnole dans la tranquillité que vous lui aviez procurée, & dans le haut point de gloire où vous aviez sçû l'élever.

Mais l'Espagne n'eut pas le tems de jouir des glorieux avantages qu'elle avoit raison de se promettre; à peine en goûtoit-elle les prémices, qu'une mort prématurée vint enlever son nouveau Roy. Quel funeste coup pour toute la Nation & pour V. M. Dieu seul qui connoît toute la tendresse de votre cœur pour un fils si aimable & un Prince si accompli, sçait combien vous fut sensible la perte de celui dont vous connoissiez mieux que personne les Royales qualitez & les vertus Chrétiennes.

Plus vous aviez marqué de joye en laissant vos Etats à un fils si capable de les gouverner, plus vous étiez-vous préparé de douleur pour le triste moment qui renversa toutes vos esperances; & si l'on a admiré votre constance, vous en êtes moins redevable à votre raison & à la force de votre esprit, qu'à votre foi & à cette soumission parfaite aux ordres de la divine Providence dont vous aviez déjà soutenu les coups avec une fermeté heroïque.

Combien d'un autre côté les Espagnols ont-ils versé de larmes de se voir privez d'un Roy qui seul pouvoit les dédommager de la perte qu'ils avoient faite par votre abdication? Ils auroient été inconsolables sans l'esperance dont ils se flattoient que V. M. touchée de la triste situation où se trouvoient vos anciens sujets, voudroit

bien reprendre la Couronne qu'elle ne venoit que de quitter, & soutenir un Royaume qu'une mort trop promte auroit été capable d'ébranler.

Mais que d'assauts ne fallut-il point vous livrer pour vous déterminer à remonter sur le Trône; prieres, sollicitations pressantes de tous les Conseils & de tous les Grands du Royaume, tout auroit été inutile, si la crainte de vous opposer à la volonté de Dieu, ne vous avoit enfin obligé à baisser la tête sous une Couronne dont la divine Providence vous chargeoit une seconde fois.

Vos peuples ne retrouvent pas seulement en vous le même Roy, mais encore le même Pere; celui qui honoroit toûjours d'un accès facile les malheureux, qui faisoit rendre la justice sans délai, sur tout à ceux qui n'avoient point d'autre protection que leur bon droit, qui mettoit son unique plaisir & sa gloire à entretenir l'abondance dans ses Etats, à y faire fleurir le commerce, à y rétablir les beaux Arts, qui a banni de son Palais la licence & le libertinage, qui a fermé la bouche à tous ces lâches Courtisans dont toute l'attention est de connoître le foible des Souverains, & de procurer toûjours une nouvelle matiere aux passions dont ils les croyent susceptibles.

Quelle satisfaction est-ce pour un peuple attaché à la foi de ses Peres de se voir encore gouverné par un Roy qui uniquement sensible aux interêts de Dieu & de la Religion, a sçû éloigner de ses Etats toutes nouveautez profanes; qui a fait rendre par tous ses sujets l'obéissance dûe aux Constitutions Apostoliques & aux décisions du saint Siege; qui a appuyé de toute son autorité le zele des Saints Prélats & des sçavantes Universitez de son Royaume à maintenir la pureté de la foi, & qui n'a rien épargné pour étendre la Religion dans les vastes contrées de l'Amerique & dans tant de Régions immenses soumises à la Couronne.

Je supplie très-humblement V. M. de vouloir bien accepter l'Ouvrage que je prends la liberté de lui presenter, que je n'ai entrepris que par ses ordres, & que j'ai achevé sous ses glorieux auspices; trop heureux, si la lecture peut en être agréable à V. M. dans certains momens, où débarrassé des occupations les plus im-

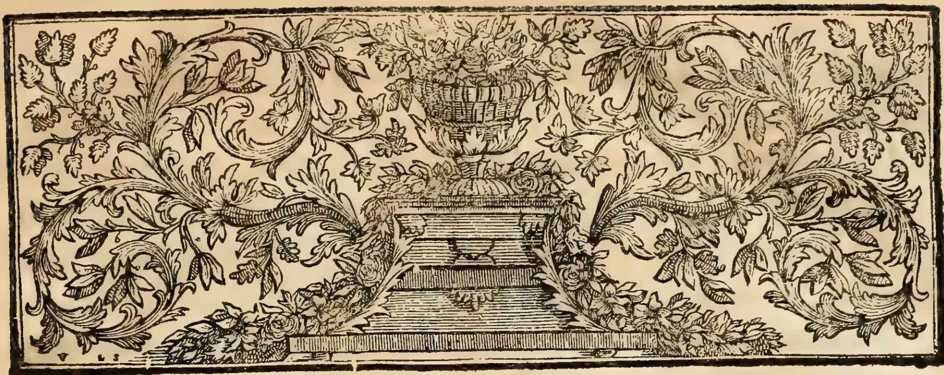
portantes, vous chercherez quelquefois à vous délaſſer; votre modeſtie ne vous empêchera pas de vous reconnoître dans le portrait de vos plus illuſtres Prédeceſſeurs, & vous trouverez dans le recit de leurs plus heroïques vertus & de leurs plus ſages maximes les ébauches de celles qui vous ont ſervi de regles dans votre conduite.

Il ne nous reſte plus, SIRE, *qu'à demander au Seigneur par des prieres ardentes, qu'il veuille bien conſerver votre Perſonne Sacrée pour le bien de l'Egliſe & de la Religion, pour l'honneur de la vertu & de la veritable pieté, pour la tranquillité & le bonheur de vos ſujets, pour être l'admiration non-ſeulement de l'Eſpagne & de la France; mais de l'Univers entier, & ſi je l'oſe dire, pour la conſolation de notre Compagnie, qui ne peut aſſez marquer combien elle eſt ſenſible à la Royale protection & à la confiance dont vous avez la bonté de l'honorer. J'oſe en mon particulier,* SIRE, *aſſurer V. M. d'une reconnoiſſance éternelle, & vous ſupplier d'agréer que je me ſerve de cette occaſion pour marquer le très-profond reſpect & le dévouement entier avec lequel je ſuis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéiſſant ſerviteur, J. N. CHARENTON, de la Compagnie de JESUS.



PREFACE
DU TRADUCTEUR.



'Histoire generale d'Espagne composée par le P. de Mariana, est un Livre si connu, qu'il n'y a peut-être personne de ceux qui se mêlent de lire, qui ne l'ait souvent vû citer; ordinairement avec éloge, quelquefois aussi avec des traits d'une critique envenimée. On peut dire cependant que cette Histoire en un sens est inconnue, ayant été lûe d'assez peu de personnes, non pas qu'elle ne merite de l'être, ni qu'il y en ait eu peu d'éditions: car l'Auteur l'ayant d'abord écrite en Latin, elle fut imprimée une fois en Espagne, & deux fois en Allemagne; & Mariana l'ayant lui-même depuis mise en Espagnol, il y en a eu de ma connoissance six éditions, cinq en Espagne, & une en France.* Mais les éditions Latines ayant paru il y a plus de six vingts ans, sont devenues rares, & ne se trouvent maintenant gueres que dans les bonnes Bibliotheques: & pour les éditions Espagnoles, on sçait qu'elles ne sont pas à l'usage de tout le monde. C'est ce qui a déterminé à en faire une traduction en notre Langue, qui sera la prémiere qui aura paru en France. On souhaite qu'elle fasse plaisir aux Lecteurs; c'est tout ce qu'on leur en dira,

* A Lyon elle se trouve. A Paris chez Briasson.

ẽ

l'abandonnant à leur jugement, puiſqu'en effet ils en ſont les Juges naturels.

Pour l'Ouvrage même de Mariana, on croit en devoir faire connoître l'Auteur, & examiner les éloges que de grands Perſonnages lui ont donnez, & les critiques même les plus fortes que l'on en a faites.

Afin de donner quelque connoiſſance de l'Auteur, j'en mettrai ici ce qu'on appelle un *éloge hiſtorique*, c'eſt-à-dire, un expoſé ſimple de ſa vie, de ſon caractere & de ſes Ouvrages. Je l'ai tiré de trois Auteurs qui ont vêcû de ſon tems, & l'ont fort connu; & j'eſpere que l'on ſentira que s'ils en ont dit du bien, ils ne l'ont pas flatté : le voici cet éloge.

Le P. Jean de Mariana étoit né à Talavera dans la Nouvelle Caſtille; & après avoir fait ſes études à Alcala, il entra dans la Compagnie de Jeſus à l'âge de dix-ſept ans en 1554. Comme il y avoit apporté de très-grandes diſpoſitions pour les ſciences, avec des avances qui n'étoient pas ordinaires à des perſonnes de ſon âge, il y fit en peu de tems des progrès étonnans dans tous les genres de litterature, & ſe diſtingua dans un Corps déja plein d'hommes celebres par leur eſprit & leur érudition; il ne ſe borna pas à l'étude des belles Lettres & des Langues Latine, Grecque & Hebraïque, il ſe rendit encore très-habile dans la Theologie, dans l'intelligence de l'Ecriture ſainte, & dans la connoiſſance de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique & profane.

A peine avoit-il l'âge pour entrer dans le Sacerdoce, qu'il expliqua publiquement à Rome la Theologie Scholaſtique & l'Ecriture ſainte avec l'applaudiſſement de tout ce qu'il y avoit de Sçavans dans cette Capitale de la Chrétienté; & la Compagnie s'étant établie depuis en Sicile, les Superieurs pour en ſoutenir la réputation, & même lui donner un nouveau luſtre, y envoyerent le P. de Mariana;

il y professa les hautes ſciences avec le même ſuccès qu'à Rome.

Mais il ne demeura pas long-tems en Sicile ; on l'en tira deux ans après pour le faire paroître ſur un plus grand Théatre & dans la plus celebre Univerſité de l'Europe. Ce fut à Paris ; Mariana y fit honneur à ſa Compagnie, en enſeignant la Theologie ſcholaſtique pendant cinq ans avec tant d'éclat, qu'à toutes ſes explications on voyoit un concours extraordinaire des Sçavans qui ſe trouvoient dans cette grande Ville, & qui étoient ſurpris de la facilité, de la clarté & de la préciſion avec laquelle le jeune Profeſſeur développoit ce qu'il y avoit de plus difficile, de plus ſubtil & de plus profond dans ſaint Thomas. Sa ſanté alterée par l'air de Paris, & affoiblie par le travail, obligea ſes Superieurs à le retirer malgré eux d'un lieu & d'une occupation qui l'auroient bientôt mis au tombeau.

Ce fut donc pour ſe rétablir en reſpirant ſon air natal, qu'il reprit la route d'Eſpagne : il y recouvra la ſanté ; & ayant choiſi Tolede par ordre des Medecins pour ſon ſéjour ordinaire, l'amour & le goût qu'il avoit pour les Sciences, ne lui permirent pas de les negliger ; il reprit ſes premieres études avec plus de moderation ; il compoſa pluſieurs excellens Ouvrages qui confirmerent tout le monde dans la haute idée que l'on avoit de l'étendue de ſon eſprit & de ſon érudition.

Comme il n'étoit pas moins eſtimé pour ſa prudence, que pour ſa doctrine, on l'obligea ſouvent à entrer dans des affaires également importantes & délicates qui regardoient le bien de l'Egliſe & de la Religion ; la dexterité & le ſuccès heureux avec lequel il les mania, irriterent de certains eſprits qui ne voyoient qu'avec dépit un merite ſi éclatant & ſi capable d'augmenter la réputation d'une Compagnie qu'ils n'aimoient pas. Il y avoit eu dès les commencemens, & il ſe conſervoit encore en Eſpagne un

certain levain de jalousie & de haine contre cette Compagnie que les travaux Apostoliques de ses enfans, les services qu'ils avoient rendus, & qu'ils rendoient continuellement à l'Eglise, & leur patience n'avoient pû étouffer.

Les ennemis de Mariana prirent occasion de ses opuscules latins qui furent imprimez à Cologne en 1609. pour soulever contre lui la Cour, & s'ils eussent pû toute l'Espagne; trois de ces Opuscules semblerent leur donner quelque prise. Le premier étoit celui où il examine ce que l'on soutient principalement en Espagne de la venue de l'Apôtre saint Jacques en ce Pays. Mariana sans s'éloigner de l'opinion reçûe, rejette certaines preuves ou fausses ou foibles dont quelques personnes l'appuyoient; en cela il rendoit service à la verité & à la Nation Espagnole, que dans les Pays Etrangers on décrioit comme pitoyablement credule; mais en Espagne des Esprits outrez & ennemis l'accusoient d'ébranler les Traditions les plus venerables & les mieux fondées. L'autre Traité sur quoi l'on voulut lui faire de la peine, c'est celui où il traite de la Mort & de l'Immortalité: en y parlant des secours de la Grace, il ne s'attache pas servilement à l'opinion des PP. Dominicains; par malheur la Cour d'Espagne avoit embrassé leur parti, & le premier Ministre poussoit & à Rome & en Espagne les Jesuites & ceux qui osoient se declarer pour eux; ainsi cet Ouvrage de Mariana, quoique le sujet n'y fût touché qu'en passant, ne pouvoit venir plus à propos pour ses ennemis. Mais le troisiéme Ouvrage qui est sur le changement des Monnoyes, fut celui qui porta coup contre l'Auteur.

Après avoir examiné la question en general par les principes de la Theologie & par ceux de la Politique, il vient à ce qui se passoit alors en Espagne, & montre par les Loix aussi-bien que par l'Histoire de Castille, que cela étoit & illicite & ruineux également pour le Roi &

pour les peuples; on ne fit pas ſitôt attention en Eſpagne à un Traité ſi critique; il étoit au milieu de divers autres Traitez qui ne regardoient en rien la Cour; il étoit écrit en Latin, & non-ſeulement le peuple, mais bien des gens qui auroient été fort fâchez d'être pris pour peuple, ne s'aviſoient pas de le lire: outre qu'il n'étoit pas fort commun en Eſpagne; mais enfin ce Traité fut lû, & le Duc de Lerme fut informé de ce qu'il contenoit: dès-lors il y eut ordre aux Tribunaux d'Eſpagne de le condamner. Paul V. fut vivement ſollicité pour le mettre à l'*Indice*, afin que la lecture en fût défendue ſous peine d'excommunication; il en ſuſpendit ſeulement la lecture. Pour le P. Mariana il ſut mis aux arrêts dans la maiſon des Jeſuites de Tolede, avec défenſe de parler à aucune perſonne de dehors; il y reſta un peu plus d'un an, conſolé par le témoignage que lui rendoit ſa conſcience, de n'avoir mis dans cet Ecrit rien de faux, & de ne l'avoir ni fait ni publié qu'avec une ſincere intention du ſervice du Roi & du bien du peuple. Cela fut reconnu de toute l'Eſpagne, dès qu'un peu de terre jetté ſur le corps du premier Miniſtre, eut enſeveli les interêts & les paſſions; mais dès l'an 1612 un Conſeiller en la Cour des Monnoyes, l'un des hommes des plus éclairez ſur ce ſujet qui fût alors en Europe, avoit preſenté au Chancelier de Sillery un Memoire (qui eſt maintenant imprimé) ſur le déſordre où étoit alors la Monnoye en Eſpagne; c'eſt ce Memoire qu'il faut lire, ſi l'on veut ſçavoir ce que vaut ce Traité de Mariana, combien ſes lumieres étoient ſûres, & ſon zele ſage & deſinterreſſé. Je ne dirai rien de ſes vertus; on verra ce qu'en penſoient les Auteurs contemporains qui avoient vêcu avec lui, ou qui l'avoient connu particulierement.

Je ne parlerai point d'un de ſes Livres que j'avoue avoir été bien & à propos condamné en France; je ne prétends point non plus rapporter ici tous les differens Ouvrages

qu'il a composés, soit sur l'Ecriture sainte, soit sur diverses autres matieres de critique & d'érudition, qui ont eu une approbation universelle; je me borne à son Histoire generale d'Espagne, dont je presente ici la traduction; il la composa d'abord en Latin; & n'en ayant encore fait que vingt Livres, il les fit imprimer à Tolede en 1592, comme pour sonder le goût du public. La promptitude avec laquelle on enleva tous les Exemplaires de cette premiere édition, & l'avidité que l'on fit paroître à lire son Ouvrage, lui firent assez sentir l'estime que l'on en faisoit, & le plaisir que l'on auroit de lire la suite d'une Histoire si interressante.

Les Espagnols ne furent pas les seuls qui marquerent de l'empressement pour avoir la continuation de cet Ouvrage; tout ce qu'il y avoit de Sçavans & de Curieux parmi les Etrangers ne la souhaiterent pas avec moins d'ardeur; ainsi Mariana, pour satisfaire l'impatience du public, se pressa d'achever ce qu'il avoit commencé, & termina toute son Histoire en dix autres Livres, qui furent imprimez à Mayence avec les vingt premiers en 1605, & ensuite à Francfort & ailleurs: comme notre Auteur s'est expliqué lui-même dans son Epitre dédicatoire à Philippe III. en forme de Préface à la tête de son édition Espagnole sur les raisons qui l'avoient engagé à composer la même Histoire en Espagnol, il seroit très-inutile de repeter ici ce que l'on pourra voir dans cette même lettre que j'ai aussi traduite, & que j'ai mise au commencement de ce premier Tome.

Enfin Mariana, malgré la délicatesse de sa santé, ne laissa pas d'arriver jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant mort le dix-sept de Février de l'année 1624, ainsi que l'a marqué Alegambe dans la Bibliotheque de la Compagnie.

Il fut universellement regreté; tous ceux qui l'avoient

pratiqué, & qui le connoissoient plus particulierement, sentirent ce qu'ils avoient perdu à sa mort ; les uns l'appelloient un Ange de Conseil par son discernement & sa penetration ; il passoit dans l'esprit des autres pour un Prédicateur zelé, solide, touchant ; les gens de qualité le regardoient comme un homme de confiance, poli, éclairé, que l'on ne quittoit jamais sans avoir profité de sa conversation ; il n'y avoit pas un Sçavant qui ne lui rendît justice & qui ne convînt qu'il y en avoit peu dans la République des Lettres, qui eussent plus d'étendue de lumieres, une érudition plus sûre, plus de facilité à résoudre les doutes qu'on lui proposoit, plus de justesse d'esprit, & plus de sagacité dans la critique ; en un mot tous lui rendoient justice, & avouoient qu'il n'avoit jamais oublié la sainteté de sa Profession, & que sa vertu s'étoit toûjours soutenue.

On crut que ceux qui avoient le plus patiemment supporté sa perte, ou qui y avoient paru moins sensibles, étoient quelques-uns de ses propres freres, dans l'esprit desquels, dit-on, il passoit pour un esprit particulier, pour un homme qui avoit cherché à se distinguer par des sentimens extraordinaires qui avoient attiré plus d'une fois des affaires fâcheuses à sa Compagnie. Pour les sentimens extraordinaires, je ne dissimulerai point qu'il en avoit, & qu'il a avancé de certains principes qui ne sont pas du goût de bien des gens, & qui, ce me semble, n'en doivent pas être ; on peut néanmoins assurer qu'il ne les avoit pas embrassé sans examen ni de mauvaise foi ; mais quoiqu'incontestablement homme d'un très-grand esprit & très-sçavant, il n'étoit pas infaillible, il s'en faut beaucoup, & sa fermeté, vertu qui dans tant d'occasions lui fut d'un grand secours, ne laissa pas, ce semble, de degenerer quelquefois en opiniâtreté, & de lui rendre aussi-bien qu'à ses freres, de fort mauvais services ; malgré tout cela il faut convenir que ses Ouvrages sont des preuves sans re-

plique de ſon diſcernement exquis, de ſa judicieuſe & ſolide critique, de ſon érudition, & de la connoiſſance parfaite qu'il avoit de l'Antiquité. Voilà ce que j'ai crû devoir rapporter de la vie & du caractere de Mariana : je viens à l'examen des éloges qui lui ont été donnez, qui eſt le ſecond article que j'ai promis d'éclaircir dans cette Preface.

On reconnoîtra je crois ſans peine que les marques inconteſtables d'une eſtime ſinguliere pour notre Auteur, qui lui ont été données par les Papes, les Rois d'Eſpagne, le Tribunal ſuprême de l'Inquiſition, les Archevêques de Tolede, où il a paſſé la meilleure partie de ſa vie, & la confiance particuliere que les uns & les autres lui ont marquée dans des occaſions où la verité ſeule pouvoit les y engager, valent bien des éloges par écrit ; or c'eſt par ces ſortes de témoignages, qui ne peuvent être ni ſuſpects, ni équivoques, que je veux commencer ; je ne prétends pas ici examiner tout ce qui a été dit en faveur de Mariana, & tous les faits capables de confirmer l'idée avantageuſe que l'on avoit de ce grand Homme, ce ſeroit paſſer les bornes d'une Preface ; j'ai crû ne devoir m'arrêter qu'aux choſes qui meritent plus d'attention, & qui ſont plus capables de faire impreſſion.

Quand il fut queſtion en Eſpagne du Manuel Romain, le Pape & le Roi ne crurent pas pouvoir confier une affaire ſi importante qu'au P. Mariana pour la concerter avec ſuccès & la ſoûtenir par ſon érudition, s'il en étoit beſoin. Philippe II. qui avoit une dévotion particuliere à ſaint Iſidore de Seville, forma le deſſein de faire faire une édition des Oeuvres de ce celebre Docteur, un des plus grands ornemens de l'Egliſe d'Eſpagne : comme il y avoit dans les Ouvrages du Saint des choſes qui demandoient un Theologien conſommé dans les controverſes, dans l'intelligence de l'Ecriture & de la Langue Sainte,

Sa Majeſté Catholique qui connoiſſoit la réputation où étoit Mariana, d'un des plus ſçavans & des plus judicieux hommes de ſon Royaume, le chargea d'une partie de cette édition, & ce Pere par ſon application, par la comparaiſon des Manuſcrits entr'eux, & avec les anciennes éditions, vint à bout de rendre le Texte le plus correct qu'il étoit poſſible, & l'accompagna de Notes critiques & ſçavantes qui éclairciſſoient l'Ouvrage du ſaint Docteur contre les Juifs, & un autre ſur l'Ecriture. Nous avons encore du même Mariana des Scholies ſur l'ancien & le nouveau Teſtament; ſes Notes ſont courtes, nettes, préciſes, il n'y en a que dans les endroits où elles ſont neceſſaires; on y ſent le genie ſuperieur de l'Auteur, & l'on doit convenir que cet Ouvrage peut aller de pair avec ce que nous avons de meilleur dans ce genre.

Lorſqu'il fallut approuver la celebre édition de la Bible Royale d'Anvers, pour laquelle Philippe II. ne voulut rien épargner, & que les fameuſes conteſtations du Docteur Benoît Arias Montanus & de Leon de Caſtro, ſçavant Docteur de Salamanque tenoient tous les eſprits en ſuſpens: le ſuprême Tribunal de l'Inquiſition parmi le grand nombre de Sçavans qui ſe trouvoient alors en Eſpagne, choiſit Mariana, & ne trouva que lui ſeul à qui l'on pût confier la déciſion d'un ſi grand Procès & la cenſure d'une ſi fameuſe édition.

Le Cardinal de Quiroga Archevêque de Tolede & Primat des Eſpagnes, & les autres Archevêques ſes Succeſſeurs avoient une ſi haute idée de l'habileté & de l'intelligence du P. de Mariana, ils lui marquerent une confiance ſi parfaite, qu'ils l'employerent dans toutes les grandes affaires qui regardoient l'Archevêché & la Primatie de Tolede, ils l'en rendoient l'arbitre, faiſoient peu de choſes ſans le conſulter, & ſon ſentiment étoit preſque toûjours la regle qu'ils croyoient pouvoir ſuivre

ſûrement dans le Gouvernement de leurs Dioceſes.

Oſerai-je ajoûter que les deux Epitres dédicatoires de ſon Hiſtoire generale d'Eſpagne ſont des preuves inconteſtables de la haute conſideration où il étoit auprès de deux auſſi puiſſants Princes que Philippe II. & Philippe III. Avec quelle liberté, reſpectueuſe pourtant, ne leur parle-t-il pas? Elle ne fit perdre à Mariana ni la confiance ni l'eſtime de deux Princes ſi jaloux des droits de la Majeſté Royale, & il n'en fut redevable qu'à la ſuperiorité de ſon merite & à l'importance de ſes ſervices: ce ſont là des éloges réels que l'on ne peut révoquer en doute, ni conteſter, ni affoiblir, & rien ne peut mieux marquer les ſentimens avantageux que les Puiſſances Eccleſiaſtiques & les Séculieres avoient de notre Hiſtorien.

Les Sçavans n'en ont pas eu une idée moins haute; le témoignage du grand Cardinal Baronius vaut lui seul l'éloge le plus complet; c'eſt dans le huitiéme Tome de ſes Annales ſur l'année 688. de J. C. où ce ſçavant Cardinal parle de la conduite peu modeſte & peu réguliere d'un Prelat d'Eſpagne. * *C'eſt*, dit-il, *ce qu'a bien apperçû, & judicieuſement critiqué le P. Jean de Mariana digne Religieux de la Compagnie de Jeſus, également diſtingué par ſa rare & ſolide pieté, & par ſon amour pour la verité, qui a mis le dernier la main à l'Hiſtoire generale d'Eſpagne, qu'il a écrite avec tant d'élegance & d'érudition; car quoiqu'il ſoit Eſpagnol, on doit cependant lui rendre cette juſtice, de convenir qu'il n'eſt point partial, & qu'on ne ſçauroit l'accuſer de faire paroître aucune affection trop particuliere pour ſa Nation.*

Il eſt vrai que cet éloge a beaucoup révolté les ennemis de Mariana ou de ſa Compagnie; mais il n'en eſt pas moins fondé en raiſon; Baronius appelle notre Auteur amateur de la verité; c'eſt particulierement par rapport à ſon Hiſtoi-

* *Senſit hoc & ſugillavit veritatis amator & pietatis optimus cultor, qui erudito ſtylo poſtremam manum appoſuit rerum Hiſpanicarum Hiſtoriæ Hiſpanus ipſe, ſed privato affectu carens Joannes Mariana dignus Profeſſor Societatis Jeſu.* Baron. tom. 8. Annal. ad an. 688.

re : car il n'eſt pas queſtion des ſentimens extraordinaires & ſinguliers qu'il a fait paroître dans d'autres Ouvrages, que je ne prétends ni approuver, ni juſtifier. En liſant ſon Hiſtoire generale d'Eſpagne, il eſt aiſé de ſentir que s'il n'a pas toûjours trouvé la verité, au moins il l'a cherchée avec application ; qu'il n'a rien épargné pour la trouver ; qu'il ne l'a ni étouffée ni déguiſée ; qu'il la publiée ſans crainte, ſans paſſion, ſans interêt, ſans partialité & avec une genereuſe liberté ; enfin qu'il a mieux aimé ſe taire & ne point achever ſon Hiſtoire d'Eſpagne, que d'être obligé à diſſimuler la verité. Pour ce qui regarde la pieté de Mariana, c'eſt une louange que l'envie même n'a jamais oſé contredire ; ce que nous avons dit en faiſant l'abregé de ſa vie, prouve aſſez que la vertu de ce grand homme ne s'eſt jamais démentie.

Un des critiques Modernes de Mariana paroît infiniment choqué des paroles de Baronius ; il a crû que *poſtremam manum appoſuit rerum Hiſpanicarum Hiſtoriæ*, vouloit dire ; que Mariana avoit fait un chef-d'œuvre d'Hiſtoire, & qu'il l'avoit portée à la derniere perfection ; s'il avoit bien entendu le Latin, il auroit ſçû que cela ne ſignifioit rien autre choſe, ſinon que l'Hiſtoire de Mariana étoit la derniere qui avoit paru, lorſque ce Cardinal travailloit à ſon huitiéme Tome ; c'eſt dommage que ce Critique n'ait pas mieux compris toute la force du Latin, ſa bile ſe ſeroit moins émûe, & il auroit parlé de ce ſçavant Cardinal d'une maniere plus meſurée & plus convenable au merite, au diſcernement & à la vaſte érudition de ce grand homme.

La quatriéme louange que le Cardinal Baronius donne au P. de Mariana, c'eſt qu'il n'eſt nullement partial, & que tout Eſpagnol qu'il eſt, il n'a ni prévention ni affection aveugle pour ſa Nation. C'eſt ce que tout le monde reconnoît dans ſon Hiſtoire, & de quoi même certains Auteurs Eſpagnols lui ont fait un crime, l'accuſant d'être

devenu François & mauvais Espagnol, par le séjour qu'il avoit fait en France, pendant que d'autres Auteurs de la même Nation le louent d'avoir porté au plus haut point la gloire de l'Espagne par les récits vrais, judicieux, éloquens d'une infinité d'actions de toute sorte de vertus; que s'il n'a pas dissimulé les fautes & les désordres, pouvoit-il le faire sans s'ôter à lui-même toute créance, & sans retrancher à l'Histoire une de ses principales utilitez qui est de blâmer le vice.

Un autre témoin favorable à notre Auteur, c'est D. Antonio de Covarruvias, Conseiller au Conseil suprême de Castille. Ce Seigneur si consideré pour sa haute capacité dans l'Antiquité tant sacrée que profane, dans la Theologie, le Droit & la Politique, ayant été nommé par le Conseil d'Etat pour examiner un Ouvrage du P. Mariana, finit le jugement avantageux qu'il en porte, par ces paroles, *qu'en un mot, le nom & la reputation de l'Auteur donnera à cet Ouvrage toute l'autorité necessaire parmi les Sçavans même des Nations Etrangeres.* Ces paroles font assez voir non-seulement l'estime qu'un homme si illustre & si éclairé faisoit de Mariana, mais celle aussi qu'il sçavoit qu'en avoient les Etrangers.

Trois autres celebres Docteurs; l'un Auteur de l'Histoire Ecclesiastique d'Espagne *a*; l'autre de Tolede *b*; le troisiéme d'un Traité sur la Langue & sur les Antiquitez d'Espagne, *c* trois hommes si estimables estimoient infiniment le P. Mariana, à cause de *sa rare doctrine* & de l'élevation de son ame *au-dessus des craintes & des interêts humains:* deux qualitez les plus necessaires à un Historien qui doit dire la verité.

a Don Francisco de Padilla, homme de qualité & Trésorier de l'Eglise de Malaga.

b Le Docteur de Pisa Doyen de la Faculté de Theologie, de celle du Droit & de celle des Arts, qui durant plus d'un demi siecle a été l'oracle de l'Archevêché de Tolede.

c Le Docteur Alderete Chanoine de Cordoue, dont l'Ouvrage est encore regardé comme un Trésor d'érudition.

Les plus fameux Geographes de ſon tems, un Ortelius dans ſon Tréſor Geographique, un Louis Nugnez dans ſa Geographie d'Eſpagne, & de notre tems un Cellarius font l'éloge de Mariana, & ſuivent preſque toûjours ſes ſentimens.

Parmi les Critiques André Schottus cet homme ſi zelé pour l'avancement des Sciences, dont les connoiſſances étoient ſi étendues, à qui l'on eſt redevable de tant d'excellens Ouvrages, ou des autres dont il a été l'éditeur, & qu'il a accompagné de Notes utiles, ou de lui-même ſur des ſujets importans à la République des Lettres; Schottus, dis-je, dont l'érudition & la critique étoient ſi eſtimées du ſçavant Archevêque de Tarragone D. Antoine Auguſtin, comparoit Mariana à Thucidide & à Tacite, avec cette difference qu'il n'a rien de leur obſcurité.

Le ſçavant Aubert le Mire, ce grand Admirateur de Juſte Lipſe regrette fort que ce docte Profeſſeur de Louvain n'ait pas écrit l'Hiſtoire des Pays-Bas; car il ſe perſuade qu'une Hiſtoire de la façon de Juſte Lipſe auroit fait à peu près autant d'honneur aux Pays-Bas, que celle de Mariana en fait à l'Eſpagne.

On ſçait ce que Scribani, Maſcardi, Strada & d'autres habiles Italiens penſoient de Mariana & de l'excellence de ſon Hiſtoire.

La Motte le Vayer, cet Examinateur critique des Hiſtoriens anciens, ce Cenſeur de l'Hiſtoire de Charles V. par D. Prudence *a* de Sandoval, trouve ce Prelat auſſi mauvais Hiſtorien, que Mariana l'eſt excellent.

Monſieur de Marca *b* dans plus d'un de ſes Ouvrages, traite le P. de Mariana de très-ſçavant homme, d'habile Hiſtorien.

Le Marquis d'Agropoli dans un Ouvrage de Critique,

a Evêque de Pampelune, Hiſtoriographe du Roy d'Eſpagne.
b Archevêque de Paris.

cite le P. Mariana, mais avec des termes qui marquent l'eſtime qu'il faiſoit de ſon jugement & de ſon érudition; ce qui eſt à remarquer dans un critique ſi dégoûté.

M. Simon dans ſon Hiſtoire critique de l'ancien Teſtament, parlant des Notes du P. de Mariana ſur la Bible, & lui diſputant la profonde intelligence de l'Hebreu que les grands Rabbins n'accordent gueres qu'à eux-mêmes, loue pourtant fort ces Notes, & aſſure que le grand eſprit de notre Auteur, joint à cette mediocre ſcience de l'Hebreu qu'il n'oſe lui refuſer, ſuppléoit avantageuſement à toute la fineſſe d'érudition Hebraïque qu'il lui conteſte, & que d'autres très-ſçavans hommes ont reconnu dans Mariana.

On pourroit citer ici bien d'autres grands Perſonnages, gens conſommez dans le maniement des affaires Eccleſiaſtiques & politiques, des Archevêques plus illuſtres encore par leur ſcience & leur vertu, que par leur dignité *a*; des Gouverneurs en Portugal pour le Roi d'Eſpagne *b*: deux Cardinaux *c* Premiers Miniſtres d'Etat qui avoient lû & étudié l'Hiſtoire de Mariana & en faiſoient un cas extraordinaire.

Un Auteur François du ſiecle paſſé, qui a fait un dénombrement judicieux des meilleurs Auteurs Eſpagnols, y donne une des plus honorables places à notre Hiſtorien.

Mais que dira-t-on de celui qui entreprit du vivant de Mariana, de critiquer toute ſon Hiſtoire, je veux dire Pedro Mantuano, ou plûtôt ſon Maître le fameux Connétable de Caſtille D. Juan Fernandez de Velaſco, grand Prince, grand Guerrier, grand Politique, grand homme de lettres que de ſon tems on appelloit *le plus Sçavant des Nobles, & le plus Noble des Sçavans*. Il étoit fort mécontent du P. Ma-

a D. Juan de Guevarra Archevêque de ſaint Jacques en Galice, Préſident du Conſeil d'Italie.

b D. Melchior de Thebes Conſeiller d'Etat, & l'un des plus ſçavans auſſi-bien que des plus nobles Seigneurs de Caſtille.

c Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin.

riana de qui il ſe tenoit offenſé en deux interêts délicats *: ainſi il ne lui ſera échapé aucun éloge du P. Mariana, que la verité ne lui ait arraché. Cependant ce Critique irrité, mais ſe ſouvenant de ce qu'il ſe devoit à lui même, ne fit nulle difficulté d'avouer que notre Auteur étoit le Prince des Hiſtoriens Eſpagnols, ſans qu'aucun d'eux pût entrer en concurrence avec lui; c'eſt là, ſelon moi, l'éloge de Mariana peut-être le plus piquant. Et qu'on ne diſe point que l'Hiſtoire dont je donne la traduction, étoit autrefois eſtimée en Eſpagne, mais que maintenant la memoire & l'eſtime en eſt abſolument effacée; car voicy deux faits déciſifs qui prouvent le contraire. 1. Celui qui a fait l'Epitre Dédicatoire de l'Hiſtoire Eſpagnole, quand elle fut r'imprimée en 1719, parlant à Sa Majeſté Catholique Philippe V. lui dit que ce Livre eſt encore auſſi eſtimé & auſſi recherché que jamais; que toutes les utilitez que les Sçavans ont attribuées à l'Hiſtoire, on les tire encore de la lecture de celle-ci; il conſidere avec plaiſir quel honneur c'eſt pour l'Hiſtoire du P. Mariana, qu'un ſi grand Roy ait ordonné qu'on la r'imprimât.

* Voyez les Additions du Livre 23.

Un Ecrivain auſſi poli oſeroit-il dire ſi affirmativement à ſon Souverain de pareilles choſes en faveur d'une Hiſtoire imprimée pour la premiere fois il y a plus de 120 ans, ſi cela n'étoit exactement vrai, & le Prince ou ceux qui ont vû de ſa part l'Epitre Dédicatoire, avant qu'elle lui fût preſentée, l'auroient-ils ſouffert? 2. Depuis que l'impreſſion de ma Traduction eſt commencée, j'ai reçû une lettre d'un homme très-conſideré à la Cour de Madrid par ſon merite & ſes emplois qui m'aſſure que toutes les Hiſtoires d'Eſpagne qui ont paru depuis celle de notre Auteur, bien loin de l'effacer, en ont plûtôt été effacées.

En voilà que je crois, aſſez ſur les éloges; venons aux critiques, & comparons-les enſemble pour regler enſuite notre jugement ſur ce qui réſultera de cette comparaiſon.

La multitude & l'âcreté des Critiques eſt ordinairement regardée par les perſonnes intelligentes comme une preuve de la bonté d'un Ouvrage, ou même de ſon excellence. Jamais l'envie ne s'acharna à décrier un Ouvrage très-médiocre, elle l'abandonne au mépris que ſon peu de merite lui attire; mais une hiſtoire que tout le monde lit avec plaiſir, c'eſt là que la malignité des Critiques s'attache, c'eſt ſur un pareil Livre qu'elle eſt inépuiſable.

L'Hiſtoire du P. Mariana ſi eſtimée dès qu'elle parut, a bien dû éprouver le ſort de toutes celles qui ont quelque choſe d'excellent. Auſſi que de Critiques l'ont attaquée! Un Pedro Mantuano, 1. un Louis Urreta, 2. un Joſeph de Moret, 3. un Ripa, 4. un Faria de Souſa, 5. un Henry Dupuy, 6. je laiſſe les autres ou moins conſiderables, ou encore vivans, ou qui n'ont pas jugé à propos d'expoſer au grand jour leurs productions. Ceux que j'ai nommez, ce ſont les ſix Critiques du premier ordre, dont un Auteur de notre tems oppoſe le jugement à celui du Cardinal Baronius & des autres grands hommes qui ont ſans faveur donné les jugemens favorables que l'on a vûs. 7.

1. Dans une Critique expreſſe & generale, qu'il nomma *Advertencias*, &c.

2. Dans ſon Hiſtoire d'Ethiopie.

3. Dans ſes *Antiquedades del Reyno de Navarra.*

4. Dans ſa défenſe du Royaume de Sobrarve.

5. Dans ſon *Europa Portugueſa.*

6. Dans une lettre à Pedro Mantuano.

7. Dans la ſeconde partie de cette Préface.

Me ſera-t-il permis d'examiner le caractere de ces Critiques avant que de diſcuter leurs reproches generaux contre notre Auteur? (Car pour les particuliers, j'ai crû les devoir renvoyer à un autre lieu.) Puiſque ce ſont de ſi grands hommes ces ſix Critiques, c'eſt un profit évident pour les Lecteurs, d'en avoir une idée juſte, & de ne pas ſe tromper ſur les qualitez de leur eſprit & les diſpoſitions de leur cœur, du moins celles qui ont paru; car l'interieur eſt reſervé à Dieu ſeul.

Pierre Mantouan le premier de tous, dont on nous aſſure que *la réputation eſt univerſellement répanduë dans l'empire des lettres*, quand il entreprit ſa Critique contre Mariana, c'étoit un jeune homme que le Connétable de Caſtille avoit pris à ſon ſervice, pour tenir propre & rangée ſa

Bibliotheque

Biblioteque, & lui en apporter les livres quand il les lui demandoit. Il entendoit le Latin, encore mediocrement; pour le Grec & l'Hebreu, il n'en avoit aucune connoiſſance; de l'Hiſtoire, une teinture ſuperficielle; des hautes ſciences, encore moins: avec cela l'eſprit peut-être le plus vain & le plus préſomptueux qui fût alors ſur la terre. C'eſt de Don Thomas Tamayo de Vargas qui le connoiſſoit bien, & qui avoit eu pluſieurs Conferences avec lui, que nous apprenons toutes ces particularitez. Don Tamayo étoit homme de qualité, Docteur en Theologie, & docte comme il paroît aſſez par ſes Ouvrages. Philippe IV. le choiſit pour être ſon Hiſtoriographe. Auroit-il mis ſon nom à la tête de l'imprimé où il dit tant de choſes ſur le compte de Mantouan, s'il y avoit eu là rien qui s'écartât tant ſoit peu de la verité? Il y auroit eu trop à perdre pour un homme comme lui; d'ailleurs Mantouan a ſurvêcû à l'Ouvrage de Don Tamayo plus de trente ans, & à D. Tamayo lui-même plus de vingt ans; auroit-il ſouffert impunément des reproches auſſi ſenſibles accompagnez de railleries piquantes & des réfutations continuelles de ſes *Advertencias*, s'il avoit pû les repouſſer avec quelque vraiſemblance? Voilà donc quel étoit ce Critique du premier ordre qui a ſi maltraité le P. de Mariana. Je ne crois pas que déſormais ſon autorité nuiſe beaucoup au Livre qu'il a voulu anéantir.

On me dira que ce n'eſt pas le jugement de Pierre Mantuan que l'on fait valoir contre le P. de Mariana; mais celui du grand Connétable de Caſtille dont j'ai moi-même fait un ſi bel éloge, & à qui j'ai remarqué que tout le monde en ce tems-là attribuoit le Livre qui parut ſous le nom de Pedro Mantuano.

Je n'ai garde de vouloir rien effacer des éloges veritables que j'ai donnez à un auſſi grand homme que le Con-

table, ni de vouloir lui contester un Ouvrage que la renommée lui a conservé. Je prie seulement les Lecteurs équitables de se souvenir que ce Seigneur si considerable par tant d'endroits étoit fort animé par plus d'une raison contre notre Auteur ; on sçait ce que c'est qu'une critique à laquelle a présidé l'inimitié & la colere.

Ce n'est là, dira-t-on, qu'un préjugé general, qui n'empêche pas qu'il ne puisse avoir raison dans les remarques qu'il a faites après de grandes recherches, & ausquelles il a employé douze ou treize ans. J'accorderai là-dessus tout ce qu'on voudra ; mais on conviendra avec moi que depuis la premiere édition de l'Histoire de Mariana jusqu'à la mort du Connétable, ce Seigneur a commandé des Armées, a eu le Gouvernement du Milanez, il a été employé en des Ambassades de la derniere importance : la Critique de Mariana n'occupoit gueres alors son attention ; d'ailleurs quoiqu'il en soit du tems qu'il y a mis, il est certain que Don Tamayo de Vargas a répondu solidement à presque toutes ses remarques generales & particulieres. Cela se verra dans les Notes & les Additions que j'ai jointes à ma Traduction, où je m'en suis tenu aux réponses de ce Docteur dans presque toutes les choses qu'il a examinées.

On prétend que les fautes reprises par ce Seigneur alloient jusqu'au nombre de 149. mais le même Docteur qui dans sa réfutation suit pied à pied *las advertencias* , n'en a trouvé que 60. de compte fait ; encore y en a-t-il qui ne regardent point Mariana, mais un sçavant Interprete de l'Ecriture nommé Pineda ; encore de celles qui regardent Mariana, y en a-t-il qui attaquent non pas son Histoire, mais son Traité de la venue de l'Apôtre saint Jacques en Espagne.

On accuse notre Auteur de n'avoir eu aucun égard aux

remarques que par charité on lui avoit communiquées en ſecret, afin qu'il en profitât dans la réimpreſſion de ſon Ouvrage. Ne diroit-on pas, à entendre cette accuſation, que celui ſur qui elle tombe, étoit un ſuperbe aveuglépar ſa préſomption, qui mépriſoit les avis les plus ſages, & s'offenſoit des meſures de charité que l'on prenoit pour ſauver ſon honneur ? Cependant rien de plus faux, & celui qui avance ces belles choſes ſe joue de la credulité du public. Quel eſt ce ſecret avec lequel on communiqua ces remarques au P. Mariana ? ce fut de les faire imprimer dans le Milanez, & de là les répandre par toute l'Europe. Quelles meſures de charité garda-t-on avec le même Pere ? ce fut de les lui envoyer à lui-même qui y étoit ſi indignement traité. Que fit-il alors ce grand amateur de la verité ? bien loin de mépriſer ce qui lui venoit par de ſi mauvaiſes voïes, il répondit aux choſes, ne fit nulle attention aux manieres, mit en peu de paroles ſes réponſes ſur les marges de l'imprimé injurieux, & le renvoya ; l'effet d'une ſi grande moderation fut que le Cenſeur fut détrompé ; mais ſon chagrin en augmenta.

Il vaut mieux jetter un voile ſur ce qui ſuivit, que de réveiller des ſentimens fâcheux que le tems a éteints. Il ſuffit de ſçavoir que la Contre-Critique de Don Tamayo de Vargas ayant paru malgré la puiſſance des ennemis de Mariana, elle anéantit aux yeux du public tout ce qu'on avoit fait ou imprimé pour anéantir ſon Hiſtoire.

Un autre Critique dont on a prétendu nous faire peur, c'eſt Louis Urreta qui, dans ſon Hiſtoire d'Ethiopie, tombe rudement ſur Maffée & ſur Mariana. Pour moi j'avoue que c'eſt un hardi & terrible perſonnage, puiſque dans une ſimple Note marginale il oſe ſans preuve intenter des accuſations atroces contre deux des plus excellens Hiſtoriens de ſon tems. Quand je dis terrible, ce n'eſt pas pour ceux qu'il attaque, mais pour ceux qui le voudroient

défendre. Que si quelqu'un le voyant mis au rang de *Critique du premier Ordre*, avoit encore peur de lui, je le renverrois aux Auteurs Portugais qui examinant avec soin son Histoire Ethiopique, y ont découvert & mis dans leur jour tant de bévûes, qu'ils l'ont réduite, s'il est permis de parler ainsi, *au-dessous du rien.* Je pourrois encore lui citer le sçavant M. Ludolf dans son Histoire Ethiopique, & les Relations de feu M. Thevenot; mais afin de prévenir tous les scrupules & tous les soupçons, je lui citerai le sçavant & Religieux Pere Echard qui consent qu'on traite Urreta d'homme simple & pitoyablement credule, pourvû qu'on ne le traite pas d'imposteur. Après tout, rien ne fera mieux connoître le caractere de ce prétendu Critique du premier ordre, que la simple lecture de son Histoire; on y trouvera tant de traits qui ressemblent aux songes d'un malade, que j'espere que jamais l'autorité d'Urreta ne fera le moindre tort à aucun de ceux contre qui on pourra l'alleguer.

Un Critique tout autrement redoutable seroit Joseph de Moret Historiographe du Royaume de Navarre, choisi par les Etats de ce Royaume, pour en vanger l'honneur & en éclaircir l'Histoire; c'étoit un Navarrois, homme d'esprit, jaloux de l'honneur de sa Nation, infiniment sensible aux moindres marques de mépris pour elle, plein de cette vieille émulation des Navarrois contre les Castillans, & qui s'étant trouvé choqué au-delà de ce qu'on peut dire, de ce qu'a écrit Mariana touchant les Historiens de Navarre, lui a declaré la guerre à feu & à sang, & n'a plus gardé avec lui aucunes mesures. Il le chicane sur tout, lui veut faire accroire qu'il s'est trompé lourdement dans les choses où il a parlé très-juste, lui attribue d'avoir ajoûté foi à des Livres indignes de toute créance; entr'autres au Roman qui porte le nom de l'Archevêque Turpin, quoiqu'il soit connu de tout le monde, que Ma-

riana jugeoit ce Roman *indigne d'être ſeulement nommé par un homme grave & ſenſé.* En un mot, la paſſion dont il paroît animé toutes les fois qu'il parle de notre Auteur, eſt ſi vive & ſi manifeſte, qu'elle le rend abſolument récuſable, comme témoin, & encore plus en qualité de Juge & de Critique. Je réponds cependant à ſes Remarques, qui m'ont paru les plus ſupportables, dans mes Notes & Additions.

Je ne m'étonne pas que Ripa ayant entrepris de ſoutenir tout ce qui touche le Royaume de Sobrarve, n'ait pas été content de Mariana; mais n'ayant pas ſon Livre ni celui de Faria de Souſa, je n'ai garde d'en rien dire. Je croi ce dernier homme de merite ſur ſa réputation plûtôt que ſur le paſſage qu'on en produit, qui me paroît embarraſſé, obſcur, & peu digne d'un grand eſprit, tel qu'on veut que nous croyons cet Auteur.

Il reſte Henry Dupuy connu dans la République des Lettres ſous le nom d'Erycius Puteanus. Le paſſage qu'on cite de lui eſt tiré d'une lettre qu'il écrivit à Mantouan; il le croyoit fort agréable à ſon Maître & en état de lui rendre ſervice dans le deſſein qu'il avoit de ſe faire nommer Profeſſeur d'Eloquence à Milan, où le Connétable pouvoit tout. Dans ces ſortes d'occaſions on flatte ceux de qui on croit avoir beſoin, & l'on rabaiſſe ſans ſcrupule ceux qui leur ſont oppoſez, & dont on les ſçait mécontens; ce qui me perſuade que la choſe ſe paſſa ainſi, c'eſt que dans l'édition qu'il a fait lui-même de ſes lettres, après qu'il fut retourné à Louvain, je n'y trouve point que ces endroits qu'on prétend ſi forts, regardent Mariana & ſes Confreres, ni que les mots en ſoient tels qu'on les débite. Si la lettre étoit d'abord telle que Mantouan la publia dans l'abſence & ſans le congé de celui qui l'avoit écrite; c'eſt une marque ſûre que *Puteanus*, qui avoue qu'il n'avoit pas encore lû Mariana contre lequel il s'y déchaîne pourtant pour faire ſa Cour, l'ayant lû depuis, ſe repentit du tort

qu'il lui avoit fait, & le répara le mieux qu'il put dans l'édition de ses Lettres.

Je ne m'arrêterai pas plus long-tems ici sur les Critiques, me réservant quantité de choses importantes à dire, si je m'y vois obligé par l'importunité des Adversaires.

De tout ce qu'on a examiné jusqu'ici d'éloges & de critiques, il resulte que Mariana étoit 1°. *un grand amateur de la verité, nullement partial*, un esprit & un cœur élevé *au-dessus des interêts & des craintes humaines*, & par consequent très-éloigné de déguiser ou de taire la verité quand il la connoissoit. 2°. Un grand esprit, d'un jugement solide & éxact, possedant les Langues, les parties des Mathematiques qui peuvent servir à un Historien, la Philosophie, la Theologie, la Tradition; ainsi en état de traiter solidement tous les sujets qui peuvent entrer dans une Histoire. 3°. Tous, amis & ennemis conviennent de la beauté & de la Noblesse de son style. 4°. On ne peut pas l'accuser d'avoir negligé les moyens qu'il avoit d'éclaircir la verité. Il a donné le Catalogue des Auteurs dont il a tiré son Histoire: on y voit tous les meilleurs & les plus estimez; les a-t-il lû sans choix & sans discernement? La maniere dont il rejette tout ce qui ne vient que des Auteurs Apocryphes & supposez, & l'examen qu'il fait en plus d'un endroit, de ce qu'ont dit de veritables Auteurs, marquent assez son ardeur pour la verité & le jugement qu'il apportoit pour la discerner. Mais ce que l'on appelle les deux yeux de l'Histoire, je veux dire la connoissance de la Geographie & de la Chronologie ne lui a-t-il pas manqué? C'est ce que prétendent ses plus violens Adversaires; c'est ce qu'ils exagerent avec toutes les figures d'une Rhetorique visionnaire; c'est à quoi D. Tamayo de Vargas a répondu de son tems; & pour ce qu'on a objecté depuis, j'ai tâché d'y répondre dans mes Notes & mes Additions. Il y a des hommes cu-

rieux de Geographie qui ne font attention dans une Histoire qu'à la ſituation que donne l'Hiſtorien aux lieux où ſont arrivez les évenemens dont il parle ; leur paroit-il ſe méprendre d'un demi quart de lieue, tout eſt perdu ; ſon Hiſtoire ne vaut rien. Mais d'autres Auteurs natifs des lieux dont il s'agit, ou qui y ont demeuré ſont de l'avis de l'Hiſtorien ; il n'importe, il a tort ; ces Meſſieurs ſont ſûrs de ce qu'ils diſent ; ceux qui penſent autrement ſe trompent. Les Notes & les Additions découvriront combien ces plaintes tombent à plomb ſur pluſieurs des Critiques de notre Hiſtorien. Mais les Amateurs paſſionnez de la Chronologie ſont-ils plus raiſonnables ? Si on en croit ces Chronologiſtes, il n'y a rien de ſi conſiderable dans l'Hiſtoire, que le tems. Marquer un jour pour un autre, c'eſt anéantir la verité ; mais vos témoins ne ſont pas plus croyables que ceux qu'a ſuivi l'Hiſtorien. Ils croyent qu'on leur fait une injuſtice d'oſer comparer, ou préferer d'autres témoins ou d'autres Hiſtoriens à ceux qu'ils honorent de leur eſtime. Comment ? on oſeroit comparer Roderic Archevêque de Tolede qui n'a écrit qu'en Latin, à George Elmacin qui a écrit en Arabe ? On préfereroit la Chronique d'Albelda au Geographe de Nubie ! Mais encore quel avantage ont ces Arabes par deſſus les Eſpagnols, qui oblige à refuſer ſa créance aux derniers, pendant qu'on la donne toute aux premiers ? Mariana qui connoiſſoit les Arabes, a préferé les Auteurs Eſpagnols à ces Etrangers ſur ce qui regardoit l'Eſpagne. Il a vû ce que les Chroniqueurs Arabes diſoient de l'invaſion d'Eſpagne par les Maures ; mais il a vû auſſi dans l'Hiſtoire d'Eſpagne de l'Archevêque de Tolede ce qu'il en avoit trouvé dans les Hiſtoires écrites par les Eſpagnols naturels ; il a remarqué que ce Prelat ſi bien inſtruit s'eſt attaché au témoignage des Eſpagnols préferablement à celui des Arabes. Mariana l'a ſuivi en cela ; & par là il a merité que nos Rhetoriciens

outrez l'accusassent d'avoir renversé la Chronologie durant 1300 ans, comme nos Grammairiens Geographes l'accusent d'avoir transporté des Villes & des Provinces entieres, à cause que sur un point de l'ancienne Geographie d'Espagne, il a préferé Pline qui vivoit à Rome avec plusieurs grands Seigneurs qui avoient été Gouverneurs en Espagne , ou qui y avoient voyagé, à Ptolomée qui avoit demeuré en Egypte ; mais cela sera encore discuté dans les Additions 5°. Quoi donc ? Prétend-on que cet Auteur soit infaillible, & qu'il ait en tous les points de son Histoire trouvé & dit la verité ? Qui a jamais eu une pareille pensée ? On ne connoît d'Histoire à qui un pareil éloge convienne, que l'Ecriture Sainte. On verra dans les Notes , que si notre Auteur ne merite pas tous les reproches que lui font des Critiques outrez, il en merite quelques-uns, & même d'autres ausquels ses Adversaires n'ont pas pensé; mais ce sont défauts attachez à l'humanité, qui n'empêchent pas que l'Histoire de Mariana ne soit après tout la meilleure Histoire generale d'Espagne qui ait encore paru.

Les Cartes Geographiques d'Espagne sont de la façon de M. Nolin. Il y en a quatre ; une pour chacun des états où s'est trouvée l'Espagne suivant les differentes dominations ; 1. des Carthaginois & des Romains ; 2. des Goths & autres Barbares ; 3. des Maures & des Chrétiens qui avoient secoué le joug de ces Infideles ; 4. depuis l'expulsion des Maures.

Dans les Additions on s'est quelquefois corrigé, ce qui n'est jamais défendu quand on a acquis quelque nouvelle lumiere.



ADDITIONS ET CORRECTIONS du Tome Premier.

p. 6. lig. 9. *Lunario & l'autre Furraria ou Tenebrio.* Il faut d'abord corriger *Furraria*; car ce Cap s'appelloit *Ferraria*, & les plus habiles Geographes croyent que c'est le Cap Martin & non celui des Alfaches; pour *Lunarium* on est partagé, les uns le prenant pour le Cap de Palafugel, & les autres pour celui de Tosa ou Tossa. En expliquant ainsi ces noms anciens, on trouve que ces deux Caps, comme l'a remarqué notre Auteur, sont à peu près à égale distance de l'emboûchure de l'Ebre.

p. 9. lig. 6. *Della strella.* Tout cet endroit corrigé sur l'Espagnol qui ne laisse aucune équivoque, doit être ainsi traduit. De ces Montagnes se détache le mont *Idubeda*, qui a son commencement plus haut que le pays des *Pelendons* anciens peuples d'Espagne, ou pour mieux dire, il commence dès l'Asturie proche un Village qu'on nomme *Fontibre*, c'est à-dire, les Sources de l'Ebre. On nomme à present ce mont (Idubeda) les montagnes d'Oca du nom d'une Ville ancienne nommée *Auca*, dont on voit encore des vestiges auprès de Villafranca, à cinq lieues au-dessus de Burgos. De là traversant par Briviesca & par le pays des Arevaques, où commencent les montagnes d'Orbion, assez près de Moncayo, il passe entre Calatayud & Daroca, & vient se terminer au bord de la Mediterranée dans le voisinage de *Tortose*.

p. 13. lig. 8. *Beja qui est située sur le bord de la riviere de Guadiana.* Elle en est éloignée de quelques milles. La traduction semble dire que c'est Beja qui termine le Portugal du côté du Midi: mais l'Espagnol dit nettement que c'est le Guadiana. Il faut en cet endroit ôter le mot *&*, qui cause cette équivoque.

p. 14. col. 1. lig. 3. *Mariana faute de lumiere & de Memoires.* Comme il s'en faut beaucoup que cela ne soit certain, ainsi que les derniers Historiens de Navarre le montrent, il est à propos d'effacer ces trois lignes d'une critique outrée contre notre Historien.

p. 15. lig. 2. *Du côté de la Navarre.* Ces mots sont de la phrase précedente, & doivent être ainsi écrits, du côté de la Navarre. Ensuite commence une autre phrase que voici. Là commence une ligne de separation qui fait de grands détours, & après avoir passé par Tarazone, Daroca, Hariza, Xativa, Orihuela, va se terminer à la mer proche l'emboûchure du Segura qui est entre Alicante & Carthagene: elle separe ainsi le Royaume d'Arragon du reste de l'Espagne.

Spania. Bochart prétend que l'Espagne a été nommée *Spania* d'un mot Phénicien ou Hebreu qui signifie un lapin *Cuniculus*, à cause de la multitude de ces sortes d'animaux qu'il y avoit en Espagne; d'où Catulle a pris occasion d'appeller l'Espagne *Cuniculosa*. Bernard Alderete sçavant Docteur Espagnol avoit dit la même chose avant Bochart. p. 53. lig. 11.

On reproche fort à notre Auteur d'avoir mis la défaite entiere du Roi Rodrigue à l'an 714 mais il suit en cela 1. la Chronique d'Albelda. 2. Roderic Archevêque de Tolede, qui dans son Histoire des Arabes la met à l'an 96. de l'Egire, c'est-à-dire, l'an 714. de J. C. & dans son Histoire d'Espagne la met à l'Ere 752, c'est-à-dire encore à l'an 714. 3. Don Luc Evêque de Tuy, & la plûpart des Historiens d'Espagne qui la mettent à l'an 714. Pour *Isidorus Pacensis* il se méprend en plus d'un endroit de sa Chronique, & tous les exemplaires de cette Chronique sont si pleins de fautes, qu'il n'a pas crû devoir s'y fier. Les Chroniqueurs Arabes s'accordent si peu sur ce grand évenement, qu'il les a regardez comme autant de faux témoins. Liv. 6. p. 720.

Abugiafar au rapport d'Elmacin, & Elmacin lui-même mettent la Conquête de l'Espagne à l'an 93 de l'Egire, c'est-à-dire, l'an 711. de J. C. Le Geogr. de Nubie, l'an 90. de l'Egire, c'est-à-dire, l'an 708. La Chron. Or. l'an du monde 6203. c'est-à-dire, selon cet Auteur, l'an 703. de J. C. Abel Madi fils d'Abibe qui écrivit par ordre du Roi Maure de Cordoue l'Histoire d'Espagne depuis la Conquête des Maures, dit que l'an de l'Egire 366 auquel il écrivoit, étoit le 254. depuis la perte du Roi D. Rodrigue; donc selon lui, ce Roi périt l'an 112. de l'Egire,

c'est-à-dire, l'an de J. C. 730. ou 731.

Ceux des Chroniqueurs Arabes qu'a suivi Roderic de Tolede placent cette malheureuse Bataille, l'an de l'Egire 96, c'est-à-dire, l'an 714. Il y auroit encore d'autres exemples de la fidelité & de l'éxactitude si vantée des Arabes, que l'on pourroit rapporter; les Chroniques des Moines de Moissac que l'on cite, n'ont paru que depuis; mais en voilà assez pour empêcher que les sages Lecteurs ne se pressent de condamner Mariana sur le rapport & les declamations de ses ennemis jurez.

Si l'on juge qu'il soit besoin d'y revenir, nous trouverons dans les Livres imprimez dequoi éclaircir encore cette matiere.

Tome Second, additions pour le VIIe. Livre.

Page 2. lig. 8. *Dans la suite; & ne laisserent*, il faut ici, *dans la suite, & ne laissoient que le vain titre de Roi aux legitimes Souverains.* C'est ici une de ces fautes d'impression, qui changent le sens, & font dire à l'Auteur une fausseté contre sa volonté & contre le sens de ses paroles. Selon l'imprimé, ce sont les Descendans de Charles Martel qui laisserent aux Rois descendus de Pharamond le vain titre de Roi & rien autre chose: & dans la verité aussi-bien que dans l'Espagnol de l'Auteur, c'est le vieux Pepin & son fils Charles Martel à qui cela est attribué.

Pag. 4. notes 2. col. lig. 4. *Qu'avoit son pere*, il faut, *qu'avoit eu son pere.* Favila qui étoit mort ayant été tué par Witiza, comme on a vû dans le 6. Liv.

Pag. 7. not. 2. col. *De Tolede* de, ôtez le *de* après Tolede, il est superflu, ou plûtôt il gâte le sens.

P. 10. l. 3. *Par la rigueur des supplices*, l'Espagnol dit *la grandeza de los Castigos.* Il paroît étonnant que D. Pelage qui n'étoit ni Roi ni Chef choisi par l'Assemblée, ose menacer de supplices ceux qui n'entreront pas dans le dessein de se soulever contre les Maures. Mais il se tenoit bien assuré de presque toute l'Assemblée, & d'ailleurs sa naissance (il étoit du Sang Royal des Goths) les emplois qu'il avoit eus, & ses actions passées lui donnoient assez d'autorité & de confiance pour oser dire ce qui étoit necessaire dans la conjoncture presente.

L'Espagnol en toute cette harangue a quelque chose de si court, de si vif & si animé, qu'il est impossible au François d'y atteindre.

p. 12. lig. 36. *Il y fit des provisions*, lisez *il y fit entrer des provisions.*

p. 15. lig. 9. *Ce miracle.* L'Auteur en raconte ici trois de suite. Ils sont dans l'Histoire de l'Archevêque Roderic, qui les avoit trouvez dans les plus anciennes Chroniques; entr'autres celle qui porte le nom de Sebastien Evêque de Salamanque. Et il est bien visible que sans des miracles D. Pelage & ceux qui étoient avec lui ne pouvoient éviter de perir; bien moins pouvoient-ils remporter une si signalée victoire.

Ce fut en ce tems-là que le General Tarif, Don Rodrigue l'appelle Tarix ou Tarek; plusieurs Auteurs Arabes de même; d'autres distinguent entre Tarif & Tarik. Tarif fut celui, disent-ils, qui avec 500 hommes vint reconnoître l'Espagne, & qui après son retour fut retenu en Afrique par Musa, Tarek fut après envoyé en sa place avec un gros corps de troupes, battit les Generaux de D. Rodrigue, & ensuite D. Rodrigue lui-même. Ce fut lui qui eut la plus grande part à la Conquête d'Espagne. p. 16. lig. 12.

Miramolin d'Egypte, effacez *d'Egypte.* même p. dern. lig.

Ce Gouverneur pour se consoler rejetta sur le Comte Julien. Il crut sur des conjectures ou des soupçons que c'étoit le Comte Julien & les enfans de Witiza qui étoient causes de la perte des Asturies. C'est ce que dit l'Espagnol qui le fait seulement cruel, mais non pas calomniateur. p. 17. lig. 16.

Il n'y a nul inconvenient que l'art du Blason ait été seulement quelques siecles après établi par tout, & qu'en Espagne dès le tems d'Ordoño II. on ait reglé les armes du Royaume de Leon; ce que dit Mariana de ce dernier point n'est pas contradictoire avec ce que dit le P. Menestrier. J'aimerois mieux n'avoir pas parlé si affirmativement. p. 18. note.

Je me suis trop arrêté aux raisonnemens; il falloit se tenir aux faits. p. 19. note 2.

On prit, lisez *il prit.* p. 21. l. 19.

D. Fruela ou Froyla épousa Menine, fille d'Eudes Duc de *Guyenne.* C'est de p. 44. l. 11.

Garibay que Mariana a tiré ce point d'Histoire. Garibay l'avoit tiré de quelques anciens Manuscrits qu'il trouvoit très-dignes de foi Oihenart prétend que Garibay en a imposé au public. Accusation atroce, & fondée sur des soupçons seulement.

p. 68. l. 21. *La Bataille de Roncevaux.* On fait ici deux procès à notre Historien. 1. Il a suivi le Roman attribué à Turpin Archevêque de Rheims. Fausseté visible ! Il a suivi Eginhart, Aimoin, l'Astronome Auteur des vies de Charlemagne & de Louis le Débonnaire & l'Archevêque de Tolede D. Roderic. 2. Il a distingué deux batailles; une de l'an 778. & l'autre d'un an avant la mort de Charlemagne. En la premiere il diminue extrêmement la perte de Charlemagne & la gloire des Espagnols, ou plûtôt celle des Basques & des Navarrois. Dans la seconde il mêle des fables sur Bernard del Carpio, sur Roland, &c. Il est évident qu'il raconte la premiere entierement comme les Auteurs contemporains ou presque contemporains que nous avons nommez qui étoient tous François; pour la seconde il suit D. Roderic de Tolede & sans refuter ce que lui & d'autres Auteurs Espagnols en disent à la honte de Charlemagne & à l'honneur des Espagnols, & même des Maures; il insinue des raisons de douter de tout ce qui s'en dit, & laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. C'est là ce qui a mis de mauvaise humeur Mantouan & encore plus Joseph de Moret qui en bon Navarrois est extrêmement scandalisé de voir ainsi s'évanouir la gloire des Navarrois, fondée sur leurs prétendues prouesses en cette imaginaire bataille. Il suffit que Mariana ait laissé voir qu'il ne croyoit pas trop cette seconde bataille, pour montrer qu'il n'ajoûtoit nulle foi à ce qu'on dit de Bernard del Carpio, &c. par rapport à toute cette victoire prétendue.

Accuserent devant le Roi, &c. Le fait d'Ataulphe Evêque de saint Jacques en Galice est tiré de l'Histoire de cette Eglise, que Mariana croyoit devoir préferer aux autres: car chacun est présumé mieux instruit de ce qui le regarde, que des affaires d'autrui Garibay & Vasæus ont crû de même devoir s'en tenir aux Annales de l'Eglise de Compostelle: (quoiqu'Ambroise de Moralez ait pris un autre parti) & mettre cet évenement sous le Regne d'Ordoño I. & non sous celui de Bermudo II. p. 83. l. 21.

ADDITIONS SUR LE VIIIe. LIVRE. *p.* 126.

L'Origine & l'établissement des premiers Rois de Navarre est une chose si obscure, qu'il y a presque autant d'opinions differentes que d'Auteurs qui en parlent. Joseph de Moret prétend que ce Royaume a commencé d'avoir des Rois dès aussitôt après la ruine de l'Espagne par les Maures; Oihenart en met le commencement plus d'un siecle après entre les années 824. & 827. D. Jean Briz Martinez veut que ce soit Garci Ximenez qui fut choisi Roi non de Navarre, mais de Sobrarve dès l'an 7?4. de J. C. & que depuis il conquit Aynsa & divers lieux du Royaume même de Navarre. M. de Marca veut que ce soit entre l'an 820. & l'an 842. Le P. Mariana croit que c'est Garcias Ximenez Seigneur d'Amescua & Abarsuza qui fut choisi à l'hermitage, où depuis a été bâti le Royal Monastere de saint Jean de la Pegna, & que ce fut peu de tems après l'établissement du Royaume des Asturies: le peu de monumens antiques qui restoient & la jalousie des Arragonnois Navarrois & de ceux de Sobrarve a rendu ce point d'Histoire si incertain, que les gens sensez & neutres jugeront très sage le parti qu'a pris notre Auteur de ne marquer aucune année précise, & de remarquer que le tout étoit obscur & incertain.

Les Historiens Navarrois. Mariana ne dit point Navarrois, il dit seulement Historiens de Navarre quand il les cite. C'est pour ôter tout prétexte à une miserable chicane qu'on lui fait sur ce qu'il n'y a point d'Historien Navarrois de Nation qu'il ait pû citer; il n'a allegué que ceux p. 147. lig. 38.

qui dans leurs Histoires ont parlé des Rois de Navarre & des évenemens de leur Regne.

p. 147. lig. 11. *D. Sanche de Guevarra.* Les Adversaires de Mariana, après lui avoir bien dit des injures, après avoir cité des titres qu'il est inutile ici d'examiner, après s'être tournez en toute sorte de sens, sont enfin contraints d'avouer que le récit de la naissance de D. Sanche Abarca, de son éducation & de sa reconnoissance est faux & Romanesque. Mariana & les gens sensez pour qui il écrivoit avoient-ils besoin de tant de discussions pour appercevoir ce qui saute aux yeux de tous ceux qui font reflexion sur ce qu'ils lisent. Nous sommes pourtant bien obligez aux Critiques de la bonté qu'ils ont de nous laisser croire ce que nous croirions certainement malgré leurs chicanes.

La bataille generale. L'Espagnol ne dit rien d'une chose si extraordinaire. p. 151. lig. 35.

Blessé mortellement. Les Historiens de Navarre & ceux d'Arragon trouvent mille impossibilitez en ce combat; mais pas un d'eux ne marque ni l'année, ni la maniere de la mort de D. Sanche Abarca. Que le Lecteur en juge ce qu'il trouvera bon. p. 152. l. 5.

Deuxiéme Tome, Liv. 9. art. 80.

p. 330. lig. 14. DOm *Raymond qui fut surnommé tête d'étoupe.* Pierre Mantouan chicane ici Mariana qui après Zurita, Garibay, & les meilleurs Historiens d'Arragon & de Catalogne assure que D. Raymond étoit le Cadet, & fut nommé par son pere, Comte de Barcelonne aussi-bien que D. Berenger son aîné, en sorte que le cadet étoit, dit Garibay, le principal Comte & Seigneur du Comté de Barcelonne. Mantouan pour contredire tous ces Historiens qui sont les garands de Mariana, se fonde sur je ne sçai quels papiers qu'il dit qui sont à Barcelonne; mais il faut qu'ils soient invisibles, s'ils ont échapé aux recherches de Zurita & des autres; ou s'ils les ont vûs, il faut qu'ils les ayent méprisez.

LIVRE X.

p. 150. lig. dern. QUelques-uns *ont prétendu sur des preuves peu dignes de foi.* Dans l'Espagnol il y a menos probabilidad tiene cierta hablilla que anda entre gente vulgar, on voit que Mariana regarde cela comme un de ces petits contes dont la populace se repaît. Mantouan se recrie, l'Archevêque de Tolede, la Chronique generale, & quelques Manuscrits qui sont dans la Bibliotheque du Connétable, rapportent cette Historiete; mais Mariana, Garibay, & d'autres n'y trouvent gueres de vraisemblance, & feroient scrupule d'attribuer une origine pareille à la très-noble Maison des Hurtado.

LIVRE XI.

p. 151. not. CE que l'on dit dans la Note est vrai; mais il faut ajoûter que D. Raymond qui étoit alors Roi d'Arragon étoit né Comte de Barcelone; & que lui & ses Prédecesseurs Comtes de Barcelone avoient toûjours conservé une autorité & un droit de fief sur une partie des Seigneurs particuliers de Languedoc; entr'autres sur les Vicomtes de Carcassonne, de Rodez, de Narbonne, &c. Il y auroit bien des remarques à faire sur ce sujet; mais elles regardent plus l'Histoire de France ou du Languedoc que celle d'Espagne.

Il *entra en Conquerant .... dans la Bretagne.* Il étoit prêt d'y entrer, lorsque Artus jeune Duc des Bretons vint au-devant de lui, & lui fit hommage de sa Duché. p. 643. lig. 3.

Troisiéme Tome, Liv. 13.

p. 225. not. lig. 1. R*Odolphe . . . . . étoit de la maison des anciens Rois de France.* Mariana croyoit faire honneur à Rodolphe I. de le faire descendre de ces anciens Rois ; il s'en faut bien que les Auteurs François du siecle passé accordent une origine aussi ancienne & aussi illustre à ce Prince ; pour moi je loue Mariana d'avoir suivi l'opinion la plus commune & la plus suivie des Auteurs de son tems tant Espagnols qu'Etrangers ; car après tant de disputes sur ces Genealogies, que sçait-on ? Qu'y a-t-il de bien démontré, sinon que leur antiquité & le manque de monumens incontestables en laisse l'origine dans une obscurité plus glorieuse mille fois que toute la clarté que l'on trouve dans les commencemens des maisons plus nouvelles.

Livre 16.

ON prétend que sur les expeditions des Genois, Venitiens & Catalans, Mariana devoit s'en tenir à ce qui est rapporté dans l'Histoire de Cantacuzene qui a été Empereur de Constantinople ; mais Mariana laissant en son entier ce qu'a dit cet Empereur, a raconté ce qu'il a trouvé dans l'Histoire que D. Pedre Roi d'Arragon a écrit des évenemens de son tems ; ce qui ne contredit en rien l'Histoire de l'Empereur Jean Cantacuzene ; il a été permis à notre Historien de choisir entre les faits qu'il raconteroit, & de se servir d'un Auteur qui se trouvoit aisément en Espagne, sans se mettre en peine de chercher un autre Auteur qui y étoit très-rare avant que le P. Pontanus l'eût fait imprimer.

On ne s'arrétera pas à diverses critiques fondées uniquement ou sur l'ignorance ou sur la mauvaise foi ; par exemple Mariana dans son Histoire Latine dit ce qu'il faut, & dans l'Espagnol il se trouvera quelque chose de different du Latin, & qui ne sera pas exactement vrai ; je suis persuadé que les endroits importans de l'Espagnol sont de notre Auteur, mais que certains autres de peu de consequence il les a donné à traduire à quelques gens moins habiles & moins exacts que lui ; ces endroits il les a corrigez dans les dernieres éditions de l'Espagnol, & je les ai aussi ordinairement corrigez dans ma Traduction.

Tome 3. Liv. 17.

D*Om Ramirez de Arellano, Chambellan du Roi de Navarre.* On cite contre Mariana la Chronique du Roi D. Pedre le Cruel qui nomme ce Cavalier Chambellan du Roi d'Arragon ; mais Garibay qui a vû avec tant de soin les Archives du Royaume de Navarre, marque si distinctement ce que dit notre Auteur, qu'il ne laisse là-dessus aucun doute sur l'erreur de la Chronique.

Tome 4. Liv. 19.

A L'occasion de la malheureuse bataille de Nicopoli, on dit l'occasion qu'eut Amurat Empereur des Turcs de passer en Europe, on ajoûte en passant, sans marquer précisément les tems & les lieux, d'autres traits de la conduite des Turcs & des Chrétiens ; on dit en gros ce qui regarde l'affaire de Nicopoli, & par-

ce que l'on n'a pas remarqué qu'elle arriva du tems de Bajazet, on insulte à notre Auteur, comme s'il avoit crû qu'elle fût arrivée d[u] tems d'Amurat. La mauvaise foi du Critique saute aux yeux ; ce n'est pas la peine de s'y arrêter.

Livre 23.

p. 194. lig. 23. ON *dit que le Comte demanda cette grace.* C'est ici l'endroit dont le grand Connétable de Castille fut si mécontent ; il est ici corrigé comme dans les dernieres éditions Espagnoles, mais il y avoit dans lespremieres *on disoit communement*(que le Roi Henri avoit fait donation à D. Pero Fernandez de Velasco du droit Royal de dixiéme qui se tiroit sur toute marchandise qui venoit par mer ;) *mais que cela se disoit sans témoignage suffisant pour l'etablir.* Il est certain que Garibay avoit dit avant Mariana la même chose ; aucune Histoire connue n'avoit dit le contraire ; le Procureur General du Fisc Royal avoit intenté procés là-dessus au Connétable ; on produisit de sa part dans ce procès des pieces justificatives de ce droit, qui avoient jusqu'alors été cachées dans les Archives des Seigneurs de Velasco ; quand notre Auteur eut sçû ce que contenoient ces pieces qui avoient été reconnues pour legitimes, il suprima les paroles qui avoient choqué, & leur substitua celles que l'on voit dans ma Traduction ; sans cette espece de retractation, un droit si considerable paroissoit aux Lecteurs pouvoir être contesté.

Voilà le premier interêt qui animoit ce Seigneur contre Mariana ; le second paroîtra peut être peu de chose à bien des gens ; mais je doute qu'il ait paru tel à l'interessé. Par zele pour l'honneur de l'Espagne, & je veux croire aussi par dévotion, le Connétable avoit composé & fait imprimer des discours Espagnols sur la venue de l'Apôtre saint Jacques en Espagne ; parmi les opuscules Latins de Mariana imprimez à Cologne, le premier est sur le même sujet ; les discours Espagnols se sentent de l'esprit, de l'érudition & de la noblesse de leur Auteur. Le Traité Latin n'est pas indigne de celui qui l'a écrit ; on y reconnoît son caractere de solidité & de précision ; il n'appuye pas sur toute sorte de preuves ; il en rejette & en refute quelques-unes ; ce n'étoit pas là un si grand mal, principalement ne nommant personne qui eût droit de s'offenser ; le grand mal fut que le P. de Mariana, ayant vû *los Discursos sacados de la libreria del Señor Condestable*, en dit son sentiment dans une lettre à un de ses amis Curé de Bajona, & que par malheur ou autrement cette lettre ayant été vûe par quelqu'un de ces esprits qui vivent de rapports & se plaisent dans le trouble, le très-noble Auteur de *los Discursos en fut informé.* Ce n'étoit plus ici un interêt de biens & de revenus, c'étoit un interêt spirituel, infiniment sensible à un si grand Seigneur qui ne méprisoit pas la réputation de sçavant ; on la lui disputoit, il paroissoit bien juste de ruiner celle de l'audacieux & sans doute injuste aggresseur ; ce sont autant que l'on en peut juger, de pareils raisonnemens qui ont produit le livre de *las Advertencias* publié sous le nom de Pedro Mantuano.

Tome V. Livre 26.

MAriana parlant d'Alexandre VI. dit que son pere fut Geofroi Lanzol & sa mere Isabelle Borgia ; on prétend que ce fut Geofroi de Borgia, & on cite pour Auteur Zurita excellent Historien d'Arragon. Le P. Mariana suit Onufre celebre Auteur de la vie des Papes & Garibay qui disent tous deux que le pere d'Alexandre VI. se nommoit Geofroi de Lanzol ; il a aussi pour lui tous les Seigneurs de la Maison de Borgia.

Permiſſion du Reverend Pere Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus dans la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ai reçû de notre R. P. General, permets au Pere Joſeph-Nicolas de Charenton de la même Compagnie de faire imprimer un Livre qui porte pour Titre, *Hiſtoire Generale d'Eſpagne, traduite du Latin du Pere Mariana Jeſuite, & qui a été vû par trois Theologiens de notre Compagnie.* En foi & témoignage de quoi j'ai ſigné la preſente permiſſion. A la Fléche, le 22 Juillet 1724.

DE RICHEBOURG.

ERRATA DU TOME PREMIER.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
PAge 9.	Note 1. col.	aux ſources au Duero.	du Duero.
15.	24.	d'Ega ou d'Ebre	ou celle d'Ebre
17.	notte. 1. col.	dans ſon onziéme Livre de l'Eneide.	ſur le onziéme.
20.	note 2. col.	voudroit	voudroit-il
22.	18.	reſtant ſur la place.	ayant laiſſé ſur la place.
22.	note 2. col. l. 1.	grandes	frivoles
26.	note 1. col.	*Tricopors.*	*Tricopor.*
28.	34.	& de la violence.	& violente.
47.	34.	*Tiveria.*	*Teneria.*
49.	note 1. col. l. 2.	Egynetes.	Cynetes.
58.	5.	Pluton.	Plutus.
59.	note. 1. l.	Ripſa.	Byrſa.
64.	note 1. col. l. 7.	SabelliusTauciathis.	Sabellicus Tamiathis.
65.	note. 1. col. l. 13.	Agathencerus.	Agathemerus.
76.	33.	que les bienfaits d'un ennemi.	ſes bienfaits.
77.	5.	de Turdetains.	des Turdetains.
85.	10.	s'il ne fut.	s'il n'en fut.
94.	note 1. col. 3. l.	Periplar.	Peri plus.
100.	note 2. col. 2. l.	Avicennes.	Arrien.
ibidem.	l. 8.	Seylax.	Scylax.
175.	18.	ulterieurie.	ulterieure.
179.	note 2. col. dern. l.	à Comarca.	ò Comarca.
186.	note 2. col. l. 14.	vegue.	Vegece.
192.		Scipiona.	Scipion.
même page.	note col. 1. dern. l.	Merida.	Lerida.

Pages.	*Lignes.*	*Fautes.*	*Corrections.*
198.	7.	Romains quatorze	Romains ; quatorze ans, &c.
214.	3.	Latinius	Catinius
226.	11	demeure	demeurer
239.	18.	Canobus, chef	Canobus chef
252.	37.	gouverneur Pompée	gouverneur; Pompée
255.	19.	mendier	demander
268.	26.	Calacius	Galacius
272.	5.	Caſtluons	Caſtulons
273. & 274.	1.	Paciccos	Pacieco
278.	11.	Pleuples	Peuples de
306.	17.	il ne put	ne put
310.	17.	Labinus	Labienus
316.	20.	Percuſe	Perouſe
333.	3.	il fut appellé	il merita d'être appellé
335.	35.	Jeunius	Junius
345.	37.	luy donna	& lui donna
356.	27.	Tarracine	Terracine
360.	35.	peublée	peuplée
371.	27.	remplie	remplies
376.	24.	Gohts	Goth
379.	18.	du Souverain	des Souverains
	35.	ils regna	il regna
414.	22.	un grand nombre de perſonnes qui ſe diſtinguerent par leur bel eſprit	*Effacez toute cette phraſe.*
	23.	ſe declarerent	& qui ſe
417.	28.	premiers ſiecles	premiers ſieges
423.	26.	Ariens y prévalurent	Ariens prévalurent
428.	16.	Ataſe	Athanaſe
435.	26.	Theoſe	Theodoſe
439.	1.	ui	qui
456.	9.	Scandinaric	Scandinavie
	16.	qui l'habitoit	qui l'habitoient
	20.	Scandinaric	Scandinavie
499.	à la note.	ce nouvel démontrent	ce nouvel démentent
517.	7.	viligés	vitiges
521.	17.	qui ſe trouvoit	& qui ſe trouvoit
529.	5.	Potadius	Protadius
534.	31.	avoient prédit	avoit prédit
538.	6.	pour cette	par cette
563.	40.	ſecconde	ſeconde
621.	30.	cours	recours
644.	40.	xcurtions	excurtions
661.	17.	ne ſçavoit	ne ſçavoient
689.	32.	Vortiza	Witiza
691.	39.	Toloſe	Tolede
701.	5.	des	de



PREFACE DU P. JEAN DE MARIANA A SON HISTOIRE D'ESPAGNE EN LATIN, A PHILIPPE II. ROY CATHOLIQUE DES ESPAGNES.

J'OSE presenter aujourd'hui à VOTRE MAJESTÉ un Ouvrage commencé & achevé sous votre auguste Regne, & sous les auspices de votre personne sacrée. Vos sujets le desiroient avec empressement, & les étrangers nous le demandoient avec une espece d'insulte. A l'exemple des autres Nations, nous donnons en latin l'Histoire Generale d'Espagne en un seul volume : c'est ainsi que dans les bornes étroites d'une seule carte nous renfermons en quelque maniere tout l'univers, sans néanmoins en rien retrancher : quoique nous ne lui donnions pas toute son étenduë. Toutefois malgré la brieveté de l'ouvrage, on ne laisse pas de rapporter les évenemens les plus considerables, & d'expliquer assés au long les circonstances les plus singulieres & les plus curieuses des guerres & des combats : à peu près comme un fleuve qui enflé par les pluïes abondantes & continuelles de l'hyver, se trouvant trop resserré dans son lit, se déborde dans les campagnes voisines & les inonde.

Cet Ouvrage m'a couté bien du temps & du travail ; pouvois-je le refuser à ma patrie ? Dieu veuille que le succés en soit heureux, & la lecture agréable ? l'entreprise paroîtra temeraire, je l'avouë, & il n'y a personne qui ne le sente, mais la disete d'écrivains dans ce genre, la grandeur & la noblesse du sujet, le loisir qui me restoit à Tolede après mes voïages d'Italie & de France, m'ont enfin determiné à entreprendre d'écrire cette Histoire, sur tout ne voïant plus nulle esperance d'achever les ouvrages que j'avois commencés depuis long-tems sur la Theologie, quoiqu'ils parussent plus conformes à ma profession & aux circonstances des tems dans lesquels nous nous trouvons. Il y a sans doute bien des personnes qui ont infiniment plus d'éloquence, plus d'érudition & plus de talens pour écrire que moi : Je suis convaincu qu'il s'en trouvera dans ce Roïaume un tres-grand nombre plus instruits de nos affaires & de nos interêts ; mais peut-être qu'il ne s'en trouvera point, qui profitant de ces avantages, ait assez de zele & de courage pour oser sans nul espoir de re-

compense, & presque sans aucun secours, s'exposer à toutes les peines inévitables à tout homme qui voudra entreprendre d'écrire l'Histoire.

Je ne suis pas assés vain pour me comparer à plusieurs Ecrivains Espagnols de notre siecle: ce seroit dans moi une presomption ridicule; je ne nierai pas cependant qu'en écrivant cette Histoire je n'aye tiré de grands secours de ceux qui sembloient avoir preparé la matiere, en ramassant toutes les pieces & tous les memoires necessaires pour faciliter l'execution de mon dessein. Rien ne seroit plus bas & plus lâche, que de ne pas remarquer sa reconnoissance à ceux à qui l'on est redevable, & de ne leur pas païer au moins l'interest de ce qu'on leur doit, sans rien retrancher de la gloire qu'ils ont meritée; & bien loin de la leur enlever par mon silence, je veux faire un aveu sincere de ce que j'ai pris: peut-être aussi que l'on me pardonnera plus aisément, s'il m'est échapé quelques fautes en marchant après de tels guides, puisque je n'aurai fait que suivre les traces de gens plus éclairez & plus habiles que moi.

J'ai lû avec attention toutes les anciennes histoires d'Espagne, j'ai examiné soigneusement tous les monumens qui nous restent de l'antiquité & que j'ai pû découvrir. J'ai dechifré avec application & sans me rebuter tous les memoires & tous les vieux manuscrits que j'ai pû trouver dans les archives de nos plus celebres Eglises & des plus anciens Monasteres, & même ceux que des amis également polis & savans ont eû la generosité de me communiquer. Je me suis particulierement attaché à la verité, qui est la premiere chose à laquelle doit avoir égard un Historien: Je n'ai épargné ni tems, ni peine, ni attention pour fixer la Chronologie, sans laquelle l'Histoire n'est qu'un cahos, où l'on ne débrouille rien: Je suis le premier qui ai comparé avec exactitude l'Ere des Arabes avec la nôtre, & qui les ai ajustées ensemble. J'ai rendu aux endroits, aux villes, aux rivieres, aux montagnes leurs anciens noms.

Ce n'est pas seulement d'une Province particuliere d'Espagne, mais de l'Espagne toute entiere que j'ai entrepris d'écrire l'histoire, & je l'ai fait d'une maniere ou plus serrée ou plus étenduë, à proportion des lumieres que je pouvois tirer des memoires de chaque nation: Je ne me suis pas borné non plus à rapporter seulement les évenemens profanes, j'ai crû qu'il n'étoit pas moins necessaire de donner une connoissance generale des affaires de l'Eglise; si j'ai réussi dans mon dessein, ou si mes efforts ont été inutiles, ce n'est pas à moi à en juger, il ne faut pas même qu'un lecteur ou precipité ou préoccupé en décide aisément: la posterité en jugera, & il se trouvera des personnes équitables & sinceres, qui ne se laisseront aveugler, ni par une noire malignité, ni par une basse & lâche jalousie.

J'ai commencé mon histoire depuis les premiers tems, jusqu'au siecle de nos peres où la domination des Infideles fut entierement détruite & éteinte en Espagne. Je n'ai pas osé toucher cette Histoire des derniers regnes, & je n'ai pas crû devoir le faire, pour ne me pas exposer au danger de choquer plusieurs personnes; d'autant plus qu'il n'y avoit pas beaucoup à gagner, & que d'ailleurs cela ne me paroissoit pas absolument necessaire, par le grand nombre d'histoires particulieres écrites en Latin &

en Espagnol, qui sont entre les mains de tout le monde, & où chacun peut lire tout ce qui s'est passé dans ce Roïaume depuis l'expulsion des Mores.

La carriere est maintenant ouverte à des genies plus vastes & plus éclairés que le mien: ils ne manqueront pas de matiere propre à faire éclater leurs lumieres & leur érudition. Ils pourront aisément écrire notre Histoire avec plus d'agrément & plus d'élegance: c'en est assés pour moi, & je me trouve même assés heureux d'avoir commencé: ne sera-ce pas un avantage pour moi d'avoir animé les autres! rien ne me sera plus glorieux que d'avoir engagé quelqu'un, ou à écrire une nouvelle Histoire, ou à corriger la mienne, pourvû que cela se fasse de bonne foy & sans aigreur, qu'il ne s'y glisse ni jalousie, ni esprit de contestation, & qu'il n'y ait rien qui choque la bienseance & la politesse, dont les honêtes gens ne doivent jamais s'écarter; car ce seroit une espece de miracle, si dans une si prodigieuse quantité de tant de differens évenemens, je n'avois bronché en aucun endroit.

D'autres examineront avec plus d'exactitude la situation propre des lieux, l'origine & la genealogie des familles, les affaires étrangeres; s'ils reconnoissent que j'aye manqué en quelque chose, & qu'ils ayent la charité de m'en avertir, je le corrigerai avec reconnoissance; s'ils trouvent que j'aye omis sans raison quelque chose de consequence, ou que je ne l'aye pas assés expliqué ou éclairci, je me ferai un plaisir de changer de sentiment, & je n'aurai nulle peine à suivre celui des Savans. Je puis cependant assurer que la malignité ou l'envie ne m'ont rien fait ajoûter, ou retrancher: Je connois parfaitement la petitesse de mon genie, & je n'ai point honte de faire ici un aveu public de la foiblesse de mes lumieres: Si au commencement je n'ai pas connu les difficultés qui se rencontrent à écrire l'Histoire, l'experience me l'a bien-tôt appris: Il seroit inutile de m'excuser sur la délicatesse de ma santé, ma faute n'en seroit que moins pardonnable d'avoir entrepris un travail si fort au-dessus de mes forces.

Permettez-moi, SIRE, de consacrer à VOTRE MAJESTE' le fruit de mes travaux, & de les mettre à l'abry & sous la protection de son auguste nom: ni l'esperance, ni l'ambition indigne de ma profession, ne m'ont engagé à presenter mon Ouvrage à Votre Majesté. Le zele seul pour sa gloire, l'attachement & le devouement entier pour sa personne m'ont determiné à ajoûter cette perle à votre Couronne. N'étoit-ce pas un tribut qui vous étoit dû? & sous les auspices de qui devoit paroître le recit des plus considerables évenemens, qui se sont passés dans toute l'Espagne, que sous ceux d'un Prince qui en est à present l'unique Souverain, & qui ayant eû le bonheur de réünir à sa Monarchie le Portugal, a la gloire & l'avantage de voir son Empire étendu dans les quatre parties du monde, & qui n'a point d'autres bornes que le cours du soleil. Je puis protester à Votre Majesté que nul de vos sujets ne souhaite avec plus de passion que moi la durée & l'accroissement de votre Monarchie, & ne fait jour & nuit de voeux plus ardens & plus sinceres, pour votre santé & pour votre conservation.



PREFACE
DU P. JEAN DE MARIANA
A SON HISTOIRE D'ESPAGNE,
TRADUITE EN ESPAGNOL,
ADRESSE'E
A D. PHILIPPE III.
ROY CATHOLIQUE DES ESPAGNES.

IL y a quelques années, tres-puissant Prince, que j'ai composé en Latin l'Histoire Generale d'Espagne, & que je l'ai publiée sous les auspices & sous la protection du Roy Philippe II. votre pere & notre Souverain Seigneur de glorieuse memoire: Je prens la liberté de presenter aujourd'hui à Votre Majesté la même histoire écrite en Espagnol: J'ose vous supplier de vouloir bien la recevoir, comme une pierre précieuse capable de donner du lustre au regne heureux de Votre Majesté, & un nouvel éclat à sa Couronne. J'ai crû en cela rendre un service agréable à cette bonté genereuse, qui fait votre caractere particulier, & qu'elle auroit égard à la grandeur de l'entreprise & au desir ardent que j'ai de n'être pas absolument inutile à votre Roïaume & à vos Sujets. Ce qui m'engagea à écrire notre Histoire en Latin, fut que ce Roïaume plus fecond en grands évenemens & en actions éclatantes, qu'en Ecrivains, n'avoit encore, à la honte de notre Nation, aucun Historien, qui eût écrit nos annales en cette Langue; mais rien ne fut plus capable de me déterminer à mettre la main à la plume, que la connoissance que j'eus dans mes differens voyages, du desir que je remarquay dans les étrangers de sçavoir notre Histoire, de connoître l'origine de la nation Espagnole, & les moyens par lesquels elle est arrivée à ce haut point de grandeur où on la voit aujourd'huy élevée.

Je ne pensois pas d'abord à la traduire en Espagnol; mais enfin j'ai crû devoir prendre ce parti, pressé par les sollicitations continuelles de mes amis sages, éclairés qui m'écrivoient de divers endroits & n'épargnoient rien pour m'engager à le faire; je craignois encore que quelqu'autre ne l'entreprît, comme plusieurs m'en menaçoient, & ne le fît pas avec l'exactitude & l'application necessaire, en changeant les faits ou en alterant les circonstances, ce qui m'auroit chagriné. Ajoûtons à cela l'ignorance

presque entiere de la langue Latine où sont aujourd'huy la plûpart des Espagnols, quoiqu'il ne laisse pas de s'en trouver encore quelques-uns, qui excellent dans d'autres sciences, & dans diverses autres professions: mais doit-on s'en étonner, puisque personne ne peut s'avancer par cette route ; y a-t'il dans ce Royaume des récompenses pour ceux qui se distingueroient dans la connoissance de cette langue? quelle gloire: quel honneur leur en reviendroit-il ? quoique ce soient les seules voyes de faire fleurir les Sciences & les Arts, le peu de personnes qui s'appliquent à present à l'étude, n'y sont animés que par le seul plaisir de savoir.

Dans le recit de tous les faits qui sont compris dans cet Ouvrage, j'ai eû une attention particuliere à ne rien rapporter que de vrai: persuadé que la verité est la premiere loi, la principale regle, & pour ainsi dire, l'ame de l'Histoire. J'ai verifié la Chronologie avec toute l'exactitude & toute l'application dont j'ai été capable. Je n'ai rien negligé pour ajuster l'Ere dont se servent les Mores, avec celle dont tous les Chrétiens se servent aujourd'huy, en quoi tous nos Historiens ont manqué. J'ai rendu à toutes les villes, aux montagnes, aux rivieres & à tous les autres endroits les noms qu'ils portoient autrefois du tems des Romains: Enfin je ne me suis pas contenté de rapporter les évenemens d'un seul Roïaume, mais j'ai crû que mon devoir m'obligeoit à raconter ce qui s'est passé de plus important & de plus considerable dans toutes les differentes Provinces d'Espagne, soit plus au long, soit d'une maniere plus resserrée, suivant l'étenduë de la matiere que me fournissoient les Memoires que j'avois entre les mains. Comme on auroit eû quelque reproche à me faire si je m'étois borné aux interêts temporels des Princes & à leurs exploits prophanes ; j'ai aussi embrassé tout ce qui regardoit les affaires de l'Eglise & ce qui concernoit le bien & l'avantage de la Religion. J'ai resserré le plus que j'ai pû le recit de tous les évenemens, afin que l'amas d'un si grand nombre de faits, dans une histoire si longue & si variée, n'ennuyât & ne fatiguât point le Lecteur. Si quelquefois dans certains évenemens plus considerables, & dans certaines fameuses batailles je me suis un peu plus étendu, j'ai fait à peu près comme les grands fleuves, qui resserrés par des digues demeurent renfermés dans leur lit ; mais qui en sortent aussi quelquefois, & inondent les campagnes voisines quand ils se trouvent enflés par des débordemens extraordinaires d'eaux étrangeres qui viennent s'y décharger.

Dans cette traduction, je n'ai pas agi comme un simple Traducteur, mais plûtôt comme un Auteur, jusqu'à changer les noms, & quelquefois même de sentiment: ainsi je souhaite que l'on s'en tienne à celui que l'on trouvera dans cette cinquiéme édition, & qu'on le regarde comme le mien: Je ne me suis attaché ni aux termes, ni aux expressions, ni aux phrases: j'ai retranché & j'ai ajoûté avec liberté, selon que je l'ai jugé plus à propos ; car il y a des choses qui sont propres pour les Sçavants, & d'autres qui plaisent davantage à ceux qui n'en font pas profession & au peuple. Les Espagnols trouveront peut-être du goût & du plaisir au récit de certains faits qui rebuteroit & ennuyeroit souvent les étrangers: chaque nation a ses goûts, ses inclinations differentes, & ses sentimens particuliers.

J'ai été tres-reſervé & tres-retenu, à donner à de ſimples particuliers le titre de *Dom*, à l'exemple de nos ancêtres, qui n'en étoient pas prodigues: s'il ſe trouve quelqu'un qui croye que ce titre lui apartient, & qu'on doit le lui donner, qu'il le mette lui-même ſur ſon Exemplaire, perſonne ne s'y oppoſera. J'ai tiré des Hiſtoriens Eſpagnols quelques anciens termes dont je me ſers dans cette Hiſtoire, parce que je les ai trouvé plus propres & plus énergiques; ils mont paru utiles pour varier les expreſſions, & pour me conformer aux regles que Ciceron & Quintilien donnent par rapport au ſtile. Voilà ce qui regarde la traduction & les traducteurs.

J'ai commencé cette Hiſtoire depuis la premiere origine des Eſpagnols, & que ces vaſtes Provinces ont commencé à ſe peupler: je l'ai continuée juſqu'à la mort de Ferdinand le Catholique, triſayeul de Votre Majeſté: Je n'ai pas crû devoir pouſſer l'Hiſtoire plus loin, ni oſé écrire ce qui s'eſt paſſé ſous les regnes ſuivants, pour ne point choquer certaines gens ſi je diſois la verité, & pour ne point manquer auſſi à mon devoir, ſi j'étois aſſés lâche pour la diſſimuler: les gens ſages & judicieux goûteront dés à preſent le fruit de cet Ouvrage & décideront du ſuccès; mais j'oſe aſſurer que la poſterité, comme témoin & juge équitable & ſans paſſion, éclaircira la verité, ſans avoir égard ni à l'affection particuliere des uns, ni à la baſſe jalouſie des autres, ni à l'ignorance de ceux-ci, ni aux calomnies ſans fondement de ceux-là. Je puis proteſter par mon experience que le travail a été tres-grand, & l'entrepriſe beaucoup au-deſſus de mes forces; j'en conviens, mais qui oſeroit préſumer d'avoir aſſés de lumieres & toutes les qualités neceſſaires pour réuſſir parfaitement dans un ouvrage ſi difficile & de ſi longue haleine? Si l'on avoit voulu & crû devoir prendre tant de précautions, il ſe ſeroit peut être paſſé pluſieurs ſiecles, comme il s'en étoit déja paſſé pluſieurs, avant qu'il ſe fût trouvé quelqu'un aſſez hardi & aſſez courageux pour tenter cette entrepriſe. S'il y a des fautes dans cette Hiſtoire, comme je ſuis obligé d'en convenir, j'eſpere que malgré ſes défauts cet Ouvrage ſubſiſtera, & qu'il ſera au moins redevable de ſa conſervation à la grandeur & à la reputation de la nation Eſpagnole, dont je raconte les exploits: car le plus ſouvent l'importance & l'excellence du ſujet dont l'on traite releve le prix & le merite de l'ouvage & le perpetue.

L'hiſtoire en particulier a coûtume de triompher de l'injure des tems qui détruiſent les monumens, leſquels par leur grandeur & leur ſolidité ſembloient devoir être à couvert de tous ces renverſemens & ſubſiſter toûjours. Que reſte-t-il à preſent de tous ces anciens & ſuperbes édifices, de toutes ces admirables ſtatues érigées à l'honneur de Cyrus, d'Alexandre, de Ceſar & de tous les Heros de l'antiquité? où ſont ces glorieux trophées, qu'on leur avoit élevés, pour celebrer leurs victoires & leurs triomphes? tous leurs treſors & leur pouvoir ſe ſont évanouis. Reſte-t'il encore à preſent des débris & des veſtiges mêmes du Temple de Salomon, de Jeruſalem, de ſes tours & de ſes remparts? la vieilleſſe les a détruite, & le tems qui forme les plus grands & les plus ſolides établiſſemens, les renverſe à ſon tour; le ſoleil qui le matin par ſon lever fait éclore & épanouit les fleurs des campagnes, les fane & les flétrit le ſoir

en se couchant : Il n'y a que les histoires seules qui subsistent, & qui par ce moïen conservent la memoire des grands Hommes & des évenemens les plus illustres. Je me flatte que cette Histoire aura le même sort : qui est-ce qui entreprendra de me desabuser, & de faire voir que mon esperance est mal fondée ; à moins que dans la suite il ne s'éleve & ne se forme quelqu'un, qui animé par notre exemple, & encore plus par la délicatesse de sa plume, entreprenne d'écrire de nouveau l'Histoire de ce Roïaume, & les plus celebres exploits de notre Nation, & qui par la pureté & l'élegance de son stile, par l'étendue de ses lumieres, & la profondeur de son érudition, n'obscurcisse & n'efface entierement notre travail ? Je prends trop d'interêt au bien public pour regarder avec des yeux jaloux la gloire qu'un si beau dessein leur procurera à mes dépens. Je souhaiterois au contraire que dés aujourd'hui il se presentât plusieurs concurrens qui voulussent entrer dans la lice, & y faire éclater la beauté de leur genie & leur capacité. Je ne suis pas encore assés vain pour desirer que l'on me compare à quelques-uns de nos Historiens, & encore moins que l'on m'égale à eux, soit dans le plan de mon Ouvrage, soit dans l'élegance de l'expression ; j'avancerai cependant que j'ai bien profité de leurs travaux, & s'il m'est arrivé de broncher quelquefois en les suivant, il me semble que l'on doit me pardonner, puisque je n'ai fait que marcher sur les traces des gens habiles qui m'ont precedé.

Je ne prétends ni tirer vanité de mon Ouvrage, ni en faire l'éloge, je n'en attends même des hommes aucune récompense, qui n'égaleroit jamais les peines qu'il m'a coûté, quelqu'en puisse être le succès. Il est vrai que les frais n'ont pas laissé d'être considerables : la profession que j'ai embrassée ne me mettoit gueres en état de fournir à tout ; mais comme les histoires & les annales des Roïaumes interessent particulierement les Rois, il semble que ce n'est qu'à leurs dépens qu'on doit les entreprendre. Pour moi je supplie seulement aujourd'hui avec un tres-profond respect VOTRE MAJESTÉ, de vouloir bien recevoir ce fruit de mes travaux & de mes sueurs, comme un hommage de mon zele pour son service, & de ma fidele reconoissance pour ses bontés. Je me trouverai encore trop glorieusement & trop avantageusement recompensé, si Votre Majesté, après avoir donné quelques momens de son loisir à lire mon Histoire Latine, veut bien à present faire une lecture plus ordinaire de celle que j'ose lui presenter dans une langue qui lui étant plus naturelle, lui sera encore plus facile.

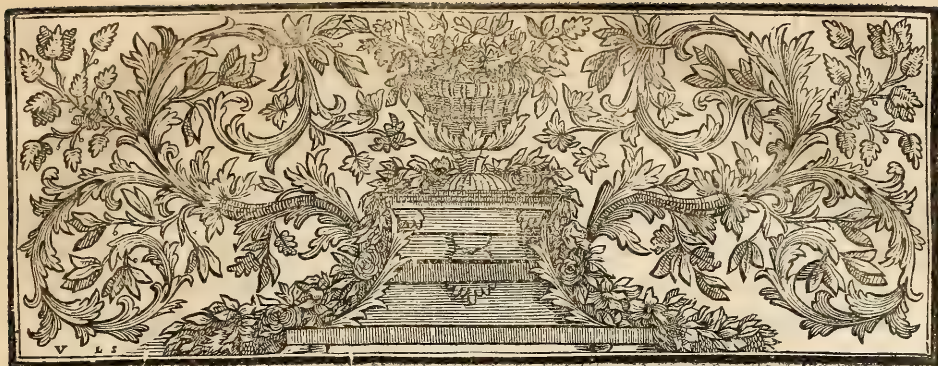
Nul n'est assez hardi, ou assez courageux pour dire la verité aux Rois : chacun ne regarde que ses interêts particuliers. N'est-ce pas un triste & déplorable sort pour tous les Souverains de ne voir leurs Palais remplis que de lâches & criminels adulateurs, uniquement occupés à les surprendre & à les tromper ? Votre Majesté aura la consolation de trouver elle-même la verité dans cette Histoire ; dans le blâme & la censure que l'on y fait des défauts communs à tous les hommes, dans la justice que l'on rend aux vertus de vos ancêtres & de vos prédecesseurs, dont l'on fait l'éloge, Votre Majesté y trouvera des conseils & des exemples de la conduite qu'elle doit tenir dans les differentes occasions particulieres qui

peuvent se presenter tous les jours. Les siecles passés & les siecles presens sont semblables ; & comme dit l'Ecriture : *Qu'est-ce qui est arrivé autrefois ? ce qui arrivera encore. Qu'est ce qui s'est fait ? ce qui se fera.* Aussi les grands évenemens heureux ou malheureux, tristes ou agréables auront encore à present, comme dans les siécles passés, les mêmes causes & les mêmes principes. Il n'y a ici-bas rien de plus solide & de plus sûr, que de regarder Dieu seul & le bien. Il n'y a pas de meilleur moïen pour se preserver des fautes dans lesquelles ceux qui nous ont precedé, sont tombés, que d'imiter un habile Pilote qui s'applique à connoître tous les écüeils cachés & tous les bancs de sable dangereux marqués exactement sur les meilleures Cartes de Marine, & qui se trouvent en tant d'endroits dans une mer aussi vaste, qu'est le gouvernement de tant de Roïaumes.

Eccli 1. v. 9.

L'année derniere je pris la liberté de presenter à Votre Majesté un Livre que j'avois composé sur le caractere d'un grand Prince, & sur les grandes qualités qui doivent éclater dans sa personne. Je souhaiterois que tous les Princes voulussent le lire avec attention, & bien comprendre les divers sujets qui y sont exposés. L'on y voit mis en pratique & peints avec les plus vives couleurs les preceptes, les maximes & les regles ausquels un Roi doit se conformer, s'il veut mener une vie veritablement Roïale & digne de la Couronne qu'il porte.

Je ne veux pas m'étendre plus au long, je souhaite seulement que Dieu éclaire Votre Majesté de ses pures & divines lumieres, afin qu'elle fasse tous les jours de nouveaux progrès dans la pratique des plus heroïques vertus, & que la suite & la fin de son regne soient aussi heureux que l'ont été les commencemens. Nous l'esperons, & c'est pour l'obtenir que nous ne cesserons jamais d'offrir à la divine Majesté nos prieres & nos voeux.



HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.(1)

LIVRE PREMIER.

I. De l'arrivée de Tubal en Espagne.

An 131 & suiv. après le déluge.



TUBAL fils de Japhet a été le premier homme qui soit venu en Espagne (2) ; c'est au moins une tradition fondée sur l'autorité de plusieurs écrivains considérables (3) ; qu'après avoir établi diverses colonies en differens endroits de la terre, il aborda enfin dans cette partie de l'univers ; qu'il y bâtit plusieurs villes, qu'il en fut roi, & qu'il gouverna son roiaume avec beaucoup d'équité & de modération.

(1) Ce n'est pas un morceau de l'histoire d'Espagne, (comme seroit l'histoire de l'invasion & du regne des Goths,) que s'est proposé d'écrire Mariana ; c'est *l'histoire generale*, l'histoire entiere d'Espagne. Ce mot seul montre assez ce que l'on doit penser des exclamations de certains auteurs, sur ce que Mariana est remonté presque jusqu'au déluge ; qu'il est entré dans les intrigues & les guerres par lesquelles les Romains & les Carthaginois se sont disputés l'empire d'Espagne : se récrier ainsi, c'est reprocher à un auteur qu'il a accompli ce que promet le titre de son livre.

(2) *En Espagne.* Voyez la note 1. du numero VIII. de ce livre, au sujet de l'arrivée de Tubal en Espagne.

(3) *Plusieurs écrivains considérables.* Ces écrivains considérables sont saint Hierôme qui avoit pris cela de la tradition des Hebreux ; saint Isidore de Seville ; le célébre cardinal Hugues de saint Cher ; Nicolas de Lyra, l'un des interpretes de l'Ecriture les plus versés dans l'érudition juive ; c'est le sçavant Tostat, évêque d'Avila, l'honneur de l'Espagne. Voilà les garans de Mariana : ce n'est point sur le faux Berose d'Annius de Viterbe, qu'il a reglé ses sentimens, comme lui reproche un

An 131 & suiv. après le déluge.

L'an 131. après le déluge, selon la maniere de compter la plus vraisemblable, les enfans de Noé furent dispersés dans tout le monde. Ce fut la juste punition de l'impiété & de l'audace avec laquelle (par le conseil & le commandement de Nembrot) ils entreprirent d'élever la tour de Babel; Dieu confondit les langues: ainsi les hommes ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, les trois enfans de Noé furent obligés de se séparer, & de partager entr'eux toute la terre. Sem eut pour son partage la Syrie & l'Asie, depuis l'Euphrate, jusques aux extrêmités de l'Orient. Babylone, l'Arabie, l'Egypte & l'Afrique échûrent aux enfans de Cham; on laissa à Japhet la partie de l'Asie qui est du côté du Septentrion, depuis le mont Taurus & toute l'Europe. Les enfans de Japhet se diviserent encore entr'eux, & se répandirent en differens endroits.

Tubal son cinquiéme fils s'étant retiré jusques dans les extrêmités de l'Occident, y fonda dans ces premiers tems l'empire des Espagnes, sous les auspices favorables du souverain Maître de l'univers. De tout tems il en est sorti des hommes illustres, soit dans la paix, soit dans la guerre. Il y est arrivé des choses trés-considérables, & qui méritoient d'être écrites; mais la connoissance n'en est pas venue jusques à nous, faute d'historiens qui aïent voulu se donner la peine d'en conserver la mémoire. C'est ce qui a donné la hardiesse à certains auteurs de mêler dans leurs récits quantité de choses fabuleuses, & qui ressentent beaucoup plus la fiction poëtique, que la vérité de l'histoire. Pour moi quand j'ai conçû le dessein d'écrire celle d'Espagne, (entreprise difficile, par rapport à mon peu de genie & de capacité,) je n'ai eu en vue que de débrouiller la vérité, & de la dégager des fables dont on l'avoit embarrassée. Au reste quelque succès qu'ait cet ouvrage, il n'égalera jamais les peines qu'il m'a fallu essuier; mais avant que de commencer, il est à propos de dire quelque chose de l'Espagne, de la nature du terroir, de sa situation, des mœurs & du langage des peuples qui l'habitent.

II. Description de l'Espagne.

L'Espagne est un pays que l'on peut comparer aux meilleures contrées du monde, elle ne céde à aucun autre, ni pour la bonté

auteur moderne. On verra dans la suite ce qu'il pensoit de ce Berose; & s'il eût voulu rien avancer sur la foi d'un écrivain si décrié. On auroit pû citer ici bien d'autres auteurs, mais on s'est réduit à peu, tous gens choisis, & qui ont précédé l'édition du faux Berose.

de l'air, ni pour la fertilité de la terre, ni pour l'abondance de ce qui eſt neceſſaire à la vie, ni pour la multitude de toutes ſortes de mines, ni pour la quantité de pierres précieuſes qui s'y trouvent ; elle n'eſt point brûlée (1) par les ardeurs du ſoleil, comme l'Afrique, ni expoſée, comme les Gaules, à la violence des vents, à la rigueur du froid, à l'humidité de l'air ; elle tient un milieu entre ces deux pays ; l'on y reſpire un air temperé dans l'été, dont les pluies modérent la chaleur ; elles ne tombent durant l'hiver ſur la terre, que pour la rendre plus féconde ; de ſorte que l'Eſpagne fournit non ſeulement à ſes habitans les choſes dont ils ont beſoin ; mais qu'il lui en reſte encore aſſez pour en faire part à ſes voiſins, aux nations les plus reculées, & même à l'Italie ; car elle produit tout ce qui eſt neceſſaire à l'homme, & tout ce qui peut contenter ſa délicateſſe, ſon luxe & ſa vanité.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

Les fruits ſur tout y ſont d'un goût merveilleux, rien n'égale la bonté, la force & la délicateſſe de ſes vins ; la terre produit en abondance toutes ſortes de grains, de l'huile & du miel ; il y a quantité de bétail ; on n'y manque ni de ſucre, ni de ſoye, ni d'exellentes laines ; on y trouve des mines d'or & d'argent ; celles de fer y ſont communes, auſſi-bien que celles de cryſtal, & l'on ne voit point ailleurs plus de carrieres de marbre, & d'une plus grande diverſité de couleurs ; enfin nul pays du monde ne produit de plus beau vermillon, ni en plus grande quantité.

La terre n'eſt pas la même par tout ; il y a des endroits pleins de bois ; il en eſt d'autres, où ce ne ſont que des montagnes, & des campagnes dégarnies d'arbres ; on y voit aſſez peu de fontaines : le terroir eſt gras, & produit vingt & trente pour un, quelquefois même juſques à quatre-vingt. Il eſt vrai que toutes les terres n'ont pas la même fécondité ; dans celles qui ſont les meilleures, on ſéme du bled & d'autres grains, & elles pro-

(1) *Elle n'eſt point brûlée.* Juſtin ou Trogus Pompeius, dont Juſtin n'eſt que l'abréviateur, avoit déja fait cette remarque. Notre auteur l'a copié, n'y ajoûtant que trés-peu de choſe : voici les paroles de Juſtin l. 44. c. 1. *Nam neque ut Africa violento ſole torretur, neque ut Gallia aſſiduis ventis fatigatur, ſed media inter utramque hinc temperato calore, indè felicibus & temveſtivis imbribus in omnia frugum genera fœcunda eſt, adeò ut non ipſis tantùm incolis, verùm etiam Italiæ urbique Romanæ cunctarum rerum abundantiam ſufficiat. Hinc enim non frumenti tantùm magna copia eſt, verùm & vini, mellis oleique ; nec ferri ſolùm materiæ præcipua eſt, ſed & equorum pernices greges ; nec ſummæ tantùm terræ laudanda bona, verùm & abſtruſorum metallorum felices divitiæ. Jam lini ſpartique vis ingens, miniis certè nulla feracior terra.*

duisent quantité de fruits, & les autres servent de pâturages.

An 131 & suiv. après le déluge.

Ce qu'il y a de désagréable & d'incommode en Espagne, c'est qu'elle est remplie de montagnes séches & affreuses du côté du septentrion ; il n'en est pas de même des provinces méridionales, qui sont beaucoup plus belles & plus fertiles. Les côtes de la mer sont extrêmement poissonneuses ; mais dans le milieu des terres il n'y a presque point de poisson, à cause qu'il y a très-peu de rivieres ; les lacs & les étangs y sont rares, & tout le pays est trés-bien cultivé. Dans les terres qui ne peuvent produire de grains, on séme du chanvre, dont on se sert à faire des cordages pour les navires ; on l'employe aussi à beaucoup d'autres usages. Les chevaux y sont si vites, que leur vitesse a donné lieu aux poëtes anciens de feindre qu'ils avoient été engendrés par le vent ; & Pline dans son histoire naturelle avoue qu'après l'Italie, l'Espagne est la meilleure & la plus fertile terre du monde : l'air y est toûjours pur & agréable, on n'y sçait ce que c'est que brouillards ; & si dans l'été les pluies y étoient plus abondantes, & que la terre n'y fût pas si séche, elle surpasseroit sans nulle difficulté tous les autres roïaumes de l'Europe & de l'Afrique, pour toutes les choses necessaires à la vie. Mais à present que nos armes se sont ouvert un chemin jusques aux extrêmités de l'orient & de l'occident, & que nous avons déja depuis long-tems attiré chez nous le commerce des Indes, l'on peut dire sans difficulté qu'il n'y a aucune partie du monde qui égale l'Espagne en richesses, & qui ne lui cede pour l'abondance de toute sorte de marchandises. (2) C'est de-là que cette quantité prodigieuse & presque incroiable d'or, d'argent & de pierreries nous est venue ; c'est de-là qu'il nous en vient encore aujourd'hui par les vaisseaux que l'on y envoie tous les ans, ce

(2) *C'est de-là que cette quantité prodigieuse, &c.* L'auteur parle du tems auquel il écrivoit. Philippe II. alors maître du Portugal, & des conquêtes que depuis près de deux cens ans les rois de Portugal avoient faites, se trouvoit aussi maître de tout le commerce des Indes orientales, & de celui des Indes occidentales ; c'étoit en Espagne que toutes les richesses de ces pays éloignés étoient apportées ; les Espagnols seuls en étoient les distributeurs, en faisoient part à qui il leur plaisoit : avec ces trésors on embellissoit l'Espagne, on batissoit l'Escurial, on fortifioit les frontieres, on creusoit des ports, on les munissoit de tout, on dominoit à la cour de Rome, on régentoit celle de Vienne, on armoit des flottes contre l'Angleterre, on envoïoit des secours à Charles IX. contre les huguenots, on soudoyoit ensuite la ligue, on tenoit en respect toute l'Italie, on faisoit trembler le Turc, on poussoit à bout les révoltés des pays-bas, & jamais tant de richesses & de magnificence en Espagne qu'alors. Mariana voïoit tout cela de ses yeux, peut-être trouvera-t'on qu'il en parle assez modestement.

qui contribuë tant à la gloire, à la grandeur de la nation, de-là les grands avantages qu'en retirent les autres pays, qui ont beaucoup profité de nos richesses.

An 131 & suiv. après le déluge.

III. La situation de l'Espagne & sa grandeur.

L'Espagne est la derniere terre de l'Europe du côté de l'occident, elle n'est séparée de l'Afrique, que par un petit détroit; sa figure est assez semblable à un cuir de bœuf étendu : c'est ainsi que la dépeignent les geographes. Elle est toute entourée de la mer, à la réserve du côté des Pyrenées, où ces montagnes la séparent des Gaules, & s'étendent sans discontinuation depuis l'ocean, jusques à la mer méditerranée; c'est-à-dire depuis Fontarabie (1), où est cette pointe de terre avancée dans l'ocean, anciennement nommée *Olarso*, jusques au cap de Cruz (2), autre langue de terre assez avancée dans la méditerrannée, & que l'on appelloit autrefois *Aphrodisium*, ou *le temple de Venus*.

Depuis le cap de Cruz qui est sur les confins de la Gaule Narbonnoise, jusques à l'endroit le plus éloigné du détroit de Gibraltar, en côtoiant la méditerranée du côté de l'orient, on compte 270 lieues, en faisant les lieues (3) de quatre milles d'Italie; mais il y a un peu moins & par mer & par terre, si du cap de Cruz vous allez tout droit à Gibraltar, sans suivre

(1) *Depuis Fontarabie, &c.* L'auteur des délices de l'Espagne nomme Fontarabie *Ocaso*, il y a là une faute, il faloit *Oeaso*, qui est le nom que Ptolomée donne, non pas à Fontarabie, mais à une ville qui en est éloignée au moins de deux lieues, où l'on voit encore un village nommé par les gens du pays *Oïarso*, ce qui en leur langue signifie lieu sauvage, ou rempli de bois. Pline avoit désigné ce cap & la ville qui en étoit proche, par le mot *Olarso*, qui est encore son nom en espagnol : pour Fontarabie, elle n'étoit encore ni ville, ni village; ceux qui lui donnent le plus d'antiquité, prétendent que ce fut le roi Goth *Suinthila*, qui la fonda environ l'année de Jesus-Christ 625.

(2) *Cap de Cruz.* Les marins, & aprés eux les géographes l'appellent *cap de Creux*, ce qui n'est qu'une mauvaise prononciation substituée à la véritable de *Cruz*. Mariana remarque ici que le changement de religion produisit celui du nom de ce cap, il s'appelloit *le cap de Venus*. Les Espagnols devenus chrétiens, eurent horreur du nom d'une déesse, encore d'une déesse si infame, ils en abbattirent le temple qui étoit prés de là, & en abolirent à jamais le nom, donnant à ce cap celui de la croix du Sauveur, victorieuse des fausses divinités. Voilà ce que le nom de *Cruz* fait sentir à quiconque entend l'espagnol, & ce que le mot de *Creux* dérobe à ceux qui l'entendent, ce qui nous a obligé à faire cette remarque.

(3) *De quatre milles d'Italie.* L'auteur dit quatre milles pas, ce qui n'est guéres plus précis pour ceux qui voudroient quelque chose d'exact. Il suffit de leur dire que les Espagnols comptent dix-sept lieues & demie pour chaque degré d'un grand cercle de la terre, & que par conséquent chaque lieue est de 3160 toises du Châtelet de Paris, ou de 3912 pas chacun de cinq pieds de roi, ce qui approche de 4000 pas; aussi Mariana dans son histoire espagnole dit expressément que chaque lieue contient presque 4000 d'Italie, *como quatro millas delas de Italia*; quoiqu'il eut dit dans le latin sans nulle restriction *millia passuum quatuor* : on voit par-là qu'il a relu son histoire avec un esprit critique.

An 131 & suiv. après le déluge.

les tours que fait la mer, en s'avançant dans les terres. C'est vers cet endroit de l'Espagne, & dans les extrêmités de l'ancienne Gaule, qu'est située Colioure, plus considérable autrefois par son antiquité & la commodité de son port, qu'elle ne l'est à present par la beauté de la ville, la multitude & la richesse de ses habitans.

Après le cap de Cruz qui est le plus proche de Colioure, on voit le cap de Figel, & le cap d'Alfaques, dont l'un s'apelloit autrefois *Lunario*, & l'autre *[illegible]naria* ou *[illegible]ario* qui sont presque également éloignés de l'embouchure de l'Ebre. En cet endroit le Lobregat se décharge dans la mer. Tout le long de cette côte, on trouve Barcelonne, Tarragonne, Tortose & l'ancienne ville de Sagunte, aujourd'hui *Monviedro*, si fameuse autrefois par sa fidelité, & par la destruction entiere de ses habitans. On rencontre ensuite Valence, l'embouchure du Xucar, le cap de Ferrare, le cap de Pales, & tout proche est Cartagéne; un peu plus loin on voit le cap de Gates ou le cap des Agathes, ainsi nommé à cause de la grande quantité d'agathes que l'on y trouve. Les Grecs l'appelloient anciennement *le cap de Charideme*, persuadés que ces pierres avoient la vertu de faire aimer ceux qui les portoient. Après le cap de Gates est Almerie, que l'on croit bâtie sur les ruines de l'ancienne Abdera; après Almerie, Orcé, Malaga; enfin dans le lieu le plus resserré du détroit est la ville de Gibraltar, qui a tiré son ancien nom de Calpe ou d'Heraclée, de la montagne sur laquelle elle est située. *Tartessus* (4) que nous appellons à present Tariffa, n'est pas loin de-là;

(4) *Tartessus.* La critique du secretaire du connétable de Castille, commence par cet article : *jamais*, dit-il, Tariffa ne s'est appellée Tartesse, ni Carthage Tarsis. Ce dernier point sera examiné dans la note suivante. Pour le premier; le secretaire marque trois villes appellées *Tartesse*, la premiere dans l'Isle que les deux embouchures du Guadalquivir faisoient avec la mer oceane : sur cela il cite plusieurs passages des anciens auteurs; mais il n'y en a que deux, l'un de Strabon *liv.* 3. l'autre de Pausanias, qui prouvent quelque chose; la seconde ville qu'il cite, c'est *Cadiz*, sur quoi il rapporte deux passages, l'un de Pline *liv.* 4. *ch.* 22. l'autre de *Rufus Avienus*; car pour ce qu'il rapporte d'Arrien, c'est une citation perdue, & non pas une preuve; la troisiéme ville appellée *Tartesse*, *c'est*, dit-il, *Cartheia*, *Strabon* encore *liv.* 3. *Mela liv.* 2. *ch.* 6. *Pline liv.* 3. *ch.* 1. *S. Hierôme dans la préface du liv.* 2. *sur l'épître aux Galates*, le disent tous. Le secretaire prétend que *Cartheia* ne peut être *Tarifa*, il cite un passage de Tite-Live, qui parle d'une *Cartheia*, qui n'étoit pas sur le détroit, comme *Tarifa*, & qui avoit un port; ce n'est pas *Tarife*, dit-il, en quoi certainement il se trompe, aussi-bien qu'en ce qu'il suppose qu'il n'y avoit qu'une *Cartheia*, lui qui est obligé d'en reconnoître au moins deux : l'une, celle dont Tite-Live parle, & qui étoit située vers *Ayamonte*, entre les embouchures du Guadiana & du Guadalquivir : l'autre dont parlent Strabon, & les autres que nous avons cités, & que *Florien d'Ocampo*, *Augustin Curion*, *Goropius Becanus*,

An 131 & suiv. après le déluge.

cette ville a donné autrefois le nom à tout le détroit nommé aujourd'hui de Gibraltar. Les Arabes l'appellent encore *Gibal Tariff*; peut-être que ce nom, & celui de Tarteſſien, viennent de Tharſis ou de Carthage (5); à cauſe du nombre preſque infini de Carthaginois qui abordoient en cet endroit pour le commerce.

Dans la ſuite des tems, on l'appella le détroit d'Hercules, parce que ce fameux héros étant prêt d'entrer en Eſpagne, éleva d'un côté de ce détroit la montagne de Gibraltar, & de l'autre celle de Ceuta; ce ſont ces deux montagnes que l'on appelle les colonnes d'Hercules, qui voulut, diſent les poëtes, en jettant ces maſſes énormes de pierres, fermer ou du moins rétrécir l'entrée de la mer. Le détroit n'a pas plus de cinq lieues de long, & dans l'endroit le plus étroit, il n'en a pas deux de large; on lui a auſſi donné le nom de détroit de Cadiz, au rapport de Solin, à cauſe de l'iſle de Cadiz, qu'on rencontre ſur la main droite dans l'ocean en ſortant du détroit. Les Carthaginois donnerent ce nom à cette iſle, parce qu'elle ſervoit à l'Eſpagne comme de haie (que les Hébreux appellent *Gheder*,) pour la défendre contre la violence des flots; Cadiz étoit autrefois éloignée de la terre ferme d'environ 700 pas, & elle en avoit environ 200000 de tour: maintenant à peine en a-t'elle 12000 de longueur, & elle eſt jointe à la terre ferme par un pont.

Depuis l'entrée du détroit, juſqu'au cap de Finiſtere dans la Galice, on compte 226 lieues: car le cap de ſaint Vincent qui eſt à l'oppoſite des Pyrenées, & le plus éloigné de cet endroit de l'Eſpagne, s'avance beaucoup dans la mer; & c'eſt ce qui en fait la diſtance un peu plus longue, qu'elle ne ſeroit, ſi on alloit tout droit. Le long de cette côte on trouve d'abord Seville ſur le Guadalquivir, & à l'embouchure du Tage eſt ſituée Liſbonne, que l'on peut comparer pour ſa grandeur, le nombre de ſes

Henri Coquus, Juſte Lipſe, Pierre de Medina, Diego Perez de Meſa, Sebaſtien de Oroſco de Covarruvias, & le docteur D. Tamayo de Vargas, reconnoiſſent n'être autre que Tariffa.

(5) Les ſeptante interpretes au lieu de Tharſis qui eſt dans l'hébreu, ont mis Καρχηδών en pluſieurs endroits, comme en Iſaïe, Ezechiel, &c. Or tout le monde ſçait que c'eſt là le nom grec de Carthage; ainſi voilà Tharſis qui ſignifie Carthage; & cela dans le tems même que cette ville ſubſiſtoit, & étoit la plus floriſſante. Autre preuve, dans l'endroit où la vulgate met *Carthaginienſes negotiatores tui*, l'hébreu met ceux de Tharſis, il ſeroit inutile aprés cela de citer une multitude d'interpretes ſçavans de l'Ecriture, qui ont dit auſſi la même choſe que Mariana.

An 131 & suiv. après le déluge.

habitans, & le grand abord des étrangers, avec les premieres villes de l'Europe. Tout proche est le cap Artabro, c'est aujourd'hui le cap de saint Iban, ou d'Aroca ; c'est à la gauche de ce cap que se termine la mer Atlantique, & à la droite que commence la mer des Gaules, de même que la riviere d'Ebre, comme je le crois, séparoit les mers que l'on appelloit Iberique & Balearique.

Le troisiéme côté de l'Espagne qui regarde le septentrion, a 134 lieues de long, non pas en ligne droite, comme l'a crû Pomponius Mela, mais en suivant les côtes, & en y comprenant tous les détours que fait la mer, soit en s'avançant dans les terres, soit en s'en retirant. Les ports les plus considérables sont la Corogne, Laredo & Santander ; mais peut-être que les rivages de l'Espagne sont changés, aussi-bien que ceux de plusieurs autres Provinces, la mer ayant rongé les terres en certains endroits, & les ayant augmentées dans d'autres : c'est peut-être aussi pour cela que la figure de l'Espagne paroît si differente aujourd'hui de celle que lui donnoient les anciens géographes, & voilà ce qui fait à present l'embarras de nos historiens.

La longueur des monts Pyrenées, qui est le quatriéme côté de l'Espagne, cette longueur, dis-je, qui s'étend de l'orient vers le septentrion, depuis l'ocean jusqu'à la mediterranée, est de 80 lieues. Justin lui donne 600 milles, mais il faut que les nombres aïent été changés par l'injure du tems, ou par l'ignorance des copistes. On dit que du mont Saint-Adrien qui est la plus haute montagne de Biscaye, on voit les deux mers ; mais il y a bien de l'apparence que c'est une erreur des yeux, qui prennent pour la mer, le ciel qui termine l'horison.

IV. Les principales montagnes & les principaux fleuves de l'Espagne.

Auprès de Roncevaux, lieu si fameux autrefois par la défaite de la noblesse françoise, (1) lorsque Charlemagne entreprit de pénétrer dans l'Espagne, entre la Guyenne & la Biscaye, il y a des montagnes qui se séparent des Pyrenées, & qui s'étendent vers l'occident ; elles ont à la droite du côté du Septentrion

(1) Mariana, aussi-bien que tous les autres écrivains espagnols, dés que l'occasion se présente de parler de *Roncevaux*, ne manquent jamais de faire mention de la défaite de Charlemagne par les Basques, Navarrois, Arragonois, Asturiens. Mais si l'on veut sçavoir, non ce que l'on disoit de son tems en Espagne, mais ce qu'il en pensoit, il faut lire ce qu'il en a écrit livre 7 en parlant de l'Empereur Charlemagne, & de ce qu'il fit en Espagne. Cet endroit & divers autres où il a rendu justice aux François, lui ont attiré de la part de quelques écrivains flatteurs de sa nation, le terrible reproche d'estre mauvais Espagnol, & d'être devenu tout François par le séjour qu'il avoit fait en France.

la

la Biſcaye & les Aſturies ; & traverſant toute la Galice par le milieu, elles vont aboutir dans l'extrémité de l'Eſpagne, au Cap de Finiſterre, qui eſt la pointe la plus avancée dans la mer, & diviſent ces peuples, que l'on appelle communément en Eſpagne Montagnards de deçà & de delà. Les montagnes *della Strella* ſe détachent de celles-ci, & continuent juſques vers la ſource de l'Ebre (2) proche d'Agreda. On les appelle aujourd'hui les forêts *d'Oca*, ou *d'Auca*, du nom d'une ancienne ville, dont l'on voit encore les veſtiges proche de Villafrancha, à vingt milles de Burgos. L'Ebre aiant de-là traverſé les montagnes par Brivieſca & par les Arrevaques, où commencent celles d'Orbion aſſez proche de Moncayo ; cette riviere paſſe entre Calatayud & Daroca, juſques à ce qu'elle aille enfin ſe décharger dans la mer, près de Tortoſe, d'où l'on a donné à cette extrêmité de montagnes, le nom de montagnes de Tortoſe : ce ſont ces montagnes d'Idubeda qui empêchent l'Ebre de prendre ſon cours vers l'occident, comme les plus fameuſes & les plus grandes rivieres d'Eſpagne, & l'obligent par-là de couler vers le midi, où elle va enfin par deux embouchures ſe jetter dans la mediterranée.

Un peu au deſſus de Moncayo, il y a une autre chaîne de montagnes, qui ſe ſeparent de celles *della Strella*. Ces montagnes ne ſont au commencement que de petites collines ; mais elles s'élevent dans la ſuite inſenſiblement, & forment d'abord les montagnes de *Molina*, puis celles de *Cuença*. Le Xucar & le Tage y prennent leur ſource ; le premier coule vers la gauche ; & le ſecond va ſur la droite, ſe décharger dans l'ocean. Cette chaîne ayant formé les montagnes de Conſuegra, où l'on voit les ſources du Guadiana, dans les campagnes des Lamnitains : ces montagnes, dis-je, viennent s'étendre vers Alcaraz & Segura, & enſuite ſe diviſant en deux, elles vont ſe terminer à deux mers differentes. C'eſt dans ces montagnes que la Segura (autrefois le Tuder) prend ſa ſource, auſſi-bien que le

(2) On a critiqué vivement notre auteur, ſur ce qu'il place les ſources de l'Ebre dans le pays qu'habitoient les peuples anciennement appellez *Pelendons*. Ce que dit ici Mariana, convient très-bien aux ſources *au Duero*, & il y a grande apparence que c'eſt un pur manque d'attention, d'avoir mis l'*Ebre*, au lieu *du Duero* dans ſon hiſtoire Latine, & dans les premieres éditions de l'Eſpagnole ; car dans les ſuivantes, il a ajoûté que *: pour mieux dire, les ſources de l'Ebre étoient dans les confins de l'Aſturie.* Ce qui eſt vrai auſſi des deux ſources de l'Ebre, l'une eſt près du village *de Fuentibre*, & l'autre aſſez près *d'Aguilar del campo*, ce qui ne s'éloigne pas de l'Aſturie de Santillana.

An 131 & suiv. après le déluge.

Guadalquivir, vers la forêt de Tigen, assez proche de Caçorla & à plus de cent milles de la source du Guadiana. Ces montagnes s'étant divisées en deux ; les unes vont vers le Royaume de Murcie aboutir à la riviere de Muxacra, & à la mer, laissant à l'occident une partie de l'Andalousie, où est la ville de Baeça, & à l'orient une partie des roiaumes de Murcie & de Valence, que l'on appelloit autrefois les peuples de Concentayne ou les Contestains, anciens peuples d'Espagne, dont la Capitale est aujourd'hui Murcie : les autres s'étendent vers Malaga, & en se joignant aux montagnes d'Elvire, elles s'avancent si loin au delà de Gibraltar, qu'entrant fort avant dans la mer, elles paroissent vouloir fermer l'entrée du détroit, & se réunir à l'Afrique.

Des montagnes de Cuença semblent sortir les monts de Marie, que nous appellons Sierra Morena, & le Guadalquivir, qui coule sur la gauche, en arrose presque toûjours le pied jusqu'à la mer. Depuis Anduxar, cette riviere traverse une partie du roiaume de Grenade, & de l'Andalousie ; puis passant auprès de Cordoue, d'Italique, ou de Seville la vieille, & de la nouvelle Seville, elle va enfin se décharger dans l'ocean, auprés d'une ville que l'on nommoit autrefois le Temple de Lucifer, & que l'on nomme aujourd'hui San Lucar de Barrameda. Cette riviere n'a plus à present qu'une embouchure, bien que dans les siecles passez elle en eût deux, lorsque les villes de Lebrixa & d'Asta étoient situées sur le bord de ce fleuve, jusqu'où venoit le flux de la mer ; ces villes en sont maintenant éloignées de huit milles.

Il y a encore d'autres montagnes qui semblent s'élever d'une vaste plaine assez près de Moncayo, & de l'endroit où commencent celles de Cuença ; mais ces montagnes, aussi-bien que toutes les autres de l'Espagne ne sont que des branches des Pirenées, qui traversent, & qui embrassent, pour ainsi dire, ce grand roiaume. A peine dans le commencement s'en appercevroit-on, si elles ne détournoient le cours des eaux, & n'obligeoient le Duero de s'aller jetter dans la mer du côté de l'occident : car cette riviere qui a sa source auprès d'Agreda, prend son cours vers le midi, jusques vers Sorie, ville élevée sur les ruines de l'ancienne Numance ; là elle trouve ces montagnes qui rompent son cours, & qui la détournent pour l'obliger de couler vers l'occident.

Je ne trouve aucun ancien Geographe qui ait parlé de ces

montagnes, elles sont néanmoins à present fameuses, & tirent plusieurs noms differens des differentes villes qui en sont voisines, comme Sorie, Segovie, Avila; en particulier la Castille, province la plus grande de toute l'Espagne, est divisée par ces monts en vieille & nouvelle. Ces mêmes monts passant ensuite le long de Coria & de Plasencia, ont à gauche le cours du Tage qui les arrose, & vont tout droit traverser le Portugal, qu'ils partagent en deux parties presque égales. Enfin vers la ville de Sintra bastie sur le mont Tagro au Nord & à vingt-huit milles de Lisbonne, ils se terminent à la mer: là ils forment le cap de saint Jean ou d'Aroca, que Solin appelle *Artabrum*. (3)

An 131 & suiv. après le déluge.

IV. Ancienne & nouvelle division de l'Espagne.

L'ancienne Espagne du tems des Romains étoit divisée en trois Provinces, la Lusitanie, la Bœtique & la Tarragonoise. La Lusitanie comprenoit cette derniere partie de l'Espagne qui est sur l'ocean occidental, elle étoit renfermée entre la riviere de Duero au septentrion, & le Guadiana au midi; ainsi elle étoit separée de l'Espagne Tarragonoise par une ligne droite, tirée de cet endroit du Duero, qui est vis-à-vis de Simancas, en passant par le pont du Tage que l'on nomme à present Pont de l'Archevêque, jusqu'à Almagro, & à la riviere de Guadiana. Avila, Coria, Placencia, Salamanque, Trugillo & plusieurs autres villes, qui sont maintenant dans la Castille, étoient autrefois renfermées dans la Lusitanie.

La Bœtique étoit terminée d'un côté par la riviere de Guadiana, & des trois autres côtez par l'ocean & la mediterranée, jusqu'à Murgis, ville située proche le cap de Gates; l'on croit aujourd'hui que c'est Muxacra. Ainsi en tirant une ligne depuis Caslone la vieille au dessus de Merida jusqu'aux Oretains, où est à present la riche ville d'Almagro, on aura les bornes de la Bœtique du côté de l'orient. Tout le reste de l'Espagne portoit le

(3) Il y a le long du Portugal & de la Galice trois Promontoires fameux, celui de saint Vincent, anciennement appellé *Sacrum*; celui de Lisbonne, ou de Rocca, anciennement *Olyssiponense*, ou *Artabrum*; & celui de Finisterre, anciennement *Nerium*. Le procès qu'on fait à ce sujet à Mariana est mal fondé puisqu'il a pour lui Pline, qui au livre 4 ch. 21 dit: *A Durio Lusitania incipit, excurrit deinde in altum vasto cornu Promontorium quod alii Artabrum appellavere, alii Magnum, alii Olyssiponense.* Et Solin, qui dans son livre intitulé Polyhistor. ch. 26. dit: *In Lusitania Promontorium est quod alii Artabrum, alii Olyssiponense dicunt.* D'autant plus que l'auteur se contente de dire que, selon Solin, ce cap s'appelloit *Artabrum*. Il y a d'autres passages de Pline, où il marque que ce cap est vers *le milieu du front* de l'Espagne; or, selon Pline, le front de l'Espagne est le côté qui regarde l'occident. Ainsi le Promontoire Artabrum ne peut être que celui de Rocca, que Mariana avoit marqué.

An 131 & suiv. après le déluge.

nom de Tarragonoiſe, à cauſe de la ville de Tarragone, où les Scipions avoient établi une fameuſe colonie. Le Gouverneur que les Romains avoient en Eſpagne y demeuroit : on y tenoit les Conſeils de guerre & de paix, on y rendoit la juſtice, & de là ſortoient les loix pour les peuples d'alentour. Iſidore ayant ſuivi la diviſion faite par Adrien ou par Conſtantin le Grand, ainſi qu'elle ſe trouve dans Sextus Rufus, diviſe lui-même cette partie de l'Eſpagne, en veritable Tarragonoiſe, en Cartaginoiſe & en Galice; mais il ne marque point les bornes de chacune de ces Provinces; auſſi cela ne pouvoit pas ſe faire aiſément, parce que les bornes de ces Provinces étoient differentes, ſelon la volonté des Empereurs, & l'état des affaires. Les autres appellent l'Eſpagne Tarragonoiſe, Eſpagne citerieure, & donnent le nom d'Eſpagne ulterieure à la Bœtique & à la Luſitanie : car ceux qui prétendent que la riviere d'Ebre ſeparoit l'Eſpagne citerieure de l'ulterieure, s'écartent en cela du ſentiment de Pline, & d'autres auteurs que l'antiquité ou l'érudition rend plus croyables qu'eux. Il faut néanmoins convenir qu'en certain tems l'on a effectivement appellé Eſpagne ulterieure, celle qui eſt au delà de l'Ebre, & citerieure celle qui eſt en deçà.

Toute l'Eſpagne aujourd'hui a pluſieurs noms differens: néanmoins depuis que les Maures en ont été chaſſez, on peut la renfermer toute ſous les noms de cinq roiaumes. Les François furent les premiers qui fonderent le roiaume de Portugal, auquel ils donnerent leur nom & leur langue, ils s'y établirent ſous la conduite de Henri de (1) Lorraine ou *de Bourgogne*, à qui Alphonſe VI. ſon beau-pere & Roi de Caſtille, donna pour dot la ville de Porto, à l'embouchure du Duero, & les villes voiſines; c'eſt de là, au ſentiment de pluſieurs auteurs conſiderables, que les François appellerent ce pays Portugal, en joignant le nom de Porto, où ils demeuroient, avec celui des Gaules d'où ils étoient ſortis. Il eſt vrai que d'autres auteurs prétendent, & avec plus de vraiſemblance, que ce nom a été

(1) Que le Comte Henri fût de la Maiſon de Lorraine, pluſieurs auteurs le tenoient pour ſûr du tems de Mariana : ſon critique veut qu'Henri fût de la Maiſon des Comtes de Bourgogne : mais ni Mariana ni lui n'ont ici trouvé la verité, Monſieur de Godefroi a prouvé dans un traité particulier que ce Prince étoit de la Maiſon des Ducs, & non des Comtes de Bourgogne, que ſon pere Henri étoit fils de Robert Duc de Bourgogne, fils de Robert roi de France, nous ne croions pas devoir rapporter les preuves de ce fait, & nous nous contentons de renvoier notre lecteur à ce qu'en dit Monſieur Godefroi.

donné à cette partie de l'Eſpagne, à cauſe d'une ville qui s'appelloit autrefois Cale, mais que l'on nomme aujourd'hui Caia, & qui eſt tout proche de Porto. Le Portugal eſt un peu plus long que l'ancienne Luſitanie, car il s'étend au-delà du fleuve Duero, qui eſt le plus beau pays & le plus fertile, juſqu'à la riviere de Minho, & il a en tout cent dix-huit lieues de longueur, tout le long de l'ocean, depuis Bragance en traverſant le Duero & le Tage juſqu'à Beja, qui eſt ſituée ſur le bord de la riviere du Guadiana, & qui termine ce roiaume du côté du midi. Il eſt beaucoup plus étroit que long, & ſa largeur d'orient en occident, eſt preſque égale par tout.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

Le roiaume de Leon eſt au ſeptentrion & à l'orient de Portugal. On l'appelle ainſi du nom de ſa ville capitale. Ce roiaume comprend la Galice, les Aſturies d'Oviedo, qui s'étendent depuis la riviere de Mearo & la riviere de Ribadeo, juſqu'au port de Llanes, tout le long de la côte. Outre cela ce roiaume contient encore une partie de la vieille Caſtille, & ce qui eſt renfermé dans la forêt de Pernia: il comprend auſſi ce qui eſt entre la riviere de Carrion, qui a ſa ſource dans cette forêt, & la riviere de Piſuerga, juſqu'à l'endroit où elle va ſe jetter dans le Duero. Au delà du Duero, la petite riviere d'Heva & le Regamon, qui va s'y décharger, termine de ce côté le roiaume de Leon. Il renferme encore tout ce qui eſt entre Salamanque, Avila & les montagnes voiſines, juſqu'au Portugal, à la reſerve du territoire du dioceſe de Placencia. Tout le pays d'Eſtremadure fait encore une partie du roiaume de Leon. On a appellé ce pays Eſtremadure du mot *extrêmitez*, ou confins, parce qu'après la conquête de l'Eſpagne par les Maures, lorſque les Chrétiens commencerent à ſe relever, cette province, qui fut long tems le teatre de la guerre entre eux & ces Barbares, ſervit de bornes aux conquêtes des uns & des autres. Il y a des auteurs qui rapportent l'origine de ce nom d'une maniere differente, mais je ne dois point ici m'arrêter à les juſtifier ou à les refuter. Les bornes du roiaume de Leon ſe ſont quelquefois étendues juſqu'à Merida dans le Portugal, comme nous le verrons dans le cours de cette hiſtoire.

On met la Navarre dans l'ancienne Gaſcogne, qui étoit autrefois beaucoup plus étendue qu'elle ne l'eſt à preſent. Ce roiaume a derriere lui les Pyrenées, & une partie de ces montagnes, qui vont, comme nous l'avons déja dit, aboutir au

An 131 & suiv. après le déluge.

cap de Finisterre. Des autres côtez il a la riviere d'Arragon au midi, & à l'occident une autre petite riviere qui va se décharger dans l'Ebre au dessous de Calahorra: Il s'étend encore un peu le long de la même riviere d'Ebre: mais au deçà les Rois de Navarre ont été maîtres de Tudele & de quelques autres villes voisines, qu'ils ont possedées par des mariages.

Bien que ce roiaume soit fort petit, & très-peu peuplé (car l'on ne compte pas à present dans toute la Navarre plus de quarante mille familles) nous l'avons néanmoins mis au rang des principales provinces d'Espagne, parce que les Gascons, qui étoient les anciens peuples de la Navarre, & separez des autres peuples de l'Espagne, furent les premiers (2) qui après avoir reconquis ce pays sur les Maures, donnerent à leur chef le nom de roi. Ils conserverent ce nom constamment, & dans les differens succès de la guerre continuelle qu'ils eurent avec ces infideles, ils étendirent leur Empire beaucoup au-delà des bornes qu'il a eu depuis: car l'on voit encore dans la ville de Najare & ailleurs, outre les tombeaux des rois de Navarre, d'illustres & d'anciens monumens, qui marquent assez que les Navarrois avoient poussé leur Empire plus loin. Quelques-uns croient que l'on a appellé cette province *Navarre*, du mot espagnol *nava*, qui veut dire *pleine*, & du mot basque *erria*, qui signifie *terre*, en joignant ensemble ces deux mots, ce qui ne me paroît pas mal imaginé; néanmoins dans la suite de cette histoire nous appellerons ordinairement Gascogne cette province de l'Espagne, que l'on nomme Navarre.

Ce Roiaume est divisé à present en six especes de Bailliages, sçavoir de Pampelune, d'Estella, de Tudele, d'Olite, de Sanguessa & *d'Ultra-Puertos*, saint Jean Pié de Port est la capitale de ce dernier Bailliage. Il est le seul dont les Princes de Bearn soient demeurez maîtres, depuis que la Navarre a été reunie à l'Espagne.

On a donné le nom de roiaume d'Arragon à la Catalogne, au roiaume de Valence & à cette province que l'on appelle principalement Arragon. Il a pour bornes du côté du septentrion la Navarre & une partie des Pyrenées, où est la Cerdai-

(2) Cela n'est pas aussi certain que le prétendent la plûpart des auteurs espagnols, & sur tout les Arragonois. Mariana, faute de lumiere & de memoires sûrs, a suivi ses prédecesseurs, c'est-à-dire, qu'il s'est égaré. Nous examinerons cet article dans nos remarques sur le premier chapitre du huitiéme livre, où notre auteur parle des commencemens du roiaume de Navarre.

An 131 & suiv. après le déluge.

gne ; à l'orient & au midi la mediterranée, & au couchant la riviere d'Ebre. Du côté de la Navarre, cette riviere fait de grands détours, & elle va se décharger dans la mer entre Alicante & Carthagene, après avoir passé par Tarrazone, Daroca, Hariza, Xativa, Orihuela, & le territoire de Cordoue proche de l'embouchure du Segura. Les Arragonois ont leurs loix & leurs coûtumes particulieres, je veux dire, differentes des loix & des coûtumes que suivent les autres peuples de l'Espagne, ils sont extrêmement jaloux de leur liberté ; & ils l'ont maintenue contre les entreprises de ceux qui ont voulu abolir les loix que leurs ancêtres avoient établies. Ils se sont même opposez aux rois qui on tenté de leur ôter leurs privileges, convaincus que les princes sont les peres des peuples, & qu'il est de leur devoir de maintenir les loix, & non pas de les violer.

L'Arragon prend son nom de Tarragone, ou plûtôt, selon le sentiment de quelques-uns, de la riviere d'Arragon, ou Arga : les Espagnols commencerent autrefois de ce côté-là à attaquer les Maures, & à étendre les bornes de leur empire ; qu'ils rétablirent sur le débris de celui de ces infideles.

La Castille ainsi nommée, selon quelques-uns, à cause de la multitude de ses châteaux & de ses forteresses, surpasse en grandeur toutes les autres provinces de l'Espagne ; il n'y en a aucune qui l'égale pour la douceur du climat, la bonté du terroir, la beauté & la fertilité des campagnes, & enfin pour l'excellent esprit de ses peuples. Elle renferme une partie des Asturies, & la Biscaye. Cette derniere province étoit autrefois très-étroite, elle ne s'étendoit pas même jusqu'aux Pyrenées : mais dans la suite elle s'est augmentée, ce qui paroît par l'ancienne ville de Cantabrie, qui étoit, comme on le croit, située sur une colline assez élevée, & sur le bord de la riviere d'Ebre au-delà de Logrogno, & de Viana. Cet endroit s'appelle aujourd'hui Cantabrie ou Biscaye. Saint Euloge martyr fait mention d'une riviere appellée Cantaber. Quelques-uns pensent que c'est la riviere d'Ega, ou d'Ebre, dans laquelle la petite riviere d'Arragon vient se décharger. D'autres prétendent que la riviere de Cantaber n'est point differente de celle d'Arragon : tout cela prouve que l'ancienne Cantabrie étoit beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, & que ne l'a marqué Ptolomée. Elle a differentes petites provinces, sçavoir la Biscaye, proprement dite, le Guipuscoa, Alava & les montagnes.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

La Biſcaye s'étend le long de la mer, depuis Portugalete, jusqu'à Hondarroa. Les principales villes ſont Bilbao & Bermeo. Le Guipuſcoa va depuis la Biſcaye, juſqu'à Fontarabie; il renferme les villes de Salinas & de Toloſa, ou Toloſette, outre ſaint Sebaſtien & le port de Guetaria. Les villes de Vitoria & de Mondragon ſont dans le territoire d'Alava. Il eſt vrai que nous appellons tous ces peuples Biſcayens, de la même maniere que nous appellons Flamands tous les peuples des pays-bas, ſujets à la maiſon d'Auſtriche, bien que le comté de Flandres ne ſoit qu'une des dix-ſept provinces des pays-bas.

Le roiaume de Caſtille comprend auſſi pluſieurs villes de la vieille Caſtille, entre autres Burgos, Segovie, Avila, Sorie, Oſme, outre le territoire de Tolede, que l'on appelle aujourd'hui la nouvelle Caſtille, & que l'on appelloit autrefois le roiaume de Tolede. La riviere du Tage, ſi celebre par le ſable d'or qu'elle roule, par la bonté de ſes eaux, par la beauté & la fertilité des campagnes qu'elle arroſe, traverſe toute la nouvelle Caſtille. Elle a ſon cours vers l'occident en deſcendant un peu vers le midi, ce qui lui eſt commun avec le Duero & le Guadalquivir.

Tolede eſt une grande ville placée comme au centre de l'Eſpagne dont elle eſt le plus bel ornement, & comme la citadelle. Elle eſt forte par ſa ſituation, & fameuſe par la beauté de ſes habitans, par leur eſprit, leur pieté, & les ſciences qu'ils cultivent avec un tres-grand ſoin. L'air y eſt tres-bon; & bien qu'elle ſoit ſituée dans une terre aſſez ſterile, néanmoins la fertilité des campagnes voiſines fait qu'il ne lui manque aucune des choſes neceſſaires à la vie. Le Tage s'étant gliſſé comme par un miracle de la nature, au travers de pluſieurs montagnes très-hautes & très-eſcarpées, ſemble ne s'y faire un paſſage, que pour pouvoir couler tout au tour de Tolede, à laquelle il ne laiſſe qu'une entrée aſſez difficile, & bordée de précipices du côté du ſeptentrion. Le Tage paſſe enſuite par Libora, dite aujourd'hui Talavera, ville fort peuplée, à cauſe de la beauté & de la bonté de ſon territoire; & après avoir traverſé le Portugal, il va groſſi de pluſieurs rivieres déchargées dans ſes eaux, ſe précipiter lui-même dans l'ocean.

La Caſtille renferme encore la Celtiberie, dont Numance étoit la capitale, la province de Carthage, où eſt Carthagene, Murcie, Cuença, la Marche d'Arragon, que nous nommons

ordinaireme

ordinairement la Manche, & la Bœtique, qui eſt l'Andalouſie où ſont Seville, Cordoue & Grenade. On croit que cette derniere ville étoit autrefois l'ancienne Elvire; au moins il eſt très-vraiſemblable qu'Elvire n'étoit pas éloignée du lieu où l'on a bâti Grenade: car les portes de cette ville & une montagne voiſine s'appellent encore aujourd'hui, les portes & la montagne d'Elvire.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

V. Du langage des eſpagnols.

Les Eſpagnols n'ont plus à preſent qu'une langue, que l'on nomme ordinairement Caſtillane. (1) C'eſt un melange de pluſieurs langues corrompues, particulierement de la langue latine, de là vient qu'on l'appelle auſſi la langue Romance; elle a en effet tant de rapport avec le latin, qu'en ſe ſervant preſque des mêmes termes & des mêmes tours, on peut parler en même-tems eſpagnol & latin en proſe & en vers: ce que ne peut faire aucune langue, pas même l'Italienne.

Les Portugais en ont une qui leur eſt particuliere mêlée de François, & d'Eſpagnol corrompu: elle ne laiſſe pas cependant d'avoir de la douceur & de l'élegance. Ceux de Valence & les Catalans ont un langage qui a aſſez de rapport au Languedocien, ce qui montre leur origine: car il eſt aſſez ordinaire que des peuples prennent de leurs voiſins, avec leſquels ils ont un grand commerce, beaucoup de leurs mots, & de leurs coûtumes; il n'y a que les Baſques, qui juſqu'à preſent ayent conſervé une langue barbare, (2) rude, & differente de toutes les autres langues Eſpagnoles. On dit qu'elle eſt très-ancienne, &

(1) Les langues dont s'eſt formé le Caſtillan ſont l'ancien Eſpagnol, le Latin, le Goth, l'Arabe, le François, l'Allemand; mais ſur tout cette langue eſt un corrompu du latin & de l'arabe.

(2) Le ſieur Oyenart dans ſon *Notitia Vaſconiæ*, livre plein d'érudition & de recherches, trouve mauvais que Mariana, *un ſi grand auteur*, dit-il, *traite la langue & la nation des Baſques de groſſiere & de barbare*, & qu'en latin *il les appelle* CANTABRI, *au lieu de* VASCONES, ou encore mieux *Vaſci*, mot emploié par Solinus, chap. V. par Servius dans ſon commentaire dans ſon onziéme livre de l'Eneide & par l'ancien Gloſſaire grec & latin. Comme il n'eſt pas donné à tout le monde de pouvoir juger de la douceur & de l'élegance de la langue des baſques, il rapporte un paſſage de *Joſ. Scaliger*, qui dans ſon traité des langues de l'Europe, aſſure que le baſque n'a rien que de doux dans la prononciation, qu'il n'a aucuns de ſes ſons qui écorchent l'oreille. Il eſt croyable que Mariana lui-même, s'il avoit aſſez vêcu pour pouvoir lire le livre du Sieur Oyenart, auroit mieux aimé s'en rapporter à lui, que d'être obligé d'étudier le baſque. Pour le mot de *Cantabri*, qu'il donne aux *Viſcaynos*, ou aux Baſques, il a ſuivi dans ſon hiſtoire latine l'uſage le plus reçû des ſçavans de ſon tems; mais il a pourtant remarqué dans le chapitre quatriéme que la Cantabrie avoit eu des limites plus reſſerrées, & qui d'abord n'arrivoient pas juſques aux monts Pyrenées; mais qui depuis avoient été portées plus loin, comme il paroît par la ville de *Cantabriga*, qui eſt ſituée près de *Logrogno & Viana*, & par le fleuve *Cantaber*, que l'on croit être *l'Ega*, qui ſe jette dans *l'Ebre* au deſſous de Logrogno.

An. 131 & suiv. après le déluge.

peut-être même celle dont l'on se servoit autrefois dans toute l'Espagne, avant que les Romains y eussent penetré. Ces peuples sont grossiers, rustiques & un peu feroces, néanmoins quand ils sont établis ailleurs, ils ne laissent pas de se polir, à peu près comme les fruits sauvages deviennent meilleurs & plus agréables au goût, quand on les a transplantés.

Cette nation habite des montagnes inaccessibles; ainsi jamais elle n'a été entierement subjuguée, ou bien elle n'a pas tardé long tems à secouer le joug. Il est donc vraisemblable qu'avec son ancienne liberté, elle a aussi conservé l'ancienne langue du pays. Il y a des sçavans d'un sentiment contraire qui veulent que la langue des Basques ait toûjours été differente de celle que l'on parloit dans le reste de l'Espagne: car ils ont remarqué après d'anciens auteurs que les mots basques, particulierement les noms des villes & des peuples, sont plus rudes & plus grossiers que les autres mots purement espagnols, & qui n'ont nul rapport avec le latin. Strabon sur tout assure que les Espagnols avoient des langues differentes, & diverses sortes de caracteres; ce qui paroît par certains mots, comme *briga*, *cetra*, *falarica*, *gurdus*, *cuseulia*, *lancea*, *buteo*, *capio*, *necy*, & par quantité d'autres semblables: or les plus anciens auteurs soutiennent que ces mots sont tirés de la premiere langue des Espagnols, & que quelques-uns même se sont glissés dans le latin: cependant il n'y a pas un mot dans toute la langue basque, qui ait la moindre conformité avec les termes dont je viens de parler, ce qui fait voir que cette langue n'a jamais été celle de toute l'Espagne. Je ne veux pas nier néanmoins que la langue biscayenne ne soit une des anciennes de l'Espagne; je prétens seulement, qu'elle n'a jamais été la langue generale de la nation: mais il est assez inutile de nous arrêter plus long-tems à prouver ou à refuter l'un de ces deux sentimens.

VI. Les mœurs des espagnols.

Les anciens Espagnols étoient grossiers, leurs mœurs, leur genie & leurs manieres avoient quelque chose de feroce, & ils ressembloient presque plus à des bêtes, qu'à des hommes. Ils étoient toutefois si secrets, que les tourmens les plus affreux n'étoient pas capables de leur faire reveler une chose qu'on leur avoit confiée. Ils étoient d'une agilité de corps extraordinaire; du reste remuans, superstitieux, ennemis du sçavoir. Cependant ils ont toûjours eu l'esprit excellent, & ils le faisoient bien voir, quand ils sortoient de leur pays, pour aller

en d'autres provinces : car on peut dire qu'ils ne cedoient à aucune autre nation ni pour la penetration d'esprit, ni pour la memoire, ni même pour la politesse & pour l'éloquence (1) Ils étoient autrefois plus guerriers que politiques. Leur maniere de vie étoit sauvage, ils mangeoient beaucoup ; mais ils se mettoient peu en peine de viandes delicates : inexorables envers les criminels, ils étoient affables & humains envers les étrangers. Dans la suite des tems, ils changerent de mœurs ; le nombre de leurs vices & de leurs bonnes qualités augmenta, ils s'appliquerent aux sçiences qu'on voit fleurir en Espagne, autant qu'en aucun autre lieu du monde : nulle nation ne recompensa plus liberalement, & plus surement la vertu ; le chemin fut ouvert à la gloire. S'ils negligent un peu les belles lettres, c'est sans préjudice des autres sciences.

An 131 & suiv. après le déluge.

Ils sont grands observateurs de la justice, & les magistrats soutenus par les loix, & appuiés de l'autorité du prince, sçavent maintenir les grands dans l'ordre, & tenir la balance égale entre le peuple & la noblesse. Par ce soin & par la vigilance des magistrats, l'on n'entend point parler en Espagne de vols, de meurtres, de brigandages, & l'on ne pardonne à quiconque ose violer les loix, ou faire insulte à la moindre personne ; mais ce qui donne un lustre encore plus éclatant à la nation espagnole, c'est son zéle pour la religion catholique, & sa fermeté à en conserver la pureté : politiques dans le cabinet, & braves dans l'action, les Espagnols, après avoir chassé les Maures, & conservé la tranquillité dans leur propre pays, ont avec un courage invincible porté leurs armes jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'univers.

Ils sont infatigables, (2) & la nature semble leur avoir donné un corps capable de souffrir la faim, la soif, & les plus

(1) *Eloquence :* on en peut juger par les deux Seneques l'orateur & le philosophe, & par Quintilien tous orateurs celebres & tous espagnols : il est aussi sorti de l'Espagne d'autres sçavans dans tous les genres, & plusieurs poëtes excellens, & des plus estimés de l'antiquité, tels que Lucain, Seneque le Tragique, Martial & plusieurs autres, & depuis deux siecles combien l'Espagne n'a-t-elle pas produit de grands orateurs & de poëtes excellens, & sans en citer d'autres, Mariana lui-même n'a-t-il pas été regardé avec justice comme un auteur admirable aussi éloquent en latin, qu'en espagnol.

(2) Les anciens historiens, qui parlent de la maniere dont on élevoit ces peuples, disent qu'on les accoûtumoit dès leur enfance aux fatigues les plus ordinaires de la vie, comme la faim, la soif, &c. Pour le secret, l'on rapporte divers traits d'histoire, qui marquent assez leur fidelité inviolable à le garder. Notre auteur se plaint que les délices avoient déja amolli les corps & les esprits, & que ces anciennes vertus s'en alloient, si elles n'étoient pas déja entierement perdues.

An 131 & suiv. après le déluge.

penibles travaux : aussi ont-ils surmonté sur mer & sur terre tous les obstacles que la fortune avoit voulu mettre à leurs desseins ; après tout, ils se sont laissés corrompre par les étrangers, & amollir par les plaisirs. L'abondance que la terre & la mer leur procure, le commerce des nations étrangeres, que les richesses extraordinaires de l'Espagne y attirent de tous les endroits de la terre, n'a servi qu'à leur amener ce qui étoit capable d'affoiblir, d'étouffer, & même d'éteindre leur ancienne vertu. L'exemple de la cour a entraîné le peuple, qui se plonge ordinairement dans les plus affreux desordres, qui encherit en matiere de libertinage sur la noblesse, & qui ne sçait ce que c'est que de donner des bornes à ses passions, si l'exemple des grands, & l'autorité des magistrats ne le retiennent : de là vient que les Espagnols ne gardent plus à present de mesures ni dans leur dépense, ni dans la delicatesse de leur table, ni dans la magnificence de leurs habits. Il semble même qu'ils aient pris plaisir à réunir dans leurs personnes tous les vices, & tout ce que chaque nation a de mauvais en particulier : ce qui fait apprehender aux personnes sages, que toutes sortes de malheurs ne viennent bien-tôt accabler cette nation ; d'autant plus qu'elle se rend odieuse aux autres, par l'orgueil & l'inflexibilité de ceux qui gouvernent ; vices inseparables des grands empires.

VII. Des rois fabuleux de l'Espagne.

Il est constant que Tubal (1) est venu en Espagne, comme nous l'avons dit au commencement ; mais je ne prétens pas assurer en quels lieux il aborda, & quel fut l'endroit où il s'établit. Je crois même qu'il y auroit de la temerité à le vouloir deviner. Toutefois quelques-uns croient que ce fut dans le Portugal, & ils fondent leur conjecture sur la ville de Setubal. D'autres prétendent que c'est dans cette partie de la Gascogne, que nous appellons aujourd'hui Navarre, & ils s'appuient sur la ville de Tafalla, & Tudela, qu'ils assurent être des colonies

(1) *Il est constant*, dit ici notre auteur, (EN LATIN, *in confesso est.*) *Que Tubal est venu en Espagne*, & qu'il est le premier homme qui y soit venu ; cela passoit pour vrai en Espagne, lorsque l'auteur écrivoit ; mais hors de l'Espagne, & même en Espagne, depuis les premieres éditions de son ouvrage, on a reconnu que ce fait ne pouvoit pas être cité comme une verité constante, la chose étant fort douteuse : plusieurs auteurs ont attaqué là-dessus notre historien, & l'accusent encore tous les jours. Cependant comme il sçavoit très-bien qu'un fait si remarquable, quand on l'avance, doit être appuié de raisons & d'autorités convaincantes, si l'on en a, & qu'il n'a jamais apporté ni l'une ni l'autre pour établir ce sentiment : on peut avec beaucoup de raison douter qu'il eût ajoûté toute créance à ce fait.

de Tubal. Ils veulent même que toute l'Espagne ait été autrefois appellée *Setubalie*, du nom de son premier roi; mais ce ne sont là que de foibles conjectures fondées sur la ressemblance des noms, aussi sont-elles rejettées de tous les sçavans, comme autant de mensonges qui n'ont pas l'ombre de vraisemblance. Quelle idée en effet de vouloir tirer du latin des noms qui étoient en usage plusieurs siecles avant la naissance de la langue latine; & de défigurer ainsi toute l'antiquité par de nouvelles inventions? C'est néanmoins ce que font ceux qui prétendent que *Setubal* vient de *cætus Tubalis*, c'est-à-dire, la colonie de Tubal.

An 131 & suiv. après le déluge.

Il y a des auteurs qui veulent que Tarragone & Sagunte sont des colonies de Tubal: je ne prétens ni l'assurer, ni le contredire: l'une & l'autre opinion a ses difficultés, & il n'est pas aisé d'en decider; car comme il arrive assez ordinairement à ceux qui nous donnent des relations des pays inconnus & reculés, de nous dire que des montagnes sont inaccessibles, que ce ne sont que marais d'une étendue immense, que les chaleurs y sont excessives, ou le froid extrême; que l'on y voit des poissons, des animaux, des oiseaux d'une figure bizarre, que les mœurs des peuples sont tout à fait differentes des nôtres, & que leurs visages ne sont propres qu'à divertir ceux qui voiagent dans ces pays, ou ceux qui en lisent la description dans les livres: ces faiseurs de relations peuvent avancer tous ces contes impunément, sans risquer leur reputation, n'y aiant personne qui puisse les contredire. La même chose arrive assez souvent à la plûpart de nos historiens; car lorsque l'histoire ne leur fournit rien, & que l'obscure antiquité leur ôte la connoissance des choses qui se sont passées, pour donner du relief à la nation, dont ils ont entrepris d'écrire l'histoire, & plus d'agrément à leur ouvrage, ils prennent plaisir à inventer une infinité de fables, afin que leur histoire se trouve sans interruption toûjours remplie de grands évenemens. Il est vrai que de tout tems il a été permis aux historiens (2) de rendre ve-

(2) Ce n'est pas pour lui-même que l'auteur prend cette permission, ce n'est qu'à ceux qu'il ne peut reduire à se contenter de la verité, qu'il donne cette liberté, & l'on doit prendre son sens en cette sorte, *qu'il ne faut point forger des fables extravagantes, imaginer des personnages dont les noms soient absolument inconnus dans l'histoire, ni former des avantures évidemment impossibles, ou improbables, qui n'attirent à leurs auteurs que le mépris & l'indignation des gens sensés; en user ainsi, ce sera du moins garder quelques apparences de respect pour la verité.* Je crois que l'on doit expliquer ainsi la licence que Mariana paroît donner en cet endroit.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

nerable, & en quelque maniere ſacrée l'origine des peuples, & pour leur donner plus de luſtre, de mêler la vraiſemblance avec la verité; mais il faut qu'ils ne donnent pas aux villes des fondateurs qu'elles n'eurent jamais; qu'ils n'inventent point des princes & des rois, dont l'on n'a jamais entendu parler; qu'ils n'entreprennent pas d'en faire les genealogies, ſans en apporter aucune preuve; qu'ils ne forgent point des noms & des guerres, qui n'ont de realité que dans leur imagination; enfin qu'ils ne preſentent pas comme des choſes veritables cent ridicules traditions, & mille fables répandues parmi le peuple. Rien ne choque plus la ſincerité de l'hiſtoire, que de débiter ainſi des faits inventés à plaiſir. Mauvais exemple que je ne ſuivrai pas, quand même j'aurois lieu d'eſperer qu'on me le pardonneroit.

Je ne m'appuierai pas non plus ſur l'autorité du Beroſe recent, qui a trompé tant de faux ſçavans; ſous le nom d'un ancien auteur, dont les ouvrages ne ſubſiſtent plus; le faux Beroſe connoiſſant la foibleſſe de ſon genie, & aiant lieu de s'en défier, a voulu conſacrer en quelque ſorte ſes imaginations, & leur donner du poids, en les faiſant paroître ſous un beau nom, ſemblables à ces marchands de mauvaiſe foi, qui pour débiter plus aiſément leurs mauvaiſes marchandiſes, prennent les marques des marchands les plus eſtimés; on les démaſque bien-tôt, parce qu'ils n'ont pas l'adreſſe de cacher leur fourberie : ainſi cet impoſteur n'a pas eu aſſez d'habileté pour ſe bien déguiſer; car il ne parle pas conſequemment, & les choſes qu'il raconte, ont ſi peu de rapport les unes aux autres, ſont ſi peu liées & ſi mal unies, qu'il eſt aiſé de remarquer que ce n'eſt qu'un tiſſu de fauſſetés & de menſonges, pour peu que l'on ait de teinture des anciens auteurs, & que l'on ſçache ſe ſervir des lumieres qu'ils nous donnent : car quelque foibles que ſoient ces lumieres, elles ne laiſſent pas cependant de nous découvrir l'impoſture.

Quoi de plus fabuleux que l'idée du nouveau Beroſe ſur Noé (3) ſous prétexte que Pline, Strabon & Ptolomée ont

(3) C'eſt, ſelon notre auteur, l'exemple le plus ſenſible de ce que peut faire un homme qui n'a pas aſſez de ſens ni d'érudition, pour impoſer, comme il le voudroit au public. Le livre de Beroſe plein de ces nouvelles fables, & de ces grandes imaginations, porte encore un faux nom, parce que l'auteur n'a point oſé y mettre le ſien, qui auroit ſuffi pour ôter credit à ce qu'il vouloit faire accroire à ceux qui ont la bonté de le lire.

An 131 & suiv. après le déluge.

parlé de Noela dans la Galice, & de Noega dans les Asturies. Il assure que ce Patriarche, après avoir long tems erré dans le monde, arriva enfin en Espagne, & y bâtit ces deux villes. Ce qu'il nous dit, que la riviere d'Ebre, & ensuite toute l'Espagne a été appellée Iberie du nom d'Iber (4) fils de Tubal, n'est pas moins fabuleux : il est bien plus vraisemblable que les Iberiens qui habitoient autrefois sur les rives du Pont Euxin, & dans les montagnes du Caucase, entre la Colchide & les deux Armenies, s'étant venus répandre en grand nombre dans l'Espagne, y bâtirent Ibera, au dessus de Tortose; & qu'ils donnerent leur nom à la riviere qui passe auprès, & ensuite à toute la province. Quelques-uns prétendent que la riviere d'Arga, ou d'Arragon, qui est en Espagne, est appellée ainsi d'une autre riviere de même nom, qui est dans l'ancienne Iberie. Le nom de Celtiberie, qu'a porté autrefois l'Espagne, vient aussi des Iberiens & des Celtes, en joignant les deux mots ensemble : car les Celtes, qui sont des peuples de la Gaule, aiant passé les Pyrenées, & s'étant jettés dans l'Espagne, s'y unirent avec les Iberiens, qu'ils venoient de subjuguer : & le sang de ces deux nations s'étant mêlé par les alliances, & les mariages qu'elles contracterent l'une avec l'autre, elles joignirent ensemble les deux noms, & s'appellerent Celtiberiens. Ce sont ces peuples qu'Appien place dans l'Espagne citerieure.

Je regarde encore comme une fable ce que disent certains

(4) Cet endroit est presque tout entier une raillerie de notre auteur sur les differentes fables des historiens espagnols, & sur la chronologie dont ils se servent pour faire descendre une liste imaginaire de rois depuis Tubal, en disant qu'Iberus fils de Tubal donna son nom *à toute l'Iberie;* Idubeda fils & successeur du roi Iberus, donna son nom au mont *Idubeda;* Brigus fils d'Idubeda fonda plusieurs villes, & envoia en plusieurs endroits des colonies, dont les noms se terminoient en *Briga* ou *Brigia*, &c. *Mirobriga*, &c. *Brigia* en Asie, qui par la succession des tems, & par corruption se nomma *Phrygia*, ils ajoûtent que Tagus fils de Brigus transporta son nom à la riviere du Tage, Bœtus successeur de Tagus donna son nom au *Bœtis*, à present le *Guadalquivir*, & à la Bœtique. La chose sans doute étoit alors à la mode, & rien de plus aisé que la methode de ces messieurs, qui, lorsqu'ils sont embarrassés sur l'étimologie d'un fleuve, d'une montagne, d'une ville ou d'une province d'Espagne, avoient bien-tôt imaginé quelque roi qui lui imposât son nom; & de ces rois imaginaires, arrangés comme il leur plaisoit, ils en faisoient une genealogie, comme si c'eût été là resoudre la difficulté, & non pas la transporter. Car s'il est necessaire de donner une étimologie, quand il s'agit d'une montagne, pourquoi n'en faudra-t-il pas donner une quand il s'agira du nom d'un roi ? Notre auteur & d'autres, comme Bochart, ont proposé d'autres étimologies; mais pas une n'a entierement satisfait les sçavans. Le plus sûr est, je crois, de reconnoître qu'il nous manque bien des connoissances necessaires, pour déterminer l'origine des noms.

An 131 & suiv. après le déluge.

auteurs, que les montagnes d'Idubeda, ou *d'ella Strella*, dont nous avons fait la description ci-dessus, ont pris leur ancien nom d'Idubeda roi d'Espagne, après la mort de son pere Iber. Ils ajoûtent avec aussi peu de vraisemblance, que Brigus fils de cet Idubeda, voiant que ses sujets s'étoient extraordinairement multipliés, & que leurs troupes & leurs forces s'étoient augmentées à proportion, en avoit envoié differentes colonies dans plusieurs parties de la terre; qu'il y en eut qui s'établirent en cette partie de l'Asie, qu'ils appellerent de leur nom *Brigia*, & dans la suite *Phrigia*, où étoit autrefois la fameuse ville de Troye. Ils prétendent encore que deux capitaines de ce Brigus amenerent de nouvelles colonies, que l'un qui s'appelloit Lato, fonda la ville de *Latobriga*, aujourd'hui *Lausanne*, & que l'autre, que l'on nommoit Varo, bâtit dans les Alpes l'ancienne ville de *Varobriga*, afin de consacrer tous deux leurs noms à la posterité, & de faire par ce moien leur cour à leur souverain. Ce mensonge a quelque chose de specieux, & il est fondé apparemment sur ce que Pline rapporte que les Briges passerent de l'Europe en Asie, & qu'on les appella depuis Phrygiens, & peut-être encore de ce qu'en Espagne il y a plusieurs villes qui portent le nom de *Briga*, comme *Segorve*, que l'on appelle *Segobriga*, *ciudad Rodrigo Mirobriga*, & *Fontarabie Flaviobriga*. C'est sur cela qu'ils ont crû qu'il y avoit eu en Espagne quelque roi nommé *Briga* ou *Brigus*, que ce roi avoit donné son nom aux phrygiens, qui avoient bâti Troye en Asie, & aux villes qu'il avoit bâties en Espagne; mais il n'étoit pas necessaire pour cela de soutenir que les Briges étoient passés d'Espagne en Asie: car Conon dans la bibliotheque de Photius rapporte que Midas fut roi des Briges, & que ces peuples demeuroient aux environs du mont Brimîus, qu'ils passerent dans l'Asie, & qu'on les appella Phrygiens. Pour moi je trouve beaucoup plus d'apparence à croire que *Briga* étoit un ancien mot espagnol, qui signifioit une ville, ou plûtôt ce que je crois encore plus veritable, c'est que les Allemans, nation extrêmement feconde, vinrent autrefois établir des colonies en Espagne, qu'ils appellerent les villes qu'ils venoient de conquerir *Briga*, vraisemblablement du nom de *bourg*, qui veut dire une ville en leur langue, en changeant seulement quelques lettres, ce qui est très-aisé. Que s'il y a quelque autre origine de ce nom qui soit ignorée, au moins que l'on ne se mêle pas de deviner,

ner, & de ſemer des fables dans l'hiſtoire.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

Ces mêmes auteurs rapportent que Tagus regna après Brigus, de maniere qu'à les en croire, il n'y aura rien de conſiderable en Eſpagne, qu'ils ne trouvent un roi du même nom, afin de pouvoir rendre exactement raiſon de l'origine de chaque montagne, de chaque riviere, & de chaque ville; comme ſi c'étoit une neceſſité que les montagnes, les rivieres & les villes, duſſent leur nom à quelque ſouverain. Il eſt bien plus croiable que le Tage n'a été appellé ainſi, qu'à cauſe de Carthage, ou plûtôt de Carthagene, parce que cette riviere prend ſa ſource dans la province que l'on nommoit autrefois Carthaginoiſe, & c'eſt le ſentiment de ſaint Iſidore dans le treiziéme livre de ſes étimologies.

C'eſt à peu près ſur le même fondement qu'ils font Bœtus ſucceſſeur de Tagus, & qu'ils aſſurent que ce prince donna ſon nom à la province Bœtique, qui comprenoit anciennement les Turdetains, les Turdules & les Baſtules. Les poëtes ont rendu cette province fameuſe dans leurs vers pour ſa fertilité, ſa beauté & ſes richeſſes, tellement qu'au rapport de Strabon, c'étoit là où ils plaçoient les champs Elyſiens, & le ſéjour des bienheureux. Strabon dit auſſi que de ſon tems les loix de ces peuples étoient écrites en vers, qu'à leur compte, il y avoit ſix mille ans qu'elles étoient faites; mais apparemment que leur année étoit plus courte que l'année Romaine, & qu'elle n'avoit qu'un mois. Pluſieurs autres écrivains bien plus reſpectables par la profondeur de leur érudition, & la juſteſſe de leur diſcernement, ne ſont pas du ſentiment de Strabon. Selon ces habiles hiſtoriens, la province Bœtique n'a eu ce nom qu'à cauſe de la riviere qui la traverſe, que les habitans appelloient *Cirito*, & les étrangers *Bœtis*: peut-être même que le nom de cette riviere vient du mot hebreu, & qu'on l'a appellée *Bœtis*, parce que la bonté du pays fait qu'elle eſt bordée de tous côtés à droit & à gauche de maiſons, de villes, & de villages: car Bethis ou Beth en hebreu veut dire une maiſon.

Mais je n'ai que trop parlé de ces rois fabuleux que l'on fait regner en Eſpagne; & dont on ne trouvera pas même le nom, ni le moindre veſtige dans aucun auteur exact & judicieux. Après tout, ſi je ſuis perſuadé qu'il eſt indigne d'un hiſtorien de faire dans un ouvrage ſerieux, un ramas de fables ridicules, & de chercher à plaire à ſes lecteurs par des contes faits

An 131 & suiv. après le déluge.

à plaisir; aussi dois-je regarder comme une extrême temerité, & une mauvaise critique de vouloir rejetter & condamner ce que des historiens sçavans n'ont pas fait difficulté d'avancer.

VII. Des Geryons.

Sans nous arrêter donc à tous les contes du faux Berose, (1) & des autres auteurs du même caractere, j'ose dire certainement que Geryon est le premier roi d'Espagne, dont les auteurs grecs & latins aient parlé; nous pouvons même assurer que ce prince y étoit venu d'ailleurs : car le nom de Geryon en langue Caldéenne veut dire étranger. Or Geryon étant abordé en Espagne, fut charmé de la fertilité de ces provinces. Comme ces peuples ne connoissoient ni le prix, ni l'usage de l'Or, & qu'ils le laissoient répandu dans les campagnes, sans se mettre en peine de le ramasser, & de le purifier, ce prince n'eut pas de peine à amasser des tresors immenses, ce qui le fit nommer par les grecs Chryseus. Il ne fut pas moins riche en bétail, & il entretenoit des troupeaux nombreux, à cause de la bonté des pâturages. Il fut le premier qui rassembla ces peuples encore sauvages, qui semblables à des bêtes demeuroient dans les campagnes, & dans les bois, sans avoir de demeure fixe. Ils n'avoient ni villes ni villages; leur passion & leur caprice étoient leur unique loi; ils ne reconnoissoient ni roi ni chef; chacun étoit son maître, sans vouloir dépendre de personne. Ce fut donc Geryon qui entreprit de soûmettre ces peuples, de sujuguer ces provinces, & de s'en faire roi. Il bâtit du côté de

(1) *Faux Berose.* Un auteur qui a prétendu instruire le public de l'état present de l'Espagne, a crû devoir s'expliquer sur Geryon de cette sorte, en disant: *Ce heros fabuleux que les poëtes ont tant vanté dans leurs vers, & que Mariana & Florion d'Ocampo ont introduit dans leurs histoires .... par une foiblesse qui approche fort de l'ignorance....* On voit par là combien cet auteur se croit, ou veut qu'on le croie éloigné de toute foiblesse d'esprit; nous ne laisserons pas avec sa permission de remarquer que c'est aussi une foiblesse de rejetter ce que d'anciens historiens ont dit, parce que les poëtes se sont avisés de bâtir des fables sur leurs écrits & sur le témoignage réel des veritables histoires. Que Geryon ait eu trois corps reunis en un, qu'il ait été, comme les poëtes latins l'ont dit, *tricopors*, c'est une fable; mais que le premier Geryon roi d'Espagne ait eu trois fils Geryons ses successeurs, qui s'accordoient si parfaitement, qu'ils sembloient n'avoir qu'un corps & une ame, comme ils n'avoient qu'un sentiment; c'est dequoi l'histoire nous assure: que Geryon ait été vaincu & mis à mort par Hercule le Thebain fils d'Alcmene, c'est une fable; mais que les trois Geryons aient été vaincus & tués dans un combat singulier par Hercule l'Egyptien ou l'Africain, autrement appellé *Orus*, fils d'Osiris: c'est ce que d'anciens historiens, gens sensés ont laissés par écrit, l'aiant trouvé dans des histoires plus anciennes, qu'ils ont jugés dignes de foi. Notre nouveau critique voudroit traiter Godefroi de Bouillon de heros fabuleux, sous prétexte qu'un *poëte italien*, & un *poëte espagnol, l'ont tant vanté dans leurs vers.*

Cadiz une forteresse nommées Gerunda, afin de pouvoir par ce moien conserver & affermir l'empire qu'il avoit usurpé. On croit aussi qu'il bâtit une autre ville du même nom au pied des Pyrenées dans la Catalogne, au moins la ressemblance des noms paroît assez favoriser cette opinion. Geryon songea particulierement à se rendre maître de toute la côte maritime de l'Espagne, par où il esperoit tirer du secours, en cas de besoin, pour maintenir la sureté & la tranquillité de ses états.

An 131 & suiv. après le déluge.

Mais Osiris, que Diodore de Sicile met pour le premier roi d'Egypte, & qui n'est autre que Bacchus ou Dionysius; Osiris, dis-je, déconcerta un peu par son arrivée imprévûe en Espagne les desseins & les entreprises de Geryon. Ce Bacchus n'étoit pas le fils de Jupiter & de Semelé, élevé dans la ville de Mero; ce qui a donné lieu aux poëtes de feindre qu'après l'embrasement de Semelé, Jupiter tira le petit Bacchus du sein de sa mere, & le porta le reste des neuf mois dans sa cuisse: car *meros* en grec signfie une *cuisse*. Mais c'est le Bacchus d'Egypte qui vint troubler la paix dont l'Espagne jouissoit. Osiris aiant donc entrepris de parcourir le monde, remplit l'Europe & l'Asie de l'éclat de ses victoires, & subjugua presque toute la terre depuis l'Ethyopie, jusqu'aux Indes. Il fut le premier qui dans tous les lieux où il passoit, apprit aux hommes l'art de semer du bled, de cultiver la vigne, & l'usage du vin: cet avantage parut si considerable aux hommes, que pour le reconnoître, ils mirent au rang des Dieux celui qui le leur avoit procuré. Ce ne fut ni l'ambition des conquêtes, ni l'esperance des tresors, qui lui firent entreprendre de passer en Espagne: car comme dans toutes les autres conquêtes qu'il avoit faites, il n'avoit point eu en vûe ses interêts particuliers; mais qu'il n'avoit été animé que par la haine qu'il portoit au crime, & par le seul dessein de renverser la tyrannie, & de rétablir l'ancienne liberté; ce fut le même motif qui l'obligea de venir en Espagne, dès qu'il sçut qu'elle étoit asservie sous la puissance de Geryon, qui l'avoit reduite par ses cruautés & par ses violences aux dernieres extrémités. Osiris tenta d'abord les voies de la douceur, pour reprimer la tyrannie: mais voiant qu'il ne gagnoit rien par-là auprès de Geryon, qui avoit de puissantes armées, & de grands tresors pour les entretenir, il se crut obligé d'en venir aux mains.

An 131 & suiv. après le déluge.

Ces deux princes se préparerent au combat, & les deux armées se batirent avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté dans les plaines de Tariffa, proche le détroit de Gibraltar. La victoire fut long tems douteuse ; mais enfin elle se declara pour les Egyptiens, qui défirent entierement les Espagnols. Geryon lui-même fut tué dans le combat, & l'on dit qu'il fut inhumé par l'ordre du vainqueur vers les extrêmités du détroit, dans un lieu où est maintenant la ville de Barbaté, & qu'on lui éleva un magnifique tombeau. Le temple qu'Hercules lui fit bâtir sur les côtes de la Sicile, & le fameux oracle de Geryon, que l'on venoit consulter de tous côtés à Padoue, que les princes même venoient visiter par religion, au rapport de Suetone, font assez voir que ce prince ne laissa pas d'être mis au nombre des Dieux.

Osiris par cette heureuse victoire rétablit la paix dans l'Espagne, & renversa entierement la tyrannie par la mort des tyrans. Il crut cependant que c'étoit une cruauté de punir les enfans pour les crimes de leur pere, & que ce seroit une conduite barbare, qui pourroit être d'un très-mauvais exemple pour la posterité : c'est pourquoi il ne voulut ni chasser de l'Espagne, ni emmener en esclavage, ni même reduire à une condition privée les trois enfans de Geryon, qui étoient encore jeunes, bienfaits, & destinés à succeder au trône de leur pere ; & comme c'est le caractere des grands hommes de ne point abuser de leur victoire, mais d'user de clemence envers les vaincus, il rétablit ces trois princes dans les états de Geryon ; il leur donna des instructions très-salutaires, & il confia le soin de leur éducation à des personnes d'une probité reconnue, & d'une prudence consommée, qui pûssent par la sagesse de leurs conseils soulager ces jeunes princes dans le gouvernement de leur roiaume. Car Osiris crut que la fin malheureuse de leur pere seroit bien plus propre à leur inspirer de l'horreur de la cruauté & d'une domination tyrannique, & de la violence que ses exemples n'auroient pû l'être à leur donner des sentimens contraires.

Osiris retourna donc en Egypte pour gouter en paix le fruit de ses conquêtes & de ses travaux. Les trois freres profiterent mal de l'éducation qu'on leur avoit donnée : car étant venus en âge de gouverner par eux-mêmes, & voiant leur thrône affermi, leur puissance & leurs richesses augmentées, ils ou-

blierent bien-tôt les faveurs qu'ils avoient reçues du roi d'Egypte : ils ne se souvinrent que de l'injure, qui demeure ordinairement plus long-tems, & plus profondément gravée dans la memoire & dans le cœur, que le souvenir des bienfaits. Ils entrerent dans tous les sentimens de leur pere, ils resolurent de vanger sa mort, & pour appaiser ses manes, de répandre le sang de son ennemi. Pendant qu'ils formoient ce projet, ils en meditoient encore un autre, qui ne leur tenoit pas moins au cœur : c'étoit de rétablir dans l'Espagne leur pouvoir sur le même pied qu'il avoit été du tems de Geryon leur pere, entreprise dont ils desesperoient de venir jamais à bout pendant la vie d'Osiris.

An 131 & suiv. après le déluge.

Ces princes ne voiant pas comment ils pourroient executer facilement leur projet, jugerent que le meilleur moien étoit d'engager dans leur parti Typhon frere d'Osiris. Typhon passoit pour un prince d'une ambition démesurée, & dont l'ardeur de regner étoit si grande, qu'il se croioit tout permis, pourvû qu'il pût monter sur le thrône : car l'ambition foule aux pieds les droits les plus sacrés de la nature. Ils envoierent donc en secret à Typhon des deputés, avec des presens très-considerables. Ces deputés n'eurent pas de peine à lui persuader ce qu'ils voulurent, & à l'engager dans le parti de leurs maîtres : ils lui promirent tous les secours qu'il pouvoit souhaiter, pour s'emparer du thrône de son frere. Ce projet formé, les paroles furent reciproquement données ; & aiant fait ensemble une ligue offensive & défensive, ils lui persuaderent de commencer par faire mourir son frere Osiris, & de se rendre ainsi maître de toute l'Egypte.

Typhon prit ses mesures, & ôta secretement la vie à son frere. La reine Isis fit chercher avec un soin extrême le corps du roi son époux, & elle lui fit faire un magnifique mausolée à Abato, qui est une isle située dans un lac proche de Memphis : & c'est depuis ce tems-là qu'on a appellé ce lac *Styx*, c'est-à-dire, *tristesse*. Un crime si noir ne put demeurer caché long-tems, étant impossible que le secret se gardât dans la confusion generale, où se trouva toute l'Egypte, par la mort d'Osiris, qui étoit adoré de ses peuples. Orus fils d'Osiris, qui portoit alors ses conquêtes dans la Scythie, revint incontinent en Egypte, & vangea la mort du roi son pere, par celle du parricide Typhon. Mais Orus aiant sçû que les Geryons étoient

An 131 & suiv. après le déluge.

les premiers auteurs de cette monstrueuse perfidie, jaloux en quelque maniere de la gloire que son pere Osiris avoit acquise, & animé du desir de la vengeance, forma un dessein aussi hardi que l'étoit celui d'Osiris. Il commença donc par s'assurer des nations qu'il avoit soumises, il fit alliance avec les autres, il se servit des connoissances rares de la medecine, qu'il avoit eues de sa mere, pour se faire mettre au rang des dieux, par des peuples credules, charmés de toutes ses grandes qualitées, étonnés de ses victoires, & irrités enfin de la mort funeste d'Osiris, qu'ils regardoient tous comme leur pere. C'est apparemment cette connoissance parfaite qu'Orus avoit de la medecine, qui lui fit donner par quelques-uns le nom d'Apollon, d'autres l'ont appellé Mars, à cause de son habileté dans la guerre, & de sa valeur dans les combats; & tous l'ont nommé Hercules: mais ce n'est pas le fils de Jupiter & d'Alcmene: c'est Hercule le Lybien, qui vainquit & dompta tant de monstres, armé seulement d'une massue, & de la dépouille d'un lion : car dans ce tems-là on ne s'étoit point encore servi d'armes de fer ou d'acier, art funeste, inventé pour la destruction du genre humain.

Orus assembla donc une nombreuse armée, & aïant fait venir du secours de tous côtés, il passa en Espagne, resolu de détruire les Geryons: Il aborda à Cadiz, où les trois freres s'étoient retranchés avec les troupes qu'ils avoient pû ou ramasser dans leurs états, ou obtenir de leurs alliés, & de leurs voisins. Ils avoient fait de grandes provisions de bouche, en cas que la guerre traînât en longueur. Le souvenir de leur perfidie & de leur ingratitude les troubloit, & comme ils n'ignoroient pas que la plûpart de leurs sujets étoient animés contre eux, & que presque tous ne soupiroient qu'après la liberté ravie, ils ne sçavoient quel parti prendre, ni à qui se fier: ils apprehendoient tout de leurs propres troupes, & les étrangeres ne laissoient pas de leur donner de l'ombrage: ils voioient leur perte assurée, si les Egyptiens demeuroient victorieux, leur crime, qu'ils avoient toûjours devant les yeux, leur paroissoit si noir, qu'ils ne croioient pas que l'on pût ni que l'on dût le leur pardonner: ce desespoir rendoit les Geryons plûtôt furieux que hardis, c'est pourquoi ils prirent le parti de se retrancher dans les places les plus fortes, & d'éviter le combat.

Hercules marcha en bataille contre eux, & se trouva bien-tôt en presence des ennemis. Il vouloit promptement terminer cette guerre; mais il ne crut pas que les Geryons, dont l'armée étoit aussi très-puissante, pussent jamais se resoudre à la paix, & à accepter des conditions raisonnables. D'ailleurs il ne croioit pas lui-même qu'il dût y consentir, quand ils s'y determineroient; il jugeoit qu'il étoit de son honneur, & de son devoir de ne mettre bas les armes, qu'après avoir sacrifié aux manes de son pere les Geryons ses meurtriers. Ce roi d'Egypte voiant d'ailleurs quel carnage il y auroit, si les deux armées en venoient aux mains, envoia un heraut aux Geryons, pour leur déclarer que puisqu'ils se fioient tant sur leurs forces naturelles & sur la justice de leur cause; (car ils publioient par tout que c'étoit Osiris qui les avoit attaqués le premier, & dont ils avoient sujet de se plaindre) il vouloit bien leur proposer un moien facile de terminer bien-tôt leurs differens, quoique l'avantage dût être de leur côté; qu'au reste dans l'état où étoit son armée, rien ne l'obligeoit à leur faire cette proposition; & qu'ils voioient bien que le parti ne pouvoit que leur être honorable. Il leur fit, dis-je, proposer par son heraut, que ceux-là essuiassent seuls le danger, qui seuls étoient la cause de la guerre, que l'on épargnât le sang innocent, & que l'on n'exposât pas inutilement à la boucherie un si grand nombre de braves gens. Il ajoûta qu'il ne craignoit point de s'exposer pour la tranquillité du pays, & le salut des deux armées, qu'il défioit lui seul les trois freres au combat, mais à condition qu'il ne se battroit contre eux que separément, & l'un après l'autre; qu'il esperoit sortir victorieux, & sauver par-là au peril de sa propre vie, cette multitude infinie de peuples, qui étoient assemblés pour venger des querelles, ausquelles ils n'avoient point de part, que les soldats des deux armées seroient eux-mêmes spectateurs du combat, qu'il comptoit sur le secours des dieux, dont la providence regle toutes choses, mais particulierement les succès de la guerre.

An 131 & suiv. après le déluge.

Les Geryons accepterent avec joie un défi, dont l'avantage paroissoit être tout entier de leur côté, & ils ne douterent pas de la victoire. Le jour que l'on avoit marqué pour le combat arriva; mais le succès fut bien different de celui qu'avoient esperé les trois freres. Hercule les vainquit, & les tua. On leur dressa un tombeau dans la même isle, & au lieu même où ils avoient

An 131 & ſuiv. après le déluge.

été vaincus. Depuis ce tems-là l'iſle fut, dit-on, appellée Erythrée. Ce ne fut pas ſeulement l'iſle de Cadiz qui porta ce nom ; mais on le donna encore à une autre iſle proche de Cadiz, & à toute cette côte de l'Eſpagne, parce qu'après la paix, les peuples de la mer rouge, qui avoient ſuivi Hercules, demeurerent de ſon conſentement dans ces lieux, & s'y établirent.

Les poëtes ont feint qu'Hercules après cette heureuſe expedition jetta des deux côtés de la mer des maſſes énormes de pierres, pour être les monumens éternels de ſa victoire ; qu'en effet de ces monceaux de pierres, il forma deux montagnes, que l'on appelle maintenant les montagnes de Calpé ou de Gibraltar en Eſpagne, & d'Abyla, ou de Ceuta en Afrique, & que l'on appelloit autrefois les colonnes d'Hercule. Ce heros avant de paſſer en Italie, & après avoir reglé toutes choſes dans l'Eſpagne, y établit en qualité de gouverneur Hiſpalus l'un de ſes principaux capitaines, qui s'étoit ſignalé par ſa fidelité & ſa prudence pendant la paix, & par ſa valeur & ſon intrepidité dans la guerre.

IX. Du roi Hiſpalus, & de la mort d'Hercule.

C'eſt une tradition conſtante qu'Hiſpalus gouverna l'Eſpagne après la mort des Geryons : Juſtin aſſure que c'eſt de lui que l'Eſpagne tire ſon nom, en y changeant une ſeule lettre. D'autres ajoûtent qu'il a bâti Seville, (1) que l'on appelle en latin *Hiſpalis*. Il n'y a point de ville en Eſpagne plus conſiderable vû ſa grandeur, ſes richeſſes, l'abondance de toutes choſes, que le voiſinage de la mer & le Guadalquivir y apporte, le nombre de ſes habitans & des étrangers, que le commerce y attire de tous côtés. Ainſi ce ſeroit Seville ou *Hiſpalis*, qui dans la ſuite des tems auroit donné ſon nom à toute l'Eſpagne. Iſidore néanmoins croit qu'elle n'a été bâtie que par Jules Ceſar, dans le tems qu'il gouvernoit les Eſpagnes, & qu'il la nomma *Julia Romula*, *Julia* de ſon nom, & *Romula* de celui de la ville de Rome : qu'on l'appella depuis *Hiſpalis*, à cauſe qu'étant ſituée dans un lieu marécageux, on fut obligé de la bâtir ſur pilotis : *palis* ou *palos* en eſpagnol, eſt la même choſe que *palus* en latin, & *pieu*, ou *pilotis* en françois. Peut-être que ce

(1) On voit que Mariana ne compte gueres ſur ce qu'il ramaſſe dans cet article ; ſi ce n'eſt ſur la fondation de Seville, qu'il dit être plus ancienne que le tems de Jules Ceſar. On peut voir auſſi le reſpect qu'il conſerve pour les anciens hiſtoriens, quoiqu'il ne croie pas devoir les ſuivre en tout ſans examen.

fut

fut en ce tems-là qu'elle fut rétablie, embellie, ornée de beaux édifices par le grand Cesar, & qu'elle eut le privilege de colonie romaine; car Pline l'appelle colonie Romuléenne: mais c'est vouloir deviner. Pour parler donc plus sincerement, nous n'avons aucunes preuves certaines, ni aucuns bons auteurs pour garans du tems que Seville a été bâtie.

An 131 & suiv. après le déluge.

Plutarque rapporte que Dionisius ou Bacchus fils de Sémélé vint en Espagne, qu'il la conquit entierement, qu'il y laissa un de ses generaux nommé *Pan*, pour la gouverner; & que c'est du nom de ce capitaine qu'elle fut premierement appellée *Pania*, & dans la suite *Spania*, en y ajoûtant une lettre: mais sur cela nous laissons la liberté à chacun d'en juger comme il lui plaîra.

Nous n'ajoûtons aussi nulle foi à certains auteurs, qui racontent sans nul fondement, qu'*Hispalus* laissa un fils nommé *Hispanus*, qui lui succeda dans le gouvernement du roiaume. Nous croions seulement que c'est le même prince que les historiens ont appellé de ces deux différens noms; car l'on peut aisément attribuer le nom d'*Hispania* à l'un ou à l'autre; & en effet ceux qui parlent de l'un de ces princes, ne font nulle mention de l'autre. Il n'y a que le seul Berose (2) qui parle des deux, mais nous avons déja réjetté les fables mal tissues de cet imposteur.

L'on ne sçait rien des actions de ce prince, soit par l'éloignement des tems où il a vêcu, soit faute d'historiens qui en aient conservé la memoire à la posterité. Néanmoins nos écrivains, qui veulent à quelque prix que ce soit, trouver de quoi remplir leurs annales, vont chercher, je ne sçai où, des faits que l'histoire ne leur fournit pas; & au défaut du vrai, ils inventent des choses qui ne sont pas même vrai-semblables; croiant donner par ce faux merveilleux un relief à leurs écrits & à notre nation; comme si elle avoit besoin d'emprunter de la fable une gloire qu'elle a meritée par tant d'actions éclatantes & veritables, qui la distinguent de toutes les autres nations du monde. Il n'y a pas un seul roi en Espagne auquel ces écrivains fabuleux ne prêtent quelque action heroïque, ou qu'ils ne fassent auteur de quelque superbe édifice, pour illustrer leur nom & éterniser leur memoire; & cela sans autre fondement que le caprice de leur imagination: c'est sur le même fondement qu'ils ont écrit qu'Hispalus avoit bâti Segovie, & dans cette ville un aqueduc d'une beauté & d'une hauteur merveilleuse.

An 531 & suiv. après le déluge.

Pour ce qui regarde l'aqueduc, il est sûr que cet ouvrage est posterieur de plusieurs siecles à ce roi, & qu'il n'a été entrepris que par l'ordre de l'empereur Trajan. Ils racontent encore avec aussi peu de raison, que le même Hispalus bâtit une tour dans le port, que l'on appelle aujourd'hui *la Corogne*, & qu'il plaça un miroir (3) sur le haut de la tour, du côté qui regardoit la mer, afin que l'on pût par ce moien voir de loin les vaisseaux qui arriveroient, & qui en s'approchant de la côte se peindroient dans le miroir. Je ne comprens pas comment des auteurs ont pû donner dans des chimeres semblables : car un conte aussi ridicule que celui-là ne peut venir que d'une ignorance honteuse de la langue Latine ; car apparemment ils auront pris le mot Latin *specula*, qui signifie une tour élevée afin de voir & de découvrir de loin, pour *speculum*, qui veut dire un miroir. Il est sûr que ce furent les Brigantins ou les habitans de la Corogne, qui firenr bâtir cette tour par Serius Lupus architecte Portugais, en l'honneur de l'empereur Auguste ; & l'on voit encore à present le nom de cet architecte sur de grosses pierres, qui sont tout proche ; car il y avoit une loi qui défendoit que l'on mît son nom dans les édifices publics, & on la trouve dans les pandectes parmi les loix Romaines : aussi, dit-on, qu'autrefois dans Athenes ce fut un crime capital à Phidias, d'avoir mis son portrait, & celui de Pericles, quoique d'une maniere déguisée, sur le bouclier de Pallas.

Après la mort d'Hispalus, dont l'on ne sçait pas le tems, Hercule apprehendant qu'il n'y eût quelque mouvement en Espagne, s'y rendit incontinent, & laissa dans l'Italie, où il avoit toûjours demeuré, Atlas, dont il connoissoit parfaitement le courage & la prudence. Hercule pacifia & regla toutes choses, il bâtit quelques nouvelles villes, entre lesquelles quelques-uns mettent *Julia Libyca*, & *Urgel* au pied des Pyrenées, *Barcelone* & *Tarrazone*, d'autres disent *Tarragone*, dans l'Espagne citerieure ; car l'on tient qu'Hercule envoia des colonies dans ces deux dernieres villes. Ce prince tout couvert de gloire, après de si glorieuses conquêtes, mourut dans une

(2) Il confirme ici ce qu'il a déja dit des fables mal forgées de cet auteur. Il paroît encore combien il étoit dégouté des fables, par la refutation qu'il fait en peu de mots, de ce qu'on avoit communément debité jusqu'à lui sur l'Aqueduc de Segovie, bâti par Hispalus, & sur le miraculeux miroir posé par lui à la Corogne.

extrême vieillesse. Il fut mis au nombre des dieux, du consentement general des Espagnols, dont il étoit extraordinairement aimé; on lui bâtit un temple, & on lui decerna des honneurs divins: les étrangers même accoururent en foule de toutes parts, pour honorer ce heros, & lui offrir des sacrifices. Ce concours universel rendit ce lieu-là celebre, & enrichit les Prêtres qui desservoient le temple. An 131 & suiv. après le déluge.

Les auteurs sont partagés sur l'endroit de l'Espagne, où Hercule fut inhumé, & où son temple étoit bâti. Dans une antiquité si reculée, il est plus aisé de deviner par conjecture, que d'apporter de bonnes raisons pour déterminer un fait de cette nature. Les uns disent que c'est à Barcelonne, où l'on voit encore proche de l'église cathedrale, des restes d'un ouvrage ancien, & des vestiges d'une sepulture magnifique; les autres le mettent à Cadiz; quelques-uns, à qui leur érudition profonde donne plus d'autorité, pensent que c'est à Gibraltar, sur le détroit; car il est sûr que l'on a bâti dans ce lieu un temple à Hercule, & que l'on y a offert très-long-tems des sacrifices en son honneur.

X. Hesperus & Atlas rois d'Espagne.

Hispalus & Hercule étant morts en Espagne sans enfans, Hesperus frere d'Atlas, & comme l'on croit, né en Afrique, prit le gouvernement de l'Espagne. Il avoit été un des generaux d'Hercule, & ce heros avoit nommé dans son testament Hesperus pour son successeur. L'on ne vit jamais une joie si generale dans l'esprit de tous les peuples, que celle qui parut à l'avenement de ce grand capitaine à la couronne. La reputation qu'il s'étoit acquise par ses grandes actions, & la probité exacte dont il faisoit profession, le rendoient extrêmement cher à ses nouveaux sujets. Les auteurs Latins appellent l'Espagne *Hesperie*, du nom de ce prince. Macrobe & Isidore au contraire, pensent que ce nom vient de l'étoile du soir, que l'on nomme en Latin *Vesper*, qui se couche du côté de l'Espagne, & sur laquelle se reglent dans ce pays-là ceux qui vont sur mer.

Ce nouveau regne, dont les commencemens paroissoient si heureux, changea bien-tôt de face. Atlas frere d'Hesperus, & qu'Hercule avoit laissé en Italie, poussé par une ambition démesurée, & par le desir de se rendre maître d'un si beau roiaume, se plaignit du tort qu'on lui avoit fait, en lui préférant son frere. Il ne demeura pas long-tems en Italie, il passa en

An 131 & suiv. après le déluge.

Eſpagne, il y arriva avant que ſon frere eût avis de ſon départ; & ſoutenu par les ſoldats qui le ſuivoient, & qui l'aimoient infiniment pour ſa valeur, & pour ſes grands exploits; il détrôna ſon frere, & s'empara de l'empire. Heſperus abandonné de ſes propres ſujets, fut contraint de s'enfuir en Italie, qu'Atlas avoit abandonnée. Les Hetruriens touchés de l'état malheureux, où ce prince étoit reduit par la ſeule ambition, & la noire perfidie de ſon frere, le reçûrent avec le reſpect dû à la grandeur de ſa naiſſance, & avec toute la compaſſion que meritoit ſon infortune. Il ne fut pas long-tems parmi les Hetruriens, ſans faire briller des vertus, auſquelles ſes malheurs donnoient encore plus de luſtre. De ſorte que ces peuples charmés de ſa probité, de ſa prudence & de ſa moderation, le ſupplierent de vouloir bien ſervir de tuteur à Coryte leur roi, que quelques-uns appellent *Janus* ou *Jupiter*. Heſperus y conſentit, & les Hetruriens furent ravis que ce prince voulût bien former les mœurs & l'eſprit de leur jeune roi, lui inſpirer les ſentimens de la plus exacte vertu, & lui aider à ſoutenir le poids de ſa couronne.

Les Hetruriens ne furent pas trompés dans leur eſperance; ils connurent bien-tôt qu'ils ne pouvoient confier en de meilleures mains l'éducation du jeune prince. Ce fut apparemment pour donner à Heſperus des marques de leur reconnoiſſance, qu'ils firent paſſer ſon nom à l'Italie, & qu'ils l'appellerent *Heſperie*, auſſi-bien que l'Eſpagne.

Atlas apprit en Eſpagne cette nouvelle, & il en fut allarmé; le credit & la reputation de ſon frere lui faiſoient tout apprehender: il craignit pour l'Italie, ſi l'autorité d'Heſperus venoit à augmenter: enfin il crut que dans ces commencemens il n'y avoit rien à negliger; qu'il ne falloit pas lui donner le tems de former un parti; que ſon frere appuié des Hetruriens, aidé de leurs troupes, ſe trouveroit en état de ſe rendre maître de l'Italie, & peut-être même encore de l'Eſpagne, où il avoit un grand nombre de partiſans ſecrets & puiſſans. Atlas aſſembla donc ceux qu'il croioit lui être plus fidelles, & plus dévoués; il concerta avec eux les moiens de prévenir le malheur qu'il craignoit. Après avoir fait de nouvelles levées, & s'être mis en état de maintenir, malgré ſon éloignement, l'Eſpagne dans le devoir, il ſe mit ſur mer avec quantité de braves Eſpagnols; ſur tout il engagea la plûpart des grands ſeigneurs à l'accompa-

gner, sous prétexte de leur marquer la confiance qu'il avoit en eux, & l'estime qu'il faisoit de leur valeur; mais en effet afin d'avoir en leurs personnes, comme autant d'ôtages de la nation: car il craignoit qu'en son absence ils ne remuassent, & que peu accoutumés à une domination étrangere, ils ne lui fermassent dans la suite l'entrée d'un roiaume qu'il avoit usurpé. An 131 & suiv. après le déluge.

La navigation ne fut pas favorable. Atlas fut poussé par une violente tempête sur les côtes de Sicile: charmé de la beauté & de la fertilité du pays, il y laissa la plûpart des Espagnols qui l'avoient suivi, resolu de se servir d'eux pour la conquête de cette isle. Enfin arrivé avec le reste de ses troupes en Italie, après une longue & rude navigation, il trouva que son frere Hesperus étoit mort. Corytus ne pouvant resister seul à de si puissantes forces, tout plia sous le joug du victorieux, Atlas ne trouva plus de resistance; & devenu le maître de toute l'Italie, il maria l'une de ses deux filles nommée Electra à Corytus. De ce mariage naquirent Jasius & Dardanus, dont nous parlerons dans la suite. L'on ne sçait pas certainement à qui l'autre fille d'Atlas fut mariée, mais l'on dit qu'elle s'appelloit Romé, & qu'elle regna dans les lieux qu'arrose le Tibre, & que l'on appelloit en ce tems-là *Albula*.

L'On ajoûte que c'est là qu'Atlas fit d'abord camper ses troupes Espagnoles, & que Romé jetta depuis sur le mont Palatin les premiers fondemens (1) de Rome, laquelle n'étant presque rien dans ses commencemens, devint quelques siecles après, la maitresse du monde. Mais il y a de l'apparence que toutes ces fables ont été inventées par Fabius Pictor; & que ce n'est que pour flatter la sote vanité de notre nation, que l'on fait les Espagnols fondateurs de Rome. Quand même on conviendroit qu'elle auroit été bâtie par les troupes qu'Atlas avoit laissées dans l'Italie. Il y a des auteurs qui prétendent que cette Romé, premiere fondatrice de Rome, étoit fille d'Ascagne, & petite fille d'Enée; d'autres plus hardis assurent qu'après la ruine de Troye, Romé fut une des principales Troyennes qui suivirent Enée en Italie; & que les vaisseaux d'Enée

(1) Il regarde cela comme un conte de vieille, & déclare la détermination où il est de ne pas deshonorer son histoire par envie de plaire à certains esprits de sa nation, pour qui tout est bon & croiable. Le reste de l'article marque les mêmes sentimens de zele pour la verité, & l'esprit de critique de l'auteur: mais critique sage & non outrée.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

aiant été brûlés à l'embouchure du Tibre, elle conſeilla à Enée de bâtir cette ville, & de l'appeller Rome. Il eſt vrai que de très-ſçavans hommes aſſurent que Rome étoit bâtie avant la naiſſance de Romulus: & il n'eſt pas hors de vraiſemblance que cette ville ait eu d'abord quelque autre nom, qui ne ſoit pas venu juſqu'à nous, par un ſecret que la religion & certaines ceremonies miſterieuſes ne permettoient pas de découvrir: on ſçait même que Valerius Soranus, pour avoir oſé violer ce ſecret, paia de ſa vie ſon imprudence & ſon impiété. Mais après tout, je trouve que c'eſt une vanité ridicule dans nos hiſtoriens, de vouloir faire les Eſpagnols auteurs ou participans de tout ce qui s'eſt fait de grand & de merveilleux dans toute l'antiquité.

J'aurai plus d'égard aux loix de l'hiſtoire, dans ce que je dois écrire, qu'à ce qui flateroit ma patrie. La verité doit être la compagne fidelle de l'hiſtoire, & l'éclairer par tout; ainſi je me donnerai bien de garde de la corrompre par un mêlange de fictions mal digerées, & nullement neceſſaires pour donner du relief à la nation Eſpagnole; d'ailleurs je ne prétens pas divertir, mais inſtruire. Nous regarderons donc comme pures chimeres tout ce que nos nouveaux hiſtoriens rapportent de la fondation de Rome par une colonie d'Eſpagnols.

Sicorus, Sicanus, Siceleus, & Luſus, qu'ils mettent au nombre des rois d'Eſpagne, n'ont pas plus de réalité: car nul de tous les anciens auteurs n'en a parlé; & jamais ces rois prétendus n'ont ſubſiſté que dans l'imagination d'écrivains viſionaires. Ils prétendent auſſi qu'un certain Morgetés fils d'Atlas, regna dans l'Italie, après la mort de ſon pere; & que ce fut la raiſon pour laquelle les Eſpagnols, qui ſuivirent Atlas dans ce voiage, & qui s'y établirent, furent appellés *Morgetes*. Mais, encore une fois, il ſeroit à ſouhaiter qu'ils vouluſſent bien nous communiquer les memoires, ou au moins nous indiquer les auteurs anciens, où ils ont fait de ſi belles & de ſi rares découvertes. Il eſt plus vraiſemblable que les Eſpagnols qui s'établirent dans la Sicile, s'appellerent Morgetes, parce qu'en Eſpagne ils demeuroient aux environs de deux villes celebres autrefois appellées *Murgis*. L'une étoit ſur le bord de la mer, c'eſt aujourd'hui *Muxacra*; l'autre étoit dans les terres, & elle eſt connue maintenant ſous le nom de *Murga*, proche Murcie; voilà peut-être la veritable origine des Morgetes, qui fonde-

rent en Sicile la ville de *Murgantia*, & dont vinrent les Murgantins. Je ne voudrois pas cependant garantir abſolument ce que j'avance: les Murgantins de Sicile peuvent avoir une autre origine qui m'eſt inconnue; & toutes les origines qui ne ſont fondées que ſur la reſſemblance des noms, ſont trop incertaines pour s'y appuier.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

XI. Siculus roi d'Eſpagne.

Au contraire, ſur l'autorité de Philiſtius de Syracuſe, je dis comme une choſe ſûre qu'Atlas en partant d'Eſpagne y laiſſa ſon fils Siculus, (1) pour la gouverner en ſa place durant ſon abſence. Or Siculus aiant appris la mort de ſon pere en Italie, monta ſur le trône d'Eſpagne, ſe fit reconnoître roi par les grands, & par l'armée, & obligea toutes les villes de lui prêter ſerment de fidelité. Enſuite il penſa à affermir ſon autorité, & à ſe mettre en état de n'avoir rien à craindre pendant le voiage qu'il meditoit, & qu'il croioit abſolument neceſſaire, pour empêcher qu'on ne lui enlevât le roiaume d'Italie, que ſon pere lui avoit laiſſé. En effet l'armée qu'Atlas y avoit menée avec lui, demandoit du ſecours. C'étoient de bonnes troupes, & il étoit de l'interêt de Siculus de les conſerver: d'ailleurs Jaſius & Dardanus ne s'accordoient nullement. Ces deux princes après la mort de leur pere Corytus, diſputoient entre eux lequel demeureroit maître de l'Hetrurie. Le droit de Jaſius étoit ſans doute le meilleur; mais il n'avoit pas aſſez de forces pour le ſoutenir; ainſi il demandoit inſtamment du ſecours à ſon oncle, & le preſſoit par ſes lettres de hâter ſon voiage.

Siculus ravi d'être l'arbitre d'une querelle, dont il pourroit profiter, regle toutes choſes en Eſpagne, ſe diſpoſe à partir, s'embarque avec une nombreuſe armée, & paſſe en Italie. Son voiage fut long, & il aborda en Sicile, ſoit en chemin faiſant, ſoit qu'il y eût été jetté par la tempête. Son arrivée fut très-avantageuſe aux Eſpagnols que ſon pere Atlas y avoit laiſſés, & qui s'y étoient établis: car il les défendit contre les Cyclopes & les Leſtrigons, nations cruelles & barbares; il les atta-

(1) Les égards que l'on a pour l'hiſtorien Philiſtius, me paroiſſent fondés ſur ce que Ciceron diſoit (dans la douziéme épître du ſecond livre à ſon frere) que c'étoit preſque un autre Thucydide, *capitalis, creber, acutus, penè puſillus Thucydides*. C'eſt ſur ſon témoignage & celui de Thucydide au commencement du ſixiéme livre, qu'eſt fondé ce qu'on dit des victoires de Siculus & du nom de Sicile, donné à l'iſle Trinacrie. Le reſte de l'article eſt emploié à rejetter des rois d'Eſpagne imaginaires, & de nouvelle date: ſeulement par conſideration pour Juſtin, on regarde comme un veritable roi *Gargoris*, & ſon ſucceſſeur *Habides*.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

qua, les força juſques dans leurs antres, qui leur ſervoient de retraites, il les ſubjugua entierement, & mit ce peuple feroce hors d'état de troubler la paix de la Sicile. Je ne ſçai ſi ce n'eſt point pour reconnoître le ſervice que Siculus venoit de rendre aux Trinacriens, en les délivrant de ces cruels ennemis, que ces peuples donnerent à leur iſle le nom de ce prince, & que de Trinacrie qu'elle ſe nommoit auparavant, elle porta depuis le nom de Sicile. On dit auſſi qu'elle fut appellée Sicanie par les Eſpagnols que Siculus y laiſſa pour la conſerver, & qui étoient venus de cet endroit de l'Eſpagne que traverſe le *Sicoris*, ou la *Segre:* car il eſt conſtant que les Sicaniens demeuroient autrefois ſur les bords du Sicoris, ou de la riviere de Segre. Il y a même des auteurs qui veulent que la Sicile ait été appellée Sicorie par les Sicoriens, peuples voiſins des Sicariens, qui ſuivirent Siculus, & qui donnerent, auſſi-bien que les autres, leur nom à la Trinacrie. Quoi qu'il en ſoit, Siculus calma la Sicile, & partit pour l'Hetrurie, où ſon neveu Jaſius l'appelloit. Arrivant vers l'embouchure du Tibre, il apprit que les Aborigenes faiſoient la guerre à Romé ſa ſœur; il mit pied à terre, & contraignit ces peuples à demeurer en paix: mais tous ces faits ſont très-incertains, & je ne vois nulle autre raiſon de les avancer, ſi ce n'eſt peut-être que de celebres hiſtoriens parlent de Siculus & des Sicaniens, comme de peuples qui étoient établis dans le Latium. Je laiſſe donc à juger aux autres quelle créance on doit ajoûter à des conjectures ſi foibles.

A peine Siculus a-t-il fini cette expedition, & rétabli l'ordre par tout, qu'il entre en Hetrurie, qu'il s'avance pour combattre Dardanus, qui étoit à la tête d'une puiſſante armée d'Aborigenes, & qui tenoit ſon frere Jaſius fort reſſerré. Mais Dardanus, loin de ſe mettre en devoir de reſiſter à ſon oncle, dont il redoutoit la valeur & l'experience, implore ſa clemence, & s'en rapporte à ſon jugement, ſoit que ce fût de bonne foi, par la confiance qu'il avoit en ſon innocence, & dans la juſtice de ſa cauſe; ſoit que ce fût dans la vûe de tromper plus aiſément ſon frere & ſon oncle. Dardanus conjura ſeulement ſon oncle de vouloir bien ne le pas dépouiller des terres que ſon pere lui avoit laiſſées en partage. Siculus ſongea donc à accorder ces deux freres, & fit un partage qu'il crut capable de finir les troubles entre les freres, & auquel il les obligea

de

de s'en tenir. Tout ſembloit tranquille, & la réunion paroiſſant parfaite, les affaires d'Italie alloient prendre une meilleure face : Jaſius conſentit de bonne foi à ce qu'avoit reglé ſon oncle ; mais Dardanus ne s'y ſoûmit qu'en apparence : non ſeulement il ne tint point ſa parole, mais il poignarda ſon frere Jaſius, qui ne ſe défioit de rien, & qui ſe croioit en aſſurance après ce traité. An 131 & ſuiv. après le déluge.

Siculus regarda ce crime comme un attentat fait à ſa propre perſonne ; il marcha promptement contre le traître Dardanus ; il l'attaqua, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, & défit ſon armée. Le parricide neveu ne trouva point de meilleur moien, pour ſe dérober à la juſte colere de ſon oncle, & pour éviter la punition de ſa perfidie, que de s'enfuir en Samothrace. De là, il paſſa l'Helleſpont, & jetta le premier dans l'Aſie les fondemens de la fameuſe ville de Troye. Corybante fils de Jaſius ſucceda à ſon pere dans le roiaume d'Hetrurie : Siculus voiant l'Italie en paix par la fuite de Dardanus, repaſſa en Eſpagne. L'hiſtoire ne parle plus de ce prince ; ainſi il y auroit de la temerité à vouloir détailler tous les faits particuliers de ces tems reculés & en faire un corps d'hiſtoire : ce ſeroit s'expoſer à donner pour des verités, les reveries de quelques mauvais écrivains, qui nous font un nouveau tiſſu de rois d'Eſpagne ſucceſſeurs de Siculus.

Teſta fut, ſelon eux, le premier fondateur de la ville de *Teſta*, & des peuples que l'on appelle Conteſtains ou de Concentayne. Il paſſa, diſent-ils, d'Affrique en Eſpagne, & y regna après lui. Romus bâtit la ville de Valence, qui s'appelloit autrefois Rome, & dont le nom fut changé en celui qu'elle porte aujourd'hui, de même que Rome s'appelloit autrefois Valence, au rapport de Solin, & ne fut nommée Rome, que par Evandre ; nom qu'elle a toûjours conſervé depuis. Palatus ſucceda à Romus, fonda la ville de Palence, & donna ſon nom aux Palatins, c'eſt-à-dire, au peuple du roiaume de Leon : cependant les Palatins étoient anciennement bien éloignés de là, puiſqu'ils habitoient le roiaume de Valence. Ce Palatus chaſſa de l'Eſpagne Cacus, qui l'avoit uſurpée, & l'obligea de s'enfuir en Italie. Ce fut ce fameux voleur que tua Hercule le Thebain après avoir découvert ſa caverne dans le mont Aventin, une des ſept collines renfermées dans Rome, par le moien des traces que laiſſoient les bœufs, quoique Cacus les y entraî- Divers rois fabuleux.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

nât par derriere, pour tromper ceux qui ſongeoient à les pourſuivre. Erythreus eſt encore un roi de leur invention ; & il ſemble qu'ils ne le font venir de la mer rouge, ou *Erythrée*, que pour donner le même nom à l'iſle de Cadiz : car c'eſt le nom qu'elle portoit autrefois : enfin Mellicola ou Gargoris eſt le dernier de ces rois ; & à dire le vrai, Juſtin en fait mention. Nous n'avons pas crû devoir paſſer ſous ſilence ces rois fabuleux. Mais pour éviter un écueil, contre lequel le vulgaire ignorant, & même d'habiles gens ont échoué, nous nous garderons bien de les propoſer au public comme des rois qui aient veritablement regné en Eſpagne : je les regarde uniquement comme des heros de la fable, qui ſont de l'invention des poëtes. Il y a même bien de l'apparence que Sicorus, dont parle Juſtin, eſt le même que Siculus, dont nous avons parlé. Je fais cette remarque de peur que la difference de ces noms ne donne occaſion à quelqu'un de faire de Siculus deux differens rois.

XII. Differentes colonies établies en Eſpagne par divers peuples.

Il n'eſt pas aiſé de marquer ni l'âge des rois, dont on a déja parlé, ni les années de leurs regnes, encore moins de déterminer en particulier l'année depuis la création du monde, qui convient à chaque évenement. Il vaut mieux s'en tenir aux ſimples conjectures. Après tout, je ſerois aſſez du ſentiment de ceux qui croient que les Geryons regnoient vers le quatriéme ou cinquiéme ſiecle après le déluge, & Siculus deux cens ans avant la guerre de Troye.

Ce fut dans ce tems-là, ou à peu près, qu'une nombreuſe flotte partit de Zacynthe ou de Zanthe, qui eſt une iſle à l'occident du Pelopponeſe dans la mer Jonienne. Cette flotte aborda en Eſpagne, ſur les côtes de Valence : ceux qui la montoient firent une deſcente, établirent une colonie, & bâtirent à trois milles de la mer la ville (1) de Zacynthe, connue enſuite ſous le nom de Sagunte, & de nos jours ſous celui de Monviedro. Ces étrangers s'y fortifierent contre les inſultes des naturels du pays, afin d'avoir un lieu ſûr pour y ramaſſer & y conſerver l'or & l'argent qu'ils tiroient des Eſpagnols, pour des bagatelles de nulle valeur : car les Eſpagnols étoient

(1) Il y a ici des dates très-difficiles à verifier, quand il n'y auroit que celle de la fondation de Sagunte. On voit après cela dans tout cet article combien peu Mariana comptoit ſur ce qu'on rapportoit de la fondation des villes anciennes d'Eſpagne, que l'on attribue, pour la plûpart, aux heros de la guerre de Troye.

encore en ce tems-là des peuples grossiers, qui ne connoissoient ni leurs forces, ni leurs richesses. An 131 & suiv. après le déluge.

Quand ceux de Zanthe eurent fortifié leur nouvelle ville, & l'eurent mise hors d'insulte, ils rangerent les côtes de la mer, & penetrerent alors plus avant dans les terres, pour reconnoître les mœurs & les forces des habitans. Quelques années après, ils entreprirent de bâtir un magnifique temple à l'honneur de Diane, à soixante milles de Zanthe, vers le couchant, sur une pointe de terre assez avancée dans la mer, & qui pouvoit leur servir de forteresse; ce lieu, depuis appellé le cap de Diane, se nomme à present *le cap Denia*, ou *de saint Martin*. Ils placerent dans ce temple quantité de belles statues, à la maniere des Grecs, & commencerent à y offrir des sacrifices. Les Espagnols surpris de la nouveauté & de la majesté de ces ceremonies, admirerent la magnificence du temple, & regarderent ces étrangers comme des hommes descendus du ciel, & des heros fort élevés au dessus de la condition des simples mortels: tant il est vrai que l'esprit de l'homme a naturellement quelque idée de la divinité, & un sentiment de veneration pour l'Etre suprême. Rien n'est plus capable de nous frapper, & de remuer notre cœur, qu'un motif de religion vraie ou feinte. Pline rapporte que la charpente de ce temple étoit faite de bois de genievre, dont l'odeur est assez agréable, & qu'elle s'étoit censervée incorruptible jusqu'à son tems.

Ceux de Zanthe ne furent pas les seuls étrangers qui vinrent s'établir en Espagne, & qui y fonderent des colonies. Dionysius ou Bacchus fils de Sémélé, & different de celui dont nous avons déja parlé, aborda dans un autre endroit de ce roiaume, environ cent cinquante ans avant la guerre de Troye. Il bâtit, dit-on, la ville de *Nebrixa*, entre les deux bras par lesquels le Guadalquivir alloit en ce tems-là se décharger dans la mer, & jusqu'où venoit le flux & reflux de la mer. Cette ville fut appellée Nebrixa, à cause des peaux de cerf dont Dionysius & ses compagnons avoient coutume de se couvrir communément, mais sur tout dans les sacrifices: on donna depuis à cette ville le nom de *Veneria*.

Diodore croit qu'il y a eu trois Dionysius ou Bacchus. Le premier étoit fils de Deucalion, c'est-à-dire, fils ou petit fils de Noé, & c'est l'Osiris d'Egypte, dont nous avons parlé cidessus. Le second étoit fils de Proserpine, ou de Ceres. On re-

An 131 & ſuiv. après le déluge.

preſentoit ce ſecond Bacchus avec des cornes, pour marquer que c'étoit lui qui avoit le premier appris l'art d'atteler les bœufs à la charue. Le troiſiéme enfin étoit fils de Sémélé, qu'elle eut de Jupiter par un adultere; c'eſt celui dont nous avons déja ci-deſſus parlé. Les auteurs rapportent que ce Bacchus fils de Jupiter & de Sémélé, jaloux de la gloire que le Bacchus ou Oſiris roi d'Egypte s'étoit acquiſe par ſes conquêtes, reſolut de marcher ſur les traces de ce heros. Après donc avoir ſubjugué pluſieurs provinces, & ſoumis quantité de peuples barbares, il arriva en Eſpagne, & la purgea de pluſieurs tyrans, qui opprimoient la liberté des peuples. Dans le même tems Milicus fils de Myrica, que quelques-uns font deſcendre de Siculus, rendit ſon nom celebre en Eſpagne: ſon credit, ſa valeur, ſa prudence & ſes richeſſes le firent craindre & reſpecter de tous les Eſpagnols. Les petits-fils de ce Milicus bâtirent Caſlone la vieille, aſſez proche de Baéça dans les Oretains ou le territoire d'Almagro: cette ville étoit autrefois une des plus celebres de l'Eſpagne.

Dionyſius ou Bacchus, après avoir delivré l'Eſpagne des tyrans qui la tenoient aſſervie, s'en retourna dans ſon pays; mais il laiſſa en Eſpagne deux de ſes capitaines pour la gouverner, la défendre & la conſerver dans la paix qu'il y avoit établie; ſçavoir Luſus, qui donna ſon nom à la Luſitanie, c'eſt-à-dire, au Portugal; & Pan, que les hommes aveuglés par une vaine ſuperſtition, mirent au nombre des dieux. De Pan, l'Eſpagne fut premierement appellée *Pania*, & dans la ſuite *Spania*, ainſi que le rapportent Varron & Plutarque.

XIII. Entrepriſe de Jaſon & des Argonautes.

Peu de tems après, Jaſon de Theſſalie preſſé du deſir d'acquerir de la gloire, fit faire un vaiſſeau d'une grandeur extraordinaire, & d'une merveilleuſe beauté, qu'il nomma Argo du nom d'Argus fameux & habile ouvrier qui l'avoit conſtruit. Sur ce vaiſſeau Jaſon courut les mers, & ſe rendit redoutable par ſes brigandages. Il n'eut pas de peine à amaſſer de grands treſors; car comme ces côtes n'étoient pas fortifiées, & que les peuples ne demeuroient que dans des tentes, à la maniere des paſteurs, Jaſon ne trouva nulle reſiſtance; il enleva impunément de tous côtés tout ce qu'il voulut. Non content de ces premiers ſuccès, il reſolut d'éterniſer ſa memoire par une entrepriſe illuſtre, & capable de le couvrir de gloire, s'il pouvoit l'executer heureuſement. Il raſſembla une troupe de braves

gens : de ce nombre furent Hercule de Thebes, Orphée, Linus, Castor, Pollux, & plusieurs autres heros. Tous partirent de Thessalie, aborderent au cap de Sigée, proche de Troye, & sauverent la vie à Hesione fille de Laomedon. Ils allerent ensuite dans la Colchide, d'où ils enleverent la toison d'or, c'est-à-dire, le sable d'or qui tomboit du mont Caucase, & que l'on pêchoit dans les ruisseaux avec des peaux garnies de poil : c'étoit de ces peaux dont l'on se servoit comme de filets pour arrêter le sable, que les torrens entraînoient. La perfide & cruelle Medée livra la toison d'or, où plûtôt les tresors de son pere à Jason, dont elle étoit devenue amoureuse, & avec qui elle s'enfuit. Jason avec sa conquête & ses amis traversa le Bosphore Cimerien, & penetra jusques dans les Palus Mœotides : l'on dit même qu'étant arrivés jusqu'à l'embouchure du Tanais, qui separe l'Europe d'avec l'Asie, ils le remonterent quelque tems, en partie à force de rames, & en partie en démontant le vaisseau, dont ils porterent les pieces sur leurs épaules, jusques sur les côtes de la mer de Sarmatie. Là ils rejoignirent les pieces de leur vaisseau, s'embarquerent, & côtoierent toute l'Allemagne, les Gaules & l'Espagne. Ils s'arrêterent enfin au détroit de Cadiz, bâtirent une forteresse du côté de la Mediterranée sur le mont *Calpé*, qu'ils nommerent *Heraclée*, à cause d'Hercule l'un des Argonautes, & qu'on appelle à present Gibraltar. An 131 & suiv. après le déluge.

Ce fut là que ces étrangers se fortifierent, & d'où ils firent souvent des irruptions sur les Espagnols. Ceux-ci se mirent en devoir de défendre leur liberté contre ces nouveaux venus. Ainsi les Grecs n'eurent pas toûjours l'avantage, ils se virent même souvent repoussés jusques dans leurs retranchemens par la valeur des Espagnols. Mais enfin Jason & ses compagnons, après avoir demeuré quelque tems à Heraclée, laisserent dans la place quelques soldats pour la garder, & pour s'y établir. Ils chargerent leur vaisseau du butin fait dans leurs courses, & allerent à Sagunte. Les Saguntins ravis de voir leurs compatriotes, & de trouver des gens qui parloient le même langage qu'eux, (car les uns & les autres étoient Grecs) reçurent les Argonautes avec toutes les marques possibles de bienveillance. Malgré cet accueil, les Argonautes n'y demeurerent pas long tems ; ils passerent jusques dans les Baleares, soumirent Boccoris, qui en étoit roi ; mais ne trouvant point d'or dans

An 131 & ſuiv. après le déluge.

ces iſles, ils ſe contenterent d'y faire de l'eau, & d'y prendre des raffraichiſſemens, & les choſes neceſſaires durant le reſte de leur voiage; ſur tout ils embarquerent quelques bœufs, qui ſont admirables dans les Baleares, & firent voile vers l'Italie. Hercule y tua Cacus, qui s'étoit retiré dans un antre du mont Aventin, & delivra les peuples d'une loi barbare qu'on leur avoit impoſée; ſçavoir de jetter tous les ans à un certain jour un homme dans le Tybre, par deſſus le pont Milvius, ou le *Ponté Molé*, pour appaiſer, diſoit-on, Saturne irrité contre le pays. Il ordonna qu'au lieu d'hommes, on ſe contenteroit d'en jetter des repreſentations faites de paille ou de jonc: coutume qui ſe conſerva long-tems.

Les courſes de Jaſon & des autres Argonautes furent très-longues, & ne furent pas ſans dangers; car ils en eſſuierent beaucoup & ſur mer & ſur terre: ils démonterent une ſeconde fois leur vaiſſeau, le porterent eux-mêmes au travers de toute la Ligurie, le remonterent enſuite, & deſcendirent par le Pô dans la mer Adriatique; enfin après bien des traverſes, & des avantures differentes, ils terminerent heureuſement leur courſe, & arriverent dans leur patrie couverts de gloire, & comblés de richeſſes.

XIV. Nouvelles colonies étrangeres en Eſpagne.

Mais laiſſons-là les affaires étrangeres, nous en allons deſormais trouver aſſez en Eſpagne pour nous occuper. Hecatée ancien auteur nie abſolument qu'Hercule le Thebain, fils d'Amphytrion, & ſurnommé Alcide, ſoit jamais venu en Eſpagne; mais Diodore & preſque tous les autres auteurs ſont d'un ſentiment contraire. Ajoûtés qu'Alcide a laiſſé dans l'Eſpagne, dans les Pyrenées, dans les Alpes & dans la Gaule Narbonoiſe des marques certaines qu'il a été dans ces differens endroits; la diſtance même des tems n'en a pû effacer la memoire. En effet, nous voions que dans les Alpes, à l'entrée de l'Italie, du côté des Gaules, il y a quelques-uns de ces monts qui portent le nom de Lepontius & d'Enganeus, deux des compagnons d'Hercule: c'eſt pourquoi on appelle encore aujourd'hui ces montagnes les Alpes Lépontiennes, & les Alpes Euganées: ce qui fait voir que non ſeulement Hercule eſt venu en Eſpagne, mais même qu'il fit paſſer par terre quelques-uns de ſes compagnons en Italie, & qu'ils ont donné des noms Grecs à quelques-uns des lieux qu'ils ont parcourus: Virgile eſt de ce ſentiment, & ſuppoſe que les Geryons regnerent en

Eſpagne ; car, ſelon lui, Hercule leur ôta la vie. J'avoue néanmoins que ce poëte a pû ſe tromper par la reſſemblance des noms, & renverſer un peu l'ordre des tems, par la liberté que ſe donnent les poëtes. An 131 & ſuiv. après le déluge.

Après l'expedition d'Hercule, & le regne de Milicus, Gargoris monta ſur le trône d'Eſpagne. Il eſt devenu celebre pour avoir le premier trouvé le moien de recueillir le miel, & de s'en ſervir ; ce qui fit qu'on l'appella *Mellicola*. Ce fut à peu près dans ce tems là que finit la guerre de Troye par la ruine & l'embraſement de cette ville. Les vainqueurs & les vaincus eurent preſque un ſort ſemblable ; les uns & les autres bannis également de leur patrie errerent long-tems dans le monde, & ſe diſperſerent en divers endroits. Pluſieurs des plus fameux capitaines, Grecs, après avoir couru les mers, aborderent enfin en Eſpagne, ſelon le ſentiment univerſel de tous nos hiſtoriens. Chacun s'arrêta dans les provinces qui leur parurent les plus commodes, dont la ſituation leur ſembla la plus avantageuſe à leurs deſſeins, & dans leſquelles ils purent trouver plus aiſément les choſes neceſſaires à la vie. Ils y établirent des colonies, & ne contribuerent pas peu à peupler l'Eſpagne, où il y avoit encore beaucoup d'endroits incultes & inhabités.

De ce nombre fut Teucer : ce capitaine Grec, après la mort de ſon frere Ajax, n'aiant pû obtenir de ſon pere Télamon la permiſſion de revoir ſa patrie, paſſa en Chypre, & y bâtit une ville qu'il appella *Salamine* ; connue de nos jours ſous le nom de Famagouſte. Il ne demeura pas long-tems dans cette iſle ; car aiant raſſemblé quelques-uns de ſes compagnons, il paſſa, dit-on, en Eſpagne, y bâtit une autre ville, qu'il appella *Teucria*, c'eſt à preſent Carthagene. Ce qui eſt conſtant, c'eſt qu'Iſidore & Juſtin aſſurent que Teucer paſſa en Eſpagne, qu'il aborda dans le roiaume de Valence, & qu'il s'y établit. Je ne trouve point du reſte qu'aucun ancien auteur ait parlé de la ville de *Tiucria*, fondée par Teucer, & l'on ne voit pas les moindres traces de cette ville ; mais tous conviennent que Teucer demeura quelque tems dans le roiaume de Valence, où il avoit abordé, qu'il paſſa enſuite le détroit, qu'il rangea toute la côte de la Luſitanie, qu'il doubla le cap de ſaint Vincent, qu'il bâtit dans la Galice la ville d'Hellene, où eſt maintenant Pontevedra, & une autre ville qu'il appella Amphilo-

An 131 & suiv. après le déluge.

chie, en faveur d'Amphilocus, l'un de ses compagnons. Les Romains l'ont appellée depuis *Aquas calidas*, & aujourd'hui elle se nomme *Ayguas caldas*, ou *Orense:* mais les Sueves, dans le tems qu'ils furent maîtres de l'Espagne, la nommerent *Auria.*

Nos écrivains ajoûtent que Diomede fils de Tydée vint aussi en Espagne, qu'il voulut s'y établir; mais qu'il ne fut pas si heureux que les autres, qu'il eut affaire à des peuples vaillans, qui l'obligerent de se retirer; que se voiant repoussé de toutes parts, il côtoia la Mediterranée, sans pouvoir trouver un lieu propre à faire descente; enfin qu'il passa dans l'Ocean, qu'il s'arrêta au nord de la Lusitanie, qu'il y bâtit la ville de Tuy, qu'il l'appella *Tude*, ou *Tyde*, en memoire de son pere Tydée. Cette ville est située dans une langue de terre entre les embouchures du Miñho & de la Limia.

Strabon dans son troisiéme livre rapporte encore que Mnesthée d'Athenes débarqua avec les compagnons de sa fortune vers Cadiz, à l'opposite de l'isle, à peu près dans l'endroit où la riviere de Belon, que l'on appelle communément Guadalete, vient se décharger dans la mer: qu'il s'y établit, & qu'il y bâtit une ville, à laquelle il donna son nom; c'est aujourd'hui le port de sainte Marie. Il y avoit autrefois sur la même côte entre les embouchures du Guadalquivir un temple que l'on appelloit en ce tems-là l'Oracle de Mnestée. Ce temple contribua beaucoup à établir en Espagne la religion des Grecs, & le culte de leurs fausses divinités. Enfin Strabon & Solin prétendent qu'Ulisse même est venu en Espagne, & qu'il bâtit sur les côtes de la Lusitanie, la ville de Lisbone. Ces deux auteurs appuient leurs sentimens sur la conformité du mot latin *Ulyssippo*, avec le nom d'Ulysse. Mais il y en a d'autres qui ne sont pas de ce sentiment; & pour le refuter, ils se servent du nom même de cette ville. Car, disent-ils, premierement, l'on voit par d'anciennes inscriptions sur des pierres & sur le bronze, que l'on ne doit pas écrire ni prononcer Ulyssippo, mais *Olyssippo.* En second lieu, l'on a vû dans plusieurs endroits des Belges, & le long des côtes de la mer de Bretagne, les débris des temples & des autels, que l'on appelloit les temples & les autels d'Ulysse, bien qu'il n'ait jamais été dans ces provinces-là: mais apparemment ce n'est qu'un effet de la vanité & de la superstition des Grecs, qui mirent ce heros au nombre des

dieux,

dieux, éleverent des temples, dresserent des autels & consacrerent des villes en son honneur. La même chose a pû arriver en Espagne, où les peuples, à l'exemple des Grecs, pour honorer Ulysse, lui ont peut-être consacré la ville de Lisbonne, en lui donnant le nom du heros qu'ils adoroient ; & cela est assez vraisemblable.

An 131 & suiv. après le déluge.

XV. Les grandes actions d'Habide.

Le roi Gargoris, au rapport de Justin, regnoit sur les Curetes, (1) qui étoient des peuples situés vers la forêt des Tartessiens, ou de Tariffa. C'est là que les poëtes ont feint que les Titans avoient fait la guerre aux Dieux. Gargoris ternit par sa cruauté l'éclat de ses grandes qualités, qui l'auroient, sans cela, rendu les délices des peuples. La fille de Gargoris avoit eu avant son mariage un enfant que l'on nommoit Habide. Le roi commanda que l'on exposât cet enfant sur une montagne, pour y être devoré des bêtes, comme s'il eût voulu anéantir le souvenir du crime de sa fille, & effacer l'infamie de sa maison : mais les bêtes plus humaines que cet aieul dénaturé, semblerent se dépouiller de leur ferocité naturelle, & oublier ce qu'elles étoient. Elles s'adoucirent à l'égard de cet enfant, que son grand pere traitoit d'une maniere si barbare. Les bêtes donnerent les mammelles au petit Habide, & le nourrirent de leur lait. Gargoris aiant sçû que les bêtes avoient épargné cet enfant exposé sur la montagne, n'en devint pas plus humain : il ordonna qu'on le jettât dans un sentier étroit, par lequel les troupeaux avoient coutume de passer, afin qu'ils le foulassent aux pieds : mais la providence, qui avoit sur cet enfant d'autres desseins, & qui le reservoit pour de plus grandes choses, le preserva encore de ce danger. Ce prodige ne fut point capable de changer le cœur du prince : il a recours à une autre voie ; il défend qu'on donne à manger pendant plusieurs jours à ses chiens, & à un troupeau de pourceaux : ensuite il les fait lâcher, ne doutant point que pressés par la faim, ils ne se jettent sur l'enfant, & ne le devorent en un moment. Habide fut encore delivré de ce danger : des chiennes touchées de compassion, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'alaiterent quelque tems ; les flots le

(1) Un habile critique croit qu'il faut *Cignettes*, & non pas Curetes : car Herodote, & d'autres anciens historiens placent les Cignetes en Espagne, dans le pays qu'on appelle Andalousie ; pour les Curetes, on sçait que c'étoient des peuples de l'isle de Crete, & il n'y a que Justin qui les place en Espagne, encore cet endroit où Justin en parle, est-il soupçonné, & regardé comme corrompu.

An 131 & ſuiv. après le déluge.

ſoutinrent, quand on le jetta dans la mer, par l'ordre du tyran; & une biche le nourrit ſur le rivage.

Comme le temperament du corps & le caractere de l'eſprit tiennent ſouvent des qualités qui ſont dans les alimens dont on fait un plus long uſage, Habide étoit d'une viteſſe extraordinaire, & qui approchoit de celle de la biche qui l'avoit alaité. Il atteignoit à la courſe les bêtes les plus legeres; il ne vivoit, pour ainſi dire, que du pillage qu'il faiſoit de tous côtés, ſans que qui que ce ſoit oſât ſeulement s'y oppoſer; on le voioit preſqu'en même tems dans les lieux les plus éloignés. Sa force, ſon adreſſe & ſon agilité étoient extrêmes; de ſorte que rien n'étoit capable de lui reſiſter, & il étoit preſque impoſſible de ſe parer de ſes ruſes. Il donna cependant lui-même dans des embuches, que les peuples, laſſés de ſes brigandages continuels, lui dreſſerent; on l'amena lié au roi ſon aieul. A la vûe du jeune priſonnier, Gargoris par un ſecret ſentiment de la nature, dont on n'eſt pas maître, & dont on eſt touché ſans s'en appercevoir, fut frappé de je ne ſçai quel air majeſtueux, qui brilloit dans toute la perſonne de celui, qu'on lui avoit amené, comme un voleur public, & un ſelerat; il conſidera attentivement le viſage d'Habide; il en examina tous les traits; & aiant apperçû les marques que l'on avoit faites autrefois ſur le corps du jeune homme, quand on l'expoſa aux bêtes; il le reconnut pour ſon petit fils: comprenant alors que c'étoit par une providence particuliere du ciel, qu'Habide avoit été preſervé de tant de dangers. Le cœur du prince changea tout à coup; la haine, ou plûtôt la fureur fit place à l'amour, & à la tendreſſe. Habide ne fut plus un objet odieux pour Gargoris: ce prince l'aima tendrement tant qu'il vêcut, il le traita comme ſon propre fils, & le laiſſa en mourant ſucceſſeur de ſon roiaume, & heritier de ſes tréſors.

Habide après la mort de ſon aieul, prit poſſeſſion des états dont il venoit d'heriter. Son habileté, ſon eſprit, ſon courage, ſa vertu, ſon agilité extraordinaire, & ſa force de corps le rendirent fameux dans tout le monde, & l'on peut dire qu'il eût toute une autre reputation que ceux qui l'avoient précedé ſur le trone d'Eſpagne. Il étoit infatigable; ſon éducation l'avoit endurci, & accoutumé aux plus grands travaux: qualités qui ont coutume d'applanir, & de forcer tous les obſtacles qu'un prince peut trouver dans l'execution de ſes deſſeins.

Ce jeune heros rassembla les hommes, encore sauvages, & épars dans les campagnes; il leur persuada de se réunir dans les villes, leur montra l'avantage que leur procureroit la societé & le commerce d'une vie civile; leur inspira l'amour de l'ordre, & leur apprit à mener une vie plus douce, plus commode & plus agréable : ainsi il changea & adoucit les mœurs des Espagnols; il commença à cultiver leur esprit par l'exercice des arts les plus necessaires à la vie, & à entretenir la societé; il leur apprit l'usage du vin, & l'art de cultiver la terre, que l'on avoit oublié depuis long-tems; car avant lui les peuples ne se nourrissoient que d'herbes, & de fruits sauvages, que la terre produisoit d'elle-même, & ils ne beuvoient que de l'eau; il leur donna des loix, il établit des Juges & des Magistrats, pour retenir ses sujets dans le devoir. Toutes ces grandes qualités lui attirerent l'amour de ses peuples, & l'admiration des étrangers; enfin après un regne heureux, il mourut dans une extrême vieillesse, regreté & pleuré de tous ses sujets, qui le regardoient plûtôt comme leur pere, que comme leur souverain. On dit que sa posterité regna plusieurs siecles en Espagne; mais l'histoire ne marque ni le nom de ses successeurs, ni les tems où ils ont vêcu. Il paroît seulement qu'Habide regna en Espagne, à peu près dans le tems que David regnoit sur le peuple de Dieu. Justin le fait contemporain des Geryons, & prétend que ce prince ne fût pas maître de toute l'Espagne, mais seulement de quelque province particuliere.

An 131 & suiv. après le déluge.

XVI. Secheresse generale dans l'Espagne.

Dans les siecles suivans, il n'arriva rien de considerable en Espagne, dont nos historiens fassent mention, sinon une longue & extraordinaire secheresse, qui dura vingt-six ans; elle fut telle, au rapport de nos auteurs, que toutes les fontaines & toutes les rivieres demeurerent à sec, à la reserve de l'Ebre, & du Guadalquivir. La terre étoit devenue si aride, qu'elle s'étoit entrouverte de tous côtés; on ne voioit que gouffres profonds; de sorte que personne n'osoit s'écarter pour chercher ailleurs de quoi vivre.

Ces belles provinces se virent donc dans une étrange desolation; la terre ne produisoit ni pâturages ni legumes; les arbres étoient morts, sur tout dans le milieu des terres, & à peine en voioit-on encore quelques-uns, qui malgré cette prodigieuse secheresse, s'étoient conservés sur les bords du Guadalquivir, par la fraicheur que les eaux entretenoient à quelque

An 131 & suiv. après le déluge.

distance. Hommes, animaux, tout perit : car cette secheresse fut suivie d'une famine & d'une mortalité generale. L'Espagne devint un vaste desert, & une affreuse solitude ; les princes & les personnes les plus riches moururent, ainsi que le peuple. Il n'y eut que quelques pauvres qui se déroberent à cette calamité publique : car comme ils n'avoient pas de bien, & qu'ils ne pûrent ramasser assez de provisions pour subsister longtems, ils n'attendirent pas les dernieres extrêmités ; mais ils se disperserent de bonne heure dans les provinces voisines, & le long des côtes de la mer, où il trouverent de quoi se nourrir. Cette secheresse fut suivie d'orages si furieux, que les arbres qui étoient restés, furent arrachés jusqu'à la racine. Enfin l'abondance succeda à ces tems malheureux : il survint des pluies douces, abondantes & fertiles, qui repararent les maux extrêmes qu'avoit causé la secheresse. D'autres peuples s'étant joints aux Espagnols, qui s'étoient retirés du pays, vinrent avec eux repeupler l'Espagne, & faire revivre la nation Espagnole, dont le nom étoit presque éteint. C'est ainsi que nos écrivains parlent de ces années de sterilité ; je laisse à mon lecteur la liberté d'en croire ce qu'il lui plaira.

Je ne dissimulerai pas que plusieurs autres auteurs d'une profonde érudition, traitent tout cela de fable ; car, disent-ils, l'on ne trouve nul auteur ni Grec ni Latin, qui fasse la moindre mention d'une secheresse semblable : quelques-uns même de nos anciens historiens n'en parlent point, quoiqu'ils rapportent des évenemens bien moins considerables : de plus, voit-on nulle part aucunes traces de la sortie des Espagnols, ou de leur retour ? Y a-t-il en quelque endroit des inscriptions, ou des monumens, qui nous aient conservé la memoire d'un évenement si singulier ? Ces auteurs soutiennent encore que dans une secheresse aussi grande & aussi longue, qu'a été celle dont nous venons de parler, le Guadalquivir & l'Ebre seroient demeurés à sec aussi-bien que les autres rivieres ; & pour en convaincre, ils comparent ce que le soleil & la secheresse ordinaire ont coutume de faire dans une année ; car en été les plus grandes rivieres demeurent presqu'à sec : sur tout s'il y a dans le ciel quelque influence maligne, ou que la secheresse soit un peu extraordinaire. Ils ajoûtent aussi que dans une si longue & si prodigieuse secheresse, la terre auroit été entierement reduite en poussiere : c'est l'humidité, disent-ils, qui lie

ensemble les parties de la terre, & c'est l'aridité qui les dissout, on le voit dans l'Afrique, & dans la Lybie, où les vents élevent des montagnes de sable, parce que la terre y est déssechée par l'ardeur du soleil, & par le défaut des pluies.

An 131 & suiv. après le déluge.

Pour moi, je ne croi pas que l'on doive rejetter tout à fait une si ancienne & si constante tradition, confirmée par le témoignage unanime de presque toutes nos histoires. Je conviens néanmoins que cet évenement, tel que le racontent nos auteurs, est assez peu vraisemblable : au reste, il ne faut pas exiger une exactitude rigoureuse, sur des faits arrivés dans des siecles si reculés; c'est beaucoup que les historiens rapportent les principaux évenemens, & on doit leur pardonner, si quelquefois ils confondent l'ordre des tems, les lieux, & les personnes, s'ils attribuent à quelques-uns des actions que d'autres ont fait; s'ils augmentent, ajoûtent, diminuent, embelissent ce qu'ils ont appris par la tradition. L'essentiel est de conserver le fond des choses; l'histoire est à peu près comme ces grandes rivieres qui retiennent toûjours leur premier nom, quoique les eaux qu'elles roulent soient bien augmentées dans leur cours, & bien differentes de celles qu'elles ont reçûes de leur source. Jugeons par-là de la secheresse, dont nous venons de parler; sans doute elle n'a été ni si longue, ni si grande, que le disent nos historiens. La terre fut arrosée de tems en tems par quelques pluies, pour l'empêcher d'être entierement reduite en poussiere. Les rivieres ne furent point absolument dessechées; mais ces pluies ne furent pas assez abondantes, pour faire meurir les fruits & les moissons, & pour faire cesser cette horrible secheresse, qui causa cette affreuse sterilité, & qui desola tout le pays. La fable inventée par les Grecs, sur l'avanture de Phaeton, qui causa, disent-ils, un embrasement universel sur toute la terre, a été sans doute le fondement sur lequel nos historiens ont avancé cette extraordinaire secheresse, d'autant plus que l'Espagne est moins sujette aux pluies, & par-là même plus exposée à de semblables secheresses.

XVII. Les Celtes vinrent en Espagne.

Quoi qu'il en soit, après ce funeste évenement, l'Espagne fut si dépeuplée, que ce n'étoit plus qu'un desert immense : les peuples voisins touchés de cette desolation, prirent de là occasion d'entrer dans ce grand roiaume, dont ils connoissoient déja la beauté, la bonté, la fertilité & les richesses. Il n'y avoit personne qui pût leur en disputer la possession. Ils y accouru-

An 131 & ſuiv. après le déluge.

rent donc en foule de toutes parts;ils amenerent avec eux leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils avoient de meilleur; ainſi ces vaſtes provinces devinrent en peu de tems auſſi peuplées, qu'elles l'étoient avant leur deſaſtre. Comme ces nations ne trouvoient point d'ennemis à combattre, chacune choiſiſſoit à ſon gré l'endroit qui lui paroiſſoit le plus commode pour ſa demeure, & qui convenoit le mieux à ſes deſſeins, à ſon inclination, ou à ſon état; ceux qui traînoient après eux des troupeaux nombreux, s'établiſſoient dans les lieux où les pâturages étoient les plus gras; ceux dont l'emploi étoit de cultiver la terre, cherchoient des terres propres à labourer; ceux qui aimoient le commerce, & le negoce, ne s'éloignoient pas beaucoup de la mer & des rivieres; enfin chacun étoit maître de choiſir, ſans craindre de concurrent.

L'Eſpagne repeuplée par cette multitude infinie de nations étrangeres, qui étoient venues s'y établir, les choſes changerent de face, & le roiaume ne tarda pas long-tems à recouvrer ſon premier luſtre. On ne ſe ſouvint plus des malheurs paſſés, on ne penſa qu'à défricher les terres, à les cultiver, à bâtir des villes, & à ſe défendre contre les ennemis.

Les Celtes qui habitoient la Gaule voiſine, paſſerent les Pyrenées, & s'établirent ſur les bords de l'Ebre, à l'orient des montagnes d'Idubeda, ou *d'ella Strella*, vers Tarrazone, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, & *Nertobriga* & *Arcobriga*, (1) dont il ne reſte plus de veſtiges. Ils choiſirent cet endroit, parce que l'air y eſt très-bon, & la terre très-fertile. Les Celtes s'allierent dans ces provinces avec les Eſpagnols, qui reſtoient, & les peuples qui en vinrent s'appellerent Celtiberiens, nom que l'on donna dans la ſuite à preſque toute l'Eſpagne. Les Celtiberiens furent d'abord aſſez reſſerrés; mais s'étant multipliés, ils s'étendirent bien plus avant vers le midi, ſe rendirent maîtres des provinces voiſines, & devinrent redoutables à toute l'Eſpagne. Il faut que leur domination ait été fort étendue; car les geographes mettent dans la Celtiberie les villes de Segobriga, de Belſino, de Valeria, d'Uruſia, que l'on

(1) Il y avoit deux villes qui porterent le même nom. Nertobriga, que Pline appelle Vertobriga; l'une étoit ſituée dans la Beturie, province de l'Andalouſie, à peu près dans le même endroit où eſt aujourd'hui Frexenal; l'autre entre Tarrazone & Calatayud. Il y avoit auſſi deux Arcobriga, l'une tout proche de Calatayud, & l'autre étoit la ville d'Arcos dans l'Andalouſie, ſur la riviere de Guadalete.

croit être les villes de Velez, de Borgia, de Valera, & plusieurs autres villes encore plus éloignées.

An 131 & suiv. après le déluge.

Ce fut à peu près dans le même tems que les Arevaques, les Duraques, les Pelendons, les Presamarques, les Nerites, les Celeniens, vinrent aussi s'établir au nord de l'Espagne, où est à present la ville d'Osme, & celle d'Agreda. Les auteurs confondent tous ces peuples sous le nom de Celtiberiens, & croient qu'ils sortirent ensemble des Gaules, & se repandirent dans l'Espagne. Le voisinage de ces peuples, & l'alliance qui étoit entre eux, n'en est pas cependant une preuve convaincante; car ils ont pû ne s'unir qu'après s'y être établis. Quoi qu'il en soit, les Celtiberiens devinrent très-puissans, & leur empire fut tantôt plus étendu, & tantôt plus resserré, selon les avantages qu'ils remporterent sur leurs voisins, ou que leurs voisins remporterent sur eux.

XVIII. Les Rhodiens y vinrent aussi.

Les Celtes ne furent pas les seuls qui inonderent l'Espagne, les Rhodiens de leur côté y aborderent par mer. Leur valeur & leur habileté dans la navigation les rendirent celebres & redoutables à toute la terre. Ils furent pendant vingt-trois ans les maîtres de la mer & du commerce; ils voiageoient de tous côtés, & établissoient des colonies dans tous les lieux avantageux à leur negoce; ils y bâtissoient des forteresses, pour se défendre contre les insultes de leurs ennemis; & ces forteresses servoient en même tems de magasins, pour leurs marchandises, & de retraites pour leurs flottes pendant l'hiver, ou quand ils se trouvoient surpris par quelque tempête. Ils firent en Espagne ce qu'ils avoient fait ailleurs; ils bâtirent Roses au pied des Pyrenées sur le bord de la mer, afin d'avoir de ce côté-là une retraite assurée; il appellerent cette ville *Rodope*, Tite-Live la nomme Rhode. Roses étoit autrefois une grande ville, & si fameuse sous l'empire des Goths, qu'il y avoit un évêque: mais à present à la reserve de son port, qui est assez bon & assez commode pour les galeres, elle n'a rien de considerable, & ne conserve de son ancien éclat que quelques miserables ruines. *(2)*

Les Rhodiens apprirent aux Espagnols la maniere de faire des cordages de jonc, pour les vaisseaux, des nates & quan-

(2) Cette ville n'est plus aujourd'hui si miserable, elle est devenue une place très-importante, & par sa situation, & par la bonté de ses fortifications, & par les travaux que l'on a fait pour rendre son port plus commode; elle est encore devenue fameuse par les differens sieges qu'elle a soutenus entre les Espagnols & les François.

An 131 & fuiv. après le déluge.

tité d'autres choses pour les differens usages de la vie. Ils leur enseignerent aussi l'art de faire des moulins à bras, pour moudre le bled, ce qui rendit l'usage du pain commun en Espagne : avant ce tems-là les Espagnols en mangeoient peu, n'aiant pas l'adresse de moudre le bled qu'ils recueilloient, & ne le broiant qu'avec peine. Les Rhodiens furent aussi les premiers qui introduisirent en Espagne l'usage de la monnoie de cuivre.

Au commencement, les Espagnols se moquoient de ces étrangers, & ne pouvoient concevoir qu'avec un petit morceau de cuivre, qui ne paroissoit bon à rien, on achetât des vivres, des étoffes, & generalement les choses dont on avoit besoin: mais dans la suite l'invention leur parut fort commode, & ils s'en servirent eux-mêmes à l'exemple des autres nations. Enfin les Rhodiens apprirent aux Espagnols à honorer les dieux, & accoutumerent ces peuples barbares & grossiers à rendre un culte religieux à la divinité, dont ils n'avoient auparavant qu'une idée forr confuse. A l'exemple de ceux de Sagunte, ils bâtirent un temple à Diane, en l'honneur de laquelle ils déterminerent des sacrifices, & des ceremonies extraordinaires. L'histoire ne marque point quels étoient ces sacrifices; peut-être qu'ils imiterent certains peuples, qui avoient coutume d'immoler à Diane les étrangers qui venoient chez eux.

Ils éleverent aussi un temple à Hercule: mais les sacrifices qu'ils lui offrirent, furent des plus bizarres; car pendant que le sacrifice duroit, il n'étoit pas permis aux prêtres de faire des prieres, ni à ceux qui y assistoient de former des vœux & des souhaits heureux. Ce n'étoit qu'imprecations, & que blasphêmes; ces peuples croioient même que rien n'étoit plus capable de souiller le sacrifice, que si pendant toute la ceremonie il échapoit à un homme quelque parole honête. Voici la raison que les Rhodiens apportoient d'une chose si extravagante. Hercule, disoient-ils, étant par hazard arrivé à Lyndo, ville de l'isle de Rhodes, demanda à un laboureur un bœuf à acheter: celui-ci ne voulant pas le vendre à un étranger qu'il ne connoissoit pas, Hercule lui en enleva deux. Le paysan n'aiant point d'autre moien de se venger, eut recours aux imprecations & aux injures. Hercule, qui s'étoit arrêté pour manger, ne fit que rire de la vengeance du paysan; mais ce heros aiant été

mis

mis dans la suite au rang des dieux, les habitans de Lyndo, pour conserver éternellement la memoire de cette avanture, resolurent d'offrir tous les ans un sacrifice à Hercule, lui éleverent un autel, auquel ils donnerent le nom de *Bouzygon*, ou joug de bœuf; choisirent ce paysan pour en être le premier prêtre, & reglerent que l'on renouvelleroit tous les ans les imprecations que le paysan avoit prononcées contre Hercule. On conserva long-tems cette coutume ridicule, & ces bizarres superstitions, que les Rhodiens avoient introduites en Espagne.

An 131 & suiv. après le déluge.

Roses est située au pied des Pyrenées, & à l'opposite d'Ampurias, dont elle n'est éloignée par mer que de douze milles. On dit qu'environ ce tems-là, il y eut un embrasement general sur toutes les montagnes voisines de ces deux villes, (1) causé ou par le feu du ciel, ou par l'imprudence de quelques bergers, qui aiant mis le feu à des brossailles, & à des buissons, ne pûrent l'éteindre; ou par le feu que ces peuples allumerent eux-mêmes, à dessein de détruire entierement les forêts immenses, dont ces montagnes étoient couvertes, afin de pouvoir plus aisément défricher les terres, les cultiver, avoir des pâturages pour leurs troupeaux, & des lieux commodes pour habiter: peut-être que c'est là l'occasion pour laquelle ces montagnes furent appellées *Pyrenées* par les Rhodiens établis à Roses, parce que *pyr* (2) en langue Grecque signifie du feu. Il y a cependant des auteurs qui veulent que ces montagnes ne soient nommées Pyrenées, que parce que leur hauteur fait qu'elles sont très-souvent exposées au feu du ciel: & d'autres soutiennent que ce nom vient d'une fille nommée *Pyrene*, qu'Hercule aimoit, & qui mourut en ce lieu-là; ou d'un de nos rois nommé Pyrrhus: mais tous les gens sages regardent ces étimologies comme des fables.

(1) Ce que dit ici notre historien sur le feu qui prit aux forêts & aux brossailles des Pyrenées, qui dura si long-tems, qu'il fondit l'or & l'argent, dont les mines des Pyrenées regorgeoient; que cet or & cet argent aiant coulé, découvrit les thresors qui étoient cachés dans ces montagnes: c'est ce que disent Aristote *de mirab. audit.* Posidonius chez Strabon, Diodore de Sicile, liv. 5. & d'autres après eux. Pour Bochart, il aime mieux croire que ce mot de Pyrenée vient de l'Hebreu, ou du Phenicien *Pura*, qui signifie un lieu couvert d'arbres, que de suivre le chemin battu par les Grecs & les Latins; mais il est bon de remarquer que c'est dans un ouvrage, où il se propose de revendiquer aux Pheniciens leurs colonies & leurs langages, c'est-à-dire, de les fourrer presque par tout.

(2) En Grec πυρ.

An 131 & suiv. apres le deluge.

L'incendie des Pyrenées fut si long & si violent, que les mines d'or & d'argent, dont ces montagnes étoient remplies, se trouverent fondues par l'ardeur du feu. Ces mines étoient si abondantes, que l'on regardoit l'Espagne comme l'empire de Pluton, le dieu des richesses. Ces mines fondues firent donc des ruisseaux de riches metaux mêlés ensemble. Ainsi l'incendie fini, les peuples commencerent à admirer l'éclat de l'or & de l'argent, qui étoient épars de tous côtés: mais comme ils n'en connoissoient ni le prix, ni l'usage, ils les mépriserent. Les nations étrangeres plus éclairées que nos peuples, accoururent en Espagne de toutes parts, dans l'esperance que les Espagnols leur abandonneroient des tresors, qui leur étoient inutiles, & dont ils ne connoissoient pas la valeur: chacun se flatoit au moins qu'il pourroit aisément s'enrichir, & tirer des Espagnols leur or & leur argent, en leur donnant des bagatelles.

XIX. La venue des Pheniciens en Espagne.

On dit que les Pheniciens sont les premiers qui ont osé mettre de grosses flottes sur mer, & s'exposer à l'inconstance, & à la furie de cet élement. On croit aussi que les premiers ils ont observé la grande & la petite Ourse, & découvert l'étoile Polaire, qui est comme l'essieu sur lequel tourne tout le ciel; enfin qu'ils se sont servis les premiers des étoiles pour se conduire dans les navigations de long cours. Les Pheniciens enleverent l'empire de la mer aux Rhodiens & aux Phrygiens. Ils partirent de Tyr le plus fameux port de l'orient, & ils furent des premiers aussi à venir prendre part aux richesses de l'Espagne. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'endroit où ils aborderent. Aristote dit que ce fut au détroit de Gibraltar.

L'unique richesse qu'ils apporterent en Espagne fut de l'huile, & ils en tirerent une si grande quantité d'argent, que leurs vaisseaux ne pouvant le contenir, ils furent obligés d'emploier ce qui leur en restoit, à faire des ustencilles de vaisseaux, & même des ancres.

Si les Pheniciens sont venus d'abord à Gibraltar, & s'ils en ont emporté tant de richesses qu'on le dit, il faut que l'incendie des Pyrenées se soit communiqué aux autres montagnes de ce roiaume; que le feu ait découvert par tout de semblables mines; sur tout que la Bœtique en ait été remplie, aussi-bien que les autres provinces; enfin que les peuples aient fouillé dans ces mines, & qu'ils en aient tiré cette quantité prodigieuse d'or &

d'argent, dont les Pheniciens chargerent leurs vaiſſeaux, autrement il ſeroit bien plus croiable que les Pheniciens ſeroient deſcendus d'abord du côté des Pyrenées, & que ce ſeroit de là qu'ils auroient tiré tant de richeſſes, que l'on y trouvoit depuis l'incendie de ces montagnes. An 131 & ſuiv. après le déluge.

Il eſt vraiſemblable que Sichée commandoit cette flotte, comme le prétendent nos auteurs, ou du moins qu'il y vint auſſi-tôt après; qu'il y fit pluſieurs voiages; & qu'il y amaſſa ces treſors immenſes, qui lui firent obtenir en mariage Didon ſœur de Pygmalion roi de Tyr: mariage funeſte à Sichée, puiſque Pygmalion entraîné par le deſir de s'emparer de cet amas d'or & d'argent venu d'Eſpagne, poignarda Sichée au pied des autels. Pygmalion ne jouit pas long-tems du fruit de ſon crime: Didon outrée de la mort de Sichée ſon mari, pour ſe venger du tyran, lui enleva ſecretement ſes treſors, en chargea des vaiſſeaux, & s'enfuit à Tharſis, ou plûtôt à Tunis, ville où les Tyriens faiſoient un grand commerce. Cette princeſſe fut ſuivie de pluſieurs Tyriens, qui aimerent mieux ſe bannir de leur propre pays, & chercher une retraite dans une terre étrangere, que de vivre ſous la domination d'un roi ſi inhumain.

Ces peuples dans leur route firent une deſcente en Chypre, & enleverent des filles qu'ils épouſerent, & qu'ils emmenerent à Carchedoine, ville que Carchedon de Tyr avoit autrefois bâtie à douze milles de Tunis. Didon arrivée ſur les côtes d'Afrique, avec les Tyriens qui l'avoient ſuivie, acheta des habitans du pays autant de terre qu'un cuir de bœuf en pourroit couvrir. Mais afin que l'emplacement fût plus grand, elle fit couper la peau en pluſieurs petites bandes. Par cette ruſe les Tyriens eurent aſſez de terrein pour y bâtir une ville. Les gens du pays diſſimulerent la ſupercherie: on nomma cette ville *Byrſe*, qui eſt à peu près la même choſe que peau de bœuf, comme Juſtin l'écrit au livre 18 de ſon hiſtoire. Je croi cependant qu'il y a plus d'apparence qu'elle fut appellée de ce nom, (1) parce que *Byrſe* en langue Phenicienne, qui a aſſez

(1) La fable de *Ripſa*, fortereſſe de Carthage, ainſi nommée, à cauſe d'un cuir de bœuf, qui étant coupé en lizieres fort étroites, fut capable d'entourer tout le terrain neceſſaire pour une ample citadelle, ne paroît pas beaucoup impoſer à Mariana, qui ne l'écrit que ſur le temoignage de Juſtin. Il donne une autre étimologie à ce mot, parce qu'il remarque que *Boſra*, ou *Borſa*, en Hebreu, ſignifie fortification; ce que Bochart n'a pas manqué de ſuivre, &

An 131 & ſuiv. après le déluge.

de rapport avec l'Hebreu, eſt preſque le même que *Boſra*, & que Boſra veut dire en Hebreu une citadelle, ou forteresse.

Les Tyriens joignirent cette ville nouvellement bâtie avec Carchedoine, par le moien d'une muraille fort épaiſſe : ainſi de deux villes, ils n'en firent plus qu'une, qui dans la ſuite s'accrût encore davantage, devint celebre, & fut nommée Carthage. Toutes ces choſes ſe paſſerent ſoixante-douze ans avant la fondation de Rome : mais laiſſons là ces affaires étrangeres, qui ne font rien à l'hiſtoire d'Eſpagne, & qui nous meneroient peut-être trop loin.

L'an 72 avant la fondation de Rome.

Revenons à Pygmalion : on dit que ce prince, après la mort de ſon beau-frere Sichée, & la fuite de Didon, vint lui-même pluſieurs fois en Eſpagne, dont le commerce avoit été interrompu depuis quelques années, ſans que les hiſtoriens en marquent la raiſon. Les Pheniciens ſous la conduite de Pygmalion, aborderent à la côte des Turduliens, c'eſt-à-dire, au roiaume de Grenade, y bâtirent une ville, qu'ils nommerent Acci, ou Ecci, dans le lieu où eſt à preſent Almuñecar, & firent de cette ville le centre du commerce, qu'ils vouloient entretenir avec les Eſpagnols. Pygmalion revint à Tyr avec ſa flotte, chargée de richeſſes immenſes, qu'il avoit remportées d'Eſpagne. Il paroît que Pygmalion fit alliance avec les Eſpagnols, & qu'il en fut parfaitement bien reçû dans les differens voiages qu'il fit dans leur pays. Car ſelon nos auteurs même, Pygmalion à diverſes repriſes parcourut toutes les côtes d'Eſpagne le long de la mediterranée, & arriva juſqu'à Cadiz.

Cette iſle avant l'arrivée de Pygmalion s'appelloit *Erythrée*, du nom que lui avoient donné des peuples de la mer rouge, qui s'y étoient venus établir du tems d'Orus fils d'Oſiris. Les

d'appuier dans ſon livre, qu'on appelle *Chanaan*. Notre auteur rapporte dans ce même article que le premier fondateur de Carthage ſe nommoit *Charcedon*, bourgeois de Tyr. Cela eſt tiré d'Appien, d'Euſebe & de ſaint Jerôme, qui lui donnent un Zorus pour aſſocié dans cette fondation. Mais Bochart croit que Zorus & Charcedon ſont les noms de Tyr & de Carthage, & non pas des noms d'hommes : en effet le nom de Tyr en Hebreu, & en Phenicien, eſt *Zor*, ou *Tſor*, & celui de Carthage en Grec, eſt Καρχηδών. Si cette conjecture n'eſt pas vraie, elle eſt certainement ingenieuſe : il n'eſt pourtant pas hors d'uſage que des hommes aient porté des noms de villes, ou des villes des noms d'hommes : Paris eſt le nom d'une ville, & en même-tems le nom de pluſieurs hommes connus, & eſtimés.

Pheniciens changerent ce nom en celui de *Gadira*, ou de *Gadiz*, soit parce qu'elle servoit à l'Espagne comme de haie & de barriere, pour la défendre contre les flots impetueux de l'ocean; soit parce que Pygmalion, après avoir bâti cette ville, l'entoura, selon quelques historiens, de haies fort épaisses, qui lui servoient de rempart, ou de muraille. Ces mêmes aureurs veulent que les Pheniciens bâtirent un temple à l'honneur d'Hercule, vis-à-vis la terre ferme, dans l'endroit où l'isle va s'étrecissant, & fait un cap en s'avançant dans la mer; & que c'est la raison pour laquelle cette langue de terre s'appelle le cap d'Hercule: chacun peut sur cela croire ce qu'il jugera à propos. An 131 & suiv. après le déluge.

On raconte des choses fort extraordinaires de cette isle & de la nature de son terroir : il y a, dit-on, deux puits tous propres à entretenir la superstition des peuples; l'un d'eau douce, qui croît, & décroît, comme la mer, deux fois le jour, & à la même heure; l'autre d'eau salée, qui, aussi-bien que le premier puits, a son flux & son reflux; mais d'une maniere bien differente, puisque l'eau de ce second puits baisse, lorsque la mer monte; & qu'elle s'éleve, quand la mer se retire. Il y avoit aussi dans ce lieu-là l'arbre de Geryon, que l'on appelloit ainsi, parce que le suc qui couloit des branches coupées, étoit d'une couleur de sang, & plus les branches étoient proches de la racine, plus la couleur du suc étoit vermeille. L'écorce étoit semblable à celle du pin; les branches panchoient vers la terre; les feuilles longues d'une coudée; & larges de quatre doigts. Il n'y avoit qu'un seul arbre de cette espece; mais quand il commençoit à secher, il en repoussoit un autre.

Les Pheniciens bâtirent dans l'Espagne plusieurs autres villes, entre lesquelles furent Malaga, & Abdera: ils soumirent en peu de tems presque toute la Bœtique; leur habileté les rendit maîtres de tout le commerce: par ce moien ils amasserent de si prodigieuses richesses, qu'ils devinrent formidables aux Espagnols, qui connurent trop tard la faute qu'ils avoient faite, de donner entrée dans leur pays à ces étrangers, & de ne s'être pas opposés à leur établissement: car les Pheniciens se voiant affermis dans la Bœtique, entreprirent de subjuguer le reste de l'Espagne, & de l'ajoûter à leurs autres conquêtes.

An 131 & suiv. apres le déluge.

Platon dans son Timée prétend que les Atlantides sortirent de l'isle Erythrée, qui est l'ile de Cadiz, dans la mer Atlantique; qu'ils aborderent dans l'Achaïe; qu'ils surprirent d'abord Athenes; mais que la fortune ne leur fut pas long-tems favorable, & qu'ils perirent tous dans la suite. Il est cependant beaucoup plus vraisemblable, que ce furent les Pheniciens d'orient, qui formerent le dessein de conquerir toute la Grece, & dont les vastes projets échouerent au siege d'Athenes: car ces Pheniciens étoient très-puissans dans l'Asie: les tresors que leur apportoit leur commerce, les avoit rendus la terreur de leurs voisins; mais peut-être que Platon les appelle Atlantides, parce qu'ils avoient poussé leurs conquêtes jusqu'à la mer Atlantique.

XX. Entreprise des Assyriens en Egypte.

C'est à peu près dans ce tems que fut fondée la ville de Rome, & qu'Ezechias étoit roi de Juda. Le roiaume d'Israel étoit déja détruit, & les dix tribus qui le composoient, avoient été emmenées en esclavage par Salmanasar roi des Assyriens. Sennacherib son fils, prince encore plus ambitieux que son pere, leva une puissante armée, & entreprit de se rendre maître de toute la terre. Il commença par ravager la Judée; il y mit tout à feu & à sang, & il assiegea Jerusalem. Enflé du succès de ses premieres victoires, il forma de nouveaux projets, aussi vastes que son ambition: il laissa Rabsaces avec une partie de ses troupes, pour continuer le siege de Jerusalem, & soumettre le reste de la Judée. Pour lui avec l'élite de son armée, il passa en Egypte, & assiegea Peluse, que l'on appelloit (1) autrefois Heliopolis, & que l'on nomma depuis Damiette; mais il fut obligé de lever honteusement le siege, & de se retirer à l'arrivée de Tarracon roi d'Ethyopie, qui s'étoit rendu maître de toute l'Egypte. Ce prince marcha contre Sen-

La quatorsiéme année du regne d'Ezechias.

(1) Quand notre auteur dit que cette ville a eu autrefois le nom d'Heliopolis il ne faut pas s'imaginer que ce soit la fameuse Heliopolis, située au milieu des terres, au lieu que Peluse étoit au bord du Nil; mais si l'on s'en rapporte à Sabellius, Oelius l'aiant fait entourer d'une triple muraille, lui donna son nom; & ainsi il faudroit l'appeller *Oeliopolis*, & non pas Heliopolis: car l'une signifie, *ville d'Oelius*; & l'autre, *ville du Soleil*. Mais pour le nom de Damiette, c'est faussement qu'on le donne à Pelusium. *Tanciathis* ancienne ville située à l'autre bord du Nil, & plus haute que Pelusium, a profité de ses débris; & c'est cette ville, ou du moins celle qui a été bâtie la plus grande partie sur son terrain, qu'on a appellée *Damiette*, nom assez approchant de *Tanciathis*: ceux qui tirent l'étimologie de Pelusium, de Peleus ou Pelée, pere d'Achille, qu'ils disent en avoir été le fondateur, veulent à toute force faire entrer par tout la fable. Ce nom vient de πηλὸς, *Lutum* en Latin, & convient fort bien au lieu où Peluse étoit bâtie, lieu plein de boue & de fange.

nacherib, lui livra bataille, le défit entierement, & l'obligea de s'enfuir. Herodote dit qu'il s'étoit élevé dans le camp de Sennacherib une multitude infinie de rats; que ces rats avoient gâté toutes les munitions de bouche, rendu inutiles toutes les machines de guerre, & que ce fut la seule cause de la défaite de l'armée Assyrienne; que Sennacherib perdit en cette occasion cent quatre-vingt mille hommes. Il y a bien de l'apparence qu'Herodote se trompe, & qu'il attribue à l'entreprise de Sennacherib en Egypte, ce qui se passa au siege de Jerusalem, où un Ange extermina dans une nuit cent quatre-vingt mille Assyriens; si ce n'est qu'on veuille dire que la vengeance de Dieu se fit sentir sur ce prince en ces deux occasions, & que dans l'une & l'autre il fut également puni de son orgueil & de son impieté.

An 131 & suiv. après le déluge.

Après la défaite des Assyriens, & la fuite de Sennacherib, Tarracon ne crût pas avoir desormais rien à craindre du côté de l'Asie; il regla toutes choses en Egypte, où il étoit adoré des peuples, à cause du danger dont il les avoit preservés par la force de ses armes victorieuses. Il resolut donc de faire de nouvelles conquêtes: il parcourut diverses provinces, subjugua plusieurs nations, passa en Espagne, & s'arrêta dans les provinces en deçà de l'Ebre. On dit même qu'il y bâtit (2) la ville de Tarragone, & qu'il lui donna son nom; au moins Strabon assure que Tarracon passa en Europe. Les Scipions plusieurs siecles après rébâtirent Tarragone, qui étoit presque entierement ruinée, & la firent le siege de la domination des Romains en Espagne; & c'est peut-être la raison pour laquelle Pline & Solin disent que les Scipions furent les fondateurs de cette ville.

XXI. Les Carthaginois prennent Yviça, & font une entreprise sur les Baleares.

Environ ce tems-là, & après la mort de Didon, les Carthaginois mirent de puissantes flottes en mer. Carthage commençoit à se rendre redoutable par ses conquêtes sur les côtes de l'Afrique, & par le nombre de ses vaisseaux, qui la rendoient presque la maitresse absolue de tout le commerce. Les Carthaginois voulurent pousser plus loin leurs conquêtes: ils crurent qu'ils devoient commencer par subjuguer toutes les

(2) Il est très-certain que Tarragone étoit fondée, avant que les Scipions allassent en Espagne: Tite-Live le dit, & Eratostheme en parle, non comme d'une ville nouvelle, mais qui avoit déja quelque reputation. Que Tarracon l'ait fondée, on n'en a aucune preuve, sinon le dire du faux Berose, & de ceux qui l'ont suivi: aussi l'historien se contente de dire qu'on le rapporte.

An 131 & suiv. après le déluge.

isles voisines, qui sont dans la mediterranée, qu'elles serviroient de retraite pour leurs vaisseaux, & de rafraichissement pour leurs troupes; que par ce moien, il leur seroit plus facile de les envoier par tout où ils jugeroient à propos; que ces conquêtes jetteroient la terreur dans les provinces de terre ferme, dont les peuples dépourvûs de vaisseaux craindroient de se voir à tous momens attaqués du côté de la mer, & qu'enfin c'étoit le plus sûr moien de conquerir l'Europe. Ils attaquerent donc la Sicile, ils se jetterent ensuite sur la Sardaigne, & sur l'isle de Corse; mais par tout inutilement : par tout ils furent repoussés par ces Insulaires. Voiant leurs entreprises échouées de ce côté-là, ils formerent un autre projet, dont ils crurent l'execution plus sûre & plus facile. Ils abandonnerent les côtes de Ligurie & de la Gaule, & vinrent fondre sur les côtes d'Espagne. Ils y prirent d'abord Yviça.

C'est une petite isle toute environnée de rochers, & dont l'entrée est très-difficile, & très-périlleuse, à la reserve du côté du midi, où il y a un assez bon port. Elle est à l'opposite du cap Denia ou Ferraye, & éloignée de la terre ferme d'environ cent milles; elle est si petite, qu'elle n'a pas plus de cinq ou six lieues de circuit; elle est toute couverte de bois, & c'est peut-être la raison pour laquelle les Grecs l'ont appelée *Pityuse*, à cause du grand nombre de pins, dont elle est remplie; elle a des salines très-abondantes, & ces salines sont presque toute la richesse de l'isle. Elle ne produit nuls animaux venimeux, ceux même que l'on y apporte d'ailleurs, y meurent aussi-tôt qu'on les a mis à terre.

Mais rien n'est plus merveilleux que de voir la nature qui prend plaisir à se jouer de l'esprit des hommes, & à les confondre par les bizarres effets qu'elle produit, & dont elle rend les causes impénétrables à tous nos raisonnemens. Car tout proche d'Yvica, qui ne peut souffrir d'animaux venimeux, comme nous avons dit, les Carthaginois trouverent une autre isle, qui en étoit remplie; & c'est apparemment pourquoi les anciens geographes l'ont appellée *Ophiuse*, (2)

(2) Qu'est-ce que cette isle? est-ce la *Formentera?* ou la *Dragonera?* ou le mont *Coluber?* qui est à l'opposite de Peniscola. Mariana dit que les plus sçavans de son tems étoient pour le mont Coluber qui fourmille de serpens, aussi-bien que l'ancienne Ophiuse, qui est à la distance d'Yvica, que Pline marque; & si Strabon & Ptolomée donnent moins de distance, que ne fait Pline. On regardoit c'est-

c'est-à-dire, l'isle des serpens. Il ne seroit pas aisé de deviner comment l'on nomme à present cette isle, & de quel côté elle est située. Les uns croient que c'est *Formenteyre*, à deux milles d'Yviça; les autres prétendent que c'est la *Dragonera*; c'est une isle qui touche presque à l'isle de Majorque, la plus grande des Baleares. La ressemblance des noms donne lieu de croire que la Dragonera étoit Ophiuse. Enfin il y en a quelques-uns qui assurent que l'Ophiuse des anciens, n'étoit qu'une certaine montagne, appellée la montagne des couleuvres, assez proche de la terre ferme, & vis-à-vis la pointe d'une peninsule. Ce sentiment a assez de rapport avec les marques que nous en donnent les anciens, qui ont tous assuré que cette isle étoit pleine de serpens, & que pour cela les Grecs l'appellerent *Ophiuse*, & les Latins *Colubraria*, ou *l'isle des couleuvres*. Il ne faut pas cependant s'étonner si les anciens geographes ont placé Ophiuse proche d'Yviça; la distance des lieux a pû aisément les tromper.

An 131 & suiv. après le déluge.

Les Carthaginois n'eurent pas de peine à se rendre maîtres d'Yviça, ils y bâtirent une ville du même nom, où ils laisserent quelques troupes pour la garder: ils poursuivirent leur route, & découvrirent encore vers le levant deux autres isles, éloignées entre elles de trente milles, & de l'Espagne d'environ soixante milles. Les Grecs appelloient autrefois ces isles *Gynesies*, parce que les peuples qui les habitoient, étoient toûjours nuds; on les nomma dans la suite *Baleares*, à cause de l'adresse extraordinaire, avec laquelle ces insulaires se servoient de la fronde. Florien sur le rapport d'Antonin, dans son Itineraire dit, que la petite isle s'appelloit anciennement *Nura*, (3) & la grande *Clumba*.

ces anciens geographes, comme des gens trop éloignés de l'Espagne, pour avoir pû en parler avec assurance, & verité. L'abbé de Vayrac s'en tient au sentiment de ces anciens geographes. Un autre est pour la Dragonera, dont le nom est presque le même en Espagnol, que celui d'Ophiuse en Grec; mais la situation est differente de celle que donne Pline à Ophiuse; & la proprieté de produire tant de serpens ne lui convient pas. Il est bon de remarquer enfin, que Pline & Agathencerus reconnoissent deux *Ebusus*, l'une séparée de l'autre par un petit bras de mer, *modico freto*, dit Pline. (Les deux Ebusus sont visiblement Yviça & la Formentera;) la Colubraria est mise par les anciens au nombre des *Pitiuses*. Mariana dans son histoire Latine dit du mont Coluber, qu'il est *continenti vicinus*; je ne sçai pas pourquoi dans l'Espagnol il met, *pegado à la tierra firme*.

(3) Quelques critiques ont fait un procès à Florien d'Ocampo, sur les deux noms, & sur d'autres antiquités, qu'ils regardent comme des imaginations. Mariana a crû devoir faire connoître de quel auteur Florien s'étoit appuié dans cette recherche.

An 131 & suiv. après le deluge.

Les Carthaginois roderent quelque tems avec leur flotte au tour de ces isles, qu'ils ne connoissoient pas encore; ils en examinerent les côtes, les lieux où l'on pouvoit faire descente, & ceux où l'on pouvoit se mettre à couvert en cas d'orage; ils n'oserent d'abord jetter du monde à terre, ne voulant pas exposer leurs gens à la merci d'un peuple, dont ils apprehendoient la barbarie : mais ils abandonnerent entierement la conquête de ces isles, après avoir éprouvé dans une rencontre la valeur de ces insulaires. Quelques jeunes gens plus temeraires que les autres, se firent mettre à terre, & allerent hardiment attaquer ces barbares; mais ils furent bien-tôt punis de leur temerité: car ces insulaires les environnerent tout à coup, se jetterent sur eux avec fureur, en massacrerent quelques-uns, & obligerent les autres à gagner au plûtôt leurs chaloupes, & à remonter dans leurs vaisseaux.

Les Carthaginois virent bien qu'il ne falloit pas irriter ces barbares, & qu'il n'y avoit rien à gagner dans un pays si sauvage. Ils s'éloignerent donc des Baleares, & rangerent les côtes d'Espagne. Ils voulurent sonder quelques peuples, & tâcher par le moien du commerce de pénétrer dans les terres, de connoître les forces, & les richesses du pays, le genie & la valeur des habitans; & ensuite les subjuguer pour enrichir Carthage de leurs dépouilles: mais ces vains projets échouerent; & ils furent obligés de s'en retourner chez eux, avec la confusion de n'avoir pû rien faire.

XXII. Les Carthaginois abandonnent l'Espagne & se retirent chez eux.

Ceux de Sagunte étoient trop éclairés, & trop habiles, pour ne pas pénétrer les desseins des Carthaginois: ils avoient beaucoup d'esprit, & une longue experience des affaires: d'ailleurs leurs propres interêts les avoient rendus plus sages, & plus prévoians, que les autres Espagnols. Ils remarquerent bien que ces Africains en vouloient à la liberté de l'Espagne, & que toute leur manœuvre ne tendoit qu'à conquerir ces riches provinces; ils ne vouloient point avoir de voisins si redoutables, dans la crainte que si les Carthaginois se rendoient une fois maîtres des Baleares, Sagunte, dont les isles étoient assez proches, ne devînt le premier objet de l'ambition des victorieux, & ne fût la premiere à subir le joug, comme la seule capable de leur faire ombrage. Ils songerent donc à éloigner de leurs côtes ces étrangers; & ils détournerent avec habileté les Espagnols d'avoir aucune liaison avec des peuples

qu'ils ne connoiſſoient pas, dont les forces & la puiſſance devoient leur être ſuſpectes, & qui ne penſoient qu'à leur tendre des pieges, ſous prétexte de commerce & d'alliance. Il arriva par bonheur une conjoncture favorable aux Saguntins, laquelle détourna l'orage, & delivra l'Eſpagne de ſa juſte fraieur. An 131 & ſuiv. après le déluge.

Carthage ſe trouva elle-même attaquée par les peuples voiſins, qui ne voioient qu'avec des yeux jaloux cette nouvelle ville s'élever à une puiſſance, capable de donner de l'ombrage à toute l'Afrique : mais ce qui étoit plus déplorable, c'eſt qu'au dedans elle étoit déchirée par ſes propres citoiens, qui ſe faiſoient les uns aux autres une guerre plus dangereuſe, que n'étoit l'étrangere. Les diviſions, qui duroient depuis quelque tems, & que rien ne pouvoit calmer, obligerent les Carthaginois de rappeller leur flotte, & d'abandonner les côtes d'Eſpagne, pour accourir au ſecours de leur commune patrie, où tout étoit dans la derniere deſolation, par les guerres étrangeres, par les diviſions inteſtines, & par le terrible ravage de la peſte, qui avoit rendu la ville preſque deſerte. Les Carthaginois, pour détourner ces malheurs, ſe ſervirent des plus cruelles ſuperſtitions, & ſuivirent la barbare coutume des Moabites, & des Pheniciens, qui croioient appaiſer leurs dieux Melchom ou Saturne, en répandant le ſang humain. En effet, ils allerent conſulter l'oracle, pour connoître la cauſe & le remede des maux, dont ils étoient attaqués ; & ſuivant la réponſe de l'oracle, ils ordonnerent que tous les ans on ſacrifieroit un certain nombre de jeunes gens, choiſis, & des mieux faits, pour ſe rendre leur divinité favorable.

Ils firent donc faire une ſtatue d'une grandeur énorme, dont les mains étoient creuſes, & preſque jointes : on y mettoit des enfans & de jeunes hommes, & par le moien de certains reſſorts, ils tomboient dans une fournaiſe ardente, qui étoit ſous l'idole. Le peuple jettoit alors de grands cris, & tout retentiſſoit du bruit des tambours, & des autres inſtrumens, afin que l'on ne pût entendre les cris de ces malheureuſes victimes, & que les peres & les meres fuſſent moins attendris. La ſuperſtition a fait croire que Carthage par ces cruels & barbares ſacrifices, détourna ſouvent les malheurs, dont elle étoit ou menacée, ou affligée, comme ſi Dieu eût voulu punir leur impieté, & leur aveuglement volontaire, en les

An 131 & suiv. après le déluge.

livrant ainsi à l'esprit d'erreur, & de seduction.

Cette inhumaine superstition ne tarda pas long-tems à passer d'Afrique en Sicile, & de Sicile en Espagne. Il semble même que les Espagnols encherirent sur les peuples, qu'ils ne vouloient qu'imiter: car dans une extrême calamité, dont le pays fut affligé, ils crurent que la mort seule du fils aîné de leur roi étoit capable d'appaiser la colere de leurs dieux. Les livres sacrés rapportent la même chose du roi des Moabites, lorsqu'il se vit assiegé par les Juifs. Peut-être aussi que les uns & les autres avoient quelque idée confuse du sacrifice d'Abraham, lorsque Dieu commanda à ce patriarche de lui sacrifier son fils unique: tant il est vrai que les choses les plus saintes, lorsqu'elles sont mal entendues peuvent avoir, & ont en effet quelquefois de très méchantes suites.

Philon dans l'histoire des Pheniciens, rapporte que ces peuples avoient coutume de sacrifier au démon vengeur le fils le plus cheri du prince, pour détourner les calamités publiques; que c'étoit le prince qui plongeoit lui-même le couteau dans le cœur de son fils, & qui l'immoloit pour servir de victime à son peuple, à l'exemple de Saturne, que les Pheniciens appellent Israel, lequel sacrifia son fils unique qu'il avoit eu de la nimphe *Anobret*, & qui après l'avoir revêtu de ses habits roiaux, lui coupa la tête sur un autel; l'éloignement des tems, & l'ignorance de l'histoire sacrée a trompé les Pheniciens, en attribuant à Jacob, ce qui est arrivé à Abraham.

XXIII. Le regne d'Arganton, l'an 620, avant la naissance de J. C. & l'an 132 depuis la fondation de Rome.

Vers ce même tems, c'est-à-dire 620 ans avant la naissance de Jesus-Christ, & 132 ans depuis la fondation de Rome, Argantonius roi des Tartessiens, ou de Tariffa commença de regner. Silius Italicus dit que ce prince vêcut trois cens ans accomplis; mais Pline sur le sentiment d'Anacreon, ne lui donne que cent cinquante ans. Il avoit tant de valeur, une si grande expérience dans la guerre, tant de genie & tant d'habileté pour les affaires, que tous les peuples d'Espagne se soumirent à lui avec plaisir, ne doutant pas que par sa prudence & par son courage, il ne renversât les projets ambitieux des Pheniciens.

Ces étrangers s'étoient établis depuis quelques années dans l'isle de Cadiz. Quoiqu'ils eussent dès ce tems-là formé le dessein de subjuguer l'Espagne, ils avoient long-tems dissimulé, ne voulant pas irriter ni revolter tout d'un coup des peuples

ſi jaloux de leur liberté. Mais quand ils ſe virent affermis dans leurs nouvelles conquêtes, ils ne garderent plus de meſures, & ils entreprirent ouvertement de ſe rendre maîtres d'un ſi riche pays. Ils commencerent donc à ſortir de leur iſle, où juſques là ils avoient été comme relegués ; & pour accoutumer inſenſiblement ces peuples à une nouvelle domination, ils avancerent peu à peu en terre ferme, mirent la diviſion parmi les Eſpagnols, & ſe ſervirent de mille moiens pour leur donner de l'ombrage les uns des autres. Ils ne laiſſerent pas de reuſſir par ce manege auprès d'un peuple encore groſſier, & de ſe rendre toûjours maîtres de quelque nouvelle ville.

An 132 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Les Eſpagnols s'apperçûrent enfin du piege qu'on leur tendoit, & du danger qu'ils couroient de perdre leur liberté : ils ſe réunirent pour delivrer leur patrie de l'oppreſſion, & peut-être même de l'eſclavage, dont elle étoit menacée ; ils jugerent qu'ils ne pourroient conſerver la liberté qu'ils avoient reçûe de leurs peres, & que les Pheniciens vouloient leur ravir, s'ils ne choiſiſſoient pour chef & pour roi un capitaine vaillant & habile, ſous la conduite duquel ils puſſent reprimer l'audace de ces étrangers, les chaſſer de terre ferme, & même, s'il étoit poſſible, de l'iſle où ils s'étoient retranchés. En effet, l'on rapporte qu'Arganton recouvra par ſes victoires toute la côte maritime de la Bœtique, & qu'il chaſſa de Cadiz les Pheniciens. Cela paroît aſſez vraiſemblable, parce que les Pheniciens aimerent mieux abandonner leurs conquêtes, que de ne pas voler au ſecours de leur patrie, qui étoit en danger de tomber ſous la puiſſance de l'ambitieux Nabuchodonoſor roi de Babylone.

Ce prince à la tête d'une formidable armée, s'étoit jetté dans le roiaume de Juda, & s'étoit rendu maître de Jeruſalem, la plus fameuſe ville de l'orient, pour ſes richeſſes, & pour le nombre preſque infini de ſes habitans ; mais particulierement, parce qu'elle étoit le centre de la vraie religion. Nabuchodonoſor après avoir pris le roi Sedecias, & l'avoir mené captif à Babylone, avec preſque tous ſes ſujets, ne crut pas qu'il y eût rien capable de lui reſiſter : il entreprit de conquerir la ville de Tyr, alors le plus fameux port du monde.

XXIV. Les Pheniciens établis à Cadiz, vont au ſecours de Tyr leur patrie.

Les Tyriens ne virent pas plûtôt le danger, qu'ils ſe mirent en devoir de s'en garantir ; ils deputerent à Carthage en Afrique, & à Cadiz en Eſpagne, pour avertir les Tyriens qui s'y

An 132 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

étoient établis, de venir au plûtôt ſecourir leur commune patrie; qu'ils étoient obligés de prendre part au malheur & à la ruine d'une ville, à laquelle ils devoient leur naiſſance; que ce ſeroit une tache éternelle pour eux, s'ils abandonnoient leurs compatriotes à la merci d'un tyran, dont ils ne devoient attendre qu'une mort cruelle, ou un dur eſclavage, plus honteux & plus affreux mille fois, que la mort même; que tout l'univers leur reprocheroit leur ingratitude, s'ils ne faiſoient pas quelques efforts pour défendre une ville qui leur avoit fourni les moiens de faire tant de conquêtes, & d'amaſſer tant de treſors; que leur honneur y étoit engagé; qu'ils priſſent garde à ne point s'abuſer; qu'il y alloit auſſi de leurs propres interêts, peut-être plus qu'ils ne penſoient; que la ruine de Tyr les envelopperoit infailliblement dans le même malheur; qu'ils ne ſeroient plus en état de reſiſter à l'ambition & à la puiſſance d'un prince victorieux, & fier de ſa nouvelle conquête; & que ce torrent furieux dans la courſe rapide de ſes victoires, entraîneroit tout avec lui. Les deputés repreſenterent encore aux uns & aux autres, que l'extrémité fâcheuſe où la ville ſe trouvoit reduite, ne ſouffroit point de délai; qu'étant éloignés de leur patrie, ils devoient faire diligence; qu'ils ſe repentiroient un jour, s'ils laiſſoient échaper cette occaſion favorable de défendre leur patrie; qu'au reſte les dépenſes qu'il faudroit faire, ne les devoient nullement détourner, & qu'une prompte & aſſurée victoire, s'ils avoient le courage de la tenter, les dédommageroit avantageuſement, affermiroit leurs conquêtes, & les mettroit en état d'en faire de nouvelles; qu'enfin c'étoit un crime de craindre les dangers, & d'épargner ſes peines & ſon ſang, quand il étoit queſtion de conſerver ſa patrie, de laquelle ils avoient tout reçû.

On ne ſçait pas l'effet que produiſit cette deputation ſur les Carthaginois: l'on ſçait ſeulement que les Pheniciens de Cadiz furent touchés du danger où ſe trouvoit la ville de Tyr leur patrie; & que non contens de faire un choix de leurs meilleures troupes, ils prirent un grand nombre d'Eſpagnols à leur ſolde, & équiperent une flotte très-puiſſante; cette armée mit à la voile, prit la route du levant, & en peu de jours arriva à la vûe de Tyr, & de l'armée ennemie; elle fit plus, car à la faveur d'un vent favorable, elle paſſa au travers des vaiſſeaux du roi de Babylone, & entra comme en triomphe dans le port.

An 132 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Tyriens étoient presque aux abois, & n'avoient plus nulle esperance; mais à l'arrivée de ce secours, ils reprirent courage, & se défendirent avec tant de vigueur, qu'ils soutinrent le siege quatre ans entiers. Tous s'animoient à la défense de la patrie. Les Espagnols que les Pheniciens de Cadiz avoient amenés, firent des prodiges de valeur, & s'attirerent l'estime & l'admiration des assiegés, au même tems qu'ils devenoient la terreur des assiegeans: ainsi les Babyloniens, après avoir éprouvé long-tems la bravoure & la fermeté des Tyriens, se rebuterent enfin de la longueur du siege, & le leverent. Ce qui obligea, peut-être Nabuchodonosor d'abandonner entierement cette entreprise, ce fut la nouvelle qu'il apprit qu'on levoit en Egypte une puissante armée contre lui. Il jugea à propos d'aller au devant de ses ennemis, de les prévenir, & de les attaquer, avant qu'ils eussent le tems de se fortifier. Les deux armées s'étant rencontrées, on en vint aux mains; on combattit de part & d'autre avec valeur & opiniâtreté, sans qu'on sçût de quel côté pancheroit la victoire: mais enfin tout plia sous les armes de l'ambitieux Nabuchodonosor; il conquit l'Egypte & l'Afrique; de là il passa en Espagne, (1) resolu de s'en rendre maître, d'en enlever les tresors, & de se venger en même-tems des secours qu'elle avoit donnés aux Tyriens.

Le prince victorieux fit descente à une des extrêmités de l'Espagne, (2) au pied des Pyrenées, il ne fit que parcourir

(1) Il n'étoit pas necessaire de chercher des raisons qui ne se trouvent pas dans les anciens auteurs, pour faire faire ce voiage à Nabuchodonosor; ne sçait-on pas ce que dit l'écriture sainte, que ce prince soumit à son empire la Lybie, la Judée, l'Egypte? qu'il ruina Jerusalem & Tyr; les Hebreux, entre autres le Rabbin Jonathas fils d'Uziel dans son commentaire sur le quatriéme livre des rois, la Chronologie nommée *Soderholam*, & la petite chronologie des Juifs ne nous apprennent-ils pas, qu'il subjugua la plus grande partie de la Lybie, & l'Espagne, après avoir fait tant d'autres conquêtes? Faut-il chercher des raisons pour qu'il ait voulu faire celle de l'Espagne; pays riche, abondant, & sur tout en mines d'or & d'argent? Tout ce que dit Mariana, après d'autres auteurs Espagnols, du secours que ceux de Cadiz & d'Andalousie avoient donné aux Tyriens, pendant le siege de leur ville, paroît imaginé, & non pas fondé sur aucun témoignage d'aucun auteur ancien.

(2) Josephe & Strabon citent tous deux un passage de Megasthenes ancien auteur, qui dit que Nabucodonosor a été plus vaillant qu'Hercule, qu'il a subjugué la plus grande partie de la Lybie, & l'Espagne; qu'il a poussé aussi loin que Tearcon (que l'on croit avoir été le Tharaca de l'écriture) & que d'Espagne, il mena son armée en Thrace, & au roiaume de Pont. Les auteurs Hebreux cités dans la précedente note, font tous mention * de cette descente de Nabuchodonosor. N'est-ce point assez pour justifier notre historien contre la critique.

* *Voiés ce qu'en dit le D. Tamayo de Vargas.*

An 132 & suiv. depuis la fondation de Rome.

les côtes de ce grand roiaume jusqu'à Cadiz, déterminé à quelque prix que ce fût de conquerir cette ville, & de la ruiner. Josephe dans ses antiquités croit que le Nabuchodonosor qui conquit l'Espagne, & qui assiegea Tyr, étoit fils de celui dont nous venons de parler.

Les Espagnols resolurent de leur côté, d'opposer à ce torrent des digues qu'il ne pût pas aisément forcer : mais ce prince sage ne voulut pas exposer à quelque disgrace la reputation qu'il avoit acquise par la rapidité de ses victoires, & ternir en un moment l'éclat de son nom. Il crut que c'étoit assez pour ses interêts, & pour sa gloire, d'avoir enlevé de ces provinces reculées des richesses immenses, d'avoir pénétré jusqu'au delà des colonnes d'Hercule, d'avoir été plus loin que ce heros, enfin de n'avoir point donné d'autres bornes à son empire, que celle du monde. Ainsi Nabuchodonosor prit le parti d'abandonner l'Espagne ; il en partit avec son armée navale, & arriva dans ses états la cent soixante & onziéme année depuis la fondation de Rome.

L'an 171 depuis la fondation de Rome.

Le voiage de Nabuchodonosor en Espagne est fameux dans presque tous les historiens Hebreux. Ils prétendent même que ce prince, qui venoit de détruire le roiaume de Juda, avoit dans son armée, & dans sa maison un grand nombre de Juifs ; & c'est de là, disent ces auteurs, qu'il s'est glissé plusieurs mots Hebreux dans l'Andalousie, & dans la Castille, qui est l'ancienne Carpetane ; que plusieurs Juifs demeurerent en Espagne, qu'ils s'y établirent, qu'ils y fonderent les villes de *Tolede*, d'*Escalone*, de *Nobez*, de *Maqueda*, de *Yepes*, & plusieurs autres villes de moindre consideration ; & que ces villes tirent indubitablement leur nom d'*Ascalon*, de *Nobé*, de *Mageddon*, & de *Joppe*, qui sont des villes celebres de la Palestine. Pour le nom de Tolede, ils soûtiennent qu'il vient du mot Hebreu *Toledoth*, qui veut dire famille, parce qu'apparemment ce furent plusieurs familles, qui s'étant unies ensemble, pour se défendre plus aisément contre les naturels du pays, jetterent les premiers fondemens de cette grande ville. Mais ce seroit perdre le tems, que de s'arrêter ici à refuter, ou à justifier un sentiment aussi bizarre, qui n'est appuié que sur de foibles conjectures, & qui n'a aucun ancien auteur pour garant. Il suffit de sçavoir que les Espagnols secouerent le joug que les Pheniciens vouloient leur imposer, & qu'ils furent assez heureux

reux pour éviter le malheur, dont l'arrivée de Nabuchodonosor les menaçoit.

An 132 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXV.

Les Phocéens viennent en Espagne.

L'Espagne delivrée des Babyloniens, eut encore une nouvelle allarme. Les Phocéens partirent de Phocée ville de l'Ionie, dans l'Asie mineure Ils armerent un grand nombre de galeres, dont on dit qu'ils furent les premiers inventeurs; & après avoir pris avec eux leurs meilleurs effets, ils côtoierent toute l'Italie, les Gaules & l'Espagne. Ces peuples n'abandonnerent leur patrie, que pour éviter apparemment la cruauté d'Harpagus, general des troupes de Cyrus, qui ravageoit toute l'Asie. Les Phocéens s'arrêterent d'abord dans la Lucanie, ou la Basilicate, vis-à-vis de la Sicile; ils s'y établirent, & bâtirent la ville de Velia, ou de Policastro: mais le mauvais air, la sterilité du pays, les maladies qui commençoient à se glisser parmi eux, & la barbarie des Lucaniens, les obligerent bien-tôt à se retirer. S'étant donc divisés, une partie vint aborder à l'isle de Corse: ceux-là ne s'y arrêterent, que pour prendre des rafraîchissemens, ils rangerent ensuite le reste de l'Italie, arriverent dans les Gaules, & descendirent enfin sur les côtes de Provence. Ce fut là, qu'aiant trouvé un port très-commode, une situation avantageuse, & un bon air, ils fonderent la ville de (1) Marseille, sur une colline entourée de trois côtés par la mer, & dont l'entrée étoit très-difficile par terre. L'autre partie de ces Grecs prit la route d'Espagne, & aborda à Tariffa.

Le roi Arganton reçut avec beaucoup de bonté ces étrangers dans sa ville capitale; il leur permit de s'établir dans les isles que l'on nommoit *Aphrodysies*, & qui ont depuis été toutes abîmées par la mer, à la reserve de la seule isle *Junonia*: Ces isles étoient de l'autre côté de Tariffa. On dit que les Pho-

(1) L'historien rapporte ici trop tard la fondation de Marseille: les Phocéens, qui vinrent dans nos mers, & qui la bâtirent, ne fuioient pas les extorsions d'Harpagus, qui étoit principal capitaine & confident de Cyrus. Tite-Live nous apprend, & Justin de même, que cette ville fut bâtie du tems de Tarquin le vieil, l'an 164 de Rome; Nabuchodonosor vivoit encore, & c'étoit la trente-sixiéme année de son regne. Pour les Phocéens, que la cruauté d'Harpagus obligea de se refugier à Marseille, ils trouverent leurs compatriotes établis depuis plus de 44 ans. Il y a dans les éditions Latines & Espagnoles que j'ai vûes *Harpalus*, c'est une faute d'impression, il faut *Harpagus*, nom bien connu dans l'histoire de Cyrus. Pour Harpalus, il y a eu plusieurs hommes de ce nom, le premier étoit un fameux corsaire du tems d'Alexandre; le second, un ambassadeur Athenien, du tems de Demostene, & plusieurs autres; mais tous differens du Satrape, qui força les Phocéens à s'enfuir.

An 132 & suiv. depuis la fondation de Rome.

céens cultiverent avec beaucoup de soin le pays qu'on leur avoit donné; ils y bâtirent des villes, qui furent dans la suite celebres par la propreté des maisons particulieres, la magnificence des édifices publics, la politesse des habitans, & la connoissance de tous les beaux arts: de maniere que ces isles, d'incultes & sauvages, avant l'arrivée des Phocéens, devinrent en peu de tems delicieuses, fertiles, abondantes, & fameuses par les sacrifices que l'on y offroit aux divinités des Grecs.

L'an 210 de la fondation de Rome.

La mort d'Arganton arriva environ l'an 210 de la fondation de Rome. Toute l'Espagne le pleura, & les peuples lui éleverent un tombeau magnifique, autour duquel ils dresserent autant d'obelisques, que ce prince avoit tué d'ennemis de sa propre main: ce furent là d'illustres monumens de la valeur d'un roi, auquel l'Espagne étoit redevable de la liberté dont elle jouissoit; & c'est ainsi, qu'au rapport d'Aristote, les Espagnols avoient coutume d'inhumer en ce tems-là les personnes illustres.

XXVI. Les Pheniciens entreprennent la conquête de l'Espagne.

La mort d'Arganton consterna l'Espagne, qui le regardoit comme son dieu tutelaire, & fut suivi d'une infinité de malheurs. Ce beau & ce riche roiaume, comme un vaisseau qui a perdu son pilote, & son gouvernail, se trouva bien-tôt après exposé aux plus furieuses tempêtes, sans pouvoir s'en garantir. La fortune jusqu'alors avoit été assez long-tems inconstante à l'égard des Espagnols, quelquefois contraire, & souvent favorable; mais enfin elle se déclara tout-à-fait contre cette nation, qui perdit sa liberté, pour laquelle elle avoit combattu pendant tant d'années, & avec tant de valeur.

L'arrivée des Carthaginois en Espagne fut la source de ses malheurs: car les Pheniciens, dont le nombre, les forces & les richesses étoient beaucoup augmentées, se voiant soutenus des Carthaginois leurs compatriotes, secouerent le joug des Espagnols, & reprirent l'isle de Cadiz, ils y établirent leur demeure, s'y fortifierent, & en firent le centre de leur commerce, & le boulevart de leur empire, afin de pouvoir se glisser dans la terre ferme, si l'occasion favorable s'en presentoit; & s'assurer une retraite, si leurs desseins ne réussissoient pas. Ils formerent le vaste projet de subjuguer l'Espagne, & de s'en rendre maîtres: mais il étoit plus aisé de concevoir, que d'executer une si hardie entreprise. Incertains des moiens

qu'ils emploieroient pour y réussir, ils crurent que le plus sûr étoit de se servir du prétexte de la religion, qui est le prétexte le plus capable de surprendre les peuples. An 210 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ils feignirent qu'Hercule leur avoit donné ordre d'introduire son culte en Espagne: ainsi ils demanderent aux Espagnols la permission de bâtir dans la terre ferme un temple à ce heros, & un emplacement propre à cela. Les peuples donnerent dans le piege, & furent assez simples pour accorder ce qu'on leur demandoit, sans prendre garde où pourroit aboutir l'entrée qu'ils donnoient sur leur terre à leurs ennemis. Les Pheniciens ne manquerent pas de profiter de cet avantage: ils bâtirent ce temple; mais ils le fortifierent, & en firent une espece de citadelle.

Il y vint plusieurs Espagnols, attirés par la veneration qu'ils avoient pour la divinité que l'on y adoroit; & peut-être encore plus par l'appareil des ceremonies dont l'on se servoit dans les sacrifices: ils choisirent cet endroit pour s'y établir. Enfin le nombre des Espagnols qui y accouroient de toutes parts, augmenta tellement, qu'il se forma en très-peu de tems une ville considerable, qui étoit située, comme l'on croit, où est à present Medina Sidonia. En effet, le nom de Sidon y a du rapport, aussi-bien que le lieu qui est vis-à-vis de Cadiz, à seize milles de la mer. Les Pheniciens possedoient outre cela dans le voisinage plusieurs villages, & même quelques villes, soit qu'ils les eussent enlevées à leurs voisins, soit qu'ils les eussent bâties eux-mêmes, & qu'ils s'y fussent établis. Alors ils commencerent à faire des courses dans le pays, à enlever les hommes & les troupeaux; & se rendirent maîtres de Terul, de Xerez & d'Arcos, sans autre droit, que celui des armes, & la force.

La ville de Turdet ou Terul, donna le nom aux peuples voisins, qui en furent appellés Turdetains; ils faisoient une grande partie de la Bœtique, & demeuroient tout le long de l'Ocean, bornés d'ailleurs par la riviere de Guadiana. Les Bastules étoient d'autres peuples, qui étoient aussi dans la Bœtique, depuis Tartesse ou Tariffa, jusqu'à Vera, tout le long de la Mediterranée. Les Turdules commençoient depuis le port de Mnesthée, que l'on nomme aujourd'hui le port de sainte Marie, & s'étendant à l'orient & au septentrion, ils alloient au delà du Bœtis ou du Guadalquivir, un peu au dessous de

An 210 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Cordoue, & s'avançoient dans le milieu des terres, presqu'à l'extrémité de la Bœtique, en rangeant les montagnes de Morenes, ou *la Sierra Morena*. Tite-Live & Polybe ne font qu'une seule nation des Turdules, & des Turdetains ; & la plûpart des autres auteurs confondent la situation & les bornes de ces peuples. C'est pourquoi je ne croi pas qu'il soit necessaire d'expliquer plus en particulier les noms des differentes nations qui habiterent l'Espagne, tels que sont les Massiens, les Selbisiens, les Curiens, les Ligniens, & tant d'autres, dont parlent les anciens geographes ; car il seroit difficile, & peut-être encore plus inutile de marquer les lieux qu'ils habiterent, & de déterminer leurs bornes.

XXVII. Les Espagnols s'opposent aux entreprises des Pheniciens de Cadiz.

Mais pour revenir aux Pheniciens, les Espagnols irrités, & choqués des usurpations de ces étrangers, se repentirent trop tard de leur simplicité. Le temple, qui avoit plus l'air d'une forteresse, que d'un temple, la nouvelle ville qui s'augmentoit de jour en jour, les nouveaux établissemens qu'ils faisoient en terre ferme, le nombre de ceux qui y abordoient, tout leur devint suspect. C'est pourquoi ils resolurent de prévenir les malheurs qu'ils craignoient, & ils ordonnerent une assemblée generale de toute la nation à un certain jour, afin de voir quelles mesures l'on prendroit, pour se delivrer de ces nouveaux venus.

Dans cette assemblée on fit un long détail de tous les sujets de plainte, que l'Espagne avoit contre les Pheniciens ; on representa que depuis qu'ils avoient bâti ce temple à Sidonia, ils avoient commencé à forger des fers à la nation Espagnole, & à donner atteinte à la liberté ; qu'il ne falloit point recevoir le joug de ces étrangers insolens, fourbes, cruels, & d'une avarice insatiable ; que la religion n'étoit qu'un leurre, dont ils se servoient, pour tromper plus surement un peuple simple & credule, & pour couvrir les crimes les plus infames, & les plus monstrueux ; que l'on devoit se défier de ce qui venoit d'une main ennemie ; que les bienfaits mêmes d'un ennemi étoient dangereux ; qu'il n'étoit pas possible de soutenir plus long-tems une pareille tyrannie ; que si toute l'Espagne ne concouroit au plûtôt à reprimer l'audace des Pheniciens, dans peu elle se verroit asservie sous leur joug ; que chacun seroit obligé d'abandonner sa patrie, & de se bannir soi-même dans des terres étrangeres, pour s'éloigner de ces tyrans ; qu'il val-

loit mieux tout risquer & périr, que de souffrir tant d'affronts, & tant d'insultes; en un mot que de s'exposer à voir ses femmes & ses enfans égorgés, ou reduits à une dure servitude. Ce discours tira les larmes des yeux de l'assemblée. Baucius Gapetus prince de Turdetains, voiant la disposition où étoient les peuples, fit faire silence, & prit ensuite la parole, qu'il adressa à toute la nation.

An 210 & suiv. depuis la fondation de Rome.

C'est le caractere d'un esprit lâche, de ne donner que des « larmes à son malheur; les cris impuissans, & les pleurs steriles, « ressource ordinaire des femmes, sont une foible consolation à « des malheureux. Souvenons-nous plûtôt que nous sommes des « hommes, prenons tous ensemble, & sur le champ les armes, « vengeons-nous par la ruine entiere de nos ennemis, sans « nous en tenir à de frivoles plaintes. Sera-t-il difficile de chasser de l'Espagne ce petit nombre de traîtres, si nous sçavons « nous réunir? Car enfin nous ne leur cedons ni en force, ni « en valeur; nous pouvons les accabler par le seul nombre; & « aiant la justice de notre côté, soions sûrs que les dieux nous « seront favorables, & que la fortune se declarera pour nous. « Oublions donc toutes nos querelles particulieres, sacrifions- « les au bien commun de la patrie, de peur que dans la suite « les jalousies & les divisions n'arrêtent, comme autrefois, « le cours de nos victoires. Il ne faut pas que l'on s'imagine « faire un outrage aux dieux, c'est les honorer que de défen- « dre la liberté qu'ils nous ont donnée, & se venger de ceux « qui veulent nous ravir un tresor si précieux. Les dieux loin « de favoriser le crime, sont obligés d'assister ceux que l'injusti- « ce veut opprimer. Ne craignés point la longue prosperité de « vos ennemis, persuadés-vous au contraire que le ciel a cou- « tume de laisser pour un tems triompher ceux dont il veut « punir d'une maniere plus terrible les crimes, ausquels il n'a « paru quelque tems insensible, qu'afin qu'une chûte plus écla- « tante soit un exemple pour les impies, & un frein capable « d'arrêter leurs forfaits. Jettons donc les yeux sur nos peres, « sur nos femmes, sur nos enfans; en prenant les armes, n'ou- « blions jamais de qui nous descendons. Toute l'Espagne est « dans l'attente du parti que nous allons prendre; compor- « tons-nous en braves, ne donnons point lieu de nous accuser « de lâcheté, & ne souffrons pas qu'on nous reproche que nous « avons laissé impunis des outrages, que nous devions venger « aux dépens de notre sang. «

An 210 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXVIII. Les Espagnols se réunissent contre les Pheniciens.

Il est difficile d'exprimer l'effet que cette harangue produisit sur les esprits de toute l'assemblée. On reconnut la faute que l'on avoit faite d'avoir permis aux Pheniciens de s'établir en Espagne; & l'on ne regarda plus qu'avec execration ceux que l'on avoit reçûs comme alliés, & comme amis; on élut des chefs, & on leur donna ordre de lever des troupes le plus promptement, & le plus secretement qu'ils pourroient, afin de surprendre les ennemis, de les exterminer, & d'en abolir jusqu'à la memoire: Baucius fut chargé de l'entreprise.

Ce capitaine s'étoit rendu recommandable par sa valeur, sa prudence, & sa longue experience; & l'on ne pouvoit confier en de meilleures mains la conduite de cette guerre. Il leva en peu de jours une puissante armée; les Espagnols se jetterent de tous côtés sur les Pheniciens, les surprirent, massacrerent sans quartier ceux qu'ils trouverent, & n'épargnerent ni sexe, ni âge, ni condition. Les tresors que les ennemis avoient accumulés avec tant de soin, furent pillés; & Baucius se rendit maître en peu de tems de toutes les villes que ces étrangers avoient usurpées, bâties, ou peuplées.

Le débris des Pheniciens se refugia à Sidonia: ils avoient regardé cette place comme un lieu de sûreté, où ils seroient à couvert des insultes des barbares (car c'est ainsi qu'ils appelloient les Espagnols.) La situation avantageuse de la place, les fortifications qu'ils y avoient faites, les provisions dont ils l'avoient garnie, la valeur, & le nombre de ceux qui s'y étoient retirés, resolus de vaincre ou de périr, tout faisoit croire aux Pheniciens que les Espagnols n'auroient jamais la hardiesse d'en approcher. Mais ceux-ci, sans avoir égard à la sainteté du lieu, ne donnerent pas le tems à leurs ennemis de se reconnoître; ils attaquerent la place avec une vigueur qui surprit les assiegés; ils la prirent,& la raserent entierement,sans même épargner le fameux temple d'Hercule; ils égorgerent les habitans, & ne firent grace à personne, tant la haine, le dépit, & le desir de la vengeance animoit les Espagnols. Ni le sang qui couloit de toutes parts, ni les cris des femmes & des enfans, ni même le respect de la religion, rien ne fut capable de calmer des esprits aigris, furieux, & jaloux de leur liberté. Ainsi des tresors amassés durant tant d'années, une ville celebre, & un temple superbe bâti avec tant de dépenses & de soins, devinrent en un jour la proie du fer & des flammes.

An 210 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXIX.
Les Pheniciens se liguent avec les Carthaginois, pour se maintenir en Espagne.

Les Pheniciens furent consternés de cette étrange avanture, à laquelle ils ne s'attendoient point, & contre laquelle ils ne s'étoient pas prémunis. Ils avoient cependant conservé dans la terre ferme quelques villes peu considerables; mais comme elles n'étoient nullement en état de resister, si on les attaquoit, ils les abandonnerent, & se retirerent à Cadiz, pour concerter ensemble des moiens de sortir de l'Espagne, où ils étoient en horreur. Leur départ de Cadiz ne laissoit pas d'avoir de grandes difficultés; & ils ne sçavoient comment sortir de cette isle, n'aiant pas assez de vaisseaux pour tout embarquer. D'ailleurs si une partie seulement se retiroit, ce seroit exposer l'autre à la boucherie. Il y en eut quelques-uns qui se ranimerent, & qui donnerent courage aux autres. Ils resolurent donc d'avoir recours aux étrangers, & de se maintenir par ce moien contre les violences des Espagnols. L'extrémité où les Pheniciens se virent reduits, ne leur permit pas de s'adresser à Tyr; le secours seroit venu trop tard, & ils ne pouvoient attendre. C'est pourquoi ils envoierent à Carthage, qui étoit assez proche. Les Pheniciens de Cadiz & ceux de Carthage étoient extrémement unis par les liens du commerce & de la patrie, & par des interêts communs: car les uns & les autres venoient de Tyr, comme nous l'avons déja dit.

Les ambassadeurs Pheniciens étant entrés au Senat, décrivirent d'une maniere touchante l'état funeste où Cadiz se trouvoit, & le danger où cette ville étoit de se voir bien-tôt reduite en cendres. » Il n'y a que vous seuls, dirent-ils, aux « Senateurs, qui soiés capables de la soutenir, & d'arrêter sa « ruine entiere; elle n'a plus d'esperance que dans votre protec- « tion; & si vous lui refusés votre secours il ne lui reste plus de « ressource. Il n'est plus question ici de tresors, nous venons d'ê- « tre dépouillés en un moment de ceux qui nous avoient couté « tant de peines, & que nous conservions depuis tant d'an- « nées. Il s'agit aujourd'hui de notre liberté, & de notre vie. « L'occasion de passer en Espagne, que vous avés souvent sou- « haitée avec empressement, est enfin arrivée; mais l'occasion « du monde la plus juste & la plus raisonnable, puisque c'est « pour défendre vos amis, vos compatriotes, vos freres; c'est « pour venger le culte des dieux, qui vient d'être prophané « d'une maniere impie, & sacrilege. Les Espagnols ont renver- « sé le temple du grand Hercule, si celebre autrefois par la «

An 210 & suiv. depuis la fondation de Rome.

» veneration des peuples, qui y accouroient de tous côtés.
» Laisserés-vous cet attentat impuni? Souffrirés-vous que ces
» impies outragent ainsi les dieux que vous honorés, qui vous
» protegent, & à qui vous reconnoissés être redevables de
» votre puissance, & de votre gloire. Pour nous, contens de
» conserver notre liberté, de jouir des terres que nous posse-
» dons depuis si long-tems, & qui ont été arrosées de nos
» sueurs, & de notre sang, nous abandonnerons avec joie
» à nos défenseurs les autres fruits de la victoire. Ne croiés
» pas que les avantages soient peu considerables pour votre
» republique; rien ne peut vous être plus glorieux, ni plus
» avantageux que notre défense: ce n'est pas seulement pour
» secourir des malheureux, que nous vous appellons; c'est à
» la conquête de l'Espagne, mais à une conquête sure & glo-
» rieuse; ce sont les tresors de ce vaste empire que nous ve-
» nons vous offrir: quelle gloire pour vous, en secourant vos
» freres, de conquerir ces riches provinces, de subjuguer ces
» peuples barbares, & de vous ouvrir par là un chemin à l'em-
» pire du monde?

Les Carthaginois touchés de ce discours, assurerent les députés que le senat & le peuple étoient sensibles au malheur de leurs alliés, & de leurs freres, qu'on alloit tout préparer pour leur secours; & que dans peu l'on seroit en état de venger les dieux, & de punir les Espagnols de leur perfidie & de leur impieté. Le senat, après avoir donné ces bonnes paroles aux ambassadeurs, & relevé ainsi leurs esperances, les pria d'attendre jusques à ce que la flotte fût prête pour les passer en Espagne, & les secourir.

Les Carthaginois étoient en ce tems-là maîtres de la mer; ils entretenoient des flottes nombreuses, soit pour faire leur commerce, soit pour étendre leur empire, & subjuguer leurs voisins: ils avoient déja conquis la côte maritime d'Afrique, & presque toutes les isles de la Mediteranée. Mais ils n'avoient pû penetrer dans l'Espagne, ni s'établir dans ce puissant empire, pour les raisons que nous avons rapportées.

L'an 236 de la fondation de Rome.

Ils préparerent donc avec une ardeur & une promptitude extrême une flotte considerable sous la conduite de Maharbal, qui partit de Carthage, passa les Baleares, & Yviça, puis aborda à Cadiz l'année 236 depuis la fondation de Rome. Il y a quelques auteurs qui assurent que cette expedition arriva

assez peu de tems avant la premiere guerre punique. Quoi qu'il en soit pour le tems, les Carthaginois se fraioient par là un chemin à la conquête de l'Espagne. Ils coururent d'abord toutes les côtes voisines, surprirent les Vaisseaux, pillerent le pays, & emporterent des tresors immenses, bâtirent des forteresses dans des lieux avantageux, qui leur servoient de retraites, & de magasins. De là ils faisoient des courses bien avant dans le pays; & dans ces places ils mettoient à couvert le butin qu'ils faisoient sur les Espagnols.

An 236 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Espagnols reveillés par ces brigandages, tinrent entre eux de frequentes conferences à Turdete, ou Turuel; ils choisirent derechef Baucius pour leur general dans la guerre, qu'ils se voioient obligés d'entreprendre, pour défendre leur pays, & pour conserver leur liberté & leur vie. Baucius leva incessamment des troupes, & avec un détachement choisi des plus braves de ses soldats, surprit de nuit un fort que les ennemis avoient bâti assez près de Turdete; il fit main-basse sur la garnison: peu de Carthaginois se déroberent à la fureur du soldat; Maharbal fut de ce petit nombre, & se sauva par une fausse porte, sur un cheval qu'il rencontra par hazard. Les Espagnols avec le même bonheur, & la même rapidité remporterent par tout de grands avantages sur leurs ennemis; Baucius ramena ensuite à Turdete son armée triomphante, & chargée de butin.

XXX. Les Carthaginois tâchent de surprendre par adresse les Espagnols.

Les Carthaginois virent bien que la conquête de l'Espagne n'étoit pas aussi aisée, qu'on la leur avoit representée; qu'ils avoient affaire à une nation belliqueuse, & jalouse de sa liberté. Ainsi desesperant de pouvoir s'en rendre maîtres par la force, ils eurent recours à leurs ruses ordinaires, & ne crurent pas que des peuples encore grossiers, & presqu'à demi sauvages, pussent se défendre des pieges qu'on leur tendroit. Ils feignent donc que ce n'est point à la nation qu'ils en veulent, mais seulement aux impies, & aux sacrileges; qu'ils ne sont venus que pour venger le tort que l'on a fait à leurs compatriotes, & nullement pour faire la guerre aux Espagnols; qu'ils demandent la punition de ceux qui ont prophané & détruit le temple du grand Hercule; qu'ils sçavent bien que ceux de Turdete n'ont eu nulle part à l'attentat commis contre les dieux, ni aux cruautés que l'on a exercées contre ceux de Cadiz; qu'ils admirent le courage des Espagnols, qu'ils

An 236 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

demandent leur amitié, que rien ne ſera plus avantageux & plus glorieux en même tems aux deux nations, que la paix; qu'ils ſont prêts de retourner à Carthage, pourvû que les Eſpagnols mettent bas les armes, & qu'ils veuillent faire alliance avec eux; qu'on ne devoit pas dédaigner des offres ſi avantageuſes; & pour montrer qu'ils agiſſent de bonne foi, qu'ils ſont reſolus de retirer leurs garniſons, de démolir leurs fortereſſes, & de s'oppoſer d'eux-mêmes à ceux qui voudroient venir les inquieter dans leur pays.

Les Turdetains ne ſe laiſſerent pas ſurprendre aux pieges qu'on leur tendoit; ils répondirent aux deputés des Carthaginois que ces offres leur étoient très-agréables, & qu'ils les accepteroient volontiers, lorſqu'ils auroient remarqué du rapport entre la conduite de leurs ennemis, & leurs paroles; que pour eux, ils ne craignoient, ni ne ſouhaitoient la guerre; qu'ils n'eſtimoient pas aſſez l'amitié des Carthaginois, pour la deſirer avec empreſſement; mais auſſi qu'ils ne la mépriſoient pas aſſez, pour la refuſer, quand on la leur offriroit de bonne foi; qu'ils étoient ces mêmes peuples qui avoient coutume de ne ſe venger des injures, que par des bienfaits, & de ne paier les inſultes que par des ſervices. Que s'ils avoient pris les armes, ce n'étoit que contre leur gré, qu'ils y avoient été contraints par la pure neceſſité de ſe défendre; qu'ils n'alloient point troubler les autres chez eux; mais auſſi qu'ils étoient reſolus de ne pas ſouffrir que des étrangers vinſſent les inquieter juſques dans leurs maiſons, & prétendiſſent les aſſervir.

Il y eut une eſpece de tréve entre les deux nations, & les Carthaginois ſe tinrent quelque tems en repos ſur les côtes; ils ne laiſſoient pas cependant de faire de tems en tems quelques courſes ſur leurs voiſins; car ils n'avoient pas retiré, ſuivant leur promeſſe, les garniſons des forts qu'ils avoient bâtis en differens endroits. Quand il arrivoit que les choſes alloient un peu trop loin, & que les Eſpagnols ſe plaignoient ou du maſſacre de leurs gens, ou du ravage que l'on faiſoit ſur leurs terres; alors les Carthaginois, pour détourner la haine d'une nation qu'ils vouloient encore menager en apparence, & pour éviter les ſuites d'une rupture qu'il n'étoit pas tems de faire éclater, parce qu'ils n'étoient pas en état de la ſoutenir. Les Carthaginois, dis-je, ne manquoient pas de prétextes pour ſe diſculper auprès d'une nation trop credule; ils rejettoient tous

les desordres sur la licence du soldat, qu'il n'étoit pas toûjours aisé de retenir: ils renouvelloient de tems en tems les anciennes alliances; & à la faveur de ces traités, ils trompoient des peuples bons, simples, & amateurs de la paix. Ainsi en accablant peu à peu les Espagnols, & presque sans qu'ils s'en apperçûssent, les Carthaginois vinrent à bout de conquerir l'Espagne; ils n'attendoient qu'une conjoncture favorable pour se declarer, & pour faire éclater le dessein perfide qu'ils meditoient, & qu'ils prenoient alors tant de soin de cacher.

An 236 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ceux de Cadiz étoient contens, & ceux des Espagnols, qu'on laissoit en repos, ne se plaignoient point des insultes que l'on faisoit aux autres: car ordinairement chacun se met assez peu en peine du bien public, lorsque ses propres interêts ne s'y trouvent point mêlés. Les forces des Carthaginois augmentoient donc insensiblement en Espagne, & leur puissance s'étendoit de jour en jour, par l'indolence & l'inaction des Espagnols. Mais la mort de Baucius, qui arriva en ce tems-là, sans laisser ni heritier, ni successeur, au moins que l'on sçache, fournit enfin à ces étrangers l'occasion de subjuguer l'Espagne.

XXXI.
Les Carthaginois declarent la guerre à ceux de Cadiz.

Le cœur de l'homme est insatiable; plus la fortune, ou la force lui ouvrent de voies pour se satisfaire, plus ses desirs redoublent, plus son ambition augmente. On regarde avec mépris les premiers succès, quand on en espere de plus considerables. Et ce qui fait voir la fragilité du bonheur dont on se flatte, c'est que l'on n'est jamais content, quand même on possede ce que l'on souhaitoit. La puissance souveraine ne peut souffrir de compagne.

Après la mort de Baucius, les Carthaginois non-seulement songerent à envahir l'Espagne, ils entreprirent même de chasser de Cadiz les Pheniciens leurs compatriotes, & leurs alliés, au secours desquels ils étoient venus. L'ambition est feconde à trouver des sujets de querelle: les Carthaginois commencerent à jetter adroitement des semences de division entre les Pheniciens & les naturels du pays; ils feignirent de porter compassion à ceux-ci; ils accuserent ceux-là de traiter les anciens habitans avec trop de hauteur, & de fierté; de ne leur donner nulle entrée aux honneurs & aux charges; de ne penser qu'à amasser des tresors, & d'avoir presque reduit dans un dur esclavage ces malheureux insulaires. Par de si lâches intrigues

An 236 & suiv. depuis la fondation de Rome.

ces fourbes, & ces ambitieux s'insinuerent dans l'esprit de ceux de Cadiz, & gagnerent leur amitié.

Les Pheniciens ne furent pas long-tems sans s'en appercevoir; ils penetrerent bien-tôt le dessein de ces perfides, dont ils avoient malheureusement imploré le secours: ils leur reprocherent leur trahison; mais de si justes reproches toucherent peu les Chartaginois; ils ne laisserent pas de poursuivre leur pointe, & ne se mirent plus en peine de cacher leur perfidie: aveuglés & seduits par la passion, ils resolurent à quelque prix que ce fût de chasser de Cadiz les Pheniciens, qui seuls pouvoient s'opposer aux projets ambitieux qu'ils avoient formés de conquerir toute l'Espagne. Ainsi oubliant les loix les plus sacrées, & les plus inviolables de la nature & de la religion, ils n'eurent égard ni à l'alliance jurée, ni aux bienfaits reçûs.

On en vint aux armes de part & d'autre: les Pheniciens outrés d'une si noire trahison, crurent devoir prévenir les Carthaginois; ils se jetterent sur eux, les surprirent, & n'épargnerent aucun de ceux qui tomberent entre leurs mains. Comme ceux-ci ne s'attendant à rien moins qu'à cette irruption, n'étoient point sur leurs gardes, il y en eut un nombre assez considerable qui perit dans cette brusque attaque; les autres se retirerent avec précipitation dans le fort qu'ils avoient élevé à la pointe de l'isle, & vis-à-vis le cap, que l'on appelloit autrefois le cap *Cronio*, pour se mettre à couvert, & pour leur servir d'azile au besoin. Les Pheniciens fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter, firent main basse sur les Carthaginois, mirent le feu à leurs maisons, ravagerent leurs terres, pillerent leurs richesses, & laisserent par tout des marques de leur juste ressentiment.

Les Carthaginois furent d'abord consternés de cette perte imprévue; mais les plus éclairés d'entre eux se rejouissoient secretement de cette démarche violente, ravis que les Pheniciens eussent par là fourni une occasion favorable de leur faire la guerre, & de les chasser d'un pays où ils songeoient eux-mêmes à s'établir à leur préjudice. Les Carthaginois ne tarderent pas à executer leur dessein: ils amasserent des troupes de tous côtés, appellerent quelques-uns de leurs alliés, & attaquerent à leur tour leurs vainqueurs. Les Pheniciens n'étoient pas en état de resister à des forces si superieures, ils abandonnerent la cam-

pagne, & se retrancherent dans leurs places. Les Carthaginois voiant qu'aucun ennemi n'osoit plus paroître, voiant d'ailleurs qu'il n'y avoit nulle apparence de parler de paix avec un peuple défiant, & que l'on venoit de tromper, ils crurent ne devoir plus garder ni mesures, ni menagemens, & ils assiegerent Cadiz: le siege dura quelques mois; mais enfin la ville fut prise d'assaut. Quelques auteurs disent que ce fut dans ce siege qu'un certain ingenieur Tyrien, nommé Bosphamene, inventa la machine du belier pour battre & renverser les murailles: mais s'il ne fut pas l'inventeur, on croit au moins qu'il apprit l'art de s'en servir avec plus de facilité, & qu'il lui donna plus de force, en le suspendant sur une poutre de travers, comme sur un pivot.

An 236 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Le malheur des Pheniciens rendit les Carthaginois odieux, & suspects aux peuples voisins, chacun les accusant de perfidie & de cruauté. *Quoi*, disoit-on, *est-il permis d'enlever les biens & la liberté à ses bienfacteurs, à des gens qu'on est venu défendre, à des amis qui les ont appellés pour partager avec eux l'empire des Espagnes: non, non c'est une impieté, & une ingratitude monstrueuse que de violer de la sorte, & sans raison les loix de l'hospitalité, de l'amitié & de l'humanité.*

XXXII. Les Espagnols s'unissent aux Pheniciens contre les Carthaginois.

Les habitans de la ville de Mnesthée étoient depuis longtems les alliés des Pheniciens; aussi commencerent-ils les premiers à se declarer contre les Carthaginois, & à soulever contre eux les autres peuples d'Espagne. Ils ne s'en tinrent pas à une colere inutile, & à des menaces frivoles; resolus de venger leurs amis, & de les soutenir contre des traîtres, ils en vinrent à une guerre ouverte; chacun se prépara à attaquer, ou à se défendre. On assembla de part & d'autre de nombreuses troupes; on les fit marcher: cependant avant que d'en venir aux mains, les plus sages jugerent à propos de tenter quelque voie d'accommodement.

Les Carthaginois ne crurent pas devoir s'exposer au hazard d'une bataille, dont le succès est ordinairement incertain, & d'abandonner des projets qu'il leur étoit aisé d'executer avec le tems par les voies secretes qu'ils avoient emploiées jusqu'alors avec succès, & qui leur avoient presque toûjours réussi. Ils firent les avances, & parlerent les premiers de paix; les Pheniciens & leurs alliés ne s'en éloignerent pas; l'on nomma des arbitres, pour en regler les articles, & le traité fut bien-tôt

An 236 & fuiv. depuis la fondation de Rome.

conclu du confentement des deux parties. Les conditions furent 1°. Que l'on rétabliroit le commerce. 2°. Que tous les ports feroient également ouverts aux deux nations. 3°. Qu'il ne feroit permis à aucune d'empêcher l'autre de naviger. 4°. Que l'on rendroit les prifonniers de part & d'autre. 5°. Que l'on fe dédommageroit reciproquement des pertes faites. Enfin que dans les differens qui pourroient furvenir dans la fuite, l'on feroit obligé de s'en tenir à ce que decideroient les arbitres, que l'on choifiroit pour cela. Mais afin de rendre cette alliance plus ferme, & plus conftante, les Carthaginois voulurent que l'on oubliât des deux côtés tout ce qui s'étoit paffé avant le traité. C'eft pourquoi ils donnerent le nom de *Lethé*, qui veut dire *oubli* en Grec, au fleuve qui va fe déchager dans la mer au port de Mneftée, maintenant de fainte Marie. (1) Sur cela & chofes pareilles, j'aime mieux raconter fimplement ce que je trouve écrit par d'autres hiftoriens, que de m'amufer ni à refuter ce qui n'eft pas fondé, ni à autorifer ce qu'ils ont avancé avec peu de vraifemblance.

XXXII. La paix entre les Pheniciens & les Carthaginois.

Les Carthaginois apprirent ces heureufes nouvelles par les lettres de Meherbal, ils en rendirent graces aux dieux ; & la joie en fut d'autant plus grande, que le defordre de leurs affaires les empêchoit de pouvoir envoier en Efpagne une flotte au fecours de ceux qui s'étoient rendus maîtres de Cadiz. La guerre de Sicile ne leur avoit pas été avantageufe ; ils y avoient été battus, & contraints de fortir de cette ifle. Leurs armes n'avoient pas eu un fuccès plus heureux en Sardaigne, fous la conduite de Machée leur general ; par tout ils avoient eu du

(1) Peut-on fe déclarer plus nettement que fait notre auteur dans ces paroles où il dit, qu'il copie plus qu'il n'en croit, parce qu'il n'eft pas facile de refuter ce que les auteurs de fa nation écrivent, ni d'appuier ce qu'ils avancent avec peu de probabilité. Ce qui eft dit des Carthaginois par rapport à la Sicile, à la Sardaigne, au fecours qu'ils donnerent aux Pheniciens établis à Cadiz, s'accordent affez avec ce qu'on en lit dans Juftin ; mais on adoucit beaucoup ce qu'il prend de cet ancien, touchant l'ambaffade que Darius fils d'Hiftafper roi de Perfe envoia aux Carthaginois. On leur portoit de fa part un édit, par lequel il leur défendoit de facrifier jamais des hommes à leurs dieux ; de fe nourrir de chair de chien ; & il leur ordonnoit de brûler les corps morts, au lieu de les enterrer. Voilà ce que fupprime Mariana, voilà à quoi fe foumirent les Carthaginois ; ce qui marque combien la puiffance des Perfes étoit redoutée, & combien ils faifoient peu de cas de cette republique fi fiere & fi ambitieufe, à qui ils envoioient des ordres fi humilians. Ils leur demandoient cependant du fecours contre les Grecs, plûtôt pour les empêcher de fecourir ceux à qui Darius vouloit déclarer la guerre, que par la confiance qu'il eut en leur fecours.

dessous ; dans ces fâcheuses conjonctures ils n'étoient nullement en état de soutenir une guerre éloignée, qui demandoit de grandes dépenses, & dont le succès étoit fort douteux.

An 236 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Outre cela ils n'étoient pas en repos du côté de l'Afrique ; ils avoient tout à craindre des Africains, qui ne portoient qu'avec peine le joug étranger : Ainsi Carthage prit le parti d'abandonner entierement les affaires d'Espagne. Les Carthaginois qui étoient à Cadiz, n'esperant aucun secours du côté de Carthage, s'appliquerent à gagner l'esprit des Espagnols, dissimulerent pour un tems, & attendirent une occasion plus favorable. D'un autre côté les Pheniciens qui avoient perdu leurs biens, & étoient sans ressource, s'estimerent heureux d'avoir la liberté de trafiquer sur mer ; ils sçurent en profiter. En effet par le moien de leur commerce, ils repareremt bien-tôt leurs pertes ; ils amasserent en peu de tems des richesses immenses, & ne se mirent plus en peine de recouvrer l'autorité souveraine à Cadiz.

L'an 252 depuis la fondation de Rome.

Environ l'an 252 de la fondation de Rome, il y eut en Espagne une grande secheresse, une sterilité extraordinaire, & de frequens tremblemens de terre ; la terre s'ouvrit en plusieurs endroits : & les ouvertures furent si grandes, qu'on découvrit une quantité prodigieuse d'or & d'argent, qui étoit demeurée ensevelie depuis l'ancien incendie des Pyrenées. Ces nouveaux tresors attirerent en Espagne plusieurs nations, dont il est inutile de faire ici le détail.

XXXIV. Les Carthaginois prennent le dessein de repasser en Espagne.

Le senat de Carthage, qui n'avoit abandonné l'entreprise d'Espagne, que parce qu'il n'étoit pas en état d'y réussir, ne se vit pas plûtôt en paix, qu'il reprit ses premiers projets. Il envoia en Espagne une flotte sous la conduite d'Asdrubal & d'Amilcar, tous deux fils de Magon le plus considerable des Carthaginois. La flotte alla d'abord en Sardaigne, qui étoit sur sa route ; l'on y fit descente, Asdrubal fut tué dans un combat qu'il donna à ces insulaires, & laissa pour enfans Annibal, Asdrubal & Saphon. La guerre de Sicile obligea Amilcar de retourner à Carthage, & lui fit quitter la pensée de subjuguer l'Espagne. Car les Siciliens aiant sçû la mort d'Asdrubal, & Leonidas de Sparte aiant amené à leur secours une flotte nombreuse, recommencerent la guerre contre les Carthaginois avec plus de fureur que jamais. Amilcar perit dans cette guerre, & laissa trois enfans, Himilcon, Hannon & Gisgon.

An 252 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Preſqu'en même-tems, Darius fils d'Hiſtaſpe donna de nouvelles inquietudes aux Carthaginois : les deputés de ce prince arrivés à Carthage avoient declaré au ſenat, que leur maître vouloit bien lui accorder ſon amitié & ſa protection ; mais à condition qu'on lui fourniroit des troupes contre les Grecs, à qui il avoit declaré la guerre. Dans ces conjonctures les Carthaginois ne ſçavoient quelle réponſe faire aux deputés de Darius : ils craignoient de deplaire à ce prince, s'ils refuſoient le ſecours qu'il demandoit ; d'un autre côté ils ſouhaitoient de ne point entrer dans cette guerre, & de ne ſe point défaire de leurs troupes. Les choſes changerent de face, Darius mourut : (1) Xerxes ſon fils ſuivit le même projet ; & la troiſiéme année de ſon regne, c'eſt-à-dire, l'an 271 de la fondation de Rome, il fit la guerre aux Grecs.

L'an 271 de la fondation de Rome.

Ainſi les Grecs que Leonidas avoit amenés au ſecours de la Sicile, furent obligés de retourner à la défenſe de leur propre pays. Alors les Carthaginois delivrés d'embarras, commencerent à reſpirer, & reprirent de nouveau le deſſein de ſe rendre maîtres de l'Eſpagne. Dans cette vûe, ils retirerent neuf cens hommes des garniſons qu'ils avoient en Sicile, les embarquerent ſur quatre vaiſſeaux, & les envoierent en Eſpagne, avec promeſſe de faire partir dans peu un ſecours beaucoup plus conſiderable.

Cette petite flotte tenta dans ſa route de ſurprendre les Baleares ; mais cette entrepriſe ne réuſſit pas : car les inſulaires aiant pris leurs frondes, qui étoient les ſeules armes dont ils ſe ſervoient, ſe défendirent avec tant de valeur, & firent tomber ſur leurs ennemis une ſi furieuſe grêle de pierres, qu'ils les forcerent de ſe rembarquer avec précipitation, & de mettre au large. Ce mauvais ſuccès, que les Carthaginois avoient déja éprouvé une autre fois, leur ôta l'envie d'attaquer deſormais ces inſulaires. La flotte n'eut pas plûtôt perdu la vûe des Baleares, qu'elle fut battue d'une furieuſe tempête. Elle arriva cependant à Cadiz, ſans avoir fait aucune perte conſiderable.

(1) *Darius mourut.* Le ſecretaire du grand connétable de Caſtille fait un procès à notre auteur ſur cette année ; mais les plus habiles chronologiſtes ſont du ſentiment de Mariana. Darius mourut la premiere année de la 74 Olympiade, c'eſt-à-dire, l'an 269 de Rome ; & Julien refute Paul Oreze, auteur qui a vécu plus de neuf cens ans après Darius, ce qui eſt pourtant tout le fondement de l'opinion du ſecretaire.

L'arrivée

An 171 & suiv. depuis la fondation de Rome.

L'arrivée de ce secours fit croire aux Espagnols, que l'échec des Carthaginois en Sicile, après la mort d'Amilcar, n'étoit pas si grand, qu'on l'avoit publié ; de sorte que ceux qui leur étoient le plus opposés, n'oserent remuer. Quelques auteurs disent qu'en ce tems-là, on envoia de Tartesse ou Tariffa une colonie sous la conduite de Capion dans l'isle que forment les deux embouchures du Bœtis, ou Guadalquivir, au lieu même où étoit l'oracle de Mnesthée.

Ceux de Tartesse resolurent de bâtir une nouvelle ville, qu'ils appellerent *Ebora Carthesiorum*, ou *de los Carthesios*, pour la distinguer de plusieurs autres villes qui sont en Espagne, & qui portoient le nom d'Ebora. Tartesse même s'appelloit Carteja : l'on voit encore à l'embouchure de la riviere une tour qui porte le nom de ce *Capion*, dont nous parlons ; mais l'on ne sçait pas certainement le tems auquel elle fut bâtie : on sçait seulement que les peuples de cette côte furent appellés *Carthessiens*, ou *Tartessiens* ; ce qui apparemment a donné lieu à ceux de nos écrivains qui se croient plus penetrans que les autres, d'assurer que ce fut de Tartesso, ou de Tariffa, que l'on envoia une colonie dans ces endroits-là : leur penetration va même jusqu'à marquer le tems de cette colonie, & le nom de celui qui la conduisoit, comme s'ils en avoient les preuves les plus autentiques.

XXXV. Sapphon vient en Espagne.

Le bruit couroit alors que toute l'Afrique alloit se jetter sur Carthage, que toutes les villes amassoient autant de troupes qu'elles pouvoient, & qu'elles se donnoient des ôtages les unes aux autres, pour garans de l'alliance inviolable qu'elles avoient jurée : car la puissance extraordinaire des Carthaginois faisoit ombrage aux autres villes ; elles refusoient le tribut, qu'elles avoient accoutumé de donner, depuis que Didon le leur avoit imposé : enfin toutes étoient resolues de secouer un joug, qui leur paroissoit insupportable. Ce que l'on publioit des mauvais succès qu'avoient eu les Carthaginois dans la Sardaigne & dans la Sicile, animoit les peuples à se revolter. Les villes de la Mauritanie, bien qu'elles n'eussent aucun sujet de se plaindre de Carthage, qui n'avoit point eu de demélé avec elles, ne laisserent pas de se liguer avec les autres villes d'Afrique ; & la conspiration de tous les peuples fut si grande, que l'on n'épargna rien pour y engager les Espagnols, qui ne sont separés de l'Afrique, que par un petit dé-

An 271 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

troit, & pour les obliger à rompre avec les Carthaginois; ſur tout on leur faiſoit entendre que la ruine de Carthage étoit indubitable.

Le ſenat effraié de l'orage qui ſe préparoit, n'épargna rien de ſon côté pour le détourner, & pour ſe mettre en état de reſiſter à tant d'ennemis conjurés. Il envoia en Eſpagne Saphon fils d'Aſdrubal, pour raſſurer par ſa preſence, & par ſon autorité les Carthaginois qui y étoient reſtés. On recommanda fort à ce general de raſſurer, ou de gagner par ſon adreſſe & par ſes liberalités les Eſpagnols, qui commençoient à branler. Il y réuſſit admirablement bien, & même au-delà de ce que l'on eſperoit: car deſqu'il fut arrivé, il fit aſſembler les principaux de la nation Eſpagnole; il leur fit connoître les deſſeins des Africains, & les prétentions chimeriques des peuples de la Mauritanie; il les conjura par leur ancienne amitié de ne ſe point laiſſer ſéduire par de vaines offres, & de ne pas donner dans le piege qu'on leur tendoit; que ce ſeroit une choſe honteuſe pour eux, & d'une dangereuſe conſequence, de ſecourir des rebelles, & d'entrer dans la paſſion de quelques villes, qui ne s'étoient liguées enſemble contre Carthage, que pour être en état d'aſſervir dans la ſuite plus aiſément leurs voiſins; qu'il étoit facile de penetrer leur deſſein ambitieux, quelque ſoin qu'ils priſſent de le cacher. Car pourquoi les villes de Mauritanie s'attaqueroient-elles à une republique, avec laquelle elles n'ont jamais eu de demêlé, ſi ce n'eſt pour s'eſſaier ſur elle, & ſe tracer par là une route à la conquête des provinces voiſines; que rien ne ſeroit plus glorieux aux Eſpagnols, ni plus digne de leur ſageſſe, de leur fidelité & de leur valeur, que de ſecourir leurs alliés.

Saphon réuſſit dans ſa negociation; on lui permit de lever trois mille hommes, non pas pour attaquer les Maures anciens amis, & alliés de l'Eſpagne, mais ſeulement pour défendre Carthage, en cas qu'elle vint à être attaquée. Saphon ſe poſta au détroit avec ſes troupes, & les ſecours qu'il avoit tirés d'Eſpagne, afin de voir s'il ne pourroit point par ce moien intimider les Maures, & les autres Africains: mais comme il vit que les ennemis, bin loien de s'épouvanter, pouſſoient toûjours leur pointe plus avant, & deſoloient Carthage par de frequentes allarmes; il paſſa enfin le détroit, ravagea la campagne, pilla, ſaccagea, brûla les villes, & emmena en eſclavage tous

ceux que la victoire lui fit tomber entre les mains.

An 271 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXXVI. Les Maures envoient en Espagne.

Les Maures étonnés de ces ſuccès, ſe rendirent à Tingis, ou Tanger, vis-à-vis de Tarteſſo ou Tariffa, pour deliberer de ce qu'il falloit faire dans la conjoncture preſente. Ils reſolurent d'envoier des ambaſſadeurs en Eſpagne, pour ſe plaindre des ravages que faiſoient les Eſpagnols, qui étoient dans l'armée de Saphon. Ils eurent ordre de repreſenter encore, que l'on s'étonnoit qu'une nation ſi fidelle à ſa parole, & ſi conſtante à garder ſes anciens traités, fût la premiere à declarer la guerre à des alliés, qu'elle devroit plûtôt ſecourir; qu'ils venoient leur demander juſtice à eux-mêmes d'une conduite ſi peu conforme à ce que l'on avoit eſperé; que les Eſpagnols devoient prendre garde à ce qu'ils étoient, & quels étoient les peuples, avec leſquels ils ſe liguoient; que le paſſé devoit les inſtruire des intentions qu'avoient les Carthaginois; qu'ils en vouloient à la liberté de tous les peuples, & qu'ils ne penſoient qu'à les tromper à la faveur des traités; que ces perfides ne les gardoient, que juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de les rompre impunément; que les Eſpagnols feroient beaucoup mieux de ſe joindre à des alliés, dont ils n'avoient jamais eu ſujet de ſe plaindre,; qu'ils devoient tous ſe joindre pour punir ces ambitieux, & pour exterminer une nation, qui ne penſoit qu'à s'établir ſur les débris des autres; que l'on étoit ſurpris de la reſolution que les Eſpagnols avoient priſe; & que s'ils ne penſoient au plûtôt à reparer leur faute, ils ſeroient bien-tôt obligés à s'en repentir, mais trop tard. *Car ſi les « Carthaginois*, ajoûterent les ambaſſadeurs Maures, *demeurent « victorieux, vous devés vous attendre à être les premiers aſſervis; « & s'ils ſont vaincus, ne ſerés-vous pas expoſés à l'indignation & « à la vengeance de l'Afrique entiere? Quoi! au travers de toutes « les belles paroles, que vous donnent les Carthaginois, ne demê- « lés-vous pas l'orgueil & l'ambition de Carthage? Et n'eſt-il pas « aiſé de remarquer qu'elle tend à l'empire du monde? «*

Les Eſpagnols aiant entendu les ambaſſadeurs des Maures, s'excuſerent, & declarerent qu'ils n'avoient point donné à Saphon de troupes pour attaquer leurs amis, mais ſeulement pour défendre Carthage, au cas qu'on l'attaquât; qu'ils ne penſoient qu'à entretenir la paix chez leurs voiſins; qu'ils alloient envoier en Afrique des ordres à leurs officiers de ſe retirer, avec leurs troupes en cas que la paix ne ſe fît pas. Les Eſpagnols execu-

An 271 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

XXXVII. La guerre ſe ralume entre les Maures & Carthage.

terent ſur le champ ce qu'ils venoient de promettre ; les deputés qu'ils envoierent en Afrique ne furent pas plûtôt arrivés, que l'on ceſſa tout acte d'hoſtilité, & la paix fut concluë, à condition que Saphon feroit ſortir ſes troupes de la Mauritanie, & que les Maures de leur côté laiſſeroient en repos Carthage, dont ils n'avoient nul ſujet de ſe plaindre.

Saphon repaſſa donc en Eſpagne ; les Maures ne ſe ſeparerent pas cependant des autres Africains ; ainſi l'on recommença la guerre, & elle ſe fit avec plus d'acharnement qu'auparavant. Tout fut ravagé dans la Mauritanie, & Saphon obtint enfin, quoiqu'avec aſſez de peine, à cauſe de l'oppoſition de quelques Eſpagnols, la permiſſion de lever de nouvelles troupes en Eſpagne. Les Eſpagnols venoient en foule ſe preſenter à lui ; & avec ce puiſſant ſecours, il jugea à propos de laiſſer la Mauritanie, de penetrer dans l'Afrique, & de paſſer juſqu'à Carthage. Cette démarche prompte, hardie, & à laquelle les ennemis ne s'attendoient pas, les déconcerta ; ils ſe virent par là attaqués & battus de tous côtés par les Carthaginois, & par les Eſpagnols ; ils plierent, & furent obligés de recevoir la loi de ceux à qui ils avoient voulu la donner. Saruc, qui fut nommé Barchinus, à cauſe de la ville de Barcé, ſituée bien à l'orient de Carthage, quoique Silius prétende qu'il fut ainſi appellé du nom de Barcé, un des compagnons de Didon : Saruc, dis-je, reçut alors le droit de bourgeoiſie ; ce fut la recompenſe des ſervices conſiderables qu'il venoit de rendre à Carthage. Il y fut chef de la faction des Barchins ou Barcins.

XXXVIII. Saphon repaſſe en l'Eſpagne.

L'an 283 depuis la fondation de Rome.

Après cette guerre, qui fut terminée l'an 283 de la fondation de Rome, Saphon retourna une ſeconde fois en Eſpagne ; il y regla toutes les affaires ; & après avoir demeuré ſept ans dans ces provinces, où il avoit acquis une grande reputation, il fut rappellé à Carthage par le ſenat, ſous prétexte de prendre le gouvernement de ſa patrie, en qualité de *Suffete :* on avoit beſoin, diſoit-on, d'un chef tel que lui ; mais la veritable raiſon étoit, que ce general commençoit à devenir ſuſpect, & à donner ombrage au ſenat ; il paroiſſoit dangereux de laiſſer un ſimple citoien s'enrichir ſeul des dépouilles d'une ſi riche province ; & la republique jalouſe de ſa liberté, trouvoit tout à craindre d'un homme brave, opulent, & accoutumé à commander ; elle croioit qu'un particulier qui avoit eu ſi long-tems

l'autorité souveraine entre les mains, ne se reduiroit pas aisément à obéïr: ainsi pour lui adoucir la peine qu'il auroit à se voir rappellé, on lui défera la premiere magistrature de Carthage, Festus l'appelle *Suffetés*; & pour lui faire plus d'honneur, on lui donna pour successeurs ses trois cousins, Himilcon, Hannon, & Gisgon.

An 283 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Saphon de retour à Carthage, reçut tous les honneurs que meritoient les services qu'il avoit rendus à la republique. Mais il en devint si fier, & sa vanité s'accrut à un tel excès, qu'il regarda l'empire de Carthage au dessous de soi, & qu'il ne pensa pas moins qu'à vouloir se mettre au rang des dieux. Il apprit, dit-on, à plusieurs de ces oiseaux qui parlent, à prononcer, & à repeter souvent ces trois paroles, *le grand dieu Saphon*; (1) ensuite il leur donna la liberté. Ils se répandirent par tout, & repeterent ces paroles, que Saphon leur avoit apprises; ainsi le nom de Saphon devint si respectable à tous les peuples, étonnés d'une avanture qui leur parut un prodige, qu'ils n'eurent pas de peine à le mettre au rang des dieux, & à lui bâtir des temples: Pline attribue ceci à Hannon, cependant l'opinion commune est que ce fut Saphon, & ce sentiment paroît autorisé par ce vieux proverbe, *le grand dieu Saphon*.

XXXIX. Himilcon, & Hannon entreprennent de nouvelles navigations.

Himilcon & Hannon eurent ordre du senat d'aller en Espagne, dont on leur avoit donné le gouvernement; & ils partirent de Carthage, desque les vents leur permirent de mettre à la voile. En passant ils aborderent aux Baleares; ils y mirent pied à terre; ils firent tant par leurs intrigues, & par leurs presens auprès de ces peuples grossiers & ignorans, qu'ils en obtinrent la permission de bâtir une forteresse dans la grande Baleare; ce qui étoit un pas pour entreprendre dans la suite sur la liberté de ces insulaires. On bâtit donc dans la petite Baleare une ville que l'on appella *Jama*, entre le septentrion & le couchant de cette isle. Cette ville s'appelle aujourd'hui *Cit-*

(1) Les recueils d'Adages attribuent l'artifice de Saphon pour se faire croire dieu, à un Psaphon de Lydie; ce qui sembleroit assez s'accorder avec ce qu'en dit l'historien. Mais comme ce Psaphon de l'Adage, quoique Lidien, peut avoir été très-different du Saphon de l'histoire, que ce dernier toûjours occupé à gouverner la republique, ne paroît jamais avoir eu assez de tems à perdre, pour s'occuper à apprendre à des oiseaux d'aussi grandes folies: on voudroit quelque auteur ancien digne de foi, qui parlât positivement & nettement de ce fait: car ce que dit Pline de Hannon, n'est peut-être pas trop vrai, & d'ailleurs ne tire point à consequence pour Saphon.

An 283 & suiv. depuis la fondation de Rome.

tadella. On en bâtit une autre vers l'orient, que l'on appella *Magon.* Il y en a qui mettent dans cette isle une troisiéme ville, à laquelle ils donnent le nom de *Labbon*, & ils croient qu'on leur donna ces trois noms, en l'honneur des trois gouverneurs que les Carthaginois avoient envoiés successivement dans ces isles.

Ce qui est certain, c'est qu'Hannon arrivé à Cadiz, curieux & avide de gloire, songea durant la paix à faire de nouvelles découvertes. Il parcourut toute la côte d'Espagne sur l'Océan, jusqu'au cap Sacré, que l'on appelle aujourd'hui le cap de saint Vincent. Il écrivit (1) ensuite au senat un détail de son voiage, & manda qu'il y avoit tout sujet d'esperer que l'on pourroit reconnoître les côtes de la mer Atlantique, & de la mer des Gaules, où l'on n'avoit point encore penetré; que ces côtes avoient une très-grande étendue; que cette découverte seroit infiniment glorieuse, & utile à la republique; qu'il supplioit le senat de lui donner la permission d'armer deux flottes, & de les pourvoir de ce qui seroit necessaire pour une longue navigation. Il obtint du senat l'année suivante ce qu'il avoit demandé. Himilcon eut ordre de visiter les côtes de l'Europe, sur tout du côté du Ponent & du Septentrion; de remarquer exactement les differens pays, les mœurs & le caractere des peuples, qui les habitoient. Hannon entreprit de son côté la découverte de l'Afrique, & Gisgon avec l'agré-

(1) On a encore une relation de ce voiage sous le nom d'Hannon, elle est en Grec au bout du *Periplas* d'Arrien, imprimé à Bâle, chez Froben l'an 1533. C'est, dit-on, une traduction faite sur l'original écrit par Hannon lui-même en langue Punique. Les deux Vossius, le pere & le fils ont des sentimens bien opposés sur cette piece. Le pere la croit gâtée par les fables qui s'y trouvent, soit qu'elles soient de la main de l'auteur, ou de celle du traducteur. Il rapporte un passage de Pline, qui reproche à cet auteur, & d'autres fables, & d'avoir assuré qu'il avoit bâti plusieurs villes, dont il ne reste, disoit Pline, ni vestiges, ni memoire. Il cite aussi un proverbe, qu'il donnoit pour exemple d'une sotte credulité d'ajoûter foi aux contes d'Hannon. Il n'oublie pas pourtant le passage d'Aristote dans le livre des choses admirables, où la relation d'Hannon est alleguée en temoignage, & en preuve: mais comme l'autorité de ce Philosophe est d'un grand poids dans ces sortes de choses; Vossius pour s'en défaire, nie que ce livre soit d'Aristote; en cela il semble avoir raison: car dans ce livre on parle d'Agathocle roi de Sicile: or Agathocle ne se rendit maître de Messine que l'an 442 de Rome, ce qui fut le commencement de son regne, & Aristote étoit mort dès l'an 432, dix ans auparavant. Le sentiment de Vossius le fils est tout contraire, il croit que cette relation est d'Hannon; qu'elle est très-fidelle & très-veritable; qu'elle est très-ancienne: il justifie tous les points, en distinguant fort ce qui est d'Hannon même, & ce que des Grecs ou des Latins ont ajoûté aux recits d'Hannon, pour les embellir,

ment du ſenat de Carthage, demeura gouverneur en Eſpagne.

An 307 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Ce fut vers le commencement de l'année 307 depuis la fondation de Rome, qu'Hannon & Himilcon partirent d'Eſpagne, avec chacun une flotte pour ces differentes courſes. Himilcon (1) partit d'Heraclée, ou de Gibraltar, & côtoia le pays des Meſſeniens & des Salbiſiens, qui ſont dans les Baſtules, tout le long du détroit. Il tourna à droite, doubla la pointe d'Hermas, ou le cap de Junon, qui eſt à l'extrêmité du détroit; laiſſa derriere lui l'embouchure du Cylbe, laquelle eſt entre les villes de Barbate & Melaria, que l'on appelle à preſent Bejel ou Vegel; reconnut le Beſile, qui n'eſt preſque qu'un ruiſſeau, lequel va ſe jetter dans la mer vis-à-vis de Cadiz. Le ſepulchre de Geryon eſt entre ces deux rivieres, dans une petite langue de terre qui s'avance dans la mer. Il rencontra enſuite l'iſle d'Erythrée, ſoit que cette iſle ſoit la même que celle de Cadiz, ſoit que ce ſoit une iſle differente, ſelon le ſentiment de quelques autres, qui prétendent qu'elle étoit autrefois éloignée de la terre ferme d'environ cinq ſtades; mais apparemment elle a été engloutie par la mer; car à preſent l'on n'en voit aucun veſtige.

XL. Himilcon découvre les côtes occidentales d'Eſpagne.

Plus avant Himilcon apperçut une montagne couverte de bois; il apprit qu'elle s'appelloit *Tarteſſium*, & qu'elle avoit donné ſon nom à cette côte. Il trouva auſſi que la riviere de *Lethé*, que l'on nomme à preſent *Guadaleté*, & dont nous avons parlé un peu plus haut, prenoit ſa ſource dans la même montagne. Il rencontra les Cibicenes & les Turdetains, qui s'étendent le long de la côte juſqu'à la premiere embouchure du Guadalquivir. Vers le milieu de cette côte étoit la tour de Geronde, que Geryon avoit fait bâtir. Au deſſus des Cibicenes étoient les Yleates, les Camptiens & les Maniens, tous peuples de la Turdetanie, qui étoient de l'autre côté du Guadalquivir, mais qui s'avançoient un peu plus dans les terres. Il apprit encore que cette riviere s'appelloit, ſelon quel-

(1) Rufus Feſtus Avienus avoit tiré des annales puniques, & de la relation d'Himilcon, ce qu'il dit des côtes maritimes de l'Ocean, ſoit de celles de l'Andalouſie, ſoit de celles de la Luſitanie, des Galleciens, des Aſturiens & des Cantabres. Tout cela avoit été viſité, & ſondé par Himilcon. Il eſt probable que ce grand homme de mer en avoit fait autant pour les côtes des Gaules & de la Germanie, des iſles Britanniques & de la mer des Cimbres, &c. Mais on n'a point ſa relation, & Rufus Avienus dans ce qui nous reſte de lui, ne dit rien de poſitif là deſſus.

An 307 & suiv. depuis la fondation de Rome.

ques-uns *Tartesse*, & qu'elle prenoit sa source de la fontaine *Ligostique*, qui fait comme une espece de marais, au pied de la montagne d'argent, (2) que l'on appelle maintenant la Sierra (le mont) Segura. Il crut que cette riviere, qui traverse presque toute la Bœtique, se partageoit en quatre branches; mais il se trompoit. Ce qui donna peut-être occasion à son erreur, c'est qu'il y a trois rivieres qui viennent se décharger dans le Guadalquivir, ou bien que dans ce tems-là on coupoit cette riviere en divers canaux, pour arroser plus facilement les campagnes voisines, ce qui ne paroît pas cependant fort vraisemblable, sur tout chez des peuples peu cultivés, tels qu'étoient alors les Espagnols.

Rufus Festus, qui a décrit assez amplement cette navigation, assure que le Guadalquivir se déchargeoit dans la mer par quatre differentes embouchures: les anciens geographes n'en mettent que deux; & nous n'en trouvons maintenant qu'une, les choses aiant changé par la longueur des tems.

Aiant passé l'embouchure du Guadalquivir, on découvrit le mont *Cassio*, rempli de mines d'étain, comme le marque assez son nom; quelques-uns même croient que c'est à cause de cette montagne, que les Grecs appellent l'étain *Cassiteron*. Les Albicenes, que l'on compte parmi les Tartessiens, habitoient les plaines qui étoient au pied de la montagne. Il rencontra la riviere d'Ibero, qui faisoit autrefois les dernieres limites des Tartessiens, & qui va se décharger dans la mer entre Palos & Huelma. Cette riviere étoit autrefois si fameuse, que des auteurs prétendent qu'elle a donné le nom d'Iberie à l'Espagne, & non pas cette autre riviere d'Ebre qui est dans l'Espagne citerieure; & qui par sa grandeur & la longueur de son cours a fait perdre son nom à l'autre, & l'a seul retenu. L'Ibero s'appelle aujourd'hui *Rio tinto*, ou *Aziche*, à cause que l'on trouve auprès grande quantité d'une terre propre à teindre les laines en noir.

(2) Ce lac, ou ce marais ne se forme pas au pied du mont d'argent, comme le dit Mariana; il n'avoit vû ni le lac qui n'est pas fort loin de la mer, ni le mont Segura qui n'a point de pareil lac à ses pieds, & d'où la source du Guadalquivir est plus éloignée que de Caçorla. Il s'en est rapporté à ce qu'en avoient dit d'autres historiens avant lui. Il n'a consulté même ni Mela, ni Avienus gens du pays, & auteurs classiques. Le nom de lac Ligostique vient des Liguriens, ou Ligoriens, peuples établis dans ce quartier qu'on appelle maintenant Andalousie, entre Seville & Trebuxena.

Vers

An 307 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Vers l'occident il apperçut en montant le long de la côte, la ville d'Iberie, differente d'une autre ville de même nom, qui est située sur le bord de l'Ebre, proche de Tortose, & dont parle Tite-Live. Assez proche il observa les lieux où se font sentir le plus les marées; c'étoit principalement du côté qu'avance dans la mer le cap de Proserpine, appellé ainsi à cause d'un temple consacré à cette fausse divinité. Après qu'il eût doublé ce cap, il commença d'appercevoir le haut des extrémités de la Sierra Morena, autrefois montagnes *Marines*, qui vont aboutir à la mer, & au dessus desquelles s'éleve le mont *Zephyrin*, qui paroît toucher le ciel de son sommet, & se perdre dans les nues, dont il est toûjours caché, bien que la mer soit aux environs assez tranquille, & que les vents y regnent peu.

Les Carthaginois sous la conduite d'Himilcon rangerent toûjours la côte, qui n'étoit que rochers affreux, & que montagnes couvertes d'épaisses forêts, jusqu'au mont de Saturne; ensuite ils trouverent les Cenites, au travers desquels couloit le Guadiana, qui forme en cet endroit deux isles, dont la plus grande s'appelloit *Agonide*. Aiant ensuite doublé le cap de saint Vincent, ils firent un grand tour, à cause de plusieurs petits golphes que fait la mer; & ils arriverent au port Cenis, proche de l'isle de Petanie, que l'on appelle aujourd'hui *Persequero*. Les Dragans, peuples de la Lusitanie, étoient assez voisins de ces lieux, & enfermés entre les montagnes de Sephis & de Cemphis, & un petit golphe qui est au septentrion. Les Dragans sont à la hauteur de l'isle de *Strynias*, qui est assez avant dans la mer.

Assez proche de ces peuples il y a une autre isle nommée *Acale*: la mer en cet endroit étoit extrémement bleue, & d'une très-mauvaise odeur: mais à present la mer s'est fort éloignée, & ces pays paroissent differens de ce qu'ils étoient alors. Au dessus de l'isle d'Acale ils virent de loin le mont Ceptitien, qui est fort avant dans les terres, & après avoir parcouru une grande partie de la côte, vers l'orient & le septentrion, ils rencontrerent l'isle Pelagie, agréable par sa verdure, & les bois dont elle est couverte: mais ils n'oserent y aborder; car les Carthaginois seduits par une ridicule superstition, crurent que cette isle étoit sous la protection de Saturne, & qu'il s'élevoit sur la mer des tempêtes furieuses, quand on vouloit

An 307 & suiv. depuis la fondation de Rome.

s'en approcher. Ils côtoierent donc le pays des Sariens, nation cruelle, barbare & ennemie des étrangers; ils doublerent le cap *Espichel*, que les anciens nommoient le cap barbare, à cause de la barbarie de ces peuples. Après deux jours de navigation, ils arriverent enfin à l'isle de *Strymnia*, qui étoit entierement deserte, à cause des serpens & des autres bêtes venimeuses, dont elle est remplie. Les peuples qui étoient venus pour s'y établir, furent obligés d'aller chercher une autre demeure; & c'est la raison pour laquelle les Grecs ont donné à cette isle le nom d'*Ophiuse*. (3)

Ils rencontrerent ensuite l'embouchure du Tage, qui de ce côté-là borne la nation Sarienne; il y avoit là une colonie Grecque établie, & l'on croit avec beaucoup de probabilité que c'étoit la ville de Lisbonne, qui dans la suite des tems est devenue très-celebre par sa situation, sa beauté, & la commodité de son port.

Himilcon ne demeura pas long-tems en ce lieu; il découvrit les isles Albianes, & Lacia, qui sont vis-à-vis de Baionne en Galice; & il arriva aux côtes des Neriens, qui s'étendent jusqu'au cap Nerien, que l'on appelle aujourd'hui le cap de Finisterre. Les isles Strenides sont proche de ce cap; on leur a donné ce nom, parce que les habitans de l'isle Strymnia aiant été obligés d'abandonner leur ancienne demeure, à cause de la multitude des bêtes venimeuses qui l'infectoient, choisirent ces isles pour s'y établir. On les appelle encore *Cassiterides*, à cause des mines abondantes de plomb & d'étain, dont elles sont remplies.

Après qu'ils eurent doublé le cap de Finisterre, Himilcon & ses compagnons firent route à l'orient. Il y avoit déja quatre mois qu'ils étoient sur mer, & leur navigation avoit été assez heureuse, & assez commode: mais dans le reste de leur voiage, ils eurent bien des fatigues à essuier, & ils coururent bien des dangers. Les vents étoient contraires & orageux; la mer étoit couverte de Goismon, ils trouvoient des bancs de sable, & ils n'osoient approcher de terre, de peur d'y échouer. Ce ne fut qu'avec un courage & des peines extrêmes, qu'ils

(3) Il faut donc qu'il y ait eu deux isles de même nom; l'une dans l'Ocean & l'autre dans la Mediterranée, proche des Baleares, à laquelle les Grecs, au rapport de Mariana, donnerent le nom d'Ophiuse, pour la même raison que rapporte ici ce même auteur.

pûrent découvrir les Asturiens, les Ligniens, les Siloriens & les autres nations qui étoient le long de la côte, leurs ports, leurs villes, les golphes & les differens caps.

An 307 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les auteurs qui nous ont donné la description du voiage d'Himilcon, ne disent rien de particulier de ces peuples: ils se contentent de dire que les Carthaginois reconnurent toutes les côtes des Gaules; qu'ils entrerent dans la mer Britannique; qu'ils côtoierent la Germanie, & qu'ils penetrerent jusque dans la mer Baltique. Ces auteurs même ne disent rien de la route que tint Himilcon, pour revenir en Espagne. Ils assûrent seulement que cette longue & perilleuse navigation dura plus de deux ans, & que ce ne fût qu'après mille dangers, & mille avantures bizarres que ce general Carthaginois arriva au lieu d'où il étoit parti.

XLI. La navigation d'Hannon.

La navigation d'Hannon (1) fut plus longue, & en même-tems la plus fameuse que l'on ait entrepris dans ces anciens tems. On pourroit sans doute la comparer à celle des Espagnols, qui de nos jours ont porté leur nom & leurs armes avec une hardiesse incomprehensible, jusqu'aux extrémités de l'Orient & & de l'Occident. L'entreprise de ces anciens Carthaginois est

(1) La relation qu'Hannon a donnée lui-même de son voiage, & dont nous avons parlé dans nos précedentes notes, est courte, paroît sincere, assez précise: il parle positivement des lieux où il est descendu, ou qu'il a vû de près; il n'y trouve point à chaque pas des prodiges; rien de si simple que son recit; il distingue ce qu'ils voioient de jour, & ce qui leur paroissoit de nuit; il n'a point honte d'avouer les fraieurs dont lui & ses gens furent saisis en certains endroits, & qui les obligerent de mettre brusquement à la voile. Vossius le fils avoit promis de faire imprimer cette relation avec des notes: je n'ai pû encore sçavoir s'il s'est acquitté de cette promesse. Voici le titre de sa relation.

Voiage par mer d'Hannon roi des Carthaginois au-tour des parties de l'Afrique, qui sont au delà des colonnes d'Hercule, dont il remet le journal dans le temple qui est au bois sacré de Saturne.

Ce titre arrête, & je demande quel est cet Hannon roi des Carthaginois? Aucun autre monument antique n'en fait mention. Il y a eu plusieurs generaux d'armée, plusieurs senateurs de Carthage, qui ont porté le nom d'Hannon: mais le roi Hannon est un roi inconnu dans les histoires qui nous restent; & l'on est communément persuadé qu'après la mort de Didon, le gouvernement monarchique fut aboli, & que l'on établit des *Suffetes*, qui étoient à peu près semblables aux consuls des Romains. Si le titre a été mis par Hannon même, cela pourroit confirmer le sentiment de Vossius le fils, que ce voiage d'Hannon a été fait fort peu de tems après la ruine de Troye, plus de cinquante ans après la premiere fondation de Carthage, & près de 270 avant l'agrandissement & l'embellissement de Carthage par Didon; car les autres histoires de Carthage manquant, soit que les Romains les aient supprimées, soit que l'injure des tems les ait abolies. Une piece comme celle d'Hannon suffiroit pour montrer qu'il y avoit alors des rois à Carthage, & que la roiauté y étoit temperée d'Aristocratie; puisque le roi executoit lui-même avec une autorité souveraine, les resolutions prises dans l'assemblée generale.

An 307 & suiv. depuis la fondation de Rome.

même préferable à toutes celles qui se sont faites de notre tems; car ils n'avoient nulle connoissance de l'Aimant, ni de la boussole, non plus que de l'instrument dont on se sert pour prendre hauteur en mer; d'où il arrivoit qu'ils n'osoient presque s'exposer en pleine mer.

Hannon (2) aiant donc eu l'agréement du senat de Carthage, arma une flotte composée de soixante vaisseaux, sur lesquels il y avoit trente mille personnes de l'un & de l'autre sexe, pour établir des colonies de *Libo-Pheniciens*, (3) dans les endroits qui leur paroîtroient avantageux. Hannon, dis-je, partit de Cadiz, & aiant doublé les colonnes d'Hercule, après deux jours de navigation, il aborda dans une grande rade, d'où aiant découvert une belle & fertile plaine, dont la situation lui parut commode, il y bâtit une ville qu'il nomma *Thymiaterion*. Il prit ensuite sa route vers l'occident, & ren-

(2) Vossius le pere croit que cet Hannon vivoit du tems d'Agathocle contre lequel il fut envoié en Sicile. Ce critique se fonde sur ce que Pline dit que cet Hannon vivoit au tems que la republique se trouva dans l'état le plus florissant. Or le tems de la plus grande prosperité de Carthage, c'est, dit-il, quand ils tenoient Syracuse assiegée, & qu'Agathocle quitta la Sicile pour les aller inquieter en Afrique. Mais Vossius le fils a bien d'autres lumieres, il est convaincu qu'Hannon est plus ancien qu'Homere & qu'Hesiode. Toute la fable des Gorgones, selon lui, n'est fondée que sur la relation d'Hannon, touchant ces trois femmes si mechantes qu'on fut obligé de tuer, & que les Lixites qui servoient d'interpretes à Hannon appelloient *Gorilles*. Notre historien étoit fort éloigné de ce sentiment; il regardoit ces trois prétendues femmes comme trois grandes guenons fort mechantes, & capables d'étrangler ou de mettre en pieces ceux qui s'en approchoient. Le même Vossius rapporte encore un passage de Strabon, qu'il croit fort décisif, où ce fameux geographe & historien dit que les Carthaginois peu de tems après la ruine de Troye, passerent au delà des colonnes d'Hercule, & allerent par mer bâtir des villes sur le milieu des côtes occidentales de la Libie (c'est-à-dire ici l'Afrique.) Or personne n'a été dans ces pays avant Hannon : car ni Pline, ni Solin, ni Denys, ni Avicennes, ni aucun autre auteur connu, n'a jamais entendu parler d'un navigateur plus ancien qu'Hannon; qui ait paru sur cette côte, & y ait bâti des villes : & ce seroit une folie, dit Vossius, que de penser qu'il y en ait eu. D'ailleurs Seylax de Cariande ancien geographe; qui vivoit du tems de Darius le bâtard, roi de Perse, fait mention des villes bâties par Hannon, & des isles & promontoires ausquels il avoit donné son nom. Ce que dit Florien d'Ocampo des anciens Espagnols qui couroient ces mers avant Hannon, paroît un songe, plûtôt qu'une histoire; aussi Mariana n'en fait pas seulement mention.

(3) Les Libo-Pheniciens étoient les habitans des colonies que ceux de Sidon, & ensuite ceux de Tyr avoient fondé sur les côtes d'Afrique, qui regardent la Mediterranée ou l'Ocean. On prétend qu'il y en avoit plus de trois cens tant villes ou bourgs, que gros villages; les plus fameuses étoient Utique, la plus ancienne de toutes, colonie des Sidoniens; Carthage, fondation des Tyriens, & Tanger des Carthaginois. On appelloit ces peuples Libo-Pheniciens, parce qu'ils étoient Pheniciens d'origine, leurs fondateurs les Sidoniens ou les Tyriens étant natifs de Phenicie, & eux étoient ou transplantés, ou nés en Libie.

contra le cap *Ampeluse*, agréable par la temperature de l'air, & par la multitude d'arbres toûjours verds, dont il est couvert. On le nomme à present *le cap de Spartel*, qui est peut-être le même qu'Arrien nomme *Soloen*. Il trouva un peu plus bas la riviere de *Zilia*, qui est, si je ne me trompe, l'*Anatis* de Polybe, & qui traverse aujourd'hui la ville d'*Arzilla*. Les *Lixiens* demeurent le long du fleuve *Lixium*, dont ils ont pris le nom, & s'étendent sept cens trente-cinq milles au delà du cap d'Ampeluse. Le Lixium vient de la Lybie, & se décharge dans l'Ocean. C'est dans ce lieu que les poëtes ont feint qu'autrefois Hercule avoit tué le géant Anthée, & qu'un dragon gardoit le jardin des Hesperides. Hannon trouva la riviere de *Subur*, sur le bord de laquelle est située la ville de *Bonose*, & la riviere de *Sala*, qui passe au pied d'une ville de même nom; c'est, à ce que l'on croit, *Salé*. Ces deux rivieres sont éloignées l'une de l'autre d'environ cent milles. La ville de Salé est admirable par sa situation, la fertilité de ses campagnes, la beauté du pays & la douceur de son climat: trop voisine cependant des deserts de l'Afrique, & exposée aux courses des bêtes farouches.

An 307 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Carthaginois quitterent bien-tôt ces côtes, & arriverent au mont Atlas, qui vient aboutir à un fameux cap, que l'on appelloit autrefois le cap de *Chaunarie*, & que les navigateurs ont depuis appellé le cap *Non*, dans la pensée où ils étoient, que si quelqu'un étoit assez hardi pour doubler ce cap, il ne reverroit jamais sa patrie: nous le nommons aujourd'hui le cap de *Boyadore*. Il y a cependant des auteurs qui croient que ce sont deux caps differens; au moins est-il certain que le cap de *Boyador*, qui est à la hauteur de l'isle de *Palme*, la plus orientale des Canaries, est situé à vingt-huit degrés de l'Equateur, ou pour mieux dire, à vingt-huit degrés de latitude septentrionale.

Après qu'ils eurent doublé ce cap, ils rencontrerent une grande côte, qui s'étendoit jusqu'à une petite isle, qui a environ cinq stades de circuit; ils l'appellerent *Cerne*, & ils y laisserent une colonie: je croi que c'est cette isle que nous appellons *Argine*, au delà du cap *Blanc*, à vingt-un degrés de latitude nord. Tout ce golphe, qui s'étend jusqu'au cap verd, s'appelle le golphe *Argin*, du nom de cette isle. Il est par le travers des dix isles des Hesperides, que l'on appelle communément les isles du *cap verd*, dont la principale est l'isle de *sant*

An 307 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Jago. Je croi que c'eſt ce cap qu'Arrian appelle la *corne des Heſperides*.

Ils découvrirent encore une grande riviere, qui vient ſe décharger dans la mer au delà du cap verd. C'eſt apparemment celle que Feſtus Rufus appelle *Aſama*; & le nom d'*Aſanaga*, ou de *Senegal*, qu'elle porte aujourd'hui n'eſt pas fort different de ſon ancien nom. On y trouve des crocodiles, & des chevaux marins, auſſi-bien que dans le Nil. Elle a comme lui, dans l'été ſes débordemens; auſſi y a-t-il des geographes, qui croient que ces deux grands fleuves ont la même ſource. Les anciens l'appelloient *Niger*; & il va ſe jetter dans la mer par deux embouchures. Lorſque l'on double le cap verd, on trouve cette riviere, dont je viens de parler, & une autre, que l'on nomme le grand fleuve, à cauſe de ſa largeur.

Hannon découvrit enſuite les iſles *Gorgonides*: le general Carthaginois les nomma ainſi, à cauſe de certaines femmes monſtrueuſes, que l'antiquité a appellées Gorgones. C'eſt peut-être auſſi la raiſon pour laquelle il appella *le char des dieux* une montagne aſſez voiſine de ces iſles, qu'il apperçut dans la terre ferme, parce qu'il la vit toute en feu; & à cauſe des tonnerres affreux dont elle retentiſſoit. C'eſt cette montagne que nous appellons *Sierra Liona*, à huit degrés de l'équateur ou de latitude nord. Ptolomée la met à cinq degrés; mais ou lui-même s'eſt trompé dans ſes obſervations, ou bien les copiſtes ont fait gliſſer cette faute par leur negligence. Il eſt ſûr que le tonnerre gronde preſque continuellement ſur cette montagne; la chaleur y eſt extrême; les peuples pour l'éviter ſont obligés de s'aller cacher pendant le jour dans des cavernes, d'où ils ne ſortent que la nuit, avec des brandons allumés, pour faire leurs ouvrages, & cultiver leurs terres.

Les campagnes qui ſont au pied de cette montagne paroiſſent toutes en feu, à cauſe de ces brandons allumés: c'eſt peut-être ce qui a pû donner occaſion à Hannon, & à ſes compagnons de croire qu'il y avoit dans ces lieux des rivieres de feu, qui venoient ſe jetter dans la mer, & que tous ces vaſtes pays étoient perpetuellement embraſés. Peut-être auſſi qu'ils l'ont feint, ſelon la coutume de ceux qui ont beaucoup voiagé, & qui ſe plaiſent à raconter des choſes extraordinaires, & tout autrement qu'elles ne ſont.

Au delà de cette montagne, ils aborderent à une iſle peu-

plée par des hommes tout couverts de poil, comme des bêtes; au moins ils le crurent ainſi. Pour témoignage d'une avanture ſi extraordinaire, & qui auroit ſans cela paru incroiable, ils tuerent, & égorgerent deux femmes, qu'ils prirent, & qu'ils ne purent apprivoiſer; car à l'égard des hommes, on ne pût les atteindre à la courſe: ils mirent de la paille dans les peaux de ces femmes, qu'ils avoient écorchées, & les envoierent à Carthage, où elles demeurerent long-tems expoſées aux yeux du public dans le temple de Venus, pour ſervir à la poſterité d'un monument éternel de l'heureux ſuccès de ces entrepriſes ſi hardies. Les ſçavans croient, avec un fondement très-raiſonnable, que cette iſle eſt la même, que celle qui eſt ſous l'Equateur, vis-à-vis le cap de *Lope Gonzalez*; & que les Portugais, après l'avoir conquiſe, ont nommée l'iſle de *ſaint Thomas*. Elle produit une grande quantité de ſucre; & bien que l'air en ſoit très-bon pour les naturels du pays, & les peuples voiſins, il eſt cependant mortel aux Européens. Pour ces hommes couverts de poil, dont nous venons de parler, nous croions que ce ſont de ces grands ſinges qui reſſemblent à des hommes, dont il y a pluſieurs eſpeces, & dont l'Afrique eſt bien fournie.

An 307 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Arrien aſſûre qu'Hannon n'alla pas plus avant, & qu'il fut obligé de revenir ſur ſes pas, & de reprendre la route d'Eſpagne, ne pouvant pas pourſuivre plus loin ſon voiage, faute de vivres. Pline au contraire ajoûte qu'Hannon aborda au golphe d'Arabie, ou à la mer rouge, après avoir doublé le cap de bonne eſperance, qui eſt à la pointe de l'Afrique, la plus avancée dans la mer, du côté du midi, & qu'après avoir tourné tout autour de l'Afrique, Hannon envoia par terre de ſes gens à Carthage, pour informer la republique du ſuccès de ſon voiage. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'Hannon revint enfin en Eſpagne, cinq ans après en être ſorti, la trois cens douziéme année de la fondation de Rome. Ses compagnons raconterent à leur retour les merveilles qu'ils avoient vûes, la violence des tempêtes qu'ils avoient eſſuiées, la multitude des dangers qu'ils avoient courus, les eſpeces differentes d'animaux, & d'oiſeaux, leurs figures extraordinaires & bizarres, les poiſſons monſtrueux, tous les

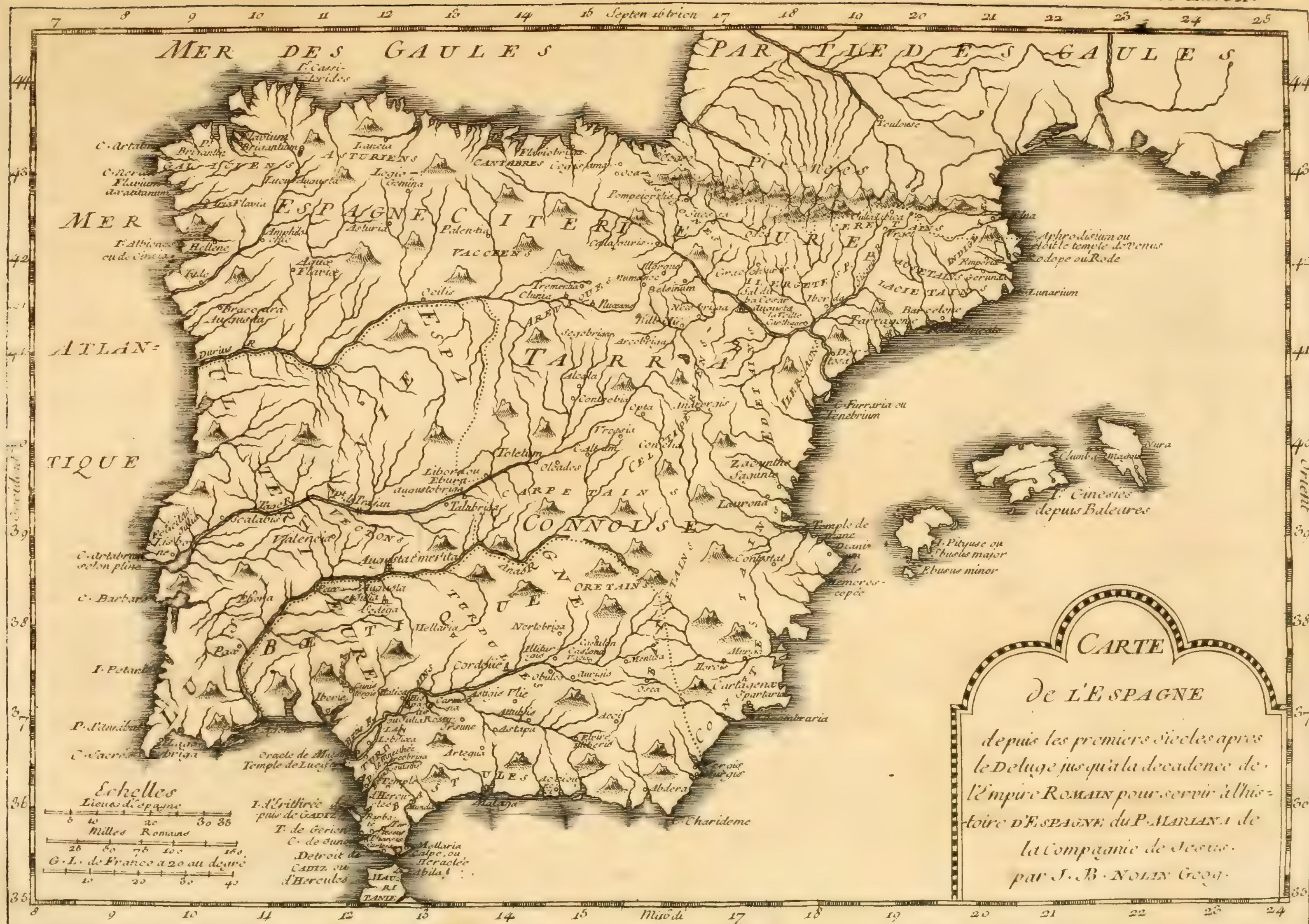
L'an 312 de la fondation de Rome.

An 312 & fuiv. depuis la fondation de Rome.

differens peuples qu'ils avoient trouvés, soit qu'ils eussent crû veritablement ce qu'ils disoient ; soit que la crainte le leur eût persuadé ; soit enfin qu'ils prissent plaisir à inventer des avantures nouvelles. Tout le monde charmé de ces recits, les écoutoit avec une attention, & un applaudissement extraordinaire.






CARTE
de L'ESPAGNE
depuis les premiers siecles apres le Deluge jusqu'à la decadence de l'Empire ROMAIN pour servir à l'histoire D'ESPAGNE du P. MARIANA de la Compagnie de Jesus.
par J. B. NOLIN Geog.
MER DES GAULES
PARTIE DES GAULES
MER ATLANTIQUE
Septentrion
Midi
Orient
Echelles
Lieues d'Espagne
Milles Romains
G. L. de France a 20 au degré
ESPAGNE CITERIEURE
TARRAGONNOISE
CARPETAINS
ORETAINS
ASTURIENS
CANTABRES
VACCEENS
Toulouse
Pirenees
Tarragone
Barcelone
Toletum
Cordoue
Cartagena
Malaga
I. Cinesies depuis Baleares
I. Pityuse ou Ebusus major
Ebusus minor
Detroit de Cadiz ou d'Hercules
MAURITANIE



HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE SECOND.

An 312 & suiv. depuis la fondation de Rome.

I. Le retour d'Hannon dans sa patrie.



Annon & Himilcon de retour en Espagne, après de si longs, & de si périlleux voiages, demanderent permission à la republique de retourner à Carthage, pour avoir la consolation de revoir leur patrie, & pour se remettre un peu de leurs fatigues. Ils entrerent tous deux dans la ville, comme en triomphe; & ils y furent reçûs avec des honneurs, & une pompe extraordinaire, parmi les acclamations de leurs proches, & les applaudissemens du peuple. Toute la ville les regarda comme des heros dignes de l'immortalité; chacun se faisoit un plaisir de louer leur courage & leur intrepidité, la grandeur de leurs entreprises, & l'heureux succès de leurs travaux. Leur frere Gisgon, qu'ils avoient laissé pour gouverner l'Espagne en leur absence, n'eut pas de peine à obtenir du senat la permission de quitter son gouvernement, pour être témoin de la gloire de ses freres, & prendre part à la joie publique. Mais ce qui leur étoit de la

An 312 & suiv. depuis la fondation de Rome.

derniere importance, pour conserver & affermir leur puissance & leur autorité, c'étoit que le gouvernement de l'Espagne ne sortît pas de leur famille, ou des mains de leurs amis; ils firent donc nommer pour successeurs de Gisgon, Annibal leur cousin, fils de Saphon, & Magon leur ami commun. Tous deux partirent de Carthage, pour aller prendre le gouvernement des Espagnes.

II. Annibal & Magon passent en Espagne.

On dit que Magon demeura quelques années dans les Baleares, & qu'il bâtit dans l'isle de Minorque une ville, à laquelle il donna son nom. Ce qui est constant, c'est qu'il y a eu autrefois dans cette isle une ville, que l'on appelloit Magon. (1) Pour moi, je ne voudrois pas garantir que ce fût ce Magon qui la fonda. La seule ressemblance des noms n'est pas une conjecture assez forte pour affirmer une chose, dont nul historien de reputation ne parle. Dans des tems si reculés, les faits sont souvent obscurs, & incertains, & la tradition n'est pas toûjours un garant fidele.

Mais une chose dont tout le monde convient, c'est qu'après l'arrivée d'Annibal à Cadiz, Gisgon fit charger sur sa flotte des richesses immenses: lui & ses freres avoient emploié plusieurs années à les amasser; & elles leur avoient couté bien des peines & des soins. Il partit donc pour se rendre à Carthage l'an 315 de la fondation de Rome: mais il ne fut pas assez heureux pour revoir sa patrie, & jouir tranquillement des dépouilles qu'il emportoit: car lui & tous ses vaisseaux, sans en excepter un seul, furent abîmés dans les eaux par les épouventables tempêtes qui s'éleverent alors sur la mer. Tant il est vrai que les vastes projets que l'on forme, & les hautes

L'an 315 de la fondation de Rome.

(1) *Une ville que l'on appelloit Magon.* Il semble que ce ne soit pas une simple presomption d'assurer que la ville de *Magon*, dont parle ici Mariana, qui fut bâtie par l'un des generaux Carthaginois, qui portoit ce nom, est la même que celle qu'on nomme aujouru'hui *le port Mahon;* je croi même qu'il n'y a nulle raison de le nier: car quoique cet auteur assure que la ressemblance des noms n'est qu'une conjecture équivoque, pour attribuer la fondation de cette ville à Magon general des Carthaginois, qui avoit cependant demeuré plusieurs années dans l'isle de Minorque. Il peut y avoir cependant d'autres raisons qui démontrent le contraire; mais ici tout semble prouver que la ville de Magon, ne peut être que celle qu'on appelle aujourd'hui *port Mahon;* sur tout sa situation dans une même isle, qui est trop petite, pour avoir eu deux villes de même nom; & le changement presque imperceptible dans le nom, dont il n'y a qu'une seule lettre de changée en une autre, avec laquelle elle a même une très-grande affinité: c'est aussi le sentiment de Briet. Ptolomée, Pline, &c. parlent de cette ville de Magon; mais nul d'eux n'en nomme le fondateur: aussi Mariana refuse d'appuier la conjecture des modernes, qu'il ne trouve fondée sur aucun témoignage d'ancien auteur.

esperances dont l'on se repaît, s'évanouissent souvent, au moment même que l'on se flatte de toucher au terme heureux où l'on aspiroit.

An 315 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il y a de celebres auteurs qui rapportent qu'Annibal bâtit une ville sur le bord de la mer, au deçà du cap de saint Vincent, dans une situation très-avantageuse, & proche d'un port très-commode. On appelloit autrefois cette ville le port *d'Annibal*, (2) & dans la suite *Lagobriga*, & maintenant on la nomme *Albor*, auprès de Lagos. Les Tartessiens de leur côté éleverent un fort à l'embouchure la plus éloignée du Guadalquivir, & ils y consacrerent un temple à Venus : mais parce que cette planete s'appelle aussi *Lucifer*, ou l'étoile du jour, l'on nomma cette ville le temple de *Lucifero*, ou en Espagnol Lucero ; & aujourd'hui elle porte le nom de *San Lucar*. Cette ville est devenue de nos jours une des plus considerables de toute l'Espagne, à cause du commerce des Indes : car c'est le port d'où partent les flottes pour l'Amerique, & où abordent tous les ans nos galions chargés des tresors du Perou. Voilà en peu de mots ce que les anciennes histoires d'Espagne racontent de l'origine de *San Lucar de Barrameda*.

III. Guerre entre les Espagnols & les Portugais.

L'an 321 de la fondation de Rome.

On dit encore qu'il s'alluma, environ ce même tems, une guerre cruelle entre les Espagnols de la Bœtique, & les Lusitaniens ou Portugais : ces deux peuples habitent les deux rives du Guadiana, & ne sont separés les uns des autre que par cette riviere. (1) Cette guerre commença par un different qui s'éleva entre les bergers des deux nations. Les Carthaginois prirent le parti des Lusitaniens, & ils enleverent à ceux de la Bœtique une de leurs principales villes. Quelques-uns croient que c'est la ville d'Iberie, dont nous avons parlé ci-dessus, & dont les Carthaginois furent quelque tems les maîtres.

La haine & la fureur contre les Carthaginois étoit si grande,

(2) *Le port d'Annibal.* Le Licentié André de Poça, que nous aurons occasion de citer souvent dans son traité des anciennes villes d'Espagne, n'est pas du sentiment de Mariana ; car celui-ci prétend que le port d'Annibal, ou la ville autrefois nommée *Lacobriga*, s'appelle aujourd'hui *Alber*, auprès de *Lagos* ; & le Licentié au contraire soutient que c'est Lagos même : or *Lacobriga* dans la Lusitanie est differente d'une autre ville du même nom, que Briet met dans les Vacceens, & qu'il croit être *Melgar*.

(1) *Les uns des autres par cette riviere.* Comme le Guadiana ne separe les Lusitaniens ou le Portugal, de la Bœtique ou de l'Andalousie, que vers le roiaume des Algarues, qui sont presque à l'embouchure de cette riviere. Il faut que les Lusitaniens, dont parle ici Mariana, soient les peuples qui habitoient l'extrémité meridionale du Portugal, où est aujourd'hui le roiaume des Algarues.

An 321 & suiv. depuis la fondation de Rome.

que les femmes Espagnoles s'exposant à tous les perils de la guerre, prirent courageusement les armes, pour se venger de ces perfides : on en vint donc aux mains, & l'on combatit un jour entier, sans que la victoire se déclarât pour aucun des deux partis. La nuit seule termina le combat, dans lequel il y eut, dit-on, plus de quatre vingt mille hommes tués sur la place, au nombre desquels se trouva le general Carthaginois : c'étoit apparemment Annibal.

Je ne voudrois pas cependant garantir la mort d'Annibal dans cette bataille, comme un fait incontéstable, quoique cela me paroisse assez vraisemblable, mais quand je n'ai rien de sûr à dire, je me contente de rapporter mes conjectures. On ajoûte que Magon n'eut pas plûtôt appris l'issue de ce combat funeste aux Carthaginois, qu'il partit incontinent des Baleares, pour soutenir le parti de sa republique, qui se voioit près de sa ruine entiere, sans pouvoir se relever. Les Espagnols quoique victorieux, ne tirerent pas grand fruit de leur victoire ; car elle leur couta presque autant de monde qu'aux vaincus : ainsi malgré leur avantage, & la défaite de leurs ennemis, ils furent forcés d'abandonner la ville, & de la brûler, après en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux. Ils allerent s'établir ailleurs, pour éviter un malheur encore plus grand ; & ils chercherent des demeures où les Carthaginois ne pussent venir les inquieter. Ce combat fut donné environ l'année 321 de la fondation de Rome.

IV. Revolution à Carthage.

Il arriva aussi cette année une grande revolution à Carthage : Asdrubal & Saphon freres d'Annibal moururent presque en même tems. Le credit & l'autorité d'Hannon, qui commençoit à diminuer, tomba tout à coup, par la triste nouvelle que l'on apprit de la disgrace qui venoit d'arriver en Espagne. La puissance d'Hannon devint suspecte au senat ; la plûpart des senateurs, soit par jalousie, soit par un veritable amour de la patrie, & de la liberté, trouverent qu'il étoit dangereux qu'un seul homme eût en main toute l'autorité ; qu'il reglât seul toutes les affaires en souverain ; & qu'un simple particulier eût plus de pouvoir dans la republique, que tous les magistrats ensemble. On resolut donc de choisir cent des principaux citoiens, les plus considerables par leur probité, leur capacité & leur experience ; d'en former un conseil, avec une autorité absolue, pour faire rendre compte de leur conduite aux offi-

ciers de guerre qui avoient servi en Espagne sous Hannon ; ils n'épargnerent pas même ce general, & il l'obligerent à se justifier sur les chefs dont on l'accusoit. Il ne lui fut pas difficile de le faire, & de montrer que sa conduite avoit été irreprochable, & qu'il n'avoit eu en vûe que le bien de la patrie, & la gloire de la republique : mais le conseil n'eut point d'égard à ses raisons. il fut condamné à un exil perpetuel par ces juges ingrats, & jaloux de la reputation de ce grand homme : car ils n'avoient nulle raison de le condamner, sinon qu'il avoit trop de genie & trop d'habileté, ou parce qu'il n'étoit pas sûr pour une ville libre, d'avoir un homme de ce caractere, qui pouvoit aisément se rendre maître de la republique, & usurper l'autorité souveraine, dont il ne seroit pas facile de le dépouiller.

An 321 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Hannon fut le premier qui osa prendre un lion, & l'apprivoiser, & l'on crut que la liberté des citoiens étoit mal entre les mains d'un homme, qui sçavoit dompter la ferocité des bêtes mêmes. Les villes libres sont toûjours prévenues contre leurs plus habiles citoiens ; & c'est une chose assez ordinaire aux republiques, d'opprimer & de perdre ceux dont le merite est plus brillant ; on leur fait un crime capital d'avoir plus de valeur, de prudence, d'habileté, de vertu même ; & d'avoir rendu à sa patrie des services plus importans que les autres.

V.

Ce que les Espagnols firent dans la Sicile.

An 327 depuis la fondation de Rome.

Quelques années s'écoulerent ensuite, sans qu'il se passât rien de considerable en Espagne, jusqu'à l'année 327, depuis la fondation de Rome ; mais à la deuxiéme année de la guerre du Peloponese, où toute la Grece fut partagée en deux factions ; il survint une peste (1) universelle, qui ravagea presque toute la terre. Elle vint d'Ethyopie par des vents empestés ; & qui porterent la contagion dans la plûpart des provinces de l'Europe, & particulierement dans l'Espagne, où elle fit des ravages terribles parmi les hommes & parmi les animaux. Thucydide, Tite-Live & Denis d'Halicarnasse en parlent dans leurs écrits. Nos historiens disent que cette peste vint par une extrê-

(1) *Une peste universelle.* Il ne dit pas que cette peste soit arrivée l'an 327 de Rome. Il marque au contraire que ce fut la deuxiéme année de la guerre du Peloponese, ou la 324 de Rome, que ce terrible fleau du ciel se fit sentir dans toutes les parties de la terre, qui étoient alors connues, & enleva tant d'hommes & tant de troupeaux. Ce qu'il dit de l'année 327, c'est qu'alors la guerre du Peloponese étoit fort allumée, & que depuis l'an 321 jusques là, il n'étoit arrivé rien de memorable en Espagne. Les chicannes que certains esprits desœuvrés font tous les jours à notre auteur, nous arrachent ces explications.

An 327 & suiv. depuis la fondation de Rome.

me secheresse, qui dura très-long tems. Hippocrate, qui vivoit alors dans la Thessalie, rapporte qu'il arrêta le cours de cette dangereuse peste, en faisant mettre le feu aux forêts.

Cette maladie n'étoit pas encore cessée, lorsqu'il s'éleva une cruelle guerre en Sicile contre ceux de Syracuse : les habitans de Lentiny & de Catane jaloux de la puissance de cette ville, qui commençoit à devenir formidable à la Sicile, resolurent de la reprimer, & d'en arrêter le cours, avant qu'elle fût en état de soumettre toute l'isle. Ils appellerent donc à leur secours les Atheniens. Athenes leur envoia des troupes sous la conduite de Nicias & d'Alcibiade, qui étoit encore fort jeune. La flotte des Atheniens étoit de cent galeres; ils venoient en apparence secourir les Catanois, & c'étoit le prétexte dont ils se servoient, pour leurrer ceux qui les avoient appellés; mais ils avoient des ordres secrets de se rendre maîtres de la Sicile, dès qu'ils trouveroient les conjonctures favorables : car l'on étoit persuadé à Athenes que rien ne seroit plus facile à executer que ce projet, en profitant de la division generale.

Cette entreprise, quelque bien concertée qu'elle parût, ne réussit pas. Ce qui en empêcha le succès, fut le départ précipité d'Alcibiade: car ce general, après bien des avantages remportés sur ceux de Syracuse, qui étoient presque aux abois, fut obligé d'interrompre le cours de ses victoires, & d'abandonner ses entreprises : car il apprit d'Athenes, que pour recompense de sa valeur & de ses services, on l'accusoit devant le peuple d'avoir découvert, & publié les mysteres de Cerés, qui n'étoient augustes, que par le secret profond, dont ils devoient être enveloppés. On cita Alcibiade pour venir se justifier du crime qu'on lui imputoit: mais soit qu'il se sentît effectivement coupable, soit qu'il apprehendât le pouvoir de ses ennemis, il se retira à Lacedemone.

Son grand genie, & la haute reputation qu'il avoit déja acquise, le firent recevoir à Sparte avec joie; on lui témoigna une consideration toute particuliere. Il en profita, en engageant les Lacedemoniens à envoier du secours à ceux de Syracuse sous la conduite de Gylippus, un des plus grands capitaines de ce tems-là. Ce secours fit changer la face des affaires en Sicile par le sort different qu'eurent alors les armes des Syracusains. Les Atheniens furent battus sur terre & sur mer; tous

plia ſous la valeur de Gylippus : Syracuſe fut ſecourue ; la Sicile delivrée du joug qu'Athenes vouloit lui impoſer ; Nicias même ſon general, & quantité d'autres Atheniens de conſideration demeurerent priſonniers des Lacedemoniens.

An 317 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

VI. Les Siciliens ſe ſoulevent contre les Carthaginois.

Les Carthaginois en ce tems-là étoient maîtres de pluſieurs villes vers le cap de Marſalla, ou de Lilybée, qui eſt aſſez proche de Trapani, & à cent quatre vingt milles de Carthage. Les Agrigentins, c'eſt ainſi qu'on nommoit alors ceux de Gergenti, ne ſouffroient qu'avec une extrême peine le voiſinage de ces Africains, dont la puiſſance, qui commençoit à leur devenir redoutable, ſembloit menacer la Sicile, ſur laquelle ils faiſoient tous les jours des entrepriſes nouvelles. Ils firent donc une ligue ſecrete avec leurs voiſins ; & pour ſatisfaire leur vengeance commune, ils reſolurent d'exterminer une nation, qui en vouloit manifeſtement à leur liberté.

Ainſi après avoir concerté enſemble les moiens d'executer leur deſſein, ils ſe jetterent ſur les Carthaginois, qui étoient allés dans un bois, pour y offrir leurs ſacrifices. On les ſurprit ſans armes, & l'on en fit un terrible carnage, proche la ville de *Minoa*. (1) Ni la fuite, ni les bois, ni les montagnes ne purent preſque en dérober un ſeul à la fureur de ces peuples irrités.

Le ſenat & le peuple de Carthage aiant appris cette funeſte nouvelle, reſolurent à leur tour de tirer vengeance d'une ſi noire & ſi cruelle trahiſon. Ils embarquerent incontinent deux mille Carthaginois, autant d'Eſpagnols & cinq cens Majorquins, habiles frondeurs. On aborda en Sicile, determiné à ne faire nul quartier aux Agrigentins. Ce fut une nouvelle eſpece de milice que ces Majorquins : on les voioit combattre preſque tous nuds, & ſe jetter au milieu des ennemis ; on les mépriſa d'abord ; mais ils ſe firent bien-tôt craindre : & ce furent eux qui eurent le plus de part à la victoire, que les Carthaginois gagnerent ſur les Siciliens : car pendant le combat, ils accablerent d'une grêle de pierres l'aîle gauche, compoſée des troupes de Gergenti ; ils la mirent en deſordre, parce qu'elle ne put parer en même tems aux pierres des Majorquins,

(1) *La ville de Minoa.* Comme je prétens me borner preciſément à ce qui regarde l'Eſpagne ſeule, je n'entreprendrai point d'expliquer les noms de tous les anciens peuples, & de toutes les villes ſituées hors de l'Eſpagne, & qui n'ont qu'un rapport indirect avec cette hiſtoire.

An 327 & suiv. depuis la fondation de Rome.

& aux traits de Carthaginois. Les Siciliens furent battus, un grand nombre demeura sur la place, & la fuite ne fut guere plus avantageuse aux autres; car presque tous perirent: quelques-uns un peu plus heureux se retirerent dans Gergenti à la faveur des tenebres; mais ils y furent aussi-tôt assiegés par les Carthaginois. Le siege dura deux ans; & enfin les Agrigentins furent obligés de se rendre à la discretion des ennemis, l'an 346 depuis la fondation de Rome.

An 346 depuis la fondation de Rome.

VII. Ceux de Gergenti implorent le secours de Denis tyran de Syracuse.

La prise de Gergenti ne termina pas la guerre; car les habitans de cette ville, resolus à quelque prix que ce fût de secouer le joug des Carthaginois, envoierent secretement des ambassadeurs à Denis le vieux, tyran de Syracuse, dont la reputation & la puissance étoient capables de les mettre à couvert des violences & des insultes continuelles que leur faisoient leurs nouveaux maîtres, ou plûtôt leurs tyrans. Ils le supplierent par lettres de vouloir bien les prendre sous sa protection, & de les delivrer de la dure servitude, où les Carthaginois les avoient assujettis. Denis leur promit un prompt secours, & resolut de se servir de cette occasion favorable, pour affermir son pouvoir, & pour étendre sa domination dans la Sicile; car il ne croioit pas pouvoir lui-même y être tranquille, tant que les Carthaginois y seroient maîtres de quelques places. Il conseilla cependant à ceux de Gergenti de se retirer tous secretement de la ville, de surprendre les villes voisines, sçavoir Camarin & Gela, de piller & de ravager le pays ennemi, & de se reposer sur lui de tout le reste. Ils executerent adroitement ce qu'on leur avoit conseillé, & ne cesserent point de fatiguer les Carthaginois par leurs courses & par leurs brigandages.

Quand le tyran de Syracuse vit les choses engagées, il voulut sous prétexte de maintenir la paix, se faire arbitre des differens qui étoient entre les uns & les autres. Il envoia des deputés aux Carthaginois, pour leur demander qu'ils rendissent à ceux de Gergenti ce qu'ils leur avoient pris, & qu'ils reparassent les dommages qu'ils leur avoient causés; mais sur tout qu'ils pensassent au plûtôt à remettre les Agrigentins en possession de leur ville; ou au moins que ceux que l'on en avoit bannis, & ceux qui s'en étoient retirés d'eux-mêmes, pussent y revenir, & y jouir des mêmes droits que les Carthaginois; que pour lui, il ne souffriroit jamais qu'on opprimât

ses

ſes voiſins & ſes alliés; & que ſi l'on n'avoit nul égard à ſes demandes, il ſçauroit bien en tirer raiſon, & les y contraindre par force.

An 346 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Les Carthaginois lui firent réponſe, que le droit de la guerre étoit que les victorieux diſpoſaſſent à leur gré des vaincus; qu'ils n'avoient point declaré la guerre à ceux de Gergenti; mais que c'étoit ces perfides, qui la leur avoient declarée les premiers; que les Agrigentins, par la plus noire de toutes les trahiſons, avoient maſſacré les Carthaginois, ſans que ceux-ci leur euſſent donné la moindre occaſion de ſe plaindre; qu'ils avoient outragé les dieux, en ſouillant leurs ſacrifices par le ſang des innocens; & qu'il n'étoit ni de ſon avantage, ni de ſon honneur de proteger des impies & des ſcelerats. Quant aux menaces qu'il leur faiſoit de venger ces traîtres, qu'il pouvoit declarer la guerre, s'il vouloit, qu'il éprouveroit à ſon malheur la valeur & l'intrepidité des Carthaginois, & ce que l'on doit craindre du ſoldat accoutumé à vaincre, & endurci aux fatigues de la guerre.

VIII. Guerre entre les Carthaginois & Denis le tyran.

Denis irrité d'une réponſe ſi fiere, ne penſa plus qu'à la guerre; il ramaſſa preſque toutes les troupes de la Sicile; il fit une ligue avec les villes Grecques, & envoia des ambaſſadeurs juſqu'en Perſe, pour ſolliciter Darius *le Bâtard*, qui en étoit roi, de s'unir avec lui contre les Carthaginois. Ceux-ci de leur côté armerent quinze mille hommes d'infanterie, tant Carthaginois, qu'Africains; & cinq mille chevaux. Ils joignirent à ces troupes dix mille Eſpagnols. Et afin de les engager plus efficacement dans leur parti, ils remirent entre leurs mains la ville de Cadiz, la rétablirent dans ſes anciens droits, & la remirent dans ſa premiere liberté: ils ne voulurent pourtant point leur accorder la permiſſion d'avoir des galeres. Ils retirerent en effet les garniſons des places qu'ils tenoient en Eſpagne, où l'on ſe crut par là delivré pour jamais d'un joug, ſous lequel on gemiſſoit depuis tant de tems, & que l'on ne ſouffroit qu'avec peine. Enfin ils ne ſe reſerverent que le temple d'Hercule, & quelques autres petits forts ſur la côte, pour maintenir toûjours leur commerce, & pour avoir occaſion de rentrer quelque jour dans un pays, qu'ils n'abandonnoient qu'à regret.

Le rendés-vous general de l'armée fut à Carthage, & le ſenat nomma Himilcon Cipus, que Juſtin appelle Amilcon, pour la commander. Ce general après avoir reçû les ordres de la re-

An 346 & suiv. depuis la fondation de Rome.

publique, mit aussi-tôt à la voile avec cette puissante armée. Il eut d'abord les vents contraires, qui ne furent que les présages des tempêtes furieuses, qui s'éleverent bien-tôt après. Toute cette nombreuse flotte fut dispersée; on ne pensa qu'à éviter le naufrage; on se mit à couvert & on se retira où l'on put, en abordant aux differens ports de la Sicile.

La flotte d'Espagne, qui étoit plus propre à resister aux tempêtes, parce que les vaisseaux Espagnols étoient beaucoup plus forts que ceux des Carthaginois, & leurs pilotes plus habiles; cette flotte, dis-je, se tint au large, & le vent étant venu peu à peu à baisser, elle entra au port de Camarina. Les Espagnols firent une descente, repousserent ceux qui voulurent s'y opposer, assiegerent la ville, la prirent après quatre jours de siege, & en tuerent les habitans, sans faire quartier à personne: action barbare à la verité; mais ceux de Gela en furent si effraiés, que même sans attendre l'ennemi, dont ils redoutoient la cruauté, ils abandonnerent leur ville. Quand tous les vaisseaux Carthaginois furent rassemblés, on fit rafraîchir pendant quelques jours l'armée, qui avoit beaucoup souffert. Himilcon instruit des forces considerables que Denis le tyran avoit sur mer & sur terre, resolut cependant d'aller lui presenter la bataille; mais comme la tempête avoit maltraité la plûpart de ses vaisseaux, il les renvoia à Carthage & à Cadiz, & se détermina à ne se battre que sur terre.

Denis n'attendit pas que les Carthaginois vinssent l'attaquer; il alla lui-même audevant d'eux, & leur épargna plus de la moitié du chemin; les deux armées camperent assez près l'une de l'autre. Denis met le premier ses troupes en bataille, poste à des distances égales les troupes auxiliaires, que les differentes villes de Sicile lui avoient envoiées; & il les place à portée de se soutenir. Il range ensuite sur les aîles toute sa cavalerie, qui étoit très-nombreuse; & ceux de Syracuse font le corps de reserve, ou l'arriere-garde.

Himilcon de son côté ne manque à rien de tout ce que devoit faire un habile general; car après avoir rangé son armée sur trois lignes, il marche droit à l'ennemi. Les Espagnols avoient le corps de bataille, les Carthaginois les deux aîles, soutenues chacune de sept cens frondeurs, & la Cavalerie défendoit & soutenoit les flancs: enfin l'on choisit dans toutes les troupes deux mille hommes, pour en faire un corps de reserve.

An 346 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Le signal donné, on se bat avec fureur de part & d'autre; le succès du combat est long-tems douteux, & la victoire en balance; les bataillons s'arrêtent, & se mêlent ensuite; il tombe un grand nombre de soldats; ce n'est par tout que meurtre & que carnage. La cavalerie de Denis avoit l'avantage; celles des Carthaginois cedoit: tout alloit plier; & la victoire étoit sur le point de se declarer pour les Siciliens, si Himilcon n'eût fait avancer promptement, & à propos ses troupes auxiliaires, encore toutes fraîches, & son corps de reserve, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, qui étoit déja fatiguée. Elle ne put soutenir le choc de ces nouvelles troupes; enfin attaquée de front & en flanc, elle fut obligée à son tour de ceder: elle tomba sur l'infanterie Sicilienne, la mit en desordre, & ce ne fut plus qu'une boucherie. Les Siciliens ne penserent qu'à se sauver: presque toute la cavalerie de Denis le tyran perit dans cette deniere attaque. Les frondeurs qui étoient sur les flancs, & qui découvroient les ennemis, les accabloient sans cesse d'une grêle de pierres. Malgré la déroute generale, où Himilcon avoit mis la cavalerie Sicilienne, on ne laissoit pas encore de se battre avec acharnement au corps de bataille: mais le general Carthaginois étant venu appuier ses gens avec ses troupes victorieuses, rien ne fut plus capable de lui resister, & sa victoire fut complete.

Denis dans cette rencontre n'agit pas seulement en grand capitaine, mais encore en soldat intrepide: car voiant sa cavalerie en fuite, il met pied à terre, prend le bouclier d'un soldat, soutient long-tems, presque seul, l'effort des ennemis victorieux, se trouve par tout, fait avancer ses troupes dans tous les lieux où l'on avoit besoin de secours: voiant enfin que tout étoit desesperé, il rallie ses gens dispersés, & ramene à la faveur de la nuit les débris de son armée dans son camp, qu'il avoit toûjours conservé.

Il assembla la nuit même son conseil, consola les officiers, & les exhorta à ne point perdre courage; il leur dit que la bravoure & la prudence avoient eu moins de part à la victoire des Carthaginois, que la fourbe & la ruse; que s'ils ne vouloient pas se rebuter, il lui restoit encore un bon corps de cavalerie, qui n'avoit point combattu, & qu'il viendroit bientôt à leur secours avec un renfort considerable de troupes. Il fit alors repaître ses soldats; & après avoir donné ordre que

An 346 & suiv. depuis la fondation de *Rome*.

l'on eût un grand ſoin des malades & des bleſſés, qu'il viſita lui-même en partie avec beaucoup de bonté. Il reſolut de ſe retrancher dans ſon camp & de s'y défendre; mais ſes projets & ſes efforts furent vains : car les ennemis dès la pointe du jour comblerent les foſſés, forcerent les retranchemens, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qui leur reſiſta.

Quelques Siciliens ſe firent un rempart des bagages & des chariots de l'armée, & s'y défendirent quelque tems avec une valeur extraordinaire : mais accablés par le nombre, ils perirent en braves : on ne voioit que morts de tous côtés dans le camp. Le Tyran n'aiant plus de reſſource, & aiant reçû pluſieurs bleſſures dans l'attaque de ſon camp, ſe vit obligé de l'abandonner, & de prendre la fuite. La perte fut très-conſiderable du côté des Siciliens; mais la victoire ne laiſſa pas de couter beaucoup de ſang aux Carthaginois : ils y perdirent trois mille hommes de leur nation, & deux mille Eſpagnols.

Après cette victoire, la plûpart des villes de Sicile reçûrent la loi du vainqueur, & les Carthaginois ſe virent en très-peu de tems les maîtres de preſque toute l'iſle. Mais ce qui fait voir la vanité des choſes humaines, & combien peu l'on doit faire de fonds ſur les avantages de la fortune, c'eſt qu'il ſurvint une peſte qui renverſa en un moment les vaſtes eſperances des victorieux. Elle fit un triſte ravage dans le pays, & s'étant miſe dans les troupes, elle fit mourir preſque tous les Eſpagnols, & tous les Africains; terme funeſte où aboutit une victoire qui avoit couté tant de ſang, & qui devoit entraîner la conquête de toute la Sicile.

IX. Treve entre les Carthaginois & les Siciliens.

La deſolation fut ſi grande à Carthage, quand on eut appris cette triſte nouvelle, que l'on conſentit aiſément à une treve avec les Siciliens. La triſteſſe & la douleur étoient peintes ſur le viſage des habitans, tout étoit dans la conſternation, comme ſi la ville eût été priſe, & ſaccagée par les ennemis. Himilcon revint de Sicile avec le débris de ſon armée, que la peſte avoit épargné; mais tout victorieux qu'il étoit, loin d'entrer à Carthage en triomphateur, il parut avec un mechant habit, ſans ceinture, comme les eſclaves, ſuivi du peuple, qui pouſſoit des cris & des gemiſſemens vers le ciel. Il ſe retira dans ſa maiſon, ne voulut voir perſonne, ne permit pas même à ſes propres enfans de le venir embraſſer : enfin plongé dans un mortel ennui, il ne put ſurvivre à ſon propre malheur, & ſe donna la mort.

Après ce desastre, on dit que Denis le Tyran crut qu'il viendroit plus aisément à bout des Carthaginois, s'il pouvoit détacher de leur parti les Espagnols. Il envoia pour cela des ambassadeurs jusqu'en Espagne; mais son dessein ne réussit pas: car les Carthaginois, qui connoissoient depuis long tems le genie, & le caractere des Espagnols, sçurent adroitement par leurs caresses, & les promesses dont ils les amusoient, les retenir dans leurs interêts, & renouveller leurs anciennes alliances.

An 346 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Sur ces entrefaites, Dion de Syracuse par son habileté menagea si bien les esprits, qu'il fit conclure une treve de trente ans entre les Carthaginois & les Siciliens, la troisiéme année de la quatre-vingt-quinziéme olympiade, & l'an 356 depuis la fondation de Rome. Un auteur rapporte qu'après la victoire signalée qu'Epaminondas general des Thebains remporta à la fameuse bataille de Leuctres, le tyran de Syracuse envoia aux Lacedemoniens (1) du secours, & que parmi ses troupes il y avoit des Celtes & des Espagnols. C'étoit apparemment le reste de l'armée qu'Himilcon n'avoit pû faire repasser avec soi en Afrique; peut-être aussi étoit-ce de nouvelles troupes, que l'on avoit fait passer d'Espagne en Sicile. Archidamus fils d'Agesilas aiant reçû un secours si considerable, alla chercher Epaminondas, l'attaqua, & le défit entierement, auprès de la ville de Mantinée. Cette victoire sauva Sparte que la bataille Leuctrique avoit mise à deux doigts de sa perte.

L'an 356 depuis la fondation de Rome.

X. Les Carthaginois d'Espagne tentent de nouvelles découvertes.

Ce fut dans ce même tems que quelques Carthaginois s'embarquerent en Espagne sur plusieurs vaisseaux, qu'ils avoient fait équiper. Soit qu'ils eussent été écartés par la tempête, soit qu'ils fussent jaloux de la gloire qu'Hannon avoit acquise par les découvertes qu'il avoit faites dans ses voiages, ils prirent leur route entre le Midi & l'Occident. Après plusieurs jours de navigation, & après avoir essuié mille fatigues & mille dan-

(1) *La bataille de Leuctres.* Cette bataille fut donnée la deuxiéme année de la cent deuxiéme olympiade, Denis le tyran de Syracuse mourut l'an 386. La bataille de Mantinée, est de l'an 391; la peste qui fit perir les toupes d'Himilcon, victorieuse de Denis le tyran, arriva l'an 358 de Rome; on voit qu'il n'y a nulle apparence que les Espagnols restés des troupes d'Himilcon, trente-trois ans après se trouvassent à la journée de Mantinée; que d'autres levées depuis en Espagne aient combattu sous Archidame, aucun auteur ne le dit. Je ne trouve point aussi dans aucun auteur qu'Archidame fils d'Agesilas ait tué Epaminondas dans cette fameuse bataille.... Il est encore certain que c'est le general Thebain qui remporta la victoire, & qu'il y fut blessé à mort. Il est donc évident que notre auteur n'a pas examiné ces faits; mais qu'il les a copiés sur d'autres histoires d'auteurs de sa nation, qui n'avoient nulle critique.

An 356 & suiv. depuis la fondation de Rome.

gers, ils découvrirent une isle; ils y descendirent: ils trouverent que le pays étoit bon, l'air sain, l'isle fort étendue, les pâturages très-gras, beaucoup de bois, un grand nombre de rivieres, & de ruisseaux qui descendoient des montagnes, & qui étoient capables de porter batteau, & même d'assez gros bâtimens. Une partie de ces Carthaginois voiant la beauté & la bonté du pays, l'isle entierement deserte, s'y arrêta pour s'y établir; les autres retournerent d'où ils étoient partis, & allerent ensuite à Carthage. Ils firent au peuple & au senat un recit de leur voiage, & de toutes les merveilles qu'ils avoient vûes.

Aristote dit que ce recit ne plût pas au senat; & qu'après une meure deliberation, on resolut de traiter ce recit de fable, & même de faire mourir ceux qui étant revenus de ce voiage, publioient tant de choses merveilleuses, afin d'en éteindre jusqu'à la mémoire. Car comme le peuple ne soupire ordinairement qu'après la nouveauté, & qu'il se lassoit d'une guerre, dont il ne tiroit aucun avantage, on apprehenda qu'il n'abandonnât Carthage, & ne courût s'établir dans un pays dont on lui donnoit une si flateuse idée. Le senat étoit convaincu qu'il étoit plus avantageux d'être privé des tresors qu'on lui promettoit, que de s'affoiblir par la desertion de ses citoiens sous le specieux prétexte de pousser plus loin les bornes de son empire.

En effet la ruine entiere des plus grands & des plus puissans états, vient quelque fois de leur propre grandeur, & de leur trop vaste puissance. Il y a des historiens qui croient que cette isle découverte par les Carthaginois est une des isles fortunées, & connues sous le nom de *Canaries*. La grandeur & la beauté du pays doivent convaincre du contraire. Les sçavans jugent donc que cette isle prétendue est ce que l'on appelle aujourd'hui saint Domingue, autrement *Hispaniola*, ou bien quelque partie de la terre ferme de l'Amerique, que les Carthaginois purent prendre pour une isle, faute d'en avoir fait le tour.

XI.
On recommence la guerre de Sicile.

Les desastres passés n'avoient pas fait perdre au senat de Carthage la pensée de porter la guerre en Sicile. La conquête de cette isle leur paroissoit trop avantageuse; & ils n'attendoient pour renouveller la guerre, que les moiens de la soutenir; ils travaillerent donc à faire de nouvelles levées en Es-

pagne & en Afrique. Les Eſpagnols cependant refuſoient de prendre les armes, laſſés de combattre dans un pays éloigné, & qui leur avoit été funeſte : ils diſoient pour ſe juſtifier que cette guerre ſeroit malheureuſe ; & cherchoient divers prétextes ſemblables, pour s'en diſpenſer. Les deux batailles que l'on avoit perdues, ajoutoient-ils, étoient de mauvais preſages, & des ſignes aſſurés que les dieux n'approuvoient pas que l'on allât faire la guerre aux Siciliens, qui demeuroient tranquilles chez eux, & qui ne penſoient à attaquer perſonne. Les Carthaginois crurent qu'il étoit à propos de diſſimuler juſques à ce que le tems eût effacé le ſouvenir des pertes paſſées, ſûrs que cette nation naturellement guerriere, prendroit bien-tôt les armes, & s'offriroit d'elle-même avec ardeur à une guerre, pour laquelle elle paroiſſoit alors avoir tant d'éloignement.

An 356 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

A Carthage cependant on s'y prépara ſerieuſement, & on arma une puiſſante flotte. Il arriva heureuſement pour eux qu'il ſurvint en Eſpagne une ſechereſſe extrême, qui fut bien-tôt ſuivie de la famine, & de la peſte : ils apprirent en même tems que Denis le tyran s'étoit rendu maître de preſque toute la Sicile ; qu'il avoit porté ſes armes dans l'Italie ; qu'il avoit déja pris Rhegio, à l'entrée du détroit de Meſſine ; & qu'il aſſiegeoit Crotone, ville Grecque, & port de mer très-commode. Le tyran de Syracuſe étoit perſuadé que rien ne lui pourroit être plus avantageux pour ſes deſſeins, que la priſe de cette place ; & que s'il pouvoit ſe rendre maître dans l'extrêmité de l'Italie d'une ville conſiderable par ſes fortifications, & par ſon port, cela pourroit lui faciliter la conquête de cette belle & riche province.

Ces deux choſes déterminerent les Carthaginois à recommencer la guerre en Sicile. L'extrêmité où étoient pour lors les Eſpagnols, les obligea de s'offrir à eux, pour les ſervir dans cette expedition. On embarqua donc en Eſpagne vingt mille hommes d'infanterie, & mille chevaux ; & en paſſant on prit dans les Baleares trois cens frondeurs, que l'on emmena à Carthage. Hannon eut le commandement general de cette armée. Il joignit aux troupes Eſpagnoles dix mille Africains, qu'il tenoit prêts pour cette expedition, & paſſa promptement en Sicile.

La nouvelle de l'arrivée des Carthaginois en Sicile, avec une ſi puiſſante armée, y rappella auſſi-tôt Denis ; & lui fit

An 356 & suiv. depuis la fondation de Rome. abandonner l'entreprise d'Italie, que les Gaulois Senonois venoient de parcourir, & de ravager par la haine qu'ils portoient aux Romains, & par la jalousie que leur donnoit la trop grande puissance de cette nouvelle republique, qui se rendoit déja redoutable, & qui faisoit ombrage à ses voisins. L'armée navale des Carthaginois surprit celle de Denis, sur laquelle il faisoit repasser en Sicile les troupes qu'il avoit à Rhegio; elle la battit, coula à fonds plusieurs vaisseaux, en prit d'autres, dans l'un desquels étoit tout le bagage du tyran: & les lettres de Suniate Carthaginois, écrites en Grec, par lesquelles ce traître irrité qu'on lui eût préferé Hannon dans le commandement de l'armée, donnoit avis à Denis de tous les desseins de la republique, & des préparatifs que l'on faisoit pour l'attaquer. Cette trahison aiant été sçûe à Carthage, il en couta la vie au coupable; & le senat fit défense que desormais aucun Carthaginois apprît à écrire, ni même à lire en Grec, afin d'ôter par là aux citoiens le moien d'avoir sans interprete aucun commerce ni de paroles, ni par lettres, avec les ennemis de l'état.

Après cette victoire, Hannon se rendit aisément maître de plusieurs villes en Sicile: la guerre cependant traînoit en longueur, & la fortune panchoit tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre. Enfin la seiziéme année depuis que la guerre avoit été commencée; c'est-à-dire, la 386 depuis la fondation de Rome, selon la supputation d'Eusebe; d'autres disent la seconde année de la quatre-vingt-dix-neuviéme Olympiade, Denis le tyran fut tué dans une conspiration de ses propres sujets, & laissa pour successeur un fils en bas âge, qui portoit le même nom que lui.

An 386 depuis la fondation de Rome.

Dion beau-frere du jeune prince, dont il avoit épousé la sœur eut la regence du roiaume: il fit venir le fameux philosophe Platon d'Athenes en Sicile, pour élever le jeune Denis, & corriger par l'éducation les vices où il paroissoit porté. Il crut aussi devoir faire un traité avec les Carthaginois; on le conclut, & l'on consentit à une treve. Mais la vigilance, la droiture & la prudence de Dion ne furent pas capables de maintenir la Sicile en paix. Denis, dont les vices croissoient avec l'âge, conçût de l'ombrage de son tuteur: il ne manqua pas de flateurs, qui fomenterent ses défiances, & ses jalousies. Dion se vit obligé d'abandonner la Sicile pour un tems, mais

les

les choses changerent bien-tôt de face : le jeune roi se rendit odieux à ses peuples par sa cruauté & sa tyrannie ; Dion fut rappellé, il chassa Denis de son trône, y monta lui-même, & obligea son ennemi à errer pendant un tems, comme un malheureux, sans appui, & sans amis, n'aiant pas même de quoi vivre. Voilà ce qui se passa en Sicile : revenons maintenant à l'Espagne.

An 386 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XII. Les actions d'Hannon.

J'ai dit qu'au commencement de la premiere guerre de Sicile, les Carthaginois avoient rétabli ceux de Cadiz dans leur ancienne liberté ; mais après que cette guerre fut finie, le senat de Carthage envoia deux gouverneurs en Espagne. Bostar devoit avoir le gouvernement des Baleares, & avoit ordre de faire tous ses efforts pour gagner ceux de Sagonte, & se rendre maître, s'il le pouvoit, de cette place. Il n'omit rien pour executer les ordres qu'il avoit reçûs. Cette ville jalouse de sa liberté, dédaigna des services qui lui étoient suspects, & ne voulut jamais permettre à Bostar de mettre le pied chez elle, alleguant tous les jours diverses raisons, & de nouveaux prétextes pour s'en défendre.

Hannon devoit commander à Cadiz ; mais comme il maltraitoit les peuples (1) de la Bœtique, qu'il pilloit le tresor public, & enlevoit les biens de tous les particuliers ; il reduisit les Espagnols au desespoir. Ils se liguerent donc secretement ensemble, se revolterent contre les Carthaginois, prirent les armes, massacrerent leurs ennemis, & s'emparerent de leurs richesses. Hannon se voiant par son avarice & par sa cruauté, dépouillé en un moment d'une partie de ses tresors, & abandonné des Espagnols qui étoient à son service, fit venir en Espagne les Maures, qui ravagerent à leur tour toute la Bœtique ; ils saccagerent tout, & laisserent dans les lieux où ils passerent des marques horribles de leur barbarie.

Carthage apprit avec une extrême douleur ces fâcheuses nouvelles ; & le senat envoia aussi-tôt un successeur à Han-

(1) *Les peuples de la Bœtique.* L'ancienne Bœtique comprenoit tout le pays qui est enfermé depuis la source de la riviere de Guadiana, jusques à son embouchure, & depuis cet endroit, toutes les côtes de la mer en prenant le long du détroit de Gibraltar, jusques au port de Vera sur la Mediterranée, en remontant un peu plus haut que Villa Nueva de la Serena, pour aller gagner la source de la même riviere ; c'est-à-dire, qu'elle comprenoit les roiaumes d'Andalousie, de Cordoue & de Grenade ; ainsi l'ancienne Bœtique étoit beaucoup plus étendue, que ne l'est aujourd'hui l'Andalousie.

An 398 & suiv. depuis la fondation de Rome.

non, l'année 398 de la fondation de Rome. L'histoire ne dit point ni quel fut ce successeur, ni ce qu'il fit en Espagne; peut-être qu'il se contenta de s'accommoder au tems, d'appaiser par sa douceur & par sa moderation l'esprit aigri des Espagnols; & qu'afin de leur rendre le joug moins insupportable, il entretint la paix en Espagne.

Les partisans secrets que le jeune Denis, quoique vagabond, & exilé, entretenoit à Syracuse, massacrerent Dion, rappellerent Denis de son exil, le mirent en possession de Syracuse, & le placerent une seconde fois sur le trône, dont il avoit été chassé. Les Carthaginois, qui avoient toûjours les yeux attachés sur la Sicile, tournerent toutes leurs pensées, & toutes leurs forces de ce côté-là, & ne songerent plus qu'à profiter de la division, & des brouilleries, où ils voioient cette province engagée; car Denis n'étoit pas encore si absolument maître de Syracuse, que ses ennemis n'y fussent toûjours en grand nombre; & ceux-ci irrités & resolus de venger la mort de Dion, dont ils estimoient la probité & la moderation, envoierent demander du secours à Corinthe, d'où on leur envoia une armée considerable, sous la conduite de Timoleon, pour chasser le tyran.

La tranquillité dont les Espagnols jouissoient, ne fut pas longue: les pluies frequentes qu'il fit en ce tems-là dans l'Espagne, aiant fait enfler les rivieres, causerent des débordemens extraordinaires, qui ruinerent les campagnes, abbattirent les maisons, enleverent les bestiaux. L'année suivante, c'est-à-dire, la 405 année de la fondation de Rome, il y eut de furieux & de frequens tremblemens de terre. La plûpart des villes qui étoient sur la Mediterranée en ressentirent de funestes effets: Sagonte, maintenant Morviedro, en souffrit beaucoup plus qu'aucune autre: le dommage y fut d'autant plus grand, que Sagonte surpassoit toutes les autres villes d'Espagne en grandeur, en magnificence, en puissance & en beauté. Il y eut encore sur la mer de furieuses tempêtes, qui firent perir un grand nombre de vaisseaux sur les côtes; & l'on n'entendoit parler de toutes parts que de naufrages.

An 405 depuis la fondation de Rome.

XIII. Hannon est rapellé à Carthage.

Dans le même tems Hannon outré de ce qu'on lui avoit ôté le gouvernement de l'Espagne, & se fiant sur les tresors immenses qu'il y avoit amassés, aussi-bien qu'en Sicile, & qu'il avoit sçû mettre à couvert dans la revolte des Espagnols, en-

treprit d'ôter la liberté à sa patrie, & voulut se rendre maître de la republique.

An 405 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Pour executer ce projet, il resolut, sous prétexte d'honorer les nôces de sa fille, de faire une fête magnifique, d'y inviter les principaux citoiens, & les plus accredités parmi le peuple; & de se servir de cette conjoncture, afin de les empoisonner tous avec le senat: crime aussi noir qu'il étoit hardi. Les Carthaginois aiant eu connoissance de ce détestable projet, éviterent le danger; & se contenterent de faire une loi nouvelle, qui regloit, & qui moderoit les dépenses que l'on pourroit faire en ces sortes d'occasions.

Mais Hannon devenu plus fier & plus insolent par l'impunité, songea à faire prendre les armes à ses esclaves, dont il avoit un très-grand nombre, à faire massacrer tous les senateurs, & à s'emparer de l'autorité souveraine. Son perfide dessein fut encore découvert. Tout le peuple s'assembla & se jetta dans la citadelle, où Hannon s'étoit retiré, avec vingt mille des siens. On le prit, & après lui avoir crevé les yeux, cassé les bras & les jambes, & déchiré le corps à coups de fouet, on le mit en croix. On fit mourir tous ses enfans, & toute sa famille, même ceux qui n'avoient aucune part à son crime, pour ne laisser personne de sa race qui pût l'imiter, ou venger sa mort, & celle des autres. Cruauté horrible; mais que l'amour de la liberté, & la grandeur du crime justifierent aux yeux des Carthaginois.

Après la mort du gouverneur que l'on avoit envoié à Cadiz en la place d'Hannon, le senat de Carthage envoia Boodes pour commander en Espagne. On apprit en même tems de Sicile que le jeune Denis en avoit été chassé par une conspiration presque generale de ses sujets, & par la valeur de Timoleon; que le tyran avoit été obligé de se retirer à Corinthe, où il esperoit vivre plus en sureté; que là il s'abandonna aux plus sales, & aux plus infames débauches; & qu'enfin s'étant vû reduit à devenir maître d'école, il finit ainsi sa malheureuse destinée.

Timoleon à son tour devenu fier de ses succès, & de ses victoires, entreprit de chasser de la Sicile les Carthaginois, il leur donna bataille auprès du *Crinise*, c'est une petite riviere de Sicile, que l'on appelle aujourd'hui *il Freddo*, ou *il S. Bartolomeo*; il les défit, en tua dix mille, & se rendit maître de

An 405 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

leur camp. Cette victoire couta pourtant cher à Timoleon; il y perdit beaucoup de monde; & elle l'affoiblit tellement, qu'après tous ces avantages, il ne put ni chaſſer les Carthaginois de la Sicile, ni leur enlever une ſeule ville.

Maharbal vint gouverner l'Eſpagne, ſoit que Boodes fût mort, ſoit qu'il eût été rappellé: l'on ne ſçait rien des actions ni de l'un, ni de l'autre. Nos hiſtoriens n'ont pas même marqué le nom des Carthaginois qui vinrent enſuite en Eſpagne commander au nom de la republique.

XIV. Les Marſeillois paſſent en Eſpagne.

An 419 depuis la fondation de Rome.

Ce que l'on aſſure, c'eſt que ceux de Marſeille, vers l'an 419 de la fondation de Rome, ſe trouvant trop reſſerrés dans leur pays, envoierent une nombreuſe colonie en Eſpagne, avec une flotte, pour y étendre leur commerce. Une partie de cette flotte s'arrêta au pied des Pyrenées, dans le pays des Indigetes, (1) & s'établit tout le long de la mer, dans un endroit, dont la ſituation leur parut commode, & avantageuſe pour leur deſſein. Ils y bâtirent une ville proche de Roſe, ſur le bord de la mer, & dans un lieu aſſez étroit. Elle devint enſuite fameuſe par ſon commerce, & fut appellée *Emporia*; nous la nommons de nos jours *Ampurias*.

L'endroit qu'habiterent les Marſeillois étoit ſeparé du reſte de la ville par une forte muraille; c'eſt pourquoi les Grecs appellerent cette ville *Palæopolis*, c'eſt-à-dire, *la vieille ville*, ou *Dyoſpolis*, c'eſt-à-dire, *la double ville*. L'autre partie de la flotte alla au cap de Denia, & y bâtit une ville proche du temple de Diane.

XV. Les Eſpagnols envoient un ambaſſadeur à Alexandre.

A l'arrivée de cette flotte, les Eſpagnols apprirent trois choſes; premierement la puiſſance extraordinaire des Romains, & la fidelité ſinguliere avec laquelle ils entretenoient les alliances. Secondement, que ceux de Syracuſe s'étant remis en liberté après la mort de Timoleon, avoient pris la reſolution de chaſſer de la Sicile tous les Carthaginois. Ils ſçûrent enfin qu'Alexandre de Macedoine, que ſes victoires & ſes conquêtes firent ſurnommer le *Grand*, avoit dompté les Illyriens, les Triballiens & les Thraces; qu'il avoit ſoumis les villes de la Grece, auparavant libres; qu'il avoit conquis toute l'Aſie, la

(1) *Dans le pays des Indigetes.* Les Indigetes, ou les Indicetes étoient des peuples de la Catalogne, & du comté de Rouſſillon, que traverſoient les rivieres du Ter & du Lobregat, en rangeant les côtes de la mer, juſques au cap de Cruz ou de Creux. La capitale étoit Ampurias; Roſes étoit auſſi dans les Indigetes.

Syrie, & l'Egypte, s'étoit rendu maître de l'empire des Perses, après la défaite & la mort de Darius; que ce jeune conquerant, non content de ses victoires, avoit penetré les armes à la main jusqu'aux extrêmités de l'Inde, soumis des nations jusques là inconnues, des roiaumes dont l'on n'avoit jamais entendu parler, & subjugué des pays immenses, plus promptement qu'un autre ne les auroit parcourus.

An 419 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Espagnols qui étoient du côté de la Mediterranée étonnés de la rapidité de ces conquêtes, envoierent une ambassade jusqu'à Babylone, pour faire alliance avec ce jeune heros, & pour menager sa protection contre les Carthaginois, qui en vouloient ouvertement à la liberté de la nation. Le chef de l'ambassade fut *Maurin*, selon le sentiment d'Orose. Maurin se joignit dans le chemin avec les ambassadeurs des Gaules, & tous arriverent ensemble à Babylone. Alexandre avoit marqué cette ville aux ambassadeurs de Sicile, de Sardaigne, d'Italie, de toutes les villes d'Afrique, & même à ceux de Carthage, & leur avoit ordonné d'y attendre son retour.

Il y donna audience à tous les ambassadeurs. Ceux d'Espagne après lui avoir exposé les ordres qu'ils avoient de leurs maîtres, lui dirent que le bruit de sa valeur s'étoit répandu jusques dans leur pays, placé à l'extrémité de la terre; & que c'étoit l'éclat de son nom qui avoit engagé leur nation à lui envoier une ambassade, pour le feliciter de ses victoires, & lui demander son amitié. Ils lui representerent que leur alliance ne lui seroit pas inutile dans le dessein où il paroissoit être de tourner ses armes vers l'Occident, après la conquête de l'Orient, qu'il pourroit à son gré se servir des tresors qu'il trouveroit dans leurs riches provinces, que dans la confusion & le pressant danger, où l'Espagne se trouvoit, tant par les guerres civiles, que par les étrangeres, elle n'avoit pas besoin d'une moindre protection que la sienne; qu'ils se comporteroient envers lui de maniere, que jamais il n'auroit lieu de se plaindre de leur fidelité, & de leur courage; que le genie des Espagnols étoit de ne pas faire aisément des alliances; mais de garder inviolablement celles qu'ils avoient une fois faites.

Ce discours des ambassadeurs Espagnols plut infiniment à Alexandre; & comme dit Arrien, ce conquerant se crut le maître du monde, dès qu'il vit des peuples venir des extrémités de la terre le choisir pour arbitre de leurs differens. Il

An 419 & suiv. depuis la fondation de Rome.

leur fit plusieurs questions sur le gouvernement de leur republique, les richesses de leur pays, la fertilité du terroir, leurs mœurs, leurs coutumes, leur genie, le commerce qu'ils avoient avec les nations étrangeres; enfin il les renvoia chez eux avec de magnifiques presens, après les avoir assurés de sa protection: car son projet étoit de traverser l'Afrique, & de subjuguer l'Occident, dès qu'il auroit terminé toutes les affaires de l'Asie.

Alexandre étoit jaloux de la gloire que les Romains acqueroient de jour en jour par leur valeur, & par la sagesse de leur gouvernement: il étoit aussi fort irrité contre les Carthaginois; convaincu qu'Amilcar Rhodanus, qui sembloit être venu se refugier vers lui, sous prétexte des mécontentemens qu'il avoit reçûs de ses citoiens, étoit un veritable espion, envoié par ses peuples effraiés de la ruine entiere de la fameuse ville de Tyr, & de la construction d'Alexandrie, bâtie à l'entrée de l'Afrique; qu'il avoit ordre d'examiner toutes ses démarches, de demêler ses projets, & de les faire sçavoir à sa patrie: mais une mort précipitée renversa bien-tôt tous ces vastes desseins; (1) Alexandre mourut à Babylone sur la fin de Mai, la premiere année de la cent quatorziéme Olympiade, qui est la quatre cent trentiéme année depuis la fondation de Rome. Quelques-uns ne mettent que quatre cens vingt-huit ans; mais il n'est pas possible que l'histoire ne manque quelquefois de lumiere, pour éclaircir la chronologie. Il est vraisemblable que les Carthaginois ne furent pas trop contens de cette ambassade, que l'Espagne n'avoit effectivement envoié à Alexandre, que contre eux; mais les troubles de Sicile, & la crainte qu'ils avoient d'Agathocle, leur firent abandonner la resolution de s'emparer encore une fois de l'Espagne.

L'an 430 de la fondation de Rome.

XVI. Agathocle tyran de Sicile.

Cet Agathocle étoit Sicilien, & fils d'un potier: il avoit passé sa jeunesse dans les desordres les plus honteux. Cependant les habitans de Syracuse dans la guerre qu'ils eurent contre les Ennéens, le choisirent pour leur general, à cause de sa

(1) *Alexandre mourut à Babylone.* On marque ici la fin du mois de Mai, le Pere Petau marque le 19 de Juillet pour le jour de la mort d'Alexandre; c'est une difference de plus d'un mois & demi. Ce qu'il y a de constant, dit l'historien Josephe, c'est que ce prince mourut en la cent quatorziéme olympiade, qui commence la quatre cent trentiéme année de Rome. Voilà donc la chronologie de Mariana bien exacte pour l'année: & il n'est pas certain qu'il se trompe pour le jour.

valeur, & de son habileté. Agathocle vainquit les *Ennéens*, & termina heureusement cette guerre, dans laquelle il fit paroître qu'il étoit aussi grand capitaine, que brave soldat : mais il fut mal recompensé de cet important service; son bonheur & son merite le rendirent suspect à ceux qui lui devoient tout. Ils se persuaderent faussement qu'il vouloit attenter à leur liberté; & frappés de cette idée, ils le bannirent.

An 430 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Mais les Murgantins jaloux de la grandeur & de la puissance des Syracusains, dont ils étoient ennemis declarés, reçûrent Agathocle avec joie; ils lui donnerent d'abord le gouvernement de leur ville, & l'élûrent ensuite pour general, & pour chef de leur republique. Il se mit à la tête de quelques troupes que les Murgantins lui fournirent; il commença par attaquer Lentiny, la prit, & s'empara ensuite de Syracuse, par la trahison d'Amilcar. Ce Carthaginois, au lieu de défendre une ville, au secours de laquelle on l'avoit appellé, la livra au tyran. Ce traître eût été puni d'une si noire perfidie, si la mort naturelle ne l'eût dérobé au supplice qui lui étoit destiné. Il laissa pour son successeur un autre Amilcar fils de Gisgon.

Ce second Amilcar, pour arrêter les suites que pouvoit avoir la trahison de son prédecesseur, & pour reparer au plûtôt l'honneur des Carthaginois, fait venir d'Espagne une armée nombreuse, fait passer d'Afrique en Sicile de nouvelles troupes, marche contre le tyran, le trouve, l'attaque, le bat, & l'oblige de s'enfuir. Il le poursuit sans perdre de tems, l'assiege dans Syracuse, où il s'étoit retiré. Le desespoir releva le courage d'Agathocle : car après avoir donné tous les ordres pour soutenir un long siege; il anima ses gens à se défendre, sortit de la place, leva des troupes, arma des vaisseaux, & passa lui-même avec sa flotte en Afrique; ainsi celui que l'on ne croioit pas pouvoir suffire à une seule guerre, trouva le secret par son intrepidité, son habileté & sa conduite d'en soutenir deux tout à la fois, & d'en sortir victorieux.

En effet Agathocle commença à se faire redouter; il osa même livrer en Afrique la bataille à Hannon, que les Carthaginois lui avoient opposé : ce general fut défait, & perit dans le combat. Agathocle maître de la campagne, pille, desole, ravage le pays, met tout à feu & à sang, rien ne lui resiste, rien n'arrête la fureur du soldat; il fait un grand nombre de prisonniers, enleve les troupeaux, renverse les châteaux, &

An 430 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

jette l'effroi dans Carthage même, d'où les habitans voioient leurs bourgs, leurs ſuperbes maiſons de campagne, & leurs richeſſes devenues la proie des flammes. Les facheuſes nouvelles qui vinrent de Sicile acheverent de conſterner Carthage: car l'on apprit qu'Artandre frere d'Agathocle, qui ſoutenoit le ſiege de Syracuſe avec une valeur extraordinaire, avoit fait une ſortie ſur les aſſiegeans; qu'il les avoit ſurpris, forcé leurs retranchemens; & qu'après les avoir battus, pillé leur camp, & tué le general, il étoit rentré à Syracuſe en triomphe.

Agathocle informé de cette heureuſe nouvelle, retourna ſur le champ à Syracuſe; il attaqua de tous côtés les Carthaginois, les battit en pluſieurs rencontres, les obligea de repaſſer en Afrique, & ſe rendit maître de la Sicile.

Mais cette iſle ne fut pas long-tems en paix: les Tarentins appellerent à leur ſecours Pyrrhus roi d'Epire. Ce prince paſſa en Italie, y remporta deux victoires conſiderables ſur les Romains; & paſſa en Sicile la quatre cent ſoixante & ſeiziéme année depuis la fondation de Rome. Agathocle étoit mort à Syracuſe; ſa femme & ſes enfans s'étoient retirés en Egypte, ſelon les ordres qu'il leur en avoit laiſſés; ils y avoient emporté leurs treſors & leurs meubles les plus précieux. Les Carthaginois crurent que c'étoit une conjoncture favorable pour ſubjuguer la Sicile. Ils y envoierent de nouvelles troupes, & ſoumirent la plûpart des villes. Ceux de Syracuſe hors d'état de ſe défendre contre les Carthaginois, s'adreſſerent à Pyrrhus, implorerent ſa protection, & le conjurerent de les ſecourir contre des étrangers qui ne penſoient qu'à leur ravir la liberté. Pyrrhus n'eut garde de laiſſer échapper une ſi belle occaſion de conquerir un ſi beau pays: il ſe tranſpora donc en Sicile à la tête d'une puiſſante armée, & prit le nom de roi d'Epire & de Sicile. L'arrivée de Pyrrhus changea bien-tôt la face des affaires, il donna bataille aux Carthaginois, & les vainquit.

L'an 476 de la fondation de Rome.

Nos hiſtoriens rapportent que les Carthaginois ramaſſerent ſur les côtes maritimes d'Eſpagne, outre ſept cens frondeurs Majorquins, cinq mille hommes de pied, cent cinquante chevaux, preſque toutes les garniſons de leurs places d'Eſpagne, qu'ils confierent à la fidelité des Eſpagnols. Les mêmes hiſtoriens ajoûtent que ce ſecours arracha la victoire des mains de Pyrrhus, lorſqu'il ſe préparoit à paſſer en Italie; & qu'en effet il ne fut pas ſi heureux ſur mer, qu'il l'avoit été ſur terre. Quoi

qu'il

qu'il en soit, il fut vaincu dans un combat naval, & repoussé sur les côtes d'Italie, & de là jusques dans l'Epire. Ainsi, pour me servir des termes de Justin, il perdit l'empire de la Sicile aussi promptement qu'il l'avoit usurpé.

An 476 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Après le départ de Pyrrhus, ceux de Syracuse choisirent Hieron pour chef de leur republique; ils lui donnerent ensuite le gouvernement de leur armée contre les Carthaginois; & enfin ils le proclamerent roi. Hieron étoit fils de Hieroclite, & descendoit de Gelon un des anciens rois de Sicile : on dit que sa mere étoit de basse condition, & même esclave. Les Carthaginois pour se mettre en état de resister à Hieron, laisserent de fortes garnisons dans les places dont ils s'étoient emparés, & ne penserent plus qu'à lever une nouvelle armée, afin de repasser en Sicile, & de pousser encore plus avant leurs conquêtes.

XVII. La premiere guerre punique.

Les choses étoient dans cette situation, lorsqu'il s'éleva une nouvelle guerre, qui affoiblit extrémement Carthage, & qui fut enfin la cause de sa ruine : car les Romains, qui jusques là s'étoient contentés d'étendre leur empire dans l'Italie, passerent en Sicile, à l'occasion que je vais dire.

Pendant le regne d'Agathocle, ceux de Messine craignant que ce prince n'en voulût à leur liberté, firent une ligue (1) avec les Mamertins, appellés ainsi du nom du dieu Mars, parce que les Mamertins se piquoient de valeur par dessus les autres peuples d'Italie. Messine est une ville fameuse par la bonté de son port, située sur le détroit qui separe la Sicile de l'Italie. Cette ville demanda donc aux Mamertins les secours dont elle avoit besoin, contre l'ambition, & la trop grande puissance d'Agathocle, qui sembloit menacer d'assujettir toute la Sicile : mais les Mamertins asservirent ceux qu'ils étoient venus secourir; ils étendirent même encore plus loin leur domination. Enfin ils devinrent si riches, & se rendirent si puissans, qu'ils oserent declarer la guerre à Pyrrhus roi d'Epire, & insulter ceux de Syracuse. Cette entreprise ne leur réussit pas; ils furent battus auprès de la riviere de Lengunus par Hie-

(1) *Une ligue avec les Mamertins.* Ces Mamertins étoient les peuples les plus belliqueux de toute la campagne d'Italie, ou de la terre de Labour, selon notre auteur; mais Strabon les place dans le milieu des terres, au pays des Brutiens, où est maintenant la Calabre, au dessus de Rhegio, ceux de Messine étant dans leur voisinage, pouvoient aisément avoir recours à eux, & ceux-ci donner secours à ceux de Messine, comme à leurs voisins.

An 476 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

ron, general des troupes de Syracuſe. Ce general pouſſa le reſte de leur armée, & força les Mamertins de ſe retirer chez eux, & de laiſſer la Sicile en paix. Ceux-ci affoiblis par la perte conſiderable qu'ils venoient de faire, ne ſe crurent pas en ſureté dans leurs propres murailles, ni en état de reſiſter au vainqueur; ils crurent devoir chercher ailleurs du ſecours.

Mais ils ne furent pas tous de même ſentiment: une partie s'adreſſa aux Carthaginois, qui ſe trouvant aſſez proches, ne tarderent pas long-tems à venir au ſecours de ceux qui avoient eu recours à eux: ils furent reçûs par les Mamertins dans leur ville, & dans les lieux de leur dépendance.

Les autres envoierent en même-tems des ambaſſadeurs à Rome, dont la reputation s'étendoit de tous côtés par la valeur, la prudence & la probité de ſes citoiens. Les ambaſſadeurs expoſerent en plein ſenat les ordres & la ſituation de leurs compatriotes. Un grand nombre de ſenateurs rejetta les propoſitions des Mamertins, ne croiant pas qu'il fût de la juſtice d'attaquer les Carthaginois, avec leſquels on n'avoit eu juſqu'à preſent aucun démêlé, & dont on n'avoit jamais eu nul ſujet de ſe plaindre: les autres furent d'avis qu'il ne falloit point attendre que les Carthaginois paſſaſſent en Italie; qu'il étoit de l'interêt de la republique de s'oppoſer de bonne heure à une puiſſance, qui pouvoit lui être funeſte, & dont ils avoient tout à apprehender, ſi elle ſe rendoit une fois maitreſſe de la Sicile; qu'elle ne ſe borneroit pas à cette ſeule conquête; & qu'après avoir ſoumis cette riche province, elle pourroit être tentée de ſubjuguer encore l'Italie. L'affaire fut vivement agitée dans le ſenat; enfin le ſentiment favorable aux Mamertins prévalut, & l'emporta; d'autant plus qu'il y avoit un ancien traité fait avec Carthage dès le conſulat de Publicola, qu'on avoit renouvellé trois fois; & que dans ce traité il étoit reglé que ni les Romains, ni les Carthaginois ne ſe mêleroient pas des affaires de la Sicile; article que les Carthaginois n'avoient pas obſervé.

L'an 490 de la fondation de Rome.

On envoia donc au ſecours des Mamertins le conſul Appius Claudius, avec quelques cohortes, la premiere année de la cent vingt-neuviéme olympiade, & la quatre cens quatre-vingt-dixiéme depuis la fondation de Rome. Dès que l'on eut appris cette nouvelle à Meſſine, une partie des habitans ne doutant pas qu'ils ne fuſſent ſoutenus par les Romains,

chasserent de leur ville la garnison Carthaginoise. Les Carthaginois irrités au dernier point de cet affront, se liguerent plus étroitement que jamais avec Hieron, assiegerent Messine par terre & par mer, resolus de la saccager, & de la ruiner jusqu'aux fondemens. Ils se mirent en même-tems en devoir de fermer aux Romains le passage du détroit; mais ceux-ci passerent à la faveur de la nuit, & furent reçûs dans Messine. Ils firent une sortie dès le lendemain, défirent Hieron, pillerent le camp des Carthaginois, & obligerent les assiegeans à se retirer.

An 490 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Le debris de l'armée Sicilienne s'étant refugié dans Syracuse, les Romains ne perdirent point de tems, ils poursuivirent les vaincus, les assiegerent pendant quelque tems, leur enleverent plusieurs villes, & se rendirent enfin les maîtres de la campagne, où rien ne se trouva plus en état de leur resister. Hieron lui-même voiant que la fortune étoit contraire aux Carthaginois, ses premiers alliés, les abandonna, & fit sa paix avec les Romains: mais les Carthaginois resolus d'avoir leur revanche, de reparer la perte qu'ils avoient soufferte au siege de Messine, & de recouvrer les villes qu'on leur avoit enlevées, équiperent une nouvelle armée navale, & leverent des troupes considerables en Espagne, sur les côtes maritimes des Gaules, & de la Ligurie, comme le raconte Polybe. Ils recommencerent alors une longue & cruelle guerre contre les Romains, dont je ne crois pas devoir rapporter ni le détail, ni le succès, étant assez occupé à décrire ce qui se passa en Espagne.

Elle étoit en ce tems-là déchirée par de funestes guerres civiles, & exposée aux incendies, au pillage, & à tous les autres malheurs qui en sont les suites, comme le rapportent nos historiens, sans cependant marquer ni les noms ni les lieux.

A l'égard des Romains & des Carthaginois, ils se firent une guerre implacable, dont les succès furent fort partagés: car l'année 502 depuis la fondation de Rome, les Romains eurent un furieux échec; ils furent entierement défaits sur mer, perdirent quatre vingt-dix vaisseaux, selon Eusebe; & Cecilius Metellus leur general fut obligé de s'enfuir. D'un autre côté, les Majorquins se revolterent contre les officiers Carthaginois, tuerent les garnisons, & forcerent par une grêle de pierres leur flotte à abandonner le port, à demeurer au large à l'anchre, & à retourner enfin à Carthage.

An 502 depuis la fondation de Rome.

An 502 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XVIII. Amilcar passe en Espagne.

Le senat voiant que la sedition ne diminuoit point, mais au contraire que la haine & la fureur de ces insulaires ne faisoit que s'aigrir, & que redoubler, crut qu'il falloit pour calmer cet orage, un homme habile, & qui sçût se faire craindre. On choisit Amilcar Barchinois, & on l'envoia commander en Espagne. C'étoit un homme d'une prudence rare, d'une experience consommée, & qui avoit acquis une grande reputation par sa conduite & par sa valeur. Ce general qui avoit le secret d'unir beaucoup de douceur & de bonté, avec un air d'autorité, arrêta la violence du soldat, & l'empêcha de piller par la discipline exacte qu'il fit observer à ses troupes: ainsi il calma les Majorquins, leur fit concevoir l'avantage qu'ils tireroient de l'alliance & de la protection des Carthaginois, remit toute l'isle sous la puissance de ses premiers maîtres, & y rétablit la tranquillité.

En même tems naquit Annibal, qui dans la suite remplit toute la terre du bruit de ses victoires & de ses grandes actions. Il étoit fils d'Amilcar, & vint au monde à Tiquadra, petite isle voisine des Baleares. Au moins Pline assure que Tiquadra est la patrie d'Annibal, si pourtant le texte de cet auteur n'a point été corrompu. Nos historiens ajoûtent que sa mere étoit Espagnole, & que le senat de Carthage nomma Amilcar pour general de l'armée que l'on envoia contre les Romains l'année cinq cens septiéme depuis la fondation de Rome. Il embarqua donc avec lui deux mille Espagnols, & trois cens frondeurs pour reconquerir la Sicile. Ce general avec sa flotte côtoia toute l'Italie, & aborda enfin à Palerme, située près d'une montagne escarpée de tous côtés, qui rend le port très-commode & très-sûr. Au delà de Palerme s'étend une plaine agréable & fertile, qui a plus de douze milles de tour.

An 507 depuis la fondation de Rome.

Amilcar resolut d'abord de fortifier cette montagne, d'y faire camper ses troupes, de s'y retrancher si bien, que l'on ne pût le forcer d'en venir à un combat general. Comme il ne vouloit point risquer une bataille, il prit le parti de harceler seulement l'ennemi par des escarmouches continuelles, & par de petits partis qu'il détachoit, de sonder si les villes voisines avoient quelque disposition à se revolter contre les Romains; & de demeurer maître de la mer, afin d'avoir la commodité de recevoir les secours dont il auroit besoin, ou de se retirer, s'il le jugeoit à propos.

Le consul C. Luctatius partit de Rome, fit équiper plusieurs vaisseaux, pour renverser les projets du general des Carthaginois, & arriva au cap de Lilybée, où est placée la ville de Trapani. Le senat de Carthage fit armer de son côté une seconde flotte, à la sollicitation d'Amilcar, & en donna le commandement à Hannon. Les Romains allerent chercher la nouvelle flotte, avant qu'elle eût joint celle d'Amilcar; ils la trouverent à la hauteur du cap de Lilybée, ou de Trapani; on en vint aux mains; les Romains eurent l'avantage, & la victoire fut complete, car ils prirent soixante vaisseaux Carthaginois, & en coulerent cinquante à fonds. Le nombre des morts & des prisonniers fut si grand, que la nouvelle de cette défaite étant arrivée à Carthage, la consternation fut generale dans la ville, & que l'on y prit sur le champ le parti de parler de paix: on envoia à Amilcar des ordres pour en traiter, & pour la conclure. Ce general toûjours fecond en ressources dans les disgraces les plus importantes, n'avoit pas moins d'habileté dans les affaires imprévûes, que de valeur, de conduite & de vigilance dans la guerre. On convint des articles de la paix dans une conference entre les deux Generaux, & elle fut enfin conclue aux conditions suivantes.

An 507 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Que les Carthaginois retireroient toutes leurs troupes de la Sicile, & des isles voisines: Qu'ils n'inquieteroient plus Hieron, ni les autres alliés des Romains: Qu'ils paieroient à titre d'amende pour les frais de la guerre deux mille deux cens talens Euboiques (1) en plusieurs paiemens: Qu'ils rendroient sans rançon les prisonniers faits sur les Romains. Cependant le peuple Romain ne voulut pas ratifier ces conditions; il envoia des decemvirs, qui de leur autorité ajoûterent mille talens à la somme dont l'on étoit déja convenu, & voulurent que les Carthaginois sortissent, non-seulement de la Sicile, mais encore de toutes les isles qui sont entre la Sicile & l'Italie.

L'année cinq cens douziéme depuis la fondation de Rome, & qui étoit la vingt-deuxiéme depuis le commencement de la guerre, fut funeste à l'Espagne par une secheresse extraordinaire, & par des tremblemens de terre continuels. Une partie de

An 512 depuis la fondation de Rome.

(1) *Deux mille deux cens talens euboiques.* Le talent euboique, selon Mariana lui-même, qui s'appuie sur Tite-Live livre trente-huit, pesoit quatre-vingt livres Romaines; on peut voir ce qu'il en dit dans son traité des poids & des mesures: nous n'entreprendrons pas de reduire cela aux monnoies courantes de France, sur lesquelles on ne peut pas se fixer, parce qu'elles varient.

An 512 & suiv. depuis la fondation de Rome.

la ville de Cadiz fut engloutie dans un gouffre affreux que fit la mer. Dès que la paix fut signée, les hostilités cesserent de part & d'autre, & chacun se retira chez soi; mais les uns & les autres dans le dessein de recommencer au plûtôt la guerre avec plus de chaleur qu'auparavant, après que l'on auroit eu le loisir de respirer: car les Romains étoient persuadés que les Carthaginois ne s'en tiendroient à des conditions si dures, que jusques à ce qu'ils fussent en état de renouveller la guerre, & de reparer leur honneur.

XIX. Les troupes se soulevent en Afrique & en Sardaigne contre Carthage.

Il semble que les disgraces aient entre-elles une espece d'enchaînement. A peine les Carthaginois commençoient à gouter une paix si cherement achetée, que leurs troupes se mutinerent, comme de concert dans l'Afrique & en Sardaigne.

Ils avoient été obligés de les retirer de Sicile, & de les disperser dans l'Afrique sous le commandement de Cotus Afriquin, & de Sepondius Italien, & elles étoient au nombre de soixante mille hommes. Ces troupes voiant qu'on leur refusoit la paie qui leur étoit dûe depuis le tems de cette longue & malheureuse guerre, qui avoit entierement épuisé le tresor public, se firent elles-mêmes justice; elles mirent le feu à plusieurs villes, desolerent & pillerent la campagne. Cette facheuse nouvelle jetta la consternation dans Carthage, & ne causa pas moins d'inquietude au senat, assez embarrassé sur les moiens dont l'on se serviroit pour calmer cet orage, & pour ramener des esprits aigris jusqu'à la fureur: cet esprit de revolte s'alluma aussi dans la Sardaigne, & le senat consterné, envoia Hannon pour appaiser ces troubles & faire rentrer les rebelles dans le devoir; mais les soldats irrités de la hauteur & de la cruauté d'Hannon, conspirerent contre lui, & le pendirent.

Les troupes après cet attentat se réunirent toutes, s'emparerent de la Sardaigne & y demeurerent quelque tems.

Mais les insulaires aiant secoué le joug de ces troupes revoltées, & les aiant chassées de toute l'isle, elles se refugierent chez les Romains, qui les reçûrent assez favorablement; de maniere cependant, qu'ils ne jugerent pas à propos de les renvoier en Sardaigne: au contraire ils mirent en mer une flotte considerable pour empêcher les Carthaginois de rentrer jamais dans cette isle.

XX. Les Carthaginois chassés de Sardaigne.

Ce coup leur fut très-sensible. La Sicile, qu'ils avoient été obligés d'abandonner par le traité fait avec les Romains, & la

Sardaigne, d'où ils venoient d'être chassés, les affoiblissoit extraordinairement, & renversoit absolument les vastes projets de cette ambitieuse republique. Les Romains pour tâcher de justifier leur conduite; dirent que dans le premier traité conclu avec les Carthaginois, ceux-ci avoient renoncé à leurs prétentions sur la Sardaigne, aussi-bien que sur la Sicile. Néanmoins pour calmer en quelque maniere les Carthaginois, & leur faire supporter plus doucement ces disgraces arrivées coup sur coup, les Romains envoierent sans en être requis, un grand nombre de vaisseaux chargés de bled à Carthage, pour soulager l'extrême famine que l'on y souffroit, & qui y avoit été causée par l'impossibilité de cultiver les terres pendant ces troubles.

An 512 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXI. Les Carthaginois soumettent les rebelles d'Afrique.

Les Carthaginois penserent cependant à reduire les rebelles d'Afrique, & à se tirer d'inquietude de ce côté là, afin de pouvoir en sureté poursuivre leurs autres desseins. On leva des troupes, & Amilcar en eut le commandement. Ce general fatigua d'abord les rebelles, en les harcelant continuellement pendant trois ans, sans leur laisser presque la liberté de respirer: il refusa toûjours le combat qu'ils lui offroient, & il se campoit si avantageusement, qu'ils ne pouvoient l'y forcer; il se contentoit de les affoiblir peu à peu: quand il vit qu'il pouvoit les combattre sans rien risquer, il alla lui-même les chercher, les attaqua, les battit, & les obligea d'implorer la clemence du vainqueur.

Cette victoire complette rétablit un peu les affaires de la republique, & adoucit le chagrin que la perte de la Sardaigne lui avoit causé. Mais le senat ne voiant plus rien à esperer du côté de l'Italie, ne pensa qu'à subjuguer tout de bon l'Espagne, qu'il avoit laissée quelque tems en repos. Les Carthaginois connoissoient les richesses du pays, & les avantages qu'ils en retireroient dans la suite. D'ailleurs ils crurent pouvoir réussir plus facilement de ce côté-là. Cette province étoit extrêmement éloignée des Romains; il ne pouvoit y venir du secours que difficilement; & s'ils s'y établissoient une fois, ils jugeoient que cette conquête repareroit en quelque maniere les malheurs que Carthage avoit ressentis depuis peu, & leur ouvriroit même un chemin pour étendre plus loin leur Empire.

XXII. Amilcar passe une seconde fois en Espagne.

Amilcar partit donc de Carthage pour prendre le gouvernement de l'Espagne, après avoir fait des sacrifices aux dieux de la patrie. On raconte qu'Annibal, qui n'avoit encore que

An 516 & suiv. depuis la fondation de Rome.

neuf ans, & qui devoit suivre son pere en Espagne, fut present à ces sacrifices; & qu'Amilcar lui aiant fait mettre la main sur l'autel, il lui fit jurer à haute voix une inimitié irreconciliable envers les Romains. On ajoûte encore que ce jeune enfant à la sollicitation de son pere protesta que dès qu'il seroit en âge de porter les armes, il n'épargneroit rien pour venger sa patrie des insultes qu'elle avoit souffertes de ces ambitieux. Amilcar avoit trois autres enfans plus jeunes qu'Annibal, Asdrubal, Magon & Hannon. Dès qu'Amilcar fut arrivé à Cadiz, les Turdetains (1) qui depuis l'alliance qu'ils firent avec les Carthaginois, leur avoient toûjours été fideles, deputerent vers Amilcar, pour le feliciter de son heureuse arrivée, & pour lui offrir des troupes, s'il en avoit besoin. Amilcar, après leur avoir marqué la reconnoissance qu'auroit la republique de leur bonne volonté, accepta leurs offres; il se mit aussi-tôt en campagne avec ce secours, dónt il avoit fortifié son armée, il reconquit, non-seulement tout ce que Carthage avoit déja possedé dans la terre ferme, mais il soumit encore soit de gré, soit de force, toute la Bœtique l'année cinq cens seize depuis la fondation de Rome.

Strabon rapporte que les peuples de la Bœtique étoient si opulens, que les mangeoires de leurs chevaux étoient d'argent, aussi-bien que les tonneaux dont ils se servoient pour mettre le vin. Les historiens ajoûtent que les Carthaginois, après ces premiers succès, rangerent avec leur armée navale toutes les côtes de la Mediterranée, qu'ils remonterent l'Ebre, qu'ils y bâtirent une forteresse, & qu'ils y laisserent une colonie que l'on appelloit autrefois la vieille Carthage: l'on croit que c'est aujourd'hui *Canta Vecchia*, petite ville peu considerable, laquelle appartient aux chevaliers de Malthe; elle est

(1) *Les Turdetains.* Les Trudetains en general étoient des peuples d'Andalousie, sur tout ceux qui demeuroient entre les rivieres du Guadiana & du Guadalquivir; il y eut cependant deux peuples que l'on appelloit de ce même nom, les premiers sont ceux dont nous venons de parler, les autres habitoient aux environs de Teruel dans l'Arragon, soit que ceux-ci fussent une colonie des premiers, soit que ceux d'Andalousie aiant soumis cet endroit de l'Arragon, aient donné leurs noms aux vaincus. D'ailleurs on appelloit diversement ceux d'Andalousie tantôt Turdetains, tantôt Turdules, & tantôt Bastules; néanmoins les Turdetains proprement comprenoient une partie du Diocese de Seville, & presque tout le duché de Medina Sidonia; les Turdules habitoient l'évêché de Cordoue, celui de Grenade, & une partie de l'Estramadoure Castillanne. Pour ce qui regarde les Bastules, ils étoient compris dans l'autre partie du duché de Medina Sidonia, & dans les évêchés de Malaga, d'Almeric & de l'isle de Cadiz.

située

ſituée dans l'ancienne Ilercaonie, qui eſt une partie de la Catalogne, à quarante mille de Tortoſe, entre l'Orient & le Septentrion, c'eſt-à-dire, à peu près ou Ptolomée a placé la colonie dont je parle: ce qui fait voir l'erreur de ceux qui ont crû que la vieille Carthage étoit Tortoſe même, ou le village de Perello, qui en étoit à trois lieues du côté de l'Orient, dans l'endroit où l'on voit encore de nos jours des débris d'une très-ancienne muraille.

An 516 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

L'année ſuivante ne fut pas moins heureuſe pour les Carthaginois; car leur general reduiſit à l'obéïſſance de la republique toute la côte de la mer qu'habitent les (2) Baſtetains & les (3) Conteſtains, où ſont aujourd'hui les villes de Baza & de Murcie.

Les Saguntins voiſins de ces peuples, envoïerent des deputés à Amilcar, pour le feliciter de ſes victoires, & pour lui offrir des rafraîchiſſemens: mais ils ne voulurent jamais entendre parler de ſe ſoumettre aux Carthaginois, quelques avantageuſes, & quelques honorables que fuſſent les conditions qu'on leur propoſoit. Amilcar reçut ces deputés avec beaucoup d'honêteté, & les congedia, après leur avoir fait de magnifiques preſens. Il forma cependant le deſſein de ſe rendre maître de Sagunte, alors une des plus celebres villes d'Eſpagne, & la ſeule capable de tenir tête à Carthage.

XXIII. Amilcar entreprend de ſoumettre Sagunte.

Il falloit toutefois garder des meſures, couvrir ſon ambition ſous un prétexte honnête, & ſous quelque ombre de juſtice. Amilcar engagea donc ſecretement les Turdetains à bâtir une fortereſſe ſur le territoire même de Sagunte. Cette nouvelle ville a porté autrefois le nom de Turdete, quelques-uns croient que c'eſt Turulis, ou Tiruel, à quatre vingt milles de l'endroit, où étoit l'ancienne Sagunte; mais ces auteurs n'appuient leur conjecture, que ſur la ſeule reſſemblance

(2) *Les Baſtetains.* Les Baſtetains, les Baſticiens ou les Bacetains faiſoient une autre partie du roiaume de Murcie, & de l'évêché de Guadix; on donne à ces peuples la ville de Baeça qui a aſſez de rapport avec le nom de ces peuples, celles de Requena, de Caravaca, de Guadix, & même celles d'Orihuela & de Murcie.

(3) *Les Conteſtains.* On appelloit Conteſtains la plus grande partie des roiaumes de Valence & de Murcie, qui étoient compris dans l'Eſpagne Carthaginoiſe; ils habitoient tout le pays qui eſt entre la riviere du Xucar & la chaîne de montagnes qui s'étend depuis la ſource de cette riviere, juſques à la ville de Muxacra; c'eſt dans le diſtrict de ces peuples que ſe trouvent les villes d'Orihuela, de Murcie, de Carthagene, de Lorca, d'Elché, de Valence, de Denia, de Xativa, de Gandie, la ville de Conteſtat étoit la capitale des Conſtains & l'on croit que c'eſt celle de Cocentayna.

An 516 & suiv. depuis la fondation de Rome.

des noms, conjecture foible, & souvent trompeuse: voilà l'unique source de la division qui s'éleva entre Sagunte & les Carthaginois, qui fut suivie d'une longue & cruelle guerre, & qui aboutit enfin à la ruine de Sagunte.

Amilcar se flattoit de trouver là une occasion favorable d'asservir cette ville: ces peuples ne furent pas long tems sans s'en appercevoir; néanmoins ils resolurent de se tenir en repos, & de dissimuler l'insulte des Turdetains, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de s'en venger. L'an cinq cens vingt-un depuis la fondation de Rome, les Carthaginois firent de grandes rejouissances à l'embouchure de l'Ebre, pour les avantages qu'ils avoient remportés en Espagne, & pour celebrer le mariage d'Himilcé fille d'Amilcar, avec Asdrubal son parent. Toutes ces fêtes ne servoient qu'à mieux couvrir le dessein du general; car pendant que toute l'armée ne songeoit qu'à se rejouir, Amilcar rêvoit aux moiens d'executer sûrement le projet qu'il meditoit.

An 521 depuis la fondation de Rome.

Il commença par envoier des ambassadeurs dans les Gaules, pour sonder les Gaulois, & pour découvrir s'ils seroient d'humeur à le seconder, & à entrer dans les interêts de Carthage. Comme Amilcar se proposoit déja de faire la guerre aux Romains, dès qu'il auroit soumis l'Espagne: il prévoioit bien qu'il auroit besoin de l'amitié des Gaulois. Il les gagna aisément par les presens magnifiques & par l'or & l'argent qu'il leur fit distribuer, metaux dont ces peuples étoient avides, & dont l'Espagne alors ne manquoit pas.

Amilcar poussa ses armes l'année suivante presque jusqu'aux Pyrenées, & se rendit maître de toute la côte, depuis Tortose, jusqu'à l'embouchure du Lobregat, anciennement *Rubricato*. Un peu auparavant il avoit bâti de l'autre côté de la riviere la celebre ville de Barcelone, capitale de la Catalogne; il l'appella Barcelone du nom de la famille Barchine dont il étoit. Il y a cependant des auteurs, qui prétendent qu'elle fut fondée par Hercule le Lybien; & d'autres, par les habitans de Barcilone, ville de Carie: mais le plus grand nombre des sçavans, & les plus anciens auteurs sont d'un sentiment contraire, & mettent Barcelone au rang des colonies de Carthage.

Pendant qu'Amilcar étoit tout occupé de ses vastes projets, & qu'il songeoit à s'emparer de Roses & d'Ampurias, villes dont la conquête lui paroissoit necessaire, pour lui faciliter la reduc-

tion de Sagunte. Ce general mourut, lorſqu'il s'y attendoit le moins : car quelques troubles l'aiant obligé de retourner dans la Bœtique, il trouva dans les Edetains (1) une armée très-nombreuſe de ces peuples, qui venoient pour lui livrer bataille, & qui s'étoient ligués enſemble, pour ſecouer le joug des Carthaginois. Amilcar fut attaqué & tué dans ce combat, environ la neuviéme année depuis ſon arrivée en Eſpagne pour la ſeconde fois. L'armée Carthaginoiſe étoit, dit-on, compoſée de plus de quarante mille hommes; il en reſta plus des deux tiers ſur le champ de bataille; les autres, après la mort de leur general, prirent la fuite, & à la faveur de la nuit ſe refugierent dans les villes voiſines, qui leur étoient ſoumiſes. Tite-Live dit que le combat ſe donna auprès de *Caſtralla* ou de *Caſtro alto*.

An 521 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

XXIV. Les faits d'Aſdrubal.

Ce terrible échec ne déconcerta point les Carthaginois : ils ſe rallierent déterminés à perir, ou à punir la trahiſon des Eſpagnols : ils tomberent ſur la Bœtique ; ils y aſſiegerent une ville, qu'une colonie de Phocéens y avoit bâtie ; ils la prirent, & la raſerent, parce qu'elle étoit la premiere qui s'étoit revoltée, & qui avoit engagé les autres à ſe liguer contre les Carthaginois. L'on ne dit point le nom de cette ville, on remarque ſeulement que ceux qui avoient été les premiers auteurs de cette guerre, en furent les premieres victimes.

Dès que l'on eut appris à Carthage la mort d'Amilcar, on s'aſſembla pour lui ſubſtituer un ſucceſſeur ; mais il y eut de grandes diviſions, & le ſenat ſe trouva ſur cela partagé. Toute la ville l'étoit auſſi entre les Edois & les Barchinois. Ces deux familles étoient les principales, les plus riches & les plus puiſſantes de Carthage : chacune avoit ſon parti, & l'on ne pouvoit s'accorder ſur le choix de celui que l'on devoit envoier en Eſpagne. Les Barchinois portoient Aſdrubal : les Edois, qui étoient leurs ennemis declarés faiſoient leurs efforts pour rompre les meſures des Barchinois, & vouloient que le nouveau gouverneur fût de leur faction. Ce n'étoient que brigues, & que cabales, les richeſſes immenſes que l'on tiroit de ce gouvernement, faiſoient qu'aucun parti ne vouloit ceder : cependant rien

(1) *Il trouva dans les Edetains.* Les Edetains étoient dans la province Tarragonoiſe, & comprenoient une partie de l'évêché de Sarragoce, & du roiaume de Valence : c'eſt où ſont à preſent les villes de Sarragoce, de Monviedro, ou de Morviedro, de Liria, de Belchite, & de pluſieurs autres petites villes voiſines.

An 521 & suiv. depuis la fondation de Rome.

n'avançoit, & les affaires de la republique souffroient de ce retardement.

Pendant que ces démêlés duroient, Annibal arriva d'Espagne à Carthage; il ranima la faction des Barchinois, renversa les projets de leurs concurrens, & par son credit & son éloquence, il fit donner à Asdrubal son beau-frere le gouvernement de l'Espagne. Annibal entra donc au senat, il y prononça une très-belle harangue, il fit sur tout valoir les services de son pere, ses belles actions, & ses éminentes qualités. Il fit encore sentir au senat que la conquête de l'Espagne étoit le fruit de la valeur & de la prudence d'Amilcar, que l'on ne devoit point lui imputer le mauvais succès de la bataille, où il avoit été tué; que la fortune ne favorise pas toûjours les plus grands capitaines; que pour une disgrace, ils n'en étoient pas moins de grands hommes, & que leurs services n'en meritoient pas moins de recompenses: qu'Amilcar avoit jetté en Espagne les fondemens de plusieurs nouvelles villes; que dans les autres il avoit mis de grosses garnisons, pour les maintenir dans le devoir; qu'il y avoit lieu d'esperer que Carthage seroit bien-tôt maitresse de toute la province, si l'on suivoit le plan que son pere avoit tracé; que c'étoit une erreur de s'imaginer que l'on pût dompter par la force des armes les esprits feroces des Espagnols, qu'il falloit de grandes mesures, & d'extrêmes menagemens avec des genies difficiles à manier, & que sans une prudence & une habileté extraordinaires, on avanceroit peu; qu'il falloit un homme brave à la verité, mais sur tout adroit & politique: qu'Asdrubal réunissoit en sa personne les qualités necessaires à un grand general, soit pour la guerre, soit pour la negociation; que sa valeur étoit connue de tout le monde; qu'étant dans la force de son âge, il avoit toute la vigueur capable de soutenir les fatigues inseparables d'un emploi si penible, & si perilleux: que sa sagesse & son habileté n'étoient pas moindres que son courage; qu'il avoit une éloquence naturelle, dont il sçauroit admirablement se servir pour menager les esprits des Espagnols, & les faire agir selon les conjonctures: en un mot que l'armée, & que les alliés n'en vouloient point d'autre; & pour marque de ce qu'il avançoit, il montroit un paquet de lettres, dont les officiers & les Espagnols l'avoient chargé pour le senat; qu'il étoit de l'interêt du senat de leur accorder ce qu'ils demandoient, & de ne pas leur en-

voier un homme qui leur fût desagréable ; que c'étoit s'exposer au danger de rebuter une province considerable, que l'on devoit menager, & dans laquelle on n'étoit pas encore trop affermi ; que si les officiers étoient une fois aigris par le refus d'un general qu'ils souhaitoient, il ne seroit pas aisé de les réduire ; qu'ils s'étoient enrichis, & qu'il y avoit à craindre que ce qui étoit arrivé en Sardaigne, n'arrivât en Espagne.

An 521 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Cette harangue, & ces lettres déterminerent le senat, & l'on donna à Asdrubal le gouvernement de l'Espagne l'an cinq cens vingt-quatre depuis la fondation de Rome. Asdrubal partit donc d'Afrique pour aller prendre possession du nouvel emploi que la republique venoit de lui confier. Il n'y demeura pas long-tems, il visita toutes les places de son gouvernement, il y regla toutes choses, & revint peu de tems après à Carthage, accompagné d'un grand nombre de seigneurs Espagnols. Il se flatoit qu'après les services qu'il avoit rendus à la republique en Espagne, il devoit avoir une autorité presque souveraine à Carthage ; qu'il devoit y disposer de tout ; que rien ne s'y regleroit sans sa participation, & sans ses ordres ; & qu'enfin les magistrats auroient une déference aveugle pour ses sentimens : mais il reconnut bien-tôt qu'une republique ne renonce pas aisément à ses droits, & ne se dépouille pas d'une liberté, dont elle est si jalouse.

L'an 524 depuis la fondation de Rome.

La faction Edoise, qui lui étoit opposée, & qui observoit ses démarches, s'apperçût aussi-tôt des desseins d'Asdrubal, & elle ne manqua pas de les faire remarquer au peuple & au senat ; elle renouvella ses intrigues, elle anima toute la ville contre le general, & l'accusa de vouloir de concert avec Annibal son beau-frere, renverser la republique, & se rendre souverain dans Carthage.

XXV. Fondation de Carthagene.

Ainsi Asdrubal voiant ses projets évanouis, fut contraint de retourner en Espagne. Quand il y fut arrivé, il s'appliqua à maintenir cette province en paix, il y affermit son autorité, & il y bâtit une ville sur le bord de la mer dans le pays des Contestains : il l'appella la nouvelle Carthage, ou Carthagene, pour la distinguer de l'autre, qu'Amilcar avoit bâtie sur les bords de l'Ebre, comme nous avons dit auparavant. On nomma aussi cette ville *Spartaria*, à cause de l'abondance de genêt que produit ce pays.

Carthagene a un port très-sûr, & à l'abri de tous les vents,

An 524 & suiv. depuis la fondation de Rome.

par les collines qui l'entourent de tous côtés, & le défendent des tempêtes. Le port n'a qu'une entrée assez étroite; mais il y a une petite isle qui couvre cette entrée, & qui la met en sureté contre les plus violens orages. Les anciens appelloient cette isle, l'isle d'Hercule, & les Latins *Scombraria*, pour la multitude de maquereaux que l'on y pêche. Cette ville pouvoit autrefois aller du pair avec les plus celebres villes d'Espagne, soit que l'on considerât la grandeur de son enceinte, & la magnificence de ses bâtimens, soit que l'on ait égard à la politesse, & au nombre de ses habitans; mais aujourd'hui elle est presque deserte. On ne laisse pas cependant d'y voir encore des traces de son ancienne splandeur.

XXVI. Les Romains forment le projet de s'opposer à ceux des Carthaginois en Espagne.

Les Romains apprenant ce qui se passoit en Espagne, prévirent bien les avantages que retireroit Carthage de la conquête d'une si riche province : ils resolurent d'en prévenir les suites, se condamnant eux-mêmes de ne s'être pas opposés plûtôt aux entreprises de cette orgueilleuse republique. Cependant comme ils vouloient paroître fideles observateurs des traités, & couvrir leurs veritables desseins, ils gardoient des mesures, & ne songeoient qu'à chercher des prétextes specieux de rompre avec les Carthaginois, afin d'arrêter les progrès de leur armes en Espagne.

La nouvelle qui vint alors à Rome, que les Gaulois de deçà & de delà les Alpes avoient secretement conjuré la ruine du nom Romain, fit naître le prétexte que l'on cherchoit. Les Romains, qui d'abord avoient affecté de paroître tranquilles sur les nouvelles d'Espagne, envoierent une ambassade à Marseille, sous ombre de détourner les desseins des Gaulois; mais en effet, pour gagner par le moien des Marseillois les villes maritimes d'Espagne, avec lesquelles ils faisoient un grand commerce. Les ambassadeurs n'eurent pas de peine à y réussir: car les Marseillois haïssoient d'eux-mêmes les Carthaginois, & ne souffroient qu'avec chagrin que Carthage se rendit si puissante en Espagne.

La ville d'Ampurias dans le pays des *Indigetes*, (1) fut la

(1) *Dans le pays des Indigetes.* Strabon les appelle Indicetes; Estienne dit qu'il y avoit en ce pays avant qu'on parlât d'Ampurias, une ville qu'on appelloit Indica: les étymologistes conjecturent que le nom *d'Indicetes ou Indigetes*, est venu de là, & qu'Indicetes veut dire peuples, dont la capitale étoit Indica. Le fleuve Sambroca de Ptolomée, que notre auteur (ou plûtôt la faute des Imprimeurs) nomme Sameroca, qui se jette dans la mer sous Ampurias, est l'Alba de Pline, depuis

premiere qui fit alliance avec les Romains. Les Indigetes sont des peuples qui s'étendent le long de la riviere du Ter, jusqu'aux Pyrenées, & qui sont voisins d'un côté des Laletains, (2) & de l'autre des Ceretains. (3) Les Romains par le moien d'Ampurias, & par les intrigues secretes des Marseillois, firent des traités avec Sagunte & *Dianium*, ou Denia. Ces alliances donnerent de grands ombrages à Asdrubal, & furent bien-tôt après la source d'une cruelle guerre entre les Carthaginois & les Romains. Il voulut cependant dissimuler, jusques à ce que tout fût prêt pour la guerre, & qu'il eût encore engagé plus fortement dans son parti les villes alliées des Carthaginois. Il écrivit à Annibal, pour le presser de venir en Espagne. Jusques là ce jeune capitaine avoit été arrêté à Carthage, où le senat le retenoit comme un ôtage de la fidelité d'Asdrubal: aussi eut-il une peine extrême à obtenir la permission de repasser en Espagne, par les oppositions qu'y mettoit Hannon chef de la faction des Edois, qui ne vouloit point absolument de guerre, prévoiant bien qu'elle ne serviroit qu'à rendre la faction Barchinoise plus puissante, & qu'à mettre peut-être Asdrubal en état de donner des fers à Carthage. Mais enfin le senat consentit au départ d'Annibal. Dès qu'il fut arrivé en Espagne, il fut reçû de l'armée & de tous les alliés avec une joie incroiable. Asdrubal le fit aussi-tôt son lieutenant l'an cinq cens vingt-huit depuis la fondation de Rome.

An 524 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXVII.

Rome envoie une ambassade à Asdrubal en Espagne.

An 528 depuis la fondation de Rome.

Les ambassadeurs de Rome vinrent alors en Espagne, & dans l'audience que leur donna Asdrubal, ils lui declarerent les ordres de leur republique. Ils lui remontrerent 1°. Qu'il y avoit depuis long-tems une alliance entre les Carthaginois & le peuple Romain. 2°. Que depuis peu l'on avoit conclu la paix avec quelques villes de l'Espagne citerieure. 3°. Que les traités faits avec les uns & les autres ne devoient porter aucun préjudice ni aux Carthaginois, ni aux Romains, & que cela étoit très-juste. Mais que le peuple Romain supplioit les Car-

nommée Fezerus, & à present le Ter.

(2) *Les Lacetains*, ou les Laletains, ou Lœetains occupoient une partie de l'évêché de Lerida & de la Catalogne, sur tout le long des côtes de la mer, entre la riviere du Lobregat & du Ter, Barcelone, Urgel, Ostalric, Belpuche & Solsone se trouvent dans le pays qu'habitoient ces peuples, qui sont fort differens de ceux que Ptolomée place le long de l'Ebre.

(3) *Les Ceretains.* Les Ceretains tenoient une partie de la Catalogne, mais entre autres tout le comté de Cerdagne, dont Puycerda étoit la capitale, elle s'appelloit alors Cerete, dans l'extrêmité de la Catalogne, au pied des Pyrenées.

An 528 & suiv. depuis la fondation de Rome.

thaginois de borner en Espagne leurs conquêtes à la riviere d'Ebre, & de n'entreprendre rien sur les terres des Saguntins, bien qu'ils fussent au-delà de la riviere : ils demandoient encore qu'on laissât en paix les alliés des deux republiques, & que ceux qui rejetteroient ces conditions, fussent censés avoir violé les traités de paix.

On ne sçauroit croire combien cette ambassade choqua les Carthaginois. Ils ne purent souffrir sans indignation que chez eux-mêmes les Romains osassent venir prescrire des bornes à leurs conquêtes. Asdrubal prit néanmoins le parti de dissimuler : il crut devoir ceder au tems, jusques à ce qu'il se fût mis en état de tenir tête aux Romains ; ainsi il accorda aux ambassadeurs tout ce qu'ils lui avoient demandé de la part du senat. Ce qui acheva de déterminer Asdrubal à consentir à un traité si desavantageux, fut la nouvelle qu'il reçut alors d'Italie, par laquelle il apprit que les Romains avoient défait dans un grand combat les Gaulois Ultramontains, qui s'étoient rendus formidables, en se joignant aux Gaulois de la la Gaule Cis-Alpine ; qu'il étoit demeuré sur la place plus de quarante mille de ces barbares, sans compter plus de dix mille prisonniers.

Asdrubal renvoia donc avec des presens, & de belles paroles les ambassadeurs de Rome, & il ne songea plus pendant trois ans entiers qu'à amasser de l'argent, lever des troupes, les discipliner ; qu'à remplir des magazins de toutes sortes de munitions ; en un mot, qu'à faire tous les préparatifs qu'il crut necessaires, pour faire, & pour soutenir avec avantage la guerre qu'il avoit resolue. Mais sa mort imprévûe interrompit ses projets. Asdrubal aiant fait mourir un certain *Tagus*, qui étoit d'une des plus illustres familles de l'Espagne, un esclave de cet Espagnol, pour venger la mort de son maître, attenta sur la vie d'Asdrubal, & le tua la troisiéme année de la cent trente-neuviéme olympiade, & la cinq cens trente-deuxiéme depuis la fondation de Rome. Ainsi perit ce grand homme par la main d'un esclave ; & assassiné au pied des autels dans le tems qu'il offroit des sacrifices : l'assassin fut arrêté sur le champ, & condamné aux derniers supplices ; mais le plaisir de la vengeance lui parut si doux, qu'il sembla lui avoir fait perdre sentiment de ses maux ; car bien loin de donner le moindre signe de douleur au milieu des tourmens affreux qu'on lui fit souffrir, l'on n'apperçut

Mort d'Asdrubal.

An 532 depuis la fondation de Rome.

n'apperçût sur son visage qu'une joie maligne, pendant qu'on lui déchiroit le corps.

An 531 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXVIII. La guerre de Sagunte.

Asdrubal étant mort, Annibal prit le gouvernement de l'Espagne, & le commandement general des troupes que l'armée lui défera. Le senat & le peuple de Carthage approuverent le choix de l'armée, & le confirmerent. Annibal n'avoit alors que vingt-six ans; il avoit de grandes qualités & de grands défauts; un corps infatigable, un grand cœur, plus de passion pour la gloire que pour le plaisir, beaucoup de hardiesse, & de conduite: mais toutes ses belles qualités étoient ternies par sa cruauté, sa perfidie & l'irreligion. Il avoit néanmoins malgré tous ces vices, le bonheur de se rendre également agréable au peuple & aux grands.

Dès qu'Annibal eut pris possession du commandement general, instruit par le malheur d'Asdrubal, dont la mort précipitée avoit renversé les projets, il ne voulut pas differer plus long-tems à les executer. Il resolut de déclarer au plûtôt la guerre aux Romains, sans se mettre en peine ni de la fidelité pour les traités, ni de la paix recemment conclue. Il falloit néanmoins chercher un prétexte plausible pour la rompre: on crut l'avoir trouvé, en défendant quelques alliés des Carthaginois contre les entreprises des Saguntins.

Mariage d'Annibal.

Mais avant que d'en venir à une rupture ouverte, il épousa à Carthagene Himilcé, qui descendoit du roi Milicé. Cette princesse étoit née à *Caslona*, sur les frontieres de la Bœtique, & assez proche de Baeza. On voit encore aujourd'hui des vestiges assez considerables de la grandeur de cette ancienne *Caslona*. On dit aussi que Cyrreus le Phocéen, dont Himilcé descendoit, fonda le premier la ville de Caslona, & qu'il lui donna le nom de sa mere *Castulona*.

La princesse Himilcé apporta pour dot à Annibal, outre une naissance illustre, des richesses immenses. Ce mariage lui attacha tous les Espagnols, & le rendit incomparablement plus puissant en Espagne, que ne l'avoient été avant lui les autres Carthaginois; mais ce qui redoubla son autorité, fut la découverte que l'on fit durant son gouvernement, de plusieurs mines d'or & d'argent, que l'on appella communément *les puits d'Annibal*. Il y fit travailler avec ardeur; & l'on dit que d'un seul de ces puits appellé *Bebelus*, on tiroit par jour plus de trois cens livres d'argent rafiné; ce qui fait deux mille six

An 532 & suiv. depuis la fondation de Rome.

cens quarante écus d'or de notre monnoie.

A peine les réjouissances de son mariage furent-elles finies, qu'il commença par faire la guerre aux (1) *Carpetains*, peuples encore sauvages, mais belliqueux, & beaucoup plus nombreux que les autres peuples d'Espagne. Jusques-là les Carthaginois n'avoient point penetré dans le milieu des terres; ils s'étoient contentés de subjuguer les peuples qui étoient le long des côtes de la mer. On ne dit point quel fut le prétexte de la guerre: ils attaquerent d'abord les *Olcades*, où est maintenant Ocagna: Estienne les met aux environs de l'Ebre. Carteja pour lors capitale de cette province, fut soumise par Annibal; & tous les autres peuples qui sont le long de la riviere du Tage, eurent le même sort.

XXIX. Division dans Sagunte.

En ce tems-là tout étoit en trouble à Sagunte par les divisions qui y regnoient. Le peuple Romain à la priere des *Saguntins*, resolut d'arrêter le mal dans ses commencemens. On leur envoia des ambassadeurs, qui étoufferent ces semences de guerre, partie par prieres & par menaces, partie en châtiant quelques-uns des plus coupables. Les Romains craignoient avec raison que si ces démêlés duroient encore longtems, & que l'on en vint une fois aux armes, les vaincus n'ouvrissent les portes à Annibal, & ne le rendissent maître de la ville.

Les Turdetains declarent la guerre à ceux de Sagunte.

Annibal de son côté fier de ses succès, après avoir subjugué les peuples qui sont en deçà de l'Ebre, ne pensa plus qu'à faire la guerre aux *Saguntins*. Il se servit des *Turdetains*, (2) pour son dessein, & il les engagea à déclarer eux-mêmes la guerre à Sagunte. Il prévit bien que les Romains ne manqueroient pas de se mêler dans cette affaire, & de soutenir Sagunte; &

(1) *Faire la guerre aux Carpetains.* Les Carpetains ou les Carpentains comprenoient le royaume de Tolede, & le pays, que dans la Castille nouvelle on appelle la Manche. Ils avoient au Septentrion les pays où sont aujourd'hui Valladolid, Segovie, Burgos, Palencia, & les autres villes voisines, & une partie du roiaume d'Arragon; au Midi, les sources du Guadiana, & les contrées voisines, où se trouvent les villes d'Ubeda, de Jaen de Baeca, &c. & à l'Occident, une partie du Portugal, du côté de Beja & de Salamanque, &c.

(2) *Il se servit des Turdetains.* Les Turdetains peuples de la Bœtique ou Andalousie, vers cette partie de la Lusitanie, où est maintenant le roiaume des Algarves. Comment font-ils un procès aux Saguntins sur les limites? Les Turdetains, dont il s'agit ici, avoient été transplantés de la Bœtique vers Sagunte par Amilcar pere d'Annibal, qui se préparoit une occasion de faire la guerre à ceux de Sagunte, & par une suite necessaire aux Romains. *Voiés ce qu'en dit notre auteur dans ce même livre*, article 23.

qu'ainsi il auroit une raison specieuse de leur faire querelle, & que ce seroit une conjoncture favorable pour executer ce qu'il projettoit depuis si long-tems. Car ce jeune ambitieux n'avoit point de plus forte passion, que de se mesurer avec le peuple Romain, dont le nom & la reputation faisoient déja tant de bruit dans le monde.

An 532 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXXI. Sagunte envoie des ambassadeurs à Rome.

Les Saguntins voiant les Turdetains appuiés d'Annibal, se crurent trop foibles, pour resister à un si redoutable ennemi. Ainsi comptant bien moins sur leurs forces, & sur la justice de leur cause, que sur l'amitié du peuple Romain, ils envoierent incontinent des ambassadeurs à Rome. Ils exposerent en plein senat les desseins ambitieux d'Annibal, qui ne tendoient qu'à la guerre; que l'on étoit à la veille de voir une ville leur alliée, & qui leur avoit toûjours été fidele, prise & ruinée; qu'ils étoient perdus sans ressource, si la republique ne les secouroit; que pour eux, ils étoient resolus de souffrir les dernieres extrêmités, plûtôt que de manquer à la fidelité qu'ils avoient promise; enfin qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que le moindre delai étoit capable de livrer leurs alliés à leur plus cruel ennemi, & Sagunte au pouvoir des Carthaginois, pour avoir voulu être fidele aux Romains.

XXXII. Les Romains envoient des ambassadeurs à Annibal.

Le senat fut partagé sur cette affaire; & bien que plusieurs fussent d'avis, qu'il falloit ouvertement soutenir les Saguntins, & déclarer la guerre à Annibal, toutefois le sentiment contraire l'emporta, comme le plus doux & le plus sage: on resolut d'envoier des ambassadeurs à Annibal. Ils arriverent sur la fin de l'été à Carthagene, & demanderent au general de la part du senat, qu'il cessât d'inquieter les Saguntins, alliés de la republique, & qu'il ne passât point l'Ebre, de quoi on étoit convenu dans le premier traité; que s'il ne vouloit pas s'en tenir aux conditions de ce traité, le senat & le peuple Romain prendroient les mesures necessaires, pour empêcher qu'on ne fît du tort à leurs amis & leurs alliés. Annibal répondit aux ambassadeurs que Rome aiant fait mourir dernierement à Sagunte un grand nombre des principaux habitans, quoiqu'ils fussent amis des Carthaginois, il n'étoit ni juste, ni raisonnable qu'il dissimulât, & qu'il souffrît les injustices que Sagunte faisoit tous les jours aux Turdetains; enfin que si les Romains avoient droit de défendre leurs alliés, il ne voioit pas qu'il dût être de pire condition qu'eux, & qu'il devoit avoir le même droit de proteger

An 532 & suiv. depuis la fondation de Rome.

ſes amis, & de les venger des inſultes qu'on leur feroit.

XXXIII. Annibal ravage le territoire de Sagunte.

Annibal renvoia les ambaſſadeurs avec cette réponſe fiere; & en même-tems pour prévenir les Romains; il fit avancer vers Sagunte cent cinquante mille hommes la premiere année de la cent quarante-uniéme olympiade, comme dit Polybe. Il ravagea la campagne, & après avoir pris, & pillé toutes les petites villes circonvoiſines, à la reſerve de Denia, qui fut la ſeule qu'il épargna par reſpect, diſoit-il, pour Diane, dont le temple étoit là, quoiqu'il fût l'homme du monde qui eût moins de religion : il reſolut enfin de mettre le ſiege devant Sagunte.

XXXIV. Situation de Sagunte.

Cette ville étoit ſituée dans le pays des Edetains, c'eſt-à-dire, dans le roiaume de Valence vers le Septentrion, à quatre milles de la mer, & dans une campagne très-fertile. Elle étoit fortifiée par l'art, & par la nature, & les habitans n'avoient rien negligé de ce qui pouvoit la mettre à couvert de l'inſulte des ennemis. Le grand commerce qu'elle faiſoit par terre & par mer, la rendoit très-opulente; & la conquête de cette place étoit capable de faciliter celle de tout le reſte de l'Eſpagne.

XXXV. Annibal met le ſiege devant Sagunte.

Dès qu'Annibal eut placé ſon camp, & achevé les travaux, on commença à faire jouer les beliers, du côté où les murailles paroiſſoient plus foibles, & venoient aboutir à une petite vallée : mais les aſſiegeans furent trompés, l'endroit étoit plus fort qu'on ne l'avoit crû, & les aſſiegés ſe défendoient avec une vigueur incroiable; Annibal fut même dangereuſement

Il eſt bleſſé devant la place.

bleſſé à la cuiſſe d'un coup de lance, lorſqu'il voulut monter ſur la breche. La conſternation fut ſi grande dans ſon armée, que dès-lors on ceſſa tous les ouvrages, & que l'on fut ſur le point de lever le ſiege. On interrompit les attaques pendant quelques jours, juſques à ce qu'Annibal fût hors de danger.

XXXVI. Les Saguntins envoient une ſeconde ambaſſade à Rome.

Les Saguntins ſe ſervirent de cet intervalle, pour envoier derechef des ambaſſadeurs à Rome. Ils redoublerent leurs inſtances auprès du ſenat, pour le conjurer de ne pas livrer une ville ſi fidele, à la cruauté, & à l'avarice de ſes ennemis : ils remontrerent que leur ville ſeroit bien-tôt entierement détruite, ſi l'on differoit à les ſecourir; que par le delai, les occaſions d'agir s'échappoient ſans retour. Ceux de Sagunte aiant fait un état de ce qui étoit dans la ville, trouverent qu'ils n'avoient de bled que pour peu de mois; & qu'en le menageant,

l'on pourroit faire subsister la garnison un peu plus long-tems. Ils firent donc reparer promptement, & avec un extrême soin les bréches, ajoûterent de nouveaux retranchemens, & se disposerent à une vigoureuse resistance.

An 532 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXXVII. Annibal donne l'assaut à Sagunte.

Dès qu'Annibal fut gueri de sa blessure, il fit reprendre les attaques, que l'on avoit interrompues pendant sa maladie, & il continua le siege avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les nouvelles batteries qu'il fit élever, eurent tout le succès qu'il en attendoit, & les machines renverserent entierement trois tours de la ville, & la muraille qui étoit entre ces tours. La bréche lui parut grande, & lui-même suivi des plus braves de son armée, que son exemple animoit, tâcha de se jetter dans la ville, à la faveur d'une grêle de pierres qu'il fit lancer de tous côtés, & par lesquelles il esperoit écarter les ennemis. Il fit faire encore d'autres fausses attaques, pour donner en même-tems l'allarme en plusieurs endroits, & diviser ainsi les forces des assiegés: mais ceux-ci ne s'étonnerent pas de tous ces assauts, ils firent face par tout, & par tout ils repousserent l'ennemi; ils se retrancherent derriere les bréches de leurs murailles, & soutinrent avec une valeur prodigieuse le premier effort d'Annibal, sans qu'il pût les forcer.

Il est repoussé.

Cet heureux succès, & le peu de progrès que faisoient les Carthaginois rehausserent le courage des Saguntins, & les animerent à se bien défendre; ils firent de nouveaux ouvrages, ils entreprirent même de chasser les assiegeans du poste qu'ils avoient occupé, & où ils avoient fait un logement, ils y réussirent. Les Saguntins combattirent dans cette occasion avec tant de bravoure, ou plûtôt avec tant de fureur, qu'ils repousserent les Carthaginois jusques dans leur camp. Cet avantage fut fatal aux Saguntins; car Annibal devenu plus feroce, resolut de perir, plûtôt que de lever le siege.

XXXVIII. Rome envoie de seconds ambassadeurs à Annibal, qui ne leur veut pas donner audience.

Rome envoie cependant une seconde ambassade en Espagne: car la republique desiroit de tenter toute sorte de voies, avant que d'en venir aux armes; mais Annibal ne voulut pas même donner audience aux ambassadeurs. Ils passerent à Carthage, suivant les ordres qu'ils en avoient, & ils se plaignirent en plein senat de l'affront, & des torts qu'on leur avoit fait. Ils demanderent qu'on leur remît Annibal, pour le punir, comme il étoit raisonnable; qu'il n'y avoit que ce seul moien de maintenir la paix entre les deux republiques.

An 532 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Hannon appuia la demande des Romains qu'il trouvoit juste. Il fut d'avis que l'on bannît Annibal aux extrémités du monde, afin que ce jeune ambitieux ne troublât point la tranquillité de l'état. Mais la faction Barchinoise prévenue par les lettres d'Annibal, qu'elle soutenoit, s'opposa au sentiment d'Hannon, & prévalut: car sans avoir égard au conseil le plus modéré & le plus raisonnable, le senat fit réponse aux ambassadeurs Romains, qu'Annibal n'avoit rien fait en Espagne, que pour le bien de la republique, & suivant les ordres qu'il en avoit reçûs; que les Saguntins avoient commencé à rompre la paix; qu'enfin les Romains avoient tort de préferer ainsi de nouvelles alliances aux anciennes.

On les renvoie sans les contenter.

Cependant Annibal donna quelques jours de relâche à ses soldats, fatigués des assauts continuels, qu'ils avoient été obligés de livrer, ou de soutenir durant ce siege.

XXXIX. Naissance d'Aspar fils d'Annibal.

Dans cet intervalle, la princesse Himilcé acoucha d'un fils nommé Aspar; Annibal fut transporté d'une joie inconcevable; toute l'armée y prit part; ce ne fut pendant quelques jours que rejouissances, & que spectacles dans le camp; & rien ne fut plus magnifique, que la fête qu'on y prépara pour celebrer la naissance du nouveau prince.

Les Saguntins au contraire ne penserent qu'à leurs interêts, repareront de nouveau les bréches, mirent tout en état pour une vigoureuse défense. Mais leurs efforts furent inutiles. On recommença le siege avec plus de chaleur qu'auparavant. Annibal aiant fait avancer près des murailles une monstrueuse tour de bois, on lança du haut de cette tour une si grande multitude de traits, que l'on força les assiegés d'abandonner la muraille; & comme elle n'étoit maçonnée qu'avec de la terre, elle ne put resister à l'effort des machines, avec lesquelles cinq cens Africains la battirent, & la ruinerent.

Le soldat animé par l'esperance du pillage, qu'on lui avoit promis, & que l'on avoit fait publier à son de trompe dans le camp, entra dans la ville par la bréche. Les Saguntins ne pouvant plus tenir derriere des murailles ruinées, & ouvertes de tous côtés, se retirerent dans le cœur de la ville; & par des retranchemens faits à la hâte, ils joignirent cette partie à la citadelle. Les choses étoienr reduites dans un état si pitoiable, qu'ils n'avoient plus nulle esperance, que dans le secours des Romains: ils l'attendoient, & cette attente les soutenoit.

Mais le départ précipité d'Annibal leur laissa quelques momens la liberté de respirer, & de se reconnoître. Car les Carpetains & les Oretains (1) irrités de la rigueur, avec laquelle les Carthaginois levoient des troupes dans le pays, s'étoient revoltés contre eux, & avoient osé prendre les armes. Annibal quitta le siege de Sagunte, pour aller ranger ces rebelles; cependant il en laissa le soin à Maharbal fils d'Himilcon. Ce nouveau commandant poussé d'une noble émulation, & du desir d'acquerir de la gloire, fit paroître une valeur & une prudence, qui montra qu'il n'étoit pas indigne du choix que le general avoit fait de lui: car il repoussa vigoureusement les assiegés dans toutes les sorties qu'ils firent, & même il se rendit maître de cette partie de la ville, que l'on avoit nouvellement fortifiée.

An 532 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XL.

Les Carpetains & les Oretains se revoltent contre les Carthaginois.

Annibal aiant bien-tôt soumis les rebelles, se rendit à son camp, pour presser le siege de Sagunte: sitôt qu'il fut arrivé, il fit élever de nouvelles batteries, & dans peu de tems il se rendit maître d'une partie du château. Les assiegés n'avoient plus d'esperance, & se voioient reduits aux dernieres extrêmités, le seul desespoir les soutenoit encore: vaine & funeste ressource, quand les forces manquent, & qui ne permet pas même d'écouter des conseils, & encore moins de les suivre dans les plus grands dangers.

XLI.

Annibal soumet les rebelles, & revient devant Sagunte.

Un habitant nommé Halcon, touché de compassion à la vûe des malheurs où alloient se précipiter ses concitoiens, à qui l'excès des miseres qu'ils souffroient depuis ce siege avoit en quelque maniere ôté la raison; Halcon, dis-je, se déroba secretement de la ville, & se rendit au camp d'Annibal: il parla à ce general, & lui fit de lui-même quelques propositions de paix. Le jeune general le rebuta, & ne voulut entendre à aucune condition avantageuse pour les assiegés. Il vouloit que Sagunte se rendît à discrétion, que tous les Saguntins abandonnassent la ville, qu'ils n'emportassent que leurs habits, & qu'ils se retirassent dans le lieu que leur prescriroit le vainqueur, & où ils pourroient bâtir, s'ils le vouloient, une ville

XLII.

Halcon va trouver Annibal, & lui fait des propositions de paix.

Annibal les rejette.

(1) *Les Oretains irrités.* Les Oretains comprenoient une partie de la nouvelle Castille; ces peuples ne laissoient pas de comprendre une assez grande étendue de pays: Briet y place Notre-Dame d'Oret Cahorla Montiel jusqu'auprès de Malaga & de Consuegra. André de Poce paroît n'être pas tout à fait du sentiment de Briet, il leur donne une situation, & une étendue un peu differente, les rendant un peu plus meridionnaux, & les faisant monter un peu plus haut du côté du Septentrion.

An 532 & suiv. depuis la fondation de Rome.

nouvelle. Halcon voiant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit d'Annibal, demeura dans le camp des Carthaginois, desesperant de pouvoir jamais engager ses compatriotes à se soumettre à des conditions si dures: déplorable destinée des Saguntins de ne pouvoir accepter avec honneur, ni refuser avec sûreté la paix qu'on leur offroit à ce prix.

Alorcus Espagnol, qui servoit dans l'armée d'Annibal, mais qui ne laissoit pas d'avoir de l'affection pour les Saguntins, & par la bonté de son naturel, & parce qu'il en avoit été autrefois très-bien reçû, entra dans la ville, & fit assi-tôt assembler les pricipaux habitans, il leur proposa les conditions qu'Annibal avoit offertes à Halcon; conditions dures, & honteuses à la verité; mais que la necessité devoit les forcer d'accepter. Il leur representa qu'ils ne devoient pas avoir égard à ce qu'ils perdoient, que leurs biens, leur liberté, & leur vie, tout étoit au pouvoir du vainqueur, & qu'ils devoient regarder comme une grace la vie qu'on leur laissoit. Le peuple empressé de sçavoir de quoi il s'agissoit, accourut en foule au lieu de l'assemblée, & n'écouta qu'avec horreur, & avec execration le discours d'Alorcus. La plûpart des habitans ramasserent donc leurs tresors, & ce qu'ils avoient de plus précieux, brûlerent tout au milieu de la place publique, & se jetterent eux-mêmes dans le bucher avec leurs femmes & leurs enfans, déterminés à perir, plûtôt que de se rendre.

Les Saguntins mettent eux-mémes le feu à leur ville, se brûlent eux-mémes, & leurs tresors.

XLIII.
Les Carthaginois entrent dans Sagunte toute en feu.

La tour qui avoit été ébranlée par les batteries des Carthaginois tomba tout à coup, & ouvrit par là au soldat un chemin pour entrer dans la ville, qui étoit toute en feu. Les ennemis tâcherent d'arrêter l'incendie, & d'éteindre le feu qui étoit allumé dans tous les quartiers de la ville; mais les Saguntins le rallumoient eux-mêmes, tant il est vrai que la fureur de la guerre, & le desespoir font oublier à des malheureux, & leurs propres interêts, & les loix les plus sacrées de la nature. Les soldats Carthaginois n'épargnerent ni âge, ni sexe: la plûpart des habitans pour éviter l'esclavage, qui leur paroissoit le plus grand de tous les malheurs, ou alloient chercher la mort, en se jettant au milieu des ennemis, qui les égorgeoient, ou se laissoient brûler dans leurs propres maisons, après y avoir mis le feu. Il n'y en eut qu'un petit nombre qui tomba vif entre les mains des ennemis, & ce fut presque l'unique butin du soldat. L'on eut bien de la peine à sauver quelque chose des

richeſſes immenſes qui étoient dans cette ville, on ne ſauva que ce que les habitans n'avoient pas eu le tems de brûler; on ne laiſſa pas d'envoyer à Carthage une partie de ce qui reſtoit de plus précieux, le reſte demeura au ſoldat. Enfin, Sagunte ne fut plus qu'un monceau de cendres. Ainſi cette fameuſe ville, la plus conſiderable de l'Eſpagne, & la ſeule qui fût alors en état d'arrêter les projets ambitieux de Carthage, fut priſe par Annibal, après huit mois de ſiege, & reduite en cendres par ſes propres habitans. Il y a des auteurs qui mettent la priſe un an, & les autres deux ans plus tard. Elle arriva ſous le conſulat de Publius Cornelius, & de Titus Sempronius.

An 532 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Sagunte reduite en cendres par ſes propres citoiens.

An 536 depuis la fondation de Rome.

XLIV.

La ſeconde guerre de Carthage.

Dans le même tems que l'on apprit à Rome la ruine de Sagunte, les ambaſſadeurs que la republique avoit envoiés à Annibal, revinrent de Carthage. Il eſt inutile d'exprimer la douleur que le ſenat & le peuple reſſentirent de cette triſte nouvelle, dont ils prévoioient des ſuites encore plus funeſtes. Ils ſe repentirent trop tard de leur lenteur, & de leurs menagemens inutiles; ils s'accuſerent eux-mêmes d'avoir abandonné, & trahi en quelque maniere leurs alliés; mais leurs plaintes, leur douleur, leur dépit ne pouvoient reparer la perte de Sagunte. La fameuſe ville de Sagunte, la ſeule qui pût en Eſpagne tenir tête à Carthage, étoit reduite en cendres, à peine en reſtoit-il quelques débris & quelques veſtiges; il n'étoit plus queſtion que de venger ſa ruine, & ce fut la reſolution que forma le ſenat.

Quelque irrités que fuſſent les Romains, ils ne laiſſoient pas de redouter un ennemi puiſſant, & courageux, à la tête d'une armée victorieuſe, & aguerrie depuis long-tems. Car Annibal, qui avoit déja paſſé les Alpes, ſembloit vouloir porter la guerre juſques dans le ſein de l'Italie, & menacer Rome même. On reſolut ſur le champ la guerre contre les Carthaginois. Le conſul Cornelius eut l'Eſpagne pour ſon partage, & Sempronius l'Afrique avec la Sicile. On fit avec empreſſement des levées à Rome, & dans toute l'Italie, on obligea les jeunes gens à s'enroller, & ceux qui n'étoient plus propres à porter les armes ou par leur âge, ou par leur profeſſion, ſe diſperſerent dans les temples de Rome, pour y offrir aux dieux des prieres & des ſacrifices.

Après qu'on eut fait ces préparatifs, & que l'on eut équipé une puiſſante armée navale, le ſenat, pour n'avoir rien à ſe

An 536 & suiv. depuis la fondation de Rome.

reprocher fit encore une derniere tentative, avant que d'en venir à une rupture ouverte ; il députa pour la troisiéme fois cinq ambaſſadeurs à Carthage, pour ſçavoir de cette republique, ſi c'étoit par ſon ordre qu'on avoit ruiné Sagunte, ou ſi Annibal l'avoit fait ſans aveu, & de ſa propre autorité.

XLV.
Fabius va en ambaſſade à Carthage.

Fabius fut le Chef de l'ambaſſade : étant arrivé à Carthage, il expoſa en plein ſenat le ſujet de ſa venue, & les ordres de la republique. Le ſenat lui fit réponſe, qu'il n'étoit pas queſtion de ſçavoir par quelle autorité les Carthaginois avoient déclaré la guerre à Sagunte ; mais qu'il falloit examiner ſi la guerre étoit juſte, ou injuſte. Ils ajoûterent que Sagunte n'étoit pas compriſe dans l'ancien traité, que l'on avoit fait avec Luctatius, que l'on n'en parloit nullement ; & que ſi Aſdrubal de ſa propre autorité avoit ajoûté à ce traité quelques autres conditions, qui regardaſſent cette ville-là, Carthage ne ſe croioit pas plus obligée à garder des articles reglés ſans ſa participation ; que Rome s'étoit crue obligée à obſerver le traité de Luctatius : car on ſçavoit très-bien que le ſenat de Rome avoit retranché, & changé bien des choſes dans ce traité, & qu'il en avoit adouci les articles qui ne l'accommodoient pas.

XLVI.
Fabius declare la guerre à Carthage.

Le tems ſe paſſoit ainſi en de vaines conteſtations, & l'on ne rendoit nulle réponſe poſitive. Fabius aiant relevé un pan de ſa robe, comme s'il y eût eu quelque choſe dedans : *Nous portons*, leur dit-il, *la paix ou la guerre, choiſiſſés. L'un & l'autre parti nous eſt indifferent*, lui répondirent les Carthaginois ; *prenés vous-même celui que vous voudrés. Eh bien*, leur dit Fabius, en lâchant le pan de ſa robe, *vous aurés la guerre.* Les ambaſſadeurs Romains ſortirent enſuite de Carthage, & paſſerent de là en Eſpagne, ſelon les ordres qu'ils en avoient.

Il paſſe en Eſpagne.

Ils n'eurent pas de peine à engager les Barguſiens, & les Ceretains, à entrer dans une ligue contre les Carthaginois. Ils s'adreſſerent enſuite aux Volciens ; mais ces peuples ne voulurent pas ſeulement les écouter ; ils ajoûterent le mépris, & l'outrage au refus.

XLVII.
Les Volciens refuſent de ſe liguer avec les Romains.

(Je croi que les Volciens (1) étoient des peuples voiſins des (2) Barguſiens & des Ceretains : d'autres les placent parmi les

(1) *Les Volciens.* Les Volciens étoient ſitués dans la principauté de Catalogne, ſur tout dans l'endroit où eſt aujourd'hui la petite ville de Villadolce.

(2) *Les Barguſiens.* Le licentié André de Poce les nomme Pertuſiens & Berguſes ; il prétend qu'ils faiſoient une partie des peuples Ceretains, & les place aux environs de Puycerda. Néanmoins Briet dans ſon paralelle de la geographie ancienne & moderne, prétend qu'ils ſont les peuples d'autour de Balaguer, qui en

Celtiberiens où est à present *Villa dolce*, presqu'à la source de la riviere de *Guerba*. Les anciennes histoires nomment la ville de ces peuples *Volce*.) Ils répondirent donc aux ambassadeurs qu'ils avoient bonne grace de venir chercher de nouveaux alliés, après avoir si bien soutenu les Saguntins, leurs anciens, & trop fideles alliés; que l'exemple de ces malheureux devoit instruire, & rendre les autres sages; que les alliés de la republique Romaine pouvoient maintenant juger s'ils en devoient attendre d'autre secours qu'en paroles, & une protection chimerique, qui ne leur serviroit de rien dans le besoin.

An 536 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XLVIII.
Les autres peuples d'Espagne suivent l'exemple des Volciens.

Cette réponse se répandit en un moment dans l'Espagne, & eut un très-mauvais effet. Presque toutes les villes de ces quartiers suivirent l'exemple des Volciens, & refuserent avec la même liberté, & les mêmes railleries d'entrer en aucune ligue avec les Romains.

XLIX.
Les ambassadeurs de Rome passent dans la Gaule Narbonnoise.

Les ambassadeurs voiant que leur sejour en Espagne étoit desormais inutile, en partirent pour se rendre dans la Gaule Narbonnoise. Ils se trouverent à une assemblée generale de la nation, qui par hazard se tenoit alors. Les ambassadeurs y eurent audience, & ils demanderent au nom du senat, que les Gaulois ne donnassent point passage sur leurs terres à Annibal, qui se préparoit, disoit-on, à porter la guerre en Italie. Les Gaulois se moquerent de cette proposition; ils jugerent que ce seroit une insigne folie d'attirer la guerre dans leur propre pays, uniquement pour faire plaisir aux Romains; & que tout bien consideré, il étoit de l'interêt de la nation de ne prendre aucune part aux differens des uns & des autres. C'est que les Gaulois avoient été gagnés par les presens des Carthaginois, & n'avoient rien reçû, ni rien à esperer des Romains: ainsi les ambassadeurs de Rome furent obligés de s'en retourner par Marseille, sans avoir presque rien fait.

Les Gaulois refusent d'entrer dans le parti des Romains.

L.
Annabal se prépare à la guerre.

Cependant Annibal occupé de son nouveau projet de guerre, faisoit de son côté les préparatifs necessaires pour le soutenir: il mit néanmoins ses troupes en quartier-d'hyver, & afin de se les attacher davantage, il donna à ceux qui le souhaiterent un congé d'aller chez eux, de voir leur famille & leurs amis, pourvû qu'ils eussent soin de se rendre à Carthagene au commencement du printems prochain. Pour lui, il partit pour Ca-

étoit la capitale; on peut aussi dire dans le premier sentiment que *Puertolas* étoit la capitale des Pertusiens.

An 536 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il va à Cadiz.

diz, afin, disoit-il, d'y aller offrir des vœux, & faire des sacrifices dans le temple d'Hercule : car quelque mépris qu'il eût pour les dieux, il prétendoit par ces dehors de religion qu'il affectoit, mettre plus fortement les peuples dans son parti : ainsi après avoir achevé ses sacrifices, il envoia sa femme & ses enfans en Afrique, ou selon quelques-autres, à Caslona.

LI.

Il fait passer des troupes Espagnoles en Afrique, & des troupes Africaines en Espagne.

Il fit passer en même-tems à Carthage treize mille huit cens hommes d'infanterie Espagnole, que l'on appelloit *Cetrati*, parce qu'ils se servoient d'un petit bouclier de cuir appellé *cetra*; huit cens Majorquins, & quinze cens chevaux. Ces troupes étoient composées des plus braves, & commandés par les principaux de la nation. Elles servoient à Annibal non-seulement de renfort pour son armée, mais encore d'ôtages pour s'assurer de la fidelité des Espagnols. Ce general qui avoit éprouvé leur valeur en differentes entreprises, étoit bien persuadé qu'éloignés de leur pays, & n'aiant point affaire à leurs compatriotes, elles combattroient avec plus d'intrepidité contre les ennemis de Carthage : sur la même flotte qui transportoit les Espagnols en Afrique, on lui envoia onze mille Africains. Il les laissa en Espagne, avec huit cens Liguriens, sous la conduite de son frere Asdrubal, afin de conserver les conquêtes que la republique y avoit faites, & de tenir en bride tout le reste de la province.

LII.

Il se met en marche à la tête de son armée.

Annibal ne se contenta pas de la puissante armée de terre, avec laquelle il prétendoit attaquer les Romains; il fit encore armer une flotte, qui pût le rendre maître de la mer. Il obligea outre cela toutes les principales villes d'Espagne à lui donner les plus considerables de leurs jeunes gens pour ôtages. Il les laissa sous la garde de Bostar dans la citadelle de Sagunte, qu'il avoit fait relever. Pour lui, il se mit en marche à la tête de son armée : elle étoit de quatre-vingt-dix mille hommes de pied, de douze mille chevaux, & de plusieurs nations differentes. Polybe la fait beaucoup moins nombreuse.

Annibal campa d'abord sur les bords de l'Ebre, où il fit la revûe de ses troupes, qu'il trouva très-lestes, & disposées à le suivre par tout, & à bien faire leur devoir. Ce general inquiet du succès de la guerre où il alloit s'embarquer, s'étant retiré dans sa tente pour se reposer, crut voir pendant son sommeil un jeune homme d'un port majestueux. *Les dieux m'ont choisi*, lui dit ce spectre, *pour vous servir de guide, dans votre entre-*

prise, & pour vous conduire moi-même dans l'Italie, suivés-moi donc sans crainte, & ne regardés pas seulement derriere vous. Annibal endormi encore malgré cet avis détournant la tête, apperçut un serpent qui renversoit ce qui se presentoit devant lui, & aussi-tôt une furieuse tempête parut s'élever à ses yeux. Comme il demandoit l'explication de ces prodiges au jeune homme; *cessés*, lui répondit-il, *de vouloir approfondir les secrets des destins, suivés seulement le chemin que vous montrent les dieux.* Annibal encouragé par cette vision, dont il sçut bien profiter auprès de son armée, passa hardiment l'Ebre, & engagea dans son parti Andubal: c'étoit un des plus puissans & des plus accredités princes de l'Espagne. Il laissa aussi dans ces quartiers Hannon avec un corps considerable de troupes, pour garder les gros bagages, & le chargea de les lui envoier, quand il les demanderoit. Enfin, après avoir donné tous les ordres qu'il crût necessaires, pour maintenir l'Espagne dans le devoir, & pour en tirer les secours dont il auroit besoin, il commença tout de bon à se mettre en marche.

An 536 & suiv. depuis la fondation de Rome.

LIII. Annibal congedie huit mille Espagnols mecontens.

A peine étoit-il engagé dans les détroits des Pyrenées, qu'il apprit que trois mille Carpetains étoient sur le point de deserter, fachés de s'être engagés dans une expedition si éloignée. Il leur donna aussi-tôt leur congé, aussi-bien qu'à sept autres mille Espagnols, qui paroissoient avoir de la repugnance à sortir de leur pays. Ce fut un coup de prudence dans ce general, car il y avoit à craindre qu'il ne fit revolter le reste de l'armée, s'il contraignoit des mécontens à le suivre, & s'il prenoit le parti de la punition.

Cette action acquit beaucoup d'autorité à Annibal dans l'armée, qui regarda cette démarche comme une liberté qu'il laissoit à chacun de se retirer, s'il le vouloit. Cela ne servit pas peu à dissiper la crainte du reste des troupes, & chacun se persuada qu'il lui seroit permis, quand il voudroit, de quitter les armes qu'il n'avoit prises que de son bon gré.

LIV. Il passe les Pyrenée.

Annibal traversa donc ainsi les Pyrenées, après avoir sondé les dispositions de ses soldats, & en avoir reçû de nouvelles protestations de fidelité. Les Gaulois au bruit de l'approche d'une si formidable armée, dont ils avoient lieu de se défier, prirent les armes, ou pour s'opposer à son passage, ou pour l'empêcher de s'écarter, & de faire aucun dégât dans le pays. Mais Annibal les rassura, & leur fit entendre, que bien loin

An 536 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Il entre dans les Gaules, & ſe ligue avec les Gaulois.

d'en vouloir à leur liberté, il étoit prêt de ſe liguer avec eux contre les Romains leurs ennemis communs. Il menagea les eſprits de ces peuples avec tant d'adreſſe, par le moien de Ciuiſmare, & de Menicate, qui étoient deux Gaulois des plus conſiderés de leur nation, qu'il engagea tous les Gaulois dans ſon parti. Il paſſa enſuite le Rhoſne, & aiant défait les Volſques, qui demeurent des deux côtés de ce fleuve, il campa au pied des Alpes.

Autant que cette année fut heureuſe pour l'Eſpagne par l'abondance des fruits de la terre, autant lui fut-elle funeſte par les maladies contagieuſes, qui deſolerent ſes provinces. Il y eut de grands tremblemens de terre, & des orages furieux; l'on vit même dans l'air des armées combattre, avec un bruit & un fracas horrible, comme ſi le ciel eût voulu marquer par ces prodiges, les calamités dont cette guerre menaçoit le monde entier.

LV.
Annibal paſſe en Italie.

La plûpart des choſes que je vais raconter ſemblent n'avoir aucun rapport à l'Hiſtoire d'Eſpagne; cependant comme ce recit eſt neceſſaire pour l'intelligence des choſes que je dois développer, le lecteur me pardonnera une digreſſion, en faveur des auteurs dont je ſuis les traces, ſans m'étendre, comme ils l'ont fait.

LVI.
Le conſul Cornelius débarque avec ſes troupes à l'embouchure du Roſne.

L'Eſpagne étoit tombée en partage au conſul P. Cornelius. Il ſe mit donc en mer avec une nombreuſe flotte, ſur laquelle il avoit fait embarquer un grand corps de troupes, pour tâcher d'arrêter les ennemis en chemin. Il fit débarquer, & camper ſon armée à l'embouchure du Rhoſne, & il ne chercha plus alors que des occaſions de ſe diſtinguer. Preſque auſſi-tôt qu'il eut mis pied à terre, il détacha trois cens chevaux de l'armée Romaine, pour aller battre l'eſtrade. Ce parti en aiant rencontré un autre de cinq cens Numides, qui étoient auſſi venus à la découverte, l'attaqua vigoureuſement, & le défit. Le conſul tira un bon augure de ce petit avantage, qu'il avoit remporté au commencement de la guerre, & jugea par là du ſuccès heureux que les Romains devoient en attendre.

LVII.
Il remonte le Rhoſne.

Il étoit dans une impatience extrême d'en venir à un combat general. Il remonta donc le Rhoſne, & alla camper avec ſon armée ſur le conflant de cette riviere & de la Saone; mais il arriva au camp des Carthaginois trois jours après qu'ils l'eurent quitté. Deſeſperant d'atteindre les ennemis, il retourna au lieu

d'où il étoit parti, & il envoia en Espagne Cn. Scipion son frere avec le gros de l'armée, & presque toute sa flotte. Le consul prétendoit en portant la guerre dans l'Espagne, faire une puissante diversion, défendre les alliés que les Romains y avoient, & obliger peut-être les Carthaginois d'abandonner l'entreprise d'Italie, pour venir conserver leurs conquêtes. Pour lui il se rendit à Genes avec un petit corps de troupes, dans l'esperance de rencontrer une nouvelle armée en Italie, qui le mettroit en état de s'opposer à Annibal.

An 536 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il envoie Scipion son frere en Espagne.

LVIII.

Annibal traverse les Alpes, & vient camper à Turin.

Les Carthaginois traverserent les Allobroges, passerent les Alpes en quinze jours, quoiqu'avec beaucoup de peine, & arriverent jusqu'à Turin. Quelques auteurs prétendent qu'Annibal ne mena avec soi en Italie que vingt mille hommes de pied, & six mille chevaux; d'autres au contraire soutiennent que son infanterie étoit de cent mille hommes, & sa cavalerie de vingt mille. Les Romains n'étoient pas en état de tenir tête à une si puissante armée; car toute l'armée Romaine n'étoit composée que de nouvelles troupes, levées à la hâte. Les deux armées en vinrent aux mains sur les bords du Tesin. Les Carthaginois pousserent les Romains jusques dans leur camp, & le consul craignant d'y être forcé le lendemain, l'abandonna avec précipitation la nuit suivante, & se retira avec le débris de son armée à Plaisance, où il croioit être beaucoup plus en sûreté, car il comptoit plus sur les fortifications de la place, que sur le nombre & sur la valeur de ses soldats.

Il remporte la victoire sur les Romains.

LIX.

Sempronius perd le bataille contre Annibal.

Le consul Sempronius faisoit la guerre en Sicile avec plus de succès; car il défit en deux occasions differentes les flottes de Carthage. La republique aiant appris la disgrace de Cornelius, rappella aussi-tôt de Sicile Sempronius, pour l'opposer à Annibal; mais ce consul ne fut pas plus heureux que son collegue: car aiant presenté la bataille aux Carthaginois sur les bords de la Trebie, il la perdit; & cette journée fut encore plus funeste aux Romains, que celle du Tessin. Annibal ne pensa plus qu'à faire rafraîchir ses troupes, & il les mit en quartier d'hyver, afin qu'elles fussent en état de recommencer la guerre avec plus de vigueur à l'entrée du printems.

An 537 depuis la fondation de Rome.

Pour le consul Sempronius, il se rendit à Rome, pour se trouver aux comices, qui se tenoient au commencement du printems, l'année cinq cens trente-septiéme depuis la fondation de Rome. Il s'éleva pendant l'hyver de si furieuses tem-

An 537 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

pêtes, & les froids furent ſi violens, que l'armée des Carthaginois en fut très-affoiblie, par le grand nombre de ſoldats qui perirent dans le paſſage de l'Apennin, pour ſe rendre en Hetrurie. Annibal fut donc contraint de retourner à Plaiſance, pour ne point perdre ſon armée, & Sempronius revint dans ſon camp. Il y eut une ſeconde bataille entre les deux armées, ſous le conſulat de Cn. Servilius & de C. Flaminius. Le combat fut très-rude, & douteux, la nuit ſeule ſepara les combatans, & la perte fut égale. Annibal ſe retira dans la Ligurie, après avoir perdu la plus grande partie de ſon armée, ſoit par les maladies, ſoit dans le combat.

LXX. Ce qui ſe paſſa en Eſpagne pendant ce tems.

Cependant Cn. Scipion étoit arrivé avec ſa flotte à Ampurias, ſon arrivée fut très-avantageuſe aux Romains; car il conquit preſque toute la côte d'Eſpagne, depuis le cap de Venus, en commençant par les Lacetains, juſqu'à l'embouchure de l'Ebre. Les Carthaginois y étoient ſi haïs, pour leur avarice & leurs violences, que les Eſpagnols n'eurent aucune peine à entrer en traité avec les Romains, & à changer de maître.

L'armée navale des Romains paſſa l'hyver à Tarragone, dans le port de *Salce*, ou de *Salonio*. Rufus Feſtus appelle cet endroit *Solorio*, qui n'eſt qu'à quatre mille de Tarragone, vers l'occident. Dès que la ſaiſon permît de tenir la campagne, Scipion raſſembla toute ſon armée, fortifiée d'un grand corps de troupes Eſpagnoles, qui s'étoient jointes à lui. Il alla chercher Hannon, à qui Annibal avoit laiſſé le gouvernement de ces provinces; il lui donna bataille dans les Ilergetes, auprès de *Cyſſo*, que l'on appelle aujourd'hui *Siſſo*, ou *Saide*. La victoire demeura aux Romains, & il reſta ſix mille Carthaginois ſur la place, & deux mille qui furent faits priſonniers, entre leſquels ſe trouva Hannon lui-même, & Andubal ce fameux Eſpagnol, ſi attaché au parti des Carthaginois, comme nous l'avons dit, mais il étoit ſi couvert de bleſſures, qu'il en mourut peu de jours après.

Aſdrubal qui, ſelon les ordres d'Hannon, étoit venu de Carthagene à ſon ſecours, paſſa l'Ebre; mais aiant appris le funeſte ſuccès de la bataille, il rabbatit tout d'un coup du côté de la mer, il ſurprit par ſa marche précipitée, un gros corps de troupes alliées des Romains, & la plûpart de leurs matelots. Il repaſſa enſuite l'Ebre avec une égale viteſſe; & aiant ſçû que Scipion, ſur le bruit de ſa marche, & de ſon expedition,

accouroit

accouroit pour le couper, il mit en sureté ses troupes, qui étoient composées de huit mille hommes de pied & de mille chevaux.

An 537 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Scipion fut obligé de partir aussi-tôt d'Ampurias, où il s'étoit retiré après la fuite d'Asdrubal, & de se rendre dans le pays des Ilergetes, où est Lerida. Après son départ, ces peuples legers & inconstans, sans avoir égard au traité recemment conclu avec les Romains, avoient repris une seconde fois le parti des Carthaginois. La vengeance que le general de l'armée Romaine en tira, fut legere; car après s'être rendu maître *d'Athanagia*, (1) ville qui avoit levé l'étendart de la revolte, il se contenta de condamner les rebelles à lui paier une somme considerable d'argent, & à lui donner un plus grand nombre d'otages. Par cette moderation il se conserva dans la suite tous ses alliés.

Cette expedition finie, il alla camper chez les Accitains. (2) Ces peuples qui sont sur les rives de l'Ebre, étoient toûjours demeurés fideles aux Carthaginois. Il y a des auteurs qui prétendent que ce sont les Ausetains, (3) situés au pied des Pyrenées, aux environs de Vic & de Gironne : ce qui est constant, c'est que Scipion assiegea la ville *d'Acete* capitale de ces peuples. Les Lacetains parmi lesquels est située Jacca, étoient venus au secours des assiegés, & avoient tâché de se glisser dans la ville, à la faveur de la nuit; mais ils furent surpris dans une embuscade, il en demeura douze mille sur la place, & le reste se dissipa. Les assiegés n'aiant plus aucune esperance d'être secourus, & voiant que leur prince Amasitus s'étoit sauvé secretement de la ville, pour se retirer vers Asdrubal, furent enfin contraints de se rendre après trente jours de siege. Scipion condamna les habitans à paier à l'armée vingt talens d'argent. Après cela, il mit les troupes en quartier-d'hyver à Tarragone, & il renvoia les Espagnols dans leurs maisons. Cette conduite

(1) *Camper chez les Accitains.* Les Accitains avoient pour capitale la ville d'Acci, ou selon Florian, do Campo est située à present la ville de Guadix.

(2) *Les Ausetains.* Briet, qui nomme aussi ces peuples Authetains, n'est pas du sentiment de ces auteurs dont parle ici Mariana; car il les place dans la Catalogne, depuis les Pyrenées jusques à Gironne, & à Vic.

(3) *Athanagia.* Quelques auteurs prétendent qu'on n'en sçait pas la veritable situation, quoique l'on sçache qu'elle étoit une des principales villes des Ilergetes, dans la catalogne; d'autres, que c'est Manrese, au pied du Mont-Serrat; d'autres croient que c'est *Cardonne*, entre Manrese & Solsonne; quelques-uns enfin veulent que ce soit *Lerida*, à quoi il n'y a pas d'apparence, puisque dès ce tems-là Lerida étoit connue par le nom d'*Ilerda*, comme à present.

An 537 & suiv. depuis la fondation de Rome.

ne servit pas peu à les attacher encore davantage au parti des Romains.

On dit qu'en ce tems-là il parut plusieurs prodiges étonans en Italie, en Espagne & en Afrique; & que pour en détourner les funestes effets, les Carthaginois offrirent aux dieux les victimes les plus précieuses: car selon la coutume apportée de Phenicie, & long-tems interrompue, ils crurent que pour appaiser Saturne, il falloit sacrifier les enfans de leurs principaux citoiens, & que de ces sacrifices dépendoit l'heureux succès de cette guerre, & le salut de toute la Republique. Quelques historiens assurent même que le senat condamna Aspar fils d'Annibal à être égorgé dans ces abominables sacrifices, comme la victime la plus chere & la plus précieuse à la republique. Telle étoit la recompense que Carthage préparoit à Annibal, pour les services importans qu'il rendoit à l'état: néeanmoins à la priere du pere on épargna le fils, & on lui sauva la vie; car Annibal aiant sçû les intentions du senat & du peuple, avoit déclaré qu'il aimoit mieux sacrifier sa vie en combattant, comme il faisoit, pour les interêts de la republique, que de souffrir qu'on répandît le sang d'un fils si cheri par un frivole égard aux superstitions de sa patrie. Mais toutes ces avantures ont bien l'air de fables inventées par nos historiens, pour divertir les lecteurs.

LXXI. La bataille de Thrasimene.

Après l'hyver les troupes d'Annibal s'étant rafraîchies & augmentées, par les recrues que l'on avoit faites, ce general fit passer l'Apennin à toute son armée avec beaucoup plus de succès qu'auparavant. Il perdit un œil dans cette marche, ce qui ne servit qu'à le rendre plus difforme, & en même-tems plus fier & plus terrible. Il fit traverser à ses troupes les marais que le débordement de la riviere d'Arno avoit faits: mais il perdit en cette occasion un grand nombre de soldats, & de chevaux, & presque tous ses élephans.

Annibal vint camper au lac de Thrasimene, dans cet endroit de l'Hetrurie, où est Crotone, & non loin de Perouse, qui depuis a donné son nom à ce fameux lac de Thrasimene; il ravagea la campagne qui est entre le lac & Crotone, & se campa dans la plaine, d'où il incommodoit fort Flaminius, qui s'étoit jetté temerairement dans le précipice, en s'engageant dans un lieu si desavantageux pour son armée. Annibal avoit derriere lui une montagne qui le couvroit; il y posta les

frondeurs Majorquins, & les troupes armées à la legere; en même-tems il fit occuper par sa cavalerie tous les défilés, que faisoient les montagnes & le lac de Thrasimene. An 537 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Flaminius, qui s'étoit engagé mal à propos dans ce poste, voiant bien qu'il ne pouvoit plus reculer en presence de l'ennemi, sans être défait, resolut de hazarder la bataille: mais Annibal plus adroit & plus habile que Flaminius, sçut se servir de l'avantage que lui donnoit la situation du terrein: car une partie de son armée aiant pris les Romains en queue, pendant qu'il les attaquoit de front, Flaminius se vit tout d'un coup environné de tous côtés, & pris comme dans un filet. Les Romains firent tout ce que l'on pouvoit attendre de leur valeur; mais ils ne pûrent soutenir l'effort de l'ennemi, & furent entierement défaits. Il resta quinze mille Romains sur la place, & autant de prisonniers. Le consul même y fut tué d'un coup de lance. Annibal peu de tems après, tailla en pieces quatre mille chevaux, qui ne sçachant point la défaite de leur armée, venoient par l'ordre de Servilius au secours de Flaminius.

Après cette victoire, les Carthaginois allerent se presenter devant Spolete, colonie des Romains; mais ne voulant pas perdre le tems à former un siege, dont le succès pourroit être douteux, ni exposer ainsi leur reputation, Annibal tourna du côté des Picentes, où il mit tout à feu & à sang; il traversa ensuite sans aucune resistance les Marsiens, les Peligniens & les Marruciens, en ravageant ce qui se trouvoit dans son chemin; il vint enfin se jetter dans l'Apouille, & s'arrêta entre Arpos & Luceria.

La nouvelle de tant de disgraces arrivées coup sur coup, se répandit bien-tôt dans Rome. Ce fut alors une consternation generale, & le senat eut bien de la peine à remettre le peuple de l'allarme, où le jetterent les victoires d'Annibal, & l'approche de son armée. On chercha les moiens d'arrêter les progrès du vainqueur, & de sauver la republique. L'on fut contraint d'en venir au dernier remede, & de créer un dictateur avec une autorité souveraine; ce fut Fabius Maximus. L'on fit en même tems M. Rufus Minutius general de la cavalerie: on consulta les livres des Sybilles, & par leur ordre on voua à Rome un printems (1) sacré: mais comme le tre-

(1) *On voua à Rome un printems sacré.* Vouer un printems sacré, suivant le témoignage de Festus, c'étoit en general vouer de consacrer ou de sacrifier aux

An 537 & suiv. depuis la fondation de Rome.

sor public étoit épuisé, on battit de nouvelles monnoies. De chaque piece que les Romains appelloient *soû* ou *as*, qui pesoit douze onces, l'on en fit six, dont chacun vaudroit autant que le vieil *as* tout entier, lequel valoit autant que quatre de nos maravedis. Ces petits *as* furent appellés dans la suite *sextantaires*, parce qu'ils étoient la sixiéme partie des anciens *as*, & qu'ils ne pesoient que deux onces.

Les Romains ne furent pas plus heureux sur mer. Ils avoient préparé une puissante flotte, pour l'envoier en Espagne, avec toutes sortes de munitions au secours de Scipion; mais elle fut surprise auprès du port de Cossano, qui est aujourd'hui Porto Hercole, ou selon d'autres, Orbitello, battue & pillée entierement par l'armée navale des Carthaginois. Cette funeste nouvelle n'abbattit pas le courage des Romains. On arma une nouvelle flotte pour défendre les côtes de l'Italie, & on leva aussi une nouvelle armée pour s'opposer à Annibal. Le dictateur marcha lui-même dans l'Apouille.

Ce sage & habile general, qui connoissoit le caractere vif, & le genie impetueux d'Annibal, resolut par un trait d'une prudence consommée, de tirer la guerre en longueur, & d'éviter toûjours d'en venir à un combat general. Cette conduite sage du dictateur fut le salut de Rome; car en temporisant, il commença à reprimer la fougue de ce jeune conquerant; l'ennemi fatigué & ennuié s'affoiblissoit, les Carthaginois se rebutoient, & se débandoient. Les affaires presque desesperées de la republique, se rétablissoient peu à peu.

Fabius n'avoit pas seulement Annibal à combattre, il étoit encore obligé aux dépens même de sa gloire, de moderer le feu, & la précipitation de Minutius, & d'arrêter l'impetuosité de ses propres soldats, convaincu qu'une ardeur mal reglée précipite quelquefois les plus grands hommes dans les derniers malheurs. Toute l'armée accusoit publiquement de lâcheté la

dieux tout ce qu'il naîtroit d'animaux durant le printems: telle étoient la coutume des anciens peuples d'Italie, quand ils se voioient reduits à de grandes extremités. Certains esprits outrés vouloient que l'on immolât alors les garçons & les filles nés durant le printems; mais une explication si forte & si cruelle, qui repugnoit à l'humanité, n'eut jamais d'approbateurs chez les Romains; & dans l'occasion dont parle ici Mariana, ils marquoient les animaux qu'ils prétendoient qui fussent compris dans leurs vœux, c'étoient les bœufs, les cochons, les brebis & les chevres. On peut voir la formule de leurs vœux au 22 liv. art. 9 de Tite-Live; cette maniere de vœu étoit venue de Grece en Italie, & de l'Asie mineure en Grece.

prudence du dictateur. Le soldat plus temeraire, que brave, vouloit qu'on le menât à l'ennemi, comme s'il eût été sûr de la victoire: mais le sage Fabius, sans s'allarmer des bruits populaires, qu'il n'ignoroit pas, suivit toûjours son plan; & ce fut encore une fois ce qui sauva Rome, & la republique.

An 521 & suiv. depuis la fondation de Rome.

LXXII. Ce qui se passe un Espagne.

Asdrubal cependant avoit envoié Himilcon avec une flotte nombreuse, montée par les plus braves de ses soldats, pour se rendre maître des côtes d'Espagne, qui s'étoient déclarées pour les Romains, & lui-même avec une armée de vingt mille hommes cotoioit par terre sa flotte, afin de l'appuier dans le besoin. Scipion se voiant plus foible par terre, tâcha du moins de demeurer maître de la mer. C'est pourquoi il fait armer promptement trente vaisseaux, il part de Tarragone, & aiant rencontré à l'embouchure de l'Ebre la flotte de Carthage dégarnie de soldats (car ils étoient presque tous descendus à terre, se croiant en lieu de sûreté) il la surprend, l'attaque, & la défait entierement; il prend vingt-cinq vaisseaux à la vûe du general; il coule les autres à fonds, ou les oblige à s'échouer eux-mêmes. Scipion repart aussi-tôt, il rencontre en mer quatorze bâtimens de charge Carthaginois, qui n'avoient pû suivre la flotte, il s'en empare, surprend encore dans le même tems la ville d'Honosca, la pille, ravage toute la campagne aux environs de Carthagene, & reduit en cendres ce qu'il ne peut emporter. Asdrubal temoin des affreux ravages, & des incendies que fait la flotte Romaine, la suit inutilement le long de la côte, jusqu'à Cadiz.

Après une si éclatante victoire, Scipion avec sa flotte se presente devant Yvica, & s'en rend maître; tout plie à la vûe du vainqueur; & plus de six vingt peuples, ou villes differentes prennent le parti des Romains victorieux; & entre-autres les Celtiberiens, nation très-belliqueuse & très-étendue: car leur pays comprenoit (1) Bilbilis, Segobriga, Medina-Celi, Uclez, Cuença, Hueté, Agreda, l'ancienne, Numance, toutes villes très-éloignées les unes des autres; & même les montagnes de Cauno. (2)

La fortune de Scipion fait changer de face en Espagne aux

(1) *Bibilis.* C'est Calatayud en Arragon. Briet paroît pancher pour Villa-Veja Segobriga; c'est Segorve dans le même roiaume: Briet pretend que c'est Siguença; Urcesia, c'est Ucles dans l'Andalousie; Concha, c'est à present Cuença dans la Sierra ou le pays des montagnes. Opta étoit situé où est Hueté ou Huertas dans la Manche.

(2) *Les montagnes de Cauno.* Le mont Cauno, ou le mont Carmona, c'est la montagne de Moncayo proche les montagnes d'Idubeda.

An 537 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

affaires de Rome; ce general qui n'oſoit preſque paroître devant l'ennemi, prend le deſſus, & fortifié de tant de peuples, qui ſe déclarent pour lui, il ſe rend à ſon tour redoutable. Il avoit déja fait avancer ſon armée juſqu'à Caſlona, mais ce fut inutilement; car il fut contraint preſque auſſi-tôt de repaſſer l'Ebre, afin d'appaiſer les troubles excités par l'intrigue de Mandonius, un des principaux Ilergetes, auparavant chef de ſa nation.

Les rebelles avoient appellé Aſdrubal à leur ſecours; ces mouvemens, qui n'étoient rien d'abord, penſerent donner lieu à une guerre plus conſiderable; & peu s'en fallut que cette petite étincelle ne mît l'Eſpagne en feu, & ne cauſât un incendie general: mais Scipion, dont la prudence, & l'habileté ſçavoit pourvoir à tout, appaiſa bien-tôt ces tumultes. Il détacha de ſon armée quelques cohortes Romaines, qu'il envoia contre les mutins, dont elles firent un grand carnage, & obligerent les autres à ſe tenir dans le devoir. Scipion ſçut encore ſuſciter aux Carthaginois de nouveaux ennemis. Il ſollicita les Celtiberiens à ſe declarer ouvertement pour les Romains, & les engagea, pour faire diverſion, à faire une irruption ſur les terres des Carthaginois, dont ils prirent trois places des plus importantes.

Aſdrubal qui apprit cette nouvelle, retourna incontinent ſur ſes pas, pour s'oppoſer aux entrepriſes de ces nouveaux ennemis: on en vint aux mains. Les Celtiberiens battirent en deux rencontres l'armée Carthaginoiſe; & dans ces deux combats qui ſe donnerent à la fin de l'automne, Aſdrubal perdit plus de quinze mille hommes. L'abondance fut très-grande cette année dans toute l'Eſpagne.

LXXIII. P. Scipion vient en Eſpagne.

Telle étoit la ſituation des affaires de la republique Romaine en Eſpagne, lorſque Cneius Scipion écrivit au ſenat, pour lui demander le plus de troupes & de munitions qu'il ſeroit poſſible. Le ſenat trouva ſa demande raiſonnable; & Cornelius Scipion, à qui l'on avoit continué le commandement après ſon conſulat, fut nommé dès le commencement de l'année ſuivante, qui étoit la cinq cens trente-huitiéme depuis la fondation de Rome, pour aller au ſecours de ſon frere. Il arriva à Tarragone avec trente galeres, huit mille hommes de troupes, & quantité de proviſions. Il avoit ordre du ſenat de partager avec ſon frere le commandement de l'armée. Les deux

An 538 depuis la fondation de Rome.

freres concerterent donc enſemble les meſures qu'ils prendroient, pour continuer la guerre, & ils commencerent par faire avancer l'armée vers Sagunte. An 538 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Les reſtes malheureux qui avoient échappé au fer des Carthaginois, & à l'incendie de la ville, s'étoient ſauvés de tous côtés, & ſouhaitoient avec une ardeur extrême de revoir leur patrie, & de ſe venger de leurs ennemis. Dans ce deſſein, ils avoient envoié ſolliciter les Romains d'approcher de Sagunte, où ils entretenoient des intelligences ſecretes, qui les rendroient maîtres d'une place de la derniere importance, & dont la priſe ne manqueroit pas d'entraîner dans le parti de la republique le reſte de l'Eſpagne: car c'étoit dans cette ville qu'Annibal faiſoit garder les ôtages, qu'il avoit forcé les Eſpagnols de lui donner; & heureuſement pour Scipion, il n'y avoit alors qu'une foible garniſon dans la place, ſous le commandement de Boſtar, qui en étoit gouverneur. C'étoient ces ôtages qui retenoient la plûpart des villes d'Eſpagne dans le parti d'Annibal, & qui les empêchoient de ſe déclarer pour les Romains, dans la crainte d'expoſer la vie de leurs compatriotes, ſur qui les Carthaginois ne manqueroient pas de ſe venger des démarches que l'on feroit en Eſpagne contre leurs interêts.

(1) Acedux, homme de qualité, l'un des plus conſiderés à Sagunte, avoit une inclination ſecrete pour les Romains, & ne cherchoit que l'occaſion de gagner leur amitié par quelque ſervice important. Cet adroit Eſpagnol voioit ſouvent le gouverneur Boſtar, & tâchoit par toutes ſortes de raiſons à l'engager de rendre aux Eſpagnols leurs ôtages, il lui remontroit que cette marque d'affection, & de confiance, lui attacheroit infailliblement la nation, & qu'il pouvoit tout attendre de leur reconnoiſſance; que les ôtages qui lui ſeroient redevables de leur liberté, ne manqueroient pas d'attirer leurs parens & leurs amis dans le parti des Carthaginois.

Boſtar fut aſſez ſimple pour croire l'Eſpagnol. Il lui donna le ſoin de rendre la liberté aux ôtages, & de les renvoier chez eux: Acedux fit auſſi-tôt ſçavoir aux Romains le ſuccès heureux de ſa negociation, ſortit de Sagunte vers le milieu de la nuit, & emmena les ôtages dans le camp des Scipions, qui

(1) *Acedux.* Tite Live l'appelle *Abelon*; Polibe *Abilum.* Où Mariana prend-il donc Acedux?

An 538 & suiv. depuis la fondation de Rome.

les rendirent à leurs familles. Cette démarche des Scipions fit un effet merveilleux dans toute l'Espagne en faveur des Romains; car les Espagnols charmés de cette generosité, ne garderent plus de mesures avec les Carthaginois. La joie de l'Espagne fut si grande, que l'on ne voulut pas même croire la perte que les Romains avoient faite à la bataille de Cannes, que je vais raconter.

LXXIV. La bataille de Cannes.

Après le consulat de Servilius, on créa de nouveaux consuls. L. Emilius fut choisi d'entre les Patriciens, & ce que l'on n'avoit encore jamais vû, (1) on lui donna pour collegue Terence Varron de famille Plebeïenne. Ce fut lui, qui par son imprudence fit perdre aux Romains la bataille de Cannes. Les deux consuls, pour éviter tout different, partagerent entre eux le commandement de l'armée, de maniere qu'ils convinrent de commander chacun leur jour alternativement.

Le genie des deux consuls étoit entierement opposé. Emilius homme prudent & experimenté, tâchoit toûjours d'éviter le combat, à l'exemple de Fabius. Varron un jour que c'étoit son tour de commander, voulut à quelque prix que ce fût en venir aux mains, & courir le risque d'une bataille, (2) contre l'avis d'Emilius, qui voiant l'affaire engagée, ne suivit que malgré lui, & seulement de peur qu'on ne l'accusât d'avoir abandonné son collegue, & d'avoir par là été cause de la défaite de l'armée Romaine. Ce fut à Cannes dans l'Apouille, où étoient les deux armées, qu'on se battit; le combat fut cruel & sanglant. Il y demeura du côté des Romains quarante-deux mille hommes de pied & trois mille cavaliers. Le consul Emilius y fut tué, après avoir refusé un cheval qu'on lui offroit pour s'enfuir: il étoit digne certes d'un sort plus heureux. Les Carthaginois firent douze mille prisonniers, & Magon porta trois boisseaux & demi d'anneaux d'or à Carthage, où son frere Annibal l'envoia porter la nouvelle de cette victoire

(1) *Qu'on n'avoit encore jamais vû.* Mariana ne se souvenoit pas que cent cinquante ans auparavant (l'an trois cens quatre-vingt-huit depuis la fondation de Rome) l'obstination des tribuns, & du peuple animé par eux, avoit obligé les Patrices à consentir que L. Sextus, homme du peuple, fût créé consul, & que depuis plusieurs autres consuls avoient été tirés du peuple.

(2) *Le risque d'une bataille.* Annibal avoit reconnu le foible de Varron, qui n'étant pas de qualité, avoit une passion violente de passer pour brave. Les jours que ce consul avoit le commandement, Annibal lui presentoit la bataille avec plus d'insulte, & lui laissoit plus d'avantage, afin de l'attirer; c'est ainsi que ce faux brave se laissa engager dans l'action la plus funeste à sa patrie.

victoire signalée. Magon presenta ces anneaux au milieu du senat assemblé, pour marquer combien il étoit peri dans cette bataille de noblesse Romaine, laquelle seule avoit droit de porter des anneaux d'or.

An 538 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Après cette terrible défaite, la consternation fut si grande à Rome, que presque toute la jeune noblesse s'assembla tumultuairement, pour déliberer s'il n'étoit point à propos d'abandonner Rome & l'Italie. La perte de cette bataille mit l'empire Romain à deux doigts de sa ruine; car ce fut une revolution generale dans l'Italie, tout se déclara contre les Romains, & suivit le parti du vainqueur: c'en étoit fait de Rome, si Annibal eût sçû profiter de sa victoire. Mais il donna aux vaincus le tems de respirer, & l'empire Romain fut sauvé. A l'égard des villes d'Espagne, quoiqu'épouvantées des grands avantages que les deux Scipions avoient remportés dans cette province sur les Carthaginois, elles fussent sur le point de se declarer pour les Romains, dès que cette nouvelle fut venue, elles ne se presserent plus de prendre parti. L'adresse néanmoins, & la prudence de ces deux generaux tint tout en paix & dans le devoir: ils eurent encore assez d'autorité pour faire mettre au rang des colonies Romaines Tarragone, ville déja considerable, mais qui devint par là une des plus grandes, & des plus superbes villes d'Espagne. Cependant on resolut à Carthage d'envoier à Annibal, & à Asdrubal de nouveaux secours d'argent, de troupes & de vaisseaux, comme ils le demandoient avec instance. Hannon s'opposa inutilement à cette resolution: il eut beau faire voir qu'il falloit se servir de cette conjoncture favorable, pour faire un traité avantageux avec les Romains; il ne fut pas écouté. On fit de nouvelles recrues dans l'Afrique & dans la Numidie; on y leva quarante mille hommes, & l'on envoia sur le champ quatre mille hommes de pied, & cinq cens chevaux à Asdrubal en Espagne, où le besoin de la republique paroissoit plus pressant. Le commandement de ces troupes, on le donna à Magon, avec ordre de lever outre cela en Espagne plus de cavalerie & d'infanterie, pour maintenir dans cette province, & augmenter, s'il étoit possible, l'autorité de la republique.

LXXV. On empêche Asdrubal de passer en Italie.

Les Tartessiens cependant qui étoient sur le détroit de Gibraltar remuoient dans l'extrêmité de l'Espagne. C'étoit un peuple feroce, & belliqueux; ils avoient mis Galbus, homme des plus qualifiés, à leur tête, & avoient surpris Ase-

An 538 & suiv. depuis la fondation de Rome.

na, (1) où étoient les magasins des Carthaginois. Asdrubal après avoir calmé ces troubles, reçût des lettres du senat, qui lui donnoit ordre de partir incessamment pour l'Italie, & de mener un puissant secours à son frere Annibal. Cet ordre vint mal à propos dans les conjonctures presentes, & détermina la plûpart des peuples d'Espagne à prendre le parti des Romains: mais Asdrubal se trouvoit forcé d'obéir. Il donna donc ses instructions à Himilcon son successeur, fils de Bomilcar, & il lui marqua la maniere dont il devoit se conduire dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les deux Scipions: pour lui, après avoir fait de nouvelles levées dans l'Espagne, & demandé à toutes les villes de son parti des sommes considerables d'argent, pour fournir aux frais de la guerre, il marcha avec son armée vers l'Ebre, la cinq cens trente-neuviéme année depuis la fondation de Rome.

An 539 depuis la fondation de Rome.

Les deux Scipions s'interessoient trop à la gloire & au salut de leur patrie, pour ne pas tout tenter afin de la défendre. Ils voioient Rome dans le dernier danger, si Asdrubal mettoit le pied en Italie. Les Romains, si souvent vaincus par Annibal, & épuisés de tant de pertes, ne pouvoient en effet tenir tête aux deux armées des Carthaginois, puisqu'une seule les avoient reduits aux dernieres extrêmités; ainsi pour empêcher, ou du moins retarder le passage d'Asdrubal, les deux generaux resolurent de faire ainsi diversion, & d'assieger quelques-unes des villes les plus attachées aux Cartaginois, & que ceux-ci avoient plus d'interêt de défendre & de conserver. Ils formerent aussi-tôt le siege d'Iberia, (2) que l'on appelloit ainsi, à cause de la riviere d'Ebre, sur laquelle elle étoit située.

Asdrubal de son côté fortifia d'abord cette place, & alla assez proche de là assieger une autre ville qui étoit alliée des Romains. Les generaux Romains leverent promptement le siege d'Iberia, & accoururent au secours de leurs alliés. Les deux

(1) *Asena.* On ne trouve dans Briet, ni dans le Licentié aucune ville qui porte le nom d'Asena, à moins que l'auteur n'ait voulu dire la même *Asena* que la plûpart des geographes croient être la ville de Guescar, ou bien *Axonia*, qui étoit une ville proche de Soria fameuse par son commerce dans tous ces quartiers.

(2) *Le siege d'Iberia.* Il y avoit autrefois en Espagne deux villes qui s'appelloient Iberia, une proche de Tortose dans la Catalogne, & l'autre dans la Bœtique, sur la riviere du Tinto, que quelques-uns appellent la riviere d'*Azeché*, ou d'*Azige*, à cause d'une certaine terre noire qu'elle entraînoit, avec laquelle on faisoit de l'encre; c'est de cette derniere ville dont parle ici Mariana.

armées s'approcherent d'abord, & il y eut ensuite quelques escarmouches, & l'on en vint enfin à un combat general. L'on se battit, comme si ce combat eût dû decider non-seulement du sort de l'Espagne, mais encore de celui de toute l'Italie, & de l'empire du monde. An 539 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les soldats de Scipion combattoient, comme s'ils eussent été devant les murailles & les portes de Rome; la fortune se déclara pour eux, & l'armée Carthaginoise fut défaite. Les Espagnols qui étoient dans l'armée d'Asdrubal furent les premiers qui lâcherent le pied. La repugnance qu'ils avoient de s'engager dans une guerre si éloignée, faisoit qu'ils ne suivoient que malgé eux Asdrubal en Italie, outre qu'ils avoient une aversion secrete contre les Carthaginois, & encore plus d'inclination pour les Romains. Les Carthaginois abandonnés des Espagnols, furent presque tous taillés en pieces, il n'y eut que leur cavalerie & leurs élephans qui se sauverent. Asdrubal lui-même s'enfuit à Carthagene avec peu de soldats. Les Scipions aiant écrit cette nouvelle à Rome, la joie y fut universelle, moins pour avoir remporté une si éclatante victoire, que pour avoir heureusement empêché le passage d'Asdrubal en Italie.

Cette année fut très-funeste à l'Espagne, & par la famine, & par la peste, qui enleverent bien du monde, & entre autres Himilcé femme d'Annibal, & Aspar son fils, qui étoient à Caslona, au moins c'est ainsi que les historiens le rapportent.

Cette disette obligea le senat d'envoier en Espagne de grands secours d'argent & de munitions pour l'armée Romaine. On emprunta pour cela de l'argent des negocians, parce que l'épargne étoit vuide, & que l'on étoit obligé d'armer encore une nouvelle flotte, pour l'opposer à Phillippe roi de Macedoine, qui avoit fait une ligue avec Annibal, & qui devoit, disoit-on, se jetter dans l'Italie.

Le senat de Carthage aiant appris la défaite d'Asdrubal, & craignant que toute l'Espagne n'abandonnât le parti des Carthaginois, & ne se déclarât pour les Romains, donna ordre à Magon de partir incessamment, & de mener en Espagne la flotte qui étoit destinée pour l'Italie. Magon partit sur le champ, & arriva à Carthagene avec soixante galeres, & douze mille hommes. Il y trouva Himilcon avec les vaisseaux, sur lesquels il étoit aussi arrivé en Espagne peu de tems auparavant. LXXVI. Magon passe de Carthage en Espagne.

L'arrivée de Magon changea bien-tôt la face des affaires, &

An 539 & suiv. depuis la fondation de Rome.

les vaincus, qui après leur défaite, avoient à peine dans l'Espagne où mettre le pied, ne penserent plus qu'à recommencer la guerre, & qu'à attaquer les vainqueurs. Ils avancerent vers Iliturgis, (1) qui leur appartenoit autrefois, mais dont les habitans avoient pris le parti des Romains. Ils assiegerent cette place avec une armée de soixante mille hommes. Les deux Scipions partirent incontinent avec un corps de seize mille hommes, trouverent le moien de faire entrer dans la ville un grand convoi de toute sorte de munitions, & taillerent en pieces les Carthaginois, & Asdrubal leur chef, qui avoient voulu s'y opposer.

Magon & Himilcon sortirent de leur camp, pour soutenir leurs gens, mais en vain. Il resta plus de Carthaginois sur la place, qu'il n'y avoit de Romains pour les attaquer. Ceux-ci outre trois mille hommes de cavalerie, qu'ils firent prisonniers, prirent mille chevaux dans le camp, & tuerent cinq élephans. Les generaux Africains après cette défaite, abandonnerent le siege avec précipitation; ils rallierent cependant ce qu'ils pûrent de leurs troupes, & allerent assieger Incibilis, à vingt-sept milles de Tortose, du côté de l'occident. Les Scipions y accoururent, surprirent, & attaquerent les assiegeans: il demeura sur la place trois mille Carthaginois, & on fit autant de prisonniers. Himilcon, un des plus fameux generaux de Carthage, y fut tué. Quelques-uns croient qu'Incibilis est la ville que l'on appelle *Chelva*, dans le roiaume de Valence, & qu'Illiturgis est la ville d'*Andujar*, dans la Bœtique, ou *Lietar*, assez proche d'Alcaraz: mais je croi qu'il est aussi difficile de connoître la veritable situation de ces deux places, que de sçavoir toutes les circonstances particulieres de ces actions considerables, tant l'histoire ancienne, & principalement celle d'Espagne est obscure.

Tout ceci se passa dans l'automne. Un courrier arrivé en ce même-tems d'Italie causa beaucoup de joie dans l'armée Romaine; il rapporta qu'Annibal aiant assiegé Nole, son armée amollie par les delices de Capoue, où elle avoit passé l'hyver,

(1) *Vers Illiturgis.* Il faut qu'il y ait eu deux villes de ce nom, l'une dans les Turdules, peuples de la Bœtique, ou de l'Andalousie; on appelloit cette ville *Forum Julii*, c'est *Anduxar el Viejo*, qui est à un bonne lieue de la ville d'Anduxar sur le Guadalquivir. Briet semble douter que cette Illiturgis soit Jaen; il en met une autre dans les Ilegertes, c'est-à-dire, dans l'Arragon, & il l'appelle Carinnona.

avoit été défaite par le Préteur M. Marcellus ; qu'Annibal même avoit été répoussé jusques dans l'extrémité de l'Apouille ; que deux mille Espagnols, gagnés par les promesses des Romains, avoient abandonné le camp d'Annibal, pour prendre parti dans l'armée Romaine ; que Q. Fabius Torquatus avoit vaincu, & pris Asdrubal, surnommé le Chauve, que l'on envoioit d'Afrique en Italie, avec une puissante flotte, dans l'esperance de se rendre maître de la Sardaigne, par les intrigues d'Arsicora, un des plus puissans seigneurs de cette isle ; que dans le combat donné sur les côtes de cette isle, & à la vûe de Cagliari, il étoit peri un grand nombre de Carthaginois, & de Sardes, qui servoient dans l'armée d'Asdrubal. Ce même courrier ajoûta que les nouvelles de Sicile marquoient, que le roi Hieron étoit mort, & que son petit-fils & son successeur Jerôme, jeune prince de quinze ans, étoit d'un caractere bien opposé à celui de son aieul.

An 539 & suiv. depuis la fondation de Rome.

LXXVII. Les Scipions vont à Tarragone.

Les deux Scipions encouragés par ces nouvelles à recommencer la guerre avec plus de chaleur que jamais, dès que la saison le permettroit, mirent leurs troupes en quartier d'hyver, & se retirerent eux-mêmes à Tarragone, pour s'y reposer. Des caracteres gravés sur une vieille pierre, marquent assez que ce fut dans ce tems-là que les murailles de cette ville furent achevées. On voioit encore cette pierre du tems d'Alphonse XI. roi de Castille, comme le rapporte l'histoire de ce prince.

Tarragone est située dans une petite plaine, qui se termine insensiblement à une colline, éloignée de la mer seulement d'un jet de pierre : mais cette colline est très-escarpée du côté de l'orient, par les rochers qui l'environnent. A l'occident on voit une grande plaine, qui a plus de quarante milles de circuit ; elle est très-agréable, & très-fertile ; on y voit beaucoup d'oliviers, de vignes & de vergers ; l'abondance & la bonté des pâturages y nourrit quantité de bêtail, & elle ne laisse pas de produire autant de bled qu'il en est besoin pour nourrir les habitans. A un mille de la ville, cette plaine est coupée par un petit ruisseau, qui ne contribue pas peu à la rendre agréable. On appelle aujourd'hui ce ruisseau Francolin, & on le nommoit autrefois Thulcis. Ses eaux ne sont pas bonnes à boire, mais elles sont excellentes pour détremper le lin & le chanvre, dont l'on fait là un très-grand debit. Comme il n'y avoit point

An 539 & suiv. depuis la fondation de Rome.

alors d'eau douce à Tarragone, les Romains depuis les Scipions firent un superbe aqueduc, d'une hauteur prodigieuse, & digne de la magnificence Romaine. Par ce moien ils firent venir dans la ville une partie de la riviere de Gouja, qui en étoit éloignée de seize milles : mais cet aqueduc aiant été ruiné dans l'irruption que les Allemands firent en l'Espagne l'an de notre Seigneur deux cens soixante-six, on creusa un puits très profond, & qui fournit suffisamment de l'eau douce pour toute la ville ; car Tarragone n'est pas à present fort peuplée, elle ne contient pas plus de sept cens familles, & je ne croi pas que l'enceinte des murailles pût contenir plus de deux mille feux.

LXXVIII.
Les pertes que les Carthaginois souffrirent en plusieurs endroits de l'Espagne.

An 540 depuis la fondation de Rome.

A peine l'hyver de l'année cinq cens quarantiéme depuis la fondation de Rome étoit-il passé, que les deux freres Magon, & Asdrubal rassemblerent leur armée accrûe d'un grand nombre d'Espagnols, sortirent de Carthagene, & se mirent en campagne, dans la resolution de reconquerir l'Espagne ulterieure, qui avoit presque toute entiere embrassé le parti des Romains. P. Scipion de son côté ne s'endormit pas. Il penetra bien-tôt le dessein de ses ennemis, & se mit en devoir de le faire échouer. Il passe l'Ebre, avance jusques chez les Vectons, (1) & campe auprès de Castro-Alto, ville celebre, & de mauvais augure pour les Carthaginois par la mort d'Amilcar pere d'Annibal. Scipion y perdit deux mille soldats, qui furent surpris, & tués par des partis ennemis. Cette perte & la crainte d'un plus grand malheur l'obligea de décamper & de conduire son armée en un lieu plus sûr. Il établit son camp au mont Victoria, où il se retrancha avec beaucoup de précaution. On croit que cette ville est celle que l'on appelle aujourd'hui *Moncia*, au delà de l'Ebre, vers la mer. Cn. Scipion & Asdrubal, fils de Gisgon, se rendirent au même endroit par des routes, & avec des intentions bien differentes. Celui-ci étoit resolu d'engager

(1) *Les Vectons.* Les Vectons que l'on appelle aussi les Verons, étoient des peuples de la Lusitanie, ou du Portugal, qui comprenoient une partie de la province que l'on appelle à present *Tra-los Montes*, c'est une partie du roiaume de Leon, en-deça du Duero; c'est dans ce pays que sont situées les villes de Ciudad-Rodrigo, de Ledesma, de Salamanque & de Bejar; le Duero passoit au milieu des Vectons en traversant le Portugal. Quelques auteurs croient que Merida en étoit la capitale; le Licentié André reconnoît deux sortes de peuples qui s'appelloient Vectons, ou Verons; ceux dont nous venons de parler, qui faisoient une partie du Portugal, & d'autres qui étoient vers la source du Duero.

les Romains à un combat, & de les forcer dans leur camp, & Scipion amenoit ses troupes au secours de son frere. Cet Asdrubal étoit parti d'Afrique depuis peu, avec un renfort de cinq mille hommes : il étoit d'une des plus illustres familles de Carthage, extrêmement riche, & allié à la famille Barchine. C'étoit dans cet endroit, & sur les bords de l'Ebre, qu'il avoit fait ses premieres campagnes, & commencé à apprendre le metier de la guerre.

An 540 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les deux armées étoient au-delà de l'Ebre, & presqu'à la vûe l'une de l'autre ; P. Scipion s'étant avancé, pour reconnoître les ennemis, tomba dans une embuscade, ses gens se défendirent avec valeur ; mais étant enveloppés de tous côtés, ils auroient enfin succombé sous le nombre, & y auroient infailliblement peri, si Cn. Scipion n'eût heureusement dégagé son frere. Ce fut la seule action qui se passa dans cet endroit.

La revolte de Caslona obligea bien-tôt les uns & les autres à repasser dans l'Espagne ulterieurie, & dans l'Andalousie. Cette ville irritée contre les Carthaginois, dont elle ne pouvoit souffrir la domination, avoit enfin chassé la garnison Carthaginoise, & secoué le joug de ses anciens maîtres. Il y avoit bien d'autres villes qui avoient le même dessein ; il ne leur manquoit que l'occasion, ou le pouvoir de l'executer. Les Carthaginois craignant que le mal n'augmentât, si l'on n'y apportoit un prompt remede, prirent le parti d'assieger Illiturgis ou Lietar, resolus de châtier cette ville, qui avoit la premiere donné le branle à la revolte, & par son exemple engagé Caslona à se déclarer pour les Romains. Cn. Scipion accourut au secours de cette place avec une legion ; il y entra, & se fit un passage au travers des deux camps ennemis, dont il fit un terrible carnage ; sa presence rassura les habitans, & les anima à une vigoureuse défense. Dès le lendemain, il fit une sortie, & le jour suivant une autre : il laissa dans ces deux actions deux mille ennemis sur la place, en prit trois mille, avec treize drapeaux. Il y a des auteurs, trompés sans doute par des manuscrits peu corrects, qui mettent un plus grand nombrede morts & de prisonniers.

Les Carthaginois ne voiant plus nulle esperance de reduire la place, leverent le siege. Ils ne furent pas plus heureux dans

An 540 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

celui qu'ils formerent devant Bigerra (2) dans les Baſtetains; car ils furent encore contraints d'abandonner cette entrepriſe, à l'approche de l'armée Romaine, & de ſe retirer à *Aurigis*, que l'on croit être *Jaen*, ou bien *Arjona*. Ils voulurent s'y retrancher, mais Scipion les ſuivit; & les aïant joints, il ne leur donna pas le tems de s'y fortifier. Les deux armées en vinrent aux mains, & les Carthaginois furent entierement défaits, après quatre heures de combat. Il y demeura cinq mille des leurs, on en prit trois mille; il y eut trente élephans tués, & les Romains enleverent cinquante drapeaux. La victoire ne laiſſa pas que de couter aux vainqueurs; Cn. Scipion eut un aſſez grand nombre de ſes gens tués autour de lui; il fut lui-même bleſſé d'un coup de lance à la cuiſſe; il ſe fit porter en litiere, & pourſuivit l'ennemi juſqu'à Munda.

Le combat recommença, avec le même ſuccès, à la reſerve du carnage, qui fut moindre de la moitié: les ennemis profiterent de la nuit, &ſe ſauverent dans les bois, & dans les montagnes voiſines. Tite-Live dit que Scipion fut bleſſé à cette derniere action, auprès de Munda; il dit que ce fut là que le combat commença, & qu'il ne finit qu'à Arjona. Cependant j'ai crû devoir préferer le ſentiment des autres hiſtoriens, vû la ſituation de ces deux places.

LXXIX. Magon paſſe dans les Gaules.

Tant de diſgraces arrivées coup ſur coup ruinerent tellement la reputation, & les affaires de Carthage dans l'Eſpagne, que l'on ne voioit preſque plus de reſſource dans ces malheurs. On prit donc le parti d'envoier Magon dans les Gaules, pour demander du ſecours, & des troupes à Menicate & à Civiſmar. Tous deux étoient des principaux de la nation, avec leſquels Annibal à ſon paſſage avoit fait alliance, comme nous l'avons déja dit. Ils accorderent ſur le champ ce qu'on leur demandoit, & menerent eux-mêmes neuf mille Gaulois à Carthagene, ſur les vaiſſeaux que Magon avoit amenés. Aſdrubal y étoit entierement occupé à chercher les moiens de rétablir ſes affaires, & de continuer la guerre. Cn. Scipion après tant de ſuccès, s'étoit retiré dans la Bœtique, où il avoit paſſé l'hyver, & formé les projets de guerre pour la campagne ſuivante.

(2) *Devant Bigerra.* Bigerra étoit ſitué dans le même endroit où eſt Bejar, capitale du duché de ce nom.

Au

Au commencement de l'année cinq cens quarante-uniéme depuis la fondation de Rome, les deux armées en vinrent à une bataille dans l'Andalousie. La valeur & le succès répondirent aux premieres victoires des Romains; le carnage y fut un peu plus considerable; les Africains y perdirent huit mille hommes, & presque tous les Gaulois. Menicate & Civismar, leurs chefs, qui ne cherchoient que les occasions de se signaler, se jetterent dans le fort de la mêlée, mais ils y furent tués, en donnant des preuves extraordinaires de la valeur commune à leur nation.

An 541 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Romains sçurent bien profiter de cette victoire, car ils tomberent sur Sagunte, & l'enleverent six ans après que les Carthaginois s'en étoient rendus les maîtres. Les habitans qui avoient survêcu à la ruine de leur patrie, revinrent enfin revoir le débris de leurs anciennes maisons. Turdete, qui avoit été la premiere source du malheur de Sagunte, fut entierement ruinée, & l'on donna aux Saguntins les terres qui étoient de sa dépendance, afin de les dédommager en quelque maniere du mal qu'ils avoient souffert. On vendit même les Turdetains comme esclaves, & le plaisir de la vengeance tint lieu de satisfaction aux Saguntins.

Dans ce tems-là Scipion reçût d'heureuses nouvelles d'Italie. Il apprit que le consul Fabius avoit enfin reduit sous l'obéissance de la republique la ville d'Arpos, dans l'Apouille, qui avoit abandonné le parti des Romains, après la bataille de Cannes; & que l'on avoit engagé par des promesses avantageuses mille Espagnols, qui étoient en garnison dans cette ville, à embrasser le parti de la republique. Ces avantages releverent le courage, & l'esperance du senat. On commença à croire que les ennemis n'étoient pas invincibles, & que l'on pourroit chasser Annibal de l'Italie. Le senat écrivit donc aux deux Scipions de faire passer incessamment à Rome quelques-uns des principaux de la nation Espagnole, afin de tenter si l'on pourroit par leur moien détacher l'Espagne du parti d'Annibal, & lui ôter son unique ressource.

LXXX. Il s'éleve une nouvelle guerre en Afrique.

Il s'éleva alors dans l'Afrique une nouvelle guerre, qui donna bien de l'embarras & de l'inquietude à la republique de Carthage: voici quelle en fut l'occasion. Asdrubal, fils de Gisgon avoit laissé à Carthage sa fille Sophonisbe, qui étoit en âge d'être mariée; Syphax roi des Numides, épris de la beauté, du

An 541 & suiv. depuis la fondation de Rome.

merite, & des grandes qualités de cette princesse, la demanda en mariage: mais le senat qui ne vouloit pas la lui accorder, apporta pour prétexte l'absence d'Asdrubal, pere de Sophonisbe.

Syphax, prince habile & éclairé, prit cette excuse pour un refus, & il ne se trompoit pas. L'amour est sensible; il regarda ce refus comme un affront, & il resolut pour s'en venger, de declarer la guerre à Carthage. Siga, ou Aresgol, étoit la capitale de son roiaume, & située dans l'Afrique, vis-à-vis de Malaga. Les états de Syphax avoient à l'occident Tanger & l'Ocean; les terres de la republique de Carthage les bornoient à l'orient; il n'en étoit separé que par les états de Gala, avec lequel Syphax étoit souvent en guerre pour les limites. Gala avoit un fils nommé Masinissa: c'étoit un jeune prince d'un merite brillant, son genie élevé le rendoit capable des plus hautes entreprises; il avoit de la valeur, & plus d'habileté que son âge n'en promettoit. Syphax se prépara d'abord à attaquer Gala, qui comptoit bien plus sur l'amitié des Carthaginois, que sur ses propres forces, à cause de la petitesse de son roiaume. Le roi Numide crut avoir trouvé la conjoncture du monde la plus favorable, pour venir à bout de ses desseins, & pour détruire son ennemi, voiant les Carthaginois assez embarrassés dans la guerre d'Italie & d'Espagne; & par là hors d'état de secourir leur allié.

Les Scipions instruits du projet de Syphax, lui envoierent trois ambassadeurs, qui l'aigrirent, & qui l'animerent à poursuivre son dessein, ils lui remontrerent qu'il rendroit un très-grand service à la republique Romaine, s'il vouloit faire alliance avec elle, & joindre ses forces aux siennes, pour susciter à Carthage de nouvelles affaires; que cette ville ne pourroit soutenir tant de guerres à la fois, & qu'elle succomberoit infailliblement, étant obligée de partager ses troupes en tant d'endroits: ils l'assurerent que Rome conserveroit éternellement le souvenir d'un service si important.

Syphax eut plusieurs conferences avec ces ambassadeurs, & il resolut de faire alliance avec les Romains; mais comme il les connoissoit pour être beaucoup plus habiles dans l'art de la guerre, que les Africains, il ne consentit au départ de deux des ambassadeurs qui devoient porter sa réponse, qu'à condition de retenir en Afrique le troisiéme ambassadeur, pour

commander son infanterie, & pour lui apprendre la discipline militaire. Car jusques là les Numides ne sçavoient ce que c'étoit qu'infanterie, & ne se servoient que de cavalerie dans leurs guerres. On accorda à ce prince ce qu'il souhaitoit, & on lui promit de lui laisser Q. Sertorius, pour être le general de ses troupes, pourvû que les deux Scipions en fussent contens.

An 541 & suiv. depuis la fondation de Rome.

LXXXI. Guerre entre Syphax & Masinissa.

Les Carthaginois aiant appris la démarche des Scipions, jetterent les yeux sur Gala, pour arrêter les projets de Syphax. Ils donnerent le soin de cette guerre à Masinissa. Ce jeune prince déja connu par ses rares qualités, mais beaucoup plus recommendable par l'alliance qu'il fit depuis avec les Romains, aiant assemblé promptement ses troupes, & celles de Carthage, alla audevant des ennemis, & dans le premier combat qu'il leur livra, il laissa plus de trente mille hommes sur la place. Syphax fut obligé de s'enfuir chez les Maurusiens, (1) les peuples de ses états les plus éloignés. Il rallia comme il pût le débris de son armée, leva de nouvelles troupes, avec lesquelles il vouloit passer en Espagne: mais aiant été joint par Masinissa, il fut défait dans une seconde bataille. Il y a des auteurs qui ont écrit que Syphax étoit passé en Espagne, pour conferer avec les Scipions sur les moiens de soutenir cette guerre. Tite-Live & Plutarque n'en disent rien.

Ces tristes nouvelles étant venues en Espagne, les Romains en furent aussi affligés, qu'Asdrubal en eut de joie: car les affaires de Rome, qui prenoient le dessus en ce pays-là, commencerent alors à déchoir. Les Carthaginois dès l'entrée de l'hyver solliciterent par des promesses considerables les Celtiberiens, peuples très-estimés pour leur valeur, de s'unir avec eux contre les Romains. L'année suivante, les Scipions aiant découvert cette intrigue, firent des offres encore plus avantageuses aux Celtiberiens, & retinrent par ce moien dans leur parti cette nation venale. On leur accorda une marque d'honneur; c'est qu'au lieu de servir tous dans un même corps, & d'avoir un endroit du camp separé, comme auparavant, on les

(1) *Chez les Maurusiens.* Le secretaire du grand connetable de Castille insulte à Mariana, comme s'il avoit pris un pays pour une ville; Méprise ou malice du secretaire, qui ignore, ou fait semblant d'ignorer, que chez les Latins assez souvent le nom des peuples, & celui de la capitale est le même; sans aller chercher plus loin, *Parisii* signifie la ville de Paris, & les peuples du territoire de Paris. Mariana pour ôter tout prétexte à la chicane dans les dernieres éditions de son histoire, a mis: *Los Maurusios que eran una ciudad à Comarca, &c.*

An 541 & suiv. depuis la fondation de Rome.

mêla avec les Romains, & ils servirent sous les mêmes enseignes. Tout cela tendoit, sous couleur de leur faire honneur, à s'assurer d'eux davantage.

Pami ces Celtiberiens l'on en choisit trois cens, pour les envoier à Rome, sous prétexte de leur faire honneur ; mais en effet, pour s'assurer de leur fidelité, pour servir d'ôtages, & pour attirer au service de la republique les autres Espagnols, qui servoient dans l'armée d'Annibal. Ils y arriverent par mer au commencement de l'année cinq cens quarante-deuxiéme depuis la fondation de Rome. En ce même tems il partit d'Italie un convoi de quatre vaisseaux, avec de l'argent & des munitions, dont l'armée d'Espagne avoit un extrême besoin.

An 542 depuis la fondation de Rome.

La nouvelle de la victoire entiere que la republique avoit remportée sur Hannon, ne fut pas moins agréable aux troupes. Ce general envoié au secours d'Annibal, avec un grand corps de troupes Gauloises, & Ligurienes, avoit été accablé par les Romains dans le Picentin, lorsqu'il alloit joindre Annibal, qui s'étoit rendu maître de Tarente. On apprit encore que Syracuse étoit enfin au pouvoir de la republique. Après la mort de Hieron & de Hierôme son successeur, qui fut tué dans une conjuration ; les Carthaginois s'étoient servis de cette conjoncture, pour s'emparer de Syracuse, où tout étoit en trouble, par les differens partis qui s'y étoient formés. Mais M. Marcellus, après trois ans de siege, la prit par une intelligence secrete qu'il entretenoit avec Mericus Espagnol. Cet officier qui défendoit la place avec cinq cens hommes de garnison, livra la ville aux Romains, qui la pillerent.

LXXXII. La mort des deux Scipions.

Sophonisbe fut le prix des victoires de Masinissa sur Syphax son rival. Ainsi Masinissa obligé par cette grace, & cette nouvelle alliance, de donner du secours à son beau-pere, arriva l'été suivant dans le port de Carthagene, avec sept mille Africains, & sept cens hommes de cavalerie Numide.

Indibilis frere de Mandonius, étoit dans le pays des Suessetains, ou la Navarre, avec un corps de cinq mille hommes prêt à marcher au premier ordre. Quelques-uns mettent les Suessetains parmi les Gascons, ou dans la Navarre, vers l'endroit de la riviere d'Arragon, où est située Sanguessa, (1) au-

(1) *Sanguessa, autrefois nommée Suessa.* Ce qu'on dit de Sanguessa, autrefois nommée Suessa, se voit clairement dans les privileges accordés par les anciens rois : Mariana les remarque lui-même dans les dernieres éditions de son ouvra-

trefois nommée Sueſſa, à cauſe de la bonté de ſes jambons, que l'on appelle en Latin *ſues*.

An 542 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Les Carthaginois fortifiés par de nombreuſes troupes, partirent de Carthage, pour ſe rendre vers l'Andalouſie, & ſe mirent les premiers en campagne. Ils partagerent leur armée en deux : Aſdrubal Barchinois eut le commandement de l'une, & on donna le commandement de l'autre à Magon, à Maſiniſſa & au ſecond Aſdrubal ſon beau-pere. Les Scipions de leur côté reçûrent auſſi d'Italie de puiſſans ſecours d'hommes, de munitions & d'argent; ils leverent trente mille Celtiberiens; firent avancer leur armée, & allerent chercher les ennemis, dans la reſolution de donner bataille à des gens, qu'ils étoient en poſſeſſion de battre par tout.

Cn. Scipion, avec les Celtiberiens, & la troiſiéme partie des Legions Romaines, ſe chargea d'attaquer Aſdrubal; il alla ſe poſter vis-à-vis de ſon camp, près de la ville d'Anatorgis, (2) de ſorte que les deux camps n'étoient ſeparés, que par une petite riviere. P. Scipion de ſon côté, marcha contre les autres generaux Carthaginois, de peur qu'après la défaite d'Aſdrubal, ſur laquelle il comptoit, comme ſur une victoire ſûre, les ennemis ne lui échapaſſent, & ne ſe ſauvaſſent dans les bois. Les deux freres prétendoient ainſi envelopper les Carthaginois, & les faire tous perir dans une même action, tant un bonheur conſtant inſpire quelquefois de temerité, & une vaine confiance. Le ſuccès trompa leur attente : Aſdrubal engagea par une ruſe les Celtiberiens, dont il ſçavoit la langue, à abandonner Cn. Scipion : ils plierent tout d'un coup leurs drapeaux, & retournerent chez eux; ſur ce qu'Aſdrubal avoit fait publier que les Celtiberiens qui tenoient pour les Carthaginois, pilloient les terres de ceux qui s'étoient déclarés pour les Romains. Cn. Scipion privé de ce ſecours, & devenu plus foible que ſon ennemi, prit le parti de ceder, & de ſe retirer; auſſi grand capi-

ge. Du moins, il eſt conſtant que vers ce lieu-là, c'eſt-à-dire, dans le pays des Lacetains, où eſt aujourd'hui Jacca, ces animaux ſont fort eſtimés, pour la délicateſſe de leur chair; mais ſur tout les jambons de cochon de Jacca ſont recherchés. Nous devons croire que ni cette étymologie, ni les raiſons qu'on en donne ici ne font pas de mauvais effet en Eſpagnol, puiſque Mariana, un eſprit ſi ſerieux, & ſes critiques, qui n'avoient nulle envie de lui rien pardonner, n'en ont pas été choqués. Dans une hiſtoire Françoiſe, la chair délicate de cochon, & les jambons fameux de Sangueſſa, ne ſeroient pas de ſi bon gout.

(2) *La ville d'Anatorgis.* La ville d'Anatorgis étoit la capitale des peuples Lobetains, & elle ſe nomme à preſent *Albarazin.*

An 542 & suiv. depuis la fondation de Rome.

taine en évitant le combat, que quand il livroit la bataille. Ce n'est pas valeur dans un general, c'est temerité que de s'exposer mal à propos à une défaite certaine, & de vouloir imprudemment se roidir contre une puissance superieure, qui semble quelquefois prendre plaisir à renverser les mesures les mieux concertées.

Publius Scipion fatigué par la cavalerie de Masinissa, qui voltigeoit tous les jours autour du camp, & qui ne cessoit de le harceler par de continuelles escarmouches, & apprehendant d'ailleurs de ne pouvoir seul tenir tête aux ennemis, s'ils étoient encore fortifiés par le corps que commandoit Indibilis, qui étoit sur le point d'arriver, se retira, comme son frere; mais il prit un parti, où le danger étoit évident, & le succès incertain. Il resolut d'aller au devant d'Indibilis, de le surprendre, & de rentrer dans son camp, avant que les ennemis pussent être instruits de sa marche. Mais on s'aveugle, quand on court à sa perte : ainsi la fortune se joue de la prudence des hommes, & les plus grands genies n'apperçoivent pas quelquefois ce que des personnes infiniment moins éclairées découvrent sans peine : c'est ce qui arriva à ce general d'ailleurs si sage & si prudent.

Il laissa peu de troupes dans son camp pour le garder, sortit de nuit avec le gros de son armée, & marcha contre Indibilis. Les ennemis furent avertis du dessein de Scipion, & le suivirent de près. P. Scipion étoit cependant arrivé à la vûe des Suessetains : après avoir laissé reposer ses troupes jusqu'au soir, il attaqua ces barbares, sans leur donner le tems de se reconnoître. Les Romains avoient déja l'avantage de tous côtés, les ennemis commençoient à s'ébranler, & tout alloit plier, lorsque Masinissa, qui avoit suivi Scipion de fort près, tomba tout à coup sur l'armée Romaine. Cette attaque imprévûe la mit d'abord en desordre, & lui enleva enfin la victoire. La cavalerie de Masinissa fit un terrible carnage. P. Scipion fut tué dans le combat, tout le reste prit la fuite, peu échaperent à la faveur de la nuit, chacun se sauva où il pût; les uns se retirerent à Lietaor, & dans les places voisines qui tenoient pour les Romains; les autres retournerent dans le camp d'où ils étoient partis.

Les Carthaginois fiers de cet avantage, marcherent à grandes journées pour joindre Asdrubal le Barchinois. Cn. Scipion se douta du malheur arrivé à son frere, jugeant bien que s'il

n'eût été vaincu, il auroit empêché la jonction des troupes ennemies. Saisi d'une tristesse mortelle, pressentiment & présage ordinaire d'un malheur prochain, il décampa sans bruit la nuit suivante. An 542 & suiv. depuis la fondation de Rome.

A la pointe du jour les Carthaginois s'apperçûrent que les Romains s'étoient retirés; ils détacherent après eux la cavalerie (3) Numide: laquelle aiant joint l'arriere-garde, l'attaqua brusquement, engagea le combat, & arrêta par ce moien l'armée Romaine, qui se vit obligée à soutenir son arriere-garde. Sur ces entrefaites, tout le reste de l'armée Carthaginoise arriva. Scipion voiant ses troupes consternées, sans que ni ses prieres, ni son autorité pût les rassurer, les fit monter sur une colline, & se saisit d'un poste qui lui parut avantageux, naturellement difficile à forcer.

La pente de la colline étoit douce, mais malheureusement il ne pût y faire aucuns retranchemens, la terre étoit presque aussi dure que le roc; on ne pût même y creuser un fossé. Il ne laissa pas de s'y fortifier comme il pût: il se fit un rempart de ses chariots & de ses bagages: foibles retranchemens, qui néanmoins arrêterent quelque tems les ennemis, étonnés de la bravoure & de l'industrie des Romains. Enfin les Carthaginois irrités d'une resistance si opiniâtre, à laquelle ils ne s'attendoient pas, & piqués par les reproches de leurs generaux, forcerent le camp, & y entrerent l'épée à la main. Les Romains enveloppés de tous côtés, furent accablés par le nombre: presque toute l'armée Romaine perit dans cette action; Scipion y fut tué, en faisant le devoir d'un grand capitaine, & d'un brave soldat. Ainsi perit ce general, après avoir commandé si longtems en Espagne; infiniment estimable pour avoir été le premier des Romains, qui sçût par la douceur de ses mœurs, autant que par sa valeur & son habileté gagner l'amour & l'estime des Espagnols.

Le débris de l'armée Romaine se sauva, comme il put dans les montagnes, & dans les bois, & tâcha de gagner l'autre

(1) *La cavalerie Numide.* L'auteur met dans son histoire Espagnole: *los cavallos Alarabes.* Ce mot ne convient pas au tems dont parle ici Mariana; *Alarabe* étoit alors un mot inconnu. Les peuples de Masinissa s'appelloient Numides; dans la suite les Arabes ou les Sarrasins aiant conquis la Numidie, ceux qui resterent dans ce pays & les circonvoisins, furent nommés *Alarabes*, & les Espagnols les connoissent sous ce nom: ainsi Mariana s'est expliqué de la maniere qui convenoit à son tems: nous qui ne sommes point genés par de pareilles considerations, avons crû devoir traduire la cavalerie Numide.

An 542 & suiv. depuis la fondation de Rome.

camp, sans autre guide que la crainte, ou l'esperance. Par hazard ils croioient y retrouver P. Scipion; mais pour comble de disgrace, ils ne trouverent que T. Fonteius son lieutenant general, qui n'avoit qu'un très-petit corps de troupes, pour garder le camp. Le combat fut donné proche de la ville d'Ilorcis, sur la riviere du Segura. Quelques-uns croient que cette ville est la même que Lorquin dans le roiaume de Murcie. On croit aussi communément qu'une certaine tour, qui est proche de Tarragone, est le sepulchre des deux Scipions. On y voit deux statues de marbre assez mal faites, qu'on dit être les statues de ces deux generaux de l'armée Romaine. Il se peut faire qu'on ait apporté leurs cendres en ce lieu, ou du moins que les peuples du pays, & les soldats de ces deux grands hommes, pour marquer à la posterité leur attachement pour les Scipions, aient élevé, en leur honneur ce mausolée dans la ville capitale, & le siege de l'empire Romain en Espagne, quoique leurs corps ne soient point dans ce monument.

LXXXIII. L. Martius par son courage arrête les progrès des Carthaginois.

La mort des deux Scipions produisit un grand changement dans les esprits. Les affaires de Rome étoient ruinées sans ressource en Espagne, si la hardiesse de L. Martius, & dans la suite la valeur de P. Cornelius Scipion n'eussent soutenu les interêts de la republique; elle éprouva d'abord les funestes suites des revers de fortune. On ne manque ni de partisans, ni d'amis, quand la fortune est favorable; mais dès qu'elle tourne le dos, on se voit abandonné & quelquefois trahi, par ceux-là même qui nous paroissoient les plus dévoués: c'est ce que les Romains éprouverent d'abord après le malheur des deux Scipions. Ceux de Castona fermerent les portes de leur ville aux Romains fugitifs, qui venoient se retirer dans cette place. Ceux de Lietor les reçûrent, mais ils les assassinerent. Il y eut sans doute bien d'autres villes, qui à leur exemple, pour rendre leur condition meilleure aux dépens des malheureux, abandonnerent les Romains, & les sacrifierent au parti victorieux.

Ceux qui étoient demeurés dans le camp avec T. Fonteius, lieutenant general de l'armée, & ceux qui avoient pû s'y retirer après la défaite, consternés de cette disgrace, marchoient à grandes journées pour repasser l'Ebre, & se faire de cette riviere une espece de rempart, en la mettant entre eux, & les Carthaginois. Mais L. Martius chevalier Romain, fils de Septimius, qui avoit servi sous les Scipions en qualité de capitaine

d'une premiere compagnie, & de tribun militaire, releva le courage de ces troupes éperdues. Ce jeune homme avec une intrepidité, & une hardiesse étonnante, aiant ramassé les soldats qu'il put tirer des garnisons, rallié les fuiards de l'armée des Scipions, & fait un corps assez considerable, s'étoit mis à leur tête, & venoit joindre les autres troupes, que commandoit C. Fonteius. Son arrivée causa une joie incroiable à l'armée Romaine; on ne pensa plus qu'à déliberer sur le choix d'un general, & Martius fut choisi d'un consentement universel, au préjudice de T. Fonteius, lieutenant general de l'armée, ou peut-être avec son agréement; car dans ces conjonctures, les malheurs éteignent l'ambition; la crainte, quand elle est grande, étouffe les autres passions, & les fait ceder au bien public.

An 542 & suiv. depuis la fondation de Rome.

La joie que l'arrivée de Martius avoit répandu dans l'armée, fut bien-tôt troublée par une fraieur & une tristesse encore plus grande. On apprit qu'Asdrubal avoit passé l'Ebre, & qu'il venoit à grandes journées, dans la resolution d'exterminer les Romains; qu'il étoit déja proche, & que Magon le suivoit de près. La consternation fut generale parmi les troupes, chacun regardoit sa mort comme assurée, & se plaignoit de la fortune, comme si elle n'étoit pas encore rassasiée du sang des Romains. Les uns recommandent leur famille à leurs compagnons, s'ils sont assez heureux pour échapper du danger; les autres font leur testament; ceux-ci déplorent leur malheur, nul ne veut écouter Martius, tous demeurent immobiles, ou cachés dans leurs tentes, les yeux baissés, comme attendant une mort inévitable. Mais dès que l'on eut apperçû l'ennemi, & que l'on eut reconnu les enseignes de l'armée Carthaginoise, la crainte se changea en hardiesse, & le desespoir en fureur; les Romains reprennent courage, & comme des lions courent aux armes, vont à leurs retranchemens, repoussent les ennemis, & non contens de ce premier avantage, font une furieuse sortie sur eux.

LXXXIV. Les Carthaginois battus par les Romains.

Les succès passés avoient inspiré aux Carthaginois une securité temeraire, qui leur fit mépriser un ennemi deux fois vaincu, & dont ils croioient la défaite entiere assurée. Cette negligence leur couta cher; étonnés de cette brusque attaque, & de l'intrepidité des Romains, ils furent saisis eux-mêmes d'une terreur panique, & prirent d'abord la fuite. Il y en eut peu de tués dans cette action; car Martius crut avoir assez fait, que

An 542 & suiv. depuis la fondation de Rome.

d'avoir rassuré ses soldats ; & comme il craignoit d'ailleurs quelque embuscade, il fit sonner la retraite, & ramena dans le camp ses troupes, indignées qu'on leur enlevât leur proie. Martius en grand capitaine, n'écouta point leur folle temerité, quoique les soldats dissent publiquement, que puisqu'on leur faisoit perdre l'occasion de se venger de leurs ennemis, on ne devoit plus s'attendre qu'ils combattissent une autre fois, quand même Martius voudroit les mener au combat.

Les Carthaginois ne furent pas peu surpris de voir que les Romains ne les poursuivoient pas ; ils se rassurerent, & crurent que la retraite de Martius n'étoit qu'un effet de sa crainte, & ils ne se mirent pas plus en peine de se retrancher, & de fortifier leur camp, qu'avant le premier choc. Martius qui veilloit à tout, s'étant apperçû de la nonchalance, & de la fausse securité des ennemis, prit la resolution de tenter une seconde fois la fortune, & de risquer le combat ; il ne douta point qu'en attaquant de nuit un ennemi, qui n'étoit point sur ses gardes, & qu'une vaine confiance rendoit negligent, il ne pût aisément en venir à bout ; d'ailleurs il se voioit contraint de prendre ce parti : car il prévoioit que si Magon, qui suivoit avec le gros de l'armée, pouvoit une fois joindre Asdrubal, l'armée Romaine seroit perdue sans ressource. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Il communiqua son dessein aux troupes, & leur ordonna de se reposer. Quand la nuit fut un peu avancée, on les fit marcher sans bruit. Un certain pressentiment qu'eurent les soldats, sur ce qu'une flamme avoit paru sur la tête de Martius, lorsqu'il haranguoit, leur parut de bon augure, & les fit marcher au combat, comme à une victoire assurée.

L'armée de Magon n'étoit éloignée de celle d'Asdrubal que de six milles, & il y avoit entre eux un bois assez épais : Martius y mit en embuscade trois cohortes (1) Romaines, avec quelque cavalerie. Le reste des troupes se jetta avec fureur dans le camp d'Asdrubal. Il n'y avoit ni sentinelle, ni corps de garde. Les soldats Romains aiant surpris les Carthaginois endormis,

(1) *Cohorte Romaine.* La Legion des armées Romaines, étoit de six mille hommes d'infanterie, dans le tems de la grande puissance des Romains.

La Cohorte étoit une dixiéme partie de la legion ; ainsi elle étoit de six cens hommes : elle étoit composée de trois manipules de deux cens hommes chacun, à chaque legion étoit joint un corps de cavalerie de trois cens hommes. Vegue remarque que de son tems on avoit augmenté ces corps de cavalerie, & qu'ils étoient de plus de sept cens hommes. (*sept cens trente-deux hommes.*)

& ſans armes, en firent un terrible carnage. Très-peu ſe ſauverent par la fuite; un grand nombre voulant ſe retirer au camp de Magon, tomba dans l'embuſcade, & y perit.

An 542 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Martius s'étant ainſi rendu maître du camp d'Aſdrubal, fit marcher ſur le champ l'élite de ſes troupes, pour ſurprendre Magon, qui ne ſçavoit rien de cette défaite. Dès le lever du ſoleil, les Romains victorieux entrent l'épée à la main dans le camp, ſans donner aux Carthaginois le loiſir de ſe reconnoître, & de prendre leurs armes. Ceux-ci rappellent cependant leur courage; on ſe bat avec fureur & avec opiniâtreté dans les retranchemens; mais les Carthaginois aiant vû les marques ſanglantes de la défaite d'Aſdrubal ſur les boucliers, & ſur les épées des Romains, ſe livrent au deſeſpoir, & ſe mettent en fuite; tout plie,& tout cede à la fortune du vainqueur. Ils perdirent dans ces deux combats trente-ſept mille hommes, deux mille priſonniers, & un butin prodigieux. Les deux generaux ennemis ſe ſauverent, & ne furent redevables de la vie, qu'à la bonté & à la viteſſe de leurs chevaux. Il ne manqua à la victoire de Martius, pour la rendre complette, que la priſe d'Aſdrubal & de Magon, qui auroient en quelque maniere dédommagé la republique de la mort des deux Scipions.

LXXXV. Les Romains envoient de nouveaux ſecours en Eſpagne.

An 543 depuis la fondation de Rome.

On apprit à Rome par les lettres de Martius les nouvelles de cette importante victoire, l'an de Rome cinq cens quarante-trois. La joie y fut univerſelle; mais le ſenat fut choqué de ce que ſans ſon ordre, Martius avoit pris dans ſes lettres la qualité de pro-preteur, ou de lieutenant du gouverneur: on lui répondit cependant que la republique auroit ſoin de lui envoier les munitions qu'il demandoit; mais on ne jugea pas à propos dans les lettres qu'on lui écrivit, de lui donner la qualité qu'il avoit reçûe de la main des ſoldats, ce qui étoit condamner adroitement ſon procedé; mais dans la ſuite le ſenat marqua encore plus ſon chagrin ſur la démarche de Martius, en ce qu'après la guerre de Capoue, on envoia Cl. Neron en Eſpagne, avec un renfort d'onze mille hommes d'infanterie, & onze cens chevaux; conduite qui montre aſſez la perverſité de l'homme doux dans le beſoin, & ingrat, quand le peril eſt paſſé.

Annibal commença à deſeſperer du ſuccès de ſes deſſeins, quand il vit que les Romains oſoient envoier de grands ſecours en Eſpagne, tandis que l'ennemi étoit à leurs portes: car An-

An 543 & suiv. depuis la fondation de Rome.

nibal étoit parti de Tarente, pour faire lever le siege de Capoue; & bien qu'il n'eût pas réussi, il étoit venu camper à trois milles de Rome : hardie resolution ! mais qui ne retarda point le départ de Neron; il partit de Pouzzole par ordre du senat, & arriva à Tarragone. Les troupes de Martius & de Fonteius l'y vinrent joindre, & il marcha aussi-tôt dans la Bœtique, contre Asdrubal, qui étoit campé dans l'Ausetanie, aux Pierres-Noires, c'est le nom d'une forêt entre Illiturgis & Mentisa, que l'on croit être Montizon, ou Casorla. Il s'empara des défilés, par où il falloit necessairement que les ennemis passassent. Asdrubal vit bien le mauvais pas, où il s'étoit engagé, & dont il ne pourroit jamais se tirer que par adresse. Ce general plus rusé, & plus habile que Neron, ne songea plus qu'à amuser, & qu'à tromper son ennemi. Il feignit de vouloir entrer en negociation; il lui fit faire des propositions d'accommodement; & il sçut si bien tirer les choses en longueur, par les delais & les difficultés, qu'il apportoit à la conclusion du traité, dont tantôt il ratifioit, & tantôt il retractoit les conditions, qu'il trouva moien de faire évader ses troupes à travers les montagnes. Ainsi le general de l'armée Romaine s'apperçut, mais trop tard, qu'Asdrubal en l'amusant l'avoit joué, & qu'il n'avoit pas voulu risquer le sort d'une bataille, dont il avoit lieu de craindre un mauvais succès.

LXXXVI. P. Cornelius Scipion passe en Espagne.

On deliberoit cependant à Rome sur les affaires d'Espagne; on pensoit à augmenter l'armée, & à envoier un general pour la commander. On tint les Comices (1), & le senat ne sçavoit à quoi se déterminer, parce qu'il ne se presentoit personne, pour briguer cet emploi, dont le succès étoit très-incertain, & les dangers évidens. Cornel. Scipion, âgé seulement de vingt-quatre ans, fils de L. Scipion, offrit de l'accepter. Ses offres furent reçûes avec plaisir du peuple & du senat, & on l'envoia d'un consentement general, en qualité de pro-consul en Espagne; car Neron ne faisoit que pour un tems les fonctions de pro-preteur.

Scipion avoit une grandeur & une fermeté d'ame au dessus de son âge; il le fit assez paroître, lorsqu'après la bataille de Cannes, il arrêta lui seul les jeunes gens qui proposoient d'a-

(1) *Les Comices.* Les Comices étoient des assemblées du peuple Romain, ou pour créer des magistrats, ou pour porter des loix, ou pour juger certains criminels.

bandonner l'Italie ; car il tira l'épée dans la place publique, où ils étoient assemblés, & il menaça de percer quiconque s'opiniâtreroit à vouloir suivre ce parti. Cette démarche hardie déconcerta les timides, rassura les esprits, & nul n'osa parler de se retirer.

An 543 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Dès qu'il eut pris la robe virile, il fit paroître une grande droiture, & beaucoup d'amour ou réel, ou politique, pour la religion ; car il n'entreprenoit jamais rien, ni qui regardât l'interêt de la republique, ni qui le concernât lui-même, sans aller offrir des sacrifices au temple de Jupiter Capitolin. On lui donna dix mille hommes de pied, & mille chevaux pour fortifier l'armée d'Espagne. Sylanus fut fait pro-preteur, en la place de Neron. Scipion choisit lui-même pour ses lieutenans, son frere L. Scipion, & C. Lœlius, à qui l'on attribue tout ce que Scipion fit jamais de grand, & de merveilleux. On disoit en effet que Lœlius composoit la comedie, & que Scipion la representoit.

On fit équiper la flotte à l'embouchure du Tibre, & Scipion s'embarqua dessus, avec ses troupes & ses munitions. Il arriva en Espagne sur la fin de l'année ; il donna mille éloges au soldat, & voulut avoir toûjours près de soi Martius, à qui il rendit justice, & pour qui il fit toûjours paroître beaucoup d'estime & de confiance. Ce fut la même année que Marcus Marcellus triompha à Rome, après la prise de Syracuse, son char étant précedé de Mericus Espagnol, qui avoit une couronne d'or sur la tête, pour recompense de ce qu'il avoit remis la ville entre les mains de la republique. On distribua les terres de Murgancio, en Sicile, aux soldats qui avoient eu part à cette expedition. Nos historiens disent que Murgancio est une ancienne colonie d'Espagnols.

LXXXVII. Scipion s'empare de Carthagene.

An 544 depuis la fondation de Rome.

L'année suivante, qui étoit la cinq cens quarante-quatriéme de Rome, Scipion dès le commencement du printems, rassembla son armée, & celle des alliés, passa l'Ebre, & marcha pour assieger Carthagene. Comme c'étoit la plus forte place qu'eussent les ennemis en Espagne, & qu'elle avoit un port très-commode vis-à-vis de l'Afrique, les Carthaginois y tenoient tous les ôtages, que les Espagnols avoient été obligés de leur donner, pour gage de leur fidelité. C'étoit le magasin general des ennemis ; un lieu sûr où ils tenoient les munitions de guerre & de bouche, & le bagage des soldats. Scipion ne dou-

An 544 & suiv. depuis la fondation de Rome.

toit pas que s'il pouvoit se rendre maître de cette ville, il ne vînt bien-tôt à bout de chasser d'Espagne les Carthaginois.

Cette entreprise étoit hardie, mais elle n'étoit pas temeraire. Scipion étoit averti qu'il y avoit peu de garnison dans la place, les generaux ennemis étoient éloignés; Magon étoit proche de Cadiz; Asdrubal fils de Gisgon, à l'embouchure du Guadiana; & l'autre Asdrubal vers les Carpetains, où est maintenant le roiaume de Tolede. Lœlius, qui commandoit l'armée navale des Romains, eut ordre de côtoier l'armée de terre, & de la suivre à petites journées. Scipion en sept jours de marche par terre, arriva devant la place, avec son armée, qui étoit forte de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille cinq cens chevaux, tant Romains, qu'Espagnols: il l'investit dès le lendemain par terre, & par mer. Celui qui commandoit dans la place pour les Carthaginois, appellé Magon, different de celui qui étoit à Cadiz, à la tête d'un corps d'armée, se disposa à soutenir le siege, & sans s'allarmer, il donna ses ordres par tout, il distribua aux soldats leurs fonctions, & leur poste, fit prendre les armes aux habitans, prépara ses machines de guerre; en un mot, il ne negligea rien de ce qu'un habile commandant peut faire, pour bien défendre la place qu'on lui a confiée.

La ville est bâtie sur le penchant d'une colline, au dessus du port qu'elle domine. Une isle qui est à l'entrée du port, comme nous avons dit ailleurs, le rend très-sûr, & très-commode, en le mettant à l'abri des vents; la mer entoure la place des trois côtés, & l'on n'y peut entrer par terre, que du côté du septentrion, encore l'entrée en est-elle difficile, & défendue par une muraille très-élevée.

Les Romains voulurent d'abord attaquer la place de ce côté-là; mais ils furent repoussés vigoureusement par les Espagnols, qui occupoient ce poste. On fit en même-tems une sortie sur les assiegeans du côté de l'attaque. Ceux-ci furent obligés de reculer; les assiegés les pousserent l'épée à la main: mais le general de l'armée Romaine accourut promptement avec un gros détachement, pour soutenir ses troupes; les assiegés plierent à leur tour, & s'enfuirent avec tant de desordre & de précipitation, dans la crainte que les ennemis n'entrassent pêle-mêle avec eux dans la place, qu'il ne resta pas un soldat sur la muraille, pour la défendre. Les Romains sçurent bien pro-

fiter de cette conjoncture. On appliqua des échelles de tous côtés, & le soldat monta à l'assaut; mais les assiegés revenus de leur fraieur, accoururent à la défense de leurs murs, & accablerent les assiegeans par une si furieuse grêle de pierres & de traits, qu'ils les forcerent d'abandonner cette entreprise. On fit sonner la retraite; les Romains ne laisserent pas de perdre du monde dans cette attaque, & il y eut bien des blessés; car comme on lançoit les pierres, & les traits de haut en bas, presque aucun coup ne portoit à faux.

An 544 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il y avoit à l'occident une espece de petit bras de mer, qui venoit battre le pied de la muraille; on sçut par des pêcheurs, qu'un homme de pied le pouvoit aisément passer à gué, quand la mer étoit basse. Scipion commanda aussi-tôt des troupes, pour attaquer la place par cet endroit. Comme les Carthaginois, qui ne s'en défioient pas, l'avoient laissé dégarni de soldats, uniquement occupés à soutenir l'attaque que l'on faisoit par terre, l'on n'eut pas de peine à monter sur la muraille, & à se rendre maître d'un poste que personne ne défendoit. Scipion étoit present à cette attaque, temoin de la bravoure des troupes, que la vûe du general animoit. Dès que l'on fut maître du mur, l'on alla se saisir de la plus prochaine porte, par où l'on fit entrer l'armée Romaine; ainsi dans un seul jour les Romains prirent la place; & Magon qui en étoit gouverneur, ne tarda pas à rendre la citadelle, n'étant pas en état de la conserver.

La prise de Carthagene dédommagea les Romains de leurs pertes, & enrichit les troupes. On prit une infinité de machines de guerre, soixante & quatorze drapeaux, cinquante-trois gros vaisseaux qui étoient dans le port, chargés de toute sorte de munitions de guerre & de bouche. Il y eut dix mille prisonniers, sans compter les esclaves; mais on rétablit les habitans dans leurs droits, leurs privileges & leurs biens. Scipion crut devoir en user ainsi, afin de gagner par cette generosité la nation Espagnole. On rendit encore aux députés des villes leurs ôtages, & l'on traita avec beaucoup de bonté les prisonniers de la même nation: sur tout les filles d'Indibilis, la femme de son frere Mandonius, & une jeune fille d'une rare beauté, les soldats vinrent la presenter à Scipion; mais ce sage general à peine voulut-il seulement la voir, sçachant qu'à son âge il n'avoit pas de plus dangereux ennemi que la volupté; il donna seulement ordre que l'on en eût soin, défendit qu'on lui fit

An 544 & suiv. depuis la fondation de *Rome*.

aucune insulte, & voulut qu'on la rendît à Luceius, l'un des principaux seigneurs Celtiberiens, à qui elle étoit destinée en mariage: & pour augmenter sa dot, il lui fit present de la somme que ses parens avoient offerte pour sa rançon. Luceius gagné par cette retenue & cette liberalité, vint peu de jours après trouver Scipiona avec quatorze cens chevaux, & rendit dans la suite de très-grands services aux Romains.

On ne pensa plus qu'à recompenser les soldats; chacun le fut selon ses services. S. Digitius, & Q. Tyberillus disputerent ensemble qui auroit la couronne murale, que l'on donnoit à celui qui montoit le premier sur la muraille de la ville assiegée. Toute l'armée se trouva partagée en faveur de l'un & de l'autre; mais Scipion prononça que tous deux étoient dignes de cet honneur, & donna deux couronnes murales, à chacun la sienne; ce qui contenta tout le monde.

LXXXVIII. Scipion envoie Lœlius à Rome, porter la nouvelle de la prise de Carthagene.

Pour son ami Lœlius, il lui donna une couronne d'or, & trente bœufs pour les sacrifices; & le dépêcha en même-tems pour porter à Rome la nouvelle de la prise de Carthagene. Sur la galere qui portoit Lœlius, on fit embarquer Magon, gouverneur de la place, & quinze senateurs Carthaginois, qui s'étoient trouvés à Carthagene, quand les Romains s'en étoient rendus maîtres. Scipion fit promptement reparer les fortifications, il en fit faire de nouvelles, pour la mettre en état de défense, il y laissa une bonne garnison; & après avoir mis ordre à tout, il retourna couvert de gloire, à Tarragone, sur la fin de cette année, pour y convoquer une assemblée generale des naturels du pays, & des villes affectionnées aux Romains.

Lœlius étant arrivé à Rome, eut audience du senat. Il y fit un grand discours, pour marquer les avantages que la republique tiroit de la prise de Carthagene. On sçut encore des prisonniers, que Masinissa avoit en Afrique un corps de cinq mille Numides; qu'il y levoit encore de nouvelles troupes; & qu'il se disposoit avec cette armée à rentrer en Espagne; que le senat de Carthage avoit donné ordre à Asdrubal le Barchinois, de lever de son côté en Espagne, le plus de troupes qu'il pourroit, de les joindre à celles que lui ameneroit Masinissa, & de passer en Italie, au secours d'Annibal. Valerius Messala avoit écrit la même chose de Sicile; & le rapport des prisonniers confirma cette nouvelle, qui jetta le peuple & le senat dans

la

An 544 & suiv. depuis la fondation de Rome.

la consternation & dans un plus grand embarras. Les Romains venoient de perdre une bataille considerable, auprès d'Herdonée, chez les Samnites, c'est-à-dire, dans l'Abruzze, où le preteur Cn. Fulvius, & douze tribuns avoient peri, avec une nombreuse armée. Quelques auteurs comptent treize mille Romains tués dans ce combat; d'autres, seulement sept mille. Il n'y eut que les heureux succès des affaires d'Espagne, qui pussent consoler la republique de cette perte.

LXXXIX. Scipion défait Asdrubal Barchin.

En effet, la prise de Carthagene causa une grande revolution dans les affaires d'Espagne, & la plûpart des Espagnols commencerent à favoriser les Romains; car c'est l'ordinaire qu'on se range du côté du plus fort. Edescus qui étoit un des principaux de la nation Espagnole, aiant recouvré sa femme & ses enfans, qui étoient en ôtage à Carthagene, se déclara d'abord pour les Romains. Scipion pardonna à Mandonius, & à Indibilis, principaux seigneurs Celtiberiens, leur trahison, & les assura de l'amitié de la republique, pourvû qu'ils lui demeurassent fideles.

Asdrubal le Barchinois étoit campé avec son armée vers Betulon. On croit que cette ville étoit dans la Bœtique, où l'on voit à present Baeza, & Ubeda. Lœlius ne demeura pas longtems à Rome, il vint rejoindre aussi-tôt Scipion, qui partit de Tarragone, dès que la saison put permettre de tenir la campagne, & marcha droit à Asdrubal l'an de Rome cinq cens quarante-cinq. Asdrubal apprit que Scipion s'avançoit; mais comme il ne se crut pas assez fort pour lui resister, & que d'ailleurs il se défioit des Espagnols, il fit une manœuvre, qui lui auroit réussi, s'il avoit eu à faire à d'autres qu'à des Romains, & à un autre general qu'à Scipion, ce fut d'occuper une hauteur, que le Guadalquivir environnoit presque de tous côtés. Le penchant de la colline étoit partagé en deux plaines. Asdrubal posta les Numides, les Africains, & les Majorquins dans la plus basse, & il se mit avec le gros de son armée sur la plus haute.

An 545 depuis la fondation de Rome.

Ce poste avantageux que les ennemis occupoient, le peril qu'il y avoit de les attaquer, & l'impossibilité apparente de les y forcer, ne firent point changer à Scipion la resolution de combattre Asdrubal, qui comptoit plus sur la situation presque inaccessible de son camp, que sur la valeur de ses troupes intimidées déja par toutes leurs défaites passées. On eut beaucoup

An 545 & suiv. depuis la fondation de Rome.

de peine à monter, car il n'y avoit pas un trait des Carthaginois, qui ne portât; mais enfin, l'on arriva dans la plaine, & ce fut là que l'on commença à se battre de près.

Dès que les Romains en furent venus aux épées, les ennemis leur tournerent le dos, ils se retirerent dans la plaine la plus élevée. Scipion partagea ses troupes, & tournant à gauche, pendant que Lœlius tournoit à droit, afin de grimper plus facilement, ils prirent les ennemis en flanc, & les culbuterent en un moment; car comme ils n'avoient pas assez de terrein pour mettre leurs élephans à la tête, & pour ranger leurs troupes sur les aîles, ils ne purent faire face de tous côtés aux Romains; & c'est ce qui les perdit.

Il resta huit mille Carthaginois sur la place, douze mille furent faits prisonniers, parmi lesquels il y avoit deux mille hommes de cavalerie. Massiva fut de ce nombre; il étoit fils de la sœur de Masinissa, & arrivé depuis peu d'Afrique. Après la bataille, Scipion lui fit present d'un beau cheval, d'une veste magnifique, & le renvoia à son oncle. Asdrubal après avoir mis à couvert son argent, & ses bagages, se retira avec ses élephans, & ce qu'il avoit pû rallier de troupes, & ne s'arrêta point qu'il ne fût arrivé aux Pyrenées.

XC. Asdrubal après sa défaite, se retire vers les Pyrenées.

Asdrubal fils de Gisgon, & Magon l'y vinrent joindre; ils tinrent ensemble conseil, & l'on conclut qu'Asdrubal fils de Gisgon se retireroit en Portugal; que Masinissa avec trois mille chevaux tiendroit la campagne dans l'Espagne citerieure; mais l'on resolut en même-tems, que les uns & les autres tâcheroient d'éviter la rencontre des Romains, & que l'on ne hazarderoit point une bataille, dont la perte entraîneroit infailliblement la ruine des affaires de Carthage en Espagne. L'on envoia Magon chez les Baléares, pour lever de nouvelles troupes de frondeurs. Pour Asdrubal le Barchinois, l'on crut que malgré ces disgraces, il devoit necessairement aller en Italie, tant pour obéir aux ordres du senat, que pour écarter & regagner les Espagnols, qui paroissoient affectionnés à Scipion.

L'an 546 de la fondation de Rome.

Scipion de son côté traversa la forêt de Castona, & arriva sur la fin de l'été à Tarragone, où il demeura toute l'année suivante, qui fut la cinq cens quarante sixiéme de Rome, pour ne songer après des campagnes si glorieuses, qu'à regler son gouvernement. Il n'y eut de memorable cette année là, que

ce qui se passa en Italie, , où Annibal surprit auprès de Tarente le consul Marcellus, & le défit. Le consul fut tué dans le combat, Crispinus son collegue y fut blessé, & mourut de ses bessures.

An 546 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XCI.

Hannon passe de Carthage en Espagne.

L'an cinq cens quarante-sept de Rome, on envoia de Carthage en Espagne Hannon, en la place d'Asdrubal le Barchinois. En passant il prit Magon, qui étoit toûjours jusques là demeuré chez les Majorquins. Syllanus, que Scipion avoit détaché avec quelques cohortes, surprit Magon, qui faisoit de nouvelles levées dans la Celtiberie, & le fit prisonnier. Il défit aussi Hannon, qui étoit accouru avec ses troupes au secours de son ami. Scipion aiant appris l'avantage que Syllanus avoit remporté sur les ennemis, prit le parti d'aller attaquer Asdrubal fils de Gisgon, auprès de Cadiz. Celui-ci abbattu par tant de mauvais succès, & n'osant plus compter ni sur la valeur ni sur la fidelité de ses troupes, les dispersa dans les villes, & dans les garnisons voisines, dès qu'il apprit la marche de Scipion, qui rebroussa chemin sur cette nouvelle.

An 547 depuis la fondation de Rome.

Il ne laissa pas de détacher son frere Lucius, avec ordre d'assieger Oringe, ville des Melessiens. Pline la place dans la Bœtique, vers l'endroit où est aujourd'hui Jaen. Lucius la prit en peu de tems, & la pilla : il fit esclaves tous les Carthaginois, & trois cens habitans qui avoient osé lui fermer les portes de la ville, quand il se presenta. Il donna la liberté aux autres, & leur rendit leurs terres & leurs biens ; mais comme la saison étoit déja fort avancée, on mit les troupes en quartier d'hyver. Lucius partit ensuite pour Rome, par ordre de son frere ; menant avec lui Hannon, & les autres prisonniers les plus considerables. Il rendit compte au senat de ce qui s'étoit passé en Espagne, & de l'état où se trouvoient les affaires de la Republique.

Corn. Scipion reçut aussi en même-tems d'Italie des nouvelles très-agréables ; car il apprit par les lettres du senat, la défaite entiere d'Asdrubal le Barchinois. Ce general avoit traversé les gaules, & trouvé moins de difficultés qu'il ne pensoit à son passage des Alpes. Il étoit près de se joindre avec son frere Annibal, ce qui auroit fort embarrassé les Romains ; mais les consuls Cl. Neron & Livius Salinator, aiant rencontré l'armée d'Asdrubal au passage de Metauro, dans la Marche d'Ancone, l'attaquerent, & la taillerent en pieces. Cette victoire fut aussi complette pour les Romains, que celle de Cannes l'a-

An 547 & suiv. depuis la fondation de Rome.

voit été pour les Carthaginois ; car Asdrubal y fut tué, & il resta de son armée plus de cinquante-six mille hommes sur la place. Ce fut une joie extrême pour le peuple Romain, qui voioit que le succès de cette guerre, & le salut de la republique dépendoit de cette victoire.

XCII. Les Carthaginois sont chassés d'Espagne.

L'an 548 de la fondation de Rome.

L'année suivante, qui est la cinq cens quarante-huitiéme de Rome, l'autre Asdrubal qui étoit en Espagne, resolut de faire un dernier effort, pour tâcher de rétablir les affaires de sa republique. Il rassembla toutes ses vieilles bandes, qu'il avoit dispersées dans les places fortes, il fit de nouvelles levées en Espagne, & il se trouva avec une nombreuse armée, composée de cinquante mille hommes d'infanterie, & de quatre mille cinq cens chevaux. Il s'avança dans la Bœtique, & se campa auprés de Sylpia, (1) persuadé que Scipion ne pourroit lui resister ; car il s'en falloit beaucoup que l'armée des Romains ne fût aussi nombreuse que celle des Carthaginois. Mais la valeur a plus de part à la victoire, que le nombre des soldats. Scipion aiant sçû la marche d'Asdrubal, prit trois mille hommes de pied, & cinq cens chevaux, que lui offrit Colcas, un des principaux seigneurs de la Bœtique, qui s'étoit declaré pour les Romains. Scipion ne voulut pas prendre avec soi un plus grand nombre d'Espagnols ; car l'exemple de son pere & de son oncle lui avoit appris, qu'il falloit tellement se fier aux étrangers, que l'on comptât beaucoup plus sur ses propres troupes. Il marcha avec ce secours, & les legions Romaines, au devant de l'ennemi, & il ne tarda gueres à le joindre. Il y eut pendant quelques jours de legeres escarmouches ; enfin, on rangea des deux côtés les armées en bataille hors des lignes, & on le fit assez tranquillement ; chacun regardoit la contenance de son ennemi, pour profiter de ses démarches, & nul ne vouloit engager le combat.

Les deux armées étoient separées par une petite éminence, dont la pente étoit assez douce ; chacun attendoit que son ennemi se hazardât de la monter, afin de pouvoir le combattre avec plus d'avantage, mais pas un n'osoit l'entreprendre à la vûe de l'autre, le parti étoit trop hazardeux ; de sorte qu'on faisoit le soir rentrer les troupes dans le camp, & les Romains ne

(1) *Auprès de Sylpia.* Sylpia est une ville dans l'Andalousie, que Polybe appelle Elingas, mais on ne sçait pas aujourd'hui sa veritable situation, & l'on croit qu'elle a été entierement détruite.

ſe retiroient que les derniers ; on ſe regarda ainſi quelques jours. Enfin, Scipion laſſé de ces délais, fit repoſer ſes troupes, & attaqua le camp de l'ennemi à la pointe du jour. Aſdrubal ſurpris de cette attaque ſubite, détacha d'abord ſa cavalerie, pour ſoutenir l'effort de la cavalerie Romaine, & rangea le reſte de ſes troupes en bataille. La cavalerie des deux armées ſe battit pendant quelque tems, avec un égal avantage ; mais le reſte de l'armée Romaine s'étant avancée, Scipion étendit & avança ſes deux aîles, où étoient les legions Romaines ; ainſi avant que les deux corps de bataille puſſent ſe joindre, les deux aîles de Scipion n'eurent pas de peine à faire plier, & à mettre en fuite celles de l'armée d'Aſdrubal, qui n'étoient compoſées que de Baleares, & de nouvelles troupes Eſpagnoles, leſquelles n'avoient ni aſſez de valeur, ni aſſez de diſcipline, pour ſoutenir l'effort des legions ; outre que les ennemis ſurpris étoient obligés de combattre à jeun, parce que les Romains qui avoient engagé le combat dès le matin, aiant mangé avant que d'attaquer, prolongerent adroitement le combat juſques bien avant dans le jour.

An 548 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Il ſurvint une groſſe pluie, qui empêcha Scipion de ſe rendre maître du camp des ennemis. Ils s'y étoient d'abord retirés en aſſez bon ordre ; mais la deroute des deux aîles, y avoit mis le trouble, & la confuſion. Aſdrubal apprehendant la legereté de ſes alliés, & qu'ils ne paſſaſſent du côté des Romains, comme quelques-uns avoient déja fait, décampa ſans bruit la nuit ſuivante, & fit une marche forcée. Scipion s'étant apperçû le lendemain de la fuite des ennemis, détacha ſa cavalerie pour donner ſur l'arriere-garde, l'arrêter, & entretenir le combat, juſqu'à l'arrivée des legions. Le combat recommença avec plus d'opiniâtreté & de fureur qu'auparavant ; les Carthaginois furent encore obligés de ceder, & la défaite fut entiere. De toute cette nombreuſe armée, à peine reſta-t-il ſept mille hommes, qui ſe retirerent avec leur general ſur une hauteur eſcarpée, & très-forte par ſa ſituation. Aſdrubal ne s'y crût pas cependant en ſureté, & craignant d'y être encore forcé, il ſe retira ſecretement à Cadiz. Scipion de ſon côté ſe rendit à Tarragone, avec une partie de ſon armée ; il laiſſa ſeulement Syllanus avec le reſte, pour aſſieger les Carthaginois dans leurs retranchemens.

Maſiniſſa engagé dans cet endroit avec eux, voiant les aſ-

An 548 & suiv. depuis la fondation de Rome.

faires de Carthage presque entierement desesperées, resolut de suivre le mouvement de la fortune, & traita secretement avec Syllanus, pour faire sa paix avec les Romains. Cette grande victoire que Scipion gagna au commencement du printems, termina enfin une si longue guerre. Les Carthaginois furent entierement chassez de l'Espagne, qui demeura sous la puissance des Romains quatorze ans, depuis qu'Annibal eut ruiné Sagunte, & la cinquiéme année, depuis que Scipion fut fait proconsul d'Espagne.

XCIII. Scipion passe en Afrique.

Ce fut alors qu'aiant soumis tout ce pays à la republique Romaine, il forma le projet de soumettre encore l'Afrique, & de porter la guerre à Carthage. Il commença par recevoir Masinissa au nombre des alliés du peuple Romain, & il l'envoia en Afrique, pour gagner ses compatriotes, & les engager à renoncer à l'alliance des Carthaginois; il entreprit même d'attirer Syphax Roi des Massesuliens, dans son parti par le moien de Lœlius; mais le roi refusa de faire aucun traité qu'avec Scipion lui-même.

Ce general quitta donc l'Espagne, & se rendit en Afrique. Il arriva à Siga, capitale des états de Syphax; l'on croit que c'est Aresgol; car Pline dit que Siga est vis-à-vis de Malaga. Asdrubal y arriva en même-tems, resolu de rompre le dessein de Scipion, & de ne rien épargner pour engager ce prince à se déclarer pour Carthage. Ce fut un honneur extraordinaire pour Syphax, de voir les deux plus puissantes republiques briguer son alliance, & deux de leurs plus fameux generaux porter la complaisance pour lui, & l'envie de le gagner, jusqu'à souper à la même table, & ce qui est plus surprenant, coucher dans un même lit.

Il tâcha de menager une paix entre Rome & Carthage; mais Scipion ne voulut écouter aucune proposition, apportant pour excuse, qu'il ne pouvoit rien regler sur cela, sans les ordres de la republique. Il fut enfin plus heureux dans sa negociation qu'Asdrubal, & sçût si bien menager l'esprit de Syphax, qu'il l'engagea dans son parti.

XCIV. Les autres actions de Scipion en Espagne.

Retourné en Espagne, il se rendit aussi-tôt maître d'Illiturgis, & de Caslona, qui étoient toûjours demeurées fideles aux Carthaginois, moins cependant par l'esperance qu'elles eussent de se pouvoir soutenir contre les Romains, que par la crainte qu'elles avoient que Scipion ne les punît de leur per-

An 548 & suiv. depuis la fondation de Rome.

fidie. On rasa Illiturgis, & l'on conserva Caslona; car son crime étoit beaucoup moindre, & s'étant rendue d'elle-même, elle en merita le pardon, & gagna les bonnes graces du victorieux. Scipion détacha ensuite Martius avec un corps de troupes, pour soumettre à la republique les autres villes: pour lui il alla à Carthagene, où il fit faire de magnifiques funerailles à son pere, & à son oncle. Pline assure que les obseques des deux Scipions se firent à Illorque, que les uns croient être Lorquin, d'autres Lorca, peu loin de Carthagene, & auprès de laquelle est la riviere de Tader, nommée à present Segura.

Il y eut dans cette celebre ceremonie des combats de gladiateurs volontaires, parmi lesquels se trouverent Corbis & Orsua cousins germains, qui se battirent tous deux. Il y avoit long-tems qu'ils étoient en different pour la principauté de la ville d'Iba, chacun voulut soutenir ses interêts, & l'on n'avoit pû les accomoder. (1) Valere Maxime dit qu'ils étoient freres. Il ajoûte qu'Orsua, qui étoit le plus jeune, y fut tué, & reçût ainsi la punition de son opiniâtreté. L'on eut moins pitié de sa mort, parce que se fiant à ses forces, loin d'entendre à aucun accommodement, il avoit toûjours voulu que le different se terminât par les armes.

Cependant toutes les villes ouvroient leurs portes à Martius, il n'y eut que la seule Astapa (2) qui soûtînt opiniâtrément un long siege: car cette ville, qui avoit fait des courses continuelles sur les alliés du peuple Romain, ne crût pas que Scipion lui pardonnât jamais. La plûpart des habitans perirent pendant le siege, ou dans les assauts, ou dans les sorties. Ceux qui demeurerent, voiant qu'ils alloient être forcès, & qu'ils seroient obligés ou de perir par le fer des Romains, ou de demeurer leurs esclaves; plus amateurs de leur liberté, que de leur propre vie, égorgerent leurs femmes & leurs enfans, comme ils l'avoient resolu d'abord, & aiant mis le feu à tout ce qui leur étoit resté, & qu'ils avoient apporté dans la grande place, ils se tuerent eux-mêmes. Bien que leur fermeté, ou si l'on veut, leur fureur, ait égalé celle des Saguntins, elle n'a

(1) *Valere Maxime dit.* Ce n'est pas de cet auteur que nous sçavons les noms de ces deux jeunes seigneurs; c'est Polybe qui nous les a appris dans son histoire.

(2) *Il n'y eut que la seule Astapa.* La ville d'Ostippo, ou d'Astappa étoit située dans l'endroit où est aujourd'hui la ville d'Estepa la Vieja, dans l'Andalousie, sur les bords de la riviere du Xenil.

An 548 & suiv. depuis la fondation de Rome.

pas été cependant si celebre, par le peu de consideration où étoit cette ville. Tant il est vrai qu'une action tire le plus souvent son lustre de la grandeur de celui qui la fait. On voit les ruines d'Astapa sur les bords de la riviere de Singilis, ou du Xenil, assez proche d'Astigis, ou d'Ecija, & d'Antequera, & l'on croit que la ville d'Estepa, qui n'est qu'à huit milles de cet endroit, a été bâtie des ruines d'Astapa.

Après ces expeditions, Scipion envoia Lœlius & Martius à Cadiz, sur l'esperance qu'ils avoient de pouvoir, par le moien de quelques transfuges, s'emparer de cette isle, qui étoit toûjours demeurée attachée aux Carthaginois; mais ils ne purent y réussir: car Magon découvrit leur dessein, & le rompit. Scipion sur ces entrefaites tomba malade; le bruit de sa maladie se répandit bien-tôt par toute l'Espagne, & comme on la faisoit beaucoup plus considerable qu'elle n'étoit, ainsi qu'il arrive ordinairement à l'égard des grands hommes, on commençoit déja à voir de nouveaux mouvemens en Espagne. Mandonius & Indibilis se déclarerent d'abord, & abandonnerent ouvertement le parti des Romains, dont ils étoient mécontens; comme c'est une foiblesse assez ordinaire à la plûpart des hommes de s'imaginer devoir réussir dans ce qu'ils desirent, ces deux Espagnols s'étoient flattés de partager entre eux le roiaume d'Espagne, après que les Carthaginois en auroient été chassés; & ils étoient irrités de voir leurs esperances évanouies.

Huit mille Romains qui étoient assez éloignés sur les bords du Xucar, demanderent en ce tems-là les montres qui leur étoient dûes, & n'aiant pû les obtenir, ils se mutinerent. Ce contre-tems facheux, joint à la maladie de Scipion, ne laissa pas de brouiller les affaires en Espagne. Les Espagnols n'y voioient pas plus volontiers les Romains établis, que les Carthaginois. Magon crût devoir profiter de ces conjonctures, pour relever son parti, presque entierement ruiné. Il écrivit au senat de Carthage, pour lui demander des secours considerables; mais ses démarches furent inutiles. Scipion guerit, & la sedition s'appaisa bien-tôt.

Les soldats Romains étant venus à Carthagene dans l'esperance qu'on leur pardonneroit, & qu'on les paieroit, Scipion se contenta de leur faire à tous une severe reprimande, & ne fit punir que les auteurs de la revolte. Il envoia quelques troupes dans le pays des Ilergetes, pour soumettre ceux qui ne

vouloient

vouloient pas obéir ; l'affaire fut promptement terminée ; ils furent forcés dans leurs retranchemens en deux ou trois jours, & chassés de tous les postes qu'ils occupoient ; Mandonius lui-même, & Indibilis, qui étoient les chefs, & les auteurs de la revolte, furent obligés de venir se mettre au pouvoir du vainqueur : on leur pardonna cette seconde perfidie. Scipion ne voulut point alors aigrir les Espagnols, par le supplice de ces deux traîtres, & il se contenta de les punir par une grosse somme d'argent qu'on les obligea de paier, & avec laquelle on satisfit les troupes.

An 548 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XCV. Masinissa repasse en Afrique, & se déclare pour les Romains.

Masinissa étoit venu d'Afrique à Cadiz, avec un corps de Numides. Les Carthaginois ne se doutoient nullement des intelligences secretes qu'il avoit avec les Romains. Scipion lui envoia Martius, avec une partie de son armée, & le suivit de près. Dès que Masinissa sçut l'arrivée de Scipion, il passa avec ses troupes en terre ferme, sous prétexte de ravager la campagne ; il trouva par ce moien une occasion favorable d'avoir une entrevûe secrete avec Scipion ; & il fit avec les Romains une alliance si étroite, qu'elle dura jusqu'à sa mort. Elle lui acquit beaucoup de gloire, & le combla de richesses ; mais elle ne fut pas moins utile à la republique, pour la ruine de Carthage.

Magon voiant les affaires de sa republique entierement desesperées en Espagne, chargea sur ses vaisseaux par ordre du senat tout l'or, & tout l'argent qui appartenoit aux particuliers, & qui étoit dans le tresor public. Il emporta avec lui ce qu'il y avoit de plus précieux, & retourna à Carthage. Il passa par les Baleares, qui avoient pris le parti des Romains, & s'étant rendu maître de la petite Baleare, c'est-à-dire de Minorque, sans nulle resistance, il y leva deux mille frondeurs, qu'il envoia devant lui en Afrique ; mais étant abordé en cette isle, sur la fin de l'automne, il y passa l'hyver. Quelques-uns croient qu'il y bâtit alors une ville, à laquelle il donna son nom ; d'autres croient cette ville plus ancienne, comme nous l'avons remarqué ci-dessus : mais il n'est pas permis d'aller autrement qu'à tâtons dans une antiquité si reculée.

Scipion après le départ de Magon, eut bien-tôt soumis Cadiz. Il fonda la ville d'Italique, proche de Seville, & en fit une colonie Romaine. Cette ville a donné trois empereurs, Trajan, Adrien & Theodose. Il partit enfin d'Espagne, après

An 548 & suiv. depuis la fondation de Rome.

y avoir demeuré cinq ans, & se rendit à Rome avec dix vaisseaux. Le senat s'étoit assemblé dans le temple de Bellone hors de la ville. Scipion lui rendit compte de ce qu'il avoit fait en Espagne, & remplit de joie les senateurs, & tout le peuple, qui comprirent aisément les avantages, qu'il avoit procurés à la republique, & de quel danger la conquête d'Espagne les avoit preservés. On ne lui accorda pas cependant l'honneur du triomphe, parce que jusques là, on ne l'avoit point encore accordé à aucun proconsul.

XCVI. Scipion forme le projet de soumettre Carthage.

Dans les premiers comices, le même Cornelius Scipion, & P. Licinius Crassus, souverain pontife, furent faits consuls. Scipion eut la Sicile pour son partage, du consentement de son collegue. Le senat accorda cependant à ses pressantes sollicitations, la permission de passer en Afrique, s'il jugeoit que cette entreprise fût avantageuse à la republique. Q. Fabius Maximus tâcha de persuader au senat dans un long discours, que ce projet étoit temeraire, & qu'il étoit impossible de le faire réussir; mais l'on crut qu'en faveur de Scipion, l'on pouvoit passer par dessus toutes les raisons de Fabius. C'étoit l'année cinq cens quarante-neuviéme de Rome.

An 549 depuis la fondation de Rome.

Cette même année, Magon partit des Baleares: il vint faire une descente dans la Ligurie, desola toute la côte, & se retira, après avoir pillé, & ruiné Genes. Lœlius de son côté, étoit passé de Sicile en Afrique, par les ordres de Scipion: il jettoit la consternation par tout, ravageoit les terres des Carthaginois, mettoit tout à feu & à sang, & enlevoit ce qu'il y avoit de plus précieux.

XCVII. Mandonius & Indibilis se revoltent en Espagne.

Mandonius & Indibilis en Espagne oublierent bien-tôt & leur double trahison, & le double pardon, que Scipion leur avoit accordé, & dont ils étoient indignes. Ils formerent le dessein de se revolter une troisiéme fois contre les Romains, soit par le desir de recouvrer la liberté, soit par la passion de regner. Ce ne fut pas seulement chez les Ilergetes, chez qui ces deux Espagnols étoient les plus considerables, que recommença la guerre. Il y eut un soulevement general chez les Ausetains, où est maintenant la ville de Vique. Cet incendie entraîna les provinces voisines. Les rebelles s'étant tous réunis, eurent bien-tôt formé une armée de trente mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, dans le pays des Sedetains, (1)

(1) *Dans le pays des Sedetains.* Une simple conjecture tirée du voisinage de ces

comme le rapporte Tite-Live. Je croirois volontiers que ce sont les Ceretains, situés au pied des Pyrenées, & voisins des Ilergetes, & des Ausetains.

An 549 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les proconsuls L. Cornelius Lentulus, & L. Manlius Acidinus, que Scipion en partant avoit laissé pour gouverner l'Espagne, au nom de la republique, marcherent sans differer contre les revoltés; ils les attaquerent, sans leur donner le tems de se reconnoître; & comme c'étoient des troupes sans discipline, & dont la plûpart n'avoient jamais combattu, la victoire couta peu aux legions Romaines, tant de fois accoutumées à vaincre. Treize mille des rebelles demeurerent sur la place, & le reste se sauva avec assez de peine dans les bois. Indibilis fut tué dans le combat; les Espagnols eux-mêmes livrerent Mandonius aux Romains, dans l'espoir que sa mort effaceroit le souvenir de leur revolte: car les proconsuls avoient déclaré aux rebelles, qu'ils ne leur accorderoient jamais la paix, si on ne leur livroit les auteurs de la revolte.

XCVIII. Scipion passe en Afrique.

An 550 depuis la fondation de Rome.

L'année suivante, qui fut la cinq cens cinquantiéme de Rome, l'Espagne demeura assez tranquille; car elle étoit épuisée par de si longues guerres: mais cette même année fut très-funeste à Carthage. Scipion étoit passé en Afrique, avec une puissante flotte, sur laquelle il avoit fait embarquer des troupes nombreuses, pour l'execution du projet qu'il meditoit. M. Caton étoit questeur de cette armée, ce fut lui qu'on appella depuis les Censeur.

Dès que Masinissa eut appris que Scipion avoit mis pied à terre, il abandonna les Carthaginois, & vint joindre l'armée Romaine, avec un gros corps de Numides. Syphax de son côté, toûjours occupé de sa passion pour Sophonisbe, qu'il avoit enfin obtenue en mariage, embrassa le parti des Carthaginois. Le commencement de la guerre fut assez douteux; Hannon fils d'Amilcar, fut défait par les Romains dans une rencontre, & il y perit. Asdrubal & Syphax eurent leur revanche; car ils firent lever le siege d'Utique à Scipion. Il ne se passa plus rien de considerable en Afrique le reste de cette année.

An 551 depuis la fondation de Rome.

Scipion fortifié par les nouveaux secours qu'il avoit reçûs d'Italie, au commencement de l'année suivante, sous le con-

peuples, peut-elle détruire, ou seulement affoiblir le temoignage positif de Tite-Live; sur tout les Sedetains n'étant pas éloignés des Ilergetes, & n'en étant gueres separés que par la riviere de l'Ebre.

An 551 & suiv. depuis la fondation de Rome.

ſulat de Cn. Servilius Cœpion, & de C. Servilius Geminus, ouvrit le premier la campagne contre Aſdrubal & Syphax. Il n'y eut point d'action generale & deciſive, mais il y en eut bien de particulieres, où les Carthaginois eurent toûjours le deſſous. Scipion ſe rendit deux fois maître du camp des ennemis, qui dans ces differens petits combats perdirent plus de quarante mille hommes, parmi leſquels il y avoit quatre mille Celtiberiens, à la ſolde de Syphax. On rendit à Maſiniſſa la province des Maſſeſuliens, que Syphax lui avoit enlevée.

Syphax lui-même contraint de ſe retirer dans ſes états, pour les défendre, Lœlius & Maſiniſſa vinrent l'y attaquer, le défirent, & le prirent; ils ſe rendirent maîtres de Carrha, ſa capitale, où Sophoniſbe s'étoit refugiée. Maſiniſſa, qui avoit conſervé une paſſion extrême pour cette princeſſe, ravi de la recouvrer, & de l'enlever à ſon rival, l'épouſa ſur le champ, ſans autre ceremonie; tel eſt le genie des Maures: mais Scipion condamna cette conduite, & en reprit très-aigrement ce prince. Maſiniſſa étouffant alors ſa paſſion, fit mourir par le poiſon celle qu'il adoroit un moment auparavant. Ainſi les hommes s'imaginent pouvoir effacer un crime par un nouveau crime encore plus noir.

Comme les affaires de Carthage tournoient très-mal en Afrique, le ſenat prit le parti de rappeller Annibal d'Italie, pour venir au ſecours de ſa patrie. Magon qui avoit auſſi reçû l'ordre de revenir en Afrique avec toute ſa flotte, mourut en Sardaigne, d'une bleſſure, qu'il avoit reçûe autrefois chez les Inſubriens; (1) & de l'agitation qu'il ſouffrit ſur mer.

Dès qu'Annibal fut arrivé, l'on parla de paix: car les Carthaginois ſe voioient extrêmement preſſés, & avoient beſoin de tems pour ſe remettre. Scipion & Annibal s'aboucherent: on propoſa des conditions; mais comme on ne pouvoit s'accorder, on rompit les conferences, & on recommença la guerre. Elle fut funeſte à Carthage, & à Annibal. Scipion défit les Carthaginois, & Annibal contraint d'abandonner l'Afrique, ſe ſauva en orient.

XCIX. Charthage ſoumiſe.

Cette victoire, & la fuite d'Annibal, rendirent la paix moins difficile; on renoua les negociations, & la paix fut enfin conclue aux conditions ſuivantes: Que Carthage continueroit à ſe gouverner ſelon ſes loix & ſes coutumes: Que cette republi-

(1) *Les Inſubriens,* C'eſt aujourd'hui la Lombardie, ou le duché de Milan.

que auroit les mêmes bornes qu'elle avoit avant la guerre : Que les Carthaginois rendroient tous les transfuges, les deserteurs, & les prisonniers qu'ils avoient entre les mains : Qu'ils ne pourroient avoir d'autres vaisseaux à éperon, que des galeres, ni entretenir aucuns élephans aprivoisés : Qu'ils paieroient dix mille talens d'argent à la republique Romaine en cinquante paiemens : & que pour gage de leur parole, & de leur fidelité, ils donneroient en ôtage cinquante de leurs principaux citoiens, au choix de Scipion.

An 551 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ces conditions étoient dures à la verité ; mais il falloit les recevoir ; & la republique de Carthage, après tant de batailles perdues, étoient sur le penchant de sa ruine.

Dans ce même tems les Saguntins surprirent quelques Carthaginois, qui étoient passés avec de grandes sommes d'argent, d'Afrique en Espagne, pour en troubler le repos, & tâcher de la soulever contre les Romains, ils les firent prisonniers, & les envoierent à Rome. On loua en plein senat la fidelité des Saguntins ; l'on retint les prisonniers, & on laissa à ceux de Sagunte, pour recompense de leur attachement à la republique, l'argent que les Carthaginois avoient apporté avec eux. Tout cela se passa l'an cinq cens cinquante-deux de Rome.

An 552 depuis la fondation de Rome.

Ce fut sur la fin de cette année, que Cornelius Scipion, le plus grand capitaine qu'eût encore eu la republique Romaine, retourna à Rome, où il triompha de Carthage, sous le consulat de Cn. Cornelius Lentulus, & de P. Ælius Poetus. Ce triomphe fut un des plus magnifiques & des plus superbes, que Rome eût encore vû ; & rien n'y auroit manqué, si Scipion eût vû Syphax attaché à son char. Mais ce prince mourut proche de Rome. L'on donna à Scipion le surnom d'*Afriquain*, & le senat crut devoir reconnoître par ce titre si glorieux, les services que ce grand homme avoit rendus à la republique.

Ainsi se termina la seconde guerre punique, dix-sept ans après qu'elle eut commencé. Elle fut la plus douteuse, & la plus considerable, mais en même-tems la plus heureuse, que la republique eût soutenue.

Nous avons dit que Rome avoit envoié deux proconsuls en Espagne, pour gouverner cette province, en la place de Scipion. L. Cornelius Lentulus, l'un des deux proconsuls, après avoir demeuré six ans en Espagne, retourna à Rome, dans l'es-

An 554 & suiv. depuis la fondation de Rome.

perance d'obtenir le triomphe, pour avoir appaisé les troubles de la province, dompté & soumis les mutins. L. Corn. Cetegus vint peu de tems après, l'an cinq cens cinquante-quatre, prendre la place de Lentulus. Il eut pour collegue dans le gouvernement d'Espagne L. Manlius Acidinus; & le senat donna à l'un & à l'autre un pouvoir égal.

C.

Les Espagnols se soulevent contre les Romains.

Vers ce tems-là, les Espagnols commencerent à sentir, & à déplorer l'état miserable, où ils se voioient reduits. Ils reconnurent, mais trop tard, que les Romains dans toutes leurs entreprises, & dans toutes les longues guerres qu'ils avoient soutenues, avoient eu moins en vûe de défendre, & de conserver les droits, & la liberté de la nation Espagnole, que de satisfaire leur ambition, d'étendre les bornes de leur empire, & d'asservir l'Espagne. Resolus de se défaire de ces nouveaux maîtres, les Espagnols firent entre eux une ligue secrete, & la revolte commença par les Ceretains; mais Cetegus prévint les efforts des mutins; il les surprit, les attaqua, les défit, & il en perit plus de quinze mille dans le combat.

L'année suivante, on retira d'Espagne Cetegus & Acidinus, & le senat y envoia Cor. Lentulus, & L. Stertinius, pour leur succeder. Ils y demeurerent trois ans, & il ne se passa rien de considerable durant leur gouvernement, sinon que les Espagnes furent divisées en deux provinces, dont l'une, nommée l'ulterieure, étoit bornée à l'Andalousie, & au Portugal; l'autre se nomme citerieure, comprenoit le reste de l'Espagne. Les limites de ces deux provinces, ne furent pourtant pas alors tellement reglées, qu'elles ne changeassent souvent. Ces differens changemens donnent bien de la peine aux historiens, pour démêler, & pour bien entendre les affaires d'Espagne. Dans ce même-tems les Romains faisoient la guerre en Grece, contre Philippe, roi de Macedoine; & M. Portius Caton avoit le gouvernement de la Sardaigne.

An 557 depuis la fondation de Rome.

Le senat envoia l'an de Rome cinq cens cinquante-sept, Cn. Sempronius Tuditanus, pour gouverner l'Espagne citerieure, & l'on donna le gouvernement de l'ulterieure à M. Helvius. Ces deux gouverneurs, débuterent très-mal, & firent d'abord une fort mauvaise manoeuvre, en congediant tous les vieux soldats, la force des armées. Les Espagnols ne pensant qu'à profiter d'une conjoncture si favorable, pour se vanger des Romains, & secouer un joug dur & honteux, se souleverent. Colcas & Luscinon

ſe déclarerent les chefs de la revolte ; Tuditanus accourut pour calmer les peuples, & arrêter le cours de la revolte. Il oſa même attaquer dans l'Eſpagne citerieure, une partie des rebelles, qui s'y étoient attroupés ; mais ſon armée fut battue, & il mourut peu de jours après. Le chagrin & le dépit qu'il conçut de la défaite de ſon armée, contribuerent encore plus à ſa mort, que ſes bleſſures. An 557 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

C I. Les Romains tâchent de reduire les rebelles.

Cette triſte nouvelle étant venue à Rome, le peuple en fut allarmé, & le ſenat ſe trouva dans un grand embarras ; chacun apprehendoit que la guerre ne recommençât en Eſpagne ; on prévoioit les difficultés de la ſoutenir, & les ſuites qui en pouvoient être funeſtes ; car l'état des affaires d'Eſpagne étoit bien changé. L'Eſpagne n'étoit plus diviſée entre elle, comme autrefois, il n'y avoit plus de partis differens pour ou contre les Romains, & il n'étoit plus queſtion de combattre, pour chaſſer les Carthaginois ; toute la nation ſe trouvoit réunie, & les Eſpagnols ne penſoient plus qu'à recouvrer par la voie des armes leur ancienne gloire, & leur premiere liberté.

L'an cinq cens cinquante-huit, le ſenat envoia Q. Fabius Buteo dans l'Eſpagne ulterieure ; & Q. Minutius Thermus dans la citerieure. Ils quitterent leur gouvernement, après y avoir demeuré un an, & ils n'y firent rien de remarquable. On dit ſeulement que Thermus, aiant appris que les rebelles s'étoient aſſemblés en aſſez grand nombre, auprès de la ville de Turba, les ſurprit, tailla en pieces douze mille des rebelles, & que le reſte ſe diſſipa. Ce ſuccès ne fut pas capable de raſſurer les Romains. Le ſenat qui prévoioit les fâcheuſes conſequences de ces mouvemens, ſi l'on ne tâchoit d'y apporter un prompt remede, ordonna l'an de Rome cinq cens cinquante-neuf, que les conſuls L. Valerius Flaccus, & M. Portius Caton tireroient au ſort le gouvernement de l'Eſpagne citerieure. Il falloit ſans doute que le danger parut grand, & l'affaire bien importante, pour déterminer le ſenat à y envoier un conſul, ce qui juſqu'alors n'avoit point encore été fait. Le ſort tomba ſur Caton ; on l'y envoia, avec deux legions, & vingt-cinq galeres. On ne laiſſa pas cependant d'envoier P. Manlius dans la même province, en qualité de préteur, & Appius Claudius Neron, dans l'Eſpagne ulterieure, avec la même qualité. An 558 depuis la fondation de Rome. An 559 depuis la fondation de Rome.

C II. Portius Caton paſſe en Eſpagne.

Caton mit à la voile, & partit du port de Lune, que l'on appelle aujourd'hui Lericé, ou Porto-Venére ; il traverſa tout

An 559 & suiv. depuis la fondation de Rome.

le golphe de Lyon, arriva sur les côtes d'Espagne, & aborda à Roses, d'où il chassa la garnison Espagnole. De là, il passa à Ampurias, où il fut très-bien reçû par les Grecs, venus autrefois de la Phocide, & qui habitoient une partie de la ville, à l'exemple des Marseillois. Ils étoient demeurés fideles & attachés aux Romains.

Ampurias étoit partagée en deux, & separée par une forte muraille. Les Grecs occupoient cette partie de la ville, qui étoit la plus proche de la mer, & la moins étendue; car à peine avoit-elle quatre cens pas de tour. Les Espagnols étoient maîtres de la plus grande, qui contenoit plus de trois milles de circuit. Du côté de la muraille, qui separoit les Grecs des Espagnols, il n'y avoit qu'une seule porte de communication. On y mettoit des gardes le jour, & pendant la nuit, le tiers des Grecs étoit en faction pour se garantir de surprise. Il n'y avoit que ceux qui avoient passé la nuit à faire la sentinelle, à qui ce jour-là il fût permis d'aller sur le port, pour l'interêt de leur commerce. Par cette sage précaution, les Grecs, quoiqu'en très-petit nombre, avoient maintenu leur liberté, jusqu'à l'arrivée de Caton. Voiant leur union, & la discipline exacte qu'ils observoient, jamais les naturels du pays n'oserent les inquieter.

Les Espagnols haïssoient les Romains, & ne pouvant plus en supporter la domination, s'étoient resolus à leur tenir tête; ils se fioient beaucoup sur leur nombre, & sur les secours qu'ils attendoient de leurs voisins. Caton fit cependant débarquer ses troupes, & après avoir établi son quartier à Roses, il renvoia à Rome ceux qui avoient soin de fournir des vivres à l'armée; parce que les bleds étant mûrs, il voulut mettre le soldat dans la necessité de vivre sur le pays ennemi. Il renvoia aussi sa flotte à (1) Marseille, afin d'animer davantage ses troupes, en ne leur laissant l'esperance de revoir leur patrie & leur famille, qu'après la victoire, & la défaite entiere

(1) *Il renvoia aussi sa flotte à Marseille.* Appien & Tite-Live ne conviennent gueres sur cet article. Appien dit nettement qu'elle fut renvoiée, & que ce fut pour engager les soldats, non par l'esperance, mais par la crainte, à faire de si grands efforts, qu'ils remportassent la victoire. Tite-Live ne dit rien de ce renvoi de la flotte, & semble insinuer le contraire: le reste de la narration s'accorde assez peu. Mariana tâche de les réunir, peut-être auroit-il mieux valu opter. C'est dans des choses aussi éloignées, & sur lesquelles les auteurs voisins de ces temslà s'accordent si peu, qu'on ne doit pas exiger d'un auteur moderne, qu'il établisse incontestablement la verité.

de

de l'ennemi, action certes hardie, marque d'un cœur intrepide, & exemple suivi de très-peu de generaux, même les plus braves, & les plus experimentés.

An 559 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Dans le même tems Helvius vint de l'Espagne ulterieure, & se rendit à l'armée de Caton, pour conferer avec lui. Pendant sa marche, il tailla en pieces differens partis de Celtiberiens, qui avoient voulu s'opposer à son passage; & en chemin faisant il prit Illiturgis, qui s'étoit revoltée une seconde fois. Il executa toutes ces choses, avec les seules troupes que Neron son successeur lui avoit données, pour l'escorter dans sa route.

CIII. Belistages envoie des ambassadeurs à Caton.

Belistagès, un des principaux seigneurs Ilergetes, envoia des ambassadeurs à Caton, pour lui demander du secours contre les Espagnols rebelles, qui faisoient sans cesse des irruptions dans le pays. Ils remontrerent au consul que ces rebelles avoient desolé toute la campagne; que les alliés du peuple Romain n'étoient pas en sureté dans les villes; & que si l'on ne se hâtoit de les secourir, ils periroient tous; que leur fidelité, & leur attachement inviolable à la republique Romaine, étoit le seul crime, qui avoit excité contre eux un si terrible orage; que cinq mille hommes suffiroient, pour les tirer de ce danger.

Caton reçut très-favorablement les ambassadeurs des Ilergetes; il leur répondit qu'il n'avoit rien plus à cœur, que de secourir les alliés de la république; qu'il étoit au desespoir de les voir exposés à la fureur, & aux excursions des ennemis du peuple Romain; mais enfin que vû le petit nombre de ses troupes, il ne pouvoit leur accorder le secours qu'ils demandoient, aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité, de peur de n'être pas en état de resister lui-même aux ennemis, s'il divisoit son armée; qu'il étoit averti de bonne part que les rebelles approchoient, pour faire lever le siege d'Ampurias; que leur armée étoit nombreuse; qu'elle étoit proche; & que c'étoit ce qui donnoit du cœur aux assiegés. Il assura cependant les ambassadeurs, qu'ils pouvoient compter sur lui; & que dès qu'il se seroit rendu maître d'Ampurias, & qu'il auroit défait les ennemis, comme il l'esperoit, il iroit lui-même, avec toutes ses troupes à leur secours, resolu de reconnoître leur fidelité, & de les venger des dommages qu'ils avoient soufferts; qu'il les conjuroit d'avoir un peu de patience, & de soutenir encore pour quelques jours les efforts de l'ennemi.

An 559 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les ambassadeurs aiant entendu la réponse de Caton, le presserent avec plus d'instance, se jetterent à ses pieds, le supplierent de ne pas abandonner des alliés dans une si fâcheuse, & si pressante conjoncture. Alors Caton embarrassé, & incertain du parti qu'il devoit prendre, sçachant d'ailleurs que le plus souvent l'heureux succès d'une guerre depend plus de l'adresse du general, que de la valeur, & de l'opinion, que de la verité, eut recours à la ruse, & à l'artifice, pour rendre le calme aux ambassadeurs. Le lendemain dès le matin, il les fait appeller, leur promet du secours; & faisant embarquer sur les vaisseaux, le tiers de ses troupes, il donne ordre aux ambassadeurs de s'en retourner promptement dans leur pays, & de rassurer leurs compatriotes, par l'esperance du secours qu'ils alloient recevoir: mais dès que les ambassadeurs furent partis, voiant les Espagnols arrivés à la vûe de la place, il fit débarquer ses troupes. Les deux armées étoient en presence, & le consul étoit déterminé à combattre les ennemis, le plûtôt qu'il se pourroit, sans leur donner le tems de prendre haleine.

CIV. Caton attaque les Espagnols, & les bat.

Caton fait donc sortir pendant la nuit toutes ses troupes hors de son camp, il les fait passer secretement, & sans bruit de l'autre côté du camp des ennemis; il commande trois cohortes, pour attaquer les retranchemens à la petite pointe du jour. Les Epagnols furent surpris de cette attaque brusque, à laquelle ils ne s'attendoient point: ils ne comprenoient point comment les Romains, qu'ils avoient de front le jour d'auparavant, étoient venus les prendre en queue, fâchés qu'on les défiât, & les attaquât dans leurs retranchemens, qui déja couroient risque d'être forcés: ils sortent tous furieux, & de tous côtés sans ordre, & sans chef, se jettent sur les Romains, qui avoient ordre de faire mine de reculer; les Espagnols les poursuivent, avec une telle fureur, que la cavalerie Romaine ne put soutenir leur premier choc; elle fut obligée de plier; & tombant sur les legions, elle les mit d'abord en desordre; mais l'armée s'étant en moins de rien ralliée, & remise en ordre, elle s'avance, elle arrête le premier feu des rebelles, & l'on en vient à un combat reglé; le succès fut quelque tems douteux. Caton avoit une legion de reserve, prête à tout évenement; il en détache quelques cohortes, pour soutenir sa cavalerie; elles prennent l'ennemi de front, & en flanc; & comme elles étoient fraîches, elles n'ont pas de peine à faire plier à leur

tour les rebelles, qui commençoient à lâcher le pied, soit dans l'aîle gauche, soit dans le corps de bataille; elles les enfoncent, les mettent en fuite, & les poussent jusques dans leur camp; on les en chasse encore bien-tôt après; les Romains s'en rendent maîtres, & le pillent: ainsi la défaite fut generale, & il en couta plus de quarante mille hommes aux Espagnols.

An 559 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Caton fit reposer ses soldats la nuit suivante dans le camp même des ennemis, & dès le lendemain fit des détachemens, pour aller ravager la campagne aux environs d'Ampurias. Les habitans consternés de ce dégât general, sentirent bien que le secours avoit été défait: ainsi desesperant de se pouvoir défendre, ils ouvrirent leurs portes au victorieux, s'abandonnerent à la discretion du consul; ils le conjurerent de vouloir bien leur pardonner, & recevoir leurs soumissions; ils offrirent, pour gage de leur fidelité, de lui fournir les choses dont il auroit besoin, & de le servir de toutes leurs forces. Caton accepta leurs offres, & leur pardonna; il les traita même avec toute la douceur possible; il laissa à la garnison la liberté de se retirer où bon lui sembleroit, sans exiger de rançon, ni permettre qu'on lui fît aucun tort.

Après cette victoire, toute la province en deçà de l'Ebre, demeura tranquille. Caton marcha sur le champ à Tarragone; il rangea avec la même promptitude les Bergestains à leur devoir. Ces peuples entraînés par l'exemple de leurs voisins, avoient pris occasion de l'éloignement de Caton, pour se joindre aux mutins, on leur pardonna alors leur trahison; mais s'étant revoltés une seconde fois, on ne leur fit aucun quartier, & ils furent tous vendus pour servir d'esclaves. Triste exemple, mais quelquefois necessaire, qui contribua beaucoup à retenir dans le devoir tous les autres peuples, par la crainte du même châtiment. Quelques historiens croient que les Bergestains étoient dans le pays où est à present Tiruel; d'autres prétendent qu'ils étoient aux environs d'Huesca, où est encore aujourd'hui une ville que l'on nomme Bergua.

CV.

Caton acheve de soumettre les rebelles.

Les Turdetains, qui étoient à l'extrêmité de la Bœtique, avoient suivi le torrent, & s'étoient déclarés contre les Romains, à la sollicitation des Celtiberiens, qui ne croioient pas que les Romains pussent tenir contre un soulevement general de toute la nation. Mais Manlius, préteur de l'Espagne citerieure, aiant fait un petit corps de ses troupes, & de celles

An 559 & suiv. depuis la fondation de Rome.

de Neron, défit les rebelles, & remit tout dans l'ordre.

Comme l'on étoit persuadé que les Turdetains avoient appellé les Celtiberiens à leur secours, & qu'ils ne cherchoient qu'une occasion favorable de recommencer la guerre, Caton, pour n'avoir rien à craindre derriere soi, resolut, avant que de quitter la province, de desarmer toutes les villes qui étoient en deçà de l'Ebre. Cet expedient, qui avoit paru necessaire, pour empêcher les peuples de remuer, & retenir cette province dans le devoir, y jetta une consternation affreuse; il y en eut même qui se tuerent, aimant mieux perdre leur vie, que leurs armes, qu'ils aimoient plus que leurs vies: ainsi Caton changea cette resolution, qui leur faisoit tant de peine, en une autre aussi utile à l'état: il envoia des officiers de tous côtés; on rasa dans un même jour toutes les murailles des villes. Après cette expedition, aiant appris que Manlius avoit soumis les Turdetains, il passa l'Ebre aussi-tôt, il alla avec une pareille diligence à Siguença, c'étoit une place très-forte, où les Celtiberiens avoient mis en sureté le butin qu'ils avoient fait dans leurs courses; mais ne voiant aucun jour à se rendre maître de cette place, comme il l'avoit esperé, il marcha vers Numance, selon le temoignage d'Aulugelle.

Ce fut là qu'il reçut au nom de la republique, les hommages des Ceretains, des Ausetains, & des Suessetains, qui étant venus d'eux-mêmes se rendre à lui, jurerent fidelité au peuple Romain. Il mena ensuite les troupes contre les Lacetains, qui au lieu de suivre l'exemple de ces peuples leurs voisins, avoient de nouveau pris les armes. Les Lacetains se croioient en assurance, tant à cause de leur éloignement, que de la difficulté qu'il y avoit de penetrer jusqu'à eux. Caton les soumit néanmoins, aussi-bien que les autres, & avec la même rapidité. Ainsi ce consul eut le bonheur de rétablir la tranquillité dans toute l'Espagne, & d'augmenter les revenus publics, par les mines d'or & d'argent qu'il avoit fait ouvrir, & où l'on travailla avec plus de soin que jamais. Le senat & le peuple Romain aiant appris l'heureux succès du consul, revinrent de leurs premieres fraieurs, que les mouvemens d'Espagne leur avoient causées. On envoia de nouveaux préteurs en Espagne. Caton fut rappellé à Rome, & on lui decerna les honneurs du triomphe: il fut magnifique par la quantité des richesses

qu'on y étala aux yeux du peuple : car il y avoit cent quarante-huit mille livres pesant d'argent, tant en barre, qu'en monnoie, cinq cens quarante livres d'or d'Huesca : l'on fit une gratification à toute l'armée qui l'avoit suivi en Espagne ; chaque fantassin eut pour sa part soixante & dix livres d'airain, ou environ, & l'on en donna trois fois autant à chaque cavalier.

An 559 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Caton depuis ce tems-là prit sous sa protection l'Espagne, qu'il avoit subjuguée, & la défendit toute sa vie contre ceux qui voulurent la piller ; car c'est le caractere des grands hommes, tel qu'étoit Caton, de ne se venger de ses ennemis, qu'en les comblant de biens, de compatir à leur misere, & de les soulager, dès qu'on les voit malheureux & soumis. Deux ans après, Caton fit bâtir à Rome un temple, pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait à Ampurias, comme le rapporte Tite-Live ; & Victor, en parlant des quartiers de la ville de Rome, dit qu'il fut consacré à la victoire vierge ; mais un grand nombre de medailles, que l'on a trouvées en Espagne, & sur lesquelles on voit le portrait de Caton, avec cette legende *victoriæ victrici*, sont une forte preuve que le temple fut dédié à la *victoire victorieuse*, & que le texte de Victor a été corrompu.

CVI. On envoie differens préteurs en Espagne.

J'ai dit que Caton aiant été rappellé en Espagne, on y envoia plusieurs préteurs ; j'en marquerai ici les noms. Je tâcherai aussi de fixer à peu près le tems, où ils ont gouverné ces provinces ; mais je ne me flatte point de l'avoir marqué avec la derniere exactitude, l'un & l'autre étant presque impossible. Les premiers furent Lucius Digitius, qui auparavant avoit merité la couronne murale, à la prise de Carthagene ; il fut préteur de l'Espagne citerieure ; & P. Cornelius Scipion Nasica, fils de Cn. Scipion, eut le gouvernement de l'Espagne ulterieure : ce fut ce Cornelius Scipion que le senat declara le plus honête homme qui fut parmi les Romains. Après eux, M. Fulvius Nobilior succeda à Digitius. Il soumit par sa valeur Tolede à la republique ; C. Flaminius prit la place de Scipion ; on continua Flaminius dans son gouvernement, & L. Emilius Paulus fut envoié pour succeder à Fulvius. Paulus eut le surnom de Macedonien, pour avoir vaincu Perséeroi de Macedoine. L. Plautius Hypseus vint ensuite, pour gouverner l'Espagne citerieure ; & P. Junius Brutus, pour commander dans l'ulterieure. Ce

An 559 & suiv. depuis la fondation de Rome.

dernier vint remplacer L. Bebius Dives, qui avoit été nommé par le ſenat, mais qui fut tué en chemin dans la Ligurie. Le tems de ceux-ci étant achevé, L. Manlius Acidinus, & C. Latinius, furent preteurs, le premier dans l'Eſpagne citerieure, & le ſecond dans l'ulterieure, où ils demeurerent pendant deux ans, auſquels ſuccederent C. Calpurnius Piſon, & L. Quintius Criſpinus l'an de Rome cinq cens ſoixante & huit. C. Catinius mourut cette année dans la Luſitanie, après la bataille donnée à Aſte, & avant que ſon ſucceſſeur fût arrivé, Piſon & Criſpinus gouvernerent deux ans ces provinces, & triompherent à Rome des Luſitaniens, & des Celtiberiens, qu'ils avoient entierement ſubjugués.

An 568 depuis la fondation de Rome.

Terence Varron, & Sempronius Longus leur ſuccederent, celui-ci dans l'Eſpagne ulterieure, & celui-là dans la citerieure. P. Manlius prit la place de Varron; il avoit déja été preteur dans cette même province, ſous le conſulat de Caton, & Q. Fulvius Flaccus ſucceda à Sempronius. Le dernier défit dans une bataille les Celtiberiens, qui s'étoient revoltés. Il gagna cette victoire auprès de la ville d'Ebura, dans le pays des Carpetains. Ptolomée appelle cette ville Libora, & aujourd'hui on la nomme Talavera, comme nous le prouverons ailleurs. Ces deux preteurs reſterent deux ans dans ces provinces, après leſquels le ſenat envoia deux nouveaux preteurs, L. Poſtumius Albinus dans l'Eſpagne ulterieure, & T. Sempronius Gracchus dans la citerieure. Il épouſa Cornelie fille du grand Scipion, & fut pere des Gracques, & d'une autre Cornelie qui porta le même nom que ſa mere, & qui épouſa le jeune Scipion, à qui le ſenat donna auſſi le glorieux ſurnom d'Afriquain. Sempronius par ſa valeur, & par ſa prudence, remporta pluſieurs victoires en Eſpagne; & ce fut pendant ſon gouvernement que Numance fit pour la premiere fois alliance avec les Romains.

Il y avoit alors dans l'endroit, où eſt maintenant Agreda, au deſſus de Soria, la ville d'Illorque, que l'on appelloit *Gracchurres*, du nom de Gracchus, ſoit que ce Romain l'eût fait rebâtir de nouveau, ſoit qu'il l'eût embellie par des édifices publics, ſoit enfin qu'il en eût de beaucoup augmenté l'enceinte. On voit encore aujourd'hui en Eſpagne des medailles avec cette inſcription *Gracchuris*, mais la plûpart ſont frappées au coin d'Albinus.

L'an de Rome cinq cens soixante & dix-sept, M. Tinius Curvus fut envoié dans l'Espagne citerieure, Q. Fonteius dans l'ulterieure ; ils gouvernerent ces deux provinces pendant trois ans. L'on n'est pas assuré de ceux qui gouvernerent la province l'année suivante ; on sçait seulement, que l'an cinq cens quatre-vingt, Appius Claudius Centhon merita l'honneur de l'ovation à Rome, pour avoir vaincu les Celtiberiens, peuple inquiet, & qui se soulevoit, dès qu'il en trouvoit l'occasion favorable. Il y a des auteurs qui retranchent une année du gouvernement d'Albinus. Ce fut dans ce tems que Servilius Cepion vint dans l'Espagne ulterieure, & Furius Philon dans la citerieure, ausquels succederent M. Macienus, & Cn. Fabius, Buteon ; mais celui-ci étant mort à Marseille du mal qu'il avoit eu à souffrir sur mer, Furius par ordre du senat demeura dans l'Espagne citerieure, pour la gouverner en la place de Buteon. L'an cinq cens quatre-vingt-deux, M. Junius fut nommé par le senat, pour l'Espagne citerieure ; Sp. Lucretius, pour l'ulterieure.

An 577 & suiv. depuis la fondation de Rome.

An 582 depuis la fondation de Rome.

CVII.
Les Espagnols envoient à Rome, pour se plaindre de leurs gouverneurs.

A la fin de cette année les deux provinces d'Espagne furent reduites en une seule province, & L. Canuleius en eut le gouvernement. Avant qu'il allât en Espagne, les ambassadeurs de cette nation étoient venus à Rome, pour accuser quelques-uns de leurs anciens gouverneurs de malversation & de peculat. Canuleius étoit un des Juges ; mais ces gouverneurs furent déclarés innocens : car ces graves senateurs, qui se piquoient d'une probité si exacte, & qui étoient si severes envers les autres, s'accordoient ensemble, pour se pardonner tout à eux-mêmes, en justifiant les plus odieuses vexations. Ce jugement inique nuisit beaucoup à la reputation des juges tirés du senat, & irrita furieusement les Espagnols. Pour les empêcher de se plaindre, & pour les consoler en quelque façon, on leur accorda que les preteurs ne vendissent plus eux-mêmes le bled ; on leur permit de ne pas vendre leurs grains au prix que les magistrats Romains avoient taxé. On les assura encore qu'on ne les contrediroit point de racheter au gré des preteurs, les droits qu'ils devoient paier aux Romains, que les fermiers publics ne mettroient point à l'enchere les impôts que levoit la republique ; que les villes elles-mêmes se chargeroient de lever ces impôts, & de les porter au tresor public.

An 582 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Espagnols envoierent une nouvelle ambassade à Rome, pour demander qu'on donnât des terres à cultiver aux enfans bâtards, que les soldats Romains avoient des femmes Espagnoles. On appelloit ces enfans *Hybrides*, & ils étoient regardés comme des esclaves. Le senat accorda aux ambassadeurs ce qu'ils demandoient, & il ordonna que l'on assigneroit des terres à ceux, que le preteur Canuleius jugeroit à propos d'affranchir; il y en eut plus de quatre mille. Il regla encore que l'on feroit conduire ces Hybrides à Carteja, qui auroit le nom & le droit de colonie Romaine; aussi Carteja fut-elle depuis appellée la colonie des affranchis; aujourd'hui elle est connue sous le nom de Tariffa.

L'an 585 de la fondation de Rome.

M. Marcellus succeda à Canuleius dans le gouvernement de l'Espagne, l'an cinq cens quatre-vingt-cinq. Il fonda la celebre ville de Cordoue, dans la Bœtique, si feconde en grands esprits. Strabon assure que Cordoue fut fondée par le consul M. Marcellus; mais je croi que cela se doit plûtôt rapporter au tems de sa preture en cette province, qu'à celui de son consulat, lorsque peu d'années après, il revint en Espagne en cette qualité. Silius Italicus cependant nous apprend que Cordoue subsistoit du tems d'Annibal, d'où je conclus que M. Marcellus n'en doit pas passer pour le fondateur, mais seulement pour le restaurateur, soit pour l'avoir ornée d'édifices publics, soit pour lui avoir accordé le droit de bourgeoisie Romaine. Après tout je ne veux rien décider sur cela, quoique ma conjecture soit assez vraisemblable. Fonteius Balbus prit la place de Marcellus; après Balbus, on divisa encore une fois l'Espagne en deux provinces; le gouvernement en fut donné à Cn. Fulvius, & à C. Licinius Nerva.

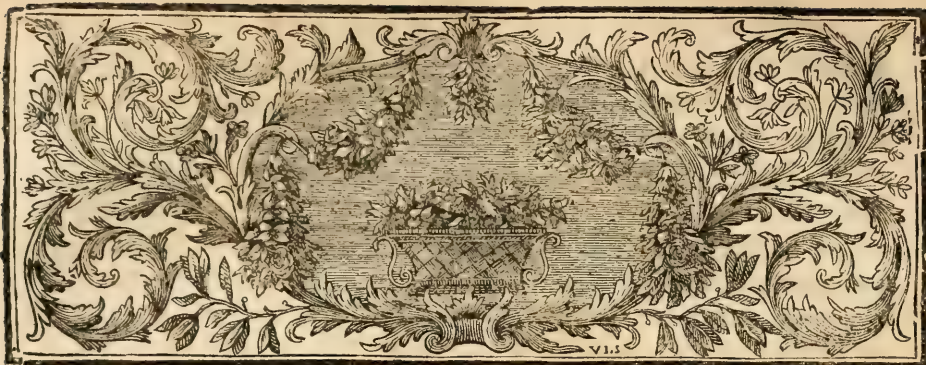
C'est dans ce tems que florissoit Judas Machabée, ce grand & fameux capitaine, qui gouverna la republique des Juifs, & qui fit alliance avec le peuple Romain. La republique Romaine avoit déja poussé ses conquêtes bien avant dans l'Asie, & s'étoit rendue redoutable à toutes les nations par la terreur de ses armes. Elle possedoit des tresors immenses par les mines d'or & d'argent qu'elle avoit fait ouvrir en Espagne, comme l'attestent les livres sacrés.

Nous finirons ici la suite des preteurs, que Rome envoia en Espagne, pour éviter un recit aussi ennuieux qu'il est inutile;

tile ; il n'eſt pas même poſſible d'en continuer davantage l'hiſtoire , faute de memoires anciens. Il ſeroit encore plus ridicule de ne remplir les annales d'Eſpagne, que des traits de l'hiſtoire Romaine , comme ſi la matiere nous manquoit ; mais nous avons crû devoir rapporter toutes ces circonſtances, pour ne pas paſſer ſous-ſilence des choſes qui nous ont paru neceſſaires , pour la ſuite de l'hiſtoire que nous entreprenons.

An 582 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.





HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE TROISIÉME.

An 582 & suiv. depuis la fondation de Rome.

I.
Le commencement de la guerre de Numance.



L s'éleva alors en Espagne une très-longue & très-cruelle guerre ; long-tems douteuse, par les évenemens, dont elle fut mêlée ; mais enfin très-fatale à toute l'Espagne, par le dernier coup que les Romains y donnerent à la liberté de la nation. Les Numantins peuples guerriers & vaillans, ne pouvant plus supporter la tyrannie & les vexations des Romains, furent les premiers auteurs de cette guerre.

Numance, qui fut la terreur & l'effroi du peuple Romain, aussi-bien que l'honneur & la gloire de l'Espagne, étoit anciennement située vers le septentrion, à l'extrêmité de la Celtiberie, dans le pays des Arevaques. (1) On voit encore au-

(1) *Dans le pays des Arevaques.* Ptolomée prétend que les *Arevaques* prenoient leur nom de la petite riviere d'*Areva*, que l'on appelle aujourd'hui *Arlancé*; mais sans m'arrêter à l'étymologie de ces peuples, il paroît par les anciens auteurs qu'ils étoient situés vers la source du Duero, que le nom d'Arevaques étoit commun à plus d'un peuple; qu'ils étoient maîtres de plusieurs villes, dont les unes sont entierement détruites, & les autres ont changé de nom; ils com-

jourd'hui les tristes restes de cette superbe ville, à deux milles au dessus de Soria, au pont de Garay, assez proche de l'endroit où la riviere du Duero prend sa source. La nature & sa situation avantageuse la mettent en état de défense, bien plus que ses fortifications. Elle étoit bâtie sur le dos d'une colline, dont la pente est assez douce; cependant l'entrée de la ville étoit très-difficile, à cause des montagnes qui l'environnoient de trois côtés; le quatriéme étoit borné par une très-agréable & fertile plaine, qui s'étend le long de la riviere du Ter, à plus de douze milles, jusques à l'endroit où cette riviere va se décharger dans le Duero.

An 582 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Numantins avoient suivi la methode des Lacedemoniens; car ils n'avoient voulu ni remparts, ni tours pour fortifier leur ville, ni murailles pour l'enfermer; & il eût été difficile de le faire, à cause des vastes prairies qui étoient dans l'enceinte de la ville, & servoient de pâturage au betail, que l'on y nourrissoit pour la subsistance des habitans: on avoit seulement ménagé au milieu de la place, une citadelle très-forte contre les attaques de l'ennemi. C'étoit là que les Numantins au premier bruit de guerre, avoient coutume de porter ce qu'ils avoient de plus précieux, afin de le mettre en sureté: on y comptoit peu d'habitans. Quelques historiens prétendent que Numance ne pouvoit mettre sur pied que quatre mille combattans, d'autres disent huit mille; mais tous vaillans, robustes, & endurcis aux plus penibles travaux, & aux plus rudes fatigues. Les plus grandes difficultés loin de les abbattre, ne servoient qu'à les animer: ils s'engageoient hardiment dans une guerre, & ils la conduisoient avec autant de prudence & d'adresse que de valeur.

Dans le tems que Sempronius Gracchus gouvernoit l'Espagne citerieure au nom du peuple Romain, il avoit fait alliance avec les Numantins, & les autres nations voisines aux conditions suivantes: 1°. Que non-seulement ils ne bâtiroient ni villes, ni citadelles; mais même qu'ils ne pourroient pas, sans l'agréement de la republique, fortifier celles qui étoient déja bâties: 2°. Que les villes qui seroient taxées, paieroient le tribut & les droits qu'on leur imposeroit: 3°. Que dès qu'ils

prenoient la plus grande partie de la vieille Castille, une bonne partie des évêchés de Valladolid, de Merida, d'Osme, de Burgos, & tout celui de Segovie.

An 582 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

La ville de Segeda ſe ſouleve contre les Romains, & ſe ligue avec Numance.

en recevroient l'ordre, ils ſeroient obligés de ſervir dans les armées Romaines.

Il y avoit encore dans le pays des Arevaques une autre ville, dont l'enceinte étoit de quarante ſtades, (2) on l'appelloit Segeda. Appien la place à l'extrêmité de la Celtiberie entre les (3) Beles, apparemment dans le même endroit, où eſt à preſent Oſme. Cette ville, & à ſon exemple les (4) Tithyens, qui étoient dans ſon voiſinage ne cherchoient que l'occaſion de brouiller; ils firent ligue offenſive & défenſive, avec les peuples qu'ils crurent les plus diſpoſés à les ſeconder dans leurs deſſeins; reparerent leurs fortifications, & n'omirent rien de tout ce qu'ils crurent neceſſaire pour ſe mettre en état de ſoutenir une guerre, en cas qu'ils fuſſent attaqués.

Le ſenat averti de ces préparatifs, qui ne tendoient qu'à un ſoulevement general, leur défend de continuer leurs fortifications, leur ordonne de paier les tributs qu'ils devoient, ſuivant les traités, & envoie des ordres dans toutes les villes, pour obliger ceux qui étoient en âge de porter les armes, à ſervir dans les troupes de la republique. Chacun s'excuſe ſous divers prétextes; & après bien des délais, on ſe diſpenſe tout à fait d'obéir. Voilà quelle fut la premiere ſource de la guerre, dans laquelle Numance ſe trouva enveloppée, à cauſe du voiſinage de Segeda, & en conſequence de la ligue que ces deux villes avoient faite, de concert avec les Beles, contre les Romains, qui apprehendant que le mal ne ſe gliſſât plus avant,

(2) *Quarante ſtades.* Un ſtade, c'étoit cent vingt-cinq pas, c'eſt-à-dire, ſelon Pline ſix cens vingt-cinq pieds Romains, ainſi quarante ſtades, c'eſt cinq mille pas, ou deux de nos lieues ordinaires, que l'on donne ici à Segeda, de circuit: il y a peu de villes qui en aient tant, eſt-il probable que Segeda, ville d'ailleurs peu connue ait été ſi grande? c'eſt Appien qui l'aſſure; notre aureur ne fait ici que le ſuivre.

(3) *Les Beles.* De la maniere dont Appien parle *des Beles*, il falloit qu'ils fuſſent mêlés avec les Arevaques, ou qu'ils fiſſent même une partie; & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, une branche de ces peuples, puiſqu'il les met aux environs d'Oſme, qui étoit une des principales villes des Arevaques; il falloit donc regarder ces derniers comme des peuples puiſſans, qui en avoient d'autres particuliers dans leur dépendance, comme de certaines grandes provinces en France, & ailleurs, qui en ont d'autres petites, leſquelles dépendent de ces grandes.

(4) *Les Tithyens.* Comme les meilleurs auteurs, qui ont traité de l'ancienne geographie d'Eſpagne, ne parlent point de ces peuples, ou n'en parlent point d'une maniere, qui nous puiſſe faire connoître au juſte leur veritable ſituation. Je crois qu'à en juger par la maniere dont s'exprime Appien, ces peuples faiſoient encore une partie des *Arevaques*, ou en étoient voiſins, & par conſequent aſſez proches de Numance, ſoit qu'ils tiraſſent vers l'Arragon, en approchant de la riviere d'Ebre, ſoit qu'ils s'étendiſſent le long de la riviere du Duero, au deſſus d'Oſme.

& ne gagnât les autres provinces, si l'on differoit d'en arrêter le cours, en y apportant un prompt remede; ils resolurent de reprimer la desobéissance par la force des armes.

An 582 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ils avoient une autre guerre sur les bras dans la Lusitanie contre (5) Cessaron, un des principaux de la nation, qui avoit entrepris de secouer le joug de ces nouveaux maîtres. Cet homme avoit été d'abord lieutenant, & ensuite successeur d'un certain Africanus, chef de la même nation, qui dans la guerre qu'ils avoient faite quelque tems auparavant aux Romains, fut tué d'un coup de pierre au siege d'une ville, dont il prétendoit se rendre maître. Le senat aiant appris ces nouvelles, fut dans une extrême inquietude. On avoit déja destiné L. Mummius pour aller dans l'Espagne ulterieure, en qualité de preteur, & le senat ordonna alors qu'un des consuls iroit dans l'Espagne citerieure, avec une armée consulaire, pour dompter les Celtiberiens, nation mutine, & intraitable. Selon l'ancien usage, les consuls étoient créés vers la fin de Decembre, & ne commençoient à exercer les fonctions du consulat, qu'au quinze de Mars; il fut alors reglé qu'ils entreroient desormais en charge dès le commencement de Janvier, ce qui dans la suite passa en loi, & fut constamment observé. Il fut de plus ordonné que chaque consul se rendroit sans delai, dans la province qui lui étoit assignée.

La Lusitanie se revolte encore contre les Romains.

II.

On envoie des consuls en Espagne.

On envoia donc en Espagne le consul (6) Q. Fulvius Nobilior, avec un secours très-considerable. Les Segedains de leur côté s'apperçûrent bien que tous ces grands préparatifs les regardoient, & que les Romains ne pensoient qu'à les soumettre. Ainsi ils se disposerent à leur tour à se défendre avec vigueur, & à maintenir leur liberté au peril de leur vie; mais ne se

(5) *Cessaron.* Il n'est pas aisé de démêler si ce nom d'*Africanus* est le nom propre de ce general, ou si c'est seulement un surnom tiré de la nation dont il étoit, ou sur laquelle il avoit remporté quelque victoire. Appien l'appelle *Punicus* πούνικοσ, ce qui veut dire d'Afrique; mais de cette partie de l'Afrique, soumise aux Carthaginois. Pour Cessaron son successeur, Appien le nomme Cæsaras Καισάρας. Il change aussi le nom de Fulvius Nobilior, & l'appelle par tout Nobelion; ce qui ne meritoit pas d'être imité par un de nos auteurs François, dans son histoire d'Espagne. Car toutes les fois que l'on trouve le nom de quelque personnage considerable rapporté de la même maniere par tous les historiens de sa nation, il semble extraordinaire d'aller lui chercher chez des auteurs étrangers un nom défiguré, & different du sien.

(6) *Q. Fulvius Nobilior.* Appien n'en fait qu'un préteur commandant les armées; mais il est certain, qu'il étoit consul, & qu'il fut le premier qui entra en charge au premier jour de Janvier, circonstance omise par Appien.

An 582 & suiv. depuis la fondation de Rome.

croiant pas assez en sureté dans leurs retranchemens, parce que les fortifications de leur ville n'étoient pas encore achevées, ils envoierent leurs femmes, leurs enfans & ce qu'ils avoient de plus precieux, chez les Arevaques. Ils défererent le commandement general de leurs troupes à Carus, qui avoit passé presque toute sa vie à l'armée, & qui même avoit servi dans les troupes de la republique Romaine. Sa valeur, son experience & son habileté lui avoient acquis beaucoup de reputation & de credit parmi ceux de sa nation.

Carus est choisi pour chef des Espagnols rebelles.

Ce nouveau general fier de ce qu'on avoit jetté les yeux sur sa personne, pour être à la tête des alliés, voulut montrer qu'il n'étoit pas indigne de ce choix. Il crut qu'au commencement de cette guerre il falloit donner de la reputation à ses troupes, & se signaler lui-même par quelque coup d'éclat. Il s'avance avec son armée; il dresse une embuscade à l'armée Romaine sur son passage, forte de trente mille hommes, & commandée par le consul nouvellement arrivé. Il eut d'abord l'avantage, restant sur la place six mille hommes du côté des Romains, dont le reste fut mis en fuite; mais comme il poursuivoit les fuiards avec trop de chaleur, & sans précaution, il fut tout d'un coup enveloppé par un gros de la cavalerie Romaine, qui formoit l'arriere-garde; le general Espagnol n'aiant pû rallier ses troupes dispersées, perdit pour le moins autant de monde que les Romains, & fut tué lui-même. Cette action arriva le vingt-neuf d'Août, jour auquel les Romains celebroient les fêtes de Vulcain. La consternation & la perte furent si grandes des deux côtés, que les deux partis resolurent dans la suite de n'en venir plus à une bataille, à moins qu'ils n'y fussent forcés.

Les Arevaques envoient du secours aux Numantins.

La nuit d'après le combat, les troupes que les Arevaques envoioient pour joindre les alliés, arriverent à Numance; elles étoient nombreuses. Cette premiere disgrace ne les abbattit pas; on rassembla les restes de l'armée de Carus; & par la jonction des Arevaques, l'armée des alliés devint beaucoup plus forte qu'elle n'étoit auparavant. Ils en donnerent le commandement general à (1) Haracus & à Leucon, en la place de Carus, dont on venoit d'apprendre la mort par les fuiards qui

(1) *Haracus & Leucon.* Appien dit que le premier des deux generaux des Arevaques, étoit Ambon, le second Leucon. Peut-être le même homme avoit-il les deux noms d'Ambon & d'Haracus.

s'étoient refugiés à Numance. Les Numantins voulurent que leurs troupes fissent un corps à part sous la conduite de Lintheron capitaine de reputation, & fort estimé de ses concitoiens. Le consul, trois jours après le combat, vint camper à quatre milles de Numance. Il avoit dans son armée dix élephans & cinq cens cavaliers Numides, que Masinissa venoit d'envoier d'Afrique au secours des Romains.

An 582 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Numantins remportent quelques avantages sur les Romains.

Le consul tâcha d'attirer les ennemis au combat; ils s'y presenterent de bonne grace, & ne compterent que sur leur valeur. Dès que l'action fut engagée, Nobilior fit ouvrir la premiere ligne de son armée, & fit avancer les (2) élephans contre les Celtiberiens, qui combattoient avec fureur. A cet aspect leurs chevaux prirent le mords aux dents. Les Espagnols, qui n'avoient jamais rien vû de semblable, surpris & effraiés de ce nouveau genre de combat, s'ébranlerent d'abord, & ne pouvant soutenir le choc de ces animaux, se mirent bien-tôt en desordre; ils chercherent leur salut dans la fuite, & se retirerent avec précipitation dans la ville. Les Romains les poursuivirent; & comme le consul animoit ses soldats à profiter de la fraieur des ennemis, & à escalader la place, un élephant qui avoit été blessé à la tête, d'un coup de pierre, devint furieux par la douleur que lui causoit sa blessure, & arrêta tout d'un coup les Romains: car cet animal, & les autres à son exemple s'étant tournés contre l'armée Romaine, mirent en desordre leurs bataillons, tuerent plusieurs soldats, & renverserent les troupes qui s'avançoient: preuve évidente que ces animaux ne sont pas d'un fort grand secours dans une armée. Cet accident ranima les Numantins, qui voiant l'occasion favorable qui se presentoit, firent une nouvelle sortie, tomberent sur les Romains, les pousserent jusques dans leur camp, après en avoir laissé plus de quatre mille sur la place, au lieu que du côté des Celtiberiens, il n'y eut gueres que deux mille hommes de tués dans les deux attaques.

(2) *Les élephans.* Quoique dans les differentes guerres que les Romains & les Carthaginois eurent ensemble en Espagne, il ait paru plusieurs fois des élephans dans les armées de ces derniers, & qu'ils s'en soient servis dans les combats contre les Romains, il ne faut pas néanmoins être surpris que Mariana, après Appien, rapporte que dans cette occasion les Numantins aient été mis en fuite par les élephans, que Nobilior fit paroître à l'improviste; ils n'étoient point accoutumés à cette vûe: c'étoit la premiere fois que les Romains s'en servoient contre les Espagnols. Les Carthaginois ne les avoient emploiés que rarement contre les Romains, & que sur les côtes de la mediterranée.

An 585 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ce petit avantage releva le cœur des alliés. Le consul voulut reparer sa disgrace, & recouvrer sa reputation par quelque entreprise d'éclat. Il tourna tout à coup du côté de la ville d'Axenia, (3) une des plus considerables, & des plus marchandes de ce pays-là. Il se presenta devant la place croiant la surprendre, & s'en rendre maître; mais il en fut repoussé avec autant de honte que de perte.

III. La ville d'Ocilis s'unit aux Numantins.

La ville (1) d'Ocilis, qui jusques là n'avoit point voulu se declarer, & qui attendoit pour prendre parti, de quel côté pancheroit la fortune, n'eut pas plûtôt appris la disgrace des Romains, qu'elle se joignit aux Celtiberiens; c'étoit dans cette ville que les Romains avoient fait leur magazin general, & qu'ils avoient renfermé leur argent, leurs bagages & toutes leurs machines de guerre: car ils comptoient beaucoup sur la fidelité des habitans; mais ordinairement la fidelité des peuples change avec la fortune, la douce & souvent trompeuse apparence de la liberté les seduit, & les jette dans le précipice. Le consul consterné de tant de fâcheux accidens arrivés coup sur coup craignit avec raison que les autres villes ne suivissent l'exemple d'Ocilis, & ne se déclarassent pour les alliés. Il ne pensa qu'à se retrancher avec ses troupes dans le camp, qu'il avoit auprès de Numance, & à le mettre en état de n'être point forcé. Ce fut là qu'il passa l'hyver; & comme la disette fut très-grande, & le froid très-violent, il y mourut une grande partie des soldats Romains. Voilà ce qui se passa dans l'Espagne citerieure.

Mummius fait la guerre aux Lusitaniens.

Pendant ce tems-là le preteur Mummius avoit une autre guerre à soutenir dans l'Espagne ulterieure, & l'on fut assez long-tems sans sçavoir quel en seroit le succès; mais enfin la fortune se déclara pour les Romains. Mummius battit d'abord les Lusitaniens qui avoient osé se presenter devant lui; mais

(3) *La ville d'Axenia.* Sur la situation que Mariana donne à la ville d'*Axenia*, il faut qu'elle ait été dans l'endroit où est aujourd'hui Soria dans la vieille Castille, ou assez proche de là; elle étoit très-fameuse par les marchés & les foires ordinaires, de toutes les petites provinces voisines qui sont renfermées dans la vieille Castille.

(1) *La ville d'Ocilis.* Il y a deux villes de ce nom, l'une dans les *Vaccéens*, c'est-à-dire, dans le roiaume de Leon. Selon Zurita, c'est *Fermosello*, sur le Duero, assez proche de l'endroit, où est la riviere de Tormés vient s'y décharger. Le Licentié André Poza croit que c'est *Zamora*, ce qui n'est pas éloigné du vraisemblable; car *Ocilis*, dont parle Appien, étant la place où les Romains avoient renfermé tous leurs bagages, & comme l'arsenal & le magazin de leur armée, il n'est nullemenr probable qu'ils eussent choisi une place si éloignée de Numance, & du pays des Celtiberiens, où ils faisoient la guerre.

il ne sçut pas profiter de son avantage ; car son armée poursuivant en desordre, & avec trop d'ardeur les fuiards, Cessaron les rallia, les ranima, leur fit tourner tête, & se jetta avec fureur sur les ennemis, ausquels il arracha la victoire des mains. La perte fut grande du côté des Romains ; car il en resta plus de dix mille sur la place. La victoire de Cessaron fut complette, il recouvra son premier camp, que les Romains avoient forcé dès la premiere attaque ; & pilla celui des ennemis. On ne sçauroit croire combien cet avantage rendit ces peuples fiers & insolens, se croiant déja libres du joug qu'ils portoient si impatiemment ; ils se flattoient de pouvoir bien-tôt reduire leurs ennemis à la necessité d'aller chercher un azile dans leur propre pays. Et pour marque de leur valeur & de leur victoire, ils firent porter en triomphe presque par toute l'Espagne les dépouilles qu'ils avoient enlevées sur les Romains.

An 585 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Romains sont battus par Cessaron.

Mais ils ne jouirent pas long-tems du fruit de leur victoire ; car bien-tôt après Mummius eut sa revanche. Ce preteur ne pensant qu'à se relever de ses pertes, ramassa cinq mille hommes du débris de son armée, se retira avec ce petit corps dans des postes avantageux, & s'y retrancha, pour n'y être point forcé. Dès qu'il apprit que l'armée ennemie tenoit la campagne, & que ces peuples traînoient par tout avec eux les dépouilles de l'armée Romaine, il encouragea ses soldats, les exhorta à venger l'outrage qu'ils avoient reçû, & qu'on osoit renouveller presque à leurs yeux : & sans attendre davantage, il attaque les ennemis, les surprend, lorsqu'ils ne s'y attendent pas, & les défait entierement ; il reprit dans cette action la plus grande partie des drapeaux, qu'il avoit perdus au premier combat.

Les Romains battent à leur tour les Espagnols.

Cette disgrace n'abbattit pas néanmoins le courage de ces peuples, ils substituerent Cantherus à Cessaron, qui avoit été tué dans cette derniere action. Ce nouveau general ne s'appliqua qu'à relever son parti, & à soutenir l'idée que l'on avoit conçûe de sa valeur. Il rassembla ses troupes dispersées, marcha vers les Cunéens, qui sont des peuples de la Bœtique, où est à present Niebla, se rendit maître de Cunistorgis, (2) qui étoit toûjours demeurée fidele aux Romains, &

Cessaron tué dans le combat.

(2) *Se rendit maître de Cunistorgis.* La ville de *Cunistorgis*, capitale des peuples que l'on nommoit *Cunéens*, étoit une des plus grandes, & des plus puissantes de tous ces quartiers. Quelques géographes croient que c'est *Niebla*, ou quelque

An 585 & suiv. depuis la fondation de Rome.

s'avança jusqu'au détroit de Gibraltar, d'où une partie de son armée passa en Afrique, soit par la crainte des Romains, soit parce que les soldats étant Africains, vouloient retourner dans leur patrie, soit parce que ces barbares enflés de leurs premiers succès, trouvoient l'Espagne trop étroite pour les contenir.

Mummius soumet les autres Espagnols.

Mummius de son côté ne demeura pas dans l'inaction, il rassembla à la hâte jusqu'à neuf mille hommes, marcha contre l'armée des Lusitaniens, la harcella par de continuelles attaques, sans lui donner le tems de respirer, & la battit en toutes rencontres. Il n'en demeure pas là: aiant sçû qu'il venoit un nouveau secours de Lusitaniens joindre le gros de l'armée ennemie, il alla au devant, les surprit, les força, & les passa tous au fil de l'épée, sans qu'il en restât un seul, pour porter dans son pays la triste nouvelle de leur défaite. Après quoi la Lusitanie demeura tranquille & soumise. Le senat decerna à Mummius pour l'année suivante l'honneur du triomphe, pour avoir heureusement terminé une guerre qui allarmoit le peuple Romain: car l'on craignoit que tous ces mouvemens n'enlevassent à la republique une de ses plus belles, & de ses plus riches provinces.

Il triomphe à Rome.

An 602 depuis la fondation de Rome.

IV.

Marcellus vient en Espagne.

Le senat aiant appris la défaite du consul Fulvius dans l'Espagne citerieure, & le voiant vivement pressé par les rebelles, envoia aussi-tôt le consul M. Claudius Marcellus en sa place, avec un nouveau secours, composé de huit mille hommes, & de cinq cens chevaux. Au même tems M. Marcellus Regulus fut declaré preteur de l'Espagne ulterieure. Marcellus étant arrivé avec toutes ses troupes en Espagne, s'approcha d'Ocilis, afin que la ville qui étoit la plus coupable, fût aussi la premiere à ressentir la peine de sa perfidie. Elle trouva cependant le moien d'éviter le châtiment qu'elle meritoit; car s'étant rendue d'elle-même au consul, sans vouloir attendre le siege, il se contenta de lui demander des ôtages, & de la condamner à paier aux Romains trente talens d'or.

Il prend la ville d'Ocilis.

ville des environs. Briet donne le même nom à la ville de *Couna*, dans le diocese d'Evora, ou d'Elvas.

(1) *Trente talens d'or.* Il y a tant de differentes especes de talens, que si l'on vouloit les expliquer toutes, & rechercher exactement tout ce qui a du rapport à cette matiere, une dissertation entiere ne suffiroit pas, il faudroit faire un livre; mais comme nous ne voulons point laisser perdre de vûe notre auteur, & interrompre trop long-tems la lecture de son texte, nous croions qu'il suffit de faire une note courte, & précisément

An 602 & suiv. depuis la fondation de Rome.

La ville de Nertobriga est assez proche de là, & autant que l'on en peut juger par la description qu'en fait Ptolomée, elle n'est pas loin de Tarrasone, & de Bilbilis; c'est aujourd'hui Calatayud. Cette ville envoia promptement au consul des députés, pour le conjurer de recevoir ses soumissions. Marcellus demanda d'abord qu'on lui envoiât cent cavaliers pour lui servir d'ôtages; mais quelques habitans aiant eu l'audace de donner sur la queue de l'arriere-garde de l'armée Romaine, & de piller les bagages, le consul ne voulut plus entendre parler de paix, ni recevoir les excuses que la ville lui fit, en desavouant les particuliers. Marcellus fit vendre à l'encan les cent ôtages qu'il avoit déja entre les mains, & mit le siege devant la place. On commençoit déja à la battre, mais elle envoia pour la seconde fois des députés au consul, pour parler d'accommodement, & pour l'engager à pardonner aux habitans. Ces députés portoient une peau de loup au haut d'une lance, ce qui étoit en usage chez ces peuples pendant la guerre. Ils remontrerent au consul qu'il devoit être satisfait du mal qu'il avoit fait à la nation, & de la vengeance qu'il avoit tirée de la revolte & de la trahison de quelques particuliers sans aveu; qu'ils en avoient été assez punis par la desolation de leurs campagnes, par la ruine de leurs maisons, reduites en cendres, & par l'esclavage d'un grand nombre de leurs compatriotes; qu'il ne falloit point pousser des malheureux au desespoir, qui redouble souvent le courage des vaincus, & devient funeste aux vainqueurs mêmes; que les plus foibles animaux ne se laissent point tuer, sans se défendre.

Il soumet la ville de Nertobriga.

Marcellus répondit, qu'il ne leur accorderoit aucunes conditions, à moins que les Arevaques, les Beliens & les Tithyens, qui avoient commencé la revolte, ne fussent compris dans le traité. Ces peuples étoient assez contens des propositions

autant qu'elle est necessaire pour donner l'intelligence de notre auteur: ainsi laissant à d'autres le soin de faire de longues & de curieuses dissertations sur cette matiere, nous nous contenterons de dire que, selon le sentiment commun des auteurs, un talent d'or auroit fait de notre monnoie trente-six mille livres; ainsi trente talens d'or, montoient à un million quatre-vingt mille livres. Une taxe si grosse imposée sur une seule ville, en marque ou la grandeur, & l'opulence, ou peut-être que tout son territoire & les peuples de sa dépendance étoient obligés d'en paier une partie; encore en faut-il conclure que l'or devoit être en ce tems-là bien commun en Espagne, surtout la ville d'*Ocilis* étant dans le milieu des terres, ne pouvoit point avoir l'avantage, & les commodités du commerce, comme une ville maritime.

An 602 & suiv. depuis la fondation de Rome.

tions que leur faisoit le consul, & consentirent à ce qu'il souhaitoit, pouvû que l'on cassât le traité que Gracchus les avoit obligés de faire. Marcellus n'en étoit pas éloigné ; car il auroit été plus aise de terminer cette guerre par la voie d'accommodement, que d'en venir aux armes ; mais les Espagnols, qui étoient toûjours demeurés fideles aux Romains, l'en dissuaderent. Ils lui remontrerent : » Qu'il n'étoit ni juste » ni raisonnable de vouloir renouveller d'anciens traités avec » des traîtres qui les avoient souvent violés par leurs frequentes » revoltes ; que cette condescendance & cette facilité à les rece» voir au nombre des alliés de la republique, ne serviroit qu'à » autoriser de semblables trahisons, par l'esperance de l'impu» nité ; & qu'il étoit de la justice de les punir une bonne fois » de tout le mal qu'ils avoient fait aux Romains & aux Espa» gnols leurs voisins, qui n'avoient souffert, que pour avoir » voulu demeurer fideles à la republique ; & qu'enfin il étoit » necessaire de faire un exemple, qui servît à reprimer les au» tres, & à les retenir dans le devoir.

Le consul embarrassé du parti qu'il devoit prendre, on convint d'une espece de tréve, pendant laquelle les deux partis avec son agréement envoierent des députés à Rome, afin de sçavoir le sentiment, & de recevoir les ordres du senat, sur ce qui seroit de plus avangeux à la nation & à la republique.

Fulvius Nobilior retourne à Rome.

Pendant ce tems-là Fulvius Nobilior arriva à Rome ; étant entré au senat, il exposa si vivement la perfidie des Espagnols, en presence de leurs députés, qu'on les renvoia en Espagne, sans rien conclure, on leur déclara seulement que le consul leur feroit sçavoir les resolutions du senat. Cette réponse fit bien connoître aux députés qu'il n'y avoit point de paix à esperer, & qu'il falloit absolument prendre les armes. Sur cela le senat resolut d'envoier un secours considerable à l'armée d'Espagne, & pensa tout de bon à soumettre entierement cette province. On proposa à toutes les legions le voiage d'Espagne ; mais comme personne ne s'offroit, & que chacun apprehendoit d'aller à cette dangereuse expedition, on fit tirer les legions au (2) sort, ce qui n'avoit point été pratiqué jus-

(2) *On fit tirer les ligions au sort.* La raison pourquoi on voulut que les soldats tirassent au sort, c'est qu'il y avoit de grandes plaintes contre les consuls qui les enrolloient, & qui pour les expeditions douces & agréables choisissoient

qu'alors, & le hazard décida de ceux qui devoient servir en Espagne.

An 601 & suiv. depuis la fondation de Rome.

V.

P. Cornelius Scipion vient en Espagne.

Cependant M. Altilius, après avoir battu les Lusitaniens, avoit forcé plusieurs de leurs villes à rentrer d'elles-mêmes dans le devoir, vers la fin de cette année, ou le commencement de la suivante, pendant laquelle le consul L. Licinius Lucullus eut pour son partage le gouvernement de l'Espagne citerieure, & Sergius Galba, celui de l'Espagne ulterieure, en qualité de preteur. Le jeune Cornelius Scipion, à qui étoit reservée la gloire de la ruine entiere de Carthage, vint en Espagne, âgé de vingt-quatre ans, avec la qualité de lieutenant du consul. Ce jeune guerrier du merite le plus brillant qui fût à Rome, poussé d'une noble ambition, & du desir de marcher sur les traces de ses ancêtres, ne cherchoit que les occasions de se signaler, & de rendre des services importans à la Republique dans une guerre que les soldats apprehendoient, & dans laquelle ils refusoient de servir. Les difficultés & les dangers ne servoient qu'à l'animer. Il y a des auteurs qui écrivent que dès que Lucullus fût arrivé en Espagne, il fit passer Scipion en Afrique, pour engager Masinissa en vertu de l'ancienne amitié qui étoit entre la famille des Scipions & lui, de faire passer quelques élephans en Espagne, au service de l'armée Romaine; mais je crois devoir plûtôt m'en rapporter au témoignage de Ciceron, qui dit que cela ne se fit que sous le consulat de Manlius.

Le jeune Scipion, surnommé Emilien, parce qu'il étoit fils de Paul Emile, & pour le distinguer du grand Scipion, vainqueur d'Annibal, & qui avoit soumis Carthage: le jeune Scipion, dis-je, n'étoit de la famille des Scipions, que parce qu'il avoit été adopté par le fils du grand Scipion, dont il avoit épousé la petite fille, sœur des Gracques. Au reste, pendant que Lucullus se disposoit à son voiage, Marcellus qui avoit appris la resolution, & le choix du senat, voulut avoir la gloire de terminer cette guerre. Il fit sortir aussi-tôt ses troupes de leurs quartiers d'hyver. La ville de (3) Nertobriga de son

Marcellus fait la paix avec les Numancin.

leurs amis, ou ceux qui leur étoient recommandés, & le reste pour les expeditions penibles & dangereuses. Or en ce tems-là l'Espagne étoit regardée comme un pays fertile en dangers & en travaux, & par cette raison redoutée des soldats. Rome commençoit à degenerer.

(3) *La ville de Nertobriga.* Outre la ville de *Nertobriga*, dont parle ici Mariana, que Ptolomée appelle *Vertobriga*, & qu'ils placent tous deux dans la Catalogne, entre Tarrasonne & Calatayud,

An 602 & suiv. depuis la fondation de Rome.

côté reçut un renfort de cinq mille Arevaques, & par ce secours, elle prévint les desseins du consul. Numance, qui prévoioit bien que l'on ne manqueroit pas de tomber sur elle, après la prise de Nertobriga, leva aussi des troupes. Marcellus, au lieu de tourner vers Nertobriga, ouvrit la campagne par le siege de Numance, qui étoit la premiere cause de la guerre. Il posa son camp à cinq milles de la ville; mais Lintheron, (4) qui commandoit les troupes de Numance, alla faire lui-même au consul des propositions de paix. Elle fut enfin conclue par Marcellus, à condition que les Numantins abandonneroient les Beles, les Tithyens & les Arevaques; car il ne doutoit point que se voiant abandonnés par les Numantins, ils ne se soumissent bien-tôt, & ne rentrassent dans le devoir. Le succès montra qu'il ne s'étoit point trompé dans ses vûes; car ces peuples vinrent demander pardon au consul, qui le leur accorda, & accepta leurs soumissions, après qu'ils eurent donné des ôtages, & six cens talens, (5) comme rapporte Strabon.

VI. Lucullus vient gouverner l'Espagne.

Lucullus (1) cependant arriva dans son gouvernement: mais comme il vit la guerre des Celtiberiens terminée, il chercha quelque autre occasion d'acquerir de la gloire. Il marcha vers les Carpetains, & passa le Tage: il resolut en

il y avoit une autre ville de même nom dans la Beturie province de l'Andalousie, située à peu près dans l'endroit où est aujourd'hui *Frexenal.* Il y avoit encore dans la Cantabrie, ou dans la Biscaye un beau vallon qui portoit le même nom, & qui est proche les bords de l'Ebre.

(4) *Mais Lintheron.* Appien l'appelle Litennon, ou Litenron: quoique les Numantins, ce peuple si guerrier l'eût choisi pour son general, cependant aiant reconnu que Marcellus vouloit terminer cette guerre à quelque prix que ce fût, il préfera l'avantage des Numantins, à ce qui pouvoit lui revenir de biens & de gloire de la continuation de cette guerre: vertu rare dans un general!

(5) *Six cens talens.* Quand on dit simplement un talent, sans specifier de quelle espece, selon la pratique & l'usage ordinaire des auteurs, on entend simplement un talent d'argent; mais comme il y en a de deux sortes, le grand qui seroit trois mille deux cens cinquante livres de notre monnoie; & le petit, qui n'en feroit que deux mille six cens livres; lorsque les historiens, quand ils parlent des talens, ne s'expriment point si ce sont de grands talens, il est censé qu'ils n'entendent que de petits talens; ainsi les six cens talens feroient quinze cens mille six cens livres, ce qui montre encore l'opulence extraordinaire de l'Espagne, puisque l'on taxoit à une si grosse somme, des peuples qui n'auroient peut-être pas compris le quart de la Bretagne.

(1) *Lucullus cependant.* On a omis de traduire ces mots, *deseoso de hazer mal, y danno;* c'est-à-dire, plein d'envie de faire du mal, & de piller. Appien marque de Lucullus, qu'il desiroit la gloire, & que n'étant pas riche, il avoit une extrême ardeur pour le devenir: pour l'un & l'autre, il falloit faire perir bien des hommes, & ruiner des peuples opulens: voilà ce que Mariana appelle faire du mal, & piller.

An 602 & suiv. depuis la fondation de Rome.

même-tems d'assieger la ville de Caucia, dans le pays des Vaccéens: on croit que cette ville étoit située dans l'endroit où est à present Coca, dans la vieille Castille. Lucullus prit pour prétexte de la guerre qu'il entreprenoit, la necessité où il se trouvoit de venger les Carpetains des dommages qu'ils prétendoient avoir reçus des Cauciens; mais le veritable motif de cette guerre étoit leurs tresors: car il y avoit peu de seigneurs Romains plus pauvres (2) que Lucullus, grand défaut dans un gouverneur, & un general d'armée!

Il fait la guerre aux Cauciens.

Les Cauciens aiant eu du desavantage dans la premiere attaque, & se voiant repoussés dans leur place par le consul, se soumirent à Lucullus. Il leur pardonna, & après avoir demandé des ôtages, il exigea encore qu'ils lui donnassent quelque secours de cavalerie avec cent talens d'argent, à quoi ils consentirent. A l'abri, & sur la foi de ce traité, la ville sollicitée par le consul, reçut garnison Romaine: mais les soldats qui y étoient entrés, dès que le signal, dont l'on étoit convenu, fût donné, se jetterent sur les habitans, qui ne s'attendoient à rien moins; on massacra tous ces malheureux, sans distinction d'âge, ni de sexe, par la plus noire de toutes les perfidies, & par une cruauté plus que barbare. Les peuples voisins effraiés par ce cruel massacre, se tinrent sur leurs gardes. Ils ne se croioient pas en sûreté dans les places les mieux fortifiées, & n'osoient plus se fier aux Romains. Ils se retirerent dans les forêts les plus épaisses, & sur les rochers & les montagnes les plus escarpées; ils y emmenerent leurs femmes, leurs enfans, y transporterent ce qu'ils pûrent enlever, & mirent le feu à tout le reste. Lucullus, que la pauvreté, & le désir de s'enrichir avoit rendu avare & cruel, se voiant par la retraite des Barbares, frustré de l'esperance du pillage, dont il s'étoit flatté, fit avancer son armée jusqu'à Intercacia. (3)

Les Cauciens battus demandent la paix.

Les Romains pillent la ville, contre la foi des traités.

(2) *Plus pauvres que Lucullus.* S'ils avoient tous le cœur aussi noble, aussi desinteressé, que l'eurent autrefois un Fabricius, un Coruncanus, &c. Et de notre tems M. de Turenne, & le Maréchal de Catinat; la reflexion de Mariana seroit inutile, & même fausse; mais l'experience ne fait que trop voir qu'elle ne l'est pas.

(3) *Intercacia.* Cette ville s'appelloit aussi *Ingastria* & *Incaria*, si l'on en croit le Licentié André de Poça, & c'étoit autrefois un Evêché proche de Gironne, peu éloigné du bourg de *Junquera.* Si cela est, il faut qu'il y ait eu deux villes qui aient porté autrefois le nom d'*Intercacia*, puisque la situation que donne le Licentié à la ville d'*Intercacia*, qui seroit dans la Catalogne, ne convient nullement à celle dont Mariana, après Appien, parle en cet endroit, qu'il place dans la vieille Castille, entre Valladolid & Burgos.

An 602 & suiv. depuis la fondation de Rome.

VII.

Lucullus assiege Intercacia.

Cette ville est environ à moitié chemin de Valladolid à Astorga. Le consul établit son camp proche de la place, & fit sommer les habitans de se rendre : ceux-ci lui demanderent s'il leur seroit aussi fidele, qu'il l'avoit été à l'égard des habitans de Caucia. Lucullus outré de cette demande rangea son armée en bataille hors de son camp, & presenta le combat aux assiegés : mais les Intercaciens ne voulurent pas l'accepter, resolus de l'éviter toûjours autant qu'il leur seroit possible; car ils aimoient beaucoup mieux se défendre derriere leurs murailles & leurs retranchemens, que de risquer un combat, dont ils prévoioient les suites. Ils avoient fait de grands magasins de vivres, avec lesquels ils croioient pouvoir tenir long-tems. Ces magasins étoient assez remplis, pour fournir à la subsistance des habitans, & des troupes nombreuses, tant de cavalerie, que d'infanterie, qui des lieux circonvoisins s'étoient venus refugier dans cette place, pour se mettre à couvert, eux & leurs effets. Il ne laissoit pas néanmoins d'y avoir souvent des escarmouches entre les assiegeans, & les assiegés : mais tout cela ne décidoit rien. Il arriva seulement une chose, dont la memoire merite d'être conservée, c'est que Scipion tua dans un combat singulier un fameux seigneur Espagnol, d'une taille & d'une force extraordinaire, qui avoit plusieurs fois defié le plus hardi & le plus brave des Romains au combat, à la tête de leur camp, sans que nul eût encore osé accepter le defi.

Scipion tue en duel un seigneur Espagnol.

La disette étoit grande dans le camp des Romains, & les soldats souffroient beaucoup de la faim; car ils n'avoient pour leur subsistance, que très-peu de bled & d'orge cuits; ils étoient obligés d'aller à la chasse, s'ils vouloient vivre : mais ce qui les incommodoit le plus, c'est qu'ils manquoient de sel. Cette disette & les eaux trop vives qu'ils étoient obligés de boire dans ces pays montagneux, mirent la dissenterie dans le camp, & la plûpart des soldats en furent attaqués. Parmi ces incommodités que souffroit l'armée Romaine, le soldat enduroit patiemment par la seule esperance de prendre la ville & de s'enrichir du pillage. Le consul obstiné à se rendre maître de la place, à quelque prix que ce fût, fit venir de tous côtés ce qui étoit necessaire pour dresser des machines de guerre; il y fit travailler sans perte de tems; & dès qu'elles furent achevées, il les fit mettre en œuvre. On ruina une grande partie des

murailles, & lorsque la breche parut assez grande, les soldats se disposerent à donner l'assaut. Scipion fut le premier, qui au travers des monceaux de pierres, monta sur la breche. Sa valeur & sa hardiesse lui attirerent dans toute l'armée de si grands éloges, & une si haute estime parmi les soldats, qu'il reçut la couronne murale à la tête des troupes.

An 602 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il monte le premier sur la breche.

Les Romains furent néanmoins repoussés avec vigueur par l'intrepidité des assiegés, qui déterminés à s'ensevelir plûtôt sous les ruines de leur ville, que de se laisser forcer, combattirent en desesperés, & se défendirent avec tant de courage & d'opiniâtreté, qu'ils obligerent les assiegeans à se retirer avec précipitation, & à se jetter dans un marais voisin, où il en perit un grand nombre. Les assiegés dès la nuit suivante repareren avec une diligence incroiable, la breche que l'on avoit faite: & le consul se voioit obligé de lever honteusement le siege, si la faim ne contraignoit les assiegés à se rendre. Cette extrêmité l'engagea à leur proposer des conditions avantageuses: il leur promit de les garder de bonne foi, s'ils vouloient capituler. Le traité se fit par les soins & l'entremise de Scipion, à qui les peuples se fioient plus qu'au consul. Les habitans obtinrent des conditions assez douces & assez honorables; l'on ne leur demanda que dix mille sayes, ou casaques, avec une certaine quantité d'ôtages & de bestiaux; pour de l'argent, l'on ne s'en mettoit plus en peine, car il n'y en avoit point dans la ville: ces montagnards ne vivoient que de leur bétail, & de ce qu'ils cueilloient dans les campagnes.

Les Romains sont repoussés.

Caucia se rend aux Romains.

Lucullus après la reddition de la place décampa, & s'avança jusques au détroit de Gibraltar, après avoir tâché, mais inutilement de surprendre Palence, en passant. Les historiens ne rapportent ce voiage, que sur le temoignage de Pline, qui raconte que l'on presenta dans cet endroit à Lucullus une tête de Poulpe (1) d'une prodigieuse grosseur. Ce même auteur ajoûte, que de là il marcha en Lusitanie, dans le dessein de la ravager. Voilà quel fut le succès de l'expedition de Lucullus.

VIII.

Guerre des Romains contre les Lusitaniens.

Sergius Galba, à qui le senat avoit donné le gouvernement de l'Espagne ulterieure, comme nous l'avons déja dit, faisoit la guerre dans la Bœtique, contre les Lusitaniens, qui s'y ren-

(1) *Une tête de Poulpe.* C'est une espece de poisson singulier, que l'on appelloit *Polypus.* On prétend que de sa queue il coule une liqueur très-bonne pour la teinture en couleur de pourpre.

An 602 & suiv. depuis la fondation de Rome.

doient redoutables, & faisoient des courses continuelles sur les alliés du peuple Romain. Mais aiant eu la temerité de combattre ces barbares avec des soldats déja harassés par une longue & penible marche, son armée fut taillée en pieces, il y perdit sept mille hommes, fut obligé de prendre la fuite avec le débris de ses troupes, & de se sauver à Carmena, (1) comme nous l'apprenons d'Appien. Il paroît que cette ville est la Carmona d'aujourd'hui. Elle passoit alors pour la plus forte place de toute la province. Elle étoit située proche les Cunéens. (2) Le preteur passa l'hyver à Carmena, où il fit rafraîchir ses troupes. Il en assembla de tous côtés de nouvelles, pour reparer sa honte : c'est pourquoi dès que la saison lui permit d'ouvrir la campagne, resolu de venger l'affront qu'il avoit reçû des Lusitaniens, il marcha contre eux, les surprit, ravagea, pilla, porta la desolation dans le pays, mettant tout à feu & à sang.

Galba défait par les Lusitaniens.

Ravage toute la Lusitanie.

Les Lusitaniens envoient demander la paix à Galba.

Les Lusitaniens consternés de voir leur province desolée & ruinée, prirent le parti d'envoier à Galba des deputés, pour traiter de la paix. Le preteur les reçut avec beaucoup d'honnêteté & de douceur; il excusa même la revolte de leurs compatriotes, en des termes très-polis, & très-insinuans; car il étoit très-éloquent, & Ciceron le met au rang des plus grands orateurs de son siecle. Il leur dit donc qu'une espece de fatalité jointe à la sterilité du pays, seroit toûjours pour eux une occasion de troubles; ainsi qu'ils declarassent à ceux qui les avoient envoiés, qu'il avoit dessein de leur donner des habitations plus commodes, & des terres plus fertiles à cultiver, où ils pourroient vivre plus tranquillement, & à l'abri des courses de leurs voisins.

Ils sont trompés par Galba, & massacrés tous par son ordre.

Cette bonté, & cette generosité apparente du preteur abusa ces pauvres peuples, & les fit tomber dans le piege qu'on leur dressoit, & dont ils auroient crû mal faire de se défier. Ils se rangerent en trois bandes, & vinrent de bonne foi trouver le preteur, au lieu, & au jour assigné, pour conclure le traité aux conditions que lui-même leur avoit imposées, ne pensant

(1) *Se sauver à Carmena.* Appien n'appelle pas cette ville Carmena, mais Carmelis.

(2) *Les Cunéens.* Ces peuples étoient dans l'Andalousie, entre le Guadalquivir & le Guadiana, en tirant vers le Portugal, à peu près vers le territoire, & aux environs de Niebla. On prétend que la ville de Cunistorgis, dont nous avons parlé plus haut étoit la capitale de ces peuples.

pas que ſous les dehors de l'amitié & de la paix qu'on leur promettoit, on cachât la plus inſigne trahiſon; car dès que ces malheureux furent arrivés, on les deſarma, & ils furent tous maſſacrés, ſans en excepter un ſeul. On abandonna une partie du butin aux ſoldats, le preteur retint l'autre pour lui: & par ces voies infames, il devint le plus riche des Romains, & en même-tems l'objet de l'execration des Eſpagnols.

An 602 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

IX. La guerre de Viriatus.

Cette monſtrueuſe & barbare cruauté de Galba effraia moins l'eſprit des Luſitaniens, qu'elle ne les irrita; & c'eſt ce qui donna occaſion à la guerre de Viriatus. Car il arrive ordinairement que les malheurs ont un certain enchaînement, qu'une diſgrace ne vient pas ſeule, mais qu'elle en entraîne d'autres à ſa ſuite, & que le remede que l'on veut apporter au mal, bien loin de le guerir, ne ſert quelquefois qu'à l'envenimer, & lui ſert de poiſon. La guerre de Viriatus donna de l'exercice aux Romains pendant quatorze ans, & la fortune qui leur avoit preſque toûjours été favorable depuis qu'ils avoient mis le pied en Eſpagne, les abandonna ſouvent durant le cours de cette guerre, pour ſe declarer en faveur des barbares.

Viriatus étoit Luſitanien de nation, & de très-baſſe naiſſance, car il avoit été berger; il étoit hardi, brave juſqu'à l'intrepidité, il ne manquoit ni d'adreſſe, ni de prudence. Il entendoit la guerre, qu'il avoit appriſe en volant ſur les grands chemins, avec une troupe de bandits. Ses brigandages lui avoient acquis de la reputation, & l'avoient rendu la terreur de tout le pays. Une foule de ſcelerats ſe joignirent à lui, ſoit pour ſe delivrer de la pourſuite de leurs créanciers, ſoit pour éviter les ſupplices dûs à leurs crimes, ſoit enfin parce qu'étant accoutumés à la guerre, & aiant conſommé tout leur bien, ils ne pouvoient ſe reſoudre à retourner vivre dans leurs maiſons, où ils ne trouvoient plus rien pour ſubſiſter. Ainſi habitués au brigandage, ils ne cherchoient qu'un état conforme à leur inclination, & où ils puſſent trouver de quoi vivre ſans travailler. Viriatus les enrolloit tous, il leur donnoit des armes, & les diviſoit en compagnies & en regimens: ainſi de cet aſſemblage de bandits formant un petit corps d'armée, il faiſoit des courſes ſur les peuples voiſins; mais particulierement ſur les alliés du peuple Romain, qu'il ne menagoit pas, il pilloit, & ravageoit leurs terres, ſur tout du cô-

Viriatus pille les alliés des Romains.

An 604 & suiv. depuis la fondation de Rome.

té que le Guadiana va se décharger dans la mer.

Les Espagnols envoient des deputés à Vettilius.

M. Vettilius qui succeda à Galba l'an six cens quatre de Rome, resolut de purger la Lusitanie de ces voleurs, qui desoloient tout, & d'exterminer entierement leur chef. Viriatus de son côté prit des mesures pour ne se point laisser surprendre. Il abandonna la Lusitanie, se retira vers le détroit de Gibraltar, ne pensa qu'à éviter un combat general avec les Romains, & pour cela prit le parti de se tenir dans des lieux inaccessibles, & de s'y retrancher. Les Espagnols furent bientôt bloqués par l'armée du preteur, qui leur coupa les vivres. Ces malheureux se voiant alors pressés par la faim, prirent le parti d'envoier secretement des deputés, pour tenter si l'on pouroit obtenir quelque accommodement. Ils promirent de se soumettre, & de garder exactement la foi qu'ils avoient jurée au peuple Romain, pourvû qu'on leur accordât des terres, où ils pûssent demeurer en sureté. Les Romains écouterent assez favorablement ces propositions. Mais Viriatus aiant découvert ce qui se tramoit, parla aux soldats avec tant de force, qu'il les empêcha de conclure le traité.

Viriatus empêche la conclusion du traité.

» A quel danger vous exposés-vous, leur dit-il, de vous » fier aux Romains? Voulés-vous perdre la vie & votre liber» té, en vous livrant entre les mains de ces traîtres, qui n'ont » d'homme que la figure & le son de la voix? Avés-vous oublié » la perfidie & la cruauté de Galba? Cet exemple recent ne doit» il pas vous apprendre quelle créance vous devés ajoûter aux » promesses de ces perfides, qui se font une gloire & une loi de » violer la foi des traités? En faut-il davantage pour vous rendre » sages? Ne vous est-il pas bien plus glorieux de ne devoir la » vie & la liberté qu'à votre valeur & qu'à votre épée? Le» quel vous est le plus avantageux de me suivre, moi qui suis » votre capitaine, prêt de répandre mon sang, & de me sa» crifier pour vous, & pour avancer le dessein que nous avons » pris de nous remettre dans notre ancienne liberté, ou de » vous laisser effraier comme des lâches par un malheur pas» sager, auquel votre courage aura bien-tôt remedié: les tems » changent.

La guerre recommence.

Chacun applaudit à Viriatus, & approuva sa resolution; tous ne penserent plus qu'à amuser les Romains; ils sortirent comme s'ils avoient voulu en venir à une bataille. Ils posterent donc leur cavalerie à l'avant-garde sur la premiere ligne,

leur infanterie cependant se retira dans les forêts voisines, la cavalerie les suivit bien-tôt, & enfin ils arriverent tous à Tribola. (1) Viriatus avoir dessein de faire de cette ville sa place d'armes, & le centre de la guerre.

An 604 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Romains, qui les suivirent de près, s'engagerent mal à propos, & inconsiderément dans un pays qu'ils ne connoissoient pas encore, ils tomberent dans une embuscade, proche de cette ville. Il y en demeura quatre mille, & Vettilius (2) lui-même y fut tué, le reste se sauva comme il put à Tartesse, ou Tarifa. Le debris de l'armée se rallia, & aiant été joint & fortifié par un grand secours de Celtiberiens, qui venoient d'arriver, les vaincus, pour reparer la honte de leur défaite, voulurent une seconde fois hazarder le combat; mais ils ne furent pas plus heureux, car tous y perirent.

Vettilius tué dans le combat.

X.

Plautius succede à Vettilius.

An 605 depuis la fondation de Rome.

C. Plautius vint en Espagne pour succeder à Vettilius l'an six cens cinq de la fondation de Rome. Ce nouveau préteur crut intimider Viriatus, en faisant marcher les legions Romaines contre ce chef de Bandits, qui ravageoit alors le pays des Carpetains & des Turdetains: mais cet Espagnol plus rusé que le Romain, fit une feinte qui engagea Plautius dans le piege, car à l'approche de l'armée Romaine, Viriatus fit semblant de craindre & de fuir devant le préteur. Plautius détache quatre mille hommes pour donner en queue sur les Espagnols; mais aussi-tôt ceux-ci voiant les Romains engagés & separés du corps de leur armée, tournerent tête, les envelopperent, & les taillerent en pieces.

Est battu par Viriatus.

Plautius plus outré de l'affront qu'il avoit reçû dans cette rencontre, qu'animé par l'esperance, marche aux ennemis avec toutes ses troupes, passe le Tage, & les poursuit sans relâche jusqu'au mont de Venus, (3) où Viriatus s'étoit

(1) *A Tribola.* Comme on ne trouve point dans ceux qui ont écrit sur l'ancienne geographie le nom même de cette ville: on ne peut point en sçavoir précisément la situation; à en juger néanmoins par ce que dit Appien, on peut croire qu'elle étoit située dans l'Andalousie, vers le détroit, puisque les troupes Romaines, qui furent défaites par celles de Viriatus proche de *Tribola*, purent s'enfuir & se sauver à *Tarifa*, & il n'y a pas d'apparence que ce soit *Turbula*, ville assez proche de l'ancienne Sagunte, dans le roiaume de Valence.

(2) *Et Vettilius.* Appien remarque ici que Vettilius ne fut pas tué, mais pris dans le combat, que celui qui l'emmenoit prisonnier, sans le connoître, le voiant vieux & chargé de graisse, & ne le jugeant bon à rien, le tua. Triste sort pour un gouverneur de la moitié de l'Espagne, & un general des Romains.

(3) *Sur le mont de Venus.* C'étoit une montagne de Lusitanie proche d'Evora. Appien remarque qu'elle étoit couverte d'oliviers.

An 605 & suiv. depuis la fondation de Rome.

retiré, & retranché. On en vint aux mains une seconde fois; mais Plautius ne fut pas plus heureux que la premiere; car il perit encore dans cette action plus de quatre mille Romains, qui resterent morts sur le champ de bataille; instruit & épouvanté par ces deux disgraces, il ne se crut pas en état de tenir la campagne: Il prit donc le parti, quoique l'on fût encore au milieu de l'été, de mettre le reste de ses troupes en garnison dans les places fortes, comme il auroit fait au commencement de l'hyver: car il comptoit moins sur la bravoure de ses soldats, que sur les remparts qui les couvroient. On croit que ce dernier combat arriva dans la Lusitanie, proche d'Evora; & la preuve que l'on en apporte, est un vieux tombeau, que l'on voit encore aujourd'hui dans cette ville, avec une inscription Latine, dont voici la traduction Françoise.

(1) Moi Lucius Silon Sabinus *percé de plusieurs fleches & de plusieurs traits dans un combat donné en Lusitanie proche d'Evora, contre* Viriatus, *me suis fait porter sur les épaules de mes soldats, devant le preteur* Caius Plautius; *j'ai ordonné que de mes deniers on m'élevât ici un tombeau, dans lequel je souhaite que l'on ne mette personne après moi, ni esclave ni personne libre: si on ne se conforme pas à mes intentions, je prétends que l'on enleve leurs os de mon sepulchre.*

Galba accusé à Rome & justifié.

Cette incription est la plus ancienne que l'on voie aujourd'hui en Espagne, qui soit restée du tems des Romains. Pendant que la guerre s'échauffoit en Lusitanie, Galba fut accusé à Rome d'avoir violé la parole qu'il avoit donnée aux Lusitaniens, d'avoir attiré par cette lâche perfidie, les malheurs que l'on éprouvoit alors. Cependant malgré L. Scribonius tribun du peuple, & Caton, qui s'étoient declarés ses accusateurs, & ses parties, ce preteur fut declaré innocent, & renvoié absous, parce qu'il trouva moien de gagner, ou plûtôt

(1) *Moi Lucius Silon Sabinus.* Quand une inscription est sûre, c'est une preuve & un ornement pour l'histoire, celle-ci est de ce caractere. André de Resende, ce Portugais si prévenu contre les inscriptions, dont on avoit grossi les recueils de son tems, compte sur celle-ci qu'il a vûe, & examinée sur le lieu même: la voici telle qu'on la trouve encore aujourd'hui à Evora en Portugal, toute en lettres capitales. L. SILO. SABINUS. BELLO. CONTRA. VIRIATUM. IN. EBOR. PROV. LUSIT. AGRO. MULTITUDINE. TELOR. CONFOSSUS. AD. L. PLAUT. PRÆT. DELATUS. HUMERIS. MIL. L. H. SEP. E. PEC. MEA. M. F. J. IN. QUO. NEMIN. VELIM. MECUM. NEC. SERV. NEC. LIB. INSERI. SI. SECUS. FIAT. VELIM. OSSUA. QUORUMCUMQ. SEPULCR. MEO. ERUI. SI. LIBERA. ERIT. *ossua* pour *ossa*, ne fera pas de peine aux antiquaires.

de corrompre ses Juges, par les grandes sommes d'argent qu'il leur distribua; de sorte qu'une partie de celui qu'il avoit pillé sur les Espagnols, lui servit pour dissiper cet orage.

An 605 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XI.

Cl. Unimatus vient preteur en Espagne.

An 606 depuis la fondation de Rome.

Est battu par les Lusitaniens, & tué.

Le senat envoia l'an six cens six, Claudius Unimanus en Espagne, avec la qualité de preteur, pour continuer la guerre contre Viriatus; mais ce nouveau gouverneur fut aussi malheureux que les autres: il osa attaquer les Lusitaniens, & il en fut battu; il perit lui-même dans le combat, & la plûpart de ses gens demeurerent prisonniers. Les Lusitaniens enleverent les faisceaux, & les autres marques de dignité, que l'on avoit coutume de porter devant les magistrats; ils les emporterent dans leurs montagnes, comme en triomphe, & les y placerent, pour servir de trophée, & d'un monument éternel de leur victoire. Cette derniere disgrace jetta la consternation dans l'armée Romaine. Les Espagnols de leur côté fiers de leurs avantages, n'en devinrent que plus hardis, jusques là, que trois cens Lusitaniens ne craignirent point d'attaquer un gros de mille Romains, & ils en tuerent une multitude considerable, eu égard au petit nombre de ceux qui eurent la gloire de cette action. Il arriva même une chose assez extraordinaire, c'est qu'un fantassin Espagnol aiant atteint à la course un cavalier de l'armée Romaine, & lui aiant en même-tems coupé la tête d'un seul coup; cette action hardie épouvanta tellement quelques autres cavaliers, qu'ils prirent aussi-tôt la fuite.

XII.

Nigidius succede à Unimanus.

An 607 depuis la fondation de Rome.

L'année suivante qui étoit la six cens septiéme de la fondation de Rome, C. Nigidius vint en Espagne, prendre la place de Clodius Unimanus. Il semble que la destinée des Romains étoit d'être battus par Viriatus, & de le rendre plus fier & plus redoutable. Le sort de Nigidius fut égal à celui de ses prédecesseurs: ce Romain fut vaincu par Viriatus, auprès de la ville de Viseu. Quelques auteurs assurent que l'on y voit encore aujourd'hui le tombeau de L. Emilius, qui fut tué dans ce combat. André de Resende dans les antiquités de Portugal rapporte l'inscription Latine qui étoit sur ce tombeau, dont voici la traduction fidele, en y suppléant quelques lettres: *Caius Minutius fils de Caius Lemonia Lubatus, tribun de la dixiéme legion, aiant reçû plusieurs blessures dans un combat contre Viriatus; le general Claude Unimanus l'abandonna, & le laissa comme mort sur le champ de bataille; mais aiant été trouvé par L.*

An 607 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ebutius soldat Lusitanien, il en eut tant de soin, qu'il vêcut encore plusieurs jours : qu'il est triste de mourir, sans avoir pû recompenser à la maniere des Romains, celui qui l'avoit si bien merité !

P. Cornelius Scipion fait consul.

Cette année fut moins celebre par les choses qui se passerent en Espagne, que par le consulat de P. Cornelius Scipion, & par la ruine entiere de la fameuse Carthage, l'émule & la rivale de Rome. C'est ce grand évenement qui merita au jeune Scipion le surnom d'Afriquain. Peut-être aussi ne le porta-t-il que parce qu'il avoit herité de son aieul un si beau nom. On dit que C. Lœlius vint pendant ce tems-là en Espagne; C'est lui qui, au rapport de Ciceron, fut surnommé le sage. Il fut le premier qui commença à reprimer la fierté de Viriatus. Tout étoit grand dans ce Romain, le genie, la probité, la prudence, l'experience, la valeur, & sur tout une habileté consommée dans les affaires, qui le rendoient un des plus illustres de la Republique. Les succès qu'il eut en Espagne dans la guerre qu'il soutint contre les Lusitaniens, redoublerent encore l'estime que tout le monde avoit déja de lui.

An 609 depuis la fondation de Rome.

Q. Fabius Maximus vient en Espagne.

L'an six cens neuf, le senat envoia en Espagne contre Viriatus, Q. Fabius Maximus Emilianus, dès qu'il eut été fait consul; il étoit frere de Scipion. Le senat avoit reglé qu'un des deux consuls iroit en Espagne. Cette guerre, & tant de mauvais succès inquietoit le peuple Romain, & l'on étoit assez embarrassé à trouver des moiens sûrs de soumettre entierement cette province. Il n'y avoit pas assez de vieilles troupes, & il falloit une armée puissante, pour reduire Viriatus, dont les victoires étoient capables de causer un soulevement general dans toute l'Espagne. On choisit cependant parmi les nouvelles levées, & les troupes auxiliaires d'Italie quinze mille hommes de pied, & deux mille chevaux. On les fit passer en Espagne, & ils arriverent à Orsune, au rapport d'Appien. C'est cette ville que l'on appelle aujourd'hui Ossone, dans l'Andalousie. On fit rester là quelque tems les troupes nouvellement arrivées, pour leur faire faire l'exercice, & pour leur apprendre la discipline militaire.

Il va à Cadiz.

Le consul pendant ce tems-là se rendit à Cadiz, qui est assez proche d'Ossone, & commença par offrir des sacrifices à Hercule, dont le temple étoit dans l'Isle, & à faire des vœux pour obtenir la victoire sur les barbares. Viriatus étoit parfaitement instruit des préparatifs que faisoient les Romains contre

lui, il n'en fut pas plus allarmé pour cela ni moins fier : il ne balança pas même à s'avancer contre eux, & d'abord il donna sur les travailleurs, & sur les fourrageurs de l'armée Romaine, dont la plûpart furent tués. Il tailla aussi en pieces un détachement destiné à secourir & à soutenir les travailleurs. Le consul sur ces entrefaites revint de Cadiz à son camp. Viriatus ne cherchoit que les moiens d'attirer les Romains à un combat general, esperant avoir bon marché de ces nouvelles troupes peu aguerries, & qui n'avoient jamais vû l'ennemi. Fabius de son côté ne pensoit qu'à l'éviter ; car il comptoit peu sur la valeur de ses soldats. Il jugea donc qu'il étoit plus à propos de tâter seulement l'ennemi par de legeres escarmouches, d'éprouver lui-même les nouvelles troupes, & de leur inspirer du courage & de la hardiesse ; en un mot, il étoit absolument resolu de ne rien risquer, jusqu'à ce qu'il eût eu le tems de rassurer l'esprit de ses troupes, & de leur persuader que leur ennemi n'étoit pas invincible.

An 607 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Fabius ne s'endormoit point, il veilloit à tout, & ne cherchoit qu'à profiter de la premiere occasion favorable, que la fortune lui presenteroit, pour combattre son ennemi. Elle ne tarda pas long tems, & il ne la laissa pas échapper ; il attaqua Viriatus, défit son armée, & l'obligea à en sauver les débris par la fuite. Comme l'hyver approchoit, le consul ne voulut pas tenir la campagne plus long-tems, dans la crainte de fatiguer & de rebuter ses nouveaux soldats ; il les mena donc à Cordoue, leur donna de bons quartiers, pour se raffraîchir, & en même-tems pour s'exercer.

Viriatus défait par Maximus.

Viriatus de son côté, se retira dans des lieux fortifiés par la nature, & comme ses soldats étoient endurcis à la fatigue, ils avoient moins de peine à supporter les rigueurs de la saison. Il envoia vers les Arevaques, les Beliens, les Tithyens, pour tâcher de les engager à entrer avec lui dans une ligue contre les Romains. Il leur fit remontrer qu'il y alloit de leurs interêts communs, & de la liberté de la nation, qu'il avoit eu assez de courage & de bonheur, pour faire tête aux Romains, & pour les battre ; qu'il avoit déja commencé à briser les chaînes dont cette ambitieuse & cruelle republique avoit chargé la nation : mais que si les Espagnols ne se pressoient de s'unir tous ensemble, & de se soutenir, ils se verroient bientôt asservis sous un joug, qu'ils ne pourroient plus secouer.

Demande du secours aux Arevaques.

An 607 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Cet expedient réuſſit admirablement à Viriatus, ces peuples entrerent dans ſes ſentimens, ils reſolurent de lui envoier du ſeçours, & de prendre tout de nouveau les armes. La guerre de Numance ſe ralluma, comme nous dirons plus bas, après que nous aurons raconté la ſuite de la guerre contre Viriatus.

Cyriacus Anconitanus a écrit ſur Strabon.

L. Hoſtilius Mancinus avoit été fait conſul avec Fabius Emilius, dont nous venons de parler, & dont nous avons rapporté les ſuccès. Les inſcriptions de Cyriaque d'Ancone prouvent que ce conſul étoit venu en Eſpagne, qu'il y avoit battu & ſubjugué ceux de la Galice; mais je laiſſe à juger quelle créance on doit ajoûter à cet auteur, qui paſſe parmi les ſçavans pour un grand conteur de fables, & pour un inſigne impoſteur.

XIII. Popilius vient en Eſpagne.

L'an 610 de la fondation de Rome.

L'année ſuivante, qui étoit la ſix cens dixiéme de Rome, les deux conſuls Serv. Sulpitius Galba, & L. Aurelius Cotta ſe diſputerent le gouvernement de l'Eſpagne; car chacun demandoit pour ſoi cette province. Le ſenat étant partagé ſur la prétention des deux conſuls, & incertain en faveur duquel des deux il prononceroit, il pria Scipion de dire ce qu'il penſoit de cette affaire. Son ſentiment fut que l'interêt de la republique demandoit que l'on n'envoiât en Eſpagne aucun des deux conſuls; *car*, dit-il, *l'un n'a rien, & l'autre n'en a jamais aſſez.* Il fit voir par là que dans l'adminiſtration des affaires, la pauvreté & l'avarice ſont également à craindre: l'une eſt preſque une raiſon neceſſaire de faire du mal, & l'autre inſpire toûjours le deſir de piller. Le ſenat prit donc le parti d'envoier le preteur Popilius, entre les mains de qui Viriatus, ſelon le témoignage de Pline, remit toutes les villes qui étoient en ſon pouvoir. Si ce que Pline dit eſt vrai, il faut que Viriatus ait été entierement défait, ou qu'il ait été reduit par les Romains aux dernieres extrémités.

Metellus vient en Eſpagne.

An 611 depuis la fondation de Rome.

Viriatus recommence la guerre.

Après Popilius Q. Cœcilius Metellus, ſurnommé Macedonius, ou le Macedonien, pour avoir conquis & ſoumis la Macedoine; Metellus, dis-je, aiant été fait conſul l'an ſix cens onze, vint dans l'Eſpagne citerieure, pour appaiſer les troubles que les Celtiberiens avoient excité de nouveau, à la ſollicitation de Viriatus. Après le départ de Popilius, Viriatus recommença ſes brigandages & ſes courſes ſur les alliés du

peuple Romain. Quintius en vint aux mains avec lui : on ne sçait pas si ce fut en qualité de lieutenant de Metellus, ou de préteur; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir défait ce barbare, au mont de Venus, proche d'Evora en Portugal, il fut battu lui-même à son tour par Viriatus, qui avoit grossi son armée d'un grand nombre de bandits, qui l'étoient venus joindre, & des nouvelles levées qu'il avoit faites. La perte fut si considerable du côté des Romains, que Quintius ne pouvant plus tenir la campagne en presence de son ennemi, fut obligé de se retirer, & de se renfermer à Cordoue pendant l'automne, avec le débris de son armée. Viriatus devint donc par la retraite de Quintius, maître de la campagne, sans trouver personne qui osât s'opposer à lui; ainsi il eut la liberté de continuer ses courses par tout, de piller les alliés des Romains, & de saccager leurs terres; parce que les troupes Romaines qui étoient en garnison dans les villes voisines, n'osoient en sortir, n'étant pas en état de resister à Viriatus. Metellus de son côté, après avoir rangé les Celtiberiens à leur devoir, (car Pline dit qu'il dompta les Arevaques) fut continué dans le gouvernement de l'Espagne citerieure pour l'année suivante, qui étoit la six cens douziéme.

An 611 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Q. Fabius Servilianus, frere adoptif de Fabius Emilien, fut créé consul, & vint pendant son consulat dans l'Espagne ulterieure, pour terminer, s'il le pouvoit, la guerre de Viriatus. Il amena avec lui dix-huit mille hommes de pied, & quinze cens chevaux. Micipsa, fils de Masinissa, lui envoia d'Afrique dix élephans, & trois cens hommes de cavalerie. Viriatus se tenoit retranché dans des bois, où il étoit impossible de le forcer, & même de penetrer. De là, il ravageoit la Bœtique, détachoit continuellement des partis, à la tête desquels il se mettoit assez souvent lui-même, pour harceler l'armée Romaine. Il ne lui donnoit aucun repos; il falloit que les Romains fussent jour & nuit sous les armes, pour n'être point surpris par l'ennemi; personne n'osoit s'écarter du gros de l'armée, ni sortir du camp; Viriatus étoit toûjours à leurs trousses; enfin l'armée Romaine fut obligé de décamper : pendant sa marche, elle eut à soutenir les attaques continuelles de l'ennemi, qui la poursuivit jusques à ce qu'elle fût arrivée à Utique, ville de la Bœtique.

Fabius Servilianus vient en Espagne.

Viriatus oblige les Romains à se retirer.

La disette où Viriatus se trouva reduit en cet endroit, l'obli-

Servilien va secourir les Cunéens.

An 611 & suiv. depuis la fondation de Rome.

gea de remener ses troupes dans la Lusitanie. Servilien se voiant delivré d'un ennemi si incommode, courut au secours des Cunéens, battit Curion & Apuleius, deux autres chefs de bandits, qui desoloient ses alliés, & se rendit maître par la force, de quelques places où Viriatus avoit mis de grosses garnisons, pour les maintenir dans son parti. Le butin fut grand & les Romains se dédommagerent de ce qu'ils avoient perdu avec Viriatus; l'on fit aussi un très-grand nombre de prisonniers, desquels on fit mourir cinq cens des plus coupables, & le reste au nombre de dix mille fut vendu en plein marché, pour servir d'esclaves.

Metellus soumet les Celtiberiens.

Pendant que cela se passoit ainsi dans l'Espagne ulterieure, Metellus acquit beaucoup de gloire & de reputation par les avantages qu'il remporta sur les Celtiberiens, qu'il soumit entierement; il força dans la Celtiberie les villes de (1) Contrebia, de Versobriga, & de Centobriga, à se rendre & à recevoir garnison Romaine. Ce fut dans cette occasion que ce general, pour surprendre plus facilement la ville de Contrebia, fit faire differentes marches & contremarches à son armée, & changeoit presque continuellement de camp. Un officier lui demandantla raison d'une conduite qui paroissoit si bizarre, & si fort contre les regles de la guerre, Metellus lui répondit ce beau mot, digne d'un sage & d'un grand capitaine: *Je brûlerois ma chemise, si je croiois qu'elle sçût mon secret.* En cela il se comporta en grand homme; mais il fit une faute considerable. Aiant sçu que Q. Pompeius venoit à sa place pour pren-

(1) *La ville de Contebria.* Cette ville étoit dans la Castille nouvelle; on la place sur la petite riviere de *Henares*, & dans l'ancienne Celtiberie, & on lui donne aujourd'hui le nom de *Tortose*, mais fort differente de celle qui est dans la Catalogne, à l'ambouchure de l'Ebre. Pour les villes de *Versobriga*, & de *Centobriga*, il falloit, suivant l'histoire, qu'elles fussent situées à peu près vers les mêmes endroits, c'est-à-dire, vers les frontieres des deux Castilles, & de l'Arragon. Ni André de Poça, ni Briet, ni Baudrand, parmi les modernes, ne parlent de ces villes. En comparant Valere Maxime avec Velleius & Florus, on a de la peine à distinguer Centobrica ou Centobriga de Contrebria; car ce que Valere Maxime dit être arrivé à *Centobrica*, les deux autres l'assurent de *Contrebia*: le fait merite d'être ici rapporté. Metellus assiegeoit *Contrebia*, ou *Centobrica*, d'où un homme de qualité nommé Rhetogenes, qui s'étoit refugié au camp de Metellus, n'avoit pû emmener avec lui ses deux fils. Les habitans fachés contre Rhetogenes exposerent ces deux jeunes seigneurs aux coups des machines de Metellus; mais ce general plus humain que Rhetogenes, aima mieux lever le siege, que de faire perir d'une maniere si horrible les fils d'un homme qui s'étoit mis sous sa protection. Il ne prit pas alors Centobrica, mais cette action lui gagna le cœur de tous les Celtiberiens, & en peu de tems toutes les villes de la Celtiberie lui furent soumises.

dre le gouvernement d'Eſpagne ; il conçut tant de jalouſie, de voir qu'on lui donnoit un ſucceſſeur, & que par là il ſembloit qu'on voulût lui ravir la gloire de conſommer ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé ; il congedia ſes ſoldats avant le tems marqué, ne fit aucuns magaſins, & retranchant aux élephans la nourriture ordinaire, une partie de ces animaux moururent de faim, les autres devinrent ſi maigres, qu'ils ne furent plus d'aucun ſervice ; enfin, il mit l'armée Romaine hors d'état d'agir. Tant il eſt vrai que les plus grands hommes ne ſont pas à l'épreuve des foibleſſes, ni des paſſions même les plus baſſes. Metellus demanda à Rome l'honneur du triomphe ; mais on le lui refuſa avec raiſon, pour avoir tenu une conduite ſi préjudiciable à la republique, bien que d'ailleurs il l'eût merité par pluſieurs belles actions.

An 611 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

XIV.

Pompée a le gouvernement de l'Eſpagne.

An 613 depuis la fondation de Rome.

Q. Pompeius alors conſul, arriva dans l'Eſpagne citerieure l'an ſix cens treize, au même tems que Servilien, à qui le ſenat avoit continué le gouvernement de l'Eſpagne ulterieure, reçut les ſoumiſſions de Canobus, chef des bandits, qui vint lui-même ſe livrer entre ſes mains. Il obligea Viriatus à lever le ſiege de (2) Vacia, & à ſe retirer. Cet avantage eut des ſuites heureuſes pour les Romains ; car la plûpart des villes voiſines ſe voiant abandonnées de Viriatus, & ne croiant pas pouvoir ſe défendre contre l'armée Romaine, ſe rendirent à Servilien, ſans attendre qu'elles en fuſſent ſommées. Ce general étoit d'une vigilance extraordinaire ; il avoit l'œil à tout, & il faiſoit obſerver très-exactement la diſcipline militaire ; peut-être même étoit-il trop ſevere à l'égard de ceux qui ne la gardoient pas, & qui prétendoient ſe diſpenſer des loix de la guerre. Il fit couper les mains à tous les compagnons de Canobus, & outre cela à cinq cens priſonniers, parce qu'ils avoient deſerté, & abandonné le parti des Romains. Il crut épouvanter les autres, & les retenir dans le devoir, par la crainte d'un ſemblable châtiment ; mais il ſe trompa, car cette conduite barbare fit plus de mal aux Romains, que les victoires de

(2) *Le ſiege de Vacia.* Cette ville eſt appellée par quelques-uns *Boetica*, par d'autres *Boetis*, & par d'autres encore *Biatia* ; mais tous conviennent qu'elle eſt dans l'Andalouſie : quelques-uns veulent que ce ſoit la petite ville d'*Utrera* ; mais la plûpart prétendent que c'eſt *Baeça*, qui devint colonie Romaine, & dans la ſuite évêché, ſuffragant de l'archevêché de Tolede ; elle eſt peu éloignée du Guadalquivir ; & l'évêché a été réuni à celui de Jaen.

An 613 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Viriatus. En effet, les affaires changerent de face, & ce supplice bien loin d'effraier les Espagnols, ne servit qu'à augmenter l'aversion qu'ils avoient conçûe contre les Romains.

Viriatus fait la paix avec les Romains.

La ville d'Erisane étoit dans le parti de Viriatus, les Romains l'assiegoient vivement, Viriatus ne laissa pas de se glisser la nuit dans la place, en trompant les sentinelles. Il fit bientôt connoître aux Romains qu'il n'étoit pas si loin qu'ils le croioient, & qu'il ne desesperoit pas de relever son parti, malgré ses disgraces passées. Il fit donc dès le lendemain une sortie, il surprit les assiegeans, les défit, & les contraignit de lever le siege, & de s'enfuir avec précipitation. Les Romains après cet accident s'étoient retirés dans un lieu, qui n'étoit pas assez fortifié, ni par consequent en état de resister au victorieux; & se voioient tous dans la necessité de perir. Viriatus jugea alors que la conjoncture étoit favorable, pour faire la paix à des conditions honorables & avantageuses. L'armée Romaine s'estima heureuse de pouvoir à la faveur du traité qu'elle fit avec lui, se retirer du mauvais pas, où elle s'étoit engagée mal à propos, & d'avoir la liberté de se rendre dans ses quartiers. Par ce traité Viriatus fut reconnu & declaré l'ami & l'allié du peuple Romain, & on laissa à ses soldats & à ses alliés tout ce qu'ils avoient pris, & dont ils étoient encore en possession.

Le senat desavoue le traité fait avec Viriatus.

Q. Servilius Cœpion, que son frere Servilien avoit envoié à Rome porter la nouvelle de ce traité, fut le premier à le condamner, comme indigne du peuple Romain, & honteux à la republique. Aiant donc été fait consul l'année suivante, qui étoit la six cens quatorziéme. Il vint dans l'Espagne ulterieure avec ordre du senat de rompre au plûtôt le traité fait avec Viriatus, comme une chose desavouée par la republique, & injurieux à la majesté de l'empire. C'est ce qui me persuade que jamais ce traité ne fut ratifié à Rome, quoiqu'Appien assure le contraire.

An 614 depuis la fondation de Rome.

XV.

Pompée maintient son gouvernement en paix.

Q. Pompeius se voiant par la jalousie de Metellus hors d'état de rien entreprendre, ne fit aucune expedition considerable, ni l'année précedente, ni cette année; car il fut deux ans dans l'Espagne citerieure. Il se crut fort heureux de maintenir son gouvernement en paix, puisqu'il ne pouvoit continuer la guerre, faute des choses qui lui eussent été necessai-

res pour cela. Mais Servilius aiant joint Viriatus auprès d'Arſe, (1) dans la Bœtique, le battit, mit ſon armée en fuite, & le pourſuivit juſques chez les Carpetains; mais ce ruſé barbare fit bien-tôt connoître qu'il en ſçavoit autant que ſes ennemis; car par un nouveau ſtratagéme, Viriatus aiant mis ſes troupes en ordre de bataille en preſence des Romains, comme pour ſe diſpoſer au combat; il poſta toute ſa cavalerie dans la premiere ligne, amuſa, & tint l'ennemi en haleine dans l'eſperance d'un combat. Pendant ce tems-là, il ſe retira dans les bois & dans les montagnes, avec ſon infanterie, & ſa cavalerie le ſuivit avec ſa viteſſe ordinaire: par cette ruſe il ſauva ſon armée, & trompa Servilius.

An 614 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Viriatus battu par Servilius, le trompe, & ſe ſauve.

Le conſul voiant qu'il étoit impoſſible de combattre, & de pourſuivre un ennemi retranché dans des lieux inacceſſibles, marcha contre les Vectons (2) & les Galiciens, où tout étoit en confuſion, par les meurtres & les brigandages qui s'y faiſoient. Viriatus de ſon côté, las de la guerre, & ſe défiant plûtôt de la valeur & de la fidelité de ſes alliés, qu'il n'apprehendoit les Romains; car il craignoit que les Eſpagnols n'achetaſſent des Romains au prix de ſa tête leur liberté, & le pardon de leur revolte, envoia à Servilius trois deputés, pour faire des propoſitions de paix; mais la voie qui paroît la plus ſûre aux hommes les plus habiles, ne leur ſert que trop ſouvent de précipice. Le conſul reçut les deputés avec bonté, & dès-lors il tâcha de les gagner à force de preſents, & de promeſſes; enfin il les menagea ſi bien, qu'il leur perſuada de prendre Viriatus & de s'en défaire; que c'étoit l'unique moien de ſe delivrer d'une guerre ſi importune, ſi longue & ſi fâcheuſe, & d'épargner bien des maux à leur patrie. Comme la perfidie regne aſſez ordinairement dans les ſocietés que font enſemble les ſcelerats, ceux-ci n'eurent pas trop de peine à conſentir de conſerver leurs biens & leur vie, aux dépens de leur general; ainſi ils ſe retirerent, après que le conſul, pour mieux couvrir ſon deſſein, leur

Il fait propoſer la paix aux Romains.

(1) *Auprès d'Arſe.* Tout ce que l'on ſçait de cette ville, c'eſt qu'elle étoit ſituée dans l'Andalouſie, aſſez près du Guadiana, ainſi que le marque Mariana, & après lui Cellarius; mais on ne ſçait point comment elle s'appelle aujourd'hui: peut-être eſt-elle détruite.

(2) *Contre les Vectons.* Les *Vectons*, que l'on appelle *Vettons*, & même *Verons*, étoient des peuples de l'ancienne Luſitanie, qui étoit plus étendue que n'eſt aujourd'hui le Portugal, ſitués entre le Duero & le Tage; ils comprenoient une partie meridionale du roiaume de Leon, & une partie ſeptentrionale de l'Eſtremadoure Caſtillane, à peu près vers Salamanque & Coria.

An 614 & suiv. depuis la fondation de Rome.

eût declaré en public ses intentions sur la paix qu'ils venoient lui proposer. Ces deputés étant de retour au camp, ne manquerent pas de rendre compte à Viriatus du succès heureux de leur negociation. Ce general comptant sur la fidelité de ses amis, se tint moins sur ses gardes; mais ces perfides abusant de la confiance que leur marquoit Viriatus, profiterent de l'occasion, & l'assassinerent la nuit, pendant qu'il dormoit dans son lit.

Il est tué par ses gens.

Ce grand capitaine meritoit un sort plus heureux; car bien qu'il fût d'une très-basse naissance, il avoit cependant par sa valeur, sa prudence & son habileté soutenu la guerre quatorze années entieres contre les Romains. Les disgraces qu'il avoit eues, ne l'avoient point abattu, & ses heureux succès n'avoient rien diminué de sa vigilance. Il avoit combattu souvent avec avantage. Ainsi perit par la trahison, & par la perfidie des siens, celui que l'on pouvoit presque appeller le liberateur de l'Espagne. Viriatus ne s'étoit pas seulement soutenu contre les Romains, dans le tems où leur puissance ne faisoit que commencer, comme avoient fait avant lui les autres Espagnols, mais il avoit lui seul par son courage & son adresse balancé en quelque maniere toutes les forces de ce puissant empire.

Obseques de Viriatus.

Les troupes de Viriatus aiant découvert le lendemain au matin le meurtre de leur general, lui érigerent un tombeau, & celebrerent ses funerailles bien plus par leurs larmes & leurs regrets, que par l'appareil & la magnificence. Les soldats firent des courses de javelots & de lances, & l'on égorgea plusieurs victimes. Les parricides s'étant sauvés à Rome, & demandant au senat la recompense de leur crime, on leur répondit que jamais ni le senat ni le peuple Romain n'avoient approuvé que des soldats massacrassent leur general; car les traîtres sont toûjours en execration, même à ceux ausquels ils rendent service, & le plus souvent ils sont punis par ceux-là même, de qui ils esperoient des recompenses.

Tantalus succede à Viriatus.

Tantalus succeda à Viriatus; mais il n'avoit ni son habileté, ni sa valeur, ni son autorité: ainsi il vit bien que le parti le plus sûr pour lui, étoit de se rendre aux Romains, lui & tous ses gens. Le consul reçût leurs soumissions; on leur ôta les armes, aussi-bien qu'aux autres Lusitaniens; on leur distribua des terres, afin qu'étant occupés à les cultiver, pour leurs besoins & la subsistance de leurs familles, ils n'eussent plus

ni la pensée, ni le loisir de se revolter de nouveau.

An 614 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XVI.

La Guerre de Numance se renouvelle.

La six cens quatorziéme année de la fondation de Rome, & la premiere de la cent soixantiéme olympiade, fut funeste à toute l'Espagne. Ceux de Numance reprirent une seconde fois les armes, & la guerre recommença avec plus de fureur qu'auparavant, à l'occasion que je vais dire. Metellus par sa valeur avoit subjugué les Celtiberiens, & les avoit soumis à la republique, il n'y avoit que les seuls Numantins, & les Termestins, qui à la faveur du traité, que l'on avoit fait auparavant avec eux, avoient sçû conserver leur liberté, avec le titre d'alliés & d'amis du peuple Romain. Les Termestins étoient éloignés de Numance d'environ trente-six milles, ils étoient au couchant de cette ville, & dans l'endroit à peu près, où l'on voit maintenant un hermitage dedié à la sainte Vierge, sous le nom de *nostre Dame de Tiermés*.

Q. Pompeius chagrin de demeurer sans rien faire, ne cherchoit que les occasions d'acquerir de la gloire. Il prit donc la resolution de soumettre ces deux villes, qui se croioient en sûreté à l'abri des traités passés. Il falloit chercher un prétexte honnête : il crut l'avoir trouvé en accusant les Segedains d'avoir offensé la majesté de l'empire Romain, lorsqu'ils envoierent du secours à Viriatus ; il se plaignit aussi que les Numantins eussent reçû dans leur ville les Segedains, qui avoient demandé à s'y retirer, soit dans la crainte d'être attaqués par les Romains, soit qu'ils ne crussent pas leur ville assez forte, pour resister à de si puissans ennemis, soit pour quelque autre raison, que nous ne connoissons pas. Les (1) Segedains étoient situés dans le pays des Beliens, & assez voisins de Numance : ce pays s'appelle aujourd'hui Segés, entre Soria & Uxama, ou Osme.

(1) *Les Segedains.* Il y a, selon Baudrand, deux villes capitales de deux peuples, dont la situation est bien differente, quoique leurs noms soient presque les mêmes ; *Segeda, & Segida* : la premiere étoit dans cette partie de la Bœtique, où est l'Estremadoure Castillane : quelques-uns croient que c'est *Cacerez*, sur le Tage, d'autres croient que c'est *Zafra*, sur les frontieres du Portugal, que les Espagnols ont fait fortifier depuis peu, pour se garantir des incursions des Portugais ; la seconde, Baudrand l'appelle *Segida* : ainsi il faudroit appeller les peuples Segidains. Je ne vois à cela qu'une difficuté, c'est qu'Appien, qui est l'auteur ancien, dans les écrits duquel on a puisé tout ce qu'on sçait de cette ville, l'appelle toûjours *Segeda*, σεγήδη. C'étoit une ville des Celtiberiens dans l'Espagne Tarragonoise ; on croit que c'est Segez, petit bourg dans la vieille Castille, entre Osma & Soria, vers les ruines de l'ancienne Numance ; d'autres veulent qu'elle soit ruinée, & que ses débris s'appellent encore *Segeda*, sur une colline auprès de *Canales*, mais dans le même quartier. Quoi qu'il en soit, Mariana en décrit parfaitement la situation, telle que nous l'a laissée Appien.

An 614 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Le crime qu'on reprochoit aux Numantins, n'étoit pas si grand; car ne doit-il pas être permis à des hommes de traiter avec bonté leurs alliés & leurs voisins?

Numance envoie des deputés à Pompée.

On regarda cependant comme un attentat la charité des Numantins; ils envoierent des deputés à Pompée, pour justifier leur conduite; mais il les chassa honteusement, sans vouloir seulement les entendre. Les Numantins reconnurent bien la faute qu'ils avoient faite, de recevoir chez eux les Segedains. Ils prirent la resolution de renoncer à leur alliance, & d'en abandonner la protection, pour ne point choquer plus long-tems les Romains. Ainsi ils envoierent de nouveaux deputés à Pompée, pour le supplier de vouloir bien leur pardonner, & renouveller le traité qu'ils avoient fait avec Gracchus. Pompée leur declara qu'il ne traiteroit jamais avec eux, & qu'il ne falloit point qu'ils esperassent desormais avoir de paix avec les Romains, & demeurer dans leur alliance, s'ils ne rendoient tous les armes. Le procedé injuste du preteur mit les Numantins au desespoir, & ils ne purent jamais se resoudre à accepter un parti si honteux. Ils aimerent mieux recommencer la guerre, & en courir tous les hazards; enfin ils resolurent de conserver par la force des armes, les mêmes armes que leurs ennemis vouloient sans raison leur arracher des mains, avec la liberté.

Les Numantins levent des troupes.

Les Numantins leverent aussi-tôt des soldats, & après avoir fait la revûe de leurs troupes, il s'y trouva huit mille hommes de pied & deux mille chevaux: c'étoit peu à la verité, mais tous gens braves, déterminés, & capables de resister à leur ennemi. Megare eut le commandement general de ces troupes. C'étoit un capitaine hardi, & d'une grande experience. Pompée determiné à poursuivre ce qu'il avoit commencé, ne tarda pas à établir son camp auprès de Numance. Son armée étoit composée de trente mille hommes de pied, & de deux mille chevaux. Les Numantins s'étoient retirés & retranchés dans les collines voisines, d'où ils faisoient de tems en tems des sorties, & harceloient l'armée Romaine; ils massacroient ceux qui osoient s'écarter du camp, & se refugioient ensuite dans des lieux inaccessibles. Comme ils voioient que leur armée étoit beaucoup inferieure en nombre à celle des Romains, & qu'elle ne pouvoit pas leur resister en plaine campagne, ils ne voulurent jamais en venir à une bataille. Les

Ils harcelent les Romains.

Romains la leur presenterent plusieurs fois; mais les Numantins, qui connoissoient mieux le pays que leurs ennemis, eurent toûjours l'adresse de l'éviter, & jamais le preteur ne put les y forcer.

An 614 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Pompée ne pouvant réussir de ce côté-là, tourna ses armes contre Termencia, (2) & tâcha de surprendre cette place; mais cette entreprise ne fut pas plus heureuse pour lui, ni plus honorable, & il n'en retira d'autre fruit, que la honte d'avoir fait une tentative inutile, & d'avoir perdu beaucoup de monde: car les Termestins aiant fait dans un seul jour trois sorties, ils forcerent les lignes des assiegeans, en firent un grand carnage, & Pompée fut obligé de lever le siege, & de faire retirer ses troupes sur des montagnes escarpées, d'où plusieurs soldats saisis de fraieur, tomberent dans d'affreux précipices. Le reste étoit obligé de passer la nuit sous les armes, pour n'être point surpris par l'ennemi, qui sçavoit parfaitement tous les détours de ces montagnes. Le lendemain les deux armées ne laisserent pas d'en venir aux mains, elles combatirent avec un avantage égal, jusqu'à ce que la nuit separât les combattans. On auroit peut-être encore recommencé le combat le jour suivant, si Pompée, pour l'éviter, n'eût marché toute la nuit vers Manlia. Cette retraite précipitée marquoit assez la fraieur du general, qui d'ailleurs étoit bien aise de gagner du tems pour rafraîchir ses troupes, & les mettre en état d'agir avec vigueur.

Pompée tâche de surprendre Termencia.

Il se retire.

Les Numantins avoient mis garnison dans Manlia, cependant Pompée aiant paru devant la place, elle ne voulut pas soutenir le siege, & se rendit aux Romains: cette ville s'appelle aujourd'hui Mallen. Termentia suivit l'exemple de Manlia, se croiant trop foible pour tenir tête à Pompée, qui se préparoit à en former le siege, elle vint elle-même lui presenter les clefs; & par sa soumission, elle sauva ses campagnes des ravages de l'armée Romaine.

Il se rend maître de Manlia & de Termenlia.

Il n'y avoit plus que les seuls Numantins qui tinssent ferme. Pompée les laissa quelque tems en repos, ne se croiant pas

(2) *Contre Termencia.* Cette ville étoit, selon toutes les apparences, la capitale des peuples que l'on appelloit *Termestins*, située sur le Duero, dans la vieille Castille, proche d'Osma. On prétend qu'elle est entierement ruinée; quelques auteurs prétendent que la chapelle ou l'hermitage de *Nuestra Señora de Tiermés* est justement dans l'endroit où étoit autrefois *Termencia*, à neuf lieues de Segovie; quelques autres croient que c'est la ville même de Lerme.

An 614 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il défait Tanginus.

assez fort pour les reduire. Il marcha contre les Edetains, où est maintenant la ville de Sarragosse. Tanginus à la tête d'une troupe de bandits, desoloit le pays, & se rendoit redoutable par ses brigandages; il fut même assez temeraire, pour oser attendre de pied ferme les legions Romaines, & leur presenter le combat; mais il fut battu, tous ses gens y perirent, & lui-même y resta. Ce petit avantage releva le cœur de l'armée Romaine.

XVII. Pompée assiege Numance.

Pompée retourna aussi-tôt sur ses pas, & rabattit sur Numance, on prit alors la resolution d'en former le siege. Et comme on prévoioit qu'il pourroit tirer en longueur, on commença par vouloir détourner la riviere du Duero, qui portoit à Numance les provisions; mais les sorties continuelles des Numantins, qui harceloient à tous momens les travailleurs, obligerent bien-tôt les Romains d'abandonner leur entreprise. Pompée étoit accablé & outré de ces disgraces; enfin pour comble de chagrin, un de ses tribuns venoit d'être taillé en pieces, avec sa troupe, qui escortoit un grand convoi: & le convoi avoit été enlevé, & pillé par les ennemis.

Il fut donc obligé de retenir son armée dans son camp, sans permettre au soldat de s'en éloigner, pour n'être point surpris par l'ennemi, qui étoit toûjours alerte, & qui ne faisoit quartier à aucun de ceux qu'il pouvoit surprendre un peu à l'écart. Le parti que prit Pompée de laisser ainsi son armée campée durant une saison si facheuse, pensa tout perdre. La plûpart des soldats, qui n'étoient point accoutumés à l'intemperie du climat, perirent plus de maladie, que par le fer des Numantins, qui les fatiguoient par de continuelles attaques. Enfin, Pompée forcé de lever le blocus, voiant que l'hyver étoit déja fort avancé, prit le parti de mettre en quartier d'hyver dans les villes de ses alliés les plus voisines, le reste de ses troupes, que la maladie & la mortalité avoient épargnées.

Il leve le siege.

Popilius vient gouverner l'Espagne.

An 615 depuis la fondation de Rome.

Pompée fait la paix avec les Numantains.

Le senat destina l'année six cens quinze, le consul M. Popilius Lenas, pour aller prendre le gouvernement d'Espagne. Popilius se disposa aussi-tôt à partir: mais pendant que tout se preparoit pour le voiage du nouveau gouverneur Pompée, à qui ses amis de Rome avoient mandé que l'on envoioit un consul prendre sa place, fit secretement la paix avec les Numantins; l'on convint aisément des articles, & en moins de

rien la paix fut signée. Peut-être que Pompée apprehendoit que le senat ne le rendît responsable du mauvais succès qu'il avoit eu dans cette guerre, peut-être aussi qu'il ne prit cette resolution, que par une pure jalousie de ce qu'on lui donnoit un successeur, & pour ne point contribuer à la gloire & à la reputation de son rival.

An 615 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Numantins de leur côté étoient las de la guerre, ils avoient beaucoup souffert de la famine, parce que leurs terres étoient demeurées en friche, & ils souhaitoient la paix avec autant d'empressement que les Romains; on commença à en proposer secretement les conditions; comme elles étoient honteuses pour les Romains, Pompée feignit une maladie, pour ne pas signer le traité. On vouloit cependant amuser le public, & l'on fit courir le bruit que les Numantins étoient condamnés à donner aux Romains trente talens d'argent: mais les plus éclairés, jugeoient bien que cela n'étoit qu'une feinte, pour sauver en quelque maniere l'honneur de la Republique. A l'arrivée de Popilius, il y eut de grandes contestations au sujet de ce traité; Pompée lui-même le desapprouva, il le desavoua, & nia absolument qu'il eût fait aucune convention avec les habitans de Numance: ceux-ci de leur côté assurerent le contraire, & prirent à temoin les principaux officiers de l'armée Romaine, avec lesquels ils avoient reglé & signé les articles. Le consul renvoia les uns & les autres au senat: mais la passion l'emporta à Rome sur la justice, & l'avis qui prévalut dans le senat, fut que l'on n'auroit nul égard à la paix conclue par Pompée; qu'on la desavoueroit, & que l'on declareroit derechef la guerre aux Numantins.

Le senat declare de nouveau la guerre aux Numantins.

Popilius tâcha en vain de soumettre les Lusons, qui sont des peuples voisins de Numance. Le senat ne laissa pas néanmoins de lui continuer encore le gouvernement de l'Espagne citerieure pour l'année suivante, qui étoit la six cens seiziéme de Rome; mais il ne fut pas plus heureux cette année, que la précedente; car il fut battu par les Numantins, & obligé de fuir honteusement devant eux.

Popilius est battu par les Numantins.

An 616 depuis la fondation de Rome.

XVIII.

Le consul Brutus étoit venu cette même année dans l'Espagne ulterieure, pour tâcher de la reduire entierement. Ce fut sous le gouvernement de ce consul, que les vieux soldats de Viriatus, à qui l'on avoit accordé une amnistie generale, & des terres pour les cultiver, bâtirent la ville de Valence. Les

Origine de la ville de Valence.

An 616 & suiv. depuis la fondation de Rome.

sentimens des historiens sont fort partagez au sujet de cette ville. Quelques-uns croient que c'est Valence, située dans le pays des Edetains, parce que cette ville a toûjours été celebre par la valeur de ses habitans. Mais cette opinion n'a nulle vraisemblance, & la raison sur laquelle elle est appuiée, ne prouve rien, puisque cette Valence est dans l'Espagne citerieure, qui étoit de la dépendance d'un autre gouvernement ; & il n'y a nulle apparence que les soldats de Viriatus eussent abandonné leur propre pays, pour aller s'établir dans une terre étrangere. D'autres croient, & avec plus de fondement, que c'est Valence d'Alcantara, parce qu'elle est dans l'Espagne ulterieure. Enfin les derniers prétendent que c'est cette Valence qui est aux environs du Miñho, dans la Lusitanie superieure, & située vis-à-vis de Tuy ; & je serois assez de ce sentiment ; mais sans m'arrêter à expliquer plus en détail ces differentes opinions, il me suffit de dire que l'on continua encore à Brutus la même province pour l'année suivante, qui étoit la six cens dix-septiéme.

An 617 depuis la fondation de Rome.

Mancinus gouverne l'Espagne citerieure.

Il est battu, & se retire.

Le consul C. Hostilius Mancinus, que le senat avoit envoié dans l'Espagne citerieure, se campa d'abod auprès de Numance, dans l'esperance de reduire cette place : mais il fut aussi malheureux que les autres ; car il fut presque toûjours battu. Tant de disgraces découragerent ce consul. Enfin aiant appris que les Vaccéens & les Cantabres venoient au secours des Numantins, avec des troupes nombreuses, comme il avoit toûjours eu du desavantage contre les Numantins, il craignit d'être encore moins en état de resister à tant d'ennemis unis ensemble. Il abandonna donc son camp la nuit suivante, & délogea secretement, de peur d'être surpris dans sa retraite : il fit faire une longue traite à son armée, & il ne la fit point reposer, qu'il ne l'eût mise en sureté dans des lieux où il croioit que l'on ne pourroit ni le poursuivre, ni le forcer. On ne marque pas certainement les lieux où Mancinus se retira ; mais il y a apparence que c'étoit à peu près dans les mêmes endroits où Fulvius Nobilior avoit campé quelques années auparavant.

Il vient du secours aux Numantins.

On ne s'apperçut point à Numance du départ des ennemis que deux jours après, & à l'occasion d'une fête que les habitans celebroient, sans penser en aucune maniere à se battre ; deux jeunes gens recherchoient alors une fille en mariage ; l'amour & la jalousie leur aiant inspiré de la hardiesse, on convint que

les deux rivaux iroient dans le camp des Romains, & que celui qui apporteroit le premier la main droite de l'ennemi qu'il auroit tué, épouseroit la fille en recompense de sa bravoure. Les deux jeunes gens sortirent aussi-tôt de la ville, ils passerent au camp des Romains, qu'ils trouverent abandonné; ils rentrerent incontinent dans la place, où ils apporterent cette agréable nouvelle. Les Numantins & les autres troupes nouvellement arrivées, transportés de joie, poursuivirent sur le champ les Romains, prirent la route qu'ils avoient tenue dans leur retraite, les joignirent avant que leurs retranchement fussent achevés, & par un revers de fortune, ils assiegerent eux-mêmes ceux, dont ils étoient assiegés quelques jours auparavant.

An 617 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ils poursuivent les Romains.

Le consul desesperant de pouvoir échaper & sauver son armée, ne pensa plus qu'à se tirer d'affaires à la faveur de quelque traité: il fut bien-tôt conclu. Selon les articles de ce traité, les Numantins furent maintenus dans une liberté entiere, & on les honora du titre d'amis & d'alliés du peuple Romain. Rien ne fut plus honteux à la republique, que de mendier la paix à une ville dont elle avoit reçu tant d'affronts: c'étoit en quelque sorte reconnoître la superiorité de Numance & lui transporter l'empire du monde. Ce traité ignominieux, mais necessaire dans ces conjonctures pressantes, fut conclu par l'entremise de Tiberius Gracchus, qui servoit alors dans l'armée de Mancinus, & qui sçut gagner l'esprit des Numantins. Ceux-ci avoient beaucoup de consideration pour Gracchus, & ils avoient toûjours conservé une extrême veneration pour la memoire de son pere Sempronius, avec qui ils avoient fait leur premier traité.

Mancinus sauve l'armée, à la faveur d'un traité.

XIX.

Mancinus est rappellé.

On envoie Lepidus en sa place.

Si-tôt que le senat eut appris ces honteuses nouvelles, Mancinus fut rappellé d'Espagne: on envoia en sa place Emilius Lepidus son collegue, pour prendre le commandement des troupes, & pour venger l'affront fait au peuple Romain. Numance de son côté étant informée de ce qui se passoit à Rome, y envoia des deputés avec le traité de paix. Elle ordonna à ses deputés, que si le senat ne vouloit point le ratifier, de demander qu'on leur remît le consul & l'armée Romaine entre les mains, puisqu'ils ne s'étoient sauvés, qu'à la faveur de ce traité. L'affaire fut proposée en plein senat, & long-tems débattue. Tout Rome se trouva partagé sur la demande des

An 617 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Le senat desavoue le traité.

Numantins : mais enfin le traité étoit si desavantageux, que le peuple Romain ne pût en soutenir la honte. On jugea donc la demande des Numantins juste & raisonnable, & le senat envoia ordre à l'armée d'Espagne, qu'on livrât Mancinus, qui n'étoit pas encore parti, entre les mains des Numantins.

Le senat crut se sauver par cette démarche, & être quitte du reproche que l'on auroit pû lui faire, d'avoir violé un traité fait par un de ses consuls. On pardonna à Tiberius Gracchus, qui avoit été l'entremetteur de ce honteux traité ; parce que n'étant que subalterne, on jugea qu'il ne l'avoit fait que par ordre de son general, & que c'étoit à Mancinus que l'on devoit en imputer la faute. On ne laissa pas de publier à Rome que le credit & l'autorité de Scipion avoit plus contribué, que les autres raisons, à justifier son beau-frere Gracchus, & à le faire declarer innocent. Tant les hommes sont portés à croire toûjours ce qui est de plus desavantageux. Voilà ce qui se passa à Rome, à l'occasion du traité fait avec les Numantins.

Lepidus declare la guerre aux Vaccéens.

M. Lepidus étoit déja en Espagne. Ce consul, sans attendre, & sans sçavoir même ce que le senat decideroit, declara la guerre aux Vaccéens, sous prétexte qu'ils avoient donné du secours, & fourni des vivres aux Numantins, dans la précedente guerre. Ces peuples faisoient une partie de ce que l'on appelle à present la vieille Castille ; il ravagea leurs terres, mit tout à feu & à sang, & porta la desolation par tout. Il assiegea Palence, bien qu'il eût reçû ordre de Rome de ne point inquieter ce peuple feroce, que l'on n'avoit jamais attaqué impunément. Le traité honteux qu'avoit fait Mancinus inquietoit extraordinairement le senat, relevoit le courage aux Espagnols, & les animoit à se défendre vigoureusement contre ceux qui leur avoient declaré la guerre, & violé la foi des traités.

Il assiege Palence.

Leve le siege avec précipitation.

L'armée Romaine étoit toûjours devant Palence, & bien loin d'avancer le siege, elle avoit du desavantage dans toutes les sorties que faisoient les Palentins. Les Romains se voiant battus dans toutes les rencontres, & très-incommodés dans leur camp par la disette des vivres. Lepidus prit le parti de faire décamper ses troupes la nuit, & sans bruit. La consternation & la fraieur étoit si grande, que l'on n'osa pas faire sonner la retraite, selon la coutume. Une fuite si précipitée inspira tant de hardiesse à ceux de Palence, que dès le lendemain ils se

mirent

mirent aux trousses des Romains, & les poursuivirent si vivement, qu'ils les attraperent, & les battirent: il en demeura plus de six mille sur la place. Cette nouvelle étant venue à Rome, causa un dépit extrême à tout le peuple, & il en fut tellement irrité contre Lepidus, qu'on le revoqua sur le champ. Quand il fut de retour à Rome, on l'accusa en plein senat, on le declara coupable, comme s'étant mal comporté dans cette guerre.

An 617 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Est défait par les Palentins.

Est condamné à Rome.

XX.

Brutus soumet les peuples de Galice.

La conduite & la valeur de D. Brutus, qui commandoit dans l'Espagne ulterieure, dédommageoit en quelque maniere la republique de ces disgraces; car il avoit appaisé les troubles de la Galice & de la Lusitanie. Les Labricains, (1) peuples de ces quartiers, accoutumés à se revolter, furent obligés de se soumettre à des conditions très-dures; car ils furent forcés à rendre les transfuges, à mettre bas les armes, à sortir tous de la ville, & à venir trouver Brutus dans son camp, pour implorer sa clemence. Ces peuples aiant obéi aux ordres du general, il les fit environner par toute son armée, leur reprocha leur perfidie, & leur pardonna, se contentant de leur imposer une somme considerable d'argent, de leur ôter leurs armes, & tout ce qui pourroit être dans la suite une occasion de revolte. Comme ces peuples apprehendoient qu'on ne les fît massacrer, ils s'estimerent heureux d'en être quittes à ce prix. Tant d'actions glorieuses firent donner à D. Brutus le surnom de Galicien.

Philon gouverne l'Espagne citerieure.

L'an 618 de la fondation de Rome.

Voilà ce qui se passa sous le consulat de Mancinus, & de Lepidus; car l'année suivante, qui fut la six cens dix-huitiéme de Rome, on prorogea à D. Brutus son gouvernement, & l'on donna celui de l'Espagne citerieure au nouveau consul P. Furius Philon, avec ordre de livrer Mancinus aux Numantins. Q. Metellus, & Q. Pompée, qui étoient les plus considerables, & les plus puissans de Rome, firent tout ce qu'ils purent pour empêcher que l'on ne confiât à Furius une entreprise qui ne seroit pas moins utile qu'elle seroit glorieuse; mais

(1) Les Labricains étoient les habitans d'une ville nommée *Labrica*, mais ni Appien, ni Pline, ni aucun autre auteur ancien ne parle d'une ville nommée *Labrica*, ou *Labriga*. Seulement Appien parle de Talabriga, & Pline de Talabrica; d'où vient que dans Mariana ce nom de Labricains est une faute ou d'écriture, ou d'impression, ou bien une faute faite à dessein de détourner l'esprit des lecteurs d'un objet peu honorable à la ville de Talavera, pays de notre auteur, que bien des gens croient avoir eu nom Talabrica, du tems des anciens Romains.

An 618 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Furius en qualité de conſul, avec une hardieſſe & une aſſurance merveilleuſe declara l'un & l'autre ſes lieutenans, & leur commanda de le ſuivre en Eſpagne.

Il livre Mancinus au Numantins.

Le conſul étant arrivé en Eſpagne, & aiant campé auprès de Numance, fit mettre un matin aux portes de la ville Mancinus, le corps nud, & les mains liées derriere le dos, ſelon la coutume des Romains, quand ils livroient un de leurs capitaines entre les mains de leurs ennemis. Il demeura là un jour entier, abandonné de ſes amis, & de ſes ennemis, & la nuit il fut ramené dans le camp par l'ordre des Haruſpices; car l'on avoit accoutumé d'en uſer ainſi dans ces ſortes d'actions. Les Numantins prétendirent, que les Romains, pour ſe mettre à couvert du reproche d'avoir violé la foi des traités, devoient non-ſeulement livrer le general, mais même l'armée, qui n'avoit échapé qu'à la faveur d'une alliance, & d'une paix ſimulée, ou plûtôt conclue de bonne foi, & dans toutes les formes par les Eſpagnols. Il eſt ſûr que les Romains en cette occaſion eurent plus d'égard à leur avantage particulier, qu'à l'honneur, & aux loix de l'équité.

Piſon fait la guerre aux Numantins, ſans ſuccès.

An 619 depuis la fondation de Rome.

On n'eſt pas inſtruit de ce que Furius fit en Eſpagne, après cette action; l'on ſçait ſeulement que l'année ſuivante, qui étoit la ſix cens dix-neuviéme de Rome, D. Brutus fut continué pour la troiſiéme fois, dans ſon gouvernement de l'Eſpagne ulterieure, & que le conſul Q. Calpurnius Piſon eut pour ſon partage l'Eſpagne citerieure; mais ſon ſort ne fut pas plus heureux dans la guerre qu'il continua contre les Numantins, que celui de ſes predeceſſeurs; car il perdit une partie de ſon armée, & le reſte ſe trouva reduit à la derniere miſere. Il ſemble que les Romains ne pouvoient ſoutenir la ſeule vue des Eſpagnols; & comme s'il y eût eu quelque charme ſecret, ou quelque enchantement, une terreur panique ſaiſiſſoit l'eſprit des Romains, & ils prenoient la fuite, dès que ceux-là paroiſſoient, à peu près comme des cerfs timides, dès qu'ils apperçoivent les chiens, & les chaſſeurs. La plûpart regardoient cette fraieur comme une punition des cruautés que quelques-uns de leurs gouverneurs avoient exercées en Eſpagne, & de leur mauvaiſe foi dans l'obſervation des traités. Ce qui eſt de vrai, c'eſt qu'en ce tems-là les Eſpagnols ne cedoient nullement aux Romains ni en valeur, ni en habileté, ni en adreſſe à manier les armes. Ils ne combattoient plus comme autrefois,

sans ordre, & dispersés par pelotons; mais un long usage de la guerre, & l'exemple des Romains, leur avoit appris à se ranger sous le drapeau, à mettre une armée en bataille, à se retrancher, à soutenir leurs aîles par des corps de reserve, à obéïr aux officiers, & à garder une exacte discipline.

An 619 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXI. Scipion est fait consul, & on l'envoie en Espagne.

La nouvelle de tant de revers desoloit le senat, & l'on ne sçavoit plus quelles mesures prendre, pour terminer une guerre qui commençoit à causer de terribles inquietudes à la republique. Elle eut recours à P. Cornel. Scipion, surnommé l'Afriquain, pour avoir détruit Carthage. Le peuple Romain crut dans cette conjoncture ne devoit point avoir égard à la loi, selon laquelle personne ne pouvoit être élevé à un second consulat, que dix ans après le premier. Scipion, qui sans contredit étoit alors le plus illustre des Romains, fut donc fait consul pour la seconde fois, & on l'envoia dans l'Espagne citerieure l'an de Rome six cens vingt. Pour D. Brutus, il fut encore continué dans son gouvernement de l'Espagne ulterieure, du moins c'est l'opinion commune.

Toute la fleur de la jeune noblesse Romaine, au nombre de quatre mille, suivit Scipion; & si le senat n'eût fait une défense expresse, ce qui restoit de jeunes Patriciens, auroit accompagné le consul dans cette fameuse expedition; car chacun à l'envi vouloit être de la partie, tant étoit grande l'ardeur que tout le monde avoit de servir, & d'apprendre la guerre, sous un si grand capitaine. Scipion fit une cohorte à part de cette florissante noblesse, & lui donna le nom de *Philonide*, pour marquer l'union & l'amitié étroite qui étoit entre elle & leur general, persuadé que le concert du general & des soldats étoit la principale force d'une armée, & capable de la rendre invincible. Il falloit outre cela par une exacte discipline, rétablir l'ordre dans les troupes Romaines, qui depuis long-tems servoient en Espagne, où elles s'étoient abandonnées au luxe, à l'oisiveté, à la licence, & à la debauche.

Il rétablit la discipline parmi les troupes.

Scipion partit pour l'Espagne, & laissa en Italie M. Buteon son lieutenant, qui fut chargé de conduire le secours destiné pour l'entreprise d'Espagne. Il remit bien-tôt l'ordre & la discipline dans son armée; il en chassa deux mille filles de mauvaise vie; il en retrancha ce qu'il trouva de goujats, de vivandiers, & d'autres gens inutiles, qui suivoient l'armée, &

An 620 & suiv. depuis la fondation de Rome.

qui ne contribuoit pas peu à entretenir le desordre & la débauche parmi les soldats. Scipion aiant ainsi purgé les troupes, & chassé de son camp cette maudite canaille, les soldats commencerent à revenir de leur assoupissement, & de cette langueur, dans laquelle ils étoient ensevelis depuis tant de tems: la fraieur se dissipa, & ces troupes auparavant devenues si méprisables à l'ennemi, reprirent leur premiere vigueur sous la conduite de leur nouveau general, & se rendirent bien-tôt redoutables.

Afin de les rendre plus robustes, en les endurcissant au travail, Scipion donna ordre que chaque soldat apporteroit sur ses épaules au camp, du bled pour trente jours, & que chacun porteroit aussi par jour sept grands paniers pleins de terre, pour faire des retranchemens; c'étoit dans cette vûe, & pour les accoutumer à la fatigue qu'il changeoit souvent de camp, après l'avoir fait fortifier. Par cette exactitude à faire observer la discipline militaire, l'armée changea bien-tôt de face; les soldats devenus tout autres, eurent honte de leur lâcheté passée, & ils ne chercherent plus que les occasions de reparer leur reputation. Rien n'est plus capable de reprimer la licence du soldat, que l'exemple du general. Nous haïssons tous la soumission & la dépendance, mais l'exemple nous la rend moins penible & moins odieuse; c'est pourquoi Scipion se trouvoit le premier au travail, & en sortoit le dernier. L'activité & la vigilance de Marius ne contribuerent pas peu à rétablir parmi les troupes la discipline militaire. Ce fut là qu'il fit son apprentissage de la guerre, & qu'il se disposa à être, comme il le fut dans la suite, un des plus grands capitaines de son siecle.

Il ravage les terres des Numantins.

La saison étant venue de se mettre en campagne, Scipion l'ouvrit, en faisant décamper son armée du lieu où elle étoit: il la fit avancer du côté de Numance, il ravagea les terres des Numantins, & reduisit en cendres tout ce qui leur appartenoit. Comme il ne vouloit pas engager à une bataille generale le soldat encore timide, & à peine remis de ses anciennes fraieurs, il se contenta de desoler le pays des Vaccéens par de frequentes courses; il en vouloit particulierement à ceux de Palence, pour venger le consul Lepidus qu'ils avoient battu deux ans auparavant. Ce fut en ce lieu que l'ardeur & l'imprudence de Rutilius Rufus pensa engager l'armée à une action decisive, ce que Scipion sur toutes choses tâchoit d'é-

viter. La valeur porta trop loin cet Officier Romain, en pourſuivant ceux de Palence, qui harceloient le camp de tous côtés, & qui fatiguoient l'armée par leurs attaques continuelles, & par les allarmes qu'ils donnoient ſans ceſſe. Car ces barbares faiſant ſemblant de s'enfuir devant Rufus, l'attirerent inſenſiblement dans une embuſcade qu'ils lui avoient dreſſée. Scipion qui étoit ſur une hauteur, pour reconnoître l'ennemi, prévit ce qui arriveroit à Rufus, s'il n'étoit ſecouru: il fit incontinent avancer l'armée, partagea ſa cavalerie en deux, enveloppa le lieu où étoit l'embuſcade, mais il donna ordre que l'on ne s'engageât point, & que l'on ſe contentât d'eſcarmoucher l'ennemi. Par là il fit appercevoir à ſes gens le danger où ils alloient ſe précipiter, & les en retira heureuſement.

An 620 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Durant cette expedition, Scipion ſe trouvant à la vûe de Caucia, fut touché de voir cette grande ville entierement détruite par la perfidie de Lucullus; il fit donc déclarer à ſon de trompe, qu'il exempteroit de tous droits & de tous impôts ceux qui voudroient rebâtir cette ville, & s'y établir: voilà ce qui ſe paſſa durant l'été.

Il fait rebâtir Caucia.

Sur la fin de l'automne, on ramena l'armée près de Numance, & Scipion s'y campa, d'où il détacha pendant l'hyver differens partis, pour piller, & pour ravager les campagnes voiſines, afin d'ôter par là aux ennemis le moien de ſubſiſter; mais il y eut un de ces partis, que la vigilance de Scipion tira d'un grand peril, où il alloit imprudemment s'engager.

Il y avoit un gros bourg, dont une partie étoit entourée d'un marais; on croit que ce bourg eſt la ville que l'on appelle aujourd'hui *Henar*, à cauſe du marais qui en eſt aſſez voiſin. Auprès de ce bourg il y avoit des endroits creux, couverts & eſcarpés; rien n'étoit plus propre à dreſſer des embuſcades. Les Numantins s'y tenoient ſouvent cachés derriere des rideaux & des haies, & ils avoient déja aſſommé un grand nombre de ſoldats Romains, qui s'écartoient quelquefois du camp, pour aller piller dans les villages voiſins, il n'en échappoit preſque pas un ſeul. Scipion qui veilloit à tout, aiant aperçu le danger où ſes gens s'engageoient indiſcretement, fit incontinent battre la retraite dans ſon camp, pour obliger le ſoldat à quitter la maraude, & à ſe ranger ſous ſon drapeau; en même-tems, il détacha mille chevaux, & ſuivit lui-même avec le gros de l'armée, pour dégager les ſoldats qui

Repouſſe les Numantins.

An 620 & suiv. depuis la fondation de Rome.

n'avoient pas eu le tems de se retirer, & qui étoient aux prises avec les Numantins. Tant que les forces furent égales, les Numantins repousserent vivement les ennemis, & en firent un terrible carnage: mais voiant que les legions s'approchoient pour soutenir leurs gens, ils prirent aussi-tôt la fuite au grand étonnement des Romains, qui depuis long-tems n'avoient vû les Numantins tourner le dos.

XXII. Jugurta se rend à l'armée Romaine.

Jugurtha se rendit vers ce tems-là à l'armée Romaine. Il étoit fils de Manastabal, & petit fils de Masinissa. Son oncle Micipsa l'avoit envoié au secours de la republique, avec dix élephans, & un corps considerable d'infanterie & de cavalerie Numide. Micipsa n'avoit pas seulement en vûe de secourir les Romains, mais encore de sacrifier Jugurtha, en l'envoiant servir dans une guerre si perilleuse. Jugurtha donnoit de l'ombrage, & devenoit suspect à Micipsa, & cet habile prince apprehendoit qu'un jour son neveu ne donnât bien de l'exercice à ses enfans. Le parti que prenoit Micipsa étoit un coup adroit, & d'un rusé politique; mais il ne réussit pas: car Jugurtha acquit beaucoup de gloire dans la guerre d'Espagne, & en servant sous un aussi grand capitaine que Scipion; il ne fit qu'apprendre mieux le metier de la guerre. Dès qu'elle fut terminée, il retourna en Afrique, couvert de gloire, & avec plus de reputation & de credit, qu'auparavant.

Scipion est continué gouverneur d'Espagne.

Sous le consulat de P. Mutius Sevola, & de L. Calpurnius Pison, l'an de Rome six cens vingt-un, Numance fut entierement détruite. Le senat jugea à propos de continuer à Scipion son gouvernement d'Espagne. Dès que l'hyver fut passé, ce general pressa avec vigueur le siege de Numance: il voioit ses soldats rassurés, & revenus de leur ancienne fraieur, par les petits combats où il les avoit accoutumés, & où il avoit essaié leur valeur: les avantages qu'ils avoient remportés sur les ennemis, n'avoient servi qu'à les animer; mais pour venir plus aisément à bout de son projet, Scipion partagea son camp en deux. Son frere Fabius Maximus commandoit l'un des deux camps, & lui commandoit l'autre. Quelques-uns veulent qu'il ait divisé son armée en quatre. On ne convient point du nombre des troupes qu'il avoit; car les uns font son armée de soixante mille hommes, les autres ne lui en donnent que quarante mille.

Il assiege Numance.

Les Numantins fiers de toutes les victoires qu'ils avoient

remportées dans les rencontres passées, quoiqu'ils fussent en bien plus petit nombre que leurs ennemis; car ceux qui font monter plus haut le nombre des combattans, prétendent qu'il n'y en avoit que huit mille dans Numance; & ceux qui le diminuent le plus, disent qu'ils étoient seulement quatre mille dans la place. Les Numantins, dis-je, malgré leur petit nombre, sortirent hors de la ville, rangerent leurs troupes en bataille, & eurent l'audace de défier les Romains au combat. Ils vouloient hazarder une bataille generale, déterminés à perir ou à vaincre, plûtôt que de s'exposer à souffrir les incommodités d'un long siege.

An 621 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Numantins presentent le combat aux Romains.

Scipion au contraire, resolu d'éviter le combat, ne vouloit nullement risquer le sort d'une action generale, persuadé qu'il étoit d'un grand capitaine de mettre fin à la guerre, plûtôt par sa constance, & par son habileté, que par une valeur temeraire & précipitée; c'est pourquoi il prit le parti de faire autour de la place des lignes de circonvallation, pour resserrer les assiegés dans leurs murailles; & en même tems il obligea les villes alliées de la republique à lui envoier de nouveaux secours. Après avoir achevé ce premier ouvrage, il fit élever en forme de lignes de contrevallation, une nouvelle espece de parapet, ou de muraille, pour se couvrir: elle étoit faite de terre avec des poutres & des fascines entrelassées, afin de donner plus de consistance aux retranchemens, & les empêcher de s'ébouler. Ces retranchemens avoient dix pieds de hauteur, & cinq pieds d'épaisseur; ils étoient flanqués de tours d'espace en espace, & tout l'ouvrage paroissoit comme un mur continué.

Scipion se retranche dans son camp.

On pouvoit entrer dans Numance par la riviere du Duero, mais l'on avoit posté des cohortes sur les deux bords de la riviere, afin de couper les vivres aux Numantins, & leur ôter toute esperance de secours. Les assiegés ne laissoient pas de tromper souvent la vigilance des assiegeans; car les Espagnols qui étoient très-habiles plongeurs, entroient sous l'eau hors de la vûe des ennemis, & nâgeant entre deux eaux, passoient de l'autre côté de la riviere sans être apperçûs; les autres dans de petites barques, à la faveur d'un vent fort, ou bien à force de rames, s'échapoient des ennemis, & se glissoient dans la place; ainsi l'on trouvoit moien d'y faire entrer des provisions. Quelque leger que fût ce secours, Scipion inventa un nouvel

Il coupe les vivres aux assiegés.

An 621 & suiv. depuis la fondation de Rome.

expedient pour l'empêcher; car aiant fait élever deux forts sur les deux bords de la riviere, & aiant fait avancer dans la riviere même de grosses poutres, d'où sortoient de longues pieces de fer pointues, il ferma entierement le passage, & priva encore les assiegés de cette foible ressource.

Les Numantins se défendoient toûjours en desesperés, ils faisoient souvent des sorties sur les Romains, & attaquoient leurs gardes avancées; mais comme Scipion envoioit incontinent des troupes fraîches, pour soutenir ses gens, l'on obligeoit bien-tôt les Espagnols à rentrer dans la place. Les Romains s'abstenoient, autant qu'ils le pouvoient, de tuer les assiegés, afin que les vivres étant plûtôt consumés, ils fussent reduits à la derniere extrêmité, & obligés par la faim, de se rendre.

XXIII. Rhetogenes Numantin va demander du secours aux Arevaques.

Un certain Rhetogenes Caravinus Numantin, jugea aisément que dans ces fâcheuses conjonctures il n'y avoit plus de ressource, que dans son propre courage. Cet homme hardi, & entreprenant, aiant pris avec soi quatre autres soldats aussi braves & aussi déterminés que lui, sort la nuit de la ville, & escalade les retranchemens des Romains, par l'endroit le plus foible, & le moins bien gardé; il tue les sentinelles, traverse le camp ennemi, & va se rendre au pays des Arevaques. Il fait aussitôt assembler ces peuples & les principaux de la nation; il les conjure par l'ancienne alliance, qu'ils ont avec Numance, de ne pas abandonner une ville leur voisine, & leur ancienne alliée; il leur remontre qu'il y va de leur interêt, & du salut general de la nation de soutenir Numance, & de la défendre; que jusqu'ici elle avoit été le rempart commun de tout le pays, qu'elle étoit toutefois à la veille d'être entierement détruite, plûtôt par la famine, & par la ruse des assiegeans, que par leur valeur; que s'ils different de la secourir, les Romains, qui sont leurs ennemis communs, & qui ne pensent qu'à asservir toute l'Espagne, pour se venger de leurs disgraces, ne manqueront pas de piller, de ruiner, & de détruire absolument une ville, qui seule a osé, & a pû mettre des bornes à leurs conquêtes.

» Pourquoi, leur dit-il, pendant que votre puissance, & vos
» forces sont entieres, ne vous unissés-vous pas ensemble,
» pour secouer le joug pesant, que l'on veut vous imposer?
» Ne voiés-vous pas que les Romains intimidés & abattus par

tant

An 621 & suiv. depuis la fondation de Rome.

tant de batailles qu'ils ont perdues, n'osent hazarder le « combat. Ces lâches sont obligés d'avoir recours à la ru- « se, pour détruire une des plus florissantes villes d'Espagne. « Balancerés-vous à briser les fers que l'on vous prépare? « Que ne chassés-vous loin de ce pays cette peste mau- « dite & dangereuse, qui veut se glisser & s'établir parmi « vous? Attendés-vous que le mal vous ait gagné, & que les « Romains, après s'être essaiés sur Numance, aient reduit vo- « tre ville en cendres? Le feu est allumé, la flamme se répand, « & n'épargne rien; il faut se resoudre à perir tous, si l'on ne « se met en devoir d'arrêter promptement cet incendie, qui se « communique de toutes parts. Ignorés-vous encore l'ambi- « tion & l'avarice de nos ennemis? Ne sçavés-vous pas? Que « dis-je! Ne voiés-vous pas vous-mêmes, qu'ils ne pensent « qu'à subjuguer toute l'Espagne, & qu'à lui enlever ses tre- « sors? Ce sont des furieux qui sacrifient tout à l'ambitieux « desir d'étendre les bornes de leur empire. Mais peut-être que « la foi des traités vous retient? Peut-être vous flattés-vous « que les Romains y auront égard, & vous épargneront, com- « me si vous n'aviés pas devant les yeux une infinité d'exemples « recens de la perfidie, de l'avarice & de la cruauté de ces ty- « rans. La superbe ville de Caucia fume encore. Avés-vous « oublié la mauvaise foi, avec laquelle nos ennemis ont violé « le traité que Numance avoit fait avec Mancinus? En faut- « il davantage, pour vous convaincre que cette nation n'a « point d'autre Dieu, que la passion de regner? Prenés bien « garde qu'en préferant votre repos particulier à la tranquillité « publique, qui dépend, comme vous voiés, de la conservation « de Numance, vous ne vous plaigniés quelque jour, mais trop « tard, d'avoir abandonné le bien commun de la nation, tra- « hi & sacrifié vos propres interêts. Prenés donc une resolution « hardie, & digne de vous; il est encore tems. Ne pensés qu'à « sauver votre patrie; prenés les armes, unissés-vous contre « l'ennemi commun, environnés-le, attaqués-le de tous côtés, « pendant qu'il se croit en sureté dans son camp, prenés-le de « front & en queue; en un mot mettés tout en œuvre, ou pour « le détruire, ou pour le chasser entierement de ces provinces; « faites reflexion que notre ruine entraînera celle de toute la « nation, & la perte entiere de nos biens, de notre liberté & « de nos vies. «

An 621 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Ce diſcours prononcé d'une maniere vive, ſoutenue, & animée par une abondance de larmes, que Rhetogenes répandit en ſe jettant aux pieds des principaux chefs du peuple, dont il embraſſoit les genoux, en avoit ébranlé pluſieurs, qui vouloient, que l'on prît ſur le champ les armes; mais comme aux malheureux rien ne leur réuſſit, & que tout le monde les abandonne, l'avis qu'il ne falloit point irriter les Romains, prévalut, & l'emporta; & même dans l'apprehenſion que Scipion ne leur fit un crime d'avoir reçû & écouté dans leur aſſemblée les deputés de Numance, on jugea à propos de les chaſſer au plûtôt du pays. On ne ſçait point ce que fit depuis Rhetogenes, on ſçait ſeulement que la jeuneſſe de Lucia, (1) éloignée de Numance d'environ quatre milles, prit la reſolution hardie de ſecourir cette place, & de ſe jetter dedans. Ils furent prévenus par la vigilance de Scipion, qui les ſurprit, & fit couper les mains à quatre cens de ces jeunes gens, pour ſervir d'exemple aux autres, & les intimider par la rigueur de ce ſupplice.

Les Arevaques chaſſent Rhetogenes.

Ceux de Lucia tâchent envain de ſecourir Numance.

Les Numantins envoient des deputés à Scipion.

Les Numantins ne voiant donc plus aucune eſperance de ſecours, affoiblis d'ailleurs par la longueur du ſiege, & encore davantage par la faim, ne penſerent plus qu'à ſe rendre: ils envoierent pour cela des deputés à Scipion. Le chef de la deputation fut un certain Alurus, lequel aiant obtenu audience du general Romain, lui parla à peu près en ces termes. “ Il eſt
“ inutile, Seigneur, de vous expliquer ici fort au long quels
“ ſont les Numantins, quelle eſt leur fidelité & leur conſtan-
“ ce; car vous les connoiſſés aſſez vous-même par une lon-
“ gue experience; il ne convient pas à des malheureux de
“ faire leur éloge. Je me contenterai de dire qu'il vous ſera
“ toûjours glorieux d'avoir ſoumis les Numantins, & ce ne ſe-
“ ra pas une honte pour nous d'avoir été vaincus par un ſi
“ grand capitaine, puiſque les deſtins avoient reſolu notre
“ ruine. Ce ſont les incommodités du ſiege, qui nous ont re-
“ duits à l'extrêmité, où nous ſommes; nous avouons que nous
“ ſommes vaincus, pourvû que vous vous contentiez de notre
“ repentir, & que vous n'aiés pas reſolu notre perte. Nous ne

(1) *La jeuneſſe de Lucia.* Cette ville, ſelon Appien, étoit à douze lieues & demie de Numance; elle eſt aujourd'hui entierement détruite, & il n'en reſte plus aucun veſtige: dans la conduite de Scipion, à l'égard de la jeuneſſe de cette ville, on voit une grande envie de reuſſir dans le ſiege de Numance, mais en même tems beaucoup de cruauté.

demandons pas que vous nous pardonniés entierement, « quoique peut-être ne ferés-vous jamais grace à gens qui le « meritent mieux, ni action plus glorieuse & plus digne de « vous; mais nous vous conjurons de ne nous point traiter « avec trop de rigueur. Que si vous ne voulés pas nous par- « donner, ni nous donner occasion de combattre, nous som- « mes déterminés à tout souffrir, & à mourir plûtôt de nos « propres mains, que de nous voir exposés à être égorgés de « la main d'un bourreau; c'est le seul parti qui reste à des hom- « mes, qui ne craignent point la mort. Faites reflexion que la « renommée est attentive sur le parti que vous allés prendre, « & qu'elle le publiera par toute la terre, & à toute la poste- « rité. «

An 621 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Scipion admira dans ce discours, la grandeur d'ame de ce peuple, que rien n'étoit capable d'abattre, & qui dans les dernieres extrêmités où il se voioit reduit, se ressouvenoit toûjours de ce qu'il avoit été, & conservoit une fermeté inébranlable. Il répondit cependant aux députés, qu'ils ne devoient esperer aucune misericorde, & qu'il ne leur accordoit d'autres conditions, que de se rendre à la discretion du vainqueur. Les Numantins aiant appris de leurs deputés cette reponse, devinrent furieux, & comme hors d'eux-mêmes, se jetterent sur ces pauvres malheureux, & les massacrerent. De quoi ces deputés étoient-ils coupables, & quel étoit leur crime? Mais quand une populace est irritée, c'est très-souvent s'exposer à une mort certaine, que de vouloir lui dire la verité.

Scipion ne veut accorder aucunes conditions aux Numantins.

Les Numantins massacrerent leurs propres deputés.

Ces peuples ne voiant plus aucune ressource, n'écouterent plus que leur desespoir. Alors ils s'enivrerent d'un certain breuvage fait de bled, sortirent tous de la ville, comme des furieux, se jetterent dans le camp des Romains, forcerent leurs retranchemens, égorgerent tout ce qui se presenta à eux, & firent un carnage terrible. Mais les Romains étant accourus de tous côtés, contraignirent ces infortunés de rentrer dans leur ville. Après cette disgrace, les Numantins se nourrirent encore quelque tems des corps de leurs propres citoiens qui avoient été tués dans cette action. Ils tenterent ensuite de se sauver par la fuite, & de se faire jour l'épée à la main au travers des ennemis. Tout cela ne leur réussit pas mieux que leur premiere sortie. Enfin reduits au dernier desespoir, les uns

Ils font une sortie.

Sont repoussés.

Ils se font tous mourir.

An 621 & suiv. depuis la fondation de Rome.

s'empoisonnerent, les autres se tuerent eux-mêmes; il y en eut qui se battirent les uns contre les autres; mais le sort du victorieux n'étoit pas plus avantageux, que celui du vaincu; car il y avoit un grand bucher allumé, où l'on jettoit le corps de celui qui avoit été tué dans le combat, & le vainqueur le suivoit de près, se jettant lui-même au milieu des flammes. C'est ainsi que Numance fut entierement détruite, quinze mois après l'arrivée de Scipion en Espagne, par un effet de l'opiniâtreté, & du desespoir de ses habitans, qui perirent tous pendant le siege, sans distinction d'âge ni de sexe, sans même en excepter un seul.

Appien écrit qu'après la ruine & l'embrasement de la ville, il se trouva encore quelques habitans, qui tomberent vifs entre les mains du victorieux: il est seul de son sentiment, & il n'est point d'historien qui ne dise positivement le contraire. Ce qui est de sûr, c'est que Numance se soutint, tant que ses habitans furent unis; il n'y eut que leur division qui fut cause de leur perte. Numance par sa ruine entiere enleva au vainqueur le prix de la victoire. Scipion ordonna que l'on détruisît entierement ce qui avoit échappé au feu, & à la fureur des citoiens. Enfin cet illustre Romain aiant heureusement terminé cette guerre, & rendu la tranquillité à l'Espagne, retourna à Rome: on lui decerna l'honneur du triomphe, on ajoûta le surnom de Numantin à celui d'Afriquain, qu'il avoit déja. D. Junius Brutus avoit aussi quelque tems auparavant triomphé des Galeciens, qu'il avoit subjugués, & le senat lui avoit donné le surnom de Calacius, comme nous avons déja rapporté.

XXIV. Ce qui se passa en Espagne, après la guerre de Numance.

Metellus soumet les Baleares.

Une profonde tranquillité, & une paix generale succederent à ces malheureux tems de guerre, & Rome envoia en Espagne dix lieutenans, qui gouvernerent chacun la province qui leur étoit marquée par le senat; & cette espece de gouvernement dura plusieurs années. Q. Cœcilius Metellus pendant son consulat avoit dompté & soumis les Baleares, qui faisoient le metier de pirates, & rendoient ces mers impraticables, par les courses continuelles qu'ils faisoient le long des côtes; & avoit enfin rendu la tranquillité à ces isles l'année de Rome six cens trente-uniéme, pour recompense de sa valeur, & d'un succès si heureux, on lui avoit donné le surnom de Balearique.

An 631 depuis la fondation de Rome.

Dans ce même tems Marius, qui commandoit dans l'Espagne ulterieure, la purgea de ces bandits, qui depuis les troubles couroient le pays, & pilloient sans distinction ce qu'ils rencontroient. Il pourvût à la sureté des chemins, & rétablit l'ordre, les loix & la paix dans toute sa province. Les affaires s'étant brouillées de nouveau douze ans après, Calpurnius Pison commença le premier à appaiser ces mouvemens : mais Sulpitius Galba, fils de ce Galba, qui avoit eu autrefois le gouvernement de la Lusitanie, acheva de tout calmer. On frappa en ce tems-là plusieurs medailles au coin de Pison, & l'on en trouve encore aujourd'hui beaucoup en plusieurs endroits de l'Espagne.

An 631 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Pison appaise les troubles.

Tout étant remis dans une tranquillité parfaite par la sage conduite de Pison & de Galba, l'on renvoia, comme auparavant deux lieutenans en Espagne, pour commander dans les provinces, qui leur étoient designées. Environ ce tems-là il sortit du fond du septentrion une multitude prodigieuse de Cimbres, (1) lesquels, comme un torrent impetueux, inonderent plusieurs provinces de l'empire Romain, & par une rapidité surprenante de conquêtes, vinrent enfin se jetter en Espagne ; mais ils furent repoussés par la valeur des Espagnols, & des troupes Romaines. Ces barbares obligés de reculer, se répandirent dans les Gaules, qu'ils avoient deja traversées, & dans l'Italie, l'an de Rome six cens quarante-cinq.

Les Cimbres inondent l'Espagne ; mais ils en sont repoussés.

Q. Servilius Cœpion vainquit cette même année les Lusitaniens, qui avoient encore osé remuer ; mais l'on ne sçait pas quel emploi il exerçoit en Espagne. Trois ans après, sous le consulat du même Cœpion, les Lusitaniens, nation toûjours inquiete, remuerent de nouveau ; ils eurent cette fois-là leur revanche, & battirent les Romains, avec tant d'avantage, que ceux-ci perdirent plus de monde en cette occasion, qu'il n'en étoit peri de la part des Lusitaniens, dans la premiere guerre.

An 645 depuis la fondation de Rome.

Cœpion défait les Lusitaniens.

L'année six cens quarante-huit fut plus illustre par la naissance de Ciceron, que par ce qui se passa en Espagne. Il nâquit

Naissance de Ciceron.

An 648 depuis la fondation de Rome.

(1) *De Cimbres.* Il y a une si grande diversité d'opinions sur l'origine des *Cimbres*, qu'il est bien difficile de rien dire de certain ; les uns les font venir de la Scithie, les autres du Dannemarc : tout ce que l'on peut assurer, c'est qu'ils viennent des parties de l'Europe les plus septentrionales.

An 648 & suiv. depuis la fondation de Rome.

à Arpin, sa mere s'appelloit Helvia, son pere étoit chevalier Romain, & du sang des anciens rois des Vólsques. Ciceron ne rendit pas moins de service, & ne fit pas moins d'honneur à Rome dans la robe, par sa prudence, son érudition & son éloquence merveilleuse, que les plus grands capitaines de la republique lui en avoient rendu par la voie des armes.

An 650 depuis la fondation de Rome.

Deux ans après, c'est-à-dire l'année six cens cinquantiéme, les Cimbres s'étant joints avec les Teutons, (2) vinrent une seconde fois se jetter en Espagne; mais ils en furent encore repoussés par la valeur des Celtiberiens, & obligés, comme auparavant, de se retirer dans les Gaules. L. Cornelius Dolabella par sa conduite, son courage & sa vigilance appaisa aussi les mouvemens qui s'étoient élevés dans la Lusitanie, où les peuples se revoltoient de tems en tems. Dolabella commandoit en cette province, en qualité de proconsul l'année six cens cinquante cinq.

An 655 depuis la fondation de Rome.

XXV. La guerre recommence dans la Celtiberie.

La Lusitanie ne fut pas plûtôt en paix, que la guerre recommença dans la Celtiberie, dès l'année suivante; mais parce que cette guerre pouvoit avoir des suites funestes, T. Didius vint en Espagne, durant son consulat, pour achever de reduire cette Province, qui ne pouvoit demeurer long-tems en repos. Les armées camperent à la vûe l'une de l'autre, on les rangea en bataille, & l'on combattit des deux côtés avec une pareille ardeur; nul des deux partis n'eut l'avantage; la nuit seule separa les combattans, & la perte fut assez égale de part & d'autre. Le consul par une ruse, dont l'on ne s'étoit point encore avisé, fit adroitement enterrer pendant la nuit la plûpart des soldats de son armée, qui étoient morts durant le combat. Cette adresse produisit son effet, car les Espagnols furent consternés le lendemain, voiant un si grand nombre de leurs gens, & si peu de Romains morts sur le champ de bataille; ils crûrent avoir perdu beaucoup plus de monde que les ennemis dans le combat qui s'étoit donné la veille. C'est pourquoi desesperant de la victoire, ils se rendirent aux Romains aux conditions que leurs vainqueurs voulurent bien leur prescrire. Dans cette action, & dans le cours de cette guerre, il perit plus de vingt mille Arevaques. C'est un grand nombre, si

(2) *Avec les Teutons.* Quoique les auteurs ne soient pas d'accord sur le pays d'où sont sortis les *Teutons*; néanmoins l'opinion la plus probable est qu'ils habitoient vers le Danemarc, & les états voisins dans l'ancienne Germanie.

les auteurs ne se trompent point, ou que les copistes n'aient pas mis un chiffre l'un pour l'autre.

An 655 & suiv. depuis la fondation de Rome.

La ville de Termentra ruinée.

Après la ruine de Termeste, dont les habitans se revoltoient continuellement, se confiant en la situation avantageuse de leur place, que la nature sembloit avoir pris plaisir à fortifier, & à rendre presque inaccessible; on transporta les Termestains dans la plaine, & on les dispersa en differens bourgs, avec défense de se réunir dans une même enceinte de ville, d'entourer leurs bourgs de murailles, & d'y faire aucunes fortifications. Il y avoit encore une troupe de bandits, accoutumés à toutes sortes de brigandages. Le consul, à la faveur d'un traité, les engagea à le venir trouver, avec leurs femmes & leurs enfans. Il les fit ensuite égorger, sans en épargner un seul, ne voiant nulle esperance de changement dans cette nation, accoutumée à ne vivre que de vol & de pillage. Bien que le senat n'approuvât nullement cette action particuliere, qui étoit barbare, & qui meritoit d'être condamnée, il ne laissa pas d'accorder au consul les honneurs du triomphe, pour les autres services importans qu'il avoit rendus à la republique en Espagne.

Sertorius sauve la garnison Romain de Castulon.

Q. Sertorius qui faisoit dans cette guerre la fonction de tribun des soldats, s'acquit une grande reputation, en conservant la garnison Romaine de Castulon. Car les habitans de cette ville attentifs à chercher toutes les occasions de secouer le joug des Romains, & de recouvrer leur premiere liberté, après avoir concerté avec les Gyrisenes; (1) quelques-uns croient que ce sont ceux de Jaca, qui avoient formé le dessein de massacrer la nuit la garnison Romaine, lorsque les soldats seroient ensevelis dans le vin. Ils crurent ne pouvoir trouver une occasion plus favorable de se venger, qu'en égorgeant leurs hôtes. Mais Sertorius s'étant éveillé au bruit que faisoient les habitans, qui se disposoient à ce massacre, sortit incontinent de la ville, rassembla auprès de soi ceux de ses soldats qui avoient pû, aussi-bien que lui sortir de la place, & qui s'étoient échappés de la fureur des habitans. Il vengea bien-tôt sur ceux-ci la mort cruelle de ses compagnons, il ne

(1) *Avec les Gyrisenes.* Ce sont des peuples de l'Espagne Tarragonoise, sur les confins de la Bœtique; il n'est pas sûr que *Jaen* fût leur capitale, car cette ville n'étoit pas dans l'Espagne Tarragonoise, mais dans l'ancienne Bœtique, & à present dans l'Andalousie.

An 655 & suiv. depuis la fondation de Rome.

pardonna à aucun traître, & aiant sçû par quelques-uns qu'il fit mettre à la torture, pour sçavoir les auteurs ou les complices d'une si noire trahison que les Gyrisenes étoient de ce complot, il fit changer d'habit à ses soldats, prendre ceux des Castluons, que l'on avoit massacrés ; & courut aussi-tôt aux Gyrisenes. Ceux-ci trompés par ce changement d'habits, ne doutant pas que ce ne fussent leurs alliés, sortirent en grand nombre pour aller au devant d'eux, & les feliciter de l'heureux succès de leur entreprise : mais Sertorius commanda sur le champ à ses soldats de se jetter sur ces imprudens ; ils en tuerent la plus grande partie, les autres qui s'étoient échapés, furent bien-tôt obligés de se rendre à Sertorius ; on les vendit en plein marché, pour servir d'esclaves. Toutes ces choses se passerent dans l'Espagne citerieure tant cette année, que les quatre années suivantes, c'est-à-dire, durant le tems que T. Didius eut le gouvernement de cette province.

Crassus gouverne l'Espagne ulterieure.

L'an 657 de la fondation de Rome.

P. Licinius Crassus aiant été fait consul en six cens cinquante-sept, vint commander dans l'Espagne ulterieure, & aiant gouverné sa province pendant cinq ans avec beaucoup de valeur, & de sagesse, il reçut à Rome l'honneur du triomphe. Ce fut pendant son gouvernement d'Espagne qu'il amassa ces tresors immenses, qui rendirent dans la suite son fils M. Crassus le plus riche des Romains. Antoine de Nebrisse assure, comme une chose constante, que c'est ce Publius Crassus qui fit construire le chemin qui va depuis Salamanque jusqu'à Merida, le plus commode de toute l'Espagne ; aussi l'appelle-t-on le chemin d'argent. Cet auteur apporte pour preuve de ce qu'il avance, un très-grand nombre de colomnes que l'on y rencontroit, & sur lesquelles le nom de Crassus étoit gravé, & qu'il proteste lui-même avoir vûes. La conjecture seroit assez vraisemblable, si l'on voioit encore quelques-unes de ces colomnes : c'est, selon toutes les apparences, un songe de cet auteur ; peut-être qu'il a crû voir ce qui ne fut jamais, & cela est assez ordinaire aux antiquaires Espagnols. Dans le tems que Publius Crassus étoit en Espagne, les Celtiberiens, peuples remuans, & brouillons, se revolterent de nouveau. Fulvius Flaccus par ses soins, & son habileté les rangea dans le devoir l'année six cens soixantiéme.

An 660 depuis la fondation de Rome.

XXVI.

Commencement des guerres civiles à Rome.

Cette année fut fameuse, mais fatale en même-tems à toute l'Italie, par les guerres civiles qui commencerent à s'élever jusques

jusques dans le sein de Rome même, & qui furent comme le premier coup qui donna atteinte à sa liberté. Cette republique étoit si puissante, qu'elle ne pouvoit presque plus soutenir le poids de sa propre grandeur. Ses Citoiens accoutumés à voir les rois plier sous eux, ne vouloient dependre de personne. Le joug de la dépendance leur paroissoit insupportable. Il y avoit long-tems que l'orage se formoit; tout l'univers en étoit menacé; enfin la nuée creva, & la tempête aiant éclaté, pensa renverser tout d'un coup cette republique si formidable à tous les souverains de la terre. Marius & Cinna jaloux de la trop grande puissance de Sylla, choqués de le voir agir dans Rome en maître, s'unirent ensemble, pour regler une autorité qui approchoit trop de la souveraine. Malgré le merite de Sylla, le parti de Cinna & de Marius prévalut, & ces deux Romains usurperent eux-mêmes dans la republique, l'autorité souveraine, qu'ils affectoient de vouloir anéantir. Ils devinrent maîtres absolus dans Rome; & ils crûrent devoir cimenter leur autorité par l'effusion du sang des principaux partisans de Sylla, afin de ne plus trouver d'obstacles à leurs projets ambitieux, en mettant le parti de leur adversaire, hors d'état de pouvoir jamais se relever.

An 660 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Marius & Cinna proscrivirent la plûpart de la noblesse Romaine, qui s'étoit déclarée pour Sylla. M. Crassus fut du nombre des proscrits, comme l'avoient été son pere & son frere. Après leur mort, M. Crassus, pour se dérober à la haine de ses ennemis, prit le parti de s'enfuir en Espagne, où il avoit un très-grand nombre de créatures. Les Espagnols l'aimoient, en consideration de Publius Crassus son pere, qui les avoit toûjours protegés, depuis qu'il avoit été gouverneur d'Espagne, sa memoire y étoit encore en veneration. Le jeune Crassus dans le tems qu'il avoit accompagné son pere en son gouvernement, s'étoit lui-même attiré par son propre merite, l'estime & l'affection des peuples, & il avoit sçû se la conserver. Il ne crut pas cependant devoir se montrer en public; car la fidelité des hommes, qui paroît la plus affermie, depend le plus souvent de la fortune, & du train que prennent les affaires; l'on n'est fidele, que lorsqu'on trouve son interêt à ne point changer. D'ailleurs la plûpart des villes d'Espagne étoient entre les mains des créatures de Marius. Crassus se cacha donc dans une caverne, proche de la mer, & dans les terres de Vibius Pace-

Crassus se sauve en Espagne.

An 660 & suiv. depuis la fondation de Rome.

cos homme considerable, & des plus puissans du pays. Il étoit tout dévoué à la famille de Crassus, & d'un caractere à meriter qu'on comptât sur lui. Crassus, entre le petit nombre de domestiques qui l'avoient suivi dans sa fuite, en choisit un, qu'il envoia à Pacieco, pour lui faire sçavoir l'état où il se trouvoit reduit, & pour le conjurer par leur ancienne amitié de ne le point abandonner. Pacieco fut ravi d'avoir une occasion de donner à son ami des marques sinceres de son attachement, quelque chose qui lui en dût couter; il crut néanmoins devoir se priver du plaisir de voir & d'embrasser Crassus, de peur que cette démarche ne servît à le faire découvrir, convaincu qu'il étoit qu'il ne feroit rien en cela qui fût contre le devoir de la plus tendre amitié; tout son but fut de rendre le lieu de cette retraite inconnu. Dans cette vûe, il ordonna à un de ses domestiques, de porter tous les jours des vivres sur un petit rocher, assez proche de la caverne, où Crassus étoit caché: il lui défendit d'aller plus avant, & de rien examiner au delà; il le menaça même de la mort, s'il violoit les ordres qu'il lui donnoit, & au contraire, il lui promit la liberté, s'il les executoit fidelement. Ce soin & cette précaution sauva son ami.

Dès que l'on eut appris en Espagne la mort de Marius & de Cinna, Crassus sortit de sa caverne; il attira à son parti la plûpart des villes d'Espagne. Les unes étoient demeurées secretement attachées à Sylla, d'autres s'étoient declarées ouvertement pour Marius, à la sollicitation, & par les intrigues de quelques-uns de ses partisans; Malaga ne laissa pas d'être pillée par l'armée de Crassus; on n'a jamais pû sçavoir si cela s'étoit fait contre le gré de ce general, ou par ses ordres, du moins Crassus n'omit rien pour persuader que cette action s'étoit faite sans sa participation, & il le soutint toute sa vie. Le fait étoit trop noir, pour être avoué par un Romain du caractere de Crassus; il est pourtant très-vraisemblable qu'il avoit consenti secretement au pillage, pour gagner l'affection de ses soldats, aux dépens des habitans de cette malheureuse ville.

Crassus passe en Afrique.

Après avoir reduit l'Espagne, il passa en Afrique, où le parti de Sylla étoit puissant. Au reste, on voit encore aujourd'hui entre Gibraltar & Ronda la caverne où s'étoit caché Crassus, & qui devint fameuse par la retraite de ce grand homme. Elle est assez proche du lieu appellé Ximena, & on y remarque tout

ce qu'en dit Plutarque. Pour la famille de Pacieco, les anciens auteurs s'accordent à la mettre au rang des plus considerables & des plus puissantes de l'Espagne en ce tems-là. Je ne crois pas que les historiens de nos jours, qui prétendent que c'est de cette famille, que vient celle des Pacheco, la plus illustre, la plus riche & la plus puissante du roiaume de Tolede, aient d'autre preuve que la ressemblance du nom : preuve legere ! Combien de familles nouvelles s'entent sur d'anciennes familles du même nom ; rien n'embrouille tant l'histoire, & ne fait plus disparoître la verité. Quelque foible néanmoins que soit cette conjoncture, il ne faut pourtant pas la mépriser absolument.

An 660 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXVII. La guerre de Sertorius commence.

Les guerres civiles de Marius & de Sylla furent comme les preludes, & l'essai de celles qui suivirent. Les premieres n'étoient pas encore entierement appaisées, qu'une nouvelle guerre s'alluma en Espagne ; elle eut d'abord d'assez foibles commencemens, mais elle ne laissa pas d'exercer pendant neuf ans entiers les plus grands capitaines de la republique. Les Romains n'eurent pas toûjours l'avantage, & les succès furent souvent partagés: l'issue en fut cependant heureuse pour la republique.

Q. Sertorius fut le premier auteur de cette guerre. Il étoit Italien, de basse naissance, & né dans la ville de Narsi, proche de Rome. Au reste, il avoit donné en Espagne des marques de son habileté & de sa valeur, comme nous l'avons déja dit plus haut : étant ensuite allé servir en Italie, il avoit embrassé le parti de Marius & de Cinna ; il y acquit de la gloire & de la reputation, il y perdit un œil ; mais cette difformité ne servit qu'à donner plus de relief à son courage. Après la défaite de Marius & de Cinna, tout plioit sous l'autorité de Sylla, qui pour affermir le pouvoir souverain, qu'il venoit d'usurper, & en même-tems pour se venger des partisans de Marius, proscrivit tous ceux qu'il ne trouva pas entierement devoués à ses volontés.

Il est proscrit par Sylla.

Sertorius, qui fut du nombre des proscrits, vit bien qu'il n'y avoit rien à esperer pour lui en Italie, où il ne pouvoit demeurer, sans s'exposer au danger de perdre la vie. Il se retira donc en Espagne, où les peuples & les soldats lui étoient fort attachés. Il crut même que ces troubles pouvoient lui servir de degrés, pour monter plus haut ; en effet, il prévint les

An 660 & suiv. depuis la fondation de Rome.

partiſans de Sylla, & s'empara de preſque toute l'Eſpagne. Il donna ordre à Julius Salinator de défendre avec une legion l'entrée des Pyrenées, ſi l'armée de Sylla en oſoit tenter le paſſage. Pour lui, il alla dans le cœur de la province, fit de grandes levées, aſſembla ſes troupes; enfin il ne negligea rien de tout ce qu'il crut neceſſaire, pour ſe conſerver les places, dont il s'étoit emparé, & pour s'aſſurer la poſſeſſion de l'Eſpagne.

Il ſe retire en Eſpagne, & s'y fortifie.

Les meſures qu'avoit priſes Sertorius, pour fermer l'entrée de cette province à l'armée de Sylla, ne réuſſirent pas. Gaius Annius par ſa diligence, prévint Salinator, & renverſa par là preſque tous les projets de Sertorius. Calpurnius Lanarius gagné par les ſollicitations & par les promeſſes d'Annius, tua en trahiſon Salinator, dont il faiſoit profeſſion publique d'être ami declaré. Annius, après la mort de Salinator, diſſipa ſans peine les troupes qui gardoient les avenues & les paſſages des Pyrenées. Sertorius déconcerté par l'arrivée imprévûe d'Annius, vit bien qu'il ne pourroit pas tenir contre l'armée Romaine; car il n'avoit que de nouvelles troupes, & toutes nombreuſes qu'elles étoient, il ne pouvoit compter ſur leur valeur, parce qu'elles n'étoient nullement aguerries; ainſi il n'avoit garde d'en venir aux mains avec les vieilles legions que commandoit Annius. Se voiant donc forcé d'abandonner l'Eſpagne, il paſſa de Carthagene en Afrique, où après avoir ſouvent éprouvé l'inconſtance de la fortune, il prit avec ſa flotte l'iſle d'Ivica, aſſez proche de l'Eſpagne; il rencontra dans ſa route les galeres des pirates d'Aſie, qui couroient la mer; il les engagea à l'aider dans ſon deſſein, & avec ce ſecours il en vint à bout.

Qui eſt tué par un de ſes officiers.

Il paſſe en Afrique.

Sertorius ne ſe ſoutint pas long-tems dans cette petite iſle, il en fut chaſſé preſqu'auſſi-tôt qu'il s'en fut emparé. Alors il ſongea à ſe retirer dans les iſles fortunées. Il y a même des auteurs qui croient qu'il y paſſa effectivement, pour ſe dérober aux pourſuites & à la vengeance de ſes ennemis. Quoi qu'il en ſoit, les Luſitaniens appellerent Sertorius à leur ſecours. Ces peuples remuans, & jaloux de leur liberté, ſe laſſoient fort de la domination tirannique des Romains, & ſouhaitoient avec paſſion de ſecouer leur joug. Sertorius crut que la fortune lui preſentoit cette occaſion favorable de chaſſer ſes ennemis de l'Eſpagne. Il accourut auſſi-tôt dans la Luſita-

Sertorius paſſe en Luſitanie, appellé par la nation.

nie. Comme il étoit auſſi habile politique, que grand capitaine, il gagna d'abord les cœurs de ces peuples par ſa complaiſance, ſa douceur, ſon affabilité, & par la diminution qu'il fit ſur l'heure même de tous les impôts qu'ils avoient accoutumé de paier.

An 660 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

XXVIII.

Sertorius forme une eſpece de republique en Eſpagne.

Il forma dans l'Eſpagne une eſpece de republique, ſur le modele de la republique Romaine : car il choiſit les principaux de la province, dont il compoſa un ſenat ; il créa des charges, il fit des magiſtrats, qu'il appella du même nom que les magiſtrats de Rome: afin de donner aux Eſpagnols une haute idée de ce qu'il vouloit faire, en leur traçant une image de la grandeur & de la majeſté Romaine. Ce ſenat étoit comme le conſeil de Sertorius, & avoit ſeul toute l'autorité ; mais pourtant n'agiſſoit que conformément aux intentions du general. Sertorius prit des gardes, & les choiſit principalement parmi les Romains ; car il comptoit beaucoup moins ſur la fidelité des Luſitaniens, que ſur celle des Romains, qui n'aiant preſque plus d'eſperance du côté de la republique, étoient dans la neceſſité de s'attacher à ſa fortune. La reputation de Sertorius par ce trait d'habile politique, ſe repandit bien-tôt dans les Eſpagnes ulterieure & citerieure, & il n'en fallut pas davantage pour diſpoſer en ſa faveur, les peuples de ces deux provinces. Il fut regardé comme un genie ſuperieur, comme le liberateur de leur patrie, le reſtaurateur de la liberté publique, enfin comme un homme né pour élever la nation Eſpagnole à un dégré de grandeur & de puiſſance, capable d'obſcurcir, & même d'effacer la gloire des Romains, d'abaiſſer leur orgueil, & de reprimer leur tirannie.

Sertorius établit une academie à Oſca.

Ce grand homme n'en demeura pas là ; afin de s'attacher de plus en plus ces peuples, dont l'affection pour lui alloit preſque juſqu'à l'adoration, il établit une fameuſe academie à Oſca ; il fit venir d'Italie des maîtres habiles dans toutes les ſciences, & prit ſoin que les plus puiſſans ſeigneurs de l'Eſpagne envoiaſſent leurs enfans dans cette academie, pour y être formés & élevés dans tous les genres d'étude, qui convenoient à leur naiſſance ; car il prétendoit, & avec raiſon, que les ſciences ne contribuoient pas moins à l'éclat & à la gloire d'une nation, que la valeur & la force des armes ; enfin il ne vouloit pas que l'Eſpagne le cedât à Rome en quelque ſorte de connoiſſances

An 660 & suiv. depuis la fondation de Rome.

que ce fût, puisqu'elle l'égaloit déja dans le reste. Voilà les motifs qu'il apportoit en public, pour faire approuver son dessein à toute la nation, & pour s'attirer encore davantage l'estime, l'amour & la veneration des Espagnols; mais dans le fonds, c'étoit pour avoir des ôtages entre ses mains, & des gages sûrs de leur fidelité, sans néanmoins choquer ces peuples jaloux & défians

Sertorius ne se servit pas avec moins d'adresse du voile de la religion, dont les peuples sont ordinairement plus susceptibles. Il avoit toûjours avec lui une biche blanche; il fit accroire à ces pleuples simples & credules qu'elle étoit un don que Diane lui avoit fait. Ainsi toutes les fois qu'on lui apportoit des lettres, ou que l'on devoit deliberer dans le senat sur des affaires importantes, il faisoit approcher cette biche de son oreille; car il l'avoit élevée à y venir chercher à manger; alors il faisoit mine de l'écouter, comme si elle lui eût découvert par l'ordre des dieux, les affaires les plus secretes, & les resolutions que l'on devoit prendre.

On trouve encore aujourd'hui en Espagne des medailles frappées au coin de Sertorius, avec une biche sur le revers. Il y a aussi à Ebora en Portugal deux inscriptions, qui sont une preuve que Sertorius y a demeuré long-tems, & qu'il avoit accordé plusieurs privileges aux habitans de cette ville. Sans nous arrêter à ces choses, il est constant par le temoignage de Pline & de Ptolomée, qu'il y a en Espagne deux villes qui s'appelloient *Osca*; l'une dans les Ilergetes, qui font une partie de l'Arragon; l'autre dans une province de la Bœtique: mais il seroit bien difficile d'assurer, & de déterminer avec une entiere certitude dans laquelle des deux villes Sertorius établit son academie, pour élever la jeunesse d'Espagne. Il y a plusieurs auteurs qui prétendent que la ville d'Huesca dans l'Espagne citerieure, a eu cet honneur; mais pour nous, nous sommes d'un sentiment contraire, & le voisinage des lieux où demeuroit Sertorius, nous persuade qu'il avoit placé son academie dans les Bastetains, où il y a encore aujourd'hui une ville qui s'appelle Osca, ou Huescar.

Quand Sertorius revint d'Afrique en Portugal, il amena avec lui deux mille six cens Romains, & sept cens Afriquains; outre cela, il leva en Espagne quatre mille hommes de pied,

& sept cens chevaux. Avec cette petite armée, il eut l'avantage sur Cotta dans un combat Naval, assez près de Mellaria, (1) située à l'entrée du détroit: il fut également heureux sur terre, car le préteur Didius aiant osé le venir attaquer, Sertorius le défit sur les bords du Guadalquivir, & tailla en pieces deux mille hommes de son armée.

An 660 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il défait Cotta sur mer, & Didius sur terre.

Ces deux victoires jetterent l'épouvante dans les troupes Romaines, & affermirent l'autorité de Sertorius, donnerent une grande idée de sa prudence, & de sa valeur, & beaucoup de reputation à ses armes. Les plus éclairés jugerent que l'Espagne se trouvant ainsi réunie sous un chef si habile & si vaillant, donneroit beaucoup d'inquietude & d'occupation aux Romains, & qu'il leur en couteroit bien du sang, avant que de pouvoir reduire entierement cette province.

XXIX. Metellus & Pompée viennent en Espagne.

An 674 depuis la fondation de Rome.

Le bruit de l'orage qui se formoit en Espagne, & des mouvemens, qui s'y élevoient par les intrigues de Sertorius, engagea Sylla à y envoier l'an six cens soixante & quatorze, durant son second consulat, son collegue Q. Metellus Pius, ainsi nommé, pour avoir fait revoquer par ses larmes la sentence d'exil portée contre son pere. On resolut a quelque prix que ce fût, de reduire Sertorius. On donna à Metellus pour preteur L. Domitius, que Plutarque appelle Toranius. C'étoit un surnom assez commun dans la famille des Domitiens. L'armée de ce preteur fut taillée en pieces par Hirtuleius, un des generaux de Sertorius, dès l'entrée de l'Espagne, auprès des Pyrenées, & le preteur lui-même fut tué dans le combat. Un commencement si desavantageux étoit un mauvais augure pour la republique; & cette victoire inspira beaucoup de confiance à Sertorius, & à son parti. La défaite & la mort de Domitius obligea Manilius, proconsul de la Gaule Narbonoise, d'accourir dans l'Espagne, pour soutenir les interêts de la republique; mais son sort fut presque semblable à celui de Domitius, car il fut défait, comme lui, par Hirtuleius, avec cette difference, qu'il eut le bonheur de se sauver à Lerida.

(1) *Près de Mellaria.* Il y avoit deux villes qui portoient le même nom, & toutes deux dans la Bœtique, mais dans des endroits differens; l'une dans le milieu des terres entre Cordoue & Merita; elle est ruinée, & la place que l'on croit qu'elle occupoit, s'apelle *Fuente Ovejuna*, l'autre étoit, selon Florien d'Ocampo, une colonie de Pheniciens, située sur le détroit, & assez proche de l'endroit où étoit *Algezire*. Quelques-uns la croient entierement détruite, & qu'elle étoit sur la Mediterranée, dans l'endroit où est aujourd'hui *Veger de la Miel*.

An 674 & fuiv. depuis la fondation de Rome.

Metellus eſt battu par Sertorius.

Metellus, qui avoit oſé s'avancer juſques dans la Bœtique avec une armée aſſez conſiderable, fut preſque toûjours battu par Sertorius, qui ſerroit de près l'armée Romaine, & qui la harceloit par des eſcarmouches continuelles. Metellus ne croioit pas pouvoir compter ſur la fidelité de ſes troupes C'eſt pourquoi il fut contraint de s'enfermer dans des places fortes, ſans oſer riſquer le ſuccès d'une bataille contre un ennemi fier de ſes avantages.

Metellus tente en vain de ſurprendre Lagos.

Metellus honteux de ſe voir à cette extrêmité, & obligé de ſe tenir enfermé, entreprit de faire une tentative ſur Lacobriga: cette ville, qu'on nomme à preſent Lagos, eſt à l'extrémité du Portugal, vers le Promontoire ſacré, ou le cap de ſaint Vincent. Voiant donc que Sertorius avoit ſeparé ſon armée, & qu'elle étoit diſperſée en differens quartiers, il voulut ſurprendre cette place; mais ſon entrepriſe, qui paroiſſoit ſi bien concertée, échoua. Sertorius, qui fut informé du deſſein de Metellus, promit de grandes recompenſes à ceux qui pourroient faire entrer de l'eau dans la place, qui en avoit un extrême beſoin, & qui craignoit moins les efforts des Romains, que la diſette d'eau. L'eſpoir de la recompenſe engagea des ſoldats Afriquains & Eſpagnols à tromper la vigilance de l'armée Romaine, apporterent dans la ville deux mille outres pleines d'eau. Ce ſecours étoit neceſſaire aux aſſiegés, parce que les canaux avoient été ou rompus, ou détournés; de ſorte qu'il n'y avoit dans la place qu'un ſeul puits, qui ne fourniſſoit que fort peu d'eau à tous les habitans. D'un autre côté, les Romains n'aiant plus de vivres que pour cinq jours, deſeſpererent de forcer cette place, & furent contraints de lever le ſiege. Alors Sertorius à la tête d'un camp volant, ſe mit à leurs trouſſes, les pourſuivit, & les harcela ſans relâche.

Les troupes Eſpagnoles ne cedoient alors en rien aux troupes Romaines; car Sertorius leur avoit appris à garder leurs rangs, à combattre de pied ferme, à obéïr aux officiers, & il leur faiſoit obſerver une très-exacte diſcipline. Auparavant les Eſpagnols n'avoient accoutumé de combattre que par pelotons, chacun ſe jettoit ſans ordre ſur l'ennemi; ils attaquoient avec vigueur, mais ce n'étoit point une choſe honteuſe parmi eux de s'enfuir, quand on les pourſuivoit; ils ne faiſoient que voltiger, & ils ne ſçavoient ce que c'étoit, que

de

de demeurer ferrés. Ce qui contribua beaucoup à aguerrir les Espagnols, & à leur apprendre la discipline militaire, ce fut l'usage des armes des Romains, qu'ils ne manquoient pas d'enlever à ceux qui perdoient la vie dans le combat, & dont ils s'armoient ensuite eux-mêmes.

An 674 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Mithridate envoie des ambassadeurs à Sertorius.

La reputation de Sertorius, & le bruit de ses heureux succès ne se bornerent pas dans l'Espagne; la renommée de ses grandes actions passa jusques dans l'Asie: & Mithridate qui venoit de declarer la guerre pour la seconde fois aux Romains, envoia des ambassadeurs à Sertorius, pour faire alliance avec lui, & pour conclure ensemble une ligue contre Rome: il lui fit promettre de l'argent, & une flotte considerable, afin de faire diversion, & d'occuper les Romains en plusieurs endroits à la fois. Pour donner plus d'éclat, & plus de poids à cette ambassade, il voulut recevoir les ambassadeurs en presence de son senat. Il leur permit d'emmener avec eux M. Marius, & quelques autres officiers, dont Mithridate croioit avoir besoin, pour discipliner ses troupes, & leur apprendre la maniere de combattre des Romains. Aulus Mœvius, surnommé Jacetanus, parce qu'il étoit originaire de Jacca en Espagne, avoit suivi Lucullus, que la republique envoioit en Asie, pour continuer la guerre contre Mithridate, & y rendit de très-grands services au peuple Romain. On voit encore sur une pierre une inscription que ce Mœvius, après son retour d'Asie en Espagne, fit placer à deux stades de la ville d'Ausetana, ou de Vique.

Revenons à Sertorius, dont le parti commença à décheoir depuis l'arrivée de Lucius Lollius, qui étoit gouverneur des Gaules, mais qui eut ordre de quitter pour un tems son gouvernement, d'assembler un corps de troupes considerables, & d'aller joindre Metellus, pour tâcher de reduire Sertorius. Les affaires changerent alors de face: les Romains abattus par les frequens avantages que Sertorius avoit remportés sur eux, reprirent courage, & se rassurerent. Sertorius au contraire, prit un parti tout opposé à celui qu'il avoit tenu jusques-là. Car lui, qui peu auparavant ne cherchoit que les occasions de combattre l'armée Romaine, ne pensa plus qu'à éviter le combat; il se contenta de se mettre à la tête d'un camp volant, & de fatiguer l'armée Romaine par les frequentes allarmes qu'il lui donnoit.

An 674 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXX.

Pompée passe en Espagne.

Les Romains cependant souffroient beaucoup des vives attaques de Sertorius; ils se trouvoient obligés de se tenir dans leurs retranchemens, sans oser en sortir, crainte d'être aussitôt enlevés par les ennemis. Deux ans se passerent de la sorte, sans qu'il s'y fît rien de considerable de part & d'autre; Metellus ne se croiant pas assez fort, pour finir lui seul une guerre si opiniâtre, écrivit au senat, pour demander que l'on envoiât Pompée en Espagne, afin de lui aider à la terminer; cette commission ne plut pas fort à Pompée; mais enfin, pressé par les ordres du senat, il l'accepta, & se mit en devoir de partir, après avoir obtenu un ordre, qui portoit que les deux generaux auroient une égale autorité, & agiroient de concert. C'est le même Pompée qui merita le surnom de Grand, que la posterité lui a toûjours conservé. J'ignore s'il avoit déja été honoré de ce titre, quand il vint en Espagne, ou s'il ne le fût qu'après avoir vaincu Sertorius, ainsi que quelques auteurs le disent; ou bien, suivant Cassiodore & Tertullien, s'il le fût, pour avoir fait élever à ses dépens un théatre magnifique pour les spectacles publics. Quoi qu'il en soit, il faut avouer qu'il le meritoit par ses rares qualités & ses grandes actions. Il est, dit-on, le premier qui ait fait bâtir à Rome un théatre de pierre de taille: jusques-là tous les autres avoient été de terre, & les sieges de simple gazon, faits en amphitéatre, & sans art. On donna à Pompée pour Questeur C. Cassius Longinus, dont nous parlerons ci-après.

Pompée essuia bien des dangers, & trouva une infinité de difficultés à surmonter, en traversant les Gaules. Une si longue marche, & par des montagnes escarpées ne put se faire sans peine. Il arriva néanmoins assez heureusement en Espagne. D'abord il alla joindre Metellus, & il resolut avec lui de ne point donner bataille à l'ennemi, que toutes leurs forces ne fussent réunies. Sertorius de son côté fortifié par un nouveau secours, que Marc Perpenna lui avoit amené de Sardaigne, assiegeoit Laurona, qu'il prit. Perpenna avoit servi sous Æmilius Lepidus. Ce consul chassé d'Italie, pour n'avoir pas voulu se soumettre aux ordres du senat, s'étoit retiré en Sardaigne, où il avoit établi une espece de petite souveraineté: il y avoit attiré un grand nombre de mécontens; mais Lepidus jouit peu de son établissement; car bien-tôt après il tomba malade, & mourut. Marc Perpenna conduisit en Espagne l'é-

Perpenna amene des troupes à Sertorius.

lite des troupes que Lepidus avoit en Sardaigne, & alla joindre l'armée de Sertorius; soit que Perpenna eût pris de lui-même ce parti, comme l'unique qui convenoit à l'état de ses affaires, soit qu'il y eût été forcé par ses propres soldats, qui le menaçoient de l'abandonner; car les historiens sont partagés sur ce fait: les uns disent que Perpenna avoit formé le dessein de se mettre lui-même en possession de quelque province de l'Espagne, de s'y faire un établissement honorable, à la faveur des divisions qui y regnoient, & d'y fonder un nouvel état: les autres au contraire prétendent que les soldats de Lepidus, par le peu d'idée qu'ils avoient de la valeur de Perpenna, & de son habileté dans le métier de la guerre; soit aussi par la haute estime, & l'affection qu'ils avoient conçûe pour Sertorius, qui s'étoit rendu celebre par ses victoires, l'obligerent de se joindre à ce grand capitaine. Les sçavans dans l'antiquité croient que la ville de Laurone est la même que Lyria sur le *Sueron*, dans le roiaume de Valence, à seize milles de cette ville.

An 674 & suiv. depuis la fondation de Rome.

A present le *Xucar*.

Metellus & Pompée vouloient fixer à Laurone le rendés-vous general de leurs troupes; ainsi ces deux generaux, après avoir réuni leurs forces, marcherent pour faire lever à Sertorius le siege de cette ville: ils se camperent à la vûe de l'ennemi; néanmoins malgré le soin & la diligence de ces deux habiles chefs, il perit en cette occasion plus de dix mille Romains, que Sertorius leur tua en differentes attaques, & particulierement dans une grande embuscade, où il tailla en pieces ceux qui soutenoient les fourrageurs. Decius Lœlius Lieutenant de Pompée, se trouva au nombre des morts. Les assiegés n'aiant plus de ressource, & aiant perdu toute esperance d'être secourus, furent obligés de se rendre à discretion. Sertorius donna la vie aux habitans de Laurone; mais il les obligea à sortir de la ville, & d'abandonner leur patrie; il leur permit seulement d'emporter tous leurs effets. Après quoi il fit mettre le feu à la ville, qui fut reduite en cendres à la vûe de l'armée Romaine, comme s'il eût voulu faire trophée de l'avantage qu'il venoit de remporter, en presence des troupes de la republique, & braver les generaux qui les commandoient.

Sertorius se rend maître de Laurone.

Orosius rapporte que Pompée s'étoit retiré de devant la place, avant qu'elle se rendît à Sertorius: il ajoûte que l'on

An 674 & suiv. depuis la fondation de Rome.

passa au fil de l'épée une partie des habitans,& que l'on fit le reste esclaves, après avoir détruit la ville, & l'avoir abandonnée au pillage, pour dédommager les soldats des maux qu'ils avoient soufferts. Orosius dit encore que l'armée Romaine n'étoit composée que de trente mille hommes de pied, & de mille chevaux, au lieu que Sertorius avoit le double d'infanterie, & huit mille chevaux. Cet avantage releva beaucoup le parti de Sertorius, & rehaussa le courage de ses troupes.

XXXI. La guerre de Sertorius recommence.

An 677 depuis la fondation de Rome.

L'année suivante, qui fut la six cens soixante & dix-septiéme de Rome, la guerre recommença avec plus de chaleur dès l'entrée du printems. Metellus & Pompée avoient pris leurs quartiers d'hyver dans l'Espagne citerieure, auprès des Pyrenées, & Sertorius avoit pris les siens dans la Lusitanie, dont il étoit toûjours maître. Les deux generaux Romains ouvrirent la campagne de bonne heure. Pompée assiegea Segeda, & la prit; Metellus de son côté en vint aux mains auprès d'Italique, avec Hirtuleius, un des generaux de Sertorius & le défit. Il resta du côté d'Hirtuleius vingt mille hommes sur la place. Hirtuleius lui-même eut beaucoup de peine à se sauver par la fuite. Metellus eut tant de joie de cette victoire, & il en devint si fier, qu'il se fit broder une veste, où cette action étoit representée; on dit même qu'il se paroit de cette veste dans les festins qu'il faisoit à ses officiers; & que lorsqu'il entroit dans les villes, les habitans par une basse & sacrilege flaterie, alloient lui presenter de l'encens, comme à une divinité. On celebroit des jeux en son honneur, on lui offroit des vœux, & l'on peut dire que ses entrées publiques étoient presque comme autant de triomphes, ce qui ne servoit pas peu à entretenir l'orgueil & la vanité ridicule de Metellus. Il y en a qui croient que les deux taureaux de pierre, que l'on voit à Guisand sont des monumens, que Metellus voulut laisser de sa victoire à la posterité. Sur l'un de ces taureaux on lit cette inscription: *A Q. Cæcilius Metellus consul, & vainqueur pour la seconde fois.* Cette seconde fois ne se rapporte pas à consul, car il y auroit une faute, mais aux deux victoires qu'il avoit gagnées.

Q. Cæcilio Metello consuli II. victori.

Pompée après avoir pris Segeda, joignit son ennemi auprès de la riviere de Xucar. L'avantage que Pompée venoit de remporter par la prise de Segeda, & l'ambition qu'il eut de vouloir seul terminer la guerre d'Espagne, fit que sans atten-

dre l'armée de Metellus, qui s'avançoit à grandes journées, il donna bataille à Sertorius; mais la temerité & la précipitation de Pompée, penserent le perdre lui-même. Son armée commençoit à plier, & l'avantage panchoit déja du côté de Sertorius, lorsque Metellus qui arriva fort à propos, ranima & soutint les soldats de Pompée, qui reprirent cœur, & recommencerent le combat. Les deux armées néanmoins se separerent avec une perte assez égale, & la victoire demeura incertaine. Voilà ce que produisit l'imprudence & la presomption de Pompée, qui avoit engagé le combat sans son collegue, pour avoir seul l'honneur de la victoire.

An 677 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XXXII. La défaite & la mort de Sertorius.

Après cette bataille Sertorius devint réveur, & inquiet; il fut même quelque tems sans paroître en public. Sa tristesse redoubla voiant que les ennemis avoient pris sa biche, dont il s'étoit jusques alors servi si heureusement, pour amuser & tromper les Espagnols. Il tira de là un triste augure pour l'avenir; il falloit cependant sortir de sa solitude, & paroître en public; il dissimula donc les sentimens de son cœur, & tâcha de cacher sa douleur; il affecta un air gai & content, & il s'appliqua entierement à continuer & à soutenir la guerre. L'on en vint une seconde fois aux mains, proche de la riviere de Turia, nommée aujourd'hui Guadalaviar. Cette riviere traverse le roiaume de Valence. On combattit avec vigueur & opiniâtreté de l'un & de l'autre côté; les soldats de Sertorius se battirent en desesperés. Il étoit par tout, il animoit les uns, soutenoit les autres, & fit plier plus d'une fois l'armée Romaine; mais enfin son armée fut taillée en pieces. Pompée remporta la victoire, & demeura maître du champ de bataille. Hirtuleius & son frere furent tués dans cette action. Cn. Herennius, qui s'étoit trouvé engagé dans le parti de Sertorius, eut le même sort.

Dans la chaleur de la mêlée, un soldat du parti de Pompée tua son propre frere, qui servoit dans l'armée de Sertorius, tant il est vrai que les guerres civiles traînent toûjours après elles de tristes & funestes accidens, même pour les victorieux. Ce soldat aiant reconnu son frere, après lui avoir ôté son casque, le mit sur un bûcher qu'il prépara lui-même, puis aiant conjuré par ses cris, & par ses gemissemens les manes de son frere, lui aiant demandé pardon du parricide qu'il venoit de commettre sans le sçavoir, il resolut de le venger sur soi-même, puisqu'il ne

An 677 & suiv. depuis la fondation de Rome.

pouvoit pas lui rendre la vie, & de la même épée dont il l'avoit tué, il se perça, & tomba mort sur le corps de ce cher frere. Le bruit de cet évenement s'étant répandu dans les deux armées, il n'y eût personne qui n'en fût touché, & qui ne détestât une guerre si funeste par ses suites.

Il assiege Sertorius dans Calahorra.

Sertorius après sa défaite, se retira à Calahorra, resolu d'y demeurer, jusques à ce qu'il eût remis sur pied une armée capable de tenir la campagne, & de resister à ses ennemis. Il fut poursuivi par Pompée, qui l'assiegea dans cette ville. Sertorius fit une sortie, & il y perdit trois mille hommes; il ne laissa pourtant pas de se sauver, & alla joindre la nouvelle armée, que ses partisans avoient rassemblée. Il la trouva si nombreuse, & si disposée au combat, qu'oubliant la perte qu'il venoit de faire, il eut la hardiesse d'attaquer de nouveau les Romains, & de leur presenter la bataille. Il crut qu'une telle démarche lui étoit necessaire pour rétablir sa reputation, & relever son parti. Mais Metellus & Pompée ne voulurent point risquer le sort d'un second combat, ils aimerent mieux se retirer, & mettre leur armée en quartier d'hyver. Metellus passa les Pyrenées, & prit son quartier au pied de ces montagnes; Pompée prit le sien chez les Vaccéens, dans la vieille Castille.

Sertorius presente la bataille à Pompée, qui la refuse.

Sertorius avoit l'esprit doux & traitable, mais il étoit soupçonneux, & sa défiance le perdit. Ses soupçons lui alienerent l'esprit des Romains qui l'avoient suivi. Ils furent choqués de ce qu'il ne se servoit plus pour sa garde, que des Celtiberiens, & comme la cruauté ne manque presque jamais d'accompagner la défiance, il fit mourir ceux qui lui devinrent suspects; il ne s'en tint pas là, il en vint aussi jusqu'à faire mourir une partie de cette jeunesse Espagnole, que l'on élevoit à Osca, ou Huesca, & que l'on instruisoit dans toutes les sciences humaines, comme nous l'avons déja dit; il en fit même vendre une partie pour esclaves, & par cette cruauté, il se priva de l'unique ressource qu'il avoit dans ses disgraces, en irritant l'esprit de tous les Espagnols, & en leur inspirant par cette conduite, un éloignement & une extrême aversion pour lui, dont ils ne revinrent jamais. Ainsi Sertorius, qui d'abord comptoit tant sur l'affection des Espagnols, commença dès-lors à decheoir, & à courir à sa ruine. Triste exemple, qui fait voir que la fortune semble prendre plaisir à aveugler ceux qu'elle veut perdre.

Metellus dès l'entrée du printems ſe rendit maître de pluſieurs places; & Pompée fut néanmoins obligé de lever le ſiege de Palence à l'arrivée de Sertorius; mais aiant reçu un nouveau renfort, & remis ſon armée en état, il le contraignit à ſon tour de ſe retirer à l'extrêmité de l'Eſpagne : il l'y pourſuivit, & il y eut une rencontre au cap de Hemeroſcopée, que l'on appelle aujourd'hui le cap ſaint Martin, tout proche celui de Diane, ou de Denia; mais cette action ne decida rien, car les deux generaux voiant leurs armées fort affoiblies, & fort diminuées par une ſi longue marche, n'en voulurent venir ni l'un ni l'autre à une bataille generale: & comme un malheur n'arrive preſque jamais tout ſeul, la mort de Sertorius mit fin à ſes projets, dont le mauvais ſuccès doit être plûtôt attribué à la haine que ceux de ſon parti avoient conçûe contre lui, qu'à la valeur des Romains.

An 677 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Pompée leve le ſiege de Palence.

Perpenna & Antoine étoient deux des principaux officiers de Sertorius, & avoient la meilleure part à ſa confiance. Ces deux traîtres conjurerent la mort de leur general, & le dernier le tua à coups de poignard dans un feſtin à Oſca. Sertorius quelque tems auparavant avoit été averti de cette conjuration; il avoit fait mourir une partie des traîtres, quelques autres s'en étoient enfuis, pour éviter la mort: le ſilence, & le ſecret ſauva le reſte des complices, & il eſt vraiſemblable qu'ils hâterent l'execution de cet execrable attentat, crainte d'être prévenus. Ainſi perit Sertorius, ce grand capitaine que les Eſpagnols avoient coutume d'appeller *l'Annibal Romain*. Il ne laiſſa point d'enfans, à l'exception néanmoins d'un jeune homme, qui, par rapport à la reſſemblance de viſage qu'il avoit avec Sertorius, prétendit ſe faire reconnoître pour ſon fils; foible marque, & à laquelle on ſe trompe quelquefois.

Sertorius tué par ſes officiers.

Sertorius fut tué, autant qu'on le peut conjecturer, l'an de Rome ſix cens quatre-vingt-un: il pourroit être comparé aux plus grands capitaines de ſon ſiecle, pour ſes rares qualités, pour ſa valeur, ſon habileté dans la guerre, & pour la fineſſe de ſa politique, ſi le ſuccès avoit ſuivi ſes deſſeins: & ſi la fin eût répondu aux commencemens; mais il flêtrit ſa gloire par ſes défiances, & ſes ſoupçons; & il ſouilla ſes grandes vertus par ſa cruauté. Il diſoit ſouvent: *J'aimerois mieux une armée de cerfs, avec un lion à leur tête, qu'une armée de lions, commandée*

An 681 depuis la fondation de Rome.

An 681 & suiv. depuis la fondation de Rome.

par un cerf. On rapporte encore une belle maxime de ce grand homme : *Une des principales qualités d'un grand capitaine*, disoit-il, *est de considerer par où il pourra sortir d'un danger, ou d'un mauvais pas, avant que de s'y engager.* On dit aussi qu'il prenoit une queue de cheval pour symbole de l'union qui doit être dans une armée : *Car*, poursuivoit-il, *y a-t-il aucun crin que l'on ne puisse aisément rompre en particulier? mais que l'on entreprenne de les rompre tous ensemble, les plus grands efforts seront inutiles.* Le danger où il se vit de perdre la vie par les cruelles proscriptions de Sylla, le contraignit à faire la guerre ; il avoit cependant beaucoup plus d'inclination pour la paix. Il disoit souvent qu'il auroit mieux aimé être le dernier à Rome, que le premier dans un lieu d'exil.

Il y a des auteurs qui prétendent que son corps fut inhumé à Ebora. Un sçavant même assûre, qu'en creusant dans cette ville les fondemens de l'Eglise de saint Louis, on trouva des vestiges d'un sepulchre, & une grande pierre, où il y avoit une inscription Latine, qui marque le tems de la mort, & le lieu de la sepulture de Sertorius : & c'est sur ce fondement que quelques-uns de nos historiens ont avancé que le tombeau de Sertorius étoit à Ebora ; mais je ne voudrois pas garantir ce fait sur la foi de l'auteur qui rapporte ces inscriptions, je ne compte pas assez sur sa critique, & sur son exactitude. En effet, l'on ne voit dans les anciens historiens aucuns vestiges de ce monument celebre : si néanmoins l'on veut voir l'inscription de ce tombeau, & son explication, avec quelques autres semblables, quoiqu'en assez petit nombre : l'on peut consulter les memoires d'Ambroise Moralés. Comme il étoit homme curieux, il a pris soin de ramasser tout ce qui peut servir à l'histoire d'Espagne ; & il s'est appliqué sur tout à en déterrer les antiquités. Il me suffit encore une fois d'avoir averti mon lecteur du peu de fonds qu'il doit faire sur ces sortes d'inscriptions ; & je ne crois pas qu'il attende de moi que j'en fasse la critique.

XXXIII. Pompée rend à l'Espagne sa premiere tranquilité.

Dès que l'on sçut la mort de Sertorius, ce fut une consternation generale dans son armée. Le malheur de ce grand homme ne servit qu'à reveiller, & même qu'à redoubler l'affection que l'on avoit eue autrefois pour lui, & qui depuis quelque tems s'étoit refroidie. L'on oublia ses soupçons & ses défiances, & l'on ne se ressouvint plus que de ses éminentes qualitez.

traître Perpenna devint l'execration de tout le monde; sur tout quand on apprit à l'ouverture du testament, que Sertorius avoit designé ce perfide pour son heritier & son successeur. On ne pouvoit penser sans indignation, & sans horreur, que la plus noire des trahisons, fut devenue le prix de l'amitié & des bienfaits de ce grand homme. *Est-ce recompenser son bienfaicteur*, disoit-on, *que de le poignarder dans un festin par une execrable perfidie?* Perpenna tâcha d'appaiser les soldats par toutes sortes de caresses, par des presens & par des promesses: mais tous ses efforts auroient été inutiles, & il se seroit vû abandonné de toute l'armée de Sertorius, si elle n'avoit eu lieu de craindre les Romains. L'apprehension que l'on eut qu'ils ne profitassent de cette conjoncture favorable, fut le lien le plus fort qui réunit les troupes, & les arrêta: car elles avoient besoin d'un chef qui fût en état de resister à Pompée. Ce general depuis le départ de Metellus pour Rome, se disposoit à dissiper les restes du parti rebelle, & ce parti ne trouvoit personne sur qui jetter les yeux, que sur Perpenna, qui au sentiment même de Sertorius, étoit l'officier le plus habile, & le plus capable d'être à la tête d'une grande armée.

An 681 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Perpenna prit donc le commandement des troupes, & se chargea du soin de continuer cette guerre. Pompée, qui avoit appris la mort de Sertorius, marcha aussi-tôt contre ce nouveau general; mais Perpenna, qui n'osoit se fier ni à la valeur, ni à la fidelité de ceux qui le suivoient, resolut d'abord d'éviter le combat. Son imprudence néanmoins, & sa présomption l'engagerent mal à propos dans un mauvais pas. Il tomba dans une embuscade que lui avoient dressée ses ennemis; il fut battu, & son armée taillée en pieces. Le débris se sauva comme il put. Perpenna pour conserver sa vie, s'étoit caché dans des broussailles; il y fut découvert par quelques soldats Romains. Il conjura ceux ausquels il se rendit, de le mener devant Pompée; car il comptoit beaucoup sur sa clemence, vertu si naturelle aux Romains, & il ne doutoit point qu'on ne lui sauvât la vie. Pompée toutefois commanda qu'on fît mourir ce traître. Il n'est pas aisé de penser quelles furent en cela ses vûes; peut-être voulut-il marquer l'horreur que les Romains avoient des ingrats & des perfides; peut-être aussi se laissa-t-il aller aux mouvemens impetueux de colere; peut-être enfin qu'il craignit de se voir obligé à en faire mourir beaucoup d'autres, si

Perpenna prend le commandement de l'armée de Sertorius.

Il est tué par ordre de Pompée.

An 681 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Perpenna venoit à lui découvrir les complices de la revolte de Sertorius ; car ce fut pour cette même raison que Pompée avoit déja fait brûler toutes les lettres que les Romains écrivoient à Sertorius, par lesquelles on le sollicitoit de venir en Italie.

Il reduit presque toute l'Espagne.

Après la mort de Sertorius & de Perpenna, toute l'Espagne rentra bien-tôt dans le devoir. Les Oscences, les Valentins, & les Termestins se rendirent incontinent à Pompée. Après cette victoire, Uxame, ou Osma fut presque la seule ville qui refusa de se soumettre. Pompée, sans differer l'assiegea, la prit & la rasa. Afranius se rendit aussi maître de Calagurris, après un long siege. Les assiegés étoient resserrés de si près, que ne voiant aucun moien de faire entrer des provisions dans la place, où tous les vivres étoient consommés, ils prirent la barbare & monstrueuse resolution de se nourrir des corps de leurs femmes, & de leurs enfans ; d'où vint le proverbe : *La famine de Calagurris.* Quand Afranius eut pris la ville, il la rasa, comme Pompée avoit fait Osma ; l'on massacra tous les habitans, sans en épargner un seul. Les autres villes effraiées par ces terribles exemples de severité, se soumirent bien-tôt aux Romains.

Il fait élever des trophées.

Quand Pompée eut terminé la guerre en Espagne, par la défaite & la mort de Perpenna, & qu'il eut entierement soumis cette belle province à la republique, en dissipant le parti des rebelles ; il fit ériger quantité de trophées sur le haut des Pyrenées pour servir à la posterité de monumens des victoires qu'il avoit remportées, des villes qu'il avoit prises, & des peuples qu'il avoit subjugués dans tout le cours de cette guerre. Il y en avoit, dit-on, plus de huit cens élevés de tous côtés dans la seule Espagne citerieure, & dans cet endroit des Gaules, par où il avoit passé, pour se rendre en Espagne. On voit encore aujourd'hui dans les vallées d'Andorre & d'Altavaca, qui sont au pied des Pyrenées, de gros cercles de fer, qui ont plus de dix pieds de tour, & qui sont attachés au rocher avec du plomb fondu ; & l'on croit qu'ils servoient à soutenir les trophées. Ce qui autorise & ce qui confirme cette opinion, c'est que nous voions dans les arcs de triomphe qui sont encore à Merida, des cercles de fer tout semblables, & qui servoient effectivement à soutenir de pareils trophées.

Il fait bâtir Pampelune.

Pompée voulut avoir la gloire de bâtir une ville nouvelle

dans le pays des Gascons, & lui donner son nom; il jetta les fondemens de *Pampelune*, qui est aujourd'hui la capitale de la Navarre. Quelques-uns appellent cette ville *Pompeiopolis*, ou *la ville de Pompée*, du nom de Pompée son fondateur. Strabon dit qu'on l'appelle *Pompeloné*, qui est la même chose que *Pompeiopolis*. Enfin Pompée quitta l'Espagne, après y avoir reglé toutes choses. Le senat décerna à ce grand homme & à Metellus l'honneur du triomphe l'année de Rome six cens quatre-vingt-troisiéme, pour avoir assujetti, & pacifié l'Espagne.

An 681 & suiv. depuis la fondation de Rome.

An 683 depuis la fondation de Rome.

En ce tems-là quelques poëtes de Cordoue vinrent à Rome; Ciceron, en parlant d'eux, dit qu'ils étoient grossiers; mais cette grossiereté venoit moins du caractere de la nation, & de leur esprit, que de la langue Latine, dont ils ne sçavoient pas toute la delicatesse, & tous les agrémens, & dans laquelle cependant ils se perfectionnerent bien-tôt après. Metellus les aimoit fort, & se plaisoit extrêmement avec eux. Peut-être aussi qu'en partant d'Espagne, il les avoit amenés avec lui à Rome.

XXXIV.
C. Julius Cesar vient en Espagne.
L'an 685 de la fondation de Rome.

Environ l'an six cens quatre-vingt-cinq, Jule Cesar vint en Espagne, pour y faire la fonction de questeur, sous le preteur Antistius. Plutarque donne à Antistius le surnom de *Tuberon*: mais apparemment que l'ignorance, ou la negligence des copistes ont fait glisser cette faute dans cet auteur, & qu'ils ont mis *Tuberon*, pour *Turpion*, qui étoit un surnom assez commun dans la famille des Antistius. Cesar reçut ordre du peuple Romain de se trouver dans les assemblées generales des Espagnols, en qualité de lieutenant du preteur, afin de faire rapport au senat de l'état dans lequel il trouvoit les affaires. On raconte qu'étant à Cadiz, dans un temple consacré à Hercule, il versa des larmes à la vûe de la statue d'Alexandre le grand; car il ne pût faire reflexion sans douleur & sans dépit, que dans un âge où ce prince avoit conquis presque tout l'univers, & rempli toute la terre du bruit de ses grandes actions, il n'eût cependant encore rien fait qui pût éterniser sa memoire. A cette vûe, il fut piqué d'une noble émulation, sur tout en se ressouvenant d'un songe qu'il avoit eu autrefois à Rome, dans lequel il s'imaginoit vouloir forcer sa propre mere; sur quoi les devins lui avoient promis l'empire de l'univers, & qu'il asserviroit Rome sa patrie & sa mere. Il n'en fallut pas davantage

An 685 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il demande son retour à Rome.

pour reveiller son ambition ; & sans attendre que son tems fût expiré, il demanda au senat qu'on le rappellât d'Espagne. Aiant obtenu son retour, il se rendit à Rome, dans le dessein d'executer les vastes projets qu'il rouloit dans sa tête, & de profiter des occasions que la fortune lui presenteroit.

Pison vient en Espagne, & y est tué presque en arrivant.

An 689 depuis la fondation de Rome.

Après le départ de Cesar, Cn. Calpurnius Pison, vint prendre le gouvernement de l'Espagne citerieure, avec un pouvoir extraordinaire, & une autorité presque souveraine ; mais il fut tué peu de tems après son arrivée par quelques cavaliers Espagnols, l'an six cens quatre-vingt-neuf. On ne sçait pas ce qui porta les Espagnols à assassiner leur gouverneur ; si ce fut pour venger la nation des cruautés & des concussions que Pison avoit exercées en Espagne, ou pour faire plaisir à Pompée ; car on sçavoit bien qu'il n'aimoit pas Pison, qu'il regardoit comme son concurrent, aussi cherchoit-il toutes les occasions de le perdre ; & ce fut par ses intrigues que l'on relegua ce Romain en Espagne, sous prétexte de lui faire honneur.

Cesar vient pour la seconde fois en Espagne.

An 693 depuis la fondation de Rome.

Quatre ans après la mort de Pison, & l'an de Rome six cens quatre-vingt-treize, sous le consulat de M. Pupius Pison, & de M. Valerius Messala, soixante-huit ans avant la naissance de Jesus-Christ, Cesar vint une seconde fois en Espagne ; mais il y vint avec la qualité de preteur. Dès qu'il fut arrivé dans son nouveau gouvernement, la premiere chose qu'il fit, fut d'obliger les peuples qui demeuroient dans les montagnes Herminiennes, (1) le long des rivieres du Minho, & du Duero, de venir s'établir dans les campagnes, & d'y transporter tout ce qu'ils avoient. Ce qui détermina Cesar à en user ainsi, c'est que ces montagnes servoient de retraite à une troupe de voleurs, qui causoient par leurs brigandages des desordres extrêmes dans toute la Lusitanie, & qui étendoient même leurs vols & leurs courses jusques dans la Bœtique. Ils ne voulurent pas d'abord obéir, persuadés qu'il seroit difficile de les forcer dans ces lieux inacessibles, dont ils connoissoient tous les dé-

(1) *Montagnes Herminiennes.* Quoique Mariana place ces montagnes entre les rivieres du Duero & du Minho, sans expliquer pourtant dans quel endroit du Portugal elles se trouvent, Bandran croit qu'à la verité elles sont dans le Portugal, mais au-delà du Tage, en tirant vers le roiaume de Leon, peu éloignées de Portalegre & d'Evora ; d'autres croient que c'est le Monté d'Ella Stralla, vers les côtes de la mer, enfin l'opinion la plus probable est qu'elles s'appellent aujourd'hui *El Monte Armino.*

tours ; mais ils furent contraints de se rendre à Cesar, qui châtia severement leur desobéïssance.

An 693 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il soumet les Herminiens & les Lusitaniens.

Les peuples voisins jaloux de leur propre liberté furent effraiés & consternés de cet exemple de severité : ils craignirent qu'on ne les obligeât à faire la même chose. Pour éviter un pareil ordre, qu'ils regardoient comme une espece de servitude, ils passerent le Duero dans la resolution d'aller chercher de nouvelles demeures : mais Cesar informé de leur dessein prit un corps de troupes, & les aiant coupé en chemin, il les tailla en pieces, & les soumit. Il força ensuite plusieurs villes dans la Lusitanie, qu'il abandonna au pillage ; quelques autres se soumirent d'elles-mêmes, & se rendirent à lui, pour éviter un semblable traitement ; il battit encore une fois les Herminiens qui s'étoient de nouveau revoltés, il les défit, & les obligea de se sauver dans une isle voisine de la côte, c'est peut-être quelqu'une de ces isles qui sont vis-à-vis des isles de Bayonne. Les anciens les appelloient les isles d'Albiane & de Lancia, mais plus communement les isles de Cincia ; elles sont même encore aujourd'hui connues sous ce nom.

Cesar détacha une partie de son armée sous le commandement d'un officier, dont on ne sçait pas le nom, ou pour reduire entierement cette nation barbare, ou pour l'exterminer. Dion raconte assez au long les circonstances de cette expedition particuliere. Quelques soldats Romains étant sautés à terre, & leur commandant n'aiant pû faire descendre le reste de ses troupes, à cause de la marée, les Herminiens se jetterent sur ceux qui étoient descendus les premiers, & ils les massacrerent tous à la vûe de leurs compagnons, qui ne pouvoient les défendre. Un soldat nommé Publius Sceva fit dans cette rencontre une action d'une valeur & d'une intrepidité heroïque ; car après avoir perdu son bouclier, & étant blessé de plusieurs coups, il se jetta à la mer, & se sauva à la nâge jusques dans les vaisseaux.

Il soumet ceux de Galice.

Cesar piqué au vif de cet affront, resolut à quelque prix que ce fût de venger la mort de ses soldats, & de la venger d'une maniere capable de jetter la terreur & l'effroi dans l'esprit de ces barbares. Il fit donc équiper une flotte plus nombreuse que la premiere, il passa lui-même dans l'isle, il affama ces voleurs, & les aiant forcés dans leurs retranchemens, il les fit tous passer au fil de l'épée, sans en épargner un seul. Il entra ensuite dans

An 693 & suiv. depuis la fondation de Rome.

la Galice, & se rendit maître du port de Brigantin, que l'on appelle aujourd'hui la Corogne. Les habitans se rendirent d'eux-mêmes, surpris & effraiés de la grandeur des vaisseaux de Cesar, de la largeur de leurs voiles & de la hauteur de leurs mats; car ils n'avoient jamais rien vû de semblable, n'aiant coutume de se servir que de petites barques, dont le fond étoit fait d'un bois fort leger, le reste étoit d'osier, & couvert de cuir, afin qu'elles ne prissent point l'eau.

Cesar donne des loix aux Espagnols.

Cesar pendant son gouvernement fit des reglemens très-sages dans toute la province, & il donna à ceux de Cadiz les loix qu'ils lui avoient demandées; enfin il fit cesser les usures & les autres desordres qui s'étoient glissés dans le tumulte des guerres, dont l'Espagne étoit agitée depuis tant d'années. Ce gouverneur aiant ainsi pacifié cette province de l'empire, & laissé de bons ordres à ses lieutenans, pour conserver la tranquillité publique, & tenir les Espagnols dans le devoir, retourna à Rome pour se trouver aux comices, sans attendre même qu'on lui eût envoié un successeur. Il refusa aussi l'honneur du triomphe que le senat lui offrit de son propre mouvement, soit que ce fût dans le desir & dans l'esperance d'obtenir le consulat, qu'il briguoit, soit qu'il fit peu de cas de cette marque d'honneur, depuis qu'elle étoit devenue trop commune. Il mena avec lui un jeune cheval, dont la corne des pieds étoit fendue & partagée en plusieurs parties. Sur cela les Aruspices lui prédirent que l'empire du monde lui étoit destiné. Tant que ce cheval vêcut il ne put souffrir qu'un autre que Cesar le montât. Quand il fut mort, Cesar lui fit dresser une statue, qu'il fit placer dans le temple de Venus, vanité ridicule, mais assez commune dans ce tems-là.

XXXV.
Commencement de la guerre civile en Espagne.

Après l'expedition d'Espagne, Cesar alla faire la guerre dans les Gaules, & il soumit la plus grande partie de cette vaste province. Les heureux succès qu'il eut dans cette guerre lui acquirent beaucoup de reputation, & le couvrirent de gloire. Il envoia Crassus contre les Vocontiens, & les Tharusates, pour achever de reduire les peuples, qui habitoient Turse, dans la province Auscitane, c'est-à-dire, une partie de l'Aquitaine voisine de l'Espagne citerieure, qu'on appelle aujourd'hui l'archevêché d'Auch. Les peuples demanderent secours aux Espagnols leurs voisins, toûjours disposés à prendre les armes. Orosius assure que cinquante mille Cantabres passerent

dans les Gaules, qu'ils traverserent les Pyrenées, & eurent bonne part à cette guerre. Ils choisirent pour les commander des officiers qui avoient servi sous Sertorius, sur tout ceux qui s'étoient distingués par leur courage, & qui avoient appris l'art de la guerre à l'école de ce grand homme, & la discipline militaire des Romains.

An 693 & suiv. depuis la fondation de Rome.

La suite de cette guerre ne fut pas cependant heureuse pour les Espagnols, ni pour ceux qu'ils étoient allés secourir. On dit qu'il y demeura trente-huit mille Espagnols. Strabon rapporte que Crassus passa dans les isles Cassiterides, (1) qui sont voisines du cap de Crone ou du cap Finisterre, & qu'il subjugua aisément ces insulaires, qui aimoient le repos, & qui n'étoient nullement aguerris.

Crassus soumet les isles du cap de Crone.

Q. Cœcilius proconsul vint en Espagne l'an six cens quatre-vingt dix-neuf, & il la gouverna deux ans. Les Vaccéens s'étoient soulevés contre les Romains, Cœcilius voulut les reduire; mais il fut vaincu dans une grande bataille que lui livrerent ces peuples auprès de *Clunia*. Cette ville étoit considerable, & une de celles où les Romains tenoient la justice; l'on en voit encore aujourd'hui les ruines assez proche d'Uxama ou Osma. Rome fut sensible à cette disgrace; le senat apprehenda que la défaite de Cœcilius ne fût pour les Espagnols une occasion de soulevement, de sorte que l'an sept cens deux l'on pria Pompée de prendre encore une seconde fois le gouvernement de l'Espagne pour cinq ans.

Cœcilius vient en Espagne.

An 699 depuis la fondation de Rome.

Pompée a le gouvernement d'Espagne.

An 702 depuis la fondation de Rome.

On crut Pompée plus capable que personne de rendre le calme à cette province, où il avoit beaucoup de credit & d'autorité, & où il s'étoit fait beaucoup de créatures, dans le tems qu'il y avoit commandé: mais comme il venoit d'épouser Julia fille de Cesar, tout occupé de ses nouvelles amours, & ne pouvant se resoudre à quitter son épouse, qu'il aimoit éperdûment, il ne passa pas en Espagne, & il se contenta d'y envoier trois lieutenans Petreius, Afranius & Varron. Afranius eut le commandement de l'Espagne citerieure, avec trois legions:

(1) *Les isles Cassiterides.* Il y a eu quelques auteurs qui ont confondu les isles *Cassiterides* avec les Sorlingues entre la France & l'Angleterre, mais il n'y a nulle apparence, quel rapport entre les Sorlingues & l'Espagne? Quelques autres ont cru qu'elles pouvoient être *les isles de Bayonne*, sur les côtes du Portugal vers l'embouchure du Miñho, mais ce fait est avancé sans fondement; il est donc constant qu'elles sont sur les côtes septentrionales de Galice, l'une vers l'occident, & s'appelle à present *Zizarga*, & l'autre à l'orient se nomme *l'isle de saint Cyprien.*

An 702 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Varron commanda dans cet endroit de l'Espagne ulterieure, qui est entre les montagnes Marianes, & la riviere d'Anas, c'est-à-dire, dans l'Estremadoure entre Sierra-Morena & le Guadiana ; & Petreius eut pour son partage le reste de la Bœtique, la Lusitanie, & les Vectons, où il mena avec lui deux legions. Ces troupes tinrent en bride les Espagnols, & cette province fut tranquille, ou s'il y eut encore quelques mouvemens, ils furent bien-tôt appaisés.

XXXVI. La guerre civile en Italie.

Mais l'Italie vit naître une nouvelle guerre qui eut des suites bien funestes pour Rome ; car elle fit changer de face à tout l'univers, & elle entraîna enfin la ruine entiere de la republique Romaine. Ce terrible fleau penetra jusques dans les Espagnes. Après la mort de Julia, qui seule avoit uni Cesar & Pompée, il s'éleva une furieuse jalousie entre ces deux grands hommes. La desunion de ces deux rivaux partagea l'empire Romain, chacun prenant parti ou pour l'un ou pour l'autre. La passion de regner, & l'autorité souveraine, qui est d'une nature à ne pouvoir se partager, furent les deux sources de tous les affreux malheurs, qui suivirent cette guerre, Cesar ne pouvant souffrir de superieur, & Pompée ne voulant point avoir d'égal.

Cesar brigue le consulat.

Cesar après avoir subjugué les Gaules, & conquis par deux fois l'Angleterre, crut que l'on ne pouvoit sans injustice, lui refuser le droit de briguer le consulat, quoiqu'il fût absent ; il se persuada que ses services meritoient bien que l'on passât en sa faveur par dessus les loix ordinaires. Le senat trouva très-mauvais qu'un citoien eût l'audace de demander les armes à la main la premiere dignité de la republique, & de forcer les suffrages. On jugea que cette démarche étoit un attentat contre la liberté, & que Cesar ne faisoit cette tentative, que pour trouver un prétexte d'opprimer, & d'asservir sa patrie.

Plusieurs senateurs, qui jusques-là n'avoient point encore pris de parti, se declarerent alors ouvertement pour Pompée. La chose parut d'une si grande importance pour le salut de la republique, que l'on crut qu'il étoit necessaire d'avoir recours aux derniers remedes. Le senat ordonna donc *que les consuls, les consulaires, les preteurs, les tribuns du peuple, en un mot tous ceux qui étoient dans les charges, ou qui y avoient passé, & qui se trouveroient à Rome, veilleroient à la conservation de la republique, & de la liberté, & qu'ils s'opposeroient à toutes les entreprises que l'on pourroit former contre les interêts*

de

de la patrie , & contre les loix de l'empire. On n'avoit jamais porté un semblable decret que dans les dernieres extrêmités, & lorsque l'on croioit les affaires desesperées. Par ce decret le senat declaroit la guerre à Cesar, & le regardoit comme enmi de la republique, s'il ne sortoit dans un certain tems marqué des Gaules qu'il avoit gouvernées pendant dix ans, & s'il ne congedioit pas ses troupes.

An 703 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Cesar aiant appris ce qui se passoit à Rome, & le decret que le senat avoit porté contre lui, passa le Rubicon, qui bornoit son gouvernement, resolu après cette démarche de ne plus garder de mesures, & de s'avancer droit à Rome avec toute la diligence possible. Dès que l'on y sçut que Cesar, malgré les ordres du senat, s'approchoit de la ville avec l'armée qu'il n'avoit pas voulu congedier, ce fut une consternation generale, & l'on vit bien qu'il en vouloit tout de bon à la liberté publique. Le grand & le redoutable Pompée, les consuls Claudius Marcellus & Cornelius Lentulus abandonnerent la ville l'an sept cens cinq, n'aiant point de troupes, & n'étant pas en état de resister à Cesar. Ils se refugierent à Brindes, qui est à l'extrêmité de l'Italie, mais ne s'y croiant pas assez en sureté, ils passerent en Macedoine, & desesperant absolument de pouvoir défendre l'Italie, & l'occident; ils abandonnerent l'un & l'autre à la discretion du victorieux. Cependant ils ne perdirent pas de tems, ils firent avec une promptitude extrême de nombreuses levées, & l'armée qu'ils assemblerent dans tout l'orient se trouva assez forte pour défendre, & pour conserver encore quelque tems la liberté de la republique.

Il passe le Rubicon.

Pompée sort de Rome.

An 705 depuis la fondation de Rome.

Pompée en partant de Rome envoia Bibulus Rufus en Espagne, avec des ordres à Afranius, à Petreius & à Varron de réunir ensemble leurs forces, & de faire un dernier effort, pour fermer absolument à Cesar l'entrée d'une province, que la republique avoit confiée à leur fidelité & à leurs soins. Varron zelé pour le parti de Pompée, se chargea de défendre l'Espagne ulterieure; Afranius & Petreius leverent dans la Celtiberie & dans la Cantabrie quatre-vingt cohortes, pour renforcer leur armée; ils choisirent Lerida pour en faire leur place d'armes, & prirent leur quartiers sur les bords de la Segre. Lerida est située sur une colline assez roide; mais elle a au septentrion une petite hauteur, qui la commande, & où l'on peut aisément placer des machines de guerre, pour battre en ruine les murailles de

Il envoie Bibulus en Espagne.

An 705 & suiv. depuis la fondation de Rome.

la ville ; la Segre passe au pied de la place du côté de l'orient ; & cette riviere se joignant un peu plus bas à la riviere de Cinga, elles vont toutes deux assez proche de là se décharger dans l'Ebre.

XXXVII. Cesar envoie Fabius en Espagne.

Cesar aiant obligé son rival d'abandonner l'Italie, & reglé toutes choses à Rome selon son gré & ses interêts, resolut de passer en Espagne ; mais Marseille l'arrêta, cette ville lui ferma ses portes. Il prit le parti de l'assieger ; il ne laissa pas d'envoier toûjours devant lui Fabius en Espagne avec trois legions. Fabius aiant forcé les passages des Pyrenées, malgé les troupes de Pompée, qui les gardoient, marcha droit à Lerida, passa la Segre, & vint camper à la vûe de l'ennemi. Lucain par une licence ordinaire aux poëtes, dit que les deux armées n'étoient separées que par la riviere.

Fabius fut bien-tôt suivi des nouvelles legions, & des troupes auxiliaires que Cesar avoit rassemblées, sans compter encore six mille hommes de pied & trois mille chevaux que l'on avoit levé dans les Gaules, pour fortifier l'armée d'Espagne ; car le bruit couroit que Pompée, après avoir laissé aux consuls le soin de défendre l'orient, accouroit en Espagne par l'Afrique, & qu'il devoit y arriver incessamment, pour conserver à la republique une province qui lui étoit d'une si grande importance. C'est veritablement là ce qu'il devoit faire, au jugement des plus habiles politiques ; car s'il se fût conservé une si belle province, il eût pû balancer le parti de Cesar, & peut-être même rétablir les affaires de la republique. C'étoit la ressource la plus sûre que Rome pût avoir, au moins l'on auroit pû soutenir beaucoup plus facilement, avec plus d'éclat, plus de reputation & plus de succès une guerre, de laquelle dépendoit la liberté de Rome, & qui devoit decider du salut de la republique.

Cesar passe en Espagne.

Cesar voiant que le siege de Marseille traînoit en longueur, jugea qu'il étoit à propos de l'abandonner. Il fit donc passer son armée par un autre endroit, traversa les Gaules, & se rendit enfin en Espagne. Quand Cesar arriva au camp de Lerida, la guerre n'avoit pas encore été bien échauffée entre les deux partis, les deux armées n'avoient presque fait que se regarder, & si quelquefois il y avoit eu quelques escarmouches, l'avantage avoit été si égal, que chacun s'en étoit attribué la gloire. On peut toutefois dire que l'armée de Cesar avoit été plus souvent

superieure que celle de Pompée. Les pluies continuelles, & les neiges fondues qui couloient des montagnes, aiant fait enfler la riviere de Segre, renverserent & entraînerent les deux ponts, que Fabius avoit fait construire au dessus de Lerida, pour avoir une communication de l'autre côté de la riviere, par où il avoit coutume d'envoier ses soldats au fourrage, & en parti sur les ennemis. On ne pouvoit remedier à cet accident, parce que de l'autre côté la riviere de Cinga étoit aussi débordée par les crûes qui arrivent ordinairement pendant le printems.

An 705 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Ainsi l'armée de Cesar se trouva fort resserrée par ce débordement, la disette se mit dans le camp, où l'on ne pouvoit faire venir de convois, & les soldats souffroient beaucoup : cet accident ne laissa pas d'apporter quelque changement dans les affaires. Les personnes attachées à Pompée manderent aussi-tôt à Rome, & dans les autres provinces, l'extrêmité où étoit reduite l'armée de Cesar. La renommée & les nouvelles publiques ne manquerent pas de grossir cet avantage, comme il arrive presque toûjours. La joie fut universelle parmi les Romains, persuadés que le parti de Cesar étoit entierement ruiné. Plusieurs, qui jusques là avoient attendu, pour se declarer, que la fortune se declarât elle-même, se rendirent aussi-tôt en orient : l'empressement fut tel, qu'on ne craignoit rien tant que d'être des derniers à s'y rendre, & de devenir en cela suspects, ou moins agréables à Pompée ; mais tout ce vain triomphe, & ces belles esperances se trouverent mal fondées, & s'évanoüirent bien-tôt.

Cesar fit faire promptement un pont sur la Segre à vingt-deux milles au dessus de Lerida, & par là il remit l'abondance dans son camp ; car il faisoit venir des lieux voisins les provisions necessaires pour son armée, & il lui étoit plus aisé de faire escorter ses convois, sans crainte qu'ils fussent enlevés par les ennemis. Les nouveaux secours de troupes qui lui vinrent des Gaules, & que le débordement de la riviere empêchoient de joindre son armée, passerent sur ce pont, & se rendirent à son camp. Pour comble de bonheur plusieurs villes de l'Espagne citerieure se declarerent ouvertement en sa faveur, entre autres Calahorra, surnommée Nasica, Huesca, Tarragone, les * Ausetains, les Lacetains & les Ilergaveniens. (1)

Cesar fait faire un pont au dessus de Lerida.

* Ceux de Vique & de Jaca.

(1) *Les Ilergaveniens.* Ces peuples s'appellent mieux Ilercaons, ils étoient vers

An 705 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Les lieutenans de Pompée abandonnent Lerida.

Les lieutenans de Pompée en furent conſternés ; mais ce fut pour eux un nouvel embarras, quand ils virent que la Segre devenoit plus gueable par tout, & ne les couvroit plus, à cauſe de pluſieurs ſeignées que les ennemis y avoient faites pour éviter les longs circuits qu'il leur falloit prendre, lorſqu'ils alloient au pont. Craignant donc avec raiſon que la cavalerie de Ceſar, qui étoit beaucoup plus forte que la leur, ne leur coupât les vivres, & n'enlevât leurs convois : ils ſe retirerent, & paſſerent la Segre ſur le pont de Lerida, & après avoir fait un grand tour vers Octogeſe, que l'on croit être aujourd'hui la ville de Mequinença ; paſſerent l'Ebre à vingt-deux milles de Lerida, dans la reſolution de s'avancer davantage dans la Celtiberie.

Ceſar ſe rend maitre de l'armée de Pompée.

Mais Ceſar qui veilloit à tout, preſſentit leur deſſein ; il partit promptement avec ſon armée, il lui fit faire une marche forcée, prévint les ennemis par ſa diligence, s'empara de tous les paſſages des montagnes, par où l'armée de Pompée devoit paſſer, & l'obligea de ſe rendre ſans tirer l'épée. Car Ceſar étoit toûjours demeuré ferme dans la reſolution qu'il avoit priſe de ne point engager le combat, & même de le refuſer ſi on le lui offroit, prévoiant bien qu'aiant à faire à des ennemis braves, il y auroit des deux côtés beaucoup de ſang répandu, & il vouloit menager les forces de l'empire & les ſiennes ; ainſi l'armée voiant tous les paſſages occupés, & qu'il étoit impoſſible de les forcer ſans paſſer ſur le ventre à l'armée de Ceſar, & qu'il commandoit en perſonne, fut obligée de ſe rendre.

Ceſar pardonna aux troupes ennemies, & ne les voulut point forcer à prendre parti dans ſon armée ; il reçut ceux qui voulurent bien le ſuivre, & donna congé à ceux qui le demanderent ; il ordonna même, ſoit par pure generoſité, ſoit par l'envie qu'il avoit de les attacher à ſes interêts, qu'on leur rendît ce qui ſe trouvoit encore de leurs dépouilles entre les mains de ſes ſoldats, & pour dédommager ſes troupes, il paia à chacun la valeur de ce qu'il avoit rendu : mais comme les hommes ſont naturellement portés à mal juger les uns des autres, pluſieurs crûrent que ceux qui commandoient en Eſpagne pour Pompée, avoient été corrompus par Ceſar, & lui avoient li-

les côtes de la mer de Majorque & l'embouchure de l'Ebre ; ainſi ils comprenoient la partie ſeptentrionale du roiaume de Valence & une partie de la Catalogne au delà de l'Ebre aux environs de Tortoſe.

vré cette province à prix d'argent ; car Afranius incontinent après sa défaite, s'étant retiré à Pharsale auprès de Pompée, Caton lui reprocha publiquement sa lâcheté & sa trahison de n'avoir pas osé se battre contre le marchand auquel il avoit vendu l'Espagne argent comptant.

An 705 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Varron, qui, comme nous avons déja dit, étoit demeuré dans l'Espagne ulterieure, parut d'abord avoir du penchant pour le parti de Cesar; mais aiant appris l'extrêmité où il étoit reduit auprès de Lerida, il leva le masque, se déclara son ennemi, & se disposa à la guerre ; pour cet effet il rassembla des troupes de tous côtés, fit construire des galeres à Cadiz & à Seville, amassa de grandes sommes d'argent, pour fournir aux dépenses necessaires, & pilla même le temple d'Hercule à Cadiz, que l'on regardoit en Espagne avec une très-grande veneration, & en fit enlever tous les tresors. Cesar de son côté, après la défaite d'Afranius & de Petreius, voiant son armée grossie & fortifiée du débris de celle de ses ennemis, s'avança dans la Bœtique, avec sa promptitude & sa diligence ordinaire, & obligea Varron de se rendre à lui ; trop heureux de sauver sa vie en abandonnant au vainqueur ses vaisseaux, son argent & ses provisions ; car son armée se débanda, & il se trouva presque sans troupes.

Varron se rend à Cesar.

Cesar, devant qui tout plioit, & devenu maître de l'Espagne, depuis la défaite des trois lieutenans de Pompée, fit tenir à Cordoue une assemblée generale de toutes les principales villes d'Espagne ; il regla les affaires de cette grande province, & ordonna que l'on rendroit aux habitans de Cadiz ce qu'on leur avoit pris, & que l'on remettroit dans le temple d'Hercule, les tresors que l'on en avoit enlevés, il laissa même la ville entre les mains, & à la garde des habitans, pour les recompenser de l'affection avec laquelle ils avoient chassé la garnison que Varron y avoit mise, & pour les attacher encore davantage à son parti par cette marque de confiance. Au lieu qu'il envoia dans l'Espagne ulterieure quatre legions sous le commandement de Q. Cassius Longinus tribun du peuple, qui avoit une grande connoissance des affaires de la province, où il avoit eu l'emploi de questeur, lorsque Pompée y commandoit.

Cesar tient une assemblée generale de la nation à Cordoue.

XXXVIII.

Cesar aiant donc ainsi terminé heureusement la guerre d'Espagne, sans répandre de sang, & l'on peut dire sans tirer l'é-

Cesar passe à Rome.

An 705 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Gagne la bataille de Pharsale, & repasse en Afrique.

pée ; se rendit par mer à Tarragone, de là dans les Gaules par terre, & ensuite à Rome. Dès qu'il y fut arrivé, il envoia pour commander dans l'Espagne citerieure en qualité de preteur, Marcus Lépidus, qui lui avoit fait deferer la dictature. L'année suivante Pompée fut vaincu par Cesar dans les plaines de Pharsale, & se retira en Egypte, où il esperoit de trouver un asile & une ressource pour son parti, auprès d'un roi qui lui devoit sa couronne: mais l'ingrat Ptolemée fit cruellement mourir son bienfaicteur, esperant par cette noire perfidie gagner les bonnes graces du victorieux, & s'affermir sur son trone. Il fut bien trompé dans ses vaines esperances. Cesar qui avoit l'ame genereuse, declara la guerre à Ptolemée, le vainquit, & lui fit sentir la peine que meritoit une si indigne, & si lâche trahison.

Cesar, après avoir vaincu le roi d'Egypte, & soumis cette vaste province, revint encore à Rome ; mais il fut obligé d'en sortir une troisiéme fois, pour passer en Afrique. La plûpart de la noblesse Romaine, après la défaite de Pompée, s'étoit retirée auprès de Juba roi de Mauritanie. Cesar toûjours, & par tout heureux, sembloit avoir attaché la fortune à sa suite ; dès qu'il paroissoit, tout cedoit à sa valeur, à la force & au bonheur de ses armes: il remporta encore en Afrique une victoire signalée sur les principaux chefs du parti qui lui étoit contraire. Caton, Scipion, le roi Juba & Petreius se tuerent eux-mêmes, pour ne point tomber entre les mains de leur ennemi victorieux, & Cesar fit mourir Afranius, le fils de Petreius & quantité d'autres prisonniers, après quoi il revint triomphant à Rome.

Ce que fit Longinus en Espagne.

L'avarice & la cruauté de Longinus exciterent de nouveaux troubles dans l'Espagne ulterieure. Il avoit autrefois pour le même sujet couru risque de sa vie sous le gouvernement de Pompée, & il avoit même été blessé dans une émeute excitée par quelques Espagnols, qui avoient conspiré contre lui, & resolu de le massacrer. Cesar lui avoit envoié ordre de passer en Afrique, contre le roi Juba, qui s'étoit declaré pour Pompée. Longinus sous ce prétexte avoit fait mille vexations, imposé de nouveaux droits qu'il inventa, vendu argent comptant la permission de demeurer en Espagne, à qui vouloit l'acheter, & par une infinité de concussions & de violences, il avoit amassé des sommes considerables. Son avarice & ses infames débau-

ches rendoient odieuſes les levées qu'il faiſoit : les vieillards ne s'exemptoient de ſervir, qu'à force d'argent, & parmi les jeunes gens il retenoit les plus beaux & les mieux faits, pour ſatisfaire ſes brutales paſſions. Toutes ces violences aigrirent & revolterent ſi fort les eſprits, que l'on fit un complot de l'aſſaſſiner.

An 705 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

L. Recilius & Annius Scapula furent les chefs de la conſpiration. Minutius Silon, ſous prétexte de lui preſenter une requête, lui porta le premier coup, & Longin étant tombé à terre, les autres ſe jetterent ſur lui, & le bleſſerent en pluſieurs endroits; mais ſes gardes étant accourus, Silon fut pris : Longin fut porté dans ſon lit par ſes domeſtiques, ſes bleſſures ſe trouverent legeres, enfin ce cruel gouverneur en revint. On fit mettre Silon à la queſtion, pour le faire parler, & la violence de la douleur lui aiant fait découvrir ſes complices, l'on en fit mourir quelques-uns, les autres s'enfuirent, & d'autres ſauverent leur vie par de grandes ſommes d'argent, dont l'avare Longin ſe contenta; car l'avarice avoit plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que toutes ſes autres paſſions, quelque dereglées & quelque violentes qu'elles fuſſent. Ce fut dans ces fâcheuſes conjonctures qu'il apprit que Pompée avoit été vaincu à Pharſale, & que Ceſar le pourſuivoit juſques dans l'Egypte. Dès que Longin fut gueri, il partit pour Seville, afin de voir ſa flotte, & diſpoſer toutes choſes pour ſon voiage d'Afrique. Il envoia ſes troupes par terre au détroit de Gibraltar, pour les faire embarquer ſur la flotte qui avoit ordre de s'y rendre.

On conſpire contre Longin.

Longin ne fut pas plûtôt à Seville, qu'il apprit que preſque toute ſon armée de terre s'étoit revoltée, & qu'elle avoit choiſi pour chef Titus Thorius, qui étoit d'Italique; comme on croioit que les rebelles marcheroient droit à Cordoue, Longin envoia ſon queſteur M. Marcellus, pour tâcher de ramener les eſprits, & pour maintenir la ville de Cordoue dans le devoir & dans le parti de Ceſar. Mais le queſteur fut le premier à abandonner Longin, & à le trahir. L'on ſe flatte d'être en droit de manquer de parole à un mechant, qui ne la garde pas. Il engagea lui-même Cordoue à ſe revolter, & ſe joignit à Thorius, qui voulut bien lui ceder le commandement general de l'armée, comme à une perſonne qui avoit beaucoup plus d'autorité que lui, & qui ſeul étoit capable de ſoutenir le poids de cette guerre. Longin vint camper à la vûe des ennemis proche

L'armée de Longin ſe revolte.

Marcellus ſe joint aux rebelles.

An 705 & suiv. depuis la fondation de Rome.

de Cordoue; mais voiant le feu de la sedition allumé par tout, il n'osa jamais se fier à la fidelité de ses soldats, ausquels il étoit devenu odieux par ses cruautés, & méprisable par ses débauches & par son avarice. Il se retira donc à Ulie, place forte, située sur une colline fort roide & fort escarpée. On croit que c'est la ville que l'on appelle aujourd'hui Montemayor, à vingt milles de Cordoue.

Longin se retire à la vue des rebelles.

Longin campa au pied de la colline: les rebelles vinrent pour l'y attaquer; mais celui-ci ne voulut pas exposer les interêts de Cesar, ni s'exposer lui-même au hazard d'une bataille, dont le succès ne lui paroissoit pas devoir être favorable; car il craignoit, & avec raison, que dans la chaleur du combat, ses troupes ne se joignissent aux rebelles: ainsi il se fortifia, & fit de grands retranchemens au tour de son camp, où les rebelles l'assiegerent.

Longin appelle Bogud à son secours.

Longin avoit appellé à son secours Bogud, roi de Mauritanie: il avoit en même-tems envoié des couriers à Lépidus dans l'Espagne citerieure, pour lui faire sçavoir qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & pour le prier de venir le joindre avec le plus de troupes qu'il pourroit rassembler, s'il vouloit maintenir le parti de César en Espagne; que le moindre delai pouvoit avoir des suites fâcheuses; qu'il étoit resserré de fort près par une grosse armée de rebelles; & qu'il étoit à craindre que toute l'Espagne ulterieure ne se declarât pour eux.

Bogud vient au secours de Longin.

Bogud accourut le premier, & aiant ramassé dans sa marche les Espagnols qui tenoient encore pour Longin: il y eut de tems en tems quelques petites escarmouches, entre ses troupes & celles de Marcellus, mais ces combats particuliers ne décidoient de rien. Les rebelles resserroient toûjours Longin de plus près, & son armée souffroit extrêmement, ne pouvant avoir des vivres, parce que les rebelles enlevoient presque tous les convois: l'arrivée de Lépidus termina tous les differens. Comme il avoit de l'honneur & de la probité, Marcellus & les rebelles n'eurent aucune peine à lui remettre leurs interêts entre les mains. Longin à qui la conscience reprochoit une infinité de concussions, & de cruautés, ne voulut pas s'en rapporter à son collegue. La droiture & l'équité de Lépidus lui étoient suspectes; il craignoit qu'il ne l'abandonnât à la discretion de ses ennemis, pour les appaiser, & qu'on ne lui fît sentir la peine des crimes, qu'il avoit commis. Peut-être aussi

qu'il

qu'il crut que Marcellus avoit prévenu & gagné Lépidus. On lui permit cependant de se retirer où il voudroit. Pour Marcellus & Lepidus, ils partirent pour Cordoue.

An 705 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Longin fait naufrage.

Longin aiant appris l'arrivée de Trebonius, qui avoit été declaré son successeur, se rendit à Malaga, où il s'embarqua pour se rendre en Italie ; mais aiant été battu d'une furieuse tempête, le vaisseau sur lequel il étoit monté, fit naufrage auprès de l'embouchure de l'Ebre, & ce malheureux fut enseveli dans les flots avec tout son argent, qui étoit le fruit de mille extorsions & de mille brigandages.

An 708 depuis la fondation de Rome.

L'année suivante, qui étoit l'an sept cens huit, on decerna l'honneur du triomphe à Lepidus, pour avoir heureusement terminé les differens qui étoient entre Marcellus & Longin, rendu la paix à l'Espagne, & maintenu le parti de Cesar. Marcellus fut exilé pour punition de sa revolte ; mais il obtint bien-tôt sa grace de la clemence de Cesar. M. Marcellus est different de ce fameux Marcellus, à l'occasion duquel Ciceron fit cette éloquente oraison, en action de graces du pardon que Cesar lui avoit accordé. De même ce Longin, dont nous venons de parler n'est pas celui dont il est fait mention dans une inscription qui est sur un des deux taureaux de pierre, que l'on voit encore à Guisand. *Longin a fait élever ce monument à l'honneur de Priscus Vsonius.*

XXXIX. On recommence la guerre en Espagne contre les enfans de Pompée.

Malgré les avantages que Cesar avoit remportés en Espagne, & par lui-même, & par ses lieutenans, sur ceux qui tenoient pour Pompée, cette province ne laissoit pas de se trouver encore partagée, les uns s'étant tournés du côté de Cesar, les autres demeurant toûjours fideles & attachés à Pompée. Scipion étoit alors en Afrique : après la mort de Pompée, il se mit à la tête de son parti. La plûpart des villes d'Espagne lui envoierent des députés, pour le prier de vouloir bien recevoir leurs soumissions, & les prendre sous sa protection. Scipion fit aussi-tôt partir le jeune Pompée, fils aîné du grand Pompée ; en passant il se rendit maître des Baleares, & d'Ivica ; mais il fut obligé de rester quelque tems en cette derniere isle, parce qu'il y tomba malade. Annius Scapula, qui avoit été un des chefs de la conspiration contre Longin, & Q. Aponius chasserent de toute la province le proconsul Aulus Trebonius, & soutinrent la faction de Pompée, jusqu'à l'arrivée du jeune Pompée, qui après avoir rétabli sa santé accourut en Espagne.

Le jeune Pompée se saisit des Baleares.

An 708 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Il y fut quelque tems après suivi par son frere Sext. Pompée ; par Accius Varus, & par T. Labienus ; car leur armée aiant été entierement défaite, ils furent obligés d'abandonner l'Afrique au vainqueur, & de se retirer en Espagne, avec le débris de leur armée & de leur flotte, pour tâcher d'y relever leur parti presque desesperé.

Cn. Pompée parcourut la province, & se rendit maître de gré ou de force, de la plûpart des villes : & entre autres il contraignit la ville de Cordoue à le recevoir. Il y laissa son frere Sextus, & marcha droit à Ulie pour l'assieger, Q. Pedius & Q. Fabius Maximus, lieutenans de Cesar, n'étoient nullement en état de resister à Pompée, dont les forces étoient bien superieures aux leurs ; ainsi toute leur application fut d'éviter d'en venir aux mains, & ils se soutinrent par ce moien le mieux qu'ils purent jusqu'à l'arrivée de Cesar qui étant alors occupé de quatre triomphes qui lui furent décernés, & du soin de la republique, il ne put partir pour l'Espagne qu'au commencement de l'année suivante sept cens neuf. Il sortit enfin de Rome, & tâcha par sa diligence de reparer le préjudice, que son retardement avoit apporté à ses affaires. Son voiage fut heureux ; il arriva par mer à Sagunte, aujourd'hui Monviedro, dix-sept jours après son départ d'Italie ; dix jours ensuite, il se rendit à Obulco, que l'on appelle presentement Porcuña, située entre Cordoue & Jaen.

Cesar vient en Espagne.

An 709 depuis la fondation de Rome.

Combat naval entre la flotte de Cesar & de celle de Pompée.

Il y eut pendant ce tems-là un grand combat naval au détroit de Gibraltar, entre Didius qui commandoit l'armée navale de Cesar, & Varus, qui commandoit celle de Pompée : la perte fut assez égale des deux côtés. Varus se retira dans le port de Tariffa, dont il fit fermer l'entrée par une chaîne. Cette précaution fut une marque qu'il avoit été battu, & que la perte avoit été un peu plus grande de son côté.

Ceux de Cordoue conservoient toûjours de l'affection pour Cesar, & ne vouloient point s'exposer à de nouveaux malheurs. Ils lui envoierent donc secretement des députés, pour s'excuser de ce qu'ils avoient reçû Pompée, & pour lui dire qu'ils y avoient été contraints par la force, parce qu'ils n'étoient pas en état de tenir contre lui ; mais en même tems ils l'assurerent que l'on pourroit surprendre de nuit la place, & qu'il ne seroit pas difficile de tromper les sentinelles & la garnison. La ville d'Ulie envoia aussi des députés à Cesar, pour lui marquer l'extrémité

où le siege avoit reduit les habitans, & le danger où ils étoient de voir leur place forcée, si l'on ne se hâtoit de la secourir.

An 709 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Cesar envoie du secours à Ulie.

Cesar se trouva embarrassé, & ne sçavoit presque quel parti prendre. Il détacha L. Junius Paciecus avec six cohortes au secours d'Ulie. Paciecus à la faveur de quelques lettres de Pompée, que l'on avoit contrefaites, & d'une nuit fort obscure, traversa le camp des assiegeans, & entra dans la place. Ce secours encouragea les habitans à se défendre, & à soutenir le siege. Quelques auteurs croient que c'est ce Junius Paciecus, dont Cesar s'étoit servi plus d'une fois dans les Gaules, pour des negociations importantes & secretes. Il avoit de l'habileté & de l'adresse, mais sur tout un devouement entier à la personne & aux interêts de Cesar. Ce fut lui qui alla de la part de Cesar trouver Ambiorix, qui sçut gagner l'esprit de ce Prince, & l'obligea à conclure un traité de paix. Cesar envoia ensuite des ordres à Pedius & à Fabius ses lieutenans, pour le venir trouver avec toutes leurs troupes, & il campa à la vûe de Cordoue.

Il assiege Cordoue.

Sextus Pompée qui s'étoit jetté dans Cordoue, fut si consterné à la vûe de Cesar, qui étoit avec son armée devant la place, qu'il obligea son frere Cn. Pompée, par ses lettres, & par les couriers qu'il lui envoia coup sur coup, à lever le siege d'Ulie, dont il étoit sur le point de se rendre maître. Quoique Cn. Pompé eût campé assez proche de Cesar, & que les deux armées fussent presque à la vûe l'une de l'autre, il étoit cependant toûjours dans la resolution de n'en pas venir à une bataille; Cesar de son côté tomba dangereusement malade; il fit sçavoir à ceux de Cordoue l'état où il se trouvoit, & la necessité indispensable où il étoit de se retirer. Il décampa secretement, & sans bruit, & marcha vers Artegua. Plutarque rapporte que ce fut à Cordoue, où Cesar fut pour la premiere fois attaqué d'épilepsie, à laquelle il fut sujet le reste de sa vie. Il est constant qu'il planta devant cette ville un plane, qui devint fameux dans la suite, par les choses qu'en ont rapporté les anciens auteurs; mais peut-être que l'un & l'autre arriva à Cesar dans son premier voiage d'Espagne, puisque dans cette occasion, il n'entra pas dans la place.

XI. Il assiege Artegua.

Artegua étoit à seize milles de Cordoue, & dans l'endroit où l'on ne voit plus que les ruines de l'ancienne ville de Teba. Pompée avoit fait de cette ville le magasin general de

An 709 & suiv. depuis la fondation de Rome.

ſon parti, ſa caiſſe, ſes proviſions de bouche, ſes munitions de guerre, tout y étoit renfermé. Ceſar eſperoit en aſſiegeant Artegua, engager les partiſans de Pompée à venir au ſecours d'une place, dont la conſervation leur étoit d'une ſi grande importance, & par ce moien engager les ennemis à en venir à une bataille : que s'ils abandonnoient la place, Ceſar en la prenant privoit ſon ennemi d'un grand ſecours, lui faiſoit perdre ſa reputation, & le mettoit hors d'état de ſoutenir la guerre. Cn. Pompée penetra le deſſein de Ceſar, dès qu'il eut appris ſa démarche : il vit bien de quelle conſequence il étoit pour ſon parti d'empêcher la priſe de la place; mais d'un autre côté il perſiſtoit toûjours également dans la reſolution d'éviter le combat. Il fallut donc ſe ſervir de ruſes : il fit avancer ſon armée juſqu'au camp de Poſthumius, & juſques à Artubis, que l'on appelle aujourd'hui *Caſtroebrio*, & *Eſpegio :* il fit ſemblant de vouloir ſe tenir retranché dans ces places fortifiées, mais il n'y demeura gueres; il délogea, & aiant fait paſſer la riviere de Guadaxoz à ſon armée, il campa de l'autre côté, aſſez proche d'Artegua.

Pompée tâche de faire lever le ſiege.

Il ſe retire.

Pompée qui avoit deſſein de ſurprendre le camp de Ceſar, ne gagna rien, il eut du deſavantage dans quelques legeres eſcarmouches, où il voulut meſurer ſes forces avec celles de ſon ennemi; enfin deſeſperant de pouvoir conſerver la place, il ſe retira à Cordoue. La nouvelle que Pompée s'étoit retiré aiant été ſçûe à Artegua, les habitans envoierent des deputés à Ceſar, pour lui propoſer les conditions auſquelles ils lui remettroient la place. Cette démarche fut inutile; Ceſar ne voulut pas même écouter les articles de la capitulation, que l'on étoit venu lui propoſer; & il dit aux deputés que c'étoit au victorieux à les impoſer, & aux vaincus à les recevoir. La garniſon de la place irritée de cette réponſe, ſe porta aux dernieres extrémités contre ceux qui avoient fait paroître de l'inclination pour Ceſar; & l'on ne doit point paſſer ſous ſilence l'action barbare du gouverneur Numacius Flaccus, qui ſe rendit fameux par ſa cruauté.

Ce gouverneur après avoir fait maſſacrer tous les habitans, qui paroiſſoient attachés à Ceſar, les fit jetter par deſſus les murailles dans le camp ennemi. Il en fit autant à toutes les femmes, dont les maris ſervoient dans l'armée de Ceſar, en leur attachant un écriteau, où étoit écrit le nom de leur mari;

An 709 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Cesar se rend maître d'Artegua.

il fit égorger les enfans dans le sein & entre les bras de leurs meres, fit enfouir les uns à la vûe de leurs propres peres, & traîner les autres par les cheveux, & en fit jetter d'autres sur les piques des soldats, barbarie qui fait horreur, & qui tient plus d'une bête feroce, que d'un homme. Il ne gagna rien par ces cruautés; Cesar prit la place le dix-huit de Fevrier, & elle fut contrainte de se rendre à la discretion du vainqueur. Il est assez vraisemblable de croire que Cesar pardonna aux habitans, & qu'il les vengea de la cruauté de Numacius, en faisant souffrir à ce monstre de cruauté le juste châtiment que méritoient des crimes si affreux: les historiens cependant n'en disent rien.

Et prend plusieurs autres places.

Après la prise d'Artegua, Cesar se rendit aussi maître d'Attubis, (1) où il fit mettre le feu, il prit la plûpart des autres villes qui sont dans ces quartiers. Enfin après avoir soumis les places voisines; il fit marcher son armée jusqu'à Munda, où il campa: cette ville qui tenoit pour Pompée, étoit sur une colline éloignée de Malaga d'environ vingt milles; il y avoit un ruisseau qui passoit au pied, & qui traversoit une grande plaine très-agréable & très-fertile. Cette ville étoit autrefois considerable; mais ce n'est plus à present qu'un bourg, qui porte encore son ancien nom. Ce fut à la vûe de cette ville où les deux armées en vinrent enfin à une bataille generale, qui termina la guerre d'Espagne, & decida de l'empire de l'univers.

Combat entre Cesar & le jeune Pompée.

L'armée de Cesar étoit plus nombreuse, ses troupes plus braves & plus aguerries; Cn. Pompée avoit de son côté l'avantage du lieu; car il occupoit un poste plus commode, son armée étoit postée sur une colline voisine, d'où il étoit difficile de la déloger; il étoit encore plus malaisé de l'y forcer. Les deux generaux rangerent leurs armées en bataille: jamais on ne combattit avec plus de vigueur, & jamais avec un succès plus long-tems douteux: l'aîle gauche des deux armées fut défaite, & mise en déroute. Le combat fut long; il y eut beaucoup de sang répandu, & la terre fut couverte de morts. La valeur de Cesar parut en cette rencontre: il descendit de

(1) *Maître d'Attubis.* Cette ville est située dans la Bœtique, sur la riviere du *Xenil*, au midi de Cordoue, dont elle est éloignée d'environ dix à douze lieues. On croit que c'est le château d'Olivera dans l'Andalousie, sur les confins du roiaume de Grenade.

An 709 & suiv. depuis la fondation de Rome.

cheval, & aiant pris un bouclier, il combattit à pied dans les premiers rangs; il arrêta lui-même ses soldats, qui commençoient à plier, & à s'enfuir; il anima les autres, il les ramena au combat, il remit l'ordre par tout. Le combat recommença de nouveau. Enfin Cesar par sa valeur & son intrepidité remporta une victoire complette.

Cesar gagne la bataille.

Du côté de Pompée il demeura plus de trente mille hommes de pied, & plus de trois mille chevaux sur la place; Varus & Labienus furent tués dans ce combat, & l'on y prit les aigles de treize legions. Il ne demeura que mille hommes du côté de Cesar; mais c'étoient les plus braves de son armée, & il n'y eut que cinq cens blessés. Le roi de Bogud eut le principal honneur de cette victoire: ce prince qui étoit venu au secours de Cesar avec le roi Bochius aiant remarqué dans la chaleur de la bataille, qu'il n'étoit demeuré dans le camp de Pompée que fort peu de troupes pour le garder, le força, & s'en rendit maître. Labinus qui s'apperçut que les ennemis étoient maîtres du camp, se détacha du gros de l'armée pendant le combat, pour venir au secours de ses gens, & les aider à chasser les ennemis, avant qu'ils eussent le tems de s'y fortifier; mais les soldats qui se défendoient encore avec valeur contre Bogud, voiant Labienus avec ses troupes, crurent qu'il fuioit, que la bataille étoit perdue, & les affaires desesperées. Ils jetterent donc là leurs armes, prirent la fuite, & abandonnerent le camp au vainqueur. Cette bataille se donna le septiéme jour de Mars, où l'on celebroit à Rome les Bacchanales; & les curieux remarquent que le même jour quatre ans auparavant, Pompée avoit abandonné l'Italie pour passer dans la Grece. Quand Cesar parloit de cette bataille, il avoit coutume de dire, que dans les autres actions il avoit presque toûjours combattu pour la gloire, mais que ce jour-là il avoit combattu pour défendre sa vie.

Cn. Pompée est blessé.

Cn. Pompée qui avoit été blessé à l'épaule à la journée de Munda, s'enfuit à Tariffa, après la perte de la bataille; mais comme il sçavoit que l'on abandonne ordinairement les malheureux, & que leurs meilleurs amis les trahissent, quand la fortune leur est contraire, il ne crut pas devoir trop se fier à l'affection & à la fidelité des habitans. Dans cette défiance il monta sur sa flotte, qu'il tenoit toûjours prête à tout évenement, resolu de se retirer dans l'Espagne citerieure, où il

avoit encore beaucoup de créatures, & où les peuples lui étoient fort attachés par l'estime & la veneration que l'on conservoit pour le grand Pompée son pere. Mais quatre jours après, sa plaie s'étant envenimée par l'agitation de la mer, il voulut descendre à terre : il se fit mettre dans une litiere, & il chercha quelque endroit sûr, où il pût se cacher, & se dérober aux poursuites de Didius, qui le suivoit par mer, & celles de Cœsonius, qui par l'ordre de Cesar, le poursuivoit par terre. Il fut surpris dans une caverne où il s'étoit retiré, & il y fut tué. Didius qui le poursuivoit, prit une partie de sa flotte, & brûla le reste. Florus dit que Pompée se battit une seconde fois auprès de Laurona, que l'on appelle aujourd'hui Lyria, ou Laurigi, & qu'il fut tué dans cette action.

An 709 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Mort de Cn. Pompée.

XLI.

Sext. Pompée se retire dans l'Espagne citerieure.

Sextus Pompée aiant appris la nouvelle de la défaite, & de la mort de son frere, vit bien qu'il ne pouvoit sans secours, ni défendre, ni conserver Cordoue. Il ne s'y crut pas en sureté ; car il ne lui fut pas difficile de remarquer le changement que ses disgraces avoient causé dans l'esprit de ses créatures, qui lui paroissoient les plus dévouées, & que par un vice commun à tous les hommes, les cœurs panchoient du côté que panchoit la fortune. Il se retira donc dans l'Espagne citerieure, où il espera de trouver quelque ressource. Scapula après la bataille de Munda, se refugia, à Cordoue, & il s'y tua lui-même de l'épée d'un de ses domestiques, après avoir fait un grand festein où il s'étoit enyvré : d'autres disent qu'il ordonna à ses esclaves de le tuer. Telle étoit cette fausse bravoure, & cette vaine grandeur d'ame, dont l'on faisoit gloire dans ces siecles idolâtres.

Cesar prend Cordoue.

Cesar laissa Q. Fabius avec une petite armée pour continuer le siege de Munda, tandis que lui-même assiegeoit Cordoue, qui fut prise d'assaut. Vingt mille de ses habitans, qui avoient embrassé le parti de Pompée, furent massacrés. Après ce terrible carnage, Cesar rétablit l'ordre dans la ville. On lui apporta la tête de Cn. Pompée le six d'Avril, lorsqu'il alloit à Seville. On ne peut apprendre sans étonnement avec quelle rapidité il termina une guerre si dangereuse, tant il est vrai que dans les guerres civiles les coups de main sont plus décisifs que les deliberations.

Et Seville.

Cesar se rendit maître de Seville avec ce bonheur qui l'accompagnoit par tout. Les partisans secrets de Pompée aiant

An 709 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

voulu exciter de nouveaux troubles dans cette ville, il la rangea encore une ſeconde fois à la raiſon, & la remit dans le devoir le dix d'Aouſt, comme il eſt marqué dans les anciens calandriers Romains. La plûpart des villes de la province ſuivirent l'exemple de Seville, entre autres la ville d'Aſta, à deux lieues de Xerez. Elle étoit autrefois éloignée de Xerez d'environ huit milles, ſur la riviere Lethis ou de Gaudalete. Ce n'eſt plus à preſent qu'une vaſte & deſerte campagne, qui retient encore ſon ancien nom.

Fabius ſe rend maître de Munda, & de pluſieurs autres places.

Q. Fabius aiant pris Munda, après un ſiege de quelques mois, attaqua & ſoumit la ville d'Urſaon, aujourd'hui Oſſone. Cependant on ne ſçait ſi Fabius aſſiegea cette ville dans les formes, & s'il la prit par force, ou ſi elle ſe rendit d'elle-même à ce general; car les anciennes hiſtoires n'en diſent rien. Lorſque Ceſar vit l'Eſpagne ſoumiſe & tranquille, il impoſa de nouveaux droits; il leva des taxes ſur le public, & ſur les particuliers; il obligea les riches à lui donner de groſſes ſommes d'argent, il vendit toutes les charges, & il en tira des ſommes très-conſiderables; il n'épargna pas même le temple d'Hercule, qui étoit à Cadiz, & pour lequel il avoit fait paroître quelque tems auparavant tant de veneration; il ſe ſaiſit de tout ce qui s'y trouva d'or ou d'argent. Il ſembloit que la proſperité lui eût inſpiré le mépris de la religion, & que la neceſſité l'eût rendu moins ſenſible aux miſeres du peuple.

Ceſar ſe rend à Rome.

Tout fut donc terminé vers la fin de l'été, & Ceſar étant parti d'Eſpagne au commencement de l'automne, arriva à Rome au mois d'Octobre. Il donna le gouvernement de l'Eſpagne à Aſinius Pollio pere de Saloninus, dont Virgile celebra la niſſance dans cette magnifique églogue, où il lui applique les oracles que la Sybille avoit prononcés ſur la naiſſance de Jeſus-Chriſt. M. Lepidus eut le commandement de l'Eſpagne citerieure : Ceſar ajoûta à ſon gouvernement celui de la Gaule Narbonnoiſe.

C'eſt à peu près dans ce tems-là que quelques-uns prétendent que la ville de Cordoue eut l'honneur & le nom de Colonie Patricienne; mais ce fait n'eſt pas certain, & les preuves qu'on en apporte ne ſont que de pures conjectures : ce qui eſt de ſûr, c'eſt que Cordoue prenoit le nom de colonie Romaine, ſous l'empire d'Auguſte, comme il paroît par des medailles frappées en ce tems-là. Il eſt auſſi très-ſûr que pluſieurs villes

d'Eſpagne

d'Espagne pour faire leur cour au vainqueur, prirent alors de nouveaux noms; Attubis se nomma *Claritas Julia*; Ebora dans la Lusitanie, prit le nom de *Liberalitas Julia*; Calagurris, ou Calahorra surnommée Nasica, voulut joindre à ce surnom celui de *Julia*; Sexi s'appella depuis ce tems-là *Firmium Julium*; Illiturgis ou Andujar *Forum Julium*; & enfin ceux d'Ampurias, qui étoient partagés, comme nous avons déja dit plus haut, en deux differens quartiers, ou en deux especes de villes differentes, dont l'une étoit habitée par les Espagnols, & l'autre par les Grecs, se mêlerent, & se confondirent ensemble; ils voulurent même prendre les coutumes, les mœurs, & la langue des Romains; mais à condition qu'on leur accorderoit le rang & l'honneur de colonie Romaine. On voit encore aujourd'hui dans l'Espagne quantité de monumens des principales choses, qui se passerent dans cette guerre. Car à Talavera dans les Carpetains, c'est-à-dire, dans le roiaume de Tolede, sur un endroit d'une muraille qui est vis-à-vis de l'église de saint Pierre, on lit ces mots; *Cn. Pompeio Magni P. F. à Cn. Pompée fils du grand Pompée*; car le reste est effacé, & ne se peut déchiffrer: or il y a bien de l'apparence que cette inscription n'a été faite, que par rapport à quelque action considerable du jeune Pompée.

An 709 & suiv. depuis la fondation de Rome.

XLII. Mort de Cesar.

La puissance & l'autorité de Cesar étoit à son plus haut periode, & rien ne se faisoit dans la republique que par son consentement, ou par ses ordres. Il décidoit à son gré du sort & de la fortune de tous les Romains; enfin il ne lui manquoit de la roiauté que le nom. Quelques Romains zelés pour la liberté, conjurerent la mort d'un homme qu'ils regardoient comme un tyran, qui avoit asservi Rome sa patrie, & renversé la republique. Cesar fut percé dans le senat de vingt-trois coups, par ceux-là même qu'il honoroit de son amitié, & de sa confiance. Sa mort arriva le quinziéme jour de Mars de l'année sept cens dixiéme. Quelques-uns comptent depuis ce tems-là les années de l'empire, d'Octave Auguste successeur de Jules Cesar; mais d'autres ne les commencent qu'à l'année suivante, lorsqu'il fut fait consul le vingt-deuxiéme de Septembre, au rapport de Dion: car bien qu'il n'eût pas l'âge prescrit par les loix, on passa par dessus ces mêmes loix, en sa consideration, & on le substitua en la place de Vibius Pansa, qui mourut proche de Modene.

An 710 depuis la fondation de Rome.

An 710 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

Pollion tient une grande aſſemblée à Cordoue.

Pollion qui étoit en Eſpagne, après avoir purgé les montagnes de Sierra Morena d'une multitude de bandits, qui s'y étoient retirés, & qui couroient de tous côtés, avoit enfin rendu les chemins libres. Il apprit alors la mort de Ceſar, & tout ce qui ſe paſſoit à Rome. Il vit bien que cet évenement ſeroit une ſemence de nouveaux troubles, & que toutes les affaires alloient changer de face. Le deſir que Pollion avoit de voir la republique reprendre ſa premiere forme, lui fit dire dans une aſſemblée generale, qui ſe tenoit à Cordoue, que pour lui il feroit gloire toûjours de ſuivre les ordres du ſenat. Cette declaration donna quelque eſperance que l'on pourroit enfin voir l'Eſpagne en paix, après avoir été ſi long tems le téatre de la guerre : mais Sext. Pompée qui ne penſoit qu'à profiter de tout, aiant auſſi appris de ſa retraite de Jaca, dans les Lacetains, où il s'étoit tenu caché, que Ceſar avoit été poignardé par une troupe de conjurés, crut avoir trouvé l'occaſion la plus favorable de relever ſon parti.

Sext. Pompée leve des troupes.

Il ſortit donc de ſa retraite, & fit des levées conſiderables de troupes & d'argent dans toute l'Eſpagne : ſon armée groſſit bien-tôt par les nouveaux ſecours, qui venoient le joindre de tous côtés, & ſon parti ſe fortifioit de jour en jour. Il voulut d'abord former quelque entrepriſe capable de donner de la reputation à ſes armes ; ainſi il marcha avec une legion à Carthagene ; il aſſiegea dans ce canton-là Vergis, on croit que c'eſt ce que l'on appelle aujourd'hui Vera, ou Vergia. La priſe de cette place fit un prompt changement dans les affaires d'Eſpagne, & dans l'eſprit des Eſpagnols. Ce ſuccès tout petit qu'il étoit, releva extrêmement la faction de Pompée, que l'on croioit entierement abbattue. Il arriva même par un bonheur extraordinaire, que la Bœtique ſe declara pour lui, après la défaite de Pollion, qui étoit accouru pour s'oppoſer à Pompée.

La Bœtique ſe declare pour lui.

Il défait Pollion.

L'armée de Pollion fut taillée en pieces ; & comme aſſez ſouvent les plus petites choſes donnent le branle aux plus grands évenemens, ſur tout dans la guerre, ce qui contribua le plus à la victoire de Pompée, fut la cotte d'armes de Pollion, qui tomba par hazard dans le combat, ou qu'il jetta peut-être lui-même, pour ſe pouvoir plus aiſément cacher ſans être connu ; car dès que ſes ſoldats, qui ſoutenoient avec une valeur intrepide tout l'effort de l'armée ennemie, ſans avoir pû ſeule-

ment être entamés, eurent apperçû la cotte d'armes de leur general, ils ne douterent point qu'il n'eût été tué. Ce faux bruit répandu parmi les ſoldats, jetta une ſi grande conſternation dans l'armée, qu'elle commença dès-lors à lâcher le pied, & à tourner le dos à l'ennemi, qui la mit entierement en déroute.

An 710 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

L'arrivée de Lepidus calma ces troubles, & il fit ſi bien par ſon habileté qu'il empêcha le reſte de l'Eſpagne de ſe declarer pour Sext. Pompée. Les Eſpagnols qui cheriſſoient la memoire du pere, paroiſſoient aſſez diſpoſés à embraſſer le parti du fils, & ils auroient été ſuivis par les ſoldats, qui avoient ſervi ſous ce grand homme, & par un bon nombre de Romains mécontens du gouvernement preſent. Lepidus qui prévoioit ces mouvemens, pour détourner l'orage, fit un coup d'habile homme, qui conſerva l'Eſpagne en paix: il fit inſinuer adroitement à Pompée de quitter l'Eſpagne, & d'emporter avec lui tout l'argent qu'il y avoit amaſſé, pour s'en retourner promptement à Rome, & prendre poſſeſſion des grands biens que ſon pere lui avoit laiſſés. Pompée ſe laiſſa ſeduire par ces belles eſperances, & laiſſa Lepidus maître du terrein.

Lepidus arrive en Eſpagne, & la calme.

Pompée retourne à Rome.

XLIII. Nouveaux troubles en Italie.

Cependant les choſes n'étoient gueres moins brouillées en Italie; car Antoine qui avoit été conſul l'année précedente, vouloit à ſon tour prendre la place de Ceſar, & tenir à Rome le rang que celui-ci y avoit uſurpé. Mais le ſenat, pour renverſer ſes projets ambitieux, lui mit en tête Octavien petit-fils de Julie ſœur de Ceſar, à qui les créatures de ſon oncle ne manqueroient pas de s'attacher, reſolution qui fut dans la ſuite funeſte à la republique, & à la liberté. Octavien avoit ſuivi Ceſar dans ſa derniere expedition d'Eſpagne, & ce fut là qu'aiant à peine dix-huit ans, il fit ſous lui ſon premier apprentiſſage de la guerre. Après ſon retour, on l'envoia à Athenes, pour y achever ſes études; mais la mort de Ceſar étant ſurvenue, on le rappella à Rome. Ce fut alors que tous les amis & toutes les créatures de ſon oncle vinrent le joindre & lui offrir leurs ſervices & leur credit. Il marcha auſſi-tôt contre Antoine qui aſſiegeoit dans Modene D. Brutus deſigné conſul: il lui livra baille, le défit, & l'obligea de s'enfuir dans les Gaules.

Octavien retourne à Rome.

Antoine y aiant trouvé Lepidus, ils eurent enſemble pluſieurs conferences ſur l'état preſent des affaires. Antoine y ſçut ſi bien menager l'eſprit de Lepidus, qu'il le gagna, & qu'il ſe

Triumvirat.

An 710 & suiv. depuis la fondation de Rome.

servit de lui pour se reconcilier avec Octavien ; de sorte qu'ils y firent tous trois une ligue, que l'on appella depuis le triumvirat. Après que leur traité qu'ils tinrent quelque tems secret, eut été conclu, ils partagerent entre eux toutes les provinces de l'empire : Lepidus eut pour sa part la Gaule Narbonoise & l'Espagne ; Antoine le reste des Gaules ; & Octavien se reserva l'Italie, l'Afrique, la Sicile, & la Sardaigne : car Brutus & Cassius, qui étoient les principaux assassins de Cesar, étoient les maîtres dans les provinces d'orient. Ce triumvirat répandit bien du sang par la proscription des principaux senateurs & des plus considerables citoiens Romains. Ciceron fut de ce nombre, & mourut âgé de soixante & trois ans, de la main de Popilius tribun militaire, qu'il avoit défendu dans une harangue contre ceux qui l'accusoient d'avoir tué son pere.

Rome se vit asservie de nouveau par les triumvirs, & tout étoit en mouvement ; le feu de la guerre civile étoit allumé de tous côtés. Brutus & Cassius les meurtriers de Cesar avoient été vaincus dans la Macedoine, auprès de la ville de Philippes, & ils y avoient peri. Lucius Antonius frere de Marc-Antoine, qui s'étoit cantonné à Percuse, avoit été obligé de se soumettre par la valeur & l'habileté d'Octavien. Les triumvirs firent entre eux un nouveau partage des provinces de l'empire, l'an sept cens quatorze, sous le consulat de Cn. Domitius Calvinus, & d'Asinius Pollion ; & dans ce partage, l'Espagne échut à Octavien, & Lepidus eut l'Afrique en échange.

An 714 depuis la fondation de Rome.

Cornelius Balbus créé consul.

Après le consulat de Domitius Calvinus, & d'Asinius Pollion, Cornelius Balbus de Cadiz fut créé consul. Il fut le premier étranger, à qui l'on défera à Rome l'honneur du consulat. Il étoit parent d'un autre Cornelius Balbus, que le grand Pompée avoit emmené avec soi d'Espagne à Rome, après la défaite de Sertorius. Domitius Calvinus eut le gouvernement d'Espagne avec la qualité de proconsul, trente-trois ans avant la naissance de Jesus-Christ, & il la gouverna durant cinq ans. Les Ceretains qui demeuroient au pied des Pyrenées, maintenant le comté de Cerdagne, s'étoient soulevés pendant ces troubles, & avoient cru l'occasion heureuse pour se mettre en liberté : Domitius Calvinus les soumit, & étant de retour à Rome, on lui decerna l'honneur du triomphe.

Calvinus soumet les Ceretains.

Nouveaux troubles entre les triumvirs.

Les triumvirs se brouillerent de nouveau, & l'Espagne se trouva engagée dans une nouvelle guerre. Rome qui croioit

avoir recouvré sa liberté, après la mort de Cesar, avoit donné le commandement de sa flotte à Sext. Pompée, dont le retour à Rome avoit causé une extréme joie aux amis de son pere, & generalement à ceux qui conservoient encore quelque zele pour la liberté publique. Pompée voiant donc que les triumvirs marchoient sur les traces de Cesar, & qu'ils ne songeoient qu'à se rendre maîtres de la republique, se jetta dans la Sicile, d'où il fut cependant bien-tôt chassé par les troupes d'Octavien & de Lepidus. Ces deux triumvirs eurent quelques differens ensemble ; & Lepidus se vit à Messine entierement abandonné de son armée, qui se declara pour Octave. Ainsi de triumvir qu'il étoit, il se trouva dépouillé de toute son autorité, & reduit à la condition de simple particulier.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Sextus Pompée s'empare de la Sicile, & en est chassé.

L'armée de Lepidus l'abandonne.

Octave profita de sa dépouille, & ajoûta la Sicile & l'Afrique aux provinces qu'il avoit eues en partage. Devenu le plus puissant par la réunion de tant de provinces, il donna de la jalousie à Antoine son collegue, qui avoit pour sa part les provinces de l'orient. Antoine crut, & avec raison, qu'il devoit partager avec Octavien la dépouille de Lepidus, & trouvoit très-mauvais qu'Octavien s'en fût emparé, non seulement sans lui en faire part, mais même sans lui en parler. Une conduite en apparence si peu équitable choqua Antoine, qui resolut de s'en faire raison par les armes. Les deux triumvirs en vinrent donc à une guerre ouverte. Antoine eut le dessous, & fut vaincu dans la bataille d'Actium. Octavien après la défaite & la mort de son competiteur, demeura seul maître de l'empire vingt-huit ans avant la naissance de notre Seigneur. Le senat lui donna le nom d'Auguste ; & on le regarda, après qu'il eut ainsi établi la paix dans tout l'univers, comme un homme descendu du ciel, ou plûtôt comme un Dieu. Sextus Paccevius tribun du peuple consacra le nom de l'empereur, c'est-à-dire, décerna des honneurs divins à Auguste, bien qu'il fût encore vivant. Dion croit que cette coutume passa d'Espagne à Rome.

Octave se brouille avec Antoine.

Antoine perd la bataille d'Actium.

XLIV.

Bogud passe en Espagne, & en est chassé.

Dans le cours de cette guerre civile, Bogud roi de Mauritanie, passa d'afrique en Espagne, afin d'y maintenir le parti d'Antoine, pour lequel il s'étoit declaré : mais il en fut chassé, avec une perte égale de part & d'autre. Peu de tems après, c'est-à-dire, sous le huitiéme consulat d'Auguste, & la vingt-cinquiéme année devant Jesus-Christ, on fit paver un grand che-

An 714 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

min depuis Cordue juſqu'à Ecija, & depuis Ecija juſqu'à l'océan. La colomne de marbre verd, que l'on voit encore aujourd'hui à Cordoue dans le cloître des Cordeliers, en eſt une preuve inconteſtable; car on lit dans l'inſcription de cette colomne le nom d'Auguſte, ſon huitiéme conſulat, & le nombre de cent vingt-un milles, qui eſt la diſtance juſte de Cordoue à la mer. Voici l'inſcription Latine, telle que la rapportent les Antiquaires. (1)

Auguſte avoit fait bâtir un temple à Janus, comme un monument éternel de la paix qu'il avoit donnée à tout l'univers; & l'on croit que ce temple étoit dans le même endroit où eſt aujourd'hui Cordoue; mais ce ſont de pures conjectures. Les Cantabrois, les Aſturiens & les Vaccéens dans la vieille Caſtille, ne purent pas demeurer long tems en repos: ils ſe ſouleverent de nouveau; mais Statilius Taurus appaiſa cette revolte, par ſa conduite, & par ſa valeur: quoiqu'il ne fût que Lieutenant de C. Norbanus, qui triompha de l'Eſpagne. Quelques auteurs mettent environ ce tems-là les commencemens de la guerre Cantabrique, laquelle, au rapport d'Oroſius, dura cinq ans entiers.

Forme du gouvernement changé en Eſpagne.

Dans le même tems les Romains changerent en Eſpagne la forme entiere du gouvernement; car au lieu de préteurs & de proconſuls, on envoia des lieutenans, pour y commander au nom des conſuls, de la même maniere que l'on avoit coutume d'en uſer dans les autres provinces: d'anciennes pierres où l'on voit gravé le nom de *conſulaire*, en ſont une preuve. Il ſe fit encore un autre partage des provinces de l'empire entre Auguſte & le ſenat; cependant, ſelon le choix & la volonté du premier, la Bœtique ſeule ſe trouva parmi celles qui écheurent au ſenat: ainſi il y eut deux gouverneurs dans l'Eſpagne ulterieure, l'un dans la Bœtique, ou dans l'Andalouſie pour le ſenat, & l'autre dans la Luſitanie au nom d'Auguſte. L'empire jouiſſant d'une profonde paix, les Romains établirent pluſieurs colonies dans l'Eſpagne. Ce fut alors que les Eſpagnols prirent les coutumes des Romains, auſſi-bien que leur langage, comme le rapporte Strabon. Ils oublierent peu-à-peu leur ancienne langue,

(1) *Les Antiquaires.* IMP. CÆSAR. DIVI. F. AUGUSTUS. COS. VIII. TRIB. POTEN. XXI. PONT. MAX. A. BÆTE. ET. JUNO. AUGUSTO. AD. OCEANUM. CXXI. CONSTANTIÆ. ÆTERNITATIQUE. AUGUST.

abandonnerent leurs loix, & leurs uſages, pour ſe conformer à la maniere des Romains.

An 714 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.

La Guerre de Biſcaye.

Les choſes étoient dans cette ſituation, & l'Eſpagne laſſée de la guerre, commençoit à gouter les doux fruits de la paix, elle devenoit tous les jours plus celebre par ſon commerce, & par ſes richeſſes, lorſqu'il s'éleva une nouvelle guerre, plus longue, & plus fâcheuſe, que l'on ne penſoit d'abord; les Baſques nation que les Romains n'avoient pû dompter, la commencerent : ces peuples de toute l'Eſpagne les plus feroces, habitoient dans des lieux impraticables, & ſur des montagnes inacceſſibles. Ils n'avoient rien de la politeſſe du reſte de l'Eſpagne; & comme leur pays étoit privé de la plûpart des commodités de la vie, ils étoient endurcis à ce qu'il y avoit de plus penible, & de plus laborieux. Ptolomée met les Autrigons à l'orient des Baſques, les Lungons à l'occident, au ſeptentrion la mer de Biſcaye, & la ſource de l'Ebre au midi. Voilà les bornes étroites qu'il donne aux Cantabres, qu'il ne fait pas même aller juſqu'au pied des Pyrenées. Les principales villes ſont Juliobriga & Villica, mais l'on ne ſçait pas quels étoient les noms de ces villes en ce tems-là. Quelques auteurs, comme il arrive aſſez ordinairement entre les ſçavans, ne ſont pas en cela du ſentiment de Ptolomée; ils donnent une plus grande étendue à ce qu'on appelle la Biſcaye; car ils comprennent ſous ce nom les peuples voiſins qui ſont au pied des Pyrenées, & qui ſont bornés par les Gaſcons; les raiſons qu'ils en apportent me paroiſſent très-bonnes, comme nous l'avons montré dans un autre endroit: d'ailleurs les noms des lieux où l'on ſe battit, & des villes que l'on prit, ou que l'on aſſiegea dans tout le cours de cette guerre, font aſſez voir que les Cantabres n'avoient pas des bornes ſi étroites, que le veut Ptolomée.

Mœurs des Baſques.

Ces peuples étoient d'un naturel ſauvage; il n'y avoit parmi eux aucune forme de gouvernement; ils ne connoiſſoient point l'uſage de la monnoie: en cela leur ſort fut-il heureux ou malheureux: c'eſt ſur quoi il y a grand ſujet de douter. Les femmes étoient auſſi fortes & auſſi robuſtes que les hommes, leurs coeffures étoient faites de diverſes manieres, aſſez ſemblables à celles dont ſe ſervent encore aujourd'hui les femmes de Biſcaye: elles cultivoient elles-mêmes la terre; & dès qu'elles avoient accouché, elles avoient coutume de ſervir leurs maris, qui ſe mettoient au lit pour elles; coutume qui ſe pratique

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

de nos jours dans le Bresil, au rapport de ceux qui ont fait des relations dans ce pays. Ils dansoient au son des castagnettes & de certains petits tambours : quand on marioit une fille, le mari étoit obligé de lui donner une dot ; ils portoient toûjours sur eux du poison préparé, pour s'empoisonner en cas de besoin ; On ne vit jamais un peuple plus constant, & plus opiniâtre dans les peines & les traverses : ils en donnerent souvent des marques pendant le cours de cette guerre.

XLV. Les Basques commencent la guerre.

Les Cantabres aiant donc engagé les peuples des Asturies & de Galice à prendre les armes, & à se joindre à eux, declarerent la guerre aux Vaccéens, qui étoient sous la protection des Romains, ravagerent, & desolerent leur pays. Cette démarche imprévûe non seulement jetta la fraieur chez les peuples voisins, mais encore elle donna une extrême inquietude à Auguste, qui craignoit que ces petits commencemens ne donnassent lieu à une guerre fâcheuse, qui seroit peut-être dans la suite difficile à terminer. Aiant donc abandonné la Pannonie & l'Illyrie, où il y avoit aussi quelques mouvemens, il laissa le soin de les appaiser à quelques-uns de ses lieutenans, & il jugea que sa presence étoit necessaire en Espagne. Il fit ouvrir le temple de Janus, qu'il avoit fermé peu de tems auparavant : depuis la fondation de Rome, il ne l'avoit été que trois fois. Numa l'avoit fermé une fois pendant son regne ; il fut fermé une seconde fois, après la premiere guerre Punique, & la troisiéme fois par Auguste, après la bataille d'Actium, où Antoine fut défait ; car les Romains n'avoient entierement posé les armes que ces trois fois-là.

Auguste vient en Espagne.

Dès qu'Auguste fut arrivé en Espagne, on fit de tous côtés de nouvelles levées, & l'on assembla une armée nombreuse. Les Romains camperent à Segisama, que l'on croit être aujourd'hui la ville de Beisama, dans le Guypuscoa, entre Aspetia & Tolosette. Auguste divisa son armée en trois corps : la Byscaye qui n'étoit pas fort étendue, se trouva tout à coup inondée par les armées Romaines ; les Basques investis de tant de troupes, virent bien qu'ils n'étoient pas en état de resister. Ils se retirerent donc dans des lieux escarpés & inaccessibles, pour se dérober à la poursuite des ennemis ; & ils transporterent dans les antres, & sur les montagnes, leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans. Ces peuples ne faisoient la guerre qu'en voltigeant autour des armées Romaines ; ils ne sortoient

de

de leurs tanieres, que pour se jetter tantôt sur un quartier, tantôt sur l'autre; ils venoient par pelotons enlever ceux qui s'écartoient du camp; s'ils étoient les plus foibles, ils s'enfuioient par des détours qu'ils connoissoient parfaitement, & où les ennemis ne pouvoient les suivre; ils se rallioient avec la même facilité, & retomboient sur les Romains, lorsqu'ils s'y attendoient le moins: ainsi il étoit impossible d'en venir à un combat reglé, & il falloit toûjours être sous les armes, pour n'en être point surpris.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

La guerre traînoit en longueur, & desoloit les Romains, qui ne sçavoient quelles mesures prendre, pour subjuguer ce peuple, qui par leur maniere de combattre rendoit inutile tout leur art & toute leur science dans la guerre. Auguste desesperant d'en pouvoir venir à bout si-tôt, tomba malade, soit de melancolie ou de chagrin, soit par le mauvais air. Il se retira à Tarragone, & laissa à ses lieutenans le soin de continuer cette guerre. C. Antistius & P. Firmicus se chargerent d'attaquer ceux de la Galice, & P. Carisius ceux des Asturies, qui n'étoient gueres moins barbares que les Basques, & qui en avoient presque le genie & les mœurs; mais ces generaux devoient obeir à M. Agrippa, generalissime de toutes les troupes de l'empire, & par dessus tout favori de l'empereur, dont il eut l'honneur peu de tems après de devenir le gendre, en épousant sa fille Julia.

Il tombe malade, & se retire à Tarragone.

M. Agrippa voiant que les armées manquoient de vivres, & que l'on n'en pouvoit tirer du pays qui étoit trop sterile, en fit venir en abondance d'Angleterre & des Gaules par mer. Il se servit aussi de sa flotte pour bloquer du côté de la mer, les Basques, les empêcher de tirer par là des vivres, & fermer le passage à ceux qui voudroient se retirer ailleurs.

Les Basques enveloppés de tous côtés, & manquant de vivres, resolurent de risquer la bataille. Ils attaquerent donc les Romains auprès de Vellica, que quelques-uns croient être Vittoria dans l'Alava; mais la distance des lieux fait bien voir le contraire. Les Basques ne purent soutenir l'effort & la bravoure des Romains, & dès le premier choc, ils furent défaits, & taillés en pieces: car comme ils marchoient sans discipline, sans ordre, & selon qu'ils se trouvoient, nul ne sçavoit ce que c'étoit que suivre un drapeau, & obéir à un officier; ils ne se faisoient ni un honneur de vaincre, ni une honte de fuir; ils

Les Basques sont défaits par les Romains.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

n'avoient ni châtiment à craindre, ni recompense à esperer, chacun étoit son propre general, & s'animoit soi-même; enfin ils combattoient plûtôt en desesperés & en furieux, que dans le desir ou l'esperance de vaincre.

Quelques - uns se retirent sur les montagnes.

Du côté de la mer se trouve le mont Hirmius, les Latins l'appellent *Vimius*. Cette montagne est très-escarpée, & proche de Segisama, ou de Beisama. Elle est si haute, que du sommet l'on découvre, & l'on distingue les côtes des Gaules & de la Biscaye. Comme elle étoit assez proche du lieu où se donna le combat, elle déroba à l'épée du victorieux, plusieurs fuiards, qui se retirerent dans les endroits les plus difficiles. Les Romains ne voulant pas combattre contre des desesperés, ne crurent pas devoir les poursuivre dans des lieux inaccessibles, où il seroit impossible de les forcer. Ils firent donc des forts & des redoutes tout autour de la montagne, pour resserrer de plus près cette nation opiniâtre, qui bien loin de ceder à ses malheurs, en devenoit encore plus intraitable.

Les Romains les y assiegent.

Ils leur coupent les vivres.

Ces peuples ne purent jamais se resoudre à se soumettre aux Romains, & les Romains de leur côté, crurent que c'étoit une chose honteuse pour eux, de voir la majesté de l'empire en compromis avec une petite troupe de gens sans armes. Pour les dompter, & pour en venir entierement à bout, ils leur couperent les vivres; la plûpart moururent de faim, & de miseres; les autres se tuerent eux-mêmes, ou s'empoisonnerent, préferant la mort à une dure & honteuse servitude. Les Romains assiegerent ensuite Arracill. Cette ville est située au dessus de Beysoma, & s'appelle aujourd'hui Arraxil. Le siege fut long; mais la ville fut prise & entierement détruite.

Ils rasent Arraxil.

XLVI.
Guerre de Galice.

Pendant que cela se passoit dans la Biscaye, Antistius & Firmius ne pressoient pas avec moins de vigueur, & de bonheur ceux de Galice; car aiant bloqué la montagne de Mendulia, où les ennemis s'étoient retirés en grand nombre, ils firent des lignes tout autour, qu'ils garnirent de forts d'espace en espace; ainsi ces pauvres malheureux resserrés de tous côtés, ne pouvant avoir des vivres, & desesperant également de vaincre & de se sauver, ne firent pas moins paroître d'opiniâtreté, ou plûtôt de brutalité & de fureur, que les Basques; car les uns se percerent de leurs épées, les autres s'empoisonnerent par un breuvage où ils mêlerent du tilleul, qui est un arbre venimeux. Quelques sçavans croient que la montagne de Mendulia est la

montagne que nous appellons Mendulia, si connue dans la Biscaye, & qui est une des plus escarpées qu'il y ait : mais pour convenir de ce sentiment extraordinaire & bizarre, il faudroit se persuader que les peuples de Galice abandonnerent leur propre pays, pour venir se battre contre les Romains dans un pays étranger. Il est certain qu'Orosius assure que la montagne de Mendulia, où les Galiciens se retirerent, est tout proche de la riviere du Miñho ; ainsi il est inutile de vouloir deviner comment elle s'appelle à present.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Asturiens ne furent pas plus heureux que les autres barbares leurs alliés, dans la guerre qu'ils soutinrent contre Carisius, qu'oiqu'ils la fissent avec un peu plus d'ordre & de discipline que les Basques, & que ceux de Galice. Ils camperent auprés de la riviere d'Astura, qui a donné son nom à tout le pays. Ils partagerent leur armée en trois corps, dans la resolution de surprendre les Romains, & de les attaquer en même tems de tous les côtés. Leur projet étoit assez bien concerté, leurs mesures bien prises ; & ils auroient infailliblement réussi, sans la trahison des Tregecins. Ces peuples qui étoient alliés & ligués avec les Asturiens, ne laisserent pas de découvrir aux Romains la resolution de ces derniers. Les Romains étoient trop habiles pour ne pas profiter d'un avis de cette importance ; ils prévinrent donc eux-mêmes leurs ennemis, les surprirent, & les taillerent en pieces. La plûpart perirent dans le combat ; ceux qui furent assez heureux pour échapper par la fuite, se retirerent à Lancia, ville située à peu près dans le même lieu où est aujourd'hui Oviedo.

Guerre des Asturiens.

Les Asturiens battus par les Romains.

Les Asturiens voiant qu'ils n'avoient rien gagné en rase campagne, resolurent de se retrancher dans cette ville, & de se défendre jusqu'au dernier soupir, à l'abri de leurs murailles, & de leurs fortifications. Le siege fut long, les assiegés combattirent en desesperés ; ils s'exposoient avec joie à tout ce que les fonctions militaires ont de plus fatiguant & de plus penible, & se jettoient tête baissée dans les plus grands dangers, avec une intrepidité, qui étonnoit, & qui effraioit même leurs adversaires. Les Romains de leur côté regardoient comme une infamie, & comme une tache à la majesté de l'empire, de se retirer de devant cette place, avant que de l'avoir forcée, & qu'ils eussent soumis cette nation feroce. La fermeté & la resolution des Asturiens fut enfin obligée de plier sous les miseres

Se retirent dans Oviedo, & s'y défendent.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Les Romains soumettent les Asturiens.

affreuses qu'ils souffrirent durant un si long siege. La ville se rendit, l'on y mit des magistrats, pour la gouverner, & pour y administrer la justice; & les Asturies avec la Galice & la Biscaye furent reduites en province de l'empire.

Auguste regle les affaires des peuples soumis.

La guerre ne fut pas plûtôt terminée, qu'Auguste retourna en Biscaye. Il ordonna que ces peuples sauvages, que les miseres de la guerre, & l'épée du soldat Romain avoient épargnés, quitteroient leurs montagnes, & descendroient dans les plaines, & dans les campagnes voisines. Il leur donna des terres à cultiver; mais dans la crainte que ce peuple, qui se fioit sur la situation inabordable des lieux escarpés, où il se retiroit auparavant, ne refusât de se soumettre, & ne prît encore dans la suite occasion de se revolter. On leur demanda pour gage de leur fidelité un certain nombre d'ôtages. Plusieurs furent vendus, en plein marché: & l'on choisit pour cela ceux que l'on crut les plus coupables, & dont l'esprit parut le plus remuant.

Il refuse l'honneur du triomphe.

Dès que l'on sçut à Rome ces heureuses nouvelles, on ordonna des prieres publiques dans tous les temples, & le senat decerna l'honneur du triomphe à Auguste, pour avoir soumis entierement l'Espagne. Car l'on peut dire que c'est la premiere fois que cette vaste province a été conquise toute entiere par les Romains. Cet évenement considerable arriva cent quatre-vingt dix-huit ans, depuis que les Romains eurent pour la premiere fois porté leurs armes dans l'Espagne, sous le consulat de Cn. Cœpio Calvus. Il est sûr que jamais la conquête d'aucune province ne couta tant de tems, & tant de sang aux Romains. Auguste, soit par moderation, soit par quelque autre motif, dans lequel on ne penetra pas, refusa l'honneur du triomphe, que le senat lui avoit offert. En attendant son depart pour Rome, il fit celebrer des jeux dans son camp, & il donna le soin de cette fête à M. Marcellus, & à Tibere Neron, qui avoit fait la fonction de tribun des soldats dans la guerre de Biscaye. Auguste fit fermer pour la quatriéme fois le temple de Janus à Rome; car il se flattoit qu'après la conquête de l'Espagne, qui étoit alors tranquille, tout son empire pourroit jouir d'une longue paix, & qu'il pourroit gouter lui-même en sûreté le fruit de ses travaux.

XLVII.

Les Romains établissent des colonies en Espagne.

Après cette guerre, l'Espagne demeura tranquille, & commença à gouter une paix profonde. Ainsi les Romains ne

croiant pas avoir besoin d'une armée si nombreuse, congedierent les soldats, que leur vieillesse, ou leurs blessures avoient mis hors de combat, & firent la même grace à ceux qui avoient rempli le tems prescrit par la loi. Auguste leur fit distribuer des terres parmi les Vectons, qui sont à l'extrêmité de la Lusitanie, & que l'on appelle maintenant Estremadoure. Ils y fonderent une colonie Romaine, qu'ils nommerent *Augusta Emerita*, sur la riviere du Guadiana, qui est une des principales de toute l'Espagne. Cette ville étoit autrefois la capitale de la Lusitanie, elle s'appelloit *magna Emerita*, ou *Merida la grande*. Elle devint si fameuse, soit pour sa grandeur, soit pour ses richesses, soit pour la multitude de ses habitans, qu'elle disputa long-tems aux principales villes d'Espagne le premier rang, & nulle ne la surpassa. Rasis auteur Arabe épuise son esprit, & la vivacité de son éloquence dans la description merveilleuse qu'il fait de cette ville : il semble qu'il prenne plaisir à nous en raconter des choses incroiables, tant elles sont hors de la vraisemblance, à force de vouloir donner dans le merveilleux, il outre tout. C'est une chose agréable que de lire ce qu'il nous dit de la grandeur, de la magnificence, & de la propreté de cette ville. Il ajoûte que les Maures la ruinerent, dans le tems qu'ils se rendirent maîtres de l'Espagne.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Carisius eut le soin d'aller fonder cette colonie, de l'établir, de l'affermir, & de la regler ; cela se voit par des monnoies, où d'un côté est l'image d'Auguste, & au revers le nom de *Carisius* & d'*Emerita*. L'on trouve souvent en Espagne des medailles avec le nom de *Publius Carisius* : Dion l'appelle cependant toûjours *Titus Carisius* ; mais peut-être est-ce une faute des auteurs ou des copistes, car sur toutes les medailles il y a Publius Carisius. Ce sont là les monumens qui nous restent du voiage que fit Auguste en Espagne, & de la guerre qu'il y termina heureusement.

Carisius fonde Merida.

Merida ne fut pas la seule colonie que les Romains fonderent en ce tems-là dans l'Espagne, ils en établirent plusieurs autres, quand ils se virent paisibles possesseurs de cette vaste province, & elles ne servirent pas peu à maintenir les Espagnols dans le devoir, & à les attacher aux Romains, par les alliances qui se firent entre ces deux peuples. Ces colonies & ces alliances contribuerent beaucoup à polir & à cultiver une nation qui étoit encore grossiere, & presque barbare.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Origine de Saragosse.

Les soldats Romains établirent une autre colonie sur les bords de l'Ebre, dans l'endroit où étoit autrefois la ville de *Salduba*, & ils donnerent à cette colonie le nom même de l'empereur, en l'appellant *Cesar Augusta*; c'est à present la celebre ville de *Saragosse*, capitale de l'Arragon. Ils en firent une troisiéme sur les confins du Portugal, à laquelle on donna le nom de *Pax Augusta*: le peuple l'appelle aujourd'hui par corruption *Badajoz*; elle est sur les frontieres du Portugal, & de la Castille, & c'est un évêché celebre. Dans ce même tems l'on ajoûta à la ville de Bracana, le nom d'*Augusta*; c'est aujourd'hui Braga en Portugal, dont l'archevêque est primat du roiaume, & prétend même l'être de toute l'Espagne. On bâtit encore une ville dans les Celtiberiens, que l'on nomma *Augusto-briga*. L'on y voit maintenant le bourg de *Muro*, à quatre milles d'*Agreda*. Ils jetterent aussi les fondemens d'une autre ville du même nom, proche de Guadalupe. Elle subsiste encore aujoud'hui, & s'appelle *Villar-Pedroso*. Cette ville, quoique peu considerable, ne laisse pas de conserver de superbes restes de ce qu'elle a été autrefois. Enfin l'on dressa dans une peninsule des autels, ou plûtôt des trophées en forme de piramides; ils étoient dans les Asturies, & on les avoit élevées en l'honneur d'Auguste, on les appella *Aras Sextianas*: ce sont ces trophées, ou ces piramides, dont parlent Mela, Pline & Ptolomée. Quelques-uns croient que dans ces piramides il y avoit un escalier en forme de coquille, ou de limaçon, par lequel on montoit jusqu'au haut, & l'on assure que l'on en voit encore à present des vestiges proche de la ville de Gison, à vingt milles d'Oviedo; mais l'on ne peut conclure que ces piramides ou trophées aient été élevées en memoire de cette guerre, pour servir à la posterité de monumens des victoires que les Romains remporterent sur les Basques & les Asturiens. Ce seroit aussi une temerité de vouloir le nier absolument, comme ont fait plusieurs auteurs, qui ont prétendu que ce fut Sextus Apuleius qui les fit élever. Les tables capitolines nous apprennent, que ce fut en ce tems-là qu'il triompha de l'Espagne.

De Badajoz.

XLVIII.

Auguste demeure à Tarragone.

Pendant qu'Auguste resta à Tarragone, il fut fait consul pour la huitiéme, & la neuviéme fois. La même année arriverent à Rome les ambassadeurs que les Indiens & les Scythes y envoierent, afin de faire alliance avec Auguste, pour lequel ils avoient conçû un amour & une veneration extrême, bien qu'ils

ne le connussent que de reputation. Rien ne rehaussa davantage la gloire de cet empereur, que cette celebre ambassade, qui venoit des extrêmités de la terre, lui apporter les hommages de ces peuples, presque inconnus aux Romains. Auguste enfin partit de Tarragone pour se rendre à Rome, la cinquiéme année depuis le commencement de la guerre qu'il venoit de terminer si glorieusement. Il mena avec soi des soldats Espagnols pour sa garde, & il les choisit dans la cohorte Calagurritaine, & les prit sur tout ceux dont il avoit éprouvé la fidelité & l'affection dans plusieurs rencontres.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Retourne à Rome.

Dès qu'Auguste fut parti, les Basques & les Asturiens, peuples remuans, & inquiets, que toutes leurs disgraces passées n'avoient encore pû abbattre, concerterent ensemble de nouveau, & prirent la resolution de se revolter une seconde fois. Ils recommencerent la guerre avec plus d'ardeur & d'opiniâtreté qu'auparavant. Mais que sert l'audace, si elle n'est soutenue de la force? Ces peuples furent d'abord battus par L. Emilius & P. Carisius, & enfin entierement soumis par l'habileté & la conduite de Caius Furnius, qui en fit perir un grand nombre. L'horreur de l'esclavage, & la crainte des Romains déterminerent la plûpart de ces barbares à se tuer eux-mêmes. Leur rage & leur fureur étoit si grande, que les meres poignarderent leurs propres enfans, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains de leurs ennemis. Il y eut un enfant qui par l'ordre de son pere le tua, lui, sa mere & ses freres, qui étoient prisonniers. Ceux dont les Romains se saisirent, chantoient en souffrant les plus affreux supplices, se croiant heureux de mourir pour la défense de leur liberté. Les Romains en avoient fait esclaves un grand nombre. Ceux-ci tuerent leurs maîtres de concert, & s'étant retirés dans les montagnes les plus inaccessibles. Ils ne cesserent de faire leurs efforts, pour engager les peuples voisins à se liguer avec eux, & à recommencer la guerre. Ils faisoient des courses de tous côtés, ravageoient le pays, massacroient les Romains qu'ils pouvoient surprendre, & se retiroient ensuite dans des lieux impenetrables, où l'on ne pouvoit ni les poursuivre, ni les forcer.

Les Basques & les Asturiens se soulevent de nouveau.

Et sont soumis par Furnius.

Marcus Agrippa gendre d'Auguste, fut obligé de quitter les Gaules, où il commandoit, pour venir en Espagne calmer ces mouvemens. Il alla attaquer cette nation feroce jusques dans ses retranchemens; mais ses troupes eurent du desavantage, &

Agrippa acheve de les reduire.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

furent battues par ces bandits. Agrippa crût devoir punir la lâcheté de la legion qui s'étoit laissé battre par ces montagnards, pour en faire un exemple capable d'intimider les autres legions. Il la punit d'une maniere infamante, en lui ôtant le nom d'Auguste qu'elle portoit. Ce châtiment honteux anima les autres legions à mieux faire leur devoir : elles allerent avec une intrepidité merveilleuse attaquer ces voleurs, les forcerent jusques dans leurs montagnes & dans leurs forêts Agrippa eut enfin l'honneur de rendre le calme à l'Espagne, en soumettant une seconde fois ces rebelles. Il fit mourir tous ceux qui pouvoient porter les armes, & il obligea le reste à descendre dans la plaine, & à y fixer leur habitation. On leur enleva leurs armes, & par là on leur ôta le moien de se revolter une troisiéme fois; ils se tinrent donc en repos, bien qu'avec assez de peine. Le senat, pour reconnoître le service signalé qu'Agrippa avoit rendu à l'empire dans cette occasion, lui decerna les honneurs du triomphe; mais ce grand homme les refusa, à l'exemple de son beau-pere Auguste; & étant de retour à Rome, il fit graver dans le portique du champ de Mars une carte de toute l'Espagne. Pline cependant prétend que la Bœtique n'étoit pas dessinée juste. Voilà ce qui se passa en Espagne.

XLIX. Cornelius Balbus triomphe à Rome.

Cornelius Balbus Gaditanus, qui avoit déja été consul, comme nous avons dit, triompha à Rome, après avoir vaincu les Garamantes. Il fut le premier étranger, & le dernier particulier, à qui l'on accorda l'honneur du triomphe; car les empereurs s'étant rendus les maîtres absolus de la republique Romaine, il n'y eut plus qu'eux seuls ou leurs parens, à qui Rome decerna cet honneur. Il est vrai aussi que la pompe du triomphe, qui dans ses commencemens étoit si capable, & de reveiller dans les grandes ames le desir de la gloire, s'avilit dans la suite, parce qu'il devint trop commun. Cependant pour recompenser les victorieux, & les dédommager en quelque maniere de cette marque d'honneur, dont on les privoit, on leur accorda les ornemens du triomphe, qui consistoient dans une espece de robe de soie brochée d'or, une couronne de laurier, le siege curul & le bâton d'yvoire.

Il y a des auteurs qui prétendent qu'après ce tems-là, les Basques se souleverent encore de nouveau, & qu'ils envoierent des deputés à Rome, pour demander pardon de leur revolte, & pour se justifier : mais que l'empereur fit disperser dans les villes d'Italie

d'Italie ces malheureux deputés, qui se tuerent, ne voiant plus nulle esperance de retourner dans leur patrie.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

Parmi des esprits si grossiers, & si peu civilisés, tels que l'étoient encore en ce tems-là les Espagnols, il ne laissa pas de s'en trouver quelques-uns, qui se rendirent celebres dans les belles lettres. Caius Julius Hyginus affranchi d'Auguste, & Portius Latro, acquirent beaucoup de reputation par leur éloquence. Ils devinrent illustres à Rome, & donnerent par leur capacité & leur profonde érudition, un grand lustre à leur patrie. Environ ce tems-là nâquit à Cordoue le rheteur L. Ann. Seneque, qui a composé de beaux ouvrages, dont il ne nous reste que des fragmens. Il eut de sa femme Ellia trois fils, Seneque le philosophe, Junius Gallio, que l'on appelle aussi Anneus Novatus; & Anneus Mella, pere de Lucain. Plusieurs sçavans attribuent à un certain Hygin d'Alexandrie les ouvrages qui paroissent sous le nom d'Hygin d'Espagne. Suetone n'est pas néanmoins de ce sentiment; & il croit que cet Hygin, que quelques-uns appellent l'Alexandrin, est le même que d'autres appellent l'Espagnol. Il ajoûte aussi, qu'il eut le soin de la bibliotheque d'Auguste, & fut ami particulier du celebre poëte Ovide. Il y eut encore Julius Modestius affranchi d'Hygin, qui suivit de près les traces de son patron, & qui se distingua également dans les belles lettres, & dans toutes les autres sciences.





HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIÈME.

An 714 & ſuiv. depuis la fondation de Rome.
I.
Naiſſance de Jeſus-Chriſt.



Ous voilà enfin arrivés à ces tems heureux, où le Fils de Dieu ſe montra aux hommes, s'étant fait homme lui-même, ſelon la prédiction des Prophetes. Cette nouvelle lumiere qui parut au monde, fit entrer dans la voie du ſalut ceux qui en étoient éloignés, & qui s'étoient égarés en ſe livrant à tous les deſirs dereglés de leur cœur, & aux paſſions les plus infames, & les plus monſtrueuſes. Elle rétablit ſur la terre la juſtice qui en étoit bannie ; & ce Dieu-homme aiant effacé par ſa mort tous les pechés de la nature humaine, éleva à Dieu ſon Pere un Temple ſaint, & qui ne doit jamais finir. C'eſt ce Temple ſacré que l'on appelle l'Egliſe. Ceux qui par toute la terre ont embraſſé avec une foi ſincere & inébranlable l'Evangile de Jeſus-Chriſt, ſont des miniſtres ſaints & fideles de ce Temple ; & parce qu'entre toutes les autres nations, l'Eſpagne a été des premieres à ſe ſoumettre au joug du Chriſtianiſme, je ſuis obligé d'écrire ce que cette province a fait, ce qu'elle a ſouffert dans

les premiers tems de l'Eglise, & de marquer les changemens qui sont arrivés dans cette illustre partie de l'empire Romain.

An 714 & suiv. depuis la fondation de Rome.

En racontant les actions des empereurs Romains, qui étoient maîtres absolus de l'Espagne, je tâcherai d'y joindre, selon que le sujet le demandera, les actions éclatantes des Saints, leurs combats, & leurs victoires; je parlerai des triomphes des Martyrs, de ces ames genereuses, qui ont répandu leur sang pour la défense de la religion: j'en parlerai cependant avec le plus de brieveté que je pourrai: car cet ouvrage deviendroit un volume immense, si je voulois donner à cette matiere la juste étendue qu'elle demande; je me contente de toucher legerement, sans m'arrêter à en développer toutes les circonstances, & d'effleurer, pour ainsi dire, les faits de ces heros chrétiens, plus heros que tous ceux de la prophane antiquité. Eclairés-moi, divine Lumiere, benissés mon dessein & mes efforts: Sagesse increéée, conduisés ma plume. Je n'ai fait jusqu'ici, pour ainsi dire, que begaier: donnés donc à mes paroles une énergie proportionnée à la sublimité du sujet dont je vais parler. Je me prosterne à vos pieds, avec tous les sentimens de l'anéantissement le plus profond. O mon unique redempteur, je reconnois mon insuffisance; mais laissés-vous flêchir par les ardentes prieres de cette très-pure Vierge votre sainte mere, dont j'implore aujourd'hui la protection toute puissante.

An 752 depuis la fondation de Rome.

Jesus-Christ Fils unique de Dieu, nâquit le vingt-cinquiéme jour du mois de Decembre, l'année sept cens cinquante-deuxiéme depuis la fondation de Rome; la quarante-deuxiéme année de l'empire d'Auguste, sous son treiziéme consulat, pendant lequel il eut pour collegue M. Plautius Sylvanus. Il y a des auteurs, qui de ce nombre d'années, en retranchent une, quelques-uns en ôtent deux; d'autres ne s'accordent pas sur le nom des consuls de cette année, ni même sur l'âge d'Auguste. Pour nous, après avoir examiné les differentes opinions, nous avons suivi celle qui nous a paru la mieux appuiée. Le lecteur sçavant déterminera, peut-être mieux que nous, à quoi il faut s'en tenir, après avoir lui-même consulté les auteurs. Ainsi nous ne nous engagerons pas dans une longue & ennuieuse dissertation, qui seroit inutile pour notre dessein, & qui nous conduiroit trop loin.

A dire le vrai, le silence des auteurs, ou la perte de leurs ouvrages nous ont laissé dans une profonde ignorance, sur ce qui

An 751 & suiv. depuis la fondation de Rome.

se passoit alors en Espagne : ce que l'on sçait de positif & de sûr, c'est qu'elle étoit entierement soumise aux empereurs Romains. Les Espagnols lassés de la guerre, commençoient à jouir du repos, & à gouter tranquillement les douceurs d'une profonde paix. Il y avoit eu un si long enchaînement de guerres, qui s'étoient suivies les unes les autres, sans presque aucune interruption, qu'il étoit juste que l'auteur de la paix, ou la trouvât sur la terre, ou la donnât lui même en naissant.

Auguste pardonne à Corocotus chef de bandits.

Il se passa sous l'empire d'Auguste, & sous celui de Tibere peu d'évenemens en Espagne, dignes d'être remarqués ; nous ne laisserons pas cependant de nous y arrêter, pour continuer le fil de notre histoire. Dion rapporte, sans déterminer ni le tems ni le lieu, que Corocotus chef d'une troupe de bandits en Espagne, vint se presenter à l'empereur, qui avoit donné ordre qu'on le cherchât de tous côtés, pour le faire mourir. Car depuis les premieres guerres, la licence des armes, avoit rempli le pays de brigandages ; ils s'y étoient perpetués par l'impunité, & il s'étoit formé diverses troupes de voleurs, qui couroient tout le pays. Personne n'étoit en sureté chez soi, & ces brigands faisoient plus de mal à ces provinces, que n'avoient fait toutes les guerres passées. Corocotus le principal chef de ces bandits, par cette démarche hardie, non seulement obtint de l'empereur sa grace, ce prince lui donna encore la somme d'argent qui avoit été promise pour recompense à celui qui apporteroit sa tête.

Mort d'Auguste. An 15 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Auguste mourut à Nole l'an quinze depuis la naissance de Jesus-Christ, le dix-neuf du mois d'Aoust, âgé de soixante & seize ans moins trente-cinq jours ; il fut le premier de tous les empereurs Romains, & le plus heureux, si l'on en juge selon les vûes humaines. Ce prince mourut après avoir vengé la mort de Jules Cesar, qui l'avoit adopté, reduit ses assassins à se faire mourir eux-mêmes, vaincu Sext. Pompée en Sicile, contraint Lepidus son collegue de renoncer à l'empire, & de demeurer simple particulier ; & enfin après avoir triomphé de Marc-Antoine à la bataille d'Actium. Ce fut Auguste qui donna le dernier coup à la liberté de la fameuse republique Romaine, que Marius & Sylla avoient commencé à ébranler, & à laquelle Jules Cesar plus ambitieux encore, & plus heureux que ces deux Romains, n'avoit plus laissé qu'une ombre vaine de sa premiere grandeur.

Octave Auguste, après la mort d'Antoine, demeura seul maître de l'empire du monde, & il le gouverna seul quarante-quatre ans. Il fut appellé pere de la patrie, par les victoires qu'il remporta sur les ennemis de la republique; par les provinces qu'il conquit; par les bornes de l'empire qu'il étendit; par les actions éclatantes qu'il fit, dans toutes les guerres qu'il fut obligé d'entreprendre; par la paix & la tranquillité qu'il rétablit; par les beaux arts qu'il cultiva; par la protection qu'il donna aux sçavans; en un mot par tous les services qu'il rendit à sa patrie. Il fit bâtir à Rome de superbes édifices publics, pour servir à la posterité de monumens illustres de la grandeur Romaine, & pour contribuer à l'ornement & à la magnificence de Rome; à la commodité, & au plaisir des Romains. Le nombre de ces somptueux édifices étoit si grand, qu'Auguste lui-même avoit coutume de dire qu'il laissoit Rome toute de marbre, lui qui ne l'avoit trouvée que de brique au commencement de son regne. An 15 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

II. Tibere succede à Auguste.

Livie femme d'Auguste sçut si bien par ses artifices & ses caresses s'insinuer dans l'esprit de son époux, qu'elle l'engagea à nommer pour son successeur à l'empire Tibere Neron, qu'elle avoit eu de son premier mari. Auguste par cet injuste choix n'eut égard ni à Germanicus Cesar, ni à ses propres enfans, quoiqu'ils eussent incomparablement plus de droit à l'empire, & de merite que Tibere. Il regna vingt-deux ans, six mois & quelques jours. Son regne ne fut qu'une alternative de bien & de mal; car son caprice seul, & ses bizarres défiances étoient l'unique regle de sa conduite. Jamais l'on ne vit homme plus difficile à démêler, ni dans qui fussent réunis tant de vertus & tant de vices. Comme il sçavoit parfaitement dissimuler, il cacha d'abord son mauvais naturel; mais il ne tarda pas longtems à se faire connoître, en se livrant aveuglement & sans bornes aux plus honteuses passions. Il souilla par son avarice, & par sa cruauté toute la gloire qu'il avoit acquise dans les premieres années de son regne. On l'appella communément *Callipidés*, du nom d'un petit animal, qui court toûjours, dit-on, mais qui n'avance jamais plus d'une coudée de chemin; car Tibere se disposoit tous les ans à faire quelque grand voiage, & à visiter les provinces les plus éloignées de l'empire, bien resolu cependant de ne point sortir de Rome.

Ce fut sous cet empereur que les Espagnols, à qui la me-

An 15 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

moire d'Auguste étoit chere, & en veneration, envoierent des armes, des chevaux & de l'argent à Germanicus son petit neveu, qui faisoit la guerre dans les Gaules, où il manquoit presque de tout. Ce prince genereux refusa l'argent, & se contenta d'accepter le reste : il fit en même-tems remercier les Espagnols de l'affection & du zele qu'ils faisoient paroître pour les interêts de l'empire, & pour sa propre personne. La seconde année de l'empire de Tibere, les Espagnols firent bâtir à Tarragone un temple à l'honneur d'Auguste, pour marquer à la posterité la haute idée qu'ils avoient des vertus de ce prince, & la reconnoissance qu'ils avoient toûjours conservée des bontés dont il les avoit honorés. L'Espagne ulterieure encherit beaucoup sur cet exemple impie, & poussa bien plus loin la flaterie; car aiant sçû que l'on avoit permis aux Asiatiques de faire bâtir un temple à Tibere, & à sa mere Livie, qui vivoient l'un & l'autre, bien que jusques là jamais l'on n'eût ni consacré des temples, ni érigé des autels en l'honneur de personnes vivantes; les Espagnols, pour faire leur cour à ce prince superbe & orgueilleux, envoierent des députés à Rome demander la même permission : mais l'empereur tout vain qu'il étoit, ne laissa pas de la leur refuser, néanmoins pour leur adoucir ce refus, il les assura qu'il se repentoit fort d'avoir donné là-dessus son agrément à ceux d'Asie. Tibere fut bien aise de leurrer le peuple par ce refus & par cet exemple de modestie.

Les Basques se soulevent de nouveau.

Les Basques recommençoient à remuer. Ces peuples brouillons & inquiets ne pouvoient se tenir en paix dans leurs maisons; ils faisoient des courses sur leurs voisins; pilloient & ravageoient toute la campagne. Les Romains pour éviter les suites de ces mouvemens, firent élever des forts d'espace en espace; ils disperserent des troupes dans toute la province, & par là briderent ces mutins,& les oblgerent à se tenir en repos. Enfin cette nation barbare oubliant son ancienne brutalité, se polit & s'humanisa par le commerce continuel qu'elle avoit avec les soldats Romains, qui vivoient parmi eux.

Pison empoisonne Germanicus.

Cneius Pison, que l'on doit bien plûtôt appeller le brigand, que le gouverneur de l'Espagne, empoisonna, dit-on, Germanicus (1) à Antioche, sur l'Oronte; mais cet infame par-

(1) *Empoisonna, dit-on, Germanicus.* Les auteurs conviennent assez que Germanicus fut empoisonné à Antioche : ce fut la recompense des victoires éclatantes que ce jeune prince avoit remportées dans tous les endroits où on l'avoit en-

ricide se punit bien-tôt lui-même de cet execrable attentat ; car peu de tems après il se tua à Rome, & vengea sur lui-même, & de ses propres mains la mort de l'innocent, & trop aimable Germanicus, dans la crainte qu'on ne lui fît souffrir le supplice honteux que meritoit sa noire trahison. On ne sçait si la mort de Pison fut l'effet des reproches de sa conscience, ou de la peine qu'il avoit de se voir l'objet de la haine, ou plûtôt de l'execration des peuples, dont Germanicus étoit l'idole.

An 15 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il arriva dans l'Espagne ulterieure une chose bien nouvelle, & bien surprenante : Vibius Serenus, qui y avoit commandé durant son proconsulat, fut accusé d'avoir malversé, & d'y avoir fait de grandes concussions sur les peuples : accusation d'autant plus cruelle pour ce pere infortuné, qu'elle lui fut intentée par son propre fils ; Serenus fut convaincu de violence & de peculat, & relegué à Amorga, une des isles Cyclades dans la mer Egée.

Serenus accusé de peculat par son propre fils.

L. Pison qui étoit gouverneur de l'Espagne citerieure aiant levé des impots nouveaux & excessifs, irrita toute la nation. Quelques Espagnols attenterent à sa vie, & il fut enfin poignardé dans le Termestin. L'auteur de cet attentat fut un paysan de Termeste : il voulut se sauver aprés avoir fait son coup ; mais on le découvrit sur l'indice que l'on eut, en trouvant un cheval que ce paysan avoit abandonné dans le chemin, parce qu'outré de fatigue, il ne pouvoit plus avancer. On prit ce paysan : quelque supplice qu'on lui fît endurer, l'on ne put jamais l'engager à declarer ses complices, bien qu'il avouât qu'il en avoit un grand nombre : aprehendant néanmoins que la violence des tourmens ne fût capable d'ébranler sa resolution, & sa fermeté, comme on commença le lendemain à le tourmenter, il s'échapa des mains des bourreaux, & se cassa la tête contre une pierre, & mourut sur le champ. Il est surprenant que la fidelité à garder le secret à ses amis ait eu tant de pouvoir sur le cœur d'un paysan. Cela arriva la vingt-sixiéme année depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 26 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Six ans après, Icunius Gallion Espagnol, frere du fameux Seneque, que l'on appella depuis le philosophe, fut envoié en

Gallion exilé.

voié contre les ennemis de l'empire : ce fut un malheur pour lui d'être les delices du peuple & du senat ; il n'en falloit pas davantage pour exciter la haine & la jalousie de Tibere ; ce fut par ses ordres secrets, que Cn. Pison le delivra de celui, dont il ne vouloit ni pour sujet, ni pour collegue, ni pour successeur.

An 26 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

exil par l'ordre de Tibere. Son crime étoit d'avoir proposé au senat, sans la participation de l'empereur, de placer les vieux soldats de la garde dans un endroit de l'amphiteatre, plus honorable, que celui qu'ils occupoient auparavant, pour assister aux spectacles; & qu'il étoit de l'équité de leur donner cette petite marque de distinction, pour recompenser leurs services passés.

Marius accusé d'avoir abusé de sa propre fille.

Sextus Marius qui étoit aussi Espagnol, fut accusé à Rome d'avoir abusé de sa propre fille, qui étoit d'une beauté extraordinaire, aiant été convaincu d'un crime si monstrueux, il fut précipité du haut de la colline Tarpeia; sa fille fut aussi condamnée à mourir. Marius étoit si riche qu'aiant fait demolir en deux jours la maison d'un de ses voisins, parce qu'elle touchoit à la sienne, & qu'il la trouvoit à sa bienseance: il retint chez soi le voisin pendant ce tems-là; mais aiant honte de ce qu'il venoit de faire, il la fit rebâtir sur le champ plus belle qu'elle n'étoit auparavant. Le bruit courut que ses richesses immenses avoient été le plus grand de ses crimes, & la seule cause de sa perte. L'exemple de plusieurs autres, qui eurent un semblable sort, ne servit pas peu à fortifier le sentiment public: car l'empereur s'empara aussi-tôt des tresors de cet Espagnol, & on en usa de même à l'égard des autres qu'il fit mourir, ou exiler sous divers prétextes. Tibere qui vieillissoit, devenoit de jour en jour plus avare & plus méchant.

Mort de Jesus-Christ.

An 34 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ce fut sous son empire que les Juifs par le plus noir de tous les attentats, & la plus execrable de toutes les injustices, firent mourir (2) Jesus-Christ notre Sauveur, après avoir mené une vie sainte, & digne d'un Dieu: il fut attaché en croix le vingt-cinq de Mars, vers la trente-quatriéme année de son âge. Telle fut la recompense de la sainteté de sa doctrine; des prodiges éclatans qu'il avoit operés, & des biens infinis, dont il avoit comblé les hommes. Les pierres se briserent de douleur, la terre s'en ébranla jusques dans ses fondemens, le soleil s'éclipsa, & toute la nature marqua l'horreur qu'elle avoit d'un crime si abominable; mais incontinent après, c'est-à-dire, le troisiéme jour, le sepulchre où on l'avoit mis s'ouvrit, les soldats que l'on avoit postés à son tombeau, furent effraiés du

(2) *Firent mourir Jesus-Christ.* Il n'est point ici question d'examiner dans quelle année, ni à quel âge mourut Jesus-Christ; notre auteur en a fait un traité particulier, où nous renvoions le lecteur.

tremblement

tremblement de terre qui arriva. Ce Dieu-homme reſſuſcita, comme il l'avoit prédit lui-même : prodige inoui juſques-là, & qui forme la plus illuſtre, & la plus invincible preuve de la divinité du Sauveur. Quelques-uns ont cru que la reſurrection de Jeſus-Chriſt fut marquée par un Phœnix, (3) qui (ſi nous en croions Pline & Dion) parut deux ans ou environ, avant la mort de Tibere.

An 34 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

IV. Caius & Claude empereurs.

Cet empereur mourut le ſeiziéme de Mars, la ſoixante & dix-huitiéme année de ſon âge, & la trente-huitiéme depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, ſous le conſulat de Cneius Acerronius Proculus, & de Caius Portius Niger. Caius fils de Germanicus, & ſurnommé Caligula, à cauſe de la chauſſure militaire, dont il avoit accoutumé de ſe ſervir, ne tint l'empire que trois ans, dix mois, huit jours. Il ſe plongea dans les plus abominables déreglemens, & ſouilla ſon regne par les crimes & les débauches les plus infames. En un mot ce prince ne fut fameux que par ſes deſordres, & par la honte de ſa mort ; car il fut poignardé par Chereas tribun de la cohorte pretorienne, ou capitaine de ſes gardes. Æmilius Regulus de Cordoue avoit eu aſſez de courage & de hardieſſe, pour former le projet d'exterminer cet indigne empereur ; mais il ne fut pas ſi heureux que Chereas : car le deſſein de Regulus aiant été découvert, l'empereur lui fit ſouffrir le dernier ſupplice.

Caligula éleve Agrippa à la roiauté.

Sous l'empire de Caligula, Agrippa, que ſaint Luc dans les Actes des Apôtres appelle Herode, ſortit de la priſon où Tibere l'avoit fait mettre. Cet empereur l'avoit fait empriſonner, parce qu'au milieu d'un feſtin il avoit ſouhaité l'empire à Caligula : mais celui-ci étant effectivement monté ſur le trône, après la mort de Tibere, pour recompenſer l'affection qu'Agrippa lui avoit marquée, ne ſe contenta pas de le tirer de priſon, il l'éleva encore au roiaume d'Iturée, & lui donna la tetrarchie de ſon oncle Philippe, qui venoit de mourir : il érigea en ſa faveur cette tetrarchie en roiaume.

Il exile ſon oncle Herode à Lion.

Herode autre oncle d'Agrippa, tetrarque de Galilée, qui fit mourir ſaint Jean, ſous le regne duquel Jeſus-Chriſt fut crucifié, jaloux de l'honneur que l'on venoit de faire à ſon neveu, alla à Rome pour s'y oppoſer ; mais Caligula prévenu par les

(3) *Marquée par un Phœnix.* Les modernes regardent le Phœnix comme un oiſeau fabuleux ; tous les anciens auteurs en ont dit des merveilles. Voyés Aldrov. Jonſton, & les autres auteurs de l'hiſtoire naturelle.

An 34 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

lettres qu'Agrippa lui avoit écrites contre son oncle, & dans lesquelles il l'accusoit de trahison, ne voulut pas seulement écouter le tetrarque, & le relegua à Lion, (1) dans les Gaules, selon l'opinion de plusieurs historiens, qui s'appuient sur le temoignage de Joseph dans les antiquités Judaïques. Cet auteur cependant assure dans un autre endroit, qu'Herode, pour éviter la colere de l'empereur, se retira en Espagne avec l'incestueuse Herodias; & que dans cet exil, ce malheureux prince finit sa vie d'une maniere aussi honteuse, qu'il l'avoit passée.

Claude succede à Caligula.

Après la mort de Caligula, Claude son oncle fut tiré de l'obscurité d'une retraite, où il s'étoit caché, pour éviter la mort; & on le proclama empereur la quarante-deuxiéme année de ce siecle, sans que le senat fît le moindre effort pour recouvrer sa liberté. On dit que le roi Agrippa, qui étoit venu à Rome, contribua beaucoup par ses intrigues à élever Claude à l'empire de l'univers, & à le faire consentir à son élevation.

Il épouse Agrippine.

Le nouvel empereur, pour reconnoître le zele d'Agrippa, (2) augmenta ses états. La stupidité de Claude fut si extréme, aussi-bien que ses autres vices, que sa femme Messaline épousa publiquement, & presque sous ses yeux, un jeune Romain nommé Silius. Après la mort de cette femme prostituée, il épousa Agrippine (3) sa niece, fille de Germanicus & d'Agrippine, ariere-petite-niece d'Auguste; & afin de justifier ce mariage incestueux, il fit porter une loi par laquelle il étoit permis à chacun d'épouser sa propre niece; loi nouvelle jusqu'alors, & qui renversoit une autre loi, ou plûtôt une autre

(1) *Le relegua à Lion.* C'est Herode Antipas, dont il est parlé ici; il étoit fils d'Herode le grand, sous le regne duquel notre Seigneur Jesus-Christ vint au monde, & qui fit mourir les Innocens; il est fort different d'Herode Agrippa, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, qui fit mourir saint Jacques, & emprisonner saint Pierre, & qui frappé par la main invisible de Dieu, mourut rongé de vers; ce fut Herode Antipas qui fit couper la tête à saint Jean; ce fut à lui que Pilate envoia Jesus-Christ, dans le tems de sa passion; l'empereur Caligula n'aiant pas voulu envelopper Herodias dans la disgrace d'Herode Antipas, cette infame, dont la passion déreglée avoit causé tant de maux, voulut accompagner ce prince dans son exil, où ils vêcurent & moururent malheureusement, sans que l'Histoire marque rien de certain sur le genre de leur mort.

(2) *Reconnoître le zelé d'Agrippa.* Herode Agrippa étoit fils d'Aristobule, qu'Herode l'Ascalonite avoit eu de Marianne, & par consequent petit-fils du grand Herode, & neveu d'Herode Antipas, frere d'Aristobule, quoique d'un autre lit.

(3) *Il épousa Agrippine.* Agrippine & Messaline ne sont que trop connues dans l'histoire; celle-ci par les plus infames, & plus monstrueuses debauches; celle-là par les crimes énormes qu'elle commit, pour procurer l'empire à Neron son fils, & de son premier mari.

coutume plus ancienne, par laquelle ces sortes de mariages étoient défendus aux Romains. D'abord il exila Seneque dans l'isle de Corse; peu de tems après il le rappella à Rome, pour lui confier l'éducation du jeune Domitius Neron âgé de dix ans, & fils d'Agrippine: car ce prince hebeté, qui se laissoit absolument gouverner par sa femme aussi habile que mechante, avoit déja destiné Neron pour son successeur, à la sollicitation de cette marâtre, & au préjudice de Britannicus, son propre fils, qu'il avoit eu de Messaline.

An 34 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Claude regna quatorze ans. Ce fut en ce tems-là que Pomponius Mela, (4) & Toranius Graccula, tous deux Espagnols, se rendirent celebres à Rome, par leur profonde érudition. L. Moderatus Columella, né à Cadiz, dont nous avons de si beaux ouvrages sur l'agriculture, étoit contemporain de Mela &de Graccula; il ne se rendit pas moins fameux que ces deux grands hommes. Cornelius & Claudius Turinus, deux excellens orateurs, n'avoient pas moins de reputation à Rome, que leurs compatriotes. Seneque parle de ces deux orateurs dans ses declamations; mais Porcius Latro de la même nation, se signala sur tous les autres. Nous en avons déja parlé un peu plus haut. Quintilien rapporte qu'au commencement de ses discours, il ne manquoit jamais de se troubler, bien que son âge, & sa longue experience eussent dû le mettre au dessus de cette foiblesse: Eusebe dit qu'il mourut d'une fievre quarte. On voit encore de lui une declamation contre L. Catilina. Sextilius Hena de Cordoue étoit un peu plus ancien que tous ceux-ci, il mourut à Rome avec quelque reputation. Il se distingua cependant plus par l'inégalité de son stile dans ses discours, qui avoient quelque chose de rude & de grossier, que par son érudition & sa poësie, où il n'excella pas, quoiqu'il s'en mêlât. Drusillanus Rotundus affranchi de l'empereur Claude, commandoit en

Quelques grands hommes Espagnols.

(4) *Pomponius Mela.* Les auteurs, Espagnols, dont parle ici Mariana, étoient celebres, même à Rome, & florissoient presque dans le même tems: les plus distingués étoient Pomponius Mela, né dans l'ancienne ville de Melaria, dont nous avons parlé dans une des notes du livre précedent, & située assez proche du lieu où depuis on a bâti Grenade. On a de cet auteur un traité de géographie *de situ orbis. Columella* étoit de Cadiz; il a écrit sur l'agriculture; ses ouvrages sont estimés. *Porcius Latro* de Cordoue brilla dans son tems par son éloquence; mais si on juge de cet auteur par une declamation qui nous reste de lui, on le doit plûtôt regarder comme un homme disert, que comme un vrai orateur. On ne parle pas des Seneques, ni du Pere Rhetur celebre, ni du fils le philosophe, ni du poëte; leurs noms sont très-connus, pour les autres, dont parle ici notre auteur, on peut s'en rapporter à ce qu'il dit.

An 34 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

ce tems-là dans l'Eſpagne citerieure, ſous le nom d'œconome, & Umbonius Silius dans la Bœtique, au nom de l'empereur.

V. Etabliſſement de la Religion Chrétienne en Eſpagne.

L'on commença alors à jetter dans l'Eſpagne les fondemens de la religion Chrétienne. Saint Jacques ſurnommé le Grand, fils de Zebedée, après avoir parcouru la Judée & la Samarie, vint en Eſpagne, (1) au rapport de ſaint Iſidore, & aiant prêché l'Evangile dans cette province, les Eſpagnols par l'ordre de ce grand Apôtre, bâtirent à Sarragoſſe une égliſe en l'honneur de la ſainte Vierge, qu'on appelle aujourd'hui *notre Dame du Pilier.* Au moins peut-on dire que c'eſt le ſentiment commun, qu'une ancienne & conſtante tradition ne laiſſe pas d'autoriſer. Ce n'eſt pas mon deſſein de remuer ces queſtions, & ce ne doit pas être le caractere d'un hiſtorien de faire de longues diſſertations, pour refuter, ou pour confirmer des ſentimens établis de tems immemorial. Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que ſaint Jacques étant de retour à Jeruſalem, Herode Agrippa le fit mourir, ſans que l'hiſtoire nous en marque la raiſon. Peut-être que ce prince voulut ſignaler par cette mort le commencement de ſon regne, pour gagner l'amitié des Juifs, dont Claude venoit tout nouvellement de lui donner le roiaume. La mort de cet Apôtre arriva le vingt cinq de Mars l'année quarante-deuxiéme de Jeſus-Chriſt, dans le tems que les Juifs celebroient la Pâque; c'eſt auſſi le tems où ſaint Luc place le martyre de ce Saint, dans les Actes des Apôtres. Saint Jerôme veut qu'on le fit mourir le ſecond jour de Pâques.

Mort de ſaint Jacques le Majeur.

Ses diſciples enleverent ſon corps, & le mirent ſur un vaiſſeau qui aborda le vingt-cinquiéme de Juillet à Iria Flavia, aujourd'hui El Padron, dans l'extrêmité de la Galice. Enſuite on le tranſporta à Compoſtelle le trente de Decembre; mais l'on ne ſçait pas poſitivement l'année. On ſolemniſe dans toute l'Eſpagne avec beaucoup de pompe & de devotion, le jour où le corps de ce ſaint Apôtre arriva en Eſpagne, & celui où on le transfera à Compoſtelle: car nos Peres n'ont pas jugé à propos de faire la fête de ce Saint dans le mois de Mars, qui eſt le mois où il mourut, ne croiant pas qu'il fût bienſeant à un Chrétien de faire des réjouiſſances dans un tems de Carême, où ils

(1) *Vient en Eſpagne.* Voiés le traité de Mariana ſur la venue de ſaint Jacques en Eſpagne, qui lui attira en partie la perſecution qu'il eut à ſouffrir de la part du Connet. de Caſtille.

doivent verser des larmes, & pratiquer les exercices de la penitence; aussi étoit-ce une ancienne coutume que l'on gardoit inviolablement autrefois de ne point celebrer la fête d'aucun Saint dans ce tems consacré au jeûne & à la mortification chrétienne.

An 42 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'an huit cens, sous le roi Alphonse, surnommé le Chaste, l'on trouva par revelation divine le corps de ce saint Apôtre, & on le posa dans une église consacrée à son honneur, comme nous le dirons dans son lieu. La veneration & la devotion des fideles augmenta beaucoup, lorsque le roi Ramire obtint par son intercession une victoire considerable sur une multitude infinie de Maures, & delivra les Chrétiens du tribut odieux & infame, par lequel ils s'étoient obligés de livrer tous les ans à ces infideles cent jeunes filles, servitude honteuse à la religion: nous en parlerons plus bas. Depuis ce tems-là, l'on se mit en Espagne sous la protection de saint Jacques, & les soldats l'invoquerent à la guerre au moment qu'ils alloient donner bataille. Et pour reconnoître une faveur si insigne, que l'on avoit reçûe de Dieu, par les merites de ce grand Apôtre: l'Espagne le prit pour son patron, & fit un vœu de paier tous les ans à l'église de saint Jacques de Compostelle, un boisseau de froment par chaque arpent de terre. Cette coutume a souvent été interrompue, & les papes l'ont souvent renouvellée par les bulles qu'ils ont expediées, pour la faire revivre. Elle se garde encore aujourd'hui dans une grande partie de l'Espagne.

On trouve le corps du saint Apôtre.

On dit que saint Jacques fit très-peu de disciples dans le tems qu'il demeura en Espagne: ceux qui lui en donnent le plus, ne lui en donnent que neuf; sçavoir Pierre, évêque d'Evora en Portugal; quelques-uns mettent en sa place Thesiphon, évêque de Bergis, ville qui ne subsiste plus, & qui étoit assez proche de l'endroit, où est maintenant Almerie; Cecilius, évêque d'Elvire, autre ville ruinée, & peu éloignée de Grenade; Euphrasius, évêque d'Illiturgis; Secundus, évêque d'Avila; Indaletius, évêque d'Urci, autrement Verga, sur les frontieres de Navarre; Torquatus, évêque des Accitains, c'est-à-dire, de Guadix; Hesychius, évêque des Carthesains, proche d'Astorga; Athanase & Theodore, qui furent établis pour veiller à la garde du sepulchre du saint Apôtre: du moins on voit les tombeaux de ces deux Saints aux deux côtés du tombeau de

An 42 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

saint Jacques. Il y a cependant des auteurs qui prétendent que tous ces saints évêques ne furent point les disciples de saint Jacques, mais que les Apôtres saint Pierre & saint Paul, les envoierent de Rome en Espagne, pour y prêcher l'Evangile. Pelage évêque d'Oviedo, qui a écrit l'histoire d'Espagne il y a plus de cinq cens ans, donne d'autres disciples à l'Apôtre saint Jacques, entre lesquels il nomme Calocere, Basile, Pie, Chrysogone, Theodore Athanase & Maxime. Pour nous qui sçavons que des antiquités trop recherchées, & qui n'ont point de fondement sûr, font perdre toute créance à une histoire: nous n'entreprendrons point de décider sur les disciples de ce grand Apôtre, non plus que sur d'autres faits, aussi incertains que ceux-là: nous laissons au lecteur sçavant & judicieux la liberté de penser sur cela ce qu'il lui plaira.

Mort de Claude. Neron lui succede.

An 55 depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'empereur Claude mourut de poison l'an cinquante-cinq de Jesus-Christ. L'auteur de cette mort fut l'eunuque Halotus, qui avoit coutume de faire les essais sur les viandes que l'on presentoit au prince: l'eunuque n'empoisonna l'empereur que de concert avec Agrippine, à qui les plus grands crimes ne coutoient rien, pour contenter son ambition, & assurer l'empire à son fils Domitius Neron, dont la souveraine puissance devoit lui être si funeste à elle-même. Neron regna quatorze ans, les cinq premieres années de son regne, il fut un assez bon prince, même au sentiment de l'empereur Trajan; mais enfin après ce tems, comme une bête feroce sortie de sa tanniere, il se plongea dans les excès les plus monstrueux, & devint fameux par la multitude & l'énormité de ses crimes. Tous les vices se trouvoient en lui au souverain degré: il semble cependant que la cruauté l'emportoit sur tous les autres: car outre sa mere, dont il avoit abusé, il fit mourir sa tante, deux de ses femmes Octavie & Poppée, Seneque, son precepteur, le poëte Lucain, fils de Mela & frere de Seneque, & une infinité d'autres, dont il seroit ennuieux de rapporter ici les noms. Non content d'être un prodige de cruauté, il en vint jusques à être un monstre d'infamie; car il prit un voile dont se servoient les jeunes femmes le jour de leurs nôces, & il épousa publiquement tantôt un jeune homme, & tantôt un eunuque, qu'il avoit fait ouvrir comme une femme, pour en abuser.

Il monta souvent sur le téatre, où il fit le personnage de comedien; sa brutalité alla jusqu'à faire mettre le feu à la ville

An 55 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

de Rome, pour se divertir à ce funeste spectacle; la ville fut presque reduite en cendres; mais il en rejetta la haine & le soupçon sur les Chrétiens, qu'il accusa d'avoir été les auteurs de cet incendie. Il fut le premier des empereurs Romains, qui leva contre eux l'étendart de la persecution; il commença l'onziéme année de son empire à les persecuter de la maniere du monde la plus furieuse; l'incendie, dont nous venons de parler, fut le prétexte specieux dont il se servit, pour assouvir sur ces innocentes victimes, son insatiable cruauté. Il dissipoit avec profusion tous les tresors de l'empire, & avoit coutume de dire qu'il ne pouvoit en faire un meilleur usage. Il s'emparoit sans raison & sans distinction du bien des particuliers, & réunissant en sa personne les vices les plus opposés; il étoit aussi avare de ce qui lui appartenoit, qu'il étoit prodigue du tresor public, & du bien qu'il enlevoit aux particuliers.

VI. Apollonius de Thyane.

Sous l'empire de Neron Apollonius de Tyane, ce celebre Magicien parcourut toutes les provinces de l'empire, il vint aussi en Espagne. L'Apôtre saint Paul qui avoit été delivré de prison, fit le même voiage. (1) Outre qu'il semble marquer dans son épître auxRomains le desir qu'il en avoit, & la resolution qu'il en avoit prise. Nous voions que les plus celebres auteurs ont été de ce sentiment. Selon eux, il sacra évêque de Tortose Rufus fils de Simon le Cyrenéen, qui aida Jesus-Christ à porter sa croix, & frere d'Alexandre. Bede & Usuard nous assurent encore qu'il laissa à Narbonne, pour gouverner cette église, le proconsul Sergius Paulus, qu'il avoit quelque tems auparavant baptisé dans l'isle de Chypre. Il y en a même qui prétendent que saint Paul emmena d'Espagne avec lui le maître de saint Denys l'Areopagite, je veux dire le divin Jerothée né, selon eux, en Espagne, & à qui la republique avoit confié un emploi considerable, mais ce sentiment est refuté: car sur le temoignage des plus habiles écrivains, il paroît que ce grand homme étoit né à Athenes, aussi-bien que son disciple saint Denys.

(1) *Fit le même voiage.* Ce n'est pas de lui-même, & sur sa seule autorité, mais sur le temoignage de plusieurs auteurs considerables, que Mariana rapporte le voiage de saint Paul en Espagne, & tous les autres faits qu'il raconte ici, & qui en sont les suites; s'il en affirme la verité, c'est moins par rapport à son sentiment, qu'à celui des savans qu'il expose; & comme un sage & judicieux critique, bien éloigné de vouloir decider, il convient qu'il y a d'autres habiles gens qui sont d'un sentiment contraire, qui ne manquent ni de preuves pour l'appuier, & qu'il ne les rapporte pas pour ne point s'écarter de son dessein.

An 55 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les plus sensés traitent également de fable ce que Metaphraste rapporte du voiage de saint Pierre en Espagne ; car l'on n'en voit dans l'antiquité nul vestige. Saint Pierre étant à Rome, envoia Saturnin dans les Gaules ; ce Saturnin fut le premier évêque de Toulouse. Honorat Basque de nation, lui succeda dans cet évêché. Honorat envoia plus avant dans les Gaules, Firmin fils de Firmus : Firmin prêcha d'abord l'Evangile à Angers, ensuite à Beauvais, & enfin à Amiens. Il en fut le premier évêque, & y répandit son sang pour la foi de Jesus-Christ. On voit dans cette ville une église consacrée à l'honneur de ce saint évêque. Honestus prêtre que Saturnin avoit envoié en Espagne pour y prêcher l'Evangile, s'arrêta à Pampelune, où il eut le bonheur d'élever le jeune Firmin dans les sciences & dans la vraie religion ; mais nous en parlerons en son lieu.

Galba gouverne l'Espagne.

Servius Sulpitius Galba commandoit dans l'Espagne citerieure depuis huit ans, avec beaucoup de reputation. Sa moderation, & ses autres grandes qualités lui avoient acquis l'estime & l'affection des Espagnols. Cependant bien qu'il fût dans une assez grande vieillesse ; car il passoit soixante & dix ans ; il s'empara de l'empire durant la vie même de Neron : en voici l'occasion. Julius Vindex qui commandoit dans la Gaule Narbonoise, ennuié de la cruauté inouie de l'empereur, avoit souvent écrit à Galba, pour l'engager à se rendre maître de l'empire. Galba n'avoit jamais voulu écouter les propositions de Vindex ; son âge avancé, & la grandeur du peril où il s'engageoit, avoient été les motifs qui lui avoient fait refuser les offres que Vindex lui faisoit de le secourir dans une si glorieuse entreprise ; mais celui-ci voiant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de Galba, se revolta ouvertement contre l'infame Neron.

Vindex se revolte contre Neron.

Galba encouragé par la revolte de Vindex, convoqua à Carthagene une assemblée generale des seigneurs les plus considerables de l'Espagne ; il y exposa toutes les raisons qui lui permettoient, & qui l'obligeoient même à prendre les armes contre Neron ; que c'étoit une bête feroce née pour la honte & pour la destruction du genre humain ; que l'on ne pouvoit expier les crimes abominables, dont il s'étoit souillé, ni appaiser la colere des dieux par une victime qui leur fût plus agréable, que par le sang de ce monstre. Il les exhorta ensuite à secourir promptement leur commune patrie, qui étoit à

la veille de se voir détruite ; qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; qu'il y alloit de leur interêt de sauver le reste des provinces de l'empire, avant qu'elles fussent enveloppées dans la ruine generale ; que rien ne seroit plus glorieux à la nation Espagnole que d'avoir vengé tout l'empire des maux qu'il souffroit depuis tant d'années, que la noblesse Romaine étoit presque entierement éteinte par la cruauté d'un seul homme. Si cependant on pouvoit appeller un homme, celui qui avoit toute la ferocité des bêtes sauvages ; & qui avoit fait perir quantité de familles considerables. Il leur fit comprendre, que cette entreprise étoit digne de leur courage ; que tout l'univers leur seroit redevable de son salut ; que les dieux mêmes ne manqueroient pas de recompenser leur zele ; & que la posterité l'admireroit ; qu'enfin l'exemple des autres devoit les rendre sages, puisque chacun d'eux étoit exposé aux mêmes malheurs ; que l'innocence & la probité la plus exacte, n'étoient d'aucun secours pour se défendre de ce tygre, alteré de sang, qui ne suivoit point d'autre regle que son brutal caprice ; que s'ils ne se laissoient pas toucher aux dangers, dont ils étoient menacés, ils eussent au moins égard à leurs propres enfans, qui ne manqueroient pas d'être bien-tôt la victime des debauches & des violences d'un si indigne empereur. Il ajoûta que les bêtes même les plus feroces, par un instinct naturel, se jettoient au milieu des épées & des flammes, pour conserver leurs petits ; qu'ils ne devoient pas avoir moins de courage qu'elles. Il se trouva par une conjoncture assez heureuse, qu'il y avoit alors dans les Baleares un enfant que Neron y avoit exilé, sans avoir égard à la tendresse de son âge, ce qui ne contribua pas peu à aigrir les esprits.

An 55 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

VII. Galba élû empereur, refuse l'empire.

Le discours de Galba fut reçu, avec l'applaudissement de toute l'assemblée, qui le declara Auguste. Galba par sa modestie refusa l'empire, & le titre dont on vouloit l'honorer. Il declara seulement qu'il accepteroit volontiers le commandement de l'armée, pour faire la guerre à Neron au nom du senat & du peuple Romain. Othon Silvius qui commandoit dans le Portugal, contribua beaucoup à l'encourager, déterminé à courir la même fortune que Galba, lui donna avec joie ce qu'il avoit d'or & d'argent, pour lever des troupes. Il n'agissoit en cela que par le desir de venger un affront qu'il avoit reçû de Neron.

An 55 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Neron épouse Poppée.

Cet empereur étoit devenu amoureux de Poppée Sabine femme d'Othon. Il l'épousa, après avoir fait mourir sa premiere femme Octavie, fille de l'empereur Claude: & pour n'avoir point devant les yeux un homme qui pût lui reprocher de lui avoir enlevé sa femme, il donna à Othon le gouvernement de Portugal, & le relegua dans l'extrémité de l'Espagne, sous prétexte de lui faire honneur. Ce que venoit de faire Othon, & l'estime où il étoit auprès de Galba, à cause de son habileté & de sa valeur, lui donnerent un grand relief dans son parti, dont il fut le plus consideré, après Junius Vindex, que Galba avoit declaré son lieutenant, parce qu'il avoit été le premier à se declarer contre Neron: mais Othon étoit infiniment plus aimé du peuple, que Vindex, parce qu'il mettoit sa gloire à faire du bien à tous les malheureux, il s'en faisoit même un plaisir, au lieu que Junius avoit revolté l'esprit des Espagnols & des soldats, par son avarice sordide, qui lui faisoit vendre les graces qu'il obtenoit de Galba.

Galba prend les armes contre Neron.

Junius Vindex, qui étoit à la tête d'une puissante armée, fut battu dans les Gaules, & ne pouvant survivre à sa disgrace, se tua lui-même. Virginius Rufus, qui avoit vaincu Vindex, par une rare & surprenante modestie, refusa l'empire, que lui offroit son armée. Il aima mieux rétablir la republique: aussi ordonna-t-il en mourant que l'on marquât les sentimens & la disposition de son cœur, par une inscription, qu'il voulut que l'on gravât sur son tombeau, que je rapporte ici: *Ci gît Rufus, qui après avoir triomphé de Vindex, aima mieux rendre la liberté à la republique, que d'accepter l'empire, qu'on lui offroit.* (1)

Galba voiant ses affaires presque entierement desesperées par la défaite & la mort de Vindex, se retira à Clunia. Le nom de cette ville est corrompu dans Plutarque, qui met *Colonia*, pour *Clunia*. Il n'en faut point d'autre preuve que les medailles que l'on trouve communément en Espagne, d'un côté avec la tête de Galba, & au revers, HISPANIA CLUNIA SULP. parce que ce fut dans cette ville, qu'on lui défera l'empire. Galba quelque tems après aiant sçu la mort de Neron, reprit courage, sortit de sa retraite, & aiant été une seconde fois decla-

Galba accepte l'empire.

(1) *L'empire qu'on lui offroit.* Le lecteur sera peut-être bien aise de voir l'épitaphe Latine; la voici en deux vers.

Hic situs est Rufus, pulso qui Vindice quondam.
Imperium asseruit, non sibi, sed patriæ.

té empereur, il se hâta de marcher en Italie.

An 55 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Dès que le senat eut appris la revolte de Junius Vindex dans les Gaules, & celle de Galba en Espagne, il commença de respirer, & d'esperer un sort plus heureux, peut-être même de recouvrer son ancienne liberté. Il declara donc Neron ennemi de la republique, ainsi ce malheureux prince se voiant en horreur aux Romains, & abandonné de ses propres domestiques, se tua lui-même à l'âge de trente-deux ans, dans la maison de campagne de Phaon, son affranchi; il s'y étoit retiré, voiant ses affaires dans un si grand desordre, pour pouvoir se dérober à la haine, & à la fureur du peuple. Le bruit courut particulierement parmi les Chrétiens que Neron n'étoit pas mort du coup de poignard qu'il s'étoit donné, qu'il étoit gueri de sa blessure, & qu'il devoit être l'Antechrist. (2)

Le senat declare Neron ennemi de la republique.

Neron se tue lui-même.

Telle fut la fin tragique du cruel Neron; il ne pouvoit mourir d'une main plus infame, que la sienne. La race des Cesars finit dans sa personne, après que l'empire eut demeuré plus d'un siecle dans cette famille. Neron mourut l'an de notre Segneur soixante-neuf, sous le consulat de Silius Italicus. Il y a des auteurs qui font Silius Espagnol, Crinitus dit qu'il nâquit à Rome, & qu'il étoit originaire d'Espagne; mais Gregoire Girauld refute l'un & l'autre sentiment. Il assure que Silius étoit né dans les Pelignes, peuples du roiaume de Naples, & dans une ville qui s'appelloit Italique. Comme il y avoit autrefois en Espagne une ville celebre de ce nom, la ressemblance des noms a pû donner lieu à la méprise.

An 69 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Silius étoit déja fort âgé, quand il écrivit en vers heroïques la seconde guerre punique, & les victoires des Romains sur les Carthaginois. Il s'étoit déchargé du soin de la republique, pour se retirer dans une maison de campagne qu'il avoit sur le chemin de Rome à Naples, & il y passa le reste de sa vie. Comme il avoit toûjours eu de l'inclination pour la poësie, il s'y appliqua particulierement dans sa retraite. Pour charmer les ennuis de sa solitude, il composa le poëme que nous avons encore aujourd'hui. Seneque celebre poëte tragique, & dont il nous reste de si belles tragedies, vivoit aussi sous l'empire de Neron; il étoit contemporain de Silius Italicus. Ce poëte est

(2) *Qu'il devoit être l'Antechrist.* Les Chrétiens de ce tems-là regardoient Neron, comme un monstre si cruel, qu'ils croioient qu'il étoit le seul, à qui ce terme pût convenir; opinion populaire, & refutée par l'évenement.

An 69 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

bien different du philosophe du même nom, on ne sçait pas s'ils étoient parens, & de la même famille; quelques-uns l'ont crû. La ressemblance des noms aussi-bien que le tems auquel l'un & l'autre ont vêcu, ont pû autoriser ce sentiment. Quintilien seul cite une tragedie composée par Seneque le philosophe; mais cette tragedie s'est perdue.

VIII. Galba marche en Italie.

Revenons à Galba. Ce prince aiant reçu la nouvelle certaine de la mort de Neron, partit pour se rendre à Rome, à la tête de son armée. Il mena avec lui une legion pour sa garde, & pour s'en servir à tout évenement. Il prit pour former cette legion, l'élite des soldats Espagnols, ceux qui dans toutes les occasions s'étoient le plus distingués par leur bravoure, qui lui paroissoient les plus affectionnés, sur la valeur, & sur la fidelité desquels il croioit pouvoir plus surement compter. Outre cela, il emmena encore avec lui d'Espagne Fabius Quintilien, né à Calagurris, ou Calahorra, & si fameux par les ouvrages de rhetorique, qu'il a laissés à la posterité. Pogge le Florentin trouva du tems du concile de Constance, dans un monastere de la même ville, les institutions de ce fameux rheteur. Cet excellent ouvrage avoit été long tems perdu: Pogge l'aiant découvert, le revit, & le donna au public, comme le dit un certain auteur. (1) Pour moi, je croi que l'on avoit cet ouvrage de Quintilien, dès le tems de François Petrarque. Les declamations que l'on attribue aussi à Quintilien, & que l'on a jointes à ses institutions, ne me paroissent point être de ce celebre rheteur, il est aisé d'en juger par la difference du style.

Il est tué par ses gardes.

Galba ne tint l'empire que sept mois, il fut assassiné à Rome par ses gardes, qu'on appelloit ordinairement la cohorte pretorienne. Ces soldats avoient conçû de l'aversion pour ce prince, & ils se mutinerent, voiant qu'on ne leur donnoit pas le present accoutumé, & les autres gratifications considerables, qu'on leur avoit promises; mais rien ne fut plus funeste à cet empereur, que l'austerité de ses mœurs, & son humeur severe. Les vertus de Galba n'étoient pas de saison dans un siecle si corrompu: il y avoit plus de risque à être vertueux, qu'à se souiller des vices les plus infames; *c'etoit un crime, que de n'en point commettre.* Neron regna quatorze ans plongé dans les plus monstrueux desordres, & Galba rempli de vertu, à peine regna-t-il sept

(1) *Un certain auteur.* Sulp. Severe, livre second de son histoire. Suetone en parle aussi au dernier chapitre de sa vie.

mois; il mourut de la main de ceux qui auroient dû défendre sa vie, au dépens de leur sang. Ce prince dit un jour qu'il vouloit lever des soldats; mais qu'il ne sçavoit ce que c'étoit que d'acheter des troupes: cette seule parole irrita, & revolta toute l'armée contre lui.

An 69 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

IX. Othon se fait declarer empereur.

Othon Sylvius jaloux de ce que Galba avoit choisi Pison pour son successeur, acheva d'irriter l'esprit des soldats contre l'empereur; & regardant comme un affront le choix que Galba avoit fait de Pison pour son successeur, il resolut de s'en venger. Pison étoit un jeune homme, dans qui se trouvoient réunies les plus grandes qualités, & qui donnoit encore de plus grandes esperances. Othon croioit que l'empire étoit un bien qu'il avoit merité; & que c'étoit lui ravir son heritage, que de le donner à un autre. Il forma donc le dessein de se mettre en la place, que l'on avoit destinée à un autre; il fit tant par ses intrigues, & par ses cabales, qu'il fit soulever l'armée contre l'empereur. Il eut même l'audace encore de se faire porter en litiere dans le camp, où l'armée mutinée le proclama empereur. Othon ne se maintint pas long-tems dans un rang où il n'étoit monté que par des crimes; car il ne conserva qu'environ trois mois, l'empire qu'il avoit usurpé, après avoir fait assassiner Galba, Pison, & Titus Junius.

Vitellius declaré empereur par l'armée d'Allemagne.

Les legions qui étoient en Allemagne, aiant sçû la démarche hardie qu'avoit fait l'armée d'Espagne, voulurent aussi suivre cet exemple. Elles crurent qu'elles avoient autant de droit que les autres de donner un chef à la republique. Elles proclamerent Auguste Aulus Vitellius: les Gaules voisines de cette province, se declarerent en sa faveur. Othon ne negligea rien pour maintenir dans son parti l'Espagne, qui commençoit à branler; elle conservoit toûjours de la veneration pour Galba, dont la moderation, & les autres vertus n'étoient pas effacées du souvenir des Espagnols. Il falloit user d'adresse, pour gagner leur affection: ce fut dans cette vûe qu'Othon ajoûta la Mauritanie Tingitane au gouvernement de la Bœtique. Ainsi la Mauritanie recevoit les odres & les loix, que lui envoioit le senat de Cadiz: d'où il arriva dans la suite, que cette partie de l'Afrique fut aussi également soumise aux Goths, dans le tems qu'ils furent maîtres de l'Espagne.

Albinus passe en Espagne, & en est chassé.

L. Albinus qui commandoit en Mauritanie, pour Othon, auquel il étoit entierement attaché, traversa promptement le

An 69 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

détroit, & passa en Espagne, dans l'esperance de s'en rendre maître. Il en fut bien-tôt chassé, & obligé de retourner avec precipitation au lieu d'où il étoit venu. La valeur seule, & la prudence de Cluvius Rufus, à qui Galba avoit confié en partant le gouvernement d'Espagne, conserva à la republique cette belle province. Depuis la mort de Galba, Rufus panchoit du côté de Vitellius.

Othon se tue lui-même.

Othon se vit donc attaqué de tous côtés en même tems. Il marcha d'abord en Lombardie au devant de Vitellius, dans le dessein de le combattre: mais son armée fut taillée en pieces par celle de Vitellius à Bebriac, entre Verone & Cremone, ainsi tout étant desesperé pour lui, & n'aiant pas le courage de soutenir une guerre, dont l'issue devoit être funeste à l'un & à l'autre parti, il se tua dans la ville de Bresse, où il s'étoit arrêté pour attendre le succès de la bataille. Il n'avoit alors que trente-huit ans. Ce prince étoit d'un naturel excellent, & sans l'ambition, qui l'engagea dans cette guerre, on auroit peu de chose à lui reprocher.

Vitellius aiant appris la défaite & la mort d'Othon, partit incontinent des Gaules, & marcha promptement en Italie. Il entra armé dans Rome, suivi & environné de ses legions, comme s'il eût voulu par-là triompher de sa propre patrie. Cette démarche vaine & orgueilleuse lui attira la haine des Romains; la suite de son regne répondit à l'idée que donnerent ces commencemens: car dès que Vitellius se vit sans concurrent, & seul maître de l'empire, il reprit ses premieres habitudes, c'est-à-dire, qu'il vêcut dans une lâche & indigne oisiveté, & qu'il se plongea de nouveau dans toutes sortes de débauches, qu'il n'avoit interrompues, que pour un tems. Cette conduite si indigne d'un empereur, le rendit meprisable, & fournit un prétexte aux legions d'orient de faire un nouvel empereur. Elles furent plus heureuses dans leur choix, & dans les voies qu'elles prirent, pour maintenir celui qu'elles venoient d'élever à l'empire.

X.
Flavius Vespasien & ses fils empereurs.
L'Angleterre.

Vespasien chef de l'illustre famille Flavienne, étoit passé dans la grande Bretagne, du tems de l'empereur Claude, par l'ordre de ce prince; il avoit presque en un moment calmé cette province, & conquis l'isle de Vecta, que l'on appelle aujourd'hui l'isle de Wigts, qui est entre la France & l'Angleterre. Ses grandes actions l'avoient couvert de gloire, & le faisoient

regarder comme le plus ferme appui de l'empire : néanmoins toutes les recompenses que Vespasien devoit attendre, pour les services importans qu'il venoit de rendre à l'empereur, & qu'il étoit encore en état de lui rendre, ne furent pas capables de le retenir à la cour. Il avoit trop de probité, pour voir sans horreur les cruautés & les débauches affreuses de Neron, & de ses courtisans. Etant donc dégouté du service, il se retira dans sa maison de campagne, afin de n'être ni complice, ni spectateur des crimes énormes qui se commettoient impunément à la cour.

An 69 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Soumet les Juifs.

Neron deux ans avant sa mort, arracha Vespasien de sa solitude, & l'envoia en Syrie, pour réprimer l'insolence des Juifs, qui par une opiniâtreté incomprehensible ne cessoient de brouiller, & de se revolter contre les Romains. Vespasien avoit déja soumis presque toute cette province, par sa valeur & par sa prudence, malgré les efforts & les resistances de cette nation, lorsque l'on apprit la nouvelle de la mort de Neron, & que l'occident avoit presque eû en même tems trois empereurs. L'armée de Syrie idolâtre de Vespasien, & de ses grandes qualités, le proclama empereur. Mutien gouverneur de Syrie, y contribua plus que personne, & ce fut lui qui pressa le plus Vespasien d'accepter l'empire, que son armée lui offroit. Mutien ne l'eut pas plûtôt déterminé à l'accepter, qu'il engagea toutes les legions à promettre par serment de soutenir aux dépens de leur sang, & de leur vie, le prince qu'ils venoient de se choisir.

Il est proclamé empereur.

Tibere Alexandre suivit incontinent l'exemple de Mutien, & comme il avoit le gouvernement de l'Egypte ; il fit declarer pour Vespasien cette grande province. Cette démarche donna le branle aux autres provinces de l'empire ; toutes reconnurent presque en même tems le nouvel empereur. L'oisiveté & les débauches honteuses, dans lesquelles Vitellius s'étoit plongé, ne servirent qu'à donner plus d'éclat à la valeur & à la prudence, & aux autres grandes qualités de son concurrent. L'on espera de lui, qu'il effaceroit les taches de ses derniers predecesseurs, & rendroit à l'empire Romain la majesté & le lustre qu'il avoit du tems de Cesar & d'Auguste. Il fut donc question de s'avancer promptement vers l'Italie, pour empêcher Vitellius, qui s'en étoit déja rendu maître, de s'y affermir. Mutien se chargea de cette entreprise ; mais il fut prévenu par Antonius Primus, qui commandoit l'armée Romaine dans la Pannonie & dans l'Illyrie.

An 69 & suiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Dès qu'il eut appris la proclamation de Veſpaſien, il ſe declara pour lui, & fut le plus zelé de ſes partiſans, il s'avança auſſi-tôt vers l'Italie à la tête de ſon armée. Vitellius informé que l'armée d'Illyrie venoit pour lui enlever l'empire, raſſembla ſes troupes, pour ſe mettre en état de s'oppoſer aux entrepriſes d'Antoine, qui marchoit à grandes journées, & ſans s'arrêter. Les deux armées s'étant jointes auprès de Verone: celle de Vitellius fut battue; Antoine demeura par cette victoire maître de l'Italie, où il diſpoſa toutes choſes pour y faire recevoir Veſpaſien; mais la mort de Vitellius, qui fut tué à Rome la cinquante huitiéme année de ſon âge, & le neuviéme mois de ſon regne, acheva de rendre Veſpaſien ſeul maître, & paiſible poſſeſſeur de l'empire.

Veſpaſien laiſſe Titus en Judée. An 72 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Veſpaſien laiſſa ſon fils Titus en Judée, pour achever de reduire les Juifs, & il partit pour l'Egypte. Il s'embarqua à Alexandrie, l'an de notre Seigneur ſoixante & douze, & il arriva heureuſement en Italie. Le ſenat & le peuple marquerent une joie extrême du choix qu'avoit fait l'armée d'orient; ils confirmerent cette élection, & ce prince aiant pris les rênes de l'empire au contentement, & aux acclamations de tout le peuple, & du ſenat, il s'appliqua à remedier aux deſordres de l'état; & il fit ſi bien par ſa valeur, ſa ſageſſe & ſon experience, qu'il le ſoutint, lorſqu'il étoit ſur le panchant de ſa ruine. Ce ſage prince gouverna l'empire pendant dix ans avec tant de prudence, qu'il n'y auroit eu rien à deſirer dans lui, s'il eût été Chrétien. On l'accuſa d'avarice, & quelques hiſtoriens ont oſé dire que ce défaut ne laiſſa pas de ternir ſes autres vertus: mais en verité le deſordre qu'il trouva dans le treſor public, que les troubles paſſés, & la prodigalité extravagante de ſes prédeceſſeurs avoient épuiſé; les ſuperbes bâtimens qu'il fit élever dans Rome, parmi leſquels étoit le temple de la paix, & l'amphitéatre magnifique qu'il fit faire à ſes dépens, doivent bien le juſtifier auprès de ceux qui jugent équitablement des choſes. Il fut le premier des empereurs Romains, qui propoſa publiquement des prix pour les ſciences, & qui donna des penſions conſiderables à des rheteurs Grecs & Latins, pour établir des écoles publiques.

Veſpaſien & Tite triomphent des Juifs.

Tite fils de Veſpaſien aiant achevé de dompter les Juifs, & de ſoumettre cette nation rebelle, prit & ruina entierement la celebre ville de Jeruſalem; le pere & le fils triompherent

tous

tous deux à Rome. Le chandelier d'or, avec tout ce qui étoit resté de ces riches & précieux vases emploiés aux sacrifices que les Juifs offroient dans le temple du vrai Dieu, & un nombre presque infini de prisonniers, augmenta la pompe de ce triomphe. Les auteurs Juifs disent que l'on envoia en Espagne la plus grande partie de leurs freres, qui avoient été pris à Jerusalem, & qu'on leur assigna Merida, pour s'y établir. Il n'est pas maintenant question de chercher si ce fait est bien ou mal fondé. Ce qui est constant, c'est que les Juifs eurent une défense rigoureuse d'aller demeurer à Jerusalem.

An 69 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XI. Vespasien accorde aux Espagnols le droit de bourgeoisie Romaine.

Vespasien à son avenement à l'empire, voiant la republique dans la confusion & dans le trouble, songea solidement à rétablir le calme par tout; & il donna en particulier ses soins pour l'Espagne. Cette province, après la mort de Vitellius, s'étoit opiniâtrée à demeurer attachée à son parti. Vespasien, afin de l'engager à se declarer pour lui, donna aux Espagnols le droit de bourgeoisie Romaine. Ce fut dans ce tems-là que Pline vint en Espagne, avec la qualité de questeur. Licinius Larcius qui étoit preteur de l'Espagne citerieure, avoit une si haute estime des ouvrages de Pline, qu'il croioit ne pouvoir les paier ce qu'ils valoient, quand il les auroit achetés de tout son bien. On croit que c'est ce Licinius qui a fait faire à Segovie ce fameux aqueduc, dont l'art & l'invention ont quelque chose de si surprenant & de si merveilleux, que le peuple encore aujourd'hui, se figure que c'est l'ouvrage du démon. Il y a d'autres auteurs qui attribuent cet ouvrage à Trajan; mais ni les uns ni les autres n'ont que de foibles conjectures, pour appuier leur sentiment.

Il y apparence que *Flaviobriga*, dans la Biscaye, c'est-à-dire, ou la ville de *Bermeo*, ou celle de *Bilbao*, qui en est assez proche. *Flavium Brigantium* dans la Galice, & que l'on appelle aujourd'hui *Betanços*, *Iria Flavia* ou *Padrone*, *Flavium Axatitanum*, qui est à present *Lora*. Il y a, dis-je, apparence que toutes ces villes, ont été bâties par la famille Flavienne, aussi-bien que plusieurs autres villes d'Espagne, ou qu'elles quitterent en ce tems-là leurs anciens noms, & prirent celui de l'empereur, pour lui faire honneur, & lui marquer l'attachement parfait qu'elles avoient à sa personne.

Il n'y a pas fort long-tems que l'on trouva dans les montagnes de Biscaye une pierre, avec cette inscription: *C'est ici*

An 69 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

que repose le corps de Bilela, servante de Jesus-Christ, &c. (1) Quelques-uns prétendent que cette Bilela vivoit environ ce tems-ci : apparamment parce que l'ere cent cinq, est gravée sur cette pierre. Sur ce prétexte, ils veulent faire passer cette femme pour une sainte; mais je n'y vois aucun solide fondement. Il est de l'honneur, & de la sainteté de notre religion, de ne pas mettre aisément, & sur de si foibles raisons, des personnes ordinaires au nombre des Saints, & cela est contraire à l'autorité de l'église. En verité n'est-ce pas un grand scandale, & donner occasion aux heretiques de nous faire des reproches, que de charger de fables nos histoires & nos martirologes. Pour moi je croi que cette inscription n'est pas si ancienne; & il me paroît très-vraisemblable que l'année mille est effacée, ou qu'on l'a supprimée entierement, en se contentant de marquer 105, chose que nous sçavons s être pratiquée de nos jours en de semblabes découvertes. Outre que du tems de Vespasien la coutume n'étoit point encore établie de compter les années par cette époque. L'inscription est trop entiere, & n'a rien de cette noble simplicité, qui porte avec soi le caractere d'une si grande antiquité, telle qu'est celle qu'on voit dans une lettre de Vespasien, trouvée sur une lame de cuivre, à Cagnete, autrefois Sabora, proche de Malaga. Je ne crois pas devoir rapporter ici cette inscription entiere en Latin, parce que tout le monde ne l'entendroit pas; je ne la traduis point aussi, crainte qu'elle ne perdît en notre langue une partie de son élegance & de sa force. Ceux qui seront curieux de ces sortes d'antiquités, trouveront l'inscription toute entiere dans la note tirée de l'histoire Latine du même auteur. (2)

(1) *Jesus-Christ, &c.* HIC JACET CORPUS BILELÆ SERVÆ JESU-CHRISTI, &c.

(2) *Du même auteur.* Voici cette inscription telle qu'elle est.

IMP. CÆS. VESPASIANUS. AUG. PONTIFEX. MAXIMUS. TRIBUNICIÆ. POTESTATIS. VIII. IMP. XIIX. CONSUL. VIII. PP. SALUTEM. DICIT. IV. VIRIS. ET DECURIONIBUS SABORENSIUM.

CUM. MULTIS. DIFFICULTATIBUS. INFIRMITATEM. VESTRAM. PREMI. INDICETIS. PERMITTO. VOBIS. OPPIDUM. SUB. NOMINE. MEO. UT. VOLTIS. IN. PLANUM. EXTRUERE. VECTIGALIA. QUÆ. AB. DIVO. AUG. ACCEPISSE. DICITIS. CUSTODIO. SI. QUA. NOVA. ADJICERE. VOLTIS. DE. HIS. PROCONSULEM. ADIRE. DEBEBITIS. EGO. ENIM. NULLO. RESPONDENTE. CONSTITUERE. NIL. POSSUM. DECRETUM. VESTRUM. ACCEPI. VIII. KA. AUG. LEGATOS. DIMISI IV. KAL. EASDEM. VALETE.

II. VIRI. C. CORNELIUS. SEVERUS. ET. EN. SEPTIMIUS. SEVERUS. PUBLICA. PECUNIA. IN. ÆRE. INCIDERUNT.

Vespasien mourut à Rome de maladie le vingt-quatre du mois de Juin, âgé de soixante & dix ans, l'an de grace quatre-vingt-deux. Heureux d'avoir un fils & un successeur tel que Titus: il eut les vertus & les bonnes qualités de son pere; sa douceur & sa liberalité lui donnerent un nouveau lustre, & le mirent infiniment au dessus de tous ses prédecesseurs. Tite avoit l'humeur si bienfaisante, qu'il ne croioit pas permis à un prince de laisser sortir d'auprès de soi une personne affligée, sans adoucir sa peine. On rapporte de lui, qu'un soir se souvenant qu'il avoit passé le jour, sans avoir eu occasion de faire plaisir, il dit en pleurant aux courtisans qui l'approchoit: *Mes amis, cette journée est perdue pour moi.* Il est vrai que les princes, à l'exemple de Dieu-même, dont ils sont les images, loin de se lasser de faire du bien, doivent au contraire prévenir les desirs des peuples, & ne pas attendre qu'on leur demande des graces. Cette extrême bonté, & cette inclination à faire du bien, le firent surnommer les delices du genre humain: mais une mort trop précipitée arrêta les glorieux desseins de ce prince. Tite mourut au mois de Septembre dans la quarante-deuxiéme année de son âge, après avoir regné deux ans, deux mois & vingt jours. On ne sçait pas trop ce qui se passa en Espagne sous son empire. Cette province subjuguée par les Romains, étoit tranquille, & dans la paix dont elle jouissoit, tâchoit de se dédommager des maux qu'elle avoit soufferts durant les guerres passées.

An 82 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XII.

Mort de Vespasien, Titus lui succede.

Mort de Titus.

L'Espagne étoit alors divisée en trois provinces, la Bœtique, la Lusitanie & la Tarragonoise, comme nous l'avons déja remarqué un peu plus haut. Il y avoit dans la Bœtique huit colonies Romaines, autant de villes, qui avoient droit de bourgeoisie Romaine, quatre tribunaux de Justice, un à Cadiz, l'autre à Seville, le troisiéme à Astigis ou Ecija, & le quatriéme à Cordoue. Il n'y avoit que cinq colonies dans la Lusitanie, & une seule ville, qui eussent droit de bourgeoisie Romaine, sçavoir Lisbonne, qui fut appellée *Felicitas Julia*, trois tribunaux de justice, Merida, *Pax Julia*, ou *Badajos*, & Scalabis, ou Santarien. Mais la Tarragonoise, ou l'Espagne citerieure étoit bien plus considerable: car elle avoit du moins quatorze colonies, (d'autres disent davantage) treize villes & sept tribunaux, Carthagene, Tarragone, Sarragosse, Clunia, ou Coruña, Asturia, Lugo, & Bracara, ou Brague. On recommença de don-

An 81 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

ner le nom de Preteurs aux gouverneurs d'Eſpagne ; & les préteurs, lorſque le tems de leur gouvernement étoit expiré, juſques à ce que leurs ſucceſſeurs fuſſent arrivés, ne s'appelloient plus propreteurs, mais ſeulement lieutenans. Voilà ce que nous avons cru devoir rapporter de l'empire de Tite.

Domitien ſuccede à Tite.

Le caractere de ſon frere Domitien, qui lui ſucceda à l'empire, ne ſervit qu'à relever les vertus de Titus, qu'à le faire infiniment plus regreter de tous les honnêtes gens. Domitien abandonna bien-tôt la route que ſes deux predeceſſeurs lui avoient tracée. Il n'eut rien ni de ſon pere, ni de ſon frere, il ſe plongea, à l'exemple de Neron, dans les débauches les plus honteuſes ; ſa vie ne fut qu'un tiſſu des vices les plus infames, & des extravagances les plus outrées. Cet indigne empereur par une vanité ridicule, fut le premier qui fit appeller ſa femme Auguſta, & qui ſe fit rendre les honneurs divins. Suetone rapporte qu'il chaſſa de Rome, & même d'Italie tous les philoſophes. Pour moi je croi que par ces philoſophes, l'on doit entendre les Chrétiens ; car peut-être que dans ce tems-là on leur donnoit ce nom, à cauſe de leur probité, de leur modeſtie & de la ſainteté de leurs mœurs. Il eſt conſtant que Domitien les perſecuta en toutes manieres, & que cette perſecution fut auſſi cruelle que celle que leur avoit fait Neron. Il relegua l'Apôtre ſaint Jean dans l'iſle de Pathmos. Il fit mourir Flavius Clement, parce qu'il étoit chrétien, bien qu'il fût ſon oncle, & qu'il ne fît que ſortir du conſulat. Ce cruel tyran n'eut égard ni au ſang illuſtre, dont Clement ſortoit, ni à la parenté : il exila dans l'iſle de Ponce Flavia Domitilla ſa niece, & femme de Clement. Trajan quelques années après la fit revenir, à Tarracine, & enſuite la fit brûler vive avec deux de ſes ſuivantes, dans ſa propre maiſon. M. Acilius Glabrio, qui avoit été conſul quatre ans auparavant, fut du nombre de ceux qui perirent dans cette perſecution.

Il chaſſe d'Italie tous les philoſophes.

Il perſecute les Chrétiens.

La cruauté de cet empereur fut la cauſe, & l'occaſion de ſa mort : le tonnerre, qui en moins d'un an étoit tombé pluſieurs fois, & s'étoit fait entendre des mois entiers ſans ceſſer, l'avoit en quelque façon préſagée. Cet indigne empereur étoit devenu l'execration des peuples par ſon avarice inſatiable ; car il ſemble qu'il ne faiſoit mourir les Chrétiens, que pour s'emparer de leurs biens. Quelques courtiſans, pour lui plaire, accuſerent ſans nul fondement Eſtienne intendant de la maiſon de

Domitille, de s'être saisi des tresors de sa maitresse : Estienne averti de ce que l'on tramoit contre lui, prit le parti de prévenir le coup dont il étoit menacé, sans se mettre en peine du danger où il s'exposoit, s'il étoit découvert, il forma une conjuration avec ses amis, contre Domitien, & le poignarda dans son propre palais l'an de notre Seigneur quatre-vingt dix-sept. Ce prince n'avoit que quarante-cinq ans, & en avoit regné quinze & cinq mois.

An 82 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 97 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les troupes furent extrêmement touchées de la mort d'un prince, qui les laissoit vivre dans la licence; mais le peuple en eut une joie inconcevable. Les fossoieurs prirent son corps, le mirent dans la biere publique, & le porterent par toute la ville au milieu des cris, des injures, & de la malediction d'une nombreuse populace, qui les suivoit. Le senat n'eut pas moins de joie que le peuple, de la mort du tyran. Elle fut si grande, que cet auguste corps s'étant assemblé, le chargea d'imprecations, & afin d'abolir entierement, si cela se pouvoit, la memoire d'un si méchant prince, il ordonna que l'on renverseroit toutes les statues de Domitien, qui étoient à Rome, & que l'on arracheroit toutes les marques d'honneur, qu'il s'étoit fait élever lui-même dans tous les quartiers de la ville.

Sa mort.

La plûpart des provinces suivirent l'exemple des Romains. Ce qui me le fait conjecturer, c'est l'inscription d'un pont que l'on voit encore à *Aquas Flavias*, en Galice, sur la riviere de Tamaga, c'est-à-dire, près de *Chiaves*; car dans cette inscription les noms de Vespasien sont très-lisibles, & dans leur entier, au lieu que celui de Domitien est effacé : c'est une ancienne tradition que ce pont a été construit sous les regnes de ces trois empereurs.

Domitien avant sa mort fit un édit, par lequel il défendoit que l'on plantât de nouvelles vignes en Espagne : les Espagnols trop occupés à les cultiver, negligeoient le labourage, ce qui faisoit apprehender une famine dans ces vastes provinces. Il seroit à souhaiter que l'on renouvellât à present une ordonnance si sage : c'est peut-être la seule action louable que Domitien ait faite pendant son regne.

XIII. Martyre de saint Eugene.

Eugene premier évêque de Tolede mourut alors pour la foi. Saint Denis l'Areopagite, (1) qui la prêchoit dans le même

(1) *Saint Denis l'Areopagite.* Comme aujourd'ui le sentiment de presque tous les sçavans est que saint Denys premier évêque de Paris, n'est point l'Aréopagi-

An 97 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

tems dans les Gaules, l'avoit envoié en Espagne pour faire connoître Jesus-Christ à ces peuples, (au moins cela passe en Espagne pour une tradition constante.) Eugene y aiant prêché l'Evangile avec un très-grand succès, & affermi la religion Chrétienne, particulierement à Tolede, retourna dans les Gaules, pour voir encore une fois son maître saint Denis; mais il fut pris par les gens du gouverneur Sisinnius, grand ennemi des Chrétiens, qui le firent mourir; on jetta ensuite son corps dans le lac Marcasio. Les Gaules peu après, embrasserent la foi de Jesus-Christ. Hertoldus qui étoit un des plus considerables du pays, aiant sçû par une revelation divine, où étoit le corps de saint Eugene, le fit enlever, & le transporta dans une église qu'il avoit fait bâtir sur ses terres. Cette église porte encore le nom de ce saint Martyr; mais son corps fut transporté quelque tems après dans l'église de saint Denis, & sous le regne d'Alphonse roi de Castille, qui fut élû empereur, on apporta son bras à Tolede: ce fut un present très-précieux que Louis VII. roi de France, fit au roi Alphonse son beau-pere. Louis le jeune accorda ce riche tresor à l'église de Tolede, à la sollicitation de Raimond, qui en étoit évêque; car dans le tems que ce Prélat alla au concile de Rheims, sous le pontificat d'Eugene III. il découvrit dans ce voiage le lieu où reposoit le corps de saint Eugene, premier évêque de Tolede, & tout ce qui regardoit ce saint Martyr, dont on avoit presque entierement perdu le souvenir en Espagne. Charles IX. roi de France a depuis envoié de nos jours à Philippe II roi d'Espagne, le reste du corps de ce saint, & on le porta l'an mil cinq cens soixante-cinq, dans l'église metropolitaine de Tolede, avec une pompe extraordinaire, & on le posa dans une magnifique chasse au dessus du grand autel, où il est reveré de tous les fideles.

Il y a des auteurs qui croient que le pape saint Clement envoia Philippe en Espagne, après l'avoir sacré évêque; & Michel Syncelle dans la vie de saint Clement, prétend que saint Eugene évêque de Tolede, n'est point different de Marcel, que saint Denis avoit envoié dans les Gaules pour accompa-

te, qu'il n'est jamais venu dans les Gaules, & que le saint Denis premier évêque de Paris, n'y vint que dans le troisiéme siecle; ce sisteme renverse tout ce que Mariana rapporte ici de saint Eugene premier évêque de Tolede, & des autres saints, dont parle ici Mariana.

gner Philippe. Il ajoûte que Marcel étoit le nom de la famille du ſaint, & qu'on ne lui donna le nom d'Eugene, que pour marquer la grandeur de ſa nobleſſe, & la ſainteté de ſes mœurs. Ce qui a confirmé cet écrivain dans ſon opinion, c'eſt que nul ancien auteur ne parle de ſaint Eugene; foible raiſon: il ne devroit donc rien dire, ni de ſaint Philippe, ni de ſaint Marcel, dont les anciens ne font également aucune mention. Ce que l'on peut dire, c'eſt que tout ce que Syncelle avance, n'eſt fondé que ſur des conjectures peu convaincantes: car le ſilence des anciens n'eſt pas plus une preuve infaillible de la verité, que de la fauſſeté d'une hiſtoire; ainſi chacun en croira ce qu'il jugera à propos. On ne ſçait abſolument rien de ce que Philippe & Marcel firent en Eſpagne: il ne laiſſe pas de ſe trouver des ſçavans qui prétendent que ce n'eſt qu'une même perſonne, qui a eu trois noms, & à qui les uns ont donné le nom de Philippe, d'autres celui de Marcel, & d'autres enfin celui d'Eugene.

An 97 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le fameux poete Marc Valere Martial né à Bilbilis, auprès de Calatayud, fleuriſſoit à Rome ſous l'empire de Domitien. C. Canius de Cadiz, & Decien de Merida la grande, étoient deux autres poetes celebres contemporains du même Martial.

Nerva, Trajan & Adrien.

Après la mort de Domitien, le ſenat d'un conſentement general défera l'empire à Nerva. Comme ce prince étoit fort âgé, il choiſit & deſigna pour ſon ſucceſſeur M. Ulpius Trajan Eſpagnol, né à Italique, auprès de Seville dans la Bœtique, & qui s'étoit fait diſtinguer tant dans la paix que dans la guerre. Nerva en adoptant Trajan, voulut avoir quelqu'un qui l'appuiât contre les mauvaiſes intentions des mecontens, & le mepris que ſa vieilleſſe pourroit lui attirer. Ce fut ſous l'empire de ce prince que l'Apôtre ſaint Jean quitta l'iſle de Pathmos, où il avoit été exilé par Domitien, qu'il retourna à ſon égliſe; car Nerva caſſa tout ce qu'avoit fait Domitien, mais il ne regna que ſeize mois.

Trajan ſuccede à Nerva.
An 99 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Dès que Nerva fut mort, Trajan prit le gouvernement de l'empire au mois de Fevrier de l'année quatre-vingt dix-neuviéme. Il ne trompa pas l'eſperance que l'on avoit conçue de ſes belles qualités. Il eut Plutarque pour precepteur, & l'on voit encore une des lettres qu'il reçut de ce grand homme, au commencement de ſon regne. On ne peut rien voir de plus delicat, & de plus judicieux: ce philoſophe lui donne des conſeils ad-

An 99 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

mirables, pour se bien conduire sur le trône où il est élevé : *Car*, lui dit-il, *le moien le plus assuré pour bien gouverner vos sujets, & pour vous en faire obéir avec joie, c'est de vous gouverner vous-même selon les regles de la plus exacte probité, & d'être maître absolu de vos passions, & de votre esprit. Les fautes des princes ne leur sont pas seulement honteuses & préjudiciables à eux-mêmes, elles le sont encore plus à ceux qui les ont instruits, & l'experience ne nous apprend que trop combien il a été funeste aux maîtres d'avoir eu des disciples qui n'aient pas suivi leurs instructions.* Plutarque finit, en disant à l'empereur, que pour lui, il se mettoit à couvert par sa lettre, des reproches que l'on pourroit lui faire. *Car si vous suivés les conseils que je vous donne, je serai au comble de mes vœux, & si vous les negligés, je suis bien aise que toute la terre sçache que je n'ai nulle part aux fautes de l'empereur, puisqu'il n'aura écouté ni mes instructions, ni mes conseils.*

Trajan fit faire deux ponts magnifiques, l'un en Allemagne sur le Danube, & l'autre en Espagne sur le Tage à la ville que l'on nomme aujourd'hui Alcantara, & située dans cette province de la Lusitanie, que l'on appelle Estremadoure. On leva de grosses sommes sur les peuples, pour la construction de ce pont.

Cœlius Tatien tresorier de l'épargne, né à Italique, étoit précepteur d'Adrien, & très-consideré de Trajan, sur l'esprit duquel il eut beaucoup de pouvoir; on voit encore dans le château d'Azagua, petite ville de la Bœtique, qui appartient aux chevaliers de saint Jacques, on y voit, dis-je, deux pierres, qui servoient de piedestal aux statues de Marcia & de Matidia, l'une sœur de Trajan, & l'autre sa niece : les inscriptions qui sont sur ces pierres, & qui ne sont pas entierement effacées, en sont une preuve convaincante.

Origine de la ville de Leon.

Les soldats de la septiéme legion, que l'on appelloit *Gemina*, ruinerent entierement la ville de *Sublancia*, dans les Asturies, parce qu'elle étoit sur une montagne, & en bâtirent une autre à huit milles de là, à laquelle ils donnerent leur nom : on l'appella *Legio*, & elle se nomme aujourd'hui *Leon* : elle étoit peu considerable, & peu peublée en ce tems-là; mais outre qu'elle est très-illustre par son origine, le sejour des rois, qui y établirent leur cour dans le tems que les affaires d'Espagne commencerent à se rétablir, par les victoires frequentes que les Chrétiens remporterent sur les Maures, l'a rendue encore pus considerable.

Trajan

An 99 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XIV.

Trajan excite une persecution contre les Chrétiens.

Trajan regna dix-neuf ans & demi : la troisiéme année de son empire, il excita une cruelle persecution (1) contre les Chrétiens, & cette persecution leur parut d'autant plus dure, que le prince qui les persecutoit, étoit, au sentiment de tout le monde, un des plus sages, des plus moderés, & des plus vertueux empereurs qu'eût eu Rome; mais la persecution s'adoucit enfin la huitiéme année de son empire, par les remontrances de Pline le jeune, (2) alors proconsul de Bithynie. Ce grand homme manda à l'empereur, que la religion Chrétienne étoit étendue, non seulement dans les villes, mais encore dans tous les bourgs & dans toute la campagne; que leurs actions étoient saintes, & leur vie irreprochable; que l'on ne pouvoit ni les accuser, ni même les soupçonner d'aucun crime veritable; & que si l'on vouloit détruire entierement cette secte, il falloit plûtôt le faire par adresse, que d'y emploier le fer & le feu. Trajan eut égard aux avis du jeune Pline : car il lui récrivit qu'il avoit ordonné que l'on ne fît aucune persecution contre les Chrétiens; mais cependant qu'il vouloit que l'on punît ceux que l'on denonceroit, ou qui se presenteroient d'eux-mêmes aux juges.

Quelques Martyrs en Espagne.

Il y eut bien des Chrétiens qui perirent durant cette persecution : l'Espagne ne fut pas exempte de l'orage. Parmi ceux qui y souffrirent le martyre, un des plus considerables (3) fut Mancius premier évêque d'Evora en Portugal. Il étoit Italien de nation, & né dans l'Emilie : il y a quelques auteurs qui veulent que Mancius ait été l'un des soixante & douze disciples de Jesus-Christ. Son corps, après avoir été transferé en differens en-

(1) *Il excita une cruelle persecution.* Quoique la persecution excitée par Trajan contre les Chrétiens, ne fût pas universelle, ou ne le fût pas long-tems, on laissoit pourtant aux gouverneurs des provinces, parmi lesquels il y en avoit de très-zelés pour le culte des faux dieux, la liberté de punir ce que l'on appelloit la superstition, ou l'impieté des Chrétiens, dont ils se servoient, ou pour satisfaire leur faux zele, ou pour autoriser leur passion, ou pour contenter leur avarice, en s'enrichissant de la confiscation des biens de ceux qu'ils faisoient mourir.

(2) *Par les remontrances de Pline le jeune.* Nous n'avons point parmi les païens de plus glorieux apologiste de la religion Chrétienne, que Pline le jeune, dans sa lettre à Trajan, qui est le plus beau morceau de l'antiquité païenne, qui nous reste pour justifier la conduite des Chrétiens, & la sainteté de la religion qu'ils professoient. *Voiez la lettre de Pline le jeune à Trajan.*

(3) *Mancius premier évêque d'Evora.* Comme nous n'avons ni actes, ni auteurs anciens, qui fassent mention de saint Mancius, ni qui assurent que ce saint ait été premier évêque d'Evora, on ne peut pas rapporter ce fait comme incontestable, il est tout au plus appuié sur une ancienne tradition de cette église, dont on ne trouve ni le commencement, ni ce qui l'a occasionnée.

An 99 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

droits des Asturies, lorsque les Maures étoient les maîtres de toute l'Espagne, demeura enfin à Villa-Nova, où l'on a fait bâtir un celebre & riche monastere à l'honneur de ce saint; il est à quatre milles de *Medina-del Rio Secco*, & il porte le nom de *Villa-Nueva de san Mancio*. Saint Macaire, saint Juste, & saint Rufin souffrirent aussi le Martyre dans la même persecution. Ce fut à Seville, & non pas à Rome, qu'on les fit mourir, comme l'ont prétendu quelques sçavans; mais ce qui les a trompés, c'est que Seville a porté autrefois pendant quelque tems le nom de *Romula*, comme on le voit par quelques inscriptions qui nous restent dans cette grande ville.

Mort de Trajan.

L'empereur Trajan mourut en Cilicie dans la ville de Selinunte, que l'on a appellée depuis *Trajanopolis*, & dans le même tems qu'il se disposoit à revenir à Rome, après avoir défait les Parthes, & reglé toutes les affaires de l'orient. On porta ses cendres à Rome, & le senat leur decerna l'honneur du triomphe. Il est le seul empereur Romain qui après sa mort ait triomphé de ses ennemis. Ælie Adrien succeda à Trajan, qui l'avoit déja designé pour son successeur à l'empire. Adrien étoit parent de Trajan, & né à Italique, comme lui. Spartien veut cependant qu'il soit né à Rome, d'un pere qui portoit le même nom, sa mere étoit de Cadiz, & s'appelloit Domitia Paulina. La faveur de l'imperatrice Plotine, les soins & le zele de Cœlius Tatien, qui avoit beaucoup de credit sur l'esprit de l'empereur, & par dessus tout l'amitié que Trajan avoit pour sa petite niece Sabina, fille de Matidia, & femme d'Adrien, ne contribuerent pas peu à lui attirer l'estime & l'affection de l'empereur; mais ses grandes qualités naturelles, son genie & sa capacité pour toutes choses, servirent beaucoup davantage à lui conserver la faveur du prince.

Adrien succede à Trajan.

Adrien aiant donc pris le maniement des affaires, après la mort de Trajan, resolut de parcourir les provinces de l'empire, pour remedier aux desordres qui s'étoient glissés dans les regnes précedens, ou par la faute des empereurs, ou par les grandes occupations qui ne leur avoient pas permis de faire là-dessus tout ce qu'ils auroient desiré. Adrien alla en Allemagne, en Angleterre, & de là en Espagne; il parcourut aussi l'Afrique & l'orient, & presque toûjous à pied, & nue tête. On dit que pendant ses voiages, il courut risque de perdre la vie à Tarragone; car lorsqu'il ne se défioit de rien, un esclave tira

un poignard, & fut ſur le point de le lui enfoncer dans le cœur : mais quelques-uns de ſes courtiſans s'étant apperçus du deſſein de ce malheureux, s'en ſaiſirent. Adrien convaincu que ce miſerable avoit perdu l'eſprit, ne voulut pas qu'on le fît mourir ; il ordonna ſeulement, qu'on le mît entre les mains des medecins pour le traiter.

An 99 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Il partagea l'Eſpagne en ſix provinces, la Bœtique, la Luſitanie, la Carthaginoiſe, la Tarragonoiſe, la Galice & la Mauritanie Tingitane, ſuivant la remarque de Sextus Aurelius Victor. La Bœtique & la Luſitanie étoient adminiſtrées par des gouverneurs conſulaires, comme le montrent évidemment les loix du Code Juſtinien, & les inſcriptions qui nous reſtent de ce tems-là : les quatre autres provinces étoient gouvernées ſeulement par des preſidens. Adrien n'eut point d'enfans pour lui ſucceder, c'eſt pourquoi il adopta Ælius Commodus Verus, pere de Lucius Verus, qui regna avec M. Antonin le philoſophe. Il donna à Ælius Commode le nom de Ceſar, & retint pour lui celui d'Auguſte ; c'eſt de là que vient la coutume d'appeller Ceſar les enfans & les ſucceſſeurs des empereurs.

Il diviſe l'Eſpagne.

Et adopte Commodus Verus.

XV.

Il permet aux Juifs de rebâtir Jeruſalem.

Cet empereur ſe trouvant importuné par les preſſantes ſollicitations des Juifs, leur permit de rebâtir Jeruſalem, ſans avoir égard à la défenſe que Veſpaſien leur avoit faite de s'y établir, & d'y demeurer. Il ne voulut pas cependant qu'on la bâtît au même lieu qu'elle étoit, & il ordonna qu'on l'appelleroit *Ælia*, & non point Jeruſalem. Mais les Juifs irrités de ce que l'empereur avoit changé le nom de la ville qu'ils venoient de bâtir, & de ce qu'il avoit défendu qu'on l'appelât Jeruſalem ; encore plus irrités de ce que l'empereur avoit fait bâtir un temple à Jupiter, proche de la nouvelle ville, ſe revolterent de nouveau ; & ſans faire attention à leur foibleſſe, ou plûtôt à l'impoſſibilité où ils étoient de ſoutenir la guerre contre les forces de l'empire Romain, ils prirent les armes comme des furieux. L'empereur ſur la fin de ſa vie détruiſit entierement cette maudite nation, par une éclatante victoire qu'il remporta auprès de Betheſa, ou de Bethoron, où une multitude infinie de ce peuple s'étoit retirée, ſe fiant ſur la ſituation avantageuſe, & ſur les fortifications de la place. Barcoſban, qui ſe faiſoit paſſer pour le Meſſie, comme le marquent les hiſtoriens Juifs eux-mêmes, s'étoit mis à leur tête. Adrien, après cette victoire ſignalée, diſperſa une ſeconde fois ce peuple perfide & mutin, & il en

An 99 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

forma de nombreuſes colonies en Eſpagne.

L'onziéme année de ſon empire, il défendit que l'on punît aucun Chrétien, préciſément parce qu'il étoit Chrétien, s'il n'étoit convaincu de quelque autre crime. Les apologies qu'Ariſtide & Quadrat preſenterent à cet empereur, en faveur des Chrétiens, pendant qu'il étoit à Athenes, & les lettres de Serenus Granius proconſul d'Aſie, avoient tellement gagné l'eſprit de cet empereur en faveur des Chrétiens, qu'il les aima depuis en telle ſorte, qu'au rapport de quelques hiſtoriens, il eut quelque deſſein de mettre Jeſus-Chriſt au nombre des dieux. On dit même qu'il ordonna que l'on bâtît dans les villes des temples en ſon honneur, & défendit que l'on élevât dans ces temples aucune idole, ſelon la coutume des Gentils.

Il fit rompre le pont qui étoit ſur le Danube, & voulut que ce fleuve du côté du ſeptentrion, l'Euphrate du côté de l'orient, fuſſent les bornes de l'empire Romain, qui ne pouvoit preſque plus ſe ſoutenir, à cauſe de ſon immenſe étendue. Adrien tout couvert de gloire, tant par ſes victoires, que par mille autres grandes actions, ne penſa plus qu'à jouir tranquillement du repos qu'il avoit donné à l'empire. Comme il vit que ſa ſanté s'affoibliſſoit, il ſe retira à Baja dans la campagne d'Italie, & il y mourut pour s'être obſtiné à faire diete, & à ne prendre aucune nourriture, ne voulant point ſe mettre entre les mains des medecins.

Mort d'Adrien.

Il regna vingt-un an: il priva de toutes ſes charges Celie Tatien, qui avoit le plus contribué à l'élever à l'empire; & non content de l'avoir dépouillé de ſes biens & de ſes emplois : il le fit encore mourir par la plus lâche de toutes les ingratitudes, triſte & funeſte exemple de l'inconſtance & de la legereté des grands, du peu de fond que l'on doit faire ſur toutes les choſes du monde, & particulierement ſur l'eſtime & ſur l'amitié des princes, qui ne paient ſouvent que d'ingratitude les plus grands ſervices de leurs ſujets. Tatien étoit Eſpagnol, & né à Italique, petite ville, comme je l'ai déja dit, d'où étoient les deux derniers empereurs. Adrien fit mettre au nombre des dieux l'infame Antinoüs, qui étoit ſon mignon; il lui fit bâtir en Egypte, un temple, & une ville qui portoit ſon nom. Tout cela joint à quelques exemples de cruauté, dont il ſe ſouilla, ternit la gloire qu'il avoit acquiſe auparavant.

Ce fut ſous l'empire d'Adrien, que Baſilidés forma dans l'Egypte la ſecte des Gnoſtiques. Saturninus dogmatiſa auſſi dans la Syrie; car il confondoit les perſonnes de la très-ſainte Trinité: il vouloit que toutes nos actions, & que notre volonté dependiſſent du deſtin, & de l'influence des aſtres: il prétendoit encore que la juſtice Chrétienne ne conſiſtoit qu'en la foi ſeule. Marc diſciple de Baſilidés, paſſa en Eſpagne, pour y répandre ſon hereſie, & il y réuſſit, aiant gagné le rheteur Helpidius, & Agapé, qui étoit une femme de qualité. C'eſt de là que Priſcillien, quelques ſiecles après, ralluma le feu preſque éteint, & cauſa un embraſement qui lui fut funeſte à lui-même, comme nous le marquerons dans ſon lieu.

An 99 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Origine des Gnoſtiques.

XVI. Antonin ſuccede à Adrien. An 139 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Ælius Commodus Verus, mourut quelque tems après qu'Adrien l'eut adopté: il étoit d'une ſanté trés-foible, & il ne fit rien de conſiderable. T. Ælius Antonin prit ſa place, & ſucceda à Adrien l'an cent trente-neuf de Jeſus-Chriſt. Pendant les vingt-deux ans & ſept mois qu'il regna, il maintint tout l'empire Romain dans une paix profonde. On le comparoit à Numa, le plus pacifique des premiers rois de Rome; & c'eſt ſa bonté & ſa clemence extraordinaire, qui lui firent donner le ſurnom de *Pieux* ou de *Debonnaire*, & de *Pere de la patrie*. Il laiſſa la religion Chrétienne en paix; il ôta les recompenſes & les penſions à ceux qui étoient à charge à l'état, & qui ne pouvoient rendre aucun ſervice à la republique. Chacun ſe faiſoit un plaiſir d'obéir à un ſi bon prince; il ne ſe laſſoit jamais de faire du bien à tout le monde. Une de ſes principales maximes étoit celle du grand Scipion, ſçavoir qu'il aimoit mieux conſerver un citoien, que de tuer mille ennemis.

XVII. Mort d'Antonin le Debonnaire, auquel ſuccede Antonin le philoſophe. An 162 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

On ne ſçait pas ce qui ſe paſſa en Eſpagne ſous ſon regne: l'on y voit cependant quelques inſcriptions qui portent ſon nom. Je n'ai pas cru qu'il fût neceſſaire de les inſerer dans cette hiſtoire. Marc Aurele Antonin, ſurnommé le philoſophe, gendre d'Antonin le Debonnaire, ſucceda à ſon beau-pere l'an cent ſoixante & deux, & il aſſocia à l'empire Luce Vere, fils de Vere Commode, qu'Adrien avoit adopté. Juſques là, on n'avoit point vû qu'un empire eût été gouverné par deux empereurs en même-tems, & avec une égale puiſſance. Luce Vere renouvella la perſecution contre les Chrétiens. Ce fut lui, au rapport des hiſtoriens, qui le premier, après avoir calmé

An 161 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

tous les troubles d'orient, & terminé heureusement la guerre contre les Perses, donna le nom de Comtes à ceux qu'il envoioit pour gouverner les provinces. Il mourut de maladie la neuviéme année de son empire.

Marc Aurele défait les Marcomans.

Marc Aurele Antonin demeura seul empereur. Ce prince fit éclater durant son regne une probité, une droiture, & des vertus, dont jusques là on n'avoit point vû d'exemples sur le trône. Le surnom qu'il eut de philosophe, marque assez son érudition profonde. Il marcha en personne contre les Marcomans: c'étoit une nation qui venoit du nord, & qui sembloit vouloir inonder l'empire par les irruptions, & les courses qu'elle faisoit dans les provinces de la Germanie. L'armée de l'empereur manquant d'eau dans cette guerre, les Chrétiens, qui servoient dans la douziéme legion, obtinrent de Dieu une pluie abondante capable d'appaiser la soif des hommes & des chevaux. Il leur fut outre cela redevable de la victoire signalée qu'il remporta sur cette nation barbare: car à leur priere, Dieu frappa les Marcomans de foudres & de tonnerres. Presque tous les anciens auteurs font mention de cet évenement miraculeux.

Jules Capitolin attribue ces prodiges à la vertu de l'empereur; mais ce qui confirme ce que nos historiens en rapportent, c'est le temoignage de Dion, & les lettres même de l'empereur, que l'on voit encore en Grec & en Latin. Le nom de *Fulminante*, que l'on donna à cette legion depuis ce miracle, est une preuve assez visible que ce fut à la priere des soldats Chrétiens, que l'empereur se crut redevable du salut de son armée. On voit à Tarragone des vestiges du nom de *Fulminante*, (1) & de ce prodige étonnant dans une épitaphe Latine qui se trou-

(1) *Vestiges du nom de Fulminante.* Je sçai qu'il y a quelques critiques recens, & hardis, qui se mettant sur le pied de nier les faits les plus incontestables, sur tout quand il y a quelque chose d'extraordinaire & de miraculeux, ont osé revoquer en doute ce prodige que Dieu opera en faveur, & à la priere de la douziéme legion; mais on ne peut assez admirer l'audace de ceux qui osent la contester; car l'empereur Marc Aurele, dans la lettre qu'il écrivit au senat, pour lui rendre compte de la victoire qu'il avoit remportée sur les Marcomans, raconte ce prodige; & en consequence, ordonne que l'on punisse de mort ceux qui accuseront les Chrétiens précisément sur leur religion, pour marquer sa reconnoissance envers ceux, aux prieres desquels il étoit redevable de la victoire; & ce fut en consequence de ce miracle obtenu par les prieres de cette douziéme legion qu'on la nomma la *Foudroiante*, ou la *Fulminante*, ou au moins qu'on lui en confirma le nom.

ve dans les jardins de Jean Melgosa, dont je ne rapporte pas ici la traduction Françoise, mais dont je mets l'original dans la note. (2)

An 161 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Outre cette épitaphe qui est fort entiere, & un des plus beaux monumens qui nous restent de l'antiquité, nous en avons un autre du même tems à Barcelonne, dans une maison qui appartenoit autrefois à la famille des Requesens, & dont l'on a fait une église consacrée à saint Just & à saint Pasteur: c'est un testament fait sous l'empire d'Aurele; il est gravé sur plusieurs pierres. Je regarde cette piece comme la plus singuliere qu'il y ait en ce genre. Par ce testament il paroît qu'on appelloit centiéme usure du tems des Romains, ce que l'on retiroit tous les ans pour interêt, de la somme que l'on avoit prêtée; ce qui alloit à la huitiéme partie du principal; c'est-à-dire, qu'on prenoit à peu près douze pour cent; ou lorsqu'au bout de cent mois, l'on avoit retiré deux fois le principal, d'où l'on donna à cette usure le nom de centiéme, ou bien lorsqu'au commencement de chaque mois, qui étoit le tems où l'on avoit coutume de faire les paiemens, l'on paioit à celui qui avoit prêté la centiéme partie de la somme qu'il avoit prêtée. Quoique ce testament soit assez long, j'ai cru que l'on ne seroit pas faché de voir l'inscription & le testament tel qu'il est rapporté dans l'histoire Latine. (3)

XVII. Mort de Marc Aurele. An 181 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Marc Aurele Antonin mourut l'année cent quatre-vingt-uniéme de notre Seigneur, le vingt-septiéme du mois de

(2) *L'original dans la note.* Comme nous vivons dans un siecle où l'on est fort curieux de ces anciens monumens, je serois blâmé de ne pas mettre ici l'inscription Latine, qui regarde cette même legion: la voici.

D. M.

Julio secundo qui vixit ann. XXXVIIII. M. II. D. X. C. *Julius Joschus Leg.* XII. *Fulminatricis Liberto bene merenti fecit.*

(3) *Dans l'histoire Latine.* Voici encore une autre inscription, dont j'ai cru qu'il seroit assez inutile de mettre la traduction Françoise dans mon texte, & dont il n'y a que le précis dans l'Espagnol, j'ai cru que le lecteur seroit bien aise de l'avoir entiere.

L. Cæcilius. L. F. Pap. optatus. (a) 7. *Leg.* VII. *G. fel. & 7. Leg.* XV. *Appollin. missus honestâ missione ab imp. M. Aur. Antonino, & Aur. Vero. Aug. inter immunes consequut. in honores ædilitios* II. *vir.* III. *flam. Romæ.*

(a) *Centurio.*

DIVORUM ET AUGUSTORUM.

Qui R. P. Barc. Ta. C. do lego. darique volo (b) XVII. *D. ex quorum usuris semissibus edi volo quod annis spectac. pugillum die* IIII. *id. Junii usque ad* X. CCL. *& eâdem die ex* X. CC. *& oleum in Thermis public. populo præberi & tecta. Præstari eâ conditione volo, ut liberti mei. Item libertorum meorum libertarumque liberti quos honor seviratus contigerit ab omnibus muneribus seviratus excusati sint.*

(b) *Denarios septem millia quingentos.*

QUOD SI QUIS EORUM.

Ad munera Vocitus fuerit, tum ea X. VII. *D. ad remp. Tarrac. transferi jubeo subeadem forma spectaculorum quod SS. est edendorum Tarracone L. D. D. D.*

An 181 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mars ; il regna dix-neuf ans & un mois. Ce prince si fameux par l'éclat de ses vertus, ne l'est gueres moins par ses impuretés, & par les débauches de l'imperatrice Faustine sa femme, qui deshonora le lit imperial. Antonin ne pouvant retirer sa femme de ses désordres, & d'ailleurs ne pouvant se resoudre à la repudier, flêtrit la majesté du trône, & sa propre gloire par cette honteuse dissimulation, & par cette lâche indolence, avec laquelle il souffrit si long-tems que son propre palais fût souillé par les infamies de l'imperatrice, & qu'il fût en même-tems le centre du libertinage, & le rendés-vous de ce qu'il y avoit de plus débauché. Malgré cette tache affreuse, qui ternit la gloire d'Antonin, sa memoire ne laissa pas d'être en veneration à tout l'empire. Il étoit adoré de ses sujets, respecté de ses voisins, & redouté de ses ennemis : en un mot, le nom des deux Antonius, le beau-pere & le gendre, devint si cher aux Romains, que Septime Severe porta une loi, par laquelle il regla que les empereurs porteroient desormais le surnom d'Antonin, comme ils portoient déja celui d'Auguste.

Commode lui succede.

Ælius Aurele Commode Antonin, que son pere avoit associé à l'empire, & qu'il laissa en mourant pour son successeur, souilla par ses desordres le sang qu'il avoit reçû de ses ancêtres, & la gloire de leur nom. Il porta le surnom d'Auguste ; mais il fut en effet l'esclave des passions les plus brutales, & il se livra à tous les vices les plus abominables. On croit que Martia sa concubine se servit de charmes & d'enchantemens, pour lui inspirer de l'amour. Elle fut la cause de sa mort ; car cette malheureuse aiant surpris un billet de Commode, & voiant qu'elle étoit dans la liste de ceux qu'il vouloit faire mourir, elle le communiqua à l'eunuque Narcisse, & le consulta sur le parti qu'elle avoit à prendre, dans une si pressante conjoncture. Ils convinrent ensemble qu'il falloit prevenir le tiran, & qu'il n'y avoit que cette seule ressource, pour éviter la mort : ils prirent donc des mesures pour s'en défaire. Cette malheureuse luy donna d'abord du poison ; mais voiant qu'il étoit trop lent, elle l'étrangla elle-même, secondée de Narcisse. Commode étoit âgé de trente-deux ans ; il en regna douze, huit mois & quinze jours. On dit qu'il avoit trois cens concubines, & autant de jeunes garçons, les plus beaux que l'on pouvoit trouver, & dont ce prince brutal abusoit. Il fut le premier des empereurs

Romains

Romains qui vendit les charges. De combien de malheurs cet abus n'a-t-il point été la source ?

An 181 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Jules Capitolin dit qu'Annius Vere, bisaieul de Commode, étoit Espagnol, & du bourg de Succube, ou *Sierra de Ronda*, dans l'Andalousie. Il y a des auteurs qui fixent à ce tems-là le martyre de saint Facund & de saint Primitif. Atticus president de la Galice pour les Romains, aiant ordonné à tous les soldats de la province de se trouver à un sacrifice public, que l'on devoit faire sur les bords de la riviere de Cea, qui prend sa source dans les montagnes des Asturies, & qui traverse une partie de la Castille. Ces deux genereux soldats de Jesus-Christ refuserent d'y assister, & de souiller par des abominations impies la sainteté de la religion qu'ils professoient. Le president regardant ce refus des deux soldats, comme un outrage fait aux dieux, & à sa propre personne, resolut de venger ses idoles, & de punir le mepris que Facund & Primitif avoient fait de ses ordres. Il les fit d'abord dégrader de la milice, & leur ôta le baudrier : il les fit tourmenter ensuite de toutes les manieres ; mais enfin voiant leur fermeté, & qu'il ne pouvoit par la violence des tourmens les reduire à sacrifier aux idoles, il leur fit couper la tête. Les Chrétiens ensevelirent leurs corps, & les enterrerent dans l'endroit même où on les avoit faits mourir ; & dans la suite, ils y firent bâtir une église. Au tems que les Maures ravageoient l'Espagne, & qu'ils étoient presque les maîtres absolus de ce puissant roiaume, on transfera plusieurs fois les reliques de ces deux saints Martyrs en differens endroits des Asturies, afin de les dérober à l'impieté, & à la prophanation de ces infideles ; mais sous le regne d'Alphonse, surnommé le Grand, on les rapporta en ce saint lieu, & l'on fit rebâtir du tems de Ferdinand premier, l'ancienne église que les premiers Chrétiens avoient bâties en l'honneur de ces saints, & au lieu même, où ils avoient enduré le Martyre. On y joignit encore un monastere de Benedictins, que l'on appella de saint Facund, & aujourd'hui Sahagun : ce monastere est un des principaux d'Espagne.

Martyre des saints Facund & Primitif.

XVIII.
Mort de Commode.
An 193 depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'empereur Commode fut tué l'an cent quatre-vingt-treize ; Helvius Pertinax lui succeda, il avoit soixante & dix ans, & il étoit fils d'un affranchi : il tint l'empire deux mois & vingt-huit jours. Les assassins de Commode, pour cacher leur crime, & ôter aux Romains la pensée de les en soupçonner, firent de-

An 193 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

clarer empereur Pertinax, dont tout le monde connoissoit la droiture & la probité : mais les soldats pretoriens dans le tems même, pour ainsi dire, qu'ils lui mettoient le sceptre en main, se souleverent contre lui, & le massacrerent dans son Palais. Les troupes accoutumées à la licence & au libertinage, ne pouvoient souffrir qu'avec dépit que l'on voulût ramener l'ancienne discipline militaire. Elles redouterent l'exactitude & la severité du nouvel empereur. Ainsi dans ces siecles corrompus, le vice triomphoit ; & il ne falloit qu'être vertueux, pour perdre l'empire & la vie. Pertinax parloit très-purement, & très-poliment sa langue naturelle, & ne parloit gueres moins bien la Grecque. Il étoit très-habile dans le droit, qu'il avoit appris sous Sulpice Apollinaire, qui avoit été son precepteur, & dont nous voions encore à present les argumens qu'il a faits des comedies de Terence.

Pertinax lui succede.

Il est tué par ses gardes.

Julien succede à Pertinax.

Après la mort de Pertinax, Sulpitien & Didius Julianus entrerent en lice, pour disputer entre eux la place de Pertinax. Ces deux indignes rivaux à la honte de l'empire Romain, oserent trafiquer ouvertement, & marchander l'heritage des Cesars, & l'empire de l'univers. Chacun negocia de son côté, & tâcha d'engager dans son parti les cohortes pretoriennes ; les intrigues & les cabales eurent moins de part dans cet infame trafic que l'argent, & Julien enfin l'emporta sur son competiteur, qui n'en étoit pas plus digne que lui. Julien avoit promis à chaque soldat ving-cinq sesterces : (20) ainsi par le plus honteux trafic qui fut jamais, l'empire demeura au plus offrant, & Julien n'étant nullement en état de fournir une si grosse somme, ni de contenter l'avarice des troupes, se rendit également odieux aux soldats, & au peuple ; & ceux-même qui l'avoient élevé à l'empire, le lui ôterent, avec la vie, six mois après qu'il eut été proclamé empereur. Il fut poignardé par les intrigues de Septime Severe.

Et il est poignardé par ses soldats.

Septime Severe lui succede.

Septime Severe, après la mort de l'indigne Julien, ne pensa qu'à occuper lui-même la place qui demeuroit vuide. Comme

(20) *A chaque soldat vingt-cinq sesterces.* Il y a deux sortes de sesterces, les petits, & les grands qui en font mille petits. Sans entrer dans une longue dissertation du petit & du grand sesterces, du sesterce d'or, & de celui d'argent ; du prix & de la valeur de chacun, ce qui seroit trop difficile, à cause de la variation dans le cours de nos especes : je m'en tiens au sentiment du sçavant pere Hardouin, qui dit que vingt-cinq sesterces, se reduisent en notre monnoie à trois mille cent vingt-huit livres.

Il étoit adroit, il menagea si bien l'esprit des troupes, qu'il fut proclamé empereur par les legions de l'Illyrie. Il étoit né à Leptis en Afrique, qu'on appelle aujourd'hui Tripoli de Barbarie, en-deça de la petite Syrte. Sa valeur & la reputation qu'il avoit acquise à la guerre, couvrirent en quelque maniere sa ferocité naturelle, & son genie cruel. On dit communément de ce prince qu'il ne devoit jamais naître, ou ne jamais mourir. Dès le commencement de son regne, il donna un exemple de severité & d'équité, capable d'intimider les troupes, & de les tenir desormais dans le devoir. Il commença par les cohortes pretoriennes, qui s'étoient rendues redoutables, & qui s'étoient mises en possession de disposer de l'empire, & de détrôner, ou de massacrer leurs empereurs, selon leur caprice, & leurs interêts: il les bannit à cent milles de Rome. Ces cohortes s'étoient rendues odieuses par la mort de Pertinax; & pour venger l'attentat qu'elles avoient eu l'audace de commettre dans la personne de cet empereur, Severe leur ôta les armes & le baudrier.

An 193 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il vainquit en orient Pescenninus Niger, qui avoit osé se faire proclamer empereur. Byzance aiant eu l'insolence de fermer ses portes à Severe, il ruina entierement cette ville. Il n'eut pas plûtôt appaisé les troubles de l'orient, qu'il se transporta dans les Gaules, où il s'étoit élevé un nouveau concurrent. Albin avoit été assez temeraire, pour prendre le titre d'Auguste; mais Severe toûjours brave, & toûjours heureux, n'eut pas de peine à triomper de ce lâche competiteur. Albin, à l'exemple d'Aristides, composa les comedies Milesiennes, remplie des plus abominables impuretés. Severe dompta trois fois les Parthes, rendit à Rome son premier éclat, rétablit la paix dans l'Angleterre; & pour arrêter les courses des Ecossois, fit faire une longue & forte muraille, qui traversoit cette grande isle dans l'endroit le plus resserré, & qui alloit d'une mer à l'autre.

Il défait Niger & Albin.

Severe mourut à Yorck, dans le cours de cette guerre. Il avoit regné dix-sept ans, huit mois & trois jours: voici les dernieres paroles que cet empereur prononça en mourant. *J'ai reçû*, dit-il, *l'empire dans le trouble & dans la confusion, & je le laisse paisible à mes enfans: ils le conserveront long-tems, s'ils ont de la vertu; mais s'ils se plongent dans le vice & dans la débauche, les dieux les en priveront bien-tôt.* Il ajoûta: *J'ai tout été, & j'ai reconnu que tout étoit frivole.* Il persecuta les Chrétiens la neuvié-

Mort de Severe.

An 193 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

me année de son empire : saint Felix prêtre, saint Fortunat & saint Archiloque diacres, souffrirent la mort pour Jesus-Christ, à Valence en Espagne. Il y a des auteurs qui mettent Achillée pour Archiloque ; & ils ajoûtent que ces saints martyrs n'endurerent pas la mort en Espagne ; mais à Valence ; dans la Gaule Lionnoise, c'est-à-dire, dans le Dauphiné, saint Irenée, évêque de Lion, les y avoit envoiés pour annoncer l'Evangile. La proximité du lieu, & l'éloignement de Valence en Espagne, semble favoriser cette opinion.

XIX.
Caracalla succede à Severe.

Severe en mourant laissa l'empire à partager à ses deux enfans, qu'il avoit eu de deux differentes femmes. (21) Aurele Antonin Bassien étoit son fils aîné. Il fut surnommé Caracalla, à cause d'une robe à la Gauloise, qu'il fit porter au petit peuple de Rome dès qu'il fut parvenu à l'empire. Il regna six ans, deux mois & cinq jours. Il signala le commencement de son regne par un parricide & un inceste montrueux. L'empereur Severe avoit ordonné par son testament que Geta son second fils, & Antonin son fils aîné partageroient tous deux l'empire, & que les deux freres auroient une égale autorité : mais la premiere démarche que fit le cruel Caracalla, fut de faire mourir Geta jeune prince d'une grande esperance, & aussi aimable par ses grandes qualités, que son frere Antonin étoit odieux par les vices infames, ausquels il se livroit. Caracalla mit le comble à son crime par le mariage incestueux, qu'il contracta avec sa belle-mere Julia, (22) mere de Geta.

Il fait mourir son frere Geta, dont il épouse la mere.

Ces deux crimes rendirent Antonin l'execration de tout l'empire, & redoublerent le mepris & l'horreur que ses mauvaises qualités avoient déja inspiré pour sa personne. Il fit mourir ceux qui eurent assez d'équité pour oser condamner la mort de l'innocent Geta, ou qui n'eurent pas assez de lâcheté pour l'approuver. Le celebre medecin Sammonicus Serenus, qui avoit composé d'excellens & de sçavans ouvrages sur la mede-

(21) *Qu'il avoit eu differentes femmes.* Mariana n'avoit pas fait assez d'attention au fait qu'il rapporte dans cet endroit ; il est vrai que Severe eut deux femmes, la premiere qui s'appelloit Martia, dont il n'eut point d'enfans ; la seconde fut Julie, qu'il épousa même avant que d'être empereur, & dont il eut Caracalla & Getta tous deux nés de la même mere.

(22) *Avec sa belle-mere Julie.* Il est vrai que Spartien, & divers autres auteurs Latins ont assuré que l'infame Caracalla avoit épousé Julie, qu'ils supposent sa belle-mere ; mais Dion & Herodien, auteurs Grecs, ont écrit que Julie, quoique seconde femme de Septime Severe, n'étoit point belle-mere de Caracalla, mais sa propre mere, aussi ne parlent-ils point de ce mariage.

cine, fut un des premiers objets de sa cruauté; le fameux jurisconsulte Papinien le suivit de près : l'unique raison que Caracalla eut de le condamner à mort, fut qu'il avoit refusé de justifier en plein senat le meurtre de Geta, aiant dit publiquement qu'*il étoit beaucoup plus aisé de faire un parricide, que de le justifier*.

An 193 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Cet indigne empereur fit éclater davantage sa perfidie & sa cruauté dans la guerre qu'il fit aux Parthes: car aiant fait semblant de vouloir épouser la fille d'Artaban leur roi, il surprit les principaux & les plus considerables de la nation dans la ville de Carras, (23) où ils s'étoient rendus pour assister au mariage de l'empereur avec la fille de leur roi. Ces gens ne se défiant de rien, ne s'étoient point mis sur leurs gardes : Caracalla profitant de leur confiance, les fit envelopper par son armée, & les fit tous massacrer par la plus noire trahison qui fût jamais. Ce traître ne jouit pas long-tems du fruit de sa perfidie; car Martial le poignarda pendant qu'il étoit à la garderobe, (24) il étoit alors âgé de quarante-trois ans. Julia sa belle-mere & sa femme, qui demeuroit à Antioche, voiant le corps de l'empereur, que l'on avoit apporté dans cette ville, se poignarda elle-même sur le corps mort de son époux : telle fut la fin tragique de l'un & de l'autre. Cet extravagant empereur se piquoit de marcher sur les pas d'Alexandre le Grand, & de se regler sur ce heros, qu'il avoit pris, disoit-il, pour son modele, & c'est pour cela qu'il panchoit, comme lui, la tête sur l'épaule gauche, seul endroit peut-être par lequel il pouvoit lui ressembler.

Mort de Caracalla.

Opilius Macrin, prefet du pretoire, succeda à Caracalla, dont il avoit procuré la mort. Audentius lui ceda l'empire, que l'armée lui offroit. Macrin n'eut rien de grand que le nom d'Auguste; il ne fit aucune action, soit comme particulier, soit comme empereur, qui lui attirât l'estime de ses sujets. Son empire ne dura pas long-tems par la cabale & par les intrigues

Macrin lui succede.

(23) *Dans la ville de Carras.* Carras étoit une ville de Mesopotamie. On l'appelle aujourd'hui Harran, ou Herren.

(24) *Pendant qu'il étoit à la garderobe.* Ce ne fut point pendant que Caracalla étoit à la garderobe qu'il fut tué par Martial, mais lorsqu'il remontoit à cheval, après avoir satisfait à quelque necessité, au milieu d'une campagne, où il ne s'étoit fait suivre que par un domestique, tous les autres s'étant éloignés par respect : c'est aussi sur l'autorité de Spartien que l'auteur donne quarante-trois ans à Caracalla qui, selon Dion, n'en avoit que vingt-neuf étant né de l'année cent quatre-ving-huit, & aiant été assassiné l'an deux cens dix-sept.

An 219 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ. Et meurt.

de Mesa, sœur de Julie : car cette femme aiant gagné les legions, Macrin fut tué à Calcedoine avec son fils Diadumenien l'année deux cens dix-neuf le septiéme de Juin : il ne regna que treize mois & vingt-huit jours.

XX. Heliogabale succede à Macrin.

Aurele Antonin Varius, prêtre du soleil en Phenicie, surnommé Heliogabale, étoit fils (25) de Caracalla & de Soëmis fille de Mesa. La beauté de son visage, & la majesté de sa taille, marques souvent très-équivoques d'un beau naturel & d'un esprit bienfait & moderé, lui gagnerent l'affection des soldats, qui le proclamerent Auguste. Dailleurs la memoire de son pere Caracalla étoit chere aux troupes, ausquelles il permettoit, & donnoit tout pour les engager à souffrir ses cruautés & ses débauches ; outre cela les intrigues & l'adresse de son aieule Mesa, qui sçut engager l'armée dans les interêts de son petit-fils, contribuerent beaucoup à élever Heliogabale à l'empire. Il regna trois ans, neuf mois, quatre jours.

Ce prince n'eut rien qui le distinguât, que les crimes affreux, & les débauches abominables, ausquelles il se livra : il les porta à un tel excès, qu'il essaia de faire changer son sexe, pour assouvir sa brutalité, crime insensé, dont l'idée seule fait horreur, contre lequel l'esprit se revolte, & que l'on ne peut raconter sans rougir. Le monde ne put souffrir long-tems ce monstre d'impureté, cet indigne empereur, la honte & l'opprobre de la majesté Romaine, ou plûtôt de tout le genre humain.

Sa Mort.

Il fut tué par les soldats pretoriens le dixiéme de Mars de l'année deux cens vingt-trois, dans la fleur de sa jeunesse ; car il n'avoit encore que dix-huit ans. Il fut le premier des empereurs Romains qui porta une robe toute de soie : jusques là on ne s'étoit servi que d'étoffes mêlées de soie & de laine ; que l'on achetoit en ce tems-là au poids de l'or. Ce ridicule empereur introduisit encore la coutume que dans la vandange, les valets avoient permission de railler leurs maîtres.

(25) *Etoit fils de Caracalla.* Heliogabale ne prit le nom de Marc Aurele Antonin, qu'après qu'il eut été proclamé empereur, il s'appelloit en premier lieu *Varius Avitus Bassianus* ; car il étoit fils de Varius Marcellus qui étoit d'Apamée, & simple senateur, & de Julia Soëmis, mais il n'étoit nullement fils de Caracalla, il n'en étoit que cousin issu de Germain du côté des femmes : il est vrai que Mœsa, pour satisfaire son ambition, au préjudice de l'honneur de ses filles, fit courir le bruit qu'Heliogabale étoit fils de Caracalla, mais c'étoit sans raison.

Severe Alexandre repara par ses vertus, & par ses autres grandes qualités, les vices honteux de son cousin Heliogabale, auquel il succeda. Il auroit effacé les plus illustres de ses prédecesseurs, si la mort ne l'eût point enlevé trop tôt à ses sujets. Il avoit pris des Chrétiens cette louable coutume de n'élever personne aux emplois & aux charges publiques, sans le faire publier, afin que s'il y avoit quelque tache dans ceux qu'il proposoit, il en fût averti. Il ne voulut jamais permettre que l'on vendît les charges, disant que celui qui avoit acheté, étoit necessairement obligé de vendre. Il favorisa en tout la religion Chrétienne; & il mit l'image de Jesus-Christ dans le principal oratoire de son palais; il ordonna même qu'il fût mis au nombre des dieux. Il ne reçut qui que ce soit dans sa confidence & dans son amitié, & ne permit pas même à personne de l'aborder, s'il n'étoit d'une probité reconnue, & d'une reputation sans tache. L'épargne étant épuisée, il la remplit par les impôts qu'il eut l'adresse de lever sur les arts qui ne servent qu'à la curiosité & qu'à la magnificence.

An 223 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ. Alexandre Severe lui succede.

Après avoir heureusement terminé la guerre contre les Parthes, & vaincu Artaxerxes, qui avec une multitude infinie de ces barbares, s'étoit jetté dans la Perse, il fut obligé de revenir incontinent sur ses pas, & de marcher en Allemagne, où la guerre s'allumoit. Mais ce grand prince y perit par la perfidie de Maximin Severe. Il n'avoit encore que vingt-neuf ans, & en avoit regné treize & neuf jours, avec toute la reputation & toute la gloire que l'on peut souhaiter. L'on ne trouve dans toute sa vie qu'un seul trait de cruauté, capable de donner atteinte à cette moderation admirable, dont il avoit toûjours fait profession : c'est qu'il condamna Turinus Vetronius à être étouffé par la fumée, pour le punir de la coutume qu'il avoit de vendre la fumée, c'est-à-dire, les graces & les faveurs qu'il pouvoit obtenir de l'empereur, dont il étoit très-consideré. Severe aima beaucoup le fameux Jurisconsulte Ulpien le Tyrien, qu'il fit son chancelier : il suivit en toutes choses les conseils de ce grand homme, qu'il emploia souvent dans les plus importantes affaires. Il le couvrit un jour de la pourpre dans une émeute militaire pour le dérober à la fureur des mutins.

Il triomphe des Parthes.

On ne sçait rien de ce qui se passa en Espagne sous le regne de ces derniers empereurs; on voit néanmoins à Accitane, c'est-à-dire, à Cadiz, le piedestal d'une statue que l'on éleva

An 223 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

à l'honneur de Mammœa mere de l'empereur Alexandre. Comme l'on croit qu'elle a été Chretienne, & même instruite par Origene, nous avons cru faire plaisir au lecteur de rapporter ici les paroles qui y sont gravées.

A Julia Mammœa Auguste mere des soldats, & de l'empereur Cesar Marc Aurele Severe Alexandre Pieux, heureux, toûjours Auguste. La colonie Julia Gemina Accitana donne à sa divinité, & à sa majesté des marques de son devouement.

Juliæ Mammœæ Aug. matri Imp. Cæsaris Marci Aurelii Severi Alexandri Pii. F. Aug. M. castrorum Col. Jul. Gem. Accitana devot. Numini. M. Q. ejus.

Mammœa étoit fille de Mœsa, sœur de l'imperatrice Julie, & sœur de Soëmis. Elagabale étoit né d'un adultere qu'avoit commis l'empereur Caracalla (26) avec Soëmis, au lieu que Severe Alexandre étoit fils legitime de Mammœa & de Varius Marcellus : le pape saint Antere étoit alors sur la chaire de saint Pierre. Il écrivit dans une lettre qu'il adressa aux évêques de la Bœtique, & de la province de Tolede, qu'il n'étoit pas permis à un évêque de passer d'une église à une autre, uniquement pour son interêt particulier.

Maximin succede à Severe.

Jules Maximin étoit de Thrace, d'une très-basse naissance. Symmaque dit que le pere de Maximin étoit Gohts, & s'appelloit Mecca, & que sa mere nommée Ababa, étoit Alaine. Il n'eut rien qui le rendit considerable, sinon la grandeur de sa taille, la force extraordinaire de son corps, & une si grande agilité, qu'il attrapoit à la course les chevaux les plus vîtes. Ce furent ces qualités qui l'éleverent peu-à-peu, jusqu'aux premiers emplois de l'armée. Aiant ôté la vie à Severe Alexandre, l'an deux cens trente-six, il s'empara de l'empire, qu'il garda deux ans quelques mois. Il appaisa heureusement les troubles d'Allemagne au commencement de son empire. Comme il se préparoit à aller faire la guerre aux Sarmates, il reçut à Sirmich la nouvelle que l'armée avoit proclamé empereur Gordien, president d'Afrique, & que le senat avoit approuvé

(26) *Qu'avoit commis l'empereur Caracalla.* Nous avons déja parlé de la fausseté de ce fait, ainsi il est inutile de le repeter.

ce

ce choix. Il resolut à l'heure même de retourner sur ses pas, & de marcher droit à Rome, pour se venger du senat, mais aiant voulu passer par Aquilée, qui est à l'entrée de l'Italie; cette ville s'opposa à son passage, & ne voulut pas lui ouvrir ses portes. Comme il se disposoit à tirer raison de cette insulte, il apprit que l'on avoit fait mourir en Afrique les deux Gordiens pere & fils, & que le senat avoit en même-tems élevé à l'empire Balbinus & Pupienus.

An 181 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Maximin n'espera plus ni de pouvoir gagner le senat, ni de s'en venger : car il voioit bien que les deux nouveaux empereurs avoient assez de courage, & auroient assez de force, pour le perdre lui-même, & lui ôter & l'empire & la vie. L'armée de Maximin frappée de cette nouvelle, songea à menager sa paix avec Balbinus & Pupienus aux dépens de leur competiteur. Quelques officiers entrerent dans l'appartement de Maximin, & le poignarderent. Sa mort delivra Rome, l'empire, & la religion chrétienne d'un grand malheur; car il avoit renouvellé la persecution contre les Chrétiens, & il en vouloit particulierement aux évêques, qu'il haïssoit, & à qui il avoit resolu de faire souffrir les plus affreux tourmens. Ce fut de son tems que saint Maxime & ses compagnons verserent leur sang pour Jesus-Christ, dans une caverne de la montagne Bufragano, où ils s'étoient cachez à vingt-quatre milles de Tarragone. On a bâti une église dans le lieu d'où l'on arracha ce saint Martyr, pour le faire mourir. Peut-être que ce saint Maxime est le même que ceux de Tarragone ont coutume d'appeller *San-Magi*.

Mort de Maximin.

XXI. Gordien succede à Balbinus.

Les soldats de la garde pretorienne aiant assassiné dans une émeute, Balbinus & Pupienus dès la premiere année de leur empire, Gordien petit-fils du vieux Gordien, fut proclamé empereur d'un consentement general de l'armée & du senat. A peine avoit-il encore quinze ans : il avoit cependant déja été declaré Cesar par son aieul, qui l'avoit destiné pour lui succeder à l'empire. Misithée beau-pere de Gordien, avoit heureusement défait, & dompté les Perses, qui avoient osé lui declarer la guerre. Ce grand homme par sa valeur & par sa prudence étoit d'un secours extrême au jeune empereur, qui se déchargeoit sur lui du soin & de la conduite de l'empire. Misithée pour donner de la reputation à son gendre, l'engagea à sortir de Rome pour aller lui-même faire la guerre aux Perses.

An 181 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Cette guerre eut tout le ſuccès que Gordien en pouvoit attendre : les Perſes furent repouſſés juſques dans leur pays, & obligés de demander la paix ; mais ce jeune empereur dans le tems qu'il donnoit les plus belles eſperances, perit malheureuſement la ſixiéme année de ſon empire, par la perfidie de Philippe, prefet du pretoire. On voit encore des lettres de Gordien à ſon beau-pere, dans leſquelles il ſe plaint que les princes ſont les plus expoſés à être trompés par la baſſe flaterie & les lâches complaiſances de leurs propres officiers, toûjours occupés à ſurprendre leurs maîtres, qui ne peuvent pas voir ni examiner toutes choſes par eux-mêmes ; & à abuſer de leur faveur pour dreſſer des pieges à des rivaux qu'ils veulent perdre, & pour élever leurs créatures, quelque indignes qu'elles en ſoient.

Sa mort.

Nous pouvons ajoûter que ce qui manque aux princes, & qui leur eſt pourtant très-neceſſaire, c'eſt un ami aſſez ſincere, pour leur dire la verité ; car il n'eſt pas poſſible qu'elle puiſſe ſe faire entendre parmi le bruit des applaudiſſemens, & des flatteries continuelles, dont toutes les cours retentiſſent, au milieu des brigues & des cabales qui diviſent les courtiſans. Si la verité ſe trouve bannie du palais des princes, doit-on s'étonner qu'ils vivent dans les plus épaiſſes tenebres, & que dans la profonde ignorance où ils ſont des choſes qui les touchent de plus près, & qui ſe paſſent, pour ainſi dire, ſous leurs yeux, ils faſſent ſi ſouvent de fauſſes démarches ? Quel chagrin de voir dans l'aveuglement ceux que Dieu a élevés au deſſus de nous, pour nous ſervir de guides & de maîtres, & pour prevenir ou corriger nos fautes par leurs ſoins, leur prudence & leur autorité ? Il n'y a qu'une voie pour remedier à un ſi funeſte deſordre. Quelques grands hommes l'ont tracée, mais très-peu l'ont ſuivie, ce ſeroit qu'outre les miniſtres, les intendans & les ſecretaires, il y eût encore à la cour de chaque prince une perſonne d'une prudence & d'une probité conſommée, qui n'eût d'autre office, que celui de lui dire librement la verité. Il ſeroit même à propos que le prince n'ignorât rien des diſcours publics, & des bruits populaires qui ſe répandent à ſon ſujet, quoique ſouvent ſans raiſon & ſans fondement ; il auroit la douleur, il eſt vrai, d'apprendre ſouvent des choſes deſagréables ; mais il devroit ſe faire alors une loi de diſſimuler ſon déplaiſir, dans la crainte d'allarmer la timide ingenuité de ce fi-

dele miniſtre. La patience du ſouverain ſeroit abondamment recompenſée par les avantages qu'il retireroit de ces avis ſalutaires. Si les racines de la verité ſont ameres, elle porte des fruits délicieux ; mais nous parlons à pure perte ; les choſes iront toûjours de la même ſorte ; nous n'ignorons pas quelle eſt la delicateſſe & la ſenſibilité de la plûpart des rois ſur cet article. Ils regardent comme le premier appanage de leurs couronnes, la liberté de faire ce qui leur plait, & le pouvoir de ſe conduire au gré de leurs paſſions ; ils n'aiment à apprendre que ce qui peut flatter leur orgueil, ſans que perſonne oſe ſeulement les contredire, ou même les détromper ; ils ne ſe plaiſent qu'aux diſcours de ceux qui les applaudiſſent, & qui les flattent. La verité au contraire, ſe montre ordinairement ſous un air ſauvage, & farouche ; ſa voix n'a rien que de rude, & elle ne ſe fait point entendre pour charmer les oreilles ; c'eſt une merveille, ſi elle peut trouver quelque petit endroit par où elle puiſſe ſe gliſſer, & faire briller quelque foible raion aux yeux du ſouverain, tant ils ſont de toutes parts environnés de fourbes & de flateurs, uniquement attentifs à leurs interêts, & à contenter leur ambition. Ne deſeſperons pourtant de rien, peut-être goutera-t-on ces reflexions ; il eſt encore des princes qui aiment la verité, qui la connoiſſent, & qui ſont diſpoſés à ſuivre le veritable chemin qu'on leur aura tracé pour leurs propres interêts, & le bonheur des peuples, perſuadés qu'ils n'ont point de plus funeſtes ennemis, que les flateurs, dont le nombre eſt infini, ſur tout à la cour des rois : peſte d'autant plus à craindre, qu'elle paroît ſous une figure aimable.

An 181 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XXII. *Philippe ſuccede à Gordien.*

Mais revenons à la ſuite de notre hiſtoire. L'empire fut le prix, dont on recompenſa l'attentat, & la perfidie de celui qui avoit fait mourir le jeune Gordien. Marc Jule Philippe Arabe de baſſe naiſſance, mais grand homme de guerre, monta ſur le trône des Ceſars l'an deux cens quarante-uniéme, & ils regna un peu plus de cinq ans. Ce nouvel empereur dès le commencement de ſon empire, fit un traité avec les Perſes, par lequel il leur abandonna la Meſopotamie : démarche qui ternit beaucoup l'éclat de la grandeur Romaine, & la majeſté de l'empire. Etant retourné à Rome, il ferma l'année ſeculaire, & la milliéme depuis la fondation de Rome. Cette ceremonie ſe fit

An 241 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

An 1000 depuis la fondation de Rome.

An 241 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

avec plus de réjouissance, plus de spectacles, & plus de pompe, que jamais.

Marin proclamé empereur.

Il envoia Marin pour repousser les Goths, qui ravageoient la Thrace, & desoloient les provinces de l'orient. Marin chassa les Goths, & l'armée, pour reconnoître le service important qu'il venoit de rendre à l'empire, le proclama empereur. Dece par ordre de Philippe marcha incontinent contre Marin; il l'attaqua dans la Mœsie, & le battit. Marin dans la bataille perdit la vie avec l'empire qu'il avoit usurpé. L'armée victorieuse força Dece à son tour d'accepter la souveraine puissance, dont il venoit de dépouiller Marin; mais il conserva mieux que lui cette nouvelle dignité, qui étoit le fruit de sa victoire, & de la mort du tyran; car Philippe qui venoit avec une armée considerable combattre ce nouveau rival, fut tué à Verone dans une émeute des troupes.

Mort de Philippe.

L'empereur philippe avoit fait son fils Philippe, âgé de sept ans, son collegue à l'empire. On raconte de ce jeune prince qu'il étoit d'un caractere si serieux, que jamais on ne l'avoit vû rire: la nouvelle de la mort de son pere étant venue à Rome, on le fit aussi mourir. On voioit du tems de saint Jerôme, des lettres d'Origene à l'empereur Philippe. Il y a des auteurs anciens, & dont l'aurorité est respectable, qui rapportent que cet empreur avoit été batisé; (34) mais que le pape saint Fabien ne voulut jamais l'admettre à la participation des saints misteres, qu'après qu'il eut fait penitence d'un crime qu'il avoit commis: d'autres contredisent ce fait, & donnent au grand Constantin l'avantage & la gloire d'avoir été le premier empereur chrétien. Quelques-uns enfin croient que ce fut en ce tems-là que l'église Romaine commença à s'enrichir par les gratifications que lui fit l'empereur Philippe; mais les mœurs corrompues de ce prince, font bien voir que s'il fut chrétien, il s'en tint aux apparences, sans se mettre en peine d'en remplir les devoirs.

Dece succede aux deux Philippes.

Gn. Messius Decius, étant demeuré par la mort des deux Philippes, paisible possesseur de l'empire qu'il venoit d'usurper,

(34) *Avoit été batisé.* Ce que Mariana rapporte, sans rien affirmer, de l'empereur Philippe, que le pape saint Fabien voulut soumettre à la penitence publique, avant que de le recevoir à la participation des saints misteres; Eusebe de Cesarée l'attribue en general à un évêque; saint Jean Chrysostôme l'attribue à saint Babylas évêque d'Antioche, & martyr.

commença l'an deux cens cinquante, à persecuter les Chrétiens. Il le fit uniquement par la haine qu'il portoit à Philippe, qui les favorisoit; du moins on en jugea alors de la sorte. Dieu permit cette persecution, pour reformer les mœurs des Chrétiens, qui s'étoient beaucoup relâchés par la douce tranquillité dont ils jouissoient depuis long-tems, & pour rétablir la discipline ecclesiastique, qui étoit extrêmement déchûe de sa premiere severité. Nicephore raconte que saint Christophle souffrit le martyre dans cette persecution. Dece marcha contre les Getes, ou plûtôt contre les Goths, car on croit que ce sont les mêmes peuples. Ils s'étoient jettés dans la Mœsie & dans la Thrace, où ils ruinoient, & brûloient tout. L'empereur battit ces barbares, dans la premiere bataille qu'il leur livra; mais aiant voulu les attaquer une seconde fois, il perit dans cette rencontre avec son fils Herennius Decius. Cet empereur gouverna deux ans.

An 250 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort de Dece.

XXIII.

Trebonien succede à Dece.

Trebonianus Gallus, qui par une noire perfidie avoit trahi l'empereur son maître, & avoit été la cause de sa mort, (35) accepta l'empire, que l'armée lui offrit avec empressement; mais il ne le conserva qu'un an & demi. Il fit un traité honteux avec les Goths victorieux, par lequel il leur promettoit de leur paier tous les ans une espece de tribut. Cette lâcheté irrita l'armée, & revolta l'empire: chacun n'eut plus que de l'horreur, & du mépris pour cet indigne empereur, qui par ce traité infame, avoit couvert de honte le nom Romain. Les Goths ne pouvant demeurer long-tems tranquilles, remuerent de nouveau. On envoia contre eux Emilien Africain de nation, & né dans la Mauritanie Tingitane. Ce general fut heureux dans son entreprise, il attaqua les Goths, tailla leur armée en pieces, & les obligea de se retirer dans les provinces d'où ils étoient sortis. Il s'empara de l'empire, & revint aussi tôt sur ses pas, pour combattre Gallus son concurrent: il le défit en bataille rangée, & Gallus perit en cette occasion:

Emilien usurpe l'empire.

(35) *La cause de sa mort.* A juger par les termes, dont se sert ici Mariana, il sembleroit que Trebonianus auroit contribué directement à la mort de Dece, & se seroit joint à ses ennemis, neanmoins les meilleurs auteurs, en parlant de la défaite de Dece par les Goths, & de sa mort, n'y font entrer pour rien Trebonianus, puisqu'ils disent qu'il mourut dans un marais, où il s'étoit engagé imprudemment, & dont il ne se put tirer. Il est vrai que quelques auteurs pretendent que Dece ne s'engagea dans ce marais, que par le conseil de Trebonien, qui prevoioit bien qu'il ne pourroit pas s'en tirer; mais ce fait n'est pas incontestable.

An 250 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Emilien ne tint que pendant quatre mois l'empire qu'il avoit usurpé: il ne fit rien pendant tout ce tems-là qui fût digne du trône qu'il occupoit; en sorte qu'il y a des auteurs qui ne le mettent pas même au rang des empereurs. Pendant tous ces differens mouvemens, l'on avoit jetté les yeux sur Valerien, pour l'élever à l'empire. Dès que l'armée d'Emilien eut appris ce choix, par une inconstance & une trahison assez ordinaire en ce tems-là, les mêmes soldats, qui peu de mois auparavant l'avoient proclamé empereur, le poignarderent, & firent à ses dépens leur paix avec le nouvel Auguste.

Il est poignardé par les soldats.

Valerien proclamé empereur.

Licinius Valerien avoit soixante & dix ans, lorsqu'on l'envoia dans les Gaules, pour soumettre les barbares, qui s'y étoient jettés; mais toutes les legions s'étant unies ensemble, elles le saluerent empereur l'an deux cens cinquante-quatre. Il semble que la fortune ne prît plaisir à l'élever ainsi, que pour rendre sa chûte plus funeste, & plus éclatante. Une vie longue est sujette à bien des disgraces; & très-souvent la fortune renverse en un moment ceux qu'elle avoit conduits peu-à-peu jusqu'au faîte des honneurs. Valerien fut un triste exemple du caprice de la fortune aveugle, qui répand le plus souvent ses faveurs sur ceux qui en sont les plus indignes, & qui prend aussi plaisir à en dépouiller ceux qui les meriteroient le plus.

An 254 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le nouvel empereur aiant declaré la guerre aux Perses la septiéme année de son empire, fut vaincu par ces barbares, qui le firent prisonnier, & ce malheureux prince vêcut plus d'un an dans une des plus dures captivités qui fût jamais. Son fils Gallien, qu'il avoit associé à l'empire, ne songea nullement, ni à tirer son pere de sa prison, ni à soutenir l'éclat & la majesté de l'empire, qui étoit en proie aux Perses, aux Goths & aux Allemands, qui le ravageoient, sans que personne s'opposât à leurs excursions. Ce n'étoit pas encore là le plus grand malheur: l'ambition d'une trentaine de tirans, qui le déchirerent les uns après les autres, en prenant tous la qualité d'empereurs, l'ébranlerent bien davantage. Il y avoit déja long-tems que la republique Romaine ne pouvoit presque plus se soutenir, son propre poids l'accabloit. Posthume s'étoit rendu maître des Gaules, & avoit appellé à son secours les Francs, nation jusques là inconnue dans l'histoire Romaine. Lollien étoit allé par l'ordre de Gallien, pour reduire Posthume. Il avoit défait ce rebelle, qui étoit mort dans le combat, mais

en même tems Lollien avoit pris la place de Posthume, s'étoit fait empereur, & avoit associé Lollien son fils à la dignité souveraine. Quelques-uns croient que ce jeune Lollien est l'auteur des declamations, qui paroissent sous le nom de Quintilien.

An 254 & suiv depuis la naissance de Jesus-Christ.

Tetricus de son côté se rendit maître de l'Espagne, & prit aussi le nom d'empereur. Les Allemands aiant traversé les Gaules, vinrent se jetter dans cette vaste province, l'inonderent par leur multitude, & la ravagerent impunément pendant douze ans, laissant de tous côtés des marques de leur cruauté & de leur barbarie. Odenatus de Palmyre ne faisoit pas moins de dégât dans l'orient. Après sa mort Zenobie sa femme conserva ses conquêtes jusques au regne d'Aurelien, avec une prudence & un courage au dessus de son sexe. Tout l'empire étoit dans la confusion, la desolation étoit generale. On voit par des inscriptions que l'on trouve sur des pierres en plusieurs endroits de l'Espagne, que Salonine étoit femme de l'empereur Gallien, & Herennia Sallustia, femme de Dece.

Les affaires de l'église en Espagne.

En ce tems-là saint Luce gouvernoit l'église. Il nous reste des lettres de ce pape aux évêques d'Espagne, & de la Gaule. Il y exhorte ces prelats à assembler souvent des conciles; il détermine le droit des metropolitains sur les églises qui leur sont soumises; il interdit tout commerce avec les heretiques, & il encourage les Chétiens à souffrir les persecutions, ausquelles ils étoient continuellement exposés. Saint Estienne succeda à saint Luce : sous son pontificat, les évêques d'Espagne assemblés dans un concile, déposerent Martial évêque de Merida, & Basilides évêque d'Astorga, (37) accusés & con-

(37) *Basilides évêque d'Astorga.* Le cardinal Daguirre dans ses conciles d'Espagne, tome I. donne d'autres sieges à Basilides & à Martial; car il fait Basilides évêque de Leon, & Martial évêque d'Astorga; mais Tillemont pretend que Leon & Astorga n'étoient qu'un même évêché, dont Basilides étoit évêque, & que Martial l'étoit de Merida : comme le même cardinal pretend qu'il n'y a point eu de concile en Espagne avant celui d'Elvire dans le quatriéme siecle, il dit que ces deux évêques étant libellatiques & se reconnoissant coupables de plusieurs autres crimes dans la precedente persecution, s'étoient deposés eux-mêmes: saint Cyprien le dit de Basilides; outre que, suivant les canons, ceux du clergé coupables d'idolatrie, étant soumis à la penitence publique, étoient d'abord censés perdre leur degré, & ne devoient tout au plus esperer que la communion laïque. Ainsi le clergé & le peuple de ces deux églises ne manquerent pas d'élire Sabin & Felix, pour remplir les sieges de Basilides & de Martial, que quelques évêques voisins, qui s'étoient trouvés à l'élection, ordonne-

An 254 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

vaincus d'avoir renoncé par écrit à la religion chrétienne, ou plûtôt d'avoir donné leurs noms dans la liste de ceux qui renonçoient à Jesus-Christ. On appelloit ces sortes d'apostats *Libellatiques*; car ceux qui adoroient effectivement les idoles, & qui offroient des sacrifices, ou qui y participoient, se nommoient *Sacrifiés*, comme on le peut voir dans les lettres de saint Cyprien. Basilides alla à Rome, pour se justifier du crime dont on l'accusoit, & il fut absous par le pape saint Etienne, reçu dans la communion de l'église, & rétabli dans son siege. Cet évêque se voiant condamné par les évêques de la province, eut recours au chef de l'église, comme à celui qui avoit le pouvoir legitime de faire des loix, & de reformer les decrets des autres évêques.

Quelques contestations entre les évêques d'Espagne & le pape saint Etienne.

Ceux d'Espagne furent cependant très-choqués de la conduite du pape : ils s'en plaignirent, & ils deputerent Felix & Sabin en Afrique, pour en instruire saint Cyprien évêque de Carthage. Ce saint prélat, après en avoir communiqué avec plusieurs évêques, declara que l'on ne devoit point rétablir les apostats, dans le même rang qu'ils avoient, avant leur apostasie; qu'à la verité, il étoit permis de leur rendre la communion de l'église, à condition qu'ils se soumettroient à une penitence proportionnée à la grandeur de leur crime; mais qu'ils ne pouvoient plus exercer les fonctions de l'épiscopat, & du sacerdoce, & qu'ils devoient se contenter de demeurer dans l'ordre des laïques, comme il avoit été reglé par un decret du pape saint Corneille; & qu'ainsi il étoit vraisemblable que saint Etienne avoit été surpris. C'est pourquoi Sixte II. successeur de saint Etienne écrivit sur ce sujet aux évêques d'Espagne, (38) & leur manda que l'on ne devoit point casser les decrets des

rent les deux deposés, se repentant de s'être deposés, eurent recours au pape saint Etienne pour être rétablis dans leur siege, ce qui fait voir que dans ces sortes de causes, l'appel au souverain pontife étoit en usage dès les premiers siecles de l'Eglise.

(38) *Sur ce sujet aux évêques d'Espagne.* Il ne faut pas être surpris que Mariana reconnoisse pour veritables les lettres des papes predecesseurs de Sirice : de son tems elles n'étoient réjettées presque que par les protestans, & le cardinal d'Aguirre dans ces derniers tems où la critique s'est plus developpée, ne laisse pas de soutenir encore que toutes ces decretales, sur tout celles qui s'adressent aux évêques d'Espagne, sont des mêmes papes, à qui elles sont attribuées. On doit dire la même chose de la lettre du pape saint Antere, dont nous avons parlé, page 376, que la plûpart des sçavans regardent comme supposée, soit à cause du titre de province de Tolede, alors inusité; soit à cause des lambeaux tirés du Pape Sirice, de saint Jerôme & d'Ennodius, qu'ils y remarquent.

peres,

peres, ni déposer des évêques, que l'on ne fût pleinement informé des crimes dont on les accusoit, & que l'on ne pouvoit point rétablir, sans la participation du pape, ceux mêmes qui avoient été déposés injustement. An 254 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ces trois saints papes moururent pendant la cruelle persecution que Valerien excita contre la religion chrétienne. Ce prince avoit cependant paru la favoriser au commencement de son empire; mais il changea de sentiment, & fut le reste de son regne ennemi juré des Chrétiens. Ce fut dans ce tems-là que le saint diacre Laurent souffrit le martyre à Rome. Il étoit né à Huesca (39) en Espagne, & fils d'Ozentius & de Patientia, que les habitans d'Osca reverent aussi comme des saints. Sixte II. avant que d'être pape, étoit venu en Espagne, (40) y publier l'Evangile. Lorsqu'il en sortit, il emmena avec lui à Rome saint Laurent & saint Vincent. (41) Saint Laurent avoit un courage & une intrepidité à l'épreuve des plus affreux tourmens, comme il le fit bien paroître par le cruel martyre qu'il endura, plûtôt que de trahir sa religion. Le pape saint Sixte & lui moururent l'an deux cens cinquante-neuf. Ceux qui disent que leur martyre arriva sous l'empire de Dece, se trompent sans doute; mais ils se trompent encore moins que ceux, qui sous prétexte d'accorder ces deux sentimens contraires, prétendent qu'un petit-fils de Valerien, nommé Dece, & declaré César pendant la vie même de cet empereur, avoit fait souffrir le martyre à ces grands saints. Ils s'appuient sur l'autorité de Trebellius Pollion; mais ce temoignage est foible, & nous pouvons dire que cet auteur est du nombre de ceux qui sans bien examiner les preuves d'un fait, avancent hardiment, & An 259 depuis la naissance de Jesus-Christ.

(39) *Il étoit né à Huesca en Espagne.* Ce que Mariana rapporte ici de l'illustre saint Laurent, qu'il étoit Espagnol, natif d'Huesca, & dont il nomme le pere & la mere, n'est fondé que sur les actes de ce saint, réjettés par tous les critiques; car 1°. Le voiage du pape Sixte en Espagne est chimerique. 2°. Il est également faux, que le pape ait emmené avec lui saint Laurent deja diacre, puisque ce saint ne fut fait diacre, que par le pape Sixte, quand il fut élevé au pontificat.

(40) *Etoit venu en Espagne.* Je ne vois pas sur le temoignage de qui Mariana avance que le pape Sixte II. qui étoit Grec & Athenien, étoit passé en Espagne, pour y prêcher l'évangile, dans un tems où la religion chrétienne paroissoit déja assez établie en Espagne, & où il y avoit assez d'évéques zelez, pour n'avoir pas besoin d'étrangers: aussi le cardinal d'Aguirre jaloux d'ailleurs de la gloire de sa nation, rejette ce voiage, comme un fait avancé sans fondement, & auquel il n'y a pas d'apparence.

(41) *Saint Laurent & saint Vincent.* Comme il paroît constant que le pape Sixte II. n'est jamais venu en Espagne, il est donc faux qu'il en ait amené avec lui à Rome saint Vincent.

An 259 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

avec confiance ce qui leur vient dans l'esprit.

La même année, sous le consulat de Faustus, & de Bassus, Fructuosus premier évêque de Tarragone, Augure & Eologe diacres, endurerent le martyre dans cette ville, avec une fermeté & un courage extraordinaire. Un soldat du president Emilien, & une jeune fille, que ce soldat avoit averti du miracle dont il étoit le temoin, virent les ames de ces saints martyrs transportées dans le ciel, ainsi que le rapporte Prudence. Leurs reliques cependant sans que l'on en sçache ni la raison, ni le tems, furent enlevées, & portées dans la Ligurie, elles reposent dans un monastere de Benedictins, assez proche de la ville de Gennes.

XXIV. Auréole se revolte contre Galien.

L'année suivante saint Denis fut élû pape, à la place de saint Sixte, Aureole s'étoit revolté dans l'Illyrie : il étoit entré dans l'Italie, à la tête de l'armée, qui l'avoit proclamé empereur ; & s'étoit rendu maître de Milan. Galien marcha pour soumettre ce rebelle, & l'assiegea dans Milan même, où il avoit été obligé de se renfermer. Le siege traînoit en longueur, & l'armée rebutée des fatigues qu'elle étoit obligée d'essuier, conspira contre la vie de l'empereur. Il fut poignardé dans sa tente l'année deux soixante & neuviéme, & la quinziéme année depuis qu'il avoit été associé à l'empire par son pere Valerien. Son jeune frere, qu'il avoit aussi pris pour collegue, & qui s'appelloit Valerien, perit dans la même conjuration.

Galien poignardé.

An 269 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Flavius Claudius, homme brave, experimenté, estimé des troupes, & qui s'étoit distingué dans toutes les occasions, s'empara de l'empire, qui n'avoit point alors de maître. L'année suivante il fut fait consul avec Paternus. Ce fut sous ce consulat que le pape saint Denis écrivit à Severe (42) évêque de Cordoue, pour lui ordonner qu'il divisât son diocese en paroisses, comme on avoit fait à Rome. Les commencemens de ce nouvel empereur furent heureux. Aureole avoit été défait & tué dans une bataille : il avoit soumis & dompté les Goths & les Allemands. Après ces victoires il balançoit sur le parti qu'il devoit prendre : il avoit en même tems deux grosses affaires sur les bras, qui lui donnoient beaucoup d'inquietude. Tetricus s'étoit rendu maître de l'Espagne, & de la plûpart des

(42) *Saint Denis écrivit à Severe.* Comme il n'est pas de mon ressort de decider ici entre les sçavans sur ces lettres des papes predecesseurs de Sirice, si elles sont vraies, ou supposées : je laisse au lecteur le soin de faire cet examen.

Gaules : il étoit à craindre, que si l'on ne le rangeoit bien-tôt à son devoir, il ne fût en état de pousser son ambition plus loin, & qu'il ne se bornât pas à ces deux provinces : il étoit donc à propos de le reduire. D'ailleurs Zenobie veuve du roi Odenat, princesse courageuse & intrepide, ne se faisoit pas moins redouter dans l'orient. Elle ravageoit les provinces, & donnoit de grandes secousses à l'empire de ce côté-là. L'empereur Claude, dans l'incertitude s'il commenceroit par Tetricus, ou par Zenobie, mourut de maladie à Sirmich en Hongrie. Il fut pleuré de tout le monde, & ce fut une vraie perte pour l'empire : il ne regna qu'un an, dix mois, quinze jours : il étoit grand oncle de Constantius Cesar ; car Constantius pere du grand Constantin étoit fils d'Eutrope, de l'illustre famille des Dardaniens, & de la fille de Crispus, frere de l'empereur Claude II.

An 169 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXV. Aurelien proclamé empereur.

Dès que l'on sçut à Rome la mort de Claude, le senat proclama empereur son frere Quintilien ; mais celui-ci se trouvant accablé sous le faix des affaires, se tua dix-sept jours après son couronnement. On apprit en même tems que L. Domitius Aurelien avoit été declaré empereur à Sirmich, & que tout se declaroit pour lui. Il auroit égalé les plus grands princes, s'il n'avoit souillé sa valeur par sa cruauté naturelle, & terni ses grandes qualités par la haine injuste & implacable qu'il porta aux Chrétiens. Il dompta les Daces, & leur donna les deux Mesies pour s'y établir : il reduisit de gré ou de force tous les tyrans, qui sous les regnes précedens s'étoient élevés dans l'empire, & s'étoient cantonnés dans diverses provinces, où sans oser porter les marques de la dignité imperiale, ni usurper l'autorité souveraine, ils étoient néanmoins les maîtres absolus : il assiegea, & prit la ville de Palmire, où Zenobie s'étoit retirée. Cette princesse fut arrêtée, lorsqu'elle s'enfuioit vers les Perses, sur des Dromadaires. Aurelien eut à Rome l'honneur du triomphe, & il ne jugea pas indigne de lui, de traîner après son char cette grande reine captive. Ce fut un spectacle agréable aux Romains, mais en même tems digne de compassion, de voir cette princesse, qui malgré la foiblesse de son sexe, avoit un courage intrepide, & digne des plus grands heros, de la voir, dis-je, captive, & menée en triomphe, sans que ses malheurs fussent capables de l'abbatre, ni même de l'ébranler. On dit qu'Aurelien fut le dernier des em-

Triomphe de Zenobie.

An 269 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

pereurs Romains qui renouvela les anciens triomphes. L'empereur fit peu de séjour à Rome, & retourna en orient; mais lorsqu'il se disposoit à faire la guerre aux Perses, il fut tué par la trahison de Mnestée, un de ses favoris, entre Heraclée & Byzance. Il regna quatre ans, onze mois, sept jours. Quelques auteurs disent que cet empereur fonda la ville d'Orleans en France sur la Loire, & Geneve sur le lac qui porte le même nom; mais je ne prétends pas garantir leur opinion.

Martyre de saint Narcisse à Gironne.

Saint Narcisse & saint Felix son diacre endurerent le martyre à Gironne sur les frontieres de l'Espagne & des Gaules, après avoir annoncé l'Evangile aux peuples des Pyrenées. Cette ville revere d'une maniere particuliere un autre saint Narcisse, qui mourut dans un autre tems. Ainsi il ne faut pas confondre ces deux saints, ni se laisser tromper par la ressemblance des noms. Le pape saint Eutychien avoit succedé l'année précedente à saint Felix, qui avoit souffert le martyre. Le saint pape Eutychien écrivit à Jean, (43) & aux autres évêques de la Bœtique, sous le consulat d'Aurelien & de Marcellin l'an deux cens soixante & seize. Dans sa lettre il combat, & presse fortement les nouveaux heretiques d'Espagne, qui troubloient l'église par leurs erreurs, & il leur montre que c'est veritablement le Fils de Dieu qui s'est fait homme.

An 276 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Quelques autres empereurs.

L'empire vaqua six mois après la mort d'Aurelien; car il s'éleva entre le senat & l'armée une contestation fort extraodinaire, & jusques alors inouie: ces deux corps disputoient entre eux sur le droit d'élire un empereur; de telle sorte que le senat prétendoit que c'étoit à l'armée de faire cette élection; l'armée de son côté vouloit s'en tenir au choix du senat. Cette contestation qui dura six mois, sans rien terminer, fit vaquer l'empire ainsi long-tems; enfin le senat obligé de se rendre aux pressantes sollicitations de l'armée, choisit pour empereur Claude Tacite, homme d'un grand merite, & d'une grande reputation. Comme ce prince avoit près de soixante & huit ans, il ne gouverna pas long-tems l'empire, & ne regna que six mois, vingt jours. Il

Le senat choisit Claude Tacite pour empereur.

(43) *Ecrivit à Jean.* Quelque zelé que soit le cardinal d'Aguirre pour soutenir la verité de toutes les anciennes decretales, il convient qu'il est difficile de justifier celle-ci; parce qu'il s'y trouve insérés quelques passages de plusieurs peres, beaucoup posterieurs à ce pape; mais sur cela, il pretend que l'on ne doit rejetter cette faute que sur les copistes qui ont alteré cette lettre. Mariana sur plusieurs faits étrangers à son histoire, s'en est rapporté au sentiment des sçavans de son siecle.

mourut à Tharse en Cilicie, universellement regreté; car l'on avoit conçu de grandes esperances de sa moderation, de son experience & de sa valeur. Florien son frere lui succeda; mais il se repentit bien-tôt d'avoir accepté l'empire. En effet, soit qu'il se crût incapable de soutenir un si grand fardeau, soit par le chagrin qu'il eut de voir l'empire en proie à tous les barbares, sans esperance de pouvoir ni les soumettre, ni les chasser, il se fit ouvrir les veines six mois après qu'il eut été proclamé empereur, & avec le sang il perdit l'empire & la vie. Je croi que ce ne fut pas là les seules raisons qui l'obligerent d'en venir à cette extrêmité: ce ne fut ni la connoissance de son incapacité & de sa foiblesse, ni sa timidité, ni les interêts de l'empire, qui ne le touchoient peut-être pas beaucoup; mais l'impuissance où il se vit de s'opposer aux legions qui étoient en orient, & qui venoient de proclamer empereur M. Aurelius Probus.

An 276 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXVI. Probus élû empereur.

Probus étoit de Dalmatie, & de basse extraction, mais toutes ses grandes qualités, sa valeur, son habileté, sa moderation & la haute reputation qu'il avoit acquise, effaçoient en lui l'obscurité de sa naissance; & certes s'il n'eût reçu de ses peres le nom de Probus, ses vertus éclatantes le lui auroient fait donner. Il dompta les Allemands qui s'étoient jettés dans les Gaules, & les Sarmates qui ravageoint l'Illyrie; il donna la loi à Narseus roi des Perses, & pour arrêter les courses des Goths & des Vandales, dont une multitude presque infinie étoit venue, comme un torrent impetueux, inonder les provinces orientales de l'empire, il leur accorda des terres en Thrace, où ils s'établirent. Tant d'heureux succès affermirent son trône, & le firent regarder comme le restaurateur de l'empire, & comme le seul capable de lui rendre son ancienne splendeur.

Probus eut deux concurrens à l'empire: Saturnin avoit été proclamé empereur par l'armée d'Egypte; mais les soldats qui venoient de l'élever sur le trône, le massacrerent presque aussi-tôt, ou parce qu'ils redoutoient la valeur de Probus, ou pour meriter ses bonnes graces, & menager leur paix, en le défaisant de son competiteur. Bonoze d'un autre côté avoit eu l'audace de se faire reconnoître pour empereur, par les troupes qu'il commandoit; mais Probus qui n'avoit plus rien à craindre du côté de l'Egypte, aiant appris la mort de Saturnin, & que l'armée s'étoit rangée à son devoir, marcha aussi-

An 276 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

tôt contre Bonose, l'attaqua sur le Rhin, & le défit. Ce malheureux se voiant vaincu, & abandonné de ses troupes, se pendit, pour ne point tomber entre les mains du vainqueur.

Probus tué par ses soldats.

L'empereur Probus pour gagner l'affection des Gaulois & des Espagnols, & se les attacher encore davantage, leur accorda la permission de planter des vignes, & il cassa la défense que Domitien leur en avoit faite. Mais toutes les hautes esperances que l'on avoit conçues de ce grand prince, pour la gloire & les interêts de l'empire, s'évanouirent bien-tôt. Probus étoit dans l'Illyrie, où il se disposoit à marcher contre les Perses, qui vouloient remuer; mais il fut malheureusement poignardé par ses propres soldats, qui se mutinerent. Ainsi perit ce prince, par la trahison même de ceux à qui il devoit son élevation: il avoit regné cinq ans, quatre mois. Sa severité à faire observer exactement aux troupes la discipline militaire, lui avoit attiré leur haine: peut-être aussi que la crainte d'être congediés, fut ce qui les irrita encore davantage contre lui; car il avoit dit un jour publiquement, que l'armée deviendroit enfin inutile, dès que les ennemis seroient soumis, & que l'empire n'auroit plus rien à apprehender.

Carus lui succede.

An 282 depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'armée chosit M. Aurelius Carus pour successeur de Probus, l'an deux cens quatre-vingt-deux. Quelques auteurs disent qu'il étoit de Dalmatie, d'autres le font Gaulois, cependant les lettres qu'il écrivit font conjecturer qu'il étoit Romain. Il avoit deux fils, qu'il associa aussi-tôt à l'empire: il en envoia un qui s'appelloit Carin dans les Gaules & dans l'Espagne, pour gouverner ces provinces, & il emmena l'autre, nommé Numerien, avec soi, dans la guerre qu'il alloit faire aux Perses. Ce fut durant ce voiage de l'empereur, que mourut le fameux saint Babylas évêque d'Antioche, accusé de rebellion. Son crime étoit d'avoir eu le courage, & la fermeté d'empêcher Numenen d'entrer dans l'église, où il vouloit assister à la celebration des saints mysteres, soit que ce prince infidele eût envie de s'en moquer, & de se railler de notre religion; soit par curiosité de s'instruire de nos augustes ceremonies: car il étoit sçavant. Le crime, ou plûtôt la fermeté de ce saint évêque fut digne d'une gloire immortelle, & lui attira la couronne du martyre.

Sa mort.

Après que la guerre des Perses fut terminée, Carus mourut

d'un coup de foudre, ſur les bords du Tygre, la deuxiéme année de ſon empire, & Numerien ſon fils n'eut pas un ſort plus heureux; car étant dans ſa litiere, à cauſe d'un grand mal d'yeux, qui le tourmentoit, Arrius Aper ſon beau-pere, homme cruel & ambitieux, pouſſé du deſir de regner, le fit tuer, violant dans la perſonne de ſon gendre les loix les plus ſacrées de la nature. L'armée eut horreur de cette cruelle perfidie, & nomma Diocletien pour empereur, qui ne tarda pas longtems à vanger la mort de Numerien, ſur le traître & le perfide Aper; il paſſa ſon épée au travers du corps de ce barbare beau-pere. On dit que ce nouvel empereur, en perçant ce ſcelerat, lui dit ces paroles: *Triomphe, Aper, tu peris de la propre main du grand Enée.* Carin aiant appris la mort de ſon pere & de ſon frere, prétendoit réunir en ſa perſonne toute l'autorité ſouveraine, qu'il regardoit comme ſon bien & ſon heritage: il ſe mit en devoir de ſoutenir ſon droit par la force des armes, ſans ſe mettre en peine de ce qu'avoit fait l'armée de Diocletien, qui venoit de le nommer empereur; mais celui-ci reſolu également de ſoutenir ſes interêts, & le choix des ſoldats, marcha contre Carin, l'attaqua, le vainquit, & Carin aiant été tué, Diocletien demeura maître de l'empire & ſeul empereur.

An 282 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Et celle de Numerien.

Carin vaincu par Diocletien.

C'eſt environ ce tems là que M. Aurelius gouvernoit les Eſpagnes pour les Romains, comme le marquent les inſcriptions que l'on voit encore de nos jours ſur pluſieurs pierres. On connoît auſſi par ces inſcriptions, que les empereurs en ce tems-là, ne prenoient pas ſeulement le nom de tribuns pontifes conſuls, mais encore celui de proconſuls. Rien ne prouve ce fait d'une maniere plus inconteſtable, qu'une inſcription que l'on voit gravée ſur une pierre, qui s'eſt conſervée juſqu'à preſent dans la place publique, & dans le marché de Morviedro. On lit ſur cette pierre : *A l'empereur Marc Aurele Carin très-noble Ceſar, le pieux, l'heureux, l'invincible, l'auguſte, le ſouverain pontife, le tribun le pere de la patrie, conſul, proconſul*; (44) ce titre n'étoit pas nouveau : les empereurs l'avoient déja pris auparavant, temoin l'inſcription qui eſt à Ro-

(44) *Conſul, proconſul.* Voici l'inſcription Latine telle qu'elle eſt gravée ſur la pierre de Morviedro : IMP. M. AUR. CARINO. NOBILISSIMO. CÆS. PIO. FELICI. INVICTO. AUG. PONT. MAXIMO. TRIB. POT. P. P. COS. PROCOS. La tienne pour non ſuppoſée qui voudra.

An 281 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

me, sur le portail du Pantheon. Depuis le tems de l'empereur Antonin le philosophe, les gouverneurs des provinces s'appelloient *Comtes :* cette coutume s'observa toûjours dans la suite en Espagne : néanmoins quand leur tems étoit fini, nous avons déja remarqué, qu'en attendant leurs successeurs, on les appelloit *lieutenans de l'empereur :* & soit que leur tems fût expiré ou non, ils étoient appellés presidens.

XXVII. Diocletien & Maximien empereurs. An 284 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Diocletien fut proclamé empereur l'an deux cens quatre-vingt-quatre : il étoit de Dalmatie, & fils d'un affranchi : cet empereur avoit à la verité de très-belles qualités ; il étoit grand homme de guerre, & n'avoit pas moins d'habileté pour les affaires : en un mot, il ne l'auroit pas cedé aux plus grands princes, s'il n'avoit souillé ses mains dans le sang de tant de Chrétiens. Il prit l'année suivante Maximien Hercule, pour son collegue à l'empire, & declara peu après Galere Maximin & Constantius Chlorus Cesars. Galere épousa Valeria, fille de Diocletien, Constantius fut contraint de repudier Helene, (45) fille d'un roi de la grande Bretagne, pour épouser Theodora, belle-fille de Maximien. Helene fut mere de Constantin, auquel ses vertus, ses actions éclatantes, & son zele pour la vraie religion, meriterent le surnom de Grand.

Diocletien marcha en Egypte, pour appaiser les troubles qui s'étoient élevés dans cette province. Maximien rangea l'Afrique à son devoir, & Constantius soumit entierement la grande Bretagne. Galere ne fut pas si heureux contre les Perses, qui le défirent ; mais Diocletien s'avança jusques dans la Mesopotamie, après avoir soumis l'Egypte ; & pour punir Galere ou de son malheur ou de sa faute, il l'obligea de marcher à pied devant son char pendant mille pas : mais Galere peu de tems après repara sa honte, & remporta une signalée victoire sur les Perses : l'empereur le reçut comme en triomphe. Tant il est vrai que le châtiment & la recompense donnent le branle à presque toutes les actions des hommes ; car la crainte du châtiment anime les plus lâches, comme l'espoir de la recompense reveille l'industrie & l'activité des plus stupides.

(45) *Fille d'un roi de la grande Bretagne.* Tous les sçavans ne sont pas d'un même sentiment sur l'origine, & le lieu de la naissance de cette princesse : les uns la font d'une naissance basse, obscure, & d'une petite ville de Bythinie : les autres Angloise, & fille de roi : il suffit de dire que Mariana a pû sur ce fait s'en tenir au sentiment d'auteurs habiles.

Diocletien retourna à Rome, après avoir rétabli la tranquillité dans toutes les provinces de l empire, & la dix-huitiéme année de son regne, il excita contre les Chrétiens la cruelle persecution qu'il avoit déja commencée huit ans auparavant. Cette persecution arriva, selon saint Augustin, l'an trois cens trois, sous le huitiéme consulat de Diocletien, le septiéme de Maximien. On ne vit jamais d'édit plus rigoureux; car il commanda que l'on renversât par tout les églises; que l'on brûlât les livres sacrés; que l'on declarât infames les Chrétiens; & qu'ils fussent exclus de toutes les charges. Il commanda sur tout que l'on fît mourir les évêques, & les autres ministres de la religion, sans en épargner aucun; car ce cruel empereur avoit entrepris d'anéantir la religion chrétienne: vains efforts de l'orgueil des hommes, que Dieu sçait confondre, quand il lui plaît: la persecution de ce barbare empereur ne servit qu'à affermir la religion, & Dieu sçut s'en servir pour la mettre sur le trône des Cesars, comme il arriva quelques années après, par la conversion & le batême du grand Constantin.

An 284 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Diocletien persecute les Chrétiens.

An 303 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Dans ce terrible orage, plusieurs saints souffrirent le martyre, entre autres le pape saint Caius, son frere Gabinus, & sainte Susanne, fille de saint Gabinus: on fit aussi mourir à Seville les deux saintes vierges Juste & Rufine, accusées d'avoir prophané la religion des dieux, en foulant aux pieds la statue de Venus. Saint Marcel Centenier, né à Leon en Espagne, endura la mort à Tingis en Mauritanie, par l'ordre d'Agricolaus, prefet du pretoire. Nos histoires ne sont pas les seules qui parlent de ce saint martyr, il en est encore fait mention dans le Code Theodosien, & dans celui de Justinien: son crime étoit d'avoir quitté le baudrier pour conserver sa religion. Saint Marcel ne fut pas seulement illustre par les tourmens affreux qu'on lui fit endurer, & par la mort qu'il souffrit pour le nom de Jesus-Christ, mais encore pour avoir eu douze enfans, qui suivirent l'exemple de leur pere, & qui reçurent la mort au milieu des supplices les plus horribles, pour la défense de la vraie foi: ils ne moururent pas cependant tous ni dans le même tems, ni au même lieu: on les nomme Claude, Luperius, Victorien, Emeterius, Celedonius, Servandus, Germain, Ascisclus, Janvier, Fauste, Martial & Victor. Il y a des auteurs qui croient que ce fut à peu près en ce tems-là qu'arriva le maryre de sainte Marine, dont le corps repose dans

Quelques Martyrs en Espagne.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

l'église qui porte son nom, à huit milles d'Orense, ou d'Auria, dans la Galice, où l'on croit qu'elle fut martyrisée.

Dacien persecute les Chrétiens en Espagne.

Tout cela arriva avant que Dacien vint en Espagne, où Diocletien l'envoia : il y laissa par tout des marques sanglantes de son impieté, & de sa cruauté. La rage de ce president impie passa bien-tôt d'une extrêmité de l'Espagne à l'autre ; car aiant commencé au pied des Pyrenées, qui separent l'Espagne des Gaules, elle s'étendit dans les autres provinces du midi & de l'occident. Les bornes que l'on voit au bourg d'Oreole, entre Beja & Ebora, marquent clairement que Dacien étoit president de toute l'Espagne. Voici l'inscription que l'on voit gravée sur ces bornes : *A nos Seigneurs & maîtres, éternels empereurs C. Aur. Valere, Jovius Diocletien & M. Aur. Valere Erculeus très-pieux, très-heureux toûjours Augustes : cette borne a été mise entre Beja & Ebora par l'ordre de P. Dacien V. P. president des Espagnes. H. H. N. M. Q. qui leur est très-devoué d'un côté ceux de Beja, & de l'autre ceux d'Ebora.* Saint Felix & saint Cucufat, nés en Afrique, mais qui étoient passés en Espagne, par le zele d'y étendre la religion chrétienne, endurerent le martyre sous ce barbare president : saint Felix mourut à Gironne, & saint Cucufat à Barcelone : dans la même ville sainte Eulalie endura la mort pour Jesus-Christ ; cette sainte vierge est differente de cette sainte Eulalie, qui fut martyrisée à Merida, presque dans le même tems.

Martyre de saint Cucufat.

Et des deux saintes Eulalies.

Dacien étant arrivé à Sarragosse, y fit souffrir des tourmens horribles à sainte Engratia ; Prudence l'appelle Encratis : elle venoit de l'extrêmité du Portugal, pour se rendre en Roussillon, y joindre son époux ; mais la couronne du martyre qu'elle trouva en chemin, fut pour elle un bonheur plus grand que celui qu'elle alloit chercher : dix-huit personnes qui l'avoient accompagnée, reçurent avec cette sainte la couronne du martyre. La haine que le cruel Dacien avoit conçue contre les Chrétiens ne fut pas assouvie par le sang de ces saints martyrs : comme le nombre des Chrétiens étoit très-grand à Sarragosse,

(46) *De l'autre ceux d'Ebora.* C'est pour contenter le lecteur curieux que je mettrai ici l'inscription Latine, afin que l'on voie si l'auteur l'a bien entendue dans la traduction Espagnole, sur laquelle je l'ai traduite en François. D D. N N. ÆTERN. IMPP. C. AUR. VALERIO. JOVIO. DIOCLETIANO. ET M. AUR. VALERIO. ERCULEO, PIIS. FEL. SEMPER. AUGG. TERMINUS. INTER. PACENS. ET. EBORENS. CURANTE. P. DATIANO. V. P. PRÆSIDE. H. H. N. M. Q. EORUM DEVOTISSIMO HISNE PACENSES, HISNE EBORENSES.

où la religion fleuriſſoit, il y eut encore là une infinité d'habitans, qui furent les objets de ſa rage : ſa cruauté étoit ingenieuſe à inventer de nouveaux tourmens, elle s'étendoit juſqu'après leur mort. Il fit un jour brûler les corps des ſaints martyrs avec ceux des criminels, afin que les Chrétiens, ne pouvant démêler les cendres des uns d'avec celles des autres, ils ne rendiſſent pas un culte religieux aux reliques des martyrs, comme c'étoit la coutume dès ce tems-là ; mais les cendres de ces ſaints par un nouveau prodige, ſe trouverent ramaſſées, & ſeparées de celles des criminels ; on les appella depuis, *la maſſe Blanche* ; Prudence dit que la même choſe étoit arrivée à trois cens martyrs, que l'on jetta dans de la chaux vive en Afrique, le jour que l'on fit mourir ſaint Cyprien, & que leurs cendres s'étant réunies de la ſorte miraculeuſement, furent auſſi appellées *la maſſe blanche*. An 303 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Saint Valere, évêque de Sarragoſſe, & ſaint Vincent ſon Diacre, étoient trop illuſtres & trop celebres parmi les Chrétiens, pour n'être pas déferés au barbare preſident. Ils étoient les chefs des Chrétiens, les plus fermes colomnes de la religion, & ceux qui animoient les autres à répandre leur ſang pour Jeſus-Chriſt. Dacien les fit prendre : on les envoia à Valence, pour y être examinés, dans l'eſperance que le tems, les miſeres, les fatigues du voiage, pourroient peut-être leur faire changer de ſentiment, & leur faire abandonner la foi ; mais l'un & l'autre demeurerent fermes à confeſſer le nom de Jeſus-Chriſt, malgré les tourmens qu'on leur fit ſouffrir. On ſe contenta d'exiler le ſaint évêque Valere dans les montagnes, au pied deſquelles coule la riviere de Cinga, où ce ſaint prélat paſſa le reſte de ſa vie. Dacien crut devoir relâcher quelque choſe de ſa barbare cruauté, en faveur de l'extrême vieilleſſe de cet évêque ; & s'il l'épargna, ce ne fut nullement par un mouvement de compaſſion ; c'eſt qu'il ne crut pas que ce bon vieillard eût aſſez de force pour ſupporter les tourmens horribles que l'on faiſoit endurer aux autres martyrs. Pour ce qui regarde le ſaint diacre Vincent, ce fut ſur lui que le preſident déchargea ſa colere, & il n'y eut ni moien, ni adreſſe, dont Dacien ne ſe ſervît pour engager Vincent à trahir ſa foi, & à offrir des ſacrifices aux idoles. Tous ſes efforts furent vains ; l'adreſſe & la cruauté du preſident échouerent contre la fermeté du ſaint Diacre ; jamais l'on ne put le faire changer de ſenti- Martyre de ſaint Vincent.

An 303 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

ment, ni l'obliger à livrer les ſaintes écritures aux infideles. L'on commença alors d'appeller *Traditeurs*, ceux qui étoient convaincus d'avoir livré aux païens les livres ſacrés. Enfin l'illuſtre ſaint Vincent obtint la palme du martyre, après que Dacien eut épuiſé ſur ce ſaint diacre tous les ſupplices du fer & du feu, qu'il pût inventer. Alphonſe I. roi de Portugal fit tranſporter à Liſbonne, capitale de ſon roiaume, le corps de ſaint Vincent, que l'on avoit porté d'abord au Cap Sacré, pour le dérober à l'impieté des Maures, qui couroient, & ravageoient l'Eſpagne; mais nous parlerons ailleurs de cette tranſlation. C'eſt depuis ce tems-là que ce Cap eſt appellé *le Cap de ſaint Vincent*, parce que le corps du ſaint diacre y étoit reſté long-tems.

Martyre de ſaint Juſt & de ſaint Paſteur.

Saint Juſt & ſaint Paſteur étoient encore à peine ſortis de l'enfance, qu'ils endurerent le martyre à Alcala, dans le champ que l'on nomme *Louable*. Dans la ſuite on y a fait bâtir une magnifique égliſe en l'honneur de ces jeunes martyrs: cette égliſe eſt à preſent celebre par le nombre & par le merite des miniſtres, qui la deſſervent. Les corps de ces ſaints martyrs avoient d'abord été enlevés d'Alcala, & tranſportés à Hueſca: Alcala étoit trop expoſé aux courſes des Maures, qui avoient preſque conquis toute l'Eſpagne. On ne vouloit pas que ces précieuſes reliques fuſſent profanées par les infideles. Enfin le roi Philippe II. les fit rapporter à Alcala l'an mil cinq cens ſoixante & huit, & les fit placer dans le lieu où ces ſaints enfans avoient enduré la mort. Sainte Eulalie âgée de quatorze ans, & ſainte Julie ſa compagne, répandirent auſſi leur ſang pour la foi à Merida. La ſainte vierge Leocadie mourut en priſon étouffée, par la puanteur & l'infection inſupportable qui y étoit. Elle eſt miſe au rang des confeſſeurs de Jeſus-Chriſt dans les anciens livres Moçarabes, c'eſt-à-dire, dans les livres de prieres qui étoient en uſage parmi les Goths, après qu'ils eurent embraſſé la religion chrétienne. Cependant les livres de l'office Romain, & ſon martyrologe la mettent au rang des martyrs: en cela la difference n'eſt pas conſiderable. Les Benedictins de ſaint Ghiſlain en Hainaut avoient le corps de ſainte Leocadie: on a été long-tems ſans ſçavoir ſi c'étoit le corps de cette ſainte, ou celui de quelque autre qui portoit le même nom. Pour moi, je conclurois volontiers pour celle d'Eſpagne; je ne puis me défendre de juger avec équité dans une

cause qui interesse la nation, puisque dans le tems que je composois cette histoire, le roi Philippe II. la fit rapporter de Flandres en Espagne, avec les acclamations & le concours d'une multitude infinie de peuple. Cette translation fut faite le vingt-sixiéme d'Avril l'an mil cinq cens quatre-vingt-sept, ce qui sera un monument éternel de la pieté de ce prince.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Dacien partit de Tolede, & se rendit à Elbora; dès qu'il y fut arrivé, il fit toutes sortes de perquisitions, pour découvrir s'il y avoit quelque Chrétien; il n'y fut pas long-tems, qu'on lui en amena un, nommé Vincent: le president lui fit de très-grands reproches, & une forte reprimande sur la religion qu'il avoit embrassée, & le fit jetter dans un affreux cachot: mais ni les horreurs du cachot, ni les menaces de Dacien, ni les tourmens horribles qu'on lui préparoit, ne furent pas capables d'ébranler la resolution de ce zelé Chrétien. Cependant comme il trouva une occasion favorable de s'échapper, il s'enfuit à Avila, où peu de tems après lui & ses sœurs sainte Sabine & sainte Christete, qui lui avoient conseillé de s'enfuir, & qui l'avoient accompagné dans sa fuite, donnerent genereusement leur vie pour Jesus-Christ. Tout ce que nous venons de dire est constant.

XXVIII. Situation d'Elbora.

Mais il y a une difficulté, qu'il est à propos d'éclaircir: on ne sçait précisément dans quel quartier de l'Espagne est située Elbora, & comment elle doit s'appeller aujourd'hui; si elle est entierement détruite, ou si elle subsiste encore; si elle est proche de Tolede, ou si elle en est éloignée, question qui a été fort agitée entre les sçavans, de laquelle on a disputé avec ardeur, & sur laquelle les sentimens sont fort partagés. Les Portugais prétendent que ce saint Vincent est leur compatriote; qu'il est né à Ebora une des principales, des plus belles & des plus anciennes villes de Portugal. Les autres sont d'un sentiment contraire, & soutiennent qu'Elbora est dans les Carpetains, & qu'on l'appelle aujourd'hui en Espagnol Talavera: ville que l'on sçait être des plus celebres du roiaume de Tolede. La ressemblance qu'il y a entre le nom d'Elbora & d'Ebora, suffiroit seule pour decider en faveur des Portugais; mais outre cette preuve, ils s'appuient sur une ancienne tradition, venue sans interruption jusqu'à nous; sur plusieurs monumens anciens: entre autres sur une pierre que l'on montre encore à present, & sur laquelle on dit que ce saint martyr en s'asseiant

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

dessus, imprima, comme sur de la cire, les traces de son corps, sur la maison paternelle, que l'on a toûjours conservée avec soin jusques dans ces derniers tems, & que l'on revere particulierement : telles sont les raisons qu'apportent les Portugais pour soutenir leur sentiment. Or si l'on regarde ces raisons comme de foibles conjectures, l'on ne voit pas sur quoi l'on peut compter en matiere de fait historique : l'on pourra tout nier; du moins on pourra douter des choses les plus averées par les auteurs : par consequent il faut brûler toutes les anciennes histoires, & traiter de folie & de superstition la devotion des peuples, autorisée de l'Eglise. Ce sont là les preuves les plus fortes qu'apportent les sçavans auteurs Portugais, à l'avantage de leur opinion; & pour moi, je suis obligé d'avouer qu'elles me paroissent solides : car qui oseroit contester des preuves si fortes ? & peut-on n'en pas reconnoître l'évidence ?

Il y a cependant pour l'opinion contraire, un grand nombre de preuves, qui paroissent convaincantes à nos sçavans Castillans. Le voisinage de Tolede, d'où partit Dacien, celui d'Avila, où les martyrs s'enfuirent, & l'éloignement d'Ebora. En effet, qui pourra s'imaginer que le president soit parti d'une ville si éloignée, pour faire mourir à Avila un jeune homme ? Ou comment le president, qui alloit à Merida, alors la capitale de Portugal, se seroit-il si fort détourné, pour aller auparavant à Ebora, qui en est à plus de cent milles ? Mais afin de donner une connoissance parfaite de la route que tint le president, & des lieux par où il passa, & de marquer la vraie situation d'Elbora, il ne sera peut être pas inutile de rapporter ici la vie & la mort de sainte Leocadie, (47) sur le temoignage de quelques livres très-sûrs & très-anciens. Braulio évêque de Sarragosse, en est l'auteur, au moins c'est le sentiment le plus commun.

» Dans ce tems-là, dit cet évêque, la foi de Jesus-Christ » s'étoit insensiblement répandue dans toute la terre, par le ze» le, & par la predication des Apôtres. Après la naissance, & » la mort de ce divin Sauveur, après sa descente aux enfers, sa » glorieuse resurrection & sa triomphante ascension, les Apô-

(47) *La mort de sainte Leocadie.* Quoique la relation du martyre de sainte Leocadie ne soit ni dans l'ancienne, ni dans la nouvelle édition de l'histoire de Mariana en Espagnol cependant comme elle est dans le latin, & qu'il y a dans ce martyre des circonstances si édifiantes, j'ai cru faire plaisir à un lecteur chrétien & pieux, de la traduire sur le Latin.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

tres se disperserent pour aller porter par tout l'univers la doc- « trine celeste de leur divin maître ; cependant la connoissance « de l'Evangile n'arriva que tard en Espagne ;(48) le nombre des « fideles étoit petit ; mais leur foi en étoit d'autant plus vive, & « leur zele plus ardent. Les temples des païens fumoient par « tout des sacrifices impies, & l'on répandoit avec profusion « le sang des boucs & des taureaux ; & comme il n'y avoit ni « villes, ni villages, ni bourgs, ni châteaux, où l'on ne vît un « grand nombre d'idoles d'or, d'argent ou de quelque autre « metal, il n'y en avoit par consequent point, où il n'y eût des « images du demon, & à qui l'on ne rendît un culte impie, & « sacrilege. La foi de Jesus-Christ ne laissoit pas de s'étendre, « malgré la rage & la cruauté des tyrans ; les assemblées des « Chrétiens ne se faisoient que dans des lieux très-retirés & très- « cachés ; l'on n'y recevoit que très-peu de personnes, & seu- « lement celles dont la probité étoit connue ; les superstitions « abominables des païens diminuoient, à proportion que le « nom de Jesus-Christ s'étendoit. Ainsi il arrivoit que dans les « principales villes, la religion jettoit de profondes racines, & « le nombre des fideles étoit déja devenu si grand, que l'on n'af- « fectoit plus de s'assembler secretement ; loin de se cacher, l'on « faisoit profession publique d'être Chrétien ; les églises avoient « leurs prêtres & leur clergé. Le bruit de ces heureux succès « s'étant répandu dans toute l'Italie, & étant venu jusqu'à By- « zance, il n'en fallut pas davantage, pour obliger les cruels « empereurs Diocletien, & Maximien, à envoier Dacien, en- « core plus cruel, & plus impie qu'eux, pour être president en « Espagne. «

On peut dire que cet homme étoit né pour la ruine de « cette illustre province, & qu'il y vint plûtôt, pour la deso- « ler, que pour la gouverner ; car cet inhumain vint d'abord « dans les Gaules, comme un loup affamé de sang, puisqu'il «

(48) *N'arriva que tard en Espagne.* Ce sentiment qui est, dit-on, de Braulio, un des plus sçavans évêques d'Espagne, semble condamner l'opinion de ceux qui prétendent que saint Jacques est venu prêcher l'Evangile en Espagne ; car si ce que les Espagnols disent de saint Jacques est vrai, il est faux que l'Evangile n'ait été prêché que tard en Espagne ; au contraire, c'est un des roiaumes de l'Europe où il a été prêché le plûtôt ; & Braulio étant évêque de Sarragosse, proche de laquelle est la celebre chapelle *de notre Dame du Pilier*, bâtie, dit-on, par saint Jacques. Il avoit, ce semble, plus d'interêt que personne, à soutenir le voiage & la mission de saint Jacques, pour autoriser encore davantage cette chapelle voisine de la ville, dont il étoit évêque, s'il avoit cru ce voiage.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» ne put être assouvi par celui des martyrs, qu'il y fit mourir. » Ce barbare, si j'ose m'exprimer ainsi, se fit des corps des » Chrétiens un chemin pour traverser l'Espagne. Il commença » son gouvernement par faire tourmenter de la maniere du » monde la plus affreuse saint Felix, saint Cucufat, sainte Eu- » lalie, & une infinité d'autres, qu'il seroit trop long de rap- » porter ici. Les supplices qu'il leur fit souffrir, sont si horri- » bles, que le recit seul fait fremir. Dacien se rendit à Sarragosse. » Que d'insultes ne fit-il point aux Chrétiens? que de supplices » sa cruauté n'inventa-t-elle point? que de ruisseaux de sang ne » fit-il pas couler? Si les hommes se taisoient, la terre qui a été » arrosée, & penetrée du sang de tant de martyrs, parleroit elle- » même; & il seroit difficile de trouver aucune place, où l'on » n'ait dressé des buchers, pour y consommer ces holocaustes » agréables au Seigneur : non, il n'y a point d'endroit, qui n'ait » été couvert, & rempli de leurs cendres.

» De Sarragosse, Dacien vint à Alcala, tout fier de ses bar- » bares succès; mais rien n'égale la cruauté que ce tigre exer- » ça sur deux jeunes enfans, que leur innocence, & leur jeu- » nesse auroit dû mettre à couvert de sa rage. Il fit tourmen- » ter d'une maniere épouvantable ces innocentes victimes; » mais au lieu de sang, leurs plaies ne verserent que du lait. » Dacien par cette barbarie plaça deux riches perles sur le dia- » deme de notre divin roi, dont la puissance est sans bornes : » c'est-à-dire, que Jesus-Christ notre souverain Seigneur reçut » dans le ciel saint Just & saint Pasteur, plus éclatans que l'or » & que les pierreries, par leur pureté & par leur innocence. » Dacien quitte Alcala, & arrive à Tolede; à peine y est-il » entré, qu'il fait faire les plus exactes perquisitions des Chré- » tiens de cette ville : il ne fut pas long-tems sans trouver la » sainte vierge Leucadie, qui s'étoit consacrée à Jesus-Christ : » mais quelque illustre que fût sa naissance, cette sainte devint » encore plus illustre, par la generosité avec laquelle elle conser- » va sa foi & sa virginité, qu'elle avoit vouée à Jesus son époux : » elle passoit les jours & les nuits en oraison. Le president qui » en avoit entendu parler, ordonna qu'on la lui amenât : dès » qu'il la vit : quelle frivole erreur vous seduit? quel malheu- » reux charme vous retient? lui dit-il. Pourquoi issue, com- » me vous êtes, d'un sang si noble, abandonnés-vous le cul- » te de nos dieux, pour faire gloire d'être esclave de je ne sçai

quel

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

quel Christ? Mais cette sainte vierge lui répondit avec une " intrepidité vraiment chrétienne : Ni vos raisonnemens, ni ces " vains discours, dont vous croiés m'amuser, ni la grandeur " de ma naissance, dont vous me flatés, ne me feront jamais " renoncer à cet esclavage, que vous me reprochés, & où je " mets toute ma gloire ; jamais ils ne me feront abandonner " la resolution que j'ai prise d'être à Jesus-Christ, à qui je me " suis devouée toute entiere ; jamais ils ne me feront douter de " la promesse infaillible que nous a faite ce Dieu-homme, qui " en nous rachetant au prix de son sang adorable, nous a " rendu notre premiere liberté. "

Le president irrité de cette réponse, commanda aux sol- " dats de se saisir de Leocadie, & de la jetter chargée de chaî- " nes dans une sombre prison, pendant qu'il mediteroit lui-mê- " me par quels supplices il pourroit tourmenter cette genereu- " se fille. Lorsqu'il fut arrivé à Talavera, il donna ordre aux " juges de la ville de rechercher avec soin les Chrétiens, & de " les faire paroître devant leurs tribunaux. Ils déterrerent un " jeune homme nommé Vincent, dont le nom sembloit pré- " sager ses combats, & sa victoire. Il fut obligé de comparoî- " tre devant les magistrats ; mais s'étant enfui à Avila avec Sa- " bine & Christete ses sœurs, Dacien les y immola comme " des victimes, qui furent très-agréables au Seigneur. Le pre- " sident partit d'Avila, pour se rendre à Merida ; il se fit éle- " ver un tribunal, non pas pour y rendre la justice, mais pour " y faire triompher l'iniquité. Jamais il n'envoia plus de saints " dans le ciel ; car jamais il ne répandit le sang de tant de mar- " tyrs. Sainte Eulalie se distingua dans ce grand nombre ; elle " fut consumée par le feu, comme un holocauste, après avoir " enduré les plus affreux supplices. "

Sainte Leocadie dans sa prison de Tolede, apprit la mort " de cette foule de saints ; elle se jetta aussi-tôt à genoux, & " se prosternant par terre, elle fit sa priere avec une nouvel- " le ferveur. A peine l'eût-elle achevée, qu'elle rendit son es- " prit à son Dieu, qui recompense dans le séjour éternel de la " paix les confesseurs, & qui couronne les combats des mar- " tyrs. Gloire, honneur, vertu, puissance lui soient rendues " à jamais, dans tous les siecles des siecles, ainsi soit-il. "

De ce recit, l'on peut tirer une conclusion qu'*Elbora* n'est point la même chose qu'*Ebora* en Portugal ; mais qu'il y a bien

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

plus d'apparence que c'est *Talavera.* Il importe peu que ce soit Braulio, ou quelque autre, qui ait écrit cette histoire; il est toûjours certain que, selon toutes les apparences, il a écrit les choses comme elles se sont passées. Or cet auteur qui fait le détail du voiage de Dacien, dit que ce president passa des Gaules en Catalogne; que de là il alla à Sarragosse, & qu'ensuite il alla à Alcala, & à Tolede; que de Tolede, il passa à Elbora, & à Avila, & qu'il y suivit les martyrs, qui s'y étoient retirés; enfin que ce fut dans cette derniere ville que saint Vincent fut martyrisé. Il est donc bien plus vraisemblable que Talavera & Avila étant voisines, les martyrs s'enfuirent de Talavera à Avila, que de dire qu'ils passerent d'Ebora à Avila, parce que ces villes sont fort éloignées l'une de l'autre. Mais, dira quelqu'un, sur quel fondement peut-on assurer que *Talavera* s'est appellée autrefois *Elbora?* On répont que d'anciennes legendes, & d'anciens Breviaires, nomment *Talavera, Elbora*; & en particulier l'ancien breviaire d'Avila, celui de l'ordre de saint Jacques, celui de Placentia; & parmi nos historiens, Luc de Tuy dit positivement que Talavera s'appelloit anciennement *Elbora.* Je prévois qu'on me demandera quel fonds l'on doit faire sur un auteur qui n'a pas toute l'exactitude & tout le discernement que l'on pourroit souhaiter. J'avoue que Luc de Tuy n'est pas toûjours fort exact, cependant les livres qu'il a composés, marquent assez qu'il avoit de l'esprit, du bon sens & de la capacité. Ce n'est pas tout, on ne peut disconvenir que Ptolomée appelle Talavera *Libora*, il met cette ville proche d'*Ilurbida*, située autrefois où sont maintenant les prairies de *Lorviga*, de l'autre côté du Tage, & éloignée seulement de Talavera d'environ une ou deux lieues, & vis-à-vis de l'endroit où la riviere d'Alverche, qui vient des montagnes d'Avila, va se décharger dans le Tage. Enfin Tite-Live place la ville d'Ebura dans les Carpetains, c'est-à-dire, dans le roiaume de Tolede.

Cette ville est fameuse par la bataille que Fulvius Flaccus, gouverneur de l'Espagne citerieure, donna contre les Celtiberiens, qui furent vaincus. Or ce celebre auteur dans le livre quarantiéme de son histoire, décrit l'endroit de la bataille par des caracteres si marqués, que ceux qui sont curieux d'examiner ces sortes de faits, conviendront que tant de particularités, si bien circonstanciées, ne se rencontrent toutes, que dans la

plaine qui eſt à l'occident, & voiſine de Talavera. An 303 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Mais rapportons les paroles de cet illuſtre hiſtorien. (49) *Il s'eleva en ce tems-là*, dit-il, *une cruelle guerre en Eſpagne citerieure : l'armée des Celtiberiens étoit de trente-cinq mille hommes, la plus grande que jamais ces peuples euſſent levée. Fulvius Flaccus étoit alors gouverneur de cette province ; aiant donc appris que les Celtiberiens faiſoient prendre les armes à toute leur jeuneſſe, il voulut ſe mettre en état de n'être point ſurpris, & même de les prévenir. Il n'oublia rien pour engager les alliés de la republique à lui envoier les ſecours qu'ils pouvoient fournir ; ſon armée cependant ſe trouva de beaucoup inferieure à celle des barbares ; il ne laiſſa pas malgré le grand nombre des ennemis, de marcher contre eux, dès le commencement du printems, & de mener ſes troupes dans la Carpetanie* (c'eſt-à dire, dans le roiaume de Tolede) *il ſe logea dans la ville d'Ebura, & laiſſa dans cette ville une petite garniſon.* Voilà de quelle maniere s'exprime Tite-Live ; il eſt donc évident par tout ce que je viens de dire, que la ville dont nous venons de parler, eſt *Libora*, dont parle Ptolomée. On n'a qu'à voir la diſtance de ces deux villes, ou plûtôt leur ſituation. Or s'il eſt vrai, que l'*Ebura* des Romains étoit dans les Carpetains, faut-il s'étonner que d'Ebura, l'on ait fait Elbora ? qui peut même en douter ? on n'a qu'à faire reflexion ſur tous les changemens qui ſe ſont faits dans les noms des villes.

Je ne m'arrête point ſur ces monumens, dont les Portugais ſe ſervent, comme des preuves inconteſtables, pour appuier leur ſentiment. Il ſeroit aiſé d'apporter une infinité d'exemples, pour démontrer combien on doit y faire peu de fonds, & juſqu'où vont ſur cela les ſuperſtitions du peuple, qui aime à ſe repaître de fables & de chimeres. Outre que la ville d'Elbora des Carpetains, c'eſt-à-dire, Talavera dans la Caſtille, montre auſſi-bien qu'Ebora, des monumens anciens, ſur leſquels elle s'appuie ; car l'on y voit la maiſon de ſaint Vincent, où eſt maintenant l'hôpital de ſaint Jean & de ſainte Luce pour les étrangers. La place de ſaint Eſtienne, que l'on appelle ainſi, à cauſe de l'égliſe voiſine, qui eſt dediée à ce ſaint, & où le peuple croit par une ancienne tradition, que ſaint Vin-

(49) *De cet illuſtre hiſtorien.* Comme les paroles ſuivantes de Tite-Live, auſſi-bien que quelques autres circonſtances particulieres, rapportées plus bas, ſont dans l'hiſtoire Latine de Mariana, j'ai cru pouvoir les traduire, & les ajoûter ici, dont je crois que bien des lecteurs curieux ne me ſçauront pas mauvais gré.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

cent imprima les traces de son corps sur la pierre, où il s'étoit assis, quand il fut obligé de comparoître devant le tribunal de Dacien. Dans les montagnes voisines qui sont sur le chemin de Talavera à Avila, on montre la caverne affreuse, où le frere & les deux sœurs se cacherent ; & ce lieu est devenu celebre par le concours, & la devotion des peuples : il y a même sur le haut de la montagne une espece de petit château, & une assez belle église sous le nom de saint Vincent : or cette église a été bâtie, pour servir à la posterité d'un monument éternel de la fuite, & de la retraite de ce grand saint. Ce lieu dans les premiers tems n'étoit pas seulement fameux par la pieté, & par le concours des fideles, mais encore par ses richesses, & par les bois dont il étoit entouré, qui contribuoient à rendre ce lieu très-agréable. On croit que cette église a appartenu aux Templiers ; il y a maintenant une riche abbaie, dont les revenus sont attachés à l'église metropolitaine de Tolede, bien que cette abbaie soit dans le diocese d'Avila.

Voilà donc les raisons & les preuves qu'apportent ceux de Talavera, pour appuier leurs prétentions. Que le lecteur éclairé & judicieux decide à present lui-même, si ces preuves sont bonnes, & préferables à celles des Portugais. Je ne panche d'aucun côté, je me suis contenté de rapporter les raisons qu'on produit de part & d'autre. Dexter, auteur illustre, sur l'année trois cens, s'exprime ainsi, en parlant de ce saint martyr : *Saint Vincent, sainte Sabine & sainte Christete ses sœurs, martyrs de Jesus-Christ, nés à Elbora, ville des Carpetains.* Il est constant que dans les conciles de Tolede, on y parle souvent des évêques d'Elbora, qui y ont souscrit, & l'on voit encore aujourd'hui de la monnoie d'assez mauvais or, comme le sont toutes les monnoies de ces tems-là, frappées à Elbora par les Goths, pendant qu'ils étoient maîtres de l'Espagne. Au reste, nous devons nous mettre peu en peine si c'est Ebora ou Talavera, & je ne veux decider pour aucune des deux villes, sans des preuves plus certaines. Nous voulons bien accorder aux Portugais que l'évêque d'Ebora étoit autrefois suffragant de l'archevêque de Merida, comme on le peut voir par les divisions d'évêchés qui se firent du tems de Constantin le Grand, & du roi Wamba. Nous ne nions pas non plus qu'Ebora s'appelloit aussi Elbora, du tems des Goths ; mais de déterminer de quelle maniere le nom d'Elbora s'est depuis changé en ce-

lui de Talavera, c'est ce qui n'est pas aisé. Pour moi, je crois que *Tala* étoit un vieux mot Espagnol, qui vouloit dire *peuple*, comme paroissent le prouver les noms *Talavan*, *Talarrubia*, *Talamanca*, & que dans ces deux mots *Tala* & *Ebura*, qui vouloient dire *peuple d'Ebura*, on a dit *Talebura* ou *Talabura*, & que depuis en y changeant très-peu de choses, on a formé le nom de *Talavera*.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXIX. Description d'Elbora, ou de Talavera.

L'Espagne n'a point de petite ville plus considerable, plus riche, plus peuplée, & dont le pays soit plus agréable, & plus fertile que Talavera. Elle a eu autrefois bien des noms differens : Ptolomée l'appelle *Libura*, Tite-Live *Ebura*, du tems des Goths, elle s'appelloit *Elbora*, quelques-uns la nomment *Talabrica* ou *Taliga*, mais la ressemblance qu'il y a entre *Talabrica* & *Talavera* a trompé plusieurs auteurs, nous nous servirons dans cette histoire indifferemment de tous ces noms, comme ils se presenteront à notre esprit, pour marquer la même ville, afin que personne ne s'y laisse surprendre. Cette ville est située sur les frontieres des Carpetains, des Vectons, & de l'ancienne Lusitanie, dans une plaine où aboutit un vallon qui en cet endroit a quatre milles de largeur, mais qui va en s'élargissant, un peu plus haut. Ce vallon est coupé par plusieurs petits ruisseaux : le Tage passe au pied des murailles de la ville : cette riviere dans les siecles les plus reculés a été fameuse, par le sable d'or qu'elle rouloit ; son lit est fort large, en cet endroit, à cause des autres rivieres qui s'y sont déchargées ; elle est au midi de la ville, les murailles en sont très-fortes, & bien que l'enceinte ne soit pas fort grande, il y a cependant dix-sept tours très-élevées ; elles ont un terre-plain, & une fausse-braie ; on appelle ces tours exterieures, parce qu'elles s'avancent en dehors, à une égale distance, comme autant de bastions reguliers ; le nombre des petites tours est beaucoup plus grand. Au dessus de ces tours, est un autre petit mur, qui forme plus bas une seconde enceinte, & qui enveloppe de tous côtés les grandes murailles de la ville.

On ne sçait point en quel tems ces murailles furent bâties : ce qui est de constant, c'est que de tous les anciens murs de ville que l'on voit aujourd'hui en Espagne, il n'y en a aucuns ni si hauts, ni si larges, ni si solides. Le peuple croit qu'ils ont été bâtis, du tems que les Romains étoient maîtres de l'Espagne, comme si l'ancienneté contribuoit à donner encore plus

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

de relief à la beauté de l'ouvrage. Les autres sont d'un avis contraire, tant parce que les murailles sont faites de moellon, que parce que l'on y voit sur des pierres des lettres Romaines placées au hazard, & sans aucun ordre. Il faut donc convenir que ces murailles ont été faites dans ces siecles barbares, c'est-à-dire, lorsque les Goths, ou lorsque les Maures étoient maîtres de l'Espagne. Pour moi, je les croi encore plus recentes, & je suis persuadé que d'autres seront de mon sentiment; car si l'on compare ces murailles avec une partie de celles de Tolede, que le roi Wamba fit construire, l'on conviendra avec moi que les murs de Talavera ne sont pas fort anciens. Rasis, auteur Arabe, prouve ce que j'avance. Il dit que les Maures acheverent ces murailles l'année trois-cens vingt-cinq de l'hegyre, c'est-à-dire, l'an de notre Seigneur neuf cens trente-sept, pour arrêter les courses des Chrétiens. Nous rapporterons ici en François les propres paroles de l'écrivain Maure. *Dans le roiaume de Tolede, qui est le plus grand roiaume d'Espagne*, dit cet auteur, *il y a plusieurs villes, & une infinité de châteaux*; *mais entre les places fortes de ce roiaume, une des plus importantes est Talavera, bâtie sur le Tage autrefois par les Grecs.* (50) *Cette importante place, decidoit presque de l'empire entre les Chrétiens & les Maures; les murailles sont extrémement fortes, & d'une grande hauteur; les tours ne le sont pas moins. L'an de l'hegyre trois cens vingt-cinq, le Miramamolin, fils de Mahomet, divisa la ville en deux parties, & ordonna que l'on y bâtît un château, pour servir de citadelle, & tenir en respect tout le voisinage.*

Pour moi, j'entens par le nom de château, ou de citadelle, tout ce que les murs enfermoient dans leur enceinte; & quoique cette citadelle soit assez grande, j'en ai vû néanmoins de bien plus grandes, en Italie, & en France; car c'est une chose assez constante, que la petite citadelle, qui est sur le Tage, dans l'enceinte des murs de Talavera, est fort grossiere, & à demi ruinée, n'a été bâtie, que dans la suite par le roi D. Alphonse, qui fit abbattre pour cela les maisons des particuliers. On

(50) *Par les Grecs.* On appelloit dans l'Espagne Grecs, ceux qui étoient Espagnols naturels, & qui dans la décadence de l'empire, après que les barbares se furent rendus maîtres de la plus grande partie de l'Espagne, reconnoissoient encore la domination des empereurs de Constantinople; on les appelloit encore aussi Romains, pour la même raison, parce que les empereurs de Constantinople avoient succedé aux empereurs Romains; ainsi comme on appelloit indifferamment ces empereurs, empereurs Grecs ou Romains, l'on appelloit aussi indifferemment leurs sujets Grecs, ou Romains.

peut voir sur cela les chartes, qui sont dans le monastere des religieuses de saint Clement de Tolede : il y est fait mention de certaines compensations qu'on leur fit pour des maisons, qui leur appartenoient, & que l'on avoit été obligé de renverser, afin de bâtir la citadelle. Le second mur est plus foible que le premier, n'étant presque fait que de terre, l'enceinte en est beaucoup plus grande, puisqu'il enveloppe tout le premier mur excepté du côté de la riviere du Tage. On a ajoûté un troisiéme mur, qui forme une enceinte assez ronde du côté de l'occident ; il entoure un grand fauxbourg, qui n'est separé de la ville, que par un petit ruisseau appellé Portina. C'est une espece de torrent, qui s'enfle quelquefois tellement pendant l'hyver par les pluies, qu'il fait de terribles ravages, & qu'il renverse les maisons voisines. Je croi que ce mur a été élevé avec précipitation, dans une allarme qui survint durant quelque guerre ; car bien qu'il ne soit pas fort ancien, il est ruiné en plusieurs endroits, & il n'en reste presque plus rien. Les gens de la campagne demeurent dans l'enceinte de ce mur ; les artisans, les marchands, & une grande partie des habitans, demeurent dans la seconde enceinte. C'est dans cet endroit que se tiennent les foires & les marchés ; il n'y en a point dans toute l'Espagne, qui les égalent, pour la quantité, & pour la bonté des choses que l'on y vend. Le mur le plus fort, & dont l'enceinte est la plus petite, renferme le quartier où demeure la noblesse, qui est plus nombreuse & plus riche en cette ville, par rapport à sa grandeur, qu'en aucune autre ville de ce roiaume.

Les peuples voisins ne sont pas riches, ils ne sçavent ce que c'est que de trafiquer, & ils n'ont pas l'adresse de profiter des avantages qu'ils pourroient retirer de la bonté & de la fertilité de leur pays. Il y a dans ce quartier une église collegiale, à laquelle est joint un monastere de Jeronimites, que Pierre Tenorio archevêque de Tolede avoit fait bâtir, pour loger les chanoines, & les obliger à mener une vie plus reguliere ; mais comme ils refusoient de vivre en commun, on y fit venir des religieux de saint Jerôme, afin que l'ouvrage ne fût pas entierement inutile, & on leur donna de grands revenus. On trouve dans Talavera plusieurs autres choses dignes de remarque ; mais je les omets, de peur d'ennuier le lecteur, & je reviens à l'histoire des martyrs, que la persecution de Dacien enleva à l'église d'Espagne.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Nouveaux martyrs.

Ce fut sous ce cruel president que saint Verissime, saint Maxime & sainte Julie leur sœur souffrirent le martyre à Lisbonne; saint Victor à Brague, saint Zoyle, avec dix-neuf autres à Cordoue; sainte Centolle & sainte Helene auprès de Burgos; sainte Liberale à Siguença; & sainte Quarterie à Melgerizze, qui est une petite ville au pied des montagnes de Tolede. On dit que le roi Wamba fit bâtir une belle église en l'honneur de cette sainte. Il y eut bien d'autres Chrétiens qui moururent pour Jesus-Christ, dans cette persecution. Nous ne finirions point, si nous voulions les nommer tous, & décrire les supplices, & le genre de mort qu'on leur fit souffrir; il ne seroit pas moins difficile de décider dans quel lieu reposent les reliques de ces saints martyrs: on sçait à peu près où sont les corps de quelques-uns; mais les sentimens sont contraires, & si partagés, qu'il est impossible de démêler la verité, tant elle est obscurcie par cette diversité d'opinions. Il me paroît que ces sacrées reliques furent divisées, & que plusieurs villes voulurent en avoir quelque partie. Dans la suite des tems chacune de ces villes a cru, & a prétendu avoir le corps tout entier. Ce sont ces ridicules prétentions qui ont donné lieu aux heretiques de se moquer des reliques des saints, & de nous faire des reproches sur cet article. Eusebe rapporte que l'on avoit beau affamer les lions, & les tigres, on ne pouvoit les irriter, ni les lancer contre les martyrs. Il ajoûte que Dieu ne permit cette cruelle persecution, que pour punir le relâchement des mœurs des Chrétiens, qui s'étoient amollis dans une trop longue paix; & que pour ranimer la ferveur des ecclesiastiques, qui avoient beaucoup degeneré de la sainteté de leur état. Il est sûr que le relâchement de la discipline ecclesiastique fut la source de l'heresie des Donatistes en Afrique; car Donat Numide ou Arabe de nation, soutenu par une Dame Espagnole très-riche, & qui s'appelloit Lucille, accusa faussement Cecilien évêque de Carthage, d'avoir livré aux païens les livres sacrés, crime abominable & digne de châtiment, si Cecilien en avoit été coupable. Les Donatistes accusoient aussi du même crime Osius évêque de Cordoue: Donat ne fut point content qu'il n'eût fait déposer Cecilien de son siege. On ordonna en la place de l'évêque de Carthage Majorin, & un autre Donat heretique, né à Carthage succeda à Majorin. Cette heresie fit un grand éclat en Afrique; les mouvemens qu'elle excita,

durerent

durerent long tems, & ne s'appaiserent qu'avec bien de la peine. Nous aurons souvent occasion d'en parler dans le cours de cette histoire.

An 303 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXX.

Constans & Galere.

Diocletien, après avoir regné vingt ans, lassé du poids des affaires, & desesperant d'éteindre la religion chrétienne, donna l'exemple d'une action inconnue jusqu'alors à l'univers, en renonçant à l'empire, ce qu'il fit à Milan; il se retira en Dalmatie, pour y mener une vie privée. Maximien fit la même chose à Nicomedie, à la sollicitation de Diocletien. Constantius Chlorus & Galere commencerent alors à regner seuls, l'an trois cens quatre. Constantius eut pour son partage les Gaules, l'Angleterre & l'Espagne: Galere demeura maître de tout le reste de l'empire. Celui-ci créa Cesars peu de tems après, Severe & Maximin, ses deux neveux, fils de sa sœur. Il donna à Severe le gouvernement de l'Italie & de l'Afrique; & à Maximin, celui de tout l'orient; pour lui, il ne retint que la Dalmatie & la Grece. Constantius vêcut peu, il ne regna qu'un an, dix mois & huit jours; prince au reste digne d'une plus longue vie pour ses grandes qualités; mais particulierement pour l'affection qu'il portoit aux Chrétiens, & dont il leur donna souvent des marques bien solides. On raconte de ce prince, qu'il ne se servoit pour son usage, que de vaisseaux de terre. Constantius mourut à Yorch en Angleterre; heureux d'avoir laissé pour successeur son fils Constantin, qu'il avoit eu d'Helene. Constantius forcé de la repudier, avoit épousé Theodora, belle-fille de Maximien. Il avoit eu de cette seconde femme Annibalien, pere de Dalmatius Cesar, une fille nommée Constantia, & un autre fils nommé Constantin, qui fut pere de Gallus & de Julien.

An 304 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort de Constans.

En ce tems fleurissoit en Espagne Prudence, évêque de Tarrasone, né à Armentia dans la Biscaye. Cette ville étoit autrefois un évêché; mais ce n'est plus maintenant qu'un petit amas de chaumieres, depuis que le pape Alexandre VI. en a transporté le chapitre dans la ville de Vittoria. Rufus Festus Avienus, qui, au rapport de Crinitus, étoit un poëte illustre, vivoit dans le même tems.

Constantin & Maxence.

Un auteur celebre, qui a écrit l'histoire Romaine, raconte que dès que Constantius fut mort, son fils Constantin se mit en possession de l'empire. L'année suivante, Maxence fils de Maximien Hercule, se fit proclamer empereur à Rome. Seve-

An 304 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

re, que Galere avoit fait Ceſar, voulut s'oppoſer à l'uſurpation de Maxence, mais celui-ci à la tête d'une armée puiſſante, vint lui livrer bataille, & le défit. Severe perit dans le combat. Maximien, pere de Maxence n'eut pas plûtôt appris la victoire de ſon fils, & la mort de Severe, qu'il ſe rendit à Rome, ſoit pour maintenir le parti de ſon fils, & affermir ſon nouvel empire, ſoit plûtôt par une paſſion ſecrete de reprendre l'empire, qu'il n'avoit quitté que malgré lui, & forcé en quelque maniere par les preſſantes ſollicitations de Diocletien. Mais Maxence ne voulut point le recevoir à Rome; car y a-t-il jamais & de la bonne-foi, & de la reconnoiſſance, & des égards entre ceux qui veulent commander? Ce pere infortuné fut obligé de repaſſer dans les Gaules, & d'implorer le ſecours & la protection de ſon gendre Conſtantin, qui le fit tuer à Marſeille; car on ſoupçonna avec raiſon Maximien d'avoir attenté à la vie de Conſtantin, & même d'avoir emploié le poiſon pour ſe défaire de ce prince, qui avoit eu la bonté de le recevoir dans ſes états, & de lui donner ſon palais pour azile.

Mort de Maximien.

Et de Galere.

Galere créa Ceſar Licinius, en la place de Severe, & paſſa en Italie dans le deſſein d'en chaſſer Maxence, & de lui ôter l'empire, qu'il avoit uſurpé; mais Galere craignant que l'armée, dont il n'étoit pas aimé, ne ſe revoltât, fut contraint de retourner ſur ſes pas, & de ſe retirer en Dalmatie. Ce fut là qu'il alluma une furieuſe perſecution contre la religion chrétienne, elle ne dura pas long-tems; car ce malheureux prince mourut d'une ulcere dans l'aine, la cinquiéme année depuis qu'il eut commencé à regner avec le pere de Conſtantin.

Alors vivoit le ſaint pape Melchiade, dont l'on voit une lettre à Marin, (51) Leonce, Benoît, & aux autres évêques d'Eſpagne, ſur le bon exemple, qui eſt, dit-il, la meilleure voie d'inſtruire & de gouverner. Il exhorte ces prelats à bien regler les fideles qui leur ſont ſoumis; il leur montre encore que bien que les Apôtres aient été également choiſis par Jeſus-Chriſt, le pouvoir de ces Apôtres a cependant été bien inégal;

(51) *Une lettre à Marin.* On doit dire la même choſe de la lettre de ce ſaint pape, que de celles des autres papes, dont nous avons parlé; car quoique la plûpart des critiques modernes la croient ſuppoſée, auſſi-bien que celles de tous les papes ſes prédeceſſeurs, leurs raiſons ne paroiſſent pas néanmoins tellement convaincantes, qu'il n'y ait pourtant de très ſçavans hommes, même dans ce ſiecle, qui en ſoutiennent la verité; ainſi l'on ne doit rien ſur cela reprocher à Mariana.

que ſaint Pierre avoit eu la prééminence par deſſus les autres, & la plenitude de la puiſſance. Il touche auſſi quelque choſe ſur ce qui regarde le ſacrement de Confirmation. Ces lettres ſont de l'année trois cens quatorze, ſous le conſulat de Rubrius & de Voluſien.

An 304 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

L'empire du grand Conſtantin.

Les Romains laſſés de la tyrannie & de la cruauté de Maxence, députerent vers Conſtantin, qui étoit dans les Gaules, pour le prier de les venir delivrer de ce tyran. Conſtantin pour venir plus aiſément à bout de ſon deſſein, attira Licinius dans ſon parti, en lui faiſant épouſer à Milan ſa ſœur Conſtantia. Il marcha donc contre Maxence avec une puiſſante armée: comme il approchoit de Rome, & qu'il étoit inquiet du ſuccès de cette guerre, un jour que le tems étoit fort ſerein, il vit dans le ciel une croix toute lumineuſe, avec cette inſcription: *Vous vaincrés en ce ſigne.* Dès ce jour-là, il ordonna que l'on peignît ſur l'étendard de l'empire, autrement le *Labarum*, la figure de la croix, avec l'inſcription qu'il avoit vûe. C'eſt de-là que les Eſpagnols & les Chrétiens prirent la coutume de marquer le ſacré nom de Jeſus en abregé par un *X.* & un *P.* On trouva à Oreto en Eſpagne, proche d'Almagro, du tems de l'empereur Valentinien II. une pierre qui ſubſiſte encore, ſur laquelle le nom de Jeſus-Chriſt eſt de la ſorte en lettres abregées.

Conſtantin encouragé par ce miracle, pourſuivit ſon chemin avec une confiance entiere, ou plûtôt avec aſſurance de la victoire. En effet, l'armée de Maxence fut défaite à la vûe de Rome, par le grand Conſtantin, dont les ſoldats animés par la vertu de ce ſigne adorable de notre ſalut, firent dans cette occaſion des prodiges de valeur. Maxence voiant ſon armée taillée en pieces, ſe retira du côté de Rome; mais il ſe noia dans le Tybre, qu'il vouloit paſſer à la nâge, après la chûte du pont de Milvius, ou *Ponte-Molé.* Rome, & la religion chrétienne furent delivrés par la mort de Maxence, d'un cruel perſecuteur. Il avoit fait mourir durant ſon regne, un grand nombre de Chrétiens. Sous cette perſecution mourut la ſainte vierge Dorothée, qui ne voulut jamais conſentir à perdre ſa virginité, à laquelle Maxence attentoit; ſainte Sophronie ſe tua elle-même, pour conſerver la ſienne, à l'exemple de cette ſainte femme d'Antioche, qui animée du même motif & avec une égale intrepidité, ſous l'empire de Diocletien, ſe précipita

An 304 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

du haut du pont dans la riviere, elle & ses deux filles.

XXXI.

Maximin persecute les Chrétiens en orient.

L'orient eut le même sort: Maximin faisoit couler des ruisseaux de sang, & pesecutoit les Chrétiens, avec une fureur inconcevable. Sainte Catherine, Porphyre general de la cavalerie, & Pierre évêque d'Alexandrie souffrirent le martyre dans cette grande ville. La haine contre les Chrétiens étoit si grande, & Maximin avoit tant de passion d'exterminer la religion chrétienne, qu'il obligea tous les maîtres d'école de son empire, d'apprendre aux enfans, & de leur faire reciter par cœur les actes de Pilate & de Jesus-Christ, qui étoient remplis de cent choses injurieuses à la religion chrétienne.

Mort de Maximin.

Maximin mourut, après avoir revoqué sur la fin de sa vie tous les édits cruels qu'il avoit portés contre les Chrétiens; non qu'il eût de l'affection pour la religion chrétienne, mais par consideration pour Constantin, dont la puissance & l'autorité augmentoit tous les jours, & par la crainte qu'il avoit de Licinius, qui l'avoit vaincu dans une bataille. Le christianisme ne tira pas un grand avantage dans l'orient de la mort de Maximin; car Licinius remplaça bien-tôt ce tyran, & il persecuta les Chrétiens, avec toute l'opiniâtreté & tout l'acharnement possible.

Licinius renouvelle la persecution.

Constantin declare la guerre à Licinius.

Licinius cependant ne voioit qu'avec peine la puissance redoutable de Constantin, sur lequel tout l'empire avoit les yeux. Les grandes qualités de ce prince lui donnoient de l'ombrage; il apprehendoit que toutes les provinces ne se declarassent pour lui: il voulut donc par ses intrigues en détacher quelques-unes de son parti, & par-là contrebalancer le pouvoir de son rival. Constantin qui penetra les intentions, & les vûes de Licinius, lui declara la guerre. Les deux armées en vinrent aux mains dans la Pannonie; l'armée de Constantin fut victorieuse. Licinius voulut se relever, & assembla une seconde armée; mais il ne fut pas plus heureux: car il fut battu une seconde fois par Constantin dans la Bithynie, & la victoire fut si complette, que Licinius abandonné generalement de ses troupes, fut obligé de ceder l'empire à son rival, & de vivre en simple particulier. Constantin accorda cette grace aux prieres de sa sœur Constantia, femme de Licinius: mais Constantin averti que Licinius ne pensoit qu'à remuer de nouveau, & à faire soulever quelques provinces, pour remonter sur le trône, dont il avoit été chassé, le fit mourir.

Et le défait deux fois.

Licinius au reste le meritoit, pour ses cruautés, sur tout pour avoir fait mourir à Sebaste en Armenie d'une maniere barbare ces quarante martyrs, illustres par leur foi, par leur constance, & par les éloges que saint Basile en a fait. Licinius étoit si ennemi des sciences, qu'il les appelloit une peste publique, qu'il falloit bannir entierement d'un état, il étoit si ignorant, qu'il ne sçavoit pas même écrire son nom. La mort de ce tyran rendit la paix à l'église & à l'empire, qui par ce moien se trouva calme au dedans, & au dehors delivré des troupes étrangeres que la valeur & la reputation de Constantin éloignoit des frontieres. Constantin commença alors à regner seul, & sous l'empire de ce grand prince la religion chrétienne fit de jour en jour de nouveaux progrès, & s'étendit de tous côtés; les temples des faux dieux furent abandonnés, & les infideles coururent en foule au bâtême.

An 304 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'empereur Constantin, au rapport de plusieurs auteurs celebres, fut gueri de la lepre (52) par la vertu du saint bâtême, qu'il reçut à Rome. Il fut bâtisé avec le prince Crispe son fils de la main de saint Sylvestre pape, & le superbe bâtistaire entouré de colonnes de porphyre, que l'on voit encore aujourd'hui à Rome proche l'église de saint Jean de Latran, est une des preuves, dont se servent ces auteurs, pour appuier leur opinion; ils prétendent que c'est Constantin qui l'a fait bâtir. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion de ce fait historique, & de contredire une si ancienne tradition, ou de l'appuier de mon suffrage. Une chose, dont tout le monde convient, c'est qu'aprés la mort de Licinius, le grand Constantin n'aiant plus ni de collegue, ni de rival, & par consequent n'aiant plus rien à craindre, ni de mesures à garder, fit éclater son zele, pour étendre dans tout son empire la foi de Jesus-Christ. Il ne se contenta pas de casser tous les édits portés par ses prédecesseurs contre la religion chrétienne, il permit aux païens de l'embrasser; il la protegea; il la défendit; & en fit lui-même profession. L'exemple du prince entraîna une bonne partie de l'armée & des courtisans. Les Chrétiens, qui n'avoient

Conversion du grand Constantin.

(52) *Fut gueri de la lepre.* Au seiziéme siecle, c'étoit un sentiment commun parmi les sçavans, que Constantin avoit été bâtisé à Rome, & que dans son bâtême, il avoit été gueri de la lepre; encore à present, il ne laisse pas de se trouver des critiques, sur tout ultramontains, qui soutiennent le bâtême de Constantin à Rome, quoiqu'ils n'avancent pas le fait de la lepre avec la même certitude.

An 304 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

jusqu'alors osé se montrer, commencerent à paroître ; ils ne se cachoient plus dans les caves & dans les antres pour celebrer les saints mysteres ; on fit bâtir des églises publiques ; en un mot la religion chrétienne devint la dominante, & celle de l'empire, depuis qu'elle étoit devenue celle de l'empereur.

XXXII. Origine de l'Arianisme.

Arius prêtre d'Alexandrie troubla bien-tôt cette douce paix dont l'église & l'empire jouissoient sous le gouvernement du grand & du religieux Constantin. Ce prêtre impie osa nier que le Fils de Dieu, le Verbe éternel fût égal & consubstantiel à son Pere : c'étoit là le point essentiel de sa détestable heresie. Il avoit été disciple du fameux martyr saint Lucien, & condisciple d'Eusebe de Cesarée, & d'Eusebe de Nicomedie, ses deux amis, & ses deux principaux protecteurs ; mais il ne suivit pas la doctrine de son maître. La passion demesurée qu'il avoit de s'élever aux premieres dignités de l'Eglise d'Alexandrie, & peut-être même de se placer sur le siege de saint Marc, fut la source de sa chûte. Il étoit outré de dépit de ce qu'Alexandre lui avoit été préferé, pour remplir le siege Patriachal d'Alexandrie, ce qui donna lieu à un schisme, qui se forma parmi les Chrétiens, & menaça l'Eglise d'une entiere destruction. La nouvelle doctrine d'Arius fut reçûe avec applaudissement de ceux qui se piquoient d'esprit ; & un grand nombre de personnes qui se distinguoient par leur bel esprit, se declarerent ouvertement pour Arius ; plusieurs évêques considerables approuverent son blaspheme ; en un mot, grand nombre de particuliers donnerent aveuglément dans ce sentiment : & prévenus de la nouvelle doctrine, nul ne vouloit se laisser détromper, ni écouter même les raisons des personnes les plus éclairées, & les plus sçavantes.

Constantin, dont le zele n'avoit point de bornes, songea à arrêter le cours de cette heresie : il envoia Osius de Cordoue à Alexandrie. C'étoit un des plus grands prélats de l'Eglise ; illustre par son sçavoir, sa prudence, son zele & sa foi, aiant eu l'honneur d'être confesseur de Jesus-Christ. L'on dit qu'il fut le premier qui pour menager la paix, se servit du mot d'*Ousia*, pour signifier *Essence*, & du mot d'*Hypostase*, pour exprimer celui de *Suppôt*, ou *Personne*. Il fut aussi le premier qui les distingua l'une de l'autre. On trouve dans le Code Theodosien une loi de Constantin, adressée à cet évêque au sujet des divisions causées par la nouvelle heresie. Osius tenta toutes sortes de voies, pour gagner Arius, & pour l'obliger à retracter ses erreurs : mais

comme l'on vit que rien n'étoit capable de faire plier cet esprit superbe, & opiniâtre, on fut contraint de le chasser d'Alexandrie, & il mourut peu de tems après, laissant un autre Arius pour être son successeur, & le défenseur de son heresie; car l'on voit évidemment par le second livre de l'histoire de Severe Sulpice, & par le premier de celle de Theodoret, qu'il y a eu deux Arius. (53)

An 304 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Concile de Nicée.

Comme le mal gagnoit toûjours, l'empereur resolut d'avoir recours au dernier remede, il prit le parti de faire assembler un concile general à Nicée en Bithynie; il s'y rendit de toutes les parties du monde chrétien, trois cens dix-huit évêques, pour defendre la divinité de notre Seigneur Jesus-Christ. Quelques auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre des Peres, (54) qui se trouverent à ce premier concile general. Constantin obligea le second Arius de se rendre à Nicée avec les plus habiles de ses disciples, pour y venir rendre compte de sa foi, & se soumettre à ce qui y seroit decidé par l'église universelle assemblée en corps. L'heresie d'Arius, & tous ses blasphemes y furent proscrits. On y déposa l'évêque Melece, dont le zele indiscret, & outré avoit causé le trouble & le schisme dans les églises d'Egypte, en accusant Pierre évêque d'Alexandrie, d'une trop grande facilité, à recevoir ceux qui dans la derniere persecution, avoient renoncé à la religion chrétienne, par la crainte des tourmens.

(53) *Qu'il y a eu deux Arius.* Il est constant qu'il y a eu dans le même-tems deux prêtres d'Alexandrie, qui s'appelloient Arius; le premier, qui est l'heresiarque, & le chef de la secte des Ariens; le second, qui étoit prêtre d'Alexandrie, comme le premier, &, selon d'autres, diacre seulement de la même église; celui-ci qui étoit attaché au sentiment & à la personne de l'heresiarque, fut chassé avec lui d'Alexandrie, & demeura toûjours attaché à l'Arianisme. De la maniere dont parle Mariana dans son histoire Espagnole, il semble que le premier Arius, auteur de l'Arrianisme, mourut peu de tems après avoir été chassé d'Alexandrie, & que le second Arius devint le chef de cette secte. Ce fait néanmoins paroît contraire au sentiment des auteurs de ce tems-là, qui ne disent presque rien du second Arius, & attribuent tout au premier, qu'ils ne font mourir d'une maniere tragique, que quelque tems après le concile de Nicée.

(54) *Sur le nombre des Peres.* Il est vrai que dans la vie de Constantin, Eusebe ne met que deux cens cinquante peres Eusthathe d'Antioche dans une lettre citée par Theodoret, ne met que le même nombre; mais tous les sçavans conviennent que ces deux auteurs ont été manifestement corrompus dans ces deux endroits-là, puisque Socrate rapporte lui-même qu'Eusebe marque qu'il y avoit au concile de Nicée plus de trois cens peres, & Theodoret marque le nombre de trois cens dix-huit dans l'endroit même où il rapporte la lettre d'Eusthathe: ainsi c'est un consentement unanime de tous les auteurs, qu'il se trouva au concile de Nicée trois cens dix-huit évêques.

An 304 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il y avoit long-tems que les églises d'orient & d'occident étoient divisées sur la celebration de la Pâque : la question fut agitée, & decidée dans ce concile. On y regla quel jour la fête de Pâque se celebreroit dans tout le monde chrétien ; on y permit par l'avis de saint Paphnuce à ceux qui étoient engagés dans les ordres sacrés de retenir leurs femmes ; (55) car la discipline de l'église s'étoit un peu relâchée sur cet article dans l'orient, & il n'étoit pas aisé de reduire les ecclesiastiques à se passer de femmes. On y ordonna sous peine de la vie de brûler les livres d'Arius. Un auteur assure qu'on y inventa la maniere de compter les indictions, à commencer par l'année trois cens treiziéme, qui étoit celle où l'empereur Constantin vit cette croix miraculeuse au ciel, lorsqu'il alloit combattre Maxence. Osius se trouva à ce concile au nom du pape saint Sylvestre ; plusieurs auteurs celebres veulent même qu'il y presida (56) en qualité de legat du siege Apostolique, & qu'il amena de Rome avec lui, les deux prêtres Vit & Vincent.

Concile d'Evire.

Voilà ce qui se passa en orient. En Espagne, on tint le fameux concile d'Elvire. (57) cette ville étoit dans la partie de la Bœtique, ou de l'Andalousie, où est à present Grenade. Une preuve manifeste de ce que je dis, c'est qu'il y a encore aujourd'hui à Grenade une porte & une petite montagne, que l'on appelle la porte & la montagne d'Elvire : nous en avons

(55) *De retenir leurs femmes.* Mariana n'a avancé ce fait, que sur l'autorité des actes du concile de Nicée, faits par Gelase de Cysique ; mais qui sont très-suspects à tous les sçavans : au lieu qu'il n'y a rien de ce fait, ni dans les actes, ni dans les canons, qui sont reconnus incontestablement pour être du concile de Nicée. Ainsi ce fait du mariage des prêtres n'étant point dans les veritables & incontestables canons du concile de Nicée, doit passer pour apocryphe, & faux.

(56) *Veulent même qu'il y presida.* Les écrivains protestans ont été les premiers qui ont osé nier la presidence d'Osius au concile de Nicée au nom & en qualité de legat de Sylvestre, & ont mis pour president du concile l'empereur Constantin, ou le patriarche d'Antioche, prétendant par là anéantir la primauté du saint siege. Après eux, quelques critiques hardis & suspects dans la vûe d'affoiblir cette même primauté, ont cru pouvoir suivre ces mauvais guides : mais c'est contre le sentiment commun de tous les vrais sçavans, & de tous les docteurs catholiques attachés à la chaire de saint pierre.

(57) *Le fameux concile d'Elvire.* Les sçavans sont partagés, non pas sur le lieu du concile, & la situation d'Elvire ; car tous conviennent que c'est dans la Bœtique, ou à Grenade même, ou dans une ville proche de Grenade, mais qui ne subsiste plus. La diversité des sentimens, c'est pour l'année du concile : Labbe, & tous ceux qui l'ont précedé, le mettent l'année trois cens cinquiéme ; le cardinal d'Aguirre le place deux années plûtôt, l'année trois cens troisiéme ; mais le Pere Hardouin dans sa nouvelle édition des conciles de l'impression roiale, le rejette jusqu'à l'année trois cens treiziéme.

avons déja parlé plus haut: car de prétendre, comme quelques-uns ont voulu, que ce concile se soit tenu à Elvire, qui est au pied des Pyrenées, & que l'on appelle à present Colioure; c'est vouloir se tromper, & s'aveugler soi-même, par la ressemblance des noms de ces deux villes. En effet, & cela seul est convaincant, dans tous les anciens exemplaires de ce concile, on ne voit la souscription d'aucun évêque des Gaules, ni même d'aucun évêque de ces provinces de l'Espagne. Or il est moralement certain, que les Gaules étant voisines de Colioure, quelques-uns des évêques de la Gaule s'y seroient trouvés, s'il s'y étoit tenu un concile, au moins y auroit-il dû avoir quelques-uns des évêques des parties septentrionales de l'Espagne, au lieu qu'il ne s'y en trouva que des villes voisines de la Bœtique, à la reserve de Valere, évêque de Sarragosse, qui souscrivit le sixiéme aux canons de ce concile, & Melantius, évêque de Tolede, dont l'on voit le nom immediatement après celui de Valere.

On y fait mention des vierges consacrées à Dieu; on y exempte les filles de jeûner dans les mois de Juillet & d'Aoust. Ce canon ne s'observa point dans les Gaules; mais il étoit necessaire en Espagne, à cause des grandes chaleurs. On y défend aux femmes d'écrire & de recevoir des lettres, sans la participation de leurs maris; on y défend de peindre des images sur les murailles de nos églises, de peur que les images ne soient défigurées par l'enduit qui en pourroit tomber. Dans ce concile, on commença à se servir du terme de metropolitain; (58) jusques là, on avoit appellé les metropolitains, les évêques des premiers siecles. On donna par l'ordre de Constantin, aux églises de Tolede, de Tarragone, de Brague, de Merida & de Seville, le titre de metropolitain, & la prééminence sur les autres églises; on y regla leurs districts, leurs privileges & leur jurisdiction; mais comme tout cela n'est pas bien constant, nous

(58) *Se servir du terme de metropolitain.* Il faut convenir que Mariana en cet endroit s'est trompé; & je ne vois pas même sur le temoignage de quel auteur, il avance ce fait; car dans les quatre-vingt-& un canons de ce concile, il n'y est fait aucun reglement pour les rangs des églises, ni pas même mention de metropolitain, ou d'Archevêque, non plus que dans les souscriptions des dix-neuf évêques qui assisterent au concile; de plus dans ce même endroit où Mariana parle de quelques canons, il n'en touche que trois ou quatre, parce qu'ils ont en quelque maniere plus de rapport aux usages de notre tems, & à la discipline presente de l'Eglise, au lieu que les autres canons regardoient le tems, où le paganisme étoit encore dominant.

An 304 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

n'en parlerons pas davantage ; dans la suite il se trouvera une occasion plus propre à parler de cette division d'évêchés & d'archevêchés, & nous la rapporterons sur la foi de l'Arabe Rasis. Cet auteur est ancien, & quoiqu'il soit infidele, l'on ne doit pas ni mepriser son autorité, ni rebuter ses sentimens ; il a du discernement, & paroît plus instruit des affaires de la religion chrétienne, que les Maures n'ont coutume de l'être. Il est sûr que le roi Wamba eut soin que l'on fît avec exactitude cette division des premiers sieges ; que l'on déterminât l'étendue de leur jurisdiction, & le nombre des évêques suffragans : quant à la forme du gouvernement, à l'exemple des autres provinces de l'empire, elle devint differente en Espagne de ce qu'elle avoit été autrefois.

XXXIII. Constantin transfere le siege de l'empire à Constantinople.

L'empereur Severe aiant quelques années auparavant ruiné entierement Byzance dans la Thrace, Constantin fit rebâtir cette ville, à laquelle il donna le nom de Constantinople, y établit le siege de l'empire, & y transporta de Rome toute la majesté, & toute la magnificence de l'empire Romain ; en quoi Constantin fit une faute très-considerable ; les suites & le tems ne l'ont que trop fait voir. L'empire changea de face, il ne fut plus qu'une ombre de ce qu'il avoit été, & à peine lui restat-il quelques traits de sa premiere splendeur ; bien-tôt l'on ne reconnut plus ni les empereurs, ni les soldats ; les uns & les autres amollis par les delices de l'orient, ne penserent qu'à se plonger dans les plaisirs, où la douceur du climat les portoit, & que le pays leur fournissoit abondamment. Tous perdirent leur ancienne vigueur, & ne conserverent plus rien de cette valeur Romaine, & de cette intrepidité, qui les avoit rendus redoutables à tous les barbares, & qui leur avoit procuré l'empire de l'univers. En un mot, depuis ce tems-là, l'empire Romain devint la proie de ces mêmes barbares ; & les soldats Romains, qui en avoient été la terreur, ne furent plus que le jouet de leurs ennemis.

L'empereur cassa d'abord quinze legions, qui avoient coutume de garder les bords du Rhin & du Danube, & de défendre le passage de ces deux grandes rivieres, à cette foule infinie de barbares, qui tentoient tous les jours les moiens de les passer, afin de venir inonder les provinces de l'empire. On n'a jamais pû penetrer quel motif eut Constantin, en cassant des troupes, qui paroissoient si necessaires à l'empire, pour le maintenir

en paix, reprimer l'audace des barbares, & arrêter leurs courses. Peut-être voulut-il décharger l'empire des dépenses extraordinaires qu'il falloit faire, pour entretenir tant de troupes.

An 304 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il n'y avoit eu jusques là qu'un prefet du pretoire, Constantin en créa trois autres, & ces quatre prefets avoient une autorité égale dans la paix & dans la guerre ; car ils regloient tout. (59) Il y en avoit deux pour l'orient, & deux pour l'occident; ils devinrent les premiers officiers de l'empire, & se rendirent bien-tôt redoutables à leurs propres maîtres. On partagea l'occident entre deux de ces prefets, l'un commanda en Italie, & l'autre eut le gouvernement des Gaules, & on l'appella le prefet des Gaules : l'Espagne étoit aussi de sa dépendence ; il envoioit dans cette province un lieutenant, pour la gouverner en son nom. Dans les affaires civiles & criminelles, il étoit permis à quiconque d'appeller au prefet du pretoire, de tous les jugemens que rendoient les presidens particuliers, que l'on appelloit vicaires du prefet. On créa encore en ce tems-là des comtes. (60) Ils avoient beaucoup d'autorité dans les armées, & sur les soldats, qui dependoient presque absolument d'eux. Il y avoit aussi un maître de l'école; mais sa fonctiont étoit assez particuliere, & bien differente de l'idée que nous nous en formons aujourd'hui : car c'étoit le maître d'école qui avoit la charge de veiller, & d'avoir inspection sur la distribution des vivres, de fournir les magasins de l'empire, & de les remplir, quand ils étoient vuides. On créa bien d'autres charges; mais je crois qu'il seroit fort inutile d'en faire ici le détail.

Constantin le grand mourut l'an trois cens trente-sept, après

Mort du grand Constin. An 337 depuis la naissance de Jesus-Christ.

(59) *Car ils regloient tout.* Il n'y avoit d'abord qu'un préfet du pretoire, qui commandoit les cohortes pretoriennes, & son autorité n'alloit pas plus loin : lorsque Constantin en eut créé trois autres, ceux-ci n'avoient nulle jurisdiction sur les troupes ; mais dans leur ressort, ils avoient une autorité presque absolue dans toutes les affaires civiles & criminelles, & c'étoit à leur tribunal que toutes les affaires publiques, & celles des particuliers devoient ressortir; ils avoient tout le gouvernement politique, & celui des finances, & disposoient de tout à leur gré, sans presque nulle dependance du souverain ; car quoiqu'ils n'eussent point le commandement particulier des troupes, comme les officiers dependoient d'eux en beaucoup de choses, & devoient avoir leurs ordres pour agir, l'autorité des prefets du pretoire n'en étoit que plus redoutable.

(60) *On créa en ce tems-là des comtes.* Ces comtes sous les empereurs n'étoient pas seulement ceux qui avoient le commandement des troupes en certains ressorts, mais il y avoit plusieurs autres officiers, qui portoient la qualité de comtes *comites ærarii*, ceux qui avoient soin des finances, &c.

An 337 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

avoir donné une nouvelle forme à l'empire Romain, & établi une eſpece de gouvernement, tout different de celui qui avoit ſubſiſté juſqu'alors. Il regna trente ans, neuf mois & vingt-ſept jours : il avoit eu deux femmes ; la premiere s'appelloit Minervine, & fut mere de Criſpus ; la ſeconde ſe nommoit Fauſta, fille de l'empereur Maximien. Toutes les grandes qualités, & toutes les vertus éclatantes de ce prince ne laiſſerent pas d'être ternies par la mort injuſte de ſon fils Criſpus. Fauſta belle-mere du jeune prince, l'avoit accuſé fauſſement d'avoir voulu attenter à ſon honneur, & ſouiller le lit de l'empereur ſon pere. Il eſt vrai que Conſtantin aiant découvert l'innocence de ſon fils, & la noire calomnie de Fauſta, fit mourir cette perfide princeſſe. On lui reproche encore d'avoir rendu ſa foi ſuſpecte à l'égliſe, & de ne l'avoir pas conſervée dans ſa pureté, par le ſecret panchant qu'il fit paroître ſur la fin de ſa vie pour la doctrine d'Arius, en perſecutant ſaint Athanaſe, patriarche d'Alexandrie ; au moins il eſt difficile de le juſtifier là-deſſus. Pluſieurs auteurs vont plus loin, & diſent que Conſtantin prêt de mourir, reçut le batême à Nicomedie par les mains d'Euſebe, évêque de cette grande ville, le plus zelé partiſan de la doctrine d'Arius, ou plûtôt Arien declaré. La raiſon pour laquelle ils prétendent que Conſtantin avoit differé ſi long-tems à ſe faire batiſer, étoit le deſir qu'il avoit de recevoir le batême dans le Jourdain, à l'exemple de Jeſus-Chriſt : mais ces auteurs ſe ſont apparamment laiſſés tromper par la reſſemblance des noms, & ils ont attribué au grand Conſtantin, ce qu'ils ne doivent dire que de ſon fils Conſtance, protecteur de l'Arianiſme ; d'ailleurs n'y a-t-il pas lieu de douter de la verité d'un fait, qui n'a point d'autre garant, que le temoignage d'Euſebe de Ceſarée ; mais cet évêque, partiſan de l'Arianiſme, ne l'a rapporté, que pour donner plus d'éclat, & plus de relief à l'hereſie d'Arius. Néanmoins dans cette incertitude l'égliſe Latine n'a pas voulu mettre Conſtantin au nombre des ſaints, & quoique ces vertus éclatantes ſemblaſſent meriter cet honneur, elle n'a point ſuivi l'exemple de l'égliſe Grecque, qui fait mention de cet empereur dans ſon Menologe, & qui en celebre la fête le vingt d'Avril.

Livre 4. de la vie de Conſtantin.

Les enfans du grand Conſtantin.

Conſtantin, Conſtance & Conſtans, tous trois fils du grand Conſtantin, lui ſuccederent à l'empire. Leur pere les avoit créés tous trois Ceſars, mais en differens tems. Conſtantin qui

étoit l'aîné, eut en partage les provinces de l'occident, qui étoient au delà des Alpes; Constance, qui étoit le second, eut tout l'orient; l'Afrique, l'Italie & l'Illyrie tomba à Constans, qui étoit le plus jeune. C'est ainsi que Constantin leur pere l'avoit reglé par son testament, dans lequel il declara encore Cesar dans l'orient, Dalmace, cousin des jeunes empereurs; mais Constans, avant que l'année fut expirée le fit assassiner dans une émeute de soldats. Ce nouveau Cesar lui donnoit de l'ombrage: il croioit que Dalmace avoit trop de valeur & trop de merite, pour se contenter du rang qu'il tenoit. Constantin s'étoit avancé jusqu'à Aquilée, pour obliger son frere Constans à lui faire raison sur le tort qu'il prétendoit avoir reçu dans le partage de l'empire, qui lui étoit échu; mais aiant été surpris par ses ennemis dans Aquilée, il y fut tué la troisiéme année de son empire. Il y en a qui croient que Constantin favorisoit les Ariens; mais le rétablissement de saint Athanase dans son siege, fait bien voir l'attachement & le zele qu'il eut toûjours pour la foi orthodoxe; car ce fut par ces pressantes sollicitations, que Constance accorda à saint Athanase, ce zelé défenseur de la divinité du Verbe, la permission de retourner à Alexandrie, & de rentrer dans son église; bien que le grand Constantin leur pere sur la fin de sa vie, eût exilé ce grand homme dans les Gaules. Il est vrai que Constance gouverné par les Ariens, exila de nouveau saint Athanase, mais il fut obligé une seconde fois de le rétablir, aussi bien que Paul évêque de Constantinople, grand ennemi des Ariens, & qui avoit été banni pour avoir soutenu la foi du concile de Nicée. Les prieres que le concile de Sardique, & le pape Jules emploierent auprès de ce prince, & en faveur de ces deux saints prelats, eurent peut-être moins de part à leur rétablissement, que la crainte d'irriter l'empereur Constantin son frere, qui s'étoit déclaré protecteur de saint Athanase.

An 337 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort du jeune Constantin.

Le rétablissement de saint Athanase, & de Paul évêque de Constatinople.

Le grand Osius évêque de Cordoue, cet illustre défenseur de la consubstantialité du Verbe, Annianus de Caslona, Cestus de Sarragosse, Domitien de Pax ou de Beja, Florentin de Merida, Pretextat de Barcelonne, tous évêques Espagnols, se trouverent au concile de Sardique: ces prelats attachés à la foi de Nicée, s'exposerent avec courage à toutes les fatigues, & à tous les perils d'un si grand voiage, dans le seul desir de rendre la tranquillité à l'Eglise.

Les évêques d'Espagne se trouvent au concile de Sardique.

An 337 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXXIV. Constans vient en Espagne. Il y est tué par le tyran Magnence.

L'empereur Constans vint en Espagne, pour visiter & pour regler les affaires de cette province; mais il fut malheureusement tué par le tyran Magnence, qui s'étoit revolté dans les Gaules & dans l'Espagne. Constans mourut la treisiéme année de son empire, à Helna ville du comté de Roussillon, & connue aujourd'hui sous le nom d'Elne. Ce fut une perte considerable pour la religion catholique; car ce prince ennemi des Ariens, protegeoit les Orthodoxes dans l'occident avec autant de zele, que son frere Constance, protecteur de l'Arianisme, les persecutoit avec fureur dans l'orient. Constantius resolut de vanger la mort de son frere: c'est pourquoi après avoir declaré Cesar en orient, Gallus son cousin, il marcha contre le tyran Magnence, qui après la mort de ce prince, s'étoit rendu maître de presque toutes les Gaules, & de l'Espagne. Les deux armées en vinrent aux mains auprès de Mursia dans la Pannonie; (61) celle du tyran fut entierement taillée en pieces. Cette bataille, qui fut très-opiniâtre, & long-tems douteuse, couta bien du sang, & les forces de l'empire en furent considerablement affoiblies; car il perit du côté de Magnence vingt-quatre mille hommes, & près de trente mille du côté de l'empereur, qui demeura néanmoins maître du champ de bataille.

Magnence se tue après sa défaite.

Magnence voiant ses affaires absolument desesperées, se tua lui-même à Lion, où il s'étoit enfui, après sa défaite. Il avoit eu l'audace de declarer Cesar son frere Decentius; mais ce nouveau Cesar eut le même sort que le tyran; car il se tua aussi, à l'exemple de Magnence. Ainsi tout l'empire se trouva encore une seconde fois réuni dans la personne seule de Constantius.

Concile de Sirmich.

On tint un concile à Sirmich dans l'Illyrie contre Photin, (62) évêque de cette ville, qui nioit la divinité de Jesus-

(61) *Mursia dans l'Illyrie, ou plûtôt dans la Pannonie.* Cette ville est *Essech* sur le Danube, & dans la Hongrie: de la maniere dont s'exprime ici Mariana, il semble que ce fut après la bataille perdue à *Mursia*, que le tyran Magnence s'en étant fui jusqu'à Lion, se tua néanmoins après sa défaite, aiant traversé l'Illyrie & l'Italie, il ramassa encore une nouvelle armée, livra une seconde bataille dans le Dauphiné, auprès d'un bourg appellé aussi *Mursia* ou *Mons Seleuci*, à present *Monsaleon*, & aiant été battu pour la troisiéme fois, il se tua.

(62) *Contre Photin.* Il y avoit de la difference entre la doctrine de Photin & celle d'Arius, en ce qu'Arius nioit la divinité du Verbe, quoiqu'il reconnût que le Verbe s'étoit uni à la nature humaine; au lieu que Photin n'admettoit point la Trinité des personnes, & par consequent ne reconnoissoit point le mystere de l'Incarnation. Il soutenoit que Jesus-Christ n'étoit point Dieu, mais un pur homme, quoique plus parfait, & plus excellent, que les autres.

Christ. On proposa dans ce concile deux formules de foi, dans lesquelles pour le bien de la paix, on défendoit de se servir du mot de *Consubstantiel*, & Marc évêque d'Arethuse, qui étoit engagé dans l'Arianisme, publia une troisiéme formule, qui fut répandue par tout. Ce fut dans ce concile, que le celebre Osius de Cordoue deshonora sa vieillesse, en souscrivant à ces formules heretiques: la crainte de sa mort, & son trop d'attachement pour le reste de vie prête à finir, l'emporterent sur sa foi: par cette lâche souscription, il fletrit la gloire qu'il s'étoit acquise autrefois, en défendant avec zele la doctrine orthodoxe.

An 337 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Chûte d'Osius.

Constantius, qui se disposoit à partir pour Rome, fit encore assembler un concile à Milan; mais ce concile se termina, sans y rien decider, par la fermeté & l'habileté de Paulin, évêque de Treves, de Denis, évêque de Milan, d'Eusebe de Verceil, & de Lucifer de Cagliari: car ces saints prelats s'opposerent de toutes leurs forces à la condamnation de saint Athanase, qui avoit été encore envoié en exil, depuis la mort de Constans. Constance se voiant seul maître de l'empire, & se livrant aveuglement à la fureur des évêques Ariens, ne garda plus de mesures: il envoia donc en exil ces illustres défenseurs de la verité; il exila aussi de Rome le pape Liberius, & fit mettre Felix en sa place.

Concile de Milan.

Constantius exile le pape Liberius.

On assembla un nombreux concile à Rimini; il s'y trouva plus de quatre cens évêques. Ce fut dans ce concile, que la cabale & la perfidie des Ariens y prévalurent, par les intrigues de Valens & d'Ursace, qui avoient un pouvoir absolu sur l'esprit de l'empereur: les évêques qui se voioient livrés entre les mains de ces heretiques furieux, consentirent enfin par une criminelle lâcheté, à proscrire entierement le mot de *Consubstantiel*, à l'exemple du concile de Sirmich. On leur persuada que l'on pouvoit bannir ce terme nouveau, sans pourtant rien changer à la substance de la foi catholique, & de la doctrine universelle de l'église; mais l'on reconnut bien-tôt après la malice des Ariens, qui ne voulurent jamais consentir que l'on frappât d'anathéme Arius, & sa doctrine. Les Catholiques commencerent à s'appercevoir que les heretiques les avoient surpris, & *tout l'univers gemit d'être devenu tout à coup Arien*, pour me servir ici des termes de saint Jerôme. Peu de tems après, cent soixante-six évêques s'assemblerent à Seleucie dans

Concile de Rimini.

An 337 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

l'Isaurie, & ils ordonnerent que l'on recevroit tous les decrets du concile de Nicée, en y retranchant seulement le mot de *Consubstantiel*. Voilà les lâches temperamens dont quelques évêques se servirent, par une criminelle complaisance, pour contenter l'empereur & les heretiques, au préjudice de leur conscience, & aux dépens de la religion; complaisance indigne des ministres du vrai Dieu, complaisance qui ne réussit jamais, & qui se trouve toûjours confondue.

Mort d'Osius.

Mais revenons à Osius: quelques-uns disent que ce prelat étant retourné en Espagne, aiant sçu que Potamius, évêque de Lisbonne, favorisoit l'Arianisme, entreprit de le faire déposer, & que l'empereur obligea Osius à sortir d'Espagne, où il s'étoit retiré, & à venir à Rome pour s'y justifier; qu'y étant arrivé, il souscrivit au concile de Rimini, soit par la crainte de l'exil, ou de la mort; soit qu'il ne fût plus assez maître de lui, & que son esprit commençât à s'affoiblir. Ce vieillard étant retourné en Espagne, Gregoire, évêque d'Elvire, bien loin de le recevoir en sa communion, prononça contre lui la sentence d'anatheme. Osius aiant été cité à Cordoue, comme il l'avoit souhaité, par Clementin, vicaire, ou lieutenant du prefet des Gaules en Espagne; il s'y rendit, pour soutenir sa cause, & se défendre contre Gregoire, son accusateur: mais pendant que cette grande affaire se traitoit, cet évêque si celebre, qui avoit passé pour la plus ferme colomne de l'Eglise, tomba subitement par terre en presence de ses juges. On ajoûte même que la bouche lui tourna, qu'il jetta de l'écume, & que ses domestiques étant accourus, pour le relever, & le porter dans sa maison, il y mourut, sans s'être retracté. Terrible exemple de la foiblesse humaine, qui fait voir combien peu de fonds l'on doit faire sur ce qui paroît ici bas le plus ferme, & le plus durable. Il est vrai que plusieurs sçavans de ce siecle regardent cette histoire comme une fable, & ne font pas grand cas du temoignage du prince Marcellin, dont saint Isidore a tiré ce qu'il en rapporte dans ses hommes illustres; mais j'avoue que les paroles de saint Hilaire font une grande impression sur moi, & quand ce grand saint dit qu'Osius aima trop son sepulchre, c'est-à-dire, son corps, c'est assez faire entendre que la fin de cet illustre vieillard fut funeste & tragique. Mais laissons à d'autres le soin de développer cette question, & de justifier ce grand homme.

Après

Après le concile de Rimini, l'église se trouva dans de terribles conjonctures: l'empire n'étoit pas dans une meilleure situation, par les irruptions que les barbares faisoient tous les jours dans ses provinces. L'empereur avoit déja fait mourir Gallus son cousin, qu'il avoit lui-même auparavant declaré Cesar en orient. Constantius naturellement soupçonneux, & défiant, écoutoit trop aisément, & sans examiner assez les rapports qu'on lui faisoit. Cependant voiant l'empire assailli de toutes parts, il tira d'un monastere Julien frere de Gallus, pour le créer Cesar; & afin de s'en assurer davantage, il lui donna sa sœur Helene en mariage. Il falloit une personne de valeur & d'autorité, pour repousser les Allemands qui s'étoient jettés dans les Gaules, & qui desoloient toutes ces provinces. Julien fut chargé de cette entreprise, également glorieuse & difficile. Pour l'empereur, il entreprit lui-même de s'opposer aux Perses, & de les obliger à se tenir enfermés dans leurs anciennes bornes.

An 357 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXXV. Constantius declare Julien Cesar.

Ce fut en ce tems-là que saint Athanase, pour se dérober à la colere du prince, & éviter la mort, dont il étoit menacé, fut contraint de sortir d'Alexandrie, & de se cacher une seconde fois dans des lieux retirés, & inconnus. Il demeura ainsi caché jusqu'à la mort de Constantius, qui arriva peu de tems après; car cet empereur aiant du desavantage dans la guerre de Perse, fit une treve avec ces barbares, & tourna tête pour marcher contre Julien, qui venoit de se faire proclamer empereur à Paris; mais pendant que Constantius avançoit, il mourut à Antioche l'an trois cens soixante & un, le troisiéme de Novembre. (63) Il se fit batiser par les Ariens, soit qu'il eût differé jusques là son batême, soit que les Ariens l'aient rebatisé, comme c'étoit parmi eux un usage assez ordinaire. Constantius regna vingt-cinq ans, cinq mois, cinq jours.

Mort de Constantius.

An 361 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il arriva alors en Espagne une chose assez singuliere: quelques enfans portoient de la lumiere à l'entrée de la nuit, & disoient entre eux, selon une ancienne coutume: *Vainquons*,

(63) *Il se fit batiser par les Ariens.* Il est vrai que cet empereur se fit batiser par Euzoius patriarche d'Antioche, & des plus attachés à l'Arianisme; mais Baronius prétend que ce ne fut point dans Antioche même, mais dans le bourg de Mopse où il reçut le batême, & où il mourut. Il est assez étonnant que ce prince, qui avoit fait une loi, par laquelle il ordonnoit à tous les soldats qui voudroient conserver le baudrier, eussent à se faire batiser, ait attendu lui-même jusqu'à la mort, à recevoir le batême.

An 362 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

vainquons. Un Romain prit mal le sens de ces paroles, & leur donnant une cruelle interpretation, il poignarda son hôte, & toute sa famille. Ammien Marcellin rapporte ce fait; mais il ne marque ni le lieu, ni les personnes. De là est venue la coutume, que les Espagnols gardent encore, de se saluer, quand ils vont se porter de la lumiere, à l'entrée de la nuit.

Clement Prudence Calagurritain, ou de Calahorra, fleurissoit alors. Dans sa jeunesse, il avoit servi à l'armée; depuis, il avoit quitté les troupes, & avoit suivi le barreau, où il s'étoit acquis beaucoup de reputation, mais il le quitta dans un âge assez avancé, & s'appliqua à la poesie, où il devint encore plus celebre. Il nous a laissé une infinité de beaux ouvrages; entre autres, plusieurs hymnes très-devotes à la louange des martyrs. Maxime dit que le pere de Prudence étoit de Sarragosse, & sa mere de Calahorra, & que c'est peut-être la raison pour laquelle Prudence, dans ses hymnes, appelle ces deux villes, sa patrie: presque tous les sçavans de ce siecle sont de ce sentiment. Patien évêque de Barcelonne, écrivit contre les Novatiens. Dexter, fils de Patien, devint également illustre par le commerce qu'il eut avec saint Jerôme, & par l'amitié que ce saint docteur fit paroître pour lui, en lui adressant le livre des écrivains ecclesiastiques. Le prêtre Juvencus Espagnol, qui a écrit élegamment en vers la vie & les miracles de Jesus-Christ, avoit précedé de quelques années ces grands hommes.

Julien succede à Constantius.

L'empereur Constantius étant mort sans enfans, laissa par son testament l'empire à Julien, qu'il avoit presque toûjours persecuté. Julien étoit sans contredit un grand homme, d'un esprit sublime, & d'une profonde capacité: il ne l'auroit pas cedé aux empereurs les plus accomplis, s'il eût conservé jusqu'à la mort la religion & la pieté, dans laquelle il avoit été élevé dès son enfance, & s'il ne se fût pas entierement livré entre les mains du rheteur Libanius, à la persuasion duquel il renonça au christianisme; de là vient qu'on lui donna le surnom d'Apostat. Julien se voiant seul empereur, ne pensa qu'à s'attirer tous les cœurs: il rappella de l'exil tous les catholiques, à la reserve de saint Athanase, qui fut obligé de se cacher de nouveau. Ce saint prelat, après la mort de Constantius, étoit retourné à son église; mais Julien aiant envoié des ordres en Egypte, pour le prendre, il se retira, afin de se dérober à la poursuite de l'empereur. Le

nouvel empereur accorda aux Juifs la permiſſion de rebâtir le temple de Jeruſalem : ils y travaillerent avec tout l'empreſſement poſſible ; mais ils furent bien-tôt contraints d'abandonner cette entrepriſe, par les tourbillons de flamme, qui ſortoient des fondemens du temple, & qui devoroient les travailleurs. Enfin, Julien conſentit que les païens relevaſſent les temples des faux dieux, & offriſſent des ſacrifices : il fit ouvrir tous ceux que Conſtantantin avoit fait fermer : & comme il haïſſoit les Chrétiens, il ne penſa qu'à les exterminer, & qu'à éteindre le nom de Jeſus-Chriſt. Il eſt vrai que la perſecution que le nouvel empereur ſuſcita contre eux, parut moins ſanglante, que celle des Nerons, des Domitiens & des Diocletiens ; mais elle n'en fut pas moins dangereuſe. Ce prince apoſtat n'omit rien pour les détruire, les moiens qu'il prit pour cela, étoient plus doux ; mais ils n'étoient pas moins efficaces : il commença par leur fermer l'entrée à toutes les charges, & défendre de tenir des écoles publiques, & d'y laiſſer aller leurs enfans, pour apprendre les ſciences & les lettres humaines. Cette défenſe mit la plume à la main de tout ce qu'il y avoit parmi les Chrétiens de perſonnes diſtinguées par leur érudition, & leur eſprit.

An 361 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Il permet aux Juifs de rebâtir le temple.

Ce fut ſous ſon regne que les deux Apollinaires, le pere & le fils, composerent pluſieurs excellens ouvrages en proſe & en vers. L'orage ne dura pas long-tems, Dieu ſçut bien-tôt confondre les projets impies de cet empereur : ſa fin fut tragique ; car aiant entrepris de faire la guerre aux Perſes, ce malheureux apoſtat fut tué, (64) dans le tems que les choſes commençoient à réüſſir à ſon avantage. On ne put jamais découvrir l'auteur de ſa mort : quelques-uns l'attribuent à une fleche, tirée au hazard, ſoit par ſes propres ſoldats, ſoit par les ennemis ; d'autres veulent que ce fut le ſaint martyr Mercure, qui la lança du haut du ciel contre ce tyran, fondés ſur ce que l'on trouva dans le tombeau de ce ſaint martyr, une fleche teinte de ſang. Quoi qu'il en ſoit, Julien mourut l'an trente-uniéme de ſon âge, par un coup admirable de la providence. Jamais mort ne fut plus avantageuſe à la religion, & ne cauſa

Mort de Julien.

(64) *Fut tué.* Les ſentimens des auteurs ſont ſi differens ſur la maniere dont mourut Julien l'Apoſtat, & comme il fut tué, que l'on ne ſçauroit rien dire de poſitif ; ainſi chacun peut s'en tenir à l'hiſtorien, dont les preuves lui paroîtront les meilleures.

An 361 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

plus de joie aux Chrétiens. Julien regna un an, ſept mois & vingt-ſept jours.

XXXVI. Jovien ſuccede à Julien.

Après la mort de cet empereur, Jovien refuſa d'abord l'empire, que l'armée lui offrit d'elle-même, ſans qu'il le briguât : *car*, dit-il, *étant Chrétien, je me ferois ſcrupule de commander à des ſujets, qui ne le ſeroient pas :* mais les troupes s'étant écriées avec des tranſports de joie, qu'elles étoient Chrétiennes, Jovien conſentit alors à ce qu'elles ſouhaitoient de lui. Dès qu'il eut été proclamé, & reconnu empereur, il fit la paix avec les Perſes : cette paix à la verité ne fut pas honorable à l'empire ; mais elle étoit abſolument neceſſaire à l'armée, que Julien par ſa temerité avoit engagée trop avant, & que Jovien, à la faveur de cette paix, degagea des perils, où elle ſe voioit expoſée. L'empereur rétablit les Chrétiens dans leurs anciens droits ; il fit rendre aux égliſes leurs revenus ; il rappella les exilés ; & ſaint Athaſe retourna dans ſon égliſe, au grand contentement des Catholiques d'Alexandrie. Ces heureux commencemens avoient diſſipé l'orage que l'empire de Julien avoit fait apprehender, & les Chrétiens commençoient à reſpirer, & à gouter les fruits d'une douce paix, lorſque Jovien mourut ſur les frontieres de la Galatie & de la Bithynie. Il fut étouffé par la fumée du charbon ; que l'on avoit allumé pour ſecher une chambre nouvellement bâtie, où il avoit logé. Il étoit âgé de quarante ans, & n'avoit regné que ſept mois & vingt-deux jours. Il fit une loi, par laquelle il condamnoit à la mort celui qui oſeroit, même ſous pretexte de mariage, avoir commerce avec une vierge conſacrée à Dieu.

Mort de Jovien.

Valentinien lui ſuccede.

Flavius Valentinien, né en Pannonie, & fils de Gratien, ſucceda à Jovien. Il fut proclamé empereur du conſentement general de toute l'armée. Il étoit d'une très-baſſe naiſſance, & il avoit fait le mêtier de cordier, qu'il avoit quitté pour aller à l'armée. Sa force extraordinaire de corps, ſa valeur & ſa rare prudence, l'éleverent juſqu'à la charge de prefet du pretoire, & enfin juſqu'au trône, après avoir paſſé par tous les degrés de la milice. Au reſte, Valentinien étoit très-zelé Chrétien, & il donna des marques genereuſes de ſon attachement à la foi, quand pour conſerver ſa religion, il quitta l'épée & le baudrier, & qu'il abandonna le ſervice, ſous l'empire de Julien. Un prêtre des idoles aiant fait tomber par hazard ſur lui de l'eau,

dont l'on se servoit pour se purifier, avant que d'offrir les sacrifices aux faux dieux, ce fervent Chrétien lui donna un soufflet en presence même de l'empereur. Dès que Valentinien fut sur le trône, il associa son frere Valens à l'empire, & se rendit en Italie. Son zele pour la religion, lui fit appaiser un schisme, qui commençoit à s'élever à Rome, & il réunit les Romains, qui étoient divisés sur l'élection d'un pape. Il renvoia dans son évêché de Naples Ursicin, qui étoit l'auteur & la cause du schisme.

An 361 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il associe son frere Valens.

Le pape Liberius étant mort, quelques Romains s'étoient assemblés avec precipitation, & avoient élû tumultuairement Ursicin, en la place de Liberius; mais la partie la plus considerable, & la plus saine de Rome, avoit choisi Damase pour remplir le siege de saint Pierre. Damase étoit Espagnol; on ne sçait s'il étoit de la ville d'Egita, qu'on appelle à present Guimaranès, dans le roiaume de Portugal, entre le Miñho & le Duero; quelques-uns assurent qu'il étoit de Tarragone, & d'autres enfin de Madrit, dans la Carpetaine, ou la Castille; ce qui est de sûr, c'est qu'il étoit Espagnol, & qu'il avoit toutes les qualités necessaires, pour soutenir avec dignité le rang sublime, où sa vertu & son merite l'avoient élevé. Ursicin & Damase prétendoient avoir été élûs canoniquement, l'un & l'autre se reprochant d'avoir été élûs contre toutes les formes. Il y eut dans Rome un si grand desordre à cette occasion, & une sedition si furieuse, qu'il perit en un jour plus de cent trente-sept personnes, qui furent massacrés, dans la Basilique de Sicininus, où ils s'étoient refugiés: c'est ce que rapporte Marcellin auteur païen, celebre en ce tems-là. Ce même auteur, qui n'étoit pas ami des Chrétiens, accuse les papes de son tems, de se servir de litieres, & que leur table étoit mieux, & plus delicatement servie, que celle des princes & des rois.

Schisme après la mort de Liberius.

Valentinien l'appaise, & chasse Ursicin.

A peine cet orage fut-il calmé, qu'il s'en éleva un nouveau contre Damase: ses ennemis ne se tinrent pas en repos; ils oserent l'accuser d'adultere, & le forcerent d'assembler un concile, pour se justifier. Damase le fit, & prouva manifestement son innocence devant les peres assemblés. Dans ce concile, il declara nul celui de Rimini, comme aiant été tenu sans la participation, & sans l'approbation du pape; il déposa Auxence, évêque de Milan, parce qu'il suivoit la doctrine d'Arius; il ordonna que l'on chanteroit à deux choeurs les Pseaumes dans les

An 361 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

églises, & qu'à la fin de chaque Pseaume, on ajoûteroit, *Gloire soit au Pere, au Fils, &c.* Il ordonna que l'on feroit la confession publique avant que de commencer les saints mysteres. En un mot, il enrichit l'église de deux basiliques qu'il fit bâtir, l'une sous le nom de saint Laurent, l'autre qu'il consacra sous le nom des saints Apôtres dans les Catacombes, où il fit enterrer le corps de sa mere & de sa sœur. Il fut ami particulier de saint Jerôme : le rapport qu'il y avoit entre le genie & les études de ces deux grands hommes, forma cette sainte union, que rien ne fut capable ni de rompre, ni d'alterer. Damase écrivit en vers la vie des papes, qui avoient vêcu avant lui. C'est des fragmens de cet excellent ouvrage, que l'on a composé les vies des papes, & qui ont eu cours sous le nom de saint Damase, ouvrage indigne d'un si grand homme. Il gouverna l'Eglise dix-huit ans deux mois & onze jours.

XXXVII. Valens défait Procope.

Il est tems de reprendre le fil de notre histoire. Il y eut de grands troubles en orient, par les intrigues de Procope, parent de Julien l'Apostat, & qui s'étoit fait declarer empereur; mais Valens appaisa bien-tôt ces mouvemens. Il défit son concurrent en Phrygie, & les troupes de Procope le livrerent entre les mains de Valens. Dans ce même tems Valentinien dompta & soumit les Allemands & les Saxons. C'est ici la premiere fois que l'histoire Romaine parle des Saxons. Il chassa encore les Goths de la Thrace, & les Parthes de la Syrie; il repoussa de l'Angleterre, les Ecossois, qui y avoient fait des irruptions; & les Sarmates étant venus inonder la Pannonie, il les força de se retirer dans leur pays. Il termina toutes ces guerres, & remporta toutes ces victoires, ou par lui-même, ou par ses generaux.

Mort de Valentinien.

Pendant qu'il faisoit la guerre aux Quades, il mourut à Bergetium, c'est-à-dire, à saint Maurice sur l'Isere, dans la Savoie, le dix-sept Novembre l'an trois cens soixante & quinze. Il regna onze ans, huit mois & vingt & deux jours. Il laissa deux enfans, l'aîné s'appelloit Gratien, qu'il avoit eu de Severa sa premiere femme; & le second Valentinien, fils de Justine, qu'il avoit épousée du vivant même de sa premiere femme. (65)

An 375 depuis la naissance de Jesus-Christ.

(65) *Du vivant même de sa premiere femme.* Le fait que rapporte ici Mariana comme vrai, par rapport au mariage de Valentinien avec Justine, du vivant même de sa premiere femme Severe, est non seulement douteux, mais est rejetté par la plus grande partie des meilleurs auteurs, comme faux & calomnieux. Baronius apporte des preuves, qui en font sentir la fausseté, aussi-bien que de la loi que l'on prétend qu'il fit publier, par laquelle il permettoit d'avoir deux

Pour couvrir ce crime monstrueux dans la religion chrétienne, & pour effacer la honte de ce mariage scandaleux, il fit une loi, par laquelle il permit d'avoir deux femmes ; & par là ternit toute la gloire qu'il s'étoit acquise par ses grandes actions ; ce fut encore une tache bien honteuse pour ce prince, d'avoir accordé à tous ses sujets la liberté de suivre quelle religion ils voudroient, comme le rapporte Marcellin.

An 375 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Valens de son côté, persecutoit d'une maniere cruelle les Catholiques en orient. Les caresses de l'imperatrice Dominica sa femme, & les intrigues d'Eudoxe, évêque de Constantinople, par les mains duquel il avoit voulu recevoir le batême, l'avoient presque enchanté. Ces deux personnes, qui agissoient de concert, se rendirent si fort maîtres de son esprit, qu'ils le gouvernerent absolument, & le porterent aux plus grandes violences. Un jour que les Catholiques d'Edesse s'étoient assemblés dans l'église, Valens, à la sollicitation d'Eudoxe & de l'imperatrice, femme violente & cruelle, resolut de les en chasser de force. Pour cet effet, il avoit déja donné l'ordre à des soldats de se transporter sur les lieux ; mais Modeste, gouverneur de la ville, qui previt les suites de cette violence, en parut effraié lui-même, & détourna le coup ; car il sçavoit que les Chrétiens s'étoient assemblés dans cette église en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, & qu'ils étoient disposés à tout souffrir, la mort même, pour la défense de la religion. Une femme, au bruit de la resolution qu'avoit prise l'empereur, pour ne pas laisser échapper l'occasion de souffrir le martyre, sans se donner le loisir de s'habiller, accourut à l'église, avec un jeune enfant qu'elle conduisoit par la main, afin qu'il eût aussi l'honneur de répandre son sang pour Jesus-Christ, avec les autres Catholiques : action genereuse, & intrepide, qui détermina Valens à changer de sentiment : il ne laissa pas cependant d'envoier en exil un grand nombre de prêtres, ausquels il en vouloit particulierement. Eusebe, évêque de Cesarée en Capadace, fut du nombre des exilés. Ce prelat fut aussi illustre par les services qu'il rendit à la religion, que le fameux Eusebe, évêque de Cesarée en Palestine, l'avoit été par sa profonde érudition, & par ses écrits.

Valens persecute les Catholiques.

femmes. On n'a qu'à consulter Baronius, pour se convaincre de la fausseté de ces deux faits. Pour ce qui regarde la liberté de religion, qu'il accorda, tous les auteurs en conviennent.

An 375 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Valens n'oublia ni promesses, ni menaces, pour obliger saint Basile, successeur de saint Eusebe dans son évêché de Cesarée en Cappadoce, à abandonner la foi orthodoxe, & à se declarer pour les Ariens; mais ce saint prelat fut inébranlable, animé par son propre zele, & par l'exemple d'une infinité de fervens Catholiques, qui sacrifioient tout pour conserver leur foi, sans se mettre en peine des menaces & des violences de l'empereur. Il declara hautement qu'il étoit prêt, s'il étoit necessaire, d'endurer l'exil, la mort & les plus affreux tourmens, plûtôt que de s'écarter d'un seul point de la foi catholique.

Ce fut ainsi que Valens se comporta, du vivant de son frere Valentinien, qu'il menageoit encore; mais après la mort de cet empereur, il ne garda plus de mesures, il se livra aux excès les plus monstrueux; jusqu'à vouloir connoître par le moien de la magie, le nom de son successeur: il se servit pour cela d'Iamblichus, qui fut maître de Procle. Ce philosophe traça sur la terre toutes les lettres de l'alphabet, & fit mettre un grain de bled sur chaque lettre: pendant que le magicien prononçoit tout bas les paroles execrables de la magie, pour invoquer le demon, un coq bequetoit le grain que l'on avoit mis sur les lettres; celles dont le coq avoit d'abord bequeté les grains, passoient pour être les initiales du nom que l'on cherchoit. Cette espece de magie s'appelloit, deviner par le coq. Valens, pour s'assurer davantage de ce qu'il prétendoit sçavoir, voulut que le magicien lui-même touchât les lettres; il les toucha donc avec sa baguette, aiant la tête voilée, & le corps enveloppé d'un linceueil; ensuite, on assembla ces lettres, qui exprimerent le mot *Theod.* Quelques auteurs prétendent que Valens ne fit pas lui-même ces sortileges, & qu'il ne s'y trouva pas; mais seulement qu'aiant appris par quelques païens de sa cour, que le nom de son successeur commenceroit par ces lettres, *Theod.* il alla se mettre brutalement dans la fantaisie, qu'il étoit de l'interêt de la couronne, de faire mourir toutes les personnes de consideration, dont le nom commenceroit par ces quatre lettres, sans faire reflexion que jamais tyran ne fit mourir son successeur. De là Valens prit occasion, par une brutalité sans exemple, de faire mourir *Theodat*, *Theodore* & *Theodules*, qui étoient de quelque distinction dans les troupes, comme s'il eût pû par ces cruelles précautions, renverser l'ordre des decrets de la providence. Cette barbare superstition de l'empereur,

fut fatale à Honorius. Theodose pere du grand Theodose étoit né à Italique en Espagne, & il sortoit de la race de Trajan : il avoit été batisé sur la fin de sa vie, & il s'étoit rendu considerable par les victoires qu'il avoit remportées en Angleterre & en Afrique, il avoit soumis ces provinces. Son merite, sa valeur & sa prudence l'avoient élevé jusqu'à la charge de general de la cavalerie, cependant les services importans que ce grand homme avoit rendus à l'empire, ne purent le dérober à la jalousie de Valens. Theodose perdit la vie, & en mourant il laissa deux fils de sa femme Hermantia, Theodose & Honorius.

An 375 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXXVIII. Les Goths se jettent dans l'empire.

Environ ce tems-là, il se répandit dans toutes les provinces de l'empire une multitude infinie de Goths, sous la conduite de Fridigerne, & d'Athanaric ; cette nation, comme un torrent impetueux, inonda l'orient & l'occident ; mais ses deux generaux qui la conduisoient, se brouillerent ensemble, comme il arrive ordinairement entre deux chefs, qui ont une égale autorité. Valens profita de cette mesintelligence, & la fomenta, semant adroitement des sujets de division entre ces deux rivaux. Il attaqua l'armée que commandoit Fridigerne, en tailla une grande partie en pieces, & obligea les autres d'abandonner les provinces, qu'ils avoient desolées ; mais afin de n'avoir pas toute la nation sur les bras, il conclut un traité fort avantageux avec les Goths, qui suivoient Althanaric, il leur abandonna même la Mœsie, pour s'y établir ; mais il ne leur accorda cette grace, qu'à condition qu'ils se feroient batiser, & qu'ils embrasseroient la religion chrétienne. Valens se servit de cette conjoncture, pour engager cette nation belliqueuse dans l'Arianisme.

Valens les défait.

Ulfilas, évêque des Goths, inventa alors, selon l'opinion commune, les caracteres Gothiques, un peu differens des caracteres Latins, & il traduisit en langue Gothique l'ancien & le nouveau Testament. Au reste, il fut un de ceux qui travailla le plus efficacement à inspirer l'Arianisme à ceux de sa nation, sur lesquels il avoit acquis beaucoup de credit par sa capacité.

Mort de Valens.

La mort de Valens, qui arriva peu après, fut un juste châtiment de son impieté, & de ses autres crimes. La victoire signalée qu'il avoit remportée sur Fridigerne, & le traité qu'il avoit fait avec Athanaric, ne lui servirent de rien ; il se vit dans un plus

An 375 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

grand danger qu'auparavant, du côté même de ceux dont il se croioit le plus en sureté; car les Goths, nation inquiete, & remuante, ne purent demeurer tranquilles; ils se souleverent tout de nouveau, se jetterent dans la Thrace, & eurent même l'audace d'assieger Andrinople: les Romains y furent défaits. L'empereur Valens, après la déroute de son armée, se retira dans une chaumiere, & n'aiant pas voulu se rendre, les Goths y mirent le feu: ainsi perit ce malheureux prince; mais d'une maniere beaucoup plus cruelle, que la mort même. Triste & funeste exemple de la vangeance de Dieu, qui sçait bien, quand il veut, confondre l'orgueil des princes, punir dès ce monde l'impieté, & les reserver après la mort, pour être les éternelles victimes de sa colere & de sa justice.

Valens mourut sans enfans, quatre ans après la mort de son frere Valentinien; il meritoit sans doute la juste punition qu'il souffrit, pour s'être declaré l'ennemi de la divinité de Jesus-Christ, & le cruel persecuteur de ceux qui la défendoient, peut-être auroit-il reculé ses malheurs, si par une imprudence, & une temerité extrême, il n'avoit pas engagé le combat avec les Goths, sans vouloir attendre son neveu Gratien, fils de son frere Valentinien, qui venoit à son secours avec une armée formidable. Valens soupçonneux & jaloux, ne vouloit point être redevable à son neveu, ni partager avec lui l'honneur d'une victoire qu'il croioit indubitable; mais aveuglé par sa jalousie, il ne faisoit pas reflexion sur la foiblesse humaine, & sur l'inconstance de la fortune. Le terrible échec que souffrit l'empire par la mort de Valens, & par la défaite de l'armée Romaine, releva le courage à Fridigerne, & lui fit concevoir de vastes esperances. Il prit de nouveau les armes, se mit à la tête de sa nation, rentra dans les provinces de l'empire, & porta la terreur & la desolation par tout.

Gratien associe son jeune frere Valentinien.

L'empereur Valentinien quelque tems avant sa mort, avoit declaré Cesar son fils Gratien, & en mourant il avoit laissé ce jeune prince pour son successeur à l'empire. Gratien prit donc le gouvernement de l'empire d'occident l'an trois cens soixante & quinze, & il choisit pour son collegue, avec la participation & l'agrément de l'armée, Valentinien son frere, qui étoit encore enfant; ainsi l'empire d'occident fut partagé entre deux princes, avec une égale autorité. Après la mort de Valens, il falloit chosir un general de reputation, de valeur &

d'experience, pour ranger à la raiſon les Goths, qui faiſoient d'étranges ravages dans tout l'orient. Ces barbares depuis leur victoire, étoient devenus ſi fiers & ſi inſolens, que l'on craignoit de voir bien-tôt tout l'orient en proie à leurs invaſions: on penſa donc tout de bon à faire venir Theodoſe du fond de l'Eſpagne, où il s'étoit retiré après la mort de ſon pere. Theodoſe étoit à Italique, & il avoit toutes les qualités que l'on pouvoit ſouhaiter, pour la paix & pour la guerre; il s'étoit toûjours extrémement diſtingué. On ne vit jamais dans un homme plus d'habileté pour les affaires; il avoit toûjours manié avec une adreſſe & une prudence extraordinaire, celles qui lui avoient été confiées. Ce grand homme étoit le ſeul qui pût ſauver l'empire, dans les conjonctures facheuſes, où il ſe trouvoit.

An 375 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

On rapelle d'Eſpagne Theodoſe.

XXXIX. Theodoſe ſoumet les Goths.

Les Goths fiers de leur victoire, croiant trouver l'empire ſans défenſe, avoient eu l'audace de venir aſſieger Conſtantinople; mais ils eurent bien-tôt Theodoſe en tête, & ils furent obligés de ſe retirer bien vîte, & de lui demander la paix; Theodoſe voulut bien la leur accorder; mais il leur en preſcrivit des conditions, qu'ils furent contraints d'accepter. Il leur aſſigna des terres pour s'y établir, & les força de lui donner en ôtage Athanaric, ſucceſſeur de Fridigerne, pour être le gage de leur fidelité & de leur parole. Tout l'univers regardoit Théodoſe comme le reſtaurateur de l'empire, & il n'y avoit perſonne, qui ne l'en jugeât digne. Gratien crut donc ne pouvoir mieux reconnoître les grandes actions de Theoſe, & les ſervices importans, qu'il venoit de rendre à l'empire d'orient, qu'en le lui cedant, comme un bien qu'il avoit ſauvé de la tyrannie des Goths. Il conſentit donc que Theodoſe partageât l'empire avec lui, & le jeune Valentinien. Quelque brillantes que fuſſent les qualités civiles & guerrieres de Theodoſe, il ſe diſtingua ſur tout par ſon zele ſincere pour la pureté de la foi; il en donna bien-tôt des marques ſolides & éclatantes, lorſque pendant ſon premier conſulat, & le cinquiéme de Gratien, il porta une loi en faveur de la religion orthodoxe, qui étoit attaquée & troublée par une infinité de ſectes heretiques; & il ordonna par cette loi, que tout ſe ſoumît aux decrets du pape Damaſe, & de Pierre, évêque d'Alexandrie. Amphilochius, évêque d'Iconium, en Lycaonie, uſa d'une ſainte induſtrie, pour engager l'empereur à faire cette ordonnance. Ce ſaint prelat, après

Gratien aſſocie Theodoſe à l'empire.

An 375 & suiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

avoir ſalué l'empereur, ne ſalua pas le jeune Arcade, qui étoit aſſis auprès de Theodoſe, & qui venoit d'être aſſocié depuis peu à l'empire. Amphilochius ne fit pas même ſemblant de voir ce jeune prince. Theodoſe lui demanda la raiſon d'une conduite ſi peu reſpectueuſe: *J'ai ſuivi votre exemple*, répondit ce grand prelat, *puiſque vous ſouffrés tranquillement que les Ariens mepriſent & perſecutent le Fils de Dieu, de quel droit exigés-vous que l'on ait du reſpect pour le prince votre fils.*

Concile de Conſtantinople contre Macedonius.

An 383 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

L'an trois cens quatre-vingt trois le ſeiziéme de Janvier, ſous le conſulat de Merobaude & de Saturnin, Theodoſe avoit, comme je l'ai dit, declaré ſon fils Arcadius pour ſon collegue à l'empire: environ ce même tems ſe tint à Conſtantinople le ſecond concile general par les ſoins, & à la ſollicitation de l'empereur. Pendant ce concile, Melece évêque d'Antioche lui apparut en ſonge, tenant en main un diademe, qu'il lui mettoit ſur la tête. Theodoſe le reconnut le lendemain, ſans que perſonne le lui montrât, & après l'avoir regardé attentivement, ſur la ſimple idée qui lui en étoit demeurée la nuit précedente, il le démêla parmi les autres prelats. L'égliſe de Conſtantinople étoit dans une étrange confuſion, depuis que ſaint Gregoire de Nazianze, perſecuté par les heretiques, & par ſes ennemis, avoit été obligé de quitter ce premier ſiege de l'orient, où on l'avoit élevé. L'empereur Theodoſe fit élire en ſa place le ſenateur Nectaire, qui n'avoit pas même encore été batiſé; ſa vertu, ſa pieté & ſa prudence conſolerent un peu les orthodoxes de Conſtantinople, de la perte qu'ils faiſoient par l'abdication de ſaint Gregoire de Nazianze, qui renonça genereuſement au trône patriarchal, pour s'en retourner à Nazianze ſa patrie, où tous les habitans le demandoient, & l'attendoient avec un empreſſement que l'on ne peut aiſément exprimer. Ce ſaint prelat par ſon zele, & par ſes ſoins avoit banni de ſa patrie entierement l'hereſie, & y avoit fait fleurir la religion catholique.

Nectaire élevé au patriarchat de Conſtantinople.

Le concile qui éleva Nectaire au ſiege de la ville imperiale, fut aſſemblé pour condamner de nouveau les hereſies, mais particulierement celle de Macedonius, qui avoit été évêque de Conſtantinople, & qui s'étoit autant declaré contre la divinité du ſaint Eſprit, qu'Arius l'avoit fait contre la divinité du Verbe. L'impie, par un horrible blaſpheme ne faiſoit nulle difficulté de reduire le ſaint Eſprit au rang des pures créatures. Le pape

Damase approuva, & confirma les decrets de ce concile. On fit une nouvelle formule de foi, ou plûtôt l'on se contenta d'inserer dans la formule du concile de Nicée: *que le saint Esprit procede du Pere & du Fils.* (66) C'est ainsi que s'explique le concile de Frejus, tenu il y a plus de huit cens ans. Saint Damase voulut que dans les saints mysteres, au lieu du symbole de Nicée, on chantât celui de Constantinople, ou pour mieux dire, celui de Nicée, où étoit l'addition faite dans ce dernier concile œcumenique. Saint Damase mourut l'année suivante après que le concile de Constantinople fut terminé à la gloire de l'Eglise, & à la confusion des heretiques. L'on élut à sa place Siricius: Prosper dit que ce fut Ursin, & il me semble qu'il étoit juste que celui qui avoit été en concurrence avec Damase pour le souverain pontificat, succedât à celui à qui il l'avoit cedé.

An 383 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort du pape Damase.

XL.

Le tyran Maxime se rend maître de la Bretagne.

Cependant Maxime qui étoit Espagnol, aussi-bien que saint Damase, & que Theodose, s'étoit rendu maître de la Bretagne, où il avoit commencé sa revolte: il avoit trouvé le secret d'engager dans ses interêts les Gaules & l'Espagne. Ce tyran resolu de soutenir son usurpation par la force, se mit à la tête d'une puissante armée: Gratien de son côté s'avança bien avant dans les Gaules avec toutes les forces de l'empire, pour reprimer l'audace de cet injuste usurpateur. Les deux armées se battirent auprès de Paris; mais par des secrets de la providence, qui nous sont inconnus, & que Dieu prend plaisir à nous cacher, pour arrêter & confondre notre orgueilleuse curiosité, le rebelle tyran triomphe, & le legitime maître est vaincu, la déroute de Gratien fut complete, & ce prince infortuné obligé de se retirer à Lion, où il fut tué par Andragatius.

Mort de Gratien.

Gratien mourut sans enfans, après avoir regné sept ans, neuf mois & neuf jours. Ce prince digne d'une gloire immortelle, pour toutes les vertus qui brilloient dans sa personne, mais particulierement, pour avoir été le premier de tous

(66) *Du Pere & du Fils.* Ce ne fut pas dans le concile de Constantinople, où l'heresie de Macedonius contre la divinité du saint Esprit, fut condamnée; que l'on ajoûta au concile *du Pere & du Fils*; car dans ce concile, on n'ajoûta que *du Pere*, & quelques sçavans prétendent que cette addition *du Fils*, ne se fit que dans le concile III. de Tolede, au dixiéme siecle. Quelques-uns même veulent que cette addition se fit plus tard: néanmoins un de nos plus habiles critiques soutient que depuis le concile de Constantinople contre Macedonius, l'Eglise chanta toûjours dans le symbole, *procede du Pere & du Fils.*

An 383 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

les empereurs chrétiens qui ait refusé la robe pontificale, que les Romains, suivant leurs anciennes superstitions, avoient coutume d'envoier aux empereurs, comme la marque de la dignité de grand prêtre, dont ils étoient revêtus. Après sa mort, l'imperatrice Lœta sa femme, & Pissamena, sa bellemere, demeurerent à Rome, avec un train & un équipage conforme à la grandeur de leur rang, & elles y demeurerent jusqu'à la prise de cette grande ville. L'empereur Theodose leur assigna des fonds considerables, pour fournir à leur dépense, & pour maintenir le rang qu'elles avoient tenu.

L'heresie des Priscillianistes s'éleve en Espagne.

Quoique l'empire fût tranquille par la sagesse, & par la valeur du grand Theodose, l'église d'Espagne ne l'étoit pas, & il s'éleva dans cette province plusieurs differens sur la religion. Priscillien favorisoit la secte des Gnostiques, & travailloit de toutes ses forces à l'étendre, & à rallumer un feu, qui paroissoit éteint. Cette infame secte, comme nous avons déja dit, avoit commencé dès le tems de l'empereur Adrien, & Marc Egyptien, disciple de Basilidés en avoit été l'auteur. Priscillien étoit de Galice, homme d'une qualité distinguée, & qui possedoit de grands biens : il avoit outre cela d'excellentes qualités de corps & d'esprit, & je ne sçai quoi de noble & de majestueux dans l'air & dans la taille, une modestie capable d'imposer, des manieres insinuantes, & il étoit difficile de le voir, sans se sentir à la premiere vûe une inclination secrete pour lui; il dormoit peu, étoit infatigable, & enduroit facilement la faim, & la soif; son genie élevé & facile, une certaine éloquence naturelle, & une adresse qu'il sçavoit couvrir & menager, lui donnoit de l'ascendant sur ceux qu'il avoit entrepris de gagner; mais aussi il avoit des vices qui contrebalançoient bien sa vertu : c'étoit un esprit inquiet & brouillon, vain, plein de lui-même, capable de tout remuer, & de tout entreprendre; sa capacité & son intelligence dans les sciences profanes, l'avoient rendu l'homme du monde le plus presomptueux. Il sçut si bien manier l'esprit des évêques Instantius & Salvien, qu'il trouva le secret de les engager dans ses sentimens, & de s'assurer de leur protection.

On assemble un concile à Sarragosse contre les Priscillianistes.

Idacius, évêque de Merida, & illustre par les éloges que lui donne saint Jerôme, entreprit, à la sollicitation d'Agidin évêque de Cordoue, de pousser ces deux évêques, & de les faire déposer, ou de les obliger à abandonner Priscillien. La plaie,

qui étoit encore legere, ne fit que s'envenimer; ces petites étincelles s'allumerent, & le mal commença à s'étendre beaucoup plus qu'il n'avoit fait jusques là. On auroit peut-être pû le guerir si on en eût usé avec plus de précaution, & apporté des remedes moins violens. On ne menagea nullement Priscillien, ni ses deux protecteurs, & l'on crut que pour arrêter tout d'un coup l'incendie que l'on craignoit, il falloit assembler un concile: en effet, l'on en assembla un à Sarragosse, uniquement afin que les deux évêques & Priscillien y proposassent leurs raisons. Les Gnostiques aigris par cet éclat, & par la violence avec laquelle on les poussoit, refuserent de se trouver au concile le jour marqué. Les peres du concile choqués de la resistance des heretiques, frapperent d'abord d'anatheme les deux évêques Instantius & Salvien. Elpidius & Priscillien, laïques, & avec eux Agidin, évêque de Cordoue, qui avoit changé de sentiment, & étoit devenu tout d'un coup heretique, de persecuteur qu'il étoit de cette heresie, furent enveloppés dans la même sentence d'excommunication. Les peres donnerent à l'évêque Ithacius la commission de la publier. Severe Sulpice fait Ithacius évêque de Sossubre, mais il devoit dire d'Ossonove, c'est-à-dire, d'Estombar en Portugal, saint Isidore dit seulement que c'étoit un évêque d'Espagne, & Sigebert dit qu'il étoit évêque de Lamego.

An 383 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ithacius étoit un homme dur, violent, grand parleur, entêté, qui traitoit indifferemment de Priscillianistes tous ceux qui pratiquoient beaucoup de jeûnes, & qui s'appliquoient à la lecture de l'écriture sainte. Cet Ithacius & Idacius, évêque de Merida par leurs sollicitations, & par leurs intrigues obtinrent de l'empereur Gratien, qui étoit encore vivant, que l'on chasseroit des églises, & de toutes les provinces d'Espagne, ceux qui ne voudroient pas se soumettre aux decrets du concile de Sarragosse, & qui ne diroient point anatheme à ceux que ce concile avoit condamnés. Instantius & Salvien, ausquels se joignit Priscillien, qui avoit été fait évêque d'Avila, par la cabale des heretiques, partirent pour se rendre à Rome, & pour s'y plaindre du taitement violent qu'on leur faisoit. En passant il s'arrêterent quelque tems dans l'Aquitaine, où ils pervertirent une grande multitude de peuples, & se firent un grand nombre de partisans. Ces trois prelats étant arrivés à Rome, ne purent jamais obtenir audience du pape saint Damase, ni

An 383 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Damase & saint Ambroise ne veulent point écouter les Priscillianistes.

la liberté de lui proposer même par écrit leurs raisons. Ils allerent donc à Milan trouver l'empereur. Saint Ambroise évêque de Milan ne voulut pas seulement les entendre : chacun avoit horreur des dogmes monstrueux de cette nouvelle heresie : ils ne se rebuterent pas cependant, & ils sçurent si bien par leur adresse, & leurs presens, gagner quelques courtisans, qu'ils engagerent dans leur parti Macedonius grand maître des offices, ou de la maison de l'empereur. Macedonius se fit leur patron à la cour, & par son credit fit tant que l'empereur ordonna de suspendre l'execution de l'édit qu'il avoit porté à la sollicitation d'Ithacius, & renvoia dans leurs églises, Instantius & Priscillien; car Salvien étoit mort à Rome.

Ce nouvel avantage enfla le cœur des Gnostiques; ils retournerent triomphans en Espagne. Les heretiques devenus plus audacieux, & plus insolens, ne penserent plus à se défendre, ils prirent le parti d'être eux-mêmes délateurs. Ils accuserent Ithacius évêque d'Ossonove, d'avoir excité une sedition, & voulu soulever le peuple contre le prince. Volventius, vicaire de l'empire, trompé ou gagné par les Priscillianistes, entra dans leurs interêts, & favorisa leur passion. Il envoia donc ordre de se saisir d'Ithacius, & de le mettre en prison. Ce prelat, pour éviter l'orage, dont il fut averti, se retira dans les Gaules vers Gregoire prefet du pretoire; mais Ithacius n'en reçut ni le secours, ni la protection qu'il attendoit. Il alla trouver à Treves le tyran Maxime, qui s'étoit fait proclamer empereur dans les Gaules, & il obtint de lui, que l'on assemblât un nouveau concile à Bourdeaux, où l'on recommenceroit à connoître, & à examiner l'affaire qui avoit été terminée au concile de Sarragosse. On obligea Priscillien & Instantius d'y venir, Instantius y fut déposé de son siege. Priscillien appella de la sentence du concile à l'empereur Maxime, l'appel fut accepté; ainsi la passion de quelques évêques porta cette cause, toute ecclesiastique qu'elle étoit, au tribunal seculier : exemple pernicieux, & jusqu'alors inoui, de constituer un homme laïque arbitre, & juge dans des matieres de religion, dont la discussion & le jugement ne doit appartenir qu'aux évêques. La cause de Priscillien fut traitée à Treves, & poussée avec tant de vigueur, que Priscillien convaincu de magie, & d'avoir tenu de nuit des assemblées d'hommes & de femmes, où se commettoient les plus infames & les plus monstrueuses abominations, fut condamné à mort, & executé.

Concile de Bourdeaux, contre les Priscillianiste.

Mort de Priscillien.

On

On fit mourir Feliciffime & Armenius, & enfuite Latronianus, ou Mutronianus, plus fameux encore par fa fin tragique, que par la bonté de fes vers; car il a toûjours été mis au rang des poetes celebres de ce tems-là. On bannit l'évêque Inftantius dans une petite ifle voifine de l'Angleterre : faint Martin n'épargna rien pour s'oppofer à ces violences: il étoit accouru exprès au premier bruit qu'il entendit de ce qui fe paffoit à Treves. Ce grand faint prétendoit, qu'il n'étoit pas permis de faire mourir des heretiques, fur la feule dépofition des évêques. Le tems & l'experience ont fait voir dans la fuite que cette douceur, qui étoit peut-être de faifon dans ce tems-là, & par rapport aux conjonctures prefentes, ne le feroit pas maintenant, qu'au contraire elle feroit très-funefte à l'Eglife, fi l'on vouloit l'emploier encore aujourd'hui.

An 383 & fuiv. depuis la naiffance de Jesus-Chrift.

La mort de Prifcillien, bien loin d'éteindre cette dangereufe fecte, ne fervit, ce femble, qu'à lui donner de nouvelles forces, & qu'à l'étendre davantage. Les fectateurs de cette infame herefie, honorerent Prifcillien & fes compagnons, comme des martyrs, & ils firent reverer en Efpagne, comme des reliques précieufes, les corps de ces heretiques, qu'ils avoient fait apporter. Jurer par Prifcillien, devint un acte de religion; fon parti prit le deffus en Efpagne; on frappa d'anatheme Ithacius & Idace, ou, felon Ifidore, Urfacius, évêques catholiques, & les obligea d'abandonner leurs églifes, & de fortir d'Efpagne, pour avoir eu part à la mort de ces heretiques. Cependant quels fupplices ne meritoient pas des hommes qui confondoient les Perfonnes de la fainte Trinité, qui rompoient les mariages, qui condamnoient l'ufage des viandes; en un mot, qui faifoient le fouverain Créateur de l'univers, dependant du mechant principe, c'eft-à-dire du prince des tenebres; qui affuroient que les hommes dependoient des aftres, & du deftin; qui partageoient le corps de l'homme en douze parties, dont ils foumettoient chacune à chaque partie du Zodiaque; que le belier prefidoit à la tête, le taureau au cou & à la gorge, les gemeaux à la poitrine; & ainfi des autres fignes, par rapport aux autres membres du corps?

XLI. Sirice fuccede à faint Damafe.

Tandis que l'Eglife d'Efpagne, déchirée par ces divifions, fe voioit en proie à ces abominables heretiques, Siricius étoit fur le fiege de faint Pierre, & gouvernoit l'Eglife univerfelle. Il avoit fuccedé à faint Damafe. Profper appelle Siricius Ur-

An 385 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

sin; (67) Mais peut-être a-t-il cru que celui qui succeda à Damase étoit celui qui du vivant de ce pape, avoit voulu se mettre en sa place, & usurper son siege. Il y a des lettres du pape Siricius à Himerius, évêque de Tarragone, sous le consulat d'Arcadius & de Baruton l'an trois cens quatre-vingt cinq. Le pape répond à plusieurs questions, qu'on lui avoit faites sur le batême, le mariage, les ordres sacrés, sur les hommes & sur les filles consacrées à Dieu. Il ordonne en même tems, que l'on fasse part de ses lettres, & que l'on les communique aux évêques de la province Carthaginoise, de la Bœtique, de la Lusitanie & de la Galice. Ces lettres étoient en grande veneration dans l'Espagne, le premier concile de Tolede en parle avec éloge, & rapporte ce qu'elles contiennent, sans toutefois en nommer l'auteur; saint Isidore dans son livre des hommes illustres d'Espagne, nomme Siricius & Himerius.

Theodose défait le tyran Maxime.

La cinquiéme année du pontificat de Siricius, Theodose qui avoit pris les armes pour vanger la mort de Gratien, donna bataille à Maxime auprès d'Aquilée, il vainquit le tyran, que ses propres soldats livrerent au vainqueur. Theodose le fit mourir. Ainsi ce grand empereur par sa valeur & par sa conduite rétablit Valentinien II. dans l'empire d'occident, que ce jeune prince avoit abandonné dans la crainte de ne pouvoir pas resister à Maxime. Ce fut le vingt septiéme du mois d'Aoust de l'an trois cens quatre-vingt huit, que Theodose remporta cette victoire signalée. L'heureux succès de cette guerre fut précedé d'une action religieuse de Theodose, qui lui attira les benedictions du ciel, & qui lui merita la victoire; car étant à Thebes dans la Macedoine, pendant son second consulat, & celui de Cynegius, il fit une loi le quatorziéme de Juin, par laquelle il défendit aux heretiques de s'assembler, de celebrer les saints mysteres, & même d'y assister, à moins que ce ne fût dans les églises catholiques.

An 388 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Massacre de Thessalonique par l'ordre de Theodose.

Jusques là Theodose s'étoit toûjours comporté en prince

(67) *Prosper appelle Siricius Ursin.* Ursin est bien different de Siricius; celui-là avoit voulu disputer le souverain pontificat à saint Damase, & après la mort de ce saint pape, il voulut tout à fait remplir sa place, & se faire reconnoître pour pape; mais incontinent après la mort de Damase, tout le clergé & le peuple, sans avoir égard au parti, & aux brigues d'Ursin, élurent d'un consentement unanime, & proclamerent pape Sirice, qui étoit déja prêtre de l'Eglise Romaine, & son élection fut confirmée par un rescrit du jeune Valentinien; ainsi quand Prosper a mis Ursin après Damase, il y a eu erreur.

vraiment chrétien & religieux ; mais il ternit par la cruauté qu'il exerça sur la ville de Thessalonique, la gloire qu'il avoit acquise par sa pieté, & par son zele pour la propagation de la vraie foi ; car ce prince dans un emportement de colere, fit mourir six mille habitans de cette grande ville. Leur crime étoit d'avoir assassiné dans une émeute populaire Buterique, qui commandoit les troupes de l'empereur dans Thessalonique, & quelques autres officiers du prince. Il est vrai que cette ville étoit coupable, & qu'elle meritoit une severe punition ; mais le châtiment surpassoit de beaucoup la grandeur de la faute. Après cette cruauté, Theodose qui demeuroit en ce tems-là à Milan, se disposant à entrer dans l'église, pour assister aux saints mysteres, saint Ambroise évêque de Milan, non seulement l'en empêcha ; il eut même le courage & la fermeté de le declarer excommunié : (68) & l'exhortant néanmoins à subir avec une humilité vraiement chrétienne la penitence que son crime meritoit. Theodose eut autant de peine de se voir exclus de l'Eglise, que saint Ambroise en eut de lui en avoir interdit l'entrée.

An 388 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'empereur s'étant rassuré, se presenta derechef quelques mois après : le jour de Noël, à la sollicitation de Rufin son favori, se flattant que saint Ambroise touché de sa soumission, lui ouvriroit les portes dans un si saint tems, & leveroit l'excommunication. D'abord ce saint prelat accourut, & loin de recevoir l'empereur, il lui interdit de nouveau l'entrée de la maison du Seigneur ; mais enfin touché des larmes, de l'humilité & de la patience de ce prince, il lui en ouvrit les portes : il ne laissa pourtant pas de lui faire une reprimande très-severe du crime qu'il avoit commis, & il ne voulut jamais lui permettre d'assister aux saints mysteres, qu'il ne lui eût promis de faire une loi, par laquelle il ordonneroit que l'on n'executeroit un criminel, que trente jours après qu'il auroit été condamné à mort, afin de laisser tout le tems necessaire, pour reformer un arrêt que la passion auroit dicté : il exigea encore de lui, qu'il ne dît pas un seul mot, quand il se sentiroit ému de colere, avant que d'avoir

Penitence de Theodose.

(68) *De le declarer excommunié.* Il est vrai que saint Ambroise défendit l'entrée de l'église au grand Theodose, & le soumit à la penitence publique ; mais il ne l'excommunia point dans le sens que nous entendons aujourd'hui excommunier, à moins que l'on ne prétende que la penitence publique étoit une espece d'excommunication, puisque le penitent ne pouvoit participer aux sacremens : alors ce sera une pure question de nom.

An 388 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

prononcé de suite toutes les lettres de l'alphabet Grec, afin que le delai calmât les premiers mouvemens, & donnât le tems à la raison de reprendre le dessus.

Emeute d'Antioche.

Cette loi fut très-avantageuse à ceux d'Antioche, & empêcha leur ruine: car cette grande ville s'étant revoltée peu de tems après, à cause des impôts excessifs, que le prince faisoit lever, le peuple irrité renversa les statues de l'imperatrice Flaccille, femme de Theodose, qui étoit morte. Les seditieux dans leur premiere fureur traînerent ses statues dans les rues. L'empereur sentit, comme il le devoit, l'insolence des mutins, & l'outrage qu'ils avoient fait à l'imperatrice, qu'il avoit tendrement aimée, & pour laquelle il conservoit beaucoup de veneration, à cause de sa pieté; car cette vertueuse princesse avoit coutume de preparer elle-même à manger aux pauvres dans les hôpitaux; & rappellant sans cesse dans l'esprit de l'empereur son mari, l'état où il avoit été, l'engageoit par ce moien à la moderation & à la clemence. Il crut donc ne devoir pas laisser un tel attentat impuni, & resolut de châtier les coupables, pour arrêter dans la suite de pareilles insolences, & pour retenir les autres villes dans le respect, & dans la soumission, par l'exemple du châtiment; mais la prudence & la sagesse de saint Ambroise calma la juste colere de l'empereur, & l'empêcha de vanger dans le sang de ces malheureux habitans l'attentat qu'ils avoient eu l'insolence de commettre contre Flaccille, au mepris de la majesté imperiale. Antioche reconnut bien-tôt la grandeur de son crime; tous les habitans revenus de leur premiere fureur, apprehenderent avec raison la severe & juste punition de leur revolte. Sur cela la ville envoia des deputés à l'empereur, pour l'appaiser, & pour implorer sa clemence. Flavien évêque de cette grande ville étoit le chef de la deputation, pendant que l'empereur donnoit audience aux deputés, il se trouva des enfans qui chanterent d'une voix triste & languissante des vers encore plus tristes; & bien que l'empereur dînât, ces vers lui tirerent les larmes des yeux, & le determinerent enfin à pardonner à cette ville rebelle son insolence, & sa revolte.

XLII. Mort du jeune Valentinien.

An 392 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Theodose ne fut pas plûtôt retourné en orient, que le jeune Valentinien fut tué à Vienne, dans les Gaules, par la malice & la trahison du comte Arbogaste. Eugene le principal complice de cet attentat, se fit declarer empereur l'an trois cens quatre-vingt douze, de simple grammairien qu'il avoit été auparavant,

Rien ne fut plus honteux à la grandeur & à la majesté de l'empire, que cette proclamation. Ce tyran cependant ne laissa pas de donner beaucoup d'inquietude & d'embarras à Theodose, jusques là, qu'incertain du succès de cette guerre, il crut devoir recommander son empire, & sa personne aux saints solitaires qui vivoient dans le desert. Theodose transporté de joie de voir que tous ces saints, & particulierement le saint Abbé Jean l'assuroient de la victoire, bien qu'ils lui declarassent en même-tems qu'il ne reviendroit point à Constantinople, & qu'il mourroit en Italie; Theodose, dis-je, partit de Constantinople à la tête de son armée, & s'étant avancé jusqu'au pied des Alpes, il défit le tyran dans un combat qui fut fort sanglant, & dont le succès fut fort long-tems douteux; mais un évenement extraordinaire, & qui parut miraculeux, ne contribua pas peu à la défaite d'Eugene; car il s'éleva un vent impetueux, avec une pluie, des tonnerres, & des éclairs, qui donnoient sur le visage des ennemis, les aveugloient, & les empêchoient de combattre. J'ai pour garant de ce fait le fameux Claudien, un des plus celebres poetes de ce tems-là, & qui ne le cedoit pas même aux anciens. On ne sçait pas encore bien si ce poete fut chrétien, ou s'il étoit païen, il est cependant plus vraisemblable qu'il étoit païen. (69)

An 392 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le tyran Eugene se fait proclamer empereur.

Theodose défait le tyran Eugene.

Les Goths qui servoient dans l'armée de l'empereur, & qui étoient au nombre de plus de vingt mille, combattoient avec une valeur, & une opiniâtreté, qui fit pancher enfin la victoire du côté de Theodose; ils firent un terrible carnage des ennemis. Ces barbares, après la mort d'Athanaric, qui arriva à Constantinople, se voiant sans chef, & ne pouvant se determiner sur le choix de celui à qui ils obéiroient, avoient pris le parti de s'offrir à l'empereur, & de se mettre à sa solde. Theodose demeura maître du champ de bataille; le tyran Eugene après sa défaite, fut poignardé par ses propres soldats: tant il est vrai que les traîtres, dés qu'ils sont malheureux, n'ont point de veritables amis, & sont abandonnés de ceux-là même, qui ont eu le plus de part à leurs perfides entreprises. Arbogaste de son

(69) *Qu'il étoit païen.* Le sentiment de tous les sçavans est que Claudien étoit païen, nous ne voions aucun ancien, qui l'ait revoqué en doute, & il n'y a nulle raison de croire qu'il a été chrétien; car le poeme sur Jesus-Christ, que quelques-uns lui ont attribué, n'est nullement de lui, mais il est ou du pape saint Damase, au sentiment de quelques auteurs, ou d'un autre Claudien, posterieur au premier.

An 394 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

côté ſe tua lui-même. Cette bataille ſe donna le ſept de Septembre l'an trois cens quatre-vingt quatorze, c'eſt-à-dire, l'année que Theodoſe aſſocia à l'empire Honorius le plus jeune de ſes fils.

Mort de Theodoſe.

L'année ſuivante le dix-ſept de Janvier, Theodoſe mourut à Milan, d'une hydropiſie, la cinquantiéme année de ſon âge, & la ſeiziéme de ſon empire. Il laiſſa de ſa femme Flaccille, Arcadius, & Honorius; & il n'eut qu'une fille, nommée Galla Placidia, de Galla ſa ſeconde femme, fille de Valentinien premier, & de Juſtine. Saint Ambroiſe & ſaint Auguſtin firent d'excellentes oraiſons funebres à ſa louange. Si cet empereur n'avoit pas reçu de ſes peres le nom de *Theodoſe*, qui veut dire *donné de Dieu*, ſa probité, ſa droiture, ſon amour pour la pureté de la foi, toutes ſes grandes actions, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre; l'empire enfin qu'il ſauva, lorſqu'il étoit ſur le penchant de ſa ruine, lui auroient merité ce nom magnifique. Il fit aſſez éclater ſon zele pour la religion, en faiſant renverſer tous les temples des païens, que Conſtantin le Grand s'étoit ſeulement contenté de fermer. On reconnut une infinité de fourberies dans ce renverſement des temples, & des idoles; car l'on remarqua que les ſtatues qui rendoient des oracles, étoient creuſes par dedans, & qu'il y avoit des conduits, par où les prêtres faiſoient leurs réponſes. Mais on fut dans l'admiration à Alexandrie de trouver en pluſieurs endroits du temple de Serapis la figure de la croix, comme une lettre hierogliphique, & un ſymbole de l'immortalité.

Ce ſiecle fut fecond en hommes illuſtres, ſoit par leur ſcience, ſoit par leur ſainteté. L'Eſpagne n'en manqua pas; il y eut entre autres ſaint Paulin, établi à Bordeaux, mais cependant né dans l'Eſpagne citerieure, auſſi-bien que ſa femme Tharaiſe: il fut fait prêtre à Barcelonne, ſans être attaché au ſervice d'aucune égliſe en particulier, choſe nouvelle en ce tems-là, & l'on peut dire preſque inouie. Il fut tiré de Barcelonne, pour être élevé à l'évêché de Nole: par conſequent l'Italie eſt redevable de ce grand homme à l'Eſpagne. Abundius Avit prêtre né à Tarragonne, traduiſit en Latin le livre de ſaint Lucien, ſur l'invention du corps de ſaint Eſtienne. Licinius le Bœtique fameux par l'amitié, & la liaiſon qui fut entre lui & ſaint Jerôme; mais encore plus illuſtre par ſa grande charité, & par les riches aumônes qu'il envoioit aux prêtres de Jeruſalem. Didier

& Ripatius, tous deux prêtres Espagnols, écrivirent contre Vigilance prêtre de Barcelonne; mais né à Pampelune. Cet heresiarque combattoit le culte que l'on rend aux saints, comme le marque saint Jerôme, l'un des plus sçavans écrivains de son siecle, & un des plus illustres ornemens de l'Eglise, pour son éminente sainteté, & pour sa vaste érudition.

An 394 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XLIII. Arcadius & Honorius succedent à Theodose.

Après la mort de Theodose, son fils aîné Arcadius eut pour son partage l'empire d'orient, & Honorius l'empire d'occident. Ces deux princes furent plus recommandables par leur probité, leur pieté & leur zele pour la religion, que par leur capacité dans le gouvernement. L'empire cependant se trouvoit dans des conjonctures, où il lui eût fallu pour se soutenir des Princes du caractere de Theodose ou de Constantin; aussi sous ces foibles & jeunes empereurs, la grandeur & la majesté de l'empire Romain perdit presque tout son lustre. Cet empire, qui de très-foibles commencemens s'étoit élevé au comble de la grandeur, commença à déchoir sensiblement, accablé de son propre poids, il tomba enfin dans une decadence qui le fit presque meconnoître. Tout ce grand éclat qui l'environnoit, s'évanouit, il ne fut plus qu'une ombre de ce qu'il avoit été, & de toute sa puissance, il n'en conserva plus que le nom. Grand & bel exemple de l'inconstance des choses humaines; tant il est vrai, que ce qui est l'ouvrage des hommes, quelque bien cimenté qu'il soit, a son periode, au-delà duquel il ne peut plus s'élever: & que le tems anéantit, ce qui paroissoit le plus solidement établi, & pour me servir de l'expression d'un ancien: *Ce qui est grand dure peu, il se détruit de lui-même, & tombe bien-tôt par son propre poids.* Non, les empires les mieux affermis, quelques grands qu'ils soient, ne se soutiennent pas longtems, & s'ils n'ont pas d'ennemis au dehors capables de les renverser, ou même de les ébranler, il s'en forme de plus dangereux au dedans, qui les détruisent enfin, de même que les hommes qui ont un gros corps, bien qu'il ne leur arrive au dehors aucun accident facheux, qui les fasse perir, l'abondance des humeurs, dont ils sont remplis, leur cause des maladies, qui les mettent bien-tôt dans le tombeau.

Concile de Tolede.

Siricius, comme nous l'avons déja dit, gouvernoit dans ce tems-là l'Eglise universelle; il tint le siege de Rome treize ans, & il mourut l'an trois cens quatre-vingt dix-huit. Anastase lui succeda, & gouverna trois ans l'Eglise. Sous son pontificat il

An 400 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

se tint un concile à Tolede le premier de Septembre l'an quatre cens. Il s'y trouva dix-neuf évêques de differens endroits d'Espagne, qui souscrivirent aux actes de ce concile. Quelques auteurs écrivent que Patruin évêque de Tolede, y presida, & ils le prouvent par un ancien catalogue des évêques de cette église, à la tête desquels se trouve ce prelat. D'autres historiens prétendent que ce fut l'Archevêque de Brague qui y presidoit, parce qu'il est parlé de Paterne de Brague, dans les actes qui nous en restent: mais je ne vois pas que ces preuves soient assez convainquantes pour l'un & pour l'autre, & qu'on en puisse rien conclure pour la presceance de l'un des deux sieges. Asturius est marqué le sixiéme entre les peres de ce concile: au sentiment de quelques sçavans, il étoit archevêque de Tolede; si l'on en croit saint Isidore, il quitta son siege, après avoir trouvé les corps des saints martyrs Just & Pasteur à Alcala, où il établit sa demeure: la devotion qu'il avoit pour le lieu sacré, où reposoient les corps de ces saints martyrs, lui fit choisir cette ville, préferablement à toute autre. Il fut, dit-on, le premier des évêques d'Alcala; le respect & l'amour que les peuples avoient pour lui, étoit si grand, que l'on ne voulut mettre personne en sa place tant qu'il vêcut pour gouverner l'Eglise de Tolede. Novellus est mis au nombre des évêques qui furent les successeurs d'Asterius. Or comme Biclare écrit dans son histoire, que Novellus étoit évêque d'Alcala du tems de Leuvigilde, roi des Goths, il s'ensuit qu'il ne fut pas évêque immediatement après Asterius: par consequent ou il faut que l'église d'Alcala ait eu plusieurs autres évêques entre Asturius & Novellus, ou il faut que l'on ait fait revivre l'épiscopat de cette ville du tems de Leuvigilde. Dans ce premier concile de Tolede, on condamna de nouveau & l'on frappa d'anatheme les dogmes impies de Priscillien, l'on y fit plusieurs decrets contre cette heresie; les évêques Symphosius & Dictinius, avec le prêtre Comase, y retracterent publiquement leurs erreurs, & furent reconciliés à l'Eglise. La ville d'Astorga, dont Dictinius étoit évêque, reconnoît & revere ce prélat, comme un saint, soit qu'il ait été faussement soupçonné d'heresie, & qu'il s'en soit pleinement justifié, soit qu'il en ait fait durant sa vie une très-rigoureuse penitence. Le pape Innocent premier, qui avoit succedé à Anastase, écrivit l'année suivante une belle lettre aux peres du premier concile de Tolede.

En

En ce tems-là Gildon commandoit en Afrique, avec une autorité presque absolue. Rufin gouvernoit l'empire d'orient; mais Stilicon avoit encore bien plus d'autorité en occident, que Gildon n'en avoit en Afrique, & que Rufin n'en avoit en orient: outre que Stilicon avoit épousé Serene, fille du frere de Theodose le Grand; de plus il étoit beau-pere d'Honorius, qui n'avoit d'empereur que le nom, tandis que Stilicon gouvernoit l'empire en souverain. Si l'on juge des choses par l'évenement, rien ne fut plus pernicieux à l'empire, & aux deux jeunes empereurs, que le choix que fit le grand Theodose de ces deux ministres. A la verité ce choix eût été raisonnable, & avantageux à ces deux princes incapables de gouverner par eux-mêmes de si vastes états, si les deux ministres avoient sçu joindre aux belles qualités qu'ils avoient, une probité exacte, & une fidelité à toute épreuve; car l'on ne peut nier que Stilicon & Rufin ne fussent veritablement deux grands hommes: Ils avoient tous deux le genie vaste & élevé, une vraie capacité pour les affaires, de l'habileté & de l'experience, & ils ne devoient qu'à leur valeur & à leur conduite la haute fortune, où ils se voioient élevés; mais ces deux hommes encore plus entreprenans, plus ambitieux & plus perfides, qu'ils n'étoient habiles, ne penserent qu'à profiter de la foiblesse des deux jeunes empereurs. Ils se lasserent de n'être que les ministres de l'empire, & de ne le gouverner que sous le nom d'un autre; ils voulurent tout de bon en être les maîtres, & porter eux-mêmes le nom d'empereur, puisqu'ils en avoient déja l'autorité. Leur ambition demesurée, & la passion extrême qu'ils avoient de regner, leur firent oublier leur sermens, & la fidelité qu'ils devoient aux princes que Theodose, leur bienfacteur, leur avoit confié, & furent enfin la premiere, & principale cause de la décadence, ou plûtôt de la ruine entiere de l'empire Romain.

An 400 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Stilicon gouverne l'empire d'occident sous Honorius.

Gildon fut le premier qui osa se declarer, & qui prit les armes en Afrique. On envoia contre Gildon, Mazecel, son propre frere; celui-ci à la tête des troupes imperiales donna bataille à Gildon, & le défit: Gildon perit dans le combat. Le perfide Mazecel crut que le service qu'il venoit de rendre à l'empereur, devoit lui meriter l'empire, & sans s'épouvanter de la disgrace & de la funeste mort de son propre frere, il eut l'insolence de se faire proclamer empereur; mais il ne tarda pas long-tems à recevoir, comme il le meritoit, aussi-bien que

Gildon se revolte en Afrique.

Il est défait, & meurt dans le combat.

An 400 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

ſon frere, le juſte châtiment de ſa perfidie, & de ſa revolte. L'ambitieux Rufin n'eut point d'horreur de la trahiſon de ces deux rebelles, leur exemple ne le rendit pas plus ſage, & il ne fut ni effraié, ni rebuté de leur tragique & malheureuſe fin. Tant il eſt vrai qu'une paſſion, à laquelle on s'eſt une fois livré, nous aveugle & nous empêche d'appercevoir le precipice, que nous creuſons nous-mêmes ſous nos pieds. Rufin engagea ſecretement les Goths, & pluſieurs autres nations barbares, à prendre les armes: il ſe flattoit que par ce moien, il lui ſeroit aiſé de s'emparer de l'empire; mais il fut trompé dans ſes eſperances, & il éprouva tout le contraire de ce qu'il s'étoit promis.

Arcadius fait mourir Rufin.

Rufin étoit Anglois, ou François de nation: on ne peut diſconvenir qu'il ne fût un grand homme de guerre, il en avoit donné des preuves ſolides en pluſieurs occaſions, ſous l'empire de Theodoſe; mais ſa droiture & ſa fidelité ne répondoient ni à ſa valeur, ni à ſa prudence. L'empereur aiant découvert la trahiſon de ſon miniſtre, lui fit ſubir le juſte châtiment que l'énormité de ſon crime meritoit. Il ſemble que la perfidie ſe gliſſa dans toutes les parties de l'empire, & corrompit ceux qui le gouvernoient; car Stilicon marcha ſur les traces de Rufin, comme nous le dirons plus en détail dans le livre ſuivant. Il ſollicita, auſſi-bien que Rufin, & dans les mêmes vûes, pluſieurs nations barbares, à ſe ſoulever. Il engagea les Alains & les Vandales, ſes compatriotes, à venir s'établir dans les provinces de l'empire; il leur promit de les leur abandonner, & il concerta ſecretement avec eux le deteſtable projet de ne point s'oppoſer à leurs courſes, & de diſſimuler leurs ravages. Cet homme adroit; mais également fourbe & ingrat ne penſoit qu'à reduire les choſes aux dernieres extrêmités, afin de ſe rendre neceſſaire, & de ſe ſervir de ces conjonctures favorables pour élever ſon fils Eucher ſur le trône, après en avoir fait deſcendre, par une mort violente; le fils du grand Theodoſe, comme un prince incapable de gouverner, & de défendre l'empire.

XLIV. Les Goths ſe revoltent, & prennent les armes.

Les Goths furent les premiers à prendre les armes. Le pretexte ſpecieux qu'ils prirent de leur revolte, fut qu'on leur refuſoit la ſolde, & les autres gratifications, qu'on leur avoit promiſes, & que l'on avoit coutume de leur donner. Ils ravagerent toute la Thrace, & après avoir deſolé les provinces

voisines, ils vinrent comme un torrent impetueux, se jetter par deux endroits dans l'Italie, & inonderent la principale province de l'empire. Rhadagaise ne voulut plus se contenter des pays que le grand Theodose avoit accordées aux Goths, il en sortit à la tête d'une troupe infinie de ces barbares, entra dans l'Italie, & vint jusqu'à Fiesoli dans l'Hetrurie. Stilicon ne laissa pas d'amasser une puissante armée, pour leur faire tête, il ne vouloit pas qu'ils allassent si avant, & il apprehenda que s'il n'opposoit de bonne heure une digue à ce torrent, il ne fût plus en état de l'arrêter, & de le contenir dans les bornes, qu'il vouloit lui marquer. Il marcha donc contre Rhadagaise, avec lequel cependant on ne laissoit pas de le croire d'intelligence : il l'attaqua, & par sa valeur, il tailla en pieces cette armée innombrable de Goths : il auroit pû avec autant de facilité ruiner absolument Alaric, qui étoit l'autre chef de ces barbares, & l'empire seroit demeuré en paix; mais Stilicon vouloit reduire les choses dans une telle situation, qu'on ne pût se passer de lui; il se contenta de remporter sur Alaric quelques legers avantages, & conclut ensuite un traité avec lui, par lequel il accorda aux Goths des terres sur les frontieres des Gaules, pour s'y établir; traité dont il ne garda point les conditions, puisque par une lâche trahison, il donna des ordres secrets à un de ses generaux, nommé Saül, Juif de naissance, de surprendre les Goths, de les attaquer, & de n'en pas épargner un seul, si cela se pouvoit. Comme les Goths marchoient vers les Alpes, Saül les attaqua auprès de Polentia, que l'on appelle à present Polenzzara, qui est un petit bourg proche de la ville d'Ast. Les deux armées se trouverent en presence le propre jour de Pâques, le sixiéme d'Avril de l'an quatre cens deux, Saül presenta la bataille aux Goths : ceux-ci refusent d'abord le combat, à cause de la sainteté du jour; mais Saül les pressant, ils prirent enfin les armes, & pousserent à leur tour si vivement leurs ennemis, qu'ils les défirent, en tuerent un grand nombre, entre lesquels se trouva Saül. Ces barbares irrités de la noire trahison qu'on leur avoit faite, retournerent sur leurs pas, & ravagerent impunément toute l'Italie pendant quelques années.

An 400 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 401 depuis la naissance de Jesus-Christ.

On ne se douta pas d'abord des intrigues du traître Stilicon; mais enfin sa perfidie & sa trahison furent découvertes. Honorius se reveilla de l'assoupissement honteux où il étoit; il fit,

Mort de Stilicon.

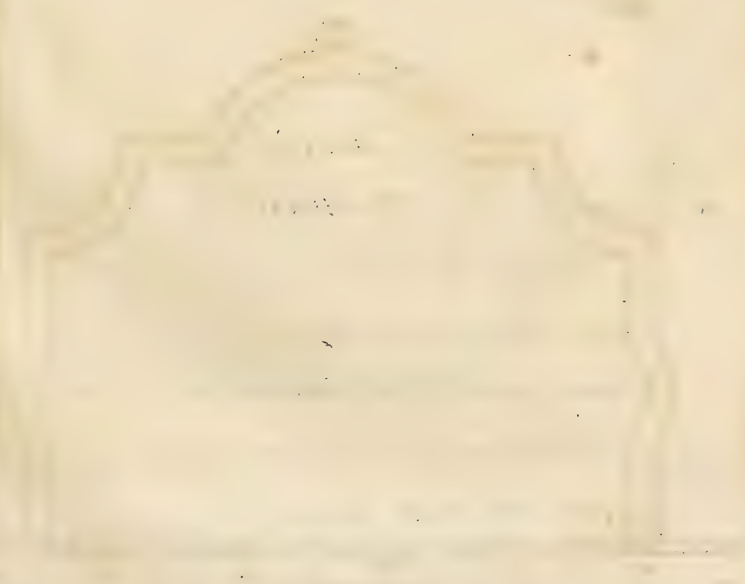
An 408 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

quoiqu'un peu trop tard, un coup de vigueur, en faisant mourir l'ambitieux & l'ingrat Stilicon le vingt-troisiéme d'Aoust de l'an quatre cens huit; sa femme Serene & leur fils Eucher le suivirent de près. Le jeune empereur repudia l'imperatrice sa femme, fille de Stilicon. Les Goths, qui depuis leur victoire sur Saül, étoient revenus sur leurs pas, pilloient l'Italie, même du vivant de Stilicon, firent encore bien plus de ravages, aprés la mort de ce grand capitaine, qui les tenoit dans le respect; car l'empire n'aiant plus personne capable de s'opposer à leurs desseins, ils tomberent tout à coup sur la capitale du monde; ils prirent Rome, après un long siege; tout y fut mis à feu & à sang, ils n'épargnerent ni sexe, ni âge, ni condition, ni sacré, ni prophane; il semble que Dieu n'avoit souffert si long-tems ces barbares, que pour briser les fers de l'univers, & vanger les maux que cette fiere & superbe ville avoit fait à toute la terre.

Rome fut prise par les Goths.
An 410 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Rome fut donc prise l'an quatre cens dix, comme le marquent les plus sçavans chronologistes; mais Paul Orose dit qu'Alaric se jetta dans l'Italie l'an onze cens soixante-quatre, depuis la fondation de Rome. Ainsi, supposé qu'il n'y ait point d'erreur dans les chiffres, Rome n'auroit été prise par Alaric, que l'an quatre cens douze. Prosper d'Aquitaine, qui vivoit du tems d'Orose, a été de ce même sentiment. Placidia sœur d'Honorius, étoit à Rome, lorsque les Goths s'en rendirent les maîtres, & elle épousa Athaulphe, cousin, & peu de tems après, successeur d'Alaric, qui venoit de mourir à Cosenza, dans l'Abbruzzo, après sa mort, Athaulphe se mit à la tête des Goths, qui le reconnurent pour leur roi. Il fit un traité avec Honorius, qui lui donna pour s'établir, à lui, & à sa nation, tout le pays qui est au pied des Pyrenées, tant du côté des Gaules, que du côté de l'Espagne. Ce fut là, que les Goths accoutumés à la guerre, & à ne point avoir de demeure stable, commencerent à se fixer, & à former le siege de leur empire. Ces commencemens assez foibles d'abord, leur ouvrirent le chemin à la conquête de toute l'Espagne, & d'une partie de la France, comme nous allons le dire dans le livre suivant.






CARTE
de L'ESPAGNE
depuis l'entrée des GOTHS jusqu'a l'invasion des MAURES ou SARAZINS, pour servir a l'histoire D'ESPAGNE
du P. MARIANA de la Compagnie de Jesus
par J. B. NOLIN Geog.
G. par Borde
Echelle
Lieues d'Espagne
Lieues communes de France
Mer Mediterranée
Isles Baleares
Parties des Gaules
Septentrion
Midi
Occident
Orient



HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE CINQUIÈME.



Ous Allons voir maintenant de quelle maniere un torrent de peuples barbares & guerriers, Vandales, Sueves, Alains, Silingiens & Goths vinrent inonder l'Eſpagne : les plus redoutables de tous furent les Goths, qui aiant abandonné leur ancien pays, traverſerent en conquerans l'orient & l'occident, répandirent par tout la terreur & la deſolation ; & remplirent toute la terre du bruit de leur nom ; après avoir parcouru, & ſoumis toute l'Italie, ils s'arrêterent enfin en Eſpagne : ce fut là, qu'aiant ſubjugué, ou chaſſé toutes les nations, ils établirent le ſiege de leur empire, qu'ils conſerverent plus de trois cens ans.

An 410 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jesus-Chriſt.

I. Les nations barbares inondent l'Eſpagne.

On ſçait que les nations, dont je viens de parler, ſont ſorties du ſeptentrion, & que de là, elles vinrent ſe jetter par differens endroits dans les provinces de l'empire Romain. La chaleur naturelle du temperament augmentée par le froid exceſſif de ces climats ; la coutume, ou, ſi vous voulés, la neceſſité de boire & de manger ſouvent ; mais ſur tout la poligamie, qui étoit en uſage parmi ces peuples, avant qu'ils euſſent embraſſé le chriſtianiſme les rendoit extrêmement feconds : de

An 410 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

maniere que la terre sterile & presque toûjours couverte de neiges, ne pouvant nourrir ces troupes innombrables d'habitans, les contraignoit d'en sortir, comme des essains, pour aller chercher des climats plus temperés, & des terres plus fertiles, ne pouvant plus subsister dans des pays qui manquoient des choses les plus necessaires à la vie. Ils faisoient la guerre aux Romains ces maîtres du monde, & ils ravageoient toutes les provinces de l'empire, si les gouverneurs ne leur opposoient promptement des digues insurmontables.

Il est très-difficile de donner une connoissance exacte du pays, des moeurs & du genie de chacune de ces nations; car il est constant qu'elles avoient une langue, des coutumes & des loix fort differentes; mais comment démêler la verité du cahos de tant d'opinions contraires? Je n'épargnerois pas ma peine à la chercher, si je voiois une route sure, pour la trouver, & que je ne craignisse pas de travailler inutilement. Il faut donc s'arrêter à de simples conjectures, puisque l'éloignement des tems, la negligence des écrivains, & l'ignorance qui regnoit en ce tems là rendent toutes les histoires douteuses.

II. Origine des Vandales, des Bourguignons, des Alains, &c.

Pline place les Vandales dans l'Allemagne, vers la Pomeranie & la ville de Melbourg; Dion au contraire met la source de l'Elbe, qui traverse l'Allemagne, dans le pays & dans les montagnes des Vandales. Il faut joindre aux Vandales les Bourguignons, ainsi nommés, à cause des bourgs & des villages, dans lesquels ces peuples étoient dispersés. Ceux-ci s'étant arrêtés chez les Autunois, donnerent à cette province des Gaules le nom de Bourgogne, qu'elle porte encore aujourd'hui. Denis, si connu pour avoir fait élegamment en vers Grecs la description de toute la terre, veut que les Alains aient été voisins des Daces & des Goths, au lieu que Marcellin les place dans la Scythie; il dit que parmi ces peuples, on estimoit heureux ceux qui étoient tués à la guerre; mais qu'ils regardoient avec mepris & avec horreur, ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie. Ces peuples étoient brutaux & cruels, parce que la Scythie est très-éloignée des provinces polies & civilisées, & qu'ils n'avoient nul commerce avec des hommes qui pûssent les apprivoiser, & les humaniser, si j'ose m'exprimer ainsi.

Origines de Silingiens.

Il est certain que les Silingiens vinrent en Espagne, & que s'étant mêlés avec les Vandales, ils s'arrêterent dans la Boeti-

que, sans avoir un roi particulier. On ne sçait pas toutefois de quel endroit du nord, ils sortirent. Quelques-uns veulent que les Silingiens aient été un peuple de la Baviere, qu'ils bâtirent autrefois Silingestad, sur le bord du Danube, à trois milles de l'endroit, où est à present la celebre ville d'Ingolstad : on sçait aussi que les François, qui se rendirent en ce tems-là maîtres des Gaules, furent appellés Saliens, de la riviere de Sala, comme le veut Marcellin; & apparemment c'est de là que l'on a appellé Loi Salique, (1) celle qui exclut en France les femmes de la succession à la couronne, d'où il s'ensuit que les Saliens, les Francs & les François, étoient les mêmes que les Silingiens.

An 410 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Des Sueves.

Tous les anciens auteurs conviennent, que les Sueves demeuroient autrefois le long de l'Elbe, cependant Strabon les place vers les sources du Danube, à peu près où est aujourd'hui Ausbourg dans la Souabe. (2)

III. Origine des Goths.

Il ne reste plus que les Goths, dont nous chercherons l'origine avec un peu plus de soin, & d'exactitude, soit parce qu'ils ont regné plus long-tems en Espagne, soit parce qu'ils se sont rendus beaucoup plus fameux que les autres barbares. Quelques auteurs ont cru que les Goths étoient les mêmes que les Getes, peuples que Pline & Herodote placent le long du Danube, vers l'endroit où ce grand fleuve va se décharger dans le Pont Euxin, ou la Mer Noire. D'autres veulent que Gog & Magog, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, ne signifient autre chose, que les Getes, & les Massagetes; mais ces opinions ne meritent pas d'être prouvées : il ne seroit pas difficile de les refuter; car Pline met la ville de Magog dans la Coelesyrie, & dit que cette ville aiant changé de nom, s'appella Bambyce, ou Hierapolis.

Les plus habiles, je veux dire ceux qui se sont le plus appliqués à développer l'antiquité, prouvent que les Goths sont sortis de la *Scandie* ou *Scandinavie*, que les anciens appelloient

(1) *Loi Salique*. Comme il y a parmi les sçavans divers sentimens sur l'origine de la Loi Salique, & qu'il seroit assez difficile de decider absolument, quelle est l'opinion qui doit prévaloir; Mariana se contente de rapporter un sentiment, laissant aux auteurs François le soin d'examiner cela plus curieusement.

(2) *Ausbourg dans la Suabe*. Quoiqu'Ausbourg soit la capitale de la Souabe, & que le Danube prene sa source dans la même province, Ausbourg ne laisse pas d'être encore assez éloigné des sourses du Danube; aussi Mariana ne dit pas qu'Ausbourg soit près de ces sources, mais qu'il est dans la province où elles se trouvent. *En la comarca donde se vee al presente Augusta.*

An 410 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Basilie ou *Balthie*. La Scandie est un vaste pays, au dessus de toute l'Allemagne, & de la Sarmatie, ou de la Pologne, qui a vers l'orient la province de Finmarchie, & qui de tous les autres côtés est environnée de la mer Balthique, & de la mer glaciale; c'est comme une grande peninsule, mais beaucoup plus longue que large, qui est à present divisée dans la Gothie, la Suede, la Norvege & la Laponie. Vers l'occident du côté du golphe *Codan*, que les habitans appellent *Bue ch* ou le *Sunt*, dans cet endroit de la Scandinarie, qui n'est separée de la Chersonese Cimbrique, & du Danemarc, que par un petit bras de mer, il y a une petite Peninsule, que l'on nomme Gothie, & qui fait partie de la grande peninsule.

La Gothie étoit autrefois divisée en deux, l'une s'appelloit *Ostrogothie*, dans leur langue, & les peuples *Ostrogoths*, c'est-à-dire, *Goths orientaux*, l'autre se nommoit *Visigothie*, & ceux qui l'habitoit *Visigoths* ou *Goths occidentaux*. Parmi les Visigots, la famille des *Balthes*, qui veut dire *hardis*, étoit la plus considerable, comme parmi les Ostrogoths, celle des *Amales*, descendue d'*Amalus*, le plus celebre de leurs Rois, & le plus grand de leurs capitaines: tout le reste de la Scandinarie est coupé par une chaîne de montagnes; la Suede au midi, & dans un climat un peu plus temperé; la Norvege située au nord est si froide, qu'au rapport de quelques auteurs, le vin que l'on y porte, s'y aigrit incontinent, ce qui a causé autrefois beaucoup d'embarras aux papes, pour trouver le moien de conserver parmi ces peuples l'integrité du saint sacrifice de la Messe.

IV. Les mœurs des Goths.

Les Goths ont presque tous la barbe & les cheveux blonds, le teint blanc, aussi bien que les autres peuples d'Allemagne, dont la langue a beaucoup de rapport avec celle des Goths, peu differente aparemment de celle dont se servoient les autres nations, qui avoient en ce tems-là porté leurs armes dans l'Espagne. Il n'y avoit que les Alains qui se servoient de la langue Scythe, cependant l'on n'en peut juger que par conjectures, sur lesquelles on ne peut nullement appuier. Il est sûr qu'il s'est glissé plusieurs mots de la langue Gothique dans la langue vulgaire, dont l'on se sert maintenant en Espagne, & qui s'est formée du melange de plusieurs langues corrompues, tels que sont les mots *tripa*, *tripes*; *caça*, *chasse*; *robar*, *dérober*; *yelmo*, *heaume* ou *casque*; *Moça*, *jeune fille*; *vandera*, *enseigne*; *harpa*, *harpe*; *juglar*, *moquer*; *albergar*, *loger*

An 410 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

loger; *eſcanciar*, *faire l'office d'échanſon*; *eſgrimidor*, *eſcrimeur*; *cangilon*, *pot de terre* : & une infinité d'autres, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici. Il y a pluſieurs mots que l'on a pris des Vandales, comme *camara*, *chambre*; *goſque*, *petit chien*; *azafran*, *ſafran*.

Tous ces peuples embraſſerent en ce tems-là, ou peu après, la religion chrétienne; leurs ſuperſtitions, étoient auſſi horribles, que nombreuſes. Les Goths ſur tout, ne croioient pas pouvoir entreprendre une guerre, & la terminer heureuſement, s'ils ne purifioient leur armée, en l'arroſant de ſang humain, & s'ils n'égorgeoient les priſonniers de guerre en l'honneur du dieu Mars : c'étoit leur divinité tutelaire. Ils lui offroient les prémices du butin; en ſon honneur, ils attachoient à des troncs d'arbres les dépouilles de leurs ennemis, pour ſervir de trophée ; avant la bataille, ils égorgeoient des chevaux, avec un grand appareil, & des ceremonies extraordinaires. On portoit enſuite au bout des lances les têtes de ces chevaux, dont la bouche étoit béante. Du reſte, les Goths par une ancienne tradition, croioient l'immortalité de l'ame, une autre vie, des recompenſes & des peines après la mort.

Dion dit que les Goths s'appliquerent plus que les autres barbares à l'étude de la philoſophie; ils eurent parmi eux de grands & d'illuſtres philoſophes, entre leſquels ſe trouvoient *Zeuta*, *Diceneus & Zamolxis*. Lorſqu'il tonnoit, ils jettoient en l'air des fleches, pour ſecourir leurs divinités; car ils s'imaginoient que ces tonnerres étoient le ſignal d'un combat dans le ciel. Ils décrivoient en vers les grandes actions de leurs ancêtres, & les chantoient ſur la lyre. On dit que les armoiries des Goths étoient un lion leopardé, poſé ſur un bouclier ondé : quelques-uns diſent qu'il étoit mi-parti d'or & d'azur; d'autres prétendent que c'étoient trois lions léopardés, poſés l'un ſur l'autre, comme les portent encore aujourd'hui les rois de Dannemarch : (3) mais venons à notre principal deſſein, ſans nous arrêter à des bagatelles, & à ce détail incertain, paſſons à l'occaſion qui ouvrit l'entrée de l'Eſpagne à tant de differentes nations barbares.

(3) *Les rois de Dannemarch.* Mariana ne parle des armoiries des Goths que ſur des relations & des ſentimens de certains auteurs, ſans prétendre rien aſſurer; car il ſçavoit bien que l'uſage du blaſon, reglé comme il eſt, n'étoit pas encore de ce tems-là, & que les armoiries affectées à certaines familles, ſont beaucoup plus recentes.

An 410 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.
V.
Revolutions intestines dans l'empire d'occident.

Dans la confusion & la chûte de l'empire Romain, les legions proclamerent empereur dans la grande Bretagne un certain Marcus; mais elles le déposerent, & le firent mourir, presqu'aussi-tôt après son élevation. Gratien fut mis en sa place, & subit le même sort, quatre mois après. Son successeur fut Constantin, homme qui n'avoit d'autre merite que son nom, dont l'heureux augure flatoit infiniment les peuples. Cette derniere revolution, autant qu'on le peut conjecturer de Paul Orose, arriva l'an quatre cens onze, sous le quatriéme consulat de Theodose le jeune, devenu alors empereur d'orient, trois ans après la mort de son pere Arcadius. Une grande partie des Gaules & de l'Espagne se declara pour Constantin; car le joug des Romains étoit devenu insupportable, & les impôts excessifs qu'ils faisoient lever de tous côtés, & qu'ils augmentoient de jour en jour, avoient irrité presque tous les esprits.

An 411 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Didyme & Verinien battus par l'armée de Constans, fils de Constantin.

Tous cependant n'approuverent pas un choix si ridicule, & ne purent se resoudre à reconnoître un empereur qui meritoit si peu de l'être; quelques-uns demeurerent fideles en Espagne aux veritables empereurs, entr'autres Didyme & Verinien parens d'Honorius. Ils leverent des troupes à la hâte, marcherent vers la frontiere, avec plus de courage que de forces, & firent tous leurs efforts pour fermer le passage des Pyrenées à Constantin, qui avoit traversé les Gaules, & qui s'avançoit, à ce que l'on disoit, pour entrer en Espagne. Ces deux sujets fideles furent taillés en pieces par Constans, fils du tyran Constantin, qu'il avoit tiré d'un monastere, & qu'il avoit envoié devant lui en Espagne, avec la qualité de Cesar. Didyme & Verinien furent tués dans le combat; leurs femmes & leurs enfans y perirent. Theodocile & Lagodius leurs freres se sauverent par la fuite, & se voiant hors d'état de resister au vainqueur, ils se retirerent vers l'empereur Honorius & Theodose le jeune.

L'armée de Constans étoit presque toute composée de nations barbares, sorties de l'Allemagne, pour venir se jetter dans les Gaules, & qu'on appelloit *Honoriaques*, à cause des traités d'alliance, qu'ils avoient faits autrefois avec Honorius, Constans permit à son armée de ravager l'Espagne jusqu'à Palence; car il falloit gagner ces barbares aux depens des vaincus, dont on leur abandonnoit les biens. Ensuite se disposant à retourner vers son pere, il confia aux barbares la garde du

Constans retourne vers son pere.

paſſage des pyrenées. Les Epagnols jaloux qu'on leur préferât des troupes étrangeres pour garder des poſtes ſi long tems confiés à leur fidelité, s'en plaignirent hautement, dans l'apprehenſion, diſoient-ils, que ces barbares ne fortifiaſſent ces paſſages, qui donnent l'entrée dans l'Eſpagne.

An 411 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Les Honoriaques s'uniſſent avec les autres barbares.

Le reſſentiment que les Eſpagnols avoient de l'affront qu'on leur faiſoit, ne leur permettoit pas de garder des meſures; ils parloient hardiment, & menaçoient d'une defection prochaine. Le ſuccès fit bien voir que leurs plaintes n'étoient pas mal fondées; car les *Honoriaques*, ſuivant leur inclination naturelle, firent ſecretement alliance avec les Vandales, les Alains, les Suéves, les Silingiens, & les autres barbares, que Stilicon avoit engagés à entrer dans les Gaules. Ils attirerent en Eſpagne leurs alliés, & ils leur en ouvrirent les paſſages, qui juſques là leur avoient été fermés.

La raiſon qui obligea ces peuples à venir fondre en Eſpagne, & à abandonner les Gaules, fut la crainte des Goths, dont la valeur & la puiſſance, déja très-redoutable, étoit ſoutenue par la protection de l'empereur Honorius, avec qui ils étoient d'une parfaite intelligence, par le traité qu'ils avoient fait avec lui. D'ailleurs la puiſſance de Conſtantin leur faiſoit ombrage; il s'étoit rendu maître de la plus grande partie des Gaules, & étoit ſur le point de s'emparer du reſte.

VI. Inondation des barbares en Eſpagne.

Hermeneric étoit roi des Sueves; Atace, des Alains; & Gunderic, des Vandales, & des Silingiens. L'excurſion de ces barbares, fut la cauſe des malheurs qui arriverent en Eſpagne; ils pillerent indifferemment les biens des Eſpagnols, & des Romains, ravagerent les campagnes, & ſaccagerent les villes. Pour comble de deſaſtre, & ce qui acheva de deſoler ces belles & riches Provinces, c'eſt que ces dégâts furent ſuivis d'une cruelle famine. Non-ſeulement les hommes dans l'extrêmité où ils ſe virent reduits, furent obligés de ſe nourrir de chair humaine; mais encore les bêtes accoutumées au carnage, ſe jetterent ſur les hommes. Enfin la peſte ſurvint, ſuite ordinaire de la famine; il perit une infinité d'habitans, & ceux qui reſterent ſe voiant contraints de ſouffrir des maux plus cruels mille fois que la mort, portoient envie aux morts. Ainſi toute l'Eſpagne ſe trouva preſque entierement depeuplée par les ravages qu'y avoient faits la famine, la guerre, & la peſte.

An 411 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les barbares s'établirent alors aisément dans ces vastes provinces ; la Galice échut en partage aux Sueves, & à une partie des Vandales ; elle avoit alors beaucoup plus d'étendue, qu'elle n'en a presentement, car elle comprenoit toute la vieille Castille ; les Alains se rendirent maîtres de la Lusitanie, & de la province Carthaginoise, à la reserve des Carpetains, c'est-à-dire du roiaume de Tolede, & des Celtiberiens, qui demeurerent fideles aux Romains. Les Vandales & les Silingiens s'emparerent sans nul obstacle de la Bœtique, & s'y fixerent. L'Espagne fut donc partagée entre toutes ces differentes nations. Ces nouveaux peuples contens de leurs conquêtes, ne penserent plus qu'à s'y affermir ; mais pour n'être point troublés dans la possession de ces provinces usurpées sur l'empire, ils s'accommoderent avec les Romains, s'allierent avec les naturels du pays, cultiverent les terres, releverent les villes ruinées, en bâtirent de nouvelles ; & par ces alliances, l'Espagne commença à se repeupler, & à reprendre son ancien lustre.

Les Espagnols étoient si lassés de gemir sous la tyranie des Romains, que ces nouveaux maîtres leur paroissoient encore plus supportables. Il se trouva pourtant des provinces, qui jalouses de leur ancienne liberté, firent tête aux barbares, & ne voulurent ni leur permettre de s'établir chez elles, ni reconnoître leur autorité : cela causa de grands mouvemens, particulierement dans la Galice, où commandoient les Sueves.

VII. Nouveaux troubles en Espagne.

Honorius leva alors une armée considerable en Italie, en donna le commandement à Constantius, un de ses plus fameux generaux, & l'envoia dans les Gaules, pour s'opposer à l'usurpation du tyran Constantin. Il s'éleva dans le même tems de nouveaux troubles en Espagne : le comte Geronce mecontent de Constantin, dont il avoit embrassé le parti, engagea l'Espagne citerieure à secouer le joug du tyran, & fit proclamer empereur Maxime, sous le nom duquel il vouloit regner lui-même, en retenant toute l'autorité. Pour y réussir, il laissa Maxime à Tarragone : penetra dans les Gaules, se rendit maître de Vienne, & fit mourir Constans fils de Constantin ; mais le general des Romains arrêta le cours des conquêtes de Geronce. Au seul bruit de la marche de Constantius le comte abandonna les Gaules, & se retira en Espagne, où il perdit avec la vie tout le fruit de ses vastes projets ; car les Espagnols, soit

qu'ils regardassent sa retraite comme une fuite honteuse, soit qu'ils voulussent faire leur paix avec Honorius, sacrifierent Geronce à leurs interêts : on l'attaqua de nuit dans sa maison, on y mit le feu, & on le fit perir lui-même, malgré une resistance digne d'un meilleur sort.

An 411 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Maxime se voiant privé du secours de Geronce, dont l'autorité seule le maintenoit, se dépouilla de toutes les marques de la dignité imperiale, s'enfuit, se cacha, & mena jusqu'au tems d'Orose, une vie obscure & miserable.

Maxime s'enfuit, & mene jusqu'à la mort une vie cachée.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, le tyran Constantin, & son fils Julien perirent à Arles par l'adresse & les intrigues de Constantius. Jovius & Sebastien, qui s'étoient aussi revoltés dans les Gaules, & qui avoient eu l'audace de se faire proclamer empereurs, eurent bien-tôt la même destinée. Ainsi toutes les Gaules rentrerent une seconde fois dans le devoir, & demeurerent soumises à l'empereur Honorius l'an quatre cens treize.

An 413 depuis la naissance de Jesus-Christ.

VIII.

Les Goths penetrent dans l'Espagne.

Les Goths, sous prétexte de servir les Romains, & de leur conserver les Gaules & l'Espagne, vinrent du consentement d'Honorius, s'établir deux ans après au pied des Pyrenées du côté des Gaules, & du côté de l'Espagne. Ces peuples quelques siecles auparavant, étoient déja sortis de leur ancien pays, avoient fait plusieurs fois des courses dans les provinces de l'Europe & de l'Asie, & s'étoient rendus si redoutables, par leur valeur & la rapidité de leurs conquêtes, qu'au rapport d'Orose, Alexandre le Grand évita leur rencontre, & ne voulut jamais se commettre avec ces barbares; Pyrrhus roi d'Epire, les craignit, & Jules Cesar refusa de mesurer ses forces avec une nation si belliqueuse. Je n'entreprens pas de décrire ici toutes les entreprises, & toutes les guerres des anciens Goths : ce seroit m'écarter de mon dessein, que d'entrer dans le détail de tous leurs exploits, je n'en toucherai que ce qui appartient à mon sujet.

J'ai dit que sous l'empire de Valens, les Visigoths ne trouvant pas de quoi subsister tous dans leur patrie, l'avoient abandonnée, & étoient venus s'établir dans la Mœsie du consentement de l'empereur, à condition qu'ils paieroient un tribut aux Romains, qu'ils serviroient dans les armées de l'empire, & qu'ils embrasseroient la foi de Jesus-Christ; mais ils l'altererent bien-tôt; car à la sollicitation, & par les intrigues de Va-

An. 413 & fuiv. depuis la naiffance de Jefus-Chrift.

lens protecteur de l'Arianifme ; ils s'engagerent dans cette fecte, & cette herefie fut la fource de tous les mouvemens, & de tous les malheurs de l'Efpagne. Les Goths s'étoient maintenus jufqu'à l'empire d'Arcadius & d'Honorius dans les terres qu'on leur avoit accordées : ils s'étendirent depuis jufques dans la Pannonie ; & ils ravagerent la Thrace, un peu avant qu'ils fe fuffent jettés dans l'Italie.

Stilicon beau-pere d'Honorius, avoit engagé cette nation naturellement inquiete, & remuante, à prendre les armes, & prétendoit fe fervir de cette conjoncture, pour élever fon fils Eucher à l'empire. Stilicon avoit époufé Serene, niece de Theodofe le Grand, & fille de fon frere, & il en eut Eucher, Marie, & Thermancie. Eucher époufa Galla Placidia (4) fœur d'Honorius & d'Arcadius. Honorius lui-même époufa d'abord Marie, & enfuite Thermancie. On trouva il n'y a pas longtems le tombeau de l'imperatrice Marie dans l'églife de faint Pierre fous le pontificat de Paul III. il étoit enrichi de perles, & rempli d'une grande quantité d'or & d'argent. Les noms de l'empereur Honorius, & de l'imperatrice Marie étoient gravés fur des anneaux ; Marlien en a fait une defcription exacte, & fort détaillée.

IX. Nouveaux troubles dans l'empire.

Honorius avoit perdu fes deux femmes ; quelques auteurs néamoins difent que cet empereur aiant découvert la trahifon & les intrigues de Stilicon, avoit repudié Thermancie, même avant la mort de fon pere. Quoi qu'il en foit, Stilicon outré de cet affront, & refolu de s'en vanger aux dépens de l'empereur & de l'empire, fe crut dégagé de tous les liens qui l'attachoient à Honorius, & fans avoir égard à la fidelité qu'il lui devoit, il fe hâta d'executer fes projets ambitieux. Il follicita fourdement par de grandes promeffes, les Vandales fes compatriotes, & les Alains, à fe jetter dans les Gaules. D'un autre côté, il fit refufer aux Goths la paie qui leur étoit due, & par cet artifice il les fouleva. Ceux-ci prirent les armes, choifirent pour roi Alaric, à la place d'Athanaric, traverferent la Thrace, la pillerent, & après avoir parcouru, faccagé & ruiné l'Italie, ils af-

(4) *Epoufa Galla Placidia.* Ce fait eft contraire au fentiment commun des auteurs ; car Eucher étant toûjours demeuré idolâtre, & ennemi des Chrétiens, quelle apparence que la princeffe Placidia, pleine de religion, eût pû fe refoudre à époufer un païen, qui ne penfoit qu'à détrôner Honorius frere de la princeffe, pour occuper fa place ; auffi les meilleurs hiftoriens ne parlent point de ce mariage.

ſiegerent Rome la capitale du monde, & s'en rendirent maîtres, ſous le quatriéme conſulat de Tertullus, & le premier de Fl. Vararus. Cependant Honorius, qui étoit obligé de défendre l'empire, aſſailli de tous côtés, & inondé par ces armées formidables de barbares, demeura dans une ſi honteuſe indolence, que lorſqu'on lui vint apporter la triſte nouvelle de la priſe & du ſacagement de Rome, il crut qu'on lui parloit d'un coq, qu'il avoit coutume d'appeller Rome, & qu'il avoit vû quelque tems auparavant combattre avec un autre coq.

An 413 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Alaric roi des Goths étant mort dans l'extrêmité de l'Italie, Ataulphe lui ſucceda. Ce prince pacifique, & gagné par les careſſes de ſa femme Galla Placidia, qui avoit été enlevée à la Priſe de Rome, fit la paix avec Honorius. Les Goths par ce traité obligés de quitter l'Italie, s'arrêterent ſur les fontieres des Gaules & de l'Eſpagne, s'établirent à Narbonne, & en firent la capitale de leur nouveau roiaume l'an quatre cens quinze, ce qui fit que l'on appella cette province la Gaule Gothique. Ils eurent ſouvent des differens avec les François leurs voiſins, & avec les Romains, pour les frontieres de leurs états : tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, le ſort de la guerre étendoit, ou reſſerroit les bornes de leur domination. Voilà quelle fut l'occaſion qui engagea les Goths & les autres barbares à ſe jetter en Eſpagne, & dans les lieux où ils crurent trouver moins de reſiſtance.

An 415 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

X. Divers barbares s'établiſſent en Eſpagne.

L'Eſpagne étoit alors diviſée en pluſieurs roiaumes, dont les mœurs, les loix & la religion étoient differentes. Les Romains & les Eſpagnols étoient catholiques, les Goths étoient infectés de l'Arianiſme, & les autres barbares, qui n'avoient pas encore embraſſé la religion chrétienne, étoient idolâtres. Toutes ces diverſes nations ne penſoient chacune en leur particulier, qu'à entretenir la paix avec les Romains, & dans l'étrange confuſion où ſe trouvoit l'empire, ils regardoient cette paix comme l'unique moien de ſe maintenir en poſſeſſion des pays conquis. La condition avec laquelle * Godigis roi des Vandales s'établit en Eſpagne, fut que lui, & ſes peuples demeureroient dans ces provinces, ſans inquieter les anciens habitans, & que ſous prétexte de la loi de preſcription, qui donnoit le droit de proprieté, après trente années de jouiſſance, ils ne retiendroient plus deſormais les terres injuſtement uſurpées ſur les Romains. Ces conditions font bien voir que les Ro-

* Selon quelques-uns Gunderic. Jornandes l'appelle Giſeric, mais fauſſement.

An 415 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

mains ne consentirent à cette paix que par la seule necessité. Ainsi ils ne quitterent ni la pensée, ni le desir de rentrer en possession d'une province, qu'ils ne cedoient que malgré eux, & dans l'impuissance où ils étoient de soutenir leurs droits par la force des armes.

Ce traité ne laissa pas de jetter de nouveaux soupçons dans l'esprit des barbares. Les Alains plus feroces que les autres, furent les premiers à attaquer les Vandales,& les Silingiens ; ils les forcerent d'abandonner la Bœtique & de se retirer en Galice, chez les Sueves. Les Vandales & les Sueves tâcherent d'unir leurs forces, afin de reprimer l'audace & l'ambition des Alains, & de se rétablir eux-mêmes dans les provinces qu'on leur avoit accordées, & dont l'on venoit de les chasser.

Ceux-ci tournerent du côté de la Celtiberie & de la Carpetanie, soumirent ces peuples & se rendirent maîtres de la plûpart des villes & des bourgades, que tenoient encore les Romains. Les Goths voulant profiter de ces desordres, passerent en Espagne deux ans après s'être établis dans les Gaules.

Attale se fait proclamer empereur.

Attale soutenu des Goths, se fit proclamer empereur en Espagne ; mais il n'en eut que le nom, qui lui fut même dans la suite très-funeste ; car n'aiant ni assez de tête, ni assez de valeur, ni assez de forces, pour soutenir une qualité, dont il étoit indigne : il tâcha de se sauver par mer ; mais il fut surpris par la flote que commandoit Constantius pour Honorius, fut fait prisonnier, & envoié à l'empereur, qui après lui avoit fait couper deux doigts de la main, le relegua dans l'isle de Lipara.

XI. Diverses entreprises des Goths.

Ataulphe roi des Goths, avoit plus d'inclination pour la paix que pour la guerre, soit par le caractere de son esprit, qui aimoit naturellement le repos ; soit par la nouvelle alliance, qu'il venoit de faire avec l'empereur. Ses traités avec les Romains le rendirent odieux, & meprisable à ses sujets. Ces peuples accoutumés à la guerre, regardoient le repos comme une chose honteuse à la nation, & capable d'amollir, & d'éteindre cette ardeur guerriere, qui les avoit rendus si redoutables. Ils resolurent d'ôter la vie à leur roi : Vernulphe un de ses favoris,

Mort d'Ataulphe.

homme de petite taille ; mais hardi & entreprenant, executa le projet qu'avoient formé les rebelles ; car aiant trouvé une occasion favorable d'assassiner ce prince, il lui passa son épée au travers du corps. Ainsi fut poignardé Ataulphe à Barcelone l'an quatre cens seize, & de son regne le cinquiéme. Olympiodore

piodore dans Photius dit que l'aſſaſſin s'appelloit Dobbius, & qu'il ne tua Ataulphe que pour vanger la mort de ſon premier maître, que ce prince avoit aſſaſſiné.

An 416 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Une inſcription en vers, que l'on voit encore aujourd'hui à Barcelone, ſur un reſte de tombeau, nous apprend qu'Athaulphe perit avec ſix de ſes enfans. Je laiſſe aux autres à juger quelle foi on doit ajoûter à cette inſcription : pour moi je la crois beaucoup plus recente que ces tems-là ; car Olympiodore rapporte que Theodoſe fils d'Ataulphe & de Placidia, mourut preſque dans le berceau ; qu'il fut inhumé dans une chapelle proche de Barcelone, & enfermé dans un cercueil d'argent ; qu'outre cela Sigeric ſucceſſeur de ce prince, arracha d'entre les bras de l'évêque Sigeſar les enfans qu'Ataulphe avoit eus de ſa premiere femme, & qu'il les fit tous mourir. Le même auteur ajoûte, que ſans avoir égard au rang, & à la naiſſance de Placidia, on la contraignit, avec quelques autres perſonnes, que l'on avoit miſes avec elle en priſon, de courir un long eſpace de chemin. Tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de ſtable dans le monde, & que les plus hautes fortunes ſont le plus ſouvent expoſées aux plus funeſtes revers.

Sigeric ſuccede à Ataulphe.

Sigeric fut choiſi pour ſucceſſeur d'Ataulphe, d'un conſentement general de toute la nation. Ses grandes qualités, ſa valeur & ſon experience dans la guerre, ſon habileté & ſa ſageſſe dans la paix, jointes à une taille haute, & à un air majeſtueux, bien que depuis une chûte de cheval il eût une jambe un peu foible, le firent préferer à tous ſes concurrens ; cependant ſes nouveaux ſujets, qui ne cherchoient, & qui n'aimoient que la guerre, voiant que ce prince marchoit ſur les traces d'Ataulphe, & paroiſſoit avoir du penchant pour la paix, le poignarderent la premiere année de ſon regne.

Il eſt tué par ſes ſujets.

XII.

Les Goths font la paix avec les Romains.

Wallia ſucceſſeur de Sigeric.

On élût en ſa place Wallia, prince guerrier & remuant. On dit qu'il fit équiper une flote dès le commencement de ſon regne, & qu'il forma la reſolution de paſſer en Afrique, ſoit qu'il ne crût pas pouvoir ſe maintenir en Eſpagne, preſſé d'un côté par Conſtantius, qui à la tête des forces de l'empire, lui donnoit de l'inquietude, & d'un autre par differens peuples barbares, qui ne le laiſſoient pas plus tranquille ; ſoit enfin, que Wallia eût conçû quelque autre deſſein, & qu'il eût en tête de ſe rendre maître de la Mauritanie, province alors dépendante de l'Eſpagne ; mais ſa flote aiant été diſſipée par une furieuſe

An 416 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Wallia fait la paix avec Constantius.

tempête vers l'entrée du détroit de Gibraltar, il fut contraint de revenir en Espagne, où il fit un traité avec Constantius, dont les conditiont furent, Que l'on remettroit Placidia veuve d'Ataulphe, entre les mains de Constantius, à qui l'empereur frere de Pacidia l'avoit promise: Que les Goths feroient la guerre aux autres nations barbares qui s'étoient établies en Espagne: Que tout ce que l'on pourroit reprendre sur les ennemis dans le cours de cette guerre, seroit rendu à l'empire Romain: Que ni dans les Gaules, ni dans l'Espagne ils ne passeroient point les bornes marquées: Et qu'ils s'en tiendroient aux premiers traités. Cette paix fut conclue l'an quatre cens dix-huit, selon le témoignage de Paul Orose prêtre de Tarragone, celebre par son érudition, & par ses liaisons étroites avec saint Augustin & saint Jerôme. Cet auteur a écrit l'histoire Romaine, & l'a continuée jusqu'à l'année suivante, sous le consulat de Monaxius, & de Flavius Plintha.

L'an 418 de la fondation de Rome.

Constantius épouse Placidia.

L'empire commença à reprendre son ancien éclat par le mariage de Placidia, & de Constantius, qu'Honorius associa à l'empire. L'empereur ajoûta aux états de Wallia, toute la Guienne, pour avoir dompté les barbares. Cette belle province des Gaules est renfermée entre la Garonne, la mer & les Pyrenées, & a entre autres villes considerables, Toulouse sur la Garonne, & Bourdeaux, situé sur la même riviere, & assez proche de la mer.

XIII.

Les Goths font la guerre en Espagne aux autres barbares.

Les Goths engagés dans une nouvelle guerre, par les liaisons qu'ils avoient contractées avec l'empereur, depuis le traité conclu entre Wallia & Constantius, partirent de la Celtiberie, où étoit Constantius, pour rétablir les affaires des Romains. De là, ils fondirent sur les Alains, qui non contens de leurs conquêtes, portoient leurs vûes jusqu'à la monarchie universelle de l'Espagne. Atace leur roi fut défait dans une bataille par les Goths: il y perit avec un grand nombre de ses sujets, & le débris de son armée se vit contraint d'abandonner la Lusitanie, & de se retirer en Galice. Là les Alains se confondirent avec les Sueves, & n'eurent plus qu'un même roi. Quelques auteurs croient que la ville d'*Alanquer* dans le voisinage de Lisbonne, & *Alanin* dans les montagnes de Seville, ont été ainsi nommées à cause des Alains; mais ils n'ont point d'autre preuve, que la conformité des noms: foible, & incertaine conjecture, qu'un auteur ne doit pas cependant mépri-

Défaite des Alains par les Goths.

ſer toûjours : car Alanquer s'appelloit autrefois *Jerabrica.*

An 418 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Les Silingiens ne furent pas plus heureux que les Alains : ils furent battus dans les plaines de Tariffa, & obligés de ſe ſoumettre à l'empereur. Conſtantius, pour achever de les reduire, choiſit parmi les Goths des perſonnes pour les gouverner. Les Vandales & les Sueves eurent le ſort des Silingiens. On les laiſſa néanmoins dans les pays qu'ils avoient conquis ; mais ſous la domination des Romains.

Les Silingiens battus par les Goths.

Cette guerre ſe faiſoit au nom de l'empereur, & aux dépens des Goths ; car Honorius ne ſe ſervit que de leurs troupes pour reduire l'Eſpagne. On ne crut pas devoir permettre aux Sueves de combattre à la ſolde de l'empire, de peur que s'ils ſe voioient encore les armes à la main, il ne leur prit envie de ſe ſoulever, & de reprendre les provinces dont on les avoit chaſſés.

Wallia après avoir heureſement terminé cette importante guerre, ſoumis l'Eſpagne, & rétabli la tranquillité dans cette province, mourut de maladie à Toulouſe l'an quatre cens dix-neuf. Il gouverna trois ans les Goths ; ſa valeur, ſa conduite, & ſes grandes actions lui acquirent beaucoup de gloire, & donnerent un grand éclat à ſa nation : la conquête qu'il avoit faite de la Guyenne, & que l'empereur lui ceda pour recompenſe de ſon zele & de ſes exploits, rendit ſa memoire chere à ſa nation.

Wallia meurt de maladie.

An 419 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XIV.

Les barbares recommencent à ſe ſoulever de tous côtés.

Peu de tems après la mort de Wallia dans les Gaules, il arriva un malheur, qui donna enfin le dernier coup à l'empire : ce fut la mort de l'empereur Conſtantius. Ce prince après avoir rétabli la tranquillité en Eſpagne, auſſi-bien que dans les Gaules, mourut à Ravenne l'an quatre cens vingt-un, ne laiſſant de ſa femme Placidia, qu'un enfant encore au berceau, nommé Valentinien, que l'empereur Honorius ſon oncle fit élever dans le deſſein de l'aſſocier à l'empire. Les nations barbares qui étoient en Eſpagne, & que le nom de Conſtantius tenoit dans le devoir, ſongerent après ſa mort, à ſe revolter, & reſolurent de reprendre dans les provinces l'autorité dont on les avoit dépouillées.

Mort de Conſtantius.

An 421 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Les Vandales ſur tout, qui paſſoient pour les plus belliqueux, allerent plus loin, & formerent, ſous la conduite de Gunderic leur roi, le deſſein de ſe rendre les ſeuls maîtres de l'Eſpagne. Ils commencerent par forcer les Sueves de ſe tenir enfermés dans les montagnes d'*Ervaſos*. Quelques auteurs

An 421 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

croient que ces montagnes sont entre Leon & Oviedo, & qu'elles s'appellent aujourd'hui *Arvas*. Elles sont à present fameuses par un ancien monastere, qui subsiste encore. D'autres veulent que ce soient les montagnes que Ptolomée apelle *Naibales*. Quoi qu'il en soit, les Sueves comptant plus sur la situation de leurs montagnes, que sur leur valeur, éviterent toûjours d'en venir à un combat general avec leurs ennemis.

Les Vandales pillent les barbares.

Les Vandales desesperant de forcer les Sueves, retranchés dans ces lieux inaccessibles, armerent une flote, allerent aux Baleares, firent les derniers ravages dans ces isles, & y mirent tout à feu & à sang. Après cette expedition, ils firent une descente en terre ferme, & raserent entierement Carthagene, d'où l'on avoit chassé les Alains quelque tems auparavant, & qui étoit rentrée sous la puissance des Romains. Il y avoit près de six cens ans, que les Carthaginois avoient fondé cette ville, qui avoit été comme la citadelle, & le rempart de leur empire en Espagne.

Ruinent Carthagene.

Après cette expedition des Vandales, Carthagene ne fut plus qu'un desert, & qu'un amas de miserables chaumieres : la bonté de son port a fait que dans la suite elle s'est un peu repeuplée; toutefois ce n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle a été, puisque de nos jours on y compte à peine six cens familles. Ce fut dans ce tems-là, que l'on transfera à Tolede tous les droits, & tous les privileges de la celebre Carthagene, comme le remarque un ancien historien : il faut cependant avouer que les écrivains sont sur cela partagés. Selon quelques-uns, la dignité seule de metropolitaine, qu'avoit l'église de Carthagene, fut transferée à Tolede, avec les droits attachés à cette dignité ; & selon d'autres, ce fut le seul tribunal de la justice : de sorte qu'on obligea tous les peuples de la province Carthaginoise de ressortir à Tolede pour leurs affaires particulieres, au lieu qu'eux, & ceux de Tolede ressortissoient à Carthagene, pendant que cette ville étoit dans sa splendeur. Je ne vois pas que les preuves des uns & des autres soient decisives; on laisse au lecteur la liberté d'en penser ce qui lui plaira sur ce qu'il en trouvera dans les auteurs : pour moi, si je puis dire mon sentiment, il me paroît plus vraisemblable, que l'on ne transfera à Tolede que la jurisdiction ecclesiastique, & la dignité de metropole.

Tolede devient metropolitaine, & capitale de l'Espagne.

Gunderic roi des Vandales, après avoir entierement détruit Carthagene, entra dans les terres des Silingiens, qui reconnoissoient, ou plûtôt qui avoient été forcés de reconnoître l'autorité & la puissance des Romains, il ravagea toute la campagne, & aiant pris d'assaut Seville, qui appartenoit aux Silingiens, il abandonna cette grande ville au pillage. Gunderic se disposoit par une audace sacrilege, à piller la riche église de saint Vincent, & il étoit resolu d'en tirer les tresors que la pieté & la liberalité des fideles avoient consacrés à ce saint martyr; mais il tomba mort sur le champ à l'entrée de cette fameuse église. Funeste & terrible exemple de la rigueur des jugemens de Dieu, qui voulut vanger lui-même par la mort de ce roi impie la religion qu'il avoit osé prophaner. Genseric succeda à Gunderic : ils étoient freres, mais Genseric, que quelques-uns apellent Guntharis, étoit batard. Toutes ces revolutions arriverent l'année même que mourut l'empereur Constantius. Incontinent après la mort de ce grand prince, Jovien & Maxime se firent proclamer empereurs en Espagne, ce qui obligea Honorius de faire de nouvelles levées, & d'envoier Castinus un de ses plus fameux generaux, pour soumettre ces tyrans, & chasser les Vandales. La défaite de Jovien & de Maxime couta peu à Castinus : car comme ils se soutenoient plus par les troubles domestiques, que par leur valeur & leurs forces, il furent bien-tôt pris & mis à mort.

An 421 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XV.

Les Vandales ravagent l'Espagne.

Gunderic prend Seville.

Mort de Gunderic.

Genseric lui succede.

Jovien & Maxime se font proclamer empereurs, il sont battus & pris.

L'entreprise contre les Vandales étoit plus difficile. Ainsi ce general jugea à propos de faire venir d'Afrique le comte Boniface, pour se servir de son secours. Ce comte si recommandable par ses services dans la paix & dans la guerre, & sur tout par l'amitié de saint Augustin, arriva en Espagne. Mais la discorde, compagne ordinaire d'une autorité partagée, se mit bientôt entre les deux generaux, & pensa ruiner les affaires de l'empire. Le retour de Boniface en Afrique ne les rétablit pas. Castinus privé de ce secours, fut obligé de retourner en Italie, cette même année quatre cens vingt-troisiéme, sans avoir rien fait de considerable contre les Vandales. En même-tems mourut l'empereur Honorius le quinziéme du mois d'Aoust, après un regne de vingt-huit ans, onze mois dix jours, empereur aussi fameux par ses disgraces & par la décadence entiere de l'empire, qu'illustre par la fermeté de sa foi, & par sa pieté. Son corps fut enterré à Rome, dans l'église de saint Pierre du Vatican.

An 423 depuis la fondation de Rome.

Mort de l'empereur Honorius.

An 423 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XVI.

Valentinien III. succede à Honorius.

Flavius Jean usurpe l'empire, & deux ans après meurt dans un combat.

Boniface fait alliance avec les Vandales.

Valentinien troisiéme fils de Constantius, monta sur le trône: il n'étoit encore qu'un enfant incapable par son âge de soutenir le poids des affaires. Flavius Joannes profita de la jeunesse & de la foiblesse de ce prince, & s'empara de l'empire; mais il ne le garda pas long-tems; car il fut battu par les generaux de Valentinien, & il perit dans le combat dès la deuxiéme année de son usurpation, & l'imperatrice Placidia prit la regence de l'empire pendant la minorité de son fils.

Le comte Boniface, qui commandoit en Afrique, ambitieux & jaloux de voir le credit & l'autorité d'Aëtius sur l'esprit de Placidia, qui n'agissoit que par l'organe de ce ministre, resolut de s'en vanger, & de penser tout de bon à ses propres interêts. Il sollicita donc Genseric, roi des Vandales, fit un traité secret avec ce prince, & l'engagea à passer en Afrique. Boniface avoit en vûe de se soustraire à la domination des empereurs, & de se former en Afrique par le secours des Vandales, une espece de monarchie. Il crut pouvoir gagner ces barbares, en leur cedant une partie de cette belle province, pour la recompense des services qu'il en esperoit: tel est l'aveuglement de l'ambition. Ni l'amour de la patrie, ni la fidelité dûe aux princes, ni même le zele de la religion, qui avoit rendu le comte Boniface si recommandable, ne pûrent détourner d'une si perfide resolution ce grand homme, dont la probité étoit universellement reconnue.

XVII.

Genseric passe en Afrique à la sollicitation du comte Boniface.

An 427 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Genseric ne crut pas devoir laisser échaper une occasion si favorable, de se rendre maître de l'Afrique. Il quitta la Bœtique & abandonna le dessein & l'esperance de soumettre l'Espagne; il passa incontinent la mer avec quatre-vingt mille Vandales, l'an quatre cens vingt-sept sous le consulat d'Hierius & d'Ardaburius. Les Silingiens qui étoient tributaires des Vandales, & en quelque maniere mêlés & confondus avec eux, resterent en Espagne, & particulierement dans cette partie de la Bœtique où est située Seville. Comme les Vandales avoient subjugué la Bœtique, & y étoient demeurés quelque tems, on donna dans la suite le nom de Vandalousie, & aujourd'hui d'Andalousie à cette province, quoique les bornes & l'étendue de l'Andalousie soient un peu differentes de celles de l'ancienne Bœtique.

Dès que les Vandales furent en Afrique, ils se joignirent à l'armée du comte Boniface, & conquirent la plus grande partie

de cette riche province ; mais l'autorité souveraine est de nature à ne pouvoir se partager. La division se mit entre les deux chefs, & comme l'ambition est insatiable, les Vandales mécontens du partage que le comte avoit fait des conquêtes, & l'accusant d'avoir reservé le meilleur pour lui, se brouillerent tout à fait avec Boniface. Ils allerent donc mettre le siege devant Hyppone, où le comte leur allié étoit renfermé. Comme il étoit beaucoup plus foible qu'eux, les barbares n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de la place. Boniface y perit, & les Vandales ne trouvant plus d'obstacle, coururent toute l'Afrique & la soumirent presque entierement. Saint Augustin évêque d'Hyppone, si connu par l'étendue de son genie, & par son éminente sainteté, digne en un mot, de tous les éloges que l'église lui a donnés, mourut durant le siege, dont nous venons de parler.

An 427 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Genseric & Boniface se brouillent ensemble.

Les Vandales prennent Hyppone ; Boniface meurt dans ce siege.

Les Vandales qui passerent en Afrique, étoient infectés de l'heresie d'Arius : ils n'avoient apparemment embrassé cette secte, que par le commerce qu'ils avoient eu avec les Goths, & à la sollicitation de ces peuples : c'est ce qui alluma dans l'Afrique une terrible persecution contre les Catholiques. L'Eglise soufrit long-tems dans cette persecution des Vandales, & une infinité de martyrs signalerent leur zele, leur constance & leur foi en mourant pour la divinité de Jesus-Christ ; les plus illustres furent Arcadius, Probe, Paschase & Eutychius courtisans de Genseric. On ne voulut pas faire mourir Paulillus, qui n'étoit encore qu'un enfant, & frere de Paschase & d'Eutychius. On le fit esclave, afin que les miseres & les peines de l'esclavage lui donnassent du dégout de sa religion, & le portassent à embrasser l'Arianisme. Ces martyrs qui étoient tous Espagnols, souffrirent le martyre l'année quatre cens trenteseptiéme, autant qu'on le peut conclure de ce que dit Prosper.

Les Vandales persecutent les Catholiques.

An 437 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le départ des Vandales redoubla le courage des Sueves, & leur puissance devint formidable en Espagne, sous le regne d'Hermeneric ; mais ce prince étant mort d'une longue maladie l'an quatre cens quarante, & la trentiéme de son regne : son fils Rechila lui succeda. Ce jeune prince plein de feu & d'ambition marcha sur les traces de son pere. L'empereur avoit envoié en Espagne Ardebote, avec une puissante armée, pour s'opposer aux entreprises des barbares ; mais Rechila l'aiant rencontré sur les bords de la riviere de Xenil,

XVIII.

Les Sueves s'étendent en Espagne.

Mort d'Hermeneric, auquel succede son fils Rechila.

An 440 depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 440 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Rechila se rend maître de l'Andalousie & du Portugal.

lui donna bataille, le vainquit, & le tua. Les richesses immenses, qu'il trouva dans le camp des ennemis, lui faciliterent les moiens de soutenir les dépenses de la guerre. Il ne tarda pas long-tems après cette victoire, à se rendre maître de l'Andalousie; il soumit les Silingiens, prit Seville capitale de leur pays, laquelle conservoit à peine quelques foibles débris de son ancienne splendeur, à cause des guerres continuelles, dont elle avoit été si souvent le théatre; elle étoit bien differente aussi de ce qu'elle est aujourd'hui par l'éclat, la grandeur, les richesses, la reputation & le nombre de ses habitans. Rechila ne perdit point de tems, & sans s'arrêter, il tourna aussi-tôt ses armes du côté de la Lusitanie, surprit Merida, conquit le reste de la province, & détruisit entierement les Alains.

Le general Sebastien passe en Afrique, il est défait par les Vandales.

Le general Sebastien, qui avoit conservé aux Romains le peu qui leur restoit en Espagne, en étant parti par ordre de l'empereur, pour se rendre en Afrique, & pour s'opposer aux conquêtes des Vandales, fut tué, au rapport de Paul Diacre, dans un combat qu'il livra à ces barbares. Le départ & la mort de ce general redoubla la hardiesse & le courage des Sueves. Rechila, qui n'avoit plus personne en état de lui resister, se rendit maître de la Carpetanie, qui est aujourd'hui le roiaume de Tolede, ou la nouvelle Castille, & de la province Carthaginoise; mais le desir de jouir tranquillement du fruit de ses conquêtes, le porta à faire la paix avec l'empereur, & à lui ceder ces deux provinces, qui retournerent par cet accommodement aux Romains. Rechila mourut l'an quatre cens quarante huit, & laissa pour son successeur son fils Recciarius. Celui-ci fut le premier des rois Sueves, qui embrassa la religion chrétienne, & qui la fit embrasser à ses sujets. Voilà ce qui regarde les Sueves.

Mort de Rechile.

An 448 depuis la naissance de Jesus-Christ.

XIX.

Les Goths s'étendent en Espagne.

Les Goths, qui avoient pour roi Theodorede, parent & successeur de Wallia, ne s'étoient pas encore beaucoup étendus en Espagne, & ils n'y possedoient que la province appellée aujourd'hui la Catalogne; mais d'un autre côté ils étoient riches & puissans dans les Gaules, où ils s'étoient rendus redoutables par leurs exploits. Ces barbares faisoient trembler Rome; car depuis qu'ils eurent rompu le traité fait avec les Empereurs, ils ne cesserent de leur faire la guerre, & de jetter par tout l'épouvante & l'effroi, par l'ardeur insatiable d'usurper sur leurs voisins, & d'étendre leurs frontieres. Leur roi Theodorede

prince

prince brave & ambitieux avoit une nombreuſe armée ; mais ce qui le rendoit encore plus puiſſant & plus redoutable, c'eſt qu'il avoit ſix fils Turiſmund, Theodoric, Frideric, Euric, Riccimere, Himeric ; & deux filles, l'une mariée à Huneric fils de Genſeric. Cet époux impie & cruel perſecuta avec fureur les Catholiques d'Afrique, & par une brutalité inouie, après avoir fait couper le nés à ſa femme, ſans aucune raiſon, & ſur un ſoupçon frivole, qu'elle l'avoit voulu empoiſonner, il la renvoia à ſon pere ; l'autre fille de Theodorede avoit épouſé Ricciare roi des Sueves en Eſpagne.

An 448 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XX. Les Huns ravagent l'empire Romain.

Vers ce tems-là les Huns vinrent fondre dans les Gaules ſous la conduite de leur roi Attila, que l'on appelloit ordinairement le fleau de Dieu. On ne ſçait pas bien quel motif le porta à faire cette irruption, & à venir inonder ces riches provinces, ſi ce fut l'ambition d'étendre plus loin ſon empire, ou ſi les Romains l'appellerent ſecretement pour faire tête aux Goths ; ou enfin ſi ce fut à la ſollicitation d'Hunneric roi des Vandales, qui ſçavoit que les Goths ſe diſpoſoient à tirer vangeance de l'outrage qu'il leur avoit fait dans la perſonne de ſon épouſe, fille de Theodorede : & c'eſt ce qui me paroît plus vraiſemblable.

Il y a des auteurs qui placent les Huns dans les montagnes de Riphée. Marcellin prétend qu'ils étoient le long du pont Euxin, au deſſus des Palus Mœotides ; mais ſans s'arrêter à rechercher l'origine de ces peuples, il ſuffit de dire que c'étoit une nation feroce, d'un air & d'un regard affreux, & d'une vie dure. Les Huns ne ſçavoient ce que c'étoit que d'aſſaiſonner les viandes ; ils avoient coutume de ſe nourrir des herbes & des racines, qu'ils rencontroient dans les campagnes, ou de la chair qu'ils faiſoient mortifier ſous la ſelle de leurs chevaux, (5) dont ils beuvoient le ſang.

J'ai déja dit que ſous l'empire de Valens, les Huns avoient chaſſé les Goths de leur premiere demeure, & qu'enſuite, après avoir ravagé l'Armenie, & les autres provinces de l'orient, ils enleverent aux mêmes Goths les deux Pannonies ſous l'empire d'Honorius. Incapables de ſe tenir long-tems renfermés dans

(5) *Sous la ſelle de leurs chevaux.* Encore aujourd'hui dans la Tartarie, les peuples ne mangent point leur viande autrement, & la nourriture, à leur gout, la plus delicate, c'eſt la chair des chevaux, qu'ils ſe contentent de faire ainſi mortifier, ce qui pourroit perſuader que les Huns étoient ſortis des peuples de Tartarie.

An 448 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

des bornes qui leur paroissoient trop étroites, ils vinrent peu après se jetter dans les Gaules, & dans les provinces voisines; par tout ils laisserent des marques funestes de leur cruauté.

Ils se rendent maîtres de Rheims.

Charmés de la beauté de ces provinces, où ils trouvoient abondamment tout ce qui étoit necessaire pour leur subsistance, ils commencerent par assieger Rheims, qu'ils prirent, pillerent & brûlerent, après y avoir exercé des cruautés inouies. Ils firent entre autres mourir saint Nicaise, évêque de cette grande ville: ce saint homme fit paroître une constance heroïque au milieu des tourmens affreux qu'on lui fit souffrir, & ne cessa de chanter des hymnes & des pseaumes d'une voix mourante, & entrecoupée.

Il assiege Orleans.

Attila fier de cet avantage, vint mettre le siege devant Orleans. Il n'en fallut pas d'avantage pour réunir les Goths, les François & les Romains; ils firent ensemble une ligue, & joignirent leurs forces, pour s'opposer aux rapides conquêtes de cet ennemi commun. Theodorede roi des Gots, accourut le premier, pour arrêter l'incendie, dans lequel il craignoit avec raison que la Guienne ne se trouvât bien-tôt enveloppée. Il fit lever le siege d'Orleans, (6) & contraignit Attila de se retirer dans la Bourgogne. (7)

XXI.

Attila défait près d'Orléans.

Aëtius que l'empereur Valentinien avoit fait general des

(6) *Le siege d'Orleans.* A en juger par l'expression de Mariana, il sembleroit que les Goths seuls obligerent Attila à lever le siege d'Orleans, & à se retirer avec les Huns en Bourgogne; cela n'arriva pourtant qu'après que les François & les Romains eurent joints Theodorede roi des Goths, & ce fut pour être en état de resister à tous ces alliés, qu'Attila prit la resolution de lever le siege d'Orleans, & ce ne fut qu'après la défaite, & la perte de la bataille, où le roi Theodorede fut tué, qu'Attila se retira en Bourgogne.

(7) *Dans la Bourgogne.* Il y a dans l'histoire Espagnole dans les *Plaines Catalauniques*, que d'autres appellent *de Maroch*, ou *de Mauroce aux environs de Toulouse.* Grand sujet de dispute! Quelques-uns mettent le lieu de ce combat proche de Châlons sur Marne, & sur les bords de la petite riviere de Vesle, quelques autres dans la Sologne, proche d'Orleans, & sur cela, ils prétendent qu'il y a erreur dans les anciens manuscrits, & qu'il n'y faut point lire, *in campis Catalaunicis*, mais *Secalaunicis*, qui veut dire *Sologne.* D'autres ont prétendu que c'étoit dans *la Catalogne*, sentiment communément rejetté des bons auteurs, & à quoi il y a peu de vraisemblance; quelques-uns même l'ont mise en Auvergne, proche de Mauriac, fondés peut-être sur les *campis Mauriciis.* Monsieur de Valois veut que ce soit proche de la petite ville de Mori, sur la Seine; mais sans le torrent des auteurs, qui soutiennent que cette bataille se livra proche de Châalons, à cause du mot *campis Catalaunicis.* Il ne seroit pas hors d'apparence qu'elle se seroit livrée *en Sologne*; car Attila qui assiegeoit Orleans, s'étant vû obligé d'en lever le siege à l'approche des ennemis, il y a peu de vraisemblance qu'avec une armée, au moins de cinq cens mille hommes, il eût pû faire tant de chemin, & passer tant de rivieres, étant poursuivi par une armée presqu'aussi nombreuse, qui n'auroit pas manqué de l'attaquer au passage de quelque riviere.

troupes de l'empire vint en même-tems avec les legions Romaines qu'il commandoit, ſe joindre aux alliés. Les François avoient à leur tête Meroüé leur roi. Les trois armées unies enſemble ſe mirent en bataille. Theodorede menoit l'aîle droite, Aëtius étoit à l'aîle gauche avec les François, & Sangibanus commandoit le corps de bataille. Celui-ci étoit roi des Alains, qui avoient conquis cette partie des Gaules où eſt Orleans, & qui s'y étoient établis. Les alliés, qui ſe défioient de ces barbares, crurent que ſous prétexte de leur faire honneur, il leur falloit donner un poſte où il leur fût impoſſible de faire aucun mouvement contraire aux interêts communs: Attila de ſon côté, rangea ſon armée en bataille. Ces deux nombreuſes armées occupoient un vaſte pays. On voioit dans l'armée d'Attila les Oſtrogoths, qui s'étoient rendus redoutables par leur brutale valeur; ils formoient l'aîle gauche, & faiſoient face aux Viſigots, qui occupoient l'aîle droite de l'armée des alliés. Attila avoit pris pour lui le corps de bataille, à la tête de ſes Huns, que leur teint brûlé rendoit terribles, & affreux à voir. Comme on étoit campé dans un vallon dominé par une petite colline, les deux armées firent leurs efforts pour s'en ſaiſir: les Romains ou plus prompts, ou plus heureux, que les ennemis, s'en rendirent maîtres, & s'y poſterent, ce qui déconcerta un peu l'armée d'Attila, & fit craindre pour le ſuccès du combat.

An 448 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Attila voiant ſes ſoldats intimidés, leur parla à peu près en ces termes: « Conquerans de toute la terre, & vainqueurs de « toutes les nations, ce ſeroit faire injure à votre valeur, que « de croire qu'il fût beſoin de vous animer à bien combattre; « les beaux diſcours ne donnent point de courage aux lâches: « genereux, comme vous êtes, le combat n'eſt qu'un jeu pour « vous; la vangeance fait vos delices, & la victoire votre recompenſe ordinaire. Auriés-vous oublié les deux Pannonies con- « quiſes, la Mœſie, la Germanie & la Gaule ſubjuguée? ne vous « ſouvenés-vous pas que vous avés penetré juſques dans le fonds « des Palus Mœotides? Prenés des ſentimens dignes de vous, & « qui conviennent à des conquerans. Il vous étoit permis de « gouter tranquillement le fruit de vos victoires; mais parce « que vous n'avés pû vous accommoder d'une molle oiſiveté, « vous avés les premiers declaré la guerre, marque éclatante « de votre courage: ſervés-vous en pour la ſoutenir. Ce jour « va decider de votre ſort, & votre valeur vous aſſure pour «

Attila harangue ſes ſoldats.

An 448 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» jamais l'empire du monde. Ces ennemis que vous voiés devant vous, ne sont que des troupes ramassées de tous côtés ; » leurs generaux ont fait un dernier effort pour les assembler ; » mais pourront-elles seulement soutenir vos regards, & la » pesanteur de votre bras ? Vous voiés bien qu'elles se défient » de leurs forces, c'est ce qui les a obligées de se saisir de cette » petite hauteur, que vous avés devant les yeux. Il est vrai que » les Visigoths sont venus à leur secours ; mais que ce secours est » foible contre vous ! Attaqués brusquement, & les Romains » amollis par la volupté & par les delices, plieront bien-tôt » sous votre premier effort. Animés-vous donc, mes amis ; » combattés avec cette valeur qui vous est naturelle. Si vous » ne pouvés pas vaincre, signalés-vous au moins par une mort » glorieuse, ce que les dieux ne permettront pas. Les heros » trouvent dans la mort leur gloire, ou dans la victoire la » recompense de leur valeur. Pour ce qui me regarde, n'attendés point de mon côté d'autres ordres que mes exemples, » suivés-moi. Si vous ne remportés une victoire entiere, quelle » sera votre ressource ? Quel roi, quel pays vous recevra ? » Quel sera le camp capable de vous défendre ? Car vous voiés » que toutes les nations du monde jalouses de votre bonheur » ne cherchent qu'à mettre des bornes à vos conquêtes, & qu'à » détruire une nation, capable elle seule, d'asservir toute la » terre.

Attila défait par les alliés.

A peine Attila eut-il achevé ces paroles, qu'il fait sonner la charge. Les Huns commencent l'attaque, & se jettent avec fureur au milieu des escadrons : les alliés animés par les discours de leurs generaux, soutiennent avec fermeté le premier effort de ces barbares ; les armées se mêlent, le combat devient atroce, & la victoire reste long-tems douteuse ; l'acharnement est general, chacun fait les derniers efforts, tous déterminés à vaincre, ou à perir. Il s'agissoit de l'empire du monde : le carnage fut si grand, qu'on dit qu'un ruisseau voisin se déborda : l'exageration est un peu forte, & peu vraisemblable ; mais ce qui y a donné lieu, c'est qu'il perit dans cette journée cent quatre-vingt mille hommes. (8)

(8) *Cent quatre-vingt mille hommes.* Il y a des auteurs qui prétendent qu'Attila perdit lui seul deux cens mille hommes, sans compter ceux que les Romains & leurs alliés perdirent de leur côté, dont le nombre ne pouvoit être que très-considerable.

An 448 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort du roi Theodorede.

Le roi Theodorede fut tué dès le commencement de l'action. Ce prince étoit fort âgé; l'ardeur de combattre l'aiant poussé vers un gros d'ennemis, il tomba de cheval, & fut foulé aux pieds des chevaux qui le suivoient. Selon quelques auteurs, il perit de la main d'Andages Ostrogoth. Cette mort arrivée si à contre-tems, & au commencement de l'action, qui auroit dû abattre les alliés, ne servit qu'à les animer. Turismund & Theodoric fils de Theodorede, resolurent de vanger la mort de leur pere dans le sang de leurs ennemis. Aiant fait un gros de leurs troupes, ils arrêterent le premier choc des barbares qui venoient fondre sur eux; après les avoir rompus, & mis en desordre, ils firent plier Attila & l'obligerent enfin de fuir, quoique dans la confusion generale où se trouva son armée, il eût fait le devoir d'un soldat intrepide, & d'un grand capitaine. Les deux princes s'étant un peu trop avancés, penserent perir durant la nuit, qui les empêcha de reconnoître le lieu où ils se trouvoient; car au lieu de rejoindre le gros de leur armée, ils alloient donner dans le camp des ennemis: Turismund outre cela, tomba de cheval, & se blessa à la tête; mais la valeur de leurs gens les sauva l'un & l'autre.

Attila, qui regardoit déja l'univers comme sa proie, plein de depit & de rage, se regarda comme vaincu, parce qu'il n'avoit pas été vainqueur, & se retira, resolu de ne pas survivre à un second échec. En effet, il fit dresser un bucher au milieu de son camp, afin de se donner la mort, au cas que les ennemis profitassent de leur victoire, & le vinssent forcer dans le poste qu'il occupoit. Il ne laissa pas de pourvoir à tout, & pour se mettre à couvert de la surprise, il fit un rempart de ses chariots & de ses bagages, determiné à se défendre jusqu'à la mort derriere ses retranchemens; mais la nuit qui survint, sauva les Huns. Attila n'avoit commencé le combat après midi, que dans l'esperance que la nuit separeroit les combattans, en cas que la victoire ne se declarât pas pour lui. Aëtius aussi effraié qu'Attila, fit de son côté un rempart des chevaux tués dans le combat, & passa la nuit sous les armes. Les alliés assiegerent le lendemain l'ennemi dans son camp, où il se tenoit retranché, pour éviter d'en venir à une nouvelle action; mais Aëtius, qui auroit pû très-aisément détruire les Huns, dans la consternation où ils étoient, aima mieux leur permettre de sortir des Gaules, & de se retirer dans la Pannonie.

An 448 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Cette victoire ne causa pas autant de joie qu'elle le meritoit, tant à cause de la mort du roi Theodorede, qu'à cause de la retraite des barbares. Les Romains & les François se virent néanmoins par cette mort delivrés d'un roi puissant, & qu'ils avoient lieu d'apprehender. Attila avoit consulté les devins sur le sort de cette guerre, & ils lui avoient declaré que le general des ennemis periroit dans le combat, & que pour lui, il remporteroit la victoire. Trompés par ces imposteurs, les Huns ne doutoient point de la défaite des alliés, & dans cette vaine confiance ils marchoient au combat avec joie; ils se flattoient que la mort de ce general des ennemis, regardoit la personne d'Aëtius, tant les hommes sont aisés à se laisser séduire, & enclins à se tromper eux-mêmes. La vie du philosophe Isidore, écrite en Grec, rapporte que pendant trois jours, l'on entendit sur le champ de bataille le bruit des armes, & les cris des combattans, comme si les ombres des soldats se fussent opiniâtrées à disputer encore le champ de bataille: l'importance de cette journée decisive donna peut-être occasion à cette fable; (9) quoi qu'il en soit, cette victoire arriva, au rapport de Cassiodore, sous le consulat de Martien Auguste, & de Claudius Adelphius, la trente-deuxiéme année du regne de Theodorede, & la quatre cens cinquante-uniéme depuis la naissance de notre Seigneur.

An 451 depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXII.
Les Sueves ravagent une partie de l'Espagne.

Quelques-uns croient que Ricciare roi des Sueves se trouva à cette journée, à cause de la liaison qu'il avoit avec le roi des Goths, dont il avoit épousé la fille. Ce qui est certain, c'est que Ricciare aiant fait la guerre aux Gascons sujets des Romains, & qui demeuroient dans le pays où est maintenant la Navarre, passa dans les Gaules, pour y voir le roi Theodorede son beau-pere. Là s'étant joint aux Goths, il marcha du côté de Sarragosse, dans la province Tarragonoise, & l'enleva aux Romains; il ravagea outre cela la province Carthaginoise, & mit tout à feu & à sang dans le roiaume de Tolede; mais enfin, il consentit à laisser les Romains en paix, fit un traité avec eux, & il s'en retourna dans ses états. Il s'étoit déja emparé de la Bœtique, de la Lusitanie & de la Galice, & son ambition le faisoit aspirer à la monarchie d'Espagne.

(9) *A cette fable.* Maffée raconte une chose à peu près semblable, à la fin de son histoire des Indes, à l'occasion d'un naufrage de Manuel de Sousa Portugais, vers le Cap de bonne Esperance.

Après les funerailles du roi Theodorede, (10) que l'on fit dans le camp des Goths, Turiſmund ſucceda à ſon pere : il étoit reſolu d'en vanger la mort, & de pourſuivre Attila qui fuioit : la déference qu'il eut pour le ſentiment d'Aëtius, l'arrêta ; cet habile general de l'armée Romaine, ne voulut pas laiſſer la puiſſance des Goths s'augmenter dans les Gaules, & il craignoit que la défaite d'Attila ne les rendît trop fiers. Il remontra donc adroitement à Turiſmund, qu'il devoit commencer par affermir ſon nouveau regne, qui n'étoit pas encore trop bien établi, de peur que pendant ſon éloignement, ſes freres ne priſſent occaſion de remuer, & lui enlever ſa couronne. Voilà les raiſons ſpecieuſes, & les motifs qu'Aëtius propoſoit à Turiſmund : ſes vûes néanmoins, comme je viens de dire, étoient d'empêcher, que les Goths ne devinſſent trop puiſſans, & que leur puiſſance ne fût préjudiciable à l'empire.

An 451 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XXIII.

Turiſmund ſuccede à Theodorede.

Turiſmund défera d'abord au ſentiment d'Aëtius. Il alla dans ſes états, pour y regler les affaires, & y affermir ſon autorité ; mais il retourna incontinent ſur ſes pas, pourſuivit Attila, & le défit ſur les bords de la Loire où il le joignit. Ce barbare s'y étoit arrêté, perce qu'il ſe flattoit qu'il ſubjugueroit les Alains, & qu'il s'établiroit avec les Huns dans ces belles provinces ; mais l'arrivée imprévûe de Turiſmund, renverſa les projets d'Attila, & la victoire ſignalée que les Goths remporterent ſur les Huns, contraignit l'ennemi à ſe retirer entierement des Gaules.

Attila défait une ſeconde fois par Turiſmund.

La conduite d'Aëtius, qui avoit laiſſé échapper ces barbares, lorſqu'il auroit pû aiſément les détruire, fut la cauſe de ſa perte ; car on le rendit reſponſable des malheurs que ſouffrirent la Dalmatie, l'Illyrie, & une partie de l'Italie, par les ravages qu'y vint faire Attila, après avoir ramaſſé ſes troupes, & abandonné les Gaules. On fit paſſer dans l'eſprit du jeune empereur Valentinien ce conſeil d'Aëtius, comme une trahiſon, & on l'attribua à une ſecrete intelligence avec Attila : ainſi l'empereur le fit mourir l'an quatre cens cinquante-quatre, quoiqu'il fût ſon premier miniſtre, & qu'il lui fut redevable de ſa couronne.

Mort d'Aëtius.

An 454 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

En ce tems-là ſaint Leon étoit aſſis ſur la chaire de ſaint Pierre, & gouvernoit l'Egliſe ; il avoit ſuccedé à Sixte III. ſucceſſeur de Celeſtin. La profonde érudition & la rare élo-

(10) *Le roi Theodorede.* Le plus grand nombre des auteurs le nomme Theodoric.

An 454 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

quence de ce pape, lui firent donner le surnom de Grand : peut-être aussi que jamais pape n'a eu de plus grandes qualités, il avoit sur tout une habileté infinie à manier l'esprit des grands. Il alla jusqu'au bord du Mincio, au devant d'Attila roi des Huns, qui venoit saccager Rome, & il obligea ce roi barbare à retourner sur ses pas; il empêcha peu de tems après Genseric roi des Vandales de piller & de ravager Rome, qu'il avoit prise: & ce prince, tout cruel qu'il étoit, ne pût resister à l'esprit de Dieu, qui parloit par la bouche de ce saint pape. Mais laissons là les affaires étrangeres, l'Espagne seule nous fournira desormais assez de matiere pour nous occuper.

XXIV. L'heresie des Priscillianistes se renouvelle en Espagne.

Saint Leon avoit eu autrefois en Italie quelque liaison avec Turribius évêque d'Astorga, dans le tems que ce prelat voiageoit en diverses provinces de l'Europe, tant pour visiter les lieux saints, que pour s'instruire par le commerce des sçavans. Le pape apprit par les lettres de Turribius que l'heresie des Priscillianistes, si souvent condamnée, ne laissoit pas de se reveiller de tems en tems; mais particulierement dans la Galice, où cette secte pernicieuse faisoit de grands progrès. Saint Leon écrivit à Turribius, & lui donna ordre d'assembler un concile d'évêques des provinces Tarragonoises & Carthaginoises, de la Lusitanie & de la Galice, pour arrêter le cours du mal qui s'étendoit de jour en jour. Les prelats s'assemblerent à Celene dans la Galice, & ils condamnerent d'une commune voix les dogmes des Priscillianistes. On dressa une formule de foi, qu'on envoia à Baleonius archevêque de Brague, comme au metropolitain, ou même primat de toutes les églises de ce canton. Le premier concile de Brague cite cette formule de foi, & on la voit après les decrets du premier concile de Tolede, comme si elle faisoit partie de ce concile; cependant c'est une erreur, & la formule ne se trouve jointe au premier concile de Tolede, que par la faute de celui, qui le premier a compilé les conciles d'Espagne.

On la condamne au concile de Celene.

Il y a encore un fragment d'une lettre contre les Priscillianistes, que Turribius écrivit à deux évêques d'Espagne, où il se plaint amérement de ce que la paix & l'union dans la même foi orthodoxe, que conservent les autres églises du monde, se trouve malheureusement troublée en Espagne par la negligence des évêques, qui ne font pas assez d'attention à une heresie si dangereuse, laquelle tâche de se relever, après avoir été

souvent

ſouvent foudroiée ; que les devoirs de ſon miniſtere, & les ordres qu'il a reçus de l'évêque de Rome, l'obligent à parler, bien qu'il en ſoit le plus indigne, & le moins capable ; qu'il croit que l'on doit rejetter certains livres apocryphes, que les heretiques veulent faire paſſer pour canoniques, par exemple, les actes de l'Apôtre ſaint Thomas, où il eſt dit que cet Apôtre batiſoit avec de l'huile, & non pas avec de l'eau ; les actes de ſaint André compoſés, ou corrompus par les Manichéens ; les actes de ſaint Jean, que l'impie Luccius avoit fabriqués ; l'hiſtoire des Apôtres, qui détruiſoit & anéantiſſoit entierement l'ancien teſtament, & d'où les Manichéens & les Priſcillianiſtes avoient tiré leurs erreurs. Ce prelat marque dans ſa lettre, qu'il a compoſé des ouvrages, dans leſquels il a refuté les reveries de ce livre. L'éloignement des tems nous a privés de ces excellentes pieces. Le corps de Turribius fut enterré à ſaint Martin de Lievene dans les Aſturies ; pluſieurs peuples d'Eſpagne l'honorent comme un ſaint, & en font la fête le ſeiziéme d'Avril.

An 454 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XXV. Mort de Turiſmund, & regne de Theodoric.

Mais revenons à Turiſmund, que Theodoric & Frideric ſes freres firent mourir, parce qu'il traitoit avec trop de hauteur un peuple naturellement fier, peu traitable, & qui aimoit trop ſa liberté, pour ſouffrir tranquillement que l'on y donnât la moindre atteinte. Le perfide Aſcalerne favori de Turiſmund, que les deux freres ſçurent adroitement engager dans leurs interêts, avoit le privilege d'entrer à toute heure chez le roi ; il entra dans la chambre de ce prince, & l'aſſaſſina dans ſon lit, où il étoit malade ; il n'y avoit encore qu'un an que Turiſmund, appellé par d'autres Traſimund, étoit monté ſur le trône des Goths.

Mort de Valentinien.

An 455 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

L'année ſuivante, qui étoit l'année quatre cens cinquante-cinquiéme, Thraſilas ſoldat d'Aëtius, tua à Rome l'empereur Valentinien le dix-huitiéme de Mars, ſous prétexte de vanger la mort d'Aëtius ſon maître ; mais en effet, ſuborné par Maxime, qui aimoit Eudoxie femme de Valentinien, & qui l'épouſa, pour ſe rendre par ce moien maître de l'empire d'occident, tombé alors dans une extrême confuſion. La mort de Valentinien fit éclore neuf tyrans, qui eurent l'audace de prendre le titre d'empereurs ; mais tous indignes de l'être.

Martien ſuccede à Theodoſe le jeune.

Environ dans le même tems, Martien ſucceda à Theodoſe le jeune dans l'empire d'orient. Ce fut par ſon zele & par ſes

An 455 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

soins que se tint le celebre concile de Calcedoine, où se trouverent six cens trente-six évêques, & où l'on condamna l'heresie d'Eutyches & de Dioscore, sur l'unité des natures en Jesus-Christ.

Theodoric gouvernoit les Goths avec une prudence & une moderation singuliere; il eût égalé les plus grands princes, si la foi n'eût pas été corrompue par les erreurs d'Arius, & s'il n'eût terni ses belles qualités par le meurtre de son frere. Theodoric donna le titre de comte à Sidonius Apollinaris, qui fut ensuite évêque de Clermont en Auvergne. Ce grand homme dans une lettre qu'il écrivit à Agricole, lui fait l'éloge de Theodoric, & lui marque en détail les qualités de ce prince: il décrit la majesté & l'agrément de son visage, sans avoir rien d'effeminé; la noblesse de sa taille avantageuse, son air guerrier, son adresse à lancer le javelot, sa temperance & sa sobrieté: Sidonius dit qu'il avoit coutume après ses repas, pour relâcher son esprit sans cesse appliqué au gouvernement de ses états, de prendre quelques divertissemens honnêtes; il écoutoit avec une affabilité & une patience merveilleuse, ceux qui venoient lui presenter des requêtes; il aimoit la raillerie, & l'entendoit lui-même mieux que personne; mais il vouloit qu'elle fût spirituelle, & innocente.

XXVI. Theodoric declare la guerre aux Sueves en Espagne.

Theodoric aiant sçu la mort de Maxime, engagea Avitus originaire de Clermont, au rapport de Gregoire de Tours, & qui se trouvoit alors auprès de sa personne, en qualité d'ambassadeur du tyran, à s'emparer de l'empire d'occident, & il l'aida à s'en rendre maître; mais le roi Goth demanda, pour recompense du service qu'il venoit de rendre à ce nouvel empreur, la permission d'unir à son roiaume, ce qu'il pourroit enlever aux Sueves dans l'Espagne. Le nouvel empereur le lui accorda volontiers, ravi d'avoir une occasion de reconnoître les obligations qu'il avoit à Theodoric, & bien aise d'ailleurs que l'on domptât ces barbares, qui enlevoient tous les jours quelque chose aux Romains.

Il envoie un ambassadeur à Ricciaire.

Il falloit cependant que Theodoric trouvât un prétexte honnête de declarer la guerre aux Sueves, & de rompre les traités qui avoient été la suite de leur alliance. Rien ne parut plus specieux, que d'envoier un ambassadeur à Ricciaire, pour lui representer, qu'il ne devoit point molester des voisins qui ne lui faisoient aucun tort; que par là il s'attiroit la haine publique,

& la jalousie des autres nations; que les roiaumes s'établissoient, & s'affermissoient par l'équité & la moderation; que rien n'étoit plus capable de renverser les états que l'ambition & la cruauté; en un mot, que s'il ne changeoit de conduite, Theodoric se verroit indispensablement obligé de prendre le parti de l'empereur, qui lui avoit rendu des services considerables, & avec qui il avoit fait des traités d'union & d'amitié. Ricciaire naturellement haut, & fier de ses victoires passées, répondit que dans peu il seroit à Toulouse, pour éprouver la valeur des deux nations; & qu'une bataille decideroit de leurs raisons & de leurs differens. Theodoric informé de la réponse & du dessein de Ricciaire, assemble une armée formidable, & fortifié par le secours que lui envoierent les Bourguignons & les François, il passa les Pyrenées, il joignit & attaqua son ennemi, auprès de la riviere d'Urbique, qui traverse l'Iberie & les Asturies, pour aller couler dans la Galice: l'armée de Ricciaire fut taillée en pieces, le roi mis en fuite; & la meilleure partie de l'armée des Sueves perit dans cette occasion. Ricciaire blessé, & ne croiant pas après sa défaite pouvoir demeurer en sureté dans aucun endroit de l'Espagne, se mit en état de passer en Afrique; mais une tempête aiant repoussé son vaisseau à Porto, dans l'endroit où le Duero va se décharger dans la mer, il tomba entre les mains de Theodoric, qui le fit mourir l'an quatre cens cinquante-six, selon le temoignage d'Adon de Vienne: Brague fut pillée; mais l'on épargna les habitans: peut-être étoit-ce la capitale du roiaume des Sueves, & le séjour de leurs princes.

An 455 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ricciaire défait & tué par les Goths.

An 456 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Après cette heureuse victoire, Theodoric n'eut pas beaucoup de peine à soumettre la Galice: il en donna le gouvernement à Acliulphe de la race des Varnos; mais dont la noblesse étoit bien inferieure à la noblesse Gothique: c'étoit un fourbe, sur la fidelité duquel on vit bien dans la suite que l'on ne devoit pas compter. Le roi Theodoric tourna ses armes du côté de la Lusitanie; il exempta Merida du pillage par l'ordre de sainte Eulalie protectrice de cette ville, qui lui avoit apparu la nuit; il envoia ensuite Ceurila dans la Boëtique, avec une partie de ses troupes, & il détâcha Nepotien & Nerique, pour aller dans la Galice s'opposer à Acliulphe, qui oubliant ce qu'il devoit à son souverain, & à son bienfacteur, s'étoit rendu le tyran de cette province.

An 456 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXVII. Theodoric soumet la Bœtique & la Galice.

L'inquietude naturelle, ou quelque autre secrete passion engagea Theodoric à faire une irruption dans les Gaules. Ce prince étoit irrité contre les Romains, & contre Majorien successeur d'Avitus, bien que l'on n'en ait pû démêler la raison. Il ravagea tous les lieux par où il passoit, & marcha à la tête de son armée, jusqu'aux bords du Rhosne; il assiegea Lion, le prit & abandonna cette grande ville au pillage de son armée, qui y mit le feu après l'avoir saccagée, & en avoir enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux.

Ceurila étant venu dans la Bœtique, plûtôt qu'on ne l'attendoit, les peuples lui envoierent des deputés, pour lui declarer qu'ils se rendoient à la discretion des Goths; qu'ils n'étoient jamais entrés dans les démêlés de Sueves, avec lesquels ils n'avoient eu aucune liaison, ni fait aucun traité; qu'ils n'avoient point eu de part dans ce que l'on avoit attenté contre les Romains; qu'ils étoient prêts de recevoir les Goths dans leurs places, de donner des ôtages, d'executer ce qu'on leur ordonneroit, & de fournir à son armée du bled, & toutes sortes de provisions. Ainsi les Goths se rendirent maîtres de l'Andalousie, sans tirer l'épée.

Theodoric après avoir défait les Sueves, leur pardonne, & leur permet de se choisir un roi.

Les choses n'alloient pas si vîte dans la Galice; cependant après une grande bataille, qui se donna auprès de la ville de Lugo, & qu'Acliulphe perdit, les Goths qui l'avoient fait prisonnier, punirent du dernier supplice, son usurpation, ou du moins sa revolte. Les Sueves, qui craignirent que l'on n'étendît jusqu'à eux la punition du rebelle Acliulphe, envoierent à Theodoric les plus saints évêques de leur pays, revêtus de leurs ornemens pontificaux, pour menager leur reconciliation. Ces saints solliciterent si puissamment le roi, qu'en leur consideration, il pardonna à toute la province, & non content d'accorder l'amnistie, qui étoit la seule grace qu'ils demandoient, il porta la grandeur d'ame jusqu'à leur permettre de ramasser les débris de leur armée, & d'élire un roi de leur nation.

Les peuples charmés de cette faveur inesperée, convoquerent une assemblée generale, pour proceder à l'élection d'un roi. Les sentimens furent partagés, les uns chosirent Franta, & les autres se declarerent pour Masdras; chacun voulut maintenir son parti; mais Masdras ne posseda pas long-tems le rang où il avoit été élevé; car peu après son élection, il fut poignardé par ses propres domestiques. Remismund son fils prit sa place,

& se mit à la tête du parti de son pere. Cette division, si elle avoit duré, eût entierement ruiné la nation. Les meilleures têtes de chaque parti s'assemblerent, & après avoir fait sentir les malheurs où l'on s'exposoit, ils obligerent les deux rois à se réunir, & à conclure ensemble un traité l'an quatre cens soixante, selon la supputation d'Isidore, qui est la plus exacte. Les deux rois unirent donc leurs forces, & s'avancerent dans la Lusitanie, où ils mirent tout à feu & à sang. Cette province étoit rentrée en ce tems-là sous la domination des Romains, sans qu'on sçache ni le tems, ni la maniere; les Sueves néanmoins ne purent jamais absolument la soumettre.

An 460 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les Sueves ravagent le Portugal.

XXVIII.

Ricimer gouverne l'empire d'occident.

Ricimer faisoit bien d'autres ravages à Rome & en Italie. Son pere étoit Sueve de nation, & sa mere fille de Wallia roi des Goths. Il s'étoit d'abord attaché au service de l'empereur, & il avoit sçu par sa valeur & son adresse, s'avancer jusqu'aux premiers emplois; il possedoit alors la charge de grand maître de la milice, c'est-à-dire, de general des armées Romaines. Quoique Ricimer ne portât pas le nom d'empereur, il en avoit cependant toute l'autorité; rien ne se faisoit que par ses ordres, il decidoit du sort de l'empire; il faisoit, & défaisoit à son gré les empereurs, & nul ne se croioit affermi sur le trône, sans l'appui de Ricimer.

Avitus renonce à l'empire, & devint évêque de Plaisance.

Macilius Avitus, qui s'étoit vû élever à l'empire, après Maxime, fut contraint de descendre du trône, & d'accepter l'évêché de Plaisance en Italie. Après l'abdication d'Avitus Julius Valerius Majorien occupa sa place, & se fit proclamer empereur. Il se transporta en Espagne, & après en avoir calmé tous les troubles, il fit équiper & armer une puissante flotte dans le port de Carthagene, resolu d'aller attaquer lui-même les Vandales jusques dans l'Afrique, & de les en chasser. Ce grand armement, qui sembloit devoir engloutir l'Afrique entiere, n'aboutit à rien, & tous les projets de Majorien s'en allerent en fumée; car les barbares avertis du dessein du nouvel empereur, se mirent bien-tôt en état de lui tenir tête: ils le prévinrent, le surprirent, brûlerent, pillerent & coulerent à fonds presque tous ses vaisseaux. Cet empereur honteux & confus du mauvais succès de son entreprise, se retira dans les Gaules, où malgré cette disgrace il ne laissa pas de réunir à l'empire presque tout ce que les Goths en avoient démembré. Il regla les affaires de l'empire dans ces provinces; mais étant retourné en Italie, il fut

Majorien successeur d'Avitus.

Son armée navale détruite par les Vandales.

An 463 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Tué par Ricimer.

surpris à Tortone auprès de la riviere d'Hira par la perfidie du traître Ricimer, qui le fit mourir le sixiéme d'Aoust l'an quatre cens soixante & trois.

Après la mort de Majorien, Ricimer qui étoit l'arbitre de l'empire, & le maître des empereurs, menagea si-bien le suffrage de l'armée, qu'il fit choisir Vibius Severus un des chefs de la conjuration, pour remplir la place du malheureux Majorien. Pendant que tout l'empire étoit dans le trouble & dans la confusion, le roi des Goths resolut de soumettre Narbonne, & de l'unir à ses états; Rabenius lui livra la ville. Theodoric avoit menagé cet esprit remuant & ambitieux, & l'avoit engagé par de magnifiques promesses, à se declarer contre l'empereur Severe. (11)

Theodoric s'empare de Narbone.

XXIX.

L'évêque de Tarragonne consulte le pape sur quelques affaires de sa province.

Sous le regne de Theodoric, Hilaire natif de Cagliari en Sardaigne, gouvernoit l'église universelle: il avoit succedé à saint Leon le Grand. Il y a une lettre d'Ascanius évêque de Tarragone au pape Hilaire, qui fut lûe à Rome dans un concile assemblé pour celebrer le jour de l'exaltation du pape. Ascanius exposoit que Nandinarius, évêque de Barcelone, avoit nommé pour son successeur, & pour l'heritier de tous ses biens, Irenée, qui étoit déja son coadjuteur, que le clergé & le peuple avoit applaudi à ce choix, que tous avoient ap-

(11) *L'empereur Severe.* On trouve encore aujourd'hui Alebrixa sur le frontispice d'une église, un peu au dessus de la porte une inscription Latine, qui paroît être de ce cinquiéme siecle, & que j'ai cru devoir rapporter ici, pour contenter le lecteur curieux de ces sortes d'antiquités. Voici l'inscription Latine:

ALEXANDRIA CLARISSIMA FOEMINA VIXIT ANNOS PLUS MINUS XXV. RECESSIT IN PACE X. CAL. JANUA. ERA D III. PROBUS FILIUS VIXIT ANNOS II. MENSEM UNUM.

Et voici en même-tems la traduction Françoise.

Alexandrie femme illustre vêcut environ vingt-cinq ans, elle mourut en paix le vingt-trois Decembre, l'ere cinq cens trois. Probus son fils vêcut deux ans & un mois.

Par les paroles Latines de l'inscription qui est encore très-entiere; il est aisé de voir combien dans ce siecle-là la langue Latine avoit degeneré de son ancienne élegance, & que sa pureté étoit maltraitée; on voit au bas de l'inscription l'alpha & l'omega, avec le signe de la Croix, tel que Constantin l'avoit fait peindre ou broder sur le Labarum: la coutume en ce tems-là étoit d'ajoûter ces deux marques au bas des inscriptions, que l'on mettoit sur les tombeaux des Chrétiens, afin de les distinguer de ceux des païens. Toute cette note est tirée du texte même de la nouvelle édition Espagnole, que j'ai cru devoir retrancher du texte qu'elle interrompt, & la mettre en note.

On ne voit pas trop à propos de quoi Mariana propose ici cette inscription, qui n'a nul rapport, ni direct, ni indirect, avec les faits de l'histoire qu'il écrit, si ce n'est qu'elle est du même tems, & que les doctes d'alors faisoient grand cas des inscriptions.

prouvé une nomination qui ne pouvoit être que très-avantageuse à l'Eglise de Barcelone, vû la pieté & les autres grandes qualités d'Irenée. Il ajoûte en même tems que Sylvain évêque de Calahorra avoit suivi cet exemple, & s'étoit aussi nommé un successeur, mais qu'il l'avoit fait sans la participation & l'agrément de son metropolitain, & sans le consentement du peuple & du clergé. Ascanius dans cette lettre supplioit le pape de vouloir bien par son autorité confirmer la premiere élection, & casser la seconde. Le pape répondit que la cause de l'évêque de Calahorra, & celle de l'évêque de Barcelone, étant la même, l'on ne pouvoit pas les separer, que les deux nominations étoient nulles, parce que l'on rendoit par là hereditaires des évêchés que l'on ne devoit recevoir que de la misericorde de Jesus-Christ, & ausquels la vertu seule devoit élever, & qu'ainsi l'on devoit suivre l'ancienne discipline, & recommencer les deux élections. Ces lettres dans lesquelles Ascanius évêque de Tarragone est appellé metropolitain de la province Tarragonoise, sont datées du trentiéme Decembre, sous le consulat de Basiliscus & d'Hermenericus, l'an de notre Seigneur quatre cens soixante & cinq.

An 463 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 465 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Tarragonne avoit pour suffragans Tarrasone, Calahorra, Leon, Barcelone, Ciudad-Rodrigo, qui s'appelloit autrefois *Mirobriga*; car quoique ces villes fussent fort éloignées les unes des autres, il est certain néanmoins, que Tarragone ne laissoit pas d'être Metropolitaine des églises d'Espagne qui relevoient de l'empire, & qui reconnoissoient l'église de Rome pour la mere de toutes les églises, & le siege de la religion, comme elle l'est en effet. Peut-être qu'en ce tems-là, le titre de primat n'étoit pas établi en Espagne; mais l'église de la ville où s'administroit la justice, & où residoit le gouverneur, étoit celle qui avoit droit sur toutes les églises de la province, qui en dépendoient. Il y a bien des conjectures plausibles qui nous le doivent persuader; mais revenons à la Galice.

XXX. Les Sueves divisés entre eux, & soumis sous un même prince.

Les Sueves étoient alors divisés entre eux, & se faisoient la guerre. Ceux qui avoient d'abord choisi Franta pour roi, étoient toûjours demeurés attachés à sa personne. Après la mort de ce prince, au lieu de se réunir aux autres, & de reconnoître Remismund, ils élûrent Frumarius. Rumismund de son côté, crut devoir profiter de la mort de Franta, & se rendre maître de tout le roiaume, avant que le nouveau roi pût être

An 465 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

affermi ſur le trône, & aſſembler une armée. La guerre auroit peut-être été ſanglante; car les partiſans de Frumarius paroiſſoient déterminés à ſoutenir leur choix; mais par bonheur il mourut, preſque auſſi-tôt après ſon élection: ainſi les Sueves pour éviter le malheur d'une guerre civile, convinrent de reconnoître Rumiſmund, qui demeura ſeul roi, & réunit par là toute la nation des Sueves ſous un même prince. Le parti de Frumarius ne laiſſa pas néanmoins de piller la ville d'Iria-Flavia.

Remiſmund ſurprend Conimbre & Lisbonne.

Dès que la nation des Sueves fut entierement ſoumiſe à Remiſmund, ce prince vaillant & ambitieux ſongea à étendre ſes états, & à faire de nouvelles conquêtes. Il forma une nombreuſe armée, entra dans la Luſitanie, ſurprit Conimbre par adreſſe, & ſe rendit maître de Liſbonne, par la perfidie du gouverneur Licidius, qui lui livra cette place.

Il recherche l'amitié de Theodoric.

La majeſté Romaine étoit avilie, & l'autorité des empereurs mépriſée dans toute l'Eſpagne; on ne redoutoit que les Goths: Remiſmund qui ne vouloit pas les irriter, de peur qu'ils ne le vinſſent troubler dans ſes entrepriſes, envoia une celebre ambaſſade à Theodoric, pour tâcher de le gagner. Il lui demanda ſon amitié, & lui fit faire des proteſtations de vivre dans une parfaite intelligence avec lui, & de ne rien faire ſans ſa participation, & que par ſon conſeil.

Theodoric reçut favorablement cette ambaſſade, & pour affermir davantage le traité, les deux rois contracterent enſemble une nouvelle alliance par le mariage de Remiſmund avec la fille de Theodoric, qui fut envoiée en Eſpagne ſous la conduite de Salanus, un des principaux ſeigneurs de ſon roiaume. Theodoric joignit à Salanus Ajax François de nation, qui avoit renoncé à la religion catholique pour ſe faire Arien, afin d'être plus agréable au prince, protecteur zelé de ſa ſecte. Son deſſein étoit d'affermir par le moien de cet homme adroit & intriguant l'alliance des deux nations, & d'attirer les Sueves dans les erreurs d'Arius. Cet homme ruſé en vint à bout; car la reine l'aiant introduit auprès du prince Remiſmund ſon époux, il pervertit entierement l'eſprit de ce prince, & celui de tous ſes ſujets.

Il épouſe la fille de Theodoric.

Les Sueves ſe font Ariens.

XXXI. Mort de Theodoric, auquel Euric ſuccede.

Salanus de retour dans les Gaules, après le mariage de Remiſmund, & de la princeſſe, trouva à ſon arrivée que le roi Theodoric avoit été tué par les intrigues du prince Euric ſon

frere

frere l'an quatre cens soixante & sept, & la quinziéme année depuis qu'il avoit fait mourir lui-même son frere Turismund. Ainsi Euric devint roi des Goths, par la mort de Theodoric, sans qu'aucun eût droit de lui disputer cette couronne, qui fut le prix de son parricide. Il étoit vaillant, mais encore plus ambitieux : la puissance des Sueves ne laissoit pas de lui donner de l'inquietude; car il apprehendoit que Remismund, qui avoit du moins autant de bravoure que lui, & beaucoup plus d'experience, n'entreprît de vanger la mort de son beau-pere. D'ailleurs Euric pretendoit enlever la Lusitanie aux Sueves, chasser les Romains de toute l'Espagne, & s'en rendre le seul maître; elle étoit encore en ce tems-là partagée en trois. Les Sueves occupoient la Galice, & une partie de la Lusitanie; les Goths étoient maîtres de la Catalogne, & d'une partie de la Bœtique; l'autre partie, la province Carthaginoise, les Carpetains, ou le roiaume de Tolede, & tout le reste de l'Espagne étoit soumis aux Romains.

An 467 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le projet de conquerir toute l'Espagne, n'étoit pas aisé à executer. Euric envoia d'abord des ambassadeurs à Leon empereur d'orient, pour menager son amitié, puis s'étant mis à la tête d'une nombreuse armée, il entra dans la Lusitanie, & la ravagea, sans qu'aucun se mît en devoir de s'y opposer; aiant ensuite détaché une partie de son armée, pour aller assieger Pampelune & Sarragosse, qui tenoient encore pour les Romains, il rabatit lui-même dans l'Espagne citerieure avec ses principales forces, prit Tarragone après un long siege, & rasa entierement cette superbe ville, la plus considerable de toute l'Espagne, irrité de la resistance des habitans, & de la longueur du siege. Ainsi les Romains se virent absolument chassez de l'Espagne, dont ils avoient été maîtres près de sept cens ans, & les Goths subjuguerent sous la conduite d'Euric, cette belle province, à la Galice près, que les Sueves possedoient, & que les montagnes mettoient à couvert de ces redoutables ennemis.

Euric entre dans l'Espagne, & s'en rend maître.

XXXII. Fin de l'empire Romain.

Les Goths fiers d'avoir asservi presque l'Espagne entiere, ne s'en tinrent pas là : l'ambition d'Euric ne fit qu'augmenter, avec sa puissance; il resolut d'étendre les bornes de son empire dans les Gaules. La puissance & l'autorité des empereurs en Italie étoient si déchûes, que tout y étoit dans une extrême confusion. Cet empire si grand & si redoutable autrefois, n'étoit plus qu'une vaine ombre de ce qu'il avoit été, il ne pouvoit plus

An 467 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

se soutenir, ni par ses propres forces, ni par les secours étrangers. Après la mort de Vibius Severe, Anthemius s'étoit rendu maître de l'empire d'occident, soutenu du credit & de l'autorité du Patrice Ricimer, à qui il donna sa fille en mariage, pour recompense de ce service. Mais cette bonne intelligence dura peu, & un particulier aussi puissant que Ricimer, ne pouvoit pas demeurer toûjours fidele: lorsqu'un sujet fait ombrage à son maître, & qu'il est venu jusqu'à s'en faire craindre, il faut necessairement que l'un des deux succombe, c'est ce qui arriva dans cette rencontre.

Après la mort de Vibius, Anthemius usurpe l'empire.

Anthemius est tué, Olybrius lui succede.

Le beau-pere & le gendre s'étant donc brouillés ensemble, on prit les armes de part & d'autre; Ricimer aiant pris & saccagé Rome, Anthemius fut poignardé, & l'empire tomba entre les main du senateur Olybrius. Ricimer mourut peu de jours après Anthemius; il souffrit pendant le cours de sa maladie des douleurs si épouvantables, qu'elles lui rendoient la vie mille fois plus affreuse que la mort. Le peuple regarda la mort funeste de Ricimer, comme un effet de la vangeance de Dieu, qui punissoit ce rebelle, d'avoir fait mourir son beau-pere, & ruiné l'empire.

Mort de Ricimer.

Mort d'Olybrius. Glicerius lui succede.

Obligé de renoncer à l'empire, il devient évêque de Salone.

Olybrius ne vêcut pas long-tems, & Glycerius lui succeda, mais il ne fut gueres plus heureux que son predecesseur; car Julius Nepos, que Leon empereur d'orient, avoit declaré empereur d'occident, obligea Glycerius de renoncer à l'empire, & de se retirer à Salone ville de Dalmatie; il reçut les ordres sacrés, & devint peu après évêque de cette ville: selon toutes les apparences, il ne prit ce parti, que pour se dérober aux poursuites de son competiteur, & se mettre à couvert des mauvais traitemens qu'il auroit peut-être essuiés, s'il fût demeuré en Italie, dépouillé de l'empire, & simple particulier: au lieu que revêtu de la dignité épiscopale, il ne faisoit plus d'ombrage, & jouissoit d'une espece de reputation, comme s'il n'avoit quitté l'empire, que parce qu'il l'avoit bien voulu.

Julius Nepos successeur de Glycerius, chassé.

Augustule lui succede.

An 471 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Orestes, qui depuis la mort de Ricimer, avoit été maître de la milice, ôta l'empire à Julius Nepos, & plaça sur le trône son fils Momyllus Auguste, le trente-uniéme d'Octobre de l'année quatre cens soixante & onze. On appelle ordinairement cet empereur Augustule, comme par mépris: & il est remarquable que l'empire d'occident, qui avoit commencé dans la personne du Grand Auguste, ait fini en la personne d'un prince qui portoit le même nom.

Ainsi finit l'empire Romain, dont la puissance paroissoit devoir égaler la durée de l'univers. Riende plus ordinaire que de semblables renversemens : on voit les plus superbes villes détruites, les empires les plus florissans bouleversés ; ce ne sont plus, pour ainsi dire, que des carcasses, dont il reste à peine quelques malheureux débris ; les provinces les plus peuplées devenues desertes ; en un mot, tout se détruit, tout change, comme pour nous apprendre à nous consoler de nos disgraces, & à ne pas nous plaindre de la necessité de mourir. N'oublions jamais qu'étant hommes, nous sommes mortels, & que ce seroit une folie de pretendre à l'immortalité, que nous ne devons esperer, que dans le ciel.

An 471 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Augustule regna neuf mois & vingt-quatre jours : Odoacre roi des Herules, ôta l'empire à ce prince, & se rendit par-là maître de Rome, & de l'Italie, qu'il gouverna plus de seize ans. Ainsi finit le fameux empire des Romains, & tels furent leurs derniers empereurs, dont nous avons voulu rapporter tout de suite les tragiques catastrophes, & les funestes revolutions, pour n'être point obligés d'interrompre souvent le cours de notre histoire, que nous allons reprendre.

Augustule dépouillé de l'empire.

Odoacre roi d'Italie.

XXXIII.

Euric après avoir conquis l'Espagne, entreprend de soumettre les Gaules.

Euric roi des Visigoths, après avoir subjugué l'Espagne, voulut ajoûter les Gaules à ses autres conquêtes, comme nous l'avons déja dit. Ce fut un surcroît de malheur pour ces provinces, qui n'étoient déja que trop accablées par les courses continuelles des barbares ; car la perfidie & la trahison, qui regnoient plus que jamais dans ce siecle malheureux, acheverent de donner la derniere secousse à l'empire Romain. Arvandus & Seronatus solliciterent le roi des Visigoths, de conquerir ces provinces. Tous deux gouvernoient les Gaules au nom de l'empereur d'occident, & tous deux montrerent à Euric la facilité, avec laquelle il pouvoit executer le projet qu'ils lui proposoient : ils esperoient profiter de ces troubles, & s'élever aux dépens de leur propre patrie.

Genseric est défait sur mer par les Grecs.

Dans ces conjonctures Genseric roi des Vandales, fut battu sur mer, auprès de la Sicile par Basiliscus, capitaine fameux, qui commandoit les armées navales de l'empereur Leon : ainsi obligé de se retirer en Afrique, & apprehendant de plus grands maux, il ne pensa qu'à détourner l'orage, dont il étoit menacé, en negociant secretement avec les Ostrogoths, & les

An 471 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Visigoths, pour les engager à faire la guerre aux Romains; dans l'esperance dont il les flattoit des grands avantages qu'ils retireroient de la conquête des Gaules; mais le projet de Genseric ne réussit pas: la trahison de Seronatus & d'Arvandus fut découverte; ils en furent publiquement convaincus, & mis à mort.

Vindemir & Euric entrent dans les Gaules.

Genseric fut d'abord plus heureux: Theodemir roi des Ostrogoths dans la Pannonie, voiant son fils Theodoric de retour de Constantinople, où il avoit été long-tems en ôtage, & à qui la providence destinoit l'empire d'Italie, ordonna à son frere Vindemir, d'entrer avec une armée dans l'Italie, qui étoit sur le penchant de sa ruine; mais l'empereur Glycerius détourna cette tempête. Vindemir gagné par de magnifiques presens, abandonna la conquête de l'Italie, & vint se jetter dans les Gaules, pour se joindre à Euric, qui desoloit déja la campagne, & qui avoit jetté l'épouvante & la consternation dans toutes ces belles provinces.

Clermont pris par les Goths.

L'empereur Nepos incapable par ses propres forces de mettre des digues au torrent impetueux qui menaçoit d'inonder le reste de l'empire, envoia Epiphane évêque de Pavie en Ambassade à Euric & à Vindemir: c'étoit un des plus celebres prélats de son tems; il ne pût cependant rien gagner auprès de ces deux rois: à peine fut-il parti que les Goths se rendirent maîtres de Rhodez & de Cahors, de Limoges, & du pays des Gabalitains; (12) ils assiegerent Clermont en Auvergne, une des villes de la premiere Aquitaine, & située assez près de la montagne où étoit l'ancienne ville de Gergavium, (13) dont parle Cesar. Cette ville après un long siege, fut obligée de se rendre. Sidonius aussi illustre par la sainteté de sa vie, que par sa profonde érudition, en étoit évêque, & offroit sans cesse des vœux au ciel pour son peuple.

Ecdicius fils d'Avit, autrefois empereur, s'étoit enfermé dans la place, avec une grosse garnison pour la défendre; mais voiant que le ciel étoit sourd à ses prieres, & que les murailles

(12) *Du pays des Gabalirains.* C'est ce que l'on appelle aujourd'hui le *Gevaudan* dans les Cevennes, dont Mende est la capitale.

(13) *Ville de Gergavium.* Quelques-uns prétendent que c'est *Montens*, mais sans nulle apparence, & le sentiment commun est, que c'est l'ancienne *Gergoye*, dans l'Auvergne, située sur une haute montagne, & qui est aujourd'hui entierement ruinée, des débris de laquelle la ville de Clermont capitale d'Auvergne, a été bâtie.

de la ville étoit presque entierement renversées, il sortit secretement de la place : l'empereur Nepos le fit venir à sa cour, & le fit patrice, ce qui étoit en ce tems-là une des plus considerables dignitez de l'empire : c'étoit la moindre recompense, que l'on devoit à la valeur de ce grand homme, quoiqu'elle eût été malheureuse au siege de Clermont. Ecdicius étoit considerable par toutes les vertus morales & chrétiennes; mais particulierement par sa charité extraordinaire envers les pauvres. Dans une année où la cherté & la famine étoient extrêmes, principalement en Bourgogne, il fit tous ses efforts pour secourir les pauvres, qui dans cette disette generale ne pouvoient trouver de quoi subsister, & s'estima heureux de pouvoir sacrifier à leur soulagement des richesses considerables. Il envoia ses domestiques avec des mulets & des chariots, pour recueillir tous les pauvres qu'ils trouveroient, avec ordre de les amener chez lui : il y en eut jusqu'à quatre mille, tant hommes que femmes & enfans, qu'il nourrit pendant tout le tems que dura la famine, & lorsque l'abondance fut revenue, il les renvoia à ses frais dans leurs maisons. Quand ces pauvres furent partis, Gregoire de Tours rapporte qu'on entendit une voix du ciel qui dit : *Ecdicius, Ecdicius, parce que vous avés fait cette œuvre de charité, & que vous avés obéi à mon commandement, en nourrissant les pauvres pendant la famine, jamais le pain ne manquera ni à vous, ni à vos descendans.*

An 471 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ecdicius fait Patrice par Nepos.

Nepos envoia au même tems dans les Gaules Oreste Goth d'origine, & grand maître de la milice, pour tâcher de faire tête aux Goths; mais ce traître, au lieu d'executer les ordres de l'empereur, & d'arrêter les conquêtes des barbares, se servit de son armée pour détrôner son maître, & pour élever Augustule son fils, comme je l'ai remarqué. Ainsi Orestes aiant abandonné les Gaules, & les Goths ne trouvant plus personne capable de leur tenir tête, & de leur resister dans ces provinces, Euric pût alors sans peine étendre les bornes de son roiaume : il se rendit maître de Marseille, & des villes qui sont le long du Rhosne : il établit sa demeure à Arles, & il en fit la capitale de son roiaume. Fier de ses victoires, & n'aiant plus d'ennemis à combattre, il declara la guerre à Jesus-Christ, en persecutant ceux qui reconnoissoient sa divinité, & qui suivoient la foi de Nicée : toute son application se borna à étendre l'heresie Arienne qu'il avoit embrassée, & à laquelle il étoit

Euric persecute les Catholiques, & établit sa demeure à Arles.

An 475 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

extrêmement attaché : il chassa de leurs églises les évêques catholiques, sans souffrir que l'on en mît d'autres en leur place : l'exil, & le banissement des pasteurs intimida les ecclesiastiques, & les obligea ou à se retirer, ou à se cacher : les églises étoient abandonnées, les unes entierement renversées, les autres si fort en desordre, que les ronces & les épines y croissoient, & qu'elles servoient de retraite aux animaux : les portes enlevées & les murailles abattues laissoient l'entrée de ces saints lieux libre aux hommes & aux bêtes, à moins que les brossailles n'y missent quelque obstacle. Sidonius Apollinaris decrit dans plusieurs de ses lettres les malheurs de ces tems fâcheux, & c'est dans ces lettres qu'on peut s'instruire des motifs de ces évenemens, que les historiens ont omis.

XXXIV. Mort d'Euric, auquel succede Alaric.

An 483 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Euric roi des Goths mourut enfin à Arles, l'an quatre cens quatre-vingt-trois, le dix-septiéme de son regne, & la même année que mourut le pape Simplice, successeur d'Hilaire. Il y a des lettres du pape Simplicius à Zenon évêque de Seville où il parle ainsi : *Nous avons appris par le rapport de plusieurs personnes, que votre charité animée par la ferveur du saint Esprit, avoit un si grand soin de son église, que par une grace particuliere de Dieu, elle ne se ressentoit nullement du malheur des tems : c'est pourquoi ravi d'apprendre de si bonnes nouvelles, nous avons cru devoir vous confier notre autorité apostolique, & vous établir notre vicaire, afin que muni du pouvoir du saint siege, vous mainteniés tous les decrets de ce siege apostolique, & que vous ne permettiés pas que l'on passe les bornes que se sont prescrites les saints peres ; car l'on ne sçauroit donner une recompense trop honorable à celui qui a maintenu, & augmenté dans un pays la foi orthodoxe, & la vraie religion.* Depuis ce tems-là, les souverains pontifes ont continué souvent d'établir les évêques de Seville pour leurs vicaires ; & voilà l'origine de l'autorité particuliere que ces évêques ont quelquefois exercée sur les autres églises d'Espagne ; car l'évêque de Tolede n'avoit pas encore le titre & l'autorité de primat. Felix succeda à Simplice : on voit aussi des lettres de Felix au même Zenon ; mais dans lesquelles il n'y a rien de remarquable.

Après que l'on eut celebré les obseques du roi Euric, les grands du roiaume declarerent Alaric son successeur. Le roi son pere le leur avoit recommandé à la mort, & lui avoit donné en leur presence de très-sages conseils. Sous le regne de ce

prince, les Visigoths demeurerent assez tranquilles en Espagne ; mais les Gaules qui étoient partagées entre les Goths, les François & les Bourguignons, ne peurent demeurer longtems en paix. Theodoric roi des Ostrogoths, après la mort de son pere Theodemir s'étoit venu jetter dans l'Italie, où il avoit vaincu, & fait mourir Odoacre roi des Herules. Se voiant donc par la mort de ce prince, paisible possesseur de l'Italie, il y établit & fonda le roiaume des Ostrogoths l'an quatre cens quatre-vingt-treize, avec le consentement de l'empereur Zenon, qui avoit succedé à Leon.

An 482 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 493 depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXXV. Origine des Ostrogoths, & leurs conquêtes.

Pour connoître quelle étoit cette nation, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut, & remonter jusqu'au tems de Rhadagaise. Ce prince barbare aiant été défait par Stilicon, sous l'empire d'Honorius, auprès de Fiesoli, le débris de cette armée vaincue, après avoir couru bien des hazards, se joignit avec les Huns, & se trouva dans l'armée d'Attila, quand il fut défait dans les plaines Catalauniques, ou de Chaalons, comme nous avons dit ci-dessus ; mais dans la suite les Ostrogoths aimant mieux être à la solde de l'empire Romain, l'empereur Martien leur donna des terres dans les confins de la Pannonie, pour s'y établir.

Peu de tems après, ils choisirent Theodemir pour leur roi, soit qu'il fût issu du sang de leurs premiers souverains, soit que sa valeur & son propre merite l'eussent élevé sur le trône. Theodoric fils naturel de ce prince, & d'une femme nommée Erelieva, fut donné dès l'âge de sept ans en ôtage à l'empereur Leon, pour être un gage de la fidelité des Ostrogoths. Ce jeune prince par son adresse & ses autres excellentes qualités, sçut si bien gagner les bonnes graces de l'empereur, qu'il en obtint la permission de retourner vers son pere, après la mort duquel il revint à Constantinople voir l'empereur Zenon, & lui donner des marques de sa reconnoissance. Theodoric étoit encore à Constantinople, dans le tems qu'Odoacre roi des Herules se rendit maître de l'Italie. Le jeune prince profitant de l'estime, & de l'amitié que l'empereur avoit pour lui, en obtint la permission de passer en Italie, pour ranger à la raison ce roi barbare : il le défit, & profita de ses victoires ; car après avoir vaincu Odoacre, il alla droit à Rome, la prit, & se fit proclamer roi d'Italie, dont il demeura paisible possesseur. Cet évenement est marqué dans les lettres que Cassiodore, secretaire de

An 493 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

ce prince écrivoit au nom de son maître.

Mais il falloit que le nouveau roi pensât à s'établir, & à se fortifier dans le roiaume qu'il venoit de conquerir : ainsi il tourna ses vûes du côté des François, des Bourguignons, & des Visigoths ; il fit des alliances & des traités avec eux, & il crut ne pouvoir trouver de plus ferme appui, que dans ces nations les plus puissantes, & les plus guerrieres de ce tems-là : non content de ces démarches, il épousa Audeflede sœur de Clovis, qui avoit déja été batisée. Theodoric lui-même avoit deux filles naturelles, il en donna une nommée Theudicode, ou Theudituse, comme l'appelle Procope, en mariage à Alaric roi des Visigoths ; & l'autre, qui s'appelloit Ostrogothe, à Gondebaud roi des Bourguinons. Par ces alliances Theodoric devint plus redoutable que jamais, & il fut comme le maître & l'arbitre de tout l'occident.

XXXVI. Differens entre les François & les Visigoths.

Les François & les Visigots, qui se regardoient avec jalousie, eurent quelques differens entre eux. Theodoric envoia des ambassadeurs aux uns & aux autres, leur écrivit d'une maniere fiere, & menaçante, & les engagea à terminer leur querelle, & à s'en tenir à ce qu'il en decideroit. Les François zelés pour la religion catholique, qu'ils venoient d'embrasser, ne pouvoient souffrir les Visigoths, qui étoient engagés dans l'heresie d'Arius : ils se plaignoient sur tout de ce qu'Alaric, sans avoir égard aux anciens traités, donnoit dans ses états un azile, & une retraite assurée à tous les ennemis des François, & à tous les scelerats ; mais ce qui irrita davantage Clovis, c'est que ce prince pretendoit avoir découvert qu'Alaric entretenoit secretement des intelligences parmi les François, qu'il l'avoit voulu surprendre, enlever, & même faire assassiner, sous prétexte d'une conference, que les deux princes devoient avoir ensemble, pour renouveller leur alliance. Des roiaumes si voisins, & des nations si remuantes, & si belliqueuses, ne pouvoient demeurer long-tems paisibles ; tout se preparoit à une rupture, & on étoit à la veille de voir une cruelle guerre s'allumer entre les deux plus braves nations du monde.

Theodoric envoie des ambassadeurs à Clovis & à Alaric.

Theodoric parfaitement instruit de ce qui se passoit entre Clovis & Alaric, tant par le bruit public, que par les agens secrets, que ces deux princes lui envoierent, voulut prevenir les malheurs que causeroit infailliblement cette division. Il leur envoia des ambassadeurs, avec des lettres très-sages, & très

An 493 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

très-judicieuses, pour les exhorter à terminer leurs differens à l'amiable. Il leur marqua la douleur vive qu'il ressentoit de voir que ses deux meilleurs amis prenoient les armes l'un contre l'autre; qu'il s'étonnoit que deux princes si éclairés voulussent travailler de concert à leur propre ruine; que leurs ennemis triomphoient déja d'apprendre leurs divisions; & que c'étoit leur fournir les moiens de les perdre tous deux; que leurs propres victoires les affoibliroient, & les mettroient hors d'état de resister à ceux qui voudroient, & qui oseroient après cela les attaquer; car pendant que chacun ne pensoit qu'à détruire son ennemi, non-seulement il exposoit sa propre vie, mais encore la vie & le repos de ses sujets, qui suivent la bonne ou la mauvaise destinée de leurs princes; que la moderation, la prudence & la paix affermissent les états; mais que l'ambition les affoiblit; qu'il est aisé d'entreprendre, & de commencer une guerre, mais que les suites en sont très-souvent funestes, & malheureuses pour les deux partis: il ajoûtoit, qu'avant que d'en venir aux mains, la raison vouloit que l'on tentât toutes les voies imaginables de maintenir la paix; qu'il étoit facile de réunir les esprits, quand ils n'étoient pas encore échauffés; mais que si une fois l'union venoit à se rompre, par quelque acte d'hostilité, il n'y auroit plus aucune esperance de paix, que par la destruction de l'un ou de l'autre roiaume; que c'étoit pour eux une temerité d'exposer à une ruine certaine des peuples qu'ils gouvernoient avec tant de gloire & de reputation, & pour lui une honte de souffrir deux princes ses parens & ses alliés se faire la guerre; en un mot, il menaçoit Alaric, que s'il n'avoit nul égard pour un prince qu'il devoit regarder comme son pere, & Clovis que s'il n'avoit nulle consideration pour un frere tendre, qui l'avertissoit par le seul motif d'une veritable & sincere amitié, alors il se declareroit contre celui qui ne voudroit point se rendre à la raison; & qu'il traiteroit en ennemi celui qui ne suivroit pas les conseils du plus sincere de leurs amis.

Alaric écouta ce que lui proposoient les ambassadeurs de Theodoric; mais Clovis, dont l'esprit étoit altier, répondit avec hauteur à ces propositions d'accommodement: » Je n'ai, dit- « il, pour Alaric, que les sentimens que je dois, & qu'il m'oblige « d'avoir; il m'a declaré le premier la guerre, en portant l'insulte « jusqu'à proteger mes ennemis, & leur donner une retraite dans «

An 493 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» ses états. Je serois indigne de la couronne, si je ne vangeois pas » l'affront fait à la majesté du trône que j'occupe : au reste, je » voudrois avoir deux mains droites, pour armer l'une contre » Alaric, qui veut la guerre, & presenter l'autre desarmée à » Theodoric, qui m'exhorte à la paix. «

Theodoric se declare pour Alaric, contre Clovis.

Cette réponse fiere & hardie choqua le roi des Ostrogoths; il se declara en faveur d'Alaric, pour lequel il avoit d'ailleurs plus d'inclination; mais avant toutes choses, il publia un manifeste, qui est encore entre nos mains, & l'envoia à tous les princes; il accusa Clovis de se laisser dominer par une ambition demesurée, de se fier à sa valeur & à ses forces, de fermer les oreilles à la justice & à la raison; ensuite il exhorta les rois ses voisins à prendre parti dans une cause qui leur étoit commune, puisque la perte d'Alaric pourroit entraîner la leur propre; il finit enfin en leur montrant qu'il est de leur interêt d'envoier des ambassadeurs à Clovis, pour lui faire changer de resolution, & de ne jamais oublier que leurs états ne subsisteroient, & ne se maintiendroient avec honneur, qu'autant qu'ils auroient soin d'empêcher qu'une puissance ne s'élevât trop au dessus des autres; enfin, que l'interêt commun demandoit que l'on tînt la balance égale.

XXXVII. Bataille de Poitiers entre les François & les Goths.

Theodoric cependant ne gagna rien, ni par ses soins ni par son autorité : l'on en vint à une rupture ouverte, & les deux princes se declarerent la guerre; les François & les Goths s'avancerent chacun de leur côté jusqu'à treize lieues de Poitiers, ou environ dans les plaines de Vavillé. (14) Les deux nations ne se cedoient l'une à l'autre, ni en valeur, ni en resolution, ni pour la force du corps, ni pour l'adresse à se servir des armes. Les deux rois rangent leurs armées en bataille : l'on en vient aux mains; la perte & l'avantage se balancent de part & d'autre, Alaric fait ce que l'on peut attendre d'un grand capitaine; mais voiant que ses troupes plient de tous côtés, & que ne pouvant soutenir le choc des François, elles commencent déja à s'enfuir, il arrête les fuiards, il encourage

(14) *Dans les plaines de Vavillé.* Quelques-uns croient que Vavillé est un bourg ou une petite ville que l'on appelle *Civaux*, située sur la riviere de *Claire*, & qui n'est pas éloignée de Poitiers; mais le plus vraisemblable est, que ces *plaines de Vavillé* sont celles qui sont aux environs d'un bourg ou d'un château que l'on appelle encore aujourd'hui *Vavillé*, sur la riviere de *Vienne*, & que l'armée de Clovis passa la *Vienne* à gué, guidé par cette biche qui le lui montra, en la passant elle-même.

An 493 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

les uns, menace les autres, les rallie, & les mene lui-même à la charge ; il court où l'attaque est plus vigoureuse, & le danger plus pressant ; il anime ses gens du geste, de la voix, par ses prieres, par ses exemples ; par tout où il reste encore quelque esperance de se défendre, il se fait remarquer par son cheval, & par ses armes brillantes ; il crie à ses soldats que ce n'est pas par la fuite, qu'ils doivent esperer de sauver leur vie, qu'ils ne la conserveront que par la force de leurs bras, & par leur courage ; que dans des occasions semblables, l'endroit le plus perilleux, est le plus sûr ; & que c'est une tache honteuse pour eux de ceder, & d'être vaincus par les François, après avoir vaincu eux-mêmes tant d'autres peuples ; mais la crainte a plus de pouvoir sur l'esprit du soldat effraié, que l'honneur ; il n'écoute plus seulement Alaric, toute l'armée prend la fuite, Alaric demeure presque seul sur le champ de bataille ; enfin voiant que tous ses efforts sont inutiles, il pense aussi lui-même à se sauver. Alors Clovis, qui combattoit à la tête des premiers escadrons, reconnoît son ennemi, se détache, court à lui la lance baissée, & lui en porte un coup avec une telle violence, qu'Alaric est desarçonné, & tombe de son cheval ; il se releve, & veut laver dans le sang de son ennemi l'affront qu'il vient recevoir ; mais en ce moment, un fantassin françois le perce, & le tue. (15) Deux cavaliers Goths voient tomber ce prince infortuné, & resolus de perir, ou de vanger sa mort, courent sur Clovis avec leurs lances, l'attaquent l'un à droite, & l'autre à gauche ; Clovis auroit succombé, si sa cuirasse ne s'étoit trouvée à l'épreuve, & si Clodoric, qui courut au secours de son roi, ne l'avoit sauvé.

Les François remportent la victoire.

Après la mort d'Alaric, les Goths qui purent échapper de la bataille, se dissiperent, & se disperserent dans les villes voisines, ne pouvant faire un corps assez considerable, pour tenir tête aux François. Ceux-ci, après une victoire si entiere, se rendirent maîtres d'Angoulesme, où il y avoit une garnison de Goths. Il semble que la fortune voulut dans cette occasion favoriser les entreprises des François ; car les murailles de cette ville, qui étoient anciennes, tomberent d'elles-mêmes, à la vûe de l'armée Françoise, comme pour faciliter à Clovis la pri-

(15) *Perce, & le tue.* Ce nouvel historien François, & tous les autres demontrent ce fait, & assurent qu'Alaric fut tué de la main de Clovis même.

An 493 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

se d'une si importante place, & qui le rendit le maître de la campagne.

Les Goths battus une seconde fois par les François auprès de Bourdeaux.

Les Goths qui ne s'étoient point trouvés à la bataille de Poitiers, se rassemblerent dans un corps d'armée, & pour vanger ou l'affront, ou le malheur de leur nation, ils voulurent tenter le hazard d'une seconde bataille auprès de Bourdeaux; mais ils ne furent pas plus heureux, qu'à la premiere: la défaite fut entiere, & le carnage si grand, que depuis ce tems-là, le champ de bataille s'appella *le champ des Ariens*, parce que les Goths faisoient profession de l'Arianisme. Ensuite de cette importante victoire, tout plia sous la loi du vainqueur; Bourdeaux, Bazas, Cahors & Rhodez se rendirent aux François; les Auvergnats voiant qu'Apollinaire leur chef & leur general, & fils de Sidonius leur évêque, étoit mort dans le combat, suivirent l'exemple des autres peuples. Toulouse même, qui étoit la capitale du roiaume des Goths, & le séjour de leurs rois, fut obligée de se soumettre à Clovis, & presque tout ce que les Goths possedoient dans les Gaules, passa sous la domination des François.

Ces conquêtes rapides rendirent Clovis maître des tresors que les rois Goths avoient amassés, entre autres des vases sacrés du temple de Jerusalem, qu'Alaric premier roi des Goths avoit enlevés de Rome, quand il la prit, & la pilla: il les avoit laissez à ses successeurs, comme des monumens éternels de ses victoires. Ces richesses étoient en partie renfermées dans Toulouse, & le reste avoit été enlevé du camp des ennemis, après la bataille de Poitiers. Quelques auteurs néanmoins sont d'un sentiment bien different; car, selon eux, ces tresors avoient été transportés à Carcassone, & les François n'assiegerent cette place, que dans l'esperance d'y faire ce riche butin. On ajoûte même que les Ostrogoths vinrent au secours des assiegés, & qu'il forcerent les François à lever le siege, & à se retirer.

XXXVIII. Mort d'Alaric, auquel Gesalcie succede.

An 506 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Alaric mourut l'an de notre Seigneur cinq cens six: (16) ce prince fut d'autant moins regreté de ses peuples, qu'aiant reçu un roiaume paisible & florissant, au lieu de suivre les tra-

(16) *L'an de notre Seigneur cinq cens six.* Comme l'on prétend que la bataille de Vavillé, ne fut donnée que l'an mil cinq cens sept, Alaric qui perdit cette bataille, & qui y fut tué, n'a pû mourir plûtôt que cette même année.

ces de son pere : il avoit pendant un regne de vingt-trois ans, fait des violences inouies, & des injustices criantes. Ainsi loin de plaindre son sort, ses sujets dirent hautement qu'il ne lui étoit arrivé, que ce qu'il avoit merité. Alaric fut le premier des rois Goths qui fit faire, publier pour ses états, des loix par écrit. En effet, il ordonna qu'on fît un abregé du Code Theodosien, il y ajoûta quelques autres loix particulieres : il le fit publier le trois de Fevrier l'année même qu'il mourut. Jusques là, les Goths s'étoient gouvernés, soit dans la paix, soit dans la guerre, selon les coutumes établies, & les usages que leurs peres leur avoient laissés. Les rois successeurs d'Alaric grossirent cet abregé de nouvelles loix, & peu à peu se forma ce volume, que l'on appelle ordinairement *el Fero juzgo*, ou *le For des Juges*, mais nous serons obligés d'en parler dans la suite plus au long.

An 506 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Alaric laissoit deux fils, sçavoir Amalaric, de sa femme legitime Theudicoda, qui étoit morte quelque tems auparavant, & Gesalcie, d'une de ses maitresses. Les principaux seigneurs du roiaume mepriserent la jeunesse d'Amalaric, & ne voulurent point pour leur roi, un enfant de cinq ans : ainsi ils placerent Gesalcie sur le trône, du consentement unanime de toute la nation. Theodoric roi des Ostrogoths, outré d'une si indigne preference, ne vit qu'avec un extrême depit qu'on laissât là son petit-fils Amalaric, & qu'on lui ôtât un roiaume l'heritage de ses peres, pour le donner à un bâtard.

Theodoric envoie une armée contre Gesalcie.

Comme ce prince étoit maître de toute l'Italie, de la Sicile, & des autres isles voisines de l'Illyrie & de la Dalmatie, il avoit sur pied des armées nombreuses, & aguerries. Il envoia donc dans les Gaules une armée de quatre-vingt mille hommes, commandée par Ilba comte des Gepides ; il lui donna ordre d'humilier l'orgueil des François, que leurs dernieres victoires avoient rendus fiers, de relever, & d'affermir dans les Gaules le roiaume des Visigoths, qui étoit à deux doigts de sa ruine ; mais surtout de ne rien negliger, pour rétablir son petit-fils sur un trône qui lui appartenoit, & dont il avoit été injustement dépouillé par les intrigues de Gesalcie.

Gesalcie se retire en Espagne.

Gesalcie effraié d'abord de ces preparatifs, vit bien que c'étoit à lui particulierement que Theodoric en vouloit. Il apprit en même-tems que Gundebaud, roi des Bourguinons, voulant

An 506 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

profiter du débris d'une nation ruinée, s'étoit déja rendu maître de Narbonne: ainsi ne se croiant pas en sureté dans les Gaules, il prit le parti de se retirer à Barcellonne, & de mettre les Pyrenées pour barriere entre lui & ses ennemis. Gesalcie étoit naturellement timide, lâche, violent & cruel. Un jour il poussa si loin sa colere, qu'il tua de sa propre main, & dans son palais un des grands de son roiaume, nommé Goeric. La cruauté est la passion ordinaire des ames lâches, qui ne mettent leur appui que dans le crime, & dans la mort de ceux qui peuvent leur faire ombrage.

Les Ostrogoths reprennent sur les François la Provence & l'Aquitaine.

Gesalcie quitte l'Espagne, & repasse en Afrique.

Ilba cependant s'avança dans les Gaules, & fortifié du débris des Visigots, qu'il ramassa de tous côtés; il attaqua les François, les battit, & il en perit plus de vingt mille. La Provence & l'Aquitaine furent reprises; la Provence demeura aux Ostrogoths, pour les dédommager des frais de la guerre; quant aux Visigoths, ils rentrerent en possession de l'Aquitaine. Les vainqueurs, après avoir pris Narbonne sur les Bourguignons, se disposoient à passer les Pyrenées: Gesalcie l'aiant sçu, perdit alors toute esperance de se maintenir sur le trône; car il n'osoit compter sur l'affection de ses troupes: il sçavoit bien que la plûpart le haïssoient, à cause de sa lâcheté, & de sa cruauté: il passa en Afrique, & abandonna l'Espagne aux Ostrogoths.

XXXIX. Défaite, & mort de Gesalcie.

Thrasimund roi des Vandales, quoique beau-frere de Theodoric, dont il avoit épousé la sœur, eut de la compassion du malheur de ce prince fugitif; peut-être aussi que la puissance de Theodoric, augmentée par la conquête d'un nouveau roiaume, commençoit à donner de l'inquietude à ses voisins. Il donna donc à Gesalcie un secours considerable d'argent, & le renvoia dans les Gaules. Theodoric dans ses lettres se plaint de ce que Thrasimund à violé l'alliance qui étoit entre eux. Gesalcie s'étant caché un an entier, leva secretement des troupes, avec l'argent qu'il avoit apporté d'Afrique, & aiant osé risquer une bataille à douze milles de Barcelonne, il la perdit, & fut entierement défait par Ilba: il se sauva néanmoins, & s'enfuit de nouveau dans les Gaules, où il mourut peu de tems après de maladie, l'an cinq cens dix, & la quatriéme année de son regne: sa maladie fut causée par le chagrin, & le depit, qu'il eut de voir le mauvais succès de ses affaires. Sa mort arrêta bien

An 510 depuis la naissance de Jesus-Christ.

des troubles, & le roiaume des Goths commença à reprendre son ancien éclat. (17)

An 510 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les historiens ne sont pas d'accord sur celui qui succeda au roiaume des Goths, après la mort de Gesalcie; la plûpart assurent que ce fut Theodoric, roi des Ostrogots, qui se fit appeller dans la suite roi des Visigoths. Ce qui confirme leur sentiment, c'est que les conciles qui se tinrent en ce tems-là en Espagne, portent à la tête le nom de Theodoric, & marquent même les années de son regne. D'autres pretendent qu'Amalaric succeda à son frere, & que Theodoric conserva seulement la regence du roiaume, pendant la minorité de son petit-fils. Mais parce que Theodoric gouvernoit le roiaume avec une autorité absolue, durant le bas âge de son pupile; qu'il imposoit chez les Visigoths, en qualité de regent du roiaume, les tributs necessaires pour paier les troupes, & subvenir aux dépenses de l'état, on s'est imaginé, disent-ils, qu'il étoit roi des Visigoths. Pour nous, sans decider la question, qui ne nous paroît pas d'ailleurs d'une grande consequence, nous laisserons au lecteur éclairé une liberté entiere de s'en tenir au sentiment qui lui paroîtra le plus probable, après avoir examiné les raisons que l'on apporte des deux côtés. Je dirai seulement que je ne puis approuver ce qu'assurent quelques auteurs Espagnols, qui n'ont d'ailleurs aucun historien étranger pour garant, sçavoir que Theodoric est venu en Espagne. Car est-il probable que Cassiodore, & tant d'autres qui ont écrit avec beaucoup d'exactitude, & de détail toutes les actions de ce prince, eussent oublié un fait si important?

Amalaric succede à Gesalcie.

On doit sur tout regarder, comme une fable inventée à plaisir, ce que rapporte Luc de Tuy, que Theodoric avoit épousé à Tolede une femme issue du sang des anciens princes Espagnols; que ce roi ne pouvant resister aux puissantes sollicita-

(17) *Son ancien éclat.* Mariana ajoûte: On trouva à Talavera du tems de nos peres un tombeau de marbre blanc, avec cette inscription Latine.

LITORIUS FAMULUS DEI VIXIT ANNOS PLUS MINUS LXXV. REQUIEVIT IN PACE IX. CAL. JUL. ERA DXLVIII.

Dont voici la traduction.

Litorius serviteur de Dieu vêcut soixante & quinze ans, ou environ; il mourut en paix le vingt-neuf de Juin l'ere cinq cens quarante-huit.

Il y avoit au dessous de l'inscription une Croix, un alpha & un omega, qui étoit le simbole des Chrétiens, & la preuve que Litorius avoit fait profession du Christianisme.

An 510 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

tions de cette princesse, qui avoit trouvé le secret de gagner son cœur, & pour laquelle il avoit les dernieres complaisances, avoit rétabli les anciens Espagnols dans tous leurs premiers droits; qu'enfin, il avoit eu de cette Espagnole un fils, nommé Severien, pere de saint Leandre & de saint Isidore. Cette fable n'a nulle vraisemblance, & ne s'accorde nullement avec la chronologie: ce que l'on peut assurer comme constant, c'est que Theodoric confia la regence du roiaume des Visigoths, & l'éducation d'Amalaric à Thendio, ou Theudis, qui avoit été auparavant son écuier: c'étoit un homme très-capable de l'emploi dont son maître l'honoroit; la sagesse avec laquelle il éleva ce jeune roi, & l'habileté avec laquelle il gouverna l'état, & soutint tout le poids des affaires, pendant la minorité d'Amalaric, lui fraierent à lui-même enfin le chemin du trône.

XL. Eutharic épouse Amalasunte.

Theodoric fit venir d'Espagne à Rome Eutharic de la famille roiale des Amales, & lui donna sa fille Amalasunte en mariage, avec l'esperance de lui succeder un jour dans le roiaume d'Italie. Eutharic s'étoit trouvé à la bataille de Châalons, où il s'étoit distingué par sa valeur; il avoit pour aieul Veremund fils de Thurismund, issu de la race des Amales. Thurismund étoit venu du fond de la Scythie en Espagne, pour avoir part, aussi-bien que les autres, au démembrement des provinces de l'empire; & Veremund eut pour fils Witeric pere d'Eutheric. Dès que le roi eut vû ce jeune prince, il fut si charmé de son esprit, de ses manieres agréables, de sa valeur & de toutes ses autres bonnes qualités, qu'il le choisit aussi-tôt pour son gendre. Le mariage se fit l'an cinq cens quinze, avec toute la pompe & toute la mgnificence que l'on pouvoit desirer.

An 515 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Concile de Tarragone.

L'année suivante, sous le consulat de Theodoric & de Pierre, il se tint un concile à Tarragone le six de Novembre: c'est la premiere fois qu'il est fait mention des moines dans les anciens monumens de l'histoire ecclesiastique d'Espagne. On regla dans ce concile, que desormais, selon la coutume des Juifs, la solemnité du Dimanche, commenceroit dès le soir du Samedi précedent. Les Espagnols ne furent pas les seuls à observer cette coutume: plusieurs, à leur exemple, fêterent le soir du Samedi. Hector évêque & metropolitain de Carthagene, souscrivit dans les actes de ce concile, après Jean évêque

de

de Tarragone, & Paul évêque d'Ampurias. L'an cinq cens dix-sept, on tint un autre concile à Gironne, dans lequel on regla que l'on chanteroit publiquement dans l'église les Litanies des saints, pour appaiser la colere de Dieu; pratique que saint Mammer évêque de Vienne avoit déja introduite dans les Gaules, pour obtenir du ciel que cette ville fût delivrée des loups, qui y faisoient mille ravages. Les évêques assemblés ordonnerent qu'en Espagne, on chanteroit tous les ans les Litanies, après la fête de la Pentecôte, & au mois de Novembre.

An 517 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Concile de Girone.

Le pape Hormisdas étoit alors sur la chaire de saint Pierre, & gouvernoit l'église universelle, avec beaucoup de zele & de sagesse. Ce saint pape écrivit en particulier à Jean évêque de Tarragone, qui avoit presidé aux deux conciles, dont nous venons de parler. Il écrivit encore une autre lettre circulaire à tous les évêques d'Espagne, par lesquelles il ordonnoit que l'on tînt au moins tous les ans un concile dans la metropole. Car nos peres étoient convaincus que le bien de l'église dépendoit presque uniquement de la tenue de ces conciles,& que c'étoit le seul moien efficace, pour rétablir, selon la rigueur des canons, la severité de la discipline ecclesiastique, qui se relâche de tems en tems par la foiblesse & l'ignorance des ministres. Il y a encore des lettres du même pape Hormisdas à Salluste évêque de Seville, dans lesquelles il le constitue son vicaire dans les Espagnes: il lui confie toute l'autorité du saint siege, pour terminer les differens qui pourroient arriver entre les évêques de l'Espagne Ulterieure. Mais le saint pape en établissant Salluste pour son vicaire, declara qu'il ne prétendoit point que cette nomination apportât aucun préjudice aux privileges & aux droits des metropolitains. Comme Amalaric roi des Visigoths, établit en ce tems-là sa demeure à Seville, & qu'il en fit le siege & la capitale de son roiaume; le sejour du prince ne contribua pas peu à élever les évêques de Seville, & à leur donner une autorité qui alloit du pair avec celle du primat.

Après la mort d'Hormisdas, Jean premier lui succeda: il fut élû le douziéme d'Aoust de l'année cinq cens vingt-troisiéme. Il y eut sous son pontificat deux conciles en Espagne, l'un à Lerida, & l'autre à Valence. Il ne nous reste rien de remarquable de ces deux conciles, sinon que dans celui de Lerida il est fait mention d'Abbé & d'Archidiacre. Quelques-uns placent vers

Mort du pape Hormisdas, Jean I. lui succede.

An 523 depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 523 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

ce tems-là le concile de Sarragosse, dont il est parlé dans le recueil des conciles; mais il n'y a ni preuve, ni conjecture assez forte, pour le fixer de la sorte; (18) car l'on ne voit dans ce concile ni l'année, ni le nom des consuls, sous lesquels il se tint. Il y est seulement défendu que personne ne prenne le nom de docteur, sinon dans les termes du droit; l'on y défend de donner le voile aux Vierges, avant l'âge de quarante ans; l'on y renouvelle tous les decrets de saint Leon le Grand, des autres papes, & des conciles precedens.

XLI. Le pape Jean I. va à Constantinople de la part de Theodoric.

An 526 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le pape Jean premier deceda à Ravenne le vingt-sept de Mai de l'année cinq cens vingt-six; il mourut par la puanteur de la prison: où Theodoric l'avoit fait enfermer. Ce prince beaucoup plus grand pendant la guerre, qu'il ne le fut après ses victoires, voiant que presque tout l'occident avoit subi le joug, tourna sa haine & ses armes contre la religion catholique, & contre Jesus-Christ, dès qu'il crut n'avoir plus d'ennemis à combattre. Justin empereur d'orient, qui avoit succedé à Anastase, animé d'un zele ardent pour la foi orthodoxe, avoit porte un édit, par lequel il banissoit de l'empire tous les Ariens. Theodoric, qui étoit Arien, comme presque tous les autres Goths, en fut si irrité, qu'il obligea le pape Jean premier, l'évêque de Ravenne, & les principaux du senat Romain d'aller trouver l'empereur, & de lui declarer de sa part, que s'il ne revoquoit son édit contre les Ariens, il sçauroit bien avoir sa revanche, que lui-même renverseroit de son côté toutes les églises des Catholiques en Italie, saccageroit & détruiroit Rome jusques dans les fondemens, & qu'il anéantiroit en occident le nom même de Catholique.

Le pape s'acquitta de sa commission, & l'empereur Justin le reçut à Constantinople avec les honneurs & les marques de respect dûs à sa sainteté, & à la sublimité de son caractere. Ce saint pape couronna l'empereur de sa main; il lui remontra les cruels malheurs où l'occident alloit être exposé, s'il persistoit à vouloir faire observer son édit; qu'il étoit de son zele, & de

(18) *Pour le fixer de la sorte.* Le Cardinal d'Aguirre dans sa collection des conciles, ne dit pas un mot du concile de Sarragosse, & n'en met aucun entre celui de Lerida & le second concile de Tolede; je suis même surpris de voir qu'il ne parle point du concile de Valence: l'auteur de la nouvelle collection roiale des conciles, ne parle pas non plus de ce concile de Sarragosse dans tous ces temslà; ainsi il faut que celui dont parle ici Mariana, suivant sa remarque, soit ou beaucoup devant, ou beaucoup après.

ſa pieté d'arrêter ces funeſtes ſuites ; que Theodoric violent, entêté, & attaché à ſa ſecte, comme il l'étoit, ne garderoit plus de meſures ; qu'il pouſſeroit les choſes aux dernieres extrêmités ; & que les Catholiques devoient s'attendre à une perſecution, qui ne s'éteindroit que dans le ſang des Chrétiens. L'empereur Juſtin eut égard aux ſages remontrances de ce grand pape, & malgré les raiſons qu'il avoit de faire obſerver ſon édit dans ſon empire, il le revoqua.

An 526 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Mort du pape Jean I. de Symmaque & de Boëce.

Le pape ravi d'avoir obtenu ſa demande, revint à Rome, croiant apporter avec ſoi la paix à l'égliſe d'occident, par la revocation de l'édit ; mais bien que cette ambaſſade eut eu tout le ſuccès que Theodoric pouvoit deſirer, ce prince ne laiſſa pas de faire mettre dans une obſcure priſon le ſouverain pontife. Les honneurs qu'il avoit reçus à Conſtantinople, donnerent de l'ombrage à ce roi ſoupçonneux & défiant. Il s'imagina que le pape avoit formé le projet de faire revolter l'Italie, & de la livrer aux Grecs, par reconnoiſſance, & par inclination pour l'empereur. Le pape mourut dans ſa priſon, & l'égliſe qui l'a mis au nombre des ſaints martyrs, celebre tous les ans ſa memoire le jour de ſa mort. Symmaque & Boëce n'eurent pas un ſort plus heureux : ces deux Romains étant devenus également ſuſpects à Theodoric, depuis leur ambaſſade à Conſtantinople, il les fit auſſi mourir, après les avoir fait languir long-tems dans une affreuſe priſon.

XLII.

Mort de Theodoric.

Athalaric ſon petit-fils lui ſuccede.

Dieu vangea bien-tôt après la mort de ces grands hommes, qui avoient été les victimes de la cruauté & des ſoupçons de Theodoric ; car ce prince mourut dès le commencement de ſeptembre ſuivant, reconnoiſſant lui-même que le bras du Seigneur s'étoit appeſanti ſur lui. Il laiſſa pour ſucceſſeur ſon petit-fils Athalaric, fils de ſa fille Amalaſunte. Comme ce jeune prince avoit déja perdu ſon pere, ſa mere Amalaſunte prit la regence du roiame, qu'elle gouverna durant la minorité, avec une prudence, & un courage heroïque. Après la mort de Theodoric, ſon autre petit-fils Amalaric commença à gouverner par lui-même le roiaume des Viſigoths. C'eſt depuis ce tems-là ſeulement, que la plûpart des hiſtoriens comptent les années de ſon regne. Ce qui eſt certain, c'eſt que Theodoric gouverna toûjours l'Eſpagne, ſoit en ſon propre nom, ſoit au nom de ſon petit-fils.

Auſſi-tôt qu'Amalaric eut pris le gouvernement de l'état, il

An 526 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Amalaric épouse Clotilde fille de Clovis roi de France.

commença par conclure la paix avec les rois de France, ne voulant point au commencement de son regne avoir des affaires avec une nation si belliqueuse, & si capable de l'inquieter. Dans cette vûe, il épousa la princesse Clotilde fille de Clovis, qui étoit déja decedé, & sœur des rois regnans. Elle porta au roi son mari pour sa dot, le comté de Toulouse, (19) qui par ce moien retourna aux Visigoths, ausquels il avoit autrefois appartenu; mais les violences d'Amalaric rompirent bien tôt une paix, qui paroissoit si bien cimentée.

La reine Clotilde étoit d'une rare vertu, & il ne lui manquoit rien pour être une des plus accomplies princesses de son tems; elle avoit été élevée dans une pieté solide, & dans la religion catholique, par la reine sa mere, qui portoit le même nom. Il n'en fallut pas davantage pour aigrir l'esprit du roi son époux, & pour prévenir ce prince, entêté de l'Arianisme jusqu'à la fureur. Lorsque la princesse alloit faire ses devotions dans les églises catholiques, la populace proferoit mille imprecations contre elle, & le roi loin de reprimer cette insolence, sembloit l'autoriser par sa conduite. En effet, à peine étoit-elle de retour, que le roi la regardoit d'un œil courroucé, l'accabloit d'outrages, & la maltraitoit cruellement, jusqu'à la frapper d'une maniere brutale.

Cette princesse souffrit long-tems avec une patience heroïque & les emportemens, & les mauvais traitemens du roi son mari, esperant toûjours qu'elle pourroit par son silence, & par sa douceur calmer l'esprit d'Amalaric, & l'obliger à changer de conduite, mais enfin ne pouvant plus soutenir sa cruauté inouie, elle écrivit au roi Childebert son frere, lui fit un long détail de toutes les inhumanités d'Amalaric, & lui envoia même un linge trempé dans son sang. Sur tout, elle le supplioit de la maniere du monde la plus tendre, de la delivrer des mains de son barbare époux, avant que la douleur & les larmes continuelles qu'elle répandoit, la fissent mourir; elle ajoûtoit qu'elle avoit dissimulé jusqu'alors les outrages qu'on lui avoit faits, parce qu'elle s'étoit flattée qu'une prompte mort mettroit fin à ses peines. » Plût à Dieu, ce sont ses termes, que la

(19) *Le comté de Toulouse.* Il est vrai que quelques auteurs ont prétendu que la princesse Clotilde avoit porté en dot le comté de Toulouse; mais les historiens François ou ne parlent du tout point de ce fait, ou le nient: Gregoire de Tours si exact à raconter les moindres circonstances dans ces sortes de faits n'en dit pas un mot.

An 526 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

mort eût fini mes miseres, plûtôt que de voir mes freres en « guerre contre mon époux. J'avois long-tems esperé que tou- « ché de ma peine & de ma patience, Amalaric changeroit de « conduite à mon égard, & me traiteroit avec plus de douceur; « mais le contraire est arrivé: les outrages ne font que redoubler, « & tous les jours ma vie devient plus triste, & plus insupporta- « ble; mes complaisances & mes caresses ne sont recompensées « que par des cruautés; plus je m'attache à le prévenir, & à cher- « cher les occasions de lui plaire, plus j'en suis maltraitée. « Ce qui apprivoise les bêtes les plus farouches, ne sert qu'à le « rendre plus furieux; enfin je vois bien que la cause d'une con- « duite si barbare vient uniquement de ce que je persevere dans « la religion de mes peres, dans laquelle la reine Clotilde notre « sainte mere m'a élevée. Je vous conjure donc par tout ce que « vous avés de plus cher, de briser mes chaînes, & de me deli- « vrer du joug tyrannique, que vous m'avés vous-même im- « posé, en me liant par les nœuds du mariage. Mettés votre « confiance en Dieu protecteur de l'innocence opprimée; le « secours du ciel ne vous manquera pas. Oui le Seigneur vous « assistera dans une cause si juste. Amalaric n'est pas un hom- « me, c'est une bête feroce, qui n'a de l'homme, que la figure. « C'est un monstre cruel, des mains duquel vous devés m'arra- « cher. « Enfin cette vertueuse princesse finit sa lettre par ces pa- roles. » Si vous ne voulés pas ajoûter foi au triste recit que je « vous fais de mes malheurs, & si vous doutés de ma sincerité, « jettés les yeux sur mon sang, dont le linge que je vous envoie « est encore teint. Si les liens de la nature, & le titre de sœur » vous touchent peu, écoutés du moins les sentimens de l'hu- « manité. Souvenés-vous, mon cher frere, que rien ne rend « les rois plus semblables à Dieu, que de prendre la défense des « malheureux que l'on opprime, & particulierement des prin- « cesses, qui par leur naissance & par leur rang sont destinées à « un sort moins affreux que le mien. «

XLIII. Les enfans de Clovis declarent la guere à Amalaric.

Le roiaume des François étoit alors partagé entre les enfans de Clovis. Childebert avoit Paris, Clotaire étoit maître de Soissons, Clodomir regnoit à Orleans, & Theodoric à Metz. Tous portoient le nom de rois. Ces princes furent touchés de compassion au recit que la reine Clotilde leur fit de ses malheurs. Irrités contre le roi des Visigoths, ils resolurent de vanger leur sœur. Ils assemblerent donc une armée, & mar-

An 526 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

cherent contre Amalaric. Ce prince barbare se trouvant depourvû de tout, haï de ses propres sujets, & tourmenté par les remords de sa conscience, crut ne pouvoir se sauver qu'en fuiant. Il se seroit effectivement sauvé, & il auroit échappé à la juste vangeance des freres de Clotilde, si Dieu, qui lassé de tant de crimes vouloit enfin punir ce prince cruel, ne l'eût frappé d'un aveuglement terrible. Amalaric se souvint qu'il avoit laissé ses tresors & ses pierreries à Barcelonne : le desir de les conserver, l'obligea de retourner sur ses pas. Il semble que lorsque Dieu a resolu de faire éclater sa vangeance contre un impie, il lui donne un esprit de vertige, & permet qu'il coure lui-même à sa perte. A peine Amalaric étoit rentré dans Barcelonne, que les François s'en rendirent les maîtres. Surpris de voir son palais entre les mains de ses ennemis, & de s'en voir lui-même environné, ne sçachant plus quel parti prendre, il alla pour se jetter dans une église de Catholiques, comme si un azile qu'il avoit tant de fois violé eût dû le mettre à couvert de ses ennemis ; mais comme il en approchoit, un soldat le perça d'un coup de lance, & le tua.

Les François se rendent maîtres de Barcelonne.

An 531 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort d'Amalaric.

Saint Isidore écrit qu'Amalaric étoit à la tête de son armée, qu'il en vint aux mains avec les François, que la bataille se donna à Narbonne, & qu'Amalaric y fut tué. Mais je croi que nous devons plûtôt nous en tenir à l'autorité de Gregoire de Tours, plus ancien que saint Isidore, & qui rapporte la chose comme nous venons de dire. Adon de Vienne dit que les François, après cette victoire, conquirent presque toute l'Espagne, qu'ils assiegerent Tolede, qui est dans le centre du roiaume, & qui étoit en ce tems-là une place très-forte ; qu'après un long siege, ils la prirent & la raserent ; qu'ils se rendirent en même-tems maîtres de la campagne, & de la plûpart des villes de la province. Procope ajoûte que les François chasserent entierement les Goths de toute la Gaule Gothique ; mais le silence des autres historiens sur cet article, fait que l'on n'ose ajoûter une foi entiere à ce que cet auteur avance, d'autant plus qu'il est certain que les rois des Visigoths, successeurs d'Amalaric, furent encore maîtres de la Gaule jusqu'au Rhosne.

Amalasunte cede la Provence à Theodebert roi d'Austrasie.

Amalasunte, disent ces auteurs, après la mort de son pere Theodoric, ceda la Provence à Theodobert fils de Theodoric roi d'Austrasie, afin d'assurer au jeune roi son fils les états que son pere lui avoit laissés, & que les François n'eussent au-

An 526 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

cun ombrage des Ostrogoths, quand ils ne possederoient plus rien dans les Gaules. Elle abandonna aux Visigoths le reste de ce qu'elle y possedoit, & se contenta du roiaume d'Italie; mais ces faits ne sont pas trop certains: ce qu'il y a de plus assuré, c'est que Childebert se rendit maître des tresors d'Amalaric, dans lesquels il y avoit de très-riches & de très-magnifiques ornemens d'église, faits de pur or; & que ce prince s'en retourna triomphant dans les Gaules, emmenant avec lui la reine Clotilde sa sœur.

XLIV. Mort de la reine Clotilde.

Amalaric mourut l'année cinq cens trente-uniéme, c'est-à-dire, la cinquiéme de son regne, selon quelques-uns, ou la vingtiéme, selon ceux qui le font regner immediatement après la mort de Gesalcie. La reine Clotilde son épouse mourut en retournant en France. Un ancien auteur rapporte qu'Amalaric fit rebâtir la ville d'Abdera, & qu'il l'appella Almeric. Mais peut-être n'a-t-il avancé cela, qu'à cause du rapport & de la ressemblance qu'il a trouvé entre les noms d'Almeric & d'Amalaric.

Second concile de Tolede.

Dans la cinquiéme année du regne d'Amalaric se tint le second concile de Tolede. Il y avoit sept évêques, entre lesquels furent Nebridius évêque de Bigerre, (20) & Juste évêque d'Urgel. Un des canons de ce synode, regarde les enfans que les parens par devotion, ou par quelque autre motif, mettoient dans les seminaires & dans les colleges, pour y être instruits aux sciences & à la pieté; comme ils y portoient la tonsure & l'habit clerical; les peres assemblés ordonnent que dès que ces jeunes gens auront atteint l'âge de dix-huit ans, ils soient interrogés, publiquement pour examiner leur vocation, & sur tout, qu'on leur demande s'ils veulent faire vœu

(20) *Evêque de Bigerre.* D'Aguirre ne met point le nom des évêques qui souscrivirent au second concile de Tolede. Le nouvel auteur de la collection roiale des conciles nomme à la verité Nebridius, il ne le fait pas évêque de Bigerre, mais évêque d'*Egare*, dont la ville est détruite, & n'est plus qu'un bourg dans la Catalogne, que l'on appelle aujourd'hui *Terrasta*, & dont l'évêché qui étoit sous la metropole de Tarragonne, est réuni à celui de Barcelone. Notre auteur parlant des sçavans de ce siecle-là, nomme un Nebridius évêque *Agathensis*, ou d'Agde dans la Gaule Gothique, ou en Languedoc. *Agathense*, ou *Carense*: cela approche fort pour l'écriture. Nous aimons mieux laisser aux critiques à exercer leurs conjectures sur cela, & sur la Gaule Gothique, & la Bigorre, que de rien decider. Que si l'on s'arrête à Bigerre, les sentimens sont partagés sur le nom qu'a maintenant cette ville; les uns croient que c'est villena, dans le roiaume de Murcie; d'autres que c'est Bejar dans le même roiaume; & d'autres Begara, bourg dans la nouvelle Castille, mais aucun de ces endroits n'a été évêché.

An 531 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

de chasteté ; que s'ils y consentent, il ne leur soit plus permis de se marier, & qu'on regarde leur mariage comme une espece d'Apostasie ; que si au contraire ils le refusent, on leur permette de se marier, quand ils le jugeront à propos. Que si arrivés à un âge plus avancé, ils veulent se separer pour toûjours de leurs femmes, & le fassent avec leur consentement, on puisse alors les ordonner prêtres. Quelle est donc l'erreur de ceux qui prennent occasion de ce decret, d'avancer que dans ce tems-là les prêtres de l'église d'Espagne étoient mariés : rien n'est plus opposé au sens de ce canon.

Montan évêque de Tolede, & metropolitain de la premiere église de la province Carthaginoise, presida à ce concile. Nous avons deux lettres de cet évêque ; l'une écrite au moine Torribius, & l'autre aux habitans de Palence, dans lesquelles il leur marque que son caractere, & sa qualité de metropolitain l'obligent à prendre d'eux un soin particulier, & qu'ainsi pour de bonnes raisons, il veut que Segovie Cocas & Britalbe dependent desormais de l'évêque de Palence. (21) On ne sçait pas à present où étoient situées ces deux dernieres villes. Saint Ildefonse dans son livre des hommes illustres d'Espagne, fait mention de ces deux lettres, & rapporte, comme un fait constant, que Montan accusé d'un crime honteux, prétendit justifier son innocence, portant dans son sein tout le long de sa Messe, des charbons ardens, qui quoique toûjours enflammés, n'endommagerent pas ses habits.

Je ne sçai si ce n'est point de là qu'est venue la preuve du feu, qui fut depuis établie dans l'Espagne par les Goths, & reçue presque generalement par tout, bien qu'elle soit contraire à la loi de Dieu. Ceux qu'on accusoit de vol, d'adultere, & d'autres crimes semblables, devoient se justifier ou en maniant un fer brûlant, ou en beuvant de l'eau bouillante. Voici la methode & l'ordre dans lequel cela se pratiquoit. L'accusé commençoit par se confesser ; ensuite un prêtre, après avoir dit la Messe, benissoit le fer chaud, ou l'eau destinée à être bue : alors les accusés prenoient le fer chaud entre leurs mains, ou

(21) *De l'évêque de Palence.* Il falloit que Segovie ne fût pas encore érigée en évêché, puisque l'on soumettoit cette église à l'évêque de Palence. On ne sçait pas trop dans quel tems, & à quelle occasion l'église de Segovie fut démembrée de celle de Palence ; mais on sçait neanmoins que Pierre souscrivit en qualité d'évêque de Segovie au troisiéme concile de Tolede tenu sous le roi Rucarede vers l'an cinq cens quatre-vingt sept.

An 531 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

beuvoient l'eau, & s'ils n'en reſſentoient aucun mal, on les renvoioit abſous, & ils étoient reconnus pour innocens. Non-ſeulement les Goths, mais encore les autres rois d'Eſpagne approuverent dans la ſuite cette coutume, leur exemple fut ſuivi par la plûpart des autres nations Chrétiennes juſques à ce que le pape Honorius III. qui gouvernoit l'Egliſe dans le treiziéme ſiecle, caſſa & abolit entierement cette maniere de ſe purger des crimes dont l'on étoit accuſé. (22)

En ce tems-là fleuriſſoient en Eſpagne quatre freres également illuſtres par leur érudition, leur vertu, & la qualité d'évêques qu'ils avoient; ſçavoir Juſte, évêque d'Urgel, dont nous avons une explication ſur les cantiques; Juſtinien, évêque de Valence: il nous reſte de ce prelat un livre où il reſout cinq queſtions, que le moine Ruſtique lui avoit propoſées ſur le ſaint Eſprit, ſur les heretiques Bonoſiaques, que l'on appelloit autrement Photiniens; ſur la Trinité, ſur le batême des Chrétiens, qui ne doit point ſe réïterer; enfin ſur le batême de Jeſus-Chriſt, qu'il montre être different de celui de ſaint Jean-Baptiſte. Le troiſiéme eſt Nebridius, évêque d'Agde, dans la Gaule Gothique. On ne ſçait point d'où Elpidius le quatriéme frere étoit évêque. Outre ces grands hommes floriſſoit encore un certain Aprigius évêque de Beja dans la Luſitanie, qui a fait de fort beaux commentaires ſur l'Apocalypſe, que j'ai vûs. Saint Iſidore fait l'éloge de ce prélat.

XLV. Teudis ſuccede à Amalaric.

Amalaric, le dernier de la premiere race des rois Viſigoths, étant mort ſans enfans, le roiaume tomba entre les mains de Theudis Oſtrogoth de nation, que Theodoric avoit fait tuteur de ſon petit-fils Amalaric, & regent du roiaume pendant la minorité de ce jeune prince. La ſageſſe & la probité avec laquelle Theudis avoit gouverné le roiaume, ſa valeur, ſa longue experience dans le maniment des affaires, une prudence conſommée & ſes autres excellentes qualités lui avoient attiré l'eſtime & l'affection de toute la nation. Les grands jetterent les yeux ſur lui, pour le mettre ſur le trône. Theudis par ſon affabilité, & ſa moderation s'étoit fait un grand nombre de partiſans, durant la mi-

(22) *Dont l'on étoit accuſé.* Il eſt vrai que ces preuves & quelques autres ſemblables ont reſté long-tems dans le Chriſtianiſme avec une eſpece d'approbation tacite de pluſieurs prelats qui ſembloient les autoriſer, en ne les condamnant pas. Il leur étoit difficile d'abolir les mœurs & les coutumes des nations barbares, après leur converſion; mais elles furent abſolument proſcrites, non pas par Honorius III. comme l'aſſure notre auteur, mais par Innocent, ou plûtôt par le concile de Latran tenu en mil deux cens quinze.

An 531 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

norité d'Amalaric. La princesse sa femme avoit des qualités rares, elle étoit de la plus considerable famille d'Espagne, & ce mariage n'avoit pas peu contribué à augmenter l'autorité & la puissance du nouveau roi son mari; car les parens de sa femme pouvoient aisément mettre deux mille hommes sur pied. Tout cela joint à ses services & à ses vertus, lui facilita le chemin du trône des Visigoths Theodoric roi des Ostrogoths prévoiant peut-être ce qui arriva depuis, avoit cru qu'il étoit de l'interêt d'Amalaric son petit-fils de faire revenir en Italie Theudis, sous un prétexte specieux & honorable; mais cet habile ministre, qui s'apperçut bien du dessein de Theodoric, trouva des expediens pour se dispenser de ce voiage.

Les consuls abolis à Rome.

An 541 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ce fut sous le regne de Theudis en Espagne, que l'on changea à Rome la forme du gouvernement; car l'année cinq cens quarante-uniéme, on abolit les consuls, dont le nom subsistoit depuis tant de siecles, mais dont l'autorité étoit presque anéantie depuis que Jules Cesar se fut rendu maître souverain de la republique. Basile le jeune, qui avoit été nommé seul consul dans cette année cinq cens quarante-uniéme, fut le dernier qui en porta le nom, & qui n'eut que l'ombre de l'autorité des anciens consuls.

XLVI.

Les François portent la guerre en Espagne.

An 542 depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'année suivante Childebert roi de France, & son frere Clotaire, n'étant pas encore satisfaits de la vangeance qu'ils avoient tirée d'Amalaric, resolurent de porter encore une fois leurs armes en Espagne. Ils saccagerent de nouveau la province Tarragonoise, & ils assiegerent Sarragosse; mais cette ville craignant de tomber sous la puissance de deux princes irrités contre la nation, eut recours à la protection de saint Vincent son patron. On porta tous les jours en procession la tunique du saint martyr auteur des murailles de la ville, pour implorer le secours de Dieu. Les hommes couverts d'un sac, & les femmes les cheveux épars, la cendre sur la tête, & tous fondant en larmes, suivoient cette précieuse relique. Childebert crut d'abord que les cris de ces femmes qu'il entendoit, étoient quelques enchantemens, ou quelques malefices que faisoient les assiegés, pour perdre son armée. Mais aiant appris par un prisonnier ce que c'étoit, il apprehenda que Dieu ne le punît, s'il continuoit le siege; ainsi touché de la pieté des habitans, il leur pardonna, sans leur faire le moindre mal.

Les habitans, pour reconnoître la clemence de Childebert,

An 542 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Childebert emporte à Paris la tunique de saint Vincent.

ne crurent pas devoir lui refuser la tunique de saint Vincent, que ce prince leur demanda avec instance. Il l'emporta en triomphe, & la garda comme la plus riche dépouille de ses ennemis. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Paris, qu'il fit bâtir dans un des fauxbourgs une magnifique église en l'honneur de ce saint martyr; cette église a depuis changé de nom, & s'appelle aujourd'hui l'Abbaie de saint Germain des Prés. (23) Il en fit comme une espece de forteresse, avec des fossés & des murailles : de sorte que cette Abbaie avoit une enceinte differente de celle de la ville. Ce précieux tresor fut infiniment agréable à Childebert, non-seulement parce qu'il avoit une devotion toute particuliere à ce saint martyr, mais aussi parce qu'il se flatoit que ce seroit un monument éternel à la posterité de la vengeance qu'il avoit tirée des outrages faits à la reine Clotilde sa sœur, & un illustre trophée des victoires considerables qu'il avoit remportées sur les Espagnols. Cependant au rapport de saint Isidore, les François penserent perir en s'en retournant. Theudis se voiant depourvû de tout ce qui lui auroit été necessaire, pour les attaquer, & trop foible pour les combattre à force ouverte, chargea Theudisele de se saisir des gorges des Pyrenées, & de couper le passage aux François. Ceux-ci environnés de toutes parts, & extraordinairement maltraités, se trouverent encore heureux d'acheter leur vie & leur retour en France par une somme considerable.

Theudis passe en Afrique.

La peste suivit de près la guerre, & fit mourir beaucoup de monde en Espagne, pendant deux ans qu'elle dura. Theudis passa en Afrique, avec une armée, soit qu'il eût envie de reparer l'affront qu'il avoit reçu des François, soit qu'il songeât à établir sa reputation, en formant quelque entreprise éclatante; soit, ce que je crois plus vraisemblable, qu'il voulût secourir les Vandales, qui étoient sur le point d'être chassés de l'Afrique. Aiant traversé le détroit avec une flote considerable, il assiegea la ville de Ceuta en Afrique, vis-à-vis de l'Espagne, & à l'entrée du détroit; mais ce prince aiant commandé que l'on cessât le Dimanche les ouvrages du siege, afin de ne point

(23) *Saint Germain des Prés.* Il n'y avoit point encore du tems de Childebert, de fauxbourg où est l'Abbaie de saint Germain des Prés, comme la ville de Paris étoit presque toute entierement renfermée dans le quartier que l'on appelle la Cité, ou l'Isle du Palais; il y avoit très-peu de maisons au-delà de la riviere, encore n'étoient-elles que peu au-delà du Pont Notre-Dame, & du côté du Châtelet, tout le reste n'étoit qu'une campagne.

An 542 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

violer la sainteté du jour, les assiegés firent une grande sortie sur les assiegeans. Tous ceux qui étoient dans le camp, furent tués dans cette sortie, sans qu'ils en échapât un seul. Le roi s'étant trouvé par bonheur sur la flote, avec une partie de son armée, se sauva à la faveur de ses vaisseaux, & fut obligé de repasser en Espagne.

XLVII. Exploits de Belisaire.

Ce malheur arriva dans le tems que Belisaire, qui commandoit les armées de l'empereur Justinien, chassa les Vandales de l'Afrique, dont ils avoient été les maîtres plus d'un siecle. Dans le cours de cette guerre, il se passa une chose très-remarquable. Gilimer roi des Vandales envoia Fuseis & Gothius en ambassade à Theudis pour lui demander du secours contre les Grecs. Leur navigation fut si longue, que l'on sçut en Espagne les conquêtes de Belisaire sur Gilimer, avant que les ambassadeurs y fussent arrivés. Car un petit bâtiment aiant fait voile du côté de l'Afrique, apprit la prise de Carthage & de Gilimer, & le renversement de l'empire des Vandales. Les ambassadeurs arriverent enfin, mais sans avoir aucune connoissance de ce qui s'étoit passé depuis leur départ. Le roi Theudis leur demanda en quel état étoient les affaires de leur maître; & comme ils l'assurerent qu'ils les avoient laissées sur un très-bon pied, il leur donna ordre de retourner sur le champ en Afrique, ajoûtant que là il leur feroit sçavoir la réponse qu'il auroit à leur faire. Les ambassadeurs surpris d'une telle conduite, à laquelle ils ne s'attendoient pas, crurent que le roi étoit un peu échauffé de vin; car il leur avoit fait un magnifique festin. Ils redemanderent donc une audience le lendemain matin; mais le roi leur fit la même réponse. Alors ils se douterent qu'il étoit arrivé quelque changement en Afrique, sans cependant pouvoir se figurer ce que c'étoit. Ils demanderent qu'on ne leur déguisât rien: on les satisfit, & on leur fit le détail de la destruction entiere de leur roiaume, & de quelle maniere l'Afrique par la défaite des Vandales, & la prise de Gilimer, étoit retournée au pouvoir des empereurs Grecs leurs anciens maîtres. Malgré cet éclaircissement, les ambassadeurs voulurent retourner en Afrique; mais ils furent pris eux-mêmes assez près de Carthage, par un parti de l'armée de l'empereur; on les mena à Belisaire, à qui ils raconterent le mauvais succès de toutes les circonstances de leur ambassade.

L'Afrique rentre sous la puissance des Grecs.

Peu de tems après la défaite des Vandales en Afrique, le

An 542 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

bruit se répandit en Espagne que l'empereur prenoit le dessus en Italie, & que son autorité commençoit à y être reconnue, & respectée, que Belisaire par sa prudence & par sa valeur avoit déja commencé à sapper les fondemens du roiaume des Ostrogoths; & que Narses, qui avoit succedé à Belisaire, avoit achevé de détruire cette monarchie, qui s'étoit élevée sur les débris de l'empire; que Theodate, Viliges, Ildebalde, Ardaric, Totila & Teya avoient tous été ou tués, ou pris; (ce sont les noms des princes qui avoient succedé à Theodoric;) que l'empire Romain reprenoit sa premiere forme; que les membres qui en étoient dispersés, commençoient à se rapprocher, & à se réunir; & qu'enfin, après une si longue éclypse, il alloit recouvrer sous l'empereur Justinien, cette majesté qui avoit rendu Rome la maîtresse, & la terreur de toutes les nations.

Car Justinien pendant son empire ne se rendit pas moins redoutable à ses ennemis, par la superiorité des armes, que respectable par sa rare prudence. Mais rien n'a tant immortalisé son nom, que la resolution qu'il prit d'engager le jurisconsulte Trebonien, non-seulement à recueillir, & à mettre en ordre un nombre infini de loix répandues en plus de deux mille volumes; mais même à en faire une compilation. On commença par composer un Code à l'imitation de Theodose, & l'on fit ensuite les Instituts, & le Digeste. L'empereur ne fit rien de plus grand dans le cours de son regne, & l'on peut dire que c'est là ce qui lui a acquis le plus de gloire, & le plus de reputation chez les étrangers.

Martyre de saint Laurean.

En ce même tems les Ariens firent mourir à Marseille saint Laurean, Hongrois de nation, & qui avoit été fait prêtre à Milan. Comme il faisoit une guerre continuelle aux Ariens, & par ses écrits & par ses discours, soit dans les predications publiques, soit dans les conferences particulieres; Totila, qui étoit alors roi d'Italie, donna ordre qu'on le fit mourir. Mais ce zelé défenseur de la foi orthodoxe, pour se dérober à la cruauté & aux poursuites de ce prince, se refugia en Espagne, & se retira à Seville, où il donna de si grande marque de vertu, qu'après la mort de l'évêque Maxime, le clergé jetta les yeux sur lui, pour le mettre en sa place. Totila irrité de ce que Laurean lui avoit échappé, se servit de toutes sortes de moiens, pour s'en saisir, & le mettre à mort. Dieu fit connoître en songe à ce saint prelat le danger où il étoit exposé, de sorte qu'il s'embarqua

An 541 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

pour aller à Rome. Les historiens de sa vie rapportent que dans sa route il rendit la vûe à un aveugle.

Arrivé à Rome, il reçut du pape toutes les marques de distinction, qui étoient dûes à son zele pour la foi, & à son éminente sainteté; mais voulant retourner à son église, il passa par Marseille, qui étoit rentrée sous la puissance des Romains. Les Ariens, qui regardoient ce saint prelat comme leur fleau, lui dresserent tant de pieges, qu'enfin il y perit. L'évêque d'Arles fit inhumer honorablement à Beziers le corps de saint Laurean; l'on porta son chef à Seville, qui à l'arrivée de cette precieuse relique, se trouva tout à coup delivrée de la famine & de la peste, suivant la prediction que le saint évêque en avoit faite, quand il en partit.

XLVIII. Mort de Theudis, auquel succede Theudiscele.

An 548 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Theudis mourut peu de tems après, c'est-à-dire, l'année cinq cens quarante-huitiéme, après dix-sept ans & cinq mois de regne. Un malheureux prit la resolution de tuer le roi, ou de perir lui-même, sans que l'on ait jamais pû sçavoir la raison qui le portoit à un dessein si execrable. Afin de réussir plus surement, il feignit d'être fou, & étant admis en la presence du roi, il le perça d'un coup d'épée. Ce prince blessé à mort, s'écria que c'étoit une juste vengeance de Dieu, qui le punissoit pour avoir autrefois poignardé un de ses capitaines, sous lequel il servoit dans sa jeunesse, & auquel il avoit juré une fidelité inviolable. C'est pourquoi il défendit à ceux qui étoient presens de punir l'assassin. On ne peut s'empêcher de louer, & d'admirer un si rare exemple de clemence: il fit encore une action digne de louange, en permettant aux évêques catholiques, bien qu'il fût Arien, de s'assembler à Tolede, & d'y déterminer librement dans un concile ce qu'ils jugeroient à propos pour la foi, & le reglement des mœurs & de la discipline.

Après la mort du pape Jean II. d'Agapit, & de Silverius, Vigile étoit monté sur la chaire de saint Pierre. Ce fut sous son pontificat que les grands du roiaume choisirent Theudisele, pour être leur roi. Outre la grandeur de sa naissance; car il étoit fils de la sœur de Totila roi des Ostrogoths: il s'étoit acquis beaucoup de gloire en fermant le passage des Pyrenées aux François; mais ses déreglemens, & ses infames débauches effacerent bien-tôt les commencemens heureux de son regne, & les grandes esperances qu'on en avoit conçûes. Il fit mourir secretement plusieurs de ses courtisans, & fit faire le procès

à une infinité d'autres, sur de fausses accusations, afin de pouvoir après leur mort abuser impunément de leur femmes, & contenter son infame brutalité. Cette conduite tyrannique le rendit si execrable à ses sujet, & à toute sa cour, qu'il y eut une conspiration generale contre lui, & qu'on le poignarda dans son propre palais.

An 548 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les fonts batismaux d'Offette.

Durant le regne de ce prince, on rapporte que dans une église d'une petite ville auprès de Seville, que l'on nomme aujourd'hui communément *Ossetto*, & que Pline appelle *Osset*, il y avoit des fonts baptismaux pour les Romains. C'est ainsi que les Ariens eux-mêmes appelloient en Espagne les Catholiques, pour se distinguer d'eux : l'évêque tous les ans les fermoit le Jeudi de la semaine sainte en presence du peuple, & y faisoit poser les sceaux avec beaucoup de soin, & le Samedi saint suivant, les mêmes fonts se trouvoient remplis d'eau, sans que personne pût comprendre par où cette eau pouvoit couler dans ces fonts. Le roi Theudisele aiant oui parler de ce miracle, & ne pouvant le croire, se persuada que c'étoit une supercherie des Catholiques, pour maintenir le peuple dans leur religion; car ce prince étoit Arien. Il fit donc mettre plusieurs fois des gardes au tour des fonts ; mais comme malgré ces precautions ils se trouvoient toûjours pleins d'eau, il tenta une autre voie, pour s'assurer du miracle. Il ordonna que l'on fit autour de l'église un fossé large & profond de vingt-cinq pieds, afin que l'eau ne pût jaillir par des canaux souterrains. Il étoit à Seville, & presidoit à cet ouvrage, quand il fut poignardé par ses sujets.

Saint Isidore dit qu'un évêque nommé Paschase, dans une lettre au pape saint Leon le grand, lui rend compte d'un miracle tout semblable arrivé en Sicile ; comme la renommée change assez ordinairement quelque chose dans les évenemens qu'elle publie, & dans les circonstances, peut-être qu'on a pû attribuer à une province, ce qui s'est passé dans une autre. Ce qui est surprenant, c'est que saint Isidore, qui rapporte ce miracle fait en Sicile, ne dit rien de ce qui est arrivé en Espagne, presque de son tems.

XLIX. Mort de Theudisele, auquel succede Agila.

Theudisele dînoit, lorsqu'il fut poignardé, par quelques-uns des conjurés qui se rendirent maîtres du palais. Il regna dix-huit mois & treize jours. Après la mort de Clotaire, le roiaume de France, qui s'étoit réuni en la personne de ce prince, fut divi-

An 548 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

sé une seconde fois entre ses quatre enfans. Cherebert fut roi de Paris; Sigebert de Metz, ou d'Austrasie; Chilperic, de Soissons; & Gontrant eut pour son partage, le roiaume d'Orleans.

Agila fut élû roi en la place de Theudisele, & regna cinq ans, & trois mois. Depuis que ce prince eut pris possession de la couronne des Goths, il fut toûjours malheureux jusqu'à la mort. Dès le commencement de son regne aiant mis le siege devant Cordoue, qui refusoit de le reconnoître: les assiegés firent une sortie, avec tant de succès, que le fils d'Agila y perit; le roi y perdit tous ses bagages, fut obligé d'abandonner le siege, & eut bien de la peine à se sauver à Merida. On regarda cette disgrace comme une punition divine, & une marque du pouvoir de saint Asciscele martyr, dont l'église qui étoit aux environs de Cordoue avoit été profanée par les ordres de ce roi Arien, qui y avoit fait loger ses chevaux: telle fut l'opinion commune, Saint Isidore ajoûte que depuis cette disgrace Agila fut meprisé & haï de ses sujets; chose peu étonante, puisque les hommes jugent ordinairement des choses par le succès, & selon que la fortune est contraire ou favorable.

Athanagilde se revolte contre Agila.

Athanagilde fut le premier qui se revolta ouvertement contre Agila; mais afin de maintenir, & de fortifier son parti; il envoia des agens secrets à l'empereur Justinien, pour lui demander du secours, en lui promettant pour dédommagement une partie considerable de l'Espagne. Justinien donna ordre au patrice Liberius, lieutenant de l'empire dans les Gaules, de marcher au secours d'Athanagilde. Le nom de Patrice n'étoit autrefois qu'un titre, & une marque de noblesse; mais en ce tems-là, c'étoit une charge de la création de Constantin, qui avoit attaché des privileges considerables, entre autres, celui d'avoir le pas sur le prefet du prétoire. Après l'arrivée de Liberius, les deux partis en vinrent aux mains, près de Seville, où la revolte avoit commencé, & où les rebelles s'étoient le plus fortifiés. Agila perdit la bataille, & s'enfuit à Merida, où il fut tué par les gens mêmes de son parti l'an de notre Seigneur cinq cens cinquante-quatre; car les Goths voioient avec chagrin que leur puissance, qui depuis tant d'années s'étoit maintenue en Espagne, s'affoiblissoit insensiblement par les guerres civiles, & que les tresors que les rois Goths avoient amassés avec tant de peine, étoient chaque jour enle-

Mort d'Agila, défait par Athanagilde.

An 554 depuis la naissance de Jesus-Christ.

vés

vés par des étrangers. Ils craignoient outre cela le sort de l'Italie & de l'Afrique, dont la conquête facilitoit aux Romains celle des Espagnes.

An 553 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Cette même année l'empereur Justinien fit assembler à Constantinople un concile general de cent soixante & cinq évêques, contre les sectateurs d'Origene. Dans ce concile, qui est le cinquiéme œcumenique, on decida que l'on pouvoit frapper d'anatheme les morts. On y condamna la doctrine d'Origene, qui enseignoit que le soleil, les étoiles, les eaux qui sont audessus des cieux, sont animés, & que ce sont des substances raisonnables. On y anathematisa les écrits de Theodore de Mopsueste, ceux de Theodoret & la lettre d'Ibas évêque d'Edesse, qui sont les trois fameux chapitres. Mennas patriarche de Constantinople presida d'abord à ce concile; mais étant mort, Eutychius son successeur dans le siege patriarchal, prit sa place dans l'assemblée; car le pape Vigile, que l'empereur avoit fait prendre dans Rome même, qui se trouvoit alors à Constantinople, ne voulut jamais assister à aucune seance du concile. Il confirma cependant depuis par ses lettres ce que les peres du concile avoient determiné, & l'on dit qu'il condamna nommément Origene.

Cinquiéme concile general assemblé à Constantinople contre Origene, & les trois chapitres.

L.

Regne d'Athanagilde.

Jornandes évêque des Goths, qui écrit l'histoire de sa nation, la finit au tems où Athanagilde, après la défaite, & la mort de son concurrant, demeura d'un consentement general paisible possesseur du roiaume des Goths en Espagne. Il ne fut pas sans affaires, ni sans embarras durant son regne; car il se vit obligé d'entreprendre & de soutenir des guerres très-fâcheuses, dans lesquelles il éprouva bien souvent le caprice & la bizarrerie de la fortune, par les succès differens, tantôt bons, tantôt contraires. Il oublia bien-tôt ce qu'il avoit promis aux Romains, dont il avoit imploré le secours, & voiant qu'ils avoient poussé leurs conquêtes depuis une mer jusqu'à l'autre, partie en vertu du traité, partie par le desir de s'étendre, il ne songea plus qu'à les chasser de ses états.

Athanagilde eut deux filles de sa femme Gosuinde, l'une s'appelloit Galsuinde, qui épousa en France Chilperic roi de Soissons, l'autre nommée Brunehaut, fut mariée à Sigebert roi de Metz ou d'Austrasie, & frere de Chilperic. Ces deux princesses furent instruites dans la religion catholique par les évêques de France, & elles abjurerent l'Arianisme, dans lequel

An 554 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

on les avoit élevées. Quelques auteurs assurent qu'Athanagilde étoit catholique dans le cœur, & que s'il professoit publiquement l'Arianisme, c'est qu'il n'osoit prendre un autre parti, de peur de revolter contre lui ses sujets. Il regna quinze ans six mois, & mourut de maladie à Tolede l'an cinq cens soixante & sept. Maxime de Sarragosse dit que le roi Athanagilde fonda dans cette ville le monastere d'*Agalia*, qui a pris son nom d'une ferme qui se nommoit *Agalia*, éloignée d'environ deux cens cinquante pas de saint Pierre & saint Paul du Pretoire, entre l'occident & le septentrion, ou pour mieux dire, entre l'orient & le septentrion, pour les raisons que nous verrons dans la suite.

Mort d'Athanagilde.

An 567 depuis la naissance de Jesus-Christ.

A seize mille de *Guimaranes*, anciennement *Idania*, en Portugal, & sur le bord de la riviere de Vicela, on trouve le bourg Athanagilde, bâti peut-être, du tems de ce roi. Du moins y voit-on encore aujourd'hui des mazures, des débris & des restes d'édifices d'un gout Gothique, & bien different de la beauté, & de la regularité que l'on admire dans l'architecture Romaine.

Interregne aprés la mort d'Athanagilde.

Après la mort d'Athanagilde, il y eut un interregne d'environ cinq mois. Luc de Tuy le fait durer cinq ans de plus; car, selon lui, les grands du roiaume furent divisés en plusieurs factions, & ne purent jamais convenir entre eux de celui qu'ils choisiroient pour leur roi, ne trouvant personne qui eût assez de genie, d'habileté & de valeur, pour soutenir un état déja ébranlé par tant de guerres civiles, & qui paroissoit sur le penchant de sa ruine; mais je crois que les uns & les autres se mettoient peu en peine du bien public, & qu'ils ne songeoient qu'à menager leurs propres interêts, & qu'à satisfaire leurs passions particulieres; car l'ambition & la jalousie eut plus de part dans ces divisions, que le desir de maintenir la paix, & de conserver l'état.

LI.

Les Sueves abandonnent l'Arianisme, & rentrent dans le sein de l'église catholique.

Jean III. qui avoit succedé à Vigile & à Pelage dans le souverain pontificat eut le bonheur de voir les Sueves toûjours maîtres de la Galice, rentrer dans le sein de l'église catholique, après en avoir été separés l'espace d'un siecle, depuis que ces peuples avoient embrassé l'Arianisme; car détrompés de leurs erreurs, sur tout par les soins de Martin évêque de Dumio, il abjurerent enfin leur heresie.

S. Martin évêque de Dumio convertit les Sueves.

Martin, Hongrois de nation, avoit voiagé presque dans tout l'orient, & s'étoit rendu très-habile dans les livres sacrés,

par le commerce des sçavans, qu'il avoit pratiqué, il vint en Espagne, & s'arrêta en Galice; il s'y distingua par son ancienne vertu, & par une sagesse extraordinaire. Les ouvrages qu'il a composés, sont des preuves éclatantes de son érudition. On y voit de la solidité, & de l'élevation dans les choses qu'il traite; du tour & de l'élegance dans la maniere; des expressions vives, & dignes d'un siecle plus pur & plus poli, que n'étoit le sixiéme siecle. Il a composé un traité sur la colere, un autre sur l'humilité Chrêtienne, & un autre sur la regle des mœurs. Mais celui qu'il a fait sur la difference des quatre vertus cardinales, est une piece achevée. Tous ces ouvrages approchent fort du style vif & sententieux de Seneque; aussi les deux derniers livres de ce sçavant évêque se trouvent-ils dans certaines éditions, parmi les ouvrages du philosophe païen, auquel ils sont attribués.

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ce grand saint, que l'on peut avec justice appeller l'Apôtre des Sueves, fit bâtir un celebre monastere à Dumio, lequel fut depuis changé en évêché; & Martin, d'abbé de Dumio qu'il étoit, devint évêque du même lieu; mais son merite & sa vertu l'aiant ensuite élevé à l'évêché de Prague, il eut permission de conserver son premier évêché, & de le réunir au second. Après sa mort la Galice & une partie de la Lusitanie le revererent, comme un saint, & l'on en fait encore de nos jours la fête le vingt de Mars.

Le fils du roi Theodomir gueri miraculeusement par saint Martin de Tours.

Quoique nous sçachions que ce fut sous le regne de Theodomir que les Sueves embrasserent la religion catholique, il seroit difficile de nous étendre plus au long sur ce qui regarde ces peuples; car nous ignorons jusques au nom des rois qui ont regné sur cette nation depuis Remismund, dont nous avons déja parlé, les histoires & tous les monumens de ce tems-là s'étant perdus. Voici quelle fut l'occasion qui engagea les Sueves à abjurer l'Arianisme. Le fils aîné de Theodomir, destiné à être un jour son successeur, étant tombé dangereusement malade, le roi son pere nomma quelques seigneurs de sa cour, pour aller en pelerinage à Tours, offrir ses vœux au tombeau de saint Martin, que Dieu avoit rendu celebre par une infinité de miracles. Ces seigneurs porterent avec eux autant d'or & d'argent que pesoit le corps du jeune prince malade, & ils en firent present à l'église, & au monastere de ce grand saint. Le Seigneur cependant n'executant point leurs vœux, le roi Theo-

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

domir convaincu que la diversité de religion étoit la veritable raison qui mettoit obstacle à la guerison de son fils, envoia d'autres seigneurs à Tours, qui rapporterent un morceau du manteau dont saint Martin se servoit pendant sa vie. Le jeune prince recouvra la santé par moien de cette précieuse relique; il fit bâtir une superbe église à l'honneur de saint Martin, pour s'acquitter du vœu que le roi son pere avoit fait, & auquel il s'étoit lui-même obligé, s'il guerissoit. Il y a des auteurs qui croient que l'on bâtit cette église à Orense; mais je ne vois pas que la preuve soit solide, puisque tout se reduit à dire que la grande église de cette ville est dédiée à saint Martin.

Premier concile de Brague.

La pieté & la reconnoissance du roi ne se bornerent pas là; mais par ses soins & par son zele, il engagea tous ses sujets à embrasser publiquement la religion catholique; & pour les confirmer encore davantage dans la foi, Theodomir à la sollicitation, & par l'avis de Martin évêque de Dumio, fit assembler à Brague la troisiéme année de son regne, un concile composé des évêques de Galice. Dans les actes de ce concile, le premier qui se soit tenu dans cette ville, on voit le nom du roi Ariamir: apparamment c'est une faute du copiste, qui avoit écrit Ariamir, pour Theodomir. Ce concile se tint l'année cinq cens soixante & troisiéme. Lucrece évêque de Brague, & successeur de Profuturus, est à la tête des huit évêques qui y assisterent: après lui, suivent André évêque de Padron, Martin de Dumio, & Lucence de Conimbre: pour les quatre autres prelats, ce sont Cotus, Hilderic, Thimotée & Maliotus; mais l'on ne marque point le nom des églises dont ils étoient évêques.

An 563 depuis la naissance de Jesus-Christ.

On confirma dans ce concile les principaux articles de la foi orthodoxe, & l'on y condamna de nouveau les Priscillianistes. On fit revivre l'ancienne coutume d'enterrer les morts dans les cimetieres, & l'on défendit de le faire dans les églises. L'on y regla l'étendue, la jurisdiction & les bornes de chaque diocese de la Galice, ainsi que le rapporte Ithacius dans son histoire des Sueves, des Vandales & des Goths. On compte plusieurs Ithacius ou Idaces en Espagne, parmi lesquels il y en a un qui a écrit l'histoire d'Epagne plus d'un siecle avant ce dernier historien des Sueves. Quelques sçavans prétendent que le reglement des limites de chaque diocese, ne se fit que l'année suivante dans le concile de Lugo, fondés sur un vieux manuscrit,

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

que l'on garde encore aujourd'hui dans les archives de l'église de Lugo. Car ce point en particulier est marqué, & c'est ce qui a déterminé Luc de Tuy à suivre cette opinion. D'autres au contraire mettent six ans d'intervalle entre ces deux conciles, mais tous ces sentimens sont fort incertains, & il n'y a point de preuves assez fortes pour & contre, sur lesquelles on puisse compter. Ainsi chacun peut sur cela en croire ce qui lui plaira, sans que l'on puisse, ni que l'on doive le contredire : pour moi, si j'avois un parti à prendre, je conclurois que ce reglement a été fait d'abord dans le concile de Brague, & confirmé dans celui de Lugo : au moins est-il sûr que Martin alors évêque de Brague, ramassa plusieurs canons des conciles de l'église Grecque, & qu'il les envoia aux peres du concile de Lugo, pour les examiner, & pour se regler sur ces saints decrets. Alors avec l'agrément, ou plûtôt par l'ordre du roi, l'église de Lugo fut érigée en metropole, qui est la même chose qu'archevêché, sans préjudice cependant des droits de l'évêque de Brague. C'est peut-être la raison pour laquelle l'archevêque de Brague eut comme les droits & l'autorité de primat ; car ce nom & cette qualité n'étoient point encore établis dans l'église : & le nouvel archevêque de Lugo, tout metropolitain qu'il étoit, demeura soumis à l'archevêque de Brague.

Saint Emilien l'Encapuchoné.

Saint Emilien, surnommé l'*Encapuchoné*, & que le peuple appelle ordinairement saint *Millan*, étoit en ce tems-là celebre dans toute l'Espagne pour son éminente sainteté. Il avoit été berger dans sa jeunesse, mais se trouvant entierement appellé de Dieu à une vie plus parfaite, il se retira dans la solitude, & embrassa la profession monastique. Il eut d'abord pour maître un saint moine nommé Felix : dans la suite se sentant encore pressé de mener un genre de vie plus extraordinaire, il se separa entierement du commerce des hommes, & passa quarante ans dans l'affreuse solitude de la montagne Destercio. Didymius évéque de Tarrasone touché de la haute reputation de ce saint solitaire, de l'éclat de ses vertus, & de la multitude des prodiges qu'il operoit, le tira de son desert, & après l'avoir ordonné prêtre, lui donna le soin de l'église de Birgenie. (24) Les vertus d'Emilien, & une reputation si universellement établie, ne furent pas capables de le mettre à couvert de la malignité des

(24) *De l'église de Birgenie.* C'est une petite ville que l'on appelle aujourd'hui *Berga*, dans la Catalogne.

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

hommes. Quelques prêtres qu'il avoit pris avec lui, ne purent supporter l'éclat de sa sainteté, sur tout ils regarderent le choix que venoit de faire Didymius, comme une espece de censure tacite, & un reproche secret de leurs desordres. C'est pourquoi ces malheureux ne pouvant se resoudre à embrasser le genre de vie dur & austere que ce saint homme leur avoit proposé, ni suivre les exemples qu'il leur donnoit, ils eurent recours aux calomnies les plus atroces & les plus noires. Saint Emilien pour se dérober à la malice de ses ennemis, abandonna le soin de cette église, fit bâtir une petite chapelle proche de Birgenie, & s'y retira, afin de s'occuper uniquement de sa perfection, & de la meditation des choses divines. Il vêcut jusqu'à cent ans; son corps fut inhumé dans le même endroit, où il mourut, & cinquante ans après, on fit bâtir dans ce même lieu, & sous son nom un celebre monastere, qui pour sa beauté, sa grandeur, sa magnificence, & ses richesses, est un des plus considerables de toute l'Espagne.

LII. Justification de Brunehaut.

Nous avons dit un peu plus haut que Gasvinde & Brunehaut filles du roi Athanagilde, avoient été mariées en France, Gasvinde à Chilperic roi de Soissons, & Brunehaut à Sigebert roi de Metz; mais ces deux mariages ne furent pas heureux, comme la suite ne le fit que trop voir. La joie que causa le mariage de Gasvinde fut courte: à peine fut-elle mariée, qu'elle mourut. La vie de Brunehaut fut longue, mais remplie de traverses. Cette reine eut beaucoup à souffrir de tous côtés; le peuple non content de la persecuter de la maniere la plus cruelle & la plus indigne, tâcha encore de fletrir sa reputation, en l'accusant à tort des crimes les plus honteux. J'entreprens de justifier la memoire de cette princesse par des preuves incontestables, & sans replique.

Clotaire premier, roi de France, eut quatre fils qui partagerent entre eux le roiaume de leur pere, & qui tous quatre furent rois; Cherebert, fut roi de Paris; & Chilperic, de Soissons; mais ce prince aiant eu l'adresse de se rendre maître des tresors de son pere, devint par là plus puissant & plus redoutable que ses freres. Gontran eut le roiaume d'Orleans pour son partage, & Sigebert celui de Metz. Brunehaut, quoique moins âgée que Gasvinde, fut cependant mariée la premiere à Sigebert, c'est-à-dire, au plus jeune des quatre fils de Clotaire. Il ne lui manquoit rien pour être une princesse accomplie; car

elle avoit une taille majeſtueuſe, une beauté rare, un naturel charmant, beaucoup de douceur & d'eſprit, une prudence exquiſe, une extrême habileté dans le maniment des affaires, & ſur tout un agrément dans la converſation, qui lui étoit particulier : qualités qui ſe rencontrent rarement dans la même perſonne, & que donne à Brunehaut le celebre Gregoire de Tours, qui vivoit du tems de cette reine. On dira peut-être que les perſonnes les plus parfaites, & particulierement les princes, changent quelquefois de mœurs & d'inclinations : j'en conviens; mais je m'écarterois de mon ſujet, ſi je voulois répondre à ces ſortes de ſuppoſitions.

Chilperic roi de Soiſſons eut de la reine Audouere ſa premiere femme, Merouée & Sigebert. Cette princeſſe étant morte, il épouſa en ſecondes nôces Galſuinde, ſœur aînée de Brunehaut. Fredegunde concubine de Chilperic, femme imperieuſe, violente, cruelle, & capable des plus grands crimes, n'épargna rien pour faire perir la reine, dont elle apprehendoit le merite & la vertu. Elle y réuſſit, & on trouva Galſvinde morte dans le lit du roi ſon époux. La reine ne laiſſa point d'enfant, & Fredegonde occupa le lit & le trône de ſa rivale, en épouſant Chilperic. On ne vit peut-être jamais tant de mauvaiſes qualités réunies dans une femme, & tant de crimes impunis; car rien n'égaloit ſon effronterie, ſon impudicité & ſa cruauté : auſſi n'eſt-elle devenue fameuſe que par ſes crimes.

Sigebert roi de Metz aiant ſuccedé à ſon frere Cherebert dans le roiaume de Paris, Fredegonde envoia à Paris deux aſſaſſins, qui ſurprirent & maſſacrerent Sigebert. La reine Brunehaut effraiée de la mort du roi ſon époux, & craignant le même ſort pour ſon fils Childebert, l'envoia à Metz, pour le mettre en ſureté entre les mains de ſes ſujets, dont elle avoit gagné l'eſtime & l'affection. Il auroit été à ſouhaiter que la mere eût pris les mêmes précautions pour elle-même; car cette infortunée princeſſe tomba entre les mains de Chilperic, qui l'envoia à Rouen, & la fit renfermer dans une étroite priſon. Je prie le lecteur de faire attention à ce que je vais dire, par le nombre & la qualité des perſonnes, dont je ſerai obligé de parler.

Merouée fils aîné de Chilperic, charmé de la beauté de cette jeune reine, l'en retira, & l'épouſa; mais le mariage étoit nul, un neveu ne pouvant, ſans diſpenſe, épouſer la veuve de

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

son oncle. Il auroit aisément obtenu de son pere le pardon d'une faute en quelque maniere excusable, dans un jeune prince aveuglé d'une violente passion, dont il n'étoit pas toûjours le maître, si Fredegonde ne s'y étoit opposée, & n'eût empêché par ses intrigues & par son adresse Chilperic de pardonner à son fils. On rasa le jeune Merouée, on l'enferma dans un monastere, & quelque tems aprés on le fit mourir. Clovis son jeune frere eut à peu près dans la suite le même sort, & Pretextat évêque de Rouen, qui avoit marié Merouée à Brunehaut, fut envoié en exil.

Fredegonde non moins débauchée que cruelle, entretint un commerce honteux avec Landry connétable de France, & craignant avec raison le juste ressentiment de Chilperic, que l'on avoit averti du libertinage de sa femme, cette impudique princesse de concert avec son amant, prévint la vangeance d'un époux irrité. Un jour que Chilperic revenoit de la chasse, ils le firent massacrer proche un village nommé Chelles, (25) afin de pouvoir continuer avec impunité leur infame commerce.

Cette mechante princesse ne laissa pas de soutenir avec succès les interêts de son fils Clotaire, contre Childebert fils de la reine Brunehaut, & cousin du jeune Clotaire. Childebert outre le roiaume de son pere, avoit herité de la Bourgogne, que son oncle lui avoit laissée par testament. Fredegonde donna le commandement de son armée au connétable Landry, qui défit Childebert. Ce jeune prince, aussi-bien que sa femme, mourut bien-tôt après. On soupçonna que l'un & l'autre avoient été empoisonnés; mais on ne pût découvrir l'auteur de ce crime. Childebert laissa deux enfans, dont l'aîné nommé Theodebert eut le roiaume d'Austrasie, & Theodoric le plus jeune, fut roi de Bourgogne; tous deux sous la tutelle de leur aieule Brunehaut, qui prit la regence de leurs états.

Dès que ces deux princes furent en âge de regner par eux-mêmes, il firent la guerre à Clotaire. Les princes trop voisins ne manquent jamais de raisons, ou au moins de prétextes

(25) *D'un village nommé Chelles.* C'étoit autrefois une des maisons de plaisance du roi Chilperic, & où il se plaisoit fort, à cause de la chasse; c'est maintenant une celebre abbaie de filles, fondée par la reine sainte Bathilde. Tous les historiens conviennent assez de l'assassinat de Chilperic; mais tous ne conviennent pas que ce soit par les artifices de Fredegonde & de Landry, quoiqu'il y en ait plusieurs qui le pretendent.

pour

pour prendre les armes. Quelques historiens François ne font nulle difficulté de dire que la reine Brunehaut fut la premiere cause de tous les troubles qui agiterent la France, & des guerres cruelles qui la déchirerent, dans la vûe d'élever aux premieres charges de l'état un certain Italien, nommé Potadius, son favori, avec lequel on prétendoit qu'elle avoit un mauvais commerce. Je ne veux pas encore decider si ce point d'histoire est vrai, ou si ce n'est point un sujet de l'aversion que l'on avoit peut-être conçûe contre cette princesse, parce qu'elle étoit Espagnole. Les mêmes historiens ajoûtent qu'elle fut assez dénaturée pour inspirer à Theodoric, que Theodebert n'étoit que le fils d'un jardinier; qu'ainsi il n'avoit nul droit à la couronne d'Austrasie, & aux tresors, dont il s'étoit saisi. En un mot, ils veulent qu'elle arma de telle sorte les deux freres l'un contre l'autre, que leur haine fomentée par leur aieule, ne finit que par la mort de Theodebert, qui fut tué en trahison à Cologne, ce qui n'est pas sûr; car il y a des auteurs qui disent qu'on lui sauva la vie, & que son frere Theodoric se contenta de l'enfermer à Châlons, dans une étroite prison. (26)

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'avantage que Theodoric avoit remporté sur Theodebert, l'avoit rendu si fier, qu'il crut pouvoir sans crainte entreprendre, & executer ce qui lui plairoit. Il repudia donc Hermemberge fille de Witeric. Comme la victoire avoit mis entre ses mains les trois enfans de son frere Theodebert, sçavoir deux princes & une princesse, Brunehaut, au rapport des historiens François, fit mourir les deux princes, pour assurer la Bourgogne à Theodoric: & Theodoric trouvant la jeune princesse sa niece d'une excellente beauté en devint éperdument amoureux, & la voulut épouser. Brunehaut son aieule s'opposa de toutes ses forces à ce mariage, tant parce que les loix ecclesiastiques le condamnoient, que parce qu'elle en prévoioit les suites facheuses. Theodoric aveuglé par sa passion, & transporté de fureur, courut, dit-on, l'épée à la main sur son aieule, & l'auroit tuée, si les courtisans ne fussent accourus au

(26) *Dans une étroite prison.* Theodebert ne fut pas tué à la verité à Cologne, il y fut seulement arrêté par Berthain, & amené à son frere Thierri, qui après l'avoir fait dépouiller de tous les ornemens roiaux, l'envoia prisonnier à Châlons sur Saone, où peu après on lui fit couper les cheveux, ce qui étoit le dégrader, & lui ôter toute esperance de regner; mais comme la vie de ce prince ne laissoit pas de faire ombrage au roi Thierri son frere, ce prince fit mourir l'infortuné Theodebert à la sollicitation de Brunehaut, si l'on en croit les historiens devoués aux ennemis de cette reine.

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

bruit. Cette princesse, ajoûte-t-on, ne put pardonner à son fils cet attentat, & resolue de s'en vanger, elle lui fit donner du poison un jour qu'il sortoit du bain; mais de très-graves auteurs disent que Theodoric mourut de dyssenterie.

Par sa mort, la France, qui étoit divisée en quatre roiaumes se trouva réunie en la personne de Clotaire fils de Fredegonde déja morte. Ce prince étoit extraordinairement irrité contre Brunehaut, qu'on accusoit d'avoir tenté toutes les voies possibles, pour faire tomber le roiaume de Theodoric sur la tête de Sigebert fils naturel de ce prince, au préjudice de Clotaire legitime heritier selon les loix de l'état. Sigebert resolu de soutenir son droit pretendu, & de se maintenir sur le trône, leva une armée: Clotaire en fit autant de son côté. Ils en vinrent aux mains; mais Sigebert aiant été abandonné des siens, & mis en fuite, Corbon & Merouée & la reine Brunehaut tomberent entre les mains du vainqueur. Clotaire fit mourir Corbon, & fit grace à Merouée, dont il avoit été le parrain; mais l'on usa d'une cruauté plus que barbare envers la reine Brunehaut: car après l'avoir fait battre par quattre differentes fois à coups de bâtons, on la fit attacher malgré son grand âge, à la queue d'un cheval fougueux, & indompté, qui la mit en pieces.

A cette fable ils ajoûtent que le peuple toûjours credule, & susceptible de toutes les impressions qu'on veut lui donner, parut peu touché du supplice cruel de cette princesse infortunée, persuadé qu'il étoit que Brunehaut étoit la cause unique de tous les malheurs dont la France avoit été accablée pendant les derniers regnes: il la regardoit avec execration comme une reine cruelle, ambitieuse & capable des plus grands excès; qui avoit fait perir dix rois, & quantité de personnes par le poison, ou par la main des assassins secrets qu'elle entretenoit. On veut sur tout qu'elle ait fait mourir Didier évêque de Vienne, & fait exiler saint Columban; mais pour peu que l'on veuille approfondir la verité, & juger des choses sans passion, il ne sera pas difficile de justifier cette grande reine des crimes, dont on a voulu la noircir, & de faire voir que ce sont autant de fables, & de calomnies que ses ennemis ont inventées sans fondement, pour la rendre odieuse à toute la nation: tant il est vrai que les historiens sont quelque fois trop faciles à avancer les choses les moins vraisemblables, & les peuples encore plus faciles à les croire.

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

En verité ou c'est une grande hardiesse dans ces auteurs d'avancer des faits si visiblement faux, contre la reputation d'une grande reine, s'ils ont cru que l'on en découvriroit quelque jour la fausseté; ou c'est une imprudence surprenante, s'ils se sont persuadés que la posterité les croiroit sur leur parole, sans rien examiner. Quoi de plus aisé que de les convaincre d'imposture? N'a-t-on pas des auteurs très-dignes de foi, qui assurent que ce recit n'est qu'une espece de roman concerté sans jugement, & fondé sur des bruits & des opinions populaires?

Je suis donc persuadé que l'on a confondu la reine Brunehaut avec la cruelle Fredegonde. Dans la suite des tems la renommée, qui a toûjours coutume d'alterer ce qu'elle publie, a changé les noms, & a attribué à l'une ce qui appartenoit veritablement à l'autre; car Brunehaut étoit constamment, de l'aveu des meilleurs auteurs contemporains, une reine d'une grande vertu, & d'une pieté extraordinaire; outre que dans les lettres que le pape saint Gregoire le Grand lui a écrites, il la comble de louanges, qui ne peuvent paroître suspectes. Il est sûr qu'elle a fait bâtir en France à ses frais de superbes églises; qu'elle en a décoré quantité d'autres; qu'elle a distribué des sommes très-considerables, pour delivrer un grand nombre de prisonniers. Ce sont là des faits qu'on ne peut revoquer en doute, & dont l'on pourroit apporter des preuves incontestables. Or peut-on se persuader, qu'une femme cruelle, impudique, sans religion, & capable des crimes les plus noirs, ait fait tant de saintes œuvres. Ce n'est pas tout; Gregoire de Tours, qui vivoit du tems de cette reine, n'en parle qu'avec estime, & en termes honorables: cependant c'est un historien François, auteur de merite, & dont l'autorité respectable donne du poids à ce qu'il avance. Se seroit-il laissé corrompre par la faveur, & par une lâche complaisance? Surement il n'auroit eu garde d'avoir des menagemens pour une princesse qui auroit dû être l'objet de l'execration publique, qui eût été coupable de toutes les perfidies, dont on l'accuse de nos jours. Rien n'est plus opposé au caractere de cet auteur, que le peu de sincerité. Lui qui a décrit si vivement toutes les trahisons, & les perfidies de Fredegonde, auroit-il épargné une princesse étrangere, dont il ne dépendoit point? Le silence seul de cet auteur dans une affaire de cette importance, est, à mon sens, une preuve invincible, en faveur de Brunehaut.

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il est vrai que dans la vie de saint Didier évêque de Vienne, écrite, dit-on, par un roi Goth nommé Sisebut, on fait un long détail de desordres veritables ou supposés de la vie de Brunehaut; entre autres choses, on lui impute la mort de ce saint prelat, & on ajoûte que Dieu lassé de souffrir cette abominable princesse, avoit permis, pour vanger son serviteur, qu'elle fût traînée, & foulée aux pieds des chevaux. Cette preuve seroit forte, si l'on pouvoit montrer qu'il y a eu en Espagne un roi nommé Sisebut auteur de la vie de saint Didier; mais selon toutes les apparences, ce Sisebut pretendu est quelque écrivain moderne peu judicieux, qui sous un nom emprunté, fait un amas de traditions ridicules, qui avoient eu cours parmi le petit peuple, sur des fondemens chimeriques, & qui les a inserées dans la vie de saint Didier. En effet il me paroît peu vraisemblable, qu'un roi d'Espagne ait écrit la vie d'un saint évêque de France, uniquement pour fletrir la reputation d'une princesse de son sang. Concluons que la reine Brunehaut vivant dans un siecle très-corrompu, & dans des cours très-dereglées, eut le malheur de trouver des envieux qui ont pris plaisir à lui imputer des crimes étrangers. Bocace a justifié cette grande reine avant moi, (27) & Bocace n'étoit pas seulement un poëte très-delicat & très-poli, mais encore un auteur d'un discernement exquis, d'une critique très-fine, & qui avoit une connoissance parfaite de l'antiquité. Paul Emile dans son histoire a suivi le chemin que Bocace avoit tracé. Mais reprenons le fil de l'histoire d'Espagne.

LIII. Liuva succede à Athanagilde, & associe son frere Leuvigilde au trône.

An 567 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Après la mort d'Athanagilde roi des Visigoths, qui mourut à Tolede, Liuva, c'est ainsi que l'on voit son nom gravé dans de très-anciennes monnoies; Liuva, dis-je, fut choisi par les grands de la nation, & proclamé roi à Narbonne l'an cinq cens soixante & sept. C'étoit un seigneur très-riche, estimé universellement des grands & du peuple, qui avoit beaucoup

(27) *Cette grande reine avant moi.* Je ne prétends pas ici ni justifier, ni condamner la memoire de la reine Brunehaut; ce n'en est pas ici le lieu, & cela n'est pas de ma comptence; mais aussi je crois que l'on ne doit point faire un procès à Mariana, ni l'accuser de partialité & d'ignorance de nos histoires, parce qu'il a entrepris de faire l'apologie de cette princesse, dont la vie & la conduite a été presque de tout tems tems un probleme, & le sera peut-être encore long-tems. Paul Emile & Bocace n'ont pas été les seuls auteurs étrangers, qui ont pris le parti de Brunehaut. Si l'on veut voir quelque chose de judicieux sur cet article, il faut voir entre autres M. de Cordemoi, & le P. le Cointe, ou, si l'on veut, l'apologie de l'histoire de Mariana.

de credit & d'amis, une prudence exquise, & une experience consommée, dont il avoit donné des marques, pendant qu'il avoit le gouvernement de la Gaule Gothique. Cette élection se fit la seconde année de l'empire de Justin le jeune, qui le premier envoia Longin en Italie avec le nom d'Exarque; pour gouverner cette province en la place de Narsés.

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'histoire ne marque aucune action considerable de ce prince, sinon qu'à l'exemple des empereurs Romains, il associa à son trône son frere Leuvigilde, avec un pouvoir égal au sien. Liuva prit pour lui la Gaule Gothique, où il avoit été élevé, & dont Luc de Tuy dit qu'il étoit roi depuis sept ans, avant que d'être monté sur le trône d'Espagne. Il abandonna à son frere Leuvigilde les autres provinces d'Espagne, qui étoient soumises aux Goths. Il se determina à s'associer son frere, non seulement à cause des liens du sang qui les unissoit, mais sur tout à cause de la haute idée qu'il avoit conçue de sa valeur & de sa prudence; il étoit convaincu que dans la decadence où étoient les affaires des Goths en Espagne, ce roiaume avoit besoin d'un prince sage & vaillant, & capable de les relever; car il falloit soutenir une facheuse guerre contre les Romains, qui s'étoient rendus maîtres d'une grande partie de l'Espagne, quand ils vinrent au secours d'Athanagilde. Ils s'y maintenoient par la force de leurs armes, & par le secours même des Goths, qui étant divisés entre eux par la jalousie & l'émulation des grands, faisoient naître chaque jour differens partis. On voioit des troupes nombreuses de Goths se jetter dans l'armée Romaine, pour aider l'empereur Grec à détruire leurs propres compatriotes, sans faire attention qu'ils se détruisoient eux-mêmes.

Leuvigilde épouse en secondes nôces Gosvinde veuve d'Athanagilde.

Avant que Liuva eût associé Leuvigilde, celui-ci avoit eu deux fils Hermenegilde & Recarede de sa femme Theodosie fille de Severien duc & gouverneur de la province Carthaginoise, & sœur des saints Leandre, Isidore, Fulgence & de Florentine. Après son élevation, & la mort de Theodosie, il épousa Gosvinde veuve du roi Athanagilde: & comme la valeur, & les grandes qualités de Leuvigilde lui avoient acquis beaucoup de reputation & d'autorité parmi la nation, il voulut signaler les commencemens de son regne par quelque entreprise d'éclat.

Il declare la guerre aux Grecs.

Il commença par declarer la guerre aux Romains; il marcha contre eux; les armées se joignirent; on en vint à une

An 567 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

bataille generale dans les Bastetains, c'est-à-dire, proche de Baça, ou de Baeza : cette action fut decisive ; car les Romains vaincus se virent obligés d'abandonner entierement ce pays, qu'ils n'étoient plus en état de conserver. On ravagea les environs de Malaga, on surprit de nuit Medina-Sidonia, proche le détroit, par le moien de Framidancus qui étoit dans la ville, & qui gagné par les promesses de Leuvigilde, la lui livra. Cordoue même, qui n'avoit point voulu reconnoître de maître depuis le malheur du roi Agila, lequel avoit levé le siege, fut contrainte de recevoir la loi du vainqueur. Les autres places des environs, trop foibles pour resister, suivirent l'exemple de Cordoue, & Leuvigilde se vit bien-tôt maître de toute la campagne. On mit tout à feu & à sang, & l'on fit un grand carnage des paysans que l'on trouva en armes. Le territoire de Sabarie, dont l'on ne sçait pas la veritable situation, fut entierement sacagé, & forcé de subir le joug.

LIV. Mort de Liuva, & Leuvigilde succede à tous ses états.

An 572 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Leuvigilde étoit occupé à conserver ses conquêtes, & à en faire de nouvelles, quand son frere Liuva mourut dans la Gaule Gothique, l'année cinq cens soixante & douziéme, c'est-à-dire, la cinquiéme de son regne. Quelques auteurs veulent cependant qu'il n'ait regné que trois ans. Il lui fallut aller prendre possession des états que son frere venoit de lui laisser par sa mort. Comme il n'avoit plus rien à apprehender des Romains, il regla toutes les affaires qui concernoient l'Espagne, ensuite il mena son armée dans la Cantabrie ou Biscaye, & prit de force Amaya, d'autres disent Arigia, & d'autres Barege : (28) cette ville est située entre Burgos & Leon. Le reste de la Biscaye ne se défendit gueres, tout plia, tout se soumit, & l'on ravagea tous les lieux qui oserent resister. Plusieurs personnes perirent dans cette occasion, entre autres un prêtre dont saint *Emilien*, ou saint *Milihan l'Encapuchonné* avoient prédit la mort funeste quelque tems auparavant, dans une *junte*, ou assemblée des grands du pays, parce que ce saint homme plein de l'esprit de Dieu, menaçant la province de la colere du ciel, & de mille fleaux, qui lui étoient préparés, pour la punir de

Il soumet la Biscaye.

(28) *Et d'autres Varege ou Barege.* Car parmi les Espagnols la prononciation de l'*V* consone & du *B* est la même. Cette ville de Barege, dont parle ici Mariana, est bien differente de cet endroit si fameux par ses excellentes eaux salutaires pour tant de maladies ; car les eaux de Barege sont dans la comté de Bigorre au pied des Pyrenées, & Barege est plûtôt une petite contrée, qu'une ville, au lieu que celle dont parle Mariana, est entre Leon & Burgos.

ses crimes, ce prêtre s'étoit mocqué de saint Emilien, & avoit traité cette prediction de vision ridicule.

An 572 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il passe en Guyenne.

Le roi Leuvigilde passa de la Biscaye dans la Guyenne. Aspidius, qui s'étoit retranché dans la ville d'Agen, apprit bientôt par son experience que les particuliers ne doivent point mesurer leurs forces avec celles de leur roi. Car après avoir perdu tous les tresors qu'il avoit amassés, lui, sa femme & ses enfans tomberent entre les mains de Leuvigilde. L'abbé de Biclare dit qu'Aspidius étoit *senior*, c'est-à-dire, le plus vieux, ou le seigneur de ce pays-là. C'est peut-être de là que les principautés ont été depuis appellées *seigneuries*, parceque la souveraineté semble appartenir aux vieillards. En effet, dans les anciens monumens d'Espagne, & dans les actes des conciles qui se sont tenus en France durant l'empire de Charlemagne, les seigneurs & les princes s'appelloient *seniores*, ainsi ce mot est devenu en usage dans la langue Espagnole, dans l'Italiene & dans la Françoise.

LV.

Concile de Brague.

La même année que mourut Liuva dans les Gaules, Myron ou Ariamirus, comme quelques-uns l'écrivent, étoit roi des Sueves, & avoit succedé à son pere Theodomir, mort deux ans auparavant. Il se tint sous son regne un concile à Brague, où il se trouva douze évêques de Galice. Martin de Dumio metropolitain de Brague, y presida; on y fit des canons, afin d'affermir encore de plus en plus les Sueves dans la foi Catholique, qu'ils venoient d'embrasser; mais un miracle éclatant qui se fit en ce tems-là, acheva de les confirmer: voici comme les historiens racontent le fait.

Le roi sortoit de l'église que Theodomir avoit fait bâtir en l'honneur de saint Martin évêque de Tours, comme nous l'avons dit. Un courtisan libertin aiant voulu cueillir contre l'ordre du roi des raisins qui pendoient à une treille que l'on voioit devant les portes de l'église, la main lui secha sur le champ. Le roi choqué de l'insolence & de l'impieté de ce courtisan, commanda qu'on lui coupât la main; mais tout le peuple aiant demandé grace, le roi l'accorda. Alors on pria le saint d'obtenir de Dieu la guerison de celui qui avoit par derision violé le lieu sacré; & aussi-tôt la main du courtisan revint dans son premier état.

Dans le concile de Brague, ou, comme veulent quelques sçavans, dans celui qui se tint à Lugo, après le premier

An 572 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Concile de Lugo.

de Brague, les évêques de Galice confirmerent le reglement qu'ils avoient fait il y avoit déja quelque tems dans un autre concile tenu dans la même ville; c'est-à-dire, qu'ils determinerent le district de leur diocese, & la jurisdiction de chaque église. Ce reglement est fameux en Espagne, & le roi Wamba le renouvella encore quelques années après, quand il regla lui-même les dioceses de tous les évêques de son roiaume. On remarque dans la division des évêchés de Galice que l'évêque de Dumio, parce que son évêché étoit tout proche de celui de Brague, n'avoit aucun district, & qu'il n'avoit de jurisdiction que sur la maison du roi: preuve que l'on jugea qu'il étoit à propos que la maison du roi eût son évêque particulier. Les Goths mêmes se conformerent à ce reglement, & établirent parmi eux cette coutume. Quelques-uns croient que l'on devroit encore la renouveller de nos jours, ils apportent même quantité de raisons pour autoriser leur sentiment. Pour moi, je ne prétends ni les approuver, ni les refuter: voici seulement les propres paroles du concile, que le roi Wamba rapporte: *Quant à l'évêque de Dumio, il aura pour diocesains la famille & la maison du roi.* (29)

An 573 depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'année suivante, sçavoir la cinq cens soixante & treiziéme, au rapport de Sigebert, les Espagnols celebrerent le jour de Pâques le vingt uniéme de Mars, & les François le dix-huitiéme d'Avril. Ce jour-là les eaux des fonds batismaux d'*Ossette*, qui avoient coutume de se remplir tous les ans la semaine sainte, se trouverent vuides le jour que les Espagnols celebrerent la fête de Pâques, & au contraire se trouverent pleines le jour que les François la celebrerent: ce qui fut une marque que les Espagnols s'étoient trompés, & que les François avoient raisonné plus juste; car Gregoire de Tours auteur contempo-

(29) *La maison du roi.* Tout cet article du concile de Lugo ou de Brague, n'est ni dans l'histoire Latine de Mariana, ni dans l'édition Espagnole de mil six cens un, il n'est que dans les éditions Espagnoles suivantes. Ce concile est incontestablement celui de Lugo, quelques années après le premier concile de Brague, & plusieurs années avant le second. La decision la plus remarquable de ce concile, fut que la maison du roi auroit un évêque propre & particulier; que cet évêque auroit une jurisdiction separée & independante de l'évêque du lieu, où pourroit se trouver la cour. Cela fut reglé pour la maison du roi des Sueves, & bien-tôt après pour celle des rois Goths, & le roi Wamba dans le reglement qu'il fit pour la jurisdiction & les limites des dioceses d'Espagne, confirma ce decret du concile de Lugo. Le tems de ce concile n'est pas marqué précisément dans notre auteur: il se tint cependant l'an cinq cens soixante & neuf.

rain, rapporte que lorsque les deux nations étoient dans des sentimens differens pour la celebration de la Pâque, ce miracle verifioit laquelle des deux nations avoit le mieux jugé, & faisoit connoître à quoi on devoit s'en tenir. (30)

An 573 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Etablissement de l'état monastique en Espagne.

Un moine nommé Donat du tems de Gregoire de Tours, passa d'Afrique en Espagne avec soixante & dix compagnons. Il se retira à Xativa, & Minicia dame de qualité, & riche, fonda pour ces saints religieux le celebre monastere des Servites. Saint Ildephonse assure que Donat fut le premier qui introduisit en Espagne la vie monastique, sous la conduite d'un superieur, & qui donna des regles, ausquelles les moines étoient obligés de s'assujettir, en vivant en communauté. Il est vrai que dans les conciles d'Espagne, on fait mention de moines long-tems avant l'arrivée de Donat; mais les moines n'étoient pas alors engagés par des vœux, ils se dispersoient dans les bois, & menoient une vie solitaire. Revenons à Leuvigilde.

LVI. Regne de Leuvigilde.

Ce prince, après avoir affermi son autorité dans l'Aquitaine, laissa des gouverneurs pour y commander en son nom, & revint en Espagne dans la resolution de détruire entierement le roiaume des Sueves, qui subsistoit depuis tant d'années. Leur roi Myron craignant la puissance des Goths, qui se rendoient de jour en jour plus formidables, & qui faisoient des courses jusques sur les frontieres de Galice, envoia à Leuvigilde des ambassadeurs, pour demander la paix; mais il ne pût obtenir qu'une trêve pour un tems; encore Leuvigilde ne l'accorda-t-il, que parce qu'il n'étoit pas en état de lui faire la guerre, & qu'il vouloit achever de chasser de toute l'Espagne les Romains, qui tout affoiblis qu'ils étoient par leurs pertes passées, n'avoient pas laissé de se retrancher dans quelques places sur les bords de la mer Mediterranée. L'empereur Justin paroissoit même resolu de s'y maintenir; car il y avoit envoié depuis peu de nouvelles troupes.

Ce fut donc pour se delivrer une bonne fois de cet ennemi dangereux, & pour lui ôter toute esperance d'y remettre jamais le pied, que Leuvigilde entra par les montagnes d'Oros-

(30) *On devoit s'en tenir.* C'est ainsi que s'exprime sur cela Gregoire de Tours: *In quo sitimus tamen studiosè*, dit-il; *sed fontes Hispaniæ qui divinitus impleatur, in nostrum Pascha repleti sunt.* Il est aisé de voir par là, que ce n'étoit pas les seuls Espagnols, qui ajoûtoient foi à ce miracle; mais qu'il servoit même de regle aux nations étrangeres, pour déterminer ceux qui décidoient plus seurement.

An 573 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

peda, qui commencent à s'élever à Moncago, & qui paſſant par Molina, Cuença, Segura, & par le roiaume de Grenade, vont aboutir au détroit de Gibraltar. Il dompta d'abord quelques montagnards, qui ſe fiant ſur la difficulté qu'il y avoit de les forcer dans des bois impraticables, & ſur des rochers inacceſſibles, avoient refuſé de ſe ſoumettre. Pour cette heureuſe expedition, la puiſſance de Leuvigilde augmenta beaucoup, & celle des Romains, qu'on peut, ſi l'on veut, appeller Grecs, commença de plus en plus à déchoir; car ils ne poſſedoient plus en Eſpagne qu'une très-petite étendue de pays vers la Mediterranée, comme je viens de le dire: encore étoient-ils ſi foibles, qu'ils n'étoient nullement en état de ſe défendre.

Leuvigilde aſſocie à ſon roiaume Hermenegilde & Reccarede.

Leuvigilde néanmoins, avant que de declarer la guerre aux Grecs, ſongea à regler ce qui regardoit le gouvernement de l'état, & de ſa maiſon: ainſi pour affermir ſa couronne, & la perpetuer dans ſa famille, en ôtant aux grands de ſon roiaume la liberté d'élire un roi, il aſſocia à ſon trône ſes deux fils Hermenegilde & Reccarede, c'eſt-à-dire, qu'il partagea ſon roiaume en trois. Hermenegilde eut pour ſa part Seville & Merida, au rapport de Gregoire de Tours. Reccarede fit bâtir *Reccopolis*, qui eſt preſque la même choſe que la *ville de Reccarede*, (31) dans l'endroit où le Guadiela vient ſe décharger dans le Tage, aſſez proche de la ville de Paſtrane, au ſentiment du More Raſis. Les premiers fondemens de cette ville furent jettés l'an cinq cens ſoixante & dix-ſept. Quelques auteurs néanmoins prétendent qu'elle étoit dans la Celtiberie, où eſt à preſent Almonacir, que l'on appelle ordinairement Zorita, dont la ſituation eſt également avantageuſe, & agréable. Pour Leuvigilde, il établit ſon ſéjour à Tolede. C'eſt depuis ce tems-là que cette ville devint la capitale du roiaume des Goths, & la demeure des rois, qui juſques là avoient preſque toûjours tenu leur cour à Seville. L'archevêque de Tolede commença dès lors à ſe tracer un chemin à la primatie, ſur toutes les autres égliſes d'Eſpagne, ce que nous expliquerons plus au long dans les endroits propres à developper cette matiere.

An 577 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Benoît avoit ſuccedé à Jean III. dans le gouvernement de

(31) *La ville de Recarede.* Cette ville eſt à preſent entierement ruinée, & l'on croit que c'eſt des ruines & des débris de cette ville que la ville d'Almonacir dans la nouvelle Caſtille, a été bâtie.

l'église universelle ; & Tibere II. après la mort de Justin le jeune étoit monté sur le trône de Constantinople, lorsque Myron roi des Sueves declara la guerre à ceux de *la Rioja*, sans que l'on en sçache la raison ; il les vainquit, leur ôta leurs biens, & les soumit à sa couronne. Cette contrée qui s'appelloit autrefois le pays des *Ruccons*, est si fertile, que les terres rapportent très-souvent vingt pour un.

An 577 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LVII.

Hermenegilde épouse Ingunde, qui contribue à la conversion de son époux.

An 579 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Hermenegilde épousa l'année cinq cens soixante & dix-neuviéme, Ingunde fille de Sigebert roi d'Austrasie, & de Brunehaut ; & petite fille de Gosvinde & d'Athanagilde. Leuvigilde prétendoit en faisant épouser à son fils cette princesse, affermir la couronne d'Espagne sur la tête de ses enfans, par l'appui qu'il esperoit de trouver dans les rois de France en cas de besoin, puisque cette nouvelle alliance qu'il contractoit avec eux, les obligeoit à le soutenir contre ses ennemis. Ingunde vint en Espagne avec une suite nombreuse de seigneurs François, qui l'accompagnerent. La reine Gosvinde son aieule la retint quelque tems auprès d'elle avec des demonstrations de joie & de tendresse qui ne se peuvent exprimer. Ces caresses tendoient à l'engager à quitter la religion catholique, pour embrasser l'Arianisme, & se faire rebatiser, comme les Ariens l'exigeoient alors des Catholiques pervertis.

Gosvinde persecute la reine Ingunde.

La jeune reine ne se laissa nullement ébranler par les sollicitations de son aieule ; elle ne voulut même jamais écouter ce que Gosvinde put lui dire à ce sujet, & lui declara au contraire, qu'aiant eu le bonheur d'être batisée au nom de la très-sainte Trinité, selon la pratique de l'église catholique, elle ne vouloit pas souffrir qu'on la rebatisât ; & qu'elle étoit determinée à vivre & à mourir dans sa créance. Gosvinde, dont l'esprit & le cœur étoient encore plus malfaits que le corps, car elle étoit difforme, & privée d'un œil, se laissa aller à tout ce que la rage & le depit purent lui inspirer. Elle ne put supporter l'affront qu'elle s'imagina qu'Ingunde faisoit à sa religion, & ne gardant plus de mesures, on dit qu'elle maltraita l'innocente princesse, & l'accabla d'outrages & d'injures. Elle porta la fureur jusqu'à la traîner par les cheveux, d'une maniere si cruelle que le sang couloit de tous côtés. Il arriva une autrefois qu'elle la poussa dans un étang, & peu s'en fallut que la princesse ne s'y noiât.

Ingunde demeura ferme & inébranlable, & malgré les mau-

An 579 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ingunde toûjours ferme dans la foi.

vais traitemens de son aieule, elle ne changea jamais de resolution, au contraire, elle s'appliqua à ramener le jeune prince son époux à la religion catholique, & l'on croit que le prince Hermenegilde est redevable de sa conversion aux soins & au zele de son épouse. Les conseils de saint Leandre évêque de Seville y contribuerent aussi beaucoup; car ce saint prélat profita des heureuses dipositions d'Hermenegilde, l'instruisit de tous les articles de la vraie foi, & des saintes maximes de l'Evangile. Le voiage que le roi Leuvigilde fit en ce tems-là dans l'Espagne citerieure, & dans les Carpetains, c'est-à-dire, dans le roiaume de Tolede donna à saint Leandre le tems necessaire pour instruire son nouveau proselyte.

Reccarede épouse Bada.

Reccarede avoit demandé en mariage Ringunde, fille du roi Chilperic, & de Fredegunde. Elle étoit même arrivée jusqu'à Toulouse lorsqu'elle apprit la mort du roi son pere, tué par les intrigues & la perfidie de Fredegunde & de Landry maire du palais. Cette mort obligea la princesse à retourner sur ses pas à Paris. Reccarede aiant donc entierement perdu l'esperance d'épouser Ringunde, en épousa une autre, nommée Bada, dont on ignoroit la famille & le pays. Quelques auteurs disent que le comte Fonto, de l'illustre sang des princes Goths, étoit pere de Bada; mais sans nous arrêter à des choses incertaines, il suffit de dire qu'Hermenegilde renonça à l'Arianisme, & embrassa la religion Catholique, pendant que le roi Leuvigilde étoit occupé à regler les affaires du roiaume dans les provinces du nord.

Conversion d'Hermenegilde.

Cette conversion fut la source d'une longue & cruelle guerre entre le pere & le fils. La reine Gosvinde, qui auroit dû appaiser, l'esprit du roi son mari, fut la premiere à l'animer & à l'aigrir contre son fils. Car le faux zele de cette cruelle princesse avoit redoublé la haine qu'elle avoit eue de tout tems contre Hermenegilde, dont elle n'étoit que la bellemere. Cependant avant que d'en venir à une rupture & à une guerre ouverte, Leuvigilde voulut tenter toutes les voies imaginables, pour pervertir son fils. Il lui envoia donc des personnes de confiance, avec des lettres, dont voici à peu près la teneur.

» J'aurois mieux aimé, si vous eussiés voulu me venir trou-
» ver, traiter avec vous de nos differens dans des conversations
» particulieres, que par lettres; car que n'aurois-je point ob-

An 579 & suiv depuis la naissance de Jesus-Christ.

tenu de vous, si vous eussiés été en ma presence ? Je vous « aurois commandé en roi, & je vous aurois repris, ou puni « en pere; je vous aurois rappellé le souvenir de mes bontés « passées, reproché l'ingratitude dont vous les paiés. Elevé dès « votre enfance sous mes yeux, & peut-être même avec trop « de tendresse, j'ai pris plaisir moi-même à vous instruire, & « à vous former comme un prince, que je destinois à être mon « successeur dans le roiaume des Goths. Dans un âge plus avan- « cé; j'ai prévenu non-seulement vos demandes, mais enco- « re vos souhaits, & je vous ai fait des graces au-delà de vos « esperances; je vous ai mis le septre en main, en vous asso- « ciant à ma couronne, pour m'aider à en soutenir le poids, « & non pas afin que vous vous liguassiés avec des étrangers, « pour me faire la guerre. J'ai bien voulu vous donner le titre « de roi, & partager avec vous mon autorité, me contentant « d'avoir sur vous le premier pas, comme votre pere. Je m'é- « tois flaté que dans ma vieillesse, vous me serviriés de consola- « tion, & d'appui. Si vous n'êtes pas encore satisfait, parlés, « expliqués-vous à un pere; mais si je vous ai comblé de fa- « veurs, plus que votre âge, plus que la coutume, plus que vos « services ne le meritoient, pourquoi par une ingratitude & « une impieté sans exemple, trompés-vous mes esperances, & « accablés-vous de douleur un pere qui vous aime tendre- « ment ? Aviés-vous de la peine à attendre la mort d'un vieil- « lard, & le peu d'années qui me restent à vivre, sont-elles un « obstacle à votre ambition ? Etes-vous jaloux du partage de « votre frere ? Il falloit me declarer vos sentimens, & ensuite « vous abandonner à ce que je reglerois; mais l'ambition vous « aveugle, & le desir immoderé de regner, vous fait passer par « dessus les loix de la nature, pour en rompre les liens les plus « sacrés. «

Peut-être allegueres-vous le pretexte de la religion. Helas ! « que votre aveuglement est digne de compassion ! Ne voiés- « vous pas que non-seulement vous violés les loix humaines, « mais encore que vous foulés aux pieds toutes les loix divi- « nes, & que par votre impieté, vous attirés sur votre tête la « colere & la vengeance de Dieu ? Renonceres-vous donc par « un pur caprice à une religion sainte, sous la protection de « laquelle le nom des Goths s'est rendu redoutable par toute « la terre ? C'est à elle que vous & moi sommes redevables «

An 579 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» de la couronne que nous portons. Meprisерés vous l'autorité & l'exemple de vos ancêtres, pour lesquels vous devés » avoir une veneration profonde, & sur les pas desquels vous » devés faire gloire de marcher. Quelle démarche sacrilege » venés-vous de faire, en embrassant une religion qui porte » avec elle le caractere de nouveauté, & d'impieté? Car que » penser d'une secte qui rompt les noms les plus sacrés, qui separe le fils d'avec le pere, qui éteint dans le cœur les sentimens » que la nature y a si profondément gravés, & qui change en haine & en execration, l'amour & la tendresse qui devroient » nous unir éternellement? Rentrés donc encore une fois, » dans vous-même, mon fils; je vous parle en ami. Croïés » le conseil d'un roi plus âgé & plus experimenté que vous; » mais aussi je vous commande, comme votre pere; ne vous » embarqués point dans un parti, qui ne peut que vous être » funeste; demeurés dans la religion où je vous ai élevé, vous » pouvés par ce moien, attendre de la bonté d'un pere qui » vous aime, le pardon de vos fautes passées: mais si vous » m'obligés à prendre les armes, n'attendés rien de ma tendresse; j'oublierai que vous aiés été mon fils; vous ne trouverés en moi qu'un ennemi sans retour, & un juge implacable. «

Hermenegilde, plus embarrassé qu'ébranlé par ses lettres, ausquelles il ne laissa pas d'être infiniment sensible, comme il le devoit, y répondit seulement en ces termes.

» J'ai lû avec respect, & avec soumission les reproches dont » vous m'accablés dans votre lettre, & j'ai été sensible aux » menaces que vous me faites: j'ose cependant vous dire que » je ne meritois ni l'un ni l'autre, puisque je ne croi pas avoir » rien fait qui ait pû vous déplaire. J'avoue que vos bontés sont » infinies à mon égard, & je me croirois indigne de vivre, si » jamais je manquois de reconnoissance. Oui, je conserverai » jusqu'au dernier soupir le respect, l'attachement & la tendresse que je vous dois, & que j'ai toûjours eus pour vous. Au » reste, en embrassant la religion catholique, que vous appellés une religion nouvelle, je n'ai fait que suivre l'exemple & » le sentiment du monde entier. Il seroit donc inutile de vous » rendre compte des raisons particulieres qui m'ont engagé à » faire cette démarche. Car je ne pretends point ici entrer en » dispute, ni examiner laquelle des deux religions est la veri-

table; que chacun suive celle qui lui paroît la meilleure, & « se regle par les mouvemens de sa conscience; mais qu'il me « soit permis de m'en tenir à ce que Dieu exige de moi. Vous « attribués les heureux succès & la prosperité des Goths au ze- « le qu'ils ont fait paroître pour l'heresie Arienne. Ne sçavés- « vous pas, Seigneur, que Dieu donne ordinairement des « prosperités temporelles à ses plus grands ennemis. Il permet « que ceux qu'il veut punir plus severement dans l'autre vie, « réussissent quelque tems ici bas dans leurs vastes projets; mais « rarement ces prosperités sont constantes, temoins les Van- « dales & les Ostrogoths, dont nous avons vû de nos jours les « disgraces, & la ruine entiere. Que si vous êtes irrité de ce « que j'ai osé changer de religion, sans vous consulter, souffrés « que j'ose me plaindre de vous-même. Est-il possible que vous « ne vouliés pas me permettre de preferer mon salut aux gran- « deurs de la terre. Je vous le dis, la couronne que je porte ne « m'est rien: je suis prêt de vous rendre, ou de briser le sceptre « que vous m'avés donné, & de descendre du trône où vous « m'avés fait monter. En un mot, je suis determiné à perdre la « vie, s'il est necessaire, plûtôt que d'abandonner la verité, que « Dieu a eu la bonté de me faire connoître; & que de me per- « dre pour jamais. Il n'est pas juste qu'un pere ait plus de pou- « voir sur son fils, que la conscience & la loi de Dieu. Je sup- « plie le Seigneur que vos conseils ne soient pernicieux ni à « l'état ni à vos enfans. Sur tout, fasse le Ciel que vous ne prê- « tiés point l'oreille à tous les rapports desavantageux que l'on « vous fera de ma conduite: votre facilité seroit peut-être « pour vous une suite de larmes, une tache éternelle pour no- « tre maison, de quelque côté que se declare la victoire. «

LVIII. Guerre entre Hermenegilde & Leuvigilde.

Tout le roiaume se trouva divisé en deux partis. Les Catholiques qui étoient en grand nombre; mais peu riches, & sans credit, avoient embrassé, ou en secret, ou publiquement, les interêts d'Hermenegilde; les Ariens, en petit nombre à la verité, mais puissans, & dans les premieres charges, s'étoient declarés pour Leuvigilde. Selon Gregoire de Tours, lorsque l'on mit l'onction sainte sur le front d'Hermenegilde, en le confirmant, ceremonie avec laquelle on recevoit les Ariens dans le sein de l'église catholique, on changea le nom de ce prince: on lui donna celui de Jean; mais les medailles d'or frappées pendant le cours de cette guerre, pour servir de

An 579 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

de marque & de signal à ceux de son parti, détruisent le sentiment de cet historien; car l'on y voit du côté de la tête le seul nom d'Hermenegilde, & sur le revers une victoire, avec cette legende: *Homme, fuiés le roi*, faisant allusion aux paroles de saint Paul, qui ordonne que l'on évite les heretiques, après les avoir avertis une ou deux fois.

Saint Leandre contracte à Constantinople une liaison avec saint Gregoire.

Saint Leandre alla à Constantinople vers l'empereur Tibere, pour engager ce prince à envoier en Espagne du secours à Hermenegilde. Ce prelat, qui de religieux benedictin avoit été élevé sur le siege metropolitain de Seville, étoit un des plus grands hommes de ce siecle, tant par sa rare pieté, que par la politesse de son esprit, la beauté de son stile & le choix de ses expressions, ce qui étoit en ce tems-là une espece de prodige, cependant il ne put rien obtenir. Ce fut dans ce voiage qu'il se trouva à un concile, & qu'il fit connoissance avec saint Gregoire, depuis surnommé le Grand, qui étoit alors à Constantinople, en qualité de legat du pape Pelage II. Le caractere assez semblable de ces deux grands hommes; leur pieté & leur érudition; en un mot la conformité de mœurs, de genie & de sentimens formerent leur liaison, & unirent leurs cœurs. Les livres de morale, que saint Gregoire entreprit d'écrire à la sollicitation de saint Leandre, & qu'il lui adressa, sont une preuve évidente de leur sincere & tendre amitié, que rien ne fut jamais capable de rompre, ni d'alterer.

Naissance de Mahomet.

An 580 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Cette guerre commença l'année cinq cens quatre-vingtiéme, année moins fameuse, que funeste à la religion chrétienne, par la naissance de Mahomet en Arabie, qui a été le chef & l'auteur de cette maudite & abominable secte, dont nous n'aurons que trop d'occasion de parler dans la suite.

Leuvigilde fortifie Seville & Cordoue.

Hermenegilde fit fortifier & ravitailler Seville & Cordoue à tout hazard, soit que la guerre dût traîner en longueur, soit qu'on se disposât à les assieger. Il conclut une ligue & une

Il traite avec les Grecs.

étroite alliance avec les officiers que les empereurs avoient encore en Espagne, malgré la decadence de leurs affaires. Il leur confia sa femme Ingunde, & l'enfant dont elle venoit d'acoucher, tant pour leur servir d'ôtage, que pour mettre les deux personnes qu'il aimoit uniquement, en sureté, & à couvert de tous les dangers, si cette guerre n'avoit pas des suites heureuses.

Leuvigilde de son côté, outré de la fermeté de son fils, &

voiant

voiant que ni la crainte, ni les promeſſes ne pouvoient le gagner, ni même l'engager à écouter les avis d'un pere, reſolut d'emploier la force des armes, & d'en venir aux dernieres extrêmités. Avant toutes choſes, il corrompit à force d'argent les Grecs, qui ſe mirent peu en peine du traité conclu avec Hermenegilde. Ces ames lâches & intereſſées ſe vendoient au plus offrant. Comme la fortune & l'interêt étoit l'unique regle de leurs actions, ces perfides oublierent leurs ſermens & leurs promeſſes, & ſe declarerent pour le pere, qui étoit en état de leur faire des avantages plus conſiderables que le fils. Ainſi l'infortuné Hermenegilde ſe vit trahi par ceux là-mêmes, ſur leſquels il avoit le plus compté.

An 580 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Leuvigilde les détache du parti de ſon fils.

Lorſque tout paroiſſoit diſpoſé à une guerre ouverte, Leuvigilde chercha les moiens d'accorder les Catholiques, & les Ariens ſur le fait de la religion; car c'étoit là l'unique cauſe de la guerre. Il ordonna que l'on tînt à Tolede un concile d'évêques Ariens. Ces évêques aſſemblés abolirent la coutume ordinaire de rebatiſer les Catholiques, qui venoient ſe ranger à leur parti; & declarerent le fils de Dieu en tout égal à ſon pere, c'eſt-à-dire qu'ils deciderent en apparence le point capital qui diviſoit les Ariens d'avec les Catholiques; mais cette declaration n'étoit qu'un leurre pour amuſer les orthodoxes. En effet, quoique les Ariens paruſſent en revenir au ſentiment de toute l'égliſe: quand on vouloit les approfondir, il étoit aiſé de voir qu'ils n'avoient point changé d'opinion, & qu'ils conſervoient toûjours dans le cœur le venin de l'hereſie. Or la plûpart des Goths, qui n'avoient pas aſſez de lumieres, pour penetrer la force des termes, & pour démêler le ſens que les heretiques cachoient ſous ces mots ſpecieux qui ſembloient approcher du ſens orthodoxe, y furent d'abord trompés, enſuite ſeduits par les Ariens qui s'efforçoient de leur faire croire que dans le fonds il n'y avoit nulle difference entre ce qu'ils croioient les uns & les autres. Ils ne regarderent plus cette guerre, comme une guerre de religion; mais comme une veritable revolte, & un effet de l'ambiton demeſurée d'Hermenegilde. Pluſieurs abandonnerent ouvertement ce prince, d'autres ſe retirerent peu à peu, ou le ſoutinrent foiblement. Quelques-uns d'un côté ébranlés & effraiés par les dangers où ils alloient s'expoſer, & de l'autre jugeant qu'ils devoient regler leurs démarches, ſelon le bon ou le mauvais ſuccès des aſ-

Leuvigilde aſſemble un concile d'Ariens à Tolede pour terminer les differens de Religion.

An 580 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

faires, aimerent mieux être simples spectateurs, que de risquer leurs biens & leur vie, pour soutenir un parti qu'ils voioient bien être le plus foible.

LIX. Leuvigilde assiege Seville.

Trois ans se passerent dans tous ces mouvemens. Cependant l'empereur Tibere mourut; Maurice lui succeda, & prit possession de l'empire. Le roi Leuvigilde las de tant de delais, fit dans tous ses états des levées extraordinaires de gens de guerre, & pour prévenir son fils, s'avança jusques dans le fonds de l'Andalousie, & mit le siege devant Seville même, une des plus grandes, des plus celebres & des plus riches villes des Espagnes. Il y avoit peu d'esperance de gagner quelque chose par la douceur auprès des habitans, tous devoués à Hermenegilde, & à leur saint évêque Leandre, qui par son zele & par son courage les animoit à demeurer fermes dans la veritable religion, à répandre leur sang, & à se sacrifier, pour en conserver, & en défendre la pureté. Leuvigilde à son tour étoit determiné d'en venir à la force, & de n'épagner rien pour se rendre maître de cette importante place, qui entraîneroit après elle la ruine entiere du parti de son fils.

Cette ville est située sur la riviere de Guadalquivir, assez profonde pour porter les plus gros vaisseaux. Leuvigilde coupa cette riviere, lui fit prendre un autre cours, & par là empêcha qu'il n'entrât dans la ville aucun secours, ni aucunes provisions: l'entreprise étoit hardie, & ce n'étoit pas un ouvrage facile & de peu de jours. Ce projet l'engagea à rétablir à une lieue au dessus de Seville, les murailles de l'ancienne Italique, celebre du tems des Romains, par sa grandeur & par sa magnificence. On voit encore aujourd'hui par les débris des superbes édifices, que le tems n'a pû détruire, ce qu'elle devoit être autrefois. Les murailles d'Italique étant achevées, & en état de défense, Leuvigilde en fit sa place d'armes, & l'arsenal general de son armée: le fameux monastere de saint Isidore y a été bâti depuis ce tems-là.

Myron roi des Sueves s'unit à Leuvigilde.

Myron roi des Sueves, tout catholique qu'il étoit, par une lâche crainte, se joignit aux Ariens, & amena lui-même à Leuvigilde un corps de troupes assez considerable; mais il fut bientôt puni de sa complaisance criminelle; car il mourut durant le siege, & laissa son roiaume à son fils Eboric. Gregoire de Tours n'est pas sur cela de notre sentiment; il dit au contraire que Myron se declara pour Hermenegilde, & que ce ne

Meurt au siege de Seville.

fut qu'après la guerre, qu'il fit alliance avec Leuvigilde. Il ajoûte que Myron étant retourné dans ses états, y mourut d'une maladie de langueur, qu'il avoit contractée pendant le siege par les mauvaises eaux, & l'air qui y est mal sain.

An 580 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mais revenons à Seville: l'on y souffrit beaucoup de la disette extrême, où la ville se trouva reduite, si-tôt qu'on en eut détourné la riviere. Hermenegilde, après avoir soutenu le siege une année entiere avec une vigueur, une bravoure, & une prudence extraordinaire, se retira secretement vers les Romains; c'est ainsi que l'on appelloit ceux qui étoient encore soumis aux empereurs Grecs: ce prince malheureux comptoit toûjours sur leur fidelité, sur leurs promesses, & sur les traités qu'il avoit faits avec eux. Il croioit y trouver un azile assuré contre les poursuites de son pere; mais ces perfides gagnés ou plûtôt corompus par l'argent, & les offres de Leuvigilde, prenoient secretement les interêts du pere, & trahissoient le fils. Ce jeune prince n'eut pas plûtôt abandonné Seville, qu'elle se rendit l'année cinq cens quatre-vingt-sixiéme, & peu de jours après, Hermenegilde tomba lui-même entre les mains de son pere.

Hermenegilde abandonne Seville, & se retire chez les Romains.

Seville se rend à Leuvigilde.

An 586 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les historiens ne sont pas d'accord sur ce dernier fait, & racontent la chose differemment. Quelques-uns disent qu'Hermenegilde s'étant apperçu du mauvais accueil que lui faisoient les Romains, vit bien qu'il étoit trahi, & qu'il s'échappa secretement de leurs mains, pour se retirer à Cordoue; mais que les habitans de cette ville le menerent à Leuvigilde, pour obtenir par cette nouvelle perfidie le pardon de leur revolte. D'autres, & sur tout Gregoire de Tours, prétendent que ce prince fut pris à Offette, c'est-à-dire, dans cette ville, où les fonts baptismaux se remplissoient d'eux-mêmes tous les ans le Samedi de la semaine sainte. Cette opinion me paroît la plus vraisemblable: voici la maniere dont l'on raconte ce fait.

Comme Offette étoit en ce tems-là une ville extrêmement forte, & que les habitans étoient entierement attachés à Hermenegilde, ce prince s'y retira avec trois cens hommes choisis, laissant les autres troupes dans son camp, qui n'étoit pas fort éloigné. Il ne crut pas que son pere osât le venir attaquer, & s'engageât entre une place forte & une armée ennemie, dans un lieu où il pourroit être attaqué de front & en queue; mais

An 586 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Hermenegilde fut trompé dans ses esperances, & ce qui devoit le sauver, fut la cause de sa perte. Car Leuvigilde qui étoit en effet un grand capitaine, & plus experimenté que son fils, aiant découvert ce dessein, accourut à Ossete, & sans donner au peuple le loisir de se reconnoître, il attaqua brusquement la place, la prit, & y mit le feu. Hermenegilde surpris & hors d'état de se pouvoir défendre, se retira dans une églife, comme dans un azile sacré, se flatant de pouvoir appaiser la colere de son pere, & d'en obtenir le pardon de sa faute.

LX.
Entrevûe de Reccarede & d'Hermenegilde.

Reccarede frere cadet d'Hermenegilde, étoit dans l'armée de Leuvigilde : les deux freres se ressembloient parfaitement; même genie, même humeur, même caractere. Reccarede demanda permission d'avoir une entrevûe avec son frere : Hermenegilde la souhaitoit, & Leuvigilde y consentit. Reccarede entra dans l'église; mais les deux princes demeurerent quelque tems sans se pouvoir parler, par l'abondance des larmes que l'un & l'autre verserent. Les premiers mouvemens que la douleur & la tristesse avoient excités dans leur cœur s'étant calmés, le jeune prince prit la parole, & parla à son frere à peu près en ces termes.

» C'est la marque d'un esprit foible & d'une ame lâche de s'affliger des disgraces de ses amis, & de n'y apporter point d'autres remedes que des larmes inutiles. Votre malheur ne vous regarde pas tout seul, mon pere & moi nous le partageons avec vous; car des freres & un pere peuvent-ils avoir des interêts differens. Je ne prétends point blâmer vos intentions, & le zele que vous faites paroître pour la religion que vous avés embrassée; mais quelle raison aviés-vous de prendre les armes contre un pere? En est-il une qui soit juste? Je ne condamnerai pas non plus les démarches, les intrigues & les mauvais conseils de ceux, ausquels vous avés prêté l'oreille. Je sçai qu'il est bien plus aisé de déplorer les fautes passées, que d'y remedier : tel est le malheur des discordes civiles. Les deux factions ont cherché un appui dans notre famille, & l'ont entraînée dans un précipice commun. Oublions le passé, laissons d'inutiles reflexions, & ne songeons plus qu'à réunir nos cœurs. Ne donnons pas à nos ennemis le cruel plaisir de se rejouir, & de profiter de nos disgraces. Plût à Dieu que l'on eût pris ces resolutions dans

des tems plus heureux, & avant que d'en venir à une guerre, qui ne peut être que funeste à celui même qui triomphera. « Recourons à la clemence d'un pere, qui tout irrité qu'il est, « ne peut jamais oublier que vous êtes son fils. Il est beaucoup « plus honorable & plus avantageux pour vous d'en obtenir « le pardon, que de perir par une opiniâtreté, & par une fierté hors de saison; l'état où vous avés été, & la situation où « vous êtes, vous invitent à prendre ce parti, & à preferer « l'obéissance & le repos à une obstination, qui vous entraîneroit infailliblement dans un precipice dont vous ne pourriés « peut-être jamais sortir. Souvenés-vous que dans la déroute « de vos affaires, il ne faut consulter que la prudence; il n'est « plus question de valeur & de fierté, elles vous seroient inutiles & funestes. Répondés-moi seulement de vous, & je « vous réponds du roi. Content de quelque peine legere, il « vous laissera (j'en suis certain) toutes les marques de la roiauté. «

Hermenegilde envoié prisonnier à Seville.

Reccarede confirma ses promesses par des sermens, & fit aussi-tôt avertir le roi son pere, qui vint dans l'église. Sur cette assurance Hermenegilde alla se jetter aux pieds du roi, qui le releva, & l'embrassa avec des marques apparentes d'un veritable retour. On ne douta point que le pardon ne fût sincere; mais il parut assez dans la suite que ce pere cruel & denaturé étoit resolu de faire perir son fils. En effet, Leuvigilde après quelques discours pleins d'une feinte tendresse, amene ce jeune prince dans son camp, lui fait ôter les marques de la roiauté, & l'envoie prisonnier à Seville. L'abbé de Biclare dit qu'Hermenegilde fut relegué à Valence, & qu'on le fit mourir à Tarragone. Cependant on montre encore à Seville, proche de la porte de Cordoue, une tour, où l'on tient par tradition, que fut emprisonné le jeune roi, & elle s'appelle même encore à present *la tour d'Hermenegilde*. Elle est affreuse par sa hauteur, son épaisseur & son obscurité. Tout le tems qu'il y fut enfermé, il eut les mains attachées derriere le dos; mais malgré les horreurs de sa prison, ce saint roi pratiquoit de très-grandes austerités, & un jeûne très-rigoureux. Il n'avoit que la terre pour lit, il étoit couvert d'un horrible cilice, & s'occupoit uniquement à la contemplation des choses divines; en un mot, il ne soupiroit que pour le ciel, où il souhaitoit ardemment de se voir uni avec son Dieu. Il vêcut de la

An 586 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

sorte jusqu'à la fête de Pâques, c'est-à-dire, jusques au quatorziéme d'Avril de l'année cinq cens quatre vingt-sixiéme, qu'il mourut. Quelques auteurs mettent sa mort dans l'année cinq cens quatre-vingt-quatriéme, & l'abbé de Biclare la fixe la troisiéme année de l'empire de Maurice. Quoi qu'il en soit, voici de quelle maniere la chose se passa.

LXI. Mort d'Hermenegilde.

Comme Leuvigilde souhatoit avec passion de ramener son fils à la religion Arienne, il lui envoia vers le milieu de la nuit un évêque Arien, pour lui administrer la communion, selon la coutume de l'église. Mais Hermenegilde aiant sçu que cet évêque étoit Arien, loin de l'écouter, le chassa de sa presence avec mepris & avec horreur. Leuvigilde regarda cet affront, comme un outrage fait à sa propre personne, & il en fut si irrité, que sur le champ il envoia un bourreau nommé *Sisbert*, pour couper la tête à ce jeune prince. On est effraié de voir dans un pere Chrétien une cruauté que l'on ne pardonneroit pas aux peuples les plus barbares.

Hermenegilde étoit né avec une candeur d'ame, une droiture & une sincerité, qui sont très-souvent la source des plus grands malheurs, si l'on n'a soin de les temperer. On fait dans presque toutes les églises d'Espagne, la fête du saint martyr le quatorziéme d'Avril, & dans quelques-unes le treiziéme. Sa prison a été changée en une chapelle dediée en son honneur. La devotion des peuples envers ce saint roi, fut si grande & si universelle, que dès ce tems-là en Espagne, tant les hommes, que les femmes prirent par devotion pour le saint martyr, le nom d'Hermenegilde; car les noms *d'Hermesinde, d'Hermenesinde*, *d'Armengol* & *d'Hermengaude*, qui y sont très-communs, viennent d'Hermenegilde, aussi-bien que *Hermegildez* ou *Hermildez*, quoique la prononciation en paroisse plus barbare. Non-seulement on ignore aujourd'hui où est son corps, mais l'on ne sçait pas même dans quel lieu il fut inhumé, après son martyre. Il ne nous est resté de ce saint qu'un os enfermé dans une statue d'argent du saint martyr, qui est reveré dans une chapelle de l'église cathedrale de Sarragosse.

Saint Gregoire le grand succede à Pelage II.

Pelage II. étoit alors assis sur le trône de saint Pierre: saint Gregoire le grand successeur de Pelage, parle de la mort du saint martyr, comme d'une chose arrivée tout recemment. Ce saint pape rapporte même que l'on entendit auprès de son corps une musique celeste; que les Anges celebrerent eux-mê-

mes ses funerailles : l'inhumanité de Leuvigilde n'aiant peut-être pas voulu qu'on lui rendît les derniers devoirs. Saint Gregoire ajoûte que le bruit couroit que l'on voioit toutes les nuits des lampes allumées dans le lieu où il avoit eu la tête coupée. Tous ces prodiges, & la mort prompte & honteuse de son infame bourreau, redoublerent la veneration que l'on avoit conçûe pour lui durant sa vie ; mais elle a beaucoup augmenté depuis que le pape Sixte V. l'a mis dans le catalogue des saints, avec ordre que dans toute l'Espagne, on en fît la fête le quatorziéme d'Avril.

LXII. Les François veulent venger la mort d'Hermenegilde.

La reine Ingunde aiant appris la mort funeste de son époux, accablée de douleur & de tristesse, passa en Afrique. Les officiers Grecs, à qui on l'avoit confiée, la menerent à Constantinople, avec son fils Theodoric, à l'empereur Maurice. D'un autre côté, Childebert roi d'Austrasie frere d'Ingunde, & Guntran roi d'Orleans, son oncle, princes guerriers & vaillans se disposerent à venger l'affront que l'on avoit fait à une princesse de leur sang, en faisant mourir Hermenegilde son époux. Reccarede informé des grands préparatifs que faisoient les François, prévient ses ennemis. Il entre en France avec une armée nombreuse, ravage les provinces voisines d'Espagne, se rend maître d'une place forte, que l'on appelloit dans ce tems-là *Yverno* ou *Ugerno*, aux environs d'Arles. (32) Il fit ensuite des courses sur les terres des deux princes, & desola tout le pays. On chercha cependant des voies d'accommodement, & Leuvigilde fut le premier à envoier en France des ambassadeurs, pour regler les articles & les conditions de la paix ; mais il n'y eut rien de conclu. Les François se trouverent choqués du procedé de Reccarede, & le regarderent comme une nouvelle insulte faite à leur propre personne.

Comme les François avoient envoié des vaisseaux sur les côtes de Galice, pour commercer avec les Sueves : l'armée navalle des Goths rencontra la flotte Françoise, la prit, & se saisit des hommes, des marchandises & de tous les autres effets. Cet acte d'hostilité acheva d'irriter les François, qui outre l'affront qu'ils recevoient, faisoient une perte considerable,

(32) *Aux environs d'Arles.* Il y a bien des sentimens sur la situation de cette ville d'Ugerno ; les uns veulent que ce soit Beaucaire dans le bas Languedoc, d'autres prétendent c'est saint Gilles, d'autres enfin, croient que c'est le bourg de la Vergne, entre Nismes & Arles.

An 586 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

par la prise de leurs vaisseaux. Leuvigilde, soit qu'il reconnût qu'il avoit tort, ou autrement, envoia en France de nouveaux ambassadeurs, pour voir par quel moien on pourroit accommoder cette affaire. Mais Childebert & Guntran refuserent tout accommodement, & ne voulurent pas écouter les propositions qu'on leur venoit faire de la part des Goths : on assure même que Reccarede irrité à son tour, partit de Narbonne, pour venir ravager les terres de ses ennemis; qu'il entra jusques dans les provinces de France les plus avancées & les plus fertiles; & qu'il laissa par tout des marques de sa valeur, & de son ressentiment.

Childebert se ligue avec l'empereur Maurice contre les Goths.

Childebert qui croioit que l'affront fait à sa sœur le regardoit encore plus particulierement, que Guntran, & que c'étoit proprement à lui à venger cette infortunée princesse, envoia des personnes sures & affidées vers l'empereur Maurice. Comme il avoit jusques alors évité d'entrer dans aucune alliance avec lui, il paroissoit qu'on devoit trouver des difficultés à cette negociation. Cependant on réussit; car Childebert fit proposer deux choses à l'empereur : sçavoir, d'attaquer de concert les Lombards, qui avoient subjugué presque toute l'Italie, & de declarer la guerre aux Goths, qui devenoient trop puissans en Espagne. Les ambassadeurs remontrerent sur tout que les Goths étoient à craindre, & qu'ils subjugueroient bientôt toute l'Afrique, si l'on ne songeoit à reprimer leurs projets ambitieux. L'empereur Grec consentit à l'un & à l'autre article. Le traité fut conclu & signé en peu de tems; mais l'empereur n'étant pas en état d'executer ce qu'il promettoit, ce traité fut funeste aux François.

Les François passent en Italie, & sont vaincus par les Lombards.

Ceux-ci esperant de se voir bien-tôt soutenus par les Grecs, s'avancerent en Italie, sans attendre les alliés: l'ennemi, qui connoissoit la foiblesse de l'empire, & qui vit bien qu'il n'auroit affaire qu'aux François, fit d'abord semblant de craindre, & d'éviter d'en venir à une bataille decisive. Cette conduite timide en apparence, ne servit qu'à engager plus imprudemment dans le pays les François naturellement fiers & presomptueux. A peine y furent-ils engagés, que les Lombards, se jetterent sur eux, les taillerent en pieces, & en firent un grand carnage. On ne sçait pas précisement le nombre de ceux qui perirent dans le combat. On sçait seulement que la victoire fut la plus complette qu'on ait remportée dans ce siecle-là

sur

sur les François. (33) Aussi Childebert depuis cette journée fut-il moins animé contre les Goths, sur tout quand il vit que l'empereur Maurice étoit trop occupé chez lui, pour pouvoir lui envoier le moindre secours.

An 586 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort d'Ingunde.

Mais ce qui le détermina le plus à faire la paix, c'est que l'on apprit qu'Ingunde sœur de Childebert, & qui étoit la cause de tant de mouvemens, venoit de mourir, ou en Afrique, ou en Sicile; car les auteurs sont partagés sur cet article. On ne sçait point ce que devint son fils. On dit seulement qu'on l'envoia à l'empereur; mais apparemment il mourut peu de tems après sa mere: beaucoup plus heureux de mourir jeune, que s'il avoit vêcu long-tems, exposé à toutes les disgraces qui l'attendoient. Maxime dit que la mere mourut à Palerme, (34) & le fils à Constantinople peu de tems après.

LXIII. Leuvigilde persecute les Catholiques.

Alors le roi Leuvigilde entreprit plus que jamais d'éteindre entierement en Espagne la religion catholique. La mort de son fils lui faisoit regarder les Catholiques comme la source unique de tous ses malheurs. Il ne voulut pas néanmoins emploier les supplices; il crut qu'en chassant de ses états les personnes distinguées par leur sainteté & par leur doctrine, c'est-à-dire, ceux qui étoient capables par leur zele, d'entretenir & d'affermir les peuples dans la vraie foi, il lui seroit aisé de seduire & de pervertir les fideles qui étoient moins éclairés. Entre autres il exila les deux freres saint Leandre évêque de Seville, & saint Fulgence évêque d'Ecija. Il étoit sur tout irrité contre ces deux grands prelats, qu'il croioit être les principaux auteurs des calamités passées, parce qu'effectivement ces deux saints évêques avoient le plus contribué à retirer Hermenegilde de l'Arianisme, & qu'ils avoient pris le parti de ce prince avec beaucoup de chaleur.

Exil de S. Leandre & de S. Fulgence.

Il ne traita pas mieux Mausona metropolitain de Merida, un des plus grands hommes de ce siecle. Leuvigilde le fit ve-

Mausona évêque de Merida exilé par Leuvigilde.

(33) *Sur les François.* Bien loin que les Lombards dans cette occasion battissent les François, qui s'étoient engagés trop avant dans l'Italie, ce furent les Lombards, qui aiant eux-mêmes osé passer les Alpes, furent taillés en pieces par Mummol qui commandoit l'armée Françoise, & qui passoit pour un des plus habiles generaux de cette nation, qui peu d'années auparavant avoit fait perir par un semblable artifice les Lombards, qui s'étoient mal à propos engagés dans les montagnes de Dauphiné.

(34) *Mourut à Palerme.* Le sort de cette princesse est assez incertain, & la plûpart des auteurs ne disent rien du lieu où elle mourut; ainsi l'on ne peut sur la mort de cette princesse rien assurer de positif.

An 586 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

nir à Tolede, & après lui avoir fait ſouffrir mille outrages, il l'envoia en exil, parce que ce prelat s'étoit montré d'une fermeté inébranlable dans la religion catholique. Ni les promeſſes, ni les menaces ne purent jamais l'obliger à livrer au roi la robe de ſainte Eulalie, ni à découvrir l'endroit où on l'avoit cachée, de peur que les Ariens ne prophanaſſent cette precieuſe relique. Le roi nomma Sunna determiné Arien, pour remplir la place de Mauſona dans l'archevêché de Merida. Au départ de Mauſona, il ſe fit un miracle, qu'on regarda comme une preuve de ſa ſainteté. On lui avoit donné pour faire le voiage un cheval fougueux, & qui n'avoit jamais été monté; mais quelque indomptable qu'il parût, il devint tout à coup docile, dès que le ſaint prelat l'eût monté, comme s'il eût reconnu la ſainteté & l'innocence de celui qu'il portoit. Pluſieurs autres évêques furent exilés, & l'on en mit d'autres en leur place, ce qui cauſa dans la ſuite une grande confuſion en ces égliſes; car lorſque la paix fut rendue à l'égliſe d'Eſpagne par la mort de Leuvigilde, & par la converſion de Reccarede, il ſe trouva que chaque ville avoit deux évêques, du moins tous les monumens qui nous reſtent de ce tems-là, en parlent de la ſorte. Rien n'étoit plus directement contre les canons: on jugea cependant à propos, pour le bien de la paix, de paſſer ſur ce point de diſcipline, & l'on détermina que chaque évêque conſerveroit ſon caractere, & ſon autorité. (35)

Leuvigilde s'empare des biens de l'égliſe.

Leuvigilde s'enrichit alors des dépouilles de l'égliſe, s'empara de ſes revenus, ôta aux eccleſiaſtiques leurs privileges, fit mourir ſous de faux prétextes les Grands qui lui faiſoient ombrage par leur credit, par leur pouvoir & par leur probité; & ceux dont les richeſſes flattoient ſon avarice; il confiſqua leurs biens, & en remplit ſon épargne. Outre cela, comme ce prince ambitieux vouloit perpetuer ſa couronne dans ſa famille, ſon deſſein étoit de faire perir tous ceux qui ſeroient un jour en état de s'y oppoſer. La ſuperiorité de ſon genie, ſa valeur,

(35) *Et ſon autorité.* Il eſt vrai que c'étoit contre la diſcipline ordinaire de l'Egliſe, de laiſſer dans une même Egliſe deux évêques Catholiques, qui conſervaſſent chacun leur caractere & leur autorité; mais ce ne fut pas la premiere & la ſeule occaſion où l'on eût paſſé par deſſus ce point de diſcipline, puiſque l'égliſe d'Afrique l'avoit déja fait en faveur des évêques Donatiſtes convertis, comme on le peut voir dans la liſte des canons de l'égliſe d'Afrique, au canon cent dix-huitiéme.

ſes autres grandes qualités & ſes victoires lui avoient donné un tel aſcendant ſur ſes ſujets, que perſonne n'oſoit ſe plaindre ni murmurer d'une conduite ſi tyrannique, & ſi propre à ſoulever des ſujets naturellement fiers, mutins, & peu accoutumés à être traités avec cette hauteur & cette cruauté. A la verité tous le deteſtoient en ſecret, mais nul ne remuoit; les grands, comme le peuple, tous ſuivoient en eſclaves les impreſſions & les volontés du tyran, & embraſſoient l'Arianiſme.

An 586 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Vincent évêque de Sarragoſſe fut de ce nombre. Sa chute ſcandaliſa l'égliſe d'Eſpagne, & eut des ſuites funeſtes, & entraîna une infinité de perſonnes dans l'hereſie. Severe évêque de Malaga, & Licinien évêque de Carthagene, ſes confreres, animés d'un veritable zele, condamnerent hautement, & par écrit la perfidie & la lâcheté de cet apoſtat. Le livre que Licinien compoſa ſur ce ſujet s'eſt conſervé juſqu'à nos jours. Saint Iſidore rapporte que ce zelé prelat écrivit pluſieurs autres lettres à Eutrope évêque de Valence, & qu'il mourut à Conſtantinople, où il s'étoit retiré, pour ſe dérober à la perſecution de Leuvigilde.

LXIV. Abregé de la vie de l'abbé de Biclare.

Jean abbé de Biclare, natif de Santaren en Portugal, avoit pris le même parti dès ſa jeuneſſe. Il paſſa dix-ſept ans à Conſtantinople dans l'étude des lettres: ſon travail, ſon application infatigable, les ſecours qu'il trouva dans cette ville par le moien des bibliotheques nombreuſes qui y étoient, & par le commerce d'un grand nombre de ſçavans qui y accouroient de toutes parts, le rendirent lui-même très-habile dans les langues Grecque & Latine. L'on dit même qu'il fit de très-grands progrès dans toutes les ſciences divines & humaines. Après une ſi longue abſence, il revint en ſa patrie, croiant y trouver le repos & la tranquilité; mais il eut beaucoup à ſouffrir, auſſi-bien que les autres Catholiques. Il fut envoié en exil à Barcelone. Ce fut dans cet exil, & pendant ce cruel orage, dont l'égliſe fut agitée que Jean bâtit au pied des Pyrenées un monaſtere celebre que l'on appella de *Biclare*, & aujourd'hui *Valclara*, qui a aſſez de rapport, comme l'on voit, à l'ancien nom qu'il portoit autrefois.

L'abbé de Biclare donna à ſes religieux la regle de ſaint Benoît; mais il y ajoûta des conſtitutions très-propres à y maintenir l'ordre & la ferveur. Il fut lui-même quelque tems ſupe-

An 586 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

rieur ou abbé de ce monastere qu'il gouverna avec beaucoup de reputation. Enfin sous le regne de Recarede, on l'en tira, pour le faire évêque de Gironne. Ce vertueux prelat mourut sous le regne de Suinthila, & alla recevoir dans le ciel la recompense de sa foi & de sa constance : il eut pour successeur Nonitus. L'histoire n'a pas laissé à la posterité le detail de tout ce que le roi Leuvigilde fit souffrir à l'abbé de Biclare, à Jean prêtre de l'église de Merida, & à Novellus évêque d'Alcala, qui étoit un des successeurs du grand Asturius. Comme ils étoient des plus considerables, & des plus distingués de l'Espagne, & qu'ils avoient acquis une grande reputation par leur doctrine, & par leur sainteté, il est vraisemblable qu'ils n'échaperent pas à la persecution du tyran, qui s'attachoit particulierement à tourmenter les hommes de ce caractere.

LXV. Saint Isidore.

Saint Isidore frere de saint Leandre & de saint Fulgence, étoit alors si jeune, qu'il ne fut point exposé à la fureur du roi Arien ; sa grande naissance, son air noble, sa taille majestueuse, les charmes de sa conversation, la beauté & la vivacité de son genie sublime, penetrant & poli, les agrémens de sa personne, & sur tout sa vertu, & sa sainteté, le faisoient déja aimer de tout le monde. Il brilla ensuite dans l'église, comme un nouvel astre, & il lui rendit des services très-importans par les excellens écrits qu'il composa. Il avoit trop de zele pour laisser en paix les Ariens ; ainsi il défendit avec un courage heroïque la pureté de la foi contre leurs blasphemes, il combattit ces heretiques de toutes ses forces, & de bouche & par ses écrits, sans se mettre en peine de leur vaine fureur. Les lettres que saint Leandre son frere lui écrivit de son exil, pleines de zele & d'onction, le fortifierent dans la foi de Nicée, & l'encouragerent de telle sorte à soutenir la créance de l'église catholique contre les Ariens, qu'il étoit prêt de répandre jusqu'à la derniere goutte de son sang, pour la défense de la vraie religion.

La conduite de Leuvigilde, qui auroit dû ruiner, ou au moins affoiblir l'empire des Goths en Espagne, ne servit, ce semble, qu'à redoubler la prosperité de ce prince, & à l'affermir encore davantage dans la resolution qu'il avoit prise de persecuter les catholiques. Enfin la conquête du roiaume des Sueves, le rendit plus fier & plus cruel que jamais.

Le roi Eboric fils du roi Myron fut chassé & dépouillé de son

roiaume par Anteca, homme puissant, accredité parmi sa nation, & qui avoit épousé en secondes nôces Sisegunde bellemere du roi Eboric. Ce rebelle non content d'ôter à son prince son sceptre & sa couronne, l'enferma lui-même dans un monastere, & le fit raser. Eboric pour sauver sa vie, fut contraint de vivre en simple particulier, de renoncer à toutes les marques de la roiauté, & de se faire religieux. L'alliance qu'il avoit faite avec les Goths, quand il étoit sur le trône, servit de prétexte specieux à Leuvigilde de prendre les armes, pour venger, disoit-il, l'insulte faite à son ami & à son allié.

An 586 & suiv: depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXVI.

Leuvigilde se rend maître du roiaume des Sueves.

Leuvigilde leve donc des troupes, marche contre Anteca, le défait, le prend prisonnier, lui enleve ses tresors, le dépouille du roiaume qu'il avoit usurpé, lui fait couper les cheveux, (car du tems de nos ancêtres les cheveux longs étoient une marque de noblesse) & le fait enfermer dans un monastere. Enfin pour se delivrer d'inquietude, il envoia Anteca en exil à Beja ville de Portugal.

Anteca défait par Leuvigilde.

Cependant ces divers mouvemens ne finirent pas par la défaite & l'exil d'Anteca. Un Sueve nommé Malaric extraordinairement aimé de sa nation, & appuié de la faveur du peuple, osa prendre la qualité de roi. Leuvigilde accourut aussitôt en Galice: sa presence appaisa tout, & dès-lors la Galice devint une province particuliere du roiaume de Leuvigilde; car ce prince ne se mit pas beaucoup en peine de rétablir sur le thrône Eboric, qui demeura toûjours simple particulier, retiré dans le monastere où Anteca l'avoit relegué. Ainsi finit le roiaume des Sueves, qui avoit subsisté avec beaucoup d'éclat cent soixante & quatorze ans, & qui s'étoit maintenu dans une partie de l'Espagne, malgré les efforts des Goths. Ce fut donc pour la premiere fois que toute l'Espagne se trouva réunie dans la personne d'un seul prince, depuis que la puissance formidable des Romains étoit tombée en decadence; car il ne restoit presque plus rien en Espagne, qui reconnût l'autorité des empereurs Grecs.

Le roiaume des Sueves finit l'an cinq cens quatre-vingt-six, c'est-à-dire, l'année que Leuvigilde mourut à Tolede. Il avoit regné dix-huit ans, à compter du tems qu'il regna avec son frere Liuva. C'est un sentiment confirmé par plusieurs écrivains, que ce prince dans sa derniere maladie, voiant sa santé desesperée abjura l'Arianisme; & que rentré dans le sein de

LXVII.

Mort du roi Leuvigilde.

An 586 depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 586 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

l'égliſe catholique : il parla ſouvent depuis à ſon fils Reccarede des moiens de rétablir la vraie religion dans l'Eſpagne, & lui marqua de quelle maniere il devoit s'y prendre. » Je vous » laiſſe, mon fils, lui dit-il, un roiaume bien plus étendu par » mes conquêtes, & plus floriſſant, que je ne l'ai reçu de mes » predeceſſeurs ; mais ce roiaume deviendra encore plus il» luſtre, & vous porterés la gloire de notre nation & de vo» tre nom au ſouverain degré, ſi vous avés ſoin de rétablir la » religion catholique dans toute l'Eſpagne : faites tous vos » efforts pour engager vos nouveaux ſujets à l'embraſſer. Ils » vous aiment, & ils ſe laiſſeront aiſément entraîner par votre » exemple : la foi orthodoxe eſt la ſeule capable de maintenir » la paix dans les états, & d'entretenir une parfaite correſpon» dance entre les ſujets, & le ſouverain, la ſeule qui inſpire au » peuple la ſoumiſſion ; & la ſeule qui attirera la protection de » Dieu ſur votre couronne. «

Saint Leandre & ſaint Fulgence rappellés de leur exil.

Il lui ordonna en particulier de reſpecter ſaint Leandre & ſaint Fulgence, de les regarder comme ſes peres, de les rappeller de leur exil, de regler ſa conduite particuliere, & de gouverner ſon roiaume par leurs ſages conſeils. Saint Gregoire aſſure que ſaint Leandre étoit déja de retour de ſon exil, & que Leuvigilde avant que de mourir lui recommanda d'une maniere très-tendre ſon fils Reccarede. Il le conjura, dit-il, d'oublier le paſſé, & de ne point abandonner un fils qui lui étoit cher, & qu'il lui mettoit entre les mains ; qu'il eſperoit que par ſon zele, ſa prudence, & la ſageſſe de ſes conſeils, le prince Reccarede pourroit marcher ſur les pas de ſon frere Hermenegilde, & imiter ſa douceur, ſa pieté & ſes autres vertus ; que pour lui, il reconnoiſſoit le crime qu'il avoit commis, en faiſant mourir un fils innocent, qu'il deploroit ſon aveuglement, & qu'il en étoit touché d'un très-vif repentir. On a lieu de croire que les prieres du ſaint martyr, plus efficaces après ſa mort, que durant ſa vie, obtinrent de Dieu la converſion de ſon pere.

Nos hiſtoriens conviennent à la verité que Leuvigilde étoit catholique dans l'ame ; mais qu'une frivole & lâche crainte de ſe voir abandonné de ſes ſujets, empêcha ce prince trop politique de reparer ſa faute, & d'abjurer publiquement ſes erreurs. Maxime dit que s'étant trouvé lui-même preſent à la mort de ce prince, il fut temoin de ſes larmes, & des marques ſolides

qu'il donna d'une veritable penitence. Suivant cet auteur, il mourut un Mercredi matin, le douziéme d'Avril de l'année cinq cens quatre-vingt septiéme.

Leuvigilde dût sa conversion à plusieurs prodiges qui arriverent en sa personne, & par lesquels il semble que Dieu voulut le détromper, & faire connoître la verité de notre religion. On raconte entre autres choses, que dans le tems qu'il étoit en guerre avec son fils Hermenegilde, les religieux du monastere de saint Martin proche de Carthagene, aiant abandonné leur maison, & s'étant retirés dans une voisine, pour se dérober à la fureur du roi, il n'y resta que l'abbé seul, qui crut ne devoir point abandonner son monastere; & qu'un des soldats du roi Leuvigilde, plus insolent, & plus brutal que les autres, qui se contentoient de piller ce saint lieu, courant l'épée à la main sur cet abbé, tomba mort sur la place. Le roi frappé de cette mort funeste, fit rendre au monastere tout ce qu'on en avoit enlevé. Dans une autre conjoncture, il arriva qu'un Catholique & un Arien étant en dispute sur la religion, le Catholique, pour prouver la bonté de la cause qu'il défendoit, mit la main dans le feu, & en tira sans se brûler, un anneau qu'on y avoit mis, au lieu que l'heretique confus se retira, & n'osa en venir à une épreuve semblable.

Ces miracles, & plusieurs autres que Dieu opera dans le même tems, commencerent à ébranler l'esprit du roi, qui chanceloit déja. Aiant un jour demandé à un évêque Arien, & des plus attachés à sa secte, pourquoi les Catholiques faisoient tous les jours tant de miracles, pour confirmer la verité de leur foi, & que les Ariens n'en faisoient aucun; l'évêque Arien lui répondit: *Sire, si vous voulés que je vous parle ingenûment, je vous dirai que j'ai fait aussi-bien que nos adversaires plusieurs miracles; car j'ai rendu l'ouie à des sourds, & la vûe à plusieurs aveugles; mais j'ai eu soin de les cacher, & je les ai faits en secret, & sans témoins; mais si vous me l'ordonnés, je m'engage d'en faire publiquement, & à la face de tout votre roiaume: par là vous vous convaincrés vous-même par vos propres yeux de la verité de mes paroles.* Cet évêque fut assez presomptueux & assez imprudent pour s'offrir d'en venir à la preuve. Un jour que le roi étoit en chemin, un Arien aposté par l'évêque, & qui feignoit d'être aveugle, se trouva dans l'endroit par où le prince passoit; alors élevant sa voix, il demanda à grands cris que

An 587 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

l'évêque voulût bien par ſes prieres lui rendre la vûe. Cet impoſteur faiſoit un perſonnage dont il ne prévoioit pas la cataſtrophe ; car comme il redoubloit ſes cris, en implorant avec empreſſement le ſecours du prelat Arien, en qui il avoit, diſoit-il, une confiance entiere, tout le monde, & ſur tout le prince étoit en ſuſpens, & attendoit avec impatience le miracle promis. L'évêque Arien s'avance hardiment, & avec une impudence ſacrilege met les mains ſur les yeux du faux aveugle, & lui commande de les ouvrir ; mais quelle fut la ſurpriſe, quand l'on vit que le faux aveugle demeura veritablement ce qu'il feignoit d'être, dès que l'évêque heretique lui eut touché les yeux. Alors la douleur plus forte que la honte, obligea ce miſerable à découvrir la fraude : ce qui ne contribua pas peu à dégouter le roi & les peuples de l'Arianiſme. Un fleau terrible, dont Dieu affligea le roiaume, & particulierement les environs de Tolede, où le roi tenoit ſa cour, acheva de l'ébranler. Il s'éleva, comme autrefois en Egypte, une multitude infinie de ſauterelles, qui ravagerent & ruinerent abſolument les biens de la terre. Il n'eſt pas concevable quel terrible dégât ces inſectes firent dans toute la campagne ; le climat temperé de Tolede ne ſervit qu'à attirer ces inſectes : ce fleau fut ſuivi d'une cruelle famine. Le peuple, ſelon ſon ancienne coutume, ne manqua pas de dire publiquement que c'étoit une punition viſible, par laquelle Dieu vengeoit la mort d'Hermenegilde, & la perſecution que l'on avoit ſuſcitée contre la religion catholique.

Au reſte on ne peut refuſer cet éloge au roi Leuvigilde, qu'il avoit de très-grandes qualités, & qu'il étoit digne du thrône qu'il occupoit. Il fit de très ſages reglemens pour le gouvernement de ſon roiaume, il remit en vigueur les anciennes loix des Goths, qui s'étoient beaucoup affoiblies depuis la mort d'Alaric ; il les rétablit même dans un meilleur ordre qu'elles n'étoient ; il en retrancha quelques-unes, & en ajoûta d'autres. Paul diacre de Merida, rapporte encore une autre choſe qui ſe paſſa de ſon tems, & dont lui-même fut temoin. C'eſt qu'un abbé nommé Nunctus, d'une ſainteté extraordinaire, étant paſſé d'Afrique à Merida, pour viſiter le tombeau de ſainte Eulalie, & s'étant depuis ce tems-là retiré dans une ſolitude, pour éviter la vûe, & la rencontre des femmes, le roi, quoique Nunctus fût ennemi des Ariens, lui

aſſigna

assigna quelques revenus pour subsister; mais les paysans du voisinage s'étant unis ensemble contre lui, l'assassinerent, on n'en sçait pas la raison. Peut-être que ces gens grossiers ne purent souffrir les reprimandes libres & vives, que ce saint faisoit de leurs dereglemens. Le roi à la verité, ne punit pas ce crime énorme; mais Dieu ne le laissa pas long-tems impuni: car il permit que ces assassins sacrileges fussent possedés du démon. Enfin Leuvigilde fut le premier roi des Goths qui se servit d'habits differens de ceux du peuple, & le premier qui porta le sceptre, la couronne, le manteau roial, & toutes les autres marques de l'autorité, & de la dignité roiale. Chacun pourra, selon son genie & son inclination, condamner en cela, ou approuver la conduite de ce prince.

An 587 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXVIII. Regne de Reccarede.

Reccarede, après avoir rendu au roi son pere les derniers devoirs, prit en main le gouvernement du roiaume. La premiere chose qu'il eut en vûe, fut d'appaiser les rois de France, qui paroissoient toûjours disposés à venger la mort d'Hermenegilde. Il songea donc à renouveller avec eux les anciens traités; & dans la suite, afin de rendre la paix plus solide, & plus durable, Bada sa premiere femme étant morte, (36) il resolut d'épouser Clodosinde seconde sœur de Childebert roi d'Austrasie; mais pour obtenir plus aisement cette princesse en mariage, il se disculpa auprès du roi Childebert de la mort d'Hermenegilde, & de celle de la reine Ingunde son épouse. Il lui fit declarer qu'il n'y avoit nulle part, & qu'il en avoit été lui-même extrêmement touché.

Il demande en mariage Clodosinde sœur de Childebert.

Tout ne paroissoit pas encore disposé pour une affaire de cette consequence, & il y en avoit une autre qui lui tenoit beaucoup plus au cœur, & qui lui paroissoit bien plus importante. Ce prince veritablement Catholique dans l'ame, entreprit par les conseils de saint Leandre & de saint Fulgence, de rétablir

Il rétablit la religion Catholique.

(36) *Femme étant morte.* Mariana semble marquer ici que Bada premiere femme de Reccarede, étoit morte la premiere année du regne de son mari, qui est l'année cinq cens quatre-vingt-sixiéme, ou au plus tard, l'année cinq cens quatre-vingt-septiéme, & lorsqu'il parle, c'est l'année cinq cens quatre-vingt-neuviéme, de la réunion entiere de la nation des Goths à la religion Catholique dans le troisiéme concile de Tolede; cette reine étoit encore vivante, & presenta aux peres du concile sa profession de foi, par laquelle elle abjuroit l'Arianisme; ainsi il faut rejetter plus loin la demande que Reccarede fit de la princesse Clodosinde en mariage sœur de Childebert roi d'Austrasie, nous voions bien dans les historiens François que Reccarede demanda la princesse à Chilperic, & que ce prince la lui accorda; mais nous ne voions point que ce mariage ait été accompli.

An 587 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

la religion Catholique dans toute l'Espagne. Il est vrai qu'il jugea qu'il ne falloit rien précipiter, qu'il étoit necessaire de s'accommoder au tems, jusques à ce que l'on eût pris des mesures justes. Il connoissoit parfaitement le caractere & le genie du peuple, qui se laisse aisément conduire, quand on sçait le menager, & le prendre par douceur; mais qui se cabre, quand on veut le forcer, sur tout en matiere de religion, & l'obliger à se défaire de ses anciens préjugés, fortifiés par l'éducation. Ainsi, pour venir plus facilement à bout de ses desseins, il usa d'adresse, il gagna les uns par ses caresses, les autres par ses bienfaits & par des esperances; enfin il n'épargna rien, pour attirer ses sujets à ses volontés. Il réussit; car quand on sçut l'intention du roi, les grands n'eurent pas de peine à faire ce que le prince desiroit d'eux sur cet article, & le peuple se laissa bien-tôt entraîner par l'exemple des grands. Tous les Goths, & ceux même des Sueves, qui avoient opiniâtrément persisté dans leur heresie, l'abandonnerent, comme de concert, & embrasserent la religion Catholique. Ainsi se consomma ce grand ouvrage par l'habileté, & les menagemens de Reccarede, par l'estime & le respect que l'on avoit pour lui, & par l'ascendant qu'il sçut prendre sur l'esprit des peuples. Cependant l'on peut dire que les agrémens de sa personne, son affabilité, sa douceur, son esprit insinuant, l'innocence & la pureté de sa vie, ne contribuerent pas peu à lui gagner le cœur de tout le monde. Tant de belles qualités le firent adorer de ses sujets pendant sa vie, & furent cause qu'après sa mort, sa memoire fut en benediction dans toute l'Espagne.

Il n'arrive presque jamais de changement en fait de religion, qui ne soit suivi de troubles, & de revolte; mais Reccarede fut en cela plus heureux qu'aucun de ses predecesseurs: car s'il y eut quelques mouvemens, ils furent ou assez foibles, ou aisés à calmer. S'il se servit de reprimandes & de châtimens, pour ramener ceux qui manquoient à leur devoir, la conduite du prince ne fut blâmée de personne; chacun l'approuva, la cour & le peuple, tous la jugerent necessaire.

LXIX. Soulevement dans les Gaules contre Reccarede.

Le premier qui osa s'opposer au dessein du roi, fut Athalocus évêque dans la Gaule Narbonnoise. Il étoit si devoué à l'Arianisme, que le peuple lui avoit donné communement le surnom d'Arius. Le comte Granista, & le comte Bildigerne s'u-

nirent à lui dans la même province, soit à la sollicitation de ce prelat, soit par zele pour une religion qu'ils avoient succée avec le lait. Il est constant que ces deux seigneurs eurent la temerité de prendre les armes, & qu'ils n'épargnerent rien, pour engager les peuples dans leur revolte; mais ce nuage qui se formoit, & qui sembloit devoir exciter une tempête capable de tout bouleverser, se dissipa, & s'évanouit presque aussi-tôt. Car Athalocus mourut de chagrin peu de tems après, voiant que son parti s'affoiblissoit, que tout le monde abandonnoit l'Arianisme, & que les peuples faisoient paroître tant de penchant pour la religion Catholique, qu'il étoit absolument impossible de les empêcher de l'embrasser.

An 587 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les deux comtes rebelles ne resisterent pas plus long-tems; ils furent battus, & entierement défaits par l'armée que Reccarede envoia pour les ranger à leur devoir. Leur défaite & leur mort vengea les Catholiques des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus de ces deux heretiques. Comme le genie de l'heresie est la cruauté, l'on ne vit jamais de haines ni d'animosités plus violentes, que celles qui se formerent sous prétexte de religion; & les Ariens avoient porté les choses à l'excès.

Les rebelles sont battus.

Telle fut la fin & le succès des mouvemens qui s'exciterent dans la Gaule Narbonnoise au commencement du regne de Reccarede, & qui s'appaiserent presqu'en même-tems. Ce fut après cette victoire, ou peu auparavant que le nouveau roi abjura publiquement l'Arianisme, & fit une profession ouverte de la vraie & ancienne religion. Ce grand évenement si glorieux à l'église, & si avantageux à l'Espagne, arriva le dixiéme mois du regne de Reccarede. Il rétablit les églises dans leurs privileges, il leur rendit les biens que son pere leur avoit ôtés: il fit bâtir à ses propres frais, & avec une magnificence vraiment roiale, beaucoup d'églises & de monasteres; il rétablit dans leurs biens & dans leurs charges quantité de ses sujets, que le feu roi en avoit dépouillés; enfin il repara par sa douceur les maux que le faux zele de Leuvigilde avoit causés, & recompensa par ses bienfaits, ceux que l'injustice avoit opprimés & ruinés. Pendant que le roi s'occupoit de ces œuvres de pieté, Dieu de son côté prenoit lui-même soin des interêts de ce prince.

Reccarede abjure publiquement l'Arianisme.

Le roi Gontrant avoit envoié une grosse armée sous la con-

An 587 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXX. Guerre entre les François & les Goths.

duite de Didier, l'un de ses plus fameux generaux, pour entrer sur les terres que les Goths possedoient dans les Gaules, soit par le ressentiment qu'il conservoit encore de la mort du Prince Hermenegilde & de la princesse Ingunde, soit pour se venger de tous les affronts qu'il prétendoit avoir reçus de cette nation; mais les troupes de Reccarede étant accourues au secours, elles défirent le general François dans la Gaule Narbonnoise. La bataille se donna près de Carcassonne. D'abord les Goths eurent du desavantage, & furent obligés de s'enfuir, & de se retirer dans la ville; mais les François au lieu de profiter de l'avantage qu'ils venoient de remporter, ne garderent plus ni ordre ni discipline, & s'avancerent dans le pays, sans faire reflexion, s'ils étoient soutenus ou non. Les Goths qui s'apperçurent bien-tôt du desordre & de la confusion qui étoit dans l'armée Françoise, se rallierent dans Carcassonne, sortirent de la place en bon ordre, chargerent de nouveau les François qui étant dispersés de tous côtés, ne purent se rassembler, & faire un corps d'armée. Les choses changerent de face, comme si Dieu eût visiblement pris en main la cause des Goths, ceux-là même qui peu de tems auparavant avoient lâchement fui, reviennent au combat, attaquent l'ennemi, oublient leur défaite, & ne songent plus qu'à vaincre; au lieu que les François surpris, & étonnés de la hardiesse des Goths, & de cette attaque brusque à laquelle ils ne s'attendoient nullement, plient à leur tour, n'osent attendre l'ennemi, & prennent la fuite. Le general de l'armée Françoise fut tué dans cette occasion. Un nombre infini de François demeura sur la place, & le peu qui se sauva, ne le fit qu'à la faveur d'une fuite honteuse. (37) Tout cela se passa la premiere année du regne de Reccarede, qui fut l'année cinq cens quatre-vingt-septiéme, comme on le peut voir par une inscription de ce tems-là, qu'on a trouvée depuis peu à Tolede, sur une pierre, & que l'on a placée dans le cloître de la cathedrale, sous la direction du seigneur Jean-Baptiste Perez chanoine qui conduisoit alors cet ouvrage. Ce chanoine depuis, quoique d'une naissance assez basse, est mort cependant évêque de Sogorve, aiant été élevé à cette dignité pour sa pieté, son érudition, & ses autres grandes

Les Goths battent les François.

An 587 depuis la naissance de Jesus-Christ.

(37) *D'une fuite honteuse.* Les historiens François racontent ce fait d'une maniere bien differente, & moins avantageuse aux Espagnols; mais chacun a ses auteurs & ses garants, c'est aux lecteurs à en juger.

qualités. L'inscription porte : *Au nom du Seigneur, l'église de notre Dame a été consacrée dans le quartier des Catholiques le treiziéme d'Avril de la premiere année du regne heureux de notre seigneur le très-glorieux roi Flavius Reccarede l'ere six cens vingt-cinquiéme, c'est-à-dire, l'année de notre Seigneur cinq cens quatre-vingt septiéme.* (38)

An 587 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXI. Conjuration contre le roi Reccarede découverte.

On découvrit l'année suivante une detestable conjuration formée contre la personne sacrée du roi, sous un faux prétexte de religion. Le prétexte fut le rétablissement de Mausona dans son évêché de Merida, dont le roi Leuvigilde l'avoit chassé. Sunna heretique Arien, qui avoit rempli la place du pasteur exilé, ne vit qu'avec dépit, & qu'avec une espece de fureur le retour de son concurrent, qui lui enlevoit un des premiers sieges d'Espagne, dont il se croioit paisible possesseur. Il forma donc avec une troupe de mutins & de seditieux, le projet de faire mourir Mausona. L'entreprise étoit hardie, & difficile à executer, sur tout en presence du duc Claude, qui demeuroit alors à Merida, & qui avoit le gouvernement de toute la Lusitanie; car il avoit une grosse garnison dans la ville, & son zele pour la religion Catholique, faisoit que rien n'échappoit à sa vigilance. Toûjours attentif aux demarches des heretiques, il veilloit à la sureté des orthodoxes. Les lettres que nous avons de saint Gregoire le grand, & de saint Isidore à ce zelé gouverneur, & les éloges qu'ils lui donnerent, fournissent des preuves éclatantes de sa vertu, & de sa vraie pieté.

Les conjurés qui connoissoient de quel caractere étoit le duc, & sa vigilance, craignirent qu'il ne découvrît leurs desseins: c'est pourquoi ils prirent la resolution de tuer en même-tems le gouverneur & le prelat. Ils confierent l'execution de cet attentat à Witeric, jeune homme hardi, & entreprenant, qui demeuroit dans le palais du duc Claude, & qui étant entré fort

(38) *L'année de notre Seigneur cinq cens quatre-vingt-septiéme.* Tout cet endroit, où il est parlé de l'inscription, n'est point dans l'édition Latine de Mariana; elle est dans celle des éditions Espagnoles. Comme l'endroit ne laisse pas d'avoir quelque chose qui fait plaisir à un lecteur curieux d'inscriptions antiques, j'ai cru que je pouvois l'ajoûter, & que certaines gens ne seroient pas fâchés de la voir : voici donc l'inscription Latine. IN NOMINE DOMINI, CONSECRATA ECCLESIA SANCTA MARIÆ IN CATHOLICO DIE PRIMO IDUS APRILIS ANNO FELICITER PRIMO REGNI DOMINI NOSTRI GLORIOSISSIMI RECCAREDI REGIS ERA DCXXV. Ce qui peut exercer les conjectures des critiques, ce sont les mots *in catholico*, car Mariana ne sçait si *in catholico* veut dire sur le terrain des Catholiques, ou avec les ceremonies Catholiques.

An 587 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

avant dans sa confiance, se trouvoit dans toutes ses parties de plaisir. Ce même Witeric monta dans la suite sur le trône des Goths, & devint roi des Espagnes. C'est par ces coups d'essai qu'il se fraioit un chemin à l'empire. Mais il falloit chercher une occasion favorable pour executer surement un si grand crime.

Le perfide Sunna la fournit. Feignant de vouloir rendre ses devoirs à Mausona son competiteur, & se reconcilier avec lui, il fait prier ce prelat de lui marquer le tems & le lieu de leur entrevûe. Le saint évêque fut surpris de cette démarche : & une telle avance faite par un homme du caractere de Sunna, lui devint suspecte; car Mausona connoissoit parfaitement le genie des heretiques, & l'humeur violente & ambitieuse de Sunna. Il craignit que cette marque de civilité si peu attendue, ne couvrît quelque trahison secrete, & que ce ne fût un piege pour attenter peut-être à sa vie. Dans cette pensée, il prie le duc Claude de se trouver à l'entrevûe, & d'être temoin de la conversation, afin de reprimer par sa presence, & par son autorité les mauvais desseins de son concurrent. Les rebelles crurent alors avoir trouvé la conjoncture qu'ils cherchoient, pour executer leurs mauvais desseins. Ils vont au rendés-vous, & après que Sunna eut fait les premieres civilités au duc & à l'évêque, les conjurés donnerent le signal à Witeric, qui étoit, selon la coutume, derriere le duc; mais jamais il ne pût tirer son poignard, soit que la crainte l'eût saisi, soit qu'il fût effraié de la grandeur de son crime, & qu'il eût horreur d'être le ministre d'une si noire perfidie; soit qu'enfin Dieu voulût bien prendre en main la cause de ses serviteurs. Aussi ceux qui avoient eu connoissance du dessein du Sunna, & des autres conjurés, regarderent ceci comme un miracle, par lequel Dieu protegeoit visiblement la religion Catholique, dont ces deux grands hommes étoient le plus ferme appui, & les plus zelés défenseurs.

Ce mauvais succès ne rebuta point les heretiques : ils persisterent dans le dessein de se défaire du duc & de l'évêque, & resolus de prendre si bien leurs mesures, que ni l'un ni l'autre ne pût leur échapper. On devoit faire bien-tôt après une procession à l'église de sainte Eulalie, dans les fauxbourgs de la ville. Ce fut cette solemnité qu'ils choisirent, non-seulement pour immoler ces deux victimes, mais encore pour se jetter en même-tems sur les Catholiques, & pour massacrer tous ceux qui

seroient à cette ceremonie. Ils ne douterent point du succès, & ils crurent qu'il seroit aisé de surprendre un peuple sans armes, & qui ne se défioit de rien. Cependant pour en venir plus facilement & plus surement à bout, ils cacherent des armes dans des chariots chargés de bled ; mais Dieu preserva encore cette seconde fois, & le duc, & l'évêque ; car Witeric, soit qu'il fût déja touché du miracle précedent, soit qu'il eût conçû de l'horreur de son crime, changea de resolution, alla donner avis au duc de ce qui se tramoit, & découvrit toute la conspiration.

Le duc informé par Witeric du détail de la conjuration, & du nom des principaux conjurés, les fit arrêter. Outre cela il envoia des soldats pour desarmer les heretiques, avec ordre de faire main-basse sur ceux qui oseroient seulement se mettre en défense. Le coup étoit hardi, mais il réussit.

Le roi, à qui le duc donna avis sur le champ de ce qui se passoit, lui commanda de confisquer les biens des rebeles au profit de sa majesté, de les dépouiller de leurs charges, de faire faire le procès aux plus coupables, & d'envoier les autres en exil en differens endroits. Sunna, qui avoit été l'auteur de ce sacrilege dessein, fut traité avec plus de douceur que sa perfidie ne le meritoit : car on se contenta de lui donner le choix ou d'abjurer publiquement, & de bonne foi l'heresie Arienne, ou bien d'abandonner l'Espagne. Sunna prit ce dernier parti, & passa en Afrique. Witeric, pour recompense de son repentir, & de l'avis qu'il avoit donné, obtint le pardon du detestable dessein que Sunna lui avoit inspiré. Le châtiment de Vacrila, un des principaux conjurés, fut remarquable.

Il s'étoit retiré dans l'église de sainte Eulalie, comme dans un azile sacré & inviolable. On ne voulut pas l'en arracher par force ; mais on le condamna à se consacrer toute sa vie au service de cette église, & à y être occupé à ce qu'on jugeroit à propos. Le comte Paul Sega, autre chef de la conjuration, eut les mains coupées, & fut banni dans la Galice, au rapport de Jean de Biclare. Ainsi se dissipa cet orage qui menaçoit l'Espagne de plus grands maux. Il y avoit lieu d'esperer qu'après la punition des rebelles de Merida, le roiaume seroit également paisible ; mais il s'éleva presque incontinent, une nouvelle tempête, plus dangereuse que la premiere, & dont les suites paroissoient plus à craindre.

An 587 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXI.

La reine Gosvinde conspire contre la vie de Reccarede.

La reine Gosvinde veuve de Leuvigilde, feignit d'embrasser la religion Catholique, pour gagner les bonnes graces de Reccarede son beau-fils, & (ce qui est horrible à raconter) toutes les fois qu'elle se trouvoit à l'église, aux assemblées des Catholiques, quand le prêtre communioit les fideles, elle avoit accoutumé de rejètter la sainte hostie, comme si elle avoit apprehendé, en avalant & consumant la sainte hostie, de violer sa religion qu'elle trahissoit. L'évêque Uldida faisoit la même chose : il avoit de grandes liaisons avec cette princesse, qui ne se conduisoit que par ses avis, & qui lui étoit extrêmement attachée. L'un & l'autre ne purent soutenir long-tems ce personnage affreux.

La reine concerta avec l'évêque la maniere dont l'on pourroit faire mourir le roi, & ils prirent des mesures pour executer cet abominable parricide. Le salut de tout l'état, & le bien de la religion Catholique dependoit de la vie de Reccarede : aussi la divine Providence, qui veilloit à la conservation & à l'affermissement de la foi orthodoxe, arrêta l'execution de ce noir attentat. La conspiration fut découverte, & l'évêque exilé; l'embarras étoit de convenir du traitement que l'on feroit à Gosvinde ; mais la même Providence qui avoit veillé à la sureté du prince, lui en épargna la peine, en retirant de ce monde cette reine, pour lui faire rendre compte du crime énorme qu'elle avoit conçu, & dont elle fut encore trop legerement punie par une mort précipitée. C'étoit une princesse inquiete, remuante, ambitieuse, cruelle, & qui toute sa vie avoit été l'ennemie declarée des Catholiques.

Mort de Gosvinde.

LXXII.

Guntran declare la guerre aux Goths.

An 588 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Dans le même tems, c'est-à-dire, l'an cinq cens quatre-vingthuit, les François faisoient de grands préparatifs pour faire la guerre aux Goths. Le roi Guntran n'avoit pas oublié l'affront qu'il avoit reçu l'année précedente, par la défaite de son armée, & la mort du general qui la commandoit ; resolu à quelque prix que ce fût de s'en venger, il fit faire des levées considerables dans ses états, & assembla plus de soixante mille hommes, tant cavalerie, qu'infanterie. Boson à la tête de cette formidable armée entra par l'ordre de Guntran, dans la Gaule Gothique, où il fit des ravages infinis. Dès que Reccarede eut appris le mouvement & l'irruption des François, il ordonna au duc Claude issu des anciens Romains établis en Espagne de quitter son gouvernement de Lusitanie, de courir dans les Gaules

au ſecours des Goths, & de s'oppoſer aux entrepriſes des François. Le duc aiant reçu ſes ordres ramaſſa promptement le plus de troupes qu'il put, paſſa les Pyrenées, marcha vers les frontieres, & rencontra l'ennemi auprès de Carcaſſonne.

An 588 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le duc Claude bat les François.

Ce fut pour lui un preſage heureux; car ſe ſouvenant de la victoire conſiderable que les Goths avoient remportée au même lieu l'année precedente : il eſpera que la fortune continueroit à être favorable à ſa nation. Il ſe ſervit de cette conjoncture pour inſpirer de la confiance à ſes troupes, & reſolut de livrer bataille à l'ennemi, ſans lui donner le loiſir de ſe reconnoître. Le combat fut chaud, & opiniâtre; mais la victoire ſe declara encore une fois pour les Goths Il demeura beaucoup de François ſur la place, & il en perit un plus grand nombre dans la fuite. Les Goths forcerent le camp ennemi, & ſe rendirent maîtres de tout le bagage, & des munitions de guerre & de bouche, dont l'amas étoit prodigieux. La victoire, au rapport de ſaint Iſidore, eſt peut-être la plus entiere & la plus fameuſe, que les Goths aient remportée en ce tems-là. (39) On regarda en Eſpagne comme une eſpece de miracle que le duc Claude eût pû avec un ſi petit nombre de troupes, gagner une victoire ſi complete; car l'on dit que ce general n'avoit que trois cens hommes choiſis, & que cependant avec une confiance merveilleuſe, il oſa hazarder une action generale contre un ennemi incomparablement plus fort que lui. Peut-être auſſi y a-t-il une erreur de chiffre dans nos auteurs, & qu'au lieu de trois cens, il doit y avoir trois mille hommes; mais quand cela ſeroit, ce ſuccès ne laiſſeroit pas d'être encore fort extraordinaire, & d'avoir quelque choſe de miraculeux.

LXXIII. Nouvelle conſpiration contre Reccarede.

Il y eut ſur la fin de cette année une nouvelle conjuration contre la vie & la perſonne du roi Reccarede. Elle fut découverte, & le Ciel, qui avoit déja preſervé ce prince de la mort, en confondant la malice des Ariens, le prit ſous ſa protection.

(39) *Remportée en ce tems-là.* Le nouvel auteur de l'hiſtoire de France dit pourtant qu'il n'y eut que cinq mille François de tués & trois mille de priſonniers, encore ce ne fut point proprement une bataille; mais comme les François, après quelques avantages remportés ſur leurs ennemis, ne penſoient qu'à ſe divertir, & à faire bonne chere dans le camp, tous les ſoldats étoient diſperſés ſans ordre, ſans ſentinelles, le duc Claude les vint ſurprendre, & en fit un grand carnage, avant qu'ils euſſent eu le tems de ſe reconnoître, & de mettre en défenſe; mais le general François aiant rallié ſes troupes obligea bien-tôt les Eſpagnols à ſe retirer; chacun plaide pour ſa nation.

An 588 & suiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Argimund grand chambellant du roi, homme entreprenant & ambitieux, forma le projet de monter ſur le thrône de ſon maître, & de le faire mourir. Une entrepriſe ſi hardie ne ſe pouvoit executer ſans complices. Il en fit donc part à ceux qu'il crut plus capables d'entrer dans ſes vûes; mais ceux à qui il communiqua ſon deſſein, ne garderent pas le ſecret, du moins il s'en trouva quelques-uns qui eurent horreur d'un ſi noir attentat, & qui allerent découvrir au roi le complot que tramoit Argimund. On fit arrêter le traître & la plûpart des complices; on en mit quelques-uns à la queſtion, qui forcés par la violence des tourmens, declarerent tout le détail de la conſpiration. Comme l'on crut devoir faire ſur le chef un exemple propre à intimider les traîtres, & arrêter le cours de ſemblables attentats, on condamna Argimund à avoir les cheveux coupés, ce qui étoit une marque éternelle d'infamie, & une eſpece de dégradation de nobleſſe; car l'on diſtinguoit par les cheveux longs les perſonnes de qualité d'avec le ſimple peuple, & dans les anciennes loix des François, il y en a une qui n'accorde qu'aux nobles le droit de conſerver leur chevelure. Enſuite on lui coupa la main, on le mit ſur un âne, on le promena par toutes les rues & les places de Tolede: ſpectacle agréable aux gens de bien, & à tout le peuple, qui chargea ce perfide d'invectives & d'imprecations. Enfin on lui trancha la tête. Mais reprenons le fil de notre hiſtoire.

LXXIV. Concile de Tolede, où la religion catholique eſt reçue en Eſpagne.

Euphemius, un des plus grands hommes de ſon ſiecle, & connu par ſa rare ſainteté, & ſa profonde érudition, gouvernoit alors l'égliſe de Tolede: il avoit ſuccedé immediatement à Pierre, lequel avoit eu pour predeceſſeurs Montan, Julien & Bacacede; car ces quatre prelats avoient été élevés les uns après les autres ſur le ſiege de cette premiere égliſe d'Eſpagne. Le roi de ſon côté avoit calmé les troubles qui s'étoient élevés dans ſon roiaume; il étoit ſorti victorieux des guerres qu'on lui avoit ſuſcitées, avoit découvert les conſpirations formées contre ſon état & ſa perſonne, & les avoit heureuſement diſſipées. Ce prince qui regardoit tous ces avantages comme des faveurs du Ciel, & des marques viſibles d'une protection particuliere, ſongea à en temoigner ſa reconnoiſſance au Seigneur, non-ſeulement en faiſant recevoir dans ſes états du conſentement de la nation, & par un concile general des évêques d'Eſpagne, la religion catholique, qu'il avoit embraſſé; mais encore en

travaillant à la reformation des mœurs, & au rétablissement de la discipline ecclesiastique, qui s'étoit beaucoup relâchée dans le tems de troubles & de confusion; il s'ouvrit sur ce projet à saint Leandre archevêque de Seville, par les avis duquel il se conduisoit dans les affaires particulieres, aussi-bien que dans celles de l'état. L'un & l'autre jugerent qu'il étoit necessaire de donner ordre à tous les évêques sujets de sa majesté de s'assembler à Tolede, qui étoit alors la capitale du roiaume des Goths, & le séjour des rois, ce qui fut executé. On marqua le jour de l'ouverture du concile, & le roi eut la satisfaction d'y voir soixante & dix prelats, parmi lesquels il y avoit cinq metropolitains, ou archevêques.

An 588 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le concile s'ouvrit l'année cinq cens quatre-vingt-neuviéme, qui est la troisiéme de son regne, & l'on tint la premiere session au commencement du mois de Mai. Reccarede fit dans cette premiere seance une courte harangue aux évêques assemblés, à peu près en ces termes: » Je ne crois pas « que vous ignoriés, illustres prelats, que je vous ai tous « assemblés ici, pour la reformation des mœurs, & pour le re- « tablissement de la discipline ecclesiastique. Vous sçavés que « dans ces tems fâcheux, dont nous deplorons encore aujour- « d'hui les malheurs, l'heresie qui dominoit dans ce roiaume, « ne souffroit pas que les évêques Catholiques assemblassent « un concile. Dieu, qui a bien voulu se servir de nous pour « lever ces obstacles, pour détruire & pour anéantir l'heresie, « semble nous avertir qu'il est tems de travailler à retrancher « les desordres, & à ôter les abus qui se sont glissés jusques « dans le Sanctuaire. Réjouissés-vous donc de ce que par la « providence de Dieu, par nos soins & par notre autorité, l'an- « cienne discipline va reprendre sa premiere vigueur. Mais « souffrés qu'avant toutes choses, je vous exhorte d'offrir à « Dieu vos veilles, vos jeûnes & vos prieres, pour obtenir « de sa divine misericorde qu'il vous fasse de nouveau com- « prendre l'excellence du sacerdoce, qu'un long oubli sem- « ble avoir effacé des esprits, & dont il faut convenir que « nous avons perdu l'idée. Unissons-nous tous pour conjurer « le pere des lumieres de vouloir bien nous éclairer sur nos « propres devoirs, & nous donner la grace de les rem- « plir. «

An 589 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les peres du concile touchés du discours de Reccarede,

An 589 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

louerent la divine bonté de leur avoir donné dans la perſonne du prince, un reſtaurateur de la vraie foi. On rendit de très-humbles actions de graces au roi, du zele ardent qu'il faiſoit paroître pour la religion catholique. Ils ordonnerent enſuite un jeûne de trois jours, pour attirer les graces du Ciel, & diſpoſer les cœurs à recevoir les reglemens que le ſaint Eſprit dicteroit lui-même à ſes miniſtres.

A la ſeconde ſéance, le roi Reccarede preſenta aux peres du concile une profeſſion de foi par écrit, dans laquelle lui & la reine Bada ſon épouſe abjuroient l'Arianiſme, & faiſoient une profeſſion publique de la religion Catholique. Les peres la reçurent avec des acclamations & des applaudiſſemens incroiables. Ils furent ſur tout ſenſiblement touchés de la pieté ſincere du prince, & de ſon zele. Cette profeſſion renfermoit un abregé de toute la religion dans ſa pureté, & entre autres, l'article premier du concile de Conſtantinople, où il avoit été défini que le ſaint Eſprit procedoit du Pere & du Fils. Après qu'on en eut fait la lecture, on demanda tant aux évêques, qu'aux grands qui étoient preſens à ce concile, & qui, à l'exemple du prince, avoient déja abjuré l'Arianiſme, s'ils ne trouveroient rien à redire dans la profeſſion de foi que le prince venoit de leur preſenter. Tous répondirent d'une commune voix, qu'ils approuvoient, & qu'ils embraſſoient ſincerement & avec joie ce que l'égliſe Catholique reçoit & enſeigne. Il y eut huit évêques & cinq ſeigneurs nés, & élevés dans l'Arianiſme, qui renoncerent à leur hereſie, & qui donnerent une profeſſion de foi ſignée de leur main, entierement ſemblable à celle que le roi & la reine ſon épouſe avoient preſentée. Voilà ce qui ſe paſſa dans les premieres ſéances de ce concile.

Dans les ſuivantes, on fit vingt-un canons pour la reformation des mœurs & le rétabliſſement de l'ancienne diſcipline, parmi leſquels il y en a qui regardent en particulier la ſainte communion. Sur tout il eſt défendu qu'aucun laïque ne ſoit reçu à la communion des fideles, qu'il n'ait auparavant, c'eſt-à-dire, pendant que le prêtre dit la Meſſe, prononcé tout haut, & publiquement le ſymbole de la foi, tel qu'il a été arrêté par le concile de Conſtantinople. C'eſt apparemment depuis ce decret que la coutume dès-lors s'établit en Eſ-

pagne, & s'y garde encore maintenant, que chacun avant que de recevoir le corps de Jesus-Christ, prononce avec le prêtre les articles de la foi & le symbole.

Le roi fit un édit, par lequel il confirma & ratifia tout ce que les peres du concile avoient déterminé, & il ordonna en même-tems que l'on observât fidelement les saints decrets du concile de Tolede. Enfin saint Leandre fit un très-beau discours aux évêques, & au peuple qui s'étoient trouvés en foule à la conclusion de cette sainte & auguste assemblée. En voici à peu près les termes: » Il n'y a aucune fête dans le cours de l'année « que nous devions celebrer avec tant de solemnité, & dans « laquelle nous devions faire paroître une joie si pure & si vive « que dans ce jour fortuné, & je suis persuadé qu'il n'est per- « sonne parmi nous, qui n'en convienne. Dans les autres fêtes « nous rappellons la memoire de quelqu'un de nos mysteres, « ou de quelque ancienne grace singuliere, que nous avons re- « çue autrefois de la misericorde de Dieu. C'est aujourd'hui un « nouveau sujet de joie qui se presente; mais de la plus sainte, « & de la plus juste joie, que nous puissions jamais gouter, « puisque par une faveur singuliere de notre Seigneur Jesus- « Christ, l'illustre nation des Goths, qui jusqu'à present étoit « demeurée ensevelie dans d'épaisses tenebres, qu'elle avoit « inutilement tâché de dissiper, est enfin éclairée des plus pu- « res & des plus brillantes lumieres du Ciel, à la faveur des- « quelles elle va marcher dans le vrai chemin du salut, après « être entrée dans le temple éternel du Dieu vivant, qui est l'é- « glise. Si un succès heureux dans des choses terrestres, perissa- « bles, & qui ne regardent que ce corps mortel, fait cepen- « dant une impression si vive sur les cœurs des hommes, que « la joie excessive qu'ils en ressentent, les transporte quelquefois « hors d'eux-mêmes, quels doivent être nos transports, quel- « le doit être notre allegresse de nous voir appellés pour pren- « dre possession de l'heritage du Ciel? Si nous avons pleuré l'a- « veuglement étrange, & l'état dans lequel vivoient nos freres, « si nous desesperions presque de voir jamais le remede à tant « de maux, & si nous étions obligés de nous contenter d'en « gemir en secret devant Dieu: en un mot, si nos malheurs « en étoient venus à ce point, que nous n'avions plus de ter- « mes pour les exprimer, ni de larmes pour les pleurer, no- « tre joie n'en doit-elle pas être en ce jour plus vive & plus sin- «

An 589 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» cere? Pour moi, je vous avoue que le Soleil me paroît à » present briller d'une lumiere plus éclatante : oui, il me semble que jamais la Terre ne m'a paru si riante que je la vois, » le Ciel même semble marquer son allegresse de ce que ses » demeures bienheureuses & éternelles sont ouvertes à toutes » les nations. Quel triomphe pour Jesus-Christ! Des milliers » d'hommes rachetés de son sang vont enfin vivre & regner » dans cette celeste cité, dont ils s'étoient eux-mêmes fermé » l'entrée, malgré le sacré caractere de Chrétien imprimé sur » leur front! Ils étoient malheureusement engagés dans les » pieges de la mort, & voilà que la porte de la vie leur est » ouverte. La terre éclate de joie, de voir que les ronces & les » épines dont elle étoit herissée, se sont changées en autant de » fleurs, qui en feront dorénavant le plus bel ornement, & dont » vous, prelats, qui m'écoutés, allés faire des guirlandes pour » mettre sur vos têtes, afin de vous dédommager de tous les » chagrins que vous avés soufferts. Vous avés semé avec larmes, » recueillés maintenant avec joie ces fleurs que vos larmes ont » arrosées, ramassés aujourd'hui les moissons mûres, & retirés dans les greniers de l'église, les gerbes abondantes & » pleines de grains que vous avés liées de vos propres mains.
» Votre joie est trop grande pour être renfermée dans les bornes de l'Espagne, il faut que toute l'église en soit temoin, » & qu'elle y prenne part, aussi-bien que nous, puisqu'elle » renferme dans son sein toute la terre, il faut que se voiant » dans ce beau jour augmentée par le retour d'une province » entiere, qui lui étoit échappée, elle se sente animée & inspirée de nouveau par le saint Esprit, qu'elle chante les misericordes infinies du Tout-Puissant, dont elle a reçu un bienfait si considerable. Oui, l'Espagne, que sa sterilité rendoit » autrefois méprisable à tous les hommes, enfante en un seul » jour par une faveur singuliere de la bonté divine, plusieurs » enfans pour le Ciel; mais que dis-je! Il faut même que les » nations idolâtres, & celles qui sont hors du sein de l'église, » en soient informées. Rien n'est plus capable de les consoler; » car quelque épaisses que soient leurs tenebres, quelque long » qu'ait été leur aveuglement, quelques grossieres que soient » leurs erreurs, elles auroient tort de perdre courage. Ce qui » vient d'arriver à notre nation, leur est une preuve que leurs » miseres ne sont pas sans remede. Graces au Ciel, le bercail

de l'église n'est pas entierement fermé : qui les empêcheroit « d'y rentrer ? Il ne tient qu'à elles d'écouter la voix du verita- « ble pasteur Jesus-Christ. En douter, c'est ne pas connoître « la fidelité des promesses que Dieu a faites à ses créatures. « Au reste il est bien juste que nous, qui avons un même Dieu, « un même principe & un même pere, nous aions un même « cœur, les mêmes sentimens, & les mêmes idées de la gran- « deur de ce Dieu tout-puissant, de sa bonté, de sa miseri- « corde. Je veux dire que nous soions tous étroitement unis « par les liens d'une vraie & sincere charité : est-il chose au « monde plus douce, plus avantageuse, & plus honorable « pour notre nation ? Que l'ennemi juré de notre salut, qui se « plaît à nous tourmenter, & qui se réjouit de nos peines, « s'abandonne à la rage, & au desespoir, de voir en un mo- « ment échapper tant d'ames, qu'il regardoit comme une « proie assurée. Pour nous, à l'exemple des Anges, nous nous « animerons mutuellement à dire sans cesse : *Gloire à Dieu au* « *plus haut des cieux, & paix sur la terre.* Lors même que nous « soupirons après le roiaume celeste, nous implorerons jour & « nuit, la clemence du souverain maître de l'univers, & de « son Fils unique Jesus-Christ notre Seigneur, pour la pros- « perité de ce roiaume, pour la santé & la vie de notre in- « comparable monarque. Il est l'instrument glorieux, dont « Dieu s'est servi pour nous faire connoître la verité ; c'est à ses « soins & à son zele que nous sommes redevables de notre « conversion. «

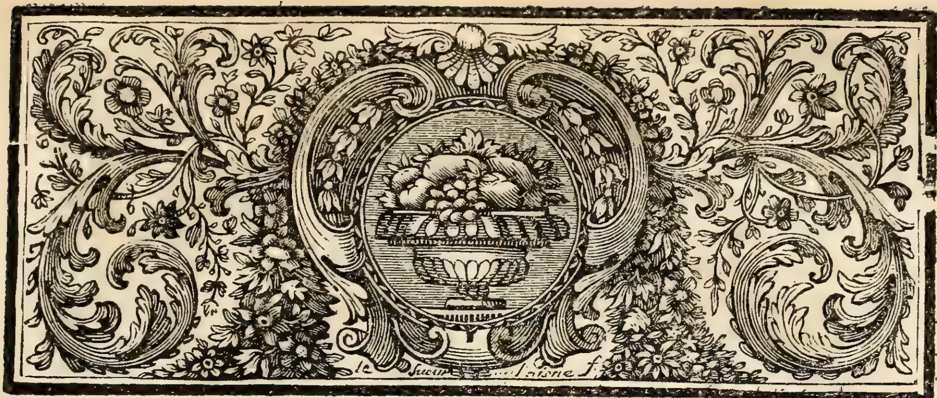
L'abbé de Biclaré, qui a écrit l'histoire de son tems, & qui l'a finie à cette année, dit que saint Leandre archevêque de Seville, & Eutrope Abbé de Serviere, furent l'ame & le mobile de ce concile, & qu'il ne s'y regla rien que par les conseils de ces deux grands hommes. Luc de Tuy ajoûte que saint Leandre y fut declaré primat d'Espagne, & qu'il fit la fonction de legat du saint siege pendant le concile. Mais les actes du concile dementent cet auteur ; car l'on voit par les souscriptions que saint Leandre n'y eut que la troisiéme place ; qu'Euphemius évêque de Tolede étoit immediatement devant lui, & que Mausona évêque de Merida les précedoit. Apparemment que l'on suivoit dans les souscriptions l'ordre de l'âge, ou de l'antiquité du tems auquel chaque prelat avoit été consacré ; & qu'ainsi Mausona n'y obtint le premier rang, que parce qu'il étoit le plus ancien

An 589 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

prelat. Une chose doit surprendre, parce qu'elle est en effet nouvelle, & extraordinaire : c'est que le roi confirma les decrets de ce concile en cette maniere : *Flavius Reccarede roi, je confirme, ratifie, & signe de ma main tous les decrets & toutes les deliberations du saint concile.* Au lieu que dans les premiers conciles generaux, les empereurs, quand ils s'y trouvoient, se soumettoient aux decrets des peres du concile ; & nous ne lisons pas qu'ils aient jamais ratifié, & confirmé, ou défini aucun article ; ces princes sçachant très-bien qu'ils ne devoient point passer les bornes qui leur sont prescrites, & que leur autorité ne s'étend pas jusques dans le sanctuaire, beaucoup moins à confirmer les conciles, & à ratifier ce qui y a été reglé.



HISTOIRE



HISTOIRE GENERALE D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIÈME.



'Espagne se voioit éclairée d'une nouvelle lumiere, après avoir été long-tems ensevelie dans les tenebres de l'erreur. Il semble qu'elle étoit montée au comble de la felicité, le calme étoit revenu après tant de troubles, & tant d'orages; enfin rien ne manquoit au bonheur de ce roiaume : ce n'étoit que fêtes, & que réjouissances de tous côtés. L'Espagne divisée depuis tant de siecles par la diversité de religion, & n'aiant rien de commun que le langage, voioit avec une espece de triomphe tous ses membres réunis dans le sein de la même église. C'étoit une faveur singuliere de Dieu, que l'on ne pouvoit assez admirer ni reconnoître, & les esperances que l'on avoit conçues de cette réunion, ne servoient qu'à redoubler la joie que l'on en ressentoit.

An 590 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

I. Les princes étrangers felicitent le roi Reccarede de sa conversion.

Les princes étrangers envoierent des ambassadeurs au roi Reccarede, pour le feliciter de sa conversion, & de celle de ses sujets; ils lui firent offre à l'envi de leurs forces & de leurs thresors, pour seconder ses saintes entreprises, & maintenir

An 590 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

de si heureux commencemens. Le pape saint Gregoire le grand (1) fut des premiers à lui marquer la joie que lui avoit causée la démarche qu'il venoit de faire. Ce grand pape avoit succedé à Pelage II. dans le siege Apostolique dès le troisiéme de Septembre de l'année cinq cens quatre-vingt-dix, à la fin de la huitiéme indiction, comme on le prouve par les lettres du même saint.

Saint Gregoire écrit à saint Leandre sur le même sujet.

Dès qu'il eut été élevé sur la chaire de saint Pierre, il écrivit une lettre à saint Leandre, où il le felicite, & lui marque le plaisir qu'il a ressenti en apprenant le zele & la ferveur avec laquelle le roi Reccarede venoit de renoncer à l'Arianisme, pour se réunir à l'église. Ce grand pape ajoûte que ce n'est pas encore assez pour ce prince, d'avoir fait une action si glorieuse; qu'il doit se mettre en garde contre les pieges de l'ennemi commun, & tenir ferme dans la foi orthodoxe qu'il a embrassée sans se laisser ébranler ni par les clameurs, ni par les plaintes des heretiques, & qu'enfin le bonheur & la prosperité de son regne dependra de la fidelité, avec laquelle il maintiendra la religion dans sa pureté, & du zele avec lequel il travaillera à l'étendre dans son roiaume.

Reccarede envoie des ambassadeurs au pape saint Gregoire.

Le roi Reccarede de son côté ne sçut pas plûtôt l'élection de saint Gregoire, qu'il lui envoia, selon la coutume, une celebre ambassade, (2) pour lui offrir ses respects, & pour lui rendre la soumission & l'obéissance qui lui étoit dûe, comme au pere commun de tous les fideles. Il choisit pour cet emploi quelques personnes des plus distinguées par leur merite

(1) *Le pape saint Gregoire le Grand.* Il avoit été elû quelque tems après la mort de Pelage; mais il fallut attendre l'agrément de l'empereur Maurice; car les empereurs de Constantinople aiant reconquit Rome sur les Goths, s'étoient maintenus dans l'usurpation qu'avoit fait Theodoric roi des Ostrogoths, qui ne souffroit pas que celui qui avoit été élû fût sacré pape, qu'il n'eût obtenu l'approbation, & la confirmation roiale. Les autres rois Goths heretiques Ariens, aussi-bien que Theodoric, avoient toûjours exigé la même chose & les empereurs même Catholiques avoient continué cette oppression de l'église, qui leur paroissoit utile au maintien de leur domination en Italie. C'est pour cela que saint Gregoire ne fut sacré que le troisiéme jour de Septembre, vers la fin de l'indiction huitiéme; car l'indiction qui commençoit en orient le premier Septembre, ne commençoit en occident que le vingt-quatriéme du même mois. Mariana dans l'édition Espagnole de mil six cens vingt-trois, corrige son histoire Latine, où il avoit mis un an de plus qu'il ne falloit; il étoit persuadé qu'un auteur a droit de se corriger lui-même, & qu'il le doit faire, dès que la verité s'offre à lui.

(2) *Une ambassade.* L'Espagnol dit *como es de costumbre.* Mariana ne dit pas que ce fût alors la coutume; mais ce l'est à present. Le roi Reccarede est le premier qui ait envoié d'Espagne une pareille ambassade aux successeurs de saint Pierre.

& par leur vertu. Probinus prêtre, comme chef de l'ambassade, accompagné de quelques abbés, étoit chargé des lettres de sa majesté au pape, il portoit aussi de très-riches presens, & entre autres, trois cens habits que le roi avoit destinés pour les pauvres qu'entretenoit l'église de saint Pierre. Car en ce tems-là on tiroit des revenus de l'église les fonds necessaires pour l'entretien des hôpitaux. Il y a sujet de croire que ces démarches du roi Reccarede, ne se firent que par le conseil & à la sollicitation de saint Leandre archevêque de Seville, en qui le prince avoit une confiance entiere.

An 590 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Saint Gregoire confirme les decrets du concile de Tolede.

Il y avoit déja long-tems que le saint prelat avoit des liaisons (3) très-étroites avec le pape S. Gregoire, & que ces deux grands hommes entretenoient ensemble un commerce d'amitié. Jamais deux saints n'eurent peut-être plus de rapport & plus de ressemblance, même genie, même humeur, & par dessus tout même sainteté. Aussi étoit-ce la vertu qui avoit formé entre eux cette union, que rien ne fut capable de rompre, ni même d'alterer. Saint Leandre avoit encore une vûe secrete & particuliere, quand il conseilla au roi Reccarede d'envoier cette grande ambassade au souverain pontife, n'aiant rien plus à cœur que la propagation de la foi orthodoxe en Espagne, & convaincu que rien ne contribueroit davantage à l'affermir que l'observation exacte des decrets du nouveau concile de Tolede, dont il avoit été l'ame. Il eut envie, afin de leur donner plus de force & de vigueur, de les faire confirmer & approuver par le pape, parce que dans les affaires qui regardent la foi & les mœurs, quelque autorité que puissent avoir les conciles particuliers, l'approbation & la confirmation du saint siege met le dernier sceau à leurs decisions.

II. Saint Gregoire écrit à Reccarede, lui envoie des presens.

Il y a trois lettres de saint Gregoire, écrites la neuviéme année de son pontificat, dans lesquelles il est parlé des ambassadeurs de Reccarede, & l'on y voit que ces ambassadeurs souffrirent beaucoup dans le trajet d'Espagne à Rome, qu'il fut long, que la tempête & les vents contraires les obligerent de relâcher en Espagne, avant que d'arriver à Rome ; & qu'ils de-

(3) *Avoit des liaisons.* L'amitié de saint Gregoire pape & de saint Leandre évêque de Seville, est celebre dans l'histoire ecclesiastique ; elle avoit commencé à Constantinople, où saint Gregoire étoit nonce du pape Pelage II. & saint Leandre y avoit été envoié par Hermenegilde, alors roi de Seville. Mariana seme les divers traits de cette amitié sainte en differens endroits de son histoire, suivant qu'ils se presentent.

An 590 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

meurerent long-tems dans cette capitale du monde chrétien. (4) Dans la premiere lettre qui s'adressa à Claude duc de Merida, la premiere personne du roiaume après le roi, (peut-être même étoit-ce son premier ministre.) Le saint pape recommande à ce duc l'abbé Cyriaque, qui partoit pour l'Espagne. La seconde lettre étoit pour saint Leandre : ce n'est qu'une lettre d'honnêteté, dans laquelle il lui marque la douleur qu'il a d'apprendre l'état fâcheux où la goute l'a reduit. La derniere s'adresse au roi Reccarede, pour le confirmer dans la foi orthodoxe qu'il avoit embrassée, il y fait l'éloge de ce prince, & le loue de ce que sa conduite & ses actions ne dementent point la sainteté de la foi, dont il fait profession, & de ce qu'il n'a jamais voulu abolir une loi portée contre les Juifs, bien qu'ils eussent offert une grande somme d'argent pour l'y engager.

Saint Gregoire joignit des presens considerables aux lettres qu'il avoit écrites au prince, entre autres une croix d'or magnifique, qui renfermoit une partie considerable de la vraie croix, des cheveux de saint Jean-Baptiste, avec deux clefs, dont l'une qui avoit touché le corps de l'Apôtre saint Pierre, avoit reçu par ce saint attouchement la vertu de guerir les malades ; & dans l'autre on avoit enchassé de la limure des chaînes dont ce saint Apôtre avoit été chargé dans sa prison ; mais pour recompenser les services considerables que saint Leandre avoit rendus à l'église & à la religion, en travaillant si éficacement à la conversion de Reccarede & de ses sujets, saint Gregoire lui envoia le *Pallium*, (5) qui est une marque d'honneur & de distinction, que les papes ont coutume d'envoier aux archevêques. Il y a d'autres lettres du même pape à saint Leandre, où ce souverain pontife lui marque qu'il a donné au prêtre Probinus les livres qu'il avoit composés à sa sollicitation.

(4) *Capitale du monde chrétien.* On croit que les lettres de saint de Gregoire qui sont datées de la deuxiéme indiction, & qui, suivant cette date, ne seroient que de l'an cinq cens quatre vingt-dix-neuf, ont été transposées dans les registres de ce saint pape. Il n'y a nulle apparance que ces ambassadeurs aient été huit ou neuf ans en voiage, & à Rome, avant que de rapporter les réponses aux lettres de congratulation que le roi Reccarede avoit écrites à saint Gregoire sur son exaltation.

(5) *Le Pallium.* Saint Gregoire lui marque qu'il ne doit s'en servir que dans les Messes solemnelles, l'on sçait que cela ne s'accordoit aux metropolitains, qu'après l'avoir bien merité, ou lorsqu'il étoit demandé avec grandes instances & de fortes recommandations.

C'eſt une tradition aſſez commune en Eſpagne, quoiqu'on n'en ſçache pas l'origine, que ſaint Gregoire chargea les ambaſſadeurs de Reccarede de preſenter de ſa part à ſaint Leandre une ſtatue de la ſainte Vierge: cette ſtatue n'étoit que de bois. On prétend qu'on la trouva long-tems après dans une caverne avec le corps de ſaint Fulgence évêque d'Ecija, & de ſainte Florentine ſa ſœur, & qu'elle eſt à preſent expoſée dans la ville de Guadaloupe à la veneration des fideles qui s'y rendent de tous les endroits de l'Eſpagne avec un concours extraordinaire. On y a bâti un des plus celebres monaſteres de Jeronimites qui ſoit en Eſpagne. Les corps de ſaint Fulgence & de ſainte Florentine repoſent aujourd'hui dans le bourg de Burzocane, où on les trouva. Ce bourg eſt proche Guadaloupe. Si on en croit la tradition, ſainte Florentine a paſſé ſa vie à Ecija, elle y a été ſuperieure de quarante monaſteres de ſaintes vierges, qu'elle gouverna avec une ſageſſe & une vertu toute divine. On y voit encore les reſtes de la maiſon où la ſainte a vêcu, & des veſtiges du principal monaſtere de ces ſaintes filles, dans le même endroit où eſt bâti aujourd'hui un autre celebre monaſtere de Jeronimites, ſur le bord de la riviere du Xenil. Saint Fulgence a compoſé un livre ſur l'Incarnation, & ſur quelques endroits de l'Ecriture: ce livre s'eſt conſervé juſqu'à preſent. Maxime évêque de Sarragoſſe (6) dit auſſi que les trois livres de la Myſthologie ont été compoſés par le même ſaint, d'autres néanmoins diſent que cet excellent ouvrage eſt de ſaint Fulgence évêque de Ruſpe.

An 590 & ſuiv depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Origine de notre Dame de Guadaloupe.

III.

Il ſe tient differens conciles en Eſpagne.

Les ambaſſadeurs du roi demeurerent à Rome dans le tems que l'on tenoit pluſieurs conciles en Eſpagne, ſelon les decrets du dernier concile de Tolede; car il avoit reglé que l'on aſſembleroit tous les ans des conciles provinciaux, tant l'on étoit convaicu dans ces premiers ſiecles, que les conciles étoient abſolument neceſſaires pour le bien de l'égliſe, & pour la reformation des mœurs. Ce fut pour obéir à ces ſaints decrets que ſaint Leandre tint à Seville le premier concile provincial, où ſe trouverent les ſept évêques ſes ſuffragans. L'aſ-

(6) *Maxime évêque de Sarragoſſe.* L'édition Eſpagnole dit *Maxineo Cæſar.* Il faut *Cæſar Auguſtano.* C'eſt une faute d'impreſſion, venue de ce que dans le manuſcrit il y avoit par abreviation *Cæſar.* avec un point, pour *Cæſarauguſtano*, c'eſt-à-dire, évêque de Sarragoſſe. On croit que ces livres de Myſtologie ſont d'un grammairien nommé Fulvius Placiades. C'eſt un auteur que l'on tient communément pour apochryphe & ſuppoſé, auſſi-bien que Lucius Dexter.

An 590 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ

faire dont l'on traita particulierement dans ce concile, concernoit encore un different survenu touchant les sujets ou vassaux de l'église d'Ecija. Pegasius qui en étoit évêque, prétendoit que Gaudence son prédecesseur, en les affranchissant, avoit agi contre les loix, & contre le droit de son église. Il se tint aussi dans le même tems un concile à Narbonne dans la Gaule Gothique, où se trouverent un pareil nombre d'évêques; & d'un commun consentement l'on y fit quinze canons, pour reformer les mœurs des ecclesiastiques, qui menoient une vie très-licentieuse & très-dereglée. L'archevêque metropolitain de Tarragonne, quoiqu'il ne se fût point trouvé au dernier concile de Tolede, voulut néanmoins se conformer aux reglemens que l'on y avoit faits; il assembla donc lui-même à Tarragone un concile d'évêques de sa province, & l'on y détermina en trois articles la maniere dont l'on doit recevoir dans l'église Catholique ceux qui feroient abjuration de l'Arianisme. On tint encore un autre concile à Tolede; on en assembla aussi à Huesca, & à Barcelone; mais il seroit inutile, & ennuieux de rapporter ici tout ce qui se passa dans ces conciles; car ce détail n'a aucun rapport à l'histoire que nous écrivons. Ceux qui auroient la curiosité de s'en instruire n'ont qu'à lire un ancien recueil des conciles, commencé par saint Emilien l'Encapuchoné, & continué par d'autres auteurs.

IV. Reccarede envoie demander Clodosinde en mariage.

Mais revenons au roi Reccarede: ce prince qui venoit tout recemment de réunir ses sujets à l'église Catholique, crut qu'il avoit besoin de la paix; & comme il n'avoit rien à craindre que du côté de la France, dont il n'avoit pas eu d'ailleurs sujet d'être content, à cause des ravages que les François avoient causés dans ses états. Il pensa tout de bon à se mettre en repos de ce côté-là, & à renouer une nouvelle alliance avec les rois de France: c'est pourquoi peu de tems après la mort de la reine Bada son épouse, il prit la resolution de se remarier avec une princesse du sang de France: ainsi oubliant tous les sujets de plainte qu'il croioit en avoir, il envoia en France une celebre ambassade pour demander en mariage la princesse Clodosinde, la seconde sœur de Childebert roi d'Austrasie. (7) On eut quelque peine à la lui accorder; cependant la po-

(7) *Childebert roi d'Austrasie.* Nous avons dit déja que l'Austrasie s'étendoit plus au nord que la Lorraine, & Mariana n'a eu égard en parlant de ce pays, qu'au nom qu'on donnoit de son tems à une partie de l'Austrasie.

litique & les empressemens de Reccarede l'emporterent : les ambassadeurs obtinrent la princesse Clodosinde pour leur maître ; mais en même-tems ils assurerent de nouveau Childebert que le roi Reccarede n'avoit eu nulle part à la mort de son frere Hermenegilde, qu'au contraire il s'y étoit opposé de tout son pouvoir, & qu'il en avoit eu une extrême douleur.

An 590 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il épouse Clodosinde.

La princesse Clodosinde étoit déja promise à Anthaire roi des Lombards ; mais on lui préfera Reccarede. Cette princesse lui fut accordée sur ses pressantes sollicitations, & parce que les François eurent du scrupule sur la diversité de religion qui étoit entre le roi des Lombards, encore païen, & Clodosinde, persuadés d'ailleurs que ces sortes de mariages ne sont ni legitimes, ni heureux, au lieu que Reccarede avoit été toute sa vie Chrétien, & venoit tout recemment de se réunir à l'église Catholique par les soins de saint Leandre & de saint Fulgence, & avoit engagé ses sujets à renoncer à l'Arianisme pour embrasser la foi orthodoxe. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'année que se celebra ce mariage : tous cependant conviennent que cette alliance ne se fit que les dernieres années de la vie de Reccarede.

Les Romains battus par les Goths.

Ils ajoûtent que les Romains crurent pouvoir profiter du changement de religion qui venoit de se faire dans l'état, & se servirent de cette conjoncture, pour engager les peuples à se soulever, & à reconnoître leurs anciens maîtres. Il y eut quelques mouvemens dans les provinces éloignées de la cour ; mais ces premiers troubles furent plûtôt appaisés, que l'on n'eût appris à la cour qu'ils s'y étoient élevés.

Les Gascons se revoltent, & sont soumis.

D'un autre côté les Gascons, que nous appellons aujourd'hui Navarrois, avoient bien de la peine à se soumettre. Ces peuples naturellement volages, inquiets, & jaloux de leur liberté, voulant secouer le joug, s'unirent entre eux, & firent de grands ravages dans le plat pays ; mais le roi envoia incontinent quelques troupes choisies, qui firent bien-tôt rentrer les rebelles dans leur devoir.

V. Mort de Reccarede.

Le roi Reccarede fut le prince de son tems dont la reputation & la gloire s'étendirent plus loin. Les victoires qu'il avoit remportées, même avant que de regner, & dans les premiers commencemens de son regne, la paix dans laquelle il sçut maintenir son roiaume, mille autres vertus éclatantes lui attirerent le respect & l'admiration de ses voisins. Ce prince avoit

An 601 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

l'ame grande, le genie vaste, une prudence rare, de la valeur, l'abord affable, les manieres engageantes; mais ce qui a mis le comble à sa gloire, & doit le mettre à son éloge, c'est cette pieté sincere, & le zele qu'il a fait paroître pour la religion Catholique depuis sa conversion. Il mourut l'an six cens un, après avoir regné heureusement quinze ans un mois & dix jours. Saint Isidore dit que ce prince étant à Tolede au lit de la mort, voulut faire une penitence publique de ses pechés de la maniere que les simples fideles de ce tems-là avoient accoutumé de faire. Mais saint Gregoire écrit que si l'Espagne avoit renoncé à l'Arianisme, elle étoit redevable de sa conversion aux merites & à la puissante intercession de saint Hermenegilde.

Les enfans de Reccarede.

Reccarede avoit trois enfans Liuva, l'aîné de tous, Suinthila, & Geila. Liuva fils de Reccarede & de la reine Bada sa premiere femme, étant déja en âge de gouverner par lui-même, succeda à son pere, & prit en main les rênes de l'état. On ne sçait point certainement quelle fut la mere des deux autres princes Suinthila & Geila, si Reccarede les eût de sa premiere ou de sa seconde femme. Ce qu'il y de constant, & dont tous les historiens conviennent, c'est que les rois d'Espagne descendent sans interruption de quelqu'un de ces trois princes enfans de l'illustre Reccarede, comme il paroît par les anciennes chartes, & selon le temoignage de nos anciens historiens, & en particulier du roi Alphonse le Grand, & d'Isidore de Badajos, surnommé le Jeune.

Le roi Athanagilde predecesseur du roi Leuvigilde, eut de la reine Gosvinde son épouse, deux filles, sçavoir Galsvinde & Brunehaut. Clovis premier, roi des François, eut de son côté trois petits fils, qui s'appellerent Guntran, Chilperic & Sigebert tous trois enfans de Clotaire fils de Clovis; Galsvinde épousa Chilperic, & cette princesse perit par les artifices & par la perfidie de Fredegunde, comme nous l'avons déja rapporté. Sigebert épousa Brunehaut, & en eut le roi Childebert, Ingunde épouse d'Hermenegilde, & Clodosinde que Reccarede épousa en secondes nôces. Leuvigilde successeur d'Athanagilde, avant que d'être monté sur le trône des Goths, eut de la reine Theodosia sa premiere femme Hermenegilde & Reccarede, & depuis qu'il fût parvenu à la couronne, il épousa la reine Gosvinde, veuve du roi Athanagilde. Outre cela, Hermenegilde épousa Ingunde, & Reccarede Clodosinde

dosinde toutes deux petites filles de la seconde femme de Leuvigilde.

An 601 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

VI. Origine des ducs & comtes.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de faire ici un petite digression sur le nom de duc & de comte, dont il est très-souvent parlé sous le regne de Reccarede, & des autres rois ses successeurs. Cette digression ne servira qu'à éclaircir l'histoire d'Espagne, qui sans cela seroit obscure, faute d'entendre la signification de ces termes. On parle souvent dans les anciennes histoires d'Espagne de duc & de comte, (8) pour marquer les gouverneurs des villes ou des provinces, les magistrats, ou ceux qui possedoient les principales charges de l'état. On appelloit comtes ceux qui avoient la principale autorité dans les provinces, & le gouvernement general ; les ducs étoient ceux qui avoient le commandement des troupes dans une province ou dans une ville ; & parce que ceux-ci étoient chargés de la plus grande partie des affaires, & sur tout de celles de la guerre, & de paier les troupes, ils avoient droit de faire battre monnoie, ou au moins ils avoient intendence sur ceux qui la battoient ; de là vient qu'en Espagne un écu s'appelle assez ordinairement un *ducat*.

On ne donnoit pas seulement le nom de comtes aux gouverneurs de province ; on le donnoit encore à tous ceux qui avoient quelque charge considerable à l'armée, ou dans la maison du roi : c'est pourquoi nous voions dans les anciennes histoires, lorsqu'elles parlent de guerre & de troupes. Les comtes des arbalestiers, les comtes des archers, les comtes des gens d'armes, & quand ces mêmes histoires parlent des principaux officiers de la maison du roi, on y voit les comtes de l'étable, c'est ce que nous appellons aujourd'hui *connétables*, les comtes de la chambre, &c.

Il paroît que nos rois n'ont donné ces noms aux principaux officiers de leur armée & de leur maison, qu'à l'imitation des empereurs qui avoient introduit ces noms, inconnus à l'ancien-

(8) *De duc & de comte.* En France les comtes étoient les gouverneurs des villes, & de leurs territoires ; les ducs, les gouverneurs des provinces ; les marquis, ceux qui commandoient dans les marches ou frontieres ; du moins cela étoit ainsi à la fin de la premiere, & au commencement de la seconde race. Car en d'autres tems cela a changé. Sous les empereurs Romains, les ducs étoient comme les lieutenans des empereurs, & leurs assistans s'appelloient comtes. Il y eut ensuite des comtes attachés à la personne même des empereurs, qui avoient la même autorité que les ducs. Nos rois dès les commencemens de la monarchie jusques dans la troisiéme race, ont eu aussi-bien que les empereurs, de ces comtes, qui prenoient la qualité de comtes Palatins de France.

An 601 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

ne republique Romaine. Or comme la puissance des rois Goths en ce tems-là ne cedoit en rien à celle des empereurs, ils crurent qu'il étoit de leur grandeur de se regler sur l'exemple de ceux-ci, & de donner à leurs grands officiers les mêmes noms que les empereurs donnoient aux leurs.

C'est peut-être aussi à l'imitation des anciens Romains que Reccarede porta le surnom de *Flavius*, & que ce surnom passa aux rois ses successeurs; mais parce que les Grecs donnoient le nom pompeux de ville imperiale à la ville de Constantinople capitale de l'empire, & le séjour des empereurs, nos rois, donnerent le nom de ville roiale à la ville de Tolede, qu'ils avoient choisie pour leur demeure, & dont ils avoient fait la capitale de leur roiaume.

Dans ce tems-là les noms de ducs & de comtes étoient seulement attachés à la personne qui possedoit les charges de l'armée & de l'état, & ne passoient point aux heritiers; mais dans la suite les rois, pour reconnoître le service de ceux qui les avoient possedés, rendirent ces noms hereditaires à leurs enfans; mais aussi ils bornerent l'autorité qui y étoit attachée, & la restraignirent à de petites villes, & à un petit nombre de vassaux.

VII.
Liuva succede à son pere Reccarede.

A peine Liuva avoit-il vingt ans, quand son pere Reccarede mourut; comme il étoit l'aîné de ses enfans, il fut reconnu par tous les grands du roiaume pour son heritier & son successeur. Après qu'il eut rendu les derniers devoirs au roi son pere avec la pompe & la magnificence digne d'un si grand prince, il prit le gouvernement de l'état. La jeunesse de Liuva, & les troubles passés, qui n'étoient pas encore entierement appaisés, sembloient favoriser les mal-intentionnés. Ils crurent pouvoir remuer impunément, & profiter d'une conjoncture qu'ils croioient favorable à leurs desseins. Déja l'on commençoit à voir briller dans la personne du jeune monarque les plus éclatantes vertus, & tout ce qui étoit necessaire pour rendre son regne heureux & son roiaume florissant; la nation avoit conçu de grandes esperances, que marchant sur les traces du feu roi son pere, dont il avoit les grandes qualités: il gouverneroit avec une bonté de pere ses sujets, maintiendroit ses états dans la paix, & immortaliseroit son nom; mais ce prince tout aimable qu'il étoit, perit malheureusement par les artifices & la trahison du perfide & de l'ambitieux Witeric, accoutumé déja aux crimes les plus noirs. L'histoire ne marque point ni

la maniere dont Witeric fit mourir Liuva, ni les autres circonstances de la conspiration.

An 586 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Mort de Liuva.

Liuva ne regna que deux ans : dans un regne si court il n'eut pas le tems de donner des preuves de sa valeur, ni de rien faire de considerable pour la gloire du roiaume, & l'avantage de ses sujets : on peut seulement dire qu'il s'étoit fait respecter & aimer tout ensemble, par son air majestueux & doux, par sa bonté, & par les vertus qu'il avoit herité du roi son pere. Il mourut à la fleur de son âge, & sa mort fut pleurée de tous les Espagnols. On trouve en Espagne des pieces de monnoie d'or frappées au coin de ce prince, & sur le revers *Hispali Pius*, pour marque qu'il avoit donné à Seville des preuves de sa pieté & de sa religion. Or l'on ne peut pas dire que ces medailles aient été frappée sous le prince Liuva grand-oncle de celui-ci ; car l'on voit dans ces monnoies l'image du prince avec la couronne sur la tête, & les rois Goths avant Leuvigilde ne s'étoient jamais servis de ces marques de la dignité roiale, comme nous l'avons fait voir un peu plus haut.

VIII. Witeric s'empare du roiaume des Goths.

Le roiaume des Goths fut la recompense du parricide Witeric, & le fruit de sa trahison ; car ce perfide soutenu d'une troupe de factieux & de mutins, qui s'étoient declarés pour lui, monta sur le thrône de son souverain, & regna six ans dix mois. Les historiens conviennent que malgré ses defauts il ne laissa pas d'avoir de grandes qualités. Il étoit brave, & entendoit la guerre : il ne fut pas cependant toûjous heureux. Il avoit une passion extrême de chasser d'Espagne les Romains : il envoia contre eux des troupes, qui furent battues en plusieurs rencontres ; mais aiant rassemblé une armée plus nombreuse, il les défit, auprès de Siguença dans cet endroit de l'Espagne Celtiberique qui fait partie de la province Tarragonoise, & il en fit un si terrible carnage, qu'ils ne purent presque plus s'en relever.

IX. Theodoric roi de Bourgogne épouse Hermembergue fille du roi Witeric.

Il l'a renvoie.

Cependant Childebert roi d'Austrasie mourut, ses deux enfans lui succederent, & partagerent entre eux ses états. Theodebert fut roi d'Austrasie, & Theodoric roi de Bourgogne, il épousa Hermembergue fille du roi Witeric. La princesse alla en France avec un train & un équipage magnifique trouver le roi Theodoric, à qui elle étoit destinée ; mais elle revint aussi-tôt en Espagne trouver le roi son pere, sans avoir consommé son mariage ; les historiens ne nous en ont pas expliqué

An 601 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

la veritable raison. Quelques-uns ont seulement rapporté que les concubines de Theodoric, qu'il aimoit éperdument, eurent recours aux charmes & aux sortileges pour empêcher que ce prince ne pût consommer son mariage avec la princesse Hermembergue, & que ce fut pour cela que Theodoric la renvoia à son pere; quelques autres jaloux de la gloire de la reine Brunehaut, pretendent que ce fut elle qui pour se maintenir dans l'autorité qu'elle avoit usurpée, empêcha la consommation de ce mariage, apprehendant que la jeune princesse ne la supplantât, & ne se rendît maitresse de l'esprit du roi son époux.

X. Witeric fait une ligue contre Theodoric.

Le roi Witeric fut outré de l'affront que venoit de recevoir la princesse Hermembergue sa fille, & regarda son retour comme une insulte faite à la majesté roiale. Il envoia des ambassadeurs en France, avec ordre de declarer la guerre à Theodoric, s'il ne reparoit promptement l'outrage fait à la princesse. Il commanda en même-tems à ses ambassadeurs de quitter la cour, sans prendre congé, & de se retirer ensuite dans les états voisins, de menager secretement une alliance avec les autres rois de France, & de les engager à se liguer tous ensemble contre le roi de Bourgogne. Les ambassadeurs de Witeric n'eurent pas de peine à conclure la ligue que leur maître desiroit. Le roi Clotaire étoit depuis long-tems ennemi juré de Theodoric; & Theodebert roi d'Austrasie n'étoit pas moins irrité contre lui; car il ne le regardoit que comme un bâtard. Ainsi la ligue fut bien-tôt conclue: ils y allierent même Agilulphe roi des Lombards, & tous ensemble leverent des armées puissantes, pour attaquer en même-tems, & de tous les côtés Theodoric, qu'ils regardoient comme leur ennemi commun.

Theodoric rompt la ligue.

Theodoric vit bien qu'il n'étoit pas en état de resister seul à tant de princes ligués. Comme il ne manquoit pas d'habileté, connoissant parfaitement le peril où il étoit exposé, il rabattit de sa fierté, usa d'adresse, & pour rompre la ligue, il s'attacha à gagner Theodebert, qui lui paroissoit le plus facile: il y réussit, en lui cedant une partie de ses états, afin de conserver le reste.

Theodebert écouta les propositions de Theodoric, & consentit d'autant plus à l'accommodement: qu'il y trouvoit ses interêts particuliers: voiant bien d'ailleurs qu'il étoit bien plus

naturel & bien plus raiſonnable de demeurer uni avec ſon frere, que de venger les querelles particulieres de Witeric, qui ne le regardoient point. Le traité entre ces deux princes étant conclu, les autres princes abandonnerent bien-tôt Witeric, & ne voulurent point entrer dans une guerre, qui paroiſſoit devoir être ſanglante.

An 601 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XI. Mort de Witeric.

Le malheureux ſuccès de cette ligue, rendit Witeric mepriſable à ſes ſujets, dont il n'étoit pas beaucoup aimé; mais ce qui contribua à faire éclater l'averſion que ces peuples avoient conçue contre ce prince, & qu'ils avoient diſſimulée, parce qu'ils n'étoient pas en état de lui en faire reſſentir les effets, c'eſt qu'on étoit perſuadé que Witeric vouloit rétablir l'Arianiſme en Eſpagne, dans la penſée qu'il devoit ſa couronne aux partiſans de cette hereſie, qui l'avoient ſecretement aidé à s'élever ſur le thrône, après la mort du legitime ſouverain. Ce bruit ſemé adroitement, aigrit & revolta l'eſprit de ſes peuples: il y eut un ſoulevement preſque general; on courut aux armes; les plus déterminés étant entrés dans le palais, ſurprirent le prince, qui ne s'attendoient pas à une revolution ſi ſubite, & le poignarderent tandis qu'il dînoit. La fureur de la populace ne ſe borna pas à la mort de Witeric, on traîna ſon corps par les rues d'une maniere ignominieuſe, on le chargea d'injures, on fit mille imprecations contre ſa perſonne; enfin on l'enterra dans un lieu mepriſable. Chacun regarda le malheur de ce prince comme une punition viſible de Dieu, qui vengeoit la mort de l'innocent Liuva par le ſupplice de ſon ſujet rebelle, & de ſon infame aſſaſſin. Ce châtiment terrible montre clairement que ſi quelquefois la juſtice divine ſemble diſſimuler pour un tems les plus grands crimes, elle ne le fait que pour les punir tôt ou tard d'une maniere bien plus ſevere.

XII. Gundemar ſuccede à Witeric.

La mort de Witeric ouvrit à Gundemar le chemin du thrône des Goths: c'étoit un des plus grands hommes de ſon ſiecle: on ne ſçait pas s'il ne fût point un des chefs de la conjuration contre Witeric, ou au moins s'il n'eût pas beaucoup de part à la mort de ce tiran. Quoi qu'il en ſoit, comme il avoit effectivement de très-grandes qualités, qu'il avoit de l'habileté pour les affaires, de la valeur & de l'experience dans la guerre, il ſçut heureuſement menager la faveur des grands, dont il s'étoit fait eſtimer & aimer pendant le regne précedent. Ainſi

An 614 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

il monta sur le thrône d'un consentement universel de toute la nation l'an six cens quatorze.

Si l'on peut demêler la verité à l'aide du peu de monumens anciens qui nous restent, & parler sur de simples conjectures, je crois que les François choqués contre Witeric, contribuerent peut-être à mettre la couronne des Goths sur la tête de Gundemar. La preuve que l'on pourroit apporter de ce que j'avance, est que le roi Gundemar paioit tous les ans aux rois de France une espece de tribut: cela se voit par des lettres du comte Bulgarano gouverneur des provinces que les Goths possedoient dans les Gaules: ces lettres subsistent encore aujourd'hui, & on les trouve parmi les manuscrits de la bibiotheque de la fameuse université d'Alcala, & dans la bibliotheque de l'église d'Oviedo.

Gundemar envoie des ambassadeurs en France, & ils sont mal reçus.

On voit encore dans les mêmes lettres que Gundemar envoia une ambassade en France, que ses ambassadeurs y furent mal reçus, que l'on viola en leur personne le droit des gens, droit sacré parmi les nations même les plus barbares; mais ces lettres ne marquent ni les motifs de l'ambassade, ni les raisons du mauvais traitement que reçurent les ambassadeurs de Gundemar, qui crut devoir dissimuler cette injure, apprehendant d'irriter les François. Ainsi ne voulant point leur donner lieu de se plaindre, il envoia une nouvelle ambassade en France; mais ces ambassadeurs ne furent pas plus heureux que les premiers: on les renvoia honteusement, sans même leur accorder une audience.

XIII.
Les Goths attaquent les François.

Le comte Bulgarano ne fut pas si patient ni si moderé que Gundemar, il fut outré de l'affront que l'on faisoit à son souverain, & à sa nation. Ainsi pour s'en venger, il ne voulut jamais laisser passer les ambassadeurs que Theodoric envoioit à son tour en Espagne, & rompit par là les negociations dont ils étoient chargés. Non content de cela, il assembla quelques troupes, declara la guerre aux François au nom de son maître, & commença d'abord par se saisir de Jubinien & de Corneillac, deux places fortes qu'il surprit, & dont il chassa les garnisons Françoises.

La raison pour laquelle le comte Bulgarano s'attacha particulierement à ces deux places, fut qu'aiant été cedées à la reine Brunehaut par un traité que le roi Reccarede avoit fait avec les François, qui n'avoient point reçu de dot pour cette prin-

An 614 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

cesse, & elle même étant morte quelque tems après, sans laisser d'heritiers; car tous ses enfans & ses petits-enfans étoient morts. Le comte crut donc pouvoir se saisir de ces deux places qui devoient revenir à l'Espagne. Les François qui ne s'étoient pas mis en devoir de les rendre, ne se mirent pas en peine de les reprendre.

XIV. Gundemar soumet les Navarrois.

Les Navarrois toûjours mutins & inquiets, ne pouvoient se tenir en repos dans leurs montagnes, comme ils y trouvoient à peine de quoi subsister, ils faisoient des courses dans la plaine. Gundemar envoia contre eux des troupes, qui les reduisirent à la raison. Il ne fut pas moins heureux dans les demêlés qu'il eut avec les officiers que les empereurs Grecs entretenoient encore dans quelques provinces d'Espagne, où ils s'étoient maintenus; car ceux-cy ayant voulu remuer, Gundemar les força de demeurer tranquiles. Ce prince mourut de maladie à Tolede l'an six cens douze, après avoir regné un an, dix mois & treize jours. La reine son épouse s'appelloit Hilduare, dont il ne laissoit aucun enfant, que l'on sçache.

Et les Romains.

Mort de Gundemar.

An 612 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Heraclius étoit en ce tems-là empereur d'orient, & avoit succedé à Phocas. Boniface IV. étoit sur la chaire de saint Pierre: il avoit succedé à Boniface III. & celui-ci à Sabinien qui avoit été lui-même successeur de saint Gregoire le Grand. Aurasius gouvernoit l'église de Tolede, après Euphemius Tonantius & Adelphius, qui avoient tous été archevêques consecutivement l'un après l'autre de cette capitale de l'Espagne. Aurasius étoit un des plus grands hommes qu'eût eu l'église de Tolede jusqu'alors, & aucun de ses predecesseurs ne l'emportoit sur lui, ni en capacité, ni en grandeur d'ame, ni en vertu. Ce fut du tems de ce saint prelat, la premiere année du regne de Gundemar, que vingt-cinq évêques s'assemblerent à Tolede de differens endroits de l'Espagne, pour terminer en presence du roi, & par son ordre, un different qui étoit entre l'archevêque de Tolede & les évêques de la province Carthaginoise.

XV. Concile tenu à Tolede.

Euphemius archevêque de Tolede s'étoit nommé, peut-être sans reflexion, en souscrivant les actes du dernier concile, metropolitain de la province Carpetaine; mais parce que la province Carthaginoise étoit beaucoup plus étendue que la Carpetaine, que l'on appelle aujourd'hui le roiaume de Tolede, les autres évêques regardoient cette entreprise d'Euphemius, comme une atteinte que l'on donnoit à leur liberté, & ne vou-

An 612 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

loient point reconnoître l'autorité de l'église de Tolede, ni s'y soumettre: on les cita donc à ce concile pour venir rendre raison de leurs plaintes. Après qu'on les eût entendus, le roi & les évêques prononcerent conjointement en faveur de l'archevêque Aurasius. Parmi les évêques qui se trouverent à Tolede, on y compte saint Isidore archevêque de Seville, qui avoit déja succedé à saint Leandre son frere, mort depuis peu; Innocent archevêque de Merida, & Eusebe de Tarragonne. Outre ces archevêques, si les actes de ce concile n'ont point été falsifiés, on y trouve Benjamin évêque de Dumio. Quinze évêques de la province Carthaginoise, qui étoient les seuls interessés dans cette affaire, ne laisserent pas de signer dans un papier à part tout ce que le concile avoit decidé. Voici le nom de ces prelats. Prologene, qui se qualifie évêque de la sainte église de Siguença, Theodore de Casteilon ou de Castona, Minicien de Segovie, Etienne d'Oretan ou de sainte Marie de Oreto, Jacques de Montesano, Magnence de Valeria, cette ville est détruite; Theodore d'Eracalie, on n'en sçait pas la situation; Martin de Valence, Tonance de Palence, Portarius de Segobrie, quelques-uns croient que c'est Segorbe, & d'autres que cette ville n'est plus qu'une bourgade, dont l'évêché ne subsiste plus; Vincent de Bigastrio qui est ruinée; Elerius de Baza, Gregoire d'Osme, Presidius d'Alala, & Sanabilis d'Elota: on ne sçait pas trop où étoit cette derniere ville.

On voit par là que l'archevêque de Tolede avoit beaucoup plus de suffragans qu'il n'en a aujourd'hui; car nous ne parlons pas ici de la qualité de primat qu'il a à present sur toutes les églises d'Espagne; l'on n'en disputoit pas encore en ce tems-là. Ce qui est de constant, c'est que dans un concile qui se tint à Tolede dès le tems que Montan en étoit Archevêque. Les peres donnerent à l'église de Tolede l'autorité & la jurisdiction sur toutes les églises de la province Carthaginoise, comme l'avouerent & le reconnurent les évêques qui étoient interessez dans le demêlé dont nous venons de parler. Cela se voit évidemment par les actes du concile, & par la sentence que prononcerent les évêques qui s'y trouverent. Dans ce même tems florissoit en Espagne Draconeius poëte celebre, qui mit en vers le commencement de la Genese.

Portrait de Gundemar.

Après la mort du roi Gundemar, dont on fit les obseques avec une pompe & une magnificence vraiment roiale, la

douleur

douleur & la consternation fut universelle dans tout le roiaume. C'étoit veritablement un grand roi, il avoit l'air noble, & majestueux, une grandeur d'ame à l'épreuve de tout, un genie élevé; mais à tant de grandes qualités, il avoit encore sçu allier une douceur, & des manieres affables qui gagnoient tous les cœurs. La mort trop prompte de ce prince, fit évanouir les grandes esperances que l'on avoit conçues de son regne.

An 612 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XV. Sisebut succede à Gundemar.

Les grands du roiaume s'assemblerent aussi-tôt après les obseques du roi Gundemar, pour lui choisir un successeur. On ne fut pas long-tems à se determiner, & Sisebut fut élû d'un consentement unanime de tous les ordres. Ce prince avoit un merite rare, & le cedoit peu à son predecesseur, si nous en voulons croire nos historiens, il avoit tout ce que l'on peut souhaiter, pour former un prince accompli, habile, & sage dans la paix, brave jusqu'à l'intrepidité dans la guerre, une fermeté à l'épreuve des plus grands perils, un zele ardent pour la religion Catholique, & ce que l'on regardoit en ce tems-là comme une espece de prodige, c'est qu'il sçavoit assez bien la langue Latine, qu'il aimoit les lettres, & qu'il étoit lui-même sçavant. Tant de grandes qualités ne laisserent pas de diminuer un peu la douleur que les Goths ressentirent de la mort de Gundemar.

Quoique par la negligence ou l'ignorance de ces siecles barbares, il nous reste très-peu d'anciens monumens, le tems n'a pas laissé de nous conserver encore quelques lettres du roi Sisebut, qui nous doivent donner une idée assez avantageuse de la politesse de son esprit, de son amour pour les sciences. On fait Sisebut auteur de la vie de saint Didier, évêque de Vienne dans les Gaules, que Theodoric roi de Bourgogne fit mourir à coups de pierre, parce qu'il le reprenoit librement de ses desordres: cela n'est pas cependant trop vraisemblable; & quand l'on voudra examiner les raisons que j'ai apportées dans un autre endroit, pour montrer que cet ouvrage ne peut être de ce prince, on conviendra aisément que cette vie a été composée par un autre auteur peut-être du même nom. Dans une Bourgade appellée Granatula, assez proche d'Almagro, on voit sur une pierre assez mal polie, l'épitaphe d'un évêque nommé Amateur, qui mourut l'année six-cens quatorziéme, & la secconde du regne de Sisebut. Il est aisé par cette époque de

An 614 depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 614 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

determiner, & de fixer le commencement du regne de ce prince : on croit que cette pierre est tirée des ruines de l'ancienne ville d'Oreto, qui n'est qu'à deux milles de Granatula.

Il soumet les Asturiens.

Quelque hautes que fussent les idées & les esperances que tout le roiaume avoit de Sisebut, ce prince ne les trompa nullement. Les Asturiens & ceux de la Rioja peuples brutaux & grossiers, persuadés qu'il n'étoit pas possible de les forcer dans les forêts impenetrables, & dans les montagnes inaccessibles, où ils s'étoient retranchés, s'étoient soulevés, & n'avoient pas voulu reconnoître Sisebut, ni recevoir ses ordres; mais le nouveau rôi dompta bien-tôt ces mutins. Il envoia contre eux des troupes choisies, sous la conduite de Flavius Suinthila fils du roi Reccarede. Ce jeune prince donna dans cette occasion des marques de sa valeur, & de ce qu'il devoit être un jour. Il perça leurs forêts, il les força dans leurs montagnes, les poursuivit jusques dans leurs cavernes, & les trous des rochers où ils s'étoient retirés; en un mot il les reduisit & les contraignit de se soumettre. Ce succès heureux servit de degrés à Suinthila pour remonter sur le thrône de ses aieux, dont sa jeunesse l'avoit exclus, quand le roi Reccarede son pere mourut.

XVI.
Il soumet les Romains.

Dès que Sisebut eut terminé cette guerre, & qu'il se crut en repos de ce côté-là, il ne pensa plus qu'à executer le projet qu'avoient formé, & plusieurs fois inutilement tenté ses predecesseurs. Les Romains, comme nous l'avons déja dit, malgré les efforts des rois Goths, s'étoient toûjours maintenus vers le detroit de Gibraltar, les côtes de l'ocean, dans une partie de l'Andalousie, & de ce qu'on appelle aujourd'hui le Portugal. Sisebut qui ne vouloit point manquer son coup, prit les mesures que la prudence pouvoit lui suggerer: il amassa de l'argent, fit de nouvelles levées, les joignit à l'armée victorieuse & aguerrie de Suinthila, & resolut de se mettre lui-même en personne à la tête de ses troupes. Il entra dans les terres de ses ennnemis, les attaqua, les battit, les poursuivit par tout, prit leurs villes, rasa leurs forteresses, les chassa de tous les endroits où ils tâchoient de se retrancher, les força enfin ou d'abandonner entierement l'Espagne, ou de ne reconnoître point d'autre maître que lui. Depuis ce tems-là les empereurs ne possederent plus rien dans ces belles & riches provinces.

Il faut avouer que la clemence dont il usa envers les vaincus, mit le comble à sa gloire; car il donna la liberté à tous les pri-

ſonniers que ſes ſoldats avoient fait durant le cours de cette guerre. La profeſſion qu'ils faiſoient tous de la religion catholique, fut la principale, ou plûtôt l'unique raiſon qui le determina à leur accorder cette grace; cependant il ne voulut pas que ſa generoſité fût préjudiciable à ſes troupes, & pour arrêter leurs plaintes & leurs murmures, il ordonna qu'on leur diſtribuât de ſon propre treſor, l'argent qu'ils auroient pû retirer de leurs priſonniers.

An 614 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le patrice Ceſarius gouvernoit en ce tems-là l'Eſpagne au nom de l'empereur de Conſtantinople: battu de tous côtés par Siſebut, voiant d'ailleurs qu'il lui étoit abſolument impoſſible de conſerver à ſon maître le pays qu'il lui avoit confié, il ne penſa plus qu'à abandonner avec honneur l'Eſpagne, que l'empereur Heraclius ſembloit lui-même abandonner, puiſqu'il n'y envoioit aucun ſecours. Il fit donc ſonder Siſebut, pour voir s'il ſeroit d'humeur à entrer en negociation, & à lui accorder des conditions honorables. La fortune lui en preſenta une occaſion aſſez legere à la verité, mais cependant qui lui parut favorable, & qu'il ne crut pas devoir laiſſer échapper.

XVII. Ceſarius envoie une ambaſſade à Siſebut.

Cecilius évêque de Monteſano pouſſé de deſir de mener une vie plus tranquile, & de ne travailler plus qu'à ſa propre perfection, avoit abandonné ſon évêché pour ſe retirer dans un certain monaſtere de la dependance des Romains: Siſebut choqué peut-être de ce que l'évêque avoit quitté ſon égliſe ſans ſa participation, ou de ce qu'il s'étoit retiré chez les ennemis, le cita pour venir rendre raiſon de ſa conduite. Les Romains avoient tant de veneration pour ce ſaint prelat, qu'ils ne vouloient pas le laiſſer aller, ni le livrer entre les mains de ſon ſouverain. Le patrice Ceſarius leur fit ſentir qu'il étoit à propos de ſe ſervir de cette conjoncture pour ménager l'eſprit du prince. Il donna ordre auſſi-tôt que l'on conduiſit le ſaint évêque à la cour de Siſebut; mais en même-tems il envoia avec lui, ſous prétexte de lui faire honneur, un ambaſſadeur nommé Anſemund, avec des inſtructions ſecretes pour faire quelques propoſitions de paix. Il chargea auſſi cet ambaſſadeur d'une lettre très-reſpectueuſe pour le roi, dans laquelle il tâchoit de l'engager adroitement à entrer en negociation avec Anſemund, & lui inſinuoit qu'il étoit de ſa generoſité d'avoir compaſſion de tant de ſang innocent qui avoit été répandu dans le cours de cette guerre, & dont ces provinces étoient, pour ainſi dire, abreuvées; qu'il

An 614 & suiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

avoit été ravi, en lui envoiant l'évêque Cecilius que ſa majeſté redemandoit, de lui marquer le plaiſir ſenſible qu'il auroit de trouver d'autres occaſions de lui donner des marques de la haute eſtime qu'il faiſoit de ſes vertus vraiment roiales, qu'il s'eſtimeroit heureux de pouvoir meriter l'affection d'un prince pour lequel il avoit les ſentimens de la plus profonde veneration; que ſon ambaſſadeur devoit prendre la liberté de lui preſenter de ſa part un arc; qu'à la verité ce preſent étoit peu de choſe, ſi on le conſideroit en lui-même, & indigne d'être preſenté à un ſi grand prince; mais que cependant il oſoit dire qu'il devoit lui être cher, par rapport aux ſentimens de celui qui oſoit le lui offrir.

Les Romains abandonnent l'Eſpagne.

Siſebut reçut très-bien l'ambaſſadeur de Ceſarius qui avoit accompagné le ſaint évêque. Ce grand prince aiant aſſez de penchant à la paix, écouta les propoſitions d'Anſemund. Il envoia de ſon côté Theodoric à Ceſarius, avec des lettres pour ce patrice, qui fut très-content des conditions que Siſebut lui accordoit; il crut devoir le faire paſſer à Conſtantinople avec des perſonnes affidées & intelligentes, pour engager l'empereur Heraclius à confirmer le traité dont l'on étoit convenu en Eſpagne.

XVIII.
Heraclius perſecute les Juifs.

Heraclius entêté de l'aſtrologie judiciaire, ajoûtoit foi aux predictions les plus extravagantes des devins. Ils lui avoient prédit autrefois que ſon empire, & en general tous les princes Chrétiens avoient tout à craindre d'une nation circonvoiſine: ce prince crut auſſi-tôt que c'étoit des Juifs dont il devoit ſe défier; mais trompé lui-même, auſſi-bien que ſes aſtrologues, il appliquoit aux Juifs ce qui devoit s'entendre des Sarraſins. Il perſecuta ceux-là, & emploia toutes les voies imaginables pour les détruire. Il les chaſſa de toutes les provinces de l'empire, & n'épargna rien pour en exterminer toute la race. L'arrivée de Theodoric ambaſſadeur de Siſebut fournit encore à Heraclius une occaſion favorable de donner aux Juifs des marques de ſa haine. Il commença par declarer à l'ambaſſadeur qu'il ratifieroit aveuglément, & avec plaiſir le traité que Ceſarius avoit conclu avec Siſebut, pourvû que ce prince voulut, à ſon exemple, prendre la reſolution de chaſſer d'Eſpagne les Juifs, nation, diſoit-il, qui n'étoit née que pour le renverſement des empires, & la ruine entiere de la religion Chrétienne; qu'il regarderoit cette démarche comme une grace dont il lui tiendroit compte.

An 614 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Sisebut chasse de tous ses états les Juifs.

Theodoric étant de retour en Espagne, & aiant proposé au roi l'affaire dont l'empereur l'avoit chargé, le roi accepta avec plaisir l'offre que lui faisoit Heraclius. Son zele peu éclairé le porta même à faire beaucoup plus que l'empereur ne demandoit; car non-seulement il publia un édit, par lequel il bannit les Juifs de ses états, mais à force de menaces, de supplices, de promesses, il contraignit la plûpart à se faire batiser. On ne peut disconvenir que le roi en cela ne fît une chose imprudente, (9) & très-opposée à l'esprit du Christianisme; car il ne doit jamais être permis à un Chrétien de forcer quelqu'un à embrasser contre sa conscience une religion, lorsqu'il n'est pas convaincu qu'elle est veritable. Un souverain peut bien obliger ses sujets à se faire instruire; mais il ne doit pas aller au delà. Il n'y eut personne qui ne condamnât cette conduite du prince, & les personnes les plus judicieuses, & même les plus zelées l'en blâmerent hautement, au rapport de saint Isidore.

Dans le volume des anciennes loix Gothiques, l'on en voit deux sur cette matiere, qui furent publiées la quatriéme année du regne de Sisebut. On trouva mauvais que le roi de sa propre autorité, sans consulter les évêques, les eût portés. Il est vrai que c'est aux souverains à faire les loix qu'ils jugent necessaires pour le bien de leurs états & du gouvernement politique; mais dans ce qui regarde la religion, & le gouvernement spirituel des ames, c'est aux pasteurs de l'église de prononcer; mais les souverains ne se bornent pas toûjours assez dans leurs entreprises, & les évêques souvent se croient obligés de dissimuler un mal, auquel ils ne peuvent remedier.

L'édit ne fut pas plûtôt porté, que l'on vit un grand nombre de Juifs embrasser la religion Chrétienne, & accourir à l'église, pour s'y faire batiser. Quelques-uns le firent sincerement, & de bonne foi; mais la plûpart ne le firent que pour s'accommoder au tems, & n'être pas contraints d'abandonner leurs établissemens & leurs biens. On ne sçauroit croire combien fut grand le nombre de ceux qui sortirent de l'Espagne,

(9) *Chose imprudente.* Ce que dit Mariana est vrai, que c'est une chose défendue de forcer les Païens ou les Juifs à se faire Chrétiens; mais il n'est pas illicite de presser les heretiques de rentrer dans l'église dont ils sont membres, aiant été batisés.

An 614 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

& qui se retirerent en France; mais ils n'y demeurerent pas long-tems.

Dagobert chasse aussi les Juifs de ses états.

Dagobert roi de France avoit envoié Servatius & Paterne en ambassade à Constantinople, pour y negocier quelques affaires avec l'empereur. Heraclius se comporta à l'égard des ambassadeurs du roi de France, comme il l'avoit fait avec ceux du roi d'Espagne. Il consentit à tout ce qu'on lui demanda de la part de Dagobert, pouvû que Servatius & Paterne s'obligeassent de faire leurs efforts pour engager leur maître à chasser les Juifs de son roiaume. Aussi-tôt que le roi de France eut appris ce que ses ambassadeurs avoient promis de sa part à l'empereur, il fit publier un édit, par lequel il ordonna sous peine de la vie à tous les Juifs établis dans ses états, ou qui s'y étoient retirés de nouveau, d'en sortir incessamment, ou de se faire instruire dans la religion Chrétienne, & de se faire batiser. Plusieurs aimerent mieux abandonner le roiaume, leurs maisons & leurs biens, que de changer de religion; quelques autres, soit de bonne foi, soit par feinte, se firent instruire, reçurent le batême, & resterent en France. Ainsi la justice divine poursuivoit-elle de tous côtés cette race maudite, & endurcie, & vengeoit sur ces malheureux le sang adorable de Jesus-Christ vrai Fils de Dieu, qu'ils ont osé répandre par le plus execrable sacrilege qui fut jamais.

XIX. Sisebut depose l'évêque de Barcelonne.

Mais laissons là toutes ces affaires étrangeres, & revenons à celles qui nous regardent de plus près. Le roi Sisebut d'ailleurs si zelé pour la religion, s'arrogea un droit qui ne lui appartenoit pas, en déposant de son propre mouvement, Eusebe évêque de Barcelonne, en la place duquel il en fit élire un autre, comme les lettres qui nous restent de ce prince, en font foi. Le prétexte dont il se servit, étoit, que cet évêque avoit permis, disoit-il, à des comediens de representer sur le theatre des comedies tirées des ceremonies impies du paganisme, ce qui étoit une chose scandaleuse, contraire à l'esprit du Christianisme, au caractere sacré de l'épiscopat. Cette permission fut regardée dans un évêque comme un crime assez énorme, pour le faire déposer de son siege. Les autres prelats convenoient qu'Eusebe meritoit ce châtiment; mais ils trouvoient étrange que le roi voulût mettre la main à l'encensoir, & se mêler de la discipline ecclesiastique.

Ce fut cependant par les ſoins de Siſebut, & la ſeptiéme année de ſon regne, qu'il ſe tint à Seville un concile de huit évêques. Saint Iſidore archevêque de cette ville, y preſida. On y condamna l'hereſie des Acephales, qui avoit été depuis long-tems proſcrite en orient; mais que l'on vouloit faire revivre en Eſpagne par les intrigues d'un certain évêque venu de Sirie. Les peres du concile le convainquirent de ſes erreurs, & l'obligerent à les abjurer publiquement. On y regla encore les limites des dioceſes de chaque évêque, ſur leſquels on étoit toûjours en different, nonobſtant tous les reglemens qui avoient déja été faits dans pluſieurs conciles. On défendit auſſi aux religieuſes, & même à l'abbeſſe, d'avoir aucun entretien avec les religieux, excepté avec l'abbé, & avec celui des moines qui avoit ſoin du monaſtere, encore leur défendoit-on de ſe parler ſans témoins, & avec cette reſtriction que l'abbeſſe ne parleroit que de choſes ſpirituelles, & des affaires de ſa conſcience. Siſelus premier miniſtre du roi Siſebut, fut preſent à toutes les ſeances de ce concile. C'eſt une erreur de copiſte de nommer ce miniſtre Siſebut, comme il ſe lit dans les livres ordinaires, contre l'autorité de tous les anciens manuſcrits.

An 614 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Concile tenu à Seville.

XX.

Mort de Siſebut.

An 621 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le roi s'appliquoit avec un zele & un ſoin infatigable à tout ce qui regardoit le bien de la religion & de l'état, quand il fut ſurpris par la mort l'année ſix cens vingt-un, après avoir regné huit ans, ſix mois & ſeize jours. Il courut bien des bruits differens ſur la cauſe de ſa mort. Les uns diſoient que les medecins lui avoient donné en le purgeant une medecine, dont la doze étoit trop forte, par rapport à ſon temperament & à la foibleſſe où la maladie l'avoit reduit. D'autres publioient même hautement que les medecins lui avoient donné du poiſon; mais tout cela s'avançoit ſans preuves. La verité eſt qu'on imagine ſouvent quelque cauſe extraordinaire de la mort des grands, & ſur tout des ſouverains, principalement lorſqu'ils ſont aimés de leurs ſujets. On fit les obſeques du roi Siſebut avec l'appareil qui convenoit à un ſi grand roi. Tout le roiaume y verſa des larmes, ce qui fut bien glorieux à ce prince; car ces larmes ſi univerſelles furent la preuve la plus certaine de l'affection ſincere que ſes peuples lui portoient.

Il y a dans le fauxbourg de Tolede ſur les bords du Tage une vieille égliſe de ſainte Leocadie, & qui menace ruine: c'eſt une ancienne tradition, qu'elle a été bâtie par le roi Siſe-

An 621 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

but avec de très-grandes dépenſes. D. Rodrigue archevêque de Tolede, écrit que le roi Siſebut fit bâtir à Tolede une ſuperbe égliſe en l'honneur de ſainte Leocadie, & nos hiſtoriens conviennent que Jean III. archevêque de Tolede ne fit que la reparer de la maniere dont nous la voions encore aujourd'hui : elle avoit été preſque entierement ruinée pendant que les Mores étoient maîtres de l'Eſpagne.

On dit encore que ce fut ſous ce prince, & par ſes ſoins que les Goths commencerent à mettre des flottes en mer, & à ſe rendre redoutables ſur cet élement. Ces peuples guerriers n'étoient pas contens de la reputation qu'ils avoient acquiſe par les conquêtes qu'ils avoient faites ſur terre. Ils crurent qu'il étoit de leur honneur, & du bien de leur roiaume, de ſe rendre également formidables ſur mer, & que c'étoit l'unique moien d'entretenir l'abondance dans leur pays, & de l'enrichir par le commerce ; car c'eſt la penſée de Themiſtocle, & une verité conſtante, que celui qui eſt maître de la mer, le ſera bien-tôt de la terre. Peut-être auſſi que Siſebut ſe voiant maître paiſible de l'Eſpagne, penſa à de nouvelles conquêtes, & à ſe rendre maître de l'Afrique, ce qu'il ne pouvoit faire, ſans le ſecours d'une flotte.

Il y a quelques-uns de nos hiſtoriens, qui par une ignorance inſoutenable avancent que Mahomet auteur de cette monſtrueuſe ſecte, qui a fait tant de mal au Chriſtianiſme, étoit paſſé en Eſpagne, après avoir conquis preſque toute l'Aſie, & toute l'Afrique ; mais que l'autorité de ſaint Iſidore, & la crainte que ce malheureux eut du ſaint prelat, l'obligea de s'enfuir de Cordoue. C'eſt un conte ridicule qui ne convient ni au tems, ni aux faits atteſtés par les hiſtoires étrangeres. On doit donc le réjetter comme une fable inventée à plaiſir.

Son fils Reccarede II. lui ſuccede, & meurt bien-tôt après.

Reccarede fils de Siſebut, à peine étoit ſorti de l'enfance, quand le roi ſon pere mourut ; il ne laiſſa pas cependant de lui ſucceder, ſous le nom de Reccarede II. bien qu'il ne fût pas en état de ſoutenir le poids des affaires ; mais il regna peu : car il mourut trois mois après ſon pere. L'hiſtoire ne dit rien davantage de ce jeune prince.

XXI. Suinthila fils de Reccarede I. ſuccede à Reccarede II.

Après la mort du roi Siſebut, & de Reccarede II. ſon fils, les grands du roiaume s'aſſemblerent pour ſe choiſir un maître : ils élûrent tous d'une voix Suinthila fils de Reccarede I. Il ſemble que l'on ne pouvoit ſans injuſtice lui diſputer un thrône,

ſur

sur lequel ses ancêtres avoient été assis. Tout parloit pour ce jeune prince, le courage qu'il avoit fait paroître dans les dernieres guerres, la gloire qu'il avoit acquise en soumettant les montagnards des Asturies; mais par dessus tout la memoire du roi Reccarede I. son pere, dont le nom étoit encore en veneration parmi les Goths, lui gagnerent l'affection de tous les ordres du roiaume. Chacun crut ne pouvoir trouver personne plus digne de remplir le thrône des Goths. C'étoit un prince courageux & hardi, mais qui n'avoit pas moins de prudence que de valeur; aussi intrepide dans les grands perils, qu'infatiguable dans les plus rudes travaux de la guerre; mais ce qui le rendoit encore infiniment plus cher aux peuples, c'étoit sa liberalité, qui alloit presque jusqu'à la profusion, quand il s'gissoit de soulager les malheureux, aussi merita-t-il le surnom, & l'aimable qualité de *pere des pauvres*.

An 621 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les Navarrois se revoltent, & sont soumis.

Les Navarrois, nation inquiete & feroce, crurent avoir trouvé dans ce nouveau commencement de regne une occasion favorable, pour secouer un joug qu'ils n'avoient reçu que malgré eux. Ils reprirent donc les armes, se répandirent dans la province Tarragonoise, y firent des ravages horribles, & mirent tout à feu & à sang. Le nouveau roi y courut promptement, & sa seule presence jointe au souvenir des avantages qu'il avoit si souvent remportés sur les mutins, pendant qu'il n'étoit encore qu'à la tête des armées de Sisebut, arrêta leur fureur & leur insolence. Suinthila ne voulut pas néanmoins les pousser, ni les reduire au desespoir, en leur ôtant toute esperance de pardon. Il leur accorda une amnistie generale; mais afin de les brider, & de leur ôter le pouvoir & l'envie de se revolter dans la suite, il fit bâtir à leurs dépens une place forte nommée Ologito, dans laquelle il mit une bonne garnison. Ce fut un bonheur pour ces peuples remuans d'avoir au milieu d'eux une place qui les tînt en respect, & il leur fut bien plus avantageux de perdre ainsi leur liberté, que d'en faire un si mauvais usage. Quelques-uns croient que la ville d'*Ologito* est celle que l'on appelle encore aujourd'hui *Olité*, dans la Navarre; mais apparemment qu'ils n'ont point d'autre preuve de ce qu'ils avancent que la conformité du nom, conjecture foible, & très-souvent trompeuse.

XXII.

Suinthila acheve de soumettre les Romains.

Cette guerre ne fut pas plûtôt finie, que Suinthila crut qu'il étoit de sa gloire de mettre enfin la derniere main à ce que son

An 621 & suiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

predeceſſeur avoit ſi heureuſement commencé. C'étoit moins par leurs propres forces, qu'à la faveur du traité conclu entre le roi Siſebut, & le patrice Ceſarius, que les Romains ſe maintenoient dans une partie de l'Andalouſie & du Portugal, depuis l'Ocean juſqu'à la Mediterranée, dont ils étoient démeurés les maîtres depuis plus de ſoixante & dix ans, quelquefois même ils s'étoient étendus, & quelquefois auſſi ils avoient été obligés de ſe reſſerrer, ſelon le different état de leurs affaires, & les avantages qu'ils remportoient ſur les Goths, ou que ceux-ci remportoient à leur tour ſur eux. Quelques auteurs croient que ce fut la raiſon qui engagea les Goths à fortifier la ville d'Evora, afin de leur ſervir à eux-mêmes de barriere. On voit encore à Evora deux tours bien bâties, & très-fortes, que le roi Siſebut, dit-on, fit élever, pour tenir en reſpect des peuples, dont il avoit raiſon de ſe défier, & arrêter leurs excurſions.

Le voiſinage de l'Afrique avoit été d'un grand ſecours aux Romains; car par le moien de la mer, ils tiroient d'Afrique des troupes, des vivres & des munitions de guerre, de l'argent, & generalement tout ce qui leur étoit neceſſaire pour ſe défendre; mais le faux prophete Mahomet, (10) & les Sarraſins qu'il avoit ſéduits, aiant conquis preſque toute l'Afrique, les Romains ne purent plus en tirer les ſecours qu'elle leur fourniſſoit: ce fut une conjoncture favorable pour les chaſſer d'Eſpagne.

Les empereurs Grecs partageoient en deux le peu qu'ils y poſſedoient. Ils y tenoient deux patrices en qualité de gouverneurs. Suinthila, pour mieux venir à bout de ſon deſſein, crut devoir commencer par deſunir ces deux patrices: il ſçut ſi bien menager l'eſprit de l'un par ſon adreſſe & à force de promeſſes avantageuſes, qu'il le détacha de ſon collegue, & ſe l'attacha entierement. L'autre aiant voulu ſe mettre en devoir de prendre les armes, Suinthila marcha contre lui, & le battit. Ainſi

(10) *Le faux prophete Mahomet.* Comment cela peut-il être? Jamais Mahomet n'a porté ſes armes, ni en Egypte, ni à Carthage, ni en Mauritanie: comment donc les troupes d'Heraclius, qui étoient en Eſpagne, auroient-elles été privées du ſecours des troupes imperiales, qui étoient à Carthage ou en Mauritanie? Il paroît ici un anachroniſme. A moins qu'on ne dît que l'invaſion ineſperée de Mahomet ſur la Syrie, obligea de faire avancer les troupes d'Egypte vers ce côté-là, & celles de Carthage vers l'Egypte; & qu'ainſi les provinces de Mauritanie denuées de troupes, ne purent ſecourir les imperiaux en Eſpagne & en Portugal. Il eſt certain que les ſucceſſeurs du faux prophete ſubjuguerent l'Afrique; mais ce fut près de quatre-vingts ans après Mahomet.

dans les cinq premieres années de son regne il termina heureusement deux guerres qui avoient occupé long-tems ses predecesseurs : ce fut l'année six cens vint-six.

An 626 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXIII. Suinthila declare son fils Richimer son successeur.

Suinthila se voiant affermi sur le thrône des Goths, ne pensa plus qu'à ses propres interêts, & qu'à assurer le sceptre dans sa famille. Ce projet ne laissoit pas d'avoir ses difficultés. L'expedient qu'il prit pour y réussir, fut d'associer à sa couronne son fils Richimer, de le declarer son collegue, & de le faire reconnoître son successeur, Quelque delicate que fût cette affaire, Suinthila prit si bien ses mesures qu'il y réussit. Richimer étoit encore fort jeune, mais d'un excellent naturel, & il commençoit déja à donner l'heureux presage qu'il marcheroit un jour sur les pas de son pere & de son aieul.

Cependant les grands aiant fait reflexion à la démarche que Suinthila venoit de faire, & à laquelle ils avoient consenti, ils ne purent voir sans chagrin, & sans dépit la couronne hereditaire dans une seule maison; ils en prévirent les suites fâcheuses pour eux. Le droit de se choisir un roi, & l'esperance de le devenir un jour, leur parurent des privileges si considerables, qu'ils ne pouvoient revenir de leur étonnement, ni concevoir comment ils avoient pû donner les mains à s'en voir dépouillés: cela fit une revolution generale dans les esprits. On n'eut plus que de l'aversion pour un prince que l'on regardoit quelque tems auparavant avec une veneration profonde. On oublia ses grandes qualités, les victoires qu'il avoit remportées, & la gloire qu'il avoit acquise. Les grands & les peuples également irrités, ne penserent plus qu'à faire descendre du thrône ceux qu'ils y avoient eux-mêmes élevés. C'est peut-être la cause pour laquelle saint Isidore, qui a écrit l'histoire des Goths, ne passe pas plus avant, & en demeure à l'année six cens vingt-six; sans doute que ce saint évêque ne voulut pas transmettre à la posterité les affronts & les tristes malheurs où fut exposé un roi son parent, soit qu'il ne fût pas trop sûr pour lui de parler des desordres, dont l'état étoit agité, soit que touché des malheurs de sa patrie, il ne voulût pas perpetuer le souvenir des trahisons, des guerres civiles, & des perfidies qu'entraîna après soi ce mécontentement universel des grands.

Mais ce qui acheva d'aigrir les esprits, fut le changement qui parut dans la conduite de ce prince. Après avoir vaincu ses ennemis, & retabli la paix dans l'Espagne; au lieu de s'appli-

An 626 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

quer à rendre ses peuples heureux, & à entretenir l'abondance dans ses états, il ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Tant il est vrai qu'il est infiniment plus difficile à un prince qui a la liberté de faire tout ce qu'il veut, & qui ne reconnoît point d'autres regles de ses actions, que sa volonté & son caprice, d'être maître de soi-même, & de reprimer ses passions, que de livrer des batailles, & de remporter des victoires. Suinthila uniquement occupé des plaisirs, s'étoit entierement déchargé du gouvernement de l'état sur la reine Theodora sa femme, selon quelques-uns, fille du roi Sisebut, & sur Agilan son frere. Cette conduite ne servit qu'à lui attirer encore davantage l'envie & la haine de ses sujets. L'abus que font ordinairement de leur autorité ceux qui gouvernent sous un prince foible, & qui ne prend connoissance de rien, fut la cause de l'incendie qui s'alluma dans le roiaume : les grands & le peuple s'unirent ensemble; on prit les armes, & Suinthila fut renversé de son thrône dans le tems qu'il s'y croioit le plus affermi.

XXIV. Abbregé de la vie d'Helladius archevêque de Tolede.

Helladius avoit succedé à Aurasius dans l'archevêché de Tolede. C'étoit un prelat d'une prudence consommée, d'une rare moderation & d'une érudition profonde; mais rien ne le rendoit illustre, comme son desinteressement, son application extrême au travail, & sa fermeté inébranlable. Il avoit autrefois rempli les premieres charges de l'état, il en avoit même été premier ministre; le desir de travailler plus tranquillement & plus surement à son salut, lui avoit fait renoncer à ses emplois, & abandonner la cour, pour se retirer dans la solitude. Il s'étoit fait religieux à Tolede dans le monastere d'Agalia, sa vertu le distingua bien-tôt entre tous les autres, & après la mort de l'abbé, les religieux le choisirent pour leur superieur : quelque peine qu'il eût à y consentir, il fallut obéir à la voix de Dieu; mais il n'y demeura pas long-tems. Le roi Sisebut crut devoir l'en retirer, pour le faire archevêque de Tolede. Il eut pour disciple le celebre saint Ildefonse. Quelque éclatantes que fussent les vertus d'Helladius, elles ne le rendirent pas plus illustre que l'éminente sainteté, & la haute reputation de son disciple. Helladius ordonna diacre saint Ildefonse, qui fut lui-même peu après successeur de son maître & dans l'abaie d'Agalia, & dans l'archevêché de Tolede. Il est vraisemblable qu'à la vûe de l'extrême confusion où étoit le roiaume, & des malheurs, dont il étoit menacé par la revolte & la guerre qui s'al-

lumoient de tous côtés, le saint évêque Helladius mourut d'ennui & de tristesse; car il étoit déja mort, & Juste lui avoit succedé dans le siege de Tolede, lorsque Suinthila fut dépouillé de son roiaume par les intrigues & la trahison de Sisenand.

An 626 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXV.

Sisenand se revolte contre Suinthila.

Sisenand étoit brave & entreprenant, il avoit de l'experience dans la guerre, ses grandes richesses le mettoient en état de tout oser, & le rendoient presque maître absolu du peuple, qu'il avoit gagné par ses liberalités. L'aversion extrême, & le mépris que tout le roiaume avoit pour Suinthila, depuis qu'il s'étoit plongé dans les plus honteuses débauches, fut pour Sisenand une conjoncture favorable, dont il sçut se servir adroitement, pour monter sur le thrône. Quelque accredité qu'il fût parmi le peuple, il comprit bien que ses forces seules, & ses richesses n'étoient pas suffisantes, pour executer un projet si hardi, & si perilleux. Il eut donc recours à Dagobert roi de France, il en obtint les secours qui lui étoient necessaires; car il fit representer à ce prince par des agens sûrs que presque tous les grands étoient secrement dans son parti; mais que la crainte les empêchoit de se declarer, à moins qu'ils ne fussent appuiés d'une puissance étrangere; que le peuple regardoit Suinthila comme un tyran, plûtôt que comme un roi; qu'il faisoit gloire des vices les plus abominables; & qu'il réunissoit dans sa personne les débauches les plus honteuses, & les passions les plus opposées.

Sisenand conclut un traité avec Dagobert.

Les agens de Sisenand aiant réussi dans leur negociation, & conclu un traité avec Dagobert, Abundance & Venerandus partirent de France à la tête d'une armée nombreuse de Bourguignons, passerent en Espagne, & arriverent à Sarragosse. Les grands qui avoient des liaisons secretes avec Sisenand, & qui jusques là n'avoient osé se declarer, se joignirent incontinent à lui, & leverent le masque, dès qu'ils virent l'armée Françoise dans le pays, en état de les seconder. Toute l'Espagne prit les armes, & l'infortuné Suinthila se vit en un moment abandonné de tous ses sujets, & chassé de son thrône, aussi-bien que la reine son épouse, & son fils Richimer. Quelques auteurs croient que ce prince & son fils moururent de maladie à Tolede; mais les actes du quatriéme concile de Tolede ne s'accordent pas sur cet article avec nos historiens. Agilan même frere de Suinthila, embrassa le parti de Sisenand,

Suinthila chassé de ses états.

An 626 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

contre son propre frere & son souverain ; mais leur liaison ne dura pas long-tems. Les historiens François prétendent que les Goths donnerent à Dagobert dix livres d'or, pour le dédommager des frais de la guerre, & que ce prince les emploia pour achever la magnifique église de saint Denis, proche de Paris.

XXVI.
Eloges de quelques saints personnages.

Sous le regne de Suinthila florissoit en Espagne Jean évêque de Sarragosse, & successeur de Maxime. Jean fut un des prelats les plus illustres de son siecle pour sa pieté, sa charité singuliere envers les pauvres, & sa science. Il a composé un livre sur la maniere de celebrer la Pâques. Vincent & Ramire vivoient dans le même tems ; tous deux personnages également celebres pour leur vertu. Vincent étoit abbé de saint Claude de Leon : le zele qu'il avoit pour défendre la religion Catholique, fut cause de sa mort ; car les Ariens irrités de ce que ce saint homme s'opposoit avec une fermeté inébranlable à leurs erreurs, le massacrerent dans le bouleversement general, où se trouva l'Espagne quelques années après. L'on transporta à Oviedo le corps de ce saint abbé. Ramire étoit moine dans le même monastere, & son corps repose dans une chapelle particuliere à côté du grand autel de l'église où il est reveré des fideles. L'histoire ne dit plus rien de Suinthila, ni du genre de sa mort, ni de ce qu'il devint, après avoir été chassé de son thrône, on sçait seulement que son malheur arriva l'an six cens trente-un, & qu'il regna dix ans.

An 631 depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXVII.
Sisenand réunit les esprits.

Dès que Sisenand fut venu à bout de ses prétentions, & qu'il se vit placé sur le thrône des Goths, il ne se crut pas encore en sureté. Il étoit trop éclairé pour ne pas comprendre que son élevation lui attireroit des envieux. Les grands étoient divisés entre eux, il y avoit differens partis, & chacun avoit ses interêts particuliers. Sisenand avoit sçu en habile homme profiter de cette division ; mais il craignoit de se voir bien-tôt obligé de descendre du thrône, s'il ne cherchoit des voies sûres pour s'y affermir.

Il assemble un concile à Tolede.

Il crut que le meilleur moien de réunir en sa faveur les differens partis, étoit de se servir de la religion, voile specieux dont les princes couvrent quelquefois leur ambition, & dont ils se servent pour amuser les peuples. Sisenand fit donc assembler un concile à Tolede, où se trouverent soixante & dix évêques de tous ses états. Le prétexte fut la necessité de reformer la di-

cipline de l'églife, qui s'étoit beaucoup relâchée, & de regler les mœurs, fur tout des ecclefiaftiques, qui vivoient depuis ces troubles dans un étrange dereglement. Mais le veritable deffein de Sifenand étoit d'engager les peres du concile à caffer les actes du roi Suinthila, & à le condamner comme indigne de la couronne; car Sifenand n'ignoroit pas que parmi les grands, il y en avoit encore plufieurs qui favorifoient fecretement le parti de ce prince. Il vouloit donc par cette declaration du concile, ôter aux partifans du roi déthrôné, le prétexte & l'envie de remuer.

An 631 & fuiv. depuis la naiffance de Jefus-Chrift.

XXVIII. IV. concile de Tolede.

An 634 depuis la naiffance de Jefus-Chrift.

Le concile tint fa premiere feance dans l'églife de fainte Leocadie, le cinquiéme jour de Decembre de l'année fix cens trente-quatre, & la troifiéme année du regne de Sifenand. Le roi fe trouva au concile, & s'étant mis à genoux devant les prelats affemblés, il fe tint long-tems dans cette humble pofture, fuppliant les faints évêques encore plus par fes foupirs & par l'abondance de fes larmes, que par fes paroles, de vouloir bien offrir leurs prieres à Dieu pour obtenir de fon infinie mifericorde, qu'elle répandît fes benedictions fur fa perfonne, toute indigne qu'elle en étoit, & fur fon roiaume. Il les conjura auffi de vouloir travailler efficacement à remettre en vigueur l'ancienne difcipline de l'églife, & à reformer par de bons reglemens les mœurs corrompues des ecclefiaftiques, puifque c'étoit là le principal motif, pour lequel ils étoient affemblés.

Les peres du concile furent touchés de la pieté & de l'humilité du roi; animés donc par fes paroles, ils firent des canons très-utiles à la religion; mais ils reglerent principalement la maniere dont fe tiendroient deformais les conciles provinciaux, & ils ordonnerent qu'on les affembleroit tous les ans. Je ne crois pas m'écarter beaucoup de mon hiftoire, quand je rapporterai les principaux canons de ce concile: je me flate même que cette petite digreffion fera agréable & utile au lecteur. 1°. Les peres s'affeieront dans le concile, diront leurs avis, & garderont en cela le rang de l'antiquité, & de leur confecration. 2°. Les grands, dont on jugera la prefence neceffaire ou utile au concile, ne pourront cependant s'y trouver que de l'agrément, & par la permiffion des peres. 3°. On fermera de grand matin les portes de l'églife où fe tiendra le concile, excepté celle par où les peres devront entrer, & il y aura

An 634 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

des gardes à cette porte. 4°. Il n'y aura que le metropolitain qui ait droit de proposer aux peres du concile les matieres dont on devra traiter; mais pour les affaires particulieres, elles seront proposées par l'archidiacre. 5°. Il n'y aura dans toute l'Espagne qu'un même Missel & un même Breviaire. On donna à saint Isidore le soin de faire l'un & l'autre. Ce fut ce saint prelat qui presida à ce concile; & c'est sur cette commission donnée par le concile à saint Isidore, qu'on lui attribue communément le Missel & le Breviaire Mozarabique, tirés de l'ancienne Liturgie, & des anciens livres de prieres des Goths; cependant l'opinion la plus commune est que saint Leandre y a eu la meilleure part, & que saint Isidore n'a fait que le retoucher, & y changer peu de chose. 6°. Les prêtres s'assembleront avant l'Epiphanie, & regleront entre eux quel jour l'on devra cette année celebrer la fête de Pâques. 7°. Les metropolitains feront sçavoir par des lettres circulaires aux églises de leur province ce qui aura été reglé sur la celebration de cette fête. 8°. On mettra l'Apocalipse de saint Jean dans le canon des livres sacrés. 9°. Les églises de la Galice se conformeront entierement aux autres églises d'Espagne, en ce qui regarde la benediction du cierge Pascal, les prieres & les autres ceremonies. 10°. Nul ne sera ordonné prêtre, ni sacré évêque, qu'il n'ait trente ans, & qu'il ne soit d'une vertu reconnue & attestée par les suffrages du peuple. 11°. On défend dans la suite de contraindre les Juifs à se faire batiser, & à faire profession du Christianisme. 12°. Les Juifs forcés par le roi Sisebut à se faire Chrétiens, seront néanmoins obligés de ne point renoncer à la foi qu'ils ont embrassée. 13°. On n'élevera point aux charges publiques, & aux magistratures, ni les Juifs, ni ceux qui sont descendus de Juifs. 14°. Les clercs ne se feront pas seulement raser le haut de la tête, mais ils se feront couper les cheveux de telle maniere qu'ils aient la figure d'une couronne. 15°. Personne ne pourra être élevé sur le thrône, que du consentement & du choix libre des prelats & des grands. 16°. Il ne sera pas permis de violer le serment que l'on aura fait au roi. 17°. Les rois n'abuseront point tiranniquement d'un pouvoir qu'ils n'ont reçu que pour le bien de leurs sujets. 18°. On excommuniera le roi Suinthila, sa femme, ses enfans & son frere, pour l'abus qu'ils ont fait de leur pouvoir, & pour les cruautés qu'ils ont exercées pendant leurs regnes sur leurs sujets.

Les

An 634 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Les peres du concile prétendirent par ce decret aſſurer le roiaume à Siſenand, & en même-tems intimider les princes qui oſeroient ſuivre l'exemple de Suinthila, ou les Eſpagnols qui voudroient encore ſoutenir ſes interêts. Quand on lit ce decret, à la premiere vûe il y paroît quelque choſe de trop dur, & même en quelque maniere d'injuſte, en ce qu'il enveloppe dans le même châtiment les enfans que la tendreſſe de leur âge devroit mettre à couvert de ces foudres, comme elle les rend innocens des crimes, que l'on punit dans leurs peres; mais c'eſt une coutume obſervée par toutes les nations, & dans tous les tems, de punir quelquefois les enfans pour les fautes de leurs peres, afin que la tendreſſe naturelle, que les peres ont pour leurs enfans, ſoit un frein capable de reprimer, & d'arrêter les crimes de ceux-là; car cet amour naturel fait le plus ſouvent ſur l'eſprit des peres, ce que leurs interêts perſonnels, & le ſoin même de conſerver leur propre vie, ne pourroient gagner ſur eux.

Les metropolitains ſignerent de leur propre main, & ſouſcrivirent aux actes de ce concile, ſelon le rang qui ſe trouve ici marqué. Iſidore, évêque de Seville, & preſident du concile; Selva, évêque de Narbonne; Etienne, évêque de Merida, ſucceſſeur de Mauſona d'Innocent & de Renovatus, qui l'avoient tous précedé; Juſte, évêque de Tolede; Julien, évêque de Brague; & enfin Audax, évêque de Tarragonne. Je ne crois pas qu'il ſoit neceſſaire de marquer ici les autres prelats qui aſſiſterent à ce concile, & l'ordre dans lequel ils ſignerent. (11) J'ajoûterai ſeulement que Juſte archevêque de Tolede étoit un homme d'un mauvais caractere, & naturellement malin & mediſant. Il ne cherchoit que les occaſions de condamner la conduite d'Helladius ſon predeceſſeur, comme s'il eût voulu en condamnant la vertu éminente de ce ſaint prelat, juſtifier le peu de zele qu'il avoit lui-même pour l'imiter. Les eccleſiaſtiques de Juſte ne purent ſupporter ſon genie critique & violent: leur haine alla ſi loin, que par un ſacrilege attentat, ils l'étrangle-

Juſte archevêque de Tolede étranglé par ſon clergé.

(11) *Ils ſignerent.* Il eſt aiſé de voir qu'il n'étoit pas encore queſtion de la primatie de Tolede, quoique cette ville fût déja la capitale du roiaume des Goths, & le ſéjour des rois, puiſque Juſte ne preſida point au concile qui ſe tenoit même dans ſa ville, & que ce fut ſaint Iſidore archevêque de Seville, qui y preſida, & que Juſte de Tolede ne ſouſcrivit que le quatriéme. Mariana donne aux trois metropolitains le nom d'archevêques. Je ne ſçai ſi ce terme étoit déja uſité en Eſpagne en faveur des metropolitains.

An 634 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

rent dans son propre lit, la troisiéme année de son pontificat, & presque incontinent après la fin du concile de Tolede. Quelques auteurs cependant prétendent que ce Juste est different de celui qui a été archevêque de Tolede. Parmi les souscriptions des évêques qui assisterent à ce concile, on remarque celle de Pimenius, évêque d'Assidonia, (12) & l'on voit encore aujourd'hui le nom de ce prelat à Medina Sidonia, gravé sur une pierre dans l'église de saint Jacques, & dans une autre église de saint Ambroise qui est le long de la mer à demie lieue de *Bejer de la Miel*, peut-être que ces deux églises ont été consacrées par ce prelat.

Au reste des écrivains celebres, & très-éclairés dans la connoissance de l'antiquité, assurent que l'on publia dans ce quatriéme concile de Tolede le recueil des loix Gothiques que l'on appelle communément *Fuero juzgo*, (13) & que saint Isidore les ramassa en un corps par l'ordre du roi Sisenand. La haute reputation où étoit ce saint prelat dans toute l'Espagne pour sa capacité, fait conjecturer qu'il a eu la meilleure part à cette compilation. Une des plus fortes raisons, sur laquelle on s'appuie, pour assurer que ce recueil s'est fait durant ce concile, c'est que l'on voit positivement à la tête des plus anciens manuscrits, que ces loix Gothiques ont été ramassées dans le quatriéme concile de Tolede, & publiées immediatement après. Cette preuve paroît d'abord convaincante, & sans replique, cependant il se trouve d'autres auteurs qui prétendent que ce recueil ne se fit que sous le regne d'Egica, un des derniers rois Goths, & par les soins & l'ordre de ce prince. Parce que dans cette compilation il y a plusieurs loix qui n'ont été faites que par des rois, qui ont vêcu & regné long-tems après Sisenand. Pour moi, je crois que l'on peut aisément concilier ces deux opinions, quelque opposées qu'elles paroissent : car il est très-croiable que ce recueil fut d'abord commencé par saint Isidore, durant le quatriéme concile de Tolede ; mais dans la

(12) *Evêque d'Assidonia.* C'est ce que l'on appelle aujourd'hui *Medina Sidonia*, dans l'Andalousie, qui n'est pas trop éloigné de Seville. C'est un de ces anciens évêchés suffragans de Seville, dont l'évêché n'a pas été rétabli, quand la ville a été reprise par les Chrétiens.

(13) *El fuero juzgo.* Il est évident que tout ce livre n'a pas été compilé par saint Isidore, puisqu'on y trouve des loix du roi Egica, & même de Vitiza, qui n'ont regné qu'après la mort de saint Isidore. Peut-être que les loix du roi Sisenand, sous qui vivoit saint Isidore, ont été dressées par saint Isidore ; mais cela même est incertain, qu'elles aient été faites dans le concile de Tolede.

suite on y ajoûta de nouvelles loix faites par les successeurs de Sisenand, comme cela arrive assés ordinairement dans ces sortes d'ouvrages, ausquels il est facile d'ajoûter.

An 634 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Nous avons encore aujourd'hui un petit ouvrage, que l'on attribue assez communément à saint Isidore, où l'on prescrit la maniere de celebrer les conciles; mais quand on l'examine avec attention, l'on voit bien qu'il n'est pas conforme au stile de ce saint prelat, & qu'il est de l'invention de quelque auteur plus recent, qui a ramassé sur cette matiere ce qui avoit été reglé dans le quatriéme concile de Tolede, & qui a fait un extrait des canons de plusieurs autres conciles posterieurs. Apparemment cet auteur, pour donner plus de poids & plus d'autorité à son ouvrage, a cru qu'il devoit mettre à la tête le nom de saint Isidore, dont la reputation pouvoit le mettre à couvert de la censure, & lui donner du relief, tromperie assez ordinaire en ce tems-là. (14) Pour moi, je laisse au lecteur sçavant & judicieux la liberté d'en penser ce qu'il lui plaira; car les raisons, qu'on apporte pour & contre, ne me paroissent pas convaincantes.

XXIX. Mort du roi Sisenand; Chintila son successeur.

An 637 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Eugene II. succede à Just Archevêque de Tolede.

Le roi Sisenand mourut de maladie à Tolede l'an six cens trente sept, presque dans le même tems que l'archevêque Juste fut étranglé par quelques prêtres de son clergé, comme nous l'avons déja dit. Ce prince regna trois ans, onze mois & seize jours. Chintila lui succeda, & fut élû par les prelats & les grands du roiaume d'un commun consentement, comme il avoit été reglé dans le dernier concile. Eugene II. succeda aussi à Juste dans l'archevêché de Tolede. Eugene étoit un des plus grands hommes qu'eût alors l'Espagne: sa pieté, sa douceur, sa capacité & son zele pour la discipline, le rendirent aussi cher & aussi respectable à son peuple, que les défauts opposés avoient rendu son predecesseur odieux; mais rien ne lui a donné plus de relief, que la liaison étroite & l'amitié sincere qu'il avoit contractée avec saint Isidore de Seville. Eugene écrivit un jour à son ami sur un point de discipline, sçavoir si un inferieur pouvoit lever une excommunication, & les censures fulmi-

(14) *En ce tems-là.* Elle est même assez ordinaire en ce tems-ci, & l'on peut dire qu'elle est de tous les tems; car rien n'est plus commun que de voir des auteurs prendre des noms étrangers, & celebres, pour faire passer quelquefois à l'abri de ces grands noms, les paradoxes les plus extraordinaires, & peut-être même les erreurs qu'ils avancent; souvent aussi ce n'est que pour donner plus d'éclat & de relief à leurs ouvrages.

An 637 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

nées par son superieur, & si tous les Apôtres avoient sur la terre une autorité égale. Saint Isidore répondit en peu de mots aux deux questions que lui avoit proposées l'archevêque de Tolede. J'ai cru que je ferois plaisir au lecteur de rapporter ici cette lettre toute entiere, à cause des choses considerables qu'elle renferme.

» Isidore à Eugene évêque très-cher, & très-saint.

» J'ai reçu avec plaisir les lettres de votre sainteté, qui m'ont » été rendues par Verecund. Nous rendons de très-humbles ac- » tions de graces au souverain Créateur de l'univers, de ce » qu'il vous conserve dans une santé parfaite, pour le bien de son » église; mais afin de répondre, autant que nous le pouvons, » aux questions que vous nous faites, nous vous supplions » très-instamment de vouloir bien nous aider de vos prieres » auprès de Dieu, pour obtenir de son infinie bonté qu'il nous » delivre des miseres qui nous accablent, & dont nous gemis- » sons tous les jours en sa presence. Bien que je sois convain- » cu que votre venerable fraternité n'ignore pas la resolution » des questions que votre modestie veut bien nous proposer, » & que vous n'avés pas besoin sur cela de lumieres étrange- » res: cependant puisque vous souhaités de sçavoir mon senti- » ment, je vous dirai que l'inferieur ne peut pas lever la sen- » tence d'excommunication portée par son superieur, excep- » té à l'article de la mort; mais au contraire le superieur a droit » de revoquer la sentence prononcée par son inferieur. C'est » ainsi que les peres orthodoxes l'ont toûjours reglé par l'auto- » rité & l'inspiration du saint Esprit, & dire ou faire le contrai- » re seroit d'un très-mauvais exemple, ainsi que votre pruden- » ce le voit bien elle-même; car ce seroit comme la hache qui » s'éleve contre celui-là même qui s'en sert.

» Quant à ce qui regarde l'égalité entre les Apôtres, saint » Pierre a l'avantage par dessus les autres; car c'est lui seul qui » a merité d'entendre de la bouche même de notre Seigneur » Jesus-Christ: *Tu es Pierre, &c* Ce n'est d'un autre; mais du » Fils unique de Dieu, & de la sainte vierge Marie, qu'il a re- » çu immediatement le premier l'honneur du souverain sacer- » doce dans l'église de Jesus-Christ; c'est aussi à lui seul que Je- » sus-Christ, après sa resurrection adressa ces paroles: *Paissés,* » *mes agneaux, &c.* voulant marquer par ces agneaux les au- » tres prelats de son église. Il est vrai que la dignité du sa-

cerdoce & l'autorité qui y est attachée, est passée dans la per- « sonne de tous les évêques Catholiques; cependant le suprê- « me pouvoir reside particulierement, & par un privilege sin- « gulier dans la personne de l'évêque de Rome, lequel com- « me le chef, l'emporte toûjours par dessus tous les autres évê- « ques, qui sont comme ses membres. Celui-là donc qui refu- « seroit de se soumettre, & d'obéir avec respect au souverain « pontife, se separeroit de son chef, & tomberoit en quelque « maniere dans l'heresie des Acephales. La sainte église a toû- « jours approuvé, & regardé cette doctrine comme un article « de foi, & celui qui ne voudroit pas le croire parfaitement, « & avec fermeté, ne pourroit être sauvé, comme dit saint « Athanase, lorsqu'il parle de la foi de la très-sainte Trinité. « J'ai voulu repondre en peu de mots aux demandes que votre « très-douce charité a eu l'humilité de me faire, & je n'ai pas « voulu m'étendre plus au long, parce que, comme dit le « Philosophe : *Peu de mots suffisent à une personne éclairée.* « Adieu. (15) «

An 637 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il y a environ quatre cens ans que Luc de Tuy avoit rapporté un fragment de cette lettre dans une celebre dispute qu'il eut contre les Albigeois, lorsque ces heretiques voulurent se glisser en Espagne : cette lettre lui fut d'un grand secours, pour confondre ces heretiques.

XXX. Regne de Chintila.

Mais revenons au roi Chintila. Quelques auteurs peu versés apparemment dans la connoissance de l'antiquité, ont osé affirmer que Chintila étoit frere de Sisenand, & que l'un & l'autre étoient propres enfans de Suinthila; mais y a-t-il la moindre vraisemblance qu'un concile tout entier, à la tête duquel étoit saint Isidore, & tant d'autres saints prelats, eussent approuvé une revolte si monstrueuse? Auroit-on osé dans ce concile fletrir d'une maniere si honteuse la memoire de Suinthila en presence de ses enfans?

V. Concile de Tolede.

Dès que Chintila eut pris en main le gouvernement du roiaume, après la mort de Sisenand, il suivit l'exemple de son prédecesseur; & pour prevenir les divisions & les guerres civi-

(15) *Adieu.* Il y auroit bien des reflexions à faire sur cette lettre de saint Isidore, dont le nom est d'un grand poids; mais ce n'est pas ici le lieu de faire une dissertation Theologique sur un point, que les Novateurs ne cherchent que trop à affoiblir. Leurs principes & leurs sentimens sont bien éloignés de ceux de ce grand saint, une des plus grandes lumieres de l'église en ce siecle-là.

An 637 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

les, il fit assembler un nouveau concile. Il desiroit avec passion que son élection fût approuvée par un concile, & il auroit bien voulu que tous les évêques de ses état s'y fussent trouvés ; mais il auroit fallu attendre trop long-tems. Il se contenta donc de vingt-deux évêques, qui s'assemblerent à Tolede ; ils étoient presque tous de la province Carthaginoise. (15) Le concile se tint la premiere année de son regne, & la six cens trente-sixiéme de notre Seigneur, dans l'église de sainte Leocadie : on y fit neuf decrets ou canons. Le premier ordonnoit que tous les ans on reciteroit les grandes Litanies le treize de Decembre pendant trois jours ; car pour les processions que l'on fait tous les ans trois jours devant l'Ascension, pour attirer les benedictions de Dieu sur les biens de la terre : il y avoit déja long-tems que cette sainte coutume étoit établie dans presque toute l'église.

XXXI. L'origine des Rogations.

Deux cens ans, ou environ, avant ce concile, saint Mamert évêque de Vienne dans les Gaules, voiant qu'une multitude de loups furieux & enragés faisoient des ravages prodigieux dans le pays, crut devoir dans cette calamité publique, renouveller ces processions, qui étoient déja établies en quelques endroits. Il y ajoûta un jeûne pendant ces trois jours, & de nouvelles prieres. Cet exemple fut bien-tôt suivi presque par toutes les églises Catholiques. Quelques années après, Rome étant affligée d'une cruelle peste : saint Gregoire le Grand, pour appaiser la colere de Dieu, & arrêter les justes effets de la vengeance divine ordonna que l'on feroit tous les ans les mêmes processions, & les mêmes prieres le jour de la fête de saint Marc. L'église d'Espagne ne crut pas devoir ceder en cela aux autres églises d'occident ; c'est pourquoi le concile de Gironne ordonna que l'on observeroit exactement ce qui se pratiquoit par tout ailleurs. Les peres du cinquiéme concile de Tolede cru-

(16) *De la province Carthaginoise.* Il ne faut point entendre par là la province ecclesiastique ; car Carthagene depuis long-tems n'étoit plus metropole, tous ses droits aiant été transferés à l'Eglise de Tolede. On ne doit entendre par ces mots, que l'ancienne province civile, telle qu'elle avoit été divisée par les Romains, qui dans les dernieres divisions avioent partagé l'Espagne en quatre provinces, la Tarragonoise, la Carthaginoise, la Bœthique & la Lusitanienne. Il pouvoit même arriver que dans une de ces provinces, il y eût plusieurs metropoles ecclesiastiques, comme Merida & Brague dans la Lusitanie. On en peut conclure la même chose par le nombre des évêques qui se trouvoient dans la province Carthaginoise, lesquels n'étoient peut-être pas tous suffragans de Tolede.

rent qu'il étoit de leur pieté d'ordonner par un nouveau decret que l'on reciteroit les mêmes Litanies dans le mois de Decembre ; mais en cela leur intention ne fut pas de les instituer pour éviter quelque peine, ou pour obtenir quelque benediction temporelle ; mais seulement pour satisfaire à la justice divine, & pour obtenir de son infinie misericorde le pardon des pechés, dont le nombre & la grieveté nous rendent les victimes de sa vengeance : il est vrai que l'on ne garde plus cette pratique en Espagne, & que l'on ne recite plus ces Litanies nulle part.

An 637 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Comme les autres canons que fit le concile ne sont pas d'une grande consequence, nous nous dispenserons de les rapporter tous. Il y en avoit quelques-uns pour confirmer l'élection de Chintila, & pour proteger ses enfans. On voulut par là empêcher que personne après la mort du roi leur pere, osât les troubler ni les inquieter. On en fit encore un pour reprimer l'ambition des grands, l'on défendit sous peine d'excommunication que personne ne fût assez temeraire pour prendre le nom & la qualité de roi, à moins qu'il ne fût élu librement par les suffrages & le consentement des prelats & des grands. On regla même que l'on ne pourroit élever personne sur le thrône, qu'il ne fût du sang & de la principale noblesse des Goths. On declara encore que celui qui oseroit briguer les voix des grands, pour se faire roi, avant la mort de celui qui le seroit alors, se declareroit ennemi de l'état & du peuple ; qu'on le regarderoit, & qu'on le traiteroit comme tel, parce que ces ligues secretes ou publiques étoient une source perpetuelle de troubles & de revoltes.

Eugene archevêque de Tolede, presida à ce concile, le cinquiéme qui se soit tenu dans cette ville. Ce prelat en confirma les actes par ces paroles : *Moi Eugene par la misericorde de Dieu archevêque metropolitain de l'église de Tolede dans la province Carthaginoise, j'ai approuvé ces decrets, & j'y ai souscrit.* Après Eugene suit Tenancius évêque de Palance, comme on le voit dans de très-anciens manuscrits. L'on voit ensuite les souscriptions de vingt autres évêques, chacun dans leur rang.

XXXII. VI. concile de Tolede.

Mais afin que ces decrets eussent plus de force, & qu'ils fussent reçus & observés universellement dans tout le roiaume, on celebra l'année suivante un nouveau concile à Tolede, à la sollicitation du roi : c'est le sixiéme concile de Tolede. Il s'y

An 637 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

trouva plus de cinquante évêques tous sujets du roi Chintila. Le concile commença le neuviéme de Janvier de l'année six cens trente - sept, dans l'église de sainte Leocadie, proche le palais du prince. Il y avoit à Tolede deux églises dediées en l'honneur de cette grande sainte. On voit encore aujourd'hui dans celle-ci des vestiges de l'ancienne grandeur & de la magnificence de cette église. Il y a neanmoins des auteurs qui assurent que ce ne fût pas dans celle-là, mais dans une autre consacrée à la même sainte, & qui étoit hors de la ville & sur les bords du Tage. Ils veulent aussi que l'on appellât alors cette église la Pretorienne, parce que les maisons de ce quartier-là s'appelloient les Pretoires. On fit dans ce concile, & on publia dix-neuf canons, dont une partie regardoit la reformation de la discipline ecclesiastique; les autres n'étoient que pour confirmer ce qui avoit été reglé dans le concile precedent pour la personne du roi & de ses enfans. On ne laissa pas de faire encore un nouveau decret, par lequel il fut reglé qu'on ne couronneroit point celui qui seroit élu roi, qu'après qu'il auroit fait serment de ne favoriser les Juifs en aucune maniere, & de ne permettre jamais que personne pût faire librement profession dans tout le roiaume d'une autre religion que de la Chrétienne. (17)

Les évêques qui se trouverent à ce concile furent Selve archevêque de Narbonne, Julien archevêque de Brague, Eugene archevêque de Tolede, Honoré archevêque de Seville successeur de saint Isidore, qui étoit mort en ce tems-là. Après eux Protasius évêque de Valence, & les autres évêques dans leur rang souscrivirent aux actes de ce concile. On dit que Branlio évêque de Sarragosse fut chargé par les autres peres de mettre en ordre les actes de ce concile, & d'en composer les canons. On dit aussi que ce fut lui qui eut le plus de part dans

(17) *Que de la Chrétienne.* Il ne faut pas s'étonner que l'on imposât dans ces conciles des loix & des conditions nouvelles aux rois Goths, car il faut raisonner d'une maniere bien differente dans ces roiaumes électifs, que dans ses roiaumes hereditaires; dans ceux-ci, l'on n'a point droit d'imposer d'autres loix aux souverains, que celles qui ont été portées, lorsque la monarchie s'est formée; mais quand on a droit d'élire un roi, on est en droit de lui proposer les conditions, ausquelles on veut l'élire, sur tout quand elles se proposent dans l'assemblée generale de tous les ordres du roiaume, & au nom de tout le peuple. Dans ces conciles d'Espagne, tous les grands du roiaume s'y trouvoient; c'étoit comme une espece d'états, il est vrai que les évêques seuls y regloient les affaires ecclesiastiques; mais quand il étoit question des affaires civiles, les seigneurs y avoient leurs voix, & leurs suffrages, aussi-bien que les prelats.

tout

tout ce qui s'y passa, & qui en fut l'ame, pour ainsi dire, & le premier mobile. Car comme ce prelat passoit pour le plus habile & le plus sçavant évêque d'Espagne, on se reposa sur lui de tout. Il avoit succedé à Jean son frere dans l'évêché de Saragosse. Il écrivit au nom des peres du concile une longue lettre au pape Honorius, qui étoit assis en ce tems-là sur la chaire de saint Pierre, pour le supplier d'approuver & de ratifier les actes de ce concile. L'archevêque D. Rodrigués rapporte que les lettres de Branlio, furent admirées à Rome pour la beauté & l'élevation des pensées, la politesse & l'élegance de l'expression.

An 637 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'histoire ne nous a laissé rien de considerable du regne de Chintila, que la convocation de ces conciles; peut-être aussi que comme le roiaume jouissoit d'une paix profonde, & que le roi n'eut aucune guerre importante à soutenir, il ne s'appliqua dans le peu de tems qu'il regna, qu'à maintenir ses sujets dans la paix qu'il leur avoit procurée, & à régler la police de ses états. Son habileté, sa vigilance, aussi-bien que le zele & l'autorité des évêques contribuerent beaucoup à tenir les peuples dans le devoir & dans la soumission, d'autant plus qu'on les prenoit par des motifs de religion, dont ils sont plus susceptibles, que de tout autre. Le roi Chintila mourut l'année six cens trente-neuf, après avoir regné trois ans, neuf mois & huit jours.

An 639 depuis la naissance de Jesus-Christ.

XXXIII. Vie de saint Isidore.

On voit par les actes du concile sixiéme de Tolede, que saint Isidore archevêque de Seville étoit mort avant qu'on le convoquât; car son nom ne se trouve point parmi ceux des évêques qui s'y trouverent, & qui y souscrivirent, on y voit même le nom d'Honoré son successeur. Saint Ildefonse dans son traité des homme illustres, semble assurer que saint Isidore étoit mort dès la derniere année du regne de Sisenand l'an six cens trente-cinq; d'autres auteurs néanmoins prétendent qu'il vêcut jusqu'à la seconde année du regne de Chintila. Saint Isidore étoit frere de saint Leandre, de saint Fulgence & de sainte Florentine; quelques-uns même veulent que Theodosie mere d'Hermenegilde, & de Reccarede, ait été aussi sœur de ce saint évêque. Il étoit le plus jeune de tous ses freres; mais il ne leur cedoit en rien; il avoit le genie, la grandeur d'ame & la fermeté de son pere Severien, qui étoit duc de la province Carthaginoise. Isidore avoit pris son pere pour

modele ; mais s'il ne ſurpaſſa pas les uns & les autres en vertu, il faut convenir que pour l'éloquence, l'érudition, la beauté du genie, la delicateſſe d'eſprit & la politeſſe, il l'emporta de beaucoup ſur eux ; on n'a pour s'en convaincre, qu'à lire la multitude des beaux ouvrages qu'il a compoſés, & qui nous reſtent encore aujourd'hui. Saint Ildefonſe & Branlio nous en ont laiſſé un catalogue fort exact dans la vie de ſaint Iſidore, qu'il ont faite tous deux. On raconte de lui qu'étant encore au berceau, un eſſain d'abeilles, après avoir long-tems voltigé au tour de lui, vint ſe repoſer ſur ſa bouche, ce qui parut à tous ceux qui en furent temoins, un heureux preſage de ce qu'il devoit être un jour, & de ſa rare éloquence.

Il eſt cependant vrai que ſaint Iſidore dans ſa jeuneſſe ne fit pas paroître d'abord ce qu'il étoit, l'on en avoit peu d'idée, tant il avoit l'eſprit lent, ſombre & peſant ; ſon peu de diſpoſition & d'ouverture pour les ſciences, joint à la crainte qu'il avoit d'un maître violent & ſevere, qui s'étoit chargé de l'inſtruire, obligea ce jeune homme à s'enfuir, & à quitter la maiſon de ſon pere : ne ſçachant où ſe retirer, il jetta les yeux ſur un puits qu'il rencontra par hazard, il en remarqua le bord creuſé, & mangé par la corde dont on ſe ſervoit pour puiſer de l'eau. Tout enfant qu'il étoit, cette vûe ne laiſſa pas de lui faire faire une reflexion judicieuſe ; il rentra dans lui-même, & conçut que l'habitude & l'application, l'art, la conſtance & le travail pouvoient en quelque façon vaincre, & forcer même la nature. Sur cela il prit la reſolution de retourner dans la maiſon de ſon pere. On voit encore aujourd'hui à Seville dans le monaſtere de ſaint Iſidore, la pierre de ce puits, comme un monument éternel de l'effet miraculeux qu'elle produiſit dans l'eſprit de ce grand ſaint. Ainſi l'on peut dire que des plus foibles commencemens, il parvint peu à peu juſqu'à ce haut point d'élevation, & à cette profondeur d'érudition, qui ont fait la gloire de l'Eſpagne, & l'admiration de toute la terre.

Dans le tems que ſes freres furent exilés pour la foi par le roi Leuvigilde, Iſidore par ſon zele, & par ſon courage, ſoutint les Catholiques, & rendit à l'égliſe des ſervices conſiderables. Le ſoin, ou ſi l'on veut, l'induſtrie, & l'adreſſe de ſaint Leandre ſon frere archevêque de Seville lui furent avantageuſes, & contribuerent beaucoup à le rendre auſſi habile, qu'il le devint

dans la suite. Saint Leandre l'aimoit tendrement, & ne negligeoit rien pour son éducation, il se fit un plaisir de le former lui-même. Au retour de son exil, aiant remarqué que l'esprit du jeune Isidore s'étoit extrémement ouvert, qu'il avoit des dispositions merveilleuses pour les sciences, il resolut de le cultiver, & de seconder l'inclination qu'il avoit pour l'étude. Saint Leandre l'engagea à s'enfermer dans une chambre, & à se condamner lui-même à ne point sortir pour avoir plus de loisir d'étudier. Ce fut dans le tems de cette retraite, ou plûtôt de cette espece de prison, qu'il lut cette multitude presque infinie de livres, dont il avoit besoin pour composer cet ouvrage admirable des étymologies, qui est le fruit d'une lecture prodigieuse. Aussi peut-on dire par rapport à ce tems-là, où l'on n'avoit pas, comme à present, tous les secours pour les sciences; que cet ouvrage est un prodige d'érudition, & c'est une espece de miracle, qu'un homme seul ait été capable de l'entreprendre, & de l'executer. Il est vrai qu'il ne le mit pas d'abord dans l'état où nous l'avons à present; il y travailla après être sorti de sa retraite, il le perfectionna & le publia enfin à la persuasion, & pressé par les instantes sollicitations de Branlio son ami.

Isidore ne sortit de sa retraite, qu'après la mort de saint Leandre son frere; & il n'en sortit que pour lui succeder dans l'archevêché de Seville. Ce fut alors qu'il fit paroître de quoi il étoit capable, & qu'il soutint admirablement les hautes esperances que l'on avoit de sa personne, & le choix que l'on venoit de faire. Il gouverna avec une prudence merveilleuse l'église, dont la divine providence l'avoit chargé; il fit des reglemens très-sages & très-utiles, pour maintenir le bon ordre dans son diocese. Ses vûes & sa charité étoient trop vastes, pour se borner au tems present. Ce prelat éclairé, fit reflexion que tous ses soins n'auroient pas tout l'effet qu'il souhaitoit, s'il ne prenoit des mesures justes pour éterniser, si je l'ose dire ainsi, les moiens qu'il croioit necessaire pour le bien de son église. Il jugea que rien ne seroit plus avantageux à son diocese, que de travailler à l'éducation, & à l'instruction des enfans, qu'il les falloit former de bonne heure, & les élever dans la pieté, parce que, comme une cire molle, ils sont capables de recevoir les impressions que l'on veut leur donner: il resolut donc de faire bâtir à Seville un college pour

An 639 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

l'inſtruction de la jeuneſſe. Ce college fut dans la ſuite comme un ſeminaire de ſcience & de vertu, d'où il ſortit une infinité de grands hommes, celebres par leur doctrine & par leur ſainteté; mais entre ceux que ce college a donnés à l'Eſpagne, on peut dire que ſaint Iſidore & ſaint Branlio, en ont été le plus bel ornement.

Des auteurs écrivent que ſaint Iſidore alla à Rome ſous le pontificat de ſaint Gregoire le Grand, & qu'il entreprit ce voiage uniquement dans le deſir de renouveller, & de continuer l'amitié étroite qui étoit entre ſaint Leandre ſon frere & ce ſaint pape; mais de dire que ce ſaint évêque alla à Rome, & qu'il en revint dans la nuit de Noël; que du tems du roi Ferdinand I. l'on trouva dans le tombeau de ſaint Iſidore deux cierges, que lui-même avoit faits avec un artifice ſingulier, & qui depuis ce tems là avoient toûjours brûlé, ſans s'éteindre; d'ajoûter encore qu'il chaſſa de Cordoue, & même de toute l'Eſpagne le faux prophete Mahomet, ce ſont des fables ſi mal tiſſues, & avec ſi peu de fondement, qu'il y auroit autant d'imprudence à les croire, qu'à les écrire. En vain ces auteurs ont prétendu par ce faux merveilleux relever la gloire de ce grand ſaint, toutes ces choſes extraordinaires, & qui n'ont nulle vraiſemblence, ſerviroient plûtôt à la diminuer par la créance qu'elles ôteroient aux autres choſes miraculeuſes, que les hiſtoriens ſenſés en publient; car y a-t-il rien de plus frivole & de plus ridicule, que de prétendre par des hiſtoires fabuleuſes donner du relief aux ſaints, comme ſi la veritable ſainteté avoit beſoin d'être parée des couleurs du menſonge, & qu'elle ne trouvât pas dans elle-même aſſez d'éclat, ſans avoir recours à la fauſſeté. Y a-t-il rien de plus préjudiciable & de plus oppoſé à la droiture, & à la ſincerité de la religion, & de plus capable d'avilir la ſainteté, & de la rendre mépriſable aux libertins & aux ennemis de l'égliſe, que d'emploier l'impoſture, pour illuſtrer les ſaints?

On ne peut nier que l'égliſe d'Eſpagne, & generalement tout le roiaume ne ſoient extrêmement redevables à ſaint Iſidore. Ce fut lui qui ſous les derniers regnes contribua le plus par ſa prudence, & la ſageſſe de ſes conſeils, au bon gouvernement de l'état, & qui eut le plus de part aux ſaints reglemens que l'on fit pour y maintenir la religion, & y entretenir la paix & le bon ordre. Ce fut à ſa ſollicitation & par ſes ſoins, que l'on

assembla à Seville & à Toledetant de conciles. Il gouverna l'église de Seville environ quarante ans. Etant tombé dangereusement malade, dès qu'il se vit prêt de mourir, il se fit porter dans l'église de saint Vincent de Seville, sur les épaules de ses disciples; un évêque nommé Jean, & Uparcius, ses intimes amis, l'y accompagnerent, & ne l'abandonnerent point jusqu'à sa mort. Ce fut alors que le saint Vieillard fit dans l'église une confession publique de ses fautes, & qu'il reçut le très-saint sacrement de l'Eucharistie; il y demeura trois jours pour se preparer à la mort.

An 639 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Jusqu'au moment qu'il expira, tout le monde eut la liberté de le venir voir, & de lui parler; ce zelé, & charitable pasteur consoloit les uns, donnoit des avis aux autres; demandoit pardon d'une voix mourante, à son peuple assemblé, qui fondoit en larmes : il les supplioit tous de vouloir bien se joindre à lui, pour obtenir de Dieu, qu'il lui fît misericorde; il demandoit la même grace au Seigneur, avec une ferveur merveilleuse, & une humilité profonde. Enfin ce saint évêque au milieu des pleurs & des cris de son cher troupeau, rendit l'ame à son Créateur dans l'église de saint Vincent le quatriéme d'Avril, qui est le jour même que l'on celebre en Espagne la fête de ce grand saint. On ne sçait point au vrai l'année qu'il mourut. Saint Isidore ne fit point de testament: la pauvreté évangelique dont il faisoit profession, & sa grande charité lui avoient fait distribuer aux pauvres dans les derniers jours de sa maladie tout ce qui lui restoit.

Il reconnut pendant toute sa vie la primauté de l'église de Rome, il vouloit que tous les fideles la regardassent comme la source de tous les saints reglemens, & de toutes les ordonnances salutaires, à laquelle on devoit toûjours avoir cours, & des mains de laquelle on devoit recevoir les arrêts sacrés en matiere de foi, & de mœurs.

C'est ainsi que saint Isidore parloit durant sa vie. Quand il se vit prêt de mourir, inspiré d'en haut, il declara à tout son peuple, qui étoit accouru pour recueillir ses dernieres paroles: que s'ils s'écartoient de la doctrine sainte qu'il leur avoit enseigné, & qu'ils abandonnassent les divins commandemens, dont il leur avoit si souvent, & avec tant de force recommandé l'observation, Dieu leur feroit sentir de la maniere la plus terrible, les justes effets de sa colere & de sa vengeance; que

An 639 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

l'Eſpagne tomberoit bien-tôt de ce haut degré de gloire & de grandeur, où le ſouverain maître de l'univers l'avoit élevée; mais que ſi les châtimens de Dieu les faiſoient rentrer en eux-mêmes, & qu'ils retournaſſent ſincerement à lui par la penitence, leur gloire & leur grandeur ſurpaſſeroit leur attente, & donneroit de la jalouſie à leurs ennemis, & à leurs voiſins. Il eſt aiſé de voir que l'eſprit de Dieu animoit ce grand ſaint, & l'évenement a verifié ſes prédictions. En faut il d'autres preuves que les malheurs, dont l'Eſpagne a été accablée ſous la tyrannique domination des Maures, & la grandeur étonnante, où nous voions aujourd'hui ce roiaume élevé? Jettons les yeux ſur ce que l'Eſpagne a été dans les ſiecles paſſés: n'eſt-ce pas une punition viſible des crimes & des ſacrileges de Witiza? Et ſi aujourd'hui cet empire après avoir été reduit preſqu'à rien, eſt devenu ſi riche, ſi floriſſant, n'aiant preſque point d'autres bornes que le monde entier, à quoi doit-on attribuer tant de benedictions, qu'à la bonté infinie de Dieu, qui voulut recompenſer, même ici bas, la pieté des peuples, & leur zele pour la religion.

Après la mort de ſaint Iſidore, Theodiſcle, Grec de nation, lui ſucceda dans l'Archevêché de Seville. Il y a des hiſtoriens qui aſſurent que Theodiſcle changea, & altera les ouvrages de ſaint Iſidore, qui étoient tombés entre ſes mains, & qu'il les donna à l'Arabe Avicenne, afin qu'il les traduisît en Arabe, & qu'il les publiât ſous le nom de Theodiſcle; mais à moins qu'il n'y ait deux Avicennes, rien n'eſt plus faux; car Avicenne n'a vêcu que plus de trois cens ans après la mort de ſaint Iſidore, & par conſequent il n'a pû avoir de commerce avec Theodiſcle, ſucceſſeur de ſaint Iſidore: d'ailleurs Sorſan auteur contemporain d'Avicenne, & qui a écrit ſa vie, aſſure que cet auteur Arabe a toûjours demeuré à la cour des rois de Perſe; & qu'il ne penſa jamais à venir en Eſpagne.

Martin Polonois rapporte dans ſa chronique que le pape Boniface VIII. deliberant quels peres il mettroit au rang des docteurs de l'égliſe, dont les fideles ſolemniſeroient particulierement la fête. Saint Iſidore eut bien des ſuffrages, pluſieurs crurent qu'on le devoit préferer à ſaint Ambroiſe, ou qu'au moins on devoit l'ajoûter aux quatre autres docteurs. On inſiſtoit fort ſur la vaſte érudition de ce ſaint, ſur l'étendue de ſes connoiſſances, & en particulier ſur ce que parmi les doc-

teurs de l'église y en aiant deux d'Italie, il étoit juste qu'au moins il y en eût un de deça les monts.

An 639 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il y a eu en Espagne trois differens Isidores, tous illustres; mais ces trois Isidores n'ont pas fleuri dans le même siecle; le premier, c'est Isidore évêque de Cordoue, à qui l'on a donné le surnom de *Vieux*, parce qu'il est le plus ancien; le second, c'est Isidore de Seville, le plus fameux, & celui duquel nous venons de parler; le troisiéme, c'est Isidore de Paz ou de Badajoz, que l'on a surnommé le *Jeune*, pour le distinguer des deux premiers, qui sont beaucoup plus anciens que lui. On ne laisse pas aussi quelquefois de donner le même surnom à saint Isidore de Seville, pour le distinguer de saint Isidore de Cordoue: cette remarque est necessaire, afin qu'un lecteur curieux n'y soit point trompé, & ne confonde pas Isidore de Seville, avec Isidore de Badajoz; mais il est tems de revenir à notre histoire.

XXXIV. Tulga succede à Chintila.

Après la mort de Chintila, les grands élûrent pour son successeur Tulga. Il étoit assez jeune; mais ses excellentes qualités, l'amour de la justice, un zele sincere pour la religion, une pieté solide, & une prudence beaucoup au dessus de son âge; sa valeur, & son habileté dans le gouvernement, le firent préferer à tous ses concurrens. Quelque éclat que lui donnassent tant de vertus, nulle cependant ne rendit sa memoire plus chere, que la tendresse qu'il avoit pour tous les malheureux, il n'étoit pas seulement liberal envers les pauvres, il étoit prodigue, & il ne ressentoit point de plaisir plus vif, que celui de leur faire du bien. Aussi disoit-il que la compassion pour les miserables, doit être la vertu, & le caractere propre des rois. Il étoit persuadé que les tresors que les princes ont soin d'amasser, doivent moins servir à leurs interêts particuliers, & à satisfaire leurs passions, qu'à soulager leurs sujets & à les rendre heureux. Tant de belles dispositions, & de si beaux commencemens faisoient tout esperer sous le regne d'un prince si accompli, & l'auroient conduit surement au comble de la gloire; mais étant tombé malade, une mort funeste, & trop prompte pour l'Espagne, enleva à ses peuples ce jeune monarque l'an six cens quarante-un, après avoir regné deux ans & deux mois.

Mort de Tugal. An 641 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Sigebert de Gemblours, peu instruit apparemment de ce qui s'est passé en Espagne, a bien eu la hardiesse d'avancer que

An 641 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

le roi Tulga étoit un jeune homme leger & volage, que ces infames débauches, & ses vices monstrueux le rendirent l'execration de ses sujets, qui ne pouvant plus supporter sa tyrannie, & ses autres desordres, le chasserent de ses états. Portrait bien different de celui que nous en laisse saint Ildephonse, & les autres auteurs Espagnols. Or la raison veut que l'on défere davantage aux historiens de la nation; mais sur tout à saint Ildephonse, qui vivoit sous le regne de ce prince, & qui n'écrivit que les choses dont il étoit lui-même témoin, qu'au recit d'un auteur étranger, qui ne pensoit peut-être qu'à décrier une nation qu'il haïssoit, ou plûtôt, ce qui est plus vraisemblable, qui étoit trompé par le peu de connoissance qu'il avoit de notre histoire, à cause de l'éloignement des lieux, & des tems où il écrivoit. Or ces circonstances alterent souvent beaucoup la verité des faits, même les plus constans.

XXXV. Chindasuinthe succede à Tulga.

Après la mort de Tulga, le roiaume des Goths se trouva comme un vaisseau sans gouvernail, & sans pilote, battu des tempêtes & des vents. Flavius Chindasuinthe se trouva dans une conjoncture heureuse, qui le rendit bien-tôt maître d'un thrône vuide, où nul n'avoit la hardiesse de monter; il étoit à la tête des troupes dont Tulga lui avoit donné le commandement. Comme il méprisoit peut-être la jeunesse de ce prince, il avoit tâché de gagner l'armée; car il ne pensoit dès-lors qu'à déthrôner son souverain, pour se mettre en sa place: la mort imprévûe de Tulga lui épargna ce crime; mais il se servit en habile homme du credit qu'il avoit sur les soldats, pour executer le projet qu'il avoit formé, & satisfaire son ambition. Il mit donc lui-même sur sa tête une couronne, à laquelle personne n'osoit toucher: les grands même qui pouvoient y prétendre autant, ou plus que lui, voiant que ce general avoit la force de son côté, & qu'il appuioit ses prétentions avec une armée aguerrie, & toute à sa devotion, crurent que ce seroit une temerité de s'opposer à ses desseins: ils lui cederent donc la couronnne, qu'ils n'étoient pas en état de lui disputer. Chindasuinthe fut reconnu universellement de tous les grands & du peuple, & devint par là paisible possesseur du thrône des Goths; mais il gouverna avec tant d'équité, de bonté & de prudence ce roiaume usurpé, que ses grandes qualités firent oublier son usurpation.

La premiere chose que ce nouveau souverain crut devoir faire, fut

An 641 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

VII. concile de Tolede.

fut de regler le dedans de l'état, & de faire des loix, pour arrêter les deſordres qui pourroient s'y gliſſer. Il ne penſa qu'à rendre ſes ſujets heureux, & qu'à entretenir dans ſes états la paix & le bon ordre. Ce fut donc dans cette vûe, qu'il fit aſſembler la ſixiéme année de ſon regne, un concile à Tolede qui fut le VII. il s'y trouva trente évêques. La premiere ſéance ſe tint le vingt-huitiéme d'Octobre, fête des Apôtres ſaint Simon & ſaint Jude. L'on y fit ſix canons, on y confirma un decret du concile de Valence convoqué par l'autorité du pape Symmaque, & du roi Theodoric, dans lequel on avoit reglé que ſi un évêque tomboit dans une maladie, ou qu'il fût en danger de mort, l'on en donneroit avis à l'évêque le plus proche, & que celui-ci ſeroit obligé de venir conſoler ſon confrere, l'aſſiſter à la mort, & regler ce qui ſeroit neceſſaire pour les funerailles; que ſi l'évêque après avoir été averti, refuſoit de venir, & de rendre au mourant les derniers devoirs, qu'il ſeroit privé de la communion des fideles, & interdit de ſes fonctions pendant un an.

On prétend que dans ce concile les peres terminerent le differend qui étoit depuis long-tems entre l'évêque de Seville, & celui de Tolede, pour la primatie. Il eſt vai que dans le dernier canon, on ordonna que les évêques voiſins viendroient tour à tour chacun leur mois à Tolede; car l'on crut qu'il étoit de la grandeur, & de la majeſté roiale, qu'il y eût toûjours quelques évêques à la cour, & de la dignité du metropolitain, d'être accompagné de quelqu'un de ſes confreres. Mais ce privilege que l'on accorda au metropolitain de Tolede, & cet honneur qu'on lui défera, ne font rien pour la primatie de ce ſiege; & il eſt aiſé de voir par les ſouſcriptions des évêques, qu'ils n'ont pas prétendu par là rien decider en faveur de l'égliſe de Tolede, au deſſus de celle de Seville; car Eugene ne ſouſcrivit, qu'après Oronce évêque de Merida, & Antoine, évêque de Seville. Protais évêque de Tarragonne, ſouſcrivit immediatement après l'évêque de Tolede, les autres évêques ſignerent dans le rang de leur conſecration. Après le nom des évêques, on voit celui des vicaires que les évêques abſens avoient envoié au concile pour y aſſiſter en leur place, en qualité de leurs procureurs; mais ce qui eſt extraordinaire, c'eſt que ces vicaires y ſignerent comme juges, auſſi-bien que

An 641 & suiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

les évêques : exemple qui n'a pas été ſuivi de nos jours dans le concile de Trente.

XXXVI. Theodiſcle évêque de Seville dépoſé, Antoine lui ſuccede.

En ce tems-là, l'archevêque de Seville s'appelloit Antoine : on l'avoit mis à la place de Theodiſcle, que l'on avoit dépoſé un peu auparavant, & que le roi Chindaſuinthe avoit chaſſé de toute l'Eſpagne : ce Grec fourbe, & inconſtant répandoit ſecretement des erreurs dans l'eſprit de ſon peuple ; & afin de donner plus de créance, & plus d'autorité aux dogmes impies qu'il avançoit, il prétendoit les appuier du ſuffrage de ſaint Iſidore ſon prédeceſſeur, dont il avoit pour ce ſujet corrompu, & alteré les ouvrages qui lui étoient tombés entre les mains, après la mort de ce ſaint évêque, comme nous l'avons déja dit. Theodiſcle ſe voiant chaſſé de ſon ſiege, paſſa en Afrique, où peu de tems après, il abandonna la religion Chrétienne, pour embraſſer l'infâme ſecte de Mahomet. Tant il eſt vrai qu'il n'y a point d'excès dont un homme ne ſoit capable, quand il eſt aſſez malheureux que de perdre la foi, & de quitter le veritable chemin. La chute & dépoſition de l'apoſtat Theodiſcle, fut le prétexte dont le roi Chindaſuinthe ſe ſervit, pour ôter la dignité de primat à l'égliſe de Seville, qui juſqu'alors en avoit toûjours été en poſſeſſion, & pour la tranſporter à l'égliſe de Tolede, qui étoit la capitale du roiaume, & le ſéjour des rois. Le prince emploia pour cela l'autorité du pape, qui lui accorda cette grace : c'eſt ce que ſoutiennent ceux qui défendent la primatie de Tolede, & en particulier D. Rodrigués archevêque de Tolede. L'on peut dire cependant qu'ils avancent ce fait ſans nulle preuve certaine, & ſans être appuiés du temoignage d'aucun auteur ancien : ainſi nous ne prétendons point que cela ſoit indubitable ; chacun pourra en croire ce qu'il voudra.

XXXVII. Chindaſuinthe envoie l'évêque de Sarragoſſe à Rome.

Theodore étoit aſſis ſur la chaire de ſaint Pierre : Martin I. lui ſucceda. On tient pour une choſe ſure, & les monumens anciens que l'hiſtoire nous fournit, en font foi, que le roi Chindaſuinthe, qui aimoit les lettres & les ſçavans, prit la reſolution de faire venir de toûs côtés des gens doctes, & de ramaſſer le plus de livres qu'il pourroit, pour en former une bibliotheque roiale. Il envoia donc à Rome Taius évêque de Sarragoſſe vers le pape Theodore, avec un ordre particulier de chercher par tout les ouvrages de ſaint Gregoire, ſur tout ſes

morales ſur Job que l'on a toûjours regardé comme un ouvrage accompli, & de les apporter avec lui en Eſpagne. Ce ſaint pape les avoit entrepris à la ſollicitation de ſaint Leandre archevêque de Seville, auquel il les avoit dediés : on dit même qu'il les lui avoit envoiés ; mais on n'en avoit plus d'exemplaires en Eſpagne. Taius devoit repreſenter au pape que le roi ſon maître vouloit, par le moien de ce livre admirable, faire revivre en Eſpagne la memoire de ces deux grands ſaints, reveiller la pieté des fideles, ſoutenir les Catholiques, & enrichir la belle & magnifique bibliotheque, qu'il avoit commencée ; que ce prince étoit convaincu qu'après avoir anéanti l'Arianiſme dans ſes états, y avoir établi la paix, & par ce moien, les richeſſes, & l'abondance, il ne croioit pas pouvoir travailler plus efficacement à ſa propre gloire, & donner plus de luſtre à ſon regne, que s'il procuroit à ſes ſujets les moiens de cultiver les ſciences ; qu'il croioit même que c'étoit la voie la plus ſûre pour conſerver la foi dans ſa pureté ; & que pour cela, il étoit neceſſaire d'avoir les livres des ſaints docteurs, qui avoient ſoutenu l'égliſe & la religion par leurs écrits, dans leſquels, comme dans une ſource pure, il falloit puiſer la ſcience & la pieté.

An 641 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

L'évêque de Sarragoſſe arriva heureuſement à Rome ; il propoſa à ſa ſainteté le ſujet de ſon ambaſſade. Le pape auroit bien ſouhaité entrer dans le deſſein du prince, & accorder à l'ambaſſadeur ce qu'il demandoit ; mais ce qui étoit arrivé en Eſpagne, ſe rencontroit à Rome, & la plûpart des ouvrages que l'on ſouhaitoit, étoient perdus, ou égarés. C'étoit un grand travail, que de remuer les archives, & les papiers de l'égliſe Romaine ; l'affaire traînoit en longuenr ; on la remettoit de jour en jour, tantôt on apportoit une raiſon, pour ſe diſpenſer de cette recheche ; tantôt on en apportoit une autre, pour la reculer. L'ambaſſadeur avoit cependant des ordres très-preſſans : ainſi voiant qu'on ne lui donnoit que des paroles, & que ſon affaire n'avançoit point, il eut recours à Dieu, ſe mit en prieres pendant pluſieurs jours, & demanda à notre Seigneur avec larmes, & avec ferveur, qu'il ne permît pas que ſon voiage fût inutile, & qu'il voulût bien ſeconder les pieuſes intentions du roi Chindaſuinthe. Dieu écouta les prieres ardentes de ſon ſerviteur. L'évêque eut revelation du lieu où étoient les ouvrages de ſaint Gregoire : cela ſe répandit auſſi-tôt dans Rome, & Taius marque dans une lettre qu'il écrit ſur ce ſujet que

L'évêque de Sarragoſſe arrive à Rome.

An 641 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

saint Gregoire lui-même lui avoit apparu avec un air majestueux, & un visage brillant de lumiere; & qu'il lui avoit fait connoître l'endroit où il trouveroit ce qu'il cherchoit avec tant d'empressement. L'évêque de Sarragosse aiant obtenu ce qu'il desiroit, retourna en Espagne avec le précieux tresor qu'il étoit allé chercher.

XXXVIII. Abregé de la vie de saint Fructuose.

Ce fut dans ce même tems que la reputation de Fructuose commença à se répandre dans toute l'Espagne; il étoit fils d'un des plus grands seigneurs du roiaume: son pere étoit duc & du sang roial des Goths. Fructuose malgré les grandes esperances que pouvoit lui donner l'éclat de sa naissance, les richesses de sa maison, les services de son pere & son propre merite, avoit tout abandonné & tout meprisé pour embrasser la vie monastique. Il eut d'abord pour maître dans les lettres & dans la pieté Tonantius évêque de Palence qui prit plaisir à le former; mais Fructuose étant un peu plus avancé en âge, & se sentant interieurement poussé du desir de mener une vie plus parfaite, se retira dans le desert, dans un endroit que l'on nomme aujourd'hui *Vierço*, où peu après il fit bâtir à ses frais un monastere sous la protection des saints martirs Juste & Pasteur; on voit encore aujourd'hui aux environs de Compludo (18) sur le penchant de la montagne d'Irago des débris & les restes de ce monastere. L'abbé de Compludo se voiant chassé de son monastere ruiné par les Maures, se retira dans la ville d'Astorga qui n'en est pas fort loin; il y fut reçû par l'évêque & par le chapitre de la cathedrale, qui lui donnerent une des principales dignitez de cette église: cette dignité est encore unie à l'abbaie de Compludo par un privilege que le roi D. Ramire III. accorda à l'église cathedrale d'Astorga, & dont l'on a les chartes. Le roi Chindasvinthe contribua beaucoup à la fondation du monastere de Compludo; il donna une grosse somme d'argent à Fructuose pour le bâtir; il accorda à ce saint homme bien des terres pour la subsistance des religieux, & il y fit quantité d'autres dons considerables.

Il bâtit le monastere de Compludo.

Il en bâtit un second auprès du premier.

La reputation de Fructuose & la haute estime que l'on avoit de sa sainteté attira de tous les endroits de l'Espagne un grand

(18) *Aux environs de Compludo.* Ce *Compludo* n'étoit pas Alcala de Henares, puisque *Compludo* étoit proche d'Astorga & du Diocese, aussi l'on donna une des dignités de la cathedrale à l'abbé de Compludo Alcala, qui n'est pas éloignée de Tolede, est fort éloignée d'Astorga, située dans les Asturies: auroit-on donné une des dignités de cette église à un abbé qui n'auroit pas été du diocese?

An 641 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

nombre de personnes qui venoient se mettre sous sa conduite ; le nombre enfin s'accrut tellement, que le monastere étant trop petit pour contenir tous ceux qui venoient s'y rendre, l'on fut contraint d'en bâtir un second beaucoup plus vaste, proche du premier ; on le mit sous la protection de saint Pierre, en l'honneur duquel on le dédia : la situation de ce monastere étoit agréable, les rochers dont il étoit environné, & les bois touffus qui en déroboient presque la vûe, inspiroient à ceux qui en abordoient une sainte horreur, & de l'amour pour le silence & le recueillement.

Du tems du roi Uramba, Valere étoit abbé de ce monastere ; nous avons encore aujourd'hui plusieurs de ses ouvrages en prose & en vers ; il y en a entr'autres un excellent sur la vaine & frivole sagesse du siecle. Gennadius évêque d'Astorga fit rebâtir ce monastere en l'année neuf cens six, & il l'augmenta considerablement : on le voit par une inscription qui est sur une pierre placée au dessus de la porte du cloître par laquelle on entre dans l'église. Fructuose fit bâtir un troisiéme monastere dans l'Ile de Cadiz, & un quatriéme en terre ferme à trois ou quatre lieues de celui-là ; il en fonda beaucoup d'autres & d'hommes & de femmes en differens endroits. Entre les saintes Vierges qui se mirent sous la conduite de Fructuose, on peut dire que Benoîte fut la plus illustre & celle qui se distingua le plus par son éminente sainteté ; car le desir de consacrer à Dieu sa virginité, & de n'avoir plus que Jesus-Christ pour époux, lui fit renoncer à celui que ses parens lui avoient destiné ; elle n'eut égard ni à la naissance, ni aux richesses, ni aux qualitez personnelles de celui qui la recherchoit. Cette genereuse Vierge foulant aux pieds toutes les raisons humaines, & demeurant insensible aux plus vives sollicitations de sa famille, se retira vers Fructuose pour apprendre de ce saint abbé le veritable chemin du Ciel.

XXXIX. Chindasuinthe associe son fils Recesvinthe au roiaume.

Voilà ce qui se passoit en Espagne dans les dernieres années du regne de Chindasvinthe ; ce prince prit la resolution d'abolir les élections, & de rendre, s'il le pouvoit, hereditaire dans sa famille le roiaume des Goths, dont il n'étoit redevable qu'à son habileté & à sa valeur ; il associa donc à sa couronne son fils Recesvinthe, l'année six cens quarante-huitiéme, après avoir regné six ans huit mois & vingt jours : après cette démarche il vêcut encore trois ans quatre mois & huit

An 648 depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 648 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

jours. On commença à compter le regne de Recesvinthe dès le tems qu'il monta sur le trône avec son pere, parce que Chindasvinthe étant déja infirme & fort âgé, il se déchargea sur son fils de tout le soin des affaires, & Recesvinthe dès-lors prit en main le gouvernement de l'état. Chindasvinthe mourut de maladie à Tolede; quelques-uns cependant veulent qu'il ait été empoisonné : le corps de ce prince & celui de la reine Riciberge son épouse furent inhumez dans le monastere de saint Romain, que l'on nomme aujourd'hui d'*Hormisga*, sur le bord de la riviere de Duero, entre Toro & Tordesillas; Chindasvinthe avoit fait bâtir & fondé lui-même ce monastere pour sa sepulture & celle de la reine.

Il meurt à Tolede.

XL.

Eugene III. élû archevêque de Tolede.

Eugene III. étoit en ce tems-là archevêque de Tolede; il avoit succedé à Eugene II. & avoit été disciple d'Helladius aussi-bien que les trois derniers archevêques qui l'avoient précedé. Eugene III. avoit eu dans sa jeunesse une des principales dignitez de l'église cathedrale de Tolede, où il s'étoit acquis beaucoup de reputation; le desir de s'appliquer davantage à l'étude, & de travailler encore avec plus d'ardeur à sa propre perfection, lui fit quitter la place qu'il occupoit dans cette premiere église d'Espagne, pour se retirer dans le monastere de sainte Engrace à Sarragosse, où il prit l'habit de religieux; mais après la mort d'Eugene II. archevêque de Tolede, le clergé & le peuple de cette grande ville, tirerent Eugene de son monastere pour prendre la place de leur archevêque. On eut bien de la peine à l'y faire consentir; enfin il fallut obéir à la voix de Dieu qui se declaroit par le suffrage universel de tout le peuple: ce fut Eugene III. qui reforma le chant ecclesiastique; il composa un excellent ouvrage sur la Trinité. Dracontius avoit mis en vers heroïques le commencement de la Genese en maniere de paraphrase, & il avoit fait une description assez élegante de la création du monde; mais il y manquoit l'explication du septiéme jour que Dracontius n'avoit pas eu le tems d'achever. Le nouvel archevêque y supplea, & ajoûta lui-même ce qui manquoit à l'ouvrage de Dracontius: on voit par les vers qui nous restent encore d'Eugene, & par les épigrammes qu'il a composées & qui se sont conservées jusqu'à present, que ce prelat étoit sçavant, & qu'il avoit plus de politesse & de delicatesse d'esprit, que l'on n'en avoit communément dans ce tems-là. Parmi les épigrammes d'Eugene il y

a l'épitaphe du roi Chindasvinthe & de la reine Riciberge: il est vrai que les vers en sont un peu durs & les expressions grossieres; mais on en doit moins attribuer la faute à l'ignorance d'Eugene, qu'à la grossiereté & à la barbarie de son siecle, comme je viens de le dire.

An 648 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il y a des auteurs qui assurent qu'Eugene III. étoit frere de la mere de saint Ildephonse, & par consequent son oncle; mais si cela eût été, saint Ildephonse lui-même, ou saint Julien qui ont ajoûté un supplement aux hommes illustres de saint Isidore, n'auroient jamais manqué d'y donner place à cet archevêque de Tolede. Il y a des martyrologes qui mettent ce prelat au nombre des saints, & qui en marquent la fête le treiziéme de Novembre. Il y a même des sçavans qui appuient ce sentiment, cependant le martyrologe de l'église de Tolede n'en fait nulle mention, & c'est là néanmoins où il devroit se trouver: ainsi l'on ne peut rien conclure de certain ni pour l'une ni pour l'autre opinion. Je crois que c'est cet Eugene III. qui assista au dernier concile de Tolede, & dont l'on voit encore la souscription. La raison sur laquelle je m'appuie est, qu'Antoine archevêque de Seville le précedoit, quoiqu'il eût été élû peu de tems avant le concile; il falloit donc qu'Eugene fût encore plus recent qu'Antoine.

XLI. VIII. concile de Tolede.

Ce fut du tems de ce prelat que l'on tint le huitiéme concile de Tolede, à la sollicitation, & par les soins du roi Recesvinthe. Ce prince avoit un zele ardent pour la religion, & pour tout ce qui regardoit le service de Dieu, & le bien de l'église; il s'appliquoit même à lire les saints livres, & à les mediter; rien ne lui faisoit plus de plaisir, que de se trouver aux conferences que les prelats, & les sçavans de son roiaume tenoient quelquefois entre eux sur les matieres de religion; il ne croioit pas pouvoir faire un meilleur usage de ses tresors, que de les consacrer à l'ornement, & à la décoration des églises, persuadé que rien n'étoit plus utile pour entretenir le culte du vrai Dieu, pour maintenir, & pour augmenter la pieté des fideles; il faisoit tous les jours divers presens magnifiques aux églises; & en cela ce grand prince marchoit sur les traces du roi son pere, sur lequel il faisoit gloire de se regler.

Le roi se trouve au concile, & y fait un discours.

An 653 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il se trouva 52 évêques au concile dont je viens de parler, & ils s'assemblerent le 16 de Novembre l'année six cens cinquante-trois, dans la Basilique de saint Pierre & de saint Paul; le roi

An 653 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

voulut se trouver lui-même au concile, où après avoir fait, selon la coutume, une courte harangue aux prelats assemblés, il leur presenta un memoire qui contenoit d'abord une profession de la foi catholique; il avertissoit ensuite les peres du concile, & les prioit de ne se pas contenter seulement de regler ce qui regardoit la religion; mais encore ce qui pouvoit être utile au bien, & à la gloire du roiaume, d'examiner les anciennes loix de l'état, d'y reformer ce qu'ils jugeroient à propos, de retrancher celles qui leur paroîtroient inutiles, & d'en faire de nouvelles, s'ils les croioient necessaires. Le roi faisoit la même demande aux grands de son roiaume, qui avoient aussi coutume en ce tems-là de se trouver aux conciles; il pria les uns & les autres de vouloir bien determiner en particulier la maniere dont l'on devoit en user à l'égard des Juifs, qui forcés par les rois ses prédecesseurs, avoient embrassé la religion Chrétienne, & qui cependant malgré tout cela ne laissoient pas d'observer secretement leurs anciennes superstitions.

Les Juifs presentent une requete au roi.

Il y a encore aujourd'hui dans le *Fuero Juzgo*, une supplique ou requête que les Juifs presenterent au roi Recesvinthe, pendant la tenue de ce concile, dans laquelle, après avoir marqué la contrainte, & la violence que le roi Chintila leur avoit faite, pour les obliger à se faire batiser, ils supplioient très-humblement sa majesté d'avoir égard à la demande qu'ils prenoient la liberte de lui faire; qu'ils étoient prêts de renoncer à l'observation du Sabbath, & des autres ceremonies Judaïques; mais qu'ils le conjuroient de vouloir bien ne les pas forcer à manger de la chair de porc, que cette viande étoit contraire à leur estomach, qui n'y étoit pas accoutumé; que c'étoit l'unique raison, pour laquelle ils avoient tant de difficulté à en manger, & pour faire voir que ce n'étoit nullement par aucun principe de religion, ni par scrupule de conscience, qu'ils s'offroient à manger toutes sortes de viandes, quand même elles seroient préparées, & accommodées avec du lard.

On lut dans le concile le memoire que le roi y avoit presenté, dans lequel la requête des Juifs étoit inserée. Les peres furent transportés de joie, en voiant le zele sincere & ardent du roi Recesvinthe pour la religion. Les prelats confererent entre eux sur ce qu'ils devoient faire, pour contenter sa majesté. On y fit d'un consentement unanime douze canons, pour regler ce qu'on jugea necessaire pour le bien de l'église, & du

roiaume

roiaume. On y détermina que les vœux & les juremens illicites n'obligeroient point ; qu'il ne seroit permis à personne, sans une évidente necessité, de manger de la viande pendant le Carême, tems auquel l'église, suivant l'ancienne coutume, oblige les fideles de jeûner.

An 653 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

La plûpart des derniers rois, qui s'étoient rendus maîtres du roiaume, non pas qu'ils y eussent plus de droit, (19) que leurs competiteurs, mais parce qu'ils avoient été ou plus braves, ou plus heureux, avoient imposé de grands droits, & des taxes extraordinaires sur les peuples. Les évêques du concile, suivant la permission que le roi leur en avoit donnée, reformerent les abus qui s'étoient glissés dans ces impositions, diminuerent les taxes, & les reduisirent d'une maniere qui fût moins à charge au peuple. Les peres du concile étoient persuadés que le pouvoir excessif n'est jamais assuré ; qu'une autorité moderée, & bien reglée, est durable ; que les princes, quelques puissans qu'ils soient, ne peuvent subsister long-tems, s'ils sont haïs de leurs sujets. Cette reflexion obligea les prelats à faire le reglement dont nous venons de parler, afin d'affermir la couronne sur la tête de Recesuinthe, & d'entretenir une parfaite intelligence entre le prince & ses sujets. Enfin comme il y avoit plusieurs particuliers qui se plaignoient du feu roi Chindasuinthe, & qui prétendoient que ce prince leur avoit fait un tort considerable, en leur enlevant leurs biens, & leurs heritages, le concile ordonna, que le roi Recesuinthe succederoit à la verité à tous les biens que son pere lui avoit laissés, mais à condition qu'il rendroit justice aux parties interessées, & qu'il satisferoit à ceux qui feroient voir manifestement qu'on leur avoit fait tort.

Les peres du concile reforment les abus, & moderent les impôts.

Oroncius de Merida, Antoine de Seville, Eugene de Tolede & Potumius de Brague assisterent à ce concile, & y souscrivirent dans l'ordre que je viens de marquer. Après eux souscrivirent les autres évêques, chacun dans le rang de sa consecration, entre ceux-ci se trouve Bacauda, évêque de Gabra, on trouve le nom de ce prelat gravé sur un marbre blanc, que l'on voit encore aujourd'hui dans le cimetiere de l'église de saint

(19) *Eussent plus de droit.* On peut avancer cette proposition dans un roiaume électif, tel qu'étoit le roiaume des Goths, où nul n'avoit droit à la couronne, que celui qui avoit été élû legitimement, & librement ; & où tout autre devoit être regardé comme un usurpateur.

An 653 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Jean. Peut-être que cette église étoit l'ancienne cathedrale de la ville de Gabra ; car cet évêché ne subsiste plus. Il y a bien de l'apparence que cette inscription, où l'on apperçoit le mois de May de l'année six cens cinquante, est une marque que cet évêque s'étoit trouvé à la dedicace de cette église, ou de quelque autre du voisinage. Il faut encore observer que les abbés souscrivirent dans ce concile, ce qui ne s'étoit jamais fait jusques là. On trouve parmi les abbés le nom de saint Ildefonse, alors abbé d'Agalia. Les grands du roiaume, c'est-à-dire, les ducs, & les comtes, & generalement tous ceux qui avoient quelques charges considerables dans l'état, signerent aussi les actes de ce concile. Cela paroîtra extraordinaire, & contre le droit commun, que des laïques aient signé les actes d'un concile ; mais l'on ne doit pas s'en étonner, si l'on fait reflexion que ces sortes de conciles étoient comme les états generaux du roiaume, dans lesquels, outre les affaires ecclesiastiques, dont on y parloit, on regloit encore ce qui regardoit la police, le bon ordre, & le gouvernement de l'état.

XLII. IX. Concile de Tolede.

An 655 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Deux années après le huitiéme concile de Tolede, c'est-à-dire, l'année cinq cens cinquante-cinq, le roi ordonna que l'on en assemblât un autre dans la même ville : il s'y trouva seize évêques. La premiere sceance se tint le premier Novembre dans la Basilique de notre Dame : on y fit seize canons sur diverses matieres. Il ne s'y trouva point d'autre metropolitain qu'Eugene archevêque de Tolede, qui y presida, dans l'absence des autres qui étoient plus anciens que lui.

X. Concile de Tolede.

Le zele du roi Recesuinthe ne se borna pas à tout ce qu'il avoit fait jusques-là pour le bien de l'état, & de l'église. Il fit encore assembler un dixiéme concile à Tolede l'année suivante le premier Decembre, où se trouverent vingt évêques. La chose la plus importante qu'ils y reglerent, fut à l'égard de la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge : elle se celebroit dès ce tems-là le vingt-cinquiéme de Mars ; mais comme c'étoit le tems du Carême, où l'église fait la memoire de la mort & passion de notre Sauveur Jesus-Christ, on transfera cette fête au dix-huitiéme de Decembre, coutume qui depuis ce tems-là s'est toûjours gardée en Espagne, sans préjudice néanmoins de la même fête qu'on ne laisse pas d'observer le vingt-cinquiéme de Mars, selon l'usage de l'église Romaine. La fête du mois de Decembre s'appelle communement la fête de l'*Expectation*

de la ſainte Vierge, ou *notre Dame des O*; à cauſe des antiennes que l'égliſe commence à chanter à *Magnificat*, depuis ce jour-là juſqu'à Noël, leſquelles commencent toutes par *O*. Tout ce que nous venons de dire eſt certain : les peres du concile reglerent encore que les Vierges conſacrées à Dieu, qu'ils appelloient dès ce tems-là *Beates* porteroient ſur la tête un voile noir ou un voile rouge, pour ſe diſtinguer des autres femmes ou filles.

An 655 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XLIII. On dépoſe Potamius archevêque de Brague.

On traita encore dans ce concile l'affaire de Potamius, archevêque de Brague, qui étoit tombé dans un peché (20) contre la chair; on le dépoſa de ſon évêché; mais on ne laiſſa pas de lui laiſſer la dignité d'évêque. Les peres crurent qu'ils devoient adoucir le châtiment, parce que Potamius avoit de lui-même reconnu, & confeſſé ſa faute dans un papier; qu'il avoit preſenté au concile, pour demander pardon du crime qu'il avoit commis, on jugea encore à propos d'avoir égard à la penitence rigoureuſe qu'il avoit pratiquée pendant neuf mois, en jeûnant, & en ſe couvrant le corps d'un cilice, pour obtenir de Dieu miſericorde. On mit à la place de Potamius Fructuoſe, auparavant abbé de Compludo; mais qui depuis quelque tems avoit été élû évêque de Dumio. Depuis cette affaire Fructuoſe prit durant le reſte du concile la place de l'archevêque de Brague, & l'on voit encore ſa ſouſcription, après celle d'Eugene archeveque de Tolede, & de Fugitif archevêque de Seville.

Fructuoſe eſt élû en ſa place.

Il y eut dans ce concile un different à l'égard du teſtament de ſaint Martin, autrefois évêque de Dumio. Ce ſaint en avoit fait executeurs les rois des Sueves; mais depuis que les rois Goths avoient conquis ce roiaume, ils prétendoient être entrés dans les droits des princes qu'ils avoient vaincus. On crut qu'ils devoient auſſi être ſoumis aux charges. Le roi Receſuinthe étoit en doute ſur cette affaire, & ne ſçavoit à quoi ſe determiner; il conſulta les peres du concile, & les pria de lui donner leurs avis; mais ils s'en déchargerent ſur Fructuoſe, qu'ils venoient de conſacrer archevêque de Brague, auquel ils remirent la deciſion de cette affaire.

Fructuoſe eſt reveré comme un ſaint.

Il n'y avoit point en ce tems-là d'évêque dans le roiaume,

(20) *Dans un peché.* Le crime de Potamius étoit public, & ſcandaleux, & meritoit la depoſition publique : Potamius en fit l'aveu en preſence des peres du concile. Ce ne fut pas ce qui les détermina à le depoſer; au contraire, l'humilité qu'il fit paroître & la penitence longue qu'il en avoit déja faite, les engagerent à diminuer la peine.

An 655 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

plus celebre : on le regardoit avec veneration. Il est reveré encore aujourd'hui en Espagne, comme un saint, & en particulier l'église de Brague, celle d'Evora, & celle de Compostelle solemnisent sa fète le seiziéme d'Avril Il fut enterré dans l'église d'un monastere, que lui-même avoit fait bâtir entre Dumio & Brague; son corps y reposa long-tems; mais cinq cens ans après, D. Diego Gelmirez, qui fut le premier archevêque de Compostelle, fit transferer cette précieuse relique dans son église cathedrale. Après la mort de Fructuose, notre Seigneur opera plusieurs miracles par l'intercession de ce grand saint. Paul diacre de Merida en rapporte quelques-uns des plus considerables dans l'histoire qu'il nous a laissée : je crois cependant qu'il seroit assez inutile, & hors de propos de les rapporter ici.

XLIV. Martyre de sainte Irene vierge en Portugal.

C'étoit à peu près dans ce tems-là que vivoit une sainte vierge de la Lusitanie, nommée Irene, qui fut poignardée par un certain Bertauld : ce miserable devenu amoureux de cette sainte fille, fit tous ses efforts pour la corrompre, & pour l'engager à l'épouser; mais Irene qui avoit resolu de consacrer sa virginité à Jesus-Christ, resista constamment, & avec une generosité heroïque à toutes les poursuites de Bertauld : elle ne voulut jamais entendre au mariage sacrilege qu'on lui proposoit, ni consentir à l'infame passion de ce brutal, qui outré de ce refus, la poignarda; mais afin de cacher son crime, & le meurtre qu'il venoit de faire, il jetta le corps de cette sainte martyre de la chasteté dans la riviere de Tomar, qui passe par la ville du même nom, lieu de la naissance d'Irene. On chercha long-tems ce corps précieux; enfin on le trouva dans le milieu de la riviere du Tage, où le Tomar vient se décharger, auprès d'une ville, qui s'appelloit autrefois Scalabis. On raconte sur cela un miracle considerable, que Dieu opera en faveur de cette sainte; car ceux qui cherchoient son corps n'aiant presque plus d'esperance de le pouvoir trouver, les eaux du Tage se diviserent en deux dans l'endroit où le Tomar vient se joindre à lui; & l'on trouva cette sainte relique au fond de la riviere, dans un tombeau bâti, dit-on, par la main des anges. Ce prodige anima bien-tôt la pieté & la devotion des fideles envers cette sainte vierge : & pour conserver éternellement la memoire de ce miracle éclatant, la ville de Scalabis perdit dès-lors son nom, & le peuple lui donna celui de cette sainte, en l'appellant sainte Irene, & par corruption *San Taren*,

les ſçavans prétendent que Nabancia eſt la même choſe que la ville de Tomar, aſſez fameuſe en Portugal, parce que c'eſt le lieu où s'aſſemblent les chevaliers de l'ordre de Chriſt, qui eſt le principal ordre de la Chevalerie du roiaume de Portugal.

An 655 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XLV.

Saint Ildefonſe archevêque de Tolede ſuccede à Eugene III.

An 657 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Eugene III. archevêque de Tolede, mourut l'année ſix cens cinquante-ſept, & la neuviéme année du regne de Receſuinthe: on mit en ſa place ſaint Ildefonſe, qui étoit alors abbé d'Agalia: l'éclat de ſes vertus, la ſainteté de ſa vie, ſon érudition, ſa rare prudence, lui avoient acquis également l'eſtime & l'amitié du clergé, des grands & du peuple de Tolede, & c'eſt ce qui les engagea à le choiſir pour leur archevêque; chacun s'eſtimoit heureux de pouvoir vivre ſous la conduite d'un paſteur ſi éclairé & ſi zelé. Il étoit né à Tolede même, & une des plus conſiderables familles de cettee ville; ſon pere s'appelloit Etienne & ſa mere Luce. On voit encore aujourd'hui dans l'endroit le plus élevé & le plus beau de Tolede une maiſon, dans laquelle on croit, par une ancienne tradition, que ſaint Ildefonſe eſt né; elle a paſſé de main en main dans la famille des comtes d'Orgatz; enfin de nos jours les Peres de la Compagnie de Jeſus l'ont achetée, & par devotion pour ſaint Ildefonſe, ils ont mis la maiſon, & en particulier leur égliſe ſous le titre & le nom de ce grand ſaint, perſuadés que c'étoit une choſe honteuſe pour la ville de Tolede qu'il n'y eût aucune égliſe bâtie en l'honneur d'un de ſes plus grands archevêques, & peut-être de ſon plus illuſtre citoien.

Il va à Seville étudier ſous ſaint Iſidore.

Saint Ildefonſe fut diſciple d'Eugene III. & ſelon quelques-uns, ſon neveu. Eugene qui étoit ſçavant, aiant remarqué les diſpoſitions merveilleuſes, que ſon diſciple avoit pour les ſciences, n'épargna rien pour cultiver ſon eſprit, & lui inſpirer de la pieté. Saint Iſidore archevêque de Seville étoit alors celebre en Eſpagne, & il n'y avoit perſonne, qui ne fût inſtruit du zele qu'il avoit pour l'inſtruction de la jeuneſſe. On envoia le jeune Ildefonſe à Seville. Dès qu'Ildefonſe ſe vit dans ce ſeminaire, il s'appliqua conſtamment à l'étude, & n'omit rien de ce qui étoit neceſſaire pour devenir ſçavant. On ne peut croire les progrès qu'Ildefonſe fit dans les lettres: l'on n'a qu'à lire les differens ouvrages qu'il a compoſés, pour être convaincu de la bonté de ſon eſprit, & de ſa vaſte capacité. Julien qui lui ſucceda dans l'archevêché de Tolede, dit que ſaint Ildefonſe reduiſit lui-même ſes ouvrages en trois claſſes: on y re-

An 657 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

marque beaucoup d'érudition, de la vivacité d'esprit, de la grandeur, & de l'élevation dans les pensées ; si le stile en étoit plus châtié, & l'expression plus élegante il n'y manqueroit rien ; mais l'un & l'autre est dur, & peu exact, comme le sont tous les ouvrages de ce siecle-là.

Il revient à Tolede.

Dès qu'Ildefonse eut achevé ses études à Seville, il retourna à Tolede ; sa famille fondoit sur lui ses plus belles esperances : sa naissance, son esprit, sa capacité, & plus que tout cela sa vertu lui avoit déja acquis l'estime de tout le monde ; mais ce jeune homme insensible à ce qui pouvoit l'attacher au siecle, renonça à tout, & malgré la chair & le sang, il abandonna la maison de son pere, pour se retirer dans la solitude, & travailler plus surement à sa propre perfection : il choisit pour sa retraite le monastere d'Agalia, où il prit l'habit de religieux.

Il se retire au monastere d'Agalia.

Ildefonse ne pût menager son entrée dans ce monastere, ni executer son projet si secretement, que son pere n'en fût informé : il n'y a rien qu'il ne fît pour détourner son fils de son dessein. S'étant apperçu qu'Ildefonse étoit parti de Tolede, & prévoiant bien le lieu où il pourroit être allé, il courut après lui, entra dans le monastere, le chercha de tous côtés ; mais il ne pût le rencontrer ; car le saint jeune homme aiant dans le chemin apperçu son pere de loin, il se douta aisément de ce qu'il vouloit faire. Comme il apprehendoit ses premiers emportemens, il se détourna du chemin, se cacha derriere une haie fort épaisse, & demeura là jusqu'à ce qu'il fût repassé, & de retour dans sa maison : alors Ildefonse poursuivit son chemin, & fut reçu dans le monastere avec l'applaudissement de l'abbé & des religieux.

Le pere d'Ildefonse consent enfin à la retraite de son fils.

Le monastere d'Agalia est au nord de Tolede, & assez proche de la ville. Les sentimens sont partagés sur le nom que portoit en ce tems-là ce monastere : les uns prétendent qu'on l'appelloit l'abbaie de saint Côme & de saint Damien, ils s'appuient sur l'autorité de Cixila, qui fut peu de tems après archevêque de Tolede, & qui assure que saint Ildefonse fut abbé de saint Côme & de saint Damien ; d'autres au contraire veulent qu'il portât le nom de saint Julien, suivant ce qui est rapporté dans les actes du onziéme concile de Tolede, ausquels on pourroit plûtôt ajoûter foi, si ce fait se trouvoit dans les manuscrits des Goths ; mais cela nous doit être assez indifferent, & ne merite pas que nous fassions une longue disserta-

tion, pour appuier, ou pour combattre l'un ou l'autre sentiment. Le pere de saint Ildefonse, aiant appris la démarche que son fils avoit faite, & qu'il avoit pris l'habit de religieux dans ce monastere, en eut un extrême chagrin, cependant il y consentit quelque tems après, à la sollicitation de sa femme : cette vertueuse dame fit ressouvenir son époux qu'aiant été longtems ensemble sans avoir d'enfans, elle n'étoit redevable de celui qu'ils avoient, qu'aux vœux ardens qu'elle avoit offerts à Dieu pour l'obtenir ; elle lui dit encore qu'elle avoit promis à notre Seigneur de consacrer à son service celui qu'il voudroit bien leur donner, & qu'ainsi il étoit juste de lui rendre ce qu'ils en avoient reçu ; qu'il leur étoit bien plus avantageux de se priver pour un tems d'un enfant qu'ils ne tenoient que de la bonté divine, que de le voir dans les embarras du monde ; qu'en l'arrachant de son monastere, ils se livreroient eux-mêmes à mille scrupules de conscience, qui les tourmenteroient le reste de leur vie. Ces raisons eurent sur le pere d'Ildefonse l'effet que sa vertueuse mere prétendoit, & Etienne laissa son fils en paix.

An 657 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Dès que le jeune Ildefonse se vit dans ce saint lieu, il ne pensa qu'à cultiver les semenses de pieté que saint Isidore de Seville avoit jettées dans son cœur : il surpassa bien-tôt les autres religieux, & il fit tant de progrès dans la vertu, que peu d'années après son entrée, il fut choisi pour superieur, après la mort de l'abbé Adeodatus, qui avoit succedé à Helladius, à Just, & à Richila. Le pere & la mere d'Ildefonse étant venus à mourir en ce tems-là, & lui aiant laissé de grands biens, il les consacra tous à Dieu, & fonda un monastere de filles dans une de ses terres. L'archiprêtre Julien dit qu'il étoit situé à vingt-quatre milles de Tolede, auprès d'Illescas.

Ildefonse est choisi abbé.

Peu de tems après, mourut Eugene III. archevêque de Tolede. On ne balança pas long-tems sur le choix que l'on devoit faire de son successeur : Ildefonse fut élû d'une commune voix. Lorsqu'il se vit obligé de prendre le soin de cette église, il ne pensa qu'à remplir les devoirs d'une charge où Dieu venoit de l'élever. Il se surpassa lui-même, si j'ose m'exprimer ainsi, & s'il avoit déja passé pour un saint, pendant qu'il n'étoit encore qu'abbé d'Agalia, il parut sur le siege épiscopal de Tolede, plus qu'un homme mortel. Où trouvera-t-on un esprit assez grand, une éloquence assez vive, & des expressions assez fortes, pour ne point affoiblir l'éclat des vertus de ce grand

Et nommé à l'archevêché de Tolede.

An 657 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

saint? Comment pouvoir raconter les merveilles qu'il opera, durant le tems qu'il gouverna l'église de Tolede, & leur donner un air de vraisemblance, toutes veritables qu'elles soient? Trouvera-t-on assez de docilité dans les esprits, pour leur persuader des choses si extraordinaires, & qui paroissent si fort au dessus de la créance humaine?

Il s'oppose à deux heretiques qui vouloient renouveller l'heresie d'Helvidius sur la virginité de Marie.

Il parut alors en Espagne deux hommes, dont l'un se nommoit Pelage, & l'autre Helvidius, qui y vinrent de la Gaule Gothique. Ces deux imposteurs voulurent faire revivre les blasphemes, & les impietés de l'ancien heretique Helvidius: ils eurent l'audace de précher publiquement, & de soutenir que la très-sainte Vierge Marie mere de Dieu, n'avoit pas toûjours été vierge. Saint Ildefonse crut qu'il étoit de son devoir de s'opposer à cette detestable heresie: il apprehenda qu'elle ne se glissât en Espagne, & qu'elle n'eût le tems de s'y fortifier: il combattit donc incontinent ces deux imposteurs, & par un livre qu'il composa, pour défendre la virginité perpetuelle de la sainte Mere de Dieu, & par des conferences publiques qu'il eut avec ces deux heretiques, qu'il confondit par la force de ses raisons, & par l'autorité de l'écriture, & des peres: le zele & le courage du saint archevêque de Tolede, arrêta bien-tôt le cours de l'erreur, qui commançoit à se répandre, & desabusa ceux qui s'étoient laissés séduire par ces deux impies. Son zele en fut bien recompensé, par une robe qui lui fut apportée miraculeusement du Ciel.

XLVI.
La sainte Vierge apporte elle même du ciel une robe à saint Ildefonse.

La nuit qui préceda la fête de l'Annonciation, ou plûtôt de l'expectation de la sainte Vierge, qui se celebre au mois de Decembre, par un decret d'un concile de Tolede, saint Ildefonse alloit à l'église avec son clergé, pour assister à matines; il vit en entrant une lumiere éclatante & miraculeuse, qui éclairoit toute l'église: les ecclesiastiques qui accompagnoient le saint, effraiés de ce prodige, n'eurent pas la hardiesse de le suivre; mais ils s'enfuirent tous. Le seul saint Ildefonse, sans s'étonner, entra dans l'église, & se mit à genoux devant le grand autel, de là jettant les yeux sur la chaire d'où il avoit coutume d'instruire son peuple, & de lui expliquer les divines écritures, il y apperçut la sainte Vierge avec un air de majesté toute divine, & environnée d'une lumiere celeste, dont il étoit ébloui. Le saint prelat s'étant mis en devoir de lui rendre ses hommages, elle lui parla en ces termes: *Le present que je vous*

apporte

apporte moi-même du Ciel, est la recompense de la virginité que vous avés toûjours gardée, de la pureté dans laquelle vous avés conservé votre esprit & votre cœur, du zele courageux; & de la foi vive avec laquelle vous avés défendu ma perpetuelle virginité, que mes ennemis osoient attaquer. Après avoir dit ces paroles, elle le revêtit elle-même de cette celeste & prétieuse chasuble qu'elle lui avoit apportée; elle lui ordonna en même-tems de s'en servir tous les jours de ses fêtes, & de celles de son Fils, lorsqu'il celebreroit les saints mysteres.

An 657 & suivi depuis la naissance de Jesus-Christ.

Ceux qui étoient venus dans l'église avec le saint prelat, étant revenus à eux, & s'étant remis de leur premiere fraieur, retournerent sur leurs pas, & entrerent dans l'église pour se joindre à leur évêque; mais la vision étoit disparue. Ils trouverent saint Ildefonse hors de lui, & presque sans sentiment: la crainte dont il avoit été saisi, l'admiration, & la joie lui avoient ôté la parole; ses yeux étoient, comme deux sources, d'où couloit une abondance de larmes, que lui faisoit répandre la douleur de n'avoir pû répondre à la sainte Vierge, ni lui rendre, comme il auroit souhaité, ses très-humbles actions de graces pour le bienfait singulier qu'il venoit d'en recevoir. Cixila, un des successeurs de saint Ildefonse, rapporte ce que nous venons de dire, comme l'aiant sçu de la propre bouche d'Urbain, qui a été aussi archevêque de Tolede, & d'Evantius qui étoit archidiacre de la même église, lesquels tous deux par rapport au tems qu'ils ont vêcu, ont pû être eux-mêmes les temoins de ce miracle, & peut-être l'ont été. Voici les paroles de la sainte Vierge, que Cixila rapporte, & qui sont un peu differentes de celles que nous venons de rapporter: *Approchés-vous, hâtés-vous, trés-fidele, & trés-cher serviteur de Dieu, recevés de ma main ce petit present, que j'ai tiré du tresor de mon fils, & que j'ai bien voulu vous apporter moi-même.* On voit encore aujourd'hui à l'entrée de cette église la pierre où la sainte Vierge mit les pieds, on y a mis une grille de fer, & on a voulu conserver cette pierre, comme un monument éternel d'un miracle si singulier.

Dieu opera encore un nouveau miracle, qui n'est gueres moins surprenant que ce premier, en faveur de son serviteur Ildefonse. Cixila veut que ce soit la même année, & d'autres au contraire veulent qu'il ne se soit fait que l'année suivante le neuviéme de Decembre, le jour où l'église solemnise la fête de

Sainte Leocadie apparoît à saint Ildefonse en presence du roi & de tout le peuple.

An 657 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

ſainte Leocadie. Le peuple étoit aſſemblé dans l'égliſe dediée à cette ſainte, le roi s'y étoit rendu lui-même, auſſi-bien que l'archevêque. La pierre qui couvroit le tombeau de la ſainte, s'éleva tout à coup d'elle-même, quoique trente hommes des plus robuſtes euſſent eu beaucoup de peine à la remuer: la ſainte Vierge ſortit du lieu où elle repoſoit, & prenant la main du ſaint prelat, elle lui dit ces paroles: *Ildefonſe, ma reine & ma maitreſſe eſt redevable à ton zele.* Tout le peuple épouvanté d'une choſe ſi extraordinaire, étoit hors de ſoi à la vûe de ce miracle. Ildefonſe de ſon côté ne ceſſoit point de publier les louanges de ſainte Leocadie, il mit la ville & la perſonne ſacrée du roi ſous ſa protection. Comme la ſainte ſe remettoit dans ſon ſepulcre, le ſaint évêque qui deſiroit d'avoir quelque choſe qui pût ſervir à la poſterité d'un monument éternel de ce prodige, prit un couteau que lui donna le roi, & coupa un morceau du voile, qui couvroit la tête de la ſainte: on conſerve encore aujourd'hui dans le treſor de l'égliſe, parmi les autres precieuſes reliques que l'on y garde, le voile avec le couteau: on dit que c'eſt depuis ce tems là, & en conſideration de ces miracles, (21) que le ſaint archevêque voulut être chanoine de Tolede, & encore à preſent la nuit de Noel on le pique, comme un des autres chanoines abſens.

Tant de miracles que Dieu operoit en faveur de ſon ſerviteur, & par deſſus tout encore l'éclat de ſes vertus, attirerent au ſaint prelat la veneration de toute l'Eſpagne, & lui donnerent une autorité preſque abſolue ſur l'eſprit des peuples, on peut dire que la charité pour les pauvres étoit ſa vertu la plus cherie; il n'avoit point de plus ſenſible conſolation, que de leur faire du bien, & il ne croioit pas pouvoir conſacrer plus utilement le bien de l'égliſe qu'il regardoit uniquement comme le patrimoine des pauvres; c'eſt, ſelon quelques-uns, ſaint Ildefonſe qui a donné lieu à cette coutume, que l'on garde encore aujourd'hui dans l'égliſe de Tolede, qui eſt de don-

(21) *De ces miracles.* Nous vivons dans un ſiecle où la religion eſt ſi affoiblie, que je ne doute point qu'il ne ſe trouve des perſonnes dont toute la force d'eſprit conſiſte dans l'irreligion, qui revoquent en doute ces deux miracles, que nous venons de rapporter; mais un hiſtorien judicieux & zelé ne doit avoir nul égard aux diſpoſitions d'eſprit de ces ſortes d'impies. Ainſi comme il eſt de ſa prudence de ne rapporter aucun évenement miraculeux ſur des recits populaires. Auſſi quand il a de bonnes preuves d'un fait extraordinaire, il doit paſſer par deſſus tout ce qu'en pouroient dire & penſer ces prétendus eſprit forts.

ner tous les jours à manger à trente pauvres, dix femmes & vingt hommes, dans l'appartement du palais archiepiſcopal, le plus proche de l'égliſe; le chanoine qui eſt en ſemaine, après avoir fait l'office dans l'égliſe, vient donner la benediction à la table des pauvres, & examiner ſi rien ne leur manque.

An 657 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Mais pour moi, je crois que cette coutume eſt plus ancienne, & qu'elle ſe gardoit dans les premiers ſiecles de l'égliſe, parmi les patriarches qui avoient tous les jours à leur table douze pauvres en l'honneur des douze apôtres; c'eſt ainſi que le rapporte Photius patriarche de Conſtantinople, dans ſa Bibliotheque; on voit la même choſe dans la vie de ſaint Gregoire le Grand, & on peut encore le prouver par pluſieurs autres exemples. C'eſt l'infant D. Juan d'Arragon archevêque de Tolede, qui a déterminé le nombre de trente pauvres. Je n'entreprends pas ici de faire l'éloge de S. Ildefonſe, ni de raconter toutes ſes vertus, je dirai ſeulement que nul peut-être n'a ſçu mieux unir que lui, la douceur & la fermeté: il ſçavoit ſi bien temperer ces deux vertus, quelque oppoſées qu'elles paroiſſent, que ſa fermeté n'avoit rien de dur, & ne rebutoit perſonne, & que par ſa douceur & ſon affabilité, il ſçavoit gagner tout le monde, ſans néanmoins que cela diminuât rien du reſpect que l'on devoit à ſon caractere, & à ſa perſonne.

Mort de ſaint Ildefonſe.

Saint Ildefonſe gouverna l'égliſe de Tolede neuf ans, & environ deux mois: il mourut au commencement de la dix-neuviéme année du regne de Receſuinthe, pour aller recevoir dans le Ciel la recompenſe de ſes vertus: il fut inhumé dans l'égliſe de ſainte Leocadie, aux pieds d'Eugene ſon predeceſſeur. Lorſque l'Eſpagne fut ravagée & conquiſe par les Maures, on leva le corps de ſaint Ildefonſe, & on le tranſporta dans la ville de Zamora; on le mit dans une chaſſe précieuſe, que l'on garde dans l'égliſe de ſaint Pierre, où il eſt reveré des fideles; on tranſporta de la même maniere la chaſuble miraculeuſe que ſaint Ildefonſe avoit reçue du Ciel par les mains de la ſainte Vierge, & elle eſt enfermée à Oviedo, dans une chaſſe que l'on n'a jamais ouverte depuis que cette précieuſe relique y a été miſe.

XLVII. Concile de Merida.

An 666 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Du tems de ſaint Ildefonſe, on tint un concile à Merida le ſix de Novembre de l'année ſix cens ſoixante & ſix; il s'y trouva douze évêques de Portugal, qui y firent vingt-trois canons, qu'il ſeroit inutile de rapporter ici, parce qu'ils ne regardent

An 666 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

que la discipline ecclesiastique, & que la plûpart ne sont que pour regler la maniere de faire l'office divin, laquelle n'étoit pas assez uniforme, à quoi l'on n'avoit pû remedier dans les troubles passés.

XLVIII. Conquête de l'Afrique par les Sarrasins.

Pendant ces tems là l'infame secte de Mahomet s'étendoit tous les jours de plus en plus, & la puissance des Mahometans avoit pris le dessus en Afrique. Abdalla, Calife de Moabie, ou d'Aroër dans l'Arabie, & le quatriéme depuis le faux prophete Mahomet, venoit de conquerir l'Afrique sur l'empereur de Constantinople par la victoire signalée qu'il avoit remportée sur Gregoire general de l'armée des Grecs. Peut-être que depuis long-tems l'empire n'avoit fait une perte si considerable, aussi ne pût-il se relever de cet échec. Les Goths possedoient depuis long tems en Afrique, une partie de la Mauritanie Tingitane; mais en particulier la ville de Ceuta, & ses dépendances. Après l'avantage que les Mahometans venoient de remporter, ces infideles s'étoient rendus maîtres du reste de l'Afrique. Une conquête si avantageuse rendit les Mahometans fiers & insolens: ils penserent à s'établir dans cette riche province, & à y fonder une nouvelle monarchie. Celui qui commanda le premier en Afrique, s'appella Miramamolin, c'est-à-dire, chef des croians, ou des fideles. Ces souverains d'Afrique, suivant la coutume de cette secte, avoient une autorité aussi absolue, en ce qui regarde la religion, & le gouvernement politique, que les Caliphes d'Asie.

Eclypse de soleil.

L'Afrique n'est divisée de l'Espagne que par le détroit de Gibraltar. Cette rapidité de conquêtes fit tout apprehender pour ce roiaume, & les personnes les plus judicieuses craignirent avec raison que ce torrent d'infideles, après avoir ravagé l'Afrique, ne forçât la digue qui la separoit de l'Espagne, & ne vînt inonder ces riches provinces; mais ce qui redoubla la fraieur & la consternation où l'on se trouvoit déja, fut une prodigieuse éclipse de soleil, qui arriva sous le regne de Recesuinthe, & qui changea le jour dans une nuit très-obscure, ces tenebres si épaisses qui survinrent au milieu d'un beau jour furent, dit l'archevêque D. Rodrigue, un présage des malheurs affreux, dont l'Espagne se trouva menacée, & dont elle fut bien-tôt la proie. Il est vrai que les Navarrois toûjours in-

Les Navarrois se revoltent.

quiets & mutins, se revolterent en ce tems-là, & firent des xcursions sur les pays voisins, qu'ils ravagerent; mais Rece-

ſuinthe ne tarda pas long-tems à dompter ces montagnards.

An 666 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le roi après avoir rétabli le calme dans ſes états, ne s'appliqua plus qu'à les bien regler, & pour cela il fit reformer les loix des Goths, qui étoient bien en deſordre; il en abolit quantité d'anciennes, que l'on n'obſervoit plus, il en ajoûta pluſieurs autres nouvelles, dont le ſeul recueil, que l'on trouve dans le *Fuero Juzgo*, eſt auſſi ample, que celui de tous les autres rois ſes prédeceſſeurs. On peut dire que l'Eſpagne a eu très-peu de monarques qui l'aient ſurpaſſé, auſſi grand dans la paix que dans la guerre, & également appliqué à maintenir l'abondance & la paix dans ſes états : redouté de ſes ennemis, reſpecté de ſes voiſins, cheri & adoré preſque de ſes ſujets, il ne penſa qu'à les rendre heureux, quand la mort vint couper le fil d'un ſi belle vie.

XLIX. Mort du roi Receſuinthe.

An 672 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le roi Receſuinthe mourut le matin du premier jour de Septembre de l'année ſix cens ſoixante & douze, après avoir regné vingt-trois ans, ſix mois & onze jours, depuis que le roi ſon pere eut partagé avec lui ſa couronne; & depuis la mort de Chindaſuinthe, vingt ans & onze mois. A deux ou trois lieues de Vailladolid, il y a un gros bourg nommé Wamba, & qui s'appelloit auparavant *Gertigo*, quelques-uns croient cependant qu'on l'appelloit autrefois *Pincia*: ce fut là où mourut le roi Receſuinthe. Ce prince ſe voiant malade, avoit quitté Tolede, pour venir à Wamba, dans l'eſperance que le changement d'air, mais ſur tout l'air natal, pourroit le rétablir; car D. Rodrigue aſſure que cette petite ville étoit le patrimoine de ſes ancêtres, & peut-être même que Receſuinthe y étoit né; mais la maladie fut plus forte, que les remedes, & que les précautions que l'on pût prendre pour ſa gueriſon. Il fut inhumé dans l'égliſe même de Wamba; on y montre encore aujourd'hui le tombeau de ce prince. Le roi D. Alphonſe le Sage fit dans la ſuite tranſporter à Tolede le corps de Receſuinthe, & poſer dans l'égliſe de ſainte Leocadie, qui eſt proche le palais. On mit les os de ce prince au pied du grand autel du côté de l'évangile, au moins c'eſt une tradition aſſez communément reçue; car les hiſtoriens n'en diſent mot.

Le roi D. Philippe II. l'année mil cinq cens ſoixante & quinze, fit ouvrir en ſa preſence ce tombeau, & un autre qui étoit auſſi proche le grand autel, du côté de l'épître. On n'y trouva ni épitaphe, ni inſcription, ni aucune autre choſe qui pût marquer

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

de qui étoient ces tombeaux : il n'y avoit que des os enveloppés dans des toiles de cotton, & enfermés dans des caisses de bois. Les personnes sçavantes qui se trouverent presentes à cette ouverture, jugerent que le tombeau qui étoit à la main droite, c'est-à-dire, du côté de l'évangile, étoit celui du roi Recesuinthe, parce que ce prince étoit le plus ancien ; & l'autre qui étoit du côté de l'épître, celui du roi Wamba, que le roi D. Alphonse avoit fait aussi transporter à Tolede. Il y a une église de saint Jean-Baptiste auprès de Dueñas, sur la riviere de Pisuerga, & un peu au dessus de Valladolid. Cette église est très-ancienne ; à en juger par l'architecture, elle pourroit avoir été bâtie du tems des Goths ; elle est ornée de jaspe & de marbre ; on y voit une inscription de six lignes, qui marque que ce temple a été bâti par l'ordre, & aux dépens du roi Recesuinthe, & qu'il fut achevé l'année six cens soixante & une. Ceux qui ont le plus de connoissance de l'antiquité, conjecturent de là, que selon les apparences, ce pays-là étoit le patrimoine particulier de ces deux rois, & qu'ils en avoient herité de leurs ancêtres.

Constantin Pogonat étoit en ce tems-là empereur de Constantinople, & Adeodatus se trouvoit assis sur la chaire de saint Pierre. On voit une Lettre de ce pape à Gratien archevêque en Espagne. (22) C'est ainsi qu'on lit dans le recueil general des conciles ; cependant un vieux manuscrit Gothique, de saint Millan, ou Emilien *l'Encapuchonné*, au lieu de Gratien, met Gordien évêque de l'église d'Espagne. Cette lettre du pape Adeodatus est fameuse, parce qu'elle rompt les mariages de ceux qui ont tenu leurs propres enfans sur les fonts de Batême, quoiqu'ils l'aient fait par ignorance.

En ce tems-là il s'éleva une nouvelle, & cruelle guerre dans la Gaule Narbonnoise, qui étoit alors de la dépen-

(22) *Archevêque en Espagne.* Trois lignes plus bas l'auteur met évêque de l'église d'Espagne : cette diversité ne doit pas paroître de consequence ; car quoique le titre d'archevêque fût dès ce tems-là assez usité, il n'étoit pas neanmoins extraordinaire que l'on nommât indifferemment un archevêque, évêque ; mais non pas un évêque, archevêque. Il y a plus de difficulté sur ce qui est dit d'archevêque en Espagne, sans en marquer le siege, & évêque de l'église d'Espagne ; car il sembleroit par là que cet évêque auroit eu une jurisdiction sur toute l'église d'Espagne, comme lorsque l'on dit évêque de l'église universelle, c'est celui qui est chargé du soin de toute l'église, comme le pape, à moins que par ce mot *evêque de l'église d'Espagne*, on ne veuille entendre simplement un évêque de quelque église d'Espagne.

dance des Goths. (23) L'Eſpagne jouiſſoit d'une paix profonde, après avoir triomphé de tous les ennemis étrangers ; mais l'ambition & le deſir de regner, paſſion violente, fut la ſource de cette malheureuſe guerre, qui mit le roiaume à deux doigts de ſa perte. Receſuinthe n'avoit point laiſſé d'enfans pour lui ſucceder. On ne jugea pas ſes freres capables de monter ſur le thrône, ſoit peut-être par rapport à leur âge, ou bien pour d'autres raiſons que l'hiſtoire ne nous marque pas : les grands s'aſſemblerent donc pour lui choiſir un ſucceſſeur, & tous d'un commun conſentement nommerent Wamba. C'étoit un des plus conſiderables ſeigneurs du roiaume, pour qui les derniers rois avoient marqué plus de confiance, & qui ſous leurs regnes avoit eu le plus d'autorité, & le plus de part aux affaires, il étoit d'une ſageſſe & d'une prudence conſommée, & paſſoit pour un des plus habiles & des plus experimentés capitaines de ſon tems ; mais d'ailleurs ſi éloigné d'ambition, & ſi modeſte, qu'il ne vouloit abſolument point accepter la couronne qu'on lui offroit ; il s'excuſa ſur ſon âge, déja aſſez avancé, & ſupplia avec larmes les grands de ne vouloir point mettre ſur ſes épaules un fardeau qu'il trouvoit trop peſant pour lui. Ce grand homme, dont les lumieres & la penetration lui faiſoient découvrir plus loin que le tems preſent, étoit perſuadé que l'on ne devoit pas compter ſur l'affection du peuple naturellement volage, & inconſtant ; que plus il paroît ardent, plus on doit s'en défier.

An 672 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Wamba eſt choiſi pour ſucceder à Receſvinthe.

Wamba perſiſtoit toûjours dans ſon refus, & ne pouvoit acquieſcer au deſir des grands ; mais un des principaux officiers, homme franc & hardi, tira ſon épée, & menaça Wamba de la lui paſſer au travers du corps, s'il differoit d'accepter la couronne, que l'on vouloit lui mettre ſur la tête. » Eh quoi, lui « dit-il, aurés-vous donc l'audace de reſiſter ſeul à une choſe que « toute la nation a déterminée ? & de préferer votre repos au « bien de tout un roiaume, & à la ſatisfaction de tous les grands, « qui vous ont fait l'honneur de jetter les yeux ſur vous, pour «

Il refuſe la couronne.

(23) *De la dépendance des Goths.* Comme la France depuis le regne de Clovis, avoit été diviſée en pluſieurs ſouverains, il y a bien de l'apparence que les Goths qui depuis la défaite d'Alaric, & la conquête de ſes états dans les Gaules par Clovis, avoient été obligés de ſe retirer, & de ſe reſſerer du côté des Pyrenées, s'étoient un peu relevés, & avoient étendu leur domination du côté de la Guienne, de Toulouſe, & le long de la mer, vers la Provence. Ainſi la Gaule Narbonnoiſe pouvoit être encore en ce tems-là aſſez étendue.

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» vous mettre à leur tête? Estimés-vous donc tant le peu d'an-
» nées qui vous restent à vivre, dites-vous? & moi je vous de-
» clare que si vous resistés plus long tems aux vœux des grands,
» à l'heure-même avec cette épée que vous voiés, je vous ôte-
» rai cette vie qui vous est si chere, que vous preferés au salut
» de votre nation, & que vous voulés conserver aux dépens
» de notre repos, en ne voulant pas accepter une couronne
» que l'on vous offre. Oui, je ferai connoître par votre mort
» à tout l'univers que c'est une moderation criminelle, & que
» nul ne doit, sous un vain prétexte de modestie, preferer son
» repos & sa vie au bien public, & aux justes vœux de tout un
» grand roiaume. «

Enfin il l'accepte.

Wamba fut un peu effraié de ces menaces, qui ne partoient que d'une estime & d'une affection extraordinaire. Il crut cependant devoir consentir au choix que l'on faisoit de sa personne; mais en acceptant la couronne, il ne voulut pas se faire sacrer, avant que d'être arrivé à Tolede. Il voulut conserver cet honneur à la capitale du roiaume, & pendant ce tems-là, il espera, ou que les grands qui l'avoient élû, changeroient de volonté, ce qu'il souhaitoit uniquement, ou qu'il gagneroit encore plus parfaitement leur affection, & qu'il se les attacheroit de telle maniere, que nul n'auroit envie de remuer, ni de troubler le repos de l'état.

Il est couronné à Tolede.

Avec ces vûes le roi Wamba partit pour Tolede, & il y fut sacré, & couronné le vingt-neuf Septembre par Quiricus archevêque de Tolede, & successeur de saint Ildefonse, dans l'église de saint Piere & de saint Paul, qui est proche le palais. Il jura à son couronnement d'observer lui-même, & de faire observer exactement les loix du roiaume, & de n'avoir égard qu'au bien public, qu'il prefereroit à son repos & à sa propre vie. Julien aussi archevêque de Tolede, dans l'histoire qu'il a écrite de la guerre de Narbonne, rapporte que lorsque l'on couronna le roi Wamba, il s'éleva de sa tête une espece de fumée, en forme de colonne, & que l'on vit en même-tems une abeille sortir aussi de sa tête, & voler en haut. Je sçai que très-souvent le peuple se figure voir des prodiges, & ajoûte aisément foi aux merveilles qu'on lui rapporte, aussi ferois-je peu de cas de cet évenement extraordinaire, s'il n'étoit appuié que sur des bruits populaires; mais l'autorité de l'archevêque Julien qui le raconte, me paroît d'un grand poids, & fait que

je

je n'ose presque la revoquer en doute. Après le couronnement de Wamba, les grands vinrent offrir leurs hommages au nouveau roi, & lui prêterent serment de fidelité, entre autres Paul, parent du roi défunt, selon le sentiment de quelques-uns : cependant le nom de Paul, qui n'étoit pas ordinaire parmi les Goths; & le peu de fidelité qu'il garda depuis à son souverain, ont fait juger à d'autres qu'il étoit plûtôt Grec, que Goth de naissance.

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LI. Patrie du roi Wamba.

Wamba nâquit dans cette partie de la Lusitanie ou de Portugal, que les anciens appelloient Igeditanie, où il y a une petite ville, que l'on nomme *Idania la vieille* : auprès de là, on voit encore aujourd'hui une espece de ferme, où de hameau, où il y a une fontaine entourée de grandes pierres carrées, qui porte le nom de Wamba. Les peuples de ces quartiers tiennent comme une ancienne & constante tradition, que cette ferme, aussi-bien que plusieurs autres du voisinage, appartenoient au roi Wamba, avant qu'il fût monté sur le thrône.

Troubles en Navarre, & appaisés par Wamba.

Quelque applaudie qu'eût été d'abord l'élection de Wamba, faite par le consentement unanime de toute la nation, son regne n'en fut pas pour cela plus paisible. Les troubles commencerent en Espagne, par la Navarre. Les Navarrois tant de fois rebelles, & tant de fois domptés, ne pouvoient demeurer tranquilles sur leurs rochers ; comme ils ne croioient pas le nouveau roi encore trop bien affermi, ils crurent pouvoir se revolter impunément, & recommencer leurs ravages accoutumés. Wamba y accourut, mena avec luy ses meilleures troupes, & entra en Biscaye, resolu d'arrêter le mal dans sa source, & d'empêcher qu'il ne gagnât plus avant. Pendant que le roi étoit occupé dans la Navarre à soumettre les rebelles, il arriva une nouvelle revolte dans la Gaule Gothique, qui le jetta dans un plus grand embarras, aussi étoit-elle d'une bien plus dangereuse consequence, que les courses & les pilleries des Navarrois : en voici l'occasion.

LII. Il s'éleve une guerre civile dans la Gaule Narbonnoise.

Malgré l'estime generale où étoit le roi, il ne laissoit pas d'y avoir à la cour, & parmi les grands quelques mécontens, soit envie, soit ambition, soit inquietude, & inconstance naturelle à l'homme ; plusieurs se repentoient du choix qu'ils avoient fait, & ne vouloient plus reconnoître Wamba ; ils eurent ensemble plusieurs conferences ; & prirent enfin le parti de se revolter ouvertement, & de prendre les armes,

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Hilperic comte de Nismes en France, se mit à la tête des mécontens, & fut le premier à se declarer : il crut le pouvoir faire plus sûrement, & avoir moins à craindre, se voiant dans une province éloignée de la cour, & où l'on ne pourroit pas si promptement envoier des troupes : ses richesses, ses alliances, le nombre de ses amis, les intelligences qu'il avoit avec les autres mécontens qui étoient dans le cœur du roiaume, le flaterent d'un succès heureux. Gumilde évêque de Magalonne, qui n'étoit pas éloigné de Nîmes, & un certain abbé nommé Remy, se joignirent à Hilperic : ils tâcherent tous trois d'engager dans leur parti Aregius évêque de Nîmes ; mais comme ils ne purent jamais gagner ce vertueux prelat, ni l'obliger à violer la fidelité qu'il devoit à son souverain, ils le chasserent de son siege, l'envoierent plus avant dans la France, & mirent l'abbé Remy en sa place. Jamais revolte ne fut plus tumultueuse, & jamais on s'embarrassa moins de garder des mesures, & de sauver au moins les apparences. Les rebelles appellerent même à leur secours les Juifs, qui s'étoient retirés dans les Gaules, après avoir été chassés d'Espagne.

Le roi nomme Paul pour reduire les rebelles.

Le roi aiant appris le feu qui s'allumoit dans les Gaules de sa dependance, nomma aussi-tôt Paul pour general de l'armée qu'il resolut d'envoier contre les rebelles ; sa valeur, son habileté, & son experience dans la guerre, engagerent le roi à jetter les yeux sur lui, & on lui donna toutes les troupes que l'on crut necessaires, pour soumettre le comte de Nîmes & ses partisans ; mais les choses tournerent tout autrement que le roi n'avoit lieu de l'esperer ; le perfide Paul abusant de la confiance dont son maître l'honoroit, ne pensa qu'à faire éclater la haine qu'il avoit conçue contre Wamba, dès le moment de son élevation. Il commença donc par faire marcher lentement son armée, & il chercha des raisons & des prétextes pour justifier la lenteur de sa marche ; il vouloit par ce moien donner le tems au comte de Nîmes de se fortifier, & de se preparer à soutenir la guerre : d'ailleurs il avoit des intelligences secretes avec les principaux de la nation, ou jaloux de l'élection de Wamba, ou mécontens du gouvernement present. Paul en passant engagea dans le parti des mécontens, Ranosinde duc de Tarragonne, & Hildigise Garding, qui n'avoit gueres moins d'autorité, & de pouvoir que les ducs & les comtes. Ces deux seigneurs étoient les plus considerables, &

Paul se joint aux rebelles.

les plus accredités de la province : ils conseillerent au general Paul de commencer par se saisir de Barcelonne, de Gironne & de Vique, qui étoient les principales villes de la Catalogne, & dont la situation étoit la plus avantageuse pour les revoltés, parce qu'étant à l'entrée de l'Espagne, elles les rendroient maîtres des passages. Cette démarche hardie fortifia beaucoup le parti des rebelles : ils crurent cependant que le plus sûr étoit de passer en France, d'unir ensemble leurs forces avec celles d'Hilperic, & qu'alors ils seroient en état de tenir tête au roi Wamba.

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LIII. Il se saisit de Narbonne.

Argebaud archevêque de Narbonne, avoit resolu d'abord de fermer les portes de la ville aux rebelles; mais ils le prévinrent par la promptitude de leur marche, & Argebaud ne se voiant pas en état de leur resister, crut qu'il devoit s'accommoder au tems, & faire semblant d'approuver leur dessein; ce n'est pas qu'il entrât effectivement dans le parti des mécontens : il ne prit ce parti, que pour être plus utile à son maître, qu'il instruiroit secretement de tout. Dès que le traître Paul fut entré dans Narbonne, il fit aussi-tôt assembler les prinpaux habitans, & les officiers de son armée. Ce fut là qu'il osa blâmer la conduite de l'archevêque, & lui faire une reprimande publique d'avoir voulu fermer les portes de la ville à des troupes qui se sacrifioient pour le bien de l'état, qui ne cherchoient que le soulagement des peuples, & qui ne prétendoient faire tort à personne.

Après ce petit prélude, il exposa vivement à l'assemblée les raisons qu'il avoit de prendre les armes contre Wamba, que son élection avoit été faite contre les loix du roiaume, que l'on n'y avoit gardé aucune des formalités qu'elles prescrivent, que la brigue, la cabale, l'ambition de quelques grands qui esperoient sous un roi foible & âgé, pouvoir plus impunément piller le peuple, y avoient eu plus de part que le merite & le droit; enfin il conclut par dire qu'il étoit necessaire de réunir les esprits, & de proceder à une nouvelle élection, suivant les loix marquées par leurs ancêtres; qu'il falloit nommer un nouveau roi digne de porter la couronne, à qui les peuples ne fissent point de difficulté d'obéir, qui fût en état de les proteger, & de les défendre, & qui pût par sa prudence, son habileté & sa valeur, s'opposer à l'ambition de ceux qui favorisoient le parti de Wamba.

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LIV.

Paul declaré roi par les rebelles.

Après que Paul eut parlé, Ranosinde prit la parole, & cria tout haut qu'il ne connoissoit personne plus digne du sceptre, que Paul lui-même, dont la sagesse, l'experience, le courage, le zele pour le bien de l'état étoient connus de tout le monde. Ces deux traîtres étoient convenus secretement ensemble de faire jouer ce ressort: leurs partisans les plus affidés, qui avoient eu le soin & l'adresse de se mêler à dessein parmi le peuple, applaudirent au sentiment de Ranosinde, ils crierent tous d'une voix qu'il falloit placer Paul sur le thrône des Goths, & l'y maintenir. Le peuple se laissa entraîner par ce torrent, sans sçavoir à quoi il s'engageoit: les plus sages & les plus fideles se turent, & furent obligés de dissimuler, voiant bien que leur sentiment dans ce tumulte ne seroit, ni écouté, ni suivi, & que même il ne seroit pas sûr pour eux de le proposer. Paul fut donc declaré, & reconnu roi à Narbonne dans cette assemblée tumultueuse; on lui posa sur la tête la couronne que le roi Reccarede avoit offerte autrefois dans l'eglise du martyr saint Felix à Gironne.

Le peuple & les soldats étoient si animés que chacun courut aux armes: ce ne fut plus que trouble, & que confusion, & il sembloit que la ville eût été abandonnée au pillage, les plus seditieux s'attrouperent, & ne se contentant pas de piller les maisons des particuliers, & le tresor public; ils eurent l'audace & l'impieté de porter leurs mains sacrileges sur les biens consacrés à Dieu; ils dépouillerent les églises de ce qu'elles avoient de plus riche, & de plus prétieux; ils enleverent les vases sacrés, que les fideles avoient laissés comme des monumens de leur pieté & de leur religion. Le comte de Nîmes, qui le premier avoit osé lever le masque, & l'étendard de la revolte, aiant appris ce qui s'étoit fait à Narbonne, fit sçavoir aux rebelles, qu'il approuvoit le choix qu'ils avoient fait; il entraîna avec lui les autres villes de la Gaule Gothique; la plus grande partie de l'Espagne Tarragonnoise, suivit les impressions que Ranosinde son duc lui avoit données.

Le comte de Nîmes se joint aux rebelles.

Paul écrit insolemment au roi.

Les choses étant en cet état, la nouvelle qualité qu'on venoit de déferer à Paul, le rendit si fier & si insolent, qu'il eut bien l'audace de défier son souverain: il écrivit donc au roi, mais de la maniere du monde la plus insolente; il crut par cette fierté s'accrediter dans son parti, & imposer plus aisément au peuple, qui se laisse ordinairement entraîner par ces

fortes de menaces : c'eſt apparemment de là que le bruit ſe répandit, que Wamba étoit un homme de néant, & ſans naiſſance ; qu'on l'avoit tiré de la charrue, pour le faire monter ſur le thrône ; mais c'étoit une fauſſeté, & une impoſture manifeſte ; car il étoit de la premiere nobleſſe du roiaume, & qui ſous les deux derniers rois avoit eu le plus de part aux affaires, par la confiance qu'ils avoient eue en lui, & par les charges les plus conſiderables, où ils l'avoient élevé.

An 672 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

LV. Wamba aſſemble ſon conſeil, pour ſçavoir le ſentiment des grands.

Auſſi-tôt que le roi Wamba eut appris la trahiſon, & la revolte du perfide Paul, il aſſembla les grands de ſon roiaume, pour ſçavoir leur ſentiment ſur ce qu'il devoit faire dans les conjonctures preſentes ; il les pria de lui dire s'ils jugeoient plus à propos de marcher ſans delai en France contre les rebelles, afin d'arrêter le cours de l'incendie, avant qu'il s'étendît plus avant, & d'étouffer la revolte dans ſon berceau, pour ainſi dire ; ou bien s'il ſeroit plus expedient de retourner à Tolede, de raſſembler de nouvelles forces, afin d'être plus en état de diſſiper les mutins. Les ſentimens furent partagés : les plus ardens & les plus impetueux dirent que le moindre delai étoit dangereux, & capable de tout perdre ; qu'en differant de marcher contre les rebelles, c'étoit leur donner le loiſir de ſe fortifier ; qu'il ne falloit pas laiſſer rallentir l'ardeur des troupes fideles, qui ne reſpiroient que d'en venir aux mains ; que le retour du roi à Tolede auroit plus l'air d'une fuite honteuſe, & d'une lâche timidité, que d'une précaution ſage ; que c'étoit riſquer ſon honneur, & que dans la guerre, la reputation étoit ſouvent plus avantageuſe, que le nombre des troupes ; que l'on devoit juger de cette revolte, comme de tant d'autres, que la promptitude avoit diſſipées.

Tous ne furent pas d'un même ſentiment : quelques-uns crurent que l'on ne devoit rien précipiter, & qu'il étoit plus ſage de differer quelque tems, & de donner par ce moien loiſir au roi de s'affermir ſur ſon trône, & qu'alors il ſeroit aiſé de le mettre en état de ranger les rebelles à la raiſon ; qu'il étoit dangereux d'abandonner l'Eſpagne dans les conjonctures où l'on ſe trouvoit ; qu'il y avoit à craindre qu'il ne s'élevât dans le cœur du roiaume une guerre encore plus funeſte que celle que l'on vouloit éteindre ; que la trahiſon de Paul étoit une preuve évidente, que tous les eſprits n'étoient pas réunis ; d'ailleurs que l'armée étoit foible ; que juſques ici on n'avoit

An 671 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

encore pû dompter, ni soumettre les Navarrois; que les troupes se trouvoient beaucoup diminuées, & qu'il falloit les rétablir par des recrues, les fortifier par de nouvelles levées, que les princes, & les grands capitaines ne devoient point avoir égard aux bruits d'une populace aveugle, & ignorante; que rien ne leur étoit souvent plus pernicieux, que de se laisser conduire par ces sortes de bruits.

Le roi Wamba, après avoir entendu les differentes opinions de son conseil, & après les avoir mûrement pesées, & examinées de part & d'autre, leur dit: » Pour moi, je crois » que nous devons prévenir les desseins des conjurés, & apporter un prompt remede au mal, avant qu'il ait le tems de s'étendre; nous devons craindre que l'occasion ne nous échape » des mains, nous la regreterons envain, sans pouvoir peut-» être jamais la recouvrer; la victoire sur laquelle je compte, » & que je regarde comme assurée, donnera de la reputation à » nos armes, & affermira notre thrône. Nous devons mettre » notre confiance dans le secours de Dieu qui aura égard à » la justice de notre cause, & qui ne manquera pas de punir la » perfidie des rebelles. Ne puis-je pas d'ailleurs compter sur » votre valeur, & ne seroit-ce pas vous faire injustice, que de » croire ces mutins ramassés capables de vous resister? Ne vaut-» il pas bien mieux, en menant promptement mon armée » contre ces traîtres, profiter de l'ardeur qu'elle a de combattre, & de l'indignation qu'elle a conçue contre eux, que de » laisser rallentir l'un & l'autre par des retardemens dangereux; la haine est une de ces passions dont il faut profiter: il » faut profiter de sa fougue, & de ses premieres saillies, avant » qu'elle ait le tems de se calmer. En verité qui ne sera touché » de voir les villes saccagées, les campagnes desolées, nos » sujets fideles pillés & ruinés? Voulons-nous par nos delais » mettre le comble à tant de maux, & leur donner le loisir » de ravager ce qu'ils avoient épargné? Où est donc cette noble valeur, & ce sang genereux des Goths, dont vous êtes » sortis? Cette ardeur guerriere, qui vous a toûjours animés jusqu'ici, est-elle éteinte? Y en a-t-il quelqu'un parmi vous qui » veuille ainsi abandonner ses amis & ses parens à la discretion » & à la cruauté de nos ennemis; ce seroit une tache honteuse à » notre gloire, & il nous est plus avantageux de mourir, que d'être » les temoins de tous ces malheurs: hâtons-nous de les arrêter,

ne craignons point la fureur de ces perfides. Tourmentés « par les remords de leur propre conscience, & à la vûe de « leurs crimes, pourront-ils seulement soutenir votre presen- « ce? Ne differons donc pas un moment à partir, soutenus « de la protection de Dieu, qui nous est assurée. Marchons « sans rien craindre, c'est sa cause, c'est la justice que nous « maintenons; faisons leur sentir que nous n'apprehendons « point leurs forces, que la valeur & le bon droit sont capables « de suppléer au nombre, & que nous sommes en état de les ran- « ger à leur devoir. Notre armée n'est pas si foible que quel- « ques-uns voudroient le faire croire; la victoire en sera d'au- « tant plus glorieuse, qu'on la remportera plus promptement, « & qu'elle aura moins couté. «

Ce petit discours que le roi prononça d'un air animé & plein d'une noble confiance, releva le courage de tous les officiers; ils inspirerent la même ardeur à leurs soldats, & en moins de sept jours la guerre de Navarre fut terminée, les Navarrois soumis reçurent la loi; on les brida par quelques forts que l'on fit bâtir, afin qu'ils n'osassent pas remuer pendant l'absence de Wamba; l'heureux & prompt succès de la guerre de Navarre fut un bon présage pour celle que l'on entreprenoit; on ne douta point qu'elle ne fût glorieuse; les troupes ne respiroient que le combat, tant étoit grande la confiance qu'ils avoient dans leur valeur, dans la prudence de leur roi, dans la justice de sa cause & dans la protection de Dieu.

LVI. Wamba marche contre les rebelles.

L'armée prit aussitôt le chemin de Calahorra & de Huesca; ils arriverent sur les frontieres de Catalogne avec une diligence qui surprit; on les vit plûtôt dans cette province, que l'on n'eut appris qu'ils étoient en marche pour s'y rendre. Le roi divisa ses troupes en trois corps; le premier marcha droit à Castrolibya, c'est apparemment Puycerda, la capitale du comté de Cerdagne; le second tint la route de Vique, & le troisiéme prit son chemin le long des cotes de la mer avec ordre exprès de piller & de brûler tout le pais. Le roi avec le gros de son armée, où étoit l'élite de ses troupes suivoit celles qu'il avoit envoiées devant; aiant sçû que quelques-uns de ses soldats avoient fait du dégât dans la maison de quelques particuliers, il en fit faire un exemple severe, capable d'intimider les autres, & de leur faire observer plus exactement la discipline militaire; il fit circoncire ceux qui avoient eu l'impudence de violer des filles, afin que

An 672 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

ce châtiment les fit reſſouvenir de reprimer leur infâme paſſion, & apprit à leurs camarades à ne point tomber dans de pareils déſordres. Cet équitable Prince étoit perſuadé que rien n'eſt plus capable d'appaiſer la colere de Dieu, que de punir les crimes, & que rien au contraire n'irrite davantage ſon infinie Majeſté, que de diſſimuler & de laiſſer impunis les outrages que l'on fait aux pauvres qui n'ont pas la force de s'en garantir & de ſe défendre.

Il ſe ſaiſit de Barcelonne.

Le roi arriva en peu de jours à Barcelonne, & il ſe rendit aiſément maître de cette ville qui eſt la capitale de la Catalogne; on ſe ſaiſit de quelques-uns des principaux chefs des rebelles que l'on y trouva, & le roi ordonna qu'on les mît en ſûreté pour être punis d'une maniere capable de ſervir d'exemple aux autres. Il n'eut pas plûtôt rétabli la tranquilité dans Barcelonne, qu'il paſſa plus avant, & qu'il entra dans Gironne: Amateur qui en étoit évêque, alla lui-même preſenter les clefs à ſon ſouverain; Paul lui avoit écrit quelque tems auparavant pour l'engager dans ſon parti, & pour l'aſſurer que dans peu il ſe rendroit à Gironne; il lui permettoit dans ſa lertre de livrer la ville à celui des deux rois qui ſe preſenteroit le premier avec une armée. L'évêque en preſentant les clefs de la place au roi, lui mit en même-tems en main la lettre de Paul; le roi la lut, & en ſouriant, *Je ſuis bien obligé au general Paul*, dit-il, *il m'eſt plus fidele qu'on ne croit; il avoit apparemment prévû mon arrivée à Gironne, c'eſt pourquoi il ordonne à l'évêque de me remettre ſa place entre les mains.* Le roi fit repoſer deux jours ſon armée afin de ſe rafraîchir; mais voulant profiter de l'ardeur & de l'impatience qu'il remarquoit dans ſes ſoldats, il leur fit paſſer les gorges des Pyrennées; il n'y trouva perſonne qui ſe mît en devoir de lui en diſputer le paſſage: Collioure, Puycerda & Wlturaria aiant voulu faire quelque réſiſtance, elles furent forcées, & le roi en abandonna le pillage à ſes ſoldats; il crut que cet exemple de ſeverité étoit neceſſaire afin que les autres villes apprehendant le même ſort, n'euſſent pas l'inſolence de fermer leurs portes à leur ſouverain.

Il force Colioure & Puycerda.

Il fait priſonniers Ranaſinde & Hildieſiſe.

Le bonheur accompagna le roi de tous côtez; car outre les avantages qu'il venoit de remporter par lui-même, il ne fut pas moins heureux par ſes generaux qui ſurprirent une petite ville nommée *Clauſura*, ſituée à l'entrée des Pyrenées, & qui rendoit le roi maître de tous les paſſages: car cette ville eſt la clef des

des montagnes, comme son nom seul le fait entendre; on trouva dans cette place Ranosinde & Hildigise deux chefs des rebelles qui s'y étoient renfermez pour la défendre.

An 672. & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Witimir s'étoit retranché dans Sordonia, petite place assez forte, quoiqu'il eût avec soi une bonne garnison; il ne s'y crut pas cependant en sûreté, ni la place en état de soutenir un siege contre son roi victorieux; il prit donc la resolution d'abandonner Sordonia dont on lui avoit confié la garde, & de s'enfuir secretement, sous prétexte d'informer le nouveau roi de ce qui se passoit, & de l'état où étoient les affaires de Catalogne sur laquelle il comptoit.

Paul se retire à Nîmes.

Paul étoit toûjours resté à Narbonne uniquement attentif avec ses amis à chercher les moiens de s'opposer à Wamba & de lui empêcher le passage des Pyrenées & l'entrée en France. Ce rebelle sentit bien qu'il n'étoit nullement en état d'aller au devant de son souverain pour le combattre, ni même de l'attendre; il laissa donc Witimir à Narbonne pour la défense de cette place, & pour lui il se retira à Nismes où il esperoit recevoir de puissans secours de France & d'Allemagne.

LVII. Le roi prend Narbonne.

Le roi Wamba aiant passé les Pyrenées sans y trouver nul obstacle, posa son camp dans une plaine dont la situation étoit commode & avantageuse, & fit reposer deux jours son armée jusqu'à l'arrivée de ses troupes qui étoient en marche par differens endroits pour se trouver au rendez-vous; il donna ordre à quatre de ses generaux de marcher avec un gros détachement, de se rendre à la vûe de Narbonne, d'investir cette place qui étoit à l'entrée de la France, de tenter les voies de douceur pour l'obliger à reconnoître son crime; que si elle ne vouloit pas écouter les propositions qu'on lui feroit, il falloit se mettre en état de la forcer; Wamba envoia en même-tems par mer un autre détachement qui devoit se joindre auprès de Narbonne à celui qu'il avoit envoié par terre.

Celui-ci étant arrivé le premier devant la place, on fit sommer les habitans de se rendre, & on les menaça de reduire la ville en cendres, si elle n'ouvroit ses portes aux troupes du roi. La réponse de Witimir fut fiere & insolente; l'armée en fut si irritée, que sans attendre plus long-tems elle monta à l'assaut; jamais l'on ne combattit peut-être avec plus d'opiniâtreté, l'attaque dura trois heures: les assiegeans resolus de vaincre ou de perir, faisoient des prodiges de valeur; les assie-

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

gez persuadez que leur crime ne meritoit point de pardon, combattoient en desesperez; mais enfin ils furent repoussez de tous côtez, accablez d'une grêle de traits & de pierres que lançoient les assiegeans; & ils se virent obligez d'abandonner leurs murailles, de se retirer au dedans de la place & de s'y retrancher: pendant ce tems-là on mit le feu aux portes & on les fit sauter; on dressa les échelles; tous à l'envi monterent à l'assaut, culbuterent les rebelles, & firent main basse sur tous ceux qui oserent se mettre seulement en posture de resister. Witimir voiant les troupes du roi maîtresses de la place, se retira dans une église comme dans un azile où il se croioit en sureté; mais on ne crut pas que la maison de Dieu dût servir de retraite à un criminel de leze-majesté; on alla l'y prendre & on l'arracha de l'autel de Notre-Dame qu'il tenoit embrassé; on prit aussi l'archevêque Argebaud & Galtritia doien de la cathedrale, on ne put empêcher que dans la premiere fureur du soldat l'un & l'autre ne fût maltraité.

Et se rend maître d'Agde, de Beziers & de Magalonne.

La prise de Narbonne par l'armée roiale déconcerta fort le parti des mécontens qui se virent bientôt abandonnez, & l'on ne regarda plus qu'avec mépris & avec horreur un parti contre lequel la fortune se declaroit: celui du roi victorieux parut le meilleur & le plus juste, parce qu'il n'avoit pris les armes que pour soutenir sa couronne que des mutins avoient voulu lui enlever; les generaux de l'armée roiale crurent devoir profiter de leur victoire & de la consternation où la prise de Narbonne avoit mis les rebelles; ils forcerent avec la même facilité & le même bonheur Magalonne, Agde & Beziers, on y trouva quelques-uns des chefs des mécontens, & entre autres Remi, évêque de Nismes. Gumilde, évêque de Magalonne voiant bien qu'il ne pourroit échaper à la juste vengeance du roi, s'il demeuroit dans la ville qui n'étoit nullement en état de resister, prit des mesures pour s'enfuir secretement; il se retira à Nismes, le dernier retranchement des rebelles & où Paul se trouvoit alors.

LVIII. Les troupes du roi assiegent Nismes.

Nismes étoit en ce tems-là une des plus considerables villes de toute la Gaule Narbonnoise pour la beauté de sa situation, la multitude & la richesse de ses habitans, la magnificence de ses édifices, l'épaisseur de ses murailles, la hauteur de ses tours & les autres fortifications que l'on avoit eu soin d'y faire; Paul & les autres rebelles en avoient fait leur place d'armes; on voit

encore dans cette ville de superbes restes de son antiquité & de sa grandeur, & entr'autres ces vastes & magnifiques arenes, ouvrage digne de la puissance & de la majesté romaine. Cet amphiteatre servoit à Nismes de château ou de citadelle pour la défendre, ou pour la tenir en bride; le roi sentit bien que la place étoit d'une trop grande importance pour la laisser au pouvoir de ses ennemis; il commença donc par envoier devant lui quatre de ses officiers generaux à la tête d'une armée forte d'environ trente mille hommes avec ordre d'investir la place. Ils étoient pleins de resolution & de courage; mais ils manquoient de machines de guerre pour battre les murailles & de ce qui est necessaire pour former un siege.

A peine furent-ils arrivés à la vûe de Nismes, que les troupes furent transportées de joie, & dans l'impatience de voir l'ennemi de près, jetterent un grand cri: on planta sur le champ les échelles, & le soldat monta à l'assaut. Les roialistes indignés de l'audacieuse contenance des rebelles, après avoir toûjours été vaincus, firent les derniers efforts pour conserver leur avantage: ceux-ci au contraire déterminés à perir, combattirent en furieux; leur desespoir redoubla leur courage, la nuit seule fut capable de separer les combattans, & la victoire fut incertaine, les uns & les autres se l'attribuerent, les assiegés sur tout triomphoient, c'étoit vaincre pour eux, que de n'avoir pas été vaincus, & d'avoir contraint les roialistes à abandonner leur attaque, & à se retirer les premiers.

Pendant la chaleur du combat, un soldat du parti des rebelles, insulta à un soldat de l'armée du roi, & lui cria en le menaçant: *Une grosse armée de François & d'Allemans accourt à notre secours, nous les attendons à tous momens, vous éprouverés bientôt leur valeur, & la force de leurs bras; nous vous tiendrons tous dans le piege, comme une bête dans les filets.* Dans la guerre, les plus petites bagatelles sont souvent la source des plus grands évenemens, une petite occasion méprisée, ou menagée, est capable ou de relever un parti abattu, ou d'arracher la victoire des mains de celui qui croioit la tenir, il ne faut rien pour perdre, ou pour sauver une armée: le plus sûr est de ne rien negliger, & de tout prévoir. Le roi n'étoit pas campé loin de là, avec le reste de son armée; ses generaux lui donnerent aussitôt avis de ce que ce soldat avoit dit, & ils le prierent en même-tems de vouloir bien leur envoier un renfort considerable,

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

pour presser au plûtôt le siege, & le terminer, avant l'arrivée du secours que les assiegés attendoient. Wamba détacha sur le champ dix mille hommes sous la conduite de Vandemire. Les soldats avoient une si grande ardeur de combattre, qu'ils marcherent toute la nuit, croiant courir à la victoire, & qu'ils joignirent au soleil levant leurs camarades, avant qu'ils eussent donné le second assaut, auquel ils se disposoient.

LIX. Paul se met en état de défense.

Quand Paul se vit assiegé dans Nîmes par une armée si nombreuse, il apprehenda pour son parti, & pour sa propre personne; ce qui s'étoit passé la veille, & l'intrepidité avec laquelle les roialistes avoient donné l'assaut, lui fit sentir qu'il avoit tout à craindre, & que sa place étoit en danger d'être forcée, si on l'attaquoit encore avec la même vigueur. Il crut cependant devoir dissimuler sa juste fraieur, & ses sentimens; il ne pensa qu'à tirer de sa propre foiblesse tout l'avantage qu'il pourroit, & il prit le parti de faire bonne contenence: c'est pourquoi aiant assemblé ses gens, il leur dit avec un air de confiance, capable d'en inspirer aux plus lâches: » Vous laisserés-vous intimider par le nombre de ces soldats que vous » voiés au pied de vos murailles? Ce n'est pas toûjours une ar» mée nombreuse, qui remporte la victoire; elle est le prix » de la valeur. Ce ramas de gens que vous avés devant les yeux, » est l'unique armée qu'ait Wamba: si vous avés le courage de » leur resister, & de les vaincre, il ne restera plus de ressource » à cet usurpateur. Pour nous, qu'avons-nous à craindre? » Quand même nous aurions quelque desavantage, & que la » fortune ne se declareroit pas d'abord pour nous, les puissans » secours que nous envoient nos alliés, & que nous attendons » à tous momens, nous mettroient bien-tôt en état de repa» rer avantageusement nos pertes, & quand vous n'auriés » point d'autre secours, n'êtes-vous pas en sureté à l'abri de » vos murailles, ne pouvés-vous pas à couvert de vos rem» parts, abaisser l'orgueil de votre ennemi, & ruiner son ar» mée, composée de canaille ramassée, sans experience, sans » discipline, sans valeur, & à qui il ne reste rien du sang in» vincible des Goths, dont ils sont sortis, & dont ils ont de» generé.

Nîmes pris par les troupes du roi.

A peine Paul eut-il achevé, que les assiegeans recommencerent l'attaque avec encore plus de chaleur que la premiere fois. On combattit des deux côtés avec un acharnement qui

tenoit de la fureur. La chaleur du jour ne servit qu'à rallumer le courage des combattans ; mais enfin les assiegés épuisés déja par le premier assaut, accablés encore de nouveau par les troupes fraîches qui se succedoient les unes aux autres, ne purent plus soutenir le choc. Ainsi les assiegeans aiant mis le feu aux portes, & fait sauter les murailles par la sappe, ils se jetterent dans la place, & mirent tout à feu & à sang. Les habitans de leur côté, & les François s'en prenant aux Espagnols du parti de Paul, qu'ils accusoient d'avoir livré la ville aux ennemis, pour obtenir grace de leur souverain, & rendre leur condition meilleure, aux dépens d'une ville qu'ils devoient défendre, prirent les armes, se jetterent sur la garnison même, assommerent tout ce qui se presenta. La rage & la fureur allerent si loin, qu'aux côtés même de Paul, on perça une de ses plus fideles créatures.

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LX. Paul se retire dans les Arenes.

C'est un triste & affreux spectacle de voir les soldats de Paul assaillis de toutes parts, ils nesçavoit à qui faire face. L'armée du roi maitresse de la ville, vient fondre sur eux, & passe sur le ventre à tout ce qui se presente : ceux-ci pensant se dérober aux traits de l'ennemi, se retirent dans le cœur de la ville, où ils esperent de se voir soutenus ; mais les habitans enragés de voir leur ville saccagée, se jettent eux-mêmes avec fureur sur ces pauvres soldats Espagnols, & ils en font un carnage terrible : on n'épargne personne ; la terre est couverte de morts, les rues, les places en sont jonchées ; le sang coule de tous côtés ; les gemissemens de ceux qui expirent ; la voix lamentable des meres qui voient égorger leurs enfans à leurs yeux, entre leurs bras, dans leur propre sein ; les cris de ces petits innocens, que l'on massacre sans pitié, retentissent de tous côtés. Ces tristes & funestes objets, joints au bruit & au fracas des armes, consternent presque également les victorieux, & les vaincus.

Enfin Paul commence à s'appercevoir de son imprudence ; la prise de Nîmes anéantit son parti, & lui ôte toute ressource. *Avouons*, dit-il à ses amis, *avouons que nous avons manqué, aveuglés par notre propre passion ; il semble que depuis que nous avons pris les armes, tous les malheurs sont venus fondre sur nous, que notre prudence & notre courage nous aient abondonnés ; ne pensons donc plus qu'à reparer nos fautes passées.* Sur cela il se retire dans les Arenes, accompagné de l'élite de ses soldats, qui

An 672 & suiv depuis la naissance de Jesus-Christ.

avoient pû échapper au carnage, & de ses plus zelés partisans, que l'épée de ses ennemis, & la fureur des habitans avoient épargnés. Comme cette espece de citadele étoit extrêmement forte, il ne crut pas qu'on pût l'y forcer aisément; il s'y retrancha resolu de s'ensevelir sous cette énorme masse de pierres, ou d'obtenir des conditions avantageuses pour lui, & pour ses amis.

On remarqua que le jour même que Paul quitta la pourpre, & les autres marques de la roiauté, qui étoit le premier de Septembre, le roi Wamba étoit monté sur le thrône l'année precedente. L'armée du roi se voiant maitresse de la place, à la reserve des Arenes, où les rebelles s'étoient fortifiés, & d'un autre endroit de la ville, dont l'on n'avoit pû encore les chasser, il y eut une espece de treve pendant deux jours: les uns & les autres avoient besoin de repos. Les generaux de Wamba voulurent lui reserver la gloire d'achever de soumettre les rebelles, & de mettre la fin à cette guerre par la prise des Arenes; d'ailleurs les victorieux assez contens de leur victoire, étoient bien aise que l'on pardonnât aux coupables, & vouloient laisser lieu d'agir à la clemence du prince: c'est le caractere des ames genereuses d'avoir compassion des malheureux, sur tout de leurs parens & de leurs amis: c'est ce qui se rencontroit dans la conjoncture presente, où les vainqueurs & les vaincus étoient pour la plûpart du sang des Goths.

LXI. On depute l'archevêque Argebaud à Wamba en faveur des rebelles.

On resolut donc de deputer pour cet effet une personne au roi, pour le supplier de vouloir bien faire grace aux habitans, & aux autres rebelles. On choisit pour cette deputation Argebaud Archevêque de Narbonne, qui se trouvoit parmi les prisonniers: il rencontra le roi à une lieue de la ville, qui marchoit à la tête de son armée. Dès que le prelat eut apperçu le prince, il descendit de cheval, & se jettant aux pieds de son souverain, les yeux baignés de larmes, & la voix entrecoupée de soupirs, il lui parla à peu près en ces termes: » Je viens me » prosterner devant vous, grand prince, & embrasser vos ge» noux au nom de vos sujets, si l'on peut cependant donner » ce nom glorieux à un peuple qui s'en est rendu indigne par » sa revolte, & qui a eu l'audace de prendre les armes contre » son souverain. Ils reconnoissent la grandeur de leur crime, » & ils meritent que vous les réjettiés comme des traîtres, » & des perfides indignes d'éprouver les bontés du meilleur de

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

tous les princes; ils n'ont plus aussi d'esperance qu'en votre « clemence seule, ils n'osent pas demander le pardon de leur « revolte, elle a quelque chose de trop noir, & de trop odieux, « pour s'en flater: je pourrois néanmoins dire que rien ne vous « seroit peut-être plus glorieux, que d'accorder cette grace à « des malheureux; & que jamais votre clemence n'aura plus lieu « d'éclater, que dans cette occasion. Encore une fois, ils n'o- « sent pas vous demander une grace entiere; mais ils vien- « nent à vos pieds vous supplier très-humblement par ma voix « de vouloir bien moderer la grandeur du châtiment qu'ils ont « merité. Il est glorieux de soumettre ses ennemis par la force « de ses armes, & de les contraindre à recevoir la loi; mais « rien n'égale la gloire d'un prince victorieux, qui sçait enco- « re se vaincre soi-même, & sacrifier au salut d'un peuple sou- « mis & malheureux, les justes ressentimens de sa colere. Ja- « mais la generosité n'éclate davantage, qu'en pardonnant à « des coupables. Dans les batailles, le soldat partage la victoi- « re avec ses generaux; mais un grand roi ne partage avec per- « sonne la moderation & la clemence envers les vaincus; c'est « une gloire que personne n'ose lui disputer. Vous ne voiés pas « devant vous ce peuple affligé, & accablé de tristesse: ose- « roit-il paroître en votre presence? Pourroit-il soutenir les « regards d'un prince qu'il a irrité? Mais representés-vous ces « infortunés dans le triste état où ils sont reduits. Les yeux « baignés de pleurs, la pâleur sur le visage, le repentir dans le « cœur, & la mort qu'ils ont justement meritée, qui se pre- « sente toûjours à leur esprit. Considerés les, qui viennent se « jetter à vos pieds, implorer votre misericorde, & se livrer « à tout ce que vous voudrés determiner de leur triste sort. « Leur crime est trop énorme, je l'avoue, & leur revolte me- « rite les derniers supplices; mais faites reflexion, je vous sup- « plie, à l'aveuglement d'une populace qui se laisse aisément « seduire, qui suit les impressions qu'on lui donne, sans sça- « voir l'abîme où elle se précipite. Plus le crime est énorme, « & plus, Seigneur, il vous sera glorieux de l'oublier, & de « rendre la vie à des malheureux, qui aveuglés par leur pro- « pre fureur, & trompés par des imposteurs se sont allés eux- « mêmes jetter entre les bras de la mort. Ils seroient venus ici « sans armes, & la corde au cou, se prosterner à vos genoux, « pour flechir votre juste colere, & toucher de compassion vo- «

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» tre cœur, ou pour finir par une triste mort, une vie encore » plus triste, & plus miserable; mais cet objet n'auroit peut-» être servi qu'à vous irriter davantage contre eux. N'auriés-» vous pas sujet de vous plaindre, grand Prince? ne seroit-ce » pas affoiblir l'idée que nous devons avoir de votre clemen-» ce, s'ils avoient cru ne pouvoir en meriter les effets, qu'en » se livrant eux-mêmes à la mort. Il ne faut pas en venir à ces » extrêmités, pour vous toucher, il suffit de vous representer » le malheur de vos sujets, pour vous engager à leur faire » grace. Il en est peu resté; mais tous tant que nous sommes, » je l'ose dire, nous vous appartenons, & nous sommes vo-» tre peuple. Voulés-vous faire perir vous-même ceux que » la fureur, & l'épée du soldat a épargnés dans la chaleur du » combat. Pardonnés-moi, je vous supplie, si je prends la li-» berté de vous dire, que vous ne devés pas par le supplice » d'un si grand nombre de citoiens, détruire entierement une » des plus considerables villes de France, & le rempart de vo-» tre roiaume contre les attaques des François.«

Le roi Wamba ne cedoit peut-être à aucun de ses prédecesseurs en valeur, & en prudence; mais cependant l'on peut dire que la bonté & la clemence étoit son propre caractere; c'étoit là où il mettoit sa gloire, & il préferoit le nom aimable de *pere du peuple*, à celui de *victorieux*, & de *conquerant*. Aiant donc écouté attentivement le discours de l'archevêque de Narbonne, il lui répondit en peu de mots: *Votre discours m'a touché, & je n'ai pu voir vos larmes, sans me laisser attendrir; je vous accorde avec plaisir ce que vous me demandés, & je veux bien faire grace à des coupables, quelque indignes qu'ils en soient, je leur accorde la vie, quoiqu'ils meritent de la perdre par les plus affreux supplices; mais afin que l'on n'abuse point de ma bonté, & que l'impunité d'un si grand crime ne soit point une nouvelle occasion aux mutins & aux mécontens de se soulever une seconde fois, je me contenterai de faire punir les chefs, comme ils le meritent; il y va de ma gloire, & de la tranquillité de l'état: je pardonne à tout le reste.* Mais l'archevêque insistant sur ce que la grace fût entiere, & l'amnistie generale, le roi en parut irrité: *Eh quoi!* lui dit-il, *n'étes-vous pas content de ce que je vous accorde, & n'est ce pas assez que vous aiés obtenu grace pour des rebelles qui meritoient la mort. Voulés-vous par des demandes excessives, m'obliger à les punir tous à proportion de leur crime? Ne devés-vous pas être*

satisfait

ſatisfait que l'on vous accorde pour vous-même la grace toute entiere, après avoir pris le parti des rebelles : je ſçai que vous l'avés fait malgré vous, & que vous y avés été forcé ; c'eſt pourquoi je veux bien oublier votre faute ; mais pour tous les autres, je veux qu'ils regardent comme une faveur ſinguliere, ſi je ne les fais pas tous mourir honteuſement par la main d'un bourreau, & qu'ils reconnoiſſent qu'ils ne ſont redevables de la vie, qu'à ma ſeule bonté.

An 672 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

LXII. Wamba entre en triomphe dans Nîmes.

Après ce diſcours le roi pourſuivit ſon chemin, & entra dans la ville en triomphe à la tête de ſon armée. L'arrivée du roi à Nîmes, termina cette guerre. Les poſtes que les rebelles y retenoient encore, & où ils s'étoient retranchés, n'attendirent pas à être forcés, tout fut auſſi-tôt rendu, à la reſerve des Arenes, où Paul s'étoit retiré. Le roi mit un gros détachement de troupes aux portes qui étoient du côté de France, afin de s'oppoſer aux François & aux Allemans, qui venoient au ſecours des mécontens, comme l'on a dit, & qui devoient bien-tôt arriver. Paul voiant bien qu'il ne pouvoit ni ſubſiſter, ni ſe ſoutenir long-tems, eut moins d'égard à ſa reputation & à ſon honneur qu'à conſerver ſa vie : il remit donc auſſi-tôt à ſon ſouverain les Arenes, où il s'étoit retiré, avec l'évêque Gumilde, Wintimir, & plus de vingt autres des principaux chefs de la revolte : tous furent chargés de chaînes, & enfermés dans d'étroites priſons, avec de bonnes gardes ; mais deux officiers à cheval avoient au milieu d'eux Paul, qui étoit à pied, & tenoient chacun une touffe de ſes cheveux. On le fit traverſer en cet équipage toute la ville, & paſſer à la vûe des troupes, qui étoient ſous les armes. Il parut ainſi devant le roi. Paul auſſi-tôt ôta ſon baudrier : c'étoit l'ancienne coutume de dégrader les gens de guerre, & une des punitions les plus honteuſes. Il mit ſon baudrier à ſon cou en façon de corde, pour faire voir qu'il meritoit de perdre la vie ſur un Gibet, lui & les autres priſonniers ſe proſternerent le ventre contre terre, pour implorer la miſericorde du prince.

Le roi rend graces à Dieu de la victoire.

Le roi rendit ſur le champ graces à Dieu d'une ſi prompte victoire, & de l'heureux ſuccès dont il avoit beni ſes armes. Il reprocha publiquement aux rebelles leur crime, & leur noire trahiſon ; & quoiqu'il ne les fît pas conduire au ſupplice à l'heure même, comme l'armée s'y attendoit, il ordonna qu'on les gardât très-étroitement, juſqu'à ce qu'il eût déterminé à loiſir quel exemple il en feroit. Il donna la liberté aux François &

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

aux Saxons qui étoient dans la ville pour servir d'ôtages, ou qui avoient pris parti dans l'armée des rebelles dès le commencement de la guerre, de se retirer chez eux avec leurs effets, & défense qu'on leur fit la moindre insulte. Ce fut ainsi que se termina une guerre, dont les préludes parurent si dangereux, & dont les suites paroissoient devoir être plus funestes. La revolte de Paul, du comte de Nîmes, & de presque toute la Gaule Gothique, pensa mettre le roiaume des Goths à deux doigts de sa perte.

LXIII.

Le roi rétablit l'ordre dans la ville.

Tout le monde regarda la défaite & la ruine du parti des rebelles, comme une punition visible de Dieu, pour les sacrileges abominables qu'ils avoient commis en pillant les églises, & en prophanant les vases sacrés. Le roi fit faire une recherche exacte de ce que l'on avoit enlevé aux églises, & fit rendre à chacune ce qui lui appartenoit. Il fit aussi-tôt reparer les breches, & rétablir les fortifications de la place, qui avoient été ruinées pendant le siege; il ordonna que l'on enterrât les corps morts, dont les rues & les places publiques étoient couvertes, de crainte que la puanteur n'infectât l'air, & ne mît la peste dans la ville: on la nettoia, & en peu de jours elle se trouva aussi tranquille, que s'il n'y eût point eu de guerre.

Il pardonne aux rebelles.

Trois jours après, comme le roi étoit sur son thrône, on lui amena les chefs des mécontens chargés de chaînes, & il prononça lui-même leur arrêt en presence de toute sa cour. D'abord il mit le pied sur le cou des criminels, ensuite il demanda à Paul s'il avoit quelque sujet de se plaindre, & si on lui avoit fait quelque injustice, qui l'eût obligé à manquer à la fidelité qu'il devoit à son souverain, & à prendre les armes: il répondit que non, & qu'il n'avoit jamais reçu du roi que du bien, qu'il avoit été comblé de ses graces quelque indigne qu'il en fût: il avoua que la mort, & les supplices les plus horribles n'étoient pas capables d'effacer son crime, & sa trahison. Après cela, on lui lut le serment de fidelité qu'il avoit prêté, avec les autres grands, au roi Wamba, aussi-tôt après son élection; on lui repeta aussi les termes dont il s'étoit servi, quand il se fit reconnoître pour roi; on lui fit enfin la lecture des actes des conciles, & des peines ausquelles sont soumis ceux qui osent se revolter, & prendre les armes contre leur souverain; en même-tems, suivant les canons de ces conciles, & les loix du pays, on prononça sentence de mort contre Paul & ses com-

plices, ils furent condamnés à mourir par la main d'un bourreau, & leurs biens furent confiſqués. Ses juges ajoûterent enſuite, que ſi le roi, par un effet de ſa clemence, dont les traîtres s'étoient rendus indignes, vouloit bien leur laiſſer la vie, il étoit de ſa juſtice, de l'interêt & du repos de l'état de leur faire crever les yeux. La longue chevelûre étoit la marque de l'ancienne nobleſſe, le roi ſe contenta de la leur faire couper: ce qui étoit une note d'infamie, & une degradation de nobleſſe; car ce prince étoit perſuadé que dans un commencement de regne, rien n'étoit plus propre à lui gagner le cœur de ſes nouveaux ſujets, que la clemence.

An 672 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

LXIV. Wamba retourne en Eſpagne.

Cependant le bruit ſe répandit que Chilperic II. roi de France venoit lui-même à la tête d'une puiſſante armée au ſecours des rebelles; qu'il s'avançoit à grandes journées; & qu'il étoit ſur le point d'arriver. Wamba crut devoir épargner au roi de France une partie du chemin: il ſortit donc de la ville; mais aiant attendu inutilement quatre jours les ennemis, dont il ne pût apprendre aucunes nouvelles, il rentra dans la ville, & crut avoir aſſez fait pour ſa gloire & pour ſa reputation, que d'être allé au devant des François pour les combattre. Il ne voulut point faire de dégât ſur les terres des François, ni qu'on pût l'accuſer d'avoir le premier rompu la paix qui étoit depuis long-tems entre les deux nations. Ainſi après avoir mis ordre à tout, & rétabli la tranquillité dans ces provinces, il ſe diſpoſa à retourner en Eſpagne.

Tout étoit prêt pour le retour, lorſque l'on vint dire au roi qu'un capitaine François, nommé Lupus ou Loup, s'étoit jetté avec une troupe de bandits ſur le territoire de Beziers; qu'il y faiſoit des dégâts horribles; qu'il pilloit, bruloit, ſaccageoit tout. Le roi marcha auſſi-tôt avec ſon armé contre ce chef de brigands. Loup vit bien qu'il étoit trop foible pour reſiſter aux troupes victorieuſes de Wamba; ainſi il prit le parti d'abandonner la campagne, & de ſe retirer dans les montagnes voiſines. Les troupes du roi retournerent triomphantes à Narbonne, chargées des dépouilles de Lupus, & des richeſſes que lui & ſes compagnons avoient été contraints de laiſſer dans le chemin, pour fuir plus promptement.

Le roi voiant que tout étoit tranquille, demeura quelque tems à Narbonne; il partagea la plus grande partie de ſon armée dans les villes de la Gaule Gothique, pour y demeurer en

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

garnison, & tenir en respect les mutins. Il fit de nouveaux édits contre les Juifs, & les chassa absolument de toutes les villes qui étoient de sa dependance dans les Gaules, il congedia le reste de ses troupes dans une petite ville nommée Canabe proche de Narbonne, & leur permit de retourner dans leurs maisons, pour y gouter en paix le fruit de leurs travaux. Il y en eut cependant plusieurs qui demeurerent avec le roi, & qui l'accompagnerent jusqu'en Espagne. Il prit donc la route de Tolede, où il arriva à petites journées; il y fit une entrée magnifique, & il fut reçu des habitans comme en triomphe. Ses sujets ne pouvoient moins faire pour honorer sa valeur, & pour reconnoître les grandes choses, qu'il avoit si heureusement terminées en six mois; car il n'y en avoit pas davantage qu'il étoit sorti de Tolede.

Il rentre en triomphe à Tolede.

Quand le roi Wamba fit son entrée publique à Tolede, au retour de ses victoires sur les rebelles, voici l'ordre que l'on y garda: premierement, marchoient des chameaux, sur lesquels étoient montés les chefs des rebelles, ils avoient la barbe & les cheveux razés; on ne leur avoit point donné de chaussure, & on ne les avoit couverts que de vieux haillons; Paul suivoit le dernier, on lui avoit mis sur la tête une couronne de cuir noir, pour se moquer de lui. Les troupes de la maison du roi étoient magnifiquement vêtues; leurs armes, qu'elles avoient eu soin de polir, jettoient un éclat qui éblouissoit. Le roi fermoit la marche, accompagné de ses courtisans, & de ses principaux officiers; tout le monde avoit les yeux sur lui, & l'on n'avoit pas beaucoup de peine à le distinguer des autres; un air de majesté qui brilloit dans sa personne, & une contenance également fiere & douce, effaçoit ceux qui étoient auprès de lui, & le rendoit également aimable, & respectable; mais rien ne lui donnoit plus de relief, que ses cheveux blancs, qui inspiroient la veneration, & que le souvenir de tant de grandes actions qui venoient de le couvrir de gloire. Tous les habitans sortirent hors de la ville pour aller au devant du prince, & l'accompagnerent jusques dans son palais, avec des acclamations continuelles de *vive le roi.* Les rues étoient bordées de monde, qui étoit accouru de toutes parts, pour être temoin de ce spectacle pompeux, & nouveau; chacun souhaitoit à l'envi un long regne, & toutes sortes de prosperités au prince. L'entrée dura fort long-tems, & dès que la ceremonie fut ache-

vée, on renferma dans une priſon perpetuelle les rebelles que l'on avoit reſervés : punition trop legere, pour une perfidie ſi abominable. Voilà quelle fut l'iſſue de la revolte du perfide Paul, qui avoit eu l'inſolence de ſe faire proclamer roi.

An 671 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

LXV.

Le roi entretient l'abondance dans ſes états.

Le roi Wamba ſe voiant affermi ſur le thrône par la ruine entiere du parti des rebelles, ne penſa plus qu'à maintenir au dedans de ſes états la tranquillité, qu'il venoit de rétablir par ſa valeur & par ſa prudence ; qu'à en faire goûter les agréables fruits à ſes ſujets ; & qu'à rendre à l'empire des Goths en Eſpagne ſon premier luſtre & ſon ancienne reputation. Ce fut là deſormais ſon unique occupation ; ramener dans ſon roiaume l'abondance, que les guerres civiles en avoient bannie ; y faire fleurir le commerce, les arts, & les ſciences ; orner & embellir ſes principales villes ; faire élever des édifices publics, qui par leur magnificence fuſſent des monumens capables d'éterniſer ſon nom ; c'eſt ce qu'il appelloit ſes delices. Il reſolut d'augmenter l'enceinte de Tolede, la capitale de toute l'Eſpagne, & de la fortifier. Il fit donc faire une nouvelle enceinte de murailles beaucoup plus fortes que la premiere ; elle avoit d'eſpace en eſpace des tours très-élevées, & très-épaiſſes ; & il avoit eu ſoin d'y ajoûter les ouvrages dont on ſe ſervoit en ce tems-là, pour fortifier une place. Le mur alloit depuis un des ponts qui ſont ſur le Tage, juſqu'à l'autre, en paſſant par le fauxbourg de ſaint Iſidore.

Il augmente & embellit Tolede.

Il y a plus des trois parts de la ville de Tolede, qui ſont baignées par le Tage, dont les rives ſont très-hautes, & très-eſcarpées ; la navigation eſt dangereuſe en cet endroit, par les rochers qui s'y trouvent, & qui en rendent le cours plus rapide, & plus interrompu. Le ſeul endroit par où l'on y peut entrer par terre, eſt aſſez difficile. Les anciens Romains avoient fait autrefois une muraille pour le fermer ; mais il s'en falloit beaucoup que ce mur ne fût ſi long, que celui qui fut fait par l'ordre de Wamba, & dont l'on voit encore aujourd'hui les veſtiges à la place de *Zocodouer*, où on tient le marché, & à la porte de fer. Le roi voulut renfermer les fauxbourgs dans la ville, & les environner d'une autre muraille un peu plus baſſe ; pour la bâtir, on ſe ſervit des pierres que l'on alla chercher de tous côtés ; mais on en tira la plus grande partie d'une eſpece de cirque, conſtruit apparemment par les Romains, du tems qu'ils étoient maîtres de l'Eſpagne. Il y avoit de grandes

An 672 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

pieces de marbre, sur lesquelles on voit encore des figures de rose & de roue relevées en bosse; le peuple se persuade que c'étoient-là les armes du roi Wamba; mais il est aisé de voir que cette opinion n'a nul fondement; car les pierres sont placées sans ordre, sans dessein, & selon qu'on les apportoit du lieu d'où on les tiroit. Il y a des auteurs considerables qui rapportent que le roi fit graver sur quelques-unes des tours, deux vers Latins, pour laisser à la posterité le souvenir de son ouvrage, en voici le sens en quatre vers François.

Vvamba favorisé des cieux
Fit elever jadis ces murs audacieux,
Et par ce monument consacrant sa memoire,
De sa patrie illustre il étendit la gloire.

Il fit encore poser sur les principales tours les statues de quelques saints, qu'il avoit fait faire d'un beau marbre blanc, pour servir de patrons, & de protecteurs. On grava aussi au bas de ces statues deux autres vers Latins, dont voici la traduction en quatre autres vers François.

Grands saints qui dans ces lieux par d'éclatans bienfaits
Nous temoignés votre presence,
Toûjours de vos faveurs versés-y l'influence,
Et ne les retirés jamais. (24)

Il y a quelques années que le roi Philippe II. dont la pieté & la religion est connue de toute la terre, fit relever ces statues qui étoient renversées, & renouveller les inscriptions, que le tems avoit presque entierement effacées.

LXVI. Concile XI. de Tolede. An 675 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le roi Wamba aiant achevé d'embellir & de fortifier la ville de Tolede, crut qu'il étoit de son devoir & de sa pieté de rétablir la coutume de celebrer des conciles : il en fit donc convoquer un la quatriéme année de son regne, qui étoit l'an de notre Seigneur six cens soixante & quinze. Il se tint à Tolede dans l'église de notre Dame, & il commença le septiéme de Novembre de la même année. Il ne s'y trouva que dix-

(24) *Retirés jamais.* Je suis persuadé que le lecteur ne sera pas faché de voir ici les vers Latins, & de connoître par cet échantillon le gout du latin, & de la versification du septiéme siecle : c'est pourquoi je les transcrirai ici.

Erexit fautore Deo rex inclytus urbem
Vvamba suæ celebrem protendens gentis honorem.

Ce sont ces deux vers Latins, qui sont traduits par les quatre premiers vers François, & les quatre derniers sont la traduction des deux vers Latins suivans.

Vos Domini sancti quorum hîc præsentia fulget,
Hanc urbem & plebem solito, servate favore.

ſept évêques, preſque tous de la province Carthaginoiſe : il y eut auſſi ſept abbés, entre leſquels il s'en rencontre un nommé Avila, abbé du monaſtere d'Agalia de ſaint Julien, ſuppoſé qu'il n'y ait point d'erreur dans le nom, comme quelques-uns le prétendent, au rang des peres du concile, on trouve, mais le dernier de tous, le nom de Guadila archidiacre de l'égliſe de notre Dame *de la Silla*, ce qui fait croire que l'égliſe où s'aſſembla le concile, étoit alors la principale égliſe de Tolede, ou pour mieux dire, la cathedrale. Il ne laiſſe pas de ſe trouver des curieux, qui doutent de ce fait, néanmoins ce qui pourroit ôter tout ſujet de douter, c'eſt que l'on voit encore aujourd'hui dans cette égliſe, la pierre où ſont imprimées les traces des pieds, que la ſainte Vierge y laiſſa, lorſqu'elle apparut à ſon fidele ſerviteur ſaint Ildephonſe archevêque de Tolede. Il eſt vrai que la ſtructure, & l'architecture de cette égliſe eſt bien differente de celle qui étoit alors; mais cette raiſon ne prouve rien contre ce que nous venons d'avancer. Ce concile eſt l'onziéme tenu à Tolede. Les peres y rendirent de très-humbles actions de graces au roi, pour avoir rétabli le ſaint uſage & l'ancienne coutume d'aſſembler des conciles provinciaux, qui avoit été interrompue pendant dix-huit ans. On y regla qu'il s'en celebreroit tous les ans dans l'égliſe metropolitaine; on fit dans ce concile ſeize canons.

An 675 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Concile III. de Brague.

Dans le même tems il ſe tint un autre concile à Brague des ſeuls évêques de la province, & le troiſiéme qui s'eſt tenu dans cette ville. C'étoit un ancien uſage que les évêques portoient les reliques des ſaints martyrs attachées au cou, lorſqu'ils étoient ſur leur thrône, & qu'ils officioient; ces reliques étoient ſoutenues par les diacres. On y abolit cette coutume, & l'on regla que deſormais une des fonctions des diacres, ce ſeroit de porter ſur leurs épaules les chaſſes des ſaints. On y porta auſſi une ſentence d'excommunication contre les prêtres qui ſe preſenteroient à l'autel pour dire la meſſe, ſans l'étole, que l'on appelle en Eſpagnol *Orario*, & qui ne la croiſeroient pas ſur l'eſtomach; il y a encore des endroits où l'on garde cette coutume, & d'autres où elle eſt abolie. On trouve parmi les ſouſcriptions des peres de ce concile le nom d'Iſidore évêque d'Aſtorga. En ce même tems-là floriſſoit un certain Valere abbé de ſaint Pierre du mont; c'étoit un des plus grands hommes qu'eût alors l'Eſpagne, & un des plus illuſtres pour ſa pieté, &

An 675 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

pour son érudition. Il nous reste encore quelques-uns de ses ouvrages pleins d'onction, & entre autres un qui porte pour titre : *De la vaine sagesse du siecle.*

Dans le recueil des conciles d'Espagne, on ne voit pas qu'il s'en soit tenu d'autres, que l'onziéme de Tolede, & le troisiéme de Brague, sous le regne de Wamba. Cependant il est vraisemblable que l'on en assembla plusieurs autres, suivant le decret dont nous venons de parler. D'ailleurs la plûpart des meilleurs auteurs assurent que ce fut dans un concile qui se tint à Tolede sous le regne du même roi, que l'on regla les dioceses de chaque évêque, & que l'on y détermina leur jurisdiction. Or il est sûr que ce reglement ne se fit pas dans l'onziéme concile de Tolede : il faut donc qu'il ait été fait dans un concile posterieur. Outre que cette affaire étant d'une si grande importance, il n'y a nulle apparence que tous les évêques du roiaume, qui y étoient interessés, en eussent laissé la décision à quelques évêques particuliers ? Ces mêmes auteurs ajoûtent que dans le concile, où l'affaire des dioceses fut reglée, on y ordonna, que tous les prêtres vivroient selon la regle de saint Isidore. On y établit aussi, à la sollicitation du roi Wamba, de nouveaux évêchés dans de petites villes, dans des bourgs, & même dans quelques églises particulieres, comme dans celle où reposoit le corps de saint Pimenius, & dans l'église pretorienne de saint Pierre & de saint Paul, qui est dans un fauxbourg de Tolede. C'étoit à la verité dans le roi un effet de son zele ; mais d'un zele indiscret : d'un autre côté, il seroit difficile de justifier la conduite des évêques, qui par une honteuse dissimulation, & une lâche complaisance pour le prince, mirent deux évêques dans une même ville, & en établirent dans des lieux qui ne meritoient pas d'en avoir, au mépris de l'ancienne discipline, & des loix de l'église, qui le défendent expressément. Dans le concile suivant, & qui fut le douziéme de Tolede, on reforma ce desordre, & l'on cassa tous ces nouveaux évêchés. Les peres même du concile accuserent le roi de legereté, & d'imprudence. C'est ainsi que vont les choses du monde, aujourd'hui l'on comdamne ce que l'on approuvoit hier.

LXVII. Wamba fait des loix pour le reglement de l'état.

Le roi Wamba uniquement attentif à maintenir le bon ordre dans ses états, porta quelques loix très-utiles pour reformer les abus, & la confusion, qui s'étoient glissés dans le

gouvernement.

gouvernement. Il regla aussi ce qui regardoit la guerre, les troupes, & la discipline que l'on devoit leur faire observer. Il fit un reglement, selon lequel, quand le roi jugeroit à propos de lever des soldats, tous ceux qui seroient capables de porter les armes, seroient obligés de se ranger sous les enseignes qui leur seroient marquées, à l'exception des vieillards, des malades, & de ceux, qui par leur jeunesse n'y seroient pas jugés propres. Il ordonna encore que chacun seroit obligé d'envoier à l'armée pour le moins la douziéme partie de ses esclaves, & de ses serviteurs; mais que pour les distinguer des autres, on leur donneroit des armes differentes; il y eut une autre loi, par laquelle on obligea les évêques & les prêtres à mener eux-mêmes leurs vassaux à la guerre, lorsque le roiaume se trouveroit attaqué par les ennemis, & qu'ils seroient obligés d'aller au devant d'eux jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues, pour arrêter leurs courses, & leurs ravages. Ces loix sages & judicieuses, & les précautions que prit le roi Wamba, lui firent gagner sur mer la plus importante victoire navale, que les Goths eussent encore emportée jusques là.

An 675 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXVIII. Les Goths défont sur mer les Sarrasins.

Les Sarrasins avoient conquis toute l'Afrique, où ils avoient établi un nouvel empire formidable à toute la Chrétienté; depuis les bouches du Nil, jusqu'au détroit de Gibraltar, tout leur étoit soumis: ils s'étoient étendus le long des côtes de la mer; mais peu contens de leurs conquêtes, ils resolurent de les pousser jusques dans l'Europe. Ils armerent dans ce dessein une flotte de cent soixante & dix voiles, & coururent toutes les côtes d'Espagne du côté de la Mediterranée. On ne sçauroit exprimer quels furent les dégâts que ces infideles firent dans les endroits où ils aborderent. Les Goths ne pouvant voir sans indignation leur pays ruiné, & ravagé par les Maures, resolurent de s'opposer à ces infideles: ils armerent aussi-tôt de leur côté une puissante flotte, allerent chercher les ennemis, & les attaquerent avec tant de valeur, & d'intrepidité, qu'ils remporterent la victoire, brûlerent, enleverent, ou coulerent à fonds presque tous leurs vaisseaux. Le roi veilloit à tout, & prenoit toutes les mesures que la prudence pouvoit inventer, pour défendre ses sujets, & pour les preserver dans la suite d'une pareille insulte: il n'épargnoit ni tems, ni soin, ni fatigues, ni application, pour les rendre heureux.

Il y a plusieurs historiens qui prétendent que les Maures ne

An 675 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXIX.
Les Maures pillent l'Espagne, à la sollicitation d'Ervigius.

descendirent sur les côtes d'Espagne, qu'à la sollicitation d'Ervigius fils d'Ardebaste, parent de Recesuinthe, qui croioit avoir droit à la couronne d'Espagne. Il étoit riche, & puissant, ses manieres insinuantes, son humeur liberale, son esprit adroit, souple & intriguant, lui avoit acquis beaucoup de credit sur l'esprit du peuple. Rien n'est capable d'assouvir le cœur de l'homme, jamais il n'est content de ce qu'il possede; heureux s'il sçavoit se borner, toûjours vaste dans ses desirs, plus il en a, & plus il croit qu'il lui en manque encore. L'ambitieux Ervigius voioit bien qu'il ne devoit pas esperer de monter sur le thrône des Goths, tant que Wamba seroit en vie; ni même après la mort de ce roi, le prince Theodofred, que les grands avoient trouvé trop jeune, pour succeder au roi Recesvinthe son frere, étoit alors en âge de regner, & capable de gouverner par lui-même: ainsi il étoit très-vraisemblable, qu'on le mettroit sur le thrône, après la mort de Wamba, & qu'on le préfereroit à Ervigius.

Ervigius empoisonne Wamba.

Ervigius le prévoiant bien, resolut d'emploier la ruse & la perfidie, pour s'ouvrir au thône un chemin qui lui étoit fermé. Dans cette vûe il entretint des intelligences secretes avec les Sarrasins, & les engagea à venir se jetter dans l'Espagne; mais sa trahison ne lui aiant pas réussi comme il le prétendoit, il prit un autre parti encore plus détestable que le premier: ce fut d'empoisonner le roi, en lui faisant boire d'une eau, dans laquelle il avoit fait infuser une espece de jonc, dont le suc étoit mortel. A peine le roit eut-il bu de cette eau empoisonnée, qu'on lui presenta, que le venin se répandit aussi-tôt par toutes ses veines; il perdit tout sentiment, & chacun crut que le prince mourroit à l'entrée de la nuit. L'archevêque de Tolede lui administra les derniers sacremens; & comme on n'attendoit plus que la mort du prince, on lui rasa la barbe & les cheveux, comme les prêtres, & on le revêtit d'un habit de religieux: c'étoit une ceremonie fort en usage dans ce tems-là, où les personnes seculieres croioient obtenir plus facilement de Dieu le pardon de leurs pechés, s'ils mouroient avec l'habit de moine.

Il se fait nommer successeur de Wamba, par Wamba même.

On prétend que Wamba ne fit cela que par l'intrigue d'Ervigius; car le dessein de ce traître étoit d'exclure absolument du trône Wamba, suivant les reglemens du sixiéme concile de Tolede, quand bien même il auroit la force de surmonter la vio-

lence du poison. Les Emissaires secrets qu'Ervigius entretenoit auprès du roi Wamba, le voiant prêt de mourir, peut-être même lorsque la force du poison lui avoit ôté la connoissance, lui suggererent de nommer Ervigius pour son successeur. Et comme ils avoient un papier tout prêt, ils le lui firent signer, sans qu'il sçût ce qu'il faisoit. Cela se passa un Dimanche quatorziéme du mois d'Octobre, & le quinziéme de la Lune, ce qui prouve que Wamba fut dépouillé de son roiaume l'année six cens quatre vingt.

An 675 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

An 680 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Wamba renonce au roiaume.

Le roi ne mourut pas cependant, la force de son temperament, & les remedes aiant surmonté la force du poison, il commença dès le lendemain à se mieux porter, & dans peu se trouva tout à fait rétabli. Il se trouva bien surpris, quand il vit sa barbe & ses cheveux rasés, & que de roi qu'il étoit, il étoit metamorphosé en moine. Cette bizarre & tragique avanture ne le déconcerta pas néanmoins, il regarda cet étrange changement comme un effet singulier de la divine providence, qui avoit des desseins particuliers pour son salut. Il prit donc la résolution de mépriser ce que les hommes ambitieux souhaitent avec tant de passion, & de renoncer genereusement à une couronne qui fait souvent répandre tant de sang, pour la conserver; il seroit difficile de démêler si ce fut dans Wamba grandeur de courage, & veritable pieté, ou si peut-être ce ne fut point le desespoir de remonter sur son thrône. Ervigius profitant de la tromperie que l'on avoit faite à Wamba, s'étoit dès le jour même fait reconnoître, & couronner roi, quoiqu'il eût fait differer la ceremonie de son sacre jusqu'au Dimanche suivant; d'ailleurs il s'étoit rendu maître des tresors de Wamba, & avoit pris des mesures, afin que le roiaume ne lui manquât pas.

Et se retire dans un monastere.

Le pauvre roi dépouillé de ses états par la plus lâche & la plus noire de toutes les trahisons, se retira au monastere de Pampliega, situé, comme quelques-uns le disent, dans la vallée de Muñon; il y consacra tout le reste de sa vie au service de Dieu, & il mourut dans une grande reputation de vertu. Quelques-uns disent que Wamba vêcut encore dans ce monastere sept ans, trois mois; d'autres un peu plus long-tems. Il avoit regné huit ans, un mois & quatre jours. Son corps fut enseveli dans l'église du monastere; mais le roi D. Alphonse le Sage le fit transferer à Tolede. Jean Martinez de l'ordre de

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

saint François, & évêque de Guadix, fut chargé par D. Alphonse de conduire à Tolede les os de Wamba; on les mit dans l'église de sainte Leocadie, qui est proche le palais, ils furent honorablement inhumés à côté du grand autel, vis-à-vis le tombeau du roi Recesuinthe. Julien archevêque de Tolede fit la ceremonie de sacrer le nouveau roi; ce qui fait voir que Quiricus prédecesseur de Julien, étoit déja mort chargé d'années, & accablé de tristesse, & d'ennui; peut-être qu'il renonça lui-même à son archevêché, voiant l'injustice que l'on avoit faite à son souverain, en le dépouillant d'un roiaume qu'il gouvernoit avec tant de prudence.

LXX. Division des évêchés d'Espagne par le roi Wamba.

Je ne crois pas que ce soit beaucoup nous éloigner de notre dessein, que de rapporter ici la division que le roi Wamba fit faire des évêchés de son roiaume; je me persuade même que cette digression sera agréable au lecteur curieux, qui apprendra par ce moien les noms anciens des villes, & des peuples d'Espagne; par quels differens évenemens la plûpart de ces villes ont été renversées, & détruites; comment elles ont ensuite été rétablies; & enfin de quelle maniere elles ont changé de nom; car les noms qu'elles portent, sont fort differens de ceux qu'elles avoient autrefois. J'espere aussi que chacun sera bien aise de sçavoir quels étoient les évêchés suffragans de chaque ancien archevêché: je ne prétends pas cependant marquer ici l'étendue & les bornes de chaque diocese; & quand je voudrois l'entreprendre, il me seroit impossible de l'executer; car il est arrivé tant de changemens dans le roiaume, & dans les églises d'Espagne, par les divers mouvemens dont elle a été agitée, qu'à peine pourroit-on comprendre ce que je voudrois dire.

Districts de la metropole de Tolede.

L'Archevêque de Tolede avoit pour suffragans les évêques suivans, le premier, celui d'Oreto. Cette ville étoit anciennement située assez près de l'endroit où est à present Almagro; on voit encore à deux lieues de cette derniere ville, une espece de chapelle, ou d'hermitage, que l'on appelle notre Dame d'Oreto. C'est de là d'où l'on a tiré les pierres dont l'on s'est servi pour bâtir Almagro, & sur la plûpart desquelles on voit encore le nom d'Oreto gravé. Le second, est l'évêque de Biacia, c'est à present Baeça. Le troisiéme, celui de Mentesa; c'est ce que l'on appelle Montison; l'archevêque D. Rodrigue rapporte, que dans le tems que les Sarrasins conquirent, & ra-

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

vagerent l'Espagne, un capitaine Maure rasa, & détruisit entierement cette ville, qui est située dans le territoire de Caçorla; l'évêque d'Acci, autrement Guadix, celui de Basti, ou de Baça; celui d'Urci, reconnoissoient tous trois le metropolitain de Tolede. Les sentimens sont partagés sur la ville d'Urci, les uns disent que c'est la ville d'Almerie, & d'autres celle de Murcie. L'évéque de Bagastra étoit aussi un des suffragans, on ne sçait point veritablement la situation de cette ville, on n'en voit pas même de vestige; on croit néanmoins qu'elle n'étoit pas loin d'Origuela, & l'on s'appuie sur le rang & la situation des évêchés; mais encore plus sur une porte d'Origuela, qui s'appelle encore la porte de Magastro. Maxime Cesar dit cependant que les Goths appellerent autrefois Murcie Bigastro. L'évêque d'Illicis, ou bien d'Elché, ou d'Alicante; celui de Setabis, c'est Xativa; ceux de Denia & de Valence, ces deux villes conservent leur ancien nom; celui de Valeria, aujourd'hui *Valera la brûlée*, & celui de Segobriga, étoient tous dans le même rang que les autres dont on vient de parler. La ville de Segobriga, selon toutes les apparences, étoit dans l'endroit où est aujourd'hui le gros bourg que l'on appelle *Cabeça del Griego*, à deux lieues d'Ucles. Ceux qui ont prétendu que Segobriga, & Sogorve n'étoient qu'une même ville, se sont trompés, par quelque ressemblance que ces noms ont entre eux. Il faut encore joindre aux autres l'évêque d'Arcabica. Cette ville étoit autrefois entre Segobriga, & Compluto, & apparemment c'est la même que Ptolomée appelle *Percabica*. Entre tous ces évêchés qui étoient soumis à la metropole de Tolede, il y avoit encore les évêchés de Compluto, qui est *Alcala*, ceux de Siguença, d'Osme, de Segovie, de Palence, qui tous étoient suffragans de Tolede. Par tout ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que la province metropolitaine de Tolede, avoit du tems des rois Goths, beaucoup plus d'étendue, que n'en avoit la province Carthaginoise, dont Tolede étoit alors la capitale, (25) puisque les villes dont nous

(25) *La capitale.* Carthagene, ou la nouvelle Carthage avoit toûjours été la capitale de l'Espagne Carthaginoise, tant que les Romains resterent maîtres de l'Espagne, après en avoir chassé les Carthaginois, qui avoient bâti cette ville dans le tems que leur domination étoit la plus florissante en Espagne. Quand ces provinces eurent reçu l'Evangile, Carthagene demeura la metropole ecclesiastique, comme elle avoit toûjours été la metropole civile; mais depuis que les Goths eurent conquis l'Espagne, & fait de Tolede la capitale de

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

avons parlé jusqu'ici, étoient de sa dépendance, & soumises à sa jurisdiction.

L'archevêché de Seville.

L'archevêché de Seville avoit aussi un grand nombre de villes qui dependoient de lui: la premiere étoit l'ancienne & la fameuse Italique, que l'on appelle encore aujourd'hui *Seville la vieille*, à une lieue & demie de l'autre Seville, encore plus fameuse qu'Italique, & qui est à present la capitale de toute l'Andalousie. La seconde, c'étoit Assidonia, qui est Medina Sidonia, comme la ressemblance du nom le donne assez à connoître: quelques auteurs néanmoins prétendent que c'est *Xeres de la frontera*, parce qu'il y a une église celebre de notre Dame de Siduena, & parce que le Maure Rasis appelle cette ville *Xeres de Siduena*. Ensuite étoit la ville d'Elepha, selon quelques-uns *Niebla*, selon d'autres *Lepe*, Malaca, c'est à present *Malaga*; Illiberis; cette ville étoit anciennement à deux lieues au dessus de Grenade, sur le penchant d'une petite montagne, que l'on appelle la montagne d'Elvire; Astigi, que l'on nomme *Ecija*; Cordoue conserve encore son ancien nom; Egabro, c'est aujourd'hui *Cabra*, auprès de Vaena, la derniere ville qui étoit sous l'archevêque de Seville, c'étoit Tucci qui a changé de nom, comme la plûpart des autres, & on l'appelle en Espagnol *Martos*. C'étoit là l'ancienne étendue de la Metropole de Seville, toutes ces villes en dependoient.

L'archevêché de Merida.

Le metropolitain, ou l'archevêque, de Merida avoit aussi une fort grande jurisdiction, il avoit sous lui les villes suivantes, dans lesquelles il y avoit des évêques: 1°. Beja, qui est une ville de Portugal, qui portoit anciennement le nom de Pax-Julia. 2°. Lisbonne, cette ville fameuse qui renferme de nos jours tous les tresors des Indes orientales par le grand commerce qu'elle y fait, & qui ne cede en richesses, en grandeur, & pour le nombre de ses habitans, à nulle autre ville de l'Europe; Ebora étoit aussi sous la metropole de Merida, les Goths l'appellerent *Elbora*, D. Luc de Tuy prétend que c'est cette ville que nous appellons *Talavera*, & qui étoit de la dependance du roiaume de Tolede; Ossonoba, que l'on nomme à present *Estombar*, petite ville de Portugal, auprès de

leur empire, & le séjour de leurs rois; ils transporterent à Tolede tous les droits de metropole ecclesiastique & civile, dont jusques là avoit joui Carthage. La province ne laissa pas pourtant de s'appeller Carthaginoise, comme elle s'étoit toûjours appellée.

Silves. Le siege épiscopal d'Estombar fut transferé à Silves dans le tems que les Goths qui s'étoient rendus maîtres de l'Espagne, conquirent aussi cette ville; il y a encore un gros bourg que l'on appelle Idania la vieille, & que l'on appelloit autrefois *Igeditania*, on prétend qu'il y avoit dans cette ancienne ville un évêché sous le metropolitain de Merida. Conimbre, où est cette université fameuse; Conimbre la vieille est à deux lieues de celle-ci; outre celles que nous venons de nommer, Viseu, Lamego, qui conservent le nom qu'elles avoient du tems de nos peres; Caliabria qui est entierement détruite. Luc de Tuy & Marinée croient cependant que la ville de Montangés est l'ancienne Caliabria; mais les raisons qu'ils en apportent ne me paroissent pas convaincantes. Salmantica, que les Goths appelloient Salamantica, & que nous appellons Salamanque; la fameuse Numance, qui est aujourd'hui Garay; enfin Avila & Coria étoient les dernieres villes, & les bornes de la province ecclesiastique de Merida.

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'archevêché de Brague & ses suffragans.

L'archevêque de Brague avoit encore un aussi grand nombre de suffragans, le premier étoit l'évêque de Dumio, qui n'étoit d'abord qu'un simple monastere, il subsiste encore aujourd'hui tout proche de Brague; Portucale, c'est la ville de Porto à l'embouchure de la riviere du Ducro, & qui forme auprès de la ville un très-excellent port, dont elle a pris le nom. Quelques-uns croient que le nom du roiaume de Portugal vient de cette ville de Porto, & d'une autre petite ville qui est tout auprès, qui s'appelloit anciennement Calé, & qui s'appelle aujourd'hui Caya; les villes de Tuy, d'Orense, d'El-Padron, que l'on nommoit du tems des Romains *Iria Flauia*, de Lucus ou de Lugo, de Britanica ou de Bretonia, entre Lugo & Astorga, étoient encore de la dependance de Brague, à deux lieues de Mondonédo, il y a aujourd'hui une petite ville que l'on nomme Bretania, c'est peut-être l'ancienne *Bretania* ou *Britania*, les évêques d'Astorga & de Leon étoient aussi soumis au metropolitain de Brague.

L'archevêché de Tarragonne & ses suffragans.

L'archevêque metropolitain de Tarragone avoit sous sa jurisdiction l'évêque de Barcelonne, celui d'Egara, ville située autrefois entre Barcelonne, & Gironne, celui d'Ampurias, l'évêque d'Ausone, que l'on nomme aujourd'hui Vique d'Ossone; ceux d'Urgel & de Lerida, villes assez celebres, & assez connues; l'évêque d'Hictosa, cette ville ne subsiste plus,

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

on ne sçait pas même où elle étoit située ; ceux de Tortose, de Sarragosse, de Pampelune ; celui de Calagurris, que les Goths appelloient Calaforra, & que nous nommons à present Calahorra ; l'évêque de Tarrasonne, & l'évêque d'Auca, dont l'on voit encore les vestiges un peu au dessus de Burgos, cette ville qui a donné le nom aux montagnes d'Oca, voilà tout ce que renfermoit la province Tarragonnoise.

L'archevêché de Narbonne & ses suffragans.

Il ne reste plus que l'archevêché de Narbonne dans la Gaule Gothique ; il avoit sous lui l'évêché de Beziers, que Pline appelle *Bliterræ septumanorum* ; les évêchés d'Agde, de Montpellier & de Magalone, qui n'est plus à present qu'une maison de plaisance, qui appartient à l'évêque de Montpellier, il y a cependant quelques auteurs qui disent que Magalone est une petite isle de la mer, qui porte encore le même nom, & qui n'est pas loin de Montpellier ; les évêques de Nîmes, de Lodeve, de Carcassonne, & de Helne dans le comté de Roussillon, reconnoissoient aussi l'autorité du metropolitain de Narbonne.

Quelques auteurs prétendent que les évêques de Tuy, de Lugo & de Leon, étoient exempts, c'est-à-dire, qu'ils n'étoient point soumis à aucuns des metropolitains que nous avons nommés, soit que ce fût un privilege particulier, que leur avoit accordé Wamba, soit que ce fût un droit ancien ; mais cette opinion n'a aucun fondement raisonnable ; outre que nous venons de voir, ces trois évêchés rangés entre les suffragans de Brague dans les anciens conciles d'Espagne. On voit un grand nombre d'autres évêchés qui ne se trouvent pas dans cette division faite par l'ordre du roi Wamba ; & il est bien difficile de rien déterminer sur cela, peut-être que ces villes ont été entierement détruites, dans les differens changemens qui sont arrivés en Espagne ; peut-être aussi que les anciens monumens que nous avons, ont été corrompus par l'ignorance, ou par la negligence des copistes. On y rencontre les évêques de Carthage, d'Epagra, de Castulone, de Fiblarie, d'Eliocroz, d'Eminia, d'Immontitia, de Lamibra, d'Elota, de Magnete, & de Laberrique ; mais l'on ne connoît presque plus à present tous ces noms, & à peine a-t-on la moindre idée des endroits où la plûpart de ces villes étoient situées : je me serois appliqué avec plaisir à les déterrer, si j'avois pû trouver quelques anciens monumens authentiques, qui eussent pû me fraier un chemin

sûr

sûr, pour les découvrir ; mais à quoi bon vouloir deviner, & rapporter des conjectures, qui ne seroient appuiées que sur des idées purement imaginaires.

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXI. Division des évêchés sous Constantin.

Je n'ai pas encore jusqu'ici entierement executé ce que j'avois promis sur les évêchés d'Espagne, c'est pourquoi, après avoir rapporté la division qui en fut faite du tems, & par l'ordre du roi Wamba, j'ai cru que l'on ne me sçauroit pas mauvais gré, si je mettois ici la division qu'en avoit faite long-tems auparavant l'empereur Constantin le Grand : je ne ferai que traduire ici ce que rapporte Rasis celebre auteur Arabe. Voilà donc comme parle ce fameux Mahometan : L'empereur Constantin établit des évêchés dans plusieurs villes, étant informé qu'il n'y en avoit point en Espagne, quoique ce fût une des plus fertiles, des plus belles, des plus peuplées, & des plus riches provinces de l'empire : il communiqua à quelques personnes sages & zelées le dessein qu'il avoit d'établir des évêchés dans quelques-unes des principales villes, tous l'approuverent ; & alors il fit ordonner pour l'Espagne six évêques, qui pussent sans nulle crainte, & avec une liberté entiere y prêcher la foi Chrétienne. Sur cela, il fit appeller six personnes distinguées par leur pieté, leur érudition & leur zele, partagea entre eux les villes en cette maniere : Le premier fut fait évêque de Narbonne, avec autorité sur sept autres villes, il leur donna le pouvoir de gouverner les peuples dans tout ce qui regarderoit la religion, de leur en apprendre les mysteres, & d'y faire des reglemens pour les mœurs ; le nom de ces sept villes sont Beziers, Toulouse, Maguelonne, Nîmes, Carcassonne, dans cette derniere ville, il y a une celebre église sous le nom de *notre Dame de la gloire*, elle est fameuse par sept autels magnifiques tous d'argent massif ; mais rien ne la rend plus illustre que la multitude infinie de peuple qui y accourt de tous côtés en tout tems ; mais particulierement un certain jour de l'année, où le concours est infiniment plus grand ; elle est éloignée de Barcelonne de dix jours de chemin. Outre les cinq villes que nous avons déja nommées, l'empereur y en ajoûta deux autres, qui sont Lodeve, & Elne, ou Helene, & Helne, qui est la même chose.

Le second évêque eut Brague pour son partage, avec les villes de Dumio, de Porto, d'Orense, d'Oviedo, d'Astorga, de Britonia, d'Iria, ou de Compostelle, d'Aliubra, d'Issa, &

An 680 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

de Tuy. Outre ces deux évêques que nous venons de nommer, on en établit un troiſiéme à Tarragone, qui eut ſous ſa dépendance la ville de Barcelonne, celles d'Oca, & de Morada, peut-être eſt-ce Gironne; la ville de Beria, apparemment c'eſt Empurius, celle d'Oriola, de Tortoſe, de Sarragoſſe, d'Hueſca, de Pampelune, de Calahorra; & enfin celle de Lerida. Le quatiéme établit ſon ſiege à Carthagene, qui eut ſous ſa juriſdiction les villes de Tolede, d'Oreto, de Xativa, de Segobriga, de Compluto, de Caraca, que l'on appelle à preſent Guadalaxara; celles de Valence, de Murcie, de Baeza, de Caſtulo, de Montogia, de Baza, de Begenas, peut-être faudroit-il lire Bigaſtra. Le cinquiéme alla à Merida, qu'il choiſit pour ſa demeure, les villes qui dependoit de lui, étoient celles de Liſbonne, de Beja, d'Egitania, de Conimbre, de Lamego, d'Ebora, de Coria, de Lampa, c'eſt peut-être Salamanque, où une autre petite ville appellée Lamaſo, dans le territoire de Ciudad Rodrigo. Enfin le ſixiéme, & le dernier fut placé à Seville avec autorité ſur la ville d'Italique, Sericio-de-Sidueña, qui eſt Xerez, Niebla, que les Romains appelloient Elepla, Malaga, Elvire, Ecija, Egabro, ou Cabra. Anſi toute l'Eſpagne fut diviſée en ſix évêchés par l'empereur Conſtantin, afin que le peuple eût des maîtres capables de l'inſtruire de la religion. Pour Conſtantin, il transfera le ſiege de ſon empire à Conſtantinople, & s'en fit appeller empereur, comme ſes prédeceſſeurs ſe faiſoient appeller, avant ce tems-là, empereurs de Rome: il ordonna enſuite que tous les Chrétiens reconnoîtroient l'autorité de l'évêque de Rome, & lui ſeroient ſoumis dans tout ce qui concerneroit la religion, & le culte divin; on l'appelloit alors le maître de ceux qui étoient conſacrés à Dieu; on lui donnoit auſſi le nom de ſaint, à cauſe de l'autorité qu'il avoit reçue de Pierre apôtre, à qui Jeſus-Chriſt l'avoit communiquée lui-même.

Voici comment s'explique cet auteur Maure, ce qui s'accorde parfaitement bien avec l'auteur de l'hiſtoire, qui paſſe ſous le nom d'Alphonſe le Sage, roi de Caſtille, dans lequel on trouve la diviſion de l'Eſpagne en évêchés, faite par l'empereur Conſtantin, & dans le même ordre que nous venons de rapporter. (26) Il y a ſeulement quelques noms de villes

(26) *De rapporter.* Si l'on s'en tenoit à ce que rapporte le Maure Raſis, de la diviſion des évêchés d'Eſpagne, faite par Conſtantin, il ſembleroit qu'avant

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

un peu changés ; nous nous sommes servis de cette histoire, & de la division faite par l'ordre du roi Wamba, pour reformer les noms de quelques villes, qui selon les apparences, étoient changés, ou alterés dans l'auteur Arabe ; mais nous avons toûjours voulu conserver l'ordre & le sens, nous n'avons cependant pas cru devoir appeller archevêques ceux que Rasis n'apelle qu'évêques ; car cet auteur étant Mahometan, n'étoit pas parfaitement instruit de ce qui regarde notre religion, & la discipline de l'église ; il me semble qu'il suffit que le lecteur en soit averti.

LXXII. Ervigius s'empare du roiaume d'Espagne, après l'abdication de Wamba.

Flavius Ervigius s'empara du roiaume des Goths par la plus indigne de toutes les supercheries, comme nous l'avons dit un peu plus haut : cependant quelque injuste que fût son usurpation, il ne laissa pas de gouverner le roiaume avec une sagesse, & une prudence, qui fit en quelque maniere oublier son crime. Il étoit trop éclairé & trop habile, pour ne pas voir l'inconstance des choses humaines ; qu'une autorité usurpée par des voies injustes, n'avoit gueres de consistance ; qu'elle éprouvoit souvent les plus terribles catastrophes, & se trouvoit en un moment renversée, ou par la jalousie des rivaux, ou par la haine publique : il n'ignoroit pas que le roi Wamba son prédecesseur étoit infiniment estimé pour ses grandes qualités, & presque adoré de ses sujets ; & il sçavoit bien que les Goths étoient pleinement informés de la mauvaise ruse, dont l'on s'étoit servi, pour lui ôter sa couronne. Ces raisons faisoient apprehender à Ervigius quelque revers pour lui-même, & quelque funeste revolution pour l'état : il crut donc pour

la conversion de cet empereur, & l'établissement qu'il avoit fait des évêchés en Espagne. Il n'y avoit en ce pays nul évêque : il est néanmoins certain qu'il y en avoit plusieurs établis depuis long-tems ; car sans compter saint Valere évêque de Sarragosse, sous le president Dacien, & de plusieurs autres, qui souffrirent le martyre dans les differentes persecutions qui s'éleverent contre la religion, ainsi qu'il est rapporté dans les martyrologes, dont nous ne pouvons pas revoquer certains actes. Il est constant que le fameux concile d'Elvire se tint avant la conversion du grand Constantin, & peut-être même avant son élevation à l'empire ; & ce concile n'étant composé que d'évêques Espagnols, ou au moins la plûpart étant Espagnols, il faut conclure que les premiers évêques d'Espagne ne furent pas établis par Constantin ; d'ailleurs il ne met point Cordoue parmi les suffragans de Seville, ni même parmi les autres suffragans des autres metropoles : il est néamoins certain que Cordoue étoit évêché avant Constantin, puisque le celebre Osius évêque de cette ville, avoit confessé Jesus-Christ dans la persecution de Dioclétien, & avant l'empire de Constantin. Il est bon encore de remarquer que Carthagene étoit une metropole ecclesiastique, dont Tolede étoit suffragant ; & que dans la division des évêchés par Wamba, non-seulement tous les droits de la metropole ecclesiastique de Carthagene, avoient été transferés à Tolede ; mais que Carthagene n'étoit plus même évêché.

An 680 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

affermir sa nouvelle puissance, & rendre en quelque maniere son usurpation legitime, qu'il devoit suivre le chemin que les rois ses prédecesseurs lui avoient tracé, & qui leur avoit si-bien réussi : c'étoit de se servir du voile de la religion, dont les peuples sont si susceptibles.

Concile XII. de Tolede.

An 681 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Dans cette disposition, il convoqua la plûpart des prelats de tout son roiaume, & leur ordonna de se rendre à Tolede, pour se trouver au concile qui s'y devoit tenir ; il y en vint trente-cinq, & la premiere séance s'ouvrit le neuviéme de Janvier de l'année six cens quatre-vingt-un : on compte ce concile pour le douziéme de Tolede : on y regla plusieurs choses très-importantes ; entre autres, on approuva l'élection d'Ervigius, ou plûtôt on confirma l'autorité qu'il avoit usurpée. Mais comment les peres du concile auroient-ils osé refuser à Ervigius ce qu'il demandoit, lui qui avoit alors les armes à la main, le pouvoir de se faire obéir, & contraindre ceux qui auroient eu la hardiesse de s'opposer à ses volontés : ce n'eût été ni courage ni prudence ; mais une indiscretion inutile, & une temerité dangereuse, de resister à Ervigius. Après ce decret, les peres du concile dispenserent les grands de l'hommage, & du serment de fidelité qu'ils avoient prêté au roi Wamba ; & pour autoriser cette dispense, ils alleguerent que Wamba avoit lui-même, & de son plein gré abdiqué le roiaume, & renoncé à sa couronne ; que depuis cette abdication Ervigius avoit été élû de nouveau, & qu'ainsi le premier serment fait à Wamba, ne subsistoit plus. La seconde chose que l'on regla dans ce concile fut, que les peres defererent à l'archevêque de Tolede le droit, ou plûtôt le privilege de choisir, & de nommer des évêques dans tout le roiaume, quand le roi se trouveroit trop éloigné ; car de tout tems les rois Goths avoient ce pouvoir ; & que lorsque le roi seroit present, l'archevêque ne laisseroit pas de confirmer ceux que le roi auroit nommés. Cette autorité, & ce privilege, que le concile accorda à l'archevêque de Tolede, étoit un des plus considerables que l'on pût lui accorder, & ce fut en quelque maniere creuser les fondemens de la primatie, que cette église prétend avoir sur toutes les autres églises d'Espagne ; & effectivement c'est ce qui lui en ouvrit le chemin. On sera peut-être bien aise de voir en quels termes le decret fut conçu, le voici. » Après avoir con-
» feré tous ensemble, & vû ce qui étoit necessaire pour le bien

des églises, nous avons consideré qu'après la mort des évê- « ques particuliers de chaque ville, le delai souvent trop long « que l'on apporte à leur choisir des successeurs, & à les or- « donner, fait que la religion & le culte divin en souffrent, & « que les églises sont exposées quelquefois à de fâcheux incon- « veniens ; ainsi comme il peut arriver, que l'éloignement du « prince empêche qu'il ne puisse apprendre aussi promptement « qu'il le seroit necessaire, la mort de l'évêque, & que l'on ne « puisse aussi sçavoir dans les églises particulieres, quel est celui « sur qui le prince a jetté les yeux, pour succeder à l'évêque « mort, il a semblé bon à tous les évêques d'Espagne & de Ga- « lice de deferer à l'archevêque de Tolede le droit & le pou- « voir d'ordonner évêques dans quelque province que ce soit, « ceux que le roi aura choisis, & nommés ; & que ledit arche- « vêque de Tolede jugera dignes de prendre l'administration « des églises ; il pourra aussi, quand les évêques seront morts, « choisir, & nommer lui-même leurs successeurs : nous ne pré- « tendons cependant point par ce decret deroger au droit, & « au privilege de chaque province ; mais nous voulons conser- « ver l'un & l'autre dans toute leur étendue. «

An 681 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il y eut quatre archevêques qui souscrivirent aux actes de ce concile, sçavoir Julien archevêque de Seville, Julien de Tolede, Liuva de Brague, & Estienne metropolitain de Merida. Il paroît par les actes de ce concile, que malgré le privilege que les peres venoient d'accorder à l'archevêque de Tolede, l'archevêque de Seville voulut cependant avoir, & eut en effet, la préséance sur lui ; car il garda son rang d'antiquité, & l'archevêque de Tolede ne signa qu'après lui ; mais dans les conciles suivans, l'archevêque de Tolede preceda les autres archevêques, & signa toûjours devant eux.

LXXIII. XIII. Concile de Tolede.

An 683 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Deux ans après que ce concile fut fini, le roi en convoqua un autre dans la même ville de Tolede, & ce fut le treiziéme tenu dans cette capitale d'Espagne. Il se trouva en ce concile trente-huit évêques, vingt-six deputés des évêques absens, & neuf abbés, avec un grand nombre de seigneurs qui y assisterent. Les séances se tinrent dans l'église prétorienne de saint Pierre & de saint Paul, & elles s'ouvrirent le quatriéme du mois de Novembre de l'année six cens quatre-vingt-trois, & la quatriéme du regne d'Ervigius. Le roi fit porter un decret par les prelats, dans lequel on donna une amnistie generale à tous

An 683 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

ceux qui avoient suivi le parti de Paul, dont nous avons parlé ci-dessus. On y modera aussi les impôts; & comme l'argent étoit très-rare, & que le peuple se trouvoit extraordinairement foulé, on remit à tous les particuliers ce qu'ils devoient au trésor roial; car l'on apprehendoit dans le roiaume un soulevement general. Le roi voulut par cette marque de clemence, & de liberalité, gagner l'affection de ses nouveaux sujets. En effet l'on peut dire que ces deux vertus font oublier les autres défauts des souverains, elles leur attachent leurs sujets, & leur ôtent l'envie de se revolter. Ervigius crut aussi par cette moderation effacer le souvenir du crime, dont il s'étoit servi pour s'élever sur le thrône.

Il s'étoit glissé sous les derniers regnes deux grands desordres, une infinité de gens de basse naissance par cabales, & par intrigues, ou à force d'argent, étoient entrés dans les charges publiques, & s'étoient élevés même jusqu'aux premiers emplois. D'ailleurs la noblesse s'étoit mésalliée par les mariages que des gentil-hommes avoient contractés avec des roturiers, afin de s'enrichir. On regarda ces alliances comme une tache capable de souiller le sang des Goths. Le roi ordonna que l'on cherchât des moiens, pour remedier à ces inconveniens, & pour les prévenir dans la suite; enfin à la sollicitation de ce prince, les peres du concile firent une loi en faveur de la reine Liubigotone son épouse, & de ses enfans, en cas que le roi vint à mourir, ce qui fait voir qu'Ervigius ne comptoit pas trop sur l'affection de ses sujets, & qu'il apprehendoit qu'après sa mort, le peuple ne se vengât sur la mere, & sur les enfans de l'artifice, dont il s'étoit servi, pour détrôner Wamba. Enfin l'on regla que les évêques qui auroient ordre de se trouver à la cour, pour celebrer avec le roi la fête de Pâques, ne manqueroient pas de s'y rendre; on trouve même dans les actes du concile des lettres de Julien archevêque de Tolede à Idolius évêque de Barcelonne, dans lesquelles on voit l'étroite liaison que ces deux prelats avoient contractée ensemble, dans le tems qu'Idalius étoit venu à la cour, pour y solemniser la fête de Pâques, suivant les ordres du concile. Les archevêques qui souscrivirent aux actes du concile, sont Julien archevêque de Tolede, Liuva archevêque de Brague, Estienne archevêque de Merida, & Floresind archevêque de Seville.

Il semble que le roi Ervigius ne s'appliquoit qu'à convoquer

des conciles. Ce fut par ses soins & par ses ordres que se tint le quatorziéme concile de Tolede, l'année suivante, le quatorziéme de Novembre. Le pape Leon II. du nom l'en avoit prié, dans le dessein de faire approuver, & recevoir le sixiéme concile general tenu à Constantinople, où il s'étoit trouvé deux cens quatre-vingt-dix peres. Les évêques d'Espagne ne pûrent pas s'y trouver, à cause des froids de la saison déja fort avancée, & des dépenses extrêmes qu'ils avoient été obligés de faire, pour se trouver aux deux derniers conciles; ainsi il ne se rendit à Tolede que dix-sept évêques, & presque tous de la province Carthaginoise; les archevêques de Tarragonne, de Narbonne, de Merida, de Brague, de Seville, & plusieurs autres évêques, jusqu'au nombre de dix, y envoierent seulement leurs deputés. Tous d'un commun accord approuverent, & reçurent le concile de Constantinople, qu'ils comptent pour le cinquiéme concile general, & le mettent immediatement après le concile de Calcedoine; car dans ce tems-là l'Espagne entraînée par l'exemple de l'Afrique, & de l'Illyrie, réjettoit le cinquiéme concile general, tenu aussi à Constantinople sous l'empereur Justinien; nous voions même par les ouvrages de saint Isidore de Seville, que ce prelat étoit dans la même erreur, assez commune en ce tems-là.

An 684 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXIV. Concile XIV. de Tolede.

La raison pour laquelle les évêques d'Espagne réjettoient ce concile, étoit parce qu'il avoit réjetté, & condamné les écrits de Theodore évêque de Mopsueste, de Theodoret évêque de Cyr, & d'Ibas d'Edesse, qui sont les trois chapitres si fameux dans ce siecle là. Ils disoient que le concile de Calcedoine aiant approuvé, & reçu ces trois celebres auteurs, il ne pouvoit plus être permis de les condamner; mais l'erreur des Espagnols venoit de ce qu'ils ne faisoient pas assez d'attention que l'on peut approuver les personnes, & condamner leurs sentiments, & c'est ce qui étoit arrivé dans cette occasion: il est vrai que le concile de Calcedoine avoit justifié la personne des trois évêques, dont nous venons de parler, & le cinquiéme concile general tenu sous l'empereur Justinien, avoit seulement condamné leurs écrits. Enfin le concile de Tolede réjetta, & condamna les Monothelites, & les Apollinaristes, qui ne reconnoissoient en Jesus-Christ qu'une seule volonté, & ils se conformerent en cela aux decrets du sixiéme concile general.

Les Espagnols rejettent le cinquiéme concile general.

An 684 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le concile de Tolede envoia à Rome en son nom une belle & sçavante Apologie, composée par Julien archevêque de Tolede; un certain Pierre Regionaire de l'église Romaine la porta, elle contenoit les principaux articles de notre foi, que Julien expliquoit avec beaucoup de netteté & d'érudition. Quand Pierre arriva à Rome, le pape Leon II. étoit mort, & Benoît lui avoit succedé. Il n'approuva pas tout ce qui étoit dans l'apologie, & trouva qu'il y avoit plusieurs choses à reprendre, entre autres il condamnoit l'explication que Julien faisoit du mystere de la Trés-Sainte Trinité, dans laquelle il disoit que la sagesse procedoit de la sagesse, & la volonté de la volonté: manieres de parler, qui ont cependant beaucoup de rapport à ce que l'église chante tous les jours dans le Symbole de Nicée, où il y a: *Dieu de Dieu*, *Lumiere de Lumiere.* Mais le pape ne jugeoit pas que l'on dût se servir de semblables expressions, ni les étendre au delà de l'usage que l'église en faisoit. Il condamnoit encore absolument ce que Julien disoit de Jesus-Christ, qui étoit composé de trois substances.

LXXV. Ervigius marie sa fille Cixilone avec Egica.

Pendant que cette affaire s'agitoit à Rome, & que Julien archevêque de Tolede écrivoit pour justifier ses expressions, & pour répondre aux objections qu'on lui faisoit, Ervigius étoit occupé à bien d'autres affaires, & se trouvoit dans de terribles inquietudes, malgré les mesures qu'il avoit prises, pour se maintenir sur un thrône usurpé. Il ne sçavoit comment faire pour laisser le roiaume à ses enfans, il sentoit bien que le peuple, quoiqu'il parût soumis, le regardoit toûjours avec peine; que son obéissance étoit forcée; qu'il étoit toûjours à la veille de se soulever; & qu'après sa mort, ses enfans ne seroient jamais en état de conserver le thrône qu'il leur laisseroit: il prit donc la resolution de faire une alliance avec la famille de Wamba, & de marier sa fille Cixilone avec Egica, un des seigneurs les plus considerables du roiaume, & proche parent du roi déthrôné; ce mariage se fit, & il exigea de lui un serment, par lequel il s'obligeoit de soutenir les interêts de la reine sa bellemere, & de ses enfans.

Mort d'Ervigius.

Il ne s'appliqua plus ensuite qu'à bien regler son roiaume: il abolit quelques-unes des loix portées par Wamba, qui paroissoient trop rigoureuses, pour les tems fâcheux, où l'on se trouvoit, & par rapport à la corruption generale des mœurs; il crut sur tout que pour gagner le peuple, il falloit moderer la loi

pour

pour la levée des ſoldats, dont tout le monde preſque ſe plaignoit. Enfin il tomba malade à Tolede, & il y mourut le Vendredi quinziéme de Novembre de l'année ſix cens quatre-vingt-ſept, après avoir regné ſept ans & vingt-cinq jours. Quoique ſon élevation ſur le thrône eût eu quelque choſe d'odieux, ſa memoire & ſon nom ne laiſſerent pas d'être longtems en veneration à toute l'Eſpagne, par la maniere, dont il gouverna les peuples. Il y eut ſous le regne du roi Ervigius une terrible famine en Eſpagne. On repara le pont & les murailles de Merida, on n'épargna rien pour embellir, & pour fortifier cette ville. Celui qui eut le ſoin de conduire l'ouvrage, & qui en avoit donné le deſſein, fut un nommé Sala, comme on le peut voir par des vers anciens, que l'on trouve parmi les épigrammes d'Eugene III. archevêque de Tolede.

An 687 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

LXXVI. Ervigius nomme Egica pour ſon ſucceſſeur.

Ervigius la veille de ſa mort nomma Egica ſon gendre pour ſon ſucceſſeur au roiaume d'Eſpagne, & afin d'ôter aux grands le ſcrupule qu'ils pourroient avoir de prêter le ſerment de fidelité au nouveau roi, il les diſpenſa de celui qu'ils lui avoient prêté à lui-même le jour de ſon couronnement. Egica fut ſacré, & couronné le Dimanche vingt-quatriéme Novembre, huit jours après ſa nomination: la ceremonie ſe fit à Tolede, ſuivant la coutume de ce tems-là, dans l'égliſe Pretorienne de ſaint Pierre & de ſaint Paul. La conduite que tint le nouveau roi, montre bien qu'une injure qu'on a reçue, fait une impreſſion bien plus vive ſur le cœur, que le bienfait, par lequel on tâche de l'adoucir. A peine Egica ſe vit-il couronné, & ſe crut-il affermi ſur ſon thrône, qu'il donna une marque éclatante de la haine qu'il portoit au feu roi ſon beau-pere, & du reſſentiment qu'il conſervoit de l'injuſtice commiſe par ce prince envers le roi Wamba; car il repudia ſa femme Cixilone fille d'Ervigius, & dont il avoit cependant un fils nommé Wrtiza. Il ſe trouve auſſi quelques auteurs qui aſſurent qu'Egica n'agit en cela, que par les conſeils, & même à la ſollicitation de Wamba, qui ſous le voile de la pieté, conſerva toûjours juſqu'à la mort un reſſentiment vif de la perfidie d'Ervigius, & ne quitta jamais le deſir de s'en venger, quoique la profeſſion qu'il avoit embraſſée, lui eût dû inſpirer l'eſprit de douceur & de charité, auſſi-bien que l'oubli, & le pardon des injures.

Egica repudie Cixilone.

Egica, après cette démarche, fit ſentir aux grands qui

An 687 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

avoient eu part à la perfidie d'Ervigius, & à l'abdication forcée de Wamba, ce qu'ils devoient attendre d'un prince qui n'épargnoit pas sa propre épouse, à laquelle il étoit néanmoins redevable de la couronne. En effet, il n'y eut presque aucun grand seigneur attaché à la personne, & à la famille d'Ervigius, qu'il ne trouvât moien de punir; c'est ce que l'on condamne dans Egica: à cela près, il avoit toutes les qualités qui font un grand roi, & l'on peut dire qu'il y a eu peu de ses prédecesseurs qui aient eu plus d'amour pour la justice, & plus d'attachement pour la religion.

LXXVII. XV. Concile de Tolede.

Egica fut illustre dans la paix & dans la guerre, il sçut se rendre redoutable à ses voisins par sa valeur, & respectable à ses sujets par sa prudence, & par sa moderation. Ce prince religieux crut qu'il devoit marcher sur les traces des rois qui l'avoient précedé, & ne leur ceder en rien dans le zele qu'ils avoient fait paroître, pour conserver la pureté de la foi, & le rétablissement de la discipline ecclesiastique; il convoqua donc à Tolede le quinziéme concile; il s'y rendit soixante & six évêques de tous les endroits de l'Espagne, & l'ouverture s'en fit le quinziéme de May de l'année six cens quatre-vingt huit dans l'église Pretorienne de saint Pierre & de saint Paul. L'affaire par où le concile commença, & peut-être celle qui l'occupa le plus, fut d'examiner le serment qu'Egica lui-même, & les autres grands du roiaume avoient fait de ne faire aucun mauvais traitement à la reine veuve d'Ervigius, & à ses enfans. La raison que l'on avoit de douter si l'on observeroit ce serment, étoit, que dans les dernieres resolutions, on avoit confisqué les biens de ceux qui avoient paru attachés au parti, & aux interêts de l'infortuné Wamba, & qu'Ervigius les avoit donnés aux princes ses fils. On demanda donc si en vertu de ce serment, fait uniquement par contrainte, il étoit défendu à ceux qui avoient été dépouillés injustement de leurs biens, d'en demander la restitution, & s'il n'étoit pas permis au roi de juger en leur faveur. Les peres du concile répondirent tous d'une voix, que ce seroit une impieté d'abuser de la sainteté des sermens, pour autoriser, & pour justifier l'usurpation, & l'injustice; qu'ainsi ceux qui se croioient injustement offensés, avoient droit de demander au roi justice, & que le roi étoit obligé en conscience de la leur rendre, puisqu'il étoit le protecteur de la justice, & des loix.

An 688 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il y eut une autre affaire qui parut de consequence, & que le concile jugea à propos d'examiner. Nous avons dit que Julien archevêque de Tolede, avoit fait une apologie pour la religion, contre les heretiques; que le dernier concile l'avoit adoptée, & l'avoit envoiée à Rome en son nom. Le pape Benoît y avoit trouvé quelque chose à reprendre, & l'avoit censurée, le concile crut qu'il y alloit de son honneur de la justifier; & pour cet effet, le même archevêque de Tolede composa une nouvelle apologie, approuvée de tous les autres prelats, dans laquelle, il entreprit de démontrer que dans le mystere de la très-sainte Trinité, on pouvoit dire que la volonté procedoit de la volonté, & la sagesse, de la sagesse, & qu'il n'y avoit rien contre la foi dans l'expression dont il s'étoit servi, en disant que Jesus-Christ est composé de trois substances, qui étoient les deux articles condamnés par le pape Benoît; car, disoit-il, le mot de *substance* se devoit prendre, ou se prend même souvent pour celui de *nature* & *d'essence*. Or l'on ne peut douter que dans Jesus-Christ il n'y ait trois natures, sçavoir la divinité, le corps & l'ame; & nous voions que même dans les anciens auteurs les termes *abstraits* ou substantifs, qui signifient les formes, se prennent quelquefois pour les termes *concrets*, c'est-à-dire, pour les adjectifs; en sorte que de dire que la sagesse procede de la sagesse, c'est comme si l'on disoit que le Fils infiniment sage, proce du pere infiniment sage.

An 688 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

On examine dans le concile l'apologie de Julien archevêque de Tolede.

Lorsque le concile envoia à Rome sa réponse, & la nouvelle apologie, le pape Benoît étoit mort, & Sergius lui avoit succedé sur la chaire de saint Pierre, l'archevêque D. Rodrigue écrit que le nouveau pape aiant examiné l'une & l'autre, l'approuva, & en fit même l'éloge. Pour moi, j'avoue que l'apologie me paroît un peu trop forte, & ne convient ni à la modestie de Julien, ni au respect que l'on doit au souverain pasteur de l'église; mais il est rare de trouver un homme d'esprit, & un sçavant, qui souffre tranquillement que l'on condamne son ouvrage, & quand on entreprend de se défendre, sur tout quand l'on croit avoir raison, & avoir été injustement condamné; il en est core plus difficile dans la chaleur de la dispute, de ne pas passer quelquefois les bornes de la moderation, & de s'en tenir à celle d'une juste défense. L'archevêque de Tolode passoit en ce tems-là pour un des plus sçavans hommes qu'il y eût dans l'église. On n'a qu'à lire les ouvrages qui nous

An 688 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

estent de ce grand homme, pour en être persuadé ; nous avons encore celui auquel il a donné pour titre *pronostic des siecles avenir*, & celui *des six âges*. Ses autres ouvrages se sont perdus dans les revolutions differentes, dont l'Espagne a été agitée. Il étoit issu de famille Juive, & il avoit été disciple d'Eugene III. un de ses predecesseurs, & ami très-particulier de Gudila archidiacre de Tolede : il avoit succedé à Quiricus archevêque de la même ville ; c'étoit un homme d'un esprit aisé, fecond & agréable ; mais sa pieté, sa douceur & ses autres vertus le rendirent encore beaucoup plus recommandable. Il mourut sous le regne du roi Egica, le huitiéme de Mars de l'année six cens quatre-vingt-dix, & fut inhumé dans l'église de sainte Leocadie : l'église l'a mis au nombre des saints, comme on le voit dans plusieurs martyrologes, les fautes & la conduite de son successeur ne servirent qu'à donner encore plus de relief à la sainteté de Julien, & à le faire regreter davantage.

Mort de Julien archevêque de Tolede.

An 690 depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXVIII.

Sisbert succede à Julien.

Ce fut Sisbert homme hardi, entreprenant & brouillon, qui succeda à Julien dans l'archevêché de Tolede : il eut l'audace de se revêtir de la chasuble que saint Ildephonse avoit reçue du Ciel, & à laquelle nul de ses prédecesseurs n'avoit osé toucher par respect. Il semble que depuis ce tems-là son irreverence sacrilege le précipita d'abîme en abîme, & le plongea dans toutes sortes de malheurs. Il arrive assez ordinairement que les hommes s'aveuglent, quand la vengeance divine les poursuit, & qu'ils ne voient pas les précipices qu'ils se creusent eux-mêmes sous leurs pieds. Cet esprit altier, remuant & ambitieux, sans avoir égard au caractere sacré dont il étoit revêtu, ne pensa qu'à brouiller un roiaume qui étoit en paix, & quoiqu'il fût redevable au roi de son archevêché, il ne laissa pas de soulever les peuples contre son bienfacteur. Comme il ne manquoit ni d'adresse, ni d'intrigues, que d'ailleurs il étoit accredité, & avoit une éloquence populaire, capable de remuer les esprits, & de les entraîner dans son sentiment, il étoit tout propre dans une revolution à être chef de parti. Egica n'étoit pas si paisible sur son thrône, qu'il n'y eût plusieurs mécontens & differentes factions dans le roiaume : Sisbert sçut parfaitement se servir de cette conjoncture, pour venir à bout de ses desseins ; plusieurs grands seigneurs, & les plus séditieux du peuple se joignirent à lui. Ce fut là l'origine des guerres civiles, dont le roiaume fut agité ; il y a même lieu de presumer que les guerres

Il fait soulever le roiaume contre Egica.

étrangeres qu'Egica eut à soutenir, ne fut que l'effet des intrigues, & des menaces du perfide, & de l'artificieux Sisebert.

An 690 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les François attaquent les villes que les Goths possedoient dans les Gaules.

Les François qui ne demandoient pas mieux qu'à profiter des divisions qui troubloient l'Espagne, & de la guerre civile, où elle se trouvoit embarrassée, se jetterent sur les places que les Goths possedoient dans la Gaule; les gouverneurs n'étoient nullement en état de tenir tête aux François: Egica leur aiant envoié des troupes, pour repousser l'ennemi: on en vint par trois fois aux mains avec les François; mais les Goths eurent toûjours du desavantage. La negligence des historiens fait que l'on ignore absolument le veritable motif, ou au moins le prétexte de cette guerre; ils n'ont pas été plus soigneux d'instruire la posterité & du nombre des combattans, & des morts, & même des lieux où les batailles se donnerent, non plus que la maniere dont se termina cette guerre, (27) tout ce que l'on peut démêler dans les monumens qui nous restent, c'est que le roi par sa prudence appaisa les divisions intestines dès leurs commencemens, & prévint les malheurs, dont tout le roiaume étoit menacé; il trouva le secret de détacher du parti de Sisbert, les plus accredités, & l'archevêque se voiant abandonné, demeura à la discretion de son souverain. Le roi crut qu'il y alloit du repos de son état de punir ce chef des mutins, qui avoit pensé mettre toute l'Espagne en feu: il se contenta cependant de l'envoier en exil; mais il voulut que son jugement fût confirmé, & ratifié par celui des prelats de son roiaume.

Egica termine la guerre des François.

Et rétablit le calme dans ses états.

LXXIX.

XVI. concile de Tolede.

An 693 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il convoqua donc un concile à Tolede, & il s'y trouva soixante & six évêques; l'ouverture s'en fit dans l'église Pretorienne de saint Pierre & de saint Paul le deuxiéme de Mai de l'année six cens quatre-vingt treize. Les prelats non-seulement confirmerent le jugement que le roi Egica avoit porté contre l'archevêque Sisbert; mais encore ils l'excommunierent, & le déposerent de son archevêché. Ce concile est le seiziéme de Tolede: on y dressa une profession de foi, pour confirmer ce que le dernier concile avoit déterminé en faveur de l'apologie de Julien archevêque de Tolede. Dans cette profession de

(27) *Cette guerre.* Il ne faut pas non plus s'étonner si dans l'histoire generale de France on ne voit point le détail de ces démêlés avec les Goths; car apparemment que ces démêlés n'étoient que des querelles de seigneurs particu liers avec les Goths leurs voisins, dans lesquelles les souverains n'entroient point.

An 693 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

foi, les peres y disent en termes formels que dans Dieu, la volonté procede de la volonté; la sagesse, de la sagesse; l'essence, de l'essence; & que Jesus-Christ est descendu aux enfers. On fit d'autres decrets dans ce concile; on y accorda le titre de noblesse à tous les Juifs qui avoient embrassé sincerement & de cœur la religion Chrétienne, & on les exempta de tous les droits, & de tous les impôts; on y reforma aussi quelques-unes des anciennes loix, qui n'étoient plus en usage, & que l'on ne pouvoit plus observer. On y ordonna que l'on feroit tous les jours, & dans toutes les églises d'Espagne une priere pour le roi, pour ses enfans & pour toute la famille roiale, & l'on composa par l'ordre du concile, l'oraison que l'on reciteroit à la Messe pour ce sujet, c'est de là que nous est venue cette coutume, qui se garde encore aujourd'hui dans toute l'Espagne, de prier Dieu pour le roi à la Messe, & l'oraison dont nous nous servons, est la même que celle qui fut faite par l'ordre du concile; on y a changé peu de choses. Felix archevêque de Seville, mais qui venoit d'être transferé à l'archevêché de Tolede après l'excommunication, & la deposition de Sisbert souscrivit le premier aux actes du concile; Faustin ensuite, qui d'archevêque de Brague étoit devenu archevêque de Seville; Maxime archevêque de Merida; Vera archevêque de Tarragonne, & Felix archevêque de Brague, auparavant évêque de Porto.

LXXX. XVII. concile de Tolede.

Ces mêmes prelats & beaucoup d'autres dont l'on ne sçait pas le nombre, se rassemblerent encore l'année suivante à Tolede dans l'église de sainte Leocadie du fauxbourg; ce concile s'ouvrit le septiéme de Novembre; il s'y trouva peu d'évêques de la Gaule Gothique, à cause d'une peste qui ravageoit en ce temslà cette province; & dans la crainte d'être surpris par les François qui couroient tout le pays.

Le roi presente au concile un memoire contre les Juifs.

Le roi sollicita fortement les peres du concile de chercher des voies sûres & efficaces, pour déraciner entierement du roiaume la nation Juive: il presenta un memoire au concile, dans lequel il declaroit que les Juifs d'Espagne entretenoient des intelligences secretes avec les Juifs d'Afrique; qu'ils avoient pris ensemble des mesures secretes pour se soulever, & livrer le roiaume aux Sarrasins; il represénta que le mal étoit beaucoup plus grand, qu'on ne pensoit; que cette peste se repandoit de tous côtés; qu'il n'y avoit aucune province dans l'Espagne, où elle ne se fût glissée; qu'elle n'avoit pas ce-

pendant encore gagné les Pyrenées, ni passé jusqu'en France; qu'il n'étoit ni juste, ni raisonnable de dissimuler, & de laisser impunie une si noire trahison; qu'ainsi il prioit les peres du concile de conferer ensemble, & de voir quel prompt remede l'on devoit apporter à un mal si dangereux. (28)

An 693 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

On fait un decret contre les Juifs.

Les prelats, après avoir lû, & examiné ce memoire, determinerent que tous les Juifs d'Espagne demeureroient esclaves, & afin qu'ils ressentissent encore plus vivement le poids de leurs miseres, & l'effet de la pauvreté, on ordonna que tous leurs biens seroient confisqués; qu'on leur ôteroit leurs enfans dès qu'ils auroient atteint l'âge de sept ans; & qu'on les mettroit entre les mains des maîtres Chrétiens, qui auroient soin de les élever dans la veritable religion. On porta enfin une loi en faveur de la reine Cixilone, & de ses enfans, quoique le roi l'eût repudiée quelques années auparavant, pour assurer au prince son fils la succession du roiaume, après la mort d'Egica. Trois ans avant ce dernier concile de Tolede, il s'en étoit tenu un à Sarragosse, dans lequel on avoit fait une loi generale, qui ordonnoit à quelque reine que ce fût, d'entrer en religion, & d'y prendre le voile, après la mort du roi son époux, afin qu'en leur ôtant la liberté de se remarier, les grands n'eussent aucun prétexte de remuer, & de troubler la tranquillité de l'état.

LXXXI. Egica associe Witiza au roiaume.

Le roi Egica avoit de la reine Cixilone son épouse un fils nommé Witiza; il resolut de l'associer à sa couronne, & de le faire reconnoître par les Goths pour roi d'Espagne. Cela se fit la dixiéme année de son regne. On trouve encore aujourd'hui en Espagne des medailles frappées au coin de ces deux princes, & l'on voit leurs portraits sur les mêmes pieces de monnoie, ce qui me paroît une preuve assez évidente, que le fils avoit été declaré roi du vivant de son pere, & qu'ils ont

(28) *Mal si dangereux.* Quand le roi Egica proposoit aux peres du concile de Tolede d'examiner de quels moiens on se serviroit pour exterminer les Juifs d'Espagne: ce n'est pas que de lui-même il n'eût l'autorité de le faire, & il n'avoit pas besoin pour cela d'avoir l'approbation & leur consentement; mais il ne le faisoit que pour demander leur avis, comme à des gens sages, & pour ne point s'attribuer le blâme de ses sujets, dans lesquels il voioit quelques semences de troubles; ainsi il étoit bien aise de faire sentir qu'il n'agissoit que par les conseils des prelats de son roiaume, & pour faire taire les peuples, sur lesquels ces motifs ont beaucoup de pouvoir. D'ailleurs Egica s'étant fait choisir par de mauvaises finesses: il ne faut pas regarder ces rois électifs, & mal établis, comme si c'étoient des rois hereditaires, & depuis longtems affermis sur le thrône de pere en fils.

An 693 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

regné tous deux ensemble. Auprès de la ville de Tuy dans un vallon fort agréable arrosé par quantité de fontaines, & couvert de bois, on voit encore de nos jours de vieilles murailles, qui sont les restes & les débris d'un château que le roi Witiza avoit fait bâtir pour lui servir de maison de plaisance, dans le tems qu'il faisoit sa residence à Tuy; car le roi son pere, qui craignoit avec raison que les esprits brouillons, dont les cours ne sont que trop remplies, n'abusassent de la jeunesse du prince son fils, & de l'autorité dont il avoit bien voulu lui faire part, l'envoia en Galice, pour gouverner cette province, où les Sueves avoient regné si long-tems. Egica tomba malade à Tolede, & mourut dans le mois de Novembre l'année sept cens une, cinq après qu'il eût associé son fils à sa couronne. Dès que le roi Witiza eut appris la maladie du roi son pere, il se rendit aussi-tôt à Tolede, & après la mort d'Egica, il fut reconnu pour seul roi par tous les ordres du roiaume, & sacré à la maniere des autres rois Goths, le quinziéme du même mois de Novembre.

Mort d'Egica.

An 701 depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXXII.

Witiza reconnu roi.

Le regne de Witiza devint fameux par les crimes monstrueux dont ce prince infâme se souilla; il n'y a point de desordre & de débauche, dans lesquels il ne se plongeât; mais sa cruauté, son impieté, & le mépris insolent qu'il fit des loix les plus sacrées de l'église, lui attirerent particulierement la haine & l'execration de ses sujets. L'empire des Goths en Espagne étoit sur son declin, les Espagnols s'abandonnnoient tous les jours aux plus abominables déreglemens; leurs crimes énormes monterent enfin à un tel excès, qu'ils attirerent la malediction de Dieu sur tout le roiaume, & le précipiterent dans le dernier abîme de malheurs. Nous voions par une trop frequente & trop funeste experience, que les roiaumes & les empires ne sont jamais plus près de leur chûte, que lorsque nous les en croions les plus éloignés par une longue suite de bonheur, & de prosperités, le comble de la gloire & de la grandeur touche au comble de toutes les miseres. Les choses d'ici bas ont leur periode; rien n'est stable sur la terre; loix, coutumes, villes, empires tout est sujet au changement. Jamais prince ne commença peut-être mieux que Witiza.

Les commencemens heureux du regne de Witiza.

Witiza ne s'appliqua au commencement de son regne qu'à proteger l'innocence & la vertu, & qu'à reprimer l'injustice & l'iniquité; il rappella de l'exil tous ceux que son pere y

avoit envoiés, & afin que la grace fût entiere, il les rétablit dans tous leurs biens, & dans toutes leurs charges : il fit plus, car pour effacer la honte & l'infamie qui auroit pû rejaillir sur les familles de ceux à qui l'on avoit fait le procès dans ces tems malheureux, & que l'on avoit condamnés sous prétexte de rebellion, ou d'autres crimes, pour éteindre les reproches que l'on auroit pû faire dans la suite à leurs enfans, il fit brûler les registres & les papiers qui en auroient pû conserver le souvenir à la posterité. Ces commencemens étoient admirables, & Witiza auroit effacé la gloire de tous ses predecesseurs, s'il eût toûjours marché dans la même route, & qu'il n'eût pas souillé par les crimes les plus honteux, la reputation qu'une conduite si louable lui avoit acquise. La jeunesse est un pas bien dangereux, & bien glissant; mais quand elle se trouve jointe à l'autorité souveraine, & qu'un jeune prince peut impunément tout ce qu'il veut, il est bien difficile de se prescrire à soi-même des bornes justes, & de ne vouloir que ce ce que la raison, la vertu, & la justice suggerent.

An 701 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

La premiere démarche que Witiza fit pour s'écarter de la route qu'il avoit suivie jusqu'alors, & pour se décharger, si je puis m'exprimer ainsi, du poids de sa propre vertu, dont il se trouvoit lui-même accablé, fut de se livrer à une troupe de flateurs dont sa cour étoit remplie, & par lesquels il se laissa obseder : race maudite, peste dangereuse, & funeste, qui précipite les souverains, presque mal gré eux, & sans qu'ils s'en apperçoivent, dans l'abîme des malheurs.

Ce jeune prince avoit un très-mauvais naturel, & les passions violentes : le respect qu'il avoit pour le feu roi son pere, en avoit retenu les saillies, pendant qu'il vivoit; il avoit sçu les cacher; mais lorsque cette crainte respectueuse ne le retint plus, & qu'il se vit en liberté de donner l'essor à ses méchantes inclinations, il n'y a point de crime, ausquels il ne s'abandonnât. Il entretint dans son palais un grand nombre de concubines, il les traitoit en reines, & comme si elles eussent été ses épouses legitimes; mais pour autoriser en quelque maniere un crime si énorme, il en commit un autre encore plus grand, en faisant une loi, par laquelle il donnoit à ses sujets la même liberté. Il permit encore en particulier aux ecclesiastiques, & aux personnes consacrées à Dieu de se marier. Loi honteuse & abominable, qui ne trouva cependant que trop de partisans,

Witiza se plonge dans toutes sortes de crimes.

Il permet à ses sujets d'avoir plusieurs femmes.

Et aux ecclesiastiques de se marier.

An 701 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

& de sectateurs, soit afin de contenter leurs propres passions, soit afin de mieux faire leur cour au prince, & de pouvoir par ce moien s'élever aux premiers emplois : lâche & indigne esclavage de courtisans, qui par une basse & criminelle flatterie s'étudient à imiter les vices des souverains. Il porta encore une autre loi, par laquelle il défendit à tous ses sujets de rendre au souverain pontife l'obéissance que lui doivent tous les fideles. Par là il ouvrit le chemin à la licence, & au libertinage, & jetta tout le roiaume dans la derniere confusion. L'Espagne avoit toûjours été florissante, tant qu'elle étoit demeurée inviolablement attachée au saint siege ; mais sa revolte contre le chef de l'église, la précipita dans des malheurs, dont elle a eu bien de la peine à se relever.

LXXXIII. Il convoque une assemblée generale à Tolede.

Le roi ne se contenta pas d'avoir porté des loix si infames, il prit la resolution de les faire autoriser même par un concile : ce fut dans ce dessein, & afin qu'elles eussent encore plus de force dans ses états, qu'il convoqua un concile d'évêques, ou plûtôt un brigandage d'impies, & de scelerats à Tolede. Les sceances se tinrent dans l'église de saint Pierre & de saint Paul du fauxbourg, où est à present un monastere de religieuses de saint Benoît ; Gunderic étoit alors archevêque de Tolede. On n'a pas mis dans le recueil des conciles les actes de cette infame assemblée, & avec raison ; car ce seroit deshonorer le nom de concile, que de le donner à un brigandage, tel que fut cette assemblée de Tolede, dont les abominables decrets sont si contraires à la raison, aux loix, à la religion, & à tous les canons de l'église. Il y a un decret particulier, par lequel on permet aux Juifs de retourner en Espagne, & d'y demeurer malgré les ordonnances portées par les prédecesseurs d'Egica contre cette nation. Il semble que ce fut là le commencement des revolutions, dont l'Espagne se trouva agitée, & des malheurs où elle se précipita.

Il est vrai que plusieurs qui ne reconnoissoient point d'autres regles que leurs passions, applaudissoient à des loix impies qui les flattoient ; mais il ne laissa pas de s'en trouver un grand nombre qui rougirent de ce desordre : sensibles à la gloire de la nation, attachés à la religion de leurs peres, & aux loix anciennes du roiaume, ils cherchoient le remede à de si grands maux. Ils jettoient les yeux sur les enfans de Chindasuinthe, pour remettre sur leur tête la couronne qu'on leur avoit injuste-

ment ôtée. Witiza ne pouvoit ignorer qu'il étoit l'execration de tous les gens de bien, instruits apparemment des desseins que l'on formoit contre lui : il prit la resolution de persecuter ceux qui restoient encore de la famille de Chindasuinthe, & d'achever ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher du vivant de son pere.

An 701 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXXIV. Theodofrede fils de Chindasvinthe.

Chindasuinthe avoit laissé deux enfans freres du roi Recesuinthe, & ils étoient encore en vie : l'un s'appelloit Theodofrede, & l'autre Favila. Theodofrede étoit duc de Cordoue : dans les revolutions qui étoient arrivées, il avoit pris le parti de s'éloigner de la cour, pour ne point donner d'ombrage au roi, il s'étoit retiré dans ses terres, où il avoit fait bâtir un fort beau palais, & là éloigné de toute ambition, il menoit une vie privée, beaucoup plus douce, & plus tranquille, que la vie tumultueuse des courtisans.

Favila son frere tué par Witiza.

Favila étoit duc de Cantabrie ou de Biscaye : dans le tems que Witiza étoit retiré en Galice, pendant la vie du roi Egica son pere, Favila l'y avoit accompagné, avec la charge de capitaine de ses gardes. Witiza le tua d'un coup de bâton qu'il lui donna sans raison, & par un emportement de colere ; on soupçonna même qu'il ne l'avoit fait que pour abuser plus librement de la femme du duc, qu'il aimoit éperduement. Favila avoit laissé un enfant, nommé Pelage, c'est lui qui dans la suite a commencé à relever l'Espagne, que les Maures avoient conquise presque toute entiere, & à rétablir les affaires de ce roiaume. Après la funeste mort de Favila son pere, il quitta la charge qu'il avoit auprès de Witiza, & se retira dans ses terres de Biscaye, & Witiza donna la chage de capitaine de ses gardes au comte Julien, qui avoit épousé sa sœur. Ce furent là les premieres marques que Witiza donna de son naturel cruel & violent, pendant la vie de son pere, & de la haine qu'il portoit à l'illustre famille de Chindasvinthe.

Witiza fait crever les yeux à Theodofrede.

Quand Witiza fut monté sur le thrône, il ne garda plus de mesures, & ne se mit plus en peine de cacher la haine qu'il conservoit contre Pelage, & son oncle Theodofrede, auquel il fit crever les yeux, Rodrigue son fils se sauva, & se déroba à la fureur implacable de son persecuteur, & de l'ennemi de sa maison, c'est lui qui depuis monta sur le thrône, après la mort du tyran Witiza. Pour Pelage, quelque effort que Witiza fît pour l'avoir entre les mains, jamais il n'en put venir à bout : Pelage s'étoit fortifié dans ses terres de Biscaye, soutenu

An 701 & suiv. depuis la naiſſance de Jesus-Chriſt.

par le zele, l'affection & la fidelité de ſes vaſſaux: cependant comme il connoiſſoit le caractere & le genie de Witiza, il ne ſe crut pas en ſureté en Eſpagne, ainſi il prit la reſolution de diſparoître, & de s'abſenter en attendant une conjoncture plus favorable, & il entreprit de faire par devotion le pelerinage de Jeruſalem; c'eſt une ancienne tradition qui s'eſt conſervée juſqu'à preſent dans le pays, qu'on a vû pendant longtems dans Arratia petite ville de Biſcaye les bourdons qui ſervirent à Pelage & à ſon compagnon pendant un ſi long pelerinage.

LXXXV. Witiza fait razer toutes les fortifications des villes.

Il n'eſt pas difficile de juger que la cruauté & les autres crimes de Witiza, lui attirerent la haine & l'execration de ſes ſujets. On ne le regardoit qu'avec horreur, & il ne l'ignoroit pas. Au lieu de s'appliquer à regagner leur cœur & leur affection, il reſolut de les retenir par la crainte. Il crut que rien n'étoit plus capable de retenir dans le devoir ceux qui pourroient avoir la moindre penſée de remuer, que s'il leur ôtoit tout azile, & tout lieu de retraite, c'eſt pourquoi il fit razer toutes les fortifications & les murailles de toutes les villes d'Eſpagne, à la reſerve de Tolede, de Leon, & d'Aſtorga, qui furent conſervées, ſoit que ces villes ne vouluſſent point en cela obéir aux ordres du roi, ſoit que le roi lui-même comptât plus ſur la fidelité des habitans.

Et fait briſer toutes les armes.

Ce fut par la même raiſon que par la derniere des extravagances il fit briſer toutes les armes du roiaume, dans leſquelles cependant conſiſte la force, & le ſalut des peuples, qui par là ſe virent expoſés à devenir la proie de leurs ennemis. Les raiſons, ou plûtôt les prétextes, dont il ſe ſervit, pour colorer & juſtifier des commandemens ſi bizarres, & ſi inſenſés, fut, diſoit-il, le deſir qu'il avoit de conſerver, & de maintenir la paix parmi ſes ſujets. Tant il eſt vrai que lorſque la paſſion s'eſt rendue maitreſſe de l'eſprit d'un tyran, il craint tout, ſon ombre lui fait peur, & les choſes même dont il devroit ſe ſervir pour ſe conſerver, & pour ſe défendre, ſont pour lui des phantômes qui l'épouvantent; ceux que l'honneur n'eſt pas capable de retenir dans les juſtes bornes de la raiſon, & qui ne ſuivent point d'autre regle que leur paſſion, ſont agités de mille fraieurs, & ne vivent jamais en aſſurance; plus ils marchent, & plus ils ſe creuſent d'abîmes, ils trouvent le précipice, où ils ſe flattoient vainement de trouver leur ſalut, & leur repos.

An 701 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

LXXXVI. Gunderic archevêque de Tolede n'ose s'opposer à Witiza.

Gunderic étoit en ce tems-là archevêque de Tolede, il avoit succedé à Felix : c'étoit un prélat (29) qui avoit de très-grandes qualités ; s'il avoit eu assez de courage & de fermeté, pour arrêter la fureur & les débordemens de Witiza. Qu'il y a des personnes qui ont horreur du crime, & qui n'ont pas la genereuse hardiesse de condamner celui qui le commet. La corruption n'étoit pas néamoins si universelle, sur tout dans l'église, qu'il ne se trouvât encore un bon nombre d'évêques & de prêtres, qui malgré l'exemple & l'autorité du prince, s'étoient conservés dans la pieté, & n'avoient pas entierement oublié les saintes instructions qu'ils avoient reçues de leurs peres. Ce tyran persecutoit à outrance les ministres zelés qui condamnoient ses dereglemens ; & ceux dont la conduite reglée étoit la censure tacite de ses débauches ; il ne les laissoit point en repos, qu'il ne les eût forcés de se rendre à sa volonté.

Sinderede successeur de Gunderic.

Sinderede successeur de Gunderic dans l'archevêché de Tolede, avoit pris le parti de s'accommoder au tems, & s'étoit rendu par une lâcheté criminelle & indigne de son caractere, esclave de la volonté de Witiza. Sa complaisance impie alla si loin, qu'il souffrit qu'Oppas, frere de Witiza, ou, comme veulent d'autres auteurs, son fils, passât de l'archevêché de Seville, où il avoit été élevé à l'archevêché de Tolede. Ce fut un nouveau desordre, & la source de bien d'autres, de voir deux évêques dans la même ville, & assis sur le même siege, contre les loix, & les canons de l'église.

LXXXVII. Mort de Witiza.

La mort de Witiza fut semblable à sa vie. Les historiens ne sont pas tous d'un même sentiment sur la maniere dont il mourut. L'Archevêque Don Rodrigue dit que le tyran fut tué dans une conjuration dont le prince Rodrigue, fils de Theodofrede duc de Cordoue, fut l'auteur. Ce jeune prince irrité de voir que l'on avoit crevé les yeux à son pere, se sauva dans un coin de l'Espagne, où les Grecs (30) possedoient encore quelques places, & s'y cacha pour se dérober à la cruauté de Witiza ; mais enfin il se mit à la tête d'un grand nombre de mécontens. Ceux qui étoient toûjours demeurés attachés à sa mai-

(29) *C'étoit un prélat.* L'Espagnol ne dit rien de sa probité.

(30) *Les Grecs.* C'étoient les Espagnols qui reconnoissoient encore l'autorité des empereurs de Constantinople, & qui s'étoient conservés dans leur dependance.

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

son, se joignirent à lui, & fit mourir Witiza. Il y a néanmoins un plus grand nombre d'auteurs sçavans, & exacts qui prétendent que Witiza mourut de maladie à Tolede la dixiéme année de son regne, & la sept cens onziéme de Jesus-Christ. Il laissa après lui deux fils, l'un qui s'appelloit Eba, & l'autre Sisebut: malgré la haine universelle, que l'on avoit contre le roi leur pere, ces deux jeunes princes ne laisserent pas d'avoir des partisans; mais le plus grand nombre ne voulut pas les reconnoître. L'Espagne se trouva divisée; il s'éleva des factions differentes, & ces troubles précipiterent enfin le roiaume dans le plus grand, & le plus deplorable de tous les malheurs.

LXXXIX. Genealogie du roi Chindasuinthe & du roi Wamba.

Les Goths se trouverent divisés après la mort du roi Witiza; les uns favorisoient la famille de Chindasuinthe, & les autres soutenoient les interêts de celle de Wamba; & toutes deux prétendoient avoir droit à la couronne des Goths. Fatale division qui livra enfin l'Espagne en proie aux infideles. On ne sera peut-être pas faché que j'expose ici en peu de mots la genealogie de l'une & de l'autre famille, afin que chacun puisse juger laquelle des deux avoit plus de droit à la couronne d'Espagne.

Chindasvinthe laissa de la reine Riciberge son épouse, trois princes, & une princesse, dont on ne sçait pas le nom. L'aîné des princes fut Recesuinthe, qui succeda à son pere, Theodofrede, & Favila: Recesuinthe mourut sans laisser d'enfans pour lui succeder; ainsi les grands du roiaume éleverent en sa place Wamba sur le thrône des Goths. La fille de Chindasvinthe épousa un comte nommé Ardebaste, Grec de nation; le comte Ardebaste avoit été banni de Constantinople, pour des raisons que l'histoire ne nous a pas apprises; mais il fit paroître tant de valeur, & tant de prudence, qu'il merita d'entrer dans l'alliance du roi, en épousant sa fille; il eut pour fils Ervigius, qui fut la premiere source des maux qui inonderent l'Espagne: ce fut lui qui usurpa le roiaume sur Wamba, par les mauvaises voies, & par la supercherie dont nous avons parlé. Ervigius entre autres enfans, eut de la reine Liubigotone son épouse, une fille nommée Cixilone, qui épousa Egica, parent fort proche de Wamba. On fit ce mariage pour éteindre la haine qui étoit entre la maison du roi Wamba, & celle d'Ervigius, & par ce moien étouffer la semence des divisions, & arrêter le cours des guerres civiles. De ce mariage sortit Witiza fils aîné d'E-

gica, Oppas archevêque de Seville, & une princesse qui épousa, dit-on, le comte Julien. Witiza eut aussi deux garçons Eba & Sisebut, comme nous l'avons déja marqué.

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Theodofrede second fils de Chindasvinthe, épousa Ricilone, une des plus considerables, & des plus riches heritieres d'Espagne: il en eut Rodrigue, la peste & la ruine entiere du roiaume des Goths; car ce fut lui qui alluma le feu dont ce florissant état fut embrasé, & presque consumé. Favila étoit frere de Theodofrede, & le dernier des enfans de Chindasvinte, il ne laissa qu'un fils nommé Pelage, jeune prince d'un genie, & d'une humeur bien opposée à celle du prince Rodrigue son cousin. Ce fut par l'habileté, la prudence & la valeur de Pelage, que commencerent à se rétablir les affaires des Chrétiens en Espagne, qui paroissoient tellement ruinées par l'imprudence, ou pour mieux dire, par les déreglemens & l'extravagance de Rodrigue, qu'elles sembloient ne pouvoir jamais se relever. C'est de Pelage que descendent tous les rois d'Espagne, qui ont possedé la couronne depuis ce tems-là jusqu'à present, sans que jamais la ligne ait été interrompue, les enfans aiant toûjours succedé à leurs peres, ou les freres à leurs freres, ce qu'il est très-important de remarquer.

X C. D. Rodrigue succede à Witiza.

Voilà quelle étoit la situation où se trouvoit l'empire des Goths en Espagne, lorsque les grands éleverent Rodrigue sur le thrône, à l'exclusion de enfans de Witiza. Ceux-ci ne laissoient pas d'avoir des partisans secrets, d'ailleurs les esprits étoient si aigris, & si animés les uns contre les autres, qu'ils ne pouvoient se réunir, & demeurer en paix, & encore moins se mettre en état de resister aux ennemis étrangers. L'Espagne se trouvoit sans places fortes, sans armes & sans troupes, pour se défendre; elle ne sçavoit même d'où tirer du secours, au cas qu'elle vînt à être attaquée par ses voisins. Affoiblie au dedans par les divisions intestines qui la troubloient, elle n'avoit au dehors ni amis, ni alliés, sur qui elle pût compter. Les Espagnols n'étoient plus qu'une vaine ombre de ce qu'ils avoient été autrefois: amollis par les delices, corrompus par les débauches, ils n'avoient plus rien de cette grandeur d'ame, & de cette valeur guerriere, qui les avoit rendus redoutables à leurs ennemis, & qui avoient porté la gloire de leur nom jusqu'aux extrêmités de la terre; ils n'avoient de passion que pour le plaisir, & la bonne chere, bien éloignés en cela des anciens Goths,

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

qui faisoient leurs delices des armes, & des combats, les desordres honteux dans lesquels ils s'étoient plongés, à l'exemple de leurs derniers souverains, les rendoient méprisables à leurs voisins; fiers & mutins, ils étoient toûjours prêts à exciter des seditions, & à se massacrer les uns les autres; mais timides & lâches, quand il falloit prendre les armes pour défendre leur patrie, & pour repousser les ennemis, dont la vûe seule les effraioit; l'opulence que les vices les plus monstrueux accompagnent toûjours, leur firent perdre un empire, dont ils n'étoient redevables qu'à leur prudence & à leur valeur. La débauche éteignoit dans eux cette ardeur guerriere, & cette intrepidité heroïque, qui leur avoit fait executer de si glorieux projets & dans la paix, & dans la guerre; à peine conservoit-on encore le souvenir de cette discipline militaire, qui les avoit rendus invincibles. Enfin l'on ne vit jamais des mœurs plus corrompues, aussi avides du plaisir qu'ils l'étoient autrefois du combat, aussi curieux de satisfaire leur faste, & leur luxe, qu'ils l'avoient été d'avoir de belles armes. L'empire des Goths étoit dans un état déplorable, & cette belliqueuse nation si fameuse par tant de combats, & tant de victoires, qui avoit parcouru presque tout l'univers, répandant par tout la terreur de son nom, la consternation & l'effroi, oublia ce qu'elle avoit été, & ce qu'elle devoit être, tant étoit grande cette malheureuse contagion, qui avoit corrompue l'esprit, & le cœur de presque tous les Espagnols.

XCI. Portrait du roi D. Rodrigue.

Il faut convenir que le nouveau roi Rodrigue avoit d'excellentes qualités, il avoit toutes les dispositions du corps & d'esprit que l'on peut souhaiter, pour former un prince accompli; il avoit l'air grand, noble, majestueux, le corps endurci au travail, & capable de soutenir les plus grandes fatigues, accoutumé à souffrir la faim, & la soif, le froid, & le chaud; les veilles, & toutes les injures de l'air. De quoi n'auroit-il point été capable dans une entreprise penible, & laborieuse? Les qualités de l'ame répondoient à celles du corps; il étoit hardi, & entreprenant; les plus grandes difficultés ne l'ébranloient point; propre à former les plus hauts & les plus vastes projets; mais encore plus propre à les executer; sa valeur lui faisoit mépriser, & affronter même les dangers, qui auroient effraié les plus intrepides; il étoit naturellement liberal; il avoit une habileté merveilleuse à manier les esprits, & à les tourner

comme

comme il vouloit; il étoit difficile de se défendre de lui, quand il avoit entrepris de gagner un cœur, dans lequel il sçavoit admirablement bien l'art de s'insinuer; son adresse le faisoit venir à bout des affaires les plus difficiles, & les plus épineuses.

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Voilà quel étoit le roi Rodrigue, avant qu'il eût été élevé sur le thrône des Goths; mais aussi-tôt qu'il se vit couronné, il ne tarda guere à changer. Les belles esperances qu'il avoit données d'un regne heureux s'évanouirent, il fletrit & souilla tant de grandes qualités par des vices encore plus grands; vindicatif jusqu'à la fureur, il ne pensa plus qu'à se venger de la maniere la plus cruelle, de ceux qui lui avoient été contraires, & qui avoient favorisé le parti de ses concurrens; il se plongea dans les débauches les plus infâmes, & dans les impuretés les plus monstrueuses; rien ne pouvoit échaper à sa lubricité; sa temerité, & son imprudence dans tout ce qu'il entreprenoit, alloient jusqu'à l'excès, & faisoient échouer tous ses desseins; enfin l'on peut dire qu'il eut beaucoup moins de ressemblance avec son pere, son aieul & les princes de sa maison, qu'avec l'infame & le barbare Witiza, auquel il avoit succedé. L'on voit encore aujourd'hui des monnoies d'or frappées à son coin, avec le nom de Rodrigue; il y est representé tout armé, avec un air fier & guerrier, & sur le revers ces paroles: *Igeditania pius.* Mais cette inscription est plûtôt l'effet d'une basse flatterie, que la marque de quelque action considerable qu'il ait faite, & qui lui ait merité ce nom. Voilà en general le caractere bon & mauvais de D. Rodrigue, venons maintenant à ses actions particulieres.

XCII. D. Rodrigue rappelle D. Pelage de son exil.

Il commença par embellir, & par fortifier le magnifique palais que le duc Theodofrede son pere avoit fait bâtir auprès de Cordoue, comme nous l'avons dit un peu plus haut; il n'épargna rien pour le rendre encore plus superbe. C'est ce palais que les Maures appellerent dans la suite le château de Rodrigue, comme le remarque Isidore de Badajoz, celebre & fidele historien dans les choses qui sont arrivées en ce temslà. Il rappella de l'exil le prince Pelage son cousin, & fils de Favila duc de Cantabrie ou de Biscaye, il le fit venir à la cour, lui donna la charge de capitaine de ses gardes, qui étoit la premiere & la plus considerable de sa maison. Rodrigue avoit beaucoup de tendresse pour Pelage, tant parce qu'il étoit

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

son cousin germain, que parce qu'ils avoient tous deux éprouvé le même sort sous le regne de Witiza, à la fureur duquel ils avoient eu bien de la peine à se dérober. Ce fut presque la seule chose de juste & de raisonnable, que fit Rodrigue pendant son regne.

Il persecute les enfans de Witiza.

Aussi-tôt après, il fit éclater la haine & le ressentiment qu'il avoit toûjours conservé contre Witiza, & il persecuta ses enfans d'une maniere si cruelle & si opiniâtre, que ces jeunes princes ne sçachant comment éviter l'injuste vengeance de leur persecuteur, prirent la resolution de s'éloigner de la cour; mais ne se croiant pas encore en sureté dans l'Espagne, ils en sortirent, & se retirerent dans cet endroit de l'Afrique, qui étoit sous la puissance des Goths, & que l'on appelloit Mauritanie Tingitane.

Le comte Requila commandoit en ce tems-là dans cette province en qualité de lieutenant du comte Julien, lequel étoit encore gouverneur de cette province d'Espagne, qui touche au détroit de Gibraltar, dont le trajet pour passer en Afrique est très-court. Le comte Julien, outre ces deux gouvernemens, qui étoient la clef d'Espagne du côté de l'Afrique, possedoit de grandes terres dans le pays de Consuegra. La multitude des places dont il étoit maître, le nombre de ses vassaux, la grandeur de ses richesses, & son credit le rendoient le plus puissant seigneur du roiaume, & le faisoient redouter même de son souverain, auquel il faisoit ombrage. Ce furent là les premiers commencemens, ou pour mieux dire, la source & la semence des malheurs qui accablerent bientôt après l'Espagne.

Les enfans de Witiza se retirent en Afrique.

Les enfans de Witiza, avant que de se retirer en Afrique, formerent secretement dans le roiaume un parti en leur faveur, prêt à se declarer, quand la conjoncture favorable se presenteroit; ils menagerent l'esprit de ceux qu'ils croioient mécontens du gouvernement present. L'archevêque de Tolede D. Oppas leur oncle les aidoit de ses conseils. Il avoit un grand nombre d'amis, & de créatures: les uns poussés du desir de se venger de l'injustice qu'on leur faisoit, les autres flattés de l'esperance de s'avancer, & de rendre leur fortune meilleure dans quelque revolution, s'attacherent au parti des enfans de Witiza: tel est le sort de la guerre, chacun ne pense qu'à s'élever sur le debris de son voisin. Il n'auroit pas été difficile

dans ces commencemens d'arrêter le cours du mal, & d'en arracher jusqu'à la racine. Les esprits qui n'étoient déja que trop mécontens s'aigrirent encore par un nouveau crime que commit Rodrigue, qui irrita tous les gens de bien, & qui servit d'un prétexte specieux aux mécontens, pour colorer le soulevement general, qu'ils exciterent.

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

XCIII. D. Rodrigue devient amoureux de la fille du comte Julien.

C'étoit la coutume en Espagne d'élever dans le palais, & à la cour du prince les enfans des grands du roiaume; les garçons étoient destinés pour garder la personne du roi, ou pour le servir à la chambre, & à la table; ceux qui avoient l'âge & la force, l'accompagnoient quand il alloit à la chasse, ou le suivoient à la guerre; on ne negligeoit rien pour les élever, & pour les rendre capables de rendre un jour service à l'état. C'est de cette belle école que sortoient les gouverneurs de province, les grands officiers du roiaume, des capitaines vaillans, & les plus habiles generaux d'armées. Les filles étoient toûjours auprès de la reine, & ne la quittoient presque jamais. C'étoit là qu'on leur apprennoit à travailler, à danser, à chanter, à joüer des instrumens, & generalement tout ce qui convenoit à des filles de qualité; quand elles étoient en âge d'être mariées, on les faisoit épouser à des seigneurs d'une qualité, & d'un rang proportionné à leur naissance.

Entre toutes les filles que l'on élevoit dans le palais, le comte Julien en avoit une nommée Cava d'une beauté à éblouir, elle étoit toûjours auprès de la reine Egilone, qui l'aimoit tendrement. Il arriva qu'un jour Cava jouant avec quelques-unes de ses compagnes, elle se découvrit une grande partie du corps; le roi l'apperçut par une fenêtre qui donnoit sur le lieu où étoit la fille du comte. Cette vûe fit une impression si vive, & si forte sur le cœur de ce prince, qui n'avoit déja que trop de disposition & de penchant à cette infame passion, qu'il n'en fut plus le maître: il en étoit devoré, & la vûe de la jeune princesse, que le roi avoit continuellement devant les yeux, ne servit qu'à la redoubler. Ce prince uniquement occupé de son amour, ne cherchoit que le tems, & le lieu propre à satisfaire ses desirs criminels; il tenta toutes les voies que son imagination enflammée pouvoit lui suggerer, pour corrompre la fille du comte; prieres, menaces, promesses, flatteries, tendresses, fureur, tout fut emploié auprès d'elle, & tout fut inutile. Cava qui avoit encore plus de vertu que de beauté, de-

An 711 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

meura inflexible, rien ne la pût ébranler, & elle préfera ſon honneur & ſon devoir à tous les empreſſemens du jeune roi, qui au deſepoir de n'avoir pû ſeduire la princeſſe, ne garda plus de meſures, & l'aiant trouvée dans un lieu écarté, il en abuſa malgré ſa reſiſtance. Crime abominable qui attira ſur lui & ſur ſon roiaume une ſource inépuiſable de malheurs. Dieu voulut venger d'un maniere terrible la vertu & la pudeur violée de l'innocente Cava.

XCIV. Cava écrit une lettre au comte D. Julien ſon pere.

Le comte Julien n'étoit pas alors à la cour, le roi l'avoit envoié en Afrique, pour y menager quelques affaires importantes au bien de l'état. Cava ſe voiant deshonorée par la violence que lui avoit fait Rodrigue, étoit penetrée de douleur au delà de tout ce que l'on peut imaginer; la honte, la fureur, & la vengeance la tranſporterent hors d'elle-même; elle ne ſe connoiſſoit plus, & ne ſçavoit ſi elle prendroit le parti ou de diſſimuler l'affront qu'elle venoit de recevoir, ou de le faire éclater, pour rendre odieux à tout l'univers celui qui venoit d'attenter à ſon honneur. Après avoir long-tems balancé, elle ſe détermina enfin à écrire à ſon pere la lettre ſuivante.

» Plût au Ciel, mon pere, & mon ſeigneur, que la terre pût » s'entr'ouvrir ſous mes pieds, & m'engloutir toute vive dans » ſes abîmes, avant que je puſſe achever la lettre que j'en» treprends aujourd'hui de vous écrire; j'aurois au moins la » conſolation en mourant de vous épargner la plus ſenſible » douleur qui fût jamais, & dans laquelle la triſte nouvelle que » je vais vous apprendre vous plongera infailliblement. Non » le tems ne pourra jamais adoucir votre juſte douleur, ni » effacer la tâche honteuſe, dont votre maiſon eſt ſouillée. » Je ne puis retenir mes larmes dans le tems que je vous écris, » & vous reconnoîtrés aiſément par les taches que vous re» marquerés ſur ce papier l'abondance des pleurs que je verſe, » j'étouffe mes ſoupirs malgré leur violence, & je fais ſur moi » le dernier effort en vous écrivant; mais ſi je balançois plus » long-tems à le faire, ce ſeroit en quelque maniere me rendre, » & me reconnoître coupable; vous auriéz peut-être un juſte » ſujet de croire que j'aurois part au crime, qui couvre votre » famille d'une éternelle infamie; vous pourriés me ſoupçon» ner de n'avoir pas été deshonorée par une honteuſe violen» ce; mais de m'être deshonorée moi-même, en conſentant » à une brutale paſſion indigne de vous & de moi. Quelle fin

aura donc le triste malheur qui m'accable ? Qui pourra sans « vous venger l'affront fait à notre maison, & effacer no- « tre honte ? Eh quoi ! voulons-nous attendre que le tems re- « leve, & découvre ce qui est aujourd'hui secret ? & que toute « la terre soit instruite de l'infamie dont je suis couverte, & à « laquelle je prefererois cent fois la mort la plus cruelle ? Je « rougis, & j'ai le visage couvert de confusion, quand je pen- « se seulement à vous écrire ce qu'il ne m'est plus permis de « tenir secret, & ce que je ne puis vous cacher sans crime. O « triste & deplorable sort ! En un mot votre fille & votre sang, « une princesse du sang roial des Goths vient d'être deshono- « rée, forcée par le roi Rodrigue, à qui pour mon malheur « vous m'aviés confiée, comme une brebis innocente à la « merci d'un loup affamé. Pour vous, si vous êtes encore sen- « sible à votre propre honneur, & à ma reputation, ne souffrés « pas que l'infame tyran jouisse tranquillement de l'execrable « plaisir qu'il a gouté à mes dépens. Faites que ce soit pour « lui un poison qui lui donne la mort : ne permettés pas qu'il « ait deshonoré impunément votre maison & votre sang. Il « faut, oui, il faut que tout l'univers apprenne que la vengean- « ce & la punition ont suivi le crime de près. «

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il est plus aisé de concevoir l'impression que cette lettre fit sur l'esprit du comte Julien, qu'il n'est facile de l'exprimer ; chacun en peut juger par soi-même : il fut penetré de la plus triste douleur dont un pere plein d'honneur & de tendresse pour sa fille puisse être capable ; il se livra à tout ce que le dépit, la fureur & la honte purent lui inspirer ; son esprit & son cœur agités de ces violentes passions, se porterent aux dernieres extrêmités ; il chercha les moiens de se venger : enfin il resolut de hâter l'execution du projet qu'il avoit formé depuis peu, & de punir aux dépens de toute l'Espagne, la brutalité de celui qui avoit ravi l'honneur de sa fille, & qui l'avoit couvert lui-même d'une infamie. Il mit ordre le plus prompement qu'il pût aux affaires de son gouvernement d'Afrique, & repassa en Espagne animé par son propre dépit, & par le desir de se venger.

XCV. Le comte D. Julien repasse en Espagne.

Le comte étoit un homme intriguant, hardi, capable des plus difficiles & des plus dangereuses entreprises, que rien n'étonnoit ; mais nul ne sçavoit mieux que lui l'art de feindre, & de cacher ses sentimens ; il dissimula donc sa douleur, & son

An 711 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

dépit, comme s'il eût ignoré l'affront fait à ſa fille. Dès qu'il fut arrivé à la cour, il rendit compte au roi de ce qu'il avoit menagé en Afrique: il ſçut faire valoir ſes ſervices, & flatter l'ambition du prince: enfin il entra ſi avant dans ſa confidence, que Rodrigue lui communiquoit tous les ſecrets de l'état, & ſe repoſoit ſur lui du ſoin des affaires les plus importantes; il paroît que Rodrigue en cela eut beaucoup moins d'égard aux grandes qualités & aux ſervices du comte, qu'à l'amour paſſionné qu'il conſervoit toûjours pour ſa fille; mais le comte qui de ſon côté conſervoit auſſi dans ſon cœur le deſir de la vengeance, perſuada au roi que l'Eſpagne n'aiant rien à craindre au dedans par la paix profonde dont elle jouiſſoit, il étoit abſolument neceſſaire de la mettre en état de reſiſter aux François & aux Maures, qui chacun de leur côté faiſoient de continuelles invaſions ſur les côtes d'Eſpagne, qu'ils pilloient & qu'ils deſoloient. Sur cela il fit ſentir au roi que pour le prémunir contre ces deux dangereux voiſins, il étoit à propos d'envoier dans les provinces d'Afrique, & des Gaules ſoumiſes encore aux Goths, toutes les armes, & tous les chevaux qui étoient dans le roiaume, afin de conſerver ſes frontieres, & les mettre en état de défenſe, ſi elles venoient à être attaquées par ces redoutables ennemis.

Il repaſſe en Afrique avec ſa fille.

Le roi conſentit à ce que le comte lui ſuggera. Le comte voiant le roiaume dégarni d'armes & de chevaux, ne chercha plus que les moiens de s'éloigner de la cour; mais il falloit un prétexte honnête, & ſpecieux, car il prévoioit bien que le roi ne conſentiroit qu'avec peine à ſon éloignement. Il fit donc entendre au roi qu'il avoit laiſſé ſon épouſe en Afrique, qu'il venoit d'apprendre qu'elle étoit tombée malade, que la maladie ſeroit longue, que rien n'étoit plus capable de la conſoler, & peut-être même de la guerir, que la vûe de ſa chere fille, qu'elle aimoit tendrement; que dans les lettres qu'elle lui écrivoit, elle le conjuroit de ne la pas priver de la conſolation de voir ſa fille, avant que de mourir. Enfin le comte ſçut ſi bien menager l'eſprit du roi, qu'il obtint la permiſſion qu'il demandoit. Rodrigue accorda donc à la princeſſe la liberté de faire un voiage en Afrique, pour voir la comteſſe ſa mere. Peut être ne donna-t-il cette permiſſion, que malgré lui, & parce qu'il n'oſoit pas la refuſer; peut-être auſſi que le comte lui promit de la faire revenir inceſſamment, ou même que le roi en étoit déja dé-

An 711 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

gouté, comme il arrive aſſez ordinairement dans ces ſortes de paſſions violentes & criminelles, qui s'affoibliſſent, & qui s'éteignent ſouvent tout-à-fait par la jouiſſance. Il y a dans la ville de Malaga, ſur les côtes de la Mediterranée une porte, que l'on appelle *la porte de la Cava*, ſelon une ancienne tradition, cette princeſſe ſortit par cette porte pour s'embarquer, afin de paſſer en Afrique.

XCVI. Le roi fait ouvrir à Tolede un palais enchanté.

Dans ce même tems le roi Rodrigue, comme s'il eût été livré à ſon ſens reprouvé, & abandonné de Dieu & des hommes, pour ſes crimes, commit une nouvelle imprudence, que tout le peuple regarda comme la cauſe de ſa perte, & de tous les maux qui vinrent fondre immediatement après ſur l'Eſpagne. Il y avoit à Tolede un palais enchanté, (31) mais fermé avec de groſſes ſerrures, & des cadenats qui n'avoient jamais été ouverts, afin que perſonne ne pût y entrer. C'eſt ainſi que le rapporte l'archevêque Rodrigue: Les grands auſſi-bien que le peuple étoient également perſuadés que l'empire des Goths ſeroit renverſé, & détruit en Eſpagne, dès que l'on ouvriroit ce palais. C'étoit une ancienne opinion répandue dans tout le roiaume, & dont l'on ne ſçavoit ni la cauſe, ni l'origine. Le roi qui étoit d'un caractere à ne pas aiſément ajoûter foi aux bruits populaires, regarda cette tradition comme une idée chimerique, qui n'avoit nul fondement, que dans l'imagination d'un peuple ſimple & ignorant, ou comme une ruſe dont les rois ſes prédeceſſeurs s'étoient ſervis pour y renfermer les treſors qu'ils avoient amaſſés; enfin piqué par une certaine curioſité naturelle, que tous ces bruits ne faiſoient encore qu'irriter, nonobſtant les fraieurs qu'on tâcha de lui inſpirer, pour le détourner de ſon deſſein, il fit rompre les ſerrures, enlever les gonds, & ouvrir ce palais fatal; car les rois veulent être maîtres, & quand ils ont une fois reſolu une choſe, c'eſt en vain

(31) *Un palais enchanté.* Ce fait eſt-il bien vrai, ou n'eſt-ce point une ancienne tradition populaire? & ceux qui les premiers l'ont rapporté, comme ils étoient poſterieurs de pluſieurs ſiecles à cet évenement, avoient-ils de bons témoins, & de bons garants, ſur la foi deſquels ils puſſent avancer ce fait? J'avoue que ce palais enchanté me paroît fabuleux, & aſſez ſuſpect, & ſemblable à ce qui eſt rapporté dans les anciens Romans, & dans les contes des Fées. On ne doit pas cependant condamner Mariana de l'avoir rapporté; car pouvoit-il ſe diſpenſer de raconter un fait, dont la tradition étoit auſſi commune, & auſſi generalement reçue: qui étoit d'ailleurs rapporté par un auteur auſſi celebre que l'étoit l'archevêque Rodrigue. Il eſt outre cela bien aiſé de voir quel eſt ſur cet évenement ſi extraordinaire, le ſentiment de Mariana, qui ne prétend pas donner le fait comme inconteſtable,

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

que l'on voudroit s'y opposer. Rodrigue entra donc dans ce palais, il n'y trouva ni richesses, ni tresors; mais seulement un coffre bien fermé, dans lequel il y avoit une toile pliée: on trouva sur cette toile des figures d'hommes d'une taille & d'un habillement extraordinaire, avec cette inscription Latine: *L'Espagne sera bien-tôt ruinée, & détruite par une nation semblable à ces hommes qui sont ici peints.* La couleur du visage, la figure & l'habit étoient tous semblables à ceux des Sarrasins, qui par la rapidité de leurs conquêtes étoient devenus la terreur du nom Chrétien; aussi ceux qui se trouverent à l'ouverture du palais, & qui virent cette inscription, demeurerent convaincus que l'Espagne avoit tout à craindre de l'Afrique, que les Maures avoient conquise, & que le malheur dont l'empire des Goths étoit menacé, ne viendroit que de ce côté-là.

Le roi ne fut pas long-tems sans se repentir de ce qu'il venoit de faire, & sans condamner son imprudente, & temeraire curiosité; mais il n'étoit plus tems: & il éprouva bien-tôt après combien il est dangereux & funeste de vouloir penetrer sans raison, & sans necessité des secrets, dont Dieu prend plaisir à nous dérober la connoissance, & que nos peres par un scrupule religieux, n'ont pas voulu approfondir. Je sçai qu'il y a des critiques qui regardent ce fait comme une fable, & comme une de ces ridicules traditions, qui n'ont de cours & de créance, que dans l'esprit d'un peuple trop credule. Pour moi, je ne voudrois pas soutenir la verité de cette histoire; je ne prétens pas aussi la condamner comme fausse; je laisse au lecteur judicieux la liberté d'en juger, & de croire sur cela ce qui lui paroîtra plus selon son gout. Je n'ai pas cru cependant devoir passer sous silence un fait si celebre, & raconté par un grand nombre d'auteurs graves, quoique ces auteurs ne le rapportent pas tous de la même maniere.

XCVII. Origine des Sarrasins.

Les Sarrasins avoient déja répandu la terreur de leur nom, & de leurs armes dans tout l'univers. Cette maudite nation si fatale au nom Chrétien, tiroit son origine de l'Arabie, & reconnoissoit Mahomet pour son chef. Cet imposteur seduisit d'abord une grande partie de ces peuples grossiers, ignorans & brutaux, sous prétexte de religion; car abusant de la credulité de ceux qu'il avoit trompés, il leur inspira le dessein de se rendre maîtres de quelques provinces de l'empire. Il y réüssit, & fit des conquêtes considerables dans l'orient: il les

étendit

étendit bien-tôt du côté du midi, & les poussa en peu de tems jusqu'aux extrêmités de l'occident.

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

L'empereur Heraclius les prend à sa solde.

L'empereur Heraclius vit bien le danger où l'empire étoit exposé, & ce qu'il avoit à craindre de cette secte naissante & guerriere. Il avoit vaincu Cosroès roi des Perses, & avoit soumis le reste de l'Asie; mais apprehendant que les Sarrasins n'en troublassent le repos, & desesperant de pouvoir entierement les exterminer, il prit à sa solde quatre mille hommes des principaux & des plus braves de cette nation, & sous prétexte de leur marquer l'estime qu'il faisoit d'eux, & la confiance qu'il avoit en leur valeur, & en leur fidelité, il fut bien-aise de les attacher auprès de sa personne, & d'avoir entre ses mains des ôtages qui lui répondissent de la fidelité d'un peuple, sur lequel il ne pouvoit pas trop compter; car il craignoit que ces peuples inquiets, & guerriers, ne formassent des entreprises sur quelques provinces de l'empire. Il arriva un jour que les Sarrasins, qui étoient au service de l'empereur, demanderent l'habit qui étoit dû aux soldats, par une loi de l'empereur Justinien, que l'on voit encore aujourd'hui dans son Code. Le préfet du fisc, ou l'intendant des finances, qui étoit alors un eunuque, ne voulut pas accorder aux Sarrasins ce qu'ils demandoient, il les refusa même avec des paroles brusques & injurieuses: *Que restera-t-il donc aux soldats de l'empereur*, dit-il, *si l'on en donne autant à ces chiens.*

XCVIII. Ils quittent le service de l'empereur.

On ne sçauroit croire combien cette réponse de l'eunuque choqua les Sarrasins; ils prirent sur le champ le parti de quitter le service de l'empereur, & de s'en retourner dans leur pays: ils le firent; & dès qu'ils furent arrivés, ils aigrirent l'esprit de leurs camarades contre l'empereur. Il ne leur en fallut pas davantage pour les engager à prendre les armes; ils se rendirent bien-tôt maîtres d'un bon nombre de places, qui étoient de la dépendance de l'empire; ils percerent jusques dans l'Egypte, qu'ils soumirent en peu de tems: ils n'eurent pas beaucoup de peine à subjuguer les Perses: ces peuples étoient si affoiblis, & si abatus par les victoires que les Grecs avoient remportées sur eux, qu'ils ne se trouverent pas en état de resister à une nation aussi brave, & aussi aguerrie, que le sont les Sarrasins. Ces infideles ne se contenterent pas d'avoir conquis la Perse; mais ils obligerent les Perses à embrasser leur religion, c'est-à-dire la secte infame & impie de Mahomet, & à prendre

Ils prennent les armes, & se rendent maîtres de l'Egypte, de la Perse & de la Syrie.

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

aussi le nom de Sarrasins : ils s'emparerent presqu'en même-tems de toute la Syrie, & ils ne trouverent rien capable de leur faire tête : fiers de tant de victoires, qui ne leur avoient presque rien couté, & de la conquête de tant de riches provinces, ils voulurent subjuguer l'Afrique; mais ils y trouverent plus de difficulté, qu'ils ne l'avoient esperé; s'ils eurent quelquefois l'avantage, ils ne laisserent pas d'avoir aussi très-souvent du dessous; mais enfin leur bonne fortune prévalut, & l'Afrique se vit dans peu, aussi-bien que l'Egypte, la Perse & la Syrie, sous la cruelle domination de ces infideles.

Ils ravagent l'Afrique, & en sont chassés.

Un certain roi des Sarrasins nommé Abimelech, se mit à la tête d'une nombreuse & puissante armée, & se jetta dans l'Afrique; il penetra même jusqu'à Carthage, qu'il assiegea : cette place ne resista pas long-tems à ce prince infidele, elle fut prise & reduite en cendres. Après cet heureux succès, Abimelech jetta la consternation par tout; mais Jean prefet du pretoire, & qui se trouva en ce tems-là gouverneur de l'Afrique pour l'empereur, ramassa ses troupes, alla au devant des infideles, les attaqua, les vainquit & les chassa de toute l'Afrique. Ce mauvais succès ne les découragea pas, ils se preparerent à y rentrer, avec de plus grandes forces.

Le prefet Jean, qui avoit bien prévu que les Sarrasins reviendroient tout de nouveau avec une armée plus puissante, passa promptement à Constantinople environ l'an sept cens, pour demander des troupes à l'empereur Leonce. Pendant ce tems-là les legions Romaines qui étoient demeurées en Afrique, & à Carthage, ennuiées d'attendre toûjours le secours qu'on leur faisoit esperer, & qui ne paroissoit point, se mutinerent, & proclamerent empereur Tibere Apsimare. Elles passerent en même-tems avec lui à Constantinople, pour le mettre en possession de l'empire. L'Afrique se trouva affoiblie par le départ de ces legions, & dégarnie de troupes pour la défendre. Les Sarrasins bien instruits de ce qui se passoit, rentrerent une seconde fois en Afrique, & comme elle étoit sans défense, la conquête de cette riche province ne leur couta pas beaucoup : ils percerent plus avant; la Numidie & la Mauritanie furent contraintes de subir le joug de ces infideles, & comme tout plioit devant eux, ils pousserent leurs conquêtes avec une rapidité étonnante jusqu'à la mer Atlantique.

Ulit étoit en ce tems-là Miramamolin des Sarrasins, c'est le

nom que ces barbares donnoient à leur roi. Il avoit donné le gouvernement de L'Afrique à un certain Muza, homme brave, hardi, & entreprenant. Le comte Julien aiant obtenu du roi la permiſſion de paſſer en Afrique, comme nous l'avons dit, menagea ſur ſa route des entrevûes avec les principaux chefs de la conjuration; ils concerterent enſemble les moiens d'executer le projet qu'ils avoient formé: il ne negligea rien pour les engager à demeurer attachés à ſon parti; il s'accommoda au caractere de chacun, & parla à tous ſuivant leurs inclinations, il promit aux uns de groſſes ſommes d'argent, aux autres des emplois & des charges; il fit valoir ſes forces, le nombre de ſes partiſans, la valeur de ſes troupes, les intelligences qu'il avoit dedans & dehors le roiaume; il ne manqua pas de leur repreſenter en même-tems que le roi étoit dépourvû de tout, qu'il n'avoit ni armes, ni troupes, ni munitions. Il y a proche de la ville de Conſuegra une montagne, que l'on appelle le mont *Calderino*, & parce que ce mot en Arabe veut dire *la Montagne de trahiſon*, les gens du pays croient que ce fut là l'endroit où les principaux conjurés s'aſſemblerent, avec le comte Julien, & qu'ils formerent la perfide reſolution de faire venir les Maures en Eſpagne.

An 711 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

XCIX.

Le comte Julien en repaſſant en Afrique anime les conjurés.

Dès que le comte Julien fut arrivé en Afrique, la premiere choſe qu'il fit, fut de s'aboucher avec Muza: il lui declara l'état déplorable où étoient les affaires d'Eſpagne, & la facilité de la conquerir; il ne manqua pas de lui faire des plaintes du roi Rodrigue, & de lui repreſenter les mauvais traitemens que lui & les enfans de Witiza en avoient reçus, ſans nulle raiſon; qu'il ne s'étoit pas contenté d'enlever à ceux-ci la couronne qui leur appartenoit; mais encore qu'il les avoit dépouillés de l'heritage de leur pere, & que ces infortunés princes étoient contraints de mener une triſte, & languiſſante vie, chaſſés de leur thrône, bannis de leur propre patrie, ſans bien, ſans ſecours, & ſans avoir un lieu pour ſe retirer. Il inſinua cependant que lui & ces princes avoient un bon nombre de créatures, & de partiſans dans le roiaume, avec leſquels il entretenoit des intelligences, & qu'ils ſe declareroient, auſſi-tôt qu'ils ſe ſentiroient appuiés par quelque puiſſance étrangere; que la conjoncture heureuſe d'entrer en Eſpagne donnoit aux Sarraſins la facilité d'étendre leurs conquêtes dans l'Europe, & peut-être d'aſſervir la plus belle partie du monde, dans laquelle juſques-là ils

Il s'abouche avec Muza.

An 711 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

n'avoient encore pû penetrer; que le moindre delai étoit dangereux; qu'il ne falloit pas donner aux Eſpagnols le tems de ſe preparer. Il n'oublia pas de faire voir à Muza la facilité de cette conquête; qu'il s'offroit lui-même à entrer dans le roiaume, pourvû qu'on voulût lui donner quelques troupes; que ſes partiſans ne manqueroient pas de le venir joindre avec leurs amis; qu'il étoit déja maître des deux côtés du Détroit; qu'il lui étoit facile d'entrer en Eſpagne, & de recevoir des ſecours d'Afrique; enfin qu'il eſperoit dans peu enlever à Rodrigue la couronne qu'il avoit uſurpée.

C.

Muza donne des troupes au comte Julien.

Le gouverneur barbare trouvoit à la verité ces diſpoſitions les plus favorables du monde, pour porter ſes armes en Eſpagne, & pour la ſoumettre à la domination des Sarraſins; mais il ne ſçavoit pas s'il ſe devoit fier à la parole du comte Julien: comme le comte étoit Chrétien, il apprehenda qu'il ne tînt pas aux ennemis de ſa religion la parole qu'il leur donnoit. Il crut cette affaire aſſez importante, pour la communiquer au Miramamolin, & recevoir ſur cela ſes ordres. Le Miramamolin crut qu'il ne falloit pas negliger cette occaſion, & il donna ordre à Muza de donner quelques troupes au comte, mais en petit nombre, pour tenter l'entrée de l'Eſpagne, & s'aſſurer de la fidelité & de la ſincerité du comte Julien. Muza, homme adroit & habile, repreſenta au comte qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas lui donner tous les ſecours qu'il auroit ſouhaité; que la ſituation des affaires d'Afrique ne le lui permettoient pas pour le preſent; mais qu'il eſperoit le ſatisfaire bientôt: il le pria de vouloir bien ſe contenter de cent chevaux, & de quatre cens hommes d'infanterie, que l'on partagea ſur quatre navires, avec promeſſe qu'ils ſeroient dans peu ſuivis d'un plus grand nombre.

Le comte Julien repaſſe en Eſpagne avec des troupes.

Le comte Julien avec ce petit ſecours arriva à la vûe des iſles qui ſont proche le Détroit, ils y aborderent, s'en rendirent les maîtres, & les pillerent. Les choſes réüſſirent comme le comte l'avoit fait eſperer; un grand nombre d'Eſpagnols vinrent ſe rendre auprès de lui, & groſſirent ſon armée. Muza inſtruit de ces premiers ſuccès, ne tarda pas long-tems à envoier douze mille hommes de ſes meilleures troupes, ſous la conduite de Tarif Abenzarca, qui étoit borgne, mais un des plus celebres, & des plus vaillans capitaines, qu'euſſent les Sarraſins. Afin de tenir cette affaire ſecrete, Muza ne fit point préparer de vaiſ-

Se rend maître des iſles du Détroit.

ſeaux de guerre; mais il fit paſſer ce puiſſant ſecours ſur des vaiſſeaux marchands. A peine les Maures furent-ils arrivés en Eſpagne, qu'ils s'emparerent du mont Calpé, & de la ville d'Heraclée, qui eſt ſur cette montagne appellée depuis ce tems-là *Gibraltar*, du mot *Gebal*, qui en Arabe veut dire montagne, & du nom de *Tarif*, qui étoit alors general des Sarraſins. Pluſieurs croient auſſi que c'eſt dans le même-tems que l'on donna le nom de Tariffa à cette celebre & ancienne ville, que l'on nommoit Tarteſſo.

An 711 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

CI. Le roi envoie Sanche contre le comte Julien.

Le roi Rodrigue ne fut pas long-tems ſans être informé de ce qui ſe paſſoit. Aiant appris la revolte du comte Julien, auprès duquel tous les mécontens ſe rendoient, & le ſecours qu'il avoit obtenu des Maures: il envoia auſſi-tôt Sanche ſon couſin germain, que quelques-uns appelloient Inigo, qui raſſembla tout ce qu'il put de troupes, pour s'oppoſer aux rebelles, & aux infideles. Ces premiers commencemens ne furent pas heureux, & ils furent comme le préſage aſſuré de tous les malheurs qu'entraîna cette guerre. L'armée de Sanche avoit été levée à la hâte, elle n'étoit compoſée que de canaille ramaſſée, qui n'avoit ni force, ni valeur. Comme ces nouvelles troupes n'avoient jamais ſervi, elles ne ſçavoient ce que c'étoit qu'ordre, & que diſcipline: la plûpart étoient ſans armes, ou n'en avoient que de vieilles, preſque hors d'état de ſervir. Les troupes Eſpagnoles n'avoient outre cela que de mauvais chevaux, qui n'étoient accoutumés, ni au bruit des armes, ni à la chaleur, ni à la pouſſiere.

Sanche eſt vaincu par les Sarraſins.

Sanche ne laiſſa pas cependant d'avancer toûjours, & de poſer ſon camp aux environs de Tariffa. Il y eut entre les Eſpagnols & les rebelles de petites rencontres, & de legeres eſcarmouches, dans leſquelles nos troupes eurent toûjours du deſavantage; mais comme ces foibles attaques ne decidoient rien, Sanche reſolut d'en venir à une action generale. Il rangea ſes troupes en bataille le mieux qu'il put, il les exhorta à bien faire; les deux armées en vinrent aux mains. Les troupes de Sanche animées par l'exemple de leur general, ſoutinrent avec plus de valeur que l'on n'en pouvoit eſperer, le choc des Sarraſins. La victoire demeura aſſez long-tems douteuſe; mais enfin il fallut ceder. Ces nouvelles troupes ſe voiant attaquées de tous côtés, ne purent reſiſter à des ſoldats aguerris & diſciplinés. Sanche y perit lui-même avec une partie de ſon armée,

An 711 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

le reste prit la fuite, & se sauva comme il put. La victoire demeura ainsi aux Maures, qui resterent maîtres du champ de bataille. Les barbares fiers de cet avantage, ne penserent qu'à en profiter; ils coururent toute l'Andalousie, penetrerent jusques dans la Lusitanie; pillerent, ruinerent la campagne; se rendirent maîtres d'un grand nombre de places, & particulierement de Seville, dont les murailles se trouvoient alors ruinées, & où il n'y avoit point de garnison pour la défendre.

CII. Sinderede archevêque de Tolede passe à Rome.

An 713 depuis la naissance de Jesus-Christ.

Cette premiere disgrace arriva l'an sept cens treize: ce fut cette même année que Sinderede archevêque de Tolede sortit d'Espagne, soit qu'il y fut contraint par les mauvais traitemens du roi Rodrigue, soit qu'il ne voulut pas être temoin de la terrible revolution qu'il prévoioit. Il passa à Rome, & il s'y trouva quelques années après, au concile de Latran assemblé par l'ordre du pape Gregoire III. Les chanoines de Tolede voiant leur prelat absent, resolurent d'en élire un nouveau, ne voulant pas laisser dans ces tems fâcheux l'église de Tolede sans pasteur: ils n'eurent point d'égard à Oppas, qu'ils regardoient comme un intrus contre les loix, & l'ancienne discipline de l'église. Le clergé de Tolede jetta les yeux sur Urbain, grand chantre de la cathedrale, & il eut tous les suffrages. C'étoit un homme de merite, & de vertu, digne enfin d'occuper le siege où on l'éleva, si son élection avoit été plus canonique; mais parce qu'elle avoit été faite du vivant de Sinderede, il ne paroît pas qu'elle ait été confirmée par ceux, à qui de droit il appartenoit de la ratifier. Ainsi dans les anciens manuscrits où nous voions le catalogue des archevêques de Tolede, le nom d'Urbain ne s'y trouve pas.

CIII. Le comte Julien repasse en Afrique.

Après un succès si prompt, & si heureux, le comte Julien, & le general Tarif repasserent en Afrique, pour obtenir de nouveaux secours. Ils representerent au gouverneur Muza qu'il falloit profiter des avantages que l'on venoit de remporter, & de la consternation où étoient les Espagnols; que la porte de l'Espagne étant ouverte, la conquête en étoit aisée. Ils obtinrent de Muza tout ce qu'ils demanderent, & le comte Requila demeura en ôtage auprès de lui. La gloire que les Sarrasins avoient acquise par leurs victoires passées, & les puissans secours de cavalerie & d'infanterie que le comte Julien amenoit d'Afrique avec soi, jetterent un tel effroi dans l'esprit des Espagnols, que les infideles prirent la resolution d'aller

chercher l'armée du roi, & de lui donner bataille.

An 713 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

D. Rodrigue sentit bien le danger où se trouvoit son roiaume, & les malheurs dont lui même étoit menacé. Voiant donc qu'il n'y avoit plus pour lui d'autre parti, que celui de vaincre, ou de perir, il fit les derniers efforts pour prendre sa revanche; & reparer la honte de la défaite de Sanche: il fit publier dans tous ses états un ordre à tous ceux qui seroient en âge de porter les armes, de se ranger sous ses drapeaux, & menaça des derniers supplices ceux qui refuseroient de servir. L'armée du roi devint par ce moien très-nombreuse: elle étoit composée de plus de cent mille combattans. Le roi Rodrigue ne tira pas grand avantage de cette multitude ramassée: la longue paix dont l'Espagne jouissoit, avoit amolli le courage des peuples: c'étoit un amas d'étourdis & de fanfarons, incapables de soutenir les travaux & les fatigues de la guerre; la plus grande partie étoient sans armes, & n'avoient pour toute défense, que des frondes, & des bâtons.

Rodrigue leve une puissante armée, pour s'opposer aux infideles.

Voilà l'état où se trouvoit l'armée du roi, quand il marcha vers l'Andalousie, pour tenir tête aux Maures, & aux rebelles; il arriva bien-tôt à la vûe de Xeres, où l'ennemi s'étoit posté. Le roi de son côté campa dans une plaine que traverse la riviere de Guadalete; il commença d'abord par fortifier son camp, & y faire des retranchemens capables de le mettre hors d'état d'être insulté, & forcé par les ennemis. Les uns & les autres avoient une égale ardeur d'en venir à une bataille décisive. Les Maures fiers de leurs premiers avantages, regardoient avec mépris cette multitude de gens ramassés, qui n'avoient ni experience, ni discipline. Les Espagnols animés par le desir de la vengeance, comptoient pour rien leur vie. Il n'étoit pas question dans cette guerre d'une frivole gloire, ou de soutenir l'ambition du souverain; il s'agissoit de sauver sa patrie, sa femme, ses enfans, & de conserver sa propre liberté. Chacun avoit à combattre pour lui-même: ce qui étoit de funeste, c'est que l'on voioit regner dans le camp des Goths une tristesse sombre, & un morne silence, comme si tous eussent eu un pressentiment secret des malheurs qui pendoient sur leur tête, & qui leur étoient inévitables. Le roi lui-même se trouvoit enseveli, & comme abîmé dans une melancolie affreuse, & qui jettoit la consternation dans le cœur de ses soldats. On ne le reconnoissoit presque plus, tourmenté la nuit par des songes ef-

Il campe à la vûe de Xeres.

An 713 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

fraians, & par des spectres horribles qui se presentoient à son imagination, & qui le laissoient dans un accablement, dont il n'étoit pas le maître.

Les deux armées demeurerent huit jours en presence : tout ce tems-là ne se passa pas sans escarmoucher souvent. Les Espagnols & les Maures se tâterent plus d'une fois, & l'avantage ne fut pas toûjours du même côté : chacun voulut éprouver ses propres forces, & celles de son ennemi, avant que d'en venir à un combat general, il y eut plusieurs partis, & plusieurs détachemens de part & d'autre, & si les Goths furent battus quelquefois, ils ne laisserent pas aussi quelquefois de faire sentir aux infideles que la victoire ne leur seroit pas si aisée, & qu'elle leur couteroit plus qu'ils ne se le figuroient ; mais enfin après une infinité de petits combats, qui ne firent que harceller les deux armées pendant sept jours, & qui ne decidoient rien, comme si elles eussent toutes deux agi de concert ; elles prirent l'une & l'autre la resolution de terminer tout d'un coup la guerre, & d'en venir le huitiéme jour à une action generale, qui decideroit du sort des deux partis, & de la conquête de l'Epagne. Ce fut le Dimanche neuviéme du mois, que les Maures appellent *Xavel* ou *Suval*, c'est ainsi que le raconte l'archevêque D. Rodrigue, qui revient à notre mois de Juin. Cependant si nous nous en rapportons à la chronique d'Alvelda, le combat se donna le jour de la fête de saint Martin le onziéme Novembre de l'année sept cens quatorze, ce qui me paroît le plus conforme à la verité. Rodrigue & le general Tarif rangerent chacun de son côté leurs armées en bataille. Le roi magnifiquement habillé d'une toile d'or relevée en broderie, étoit sur un char d'yvoire, selon la coutume ancienne des rois Goths, quand ils combattoient à la tête de leurs armées. Rodrigue après avoir parcouru les rangs, & donné ses ordres, anima ses troupes à bien faire leur devoir, & leur parla à peu près en ces termes.

An 714 depuis la naissance de Jesus-Christ.

CIV. Harangue du roi Rodrigue.

» Je ne puis vous dissimuler ma joie, chers compagnons, » de ce qu'enfin l'heureux tems est venu de venger les maux que » nous avons soufferts, de défendre notre sainte foi, méprisée, & outragée par des infideles, & de faire sentir à cette » canaille maudite de Dieu, & en execration à tous les hommes, que l'on n'attaque pas les valeureux Goths impunément. Quel autre motif les a obligés à prendre les armes, &

à

à nous venir declarer la guerre? ſinon le cruel deſſein de dé- « truire notre patrie, de conquerir l'Eſpagne, de vous aſſervir « vous-mêmes, d'enlever vos femmes, & vos enfans, & de les « faire languir dans un dur eſclavage? Que prétend cette race « impie? Elle ſe propoſe de piller, & de renverſer les temples « du vrai Dieu, de prophaner les autels, & les choſes ſaintes. « Jugés-en par les ſacrileges qu'ils ont déja commis, & par les « cruelles marques de leur impieté, qu'ils ont laiſſées dans « tous les endroits de l'Eſpagne, où ils ont mis le pied, il « n'eſt pas beſoin de vous en faire ici un long detail, vous « en êtes vous-mêmes les temoins, & vous n'avés pû les voir, « ſans verſer des larmes; vous n'avés pû en entendre le recit, « ſans fremir. Juſqu'ici ils n'ont eu que des eunuques, & des « hommes effeminés à combattre, qu'ils éprouvent aujour- « d'hui, mais qu'ils éprouvent à leurs dépens, qu'on n'oſe « pas impunément attaquer la nation invincible des Goths, de « tout tems ſi redoutables à leurs ennemis: il eſt vrai que l'an- « née derniere ils ont eu quelque leger avantage ſur un petit « nombre de nos gens, qui ont été ſurpris. Ces infideles deve- « nus inſolens, ou plûtôt frappés par la main inviſible de Dieu « du plus grand des aveuglémens, ont eu l'audace de revenir, « & ont cru la victoire aſſurée. Réjouiſſons-nous de ce qu'ils « ont eu l'imprudence & la temerité de s'engager ſi avant dans « le pays: il ſemble qu'ils aient voulu ſe livrer eux-mêmes en- « tre nos mains, & s'ôter les moiens de nous échapper, en ne ſe « reſervant aucun lieu de retraite. «

Autrefois nous allions attaquer les Maures, & porter la « guerre juſques dans leur propre pays, nous parcourions la « France en victorieux, & aujourd'hui, ô honte de notre nation! « qui ne ſe peut effacer que par notre mort, nous nous voions « attaqués juſques dans nos maiſons, tel eſt le ſort des choſes « humaines, qui ſont ſujettes à mille viciſſitudes. La partie eſt à « preſent tellement engagée, que nous ne pouvons plus recu- « ler, ſans infâmie; mais, j'oſe le dire, la victoire eſt entre « vos mains, pourvû que vous vouliés ſeulement combattre; « mais quand la victoire ne ſeroit pas auſſi ſure, qu'elle l'eſt, le « deſir de la vengeance ne doit-il pas vous animer? La terre eſt « baignée du ſang de vos freres, & de vos amis cruellement « maſſacrés par ces infideles, vos villes détruites, vos villages « reduits en cendres, vos maiſons renverſées, vos campagnes «

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» desolées, tout le pays ruiné. Eh quoi! verrons-nous d'un œil » sec tous ces ravages? Pour moi, je crois avoir fait mon de- » voir, & n'avoir rien omis de ce qui étoit necessaire, pour fai- » re declarer la fortune en notre faveur. Vous voiés devant vos » yeux la nombreuse armée, que j'ai rassemblée: à peine la » campagne peut-elle contenir la multitude de mes soldats; » vous avés des vivres, & des munitions en abondance; rien „ ne vous manque de ce qui est necessaire pour gagner la victoi- „ re; la situation de notre camp est avantageuse. Tous mes of- „ ficiers sont resolus à faire leur devoir, je leur ai donné mes „ ordres, chacun sçait ce qu'il doit faire; j'ai un corps de re- „ serve considerable, pour envoier du secours où il sera besoin, » ou plûtôt pour tomber de nouveau sur l'ennemi, quand vo- » tre valeur, & la pesanteur de votre bras l'aura ébranlé. J'ai » pris encore outre cela, d'autres mesures, dont je ne vous » parle point à present, & dont vous verrés les heureux effets, » quand le combat sera engagé; & vous connoîtrés qu'il ne » dependra pas de moi que la terre ne soit couverte du sang de » ces infideles. Le reste est entre vos mains, chers amis, & la » victoire depend de vous; il ne faut que du courage & de la » hardiesse; attaqués sans crainte ces barbares, enfoncés leurs » escardrons, enveloppés de tous côtés, nul ne pourra vous » échapper; souvenés-vous de vos ancêtres, & de la gloire qu'ils » ont acquise par leurs victoires; rappellés l'ancienne valeur » de la nation si formidable à leurs ennemis; n'oubliés pas la » religion sainte que vous professés, le Dieu qui vous protege; » encore une fois, souvenés-vous que c'est pour la gloire de » son nom que vous allés combattre aujourd'hui. «

CV. Harangue du general Tarif.

Le general Tarif de son côté ne demeura pas dans une lâ- che indolence, encore plus resolu de combatre que les Goths, après avoir mis son armée en ordonnance de bataille, visité tous les postes, pourvû à tout, il anima ses troupes en ces termes: » De ce côté est l'Ocean, qui est l'extrêmité de la Ter- » re, de l'autre, la mer Mediterranée nous environne, & de- » vant nous, nous avons nos ennemis; il ne nous reste au- » cun lieu de retraite, il faut ou vaincre, ou mourir. N'es- » perés pas vous sauver par la fuite, où fuirés-vous? Il faut » vous resoudre, ou à vous ensevelir sous les eaux, ou à perir » par l'épée des Espagnols, ou à vous ouvrir un passage en pas- » sant sur le ventre de vos ennemis; nous ne serons rede-

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

vables de notre vie, qu'à notre épée, à la force de notre « bras, & à notre propre valeur; c'est là seulement où nous de- « vons mettre notre esperance; la mort, l'esclavage ou la vic- « toire, voilà votre sort, voilà votre partage, choisissés. Cet- « te journée vous donnera l'empire de l'Europe, ou la mort, « il n'y a point de milieu; la mort est la fin de toutes les mi- « seres, la victoire sera le commencement de notre bonheur, « & le principe de notre joie. Est-il rien de plus honteux pour « les conquerans de l'Asie & de l'Afrique, que de vous laisser « vaincre aujourd'hui par une nation dont vous avés déja « triomphé? Ce n'est pas moi qui vous ai amenés ici, c'est « vous-mêmes qui y êtes accourus; le desir de conquerir l'Es- « pagne, & de profiter de ses tresors, vous a fait abandonner « votre patrie; il est tems de rappeller cette valeur guerriere; « qui vous a rendus la terreur de tous les ennemis de notre « sainte loi. Votre courage vous abandonneroit-il, lorsqu'il « n'est plus question que de ramasser les palmes & les lauriers « qui sont sous vos mains? Les richesses immenses de l'Espa- « gne, & une gloire immortelle sont les doux fruits de vos tra- « vaux, que la fortune vous presente, les laisserés-vous échap- « per? Elle ne vous offre pas aujourd'hui les deserts steriles, « & les sables brûlans de l'Afrique; mais le pays le plus ferti- « le, le roiaume le plus riche & le plus abondant; en un mot « les dépouilles de toute l'Europe, si vous triomphés aujour- « d'hui des Goths. Après tant d'autres victoires, & tant de « conquêtes, qui ont immortalisé votre nom, qui pourra vous « resister? Craindrés-vous des soldats sans armes, sans discipli- « ne, sans experience, sans valeur? Cette canaille ramassée à « la hâte, pour nombreuse qu'elle soit, seroit-elle capable de « vous intimider? Ce n'est pas le nombre qui combat, & qui « triomphe; c'est le courage: la victoire ne se declare pas pour « la multitude, elle ne favorise que les braves. Cette armée « saisie de crainte à votre vûe, & troublée par ses propres « fraieurs, ne fera que s'embarrasser par cet amas confus, dont « elle est composée. Ceux que vous avés à combattre, n'ont « pû vous resister, la premiere fois qu'ils ont osé vous atta- « quer, maintenant affoiblis par leur défaite, intimidés par la « perte de la plus grande, & la meilleure partie de leurs gens, « triompheroient-ils de leurs vainqueurs? Ce seroit vous faire « injure, que d'en avoir seulement la pensée: le courage qui «

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» brille dans vos yeux, les transports de joie qui éclatent sur » votre visage sont pour moi le presage assuré de la victoire, » oui, c'est à la victoire que vous devés courir, & non pas au » combat ; précedés de la fortune, accompagnés du bonheur » qui a toûjours suivi vos armes ; aidés du secours du Ciel, » favorisés de notre saint prophete, qui va être le témoin de » votre valeur, & qui sçaura bien la recompenser ; attaqués, » percés, rompés ces escadrons confus, & sans ordre ; triom- » phés de ces lâches ennemis, qui ne sont venus ici que pour » vous enrichir de leurs dépouilles. Quelle gloire ! quel avan- » tage pour vous de changer les montagnes escarpées, les de- » serts steriles, les campagnes brûlées par les ardeurs du Soleil, » en un mot les cabanes & les chaumieres de l'Afrique, pour » les plaines fertiles, pour les grandes, & les riches villes de » l'Espagne ! Vous avés entre vos mains l'empire du monde, ne » soiés redevables qu'à votre bras, & à votre épée de votre pro- » pre bonheur, & de la victoire qui vous attend. «

CVI. Les deux armées en viennent aux mains.

Les deux armées également animées par la harangue de leurs chefs ne respirent que le moment de combattre ; ils en attendent avec une égale impatience le signal ; les Goths commencent à s'ébranler au bruit des trompettes, & des tambours ; les infideles de leur côté font retentir leur camp de leurs tymbales, & s'avancent au petit pas ; il s'éleve de l'un & de l'autre côté un cris confus & horrible qui perce les nuës ; les collines & les montagnes en retentissent, l'air est obscurci par la multitude infinie de pierres, de fleches, de traits, de dards qu'on lance de tous côtés ; le combat s'engage, on laisse bientôt l'arc & la fronde, chacun veut mesurer son ennemi de près, & l'épée à la main ; les escadrons se mêlent, les uns & les autres y font des prodiges de valeur ; on s'opiniâtre, & l'on s'acharne ; ceux-ci comme des furieux, veulent conserver leurs premiers avantages ; ceux-là animés par le dépit, la fureur, & la vengeance, combattent en deseperés ; la victoire est long-tems douteuse, & la fortune ne se declare point ; le sang ruisselle de tous côtés ; si l'un tombe sous l'épée de son ennemi, un autre prend la place, resolu de venger la mort de son camarade ; on n'épargne personne, chacun s'anime ; il paroît seulement que les infideles reculent, & commencent à plier ; les Espagnols profitent de cet avantage, ils percent, ils enfoncent, ils culbutent ; ils croient déja la victoire presque assurée, quand D.

Oppas par la plus noire perfidie, & par une trahison, dont le recit seul fait horreur, après avoir caché jusques là son detestable dessein, va dans la chaleur du combat se jetter, avec le corps considerable qu'il commandoit, du côté des traîtres, & des barbares, selon qu'il l'avoit secretement concerté avec eux, & avec le perfide comte Julien. Il étoit à la tête d'un bon nombre de Goths rebelles, qui étoient venus se joindre à lui; tous deux prennent les nôtres en flanc & en queue, & viennent fondre sur eux, du côté où ils se croient soutenus, & le plus en sureté.

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

D. Oppas abandonne Rodrigue, & se range du côté des infideles.

Les Espagnols surpris, & épouvantés de cette deteſtable trahison, lassés encore, & fatigués de la longueur du combat, qui avoit duré presque tout le jour, ne peuvent plus soutenir cette nouvelle attaque, faite par des troupes fraîches: ils s'ébranlent, ils plient; & après s'être défendus quelque tems, accablés par le nombre, ils ne pensent plus qu'à se sauver.

Cependant le roi à la tête des plus braves de son armée, qui ne l'abandonnent point, combat dans les premiers rangs avec une valeur, & une intrepidité, que le desespoir soutient; il anime par tout où il paroît; il tue, il abbat; & conservant une presence d'esprit merveilleuse, il a l'œil à tout; il détache des troupes, pour soutenir ceux qui semblent reculer; il en envoie de fraîches, pour prendre la place des soldats morts; il rallie ses gens, qui plient, il les remene au combat, il arrête les fuiards, il les anime, il leur reproche leur lâcheté, & lui-même l'épée à la main, il frappe ceux que sa voix n'est pas capable de retenir. Enfin dans ce jour-là il fait tout ce que l'on peut attendre d'un habile general, & d'un soldat intrepide; mais voiant que sa voix, ses discours, ses reproches, ses menaces sont inutiles, que toute son armée est en desordre, que la victoire, après avoir long-tems balancé, se declare pour les infideles; il saute de son char, pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis, il monte sur son cheval, que l'on appelloit *Orelia*, & qu'il tenoit prêt à tout évenement, se dérobe à la poursuite des infideles victorieux, & abandonne le champ de bataille.

Le roi Rodrigue combat en desesperé.

Les Goths, qui jusques là, malgré leur desavantage, ne cessoient point de combattre vaillamment, & de soutenir les efforts des Sarrasins, se voiant abandonnés de leur roi, perdirent courage, jetterent leurs armes, & ne chercherent leur salut que dans la fuite. La terre est couverte de morts, le camp

Les Goths sont vaincus par les infideles.

An 714 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

eſt forcé, pris, pillé, tout vient au pouvoir des traîtres & des Sarraſins. Les hiſtoriens ne marquent point le nombre des Goths qui perirent dans le combat, apparemment qu'il fut ſi grand, que l'on ne pût les compter. Cette ſeule bataille dépouilla l'Eſpagne de toute la gloire que la valeur de ſes peuples lui avoit acquiſe, jour infortuné, jour triſte! & que l'on ne ſçauroit aſſez déplorer, dans lequel perit un nombre preſque infini de Goths, où le ſang de toute l'élite, & de la plus vaillante nobleſſe fut répandu! Journée malheureuſe, dans laquelle ce peuple belliqueux perdit cette reputation, qui l'avoit rendu autrefois la terreur de l'empire Romain! Dans un ſeul jour cet empire glorieux, qui avoit ſubſiſté plus de trois cens ans, ſe vit renverſé par une infidele & barbare nation.

Rodrigue ſe ſauve en Portugal, où il meurt peu de tems après la bataille.

On trouva ſur les bords du Guadalete le cheval du roi Rodrigue, ſon manteau rojal, ſa couronne, & ſa chauſſure ſemée de perles, & de pierres précieuſes; & comme l'on ne trouva point aucuns veſtiges de ce prince, & que l'on n'en entendit plus parler, on crut qu'il avoit été tué en fuiant, ou qu'il s'étoit noié au paſſage de la riviere. Il eſt vrai que deux cens ans après, on trouva dans une certaine égliſe de la ville de Viſeu en Portugal, une pierre avec une inſcription Latine, où étoient ces mots: *Ici repoſe Rodrigue, le dernier roi des Goths:* ce qui eſt une preuve que ce prince infortuné ne mourut pas dans le combat; mais qu'il fut aſſez heureux pour ſe ſauver en Portugal: il eſt cependant à preſumer qu'il ſurvêcut peu de tems à ſa défaite, puiſque l'on n'entendit plus parler de lui.

CVII.
Pelage ſe retire en Biſcaye.

Les ſoldats qui purent ſe ſauver du combat, & échapper à l'épée du victorieux infidele, ſe refugierent dans les villes voiſines, où ils porterent les triſtes nouvelles de leur défaite, & de la perte de toute l'Eſpagne. Pelage qui, ſelon le ſentiment de quelques-uns, s'étoit trouvé à la bataille, voiant tout deſeſperé, & que rien n'étoit plus capable de reſiſter au vainqueur, ſe retira au fonds de la Biſcaye, qui lui appartenoit, dans le deſſein de s'y retrancher, & d'y attendre une conjoncture favorable, pour ſe relever. Il y a cependant des auteurs qui diſent que ce prince ſe ſauva à Tolede. Les Sarraſins ne gagnerent pas toutefois la victoire, ſans qu'il leur en coutât bien du ſang: il y en perit plus de ſeize mille qui demeurerent ſur le champ de bataille.

Il y avoit eu les deux années précedentes une affreuſe ſteri-

lité, la terre étant demeurée inculte par le tumulte de la guerre; la sterilité causa une cruelle famine, qui fut suivie, comme il arrive ordinairement de la peste, qui fit de terribles ravages dans le roiaume. Les peuples accablés, & affoiblis par tant de miseres, ne laisserent pas de vouloir faire de tems en tems quelques tentatives, pour se relever. Ils prirent quelquefois les armes; mais sans succès, & toûjours avec desavantage. Les vices & les débauches, dans lesquelles ils se plongeoient, les avoient amollis, & avoient éteint leur ancienne valeur. Enfin la colere de Dieu lassée de supporter plus long-tems leurs dereglemens & leurs crimes, fit sentir à ces coupables toute le force & la pesanteur de son bras, & les livra en proie à tous les malheurs, dont ils eurent tant de peine à se relever.

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Sterilité, peste & famine en Espagne.

Le pape Constantin étoit assis sur la chaire de saint Pierre; Anastase, surnommé Artemius, gouvernoit l'empire d'Orient, & Childebert III. du nom, regnoit en France, dans le tems que l'Espagne divisée, remplie de troubles & de confusion, étoit devenue la proie des infideles. C'étoit une desolation generale dans tout le roiaume; la bataille que l'on venoit de perdre, les suites funestes que l'on avoit lieu d'apprehender, les tristes malheurs, dont l'on étoit menacé, jettoient les peuples dans un abbatement, dont ils ne pouvoient pas se remettre. Les Sarrasins victorieux ne pensoient qu'à profiter de leur victoire; il n'y a point de cruauté, qu'ils n'exerçassent sur les vaincus, & ils leur firent sentir tout ce que peut la fureur & la licence du soldat, ils n'épargnerent ni âge, ni sexe, ni condition, & les moins malheureux furent ceux qui tomberent sous l'épée des infideles.

La plûpart de ceux qui purent se sauver de cette malheureuse journée: se refugierent dans la ville d'Ecija, qui n'étoit pas éloignée, & qui en ce tems-là étoit assez bien fortifiée, & en état de se défendre; les habitans se joignirent à eux, & tous ensemble s'encouragerent, les uns les autres, chercherent les moiens d'arrêter la fureur des barbares; ils prirent la resolution genereuse de sauver la patrie & la nation au peril de leur vie, de reparer leur perte, & de venger l'affront qu'ils venoient de recevoir. Les soldats & les habitans, sans consulter leur propre foiblesse, & les forces de l'ennemi, eurent la hardiesse & le courage de sortir hors de leurs murailles, de se mettre en campagne, & d'attaquer de nouveau des victorieux, qui poursui-

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

voient de tous côtés le reste des Goths, & le débris d'une armée défaite; mais cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la premiere bataille; ils furent taillés en pieces, & ceux qui purent s'échaper du combat, se retirerent en differens endroits. La ville d'Ecija qui se trouva vuide, & dégarnie de soldats, ne put resister long-tems; les Maures s'en rendirent bien-tôt les maîtres, & ils la firent raser, pour intimider les autres villes.

CVIII. Les infideles divisent leur armée, une partie se saisit de Cordoue.

Après la prise, & la ruine entiere d'Ecija, le comte Julien conseilla au general des infideles, de diviser son armée en deux corps, & de se jetter en même-tems dans l'Espagne par deux differens endroits: Tarif suivit le conseil du comte. Une partie de l'armée, sous la conduite de l'infame Magued, qui avoit honteusement renoncé à la religion Chrétienne, dans laquelle il avoit été élevé, pour embrasser la maudite secte de Mahomet, prit la route de Cordoue, cette ville que ses propres habitans avoient abandonnée, pour se retirer à Tolede, où ils se croioient plus en sureté. Cette ville, dis-je, fut bien-tôt soumise par la trahison d'un berger, qui vint trouver le general renegat, & qui lui montra un endroit de la muraille proche le pont, par lequel il étoit aisé de faire entrer des soldats. Magued profita de l'avis du berger; & aiant choisi les plus déterminés de ses soldats, il les fit avancer la nuit, & à la faveur des tenebres, & du silence, tuerent les sentinelles, se glisserent dans la ville, & s'en rendirent maîtres. Le gouverneur de la place se voiant surpris, se retira avec les plus braves de sa garnison, dans l'église de saint George, où il se défendit avec un courage, & une fermeté heroïque pendant plus de trois mois; il y soutint plusieurs assauts; mais enfin aiant perdu la plûpart de ses gens, & ne pouvant plus tenir, il resolut de se faire un passage au travers des ennemis, & de se sauver pendant la nuit; il fut surpris, & tomba au pouvoir des Maures, qui forcerent enfin l'église, & passerent au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouverent.

Tarif ravage toute l'Andalousie.

Le general Tarif avec l'autre partie de l'armée mettoit tout à feu & à sang dans l'Andalousie. C'étoit un triste spectacle de voir les villes reduites en cendres, les temples renversés, les autels prophanés, les campagnes ruinées, & les peuples errans de tous côtés, sans sçavoir où se retirer, pour éviter la fureur des infideles. Mentesa fut forcée, & rasée. L'archevêque

D.

D. Rodrigue dit quelle étoit proche de Jaen ; mais, ſelon les apparences, elle en étoit plus éloignée. Tarif mit garniſon dans Elvire, dans Malaga & dans Grenade. Murcie, qui dans ce tems-là s'appelloit Oreola, ſelon le même archevêque, ſe rendit par compoſition. La place ſe défendit long-tems avec vigueur ; le gouverneur aiant eu la plus grande partie de ſes gens tués, dans une ſortie qu'il fit ſur les aſſiegeans, & dans laquelle il en laiſſa un bon nombre ſur la place : voiant qu'il n'étoit plus en état de tenir, ſi l'on venoit à livrer l'aſſaut, emploia la ruſe, pour obtenir des infideles un parti plus avantageux, & une capitulation honorable. Cet officier habile, & adroit, fit prendre à toutes les femmes des habits d'hommes, & les poſa ſur la muraille, avec le peu de ſoldats qui lui reſtoient. Les Sarraſins trompés par cet artifice, & croiant encore la garniſon fort nombreuſe, accorderent au gouverneur & aux habitans les conditions qu'ils leur demanderent. Comme les Chrétiens avoient abandonné Grenade & Cordoue, pour ſe retirer ailleurs, le general Tarif y laiſſa des Juifs & des Maures pour repeupler ces deux fameuſes villes.

An 714 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

CIX. Tous les Chrétiens ſe retirent à Tolede.

Tout plioit devant le general des Sarraſins, & il avançoit toûjours en conquerant. Tolede cette ville ſituée dans le cœur du roiaume, & dont elle étoit la capitale, & le ſéjour des rois Goths, étoit devenue l'azile de tous les Chrétiens fugitifs. La ſituation avantageuſe de cette place inacceſſible preſque de tous côtés, environnée par le Tage, & par des montagnes eſcarpées, fortifiée encore par les ouvrages que les rois Goths y avoient ajoûtés, l'avoient rendue preſque imprenable.

L'archevêque emporte avec ſoi toutes les reliques, les vaſes ſacrés & la chaſuble de ſaint Ildephonſe, & ſe retire dans les Aſturies.

L'archevêque Urbain, ſans avoir égard aux fortifications de Tolede, ne s'y crut pas en ſureté, comme s'il eût eu un preſſentiment ſecret des funeſtes malheurs dont elle alloit devenir la proie : il prit le parti de ſe refugier dans les Aſturies ; il enleva auſſi les reliques, les vaſes ſacrés, & les ornemens deſtinés au miniſtere de l'autel, dans la crainte que les ennemis du nom Chrétien, par une ſacrilege impieté, ne les profanaſſent, il n'oublia pas ſur tout la miraculeuſe chaſuble que ſaint Ildephonſe avoit reçue du Ciel, ni un coffre plein de ſaintes reliques qui étoient venues de Jeruſalem, que l'on conſervoit ſoigneuſement à Tolede. Il emporta encore tous les livres ſacrés, avec les ouvrages de ſaint Iſidore, de ſaint Ildephonſe & de ſaint Julien, ce qui fait voir la pieté du ſaint archevêque, l'a-

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

mour & l'estime qu'il avoit pour les sciences. Ce sçavant prelat faisoit plus de cas des livres de l'écriture, & des ouvrages de ces grands hommes, que de tous les trésors & de toutes les pierreries de l'Espagne; il craignoit que les infideles ne fissent brûler ces ouvrages divins, dont ils ne connoissoient pas le prix, & dont l'on ne pourroit jamais reparer la perte.

Pelage suivi de toute la noblesse Espagnole, escorte l'archevêque dans les Asturies.

Le prince Pelage accompagna, ou plûtôt escorta l'archevêque Urbain, pour le défendre, au cas qu'il fût attaqué. C'est ainsi que le rapportent des auteurs celebres; mais quand l'archevêque fut arrivé dans les Asturies, il ne pensa qu'à mettre en lieu de sureté les tresors précieux qu'il avoit apportés, & qu'à les dérober aux infideles, s'ils poussoient leurs conquêtes jusques là. L'on fit donc dans l'extrêmité de l'Espagne une cave très-profonde, ce fut là que l'on cacha tout ce que l'on avoit apporté de Tolede. Cette cave est à deux lieues de l'endroit où l'on a bâti depuis la ville d'Oviedo. Depuis ce tems-là l'on appelle ce lieu-là, la Montagne sainte. Les peuples du voisinage conserverent toûjours une devotion particuliere pour ce saint lieu, & y accouroient tous les ans en foule; mais particulierement le jour de la fête de la Magdelaine. Pelage & l'archevêque Urbain furent suivis de toute la noblesse, & des plus considerables citoiens, qui dans la consternation generale où se trouvoit alors l'Espagne, chercherent un azile, où ils pussent être à couvert de la cruauté des Maures: ainsi ils prirent le parti de se retirer dans les Asturies, afin de se reserver pour une conjoncture plus favorable.

C X.
Tarif assiege Tolede.

L'armée des Maures étoit dispersée en plusieurs endroits de l'Espagne, & tout leur réüssissoit; mais ils se réünirent pour mettre le siege devant Tolede: ce fut le general Tarif qui le forma lui-même, & il ne voulut ceder à personne la gloire de cette conquête: elle n'étoit pas difficile; car dans l'état où se trouvoit cette ville dépourvûe de tout, comment auroit-elle pû tenir contre une armée nombreuse, aguerrie, & victorieuse: ainsi Tarif se rendit bien-tôt maître de Tolede, le plus bel ornement de l'Espagne, & la demeure de ses rois. Cependant les opinions sont differentes, sur la maniere dont cette superbe ville fut prise.

L'archevêque Rodrigue dit que les Juifs étoient toûjours demeurés à Tolede, & ne vouloient point risquer leurs biens, soit que la fortune favorisât les Espagnols, soit qu'elle leur fût

contraire ; mais voiant que la victoire accompagnoit par tout les infideles, il n'en fallut pas davantage pour déterminer les Juifs, d'ailleurs ennemis jurés des Chrétiens, à ouvrir aux vainqueurs les portes de Tolede, dès qu'ils parurent. Le general Tarif, pour recompense de leur perfidie, leur accorda le même privilege qu'il avoit accordé aux Juifs de Grenade & de Cordoue ; car il les laissa dans Tolede avec les Maures, pour repeupler cette grande ville.

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

D. Luc de Tuy au contraire prétend, que les Chrétiens de Tolede, malgré leur petit nombre, ne laisserent pas de se mettre en défense, comptant sur la situation avantageuse de la place, & la force de ses ramparts. Ainsi soutenus de leur propre courage, sans garnison, sans soldats, & presque sans munitions, ils soutinrent le siege pendant quelques mois contre une armée victorieuse ; mais tandis que les Chrétiens alloient en procession le Dimanche des Rameaux dans l'église de sainte Leocadie du fauxbourg, selon la coutume, les Juifs se rendirent maîtres des portes, & les ouvrirent aux assiegeans. Les Chrétiens se voiant trahis, demeurerent à la merci des infideles, qui firent main basse sur tous ceux qui voulurent se défendre, & firent tous les autres esclaves.

Il seroit assez difficile dans des sentimens si opposés, de décider lequel des deux est le plus vrai : toutefois après avoir examiné ce que les historiens en rapportent, je pancherois assez pour ceux qui disent que les habitans, après avoir soutenu courageusement un long siege, se rendirent enfin par composition, & à des conditions assez avantageuses, qui furent, au rapport de ces historiens : 1°. Que ceux qui voudroient sortir de la ville, auroient la liberté de se retirer avec tous leurs effets, où il leur plairoit, sans que l'on pût les inquieter dans leur retraite. 2°. Que ceux qui voudroient demeurer dans la place, auroient la permission de suivre la religion de leurs peres, qu'on leur laisseroit sept églises pour y faire leurs exercices ; les églises qu'ils obtinrent furent celles de saint Just, de saint Torquat, de saint Luc, de saint Marc, de sainte Eulalie, de saint Sebastien, & de notre Dame du fauxbourg. 3°. Qu'ils paieroient aux Sarrasins leurs nouveaux maîtres, les mêmes droits & les mêmes impôts, qu'ils avoient accoutumé de paier aux rois Goths leurs anciens souverains, que les Maures ne pourroient pas en mettre de nouveaux. 4°. Qu'ils se gouverneroient selon leurs loix,

La prise de Tolede.

An 714 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

CXI.

Les Maures achevent de conquerir l'Espagne.

& leurs coutumes ; que pour cet effet ils choisiroient parmi eux des juges, pour leur administrer la justice.

Ainsi Tolede tomba au pouvoir des Maures, & la conquête de cette grande ville, la capitale de toute l'Espagne, entraîna celle de presque toutes les autres villes du roiaume, les unes se voiant dépourvûes de tout, se rendirent d'elles-mêmes, celles qui voulurent resister, furent bien-tôt prises par force. Les peuples errans & fugitifs, se dispersoient dans les lieux où ils esperoient trouver un azile assuré.

Ils prennent la ville de Leon.

La ville de Leon après s'être défendue quelque tems, n'aiant plus de vivres, & se voiant pressée par la faim, fut obligée de se rendre. Guadalaxara dans les Carpetains subit le même joug, & tomba au pouvoir des Maures. Ils se rendirent encore maîtres dans la Celtiberie, d'une ville que l'on appelle aujourd'hui *Medina-Celi*, & que l'on appelloit autrefois *Segancia*, selon l'archevêque Rodrigue. Ils y trouverent, au rapport de cet auteur, une table d'Emeraude ; mais apparemment que c'étoit du marbre verd d'une grandeur, d'une beauté & d'un prix extraordinaire. Les Maures depuis ce tems-là, donnerent à cette ville le nom de *Medina-Talmeyda*, c'est-à-dire, *la ville de la table*.

Ils prennént Amaya.

Amaya dans la vieille Castille eut le même sort, que la ville de Leon, elle soutint quelque tems l'effort des infideles ; mais enfin les vivres étant consumés, la faim obligea les habitans d'ouvrir les portes aux assiegeans, qui y firent un butin beaucoup plus considerable que dans la plûpart des autres villes ; car les peuples des environs, s'y étoient retirés, avec leurs meilleurs effets. Comme la place étoit extrêmement forte, ils se flatoient qu'elle pourroit resister. Cet endroit de la Castille s'appelloit autrefois la *Campagne des Goths*, c'est de là qu'elle a conservé jusqu'à present le nom de *Tierra de Campos*. Les Maures mirent

Brûlent Astorga.

le feu à la ville d'Astorga dans la Galice ; mais comme les murailles étoient extraordinairement fortes, ils ne purent les ruiner, & elles subsistent encore à present. Ils prirent avec la même facilité la ville de Gijon, dans les Asturies, quelque fortifiée qu'elle fût du côté de la terre & du côté de la mer. Ils mirent de fortes garnisons dans les villes où ils les crurent necessaires pour retenir les peuples dans le devoir, & pour les empêcher de se soulever ; car ils apprehendoient avec raison, que les Espagnols accablés par le joug dur & cruel, qu'ils

avoient été contraints de ſubir, ne fiſſent des efforts pour le ſecouer, & pour recouvrer leur premiere liberté.

An 715 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

CXII.
Tarif revient à Tolede, pour y jouir du prix de ſa conquête.

Le general Tarif enflé de tant de conquêtes, ramena à Tolede ſon armée enrichie des dépouilles de l'Eſpagne, pour y jouir tranquillement du fruit de ſes travaux & de ſes victoires. Ce fut là qu'il s'arrêta, comme dans le centre du roiaume, afin de pourvoir à tout, & d'envoier des ſecours dans les endroits qui en auroient beſoin. Tout cela ſe paſſa l'année ſept cens quinze. Mais ces infideles traverſerent encore les Pyrenées, penetrerent dans les Gaules, & ſe rendirent maîtres de Narbonne la même année.

Le bruit de ces ſuccès étant paſſé en Afrique, il en ſortit un nombre preſque infini de Sarraſins, qui voulant partager avec leurs compagnons les dépouilles d'un ſi riche, & d'un ſi puiſſant roiaume, vinrent comme des eſſains fondre en Eſpagne, & dans les terres qui étoient ſous la domination des Goths. Les Eſpagnols chaſſés de leur patrie, & intimidés par les avantages que leur ennemis remportoient de tous côtés, ne trouvoient nulle reſſource dans leurs malheurs, & ne voioient aucun moien de chaſſer les infideles, ni même de ſe défendre ſans chef, ſans ſoldats, ſans munitions, ils ne pouvoient former un corps d'armée capable de faire la moindre reſiſtance; chacun ne penſa plus qu'à ſes interêts particuliers, & qu'à rendre ſon ſort le moins malheureux qu'il pourroit; les villes particulieres, & les plus éloignées des Maures, travaillerent à leur propre ſureté, chacune ſe choiſit un chef pour la défendre; & comme ils avoient une autorité ſouveraine dans la paix, & dans la guerre, & qu'ils ne reconnoiſſoient point de ſuperieurs, il y a des hiſtoriens qui leur ont donné le nom de rois.

CXIII.
Muza paſſe lui-même en Eſpagne.

Pendant que cela ſe paſſoit en Eſpagne, on recevoit d'Afrique des nouvelles que Muza agité & combattu de differentes penſées, rouloit dans ſon eſprit de grands & vaſtes projets; d'un côté, il ſe réjouiſſoit de voir l'Eſpagne conquiſe, les Maures maîtres de ce puiſſant roiaume, & leur empire enfin étendu juſques dans l'Europe, qui étoit la choſe du monde qui le flatoit le plus; mais d'un autre côté, il étoit chagrin d'être demeuré en Afrique, & qu'un autre que lui-même eût eu le profit & l'honneur d'une ſi belle conquête; il n'apprenoit qu'avec dépit les victoires de Tarif, il eût bien voulu les par-

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

tager avec lui. Enfin poussé par sa propre jalousie, & par le desir de partager avec Tarif les tresors de l'Espagne, il prit la resolution de passer la mer : il assembla donc une armée de douze mille hommes, des meilleures troupes qu'il put choisir ; & à la tête de ce nouveau secours, il aborda en Espagne. Cette armée étoit foible pour un dessein aussi vaste que celui qu'avoit formé Muza ; mais les Espagnols étoient si abattus, & si consternés, qu'il n'en falloit pas davantage pour achever de les subjuguer. Les peuples ne sçavoient plus de quel côté se tourner ; chacun voioit bien ce qu'il falloit faire ; tous convenoient qu'il falloit prendre les armes, & se mettre en défense ; mais nul ne vouloit se charger de l'execution, ni s'exposer le premier au danger.

On recommence la guerre.

Dès que le nouveau general des infideles fut arrivé en Espagne, les choses changerent de face, & l'on recommença la guerre. La plûpart conseilloient à Muza de joindre son armée aux troupes du general Tarif, d'agir tous deux de concert, & d'achever ensemble de soumettre les villes qui n'avoient pas encore voulu ouvrir leurs portes aux Sarrasins ; mais quelques perfides Chrétiens, qui avoient plus d'égard à leurs interêts & à leurs passions particulieres, qu'à leur religion, & à leur conscience voulant faire leur cour à Muza, lui promirent les secours dont il auroit besoin, pour achever la conquête de l'Espagne, & pour terminer seul cette guerre. Cet avis qui flatoit l'ambition, la vanité & la jalousie de Muza, prévalut, & l'emporta.

Le comte Julien vient se ranger auprès de Muza.

Le comte Julien vint trouver le nouveau general, soit qu'il voulût gagner sa confiance, soit qu'il en esperât de plus grandes recompenses, soit enfin qu'il eût eu quelques démêlés avec Tarif, & qu'il fût jaloux de sa gloire ; car les traîtres sont ordinairement brouillons & inconstans. Après que l'on a tiré d'eux les services que l'on prétend, on les méprise, & on les regarde avec execration ; l'on n'a jamais en eux une parfaite confiance ; on ne songe même qu'à s'en défaire, comme de créanciers importuns, que l'on ne sçauroit, & que l'on ne veut pas paier.

CXIV. Muza prend Medina Sidonia.

Les Maures débarquerent d'abord à Algezire, mais ils n'y demeurerent pas long-tems : Muza commença par mettre le siege devant Medina Sidonia ; la place étoit forte, & les habitans se défendirent quelque tems avec valeur, ils firent plu-

ſieurs ſorties vigoureuſes ſur les aſſiegeans, où ils perdirent bien du monde; mais n'aiant nul ſecours à attendre, la place fut forcée & pillée.

An 711 & ſuiv depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Muza alla enſuite aſſieger Carmona, autrefois la plus forte place de toute l'Andalouſie. Le ſiege dura quelques jours, parce que les habitans qui n'avoient rien à eſperer, y combattirent avec une valeur & une opiniâtreté, qui étonna les aſſiegeans; mais le comte Julien par une nouvelle perfidie, ſe ſervit du plus lâche de tous les ſtratagêmes, pour mettre cette place au pouvoir des Maures: il feignit donc d'avoir reçu quelques mécontentemens de ces barbares. Les infortunés habitans trompés par ce traître, le reçurent dans la ville avec une joie extrême: il y entra par la porte que l'on appelloit alors *la porte de Cordoue*; & ce ſcelerat s'en étant ſaiſi, y fit entrer les Maures. C'eſt ainſi que l'archevêque Rodrigue raconte la priſe de Carmona: Raſis auteur Arabe raconte la choſe d'une maniere differente, & n'eſt pas même du ſentiment de Rodrigue pour le tems, auquel la place fut priſe; car il prétend que les Sarraſins ne ſe rendirent maîtres de cette importante place, qu'après que Muza & Tarif eurent eu une entrevûe, & une conference enſemble à Tolede; il dit auſſi que les ſoldats du comte Julien ſe déguiſerent en marchands, qu'ils entrerent par ce moien dans la place; que s'étant enſuite jettés ſur ceux qui gardoient la porte, par où ils étoient entrés, il l'ouvrirent aux Maures qui firent main-baſſe ſur tous ceux qui tomberent entre leurs mains.

Et enſuite Carmona.

Un Grand nombre de Goths s'étoient retirés dans Seville capitale de l'Andalouſie, & ils ſe flatoient d'y pouvoir être en ſureté; mais ſe voiant aſſiegés par une puiſſante armée de Maures, & deſeſperant de pouvoir s'y défendre, ils abandonnerent de nuit la place, & ſe ſauverent comme ils purent. Les Maures aiant appris la fuite des habitans, entrerent dans la ville, qu'ils trouverent preſque deſerte, & ils y laiſſerent les Juifs, qui mêlés avec les Sarraſins, repeuplerent cette grande ville. Ceux de Seville s'étoient refugiés dans Beja; mais Beja eut le même ſort que Seville. On ne ſçait pas cependant ſi cette ville fut priſe par force, où ſi elle ſe rendit à compoſition. Ce que l'on ſçait, c'eſt que dans la ſuite il y demeura toûjours un grand nombre de Chrétiens auſquels on laiſſa l'exercice libre de leur religion ſans les inqueter.

Seville & Beja.

Merida n'étoit pas loin de Beja, c'étoit anciennement une

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

CXV. Il assiege Merida.

des plus celebres colonies que les Romains eussent en Espagne, & alors la plus considerable ville de la Lusitanie; elle n'avoit presque rien perdu de sa premiere splendeur, & l'on y voioit de superbes vestiges de la magnificence Romaine, malgré ce qu'elle avoit souffert dans les dernieres guerres, & particulierement dans la bataille que perdit le malheureux roi Rodrigue, & où il perit un bon nombre de ses citoiens. Ces genereux Espagnols bien loin de se décourager, animés par le dépit & la vengeance, sortirent hors de leurs murailles, & marcherent contre les infideles, qui s'avançoient pour les assieger; le combat fut vigoureux & opiniâtre, & quoique les Espagnols combatissent sans ordre, ils laisserent un bon nombre d'ennemis sur la place; mais l'armée des Maures étant beaucoup plus nombreuse, les Chrétiens furent obligés de plier, & de se refugier au dedans de leurs murailles. Alors Muza accompagné seulement de quatre personnes de confiance, aiant consideré attentivement la situation, la grandeur, & la beauté de cette superbe ville, surpris d'admiration: *Il semble*, dit-il, *que tous les peuples de l'univers aient voulu concourir à bâtir & à embellir cette ville: heureux celui qui en peut être le maître.* Cette vûe ne servit qu'à animer encore davantage le general des infideles, & qu'à lui faire tenter tous les moiens possibles de la soumettre.

Les habitans se défendent avec vigueur.

Il y avoit auprès de la ville une vieille carriere, assez profonde, & qui parut très-propre à Muza pour y dresser une embuscade. Il plaça donc pendant la nuit un bon nombre de cavalerie dans les chemins creux, qui étoient tout au tour de la carriere, prévoiant bien que les assiegés ne manqueroient pas le lendemain de faire quelque sortie. Muza ne se trompa nullement dans ses conjectures; car en effet une grande partie des assiegés étant sortis de Merida, & marchant confusément, & sans ordre, tomberent dans l'embuscade, se voiant surpris & attaqués de front, & en queue: ils ne laisserent pas de se défendre quelque tems assez vigoureusement, & de soutenir le premier effort des infideles; mais enfin accablés par le nombre, ils se retirerent assez en desordre dans la ville, après avoir perdu dans cette sortie la plûpart de leurs braves gens. Ce furieux échec ne les découragea cependant pas encore. Ils prirent le parti de menager desormais leurs forces, de ne plus faire de sorties, de se renfermer au dedans de leurs murailles,

de

de faire des retranchemens dans la ville, & de se mettre en état de les défendre.

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Le siege traînoit en longueur, & Muza étoit chagrin de voir la resistance opiniâtre d'une seule ville: il emploie donc toutes les machines de guerre dont l'on se servoit en ce tems-là pour battre les villes, il fait élever des tours de bois fort hautes sur lesquelles il fait dresser des machines effroiables pour jetter des pierres, & des traits dans la place; il ordonne que l'on bâtisse des galeries bien couvertes, à la faveur desquelles les soldats puissent se glisser jusqu'au pied de la muraille, pour aller à la sappe; il fait jouer les beliers pour ébranler les endroits les plus forts. Les assiegés sans se laisser abattre par la peur, se trouvent par tout, & par tout repoussent l'ennemi, ils fortifient les endroits foibles, terrassent leurs murailles, relevent la nuit, ce que les machines avoient abattu le jour. Tant de fatigues, leurs sorties passées, & les attaques qu'ils avoient été obligés de soutenir, avoient bien diminué le nombre des combattans; outre cela ils commençoient à manquer de vivres & de munitions: ils prirent donc la resolution de se rendre, avant que d'être reduits aux derniers abois: ils envoierent sur cela des deputés au camp des ennemis, & promirent de remettre la place entre les mains de Muza, pourvû qu'il accordât aux habitans des conditions honorables & avantageuses. Ce general irrité d'une si longue resistance, rejetta avec colere & avec mépris les propositions des deputés. Ils s'en retournerent dans la ville sans avoir rien fait, resolus de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité: ils se flattoient que le general des infideles, qui étoit fort vieux, infirme & cassé, ne pourroit pas vivre encore long-tems.

Enfin Merida se rend à Muza.

Muza aiant sçu ce qui se passoit dans la ville, & que l'esperance de sa mort prochaine soutenoit les assiegés, resolut d'emploier la ruse, pour les obliger à se rendre. Cependant comme l'on souffroit beaucoup dans la ville, les habitans tâcherent de renouer la negociation, & renvoierent une seconde fois au camp les mêmes deputés; Muza l'aiant sçu, se fit peindre en noir la barbe & les cheveux, afin de les tromper. Ces deputés en l'abordant furent surpris de voir un si grand changement dans la personne du general Maure, & de trouver un vieillard rajeuni, qui marchoit sans bâton; car ils ne s'apper-

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

çurent jamais de l'artifice. (32) étant rentrés dans la ville, ils raconterent le miracle prétendu, dont ils venoient d'être les temoins; ils representerent au peuple l'impossibilité de se défendre contre un homme qui étoit, pour ainsi dire, le maître de la nature, & leur persuaderent de se rendre. Ils retournerent donc une troisiéme fois au camp, & consentirent à remettre la place aux conditions suivantes. 1°. Que les biens de ceux qui étoient morts durant le siege, soit dans les sorties, soit dans les attaques, seroient confisqués. 2°. Que les revenus des églises appartiendroient aux Maures. 3°. Que les habitans seroient obligés de lui livrer les vases sacrés d'or & d'argent, & les autres riches ornemens des églises. 4°. Que ceux qui voudroient demeurer dans la ville, en auroient la liberté, & qu'on leur conserveroit generalement leurs biens. 5°. Que ceux qui en voudroient sortir, auroient aussi la permission de se retirer où il leur plaîroit, & que l'on ne pourroit les inquieter dans leur retraite. Les historiens ne sont pas d'accord sur le tems où Merida fut prise par les Maures, l'archevêque Rodrigue assure que ce fut le même mois que Muza vint en Espagne; mais il n'explique pas si ce fut la même année, ou l'année suivante : il est cependant très-probable que ce ne fût pas la même année.

CXVI. Les habitans de Beja se soulevent, & se rendent maîtres de Seville.

Les habitans de Beja & d'Ilipula s'unirent ensemble, & formerent un dessein hardi : ils crurent qu'ils pourroient arrêter les conquêtes des Maures, avant qu'ils pussent affermir leur domination en Espagne, s'ils étoient assez heureux que de se rendre maîtres de Seville, & que l'heureux succès de leur projet pourroit reveiller le courage des Espagnols abattus. Ils prirent des mesures si justes, qu'ils se glisserent secretement dans Seville, où ils entretenoient des intelligences avec les Chrétiens qui y étoient demeurés. Ils se saisirent de la place, & passerent au fil de l'épée toute la garnison que les Maures y avoient laissée, sans faire quartier à personne; mais quelque heureuse que fût d'abord cette entreprise, elle fut enfin funeste à ceux mêmes qui l'avoient executée; car les infideles aiant appris cette

(32) *Jamais de l'artifice.* Tout ce recit donne une belle idée de la finesse & de l'intelligence de ces deputés, & des habitans de Merida; mais plûtôt de la candeur & de la simplicité des mœurs de ce tems-là, où c'étoient choses inouies que les artifices propres à déguiser les desavantages de la nature, ou les dérangemens causés par l'âge.

nouvelle, accoururent auſſi-tôt à Seville, la reprirent avec la même facilité qu'elle avoit été ſurpriſe, & forcerent enfin les habitans de ſe ſoumettre, comme auparavant.

An 715 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

CXVII. Abdalaſis fils de Muza ſe rend maître de Valence, d'Alicante, &c.

Lorſque Muza vint en Eſpagne, il amena avec lui ſon fils Abdalaſis. Ce jeune prince pouſſé d'une noble ambition, ſe plaignit un jour à ſon pere de ce qu'il ne l'emploioit point dans cette guerre, & de ce qu'il ne lui donnoit point d'occaſion de faire paroître ſa valeur, & d'acquerir de la gloire. Muza trouva les plaintes de ſon fils raiſonnables: comme il l'aimoit tendrement, il fut ravi de lui trouver des ſentimens ſi nobles & ſi genereux; il lui donna un gros corps des meilleures troupes de l'armée. Abdalaſis à la tête de ce détachement entra dans le pays de Valence. Il eut diverſes rencontres avec les Eſpagnols, dans leſquelles il eut toûjours l'avantage: les villes de Denia, d'Alicante & de Huerta lui ouvrirent leurs portes; mais à condition qu'il conſerveroit les égliſes, qu'il ne ſouffriroit pas que les infideles les prophanaſſent; que les Chrétiens auroient l'exercice libre de leur religion, ſans que l'on eût droit de les inquieter; que chacun conſerveroit ſon bien, & que les habitans en ſeroient quittes pour paier un tribut aux Maures: il y conſentit; & ce genereux prince leur en impoſa un aſſez moderé.

Il reprend Seville.

An 716 depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Abdalaſis après une ſi heureuſe expedition, retourna couvert de gloire à Seville avec ſes troupes l'année ſept cens ſeize. Cette ville s'étoit revoltée, comme nous l'avons dit, mais elle n'oſa ſe défendre contre ce jeune general; il y entra triomphant, la ſoumit, & fit mourir les principaux auteurs de la revolte, & du maſſacre des ſoldats Maures. Il paſſa plus avant, ſe redit maître d'Ilipula: comme cette ville voulut faire quelque reſiſtance, il la força. Abdalaſis voulant faire un exemple capable d'intimider les autres villes, & de contenir les Eſpagnols dans le devoir, la fit raſer: ainſi cette ville qui étoit autrefois une des plus conſiderables, & des plus fortes places de l'Eſpagne, n'eſt plus aujoud'hui qu'un petit bourg appellé *Pénaflor*, entre Cordoue & Seville. Raſis auteur Arabe dit que ce fut la garniſon de Merida qui entra dans Seville, & qui paſſa au fil de l'épée la garniſon Maure, & que les habitans de Beja & d'Ilipula ſe joignirent à ceux de Merida pour cette genereuſe execution, ce qui eſt bien different de ce que nous venons de dire.

Muza après s'être rendu maître de Merida, en partit pour

An 716 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

CXVIII.

Muza ſe rend à Tolede.

ſe rendre à Tolede, le general Tarif en ſortit, & pour faire honneur à Muza, il alla au devant de lui au delà même de Talavera. Ces deux generaux ſe rencontrerent proche de la riviere de Tiċtar, qui traverſe les plaines d'Arañuelo. L'entrevûe ſe fit avec de grandes demonſtrations exterieures de joie & d'affection; mais leurs ſentimens étoient bien oppoſés. Muza jaloux de la gloire que Tarif avoit acquiſe, & des treſors qu'il avoit amaſſés dans la conquête de l'Eſpagne, avoit pris la reſolution de le perdre, afin de profiter de ſa dépouille. Tarif de ſon côté, qui connoiſſoit l'ambition & l'avarice de ce vieillard, en apprehendoit tout, & ne penſoit qu'à éviter les pieges qu'on pourroit lui dreſſer. Muza accuſoit Tarif de n'avoir pas ſuivi ſes ordres dans le cours de cette guerre, diſant qu'il étoit plus redevable de ſes conquêtes au hazard, qu'à ſa valeur, à ſon habileté, & à ſon experience. Le peuple & l'armée trouvoient ces accuſations & ces plaintes injuſtes. Tant de victoires parloient pour Tarif, & le juſtifioient pleinement dans l'eſprit de ceux qui n'ont accoutumé de juger de la conduite, & de l'habileté des generaux, que par le ſuccès. D'ailleurs tout le monde connoiſſoit l'envie que Muza portoit au general Tarif, & la mauvaiſe diſpoſition où il étoit à ſon égard. Cependant l'un & l'autre ne laiſſoient pas de pourſuivre leur route, en diſſimulant leurs ſentimens.

Muza oblige Tarif à ſe juſtifier.

Dès qu'ils furent arrivés à Tolede, Muza obligea Tarif à rendre raiſon de ſa conduite, & à ſe juſtifier. On lui demanda compte des dépenſes exceſſives qu'il avoit faites durant la guerre, & des treſors immenſes qu'il avoit amaſſés. Tarif ne s'amuſa point à ſe plaindre, ni à murmurer de l'injuſtice qu'on lui faiſoit: il diſſimula prudemment l'ingratitude de Muza, & ne penſa qu'à calmer par des honneurs, des complaiſances & des preſens, l'eſpritde ce vieillard jaloux & avare.

Muza & Tarif ſoumettent Sarragoſſe & toute la Celtiberie.

Enfin ces deux generaux ſe raccommoderent enſemble, ou firent ſemblant de ſe reconcilier, & prirent la route de Sarragoſſe, dans le deſſein de reduire cette grande ville, une des plus conſiderables, des plus fortes & des plus peuplées de toute l'Eſpagne; elle ne reſiſta pas, Muza & Tarif s'en rendirent maîtres, & y entrerent comme en triomphe: tout cedoit au bonheur & à la fortune des Maures. Les autres villes de la Celtiberie & de la Carpetanie eurent le même ſort que Sarragoſſe: elles ouvrirent leurs portes aux victorieux, & la conquête de

ces deux provinces ne leur couta pas une goute de sang. Ainsi toute l'Espagne fut conquise, & soumise à la puissance des infideles en moins de trois ans; car il n'y en avoit pas encore trois accomplis depuis que les Maures étoient passés pour la premiere fois d'Afrique en Espagne. Il n'y avoit que le dedans du roiaume, où les Maures n'avoient encore pû penetrer, & il n'étoit pas aisé de le soumettre. L'Espagne est remplie de montagnes & de rochers inaccessibles, il y avoit encore en ce tems-là des forêts immenses & épaisses, & il étoit très-difficile d'aller forcer dans ces bois les Espagnols fugitifs qui s'y étoient retirés, & n'avoient pas manqué de s'y retrancher.

An 716 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

CXIX. Muza & Tarif repassent en Afrique.

Le Miramamolin Ulit apprit avec plaisir le bonheur de ses armes, & la conquête si prompte d'un si puissant roiaume. Il n'ignoroit pas la division qui étoit entre ses deux generaux, & il apprehendoit qu'elle ne ruinât en un moment ce qu'ils avoient si heureusement executé. Ulit vouloit à quelque prix que ce fût conserver une si importante conquête: il apprehendoit que les Espagnols ne revinssent de leur étourdissement, qu'ils ne profitassent de la jalousie des deux generaux, pour reprendre ce qu'ils avoient perdu, & pour chasser de l'Espagne leurs nouveaux maîtres. Il envoia donc des ordres exprès à Muza & à Tarif de se rendre incessamment auprès de sa personne, pour venir recevoir les honneurs & les recompenses dûes aux services importans qu'ils venoient de lui rendre, & à leur religion. Muza se disposa à obéir, & à partir pour l'Afrique; mais de crainte que pendant son absence il n'arrivât quelque revolution, il nomma son fils Abdalasis pour gouverner l'Espagne en son nom. Ce jeune prince avoit acquis tant de gloire & tant de reputation pendant cette guerre, & il avoit donné des marques si éclatantes de son courage, de sa moderation & de sa prudence, que tous les officiers de l'armée applaudirent à ce choix, & jurerent publiquement de le reconnoître pour leur chef, & de lui obéir. Cependant Muza & Tarif déja celebres par une infinité de belles actions; mais devenus beaucoup plus illustres, par une si importante conquête, achevée en si peu de tems, préparerent toutes choses pour leur embarquement: ils quitterent l'Espagne, & emporterent avec eux toutes les richesses de ce roiaume, & les tresors immenses que les rois

An 716 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Goths avoient eu de la peine à amaſſer durant l'eſpace de trois cens ans.

CXX.

L'ere ou l'Egire des Arabes.

Les coutumes, les loix & les uſages de l'Eſpagne changerent avec le gouvernement, & ce ſeroit un travail ennuieux & inutile de rapporter ici tous les changemens que les Maures introduiſirent dans leurs nouvelles conquêtes, & de faire un détail de toutes les loix qu'ils abolirent, & de celles qu'ils ſubſtituerent de nouveau. Ce qui me paroît à preſent neceſſaire, pour mieux entendre l'hiſtoire des ſiecles ſuivans, c'eſt de faire voir le changement qui arriva dans le nom & dans le compte des années. Juſqu'ici les Eſpagnols dans les actes publics, & dans l'hiſtoire, s'étoient ſervis de l'ere de Ceſar, & de l'ere commun, qui commence à la naiſſance de Jeſus-Chriſt; mais après la conquête de l'Eſpagne par les Maures, ces infideles changerent cette ancienne maniere de compter, & introduiſirent la nouvelle maniere, qu'ils avoient inventée, & dont ils ſe ſervoient dans les provinces qu'ils avoient ſubjuguées.

Mahomet Arabe de nation, étoit l'auteur, & le fondateur de la malheureuſe & infame ſecte dont les Sarraſins faiſoient profeſſion. Ce faux prophete aiant conquis l'Arabie, & pouſſé ſes conquêtes juſques dans la Syrie, par la lâcheté de l'empereur Heraclius, ſur lequel il avoit remporté pluſieurs victoires, s'étoit enfin fait proclamer & couronner roi de ſa nation à Damas, la capitale de la Syrie, & afin d'avoir plus d'autorité ſur ſes nouveaux ſujets, il établit une religion particuliere, il leur donna des loix nouvelles, comme ſi elles lui euſſent été apportées du Ciel, & que Dieu lui-même les lui eût revelées. Il n'y a rien de plus pernicieux qu'une fauſſe religion, ſur tout quand elle flatte les ſens, les paſſions, & les inclinations dereglées du cœur; c'eſt un maſque, dont on ſe ſert pour amuſer, & pour tromper les ſimples; à la faveur de la religion, on remue, on tourne, on change leurs eſprits, & on leur donne l'impreſſion que l'on veut, c'eſt un voile qui couvre ſouvent les plus grands, & les plus infames dereglemens.

Les Arabes comptent les années de leur egire, du tems que Mahomet fut reconnu & couronné roi; car *egire* en leur langue eſt la même que *journée* ou *expedition*. Ce que je viens de dire eſt certain, & inconteſtable; mais il eſt très-difficile de déterminer préciſément avec quelle année de l'ere de Jeſus-

Christ: l'egire des Arabes concourt, & il y a sur cela presque autant d'opinions differentes, qu'il y a d'auteurs qui en ont parlé, ce qui est une ignorance honteuse de l'antiquité & de l'histoire, ou une negligence que l'on ne sçauroit pardonner. Il sera difficile de se faire jour au travers de si épaisses tenebres, & de découvrir la verité dans une si grande diversité de sentimens. Je tâcherai cependant d'apporter toute l'application & tout le soin dont je serai capable, pour la démêler.

An 716 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Les Arabes dans la supputation de leurs années, n'ont eu égard qu'au seul mouvement de la Lune, & ils composent chaque année de douze revolutions, que cet Astre fait dans le Zodiaque, qui font douze mois, dont six contiennent vingt-neuf jours, & les six autres trente: ainsi toute leur année n'est composée que de trois cens cinquante-quatre jours. C'est des Arabes que les Maures, & generalement tous les Mahometans ont pris leur maniere de compter; mais il est arrivé un inconvenient, c'est que dans la suite des tems, l'hiver s'est rencontré dans les mois de l'été, & l'été dans les mois de l'hiver. Cependant les Maures attachés à leurs anciennes coutumes, ne se sont point mis en peine de corriger cette erreur, & de remedier à cet inconvenient: ils ont toûjours voulu conserver opiniâtrément leur ancienne methode, sans y vouloir rien changer, & sans s'embarrasser d'ajoûter ensemble les mouvemens du Soleil & de la Lune: & ce seroit m'écarter de mon sujet, que d'expliquer la cause des differens changemens qui sont arrivés dans la supputation des tems; je laisse cette entreprise aux astronomes. Ce qui est necessaire à mon sujet, & pour l'intelligence de l'histoire que je vais écrire dans la suite, c'est de sçavoir que les Maures font leur année plus courte que la nôtre d'onze jours & six heures.

La plûpart des auteurs n'ont pas fait à cet article une aussi grande attention qu'ils auroient dû, & c'est l'origine de cette prodigieuse diversité de sentimens, qui se rencontrent dans les auteurs sur l'ere des Arabes; car depuis l'année cinq cens quatre-ving-douze jusqu'à l'année six cens vingt-sept, il n'y a presque pas une année où quelque auteur n'ait placé le commencement de l'egire de Mahomet: & une si grande varieté d'opinions est honteuse à des sçavans: pour moi, je crois que cette diversité vient de ce que les historiens dans les tems qu'ils écrivoient n'ont pas fait reflexion que l'année des Mahometans étoit plus

An 716 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

courte que la nôtre; & ainsi en remontant aux siecles précedens, ils sont tombés dans l'erreur, parce qu'ils ont fait répondre précisément une année de l'egire à une année ordinaire & commune.

J'ai été long-tems en balance quel parti je devois prendre; car j'avois de la peine à me déterminer parmi tant de sentimens opposés: enfin ce qui m'a paru de plus vraisemblable, & de mieux établi, c'est que la supputation des Arabes, des Maures, ou de l'egire, qui est la même chose, doit commencer l'année de Jesus-Christ six cens vingt-deux le quinziéme de Juillet, & ce sentiment est conforme aux Annales de Tolede écrites il y a plus de trois cens ans, les anciens memoires, & les vieilles inscriptions confirment mon opinion, & pour m'assurer encore davantage, j'ai consulté les Juifs & les Maures, pour sçavoir leurs sentimens, & ils ont tous approuvé le mien, que j'ai démontré dans un petit ouvrage que j'ai composé exprès: il est vrai que l'archevêque Rodrigue, & Isidore de Badajos, celebres historiens Espagnols sont d'une opinion differente de la mienne, & placent le commencement de l'egire l'an de notre Seigneur six cens dix-huit, & la septiéme année de l'empire d'Heraclius; mais cependant malgré leur autorité, j'ai cru devoir m'en tenir à ce que je viens de marquer.

CXXI. Abdalasis établit sa demeure à Seville.

Abdalasis ne trompa point les hautes esperances qu'on avoit conçues de lui, & s'il s'étoit distingué dans la guerrre par sa valeur, il acquit plus de gloire encore par la sagesse & la prudence, avec laquelle il gouverna la province que son pere lui avoit confiée. Ces nouveaux conquerans ne pensant qu'à affermir leur domination en Espagne, firent venir d'Afrique une infinité de Maures, pour repeupler ce vaste roiaume, presque desert par la multitude infinie du monde qui avoit peri, ou qui s'étoit retiré dans les pays étrangers; les campagnes étoient demeurées incultes, faute d'hommes; & il étoit necessaire d'en faire venir. Abdalasis assigna donc à tous ces nouveaux habitans des terres pour les cultiver. Il choisit Seville pour sa demeure; & comme c'étoit une ville grande, forte, à portée de l'Afrique, & dont la situation étoit avantageuse, ce fut là que les Sarrasins établirent le siege de leur empire; & cette ville depuis ce tems-là devint la capitale de toute l'Espagne.

La reine Egilone femme du roi Rodrigue, étoit au nombre des

des esclaves que les Maures avoient fait. Abdalasis prétendoit que tous les prisonniers lui appartenoient par le droit de la guerre, & il commanda que l'on amenât devant lui la reine Egilonne; cette princesse étoit encore jeune, & une des plus belles personnes de son siecle, la délicatesse de son tein, la regularité des traits de son visage, sa taille majestueuse, son air noble & modeste; tout dans Egilone étoit capable de faire impression sur le cœur d'un jeune prince qui n'étoit pas insensible à l'amour: aussi à la premiere vûe Abdalasis en fut-il frappé & ébloui; il semble que le malheur de cette illustre esclave, ne servoit qu'à rehausser encore sa beauté. Le prince en la voiant, fut touché de son malheur, & il lui demanda avec une honêteté respectueuse, & un secret empressement l'état de sa santé. Cette princesse frappée elle-même par le souvenir de la couronne qu'elle avoit portée, & du thrône où elle avoit été assise, fut pénétrée d'une vive douleur, que les paroles du jeune prince ne firent que renouveller; suffoquée presque par ses soupirs, elle fut quelque tems sans pouvoir répondre, que par des larmes qui répandoient encore de nouveaux agrémens sur toute sa personne.

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Il devient amoureux de la reine Egilone.

Enfin Abdalasis aiant fait tous ses efforts pour la rassurer: » Que desirés-vous sçavoir de moi, lui dit-elle, d'un ton de « voix foible & languissant, ignorés-vous tous mes malheurs, « dont le bruit s'est répandu dans tout l'univers? Ce seroit une « espece d'adoucissement dans mes peines, si elles n'étoient « connues que de moi seule; mais ce qui les redouble, c'est que « personne au monde ne les ignore. J'étois il y a peu de tems une « reine puissante & heureuse, mon pouvoir s'étendoit beaucoup « au delà de l'Espagne: & un peuple nombreux faisoit gloire de « m'obéir; mais aujourd'hui, ô triste & déplorable sort! tombée « de mon thrône, & dépouillée de toutes choses, je me trouve « au nombre de vos esclaves, & je me vois forcée de recevoir « la loi de ceux à qui j'aurois droit de la donner. Ma chute « doit m'être d'autant plus sensible, que le lieu dont je suis tom- « bée étoit plus élevé. Il n'y a personne qui ne soit touchée « de mon desastre; & quelque affreux que soit aujourd'hui « le sort des Espagnols, quelque déplorable que soit leur « condition, il semble qu'ils soient insensibles à leur pro- « pre malheur, & qu'ils n'aient des yeux que pour voir, « & pour pleurer mon infortune. Pour vous, si vous «

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

» êtes sensible au malheur des souverains; mais puis-je en douter? Ce seroit vous faire injure; car c'est le caractere des grandes ames, & des cœurs genereux d'avoir de la compassion des miserables. Réjouissés-vous dans l'état heureux & élevé où la fortune vient de vous placer; réjouissés-vous d'avoir trouvé l'occasion d'adoucir le déplaisir d'une reine malheureuse que vous voiés à vos pieds. Je ne vous demande point que vous me rendiés la couronne que votre pere m'a enlevée, ni de remonter sur le thrône d'où je viens de tomber; mais souvenés-vous que je suis femme, & une reine infortunée; conservés mon honneur, ne permettés pas que sous vos yeux l'on m'insulte & l'on m'outrage: c'est la seule grace que j'attens de votre grand cœur, & de votre generosité; du reste je suis à vous, la fortune m'a fait votre esclave, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, & laissés-moi seule & en repos pleurer mes disgraces. Je me vois dans un état où je ne pourrai par des effets reconnoître la faveur que j'attens de vous; mais je conserverai éternellement le souvenir & la reconnoissance dont je suis capable; & dans la triste condition où le sort m'a reduite, je me ferai toute ma vie un plaisir de vous contenter, & de vous obéir. «

Il l'épouse.

Ces paroles entrecoupées de larmes & de soupirs, & prononcées avec un air touchant, ne servirent qu'à redoubler dans le cœur du jeune Maure les sentimens que la premiere vûe de la princesse lui avoit inspiré: il ne fut plus le maître de lui-même, & il ne crut pas devoir dissimuler davantage une passion qui lui plaisoit, & qui lui paroissoit legitime. Il tâcha de consoler cette princesse, & de lui adoucir sa captivité par toutes les voies que la tendresse de son cœur pût inventer; il forma dès ce tems la resolution de la prendre pour épouse. Il conjura cette reine de vouloir bien partager avec lui son lit & son autorité, & peu de tems après il l'épousa, en lui laissant la liberté de suivre la religion dans laquelle elle avoit été élevée, & la permission d'en pratiquer tous les exercices. Tant que le prince Abdalasis vêcut, il eut pour la princesse tout le respect, toute la complaisance, & toute la tendresse qu'elle pouvoit esperer d'un époux. La sagesse & la prudence d'Egilone donnoient un relief merveilleux à sa beauté, & à tous les agrémens de sa personne. Le jeune gouverneur Maure reconnut de plus en plus les excellentes qualités de la princesse: il lui

communiquoit les affaires de l'état, & ne faisoit rien sans sa participation, & que par ses conseils : il voulut même pour lui donner encore plus d'autorité, & la rendre plus respectable aux Maures, il voulut, dis-je, lui mettre la couronne sur la tête, & qu'on lui rendît les honneurs que l'on a couture de rendre aux reines.

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

CXXII. Divers changemens arrivés dans les noms des villes d'Espagne.

Dans le pays d'Antiquera, du côté de Malaga, il y a une montagne qui s'appelle Abdalasis, apparemment à cause du gouverneur Abdalasis qui lui donna son nom ; il y a aussi des auteurs qui croient que la petite ville d'Almagner, qui appartenoit à l'ordre de saint Jacques, n'a tiré son nom que d'un capitaine Maure appellé Magued ; parce que, disent-ils, ce capitaine avoit accoutumé de boire de l'eau d'une fontaine qui étoit là auprès ; car *Alma* en Arabe veut dire de l'eau, & d'*Alma* & de *Magued* l'on en a fait *Almaguer*, cependant il n'y a point aujourd'hui de fontaine aux environs de cette petite ville, & l'on n'y boit que de l'eau de puits. Il est certain que la conquête de l'Espagne par les Maures, ne changea pas seulement les coutumes & les usages de ce roiaume, mais il arriva encore bien d'autres changemens dans la langue, & dans les noms des villes, des montagnes, des rivieres, des fontaines, ce qui a causé une grande confusion dans l'histoire ; car la plûpart des capitaines Maures, pour éterniser leur nom, & se rendre encore plus fameux à la posterité, fonderent de nouvelles villes, en la place de celles qui avoient été ruinées pendant la guerre, ou changerent les noms qu'elles avoient autrefois, pour en substituer d'autres en la place.

CXXIII. Fin tragique du comte Julien.

On ne sçait point ce que devint le comte Julien ; car depuis ce tems-là, l'histoire n'en parle plus : l'énormité de son crime, & la grandeur des maux dont il fut l'auteur, doit nous persuader que la Justice Divine ne differa pas long-tems à le punir même dès cette vie. Il y a une ancienne tradition, que la femme du comte Julien fut lapidée par les Maures ; & qu'ils précipitererent son fils du haut de la tour de Ceuta ; & que pour recompenser le comte des services qu'il venoit de leur rendre en leur livrant l'Espagne, ils l'avoient jetté dans une affreuse & obscure prison, où il avoit fini ses malheureux jours accablé de chagrin, & rongé par son propre desespoir ; mais je n'oserois pas me faire garant de ce fait, parce que je n'en trouve dans les histoires aucune preuve. Dans un château nommé

An 715 & suiv. depuis la naissance de Jesus-Christ.

Loharri, auprès de la ville d'Huesca, on voit hors de l'église du château, un tombeau de pierre, dans lequel on croit communément que le comte Julien fut mis après sa mort. L'archevêque Rodrigue & Luc de Tuy assurent que le comte, & les enfans du roi Witiza moururent miserables, & dépouillés de tous leurs biens.

CXXIV. L'état où se trouvoit l'Espagne.

On ne sçauroit exprimer l'état déplorable où se trouvoit alors l'Espagne: ce roiaume autrefois si florissant, étoit enfin tombé sous la puissance des infideles. C'étoit une desolation universelle, tout étoit desert & inculte; il n'y a point de sortes de maux que l'on ne fît souffrir aux Chrétiens; on enlevoit les femmes aux maris, on les violoit en leur presence; on arrachoit les enfans du sein de leurs meres; on pilloit, on voloit impunément. Tout ce que les Espagnols avoient eu de la peine à amasser depuis bien des années, devenoit en un moment la proie de ces barbares; ils n'avoient point de justice à esperer, on n'auroit pas même écouté leurs plaintes. Les campagnes étoient steriles, & la terre ne produisoit rien, elle étoit en frîche, faute d'hommes pour la cultiver; & le Ciel irrité contre les Espagnols, rendoit même inutile le travail des autres: on pilloit les lieux saints, on enlevoit les vases sacrés, que l'on faisoit servir à des usages impies & sacrileges; on prophanoit les églises, & on les reduisoit en cendres, & par la plus abominable des impietés on en faisoit des mosquées; on voioit étendus le long des rues dans les villes, & dans les grands chemins les corps des Chrétiens massacrés par les infideles; les larmes couloient de tous côtés, & l'on n'entendoit que sanglots & que soupirs; enfin il n'y a point de maux que l'Espagne ne souffrît, châtiment visible d'un Dieu irrité & vengeur, qui punissoit dans la personne des coupables, & même des innocens le mépris de la religion, & les crimes monstrueux qui avoient inondé ce roiaume.

Cependant un grand nombre de Chrétiens chassés de leur pays par les Maures, ou qui s'en étoient bannis eux-mêmes, s'étoient retirés vers le Nord dans la Biscaye du côté des Pyrenées, dans la Navarre, dans les Asturies, & dans une partie de la Galice & de l'Arragon: ils s'y tenoient resserrés; mais ils se fioient beaucoup plus sur les lieux inaccessibles, qu'ils habitoient, sur les montagnes escarpées qui les environnoient, & sur lesquelles les infideles ne se mettoient pas en peine de

grimper, que ſur leurs propres forces. Les Chrétiens qui étoient ſous la domination des Sarraſins, & qui étoient mêlés avec eux, commencerent à s'appeller *Mixti Arabes*, c'eſt-à-dire, mêlés avec les Arabes, & depuis en changeant quelque choſe dans le mot, on les nomma *Mozarabes*. Ils avoient la liberté de ſuivre la religion Chrétienne, dans laquelle ils avoient été élevés; on leur avoit abandonné quelques égliſes. Il y avoit des monaſteres d'hommes & de filles, des chapitres, & des colleges, comme auparavant: néanmoins la plûpart des évêques craignant que dans la confuſion generale où ſe trouvoit alors l'Eſpagne, leur caractere ſacré ne fût avili, & ne devint le jouet des infideles, ſe retirerent dans la Galice, avec la plus grande partie de leur clergé.

An 715 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

L'évêque d'Iria Flavia, ou *Del Padron*, fit éclater ſa charité dans une ſi triſte conjoncture; car il ne ſe contenta pas de recevoir avec honnêteté les évêques & les autres prêtres qui s'étoient retirés dans ſon évêché; mais encore il leur aſſigna des revenus, & la dixme des terres, pour fournir à leur ſubſiſtance, & pour adoucir en quelque maniere la peine de leur exil. On en voit encore des veſtiges dans un privilege que le roi Ordoño II. accorda à l'égliſe de Compoſtelle l'an neuf cens treize.

Voilà quel fut le triſte ſort de l'Eſpagne, & la malheureuſe fin de ce puiſſant roiaume que les Goths y avoient établi. Les choſes de la terre ont leur cours, & leurs revolutions, auſſi-bien que les cieux: il eſt neceſſaire que ce qui a eu un commencement, ait une fin; ce qui naît, doit quelque jour mourir; & ce qui a ſes accroiſſemens, ne peut manquer, en vieilliſſant d'avoir ſa décadence. Pour moi, je crois que c'eſt par une providence particuliere que Dieu a permis le renverſement de l'empire des Goths, & la ruine entiere de cette fameuſe nation, afin que de ſon tombeau, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, & de ſes cendres, il en ſortit un nouvel empire plus beau & plus illuſtre, plus floriſſant, & plus ſaint que le premier, & qui ſervit dans les derniers tems de rempart & de ſoutien à la religion Catholique. En effet nous voions aujourd'hui le roiaume d'Eſpagne bien plus riche, & bien plus puiſſant, qu'il ne le fut jamais ſous les princes Goths: & cette illuſtre monarchie composée de pluſieurs autres puiſſans états, s'étend juſqu'aux dernieres extrêmités de l'Orient & d'Occident, & renferme l'un & l'autre hemiſ-

An 715 & ſuiv. depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

phere. Dans le tems même que nous en écrivons l'hiſtoire l'invincible monarque D. Philippe II. roi Catholique des Eſpagnes vient encore de réünir à ſa couronne le roiaume de Portugal, après avoir vaincu en pluſieurs batailles les rebelles, & nous eſperons que l'union de ce roiaume, qui avoit été ſi long-tems ſeparé du reſte de l'Eſpagne, ſera enfin heureuſe & éternelle : ainſi nous aurons la conſolation de voir tout ce vaſte roiaume ſoumis après tant d'années à un même ſouverain : il n'en deviendra que plus formidable aux ennemis du nom Chrétien.

Fin du premier volume.

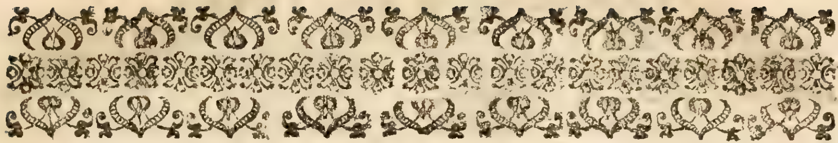


TABLE DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

Tuy

Fin de la Table du Tome Premier.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

4to – [illegible] 6[illegible]



N PUB

volume allowed at a time, a
be kept 14 days (or seven days
uvenile books published within one
o be renewed; to be reclaimed by mes
, who will collect 20 cents besides fine o
uding Sundays and holidays; not to be
rower's household, and not to be transf
d at this Hall.
orrowers finding this book mutilated or
e expected to report it; and a
y of books.
can be established bec
from the Library, t

11/27

OCT 29

